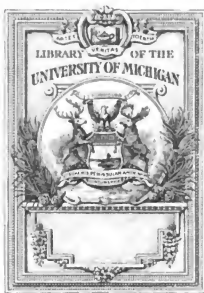


AS
262
.P514



AS
262
.P514

BULLETIN
HISTORICO-PHILOLOGIQUE

XIII.

BULLETIN

DE

74101

LA CLASSE HISTORICO-PHILOLOGIQUE

DE

L'ACADÉMIE IMPÉRIALE DES SCIENCES

DE

St.-Petersbourg.

TOME TREIZIÈME.

(Avec 2 planches lithographiées et 2 Suppléments.)

St.-Petersbourg

chez Eggers et Comp.

—

Leipzig

chez Léopold Voas.

(Prix du volume 2 roubles 70 cop. d'arg. pour la Russie, 3 écus de Pr. pour l'étranger.)

1856.

IMPRIMERIE DE L'ACADÉMIE IMPÉRIALE DES SCIENCES.

TABLE DES MATIÈRES.

(Les chiffres indiquent les numéros du journal.)

I. MÉMOIRES.

- VASSILOVSKY. Du climat de la Russie; la grêle. 1. 2.
WIEDEMANN. Ueber die neueste Behandlung der ehnischen Grammatik. 3. 4. 5. 6. 7.
DIETMAR. Ueber die Koräken und die ihnen sehr nahe verwandten Tschuktschen. 6. 7. 8. 9.
SCHIEFFER. Versuch über die Thusch-Sprache oder die khisische Mundart in Thuschetien. Einleitung. 10. 11.
VASSILOVSKY. Sur le climat de la Steppe Trans-Volgaïenne. 17. 18. 19.

II. NOTES.

- KWANTROY. Extrait d'une lettre à M. Dorn, datée de Nihmetabad, 25 sept. (9 oct.) 1855. 8. 9. 10. 11. 12.
DORN. Soum cuïque. 8. 9.
STEFANL. Parerga archaeologica. XVIII. XIX. XX. XXI. XXII. 10. 11.
SCHIEFFER. Sprachliche Bedenken gegen das Mongolenthum der Skythen. 13.
VASSILOVSKY. Époques des débâcles et de la prise par les glaces de la Dwina, à Arkhangel. 14. 15.
WENDT. Der Teich Hiskias und der obere Gichon. 14. 15.
VASSILIEV. Notice sur les ouvrages en langues de l'Asie orientale, qui se trouvent dans la bibliothèque de l'Université de St.-Pétersbourg. 14. 15. 16. 17. 18. 19.
WIEDEMANN. Ueber das Wotische in seiner Stellung zum Ehnischen. 18. 19. 20. 21. 22.
KÖPPEN. Ueber Pflanzen-Acclimatisirung in Russland. 20. 21.
SCHIEFFER. Die Lieder der Woten, metrisch übersetzt. 23. 24.
GONSOJEW. Randbemerkungen zu Plano Carpin. 24.

III. MUSÉES.

- DORN. Ueber die letzten dem Asiatischen Museum zugekommenen Pehlewy-Münzen. 22.

IV. RAPPORTS.

- SCHIEFFER. Bericht über Hrn. Professor Wassiljew's Werk über den Buddhismus, seine Dogmen, Geschichte und Litteratur. 22.

V. VOYAGES.

- Extrait d'une lettre adressée à M. Dorn de la part de M. Khanykov. 8. 9.
 Extrait d'une lettre de M. Khanykov à M. Dorn. 10. 11. 12. 13.

VI. BULLETIN DES SÉANCES.

- Séances du 3 (15) et 17 (29) août 1855. 3. 4. 5.
 — — 21 septembre (3 octobre), du 5 (17) et 19 (31) octobre 1855. 6. 7.
 — — 2 (14), du 16 (28) et du 30 novembre (12 décembre) 1855. 8. 9.
 — — 14 (26) décembre 1855 et du 11 (23) janvier 1856. 10. 11.
 Séance — 25 janvier (6 février) 1856. 12.
 Séances — 8 (20), du 22 février (5 mars) et du 7 (19) mars 1856. 13. 14. 15.
 — — 21 mars (2 avril) et du 4 (16) avril 1856. 16.
 Séance — 2 (14) mai 1856. 22.
 Séances — 23 mai (4 juin) et du 6 (18) juin 1856. 24.

VII. ANNONCES BIBLIOGRAPHIQUES.

6. 7. 8. 9. 16. 24.

VIII. CHRONIQUE DU PERSONNEL.

6. 7. 8. 9. 12. 16. 24.

IX. RECTIFICATIONS.

6. 7. 16. 22. 24.

X. SUPPLÉMENTS.

- Compte-rendu général sur le vingt troisième concours des prix Démidoff.
 Compte-rendu général sur le vingt quatrième concours des prix Démidoff.

REGISTRE ALPHABÉTIQUE.

(Les chiffres indiquent les pages du volume.)

Acclimatation de végétaux, voir Köppen.

Asie orientale, voir Vassiliev.

Bloudoff, le Comte, nommé Président de l'Académie. 144.

Blüthling, décoré de l'ordre de St-Stanislas de la 2^e classe. 192.

— promu au grade d'académicien ordinaire. 387.

Buddhisme, voir Schiefner.

Climat de la Russie, voir Vessélovsky.

— de la steppe Trans-Volgaïenne, voir le même.

Compte-rendu général sur le XXIII et XXIV concours des prix Demidoff par M. Middendorff. *Suppl.*

Destrem, membre honoraire, mort. 144.

Dies, nommé membre correspondant. 192.

Dittmar. Sur les Koriaks et les Tchouktches. 99. 113.

Dorn, créé docteur en théologie. 112.

— Suum cuique. 140.

— promu au rang de conseiller d'état-actuel. 191.

— Sur les monnaies pehlovies récemment acquises pour le Musée asiatique. 346.

Dvina, voir Vessélovsky.

Estonien — grammaire, voir Wiedemann.

— langue, voir le même.

Gibon, voir Wendt.

Gomboïew, Notes marginales sur Plan-Carpin. 374.

Hagemeyer, nommé membre correspondant. 192.

Hermann, membre correspondant, mort. 192.

Hiskias, voir Wendt.

Jahn, nommé membre correspondant. 192.

Khanykov. Extrait d'une lettre à M. Dorn. 136.

— Extrait d'une lettre à M. Dorn. 141.

— Extrait d'une lettre à M. Dorn. 173. 177. 205.

Khiste — dialecte, voir Schiefner.

Köppen. Sur l'acclimatation de végétaux en Russie. 305.

Koriaks, voir Dittmar.

Lassen, nommé membre correspondant. 192.

Lobeck, nommé membre correspondant. 192.

Middendorff. Compto-rendu général sur le XXIII et XXIV concours des prix Demidoff. *Suppl.*

Mongoles, voir Schiefner.

Parerga archaeologica, voir Stephani.

Pehlewies — monnaies, voir Dorn.

Plan-Carpin, voir Gomboïew.

Pott, nommé membre correspondant. 192.

Roth, nommé membre correspondant. 192.

Schiefner. Essai sur la langue Thonche ou le dialecte khiste en Thouchetie. Introduction. 170.

— Remarques contre la nationalité mongole des Scythes. 193.

— élu membre ordinaire de la société des sciences de Finlande. 256.

— Rapport sur l'ouvrage de M. Vassiliev: Le Buddhisme. 348.

— Chansons des Wotes. 353.

Seythes, voir Schiefner.

Stephani, Parerga archaeologica. XVIII. XIX. XX. XXI. XXII. 145.

Steppe Trans-Volgaïenne, voir Vessélovsky.

Tafel, nommé membre correspondant. 192.

Tchouktches, voir Dittmar.

Vassiliev. Notice sur les ouvrages en langues de l'Asie orientale, qui se trouvent dans la bibliothèque de l'Université de St.-Petersbourg. 226. 241. 290.

— L'ouvrage: Le Buddhisme, voir Schiefner.

Vessélovsky. Du climat de la Russie; la grêle. 1.

— promu au grade d'académicien extraordinaire. 191.

— époques des débâcles et de la prise par les glaces de la Dvina. 209.

— sur le climat de la steppe Trans-Volgaïenne. 257.

Wendt. L'étang d'Hiskias et le Gibon supérieur. 217.

Wiedemann. Sur les derniers travaux relatifs à la grammaire estonienne. 33. 81.

— Sur la langue Wote dans ses rapports avec l'Estonien. 299. 327. 337.

Wote — chansons des Wotes, voir Schiefner.

— langue, voir Wiedemann.

DES SCIENCES HISTORIQUES, PHILOGIQUES ET POLITIQUES

DE

L'ACADÉMIE IMPÉRIALE DES SCIENCES

DE SAINT-PÉTERSBOURG.

Ce Recueil paraît irrégulièrement par feuilles détachées dont vingt-quatre forment un volume. Les abonnés recevront avec le dernier numéro l'ensemble, le frontispice, la table des matières et le registre alphabétique du volume. Les comptes rendus annuels de l'Académie paraîtront dans le corps même du Bulletin; les rapports sur la distribution annuelle des prix Démostoff y sont annexés en guise de suppléments. Le prix de souscription, par volume, est de trois roubles argent tant pour la capitale que pour les gouvernements, et de trois thaler de Prusse pour l'étranger.

On s'abonne à St.-Petersbourg chez Eggers et Cie., libraires, commissionnaires de l'Académie, Nevsky-Prospect. No. 1 — 10. Les abonnés des gouvernements sont priés de s'adresser au Comité administratif (Комитетъ Управленія), Place de la Bourse, avec indication précise de leurs adresses. L'expédition des numéros se fera sans le moindre retard et sans frais de port. Les abonnés de l'étranger s'adresseront, comme par le passé, à M. Léopold Voss, libraire à Leipzig.

SOMMAIRE. MÉMOIRES. 1. Du climat de la Russie; la grêle. VESSÉLOWSKY.

MÉMOIRES.

1. DU CLIMAT DE LA RUSSIE; PAR C. VESSÉLOWSKY¹. (Lu le 1 juin 1855.)

La grêle.

La grêle est à la fois une énigme pour la météorologie et un sujet d'étude des plus importants pour la statistique. Malgré la fréquence de ce phénomène en Europe, malgré les progrès si remarquables des sciences naturelles pendant le siècle dernier, l'origine de la grêle est encore un des problèmes les plus embarrassants de la météorologie, une véritable énigme scientifique, quoiqu'il existe plusieurs théories sur la formation de la grêle. Dans un tel état de choses, réunir le plus grand nombre possible de faits, étudier le sujet sous toutes ses faces d'après les observations les plus authentiques et les plus sûres, voilà le seul chemin, malgré sa longueur et ses difficultés, qui puisse avec le temps conduire à la solution du problème. Cependant une statistique fidèle et complète sur la grêle n'intéresse pas exclusivement les sciences physiques; elle serait d'une utilité pratique incontestable, surtout dans un pays principalement agricole. Quelle est la fréquence de la grêle, quels pays sont le plus exposés à ce fléau, quelle

est la valeur des dommages occasionnés par cette cause, et leur répartition sous le double rapport des années et des lieux; telles sont les questions dont la solution statistique non seulement satisfait la curiosité, mais aurait la plus grande importance pour le cultivateur et le publiciste éclairé. Faire connaître la proportion et la fréquence des ravages exercés par la grêle, c'est appeler la prévoyance publique, sinon à prévenir le mal, du moins à le réparer.

C'est dans ce but que nous avons réuni toutes les données qu'une recherche exacte nous a fait trouver dans les matériaux publiés ou inédits sur ce sujet, et qui peuvent conduire à la solution des questions principales que présente la statistique de la grêle.

Quelle est en Russie la quantité des dégâts causés par la grêle, ou, plus exactement, quelle est la fréquence de la grêle elle-même? La solution de cette question nous oblige à recourir aux journaux météorologiques; et cela même présente des difficultés, dont la principale est le manque de précision suffisante dans les indications. Ainsi, n'a-t-on pas compris dans l'expression de grêle également le grésil? Ce manque de détermination précise provient de ce que, dans le sens météorologique, il est fort difficile d'établir les signes auxquels on peut distinguer la grêle du grésil.

Le grésil se compose de grains presque toujours parfaitement ronds; cette forme n'est que rarement modifiée par de petites aspérités, et le diamètre de ces grains, qui ordinairement ne dépasse pas une ligne, s'élève quelquefois jusqu'à deux.

¹ Extrait d'un ouvrage étendu que l'auteur prépare sur le climat de la Russie.

Le grain du grésil n'est jamais transparent; il approche de la blancheur de la neige, et, lorsqu'il devient un peu gros, il est quelquefois revêtu d'une mince enveloppe de glace²). La grêle, au contraire, présente des grains plus ou moins gros, en forme de poire, et composés d'une masse opaque de neige durcie. Quand les grêlons sont gros, ils sont le plus souvent enveloppés d'une épaisse couche de glace; il arrive même souvent que les couches de neige alternent avec les couches de glace. Cependant ces deux aspects de la grêle sont considérés par Kämtz et la plupart des météorologues comme un seul et même phénomène, la seule différence entre la grêle et le grésil consistant dans le plus ou moins de grosseur des grains et, par suite, dans le plus ou moins de dommage qu'ils occasionnent. En effet, quoique le grésil ne tombe guère qu'en hiver et au printemps, tandis que la grêle se présente principalement en été, et en général pendant les chaleurs, ils sont rangés cependant tous les deux dans la catégorie des phénomènes électriques, avec cette seule différence que la grêle est toujours accompagnée d'orage, tandis que le grésil tombe le plus souvent sans orage, mais lorsque l'atmosphère est violemment agitée et chargée d'électricité³).

En réalité, comment établir la différence entre le grésil et la grêle? Si l'on admet que la grêle est accompagnée d'orage et non le grésil, on est forcé de convenir que cette distinction est fort arbitraire; car ces deux phénomènes ont toujours lieu sous l'influence d'une forte quantité d'électricité, dont la plus légère augmentation suffit peut-être pour produire un orage. Quant à la grosseur des grains, elle ne peut non plus, d'après Kämtz, servir de base à une classification; car ce avant a vu, pendant de violents ouragans au printemps et en hiver, des grains de grésil plus gros que des grêlons tombés en été pendant un orage⁴). En hiver, l'air contient moins de vapeur d'eau qu'en été, et, par suite, les gouttes de pluie sont moins grosses que dans cette dernière saison: il en est certainement de même pour les grêlons. Si l'on ajoute à cela que, pendant un même orage, les grêlons ramassés sur le sommet des montagnes sont plus petits que ceux que l'on trouve dans les vallées voisines, ce qui prouve, d'après toute vraisemblance, qu'ils augmentent de grosseur pendant la durée de la chute⁵), on en conclura qu'il devient encore plus difficile de distinguer la grêle du grésil par la grosseur des grêlons, puisque, sur le haut d'une montagne, l'observateur notera du grésil dans le même instant où la vallée sera convertie de grêle⁶).

2) Kämtz, *Lehrb. d. Met.* II, 495. — *Vorles. üb. Met.* 445.

3) Arago et quelques autres physiciens admettent encore une troisième espèce de grêle composée de petits grains de glace transparente; mais Kämtz prétend que ce sont tout simplement des gouttes de pluie qui gèlent avant d'avoir atteint la terre, lorsque les couches supérieures de l'air sont envahies bruyamment par le vent du sud, tandis qu'à la surface de la terre se trouvent encore des couches d'air très froid.

4) Kämtz, l. c.

5) Olmsted, *Frost's Notizen*, XXVIII, 114.

6) Kämtz, l. c.

En tenant compte de toutes ces difficultés, j'ai extrait de tous les journaux d'observations météorologiques que j'ai pu me procurer, les moyennes présentées dans les deux tableaux suivants sur le nombre de jours où l'on a observé qu'il était tombé de la grêle⁷). On remarquera sans doute que le nombre des localités indiquées dans ces tableaux est peu considérable, si on le compare au nombre général des lieux où il se fait en Russie des observations météorologiques; mais, parmi les observateurs répandus dans ces différents endroits, beaucoup n'ont fait aucune mention des cas de grêle, tandis que, dans les journaux de certains autres, ces cas sont présentés comme si rares, que l'on peut douter qu'ils aient tous été notés avec soin. Je n'ai point pris en considération les journaux de cette espèce, non plus que ceux dont les observations embrassaient un trop petit nombre d'années.

1^{er} TABLEAU.

Nombre annuel des jours de grêle en Russie.

Lieux des observations.	Moyenne des jours de grêle par an.	Nombre des années d'observation et indication des sources.
Arkhangelsk	7.0	10 ans, 1841 — 1850. <i>Зоннурус Гудопс. Аномп.</i> Part. I — X.
Pétrozavodsk	2.0	10 ans; Bergsträsser: <i>Описание оуаеиа Оуаеиуеу Гудопсита.</i> Cnô. 1838, p. 18.
Sweaborg	4.4	5 ans, 1843 — 1847. <i>Зоннурус Гудопс. Аномп.</i> Part. III — VII.
Kronstadt	5.7	7 ans, 1844 — 1850. <i>Ibid.</i> Part. IV — X.
St.-Petersbourg	1.6	14 ans, 1822 — 1834. Observations de Wisnewsky dans les <i>Mém. de l'Acad. Imper. des Sc. de St.-Petersb.</i> VI ser. Tom. IV, Part. I.
Réval	1.6	34 ans, 1815 — 1848. <i>Observ. de Schiefferdecker: Verzeichniss der Rittgüter in Estland, von Urzküll.</i> Réval 1833, p. 101.
Moscou	3.0	Kämtz, <i>Lehrb. d. Meteorol.</i> II, 512.
Vladimir	1.0	19 ans, 1832 — 1850. N. Doubensky, <i>Журн. Мет. Физ. Набл.</i> 1851, Part. XI, sect. II, p. 248.
Iekaterinbourg	3.4	14 ans, 1837 — 1850. <i>Annuaire magn. et mét. de Russie et Annales de l'Observ. phys. centr.</i>

7) Dans ces tableaux, les jours de grêle sont indiqués par les nombres entiers et par les fractions. Il se peut qu'à la vue de ces chiffres on se demande à quel bout et ce que signifient des fractions dans un sujet qui ne semble comporter que des nombres entiers. La réponse est fort simple: le chiffre 0,8, placé, par exemple, au mois de juin pour la localité de Gorki, signifie qu'à ce endroit il est tombé pendant ce mois 8 fois de la grêle en 10 ans; le chiffre 0,1, pour le même mois à St.-Petersbourg indique que dans cette ville il ne tombe, pendant ce même 10 années, qu'une seule fois de la grêle au mois de juin. Quand il s'agit d'un phénomène comparativement si rare, les fractions sont inévitables. Ainsi, pour trouver à Gorki la moyenne des jours de grêle en avril, il a fallu prendre la somme des cas observés en avril pendant 10 ans, somme qui est de 6, et la diviser par le nombre des années d'observation, ce qui produit la fraction 0,6.

Lieux des observations.	Moyenne des jours de grêle par an.	Nombre des années d'observation et indication des sources.
Orel.....	2,4	8 ans, 1838 — 1845. Mes résumés des observations de Petroff, <i>Журн. Мин. Земл. Рухов.</i> 1851. Part. XXXVIII, sect. II, p. 166.
Tambou.....	3,0	12 ans, 1825 — 1837. Observ. du D. Rang dans le <i>Bulletin de la Société des Naturalistes de Moscou</i> , 1837, No. 7.
Gorki, gr. de Mohilev.....	4,3	10 ans, 1814 — 1853. D'après les journaux inédits des observations de M. Schmidt, à l'Inst. agr. de Goriogorsk.
Koursk.....	3,9	4 ans, 1842 — 1845. Observ. de Th. Séguénoff; <i>Annales de l'Observ. phys. centr.</i> 1848.
Saratov.....	2,0	8 ans, 1792 — 1799. Observ. du D. Meyer, publié par Hermann.
Astrakhan.....	2,7	6 ans, 1843 — 1850. <i>Журнал Удвоп. Астроном. Part. V — X.</i>
Sévastopol.....	4,6	12 ans, 1840 — 1851. Observ. de M. Arkas; <i>Журн. Мин. Рухов. Земл. Рухов.</i> liv. IX.
Moyenne déduite eu égard au nombre des années d'observation dans chaque localité..	2,9	

T^r TABLEAU.

Répartition des jours de grêle, par mois.

(Les sources et le nombre des années d'observation pour chaque localité sont les mêmes que dans le 1^{er} tableau.)

	Janvier.	Février.	Mars.	Avril.	Mai.	Juin.	Juillet.	Août.	Septemb.	Octobre.	Novemb.	Décemb.	L'année.
Arkhang.	0,2	0,0	0,1	0,8	1,5	1,2	0,3	0,5	1,4	0,7	0,2	0,1	7,0
Sweaborg.	0,0	0,0	0,4	0,8	0,4	0,2	0,2	0,6	1,0	0,4	0,2	0,2	4,4
Kronstadt.	0,1	0,1	0,1	1,1	1,1	1,0	0,0	0,1	1,1	0,7	0,3	0,0	5,7
S. Pétersb.	0,0	0,2	0,2	0,2	0,2	0,1	0,2	0,2	0,2	0,1	0,0	0,0	1,6
Réval.....	0,0	0,0	0,1	0,2	0,2	0,0	0,2	0,5	0,3	0,1	0,0	0,0	1,6
Moscou.....	0,0	0,0	0,0	0,1	0,7	1,1	0,3	0,7	0,1	0,0	0,0	0,0	3,0
Vladimir.	0,0	0,0	0,0	0,1	0,4	0,4	0,1	0,0	0,0	0,0	0,0	0,0	1,0
Iekaté- rinbourg.	0,0	0,0	0,0	0,1	0,3	0,8	1,3	0,6	0,1	0,0	0,0	0,0	3,4
Gorki (g.)	0,0	0,0	0,0	0,0	0,5	0,5	0,5	0,5	0,1	0,0	0,0	0,0	2,4
Mohilev.	0,0	0,0	0,2	0,6	0,7	0,8	0,7	0,2	0,4	0,5	0,3	0,0	4,3
Koursk.....	0,0	0,0	0,0	0,3	1,0	0,6	1,0	0,5	0,0	0,0	0,3	0,0	3,9
Astrakh..	0,2	0,3	0,2	0,3	0,3	0,2	0,2	0,2	0,0	0,7	0,0	0,3	2,7
Moyenne déduite eu égard au nombre des années d'observation, dans chaque localité.	0,03	0,04	0,06	0,27	0,32	0,51	0,33	0,30	0,38	0,25	0,09	0,03	2,84
Sévastopol.	0,3	1,1	0,3	0,5	0,1	0,1	0,0	0,1	0,1	0,4	0,8	0,8	4,6

Le petit nombre des localités qui ont fourni des observations ne permet pas de décider si les cas de grêle sont plus ou moins fréquents au nord ou au sud, à l'est ou à l'ouest de

la Russie, ni en général quelle est l'influence des différentes conditions locales sur le phénomène dont il s'agit. Il faudrait, pour parvenir à de pareilles conclusions, réunir les observations d'un plus grand nombre de localités.

En conséquence, et sans essayer de tirer des données ci-dessus aucune déduction sur la répartition géographique de la grêle, ni de comparer entre elles les localités indiquées dans le tableau, nous pouvons cependant considérer les moyennes que nous venons de présenter comme exprimant en général les rapports numériques du phénomène en Russie. En considérant dans le second tableau la répartition de la grêle par mois, on remarquera les différences que présente Sévastopol avec les autres localités. Ainsi les cas les plus nombreux de grêle se présentent à Sévastopol pendant les mois d'hiver, et dans les autres lieux pendant les mois d'été⁵⁾. C'est pour cette raison que je n'ai pas compris Sévastopol dans le calcul des moyennes générales par mois.

D'après les recherches de Kämtz⁶⁾, le nombre moyen des cas de grêle en Europe, dans les pays situés sur l'Océan Atlantique, et notamment en France et en Belgique, s'élève de 10 à 20 par an; mais en s'éloignant de l'Océan et avançant vers l'Orient, ce nombre diminue: ainsi en Allemagne il n'est plus que de 5,2; et en Russie, à Sévastopol, qui par sa position se trouve dans des conditions climatiques tout-à-fait exceptionnelles, il est de 4,6, et, dans le reste de ce pays, seulement de 2,8. Cette déduction, appuyée déjà sur un grand nombre d'observations, permet de conclure que plus on s'éloigne des rivages occidentaux de l'Europe pour pénétrer dans l'intérieur du continent, plus la moyenne annuelle des cas de grêle diminue. Il est à remarquer que la répartition de la pluie suit exactement la même marche.

En moins temps que le nombre annuel des cas de grêle diminue, on remarque un changement dans la répartition de ce phénomène entre les différentes saisons de l'année. Supposant le nombre annuel des cas de grêle égal à 100, la répartition entre les différentes saisons sera représentée par les nombres suivants:

	Russie en général	Sévastopol	Allemagne	Côtes occident. de l'Europe.
Hiver.....	3,5	47,9	10,3	32,8
Printemps..	29,9	19,6	46,7	39,5
Été.....	41,2	4,3	29,4	7,0
Automne...	25,4	28,2	13,6	20,7

Il résulte de ces chiffres que, sur les côtes occidentales de l'Europe, la grêle tombe le plus rarement en été et le plus souvent en hiver et au printemps, et que notamment en hiver

5) A Astrakhan les cas de grêle sont presque également répartis dans tous les mois de l'année; mais le petit nombre des années d'observation qui ont fourni les moyennes sur cette localité, ne permet pas de conclure qu'à Astrakhan la répartition de la grêle par mois soit décidément autre que dans le reste de la Russie.

6) *Lehrb. d. Meteor.* II, 508 — 510.

elle y est plus de 4 fois plus fréquente qu'en été. En Allemagne la proportion est déjà tout autre, et les cas de grêle sont près de trois fois plus nombreux en été qu'en hiver. Sur les côtes occidentales de l'Europe le printemps l'emporte sur les autres saisons de l'année, et en Allemagne cette prépondérance est encore plus marquée. Cette différence climatologique en s'éloignant des rivages de l'Océan Atlantique et s'avancant en Allemagne, observe Kämtz, rappelle une différence toute semblable dans la répartition de la pluie et des orages.¹⁰⁾

En s'enfonçant encore plus dans l'intérieur du continent, nous trouvons qu'en Russie l'apparition de la grêle en hiver disparaît presque complètement, tandis que l'été prend, comme fréquence de ce phénomène, une prépondérance formelle sur les autres saisons de l'année. De cette règle générale il faut excepter Sébastopol où la répartition des jours de grêle dans les différentes saisons est presque la même que sur les côtes occidentales de l'Europe. Cette analogie de Sébastopol avec l'occident de l'Europe, avait été déjà remarquée par moi pour la répartition des pluies, d'après les observations de M. Arkas.¹¹⁾

Si les recherches sur la distribution géographique de la grêle sont utiles non seulement pour la géographie physique et la météorologie, mais aussi pour la statistique agricole, il ne sera pas superflu d'examiner ici avec plus de détails certaines questions particulières qui se rattachent à ce sujet.

Beaucoup de savants pensent que la grêle n'est pas un phénomène propre aux hautes latitudes septentrionales. Munke prétend que les pays exposés à ce fléau s'étendent à peine jusqu'au 60° degré de latitude. Cependant il n'affirme pas que ce soit là l'extrême limite de la formation de la grêle; mais il doute que la grêle proprement dite soit un phénomène ordinaire dans les latitudes plus élevées, quoique ce qu'on appelle grésil n'y soit pas rare.¹²⁾ Toutefois les données ci-dessus prouvent que la grêle s'étend au delà du 60° degré de latitude, ainsi qu'il résulte des rhiffes placés en regard de Petrozavodsk (61°47' lat. n.) et d'Arkhanguelsk (64°32' lat. n.). Les observations de Julin démontrent qu'il tombe même de la grêle à Ulicaborg (65° lat. n.), quoique rarement et sans qu'elle cause de dommages notables.¹³⁾ On peut donc conclure que la grêle se rencontre même dans les parties les plus septentrionales du continent russe en Europe; mais, comme dans ces pays l'atmosphère contient fort peu de vapeur d'eau et que la pluie n'y tombe que sous la forme de gouttes très fines, les gros grêlons y sont fort rares, et, par suite, les habitants n'éprouvant de ce phénomène presque aucun dommage, n'y font pas attention. Quant aux latitudes encore plus élevées, il est probable que la grêle ne s'y ren-

contre plus; du moins Scoresby remarque qu'il n'a pas observé ce phénomène une seule fois.¹⁴⁾ quoique, au Groenland, le grésil soit assez fréquent, comme il résulte formellement des observations de Ginge à Gothaab.¹⁵⁾

En considérant la répartition géographique de la grêle, on comprend combien il est important de rechercher quelle espèce d'influence peuvent exercer sur ce phénomène les différentes circonstances locales. Il est particulièrement remarquable que les cas de grêle ne se répètent pas également sur toute l'étendue d'une même contrée; et, dans beaucoup de pays, on trouve cette opinion très accréditée parmi les agriculteurs, que la grêle aime certaines localités et en fuit certaines autres. Ainsi, en Livonie, d'après les registres tenus par la Société d'assurance contre la grêle existant dans ce pays depuis 25 ans, il est reconnu que, dans les districts montagneux de ce qu'on appelle la Suisse livonienne, la grêle ravage les champs bien plus souvent que dans le pays plat. En Pologne, la grêle ravage surtout l'étendue de pays située au pied des monts Carpathes; tandis que, dans les environs de Varsovie, elle est rare et se présente plutôt sous la forme de grésil, ainsi ses ravages sont de peu d'importance, d'autant plus qu'elle tombe bien plus au printemps qu'en été.¹⁶⁾ On a remarqué également que la partie méridionale du gouvernement de Volhynie, traversée par les hauteurs d'Avratyn, prolongement des Carpathes, est plus exposée à la grêle que les plaines adjacentes. On sait depuis longtemps qu'il y a des lieux particulièrement recherchés par la foudre et où elle tombe toujours de préférence: il existe un endroit pareil tout près de St - Pétersbourg, à la 4° ou 5° verstes sur la route de Péterhof, à gauche, là où commencent de petites élévations de terrain.¹⁷⁾ M. Douhensky atteste d'après des documents officiels recueillis sur les lieux, et conformément aux observations des plus anciens habitants, que, dans la zone de terre végétale argileuse qui forme sur la surface du gouvernement de Vladimir une espèce de proéminence (partie des districts de Iourieb et de Periaslav), la grêle et les orages sont plus fréquents et plus forts que dans le reste du gouvernement.¹⁸⁾ Dans le gouvernement d'Orel, il y a des cantons que visite régulièrement la grêle chaque année: ainsi les cantons de Verkhossosensk, dans le district de Maloarkhanguelsk. D'après les observations de M. Rébroff la grêle tombe rarement dans le pays situé sur la partie inférieure du cours de la Kouma.¹⁹⁾ M. Kbanykoff assure, dans son excellente Description géographique du gouvernement d'Oren-

14) Scoresby, *Account of the Arctic Regions*, I, 424.

15) Kämtz, *Lehrb. d. Met.* II, 518.

16) Il résulte d'une longue série d'années d'observation, qu'à Varsovie, l'année présente une moyenne de 9 jours, pendant lesquels il tombe de la grêle ou du grésil.

17) *Энциклопед. Лексик.* (Pluchart), XV, 63.

18) *Журн. Мин. Географ. Имуч.*, 1851, Part XL sect. II, 100.

19) *Журн. Мин. Географ. Имуч.* 1842. Part VI, p. 160.

10) *Lehrb. d. Meteor.* II, 510.

11) *Замечк. Мин. Печет. Геогр. Общества*, IX, 335.

12) *Gehler's Physik. Wörterb.*, V, 46. (Hagel).

13) *Kongl. Vetenskaps Acad. nya Handlingar*, B. X för år 1789; p. 113.

bourg, que la grêle tombe plus souvent dans les parties montagneuses que dans les plaines ²⁰⁾.

De semblables particularités doivent avoir leurs causes, dont la découverte offrirait un intérêt égal et pour les sciences physiques, et pour l'économie rurale, au point de vue de l'utilité pratique. Il faut remarquer cependant que, jusqu'à présent, ces particularités n'ont presque jamais été soumises à aucune vérification scientifique, possible seulement au moyen de recherches détaillées faites sur les lieux mêmes. Ici, comme partout où un fait résulte non pas d'observations rationnelles, mais purement empiriques, la première chose à faire est de s'assurer du fait lui-même. En pareil cas, pour décider avec certitude si effectivement une localité est exposée plus fréquemment à la grêle par suite de ses conditions topographiques ou autres de nature invariable, ou si, au contraire, cette localité forme sous ce rapport une heureuse exception, il faudrait posséder des observations soigneusement faites pendant un grand nombre d'années; car on sait que, presque partout, la grêle ne se montre pas également fréquente chaque année, mais que souvent les mêmes pays qui, pendant plusieurs années de suite, ont été ravagés par ce fléau, sont ensuite épargnés pendant une période analogue. Ces inégalités dépendent peut-être de certaines prédispositions de l'atmosphère non encore expliquées, et qui, faute précisément d'explication, nous paraissent accidentelles: il est donc prudent de ne pas trop se hâter d'attribuer ces particularités du phénomène à des circonstances locales; du moins tant que l'existence du fait lui-même n'est pas attestée par des observations suffisantes. Muncke raconte un fait très curieux: Un physicien fut envoyé dans une certaine localité, pour rechercher les causes de la fréquence de la grêle dans cet endroit et les moyens d'éloigner ce fléau. Son compagnon de voyage ayant sur ces entrefaites assuré les habitants du lieu que le savant en question leur était envoyé pour chasser de chez eux les orages, et le hasard ayant voulu que, pendant plusieurs années en effet, cette localité fût préservée de la grêle, les habitants restèrent longtemps persuadés que le physicien les avait délivrés du fléau ²¹⁾. Lefour assure que pendant trois années de suite, 1827, 1828 et 1829, les environs de Meaux, dans le département de Seine et Marne, furent cruellement ravagés par la grêle, et qu'ensuite, pendant une période de 9 années, ce fléau ne s'y montra presque plus ²²⁾.

D'après les observations soigneuses faites pendant 34 années par M. Schieferdecker, de 1815 à 1821 dans un bien appartenant à la paroisse de Ste-Catherine près Réval, et de 1822 à 1848 à Réval ²³⁾, même, le nombre des jours de

grêle, pendant cette série d'années, a présenté les chiffres suivants:

1815...—	1832... 1
1816...—	1833... 2
1817...—	1834... 3
1818... 2	1835... 3
1819...—	1836... 5
1820... 1	1837... 1
1821... 6	1838... 1
1822... 4	1839...—
1823... 2	1840... 1
1824... 3	1841... 1
1825...—	1842... 1
1826... 2	1843... 4
1827... 1	1844...—
1828... 3	1845...—
1829...—	1846... 2
1830...—	1847... 5
1831... 2	1848...—

Ainsi, pendant les cinq premières années, la grêle n'est tombée que 2 fois, mais pendant les cinq années suivantes elle est tombée 16 fois; sur ces 34 années on en trouve 11 pendant lesquelles il ne s'est pas présenté un seul cas de grêle, et 5 pendant lesquelles la grêle est tombée de 4 à 6 fois annuellement. Le tableau précédent présente cette circonstance remarquable, que souvent les années d'impourvue de grêle se succèdent dans un certain nombre, puis font place ensuite à un nombre à peu près semblable d'années offrant un nombre considérable de cas de grêle.

A Leantérinbourg, le résultat d'observations faites avec soin à l'observatoire du Corps des mines, et consignées dans l'*Annuaire magn. et mét.* et dans les *Annales de l'Oberr. Phys. central*, que le nombre des jours de grêle pendant les 14 dernières années a été réparti comme il suit:

1837... 6	1844... 3
1838... 9	1845... 3
1839... 2	1846... 4
1840... 1	1847... 1
1841...—	1848... 3
1842... 6	1849... 5
1843... 3	1850... 2

Du reste, de toutes les recherches scientifiques faites jusqu'à présent et appuyées sur des témoignages certains, on peut conclure avec une entière conviction que, de même que les diverses circonstances topographiques exercent une grande influence sur la pluie, de même pour la grêle il y a des localités qui se distinguent les unes des autres par la fréquence ou par la rareté de ce fléau. Mulzan, secrétaire de la Société d'agriculture de Lyon, assure que dans la commune de Thizy, département du Rhône, de mémoire d'homme on n'a

20) *Материалы для описания погоды в Мунгелі, изд. Импер. Общ. Иссл. Прир.*, 1839, p. 19.

21) *Gehler's Phys. Wörterb.*, V. 44.

22) *Journal d'agriculture, pratique* (publié par A. Bixio) tome II, p. 313.

23) R. Baron Uexküll: *Verzeichniss der Rittergüter in Estland*, Réval 1853, p. 101.

vu un seul cas de grêle; tandis qu'à 2 ou 3 lieues de cet endroit la grêle est assez fréquente²⁴). Despine, inspecteur des mines à Turin, dans son savant mémoire sur la grêle, arrive à cette conclusion, qu'il y a des endroits où la grêle est plus fréquente que dans d'autres²⁵). Scheuchzer, dans son Histoire naturelle de la Suisse, remarque que, dans le Valais et dans la plupart des vallées dont la direction est de l'ouest à l'est, la grêle est si rare, que, dans l'espace de 20 ans, on n'en cite pas un seul cas. L. von Buch affirme d'une manière générale que la grêle ne se présente point dans les vallées chaudes infectées du crétinisme, et notamment, outre le Valais déjà nommé, dans la vallée d'Aoste. Dans les Alpes, à la sortie de ces vallées renfermées dans les montagnes et bordées par elles de chaque côté comme par de hautes murailles à pic, s'étendent ordinairement, sous la forme de terrain accidenté, des plaines qui ne méritent guère ce nom que relativement aux étroites vallées que l'on vient de quitter, et que le soleil échauffe un peu moins seulement que ces dernières. Ces vallées, situées précisément au pied des hautes montagnes, sont ravagées régulièrement chaque année par la grêle. Il ne se passe presque pas une seule année sans que les champs de Borgofranco, à la sortie de la vallée d'Aoste, ne soient dévastés par la grêle; et Sausseure, qui mentionne aussi ce fait, ajoute que, d'après ses propres observations, dans les plaines situées au pied même des hautes montagnes, la grêle se montre plus fréquente et plus forte à une certaine distance des montagnes que dans les endroits plus rapprochés ou plus éloignés de ces dernières. Aux environs de Mendrizio et de Lugano, sur les versants des Alpes qui regardent Milan, on fait entrer en ligne de compte dans toutes les estimations de biens fonciers, ainsi que dans les fermages, que $\frac{1}{10}$ des produits est détruit chaque année par la grêle. Bien plus, L. von Buch prétend que, sur les montagnes et dans les pays élevés, la grêle est plus rare que dans les vallées. En effet on a remarqué en Suisse que, dans le même moment où il tombe de la grêle dans les vallées, il ne tombe dans les lieux élevés de 1200 pieds au-dessus de ces mêmes vallées, qu'une grosse pluie. C'est sur ces faits que Kämtz établit cette supposition, que les grêlons, comme les gouttes de pluie et les flocons de neige, augmentent de grosseur pendant leur chute; de sorte que le grésil des couches supérieures de l'atmosphère arrive sur la terre à l'état de gros grêlons. Il ne résulte pas de là cependant que la grêle ne tombe pas dans les pays élevés, comme le démontrent suffisamment les observations météorologiques faites sur le St.-Gothard; mais, dans ces pays, les grêlons étant généralement moins gros et tombant avec une moindre vitesse, occasionnent aux champs un dommage moins considérable. Voilà pourquoi les agriculteurs, qui basent leurs indications concernant la grêle sur l'importance des ravages qu'elle a occasionnés, la notent comme plus rare que

les météorologues, qui ne considèrent que le phénomène en lui-même²⁶).

J'ai réuni tous ces exemples et toutes ces autorités pour montrer que l'influence des causes locales sur la grêle est hors de doute; mais la recherche de ces causes elles-mêmes, pour en tirer quelque hypothèse générale, est fort compliquée, et exigerait les confrontations les plus diverses sur une foule de points différents. Une pareille recherche pourrait contribuer aussi à éclaircir la théorie encore fort obscure de la formation de la grêle, quoique, d'un autre côté, le manque d'explications satisfaisantes sur les causes et l'origine de la grêle apporte une nouvelle difficulté à la recherche de l'influence des conditions locales sur ce phénomène. Ces dernières, comme il résulte des exemples qui viennent d'être fournis, sont extrêmement diverses; mais l'une des principales semble être la conformation de la surface terrestre, c'est-à-dire les montagnes, les plateaux et les vallées, et surtout le rapport des vallées aux montagnes etc. La fréquence ou la rareté des phénomènes de grêle ne dépend-elle pas de la direction des vents dominant habituellement dans les diverses localités, lesquels à leur tour se trouvent dans une certaine dépendance avec la configuration du sol? Sanzey, membre de la Société d'Agriculture de Lyon, rapporte que, d'après des observations de très longue durée faites par Vaivolet, il n'est jamais tombé de grêle dans la commune de St.-Lager, département du Rhône, par le vent du nord-ouest; tandis que ce fleau ne manquait presque jamais, quand les nuages arrivaient de l'est ou du sud. Il attribue ce phénomène à l'action de la montagne au pied de laquelle est situé du côté de l'est le village de St.-Lager, et dont le sommet isolé, s'élevant à l'entrée de la vallée d'Ardier, pousse le nuage dans le défilé de la vallée, ou le rejette soit à droite, soit à gauche, sur le vaste amphithéâtre de collines qui domine les vignobles du Beaujolais. Sanzey a vérifié lui-même, pendant 15 années d'observations, l'assertion de Vaivolet, et l'a trouvée constamment juste²⁷). La même observation a été faite à Lyon, où les averse de grêle sont apportées pour la plupart par le vent du sud-ouest. Fournet, connu par ses savants travaux sur la météorologie, pense que les montagnes ont une grande influence sur les nuages chargés de grêle, qui crévent plus souvent sur leurs sommets qu'au-dessus des plaines²⁸). Cette remarque n'explique-t-elle pas la fréquence de la grêle dans la Suisse livonienne et dans la partie méridionale du gouvernement de Volhynie? En 1843 la Bessarabie éprouva de fréquentes averse de grêle dans sa partie septentrionale et montagneuse, tandis qu'il n'y en eut pas une seule à l'extrémité méridionale de ce pays, occupée par des steppes. Au delà du Caucase, pendant cette même année, les cas de grêle les plus fréquents se sont présentés dans le district d'Abkhaltzkyh de

24) *Annales des sciences physiques et naturelles*, publ. par la Société d'Agricult. de Lyon, tom. VIII, p. LXXXI et tom. IX, p. LXV.

25) Même ouvrage, tom. VII, p. XXXVI.

26) Kämtz, *Lehrb. d. Met.* II, 314.

27) *Annales des sc. phys. et nat.* publ. par la Soc. d'Agric. de Lyon, tom. VIII, p. LXXX.

28) Même ouvrage.

l'ancien gouvernement de Koutaïs, district situé dans la partie la plus montagneuse du pays; tandis que, dans l'ancienne province Caspienne (Каспийская область), qui ne présente guère que des plaines et des pentes inclinées, l'année entière, d'après des documents officiels, n'a offert que deux cas de grêle²³⁾.

Outre la configuration de la surface terrestre et les vents dominants, ne peut-on pas encore attribuer une influence quelconque à l'état plus ou moins boisé du sol? M. Passel dans sa description du gouvernement de Kharkov³⁰⁾, rapporte son fait très curieux, qui donne lieu de croire que les bois ne sont pas non plus sans influence sur la grêle. Le 17 juillet 1836, un nuage venant du sud-ouest creva avec un violent orage et couvrit le sol de grêlons deux ou trois fois plus gros qu'une noix, et cela près de Kharkov, à l'endroit où commencent les grands bois. Ensuite la grêle, évitant Kharkov, se dissipa, puis tomba de nouveau, quoique avec moins de violence, à 18 verstes de là, dans la même direction, également à l'endroit où l'on voit reparaître les bois.

Quelques météorologues pensent que la composition géologique ou minéralogique du sol n'est pas sans action sur la fréquence des orages. D'après les observations de Dillwyn, les orages dans le Devonshire sont plus fréquents et plus forts là où il y a peu ou point de mines de fer, et fort rares au contraire dans les environs des mines²¹. Arago, en déclarant que la preuve d'une liaison intime et la prononciation entre la nature géologique des terrains et le nombre ou la force des orages serait une grande découverte dans la physique du globe, cite encore un exemple semblable emprunté à la Statistique minéralogique et géologique du département de la Mayenne, publiée par Blavier. Dans le département de la Mayenne, il existe des masses de diorite grenue ou compacte (*Grünstein*), qui renferment une proportion notable de fer, et qui agissant sur l'aiguille aimantée. Il nous a été assuré que certaines communes, celle de Nior, par exemple, voyaient toujours les orages les plus menaçants se dissiper à leur approche, ou les tourner dans certaines directions. Nous pensons que c'est dans l'action (l'action conductrice) de plusieurs masses considérables de diorite qui se montrent dans cette contrée, qu'il convient de chercher l'explication de ce fait.

Sans doute que ce peu d'exemples ne suffit pas pour résoudre une question si importante; mais ce sujet est bien digne, à ce qu'il semble, de plus amples recherches.

Dans ces derniers temps la Statistique russe a fixé tout particulièrement son attention sur le phénomène de la grêle en Russie, et, à partir de 1843, le Journal du Ministère de l'Intérieur inséra constamment tous les documents officiels parvenus au ministère sur des faits de cette nature, et de

plus, à la fin de chaque année, publi^{er} des résumés sous le titre de: Statistique de la grêle dans l'Empire.

Ces résumés, dont nous possédons déjà 10 années³¹⁾, indiquent pour chaque année le nombre de tous les cas de grêle répartis par gouvernements et par mois, en y ajoutant l'évaluation des ravages occasionnés, 1° comme étendue de terrain ravagé, 2° comme valeur des pertes éprouvées.

Ces données, d'après l'aven du Journal du Ministère de l'Intérieur lui-même, ne peuvent être considérées comme complètes et entièrement exactes. Il est en effet très douteux qu'elles soient complètes; car toute cette statistique est basée sur les relevés officiels parvenus au Ministère, et ces relevés ne mentionnent que les cas de grêle ayant plus ou moins occasionné un dommage notable aux habitants. Les propriétaires ruraux, pour lesquels la grêle n'a d'importance qu'en proportion des ravages qu'elle exerce, en tiennent bien moins souvent compte que les météorologues, qui s'attachent au phénomène lui-même, sans prendre aucunement en considération les dommages qu'il a ou n'a pas occasionnés aux habitants. Du reste il n'est pas rare que la grêle soit assez insignifiante pour n'exercer aucun dégât sur l'agriculture; et naturellement des cas pareils échappent aux chiffres de la Statistique officielle, aussi bien que ceux où la grêle tombe sur des terrains non cultivés et inhabités, où il ne se trouve personne pour observer le phénomène. Ces circonstances n'ont d'autant plus d'importance que, comme il a déjà été dit, les averse de grêle, dans la plupart des cas, n'embrassent pas une grande étendue de terrain. On peut ajouter encore que pour l'agriculteur, et même en général pour la statistique, les cas de grêle n'ont d'importance que lorsqu'ils causent à l'homme quelque dommage; c'est fort juste; mais d'un autre côté il est fort juste aussi de ne pas établir sur la statistique de semblables cas des conclusions qui touchent aux lois du phénomène lui-même. En outre, et quant à ce qui concerne les cas de grêle dans le sens propre de ce mot, on peut encore poser cette question: si les rapports officiels les mentionnent tous?

M. Prébrazhensky, dans son excellente «Description du gouvernement de Tver»³¹⁾ qui se distingue par une judicieuse critique des données statistiques, s'exprime ainsi: «Dans le gouvernement de Tver la grêle est assez fréquente chaque

32) Pour l'année 1843, *Журн. М. В. Д.* 1844. Part. VI, 244.

1844.	1845. Part. X, 256.
1845.	1846. Part. XIV, 249.
1846.	1847. Part. XXIII, 335.
1847.	1848. Part. XXII, 197.
1848.	1849. Part. XXVII, 236.
1849.	1850. Part. XXXI, 3.
1850.	1851. Part. XXXIV, 240.
1851.	1852. Part. XXXV(II), 3.
1852.	1853. Part. XLII, 3.

33) *Onucanie Tverskoï gubern.* Spb. 1845, in 8°. Ouvrage publié par le Comité scientifique du Minist. des Dom. de la Couronne, qui lui a décerné la médaille d'or.

29) Журн. Мин. Внутр. Дел, 1844, VI, 274.

30) *Материалы для Статист. Россіи. Импер.* том. 1, 1839, в. 141.

31) Arago, *Annuaire du Bureau des longitudes* 1838, p. 299.

été; mais, pour la plupart, ce ne sont ni les paysans exposés à ce malheur, ni les autorités rurales qui font connaître les cas de grêle; du moins il en était ainsi il y a 5 ans.³⁴ Ainsi, dans les endroits où les emplacements occupent une vaste étendue de terrain, où le blé est bon marché, la grêle, qui généralement ne s'étend pas fort loin, peut fort bien ne pas causer de dommage notable, et, par suite, passer inaperçue, et n'être pas comptée au nombre des événements désastreux qui méritent que l'on en fasse mention.

En second lieu, quant à ce qui concerne l'estimation des dommages causés par la grêle, tant comme nombre de dessiatines³⁵ ravagées que comme valeur en argent, il faut avouer, est-il dit dans le Journal du Ministère de l'Intérieur³⁶, que les chiffres qui se rapportent à ces deux points, n'indiquent qu'approximativement la valeur réelle des pertes; et il ne pouvait en être autrement, vu le manque d'exactitude et d'uniformité des rapports officiels. Tantôt, par exemple, la perte subie est indiquée par le nombre de dessiatines sur lequel est tombée la grêle, sans estimation en argent, tantôt au contraire, par la somme d'argent que représente le dommage, sans égard à l'étendue ravagée par le fleau; d'autres fois même on se contente de dire: les habitants ont perdu la moitié de leurs semailles etc. Du reste les déductions représentées par les chiffres du tableau ont été établies sur des confrontations et des données assez exactes; savoir: la quantité générale des semailles par dessiatine pour chaque espèce de céréales; le rendement plus ou moins grand de la récolte dans chaque gouvernement, établi sur des documents officiels; les prix moyens de chaque espèce de grains dans chaque gouvernement, empruntés aux mêmes sources, etc. etc. Toujours en lutte contre les difficultés qu'apporte à l'appréciation des dommages le vague des renseignements locaux, les rédacteurs de la «Statistique de la grêle» eurent enfin recours au moyen suivant: pour les gouvernements où les chiffres fournis étaient à la fois précis et complets, il ne se permirent pas le moindre changement, mais, selon leur propre remarque, le nombre de ces gouvernements était très faible; quant aux autres, ils se divisaient tous en trois catégories: dans les unes les renseignements locaux n'indiquaient pas les pertes occasionnées par tous les cas de grêle; dans d'autres on indiquait le nombre de dessiatines ravagées, mais non pas la valeur des pertes; dans les derniers enfin la valeur des pertes était indiquée en argent, et non le nombre de dessiatines. Pour combler toutes ces lacunes les rédacteurs de la Statistique ont eu recours à des évaluations approximatives, basées sur les principes que nous venons d'indiquer³⁷. On voit, par ce moyen d'établir une «Statistique de la grêle», que les chiffres ainsi donnés comme représentant l'étendue des terrains ravagés et

la valeur des dommages ne doivent être considérés que comme hypothétiques. En outre, il s'est encore présenté d'autres causes d'inexactitude. Ainsi, en 1844, il régna dans différentes localités de violents orages accompagnés parfois de peu de grêle, mais sévissant avec une fureur incroyable, et, par suite, occasionnant aux habitants des dommages que les rapports locaux ne séparaient pas de ceux causés spécialement par la grêle. Le 22 juin 1844, par exemple, dans un orage qui s'étendit sur les gouvernements de Volhynie, de Tchernigov et de Smoleensk, la force du vent transporta des hommes jusqu'à une distance de dix sagènes, enleva de terre et tua des chevaux, renversa des forêts séculaires sur une étendue de plusieurs dessiatines, et enleva en l'air des poutres et des aacs de blé³⁸. Les pertes de cette seule journée durent augmenter considérablement la somme totale des dommages causés par la grêle dans le courant de cette année; et cependant il est absolument impossible de distinguer un cas d'un autre, quand ils sont confondus dans les rapports locaux³⁹.

Cependant, supposons que par divers moyens les rédacteurs de la «Statistique de la grêle» soient parvenus à suppléer jusqu'à un certain point à l'insuffisance des documents locaux sur la valeur des ravages causés par la grêle, il restera encore une circonstance dont ils ne tiennent aucun compte, et qui, d'après moi, est une des causes principales d'inexactitude dans leur estimation. Les évaluations des dégâts, présentées dans la «Statistique de la grêle», sont basées, comme il est dit plus haut, sur les rapports locaux rédigés immédiatement après l'événement; et par conséquent l'estimation des dégâts y est faite sous l'impression produite par l'aspect d'un champ ravagé. Cependant l'expérience des agriculteurs et les observations de toutes les Compagnies d'assurances contre la grêle démontrent que les dégâts occasionnés par la grêle ne sont pas ordinairement aussi importants qu'ils le paraissent d'abord. Aussitôt après l'orage, un champ paraît complètement ravagé et ne semble laisser aucun espoir de récolte; mais peu après il se relève, et souvent le rendement n'est pas mauvais; seulement le grain est plus petit, plus léger et de qualité inférieure⁴⁰. En outre, plus la grêle est tombée tôt, au commencement du printemps, alors que le blé était encore tout jeune, plus le dommage est facilement réparé par la suite. Ainsi la Compagnie d'assurance contre la grêle de Livonie, qui garantit pour ainsi dire l'espérance d'une récolte moyenne, paie comme indemnité, dans les cas de ravages par la grêle, la somme qui, lors de la moisson, se trouve en moins de la récolte moyenne garantie. Or il résulte des comptes rendus de cette Compagnie que, dans beaucoup de cas, on retire des champs ravagés par la grêle 80 et 90% de la récolte assurée, et que, en moyenne, on en retire 60%; de sorte que la prime à payer est à peine de 40% de la récolte assu-

34) La dessiatine représente à peu près l'hectare. Voici la proportion exacte: 1 dessiatine = 1,09259 h.

35) *Успех. Мун. Вспом. Асс.* 1844, Part. VI, 277.

36) *Ibid.* 1850, Part. XXXI, p. 31.

37) *Успех. Мун. Вспом. Асс.* Part. VII, p. 260 et 450.

38) *Ibid.* 1845, Part. X, p. 263.

39) *Желез. Газета*, 1844, p. 69.

rée⁴⁰⁾. On doit conclure de cela que les estimations de dégâts, même les plus modérées, faites immédiatement après la grêle, surtout si elle est tombée très tôt, lorsque le blé était encore jeune, donnent très rarement le chiffre de la perte réelle soufferte par l'agriculture, comme diminution de sa récolte. L'appui de cette assertion je citerai un fait rapporté dans les procès verbaux de la Société d'Agriculture de Lyon :

« A la suite de l'orage qui a dévasté, le 19 mai 1844, un grand nombre de communes dans le département de l'Ain, les cultivateurs se sont empressés de faucher leurs blés, de labourer, d'ensemencer leurs terres en orge, pommes de terre, etc. M. Frémerville (un des membres de la dite Société) fit ses efforts pour dissuader quelques fermiers de suivre l'exemple général, en leur faisant considérer que les plantes annuelles de leur jardins qu'on casait avant qu'elles n'aient pu donner leurs graines, quoique se trouvant en pleine floraison, repoussaient de nouvelles tiges, qui, détruites à leur tour, étaient remplacées par de troisièmes; ce qui prolongeait leur existence beaucoup au-delà de leur durée ordinaire, et parfois leur faisait traverser l'hiver, par suite de cette loi de la nature qui conserve la vie de toutes les herbes jusqu'à ce qu'elles aient produit la graine destinée à perpétuer leur espèce. Ils ont, ainsi que d'autres habitants, ajouté foi à *celui* à ce qu'on leur disait. Ils ont été émerveillés de voir, un mois après, leurs champs se couvrir d'épis aussi nombreux et aussi beaux que ceux détruits par la grêle; mais, faute d'avoir écouté à la seconde partie des conseils, qui était de sarcler leurs blés avec la petite houe, pour détruire les mauvaises herbes et briser la croûte du terrain fortement resserrée par la grêle et les grosses pluies d'orages, il est résulté que la maturité trop hâtée par la sécheresse a considérablement diminué le produit, et que le grain a été de moindre qualité. Ce qui a le plus frappé M. de Frémerville dans ce phénomène de végétation, a été la croissance du seigle, à laquelle il s'attendait d'autant moins qu'au moment de la grêle les grains étaient complètement formés dans les épis, tandis que le froment montrait à peine ses fleurs, et que tous les épis n'étaient pas encore hors du fourreau. Il en a conclu qu'après un semblable désastre, il arrive lorsque les céréales ne sont qu'en fleurs, le cultivateur ne doit point s'abandonner au désespoir; mais que, s'armant de courage et de persévérance, il peut recouvrer encore une partie notable de sa récolte par un bon sarclage, et que, s'il le fait sur toute l'étendue frappée, il peut obtenir au-delà de ce que le sinistre lui a enlevé; que dans tous les cas, ne put-il donner aucune culture, il a plus à attendre de plantes en racines, pleines de vie, que de nouvelles graines qu'il confierait si tardivement à la terre⁴¹⁾.

Après toutes ces observations préalables sur l'insuffisance de la « Statistique de la grêle », il faut convenir cependant

qu'elle présente quelques résultats vraiment curieux pour l'agriculture et la météorologie. La critique que nous avons d'abord présentée des données sur lesquelles sont basés ces résultats, nous permet de juger maintenant du degré de confiance qu'on peut leur accorder. Dans bien des cas la critique des données a plus d'importance que les données elles-mêmes, et cette règle trouve ici son entière application.

Pour éviter le double emploi, on a considéré comme représentant un seul et même cas de grêle les rapports parvenus de districts ou de gouvernements contigus sur des orages arrivés le même jour. Par ce procédé on a obtenu l'énumération suivante des différents cas de grêle dans tout l'Empire :

*	En mars.	En avril.	En mai.	En juin.	En juillet.	En août.	En septembre.	L'année.
1813.....	—	—	24	82	68	12	4	190
1814.....	—	1	28	46	52	18	1	116
1815.....	—	1	13	46	34	11	1	124
1816.....	—	1	3	26	30	7	3	69
1817.....	3	1	9	82	64	28	1	188
1818.....	—	—	18	89	43	12	1	163
1819.....	—	5	13	63	78	25	2	188
1820.....	—	1	30	43	62	24	1	163
1821.....	—	9	46	91	121	21	—	298
1822.....	—	9	33	101	91	31	4	283
Moyennes .	0,3	1,9	23,9	67,1	67,3	18,9	1,8	184,2

On voit par ce tableau combien le nombre des cas de grêle est inégalement réparti dans les différentes années: ainsi, en 1821, ce nombre a été deux fois plus grand qu'en 1815, et presque 4 fois et $\frac{1}{2}$ plus grand qu'en 1816. Il en résulte donc que l'observation déjà faite par les météorologues sur la fréquence des orages dans certaines années s'applique également aux cas de grêle. En général les années les plus chaudes et les plus fertiles sont aussi les plus exposées à la grêle⁴²⁾.

Le nombre des jours de grêle, auxquels se rapportent les divers cas indiqués dans le tableau précédent, se répartit, pour chaque mois, de la manière suivante :

1813.....	—	—	17	30	23	12	4	88
1814.....	—	—	16	25	26	12	1	81
1815.....	—	2	11	24	23	9	1	72
1816.....	—	—	3	19	20	7	3	52
1817.....	2	1	8	29	28	11	1	80
1818.....	—	—	13	30	24	10	2	79
1819.....	—	4	13	28	27	15	2	89
1820.....	—	1	19	23	28	12	1	84
1821.....	—	6	25	30	31	16	—	108
1822.....	—	—	18	28	28	16	3	93
Moyennes .	0,2	1,5	14,3	26,6	26,2	12,0	1,8	82,6

40) Записки. Газета, 1834, p. 68.

41) Annales des Sciences physiques et naturelles, publiées par la Société d'Agriculture de Lyon. Tome VIII, pag. XXXII.

42) Gehler's Physik. Wörterb., Vol. V, Part. I, p. 43.

Ce tableau nous amène aux conclusions suivantes: 1° Le plus grand nombre des cas de grêle se présente du mois de mai au mois d'août, et, dans les autres mois de l'année, ils sont très-rare. Mais on ne doit pas perdre de vue qu'il s'agit ici de la grêle proprement dite: quant au grésil qui, au point de vue météorologique, est un phénomène de même nature que la grêle, et qui, comme il a été remarqué, tombe en Russie principalement au printemps, il n'est point entré en ligne de compte. 2° Sur le nombre total des jours de l'année, $\frac{1}{4}$ est signalé par les désastres de la grêle dans un lieu quelconque de l'Empire russe. Mais, en ne considérant que les mois où la grêle est la plus fréquente, on trouve que les jours signalés par ce fléau représentent en mai $\frac{1}{2}$, en juin et juillet $\frac{1}{3}$ et en août $\frac{1}{3}$ du nombre total des jours de ces mêmes mois. Rappelons nous que, par divers motifs énoncés ci-dessus, l'énumération des cas de grêle présentée par la Statistique est loin d'être complète, et nous trouverons extrêmement probable la supposition suivante: Si l'on pouvait avoir des renseignements exacts et simultanés de tous les points de la Russie, il en ressortirait probablement, que, pendant le temps des plus grandes chaleurs, c'est-à-dire pendant les mois de juin, juillet et une partie d'août, il ne se passe pas un seul jour qui n'amène dans telle ou telle localité ces mouvements orageux de l'atmosphère qui contribuent à la formation de la grêle.

La somme totale des dégâts occasionnés par la grêle sur toute la surface de l'empire, se répartit de la manière suivante:

	Nombre de dévastations ravagées par la grêle.	Dégâts esti- més en ar- gent.	Moyenne des dégâts pour chaque jour de grêle.		Moyenne des dégâts pour chaque cas de grêle.	
			Dessiat.	Roubles.	Dess.	Rbls.
1843	309,833	1,019,789	2,384	21,320	1,100	10,100
1844	184,033	1,932,416	2,235	24,400	1,210	13,370
1845	118,222	942,439	1,642	13,090	973	7,600
1846	40,333	411,605	800	8,292	376	5,923
1847	125,366	1,339,243	1,367	19,203	666	8,171
1848	165,037	1,004,846	2,116	12,482	1,043	6,360
1849	155,594	1,490,922	1,748	16,762	786	7,330
1850	91,127	1,112,951	1,088	13,246	560	6,829
1851	285,715	2,012,912	2,646	17,712	326	3,516
1852	138,213	2,000,000	1,701	17,479	307	3,430

En moyenne, pendant ces 10 années, la grêle a dévasté annuellement 153,000 dessiatines, et les dégâts qui en sont résultés sont estimés à 1 million et demi de roubles; mais, d'après les explications que j'ai données ci-dessus, on doit croire que le dommage réel causé par la grêle à l'agriculture est bien loin d'atteindre cette somme. D'après la moyenne, chaque jour de grêle donne, comme étendue de terrain ravagé, environ 1800 dessiatines, et, comme perte en argent, 16,500 roubles: et chaque cas de grêle en particulier, plus de 780 dessiatines et environ 7,200 roubles. Ces deductions, si elles étaient basées sur des données plus com-

plètes et plus exactes, pourraient avoir une grande importance; mais les remarques qui précèdent sur l'insuffisance de la «Statistique de la grêle» m'empêchent de leur accorder un grand degré de confiance.

Passons maintenant de ces supputations générales à la répartition géographique de la grêle par gouvernements. Pour rendre les termes comparables entre eux, nous réunirons les gouvernements limitrophes par groupes autant que possible d'une égale étendue⁴³⁾, et prenant les moyennes de la période décennale de 1843 à 1852, nous aurons le tableau suivant:

	Nombre des cas de grêle.	Dégâts occasionnés.		Étendue des gouvern. en milles car- rés géogr.
		Dessiat.	Rbls. arg.	
I. Groupe du nord.				
Gouvern. d'Arkhangelsk ...	1,0	200	4,037	13,319
II. Groupe du nord-ouest.				
Gouvern. de Novgorod	1,8	246	2,835	2,168,16
— Olonetz	1,0	65	543	2,413,33
— Vologda	3,4	647	7,098	6,967
III. Groupe de l'ouest.				
Gouvern. de St. Pétersbourg	6,2	938	11,096	11,350,51
— Pskov	1,9	250	3,022	813,56
— Esthonie	8,3	923	11,932	802,04
— Livonie	0,7	78	824	369,63
— Courlande	7,0	923	11,431	832,25
— Courlande	3,4	536	11,973	493,75
— Kovno	3,2	1,409	14,589	758,04
— Vilna	3,5	2,435	22,881	767,99
— Vitebsk	3,6	1,663	13,735	810,25
— Mohilev	7,1	1,274	13,838	884,89
— Smolensk	4,4	3,579	30,343	1,019,15
— Minsk	2,9	715	1,923	1,622,13
— Grodno	4,3	3,334	26,296	602,13
— Volhynie	8,1	9,492	80,271	1,296,59
IV. Groupe du centre.				
Gouvern. de Tver	62,6	26,851	255,920	11,167,25
— Kostroma	8,1	1,277	12,214	1,223,35
— Iaroslavl	4,9	1,285	11,051	1,496,00
— Moscou	2,3	482	6,670	659,99
— Moscou	7,8	1,705	23,416	589,26
— Vladimir	8,8	2,820	29,181	862,05
— Kalouga	4,1	1,389	20,001	573,44
— Orel	5,7	3,543	31,178	838,99
— Tula	3,9	4,721	60,792	151,99
— Riazan	6,9	3,616	27,164	766,44
— Tambou	6,3	3,506	38,717	1,202,24
— Penza	10,7	7,717	88,254	690,19
— Voronège	3,4	4,153	28,383	1,209,42
V. Groupe du sud.				
Gouvern. de Koursk	75,4	36,404	377,021	10,686,32
— Tchergaïgov	7,1	4,704	49,289	818,44
— Poltava	10,6	9,611	61,331	990,88
— Poltava	5,7	5,239	33,076	896,66
— Kharkov	7,0	7,443	30,920	985,16
— Kiev	8,4	5,516	55,449	943,96
— Podolie	12,1	10,738	121,306	773,86
— Bessarabie	6,0	3,738	38,220	857,89
— Kherson	1,1	1,153	8,644	1,332,05
— Iekaterinoslav	5,3	3,843	29,329	1,200,69
— Tauride	1,5	1,624	14,229	1,163,28
	63,6	53,908	461,736	9,941,98

43) Excepté le Caucase et la Sibérie.

	Nombre des cas de grêle.	Légats occasionnés.		Étendue des gouvern. en milles car- rés géogr.
		Dessiat.	Hbl. arg.	
VI. Groupe du sud-est.				
Gouvernements d'Astrakhan, Samara, Simbirsk, Saratov et Orenbourg	17,0	12,417	111,632	14,281
VII. Groupe du nord-est.				
Gouvern. de Nijni-Novgorod	10,5	3,603	43,687	877
— Kasan	15,4	7,001	51,686	1,128
— Viatchka	10,8	5,913	37,756	2,300
— Perm	4,5	934	8,280	6,073
VIII. Caucase.				
Gouvernements de Stavropol et Transcaucasie	13,4	3,380	41,684	5,300
IX. Sibérie.				
Gouvern. de Tobolsk	1,3	587	4,170	24,056
— Tomsk	1.	248	2,289	15,107
— Irkoutsk	2,6	271	3,376	47,310
— Irkoutsk	0,8	47	360	25,716
	6,0	1,156	10,215	110,249

Pour rendre les comparaisons plus faciles, nous réunirons les résultats généraux concernant chaque groupe de gouvernements dans le tableau suivant:

Groupes.	Nombre des cas de grêle.	Dégâts occasionnés.		Étendue.		Sur une étendue de 100,000 dess. il en a été ravagé par la grêle.
		Dess.	Hbl. arg.	Mill. car.	En dessiat.	
I. Nord	1,0	209	4,037	15,519	78,218,460	0,2
II. Nord-ouest	6,2	958	11,096	11,530	38,212,000	1,6
III. Ouest	62,6	26,831	253,920	11,167	98,281,490	47,7
IV. Centre	75,4	36,404	377,021	10,680	51,857,440	67,6
V. Sud	68,6	33,908	461,756	9,942	50,167,680	107,6
VI. Sud-est	57,0	12,417	113,632	11,284	13,976,240	17,3
VII. Nord-est	41,2	17,473	143,379	10,578	53,313,120	32,8
VIII. Caucase	13,4	3,580	41,684	5,300	26,712,000	13,4
IX. Sibérie	6,0	1,156	10,215	110,249	555,851,960	0,3

En étudiant ces chiffres, nous pouvons en tirer entre autres les conclusions suivantes:

Sous le rapport de sa répartition géographique, la grêle présente cette circonstance remarquable, qu'elle est beaucoup plus fréquente dans les groupes de l'ouest, du centre et du sud, beaucoup plus rare dans ceux du nord, du nord-ouest et du nord-est, ainsi qu'en Sibérie et au Caucase. Mais, pour apprécier à sa juste valeur ce résultat qui serait d'une grande importance pour la statistique agricole, nous devons rappeler ce qui a été dit plus haut sur la nature et l'insuffisance des données qui ont servi de base aux chiffres présentés ici. Quoique, en général, on puisse soutenir que les pays froids du nord sont moins exposés à la grêle que les pays chauds du sud; cependant le petit nombre de cas de grêle que l'on a constatés en Sibérie et dans les gou-

vernements du nord, dépend certainement en grande partie de ce que, dans ces gouvernements, la population peu nombreuse est répandue sur de vastes espaces peu ou point cultivés; de sorte que les cas où la grêle tombe sur des lieux incultes et ne cause aucun dommage à l'agriculture échappent facilement à l'observation et au calcul. Il est surtout permis de se défier des chiffres qui se rapportent au Caucase. En effet, si l'on peut admettre en théorie que la grêle doit être plus rare dans les parties septentrionales de la Russie d'Europe et en Sibérie que dans les gouvernements du centre et du sud, il faudrait pourtant dans tous les cas, pour justifier le petit nombre des cas de grêle au Caucase, des données plus certaines.

Outre la plus ou moins grande fréquence de la grêle, ainsi que la saison pendant laquelle elle se présente, on peut encore considérer comme exerçant une grande influence sur l'importance des dommages causés à l'agriculture les circonstances suivantes: l'étendue du terrain ravagé, puis la grosseur des grêlons, leur quantité et la rapidité de leur chute. À l'égard de ces circonstances, qui ont bien leur importance pour la statistique, nous trouvons dans le Journal du Ministère de l'intérieur de curieuses données.

En parlant de la répartition géographique de la grêle, nous avons déjà fait observer que les averse de grêle, toujours accompagnées d'un abaissement considérable de la température⁴⁴⁾, sont des phénomènes purement locaux, comme le prouvent Du Carla et Léopold von Buch, et embrassent rarement une vaste étendue. D'après les remarques de Musschenbroek et Dove, les terrains ravagés par la grêle présentent des bandes étroites, de quelques centaines de saignes et rarement de plus de deux ou trois verstes de large, mais considérablement plus longues⁴⁵⁾. Cependant les annales de la grêle font mention de vastes étendues ravagées en une seule fois. On connaît peu de cas de grêle aussi soigneusement décrits, sous le rapport de leur étendue, que le fameux orage qui tomba sur la France en 1788, et que Tessier décrit dans les Mémoires de l'Académie des Sciences de Paris⁴⁶⁾. L'orage commença dans le midi de la France, le matin du 13 juillet 1788; puis, en quelques heures, s'étendit sur tout le pays, du sud-ouest au nord-est, même jusqu'en Hollande. Les lieux ravagés par la grêle formaient deux bandes parallèles, l'une de 730 verstes de longueur, l'autre de 840: la largeur moyenne de la bande occidentale était de 16 verstes $\frac{1}{4}$, celle de la bande orien-

44) Voici un cas remarquable rapporté dans le Journal du Ministère de l'Int. 1834. Part. XLII, 31: Dans le gouvernement de Tchernigov, district d'Oster, la grêle qui tomba le 17 mai amena un froid si vif que, sur les prairies, environ 300 têtes de bétail furent gelées.

45) Kämtz, Lebr. der Meteor. II, 521. — H. Dove, Die Witterungsverhältnisse von Berlin. Sie Aufl. Berlin 1852, 37.

46) Mém. de l'Acad. 1790, p. 206. — Gehler's Phys. Wörterb. V. 42. — Poggendorff Annalen, XIII, 348. Kämtz, Lebr. der Meteor. II, 521.

tales de 8 verstes. Entre les deux bandes se trouvait un intervalle de 20 verstes de largeur qui ne reçut point de grêle, mais seulement une forte pluie. A l'est de la bande orientale, comme à l'ouest de la bande occidentale, il y eut également de fortes averse. Munke rapporte aussi quelques exemples de cas de grêle assez étendus; mais il fait observer que, de tous les cas connus, celui de l'année 1788 est le plus étendu ⁴⁷⁾.

Mais que sont tous ces cas différents, et même le fameux orage de 1788, en comparaison de l'énorme étendue de terrain que ravagea la grêle en Russie, le 27 mai 1843? La célérité du cas de grêle de 1788 pâlit devant cet orage majestueux, à peu près sans pareil par l'étendue de l'espace ravagé. Dans ce jour fatal la grêle s'étendit de la mer Noire à la mer Baltique, du Dniester et du Niemen au Volga: toutes les localités ravagées ce même jour forment un immense quadrilatère, dont les points extrêmes sont: au sud-ouest, Tiraspol; au sud-est, Alechki; au nord-est, Tver; au nord-ouest, Wenden, et qui embrasse par conséquent 15 degrés en longueur et 10 degrés en largeur. La grêle ne tomba pas en une masse continue sur toute cette étendue; mais tourna en quelque sorte certaines localités et en ravagea d'autres. Voici la liste, dressée suivant l'ordre géographique du nord au sud, des localités qui ce jour là, d'après les renseignements parvenus au Ministère de l'Intérieur, furent frappées par la grêle:

Gouvernements.	Districts.	A quelle heure tomba la grêle et autres observations.
St. Pétersb.	Gdov	Le moment auquel tomba la grêle dans ce district n'est point indiqué; mais le journal de l'Observatoire de St. Pétersbourg constate ce même jour à 3 h. 20 m. tonnerre, éclairs et pluie.
Pskov.	{ Porkhov Vélîki-Louki	Entre 1 et 2 heures.
Livonie.	Wenden.	Environ à 5 h.
Tver.	{ Zoubtsov Tver Staritsa Rjev	En quelques endroits à 11 h. du matin, et dans d'autres de 1 à 2 h.
Moscou.	Volokolamsk	A 3 h.
Kalouga	Jisra	
Smolensk	{ Dorogobouje Ielnia	A 5 h. après midi.
Orel.	Briansk	Vers midi.
Minsk	{ Bobrouisk Sloutzk	A 3 h. après midi.

Gouvernements.	Districts.	A quelle heure tomba la grêle et autres observations.
Kiev	{ Taratchela Bogouaslav Tcherkask	A 4 h. après midi.
Podolie.	{ Olgopol Bratzlav Litin	?
Tchernigov	{ Tchernigov Oster Niéjine	De 1 à 8 h. après midi.
Poltava	{ Poltava Zenkov Constantinograd Krémentchoug	Vers 4 h. après midi.
Kharkov.	Soumy	
Iekatérislav	{ Verkhnédnéprovsk Iekatérislav Novomoskovsk	De 2 à 6 h. après midi.
Kherson	{ Kherson Tiraspol	A 5 h.
Tauride	Dniéprovsk	

Ainsi, dans cette immense étendue, les localités frappées par la grêle forment deux groupes principaux: 1° Au sud, les gouvernements de Kourak, Kharkov, Tchernigov, Poltava, Kiev, Podolie, Kherson, Iekatérislav et Tauride; et 2° au nord, les gouvernements de Livonie, St.-Pétersbourg, Pskov, Tver, Moscou, Kalouga, Smolensk et Mohilev. Ces deux vastes étendues de pays sont reliées entre elles par le gouvernement d'Orel, où le fleau ne se manifesta que par une atteinte légère dans le district de Briansk.

En décrivant l'orage extraordinaire de grêle arrivé en France en 1788, Kämtz pose cette question: «Est-il possible que cet orage fût le résultat d'un seul nuage chargé de grêle s'étendant sur tout l'espace indiqué?» et il y répond nettement par ces mots: «Comme il arrive si souvent dans les orages et autres phénomènes de cette nature, au fur et à mesure que s'avancé l'orage, il se formait constamment de nouveaux nuages, qui répandaient la grêle au dessous d'eux. ⁴⁸⁾ On peut en dire autant, et plus vraisemblablement encore, de l'orage de grêle qui fondit sur les plaines de la Russie le 27 mai 1843. L'indication des heures de la journée auxquelles tomba la grêle ce même jour dans les différentes localités, prouve que l'orage ne se porta pas dans une direction déterminée, quoiqu'il se soit manifesté d'abord au nord et plus tard au sud. L'état orageux de l'atmosphère se manifesta même visiblement dès la veille: ainsi à Kourak et Lougan, le 26 mai au soir (v. st.), il y avait déjà de l'orage avec éclairs et pluie ⁴⁹⁾. Le 27 mai, jusqu'à midi,

47) Gehler's Wörterb. V. 43.

48) Kämtz, Lehrb. der Meteor. II, 522.

49) Annuaire mag. et mét. 1843, et Annal. de l'Obs. ph. cent. 1848.

le commencement de l'orage de grêle put fort bien prendre naissance dans le gouvernement de Tver, situé, comme on le sait, sur le sommet de ce qu'on appelle le Grand Plateau. De là l'orage put se diriger vers le sud-ouest; puis, à 3 h. du soir, arrêté dans sa marche vers l'ouest par la chaîne de montagnes élevées qui court entre les bassins de la Dvina occidentale et du Dniéper en séparant les provinces baltiques de la Russie blanche, l'ouragan put arriver jusqu'en Livonie. Enfin, dans sa marche vers le sud, ne rencontrant que des plaines ouvertes qui ne lui présentaient aucun obstacle, il put facilement arriver jusqu'à la mer Noire. Dans cette supposition, on peut se représenter la marche de l'orage de grêle dont il s'agit, sous la forme d'une masse de nuages partant, comme d'un point central, des sources du Volga, et courant rapidement dans diverses directions. Au nord, l'orage s'avance à travers le gouvernement de Pskov jusqu'en Livonie, et touche en passant le gouvernement de St.-Petersbourg; le courant central traversa les gouvernements de Smolensk et de Minsk; mais le gros de l'ouragan se porta vers le sud par les gouvernements de Moscou, Kalouga et Orel, jusqu'à ceux de Koursk, Tchernigov, Poltava et Iekaterinoslav, d'où une partie des nuages inclina vers l'ouest par les gouvernements de Kiev et de Podolie, et l'autre, effleurant Khar'kov, s'étendit au sud jusqu'aux gouvernements de Kherson et de Tauride⁵⁰. Tout cela n'est qu'une supposition basée sur les différentes heures auxquelles tomba la grêle; mais on peut en conclure que cet orage, n'ayant point de direction unique, fut accompagné de mouvements violents dans l'atmosphère, de sorte que la grêle put se former à la fois dans différentes directions. Il est à remarquer que dans tous les lieux situés sur le passage de cet orage, à Poltava, Koursk, Gorki, les journaux météorologiques indiquent pour ce jour un vent violent de l'est et du sud-est, également remarqué à St.-Petersbourg et à Lougan, mais ne font point mention de grêle. Seulement, à St.-Petersbourg, que la grêle n'atteignit pas, il y eut à 3¹/₂ h. après-midi du tonnerre avec éclairs et pluie; à Poltava, entre 3 et 7 h. du soir, pluie et tonnerre; à Gorki à 10 h. du soir de la pluie⁵¹; et enfin, dans le district de Belosersk, gouvernement de Novgorod, d'après le journal météorologique d'un propriétaire, il y eut ce même jour également de la pluie⁵². Ce même jour il tomba aussi une forte pluie dans presque tout le gouvernement de Koursk. On voit donc que la grêle ne tomba pas dans tous les lieux de l'étendue sus-mentionnée; mais au contraire qu'elle ne frappa que certaines localités, tandis que, dans les intervalles, il tombait une forte pluie ou il régnait un vent violent, comme cela eut lieu dans le district de Minsk, gouvernement de Minsk.

Quant à la plus ou moins grande violence qu'affecta cet orage dans les diverses localités, on remarque qu'il exerça

de bien plus grands ravages dans les gouvernements du sud que dans ceux du nord. Dans le gouvernement de St.-Petersbourg la grêle fut très fine, et n'occasionna que peu de dommage. Dans le gouvernement de Tver les grêlons avaient à peu près la grosseur d'un jaune d'œuf; dans celui de Pskov, celle d'une mielette; dans celui de Kalouga, celle d'une noix; dans ceux de Moscou, Smolensk et Minsk, celle d'un œuf de poule. Dans le gouvernement de Tchernigov le grêlon pesait 6 zolotniks; dans celui de Poltava, jusqu'à 12; enfin dans celui d'Iekaterinoslav de 13 à 72 zolotniks. L'orage sévit avec le plus de fureur, à ce qu'il semble, dans le gouvernement de Kherson, où, parmi les grêlons, il tomba d'énormes morceaux de glace.

Quoique, en parcourant le Journal du Ministère de l'Intérieur, qui a noté tous les cas de grêle remarquables, on n'en puisse trouver aucun à comparer avec celui du 27 mai 1853, quant à l'étendue de terrain ravagée, cependant on rencontre des cas nombreux où la grêle s'est étendue sur de vastes espaces.

Le 22 juin 1844 un violent orage de grêle s'étendit de la frontière méridionale du gouvernement de Volhynie jusqu'à la partie septentrionale du gouvernement de Smolensk d'un côté, et de l'autre côté jusqu'au gouvernement de Koursk. Cet orage énorme, égal par son étendue à l'orage qui eut lieu en France en 1788, offre encore cette particularité remarquable, que la grêle suivit dans sa marche la direction des montagnes et des hauteurs qui séparent les divers bassins, s'attachant en quelque sorte au relief du sol. En effet, un violent orage accompagné de gros grêlons, éclata ce même jour, vers 3 h. de l'après-midi, sur la partie méridionale du gouvernement de Volhynie, occupée, comme on le sait, par des ramifications des Karpathes, et où certains points de ce qu'on appelle le plateau d'Avratyne s'élèvent jusqu'à 1320 pieds anglais au dessus du niveau de l'Océan⁵³. Les districts ravagés par la grêle furent ceux de Doubno, Kréménets, Zaslav, Ostrog, Novograd-Volhynsk et Jitomir. De là l'orage se dirigea vers le nord-est, sous la forme de deux bandes, dont l'une, la bande occidentale, suivit les hauteurs qui séparent les cours du Soje et de la Desna, en traversant les districts de Gorodnia, Novozybkov, Starodoub et Mglin dans le gouvernement de Tchernigov, celui de Mstislav dans le gouvernement de Mohilev, et ceux de Krasnoe, Dorogobouje, Porech'ie et Belyi⁵⁴; elle atteignit ainsi les hauteurs où prennent leurs sources les cours d'eau qui s'écoulent d'un côté dans le bassin de la Dvina occidentale, d'un autre côté dans celui du Dniéper, et d'un troisième côté dans celui du Volga. Quant à la bande orientale, s'avancant du plateau d'Avratyne vers l'occident, au delà du Dniéper, dans le gouvernement de Kiev, puis par le district de Kréméntchoug

53) Telle est la hauteur des montagnes qui se trouvent près de la ville de Kréménets.

54) Dorogobouj à 750 pieds et Porech'ie 700 pieds d'élévation au dessus de l'Océan.

50) Жые. М. И. А. 1844, Part. VI, p. 291.

51) Annuaire Magn. et Mét. et Annales de l'Observ. Phys. Contr.

52) Жые. Муз. Точ. А. Му. 1844, Part. X, sect. IV, p. 67.

dans le gouvernement de Poltava, elle atteignit Poltava, où il ne tomba point, il est vrai, de grêle, mais où, depuis 2¹/₄ h. après-midi jusqu'au soir, il y eut du tonnerre et des éclairs. Traversant ensuite le district de Graïvoron dans le gouvernement de Koursk, elle atteignit Oboïano. Time, Koursk⁵⁵) et Tchibigry, c'est-à-dire un autre plateau, sur lequel se trouve Konrsk à 920 pieds d'élévation, et où se rencontrent entre cette ville et Kromy les sources de l'Oka, de la Svapa et de la Sosna, qui appartiennent à trois différents bassins de rivières, celui du Volga, celui du Dniéper et celui du Don. Chacune de ces bandes avait une étendue d'environ 900 verstes. La fureur de l'ouragan était réellement terrible, comme on peut le voir par les faits rapportés dans le Journal du Ministère de l'Intérieur; et la grêle, qui occasionna de grandes pertes en ravageant les champs, les jardins, les potagers et les forêts, atteignit dans certaines localités jusqu'à la grosseur d'un œuf de poule⁵⁶). De même le grand orage de grêle du 9 juin 1857 s'étendit en une bande de 300 verstes, depuis Dunlno dans le gouvernement de Volhynie, jusqu'à Iampol dans celui de Podolie. Furent plus ou moins dévastés par ce fléau les districts de Dunlno et Kréménétz dans le gouvernement de Volhynie, de Proskourov dans celui de Podolie, de Lipovetz dans celui de Kiev, de Gaïssine, Iampol et Mohilev, dans le gouvernement de Podolie, et enfin de Khotine en Bessarabie. La grêle, en certains endroits plus grosse qu'un œuf de poule, ravagea les champs, détruisit une grande quantité de constructions et blessa quelques hommes surpris par l'orage aux travaux des champs⁵⁷). Une plus grande étendue de terrain fut encore ravagée en un seul jour également, et cette même année, le 13 juin. Les renseignements officiels sur cet orage ont été reçus des districts de: Novosil, gouvernement de Toula; Ranebourg, gouvernement de Riazan; Lebédiane et Lipetz, gouvernement de Tambou; Birioutcha, gouvernement de Voronège; Dmitrovsk, gouvernement de Koursk; Penza, gouvernement de Penza; Nijegorod, gouvernement de Nijni-Novgorod; Svajsk, Tretionchy et Tsarévokokchaïsk, gouvernement de Kasan; Iouriévetz, gouvernement de Kostroma; Nikolsk, Tolma et Oustiong, gouvernement de Vologda⁵⁸). L'examen de cette étendue de pays sur la carte laisse subsister ce doute, s'il tomba ou non de la grêle dans les lieux situés entre les districts susmentionnés. S'il en tomba, peut-être ne causa-t-elle aucun dommage; peut-être ne fut-elle pas ce qu'on appelle proprement de la grêle; peut-être enfin dans ces intervalles les nuages se fondirent-ils en pluie, ce

qui arrive souvent lors des orages de grêle d'une vaste étendue. Le manque de données locales ne nous permet pas de répondre à ces questions; cependant la vue d'une si vaste étendue de terrain confirme fortement cette hypothèse, que dans les orages de grêle qui s'étendent au loin, la grêle ne tombe pas d'un seul nuage rapidement emporté sur la surface du pays, mais bien de plusieurs nuages qui se forment continuellement et par degrés sous l'influence d'une même cause toujours agissante; de sorte qu'en certains endroits la grêle redouble de violence, tandis qu'en certains autres le nuage passe sans qu'il tombe de grêle.

Le 8 juin 1848 il éclata de nouveau à l'extrémité occidentale de la Russie, au pied des monts Karpathes, un vaste orage de grêle, qui ravagea dans le gouvernement de Volhynie les districts de Kovel, Stariconstantinov, Jitomir, Rovno et Loutzk; dans celui de Podolie, les districts d'Ouchitza, Proskourov, Bratylav et Létitchev; et enfin dans le gouvernement de Kiev, le district de Tarabichia. Le lendemain 9 juin, le fléau frappa également différents districts des gouvernements de Kalouga, Smolensk, Tchernigov, Poltava, Kiev et Podolie⁵⁹). Il se présente un cas encore plus frappant le 6 juin 1849; car la grêle frappe le même jour l'énorme étendue de pays qui sépare le district de Khotine, en Bessarabie, de celui de Kalazin, dans le gouvernement de Tver. Entre ces deux points extrêmes la grêle visita différents districts des gouvernements de Moscou, Riazan, Kalouga, Smolensk, Mohilev, Minak, Grodno, Tchernigov, Kiev, Volhynie et Podolie⁶⁰). Le 5 juillet de cette même année 1849, un vaste orage de grêle s'étendit sur un espace de plus de 600 verstes, depuis les sources du Khoper, par les districts de Tchembar, Penza, Nijnelonov, Kérénsk, Narovitrhat et Saransk dans le gouvernement de Penza; ceux de Lonkoïanov et Sergatch dans le gouvernement de Nijni-Novgorod; et enfin ceux de Chadrin, Taïvilak, Tchekobskars, Kasan et Tsarévokokchaïsk dans le gouvernement de Kasan, jusqu'aux rives de la Viatka⁶¹). Le 27 juillet de cette même année, la grêle frappa simultanément tout le gouvernement de Simbirsk et la partie du gouvernement de Kasan qui y touche, soit une étendue d'environ 1300 milles géographiques carrés⁶²).

L'année 1830 vit aussi plusieurs orages de grêle remarquables par leur étendue. Ainsi, le 13 mai, la grêle frappa les districts de Zaslav et Ovroutch en Volhynie; ceux de Proskourov, Vinnitza, Kamenez-Podolsk et Litine en Podolie; et celui de Khotine en Bessarabie: le 12 juillet le fléau frappa divers districts des gouvernements de Novgorod, Vologda, Jaroslav, Kostroma, Kasan et Simbirsk. Le 30 juillet la grêle tomba dans les districts de Bogorodsk (gouvernement de Mos-

55) A Koursk, ce même jour, comme on le voit dans les Annales de l'Observ. Phys. Centr., pour l'année 1818, il y eut à 6 h. du soir du tonnerre, et à 7 h. un orage accompagné de pluie et de grêle, qui dura 2¹/₂ h.

56) Жгггг. М. В. 1844. Part. VII. p. 259, 267, 450 et 461.

57) Ibid. 1847. Part. XIX. p. 301 et 450.

58) Ibid. 1848. Part. XXII. p. 309.

59) Жгггг. М. В. 1849. Part. XXVII. p. 245.

60) Ibid. Part. XXXI. p. 10.

61) Ibid. Part. XXXI. p. 13.

62) Ibid. p. 16.

cou), Rjev (gouvernement de Tver), Senno (gouvernement de Mohilev), Souraje, Nével, Gorodetz et Vitebsk (gouvernement de Vitebsk), Wenden (Livonie), Ostrov (Pskov) et Gdov (gouvernement de St.-Petersbourg ⁶³), jusqu'à St.-Petersbourg même, où il n'y eut point de grêle; mais où, de 5 1/2 h. à 11 h. du soir, il y eut du tonnerre, des éclairs et de la pluie ⁶⁴. En 1851 les principaux orages de grêle eurent lieu aux dates suivantes: le 7 mai l'orage commençant par le district de Soumy dans le gouvernement de Kharkov et celui d'Oboïane dans le gouvernement de Koursk, parcourut les districts suivants: Maloarcanguelsk, Dmitrov et Mzensk (gouvernement d'Orel), Krapivna, Tchern et Novosil (gouvernement de Toula), et s'étendit jusqu'aux districts de Klin (gouvernement de Moscou), de Kortcheva (gouvernement de Tver) et d'Ouglich (gouvernement de Jaroslavl). Le 3 juin le fleau frappa quelques districts contigus des gouvernements de Viatka, Kasan et Nijni-Novogorod. Le 7 juin, la grêle tomba sur 26 districts des gouvernements de Olonetz, Tver, Jaroslavl, Kostroma, Kasan, Nijni-Novogorod, Vladimir, Moscou, Riazan, Orel, Koursk, Kharkov, Penza et Saratov. Le lendemain 8 juin, le fleau frappa encore 7 districts des gouvernements de Nijni-Novogorod et Kasan, et 1 district dans le gouvernement de Viatka. Enfin le troisième jour, 9 juin, furent encore frappés par la grêle, dans le gouvernement de Viatka 1 district, dans celui de Kasan 3 districts, et dans celui de Nijni-Novogorod 7 districts, et en outre 1 district dans le gouvernement de Simbirsk, 2 dans celui de Penza, et 2 dans celui de Saratov ⁶⁵. Enfin en 1852, les jours qui se firent également remarquer par de vastes orages de grêle, furent les 8, 9, 10, 12 et 30 juin et le 1er juillet ⁶⁶.

De cette énumération il ressort cet important résultat, que, quoique la grêle, comme il a été dit plus haut, ne tombe pas ordinairement sur de grandes étendues de terrain, cependant en Russie il n'est pas rare que ce fleau frappe en une seule fois une étendue considérable du sol. En effet, pendant les 10 années sur lesquelles nous possédons des données, les cas de ce genre se sont présentés plusieurs fois chaque année. La cause de ce phénomène est peut-être la nature plate du sol, par suite de laquelle la grêle se forme avec une égale facilité sur de vastes étendues de pays. Cette déduction est d'une grande importance en ce qui concerne l'assurance des champs contre la grêle; car elle conduit à cette conclusion, que les compagnies d'assurance ont d'autant plus d'avantages qu'elles étendent leurs opérations sur un plus vaste terrain.

La grosseur des grêlons, leur quantité, la rapidité de leur chute, enfin la plus ou moins longue durée de la grêle, sont

également des circonstances d'où dépend la plus ou moins grande importance des dommages causés par le fleau.

La grosseur des grêlons varie beaucoup; mais, d'après l'opinion de Muncke, dans les latitudes moyennes le diamètre des grêlons ne dépasse pas 1 1/2 ou 1 3/4 de pouce; et lorsqu'il tombe des masses plus épaisses, elles sont produites par la réunion de plusieurs grêlons en un seul, pendant le temps de la chute ⁶⁷. Quoi qu'il en soit, nous trouvons dans le Journal du Ministère de l'Intérieur et dans les journaux météorologiques des renseignements très curieux sur la grosseur de la grêle, qui parfois atteint à des dimensions extraordinaires, ainsi que sur sa force et sa durée. Ainsi, le 24 mai 1843, dans le gouvernement de Smolensk et le district même de Smolensk, la grêle atteignit la grosseur d'un œuf de poule; elle fut extrêmement violente et, dans l'espace d'une heure qu'elle dura, elle anéantit dans quatre villages toutes les semailles des champs et tous les fruits des potagers; elle cassa des branches d'arbres de la grosseur d'un pieu, creva les yeux au bétail et aux chevaux qui se trouvaient dans les champs et tua le petit bétail et les oiseaux. Dans plusieurs localités la grêle resta sur le sol pendant deux jours après sa chute ⁶⁸. Dans le district de Lébédine, gouvernement de Kherson, le 18 juin de cette même année, il tomba des grêlons de la grosseur d'un œuf de pigeon jusqu'à celle d'un œuf de poule, et de plus les habitants ramassèrent des morceaux de glace carrés pesant plus de deux livres ⁶⁹. La grêle qui tomba dans le district de Tiraspol, gouvernement de Kherson, le 18 juin 1843, avait la grosseur d'une noix et même celle d'un œuf d'oie; elle pesait jusqu'à une livre, et sur toute l'étendue des terres appartenant à cinq villages, elle ravagea les blés, les potagers, les vignes et les vergers, tua les oiseaux de basse cour, endommagea les toits des maisons, enfin blessa fortement plusieurs paysans qui se trouvaient dans les steppes, et faillit tuer quelques enfants ⁷⁰. Le 16 juillet de cette même année, dans le gouvernement et le district de Tomsk, commune de Dmitriev, la grêle eut pour la plus grande partie la grosseur d'un œuf de pigeon, de poule ou d'oie, et atteignit même en quelques endroits à la grosseur d'un boulet de canon ⁷¹. La grêle qui tomba le 20 juin 1844 dans le district de Jitomir en Volhynie, pesait jusqu'à 2 livres. Dans le district de Tiflis, le 11 juin de cette même année, il tomba une si grande quantité de grêle, qu'elle resta sans fondre jusqu'à la moitié du jour suivant; et le 10 juillet, dans le district de Wolmar en Livonie, la grêle, qui avait la grosseur d'une pomme, formait encore sur la terre, le lendemain, une couche d'un pied d'épaisseur ⁷². En 1815 il y eut deux

63) Жгп. М. В. А. 1851. Part. XXXIV. p. 240.

64) Annales de l'Observ. Phys. Cent. Année 1850. p. 53.

65) Жгп. М. В. А. Part. XXXVIII. p. 3.

66) Ibid. Part. XLII. p. 3.

67) Gehler's Wörterb. V. 34.

68) Жгп. М. В. А. 1843. III. 302.

69) Ibid. p. 311.

70) Ibid.

71) Ibid. IV. 299.

72) Ibid. 1845. X. 292.

cas de grêle remarquables par la quantité: le premier eut lieu le 3 juillet dans le district de Lipovetz, gouvernement de Kiev, où la grêle forma une couche d'une demi-archine d'épaisseur; l'autre le 1^{er} juillet, dans le district de Vélje, gouvernement de Vitebsk, où la grêle séjourna sur la terre depuis 6 h. du soir jusqu'à 9 h. du matin du jour suivant. Le 2 juillet de cette même année, dans le district de Tchoussy du gouvernement de Mohilev, la grêle, une demi-heure après sa chute, pesait encore $1\frac{1}{2}$ livre ⁷³. Le 11 août 1846, dans le district de Wenden en Livonie, il tomba une grêle grosse comme le poing; et le 17 juillet, dans le district de Piätigorsk, gouvernement de Stavropol, des plaques de glace pesant une demi-livre ⁷⁴. L'année 1848 est remarquable par la quantité extraordinaire de grêle qui tomba alors: dans le district de Kérénsk du gouvernement de Penza, la grêle tomba le 6 juillet couvrit les champs pendant plus de deux jours, malgré la chaleur de l'été; et dans le district de Masalsk, gouvernement de Kalouga, la grêle couvrit sans interruption une bande de terre de 90 verstes de longueur ⁷⁵. En 1849, dans le district de Bratzlav en Podolie, la grêle mêlée de pluie remplit tous les ravins et les fossés, et resta accumulée en tas pendant l'espace de 10 jours ⁷⁶. En 1850, dans le cercle de Noukha, gouvernement de Chemakha, il tomba des grêlons ou pour mieux dire des morceaux de glace qui, suivant le rapport, pesaient 25 livres et enfumèrent sept rangées de roseaux sur les toits des maisons ⁷⁷. En 1851 deux cas sont particulièrement remarquables par la violence de la grêle: dans le district de Valouiki, gouvernement de Voronège, la grêle perça des toits de fer, et dans le district de Nolsk, gouvernement de Viatka, elle enfuma les toits des poulaillers et les remplit de telle sorte que presque toute la volaille périt. Dans le violent orage du 1^{er} mai de cette même année à Karkov, la grêle avait une forme irrégulière, généralement ovale, déprimée de deux côtés, avec de fortes aspérités; les grêlons avaient la grosseur d'une noix ou d'un oeuf de poule et pesaient de 50 à 71 zolotniks. La grêle tombée dans le gouvernement de Tomsk le 21 mai de cette même année, est aussi fort remarquable: elle était plate et avait la forme et la grandeur d'une nouvelle pièce de deux kopeks ⁷⁸. Le 12 août 1852, dans le district de Pavlovsk, gouvernement de Voronège, la grêle tomba pendant $\frac{3}{4}$ d'heure, couvrit la terre à $\frac{1}{2}$ d'archine de hauteur, et y resta trois jours; dans le district de Gdingen en Courlande, le 27 mai, il tomba des grêlons gros comme le poing et pesant de $\frac{1}{4}$ de livre à 1 livre; dans le district de Toropetz, gouvernement de Pskov, le 29 mai, il en tomba d'une demi-livre, de forme allongée, et

dentelés; et en Podolie, dans les districts d'Olgopol et de Balta, le 20 mai, il en tomba également d'une demi-livre, de forme extraordinaire, comme il est dit dans les rapports, et avec cette particularité, que, dans le premier de ces districts, cette grêle tomba pendant une heure entière. Enfin, d'après les termes des rapports, les grêlons tombèrent sous la forme de morceaux de glace, dans le district de Piätigorsk, gouvernement de Stavropol, le 29 juin, par un orage très-fort, et encore dans le district d'Akhtyrka, gouvernement de Karkov, où les glaçons avaient 2 verchoks et plus en diamètre ⁷⁹.

Nous n'avons donné que les exemples les plus frappants concernant la grosseur, la force et l'abondance de la grêle. Les grêlons de la grosseur d'un oeuf de poule ou d'oie, comme il résulte de la «Statistique de la grêle» du Journal du Ministère de l'Intérieur, ne sont point une rareté, et il se présente chaque année quelques cas de grêle de cette espèce. Que des grêlons de cette grosseur, frappant les hommes et le bétail, causent chaque année un assez grand nombre de malheurs, cela parle de soi-même et se trouve confirmé par les rapports officiels.

Ordinairement la grêle ne tombe que pendant un temps très-court, quelques minutes seulement; mais il y a des cas où elle dure bien plus longtemps. On peut citer comme exemple, outre les cas rapportés ci-dessus, deux faits mentionnés dans le Journal de l'observatoire d'Iécatérinbourg: le 11 (23) juillet 1837 la grêle tomba trois fois dans un même jour: le matin à 11 $\frac{1}{2}$ h., et l'après-midi à 5 $\frac{1}{4}$ h. et à 7 $\frac{1}{4}$ h.; et dans ce même lieu, le 18 (30) mai 1839, la grêle tomba pendant tout l'après-midi, et les grêlons avaient 5 lignes de diamètre ⁸⁰.

Un témoin digne de foi rapporte un fait très-curieux: «Dans le pays des Cosaques du Don, le 3 juillet 1828 à 4 h. après midi, il tomba des grêlons de la grosseur d'un oeuf de poule et d'un oeuf d'oie, et, parmi eux, des morceaux de glace d'une demi-archine de circonférence, ayant une quantité d'arêtes aigües. Des gens surpris dans les champs reçurent de fortes blessures; un coqsau fut frappé au sourcil jusqu'au sang; des femmes eurent les doigts blessés en se couvrant la tête; un enfant reçut à la tête un coup qui le fit saigner; enfin quelques vœux et plusieurs brebis furent tués, ainsi qu'une foule d'oiseaux divers. Cet orage dura une demi-heure, et s'étendit dans un même temps sur une surface de 150 verstes ⁸¹».

79) Жгп. М. В. А. 1853. XLII. 33.

80) Annuaire Magn. et Météor. de Kupfer.

81) Землеата-версш Жгпсрз, узл. Илу. Мореае. Огм. Селск. Хоснства, 1828, № XXIV. p. 448.

73) Жгп. М. В. А. 1846. XIV. 282.

74) Ibid. 1847. XVII. 355.

75) Ibid. XXVII. 257.

76) Ibid. XXX. 24.

77) Ibid. XXXIV. 258.

78) Ibid. 1852. XXXVIII. 29 et 30.

DES SCIENCES HISTORIQUES, PHILOLOGIQUES ET POLITIQUES

DE

L'ACADÉMIE IMPÉRIALE DES SCIENCES

DE SAINT-PÉTERSBOURG.

Ce Recueil paraît irrégulièrement par feuilles détachées dont vingt-quatre forment un volume. Les abonnés recevront avec le dernier numéro l'enveloppe, le frontispice, la table des matières et le registre alphabétique du volume. Les comptes rendus annuels de l'Académie entreront dans le corps même du Bulletin; les rapports sur la distribution annuelle des prix Démosthène y sont annexés en guise de suppléments. Le prix de souscription, par volume, est de trois roubles argent tant pour la capitale que pour les gouvernements, et de trois thaler de Prusse pour l'étranger.

On s'abonne à St.-Petersbourg chez Eggers et Cie., libraires, commissionnaires de l'Académie, Nevsky-Prospect, No. 1 — 10. Les abonnés des gouvernements sont priés de s'adresser au Comité administratif (Комитетъ Исполненій), Place de la Bourse, avec indication précise de leurs adresses. L'expédition des numéros se fera sans le moindre retard et sans frais de port. Les abonnés de l'étranger s'adresseront, comme par le passé, à M. Léopold Voss, libraire à Leipzig.

SOMMAIRE. MÉMOIRES. 2. Sur les derniers travaux relatifs à la grammaire estonienne. WIEDEMANN. BULLETIN DES SÉANCES.

MÉMOIRES.

2. UEBER DIE NEUESTE BEHANDLUNG DER ESTNISCHEN GRAMMATIK. VON FERDINAND WIEDEMANN. (Lu le 3 août 1855.)

Schon im Jahre 1843 erschien die neueste Grammatik der estnischen Sprache von dem Herrn Pastor Ahrens zu Kuusal, und schon sind wiederum bald zwei Jahre verflossen, seit er eine vielfach verbesserte und umgearbeitete zweite Auflage nebst der bei der ersten noch zurückbehaltenen Syntax herausgab, und dennoch ist dieses Werk über einen Gegenstand, der doch Viele interessirt, noch nirgends bei uns zum Gegenstande einer ausführlicheren und tiefer eingehenden Besprechung gemacht worden, obgleich es doch in dem viel ferneren St. Petersburg so viel Theilnahme und Würdigung erfahren hat, dass es im vorigen Jahre, sogar ohne zur Bewerbung um den Demidow'schen Preis eingereicht zu sein, von dem Akademiker Staatsrath Sjögren der Kaiserlichen Akademie der Wissenschaften zu einem solchen empfohlen wurde, und diese Empfehlung dadurch für das Werk noch ehrenvoller erscheint, dass Herr Sjögren, wie er ausdrücklich bemerkt, den Verfasser noch gar nicht persönlich kannte und bisher in keinen anderen Beziehungen zu ihm gestanden hatte, als dass er manche von desselben gelehrten Ansichten und Behauptungen öffentlich und wiederholentlich wiewohl vergeblich — bekämpft hatte.

Für ein Werk, dessen Abfassung so unendlich viel Mühe gekostet — wer sich dies nicht schon von selbst denken kann, den verweisen wir auf die Vorrede — ist eine stillschweigende Aufnahme wohl die angemessenste und dasjenige, was es am wenigsten verdient hat. Selbst der Tadel, wenn er nur kein leichtsinniger oder böswilliger ist, erscheint dagegen noch als eine Achtungsbezeugung, und als eine solche wünschte ich, dass der geehrte Herr Verfasser, falls ihm von diesen Zeilen etwas zu Gesicht kommen sollte, das aufnehmen möchte, was in dem Nachstehenden etwa wie Tadel klingen sollte, denn jedenfalls zieht er daraus, dass ich sein Werk mit lebhaftem Interesse gelesen habe. Ueberdies verliert zum Theil der Tadel seine Spitze dadurch, dass er sich nur auf den formellen, nicht auf den materiellen Theil der Grammatik beziehen kann. Ich habe freilich auch wohl manches Wort und manche Wortform anders gehört, als Herr Ahrens sie giebt; aber er hat, wie er versichert, die Sprache genau so wiedergegeben, wie er sie dem Munde der Esten selbst abgehört, und dass ein Stadtbewohner nicht Gelegenheit hat, diese eben so rein und genau zu hören, ist gewiss. Es ist bekannt, dass der Elstse sich — theils wohl aus Güthmüthigkeit, theils aus Achtung vor der sonstigen höheren Bildung — der schwachen Sprachfertigkeit dessen, mit welchem er verkehrt, accommodirt, wodurch das in den Städten und auch wohl noch in der Nähe derselben gesprochene Estnisch allmählich ein mehr oder minder schlechtes Kauderwäsch geworden ist, von dem durchaus kein Maassstab entnommen werden kann für die Arbeit des Herrn Ahrens, welcher als Prediger

einer von den Städten genugsam entfernten Ebstengemeinde ohne Zweifel an einer reineren Quelle sitzt. Gewiss giebt es unter unseren übrigen Landpredigern manchen, der nicht nur die Sprache der Ebstens vollkommen inne hat, sondern auch allgemeine Sprachbildung genug besitzt, um die vorhin genannte Grammatik sowohl in materieller als in formeller Beziehung würdigen und beurtheilen zu können, und dass ich, dem nur die eine Hälfte der Befähigung zukommen kann, da mir die andern zugestandener Massen abgeht, statt eines besser Befähigten mich hier zu einer Beurtheilung herbeizulassen, kann ich nur dadurch motiviren, dass bisher eine bessere sich hat vergeblich erwarten lassen. Von der vorhin erwähnten Beurtheilung durch den Herrn Staatsrath Sjögren ist hier natürlich abzusehen, denn diese konnte ihrem Zwecke gemäss keine in's Specielle gehende Untersuchung geben, sondern nur als das Resultat einer solchen ein in den engen Rahmen eines halben Bogens zusammengekrümtes, durch wenige, charakteristische Züge dargestelltes Gesamtbild.

Dass die estnische Grammatik des Herrn Ahrens sich vor allen vorangegangenen, welche er im ersten Paragraph der Einleitung aufzählt, sehr vortheilt auszeichnet, muss wohl Jedem sogleich in's Auge fallen. Abgerechnet einige Monographien über einzelne Theile der Grammatik, hat er zuerst den breitgetretenen Irrweg verlassen, welchem alle seine Vorgänger folgten, indem er es aufgab, den Sprachstoff in das Fachwerk der lateinischen Grammatik zu zwingen, und dafür nur dem Genius der estnischen Sprache selbst folgte und diesen überall hervorhob, so dass unter seiner Hand die Dinge eine ganz andere Gestalt gewonnen haben, als in welcher man sie bis auf Hupel inclusive zu sehen gewohnt war. Ausser diesem Lobe im Ganzen und Allgemeinen, das kein vortheilfreier Beurtheiler dem Verfasser vorenthalten kann, noch dies und jenes Einzelne lobend hervorzuheben, dessen glaube ich mich hier enthalten zu dürfen, weil durch dergleichen der Sache selbst, d. h. der estnischen Grammatik und Sprachkunde, wenig gedient wäre. Denn dieser ist es ohne Zweifel viel förderlicher, wenn gezeigt wird, wo wie und was die Gute vielleicht hätte noch besser gemacht werden können. Ich werde mich also darauf beschränken nachzuweisen, wo es — meiner Meinung nach — dem Werke an innerer Consequenz zu fehlen scheint, wo eine Regel nicht recht klar ist, wo man Belehrung vermisst, oder wo irgend ein Punkt noch einer ferneren Betrachtung und Untersuchung zu besserer Begründung und befriedigenderer Darstellung anzuempfehlen wäre. Alles mit Berücksichtigung auch der anderen neuesten Arbeiten auf demselben Felde.

Die Grammatik von Ahrens beginnt mit einer historischen Einleitung in 12 Paragraphen, worin besprochen wird, was bis dahin für die Grammatik und in dem Gebrauche der estnischen Sprache geschehen war. Von den Neuern werden hier Heller und der auch für diese Sphäre des Wirkens leider zu früh verstorbene Dr. Fählmann, mit Anerkennung genannt, von den älteren Hornung, zu dessen Ehrenrettung unser Verfasser vor einigen Jahren eine kleine Abhandlung

erschienen liess. — Die ersten Worte der Einleitung: „die estnische Sprache ist eine Tochter der finnischen, denn diese verhält sich zu jener wie das Ursprüngliche zum Abgeleiteten“ sind, wie ich fürchte, für den Verf. zu einer Klippe geworden. Es ist zwar, was darauf folgt, vollkommen wahr; es lassen sich allerdings viele Formen, welche im Estnischen räthselhaft erscheinen, aus dem Finnischen — oder besser: mit Hülfe des Finnischen — deuten und begreifen, und wenn es auch nicht gerade unmöglich ist, ohne Kenntnisse der finnischen Sprache die estnische zu erlernen, zu ergründen und auf befriedigende Weise grammatisch oder lexicisch zu bearbeiten, so wird es natürlich hier wie überall dem Bearbeiter einer Sprache förderlich sein, wenn er so viel wie möglich andere, namentlich verwandte Sprachen kennt, denn wenn die Idee (im Platonischen Sinne) der Sprache nur durch die Gesamtheit aller Sprachen in der Erscheinung dargestellt wird, so muss jede einzelne fragmentarisch erscheinen, je von den anderen ergänzt werden, und je mehr Sprachen ein Grammatiker kennt, desto besser für seine Auffassung der einzelnen. Aber dennoch ist jener Satz in der Weise, wie ihn Herr Ahrens aufstellt, eine durch keine historischen Daten unterstützte, blosse Voraussetzung. Nichts berechtigt uns, die Esten für abgeleitete Finnen zu halten, wenn auch unter allen Sprachen des weit verbreiteten finnischen Stammes die ihrige der im eigentlichen Finnland am nächsten steht. Warum sollen nicht Estnisch und Finnisch eben so gut coordinirte Glieder der ganzen Familie sein wie etwa Lappisch, Mordwinisch u. s. w.? — Will man nun gar jenen unerwiesenen Satz von der Tochterchaft des Estnischen, wie der Verf. z. B. bei der Beurtheilung der Volkslieder that, so argiren, dass alle solche von der jetzigen Grammatik abweichenden Wortformen, die mit finnischen übereinstimmen, richtig, die aber nicht mit jenen übereinstimmenden falsch seien, wenn sie auch noch jetzt hier oder da im Volke dialektisch fortleben, so heisst das gewiss über die rechte Gränze hinausgehen. Nachweise hierüber zu geben, wird sich weiter unten Gelegenheit finden. Eine zu weit getriebene Connivenz scheint es mir auch zu sein, wenn Wortformen — wie manche Adverbe —, welche ganz gut das sein können, was sie noch jetzt anderswo im Estnischen sind, lieber für verstümmelte oder abgeleitete finnische Casus gehalten werden sollen. Auch hiervon finden sich Belege weiter unten, wo vom Adverb die Rede ist.

Auf den geschichtlichen Ueberblick (§ 1 — 12) folgt in der Einleitung ein erster Abschnitt über die Orthographie (§ 13 — 30) und ein zweiter über die Orthographie (§ 31 — 46), wobei es sonderbar erscheint, dass nicht der Abschnitt § 1 — 12 der erste genannt wird, sondern der erste erst mit § 13 beginnt. In diesen beiden Abschnitten schon hat der Verf. manches Eigenthümliche. Unter den acht Vocalen vermisst man das *ö*, welches von Einigen gebraucht wird, um einen Misch- oder Mittellaut zwischen *o* und *u* zu bezeichnen; der Verf. hat für diesen Mischlaut dasselbe Zeichen, wie für das reine *ö*, und giebt Regeln, wo der unreine Laut eintritt. Da

nicht *ö* allein, sondern mit Ausnahme des *i* und *u* alle langen Vocale einen gemächten, unreinen Laut annehmen können, welcher bisher im Ehnischen nicht besonders in der Schrift bezeichnet wurde — wie im Finnischen wohl geschieht —, so scheint es freilich consequent, es auch beim *ö* nicht zu thun; es ist jedoch bei diesem der Fall in so fern ein anderer, als es den unreinen Laut auch da überall hat, wo es kurz ist, und zwar zum Theil gar so, dass man nicht mehr die beiden einzelnen Bestandtheile des Mischlautes unterscheiden kann, wie bei den übrigen unreinen Vocalen (z. B. *maale*, *süü*), sondern beide vollkommen zu einem neuen, einfachen verschmelzen, und daher würde ich es doch vorziehen, für diesen letzten Fall auch das besondere Zeichen *ö* beizubehalten. Die Beispiele welche der Verf. anführt, sind sämmtlich von der Art, dass das kurze *ö* in betonter offener Sylbe steht (z. B. *kine*, *püema*, *iösi*), während die Beispiele für den Fall, wo die einzelnen Bestandtheile des Mischlautes noch zu unterscheiden sind, das *ö* in betonter geschlossener Sylbe haben (z. B. *töiki*, *töima*, *sömma*); der Verf. hat sich aber nicht darüber ausgesprochen, ob dies nur zufällig ist, oder oh der Unterschied in der Aussprache sich wirklich — wie ich gefunden zu haben glaube — auf diese Verschiedenheit in der Stellung des *ö* gründet. — Ueber das Verhältnis der unreinen Vocale zu den Diphthongen wird man etwas im Unklaren gelassen. Der Verf. sagt zwar, dass bei den unreinen langen Vocalen nicht nur der Ton sondern auch die Länge immer auf dem Vocale selbst ruhe, während der verunreinigende Vor- oder Nachlaut nur flüchtig und leicht ausgesprochen werde, und dass sie sich dadurch wesentlich von den Diphthongen unterscheiden, deren beide Vocale ganz gleiche Zeitdauer haben; aber dies scheint mir nicht ganz stichhaltig. Im Finnischen, welchem der Verf. doch sonst so viel einräumt, schreibt man, wie schon bemerkt, die unreinen Vocale und die Diphthonge ganz gleichmäßig mit zwei Buchstaben, und meinem Obre nach würde ich auch im Ehnischen z. B. *maale* eben so gern mit den beiden verschiedenen Vocalen *o* und *a* schreiben (*maale*) wie *koera*, da mir in der ersten Sylbe das *o* und *a* ganz gleichen Antheil zu haben scheinen, wie *o* und *e* in *koera*. Indessen will ich mich hierin gern bescheiden, und meine Auffassung des Mischlautes, welche vielleicht nicht die richtigste ist, nicht massgebend machen. — In dem langen *ü*, welchem ein *i* nicht vor — wie bei den übrigen langen Vocalen — sondern nachlautet, collidirt diese Vocalmischung noch mit einem anderen Punkt, nämlich mit der Dilation, d. h. der Eigenthümlichkeit der Ehnaten, in geschlossenen Stammsyllben bisweilen den Vocaallaut, bevor er den Consonanten erreicht, in ein *i* zu verdünnen oder zuzuspitzen (z. B. *kulp*, *toni*). Der verstorbene Masing hatte, um dies zu bezeichnen, das Jota subscriptum oder einen unter den Buchstaben gesetzten Punkt eingeführt, was allerdings ganz bequem ist und das richtige Lesen erleichtert; Ahrens hat sich auch hier, wie bei dem unreinen *ö*, damit begnügt, die Sache in Regeln zu fassen. Bei der Dilation des *ü* nun möchte man wissen, ob sie

auch das lange *ü* treffen kann, und ob dies dann anders lautet als das unreine *ü* mit seinem nachlautenden *i*.

Diphthonge finden wir zwölf aufgezählt, unter ihnen mit Unrecht, glaub' ich, auch *iu*, worin das *i* vielleicht eher der Consonant *j* sein möchte. Der Verf. giebt als Beispiel dafür das Wort *kusama*, aber ich glaube kaum, dass sich hierauf anwenden lässt, was er von den Diphthongen behauptet, nämlich dass der Nachdruck immer auf den ersten ihrer beiden Vocale ruht, welche ganz gleiche Zeitdauer haben sollen. Ebenso schreibt er anderswo *hinkad* st. des herkömmlichen *junkad* (Kopfsaar). Mit jener Definition der Diphthonge selbst auch möchte sich vielleicht ausser mir noch mancher Andere nicht einverstanden erklären. Wenn wirklich von den beiden Vocaallauten, welche einen Diphthong bilden, der erste den Hauptton hätte, so sollte man meinen, dass bei einer über das gewöhnliche Maass hinausgehenden Dehnung des Diphthongs (z. B. beim Rufen) die Stimme auf diesem ersten Vocal ruhte; dies ist aber nicht der Fall, es wird vielmehr der erste nur kurz vorgeschlagen, und die Stimme verweilt auf dem zweiten. Wenn man es umgekehrt macht, so entsteht zugleich eine Theilung des Diphthongs in zwei Syllben, man vergleiche z. B. *loinama* mit *poeg*, *kautama* mit *kaua*.

Ueber die Aussprache der Vocale giebt Herr Ahrens die Regel: ein einfacher Vocal ist kurz, ein doppelter ist lang. Dies kann man wohl nicht anders verstehen, als dass es immer so sei, nicht bloss hier und da, und bei den doppelten Vocalen ist es auch wirklich so gemeint; gleich darauf aber heisst es wieder: auch ein einfacher Vocal ist lang, wenn ihm kein Consonant sondern ein anderer Vocal folgt. Damit ist die vorhergehende allgemeine Regel — ein einfacher Vocal ist kurz — zum Theil wieder aufgehoben, ein Widerspruch, der durch eine etwas andere Fassung der Regel leicht hätte vermieden werden können. — Ich glaube indessen, es müsste noch näher untersucht werden, ob wirklich im Ehnischen — gegen das Gesetz der altclassischen Sprachen — *vocalis ante vocalem* immer lang ist, und ob es nicht, falls vor anderen Vocalen wirklich auch kurze Vocale vorkommen, besser wäre, auch in dieser Verbindung die Länge des Lautes durch Verdoppelung des Zeichens auszudrücken. Ich glaube in der That auch vor Vocalen kurze Vocale gehört zu haben, da ich aber, wie schon gesagt, meine Lautauffassung nicht für Andere massgebend machen will, so mügen hier die theoretischen Gründe, welche ebenfalls dafür sprechen, den Sprachforschern zu fernerer Prüfung empfohlen werden. Die Wörter der dritten Classe erster Declination — nach unseres Verf. System — haben ohne Zweifel in der ersten Sylbe einen kurzen Vocal (z. B. *ema*, *kula*, *mina*). Wo bei solchen Wörtern eine Erweichung des Stammconsonanten eintritt, bleibt unbedenklich der Vocal kurz (wie *sava* von *saba*, *tüve* von *töbi*); sollte nun, wenn durch eine andere Art der Schwächung der Stammconsonant elidirt wird, eben dieser Vocal wirklich verlängert werden? und haben nicht Wörter wie *lau*, *tae*, *jau*, *noa*, *jüe*, *mä u* dgl. in der That in der ersten Sylbe einen accentuirten kurzen Vocal wie *ladu*, *lagi*, *jaju*, *nuga*, *jiigi*, *mägi*,

von welchen sie herkommen? — Anders ist es bei *sau*, *roa*, *sae*, wo das *a* und *o* schon im ersten Casus lang sind (*soad*, *roog*, *sang*). Wenn die Elision die Kraft haben sollte, den vorhergehenden Vocal zu verlängern, so müsste folgerichtig nach den Verhältnissen der Mutationsgesetze umgekehrt die Insertion auch die Wirkung haben, dass eben so der lange Vocal verkürzt wird. Dies behauptet freilich Herr Ahrens auch (§ 48), allein dem widersprechen die Beispiele im folgenden Paragraph. Es wird inserirt »nach einem langen Vocal auch *d* und *g*, wodurch der Vocal kurz wird« (§ 48), aber dennoch wird (§ 49) aus *rie* nach Insertion des *d* nicht *ride* sondern *ride*, aus *sae* nach Insertion der *g* nicht *sagida* sondern *soagida*. Sehen wir nun z. B. aus *sae* durch Insertion *sangida* werden, so halten wir auch in *sae* das *a* für lang, ungeachtet es nur einfach geschrieben ist; aus *tau* und *ueg* dagegen sehen wir ebenfalls durch Insertion — *tajada* und *weadada* werden, nicht *taajada*, *weadada*, und müssen daher, auch wenn wir die Wörter nicht sprechen hören, versucht werden, das *a* und *e* in *tau* und *uea* für kurz zu halten. Man vergleiche auch noch aus des Verf. Beispielen für seine erste und zweite Verbalclassen *rua* z. a., *ruä*, *mä* mit entschiedener langer Sylle (von *ruogama*, *ruagina*, *miiduma*) und *loa*, *saa*, *lau*, *küe* mit voraussetzlich kurzer (von *lugema*, *uadama*, *lagama*, *küdama*). — Ziehen wir auch das Finnische noch herbei, dem unser Verfasser ja eine so grosse Autorität über das Esthnische beilegt, so liefert auch dieses manche Belege für meine Ansicht. Nicht nur lehren die Grammatiker, dass »ein langer Vocal im Finnischen immer mit dem doppelten Vocalzeichen geschrieben wird« (vgl. *Collan finsk språklära* § 7), woraus doch folgt, dass ein einfach geschriebener Vocal immer kurz ist, sondern das Lexicon liefert auch Formen genug, welche mehr oder weniger direct dasselbe beweisen. Ich beschränke mich hier auf die Anführung weniger, wie sie mir bei einer flüchtigen Durchsicht des Renvall'schen Wörterbuchs gerade in den Wurf kamen. Die Kürze des einfachen Vocals vor einem anderen beweisen zunächst solche Wörter, die eine Nebenform mit dazwischen gesetzten Consonanten haben, denn wenn man auch sich überreden wollte, dass, wenn die Elision erst bei einem anderen Casus oder einem anderen Theile des Zeitworts eintritt, ist die Verlängerung des vorhergehenden Vocals mit sich führen könne, so wird man doch schwerlich annehmen mögen, dass ein und derselbe Casus oder eine und dieselbe Verbalform zugleich einen gedehnten und kurzen Vocal haben könne, jenachdem man die Elision will eintreten lassen oder nicht. So ist ohne Zweifel die erste Sylbe kurz in *lijoa* (von *lihoan* einweichen) *pyjin* (von *pykiä* einkerben) *saaton* (von *saotaa* verderben) *täeyin* (von *täky* Küder) *uonon* (von *uako* Furche), *lakainen* (von *lakaisu* legen), *waakun* (von *raaku* Wiege), warum also nicht auch in den parallelen *fiota*, *pyin*, *saaton*, *tä*, *uä* *on*, *lä* *aien*, *uä* *un*? Dass auch bei der Elision, wenn der Vocal wirklich gedehnt ist, derselbe doppelt geschrieben wird, sieht man z. B. an *raawn* oder *raawun*, *waawn* oder *waawun* (von *raakua*, *waakua* krächzen). — Wenn ferner

ein Vocal vor einem anderen obnehin schon lang wäre durch diese Stellung, so würde man ihn wohl nicht in manchen Wörtern in diesem Falle noch besonders doppelt schreiben. Dies geschieht indessen wirklich, nicht nur in den dialektischen *lyyä* (schlagen), *myyä* (verkaufen) statt *lyädä*, *myädä*, sondern auch sonst, z. B. *liian*, *liioin*, *liiakun* (von *liika* Auswuchs) neben *lian* (von *lika* Schmutz); *niian*, *niiaia* knien; *piian* (von *piika* Mädchen) neben *pian* ebata. *peo* (von *pika* Eile), *riiaun* (Freier), *siaan* (von *sika*, Schnäpel) neben *sian* ebsten, *sea* (von *sika* Schwein) *viiaakko* oder *viiaakko* (Gebüsch) neben *vian* (von *vika* Schade), *viiaakas* (schadhaft). — Bei diesem Sachverhalt ist es wohl erlaubt zu schliessen, dass auch solche Wörter, denen nicht andere, ganz ähnliche, mit doppelt geschriebenem Vocal zur Seite stehen, die einfache vocalis *ante* vocalen kurz halten, wie *laen*, *joen*, *jaon*, *mäen*, *ju'an* (von *laki* Decke, *joki* Fluss, *jako* Antheil, *mäki* Berg, *jakaan* vertheilen), und eben so die ähnlichen esthnischen *lae*, *joe*, *jau*, *mäe*, *naan* (von *laji*, *jigi*, *jauy*, *mägi*, *uadama*).

Es ist hier der Ort, noch eines besonderen streitigen Falles bei der Quantität der esthnischen Vocale zu erwähnen, welcher zu denen gehört, worin der Staatsrath Sjögren vergeblich die Ansichten des Herrn Pastor Ahrens bekämpft hat. Dass nach einem solchen Vorgänger ich dies mit besserem Erfolg thun sollte, ist freilich nicht zu erwarten; aber es kommt ja auch darauf gar nicht an, dass ich durchaus in dem, wozu mit Herrn Ahrens verschiedener Meinung bin, immer Recht behalte, sondern nur darauf, dass solche Punkte in der esthnischen Sprachforschung, die noch nicht ganz erledigt sind, von verschiedenen Seiten beleuchtet und fernerer Betrachtung und Forschung empfohlen werden. — Es betrifft das Pronomen *se* (dieser), von welchem unser Verf. behauptet, dass es ein langes *e* habe, und welches er daher auch mit doppeltem *e* schreibt (*see*). Sjögren welcher das Esthnische nicht aus eigener Anschauung kannte, schloss aus dem Finnischen, wo der Vocal dieses Wörtchens für kurz gilt, dass man eben so wie dort auch im Esthnischen richtiger *se* (mit einem *e* schreiben müsse, weil die Quantität dort wohl eben so sein werde wie im Finnischen, wogegen Herr Ahrens meinte, die finnischen Grammatiker und Schriftsteller seien im Unrecht, und sie müssten eigentlich auch *see* schreiben (mit zwei *e*), weil nach Analogie des Esthnischen auch bei ihnen das Pronomen einen langen Vocal haben werde. In seiner Grammatik sagt er nun noch Folgendes zur Begründung seiner Ansicht (a. Ann. S. 82): »Man hat behauptet, dass es nicht lang sondern kurz sei, und darum *se* geschrieben werden müsse. Die Nichtigkeit dieser Behauptung ergibt sich sogleich, wenn man das einsylbige Wort durch Hinzufügung einer Anhangspartikel in ein zweisylbiges verwandelt, und z. B. *seepi* ausspricht. »Wäre das Pronomen wirklich kurz, so müsste die erste Sylbe »lauten wie die des Verbums *sejama* (nämlich *sägi* wie *sägama*). »Denn jeder kurze Vocal nimmt in der Tonsylbe den »Laut eines geschlossenen an (§ 16), so dass *se* fast wie *ä* ausgesprochen wird; der Elset sagt aber bekanntlich: *seepi*. »Dagegen nimmt z. B. das wirklich kurze Adverb *ju*, wenn es zu

„juba wird (§ 157), auch wirklich den geschlossenen Laut an: „das u lautet in ju regelrecht (§ 15): fast wie ein o, aber in „juba wie in tuba.“ — Ich glaube, dass man alles über *seegi* und *juba* hier Gesagte zugeben kann, dass aber für die Aussprache des *se* damit nichts entschieden ist. Meine unmaassgebliche Ansicht darüber ist folgende. Das Pronomen *se* ist an sich kurz, es kann aber als einzelne offene Sylbe dem Ohr nicht anders als lang erscheinen, sobald der Redecaccent darauf gelegt wird, um es nachdrücklich hervorzuheben. Um diesen Nachdruck hervorzubringen, verweilt die Stimme länger bei dem Worte, und wenn es mit einem Consonanten schliesse, so würde sie, um die Quantität des Vocals nicht anzutasten, auf jenem Consonanten verweilen, so dass z. B. die *Casus sel, seet* auch mit dem Redecaccent nicht *seet, seest* lauten und zu lauten brauchen; bei einer offenen Sylbe dagegen, wie *se*, kann das Verweilen der Stimme nur auf den Vocal fallen, und es ist unvermeidlich, dass die kurze Sylbe dadurch eine gedehnte wird. Ganz eben so verhält es sich ja auch im Deutschen mit ähnlichen Wörtern. In dem Satze „wenn die Sache so steht, so ist ihm nicht zu helfen“ lautet das erste „so“ lang, das zweite kurz. Wenn nun aber dasselbe Wort lang und kurz lauten kann, so fragt es sich, welcher Schreibart man den Vorzug gehen solle, da es doch sonst nicht Gebrauch ist, die durch den Redecaccent hervorgerufenen Veränderungen auch in der Schrift zu bezeichnen, indem man darnach ein und dasselbe Wort bald so bald anders schreibt. Ich glaube, dies muss von der Beantwortung der Frage abhängen, ob wir es hier mit einem ursprünglich kurzen Worte zu thun haben, das nur unter Umständen lang erscheint, oder mit einem eigentlich langen, das nur in gewissen Fällen kurz klingt, und da wird man sich wohl, wie es mir scheint, unbedenklich für das Erste entscheiden. Die ursprüngliche Kürze der Sylbe *se* zeugt sich deutlich in der ganzen Flexion des Wortes (s. S. 83 der Grammatik) *sette, seet, sel, seka, sett u. s. w.* und den abgeleiteten Adverb *seenni*, welche, wenn der Stamm *se* eigentlich lang wäre, wohl ohne Zweifel *seete, seest, seet, secks, seelt, seeni* lauten würden. Das von Ahrens vorgehaltene *seegi* beweist uns in so fern nichts biergegen, als die enclitische Partikel *gi* — eben so wie *p* — eben dazu dient, um auf das vorhergehende Wort einen besonderen Nachdruck zu legen, gleich der griechischen Enclitica *ye*. Eben deshalb ist nicht nur in *seegi* sondern auch in *seep*, dessen der Verf. an jener oben angezogenen Stelle nicht erwähnt, das Pronomen wirklich lang, und da es mit der Partikel zusammengeschrieben ein neues Wort bildet, so muss man unbedenklich hier die Länge auch durch die Schrift bezeichnen, wenn auch der allgemeine Gebrauch es verschmäht, an dem einfachen Pronomen selbst die durch den Redecaccent hervorgerufene Verschiedenheit zu bezeichnen. Aber auch wenn dies nicht wäre, so könnte doch schon durch die hlosse Verlängerung des Wortes vermittelt der angehängten Partikel die ursprüngliche Quantität der ersten Sylbe von *seegi* eine Veränderung erlitten haben. Der Verf. führt selbst einen Fall der Art an (S. 81), nämlich die kurzen Personalpronomina

mu, zu, welche durch die angehängte Partikel *ga* (S. 117) ihre Quantität ändern (*mooga, sooga*), und es hat wohl nicht bedacht, dass er dadurch selber entkräftet, was er in der oben angezogenen Anmerkung auf der folgenden Seite zur Unterstützung seiner Ansicht über die Quantität des *se* beigebracht hat. Er verlangt, dass man *se* für lang anerkennen soll, weil es in der Zusammensetzung *seegi* wirklich lang ist, und ein wirklich kurzes Wort (*ju*) auch in der Verlängerung (*juba*) seinen kurzen Vocal behält. Nun kann man ja aber eben so richtig umgekehrt schliessen: da die Länge der ersten Sylbe in den Zusammensetzungen *mooga* und *sooga* nichts beweist für die Quantität des einfachen Pronomens, welches dennoch immer kurz ist, so liegt eben so wenig in der Länge der ersten Sylbe von *seegi* eine Nüthigung, auch das einfache Pronomen *se* für lang zu halten. Ja noch mehr! Eben dasselbe Adverb *ju*, welches mit seiner Verlängerung *juba* S. 82 dem *se* und *seegi* als Parallele gegenübergestellt ist, hat Herr Ahrens an einer anderen Stelle in einer ähnlichen Zusammensetzung angeführt mit langem Vocal, nämlich *jooks* (S. 120), d. h. *ju* mit der Fragepartikel *kas* verbunden. Ich glaube, dass hiernach ein Jeder wohl darin mit mir übereinstimmen wird, dass die Zusammensetzung nicht notwendig etwas beweist für die Quantität des einfachen Wortes.

In dem Abschnitt von der Orthoepie handelt der Verf. zuletzt noch von der Betonung, einem sehr wichtigen, von den früheren Grammatikern nicht gehörig berücksichtigten Punkte. Namentlich hat er von dem Neben-ton und den Sylben, welche er trifft, genaue Regeln gegeben. Dabei vermisst man indessen mit Bedauern, dass er sich nicht ausführlicher über den von Dr. Fählmann besonders hervorgehobenen Einfluss des Accents auf die Formenlehre ausgesprochen hat. Von einem so gründlichen Kenner der Sprache wie Ahrens möchte gewiss jeder Lernende lieber eine Bestätigung oder Widerlegung der Fählmannschen Lehre als ein stillschweigendes Uebergehen. Schliesslich wäre zu diesem Abschnitt noch zu bemerken, dass der Verf. hier und auch später dann und wann ein Paar Ausdrücke gebraucht, welche das, wofür sie ihm dienen sollen, nicht bezeichnen, wenigstens nicht nach dem gewöhnlichen Sprachgebrauch der Grammatiker. Er versteht nämlich unter Ablaut nicht die Verwandlung eines Vocals in einen anderen, sondern den Wortschluss (z. B. S. 21), was man sonst Auslaut nennt, und sein Ausdruck „nasales“ ist in sofern unpassend, als ja bekanntlich das *n* überhaupt zu den Nasenlauten gehört, und daher jedes *n* „nasal“ ist; richtiger wäre wohl, da Herr Ahrens den von ihm durch die Verbindung *ng* bezeichneten Laut versteht, die Benennung „gutturales *n*“, oder wie er selbst auch anderswo (§ 48) sagt, „nasales *g*“.

Der letzte Abschnitt der Einleitung handelt von der Orthographie, und hier hat der Verf. besonders viel Eigenthümliches. — 1) Er hat, wie oben bemerkt, das gutturale *n* durch die Verbindung *ng* bezeichnet, und darnach erst noch das darauf folgende *g* oder *k* gesetzt, z. B. *kinga, kingkima*, statt dass es nach der althergebrachten Orthogra-

phie dem Leser überlassen war, dem einfachen Zeichen *n* selbst diesen abweichenden Laut zu geben wegen des darauf folgenden Gutturals *g* oder *k*. Die neue Schreibweise von Herrn Ahrens ist entschieden vorzuziehen, denn nicht nur bekommt nicht immer das *n* durch ein darauf folgendes *g* den gutturalen Laut, sondern es fehlt nach der früheren Schreibweise auch die Bezeichnung für das selbständige gutturale *n*, ohne darauf folgendes *g* oder *k*, so dass man z. B. die verschiedenen lautenden *punga* (des Beutels) und *pungga* (in den Beutel) nicht in der Schrift unterscheidet. — 2) In der Declination schreibt er für das bisher gebräuchliche auslautende kurze *o* (z. B. *ma*, *minno*, *kohu*, *suhko*) ein *u* (*mu*, *minu*, *kohu*, *suhu*), welches ihr Elstie wie ein halbes *o* anspricht (§ 36), und behauptet, dass nur in dem einzigen Worte *soko* (in den Morast, von *soo*) ein auslautendes kurzes reines *o* vorkomme. Oh in andern Wörtern der Aulaut angemessener mit *u* oder *n* bezeichnet wird, darüber kann wohl nur ein aufmerksames Ohr entscheiden, und wenn, wie der Verf. ja selbst zugiebt, *o* oder *u* gleichen Antheil an diesem Aulaut haben, so lag vielleicht kein Grund vor, die hergebrachte Schreibweise zu verändern. Die theoretische Betrachtung, womit der Verf. es über allen Zweifel zu erheben glaubt, dass das *o* sein Dasein nur einem Missgriff des alten Stahl verdanke und kein anderes Recht für sich habe als das Verjährungsrecht, scheint mir nicht stichhaltig. Er sagt nämlich: man vergleiche die Formen *kohus*, *kohu*, *kohut* mit *puhas*, *puhta*, *puhant*. Beide Wörter gehören zu einer Classe (§ 86), welche den Stammvocal schon im Definitiv führt und daher ihren Relativ durch blosses Wegwerfen des *s* bildet. «In *puhas* ist der Stammvocal *a*, in *kohus* ist er *u*, also müssen die Relative offenbar *puhta*, *kohu* lauten.» — So kann man wohl nicht schliessen! — Die Beschaffenheit der Individuen liefert freilich die Motive zur Classification derselben, aber man kann nicht sagen: weil ich die und die Individuen in eine Classe gestellt habe, so muss das eine davon die und die Beschaffenheit haben. — Die Classen sind ja nicht etwas von aussen selbst schon Gegebenes, wie die Individuen, und ohne damit etwas gegen die Classification des Herrn Verf. sagen zu wollen, die ich in der That im Ganzen für recht zweckmässig halte, bleibt doch immer noch die Möglichkeit, dass er hier und da gefehlt haben könnte, und die noch viel grössere Möglichkeit, dass die in eine Classe gestellten Wörter nicht in allen ihren Formen vollständig parallel sind. *Kohus* mag immerhin passender mit *puhas* als mit anderen Wörtern zusammen classificirt werden, und dennoch könnte der eine Kasus ein auslautendes *o* haben statt des inlautenden *u* der übrigen Kasus, wenn auch *puhas* in allen Kasus in der letzten Sylbe *a* hat. *Puhas* und *kohus* stimmen ja auch sonst nicht vollkommen überein, da das erste im Definitiv nicht *puhat* brist (wie *kohut*), sondern *puhat*. Belege von Vocalwechsel in der Endsyllabe der Wörter giebt der Verf. zur Genüge in anderen Declinationsclassen. *U* verhält sich zu *o* eben so wie *i* zu *e*, und zwischen diesen zeigt sich dasselbe Schwanken wie zwischen jenen. Dass ich, meinem Ohre fol-

gend, manchmal am Ende der Wörter lieber *i* schreiben möchte als *e* (z. B. in *ösi* «des Nachts», *st. öse*), kann ich natürlich nicht in Anschlag bringen, aber in der dritten Classe seiner ersten Declination z. B., welche Relativ und Definitiv gleichlautend haben soll (wie *ema*, *etu*, *körj*) hat Herr Ahrens auch solche Wörter, die im Definitiv *i*, in allen übrigen Kasus aber *e* haben. Theoretisch aber steht nun gewiss nichts dagegen, dass eben so gut *kohus* und *kohu* neben einander beständen wie *nimes* und *nimi*. Ferner sagt der Verf.: man schrieb bisher den Illativ von *suu* und *kus* nach Stahlscher Weise *suhko*, *kuko*. Vergleiche man aber die Formen *maa*, *maha* — *pää*, *pähä* — *soo*, *soko*, so leidet es nicht den mindesten Zweifel, dass aus *suu* auch *suhu* und aus *kus* auch *kuhu* werden muss (§ 103). — Das folgt wiederum nicht notwendig. Voraussetzen darf man freilich aus *maa*, *pää*, *soo* und ihren Illativformen, dass bei ähnlichen Wörtern die Sprache eine analoge Bildungsweise befolgt habe, aber wenn überhaupt die estnische Sprache die Eigenhumlichkeit hätte, in der Declination das auslautende *u* in ein halbes *o* abzuschwächen, so ist wohl nicht abzusehen, warum dies in *suhu* und *kuhu* weniger scharf geschehen können als in *kohu*. Von keiner Sprache darf man erwarten, dass sie irgend eine Analogie streng und ohne Ausnahme durchführte, immer werden sich, da die Sprache nicht etwas von Anfang nach theoretischen Grundsätzen Construirtes ist, in ihren Bildungen die natürlichen Einflüsse einzelner Laute und ihrer Eigenhumlichkeiten geltend machen. Auch hat Herr Ahrens selbst an anderen Stellen seiner Grammatik an solchen Abweichungen von der Analogie keinen Anstoss genommen. Er gestattet z. B., dass in einigen Verben gegen die Analogie anderer eine schwache Form an die Stelle einer verloren gegangenen starken getreten sei (§ 93), wie *rühuma*, *puhuma* st. *rühkuma*, *puhkuma*, obgleich er andere ähnliche (wie *hauguma*, *loobima*) aus dem Wörterhuche gestrichen wissen will; er gestattet auch umgekehrt in anderen Verben eine starke Form st. der durch die Analogie geforderten schwachen, sogar wenn diese auch im dörptischen Dialekt und im Finnischen noch vorhanden ist (wie *jaada*, finnisch *jaata*, für *jaagada*), oder im revalischen Dialekt selbst auch früher existirt hat (wie *kow*, bei Ahrens *kogu*). — Dass unser streitiger kurzer Endvocal, wo er durch eine Verlängerung des Wortes gedehnt wird, nicht zu *u* sondern zu *o* wird (wie *mooga*, *sooga* aus *ma*, *su*), will ich hier nicht einmal geltend machen, da daraus, wie ich früher gezeigt habe, nicht notwendig etwas für den kurzen Vocal selbst gefolgert werden kann, aber so viel wenigstens wird Jeder nach dem Beibrachten wohl zugeben, dass, wie gesagt, mit theoretischen Gründen nichts über die Schreibart mit *u* oder *o* entschieden werden kann, und dass die Sache der aufmerksamen Beobachtung der auf dem Lande unter Elsthen Wohnenden empfohlen bleiben muss, falls unter solchen sich Stimmen gegen die von Ahrens gewählte Schreibart erheben sollten. — 3) der Verf. hat zum Theil die finnische Orthographie eingeführt, was schon von dem Staatsrath Sjögren mit Recht als ein entschiedener Fort-

schritt bezeichnet wurde. Er hat es nicht durchweg gethan, weil in manchen Stücken die finnische Schreibweise nicht so gut den ehnatischen Laut bezeichnen würde, sondern nur in zwei Stücken, er schreibt nämlich auch in offener Sylbe den langen Vocal doppelt — freilich wieder nicht, wenn in demselben Worte ein anderer Vocal darauf folgt — und was noch wichtiger ist, er schreibt den Consonanten zwischen zwei Vocalen nur dann doppelt, wenn er wirklich auch doppelt lautet. Dies gewährt den Vortheil, dass dadurch sehr verschieden lautende Wörter, die man sonst ganz gleich schrieb (wie *kana* und *kanna*, *waras* und *warras*, *kala* und *kalla*) nun auch für das Auge unterschieden werden, dass in vielen Wörtern nicht mehr zwei verschieden lautende Casus dem Auge gleich erscheinen (wie *koti*, des Sackes, und *kotti*, in den Sack), und dass überhaupt diese neue Schreibweise in manche Eigenthümlichkeit und Schwierigkeit der ehnatischen Formenlehre eine leichtere Einsicht und einen freieren Ueberblick gewährt als die alte, in der Schreibung ehnatischer Wörter ist der Verf. natürlich lieber seinem Ohre gefolgt als dem Hergebrachten, und er giebt S. 23 ein Verzeichniss von Wörtern, welche seiner Meinung nach falsch aufgefasset und dadurch bisher unrichtig geschrieben sind; darunter mag aber wohl manche dialektische Verschiedenheit sein, so dass beide Schreibarten gleich berechtigt sein könnten, namentlich in solchen Wörtern, wo *o* mit dem unreinen *ü* wechselt, wie *uolletna* und *ülkama*, welche richtiger *uölletna* und *ülkama* heissen sollen; eben so leben gewiss im Volke einige von den S. 21 verworfenen Diphthongen, in welche sich der gedehnte unreine Vocal *ü* aufgelöst haben mag, eben so wie es der Verf. von dem *ä* selber statuirt (z. B. *pea* aus *päiä*).

Mit dem was Herr Ahrens S. 34 über die Vocale *ae* und *ai*, *oe* und *oi* sagt, kann man sich nicht recht zufrieden geben. In der alten Orthographie soll in diesem Stücke grosse Verwirrung herrschen, dies ist richtig, und eben so auch, dass der revalische Dialekt eine Neigung zeigt, die Vocale *ai* und *oi* in *ae* und *oe* abzuschwächen, indem nicht nur viele Wörter, die im Finnischen und Dörpethenischen mit *ai* und *oi* lauten, im Revalischen *ae* und *oe* haben, sondern auch in diesem letzten selbst sich ein Fortschreiten dieser Ablautung kund giebt. »Gilt nun«, sagt der Verf., »die Regel schreibe, wie du sprichst, so thut man recht *ae* und *oe* an die Stelle von *ai* und *oi* zu setzen, aber inconsequenter Weise schreibt man die davon abgeleiteten Formen nicht *ae*, *oe*, sondern nach dem alten Herkommen *aia*, *oia*.« — Er giebt darauf Regeln, wo nach der alten Orthographie *ai* und *oi* rein lauten und wo unrein, und schliesst: »die Freunde der alten Orthographie entgehen dieser Verwirrung am leichtesten, wenn sie *e* *a* *i* schreiben, wer aber der finnischen Schreibart folgt, setzt naturgemäss (mit den Finnen) ein *j* *a* *i* des *e*.« — Finnisch ist dies freilich, aber in wiefern es naturgemäss sein soll, verstehe ich nicht. Der Verf. schreibt im Definitivcasus *poeg*, *arg* nach derselben Regel »schreibe wie du sprichst« wie die Anhänger der alten Schreibweise, sollte es nun weniger

inconsequent sein, dass er den zweiten Casus *poja*, *aja* schreibt (st. *poia*, *aia* wie früher), den dritten Casus *poega*, *arga* wieder mit *e* und ändert dies die Physiognomie der Wörter nicht noch mehr als der nach der alten Orthographie bald doppelt bald einfach geschriebene Vocal (wie *tui*, *tule*, *huit*), was S. 20 getadelt wird? — Lautet aber im zweiten Casus (*poea*, *aea*) wirklich ein Consonant *j* — und doch nur in so fern könnte Herr Ahrens seine Schreibweise (*poja*, *aja*) naturgemäss nennen — dann wäre ja dies eine Mutation, welche an der betreffenden Stelle (§ 12) eben so gut verdient hätte besprochen zu werden, wie die anderen ähnlichen Fälle von Stammflexion. Wenn aus *poeg* *poja* würde, so wäre dies Insertion eines Consonanten mit vorhergehender Umlautung des Vocals, eben so gut wie in *lugema* von *loe*, *pidama* von *pea*. Meine unmaassgebliche Meinung über diesen Fall, welcher auch noch dem weiteren Bedenken der Sprachkenner anzupfehlen wäre, ist diese. Der Vocallaut selbst ist in allen Casus von *poeg*, *arg* u. s. der nämliche, und es ist nur die Art der Betonung, wodurch er etwas modificirt wird. *Poeg*, *poea*, *poega* oder *arg*, *aea*, *arga* verhalten sich eben so wie *kot*, *koti*, *kotti* oder *suk*, *suka*, *sukka*; *kot*, *koti* und *suk*, *suka* haben die erste Sylbe geschlossen, *koti* und *suka* haben sie offen, der Vocal lat aber der nämliche. Man wird den Unterschied der Betonung zugleich gewahr werden, wenn man eine andere Reihe derselben Casus, wo die Betonung die gleiche bleibt, mit *poeg*, *poea*, *poega* vergleicht, z. B. *laud* *laui* *lauda* (eben so betont wie *muld*, *mulda*, *mudla*). Ich möchte fast glauben, dass der Herr Verf. bei *poea* und *aea* etwas Aehnliches empfunden und das Bedürfniss gefühlt hat, die erste Sylbe als eine offene kurze darzustellen, wozu das *j*, als der dem Vocal *e* am nächsten verwandte Consonant sich am leichtesten darbieten mochte, da ein Diphthong — wie *oe*, *ae* —, der nach § 19 immer lang sein soll, dieser Betonung nicht fähig schien, es fragt sich nur, ob dadurch der eigentliche Laut des Wortes besser dargestellt wird, als wenn man das *e* von *poeg* und *arg* beibehält. Vielleicht wäre es das Beste, wenn die Schrift einen Consonanten hätte, welcher eben so dem *e* zur Seite stünde, wie *j* und *u* dem *i* und *u*; denn wenn man statt *poeg* oder *arg* noch jetzt *poig* und *uig* spräche, so wüsste ich für den zweiten Casus allerdings keine passendere und bezeichnendere Schreibung als *poja*, *aja*.

Möge es, nachdem ich oben meine aufrichtige Anerkennung des Verdienstes ausgesprochen habe, welches Herr Ahrens sich um die Verbesserung der ehnatischen Orthographie erworben hat, nicht als eine Schmälerung dieses Verdienstes oder als eine Beschränkung meiner Anerkennung angesehen werden, wenn ich, bevor ich auf den die Formenlehre enthaltenden Theil seiner Grammatik übergehe, als Desiderata noch die Punkte hervorhebe, in welchen mir aus seiner Schreibweise, so sehr ich sie im Ganzen der Älteren vorziehe, doch noch einer Verbesserung fähig scheint. Ueber das Zeichen für die Dilation der Vocale und das unreine kurze *ü* (§ 12), über die Verdoppelung der Vocalzeichen auch vor anderen Vocalen zur Unterscheidung der langen von etwa vorkommen-

den kurzen, über eine unter Umständen zweckmässige Bezeichnung der Diphthonge *ae* und *oe* ist schon bei Gelegenheit ausführlich gesprochen worden. Ausserdem habe ich noch Folgendes zu bemerken.

1) Herr Ahrens unterscheidet nicht, wo zwei zusammenstossende Vocale einen Diphthong bilden, wo sie getrennt, zweisylbig auszusprechen sind. Man erkennt z. B. an der Schrift nicht, ob man *kautama*, *loetama*, *müub* lesen soll oder *ka'utama*, *lo'etama*, *mü'ub*. Er giebt zwar eine Regel dafür, welche zwei Vocale durch Elision eines dazwischen gewesenen Consonanten zweisylbig auszusprechen sind (S. 13), allein das setzt dann voraus, dass man die schwierige Formenlehre schon vollkommen inne habe, wenn man richtig lesen will; das man aber beim Erlernen einer Sprache wohl in der Regel lieber erst lesen lernen will und dann decliniren und conjugiren, so scheint es, in einem Lehrbuche wenigstens, wünschenswerth, das die Aussprache der Doppelvocale genau bezeichnet werde, etwa mit Hülfe des auch im Finnischen gebräuchlichen Apostrophs. Mit der Regel des Verf. von der Elision reicht man ohnehin nicht aus bei Wörtern, wo keine Elision nachzuweisen ist, wie *kae* der graue Sturz (§ 92).

2) Der Verf. hat zwar zwei Zeichen für den Zischlaut, aber sie dienen ihm nicht dazu, die beiden Qualitäten des Lantes, Stärke und Schwäche, zu unterscheiden, was doch sehr wichtig wäre. Durch diesen Mangel ist Herr Ahrens nicht nur genöthigt, wiederum Regeln zu geben, wo das *s* den schwachen und wo den starken Laut hat, sondern er ist auch zu der Inconsequenz gedrängt worden, einmal — nämlich in der Endung *se* des Illativs (z. B. *külasse*, *kohtusse*, *mutusse*) — doch einen Consonanten doppelt zu schreiben, obgleich er nur einfach lautet, was er sonst überall durch Anwendung eben der finnischen Schreibweise vermeiden hat, und endlich ist ihm auch dadurch eine Art der Mutation ganz entgangen. In der Declination von Wörtern wie *ai*, *asia* findet ja nach des Verf. eigener Regel (§ 21) eben so gut eine Induration Statt, wie in *kaigas*, *kaika*, *raibe*, *raipe*.

3) Es führt einige Uebelstände mit sich, dass der Verf., eben so wie die Vocale, auch die Consonanten nicht überall doppelt schreibt, wo sie die Geltung von verdoppelten haben sollen. Er unterlässt es am Ende einsylbiger Wörter, und erst wenn das Wort wächst, so lässt er die Verdoppelung des Endconsonanten eintreten, z. B. *talla*, *nömme* von *tal*, *nöm*. Wenn nun der Endconsonant bei der Verlängerung des Wortes nicht in der Aussprache verdoppelt wird (wie *weak*, *waka*), so wird dies für eine Elision des Consonanten erklärt. Nun sieht man zwar deutlich eine Elision in Wörtern wie *naha*, *jaha* von *nakh*, *jalg*, aber befremdlich ist es jedenfalls, wenn man bei Wörtern wie *lepa*, *waka*, *pata* glauben soll, dass dariu ein *p*, *t*, *k* ausgefallen sei, da man an *lep*, *wak*, *pat*, von welchen jene herkommen, doch auch nur ein einziges sieht. Und wenn man sich auch an solchen Wörtern aus theoretischen Gründen diese Ansicht will gefallen lassen, indem man *leppa*, *wakka*, *patru* (jetzt der zweite Casus) mit doppeltem Consonanten als eigentlichen Stamm der Wörter ansieht (at, des

jetzigen ersten Casus *lep*, *wak*, *pat*), so kann man doch nicht umhin, sich an anderen Stellen dagegen zu sträuben, wo dieser Grund fehlt. So nimmt der Verf. (S. 79) bei *käte*, *wete* (in die Hand, in's Wasser), welche aus *kät* und *wet* durch Anhängung eines *e* sollen gebildet werden, auch eine Elision an: *kät* und *wet* selber aber sind wieder aus *käi*, *wesi* gebildet, indem an die Stelle des Stammconsonanten die Endung *t* gesetzt wird (S. 52), und man sieht nicht, warum dies *t* nun doch für zwei *t* zählen, und bei der Ableitung des Illativs davon (*kätte*, *wette*) die Auslassung des einen angenommen werden soll; wenn der zweite Pluralcasus (*kätte*, *wette*) wirklich mit zwei *t* lautet, so beweist das hier wohl noch nichts, denn es brauchen ja nicht beide Casus ganz gleich gebildet zu sein, und sind es auch wohl nicht ¹⁾. Auch

4) Was der Verf. § 55, 4 über den Relativ des Plurals sagt, bebrüht, wie mir scheint, auf einem Missverständnis. Der Relat. plur. ist gar kein Flexivcasus, wozu er nur dem Relat. sing., mit dem er ja auch in der Bedeutung nicht ganz übereinstimmt, zur Gesellschaft gesellt ist, sondern ein Suffixcasus, nach des Verf. Einteilung (§ 52), eben so wie für die Definitiv des Plurals, denn beide entstehen nicht durch Umwandlungen (Flexionen) der Nominalendungen, sondern durch unwandbare Anhängs (Suffixe), welche den Flexivcasus angehängt werden. Von dem Defin. plur. sagt dies auch Herr Ahrens selbst, im Widerspruch mit seiner Einteilung (§ 53): er sagt (§ 55), der Defin. plur. werde vom Relat. sing. durch Anfügung eines *d* gebildet, und etwas früher, dass die bei den anderen Flexivcasus noch vorkommende Mannigfaltigkeit der Bildung bei ihm gänzlich schwinde. Wie unterscheidet er sich denn also noch von einem Suffixcasus, der von demselben Relat. sing. z. B. durch den unwandbaren Anhang *t* oder *s* (Adessiv und Locessiv) gebildet wird? — Dass es sich mit dem Relat. plur. anders verhält, ist wohl nur scheinbar. Wenn er, wie der Verf. § 55, 4 angiebt, von dem Indefinitiv des Singulars gebildet wird, so muss es schon auffallen, dass dies auf so verschiedene Weise geschehen soll, bald durch Anhängung der Sylbe *d* bald eines blossen *e*. Ich glaube, sein Suffix ist immer *e*, welches nur nach euphonischen und physiologischen Gesetzen durch den vorhergehenden Laut, wenn es ein Consonant ist, Modificationen erleidet, indem das *d* mit einem vorhergehenden *t* in *t*, oder nach *t* und *r* in dritter Sylbe (vgl. § 52) in *t* zusammenfliesst, nach anderen Consonanten aber (vgl. § 62) sich zu *t* verhärtet und seltener eben so auch nach Vocalen durch den Einfluss des Nebentoncs (vgl. § 29). Steht nun das dem Suffix vorhergehende *t* in erster Sylbe und nach einem kurzen Vocal, so wird man durch den Einfluss des Hauptaccentcs das zusammengefloessene *t* als ein doppeltes hören (wie *kätte* aus *kätdē*); steht es aber nach einem langen Vocal oder nach einem Consonanten oder nicht in erster Sylbe, also überhaupt an Stellen, wo die Sprache keine Consonantendoppelung duldet (vgl. § 31 und 38), so geht das *d* des Suffixes so darin auf, dass man nur ein *t* (oder *d*) vernimmt. Einige Beispiele nach den Declinationsclassen von Herrn Ahrens mögen dies erläutern (vgl. § 112).

Erste Declin. I. *nakh*, *nakhē*, *nakhode* u. s. w. dagegen mit Elision des Stammvocals *nael*, *naela*, *naelte* (st. *naelde* aus *naelode*) — *saks*, *saksu*, *saksite* etc. *saksde* aus *saksode* — *pois*, *poisi*, *poiside* oder *poisite* (st. *poiside*) etc. s. § 62.

II. *kiri*, *kirja*, *kirjate* etc.

III. *kalo*, *kala*, *kalate* etc.

in zweisylbigen Wörtern schreibt der Verf. die erste Sylbe, wenn sie geschlossen ist und die folgende Sylbe wieder mit einem Consonanten anfängt, nur mit einfachem Endconsonanten, versteht aber einen doppelten darunter. Er sagt selbst (§ 31): „eigentlich müsste man *tütre* schreiben, da dieses aber nicht anders ausgesprochen wird als *türe*, so ist das zweite *t* überflüssig.“ — Daraus ergibt sich aber ein ähnlicher Uebelstand wie vorher. Wenn der Verf. z. B. sagt, dass *rik-kuda*, *leppida*, *süttida* aus *ritu*, *lepi*, *süti* mit Einschiebung von *k*, *p*, *t* gebildet sind, so findet man dies sehr einleuchtend; wenn man aber glauben soll, dass *kukla*, *wapra*, *türe* mit derselben Einschiebung von *kukal*, *waper*, *tüter* gebildet seien, so fühlt man sich befremdet, da in jenen ebenfalls nur ein *k*, *p*, *t* zu sehen ist wie in diesen. Dazu kommt noch, dass — wie mir scheint — zwei Consonanten nicht nothwendig in der Aussprache so getheilt werden müssen, dass der letzte zur zweiten Sylbe gehört, der erste aber die erste Sylbe schliesst, und darum von Hrn. Ahrens für einen doppelten gerechnet wird. Eine Liquida — wie hier *t* — und *r* — lässt sich sehr leicht mit einer vorübergehenden Muta zum Anlaut der zweiten Sylbe verbinden, und es lässt sich in *kukla*, *wapra*, *türe* sehr leicht die erste Sylbe offen aussprechen, eben so gut wie in *kukal*, *waper*, *tüter*, so dass man eben so leicht *kukla*, *wapra*, *türe* noch von *kukkla*, *wappra*, *tütüre* unterscheiden kann, wie oben *scaka*, *lepa*, *pats* von *scakka*, *leppa*, *pattu*. Dass der Verf. selbst diese meine Ansicht theilt, geht hervor aus Wörtern wie *riidruk*, *tobras*. Er sagt S. 70, dass man neben *käte* (in die Hand) auch *küde* hört, sei ein deutlicher Beweis, dass das *t* hier wirklich einfach sei, da das *d*

nie doppelt vorkommen könne, und S. 25 noch ausdrücklich, dass die fünf ersten Consonanten (*b*, *d*, *g*, *k*, *j*) allemal einfach lauten. Daraus folgt also wohl unvermeidlich, dass die erste Sylbe in *riidruk*, *tobras* eine offene ist, und beide Consonanten (*dr* und *br*) den Anlaut der zweiten Sylbe bilden, was meiner Meinung nach wirklich der Fall ist, oder dass die erste Sylbe mit einem Consonanten (*b*, *d*) schliesst, der dann noch nicht für einen doppelten gelten kann. Es stellt sich also wohl in der That das Bedürfniss heraus, für den Fall eine deutliche Bezeichnung zu haben, wo in ähnlichen Verbindungen die erste Sylbe wirklich eine geschlossene ist, und wo überhaupt ein Consonant doppelt lautet: das Einfache wäre vielleicht, ihn im letzten Falle wirklich auch doppelt zu schreiben.

Die Formenlehre, von § 47 — 200, spricht in dem ersten Abschnitt (§ 47 — 51) von der Mutation. Dieser von den früheren Grammatikern ganz übersehene oder ignorirte, für die Formenlehre des Ebstnischen aber so überaus wichtige Punkt wurde erst 1812 von dem Dr. Fählmann zuerst ausführlich besprochen in einem Vortrage in der gelehrten ebstnischen Gesellschaft zu Dorpat, welcher auch das Jahr darauf im zweiten Heft des ersten Bandes der Verhandlungen dieser Gesellschaft abgedruckt erschien. Was nämlich in den Sprachen anderer Familien, wie der semitischen oder indogermanischen, nur vereinzelt oder in beschränktem Maasse vorkommt, dass bei der Flexion eines Wortes oder den davon gemachten Ableitungen nicht bloss die Endung abgeändert wird, sondern der Wortstamm selbst Veränderungen erleidet, dass ist im Ebstnischen durchgängig und rücksichtslos geltende Regel, die fast ohne Ausnahme zur Anwendung kommt, wo nur in einem Worte die Elemente dazu vorhanden sind. Man könnte damit etwa vergleichen die Verdoppelung der Stammconsonanten und Veränderung des Stammvocalen in den Conjugationsclassen des semitischen Verbs, die Bildung der Zeiten des griechischen, theils von einer einfachesen, theils von einer verstärkten Grundform, die deutsche starke Conjugation nebst den mit dem Ab- oder Umlaut des Stammvocalen gemachten Ableitungen. Die Stammflexion des Ebstnischen — und in geringerem Maasse auch der anderen Sprachen derselben Familie — unterscheidet sich aber von ähnlichen Erscheinungen anderer Sprachen wesentlich darin, dass dabei nicht der Begriff das Bestimmende ist, sondern der Wohl-laut. Wenn der Arahier z. B. قَبِلَ oder قَبِلَ spricht statt قَبَل.

so sind mit jenen Veränderungen des Stammes ganz bestimmte Begriffsveränderungen verbunden, eben so beim lateinischen *cadere* und *cadere*, beim griechischen ἐλάττω und ἐλάττω: im Ebstnischen aber hängt das Eintreten oder Nicht Eintreten der Stammflexion nur von der Beschaffenheit der lautlichen Elemente des Wortes ab, und es kann der nämliche Casus, der nämliche Verbaltheil in dem einen Worte mit, in dem anderen ohne Stammflexion gebildet werden, je nachdem die lautlichen Erfordernisse dazu vorhanden sind oder nicht.

Zweite Declinat. I. juur, juuri, juurite (st. juuride) etc.

II. küsi, küsi, küite (st. küide) etc.

III. meri, mere (Relativ vgl. § 79), merede etc.

Dritte Declinat. I. maa, maa (Relativ wie vorher), maade.

Vierte Declinat. I. kobar, kobarat, kobarate (st. kobaratde) etc.

II. hunik, hunikut, hunikute (st. hunikute) —
wistrik, wistriku, wistrikuute etc.

III. katus, katust, katuste (st. katustade) etc.

IV. allikas, allikast, allikaste (st. allikaste) — zur-
nua, zurnat, zurnate (st. zurnate) — rikas,
rikast, rikaste (st. rikastade) etc.

V. waaher, waahrat, waahrate (st. waahratde), aber
nach Liquiden peal, pealast, pealaste (st. pealaste-
de) — kupar, kuparast, kuparaste (st. kuparaste),
und kuulus, kuulusat (Relativ s. § 88), kuulid-
aste (st. kuulidaste), wegen des Nebentons wie
in der VIIIten Classe, vgl. § 29).

VI. woodi, wooditi, wooditi (st. wooditi) etc.

VII. mähe, mähet, mähet (st. mähetde) etc.

VIII. habe, habeme (Relativ s. § 95), habeme, aber
ääre, äärene (synecopirt st. äärene) (§ 95),
äärmate (wegen des Nebentons, vgl. äärm,
äärmä, äärmä nach der ersten Declination,
ohne den Nebenton).

IX. pime, pimedat, pimedate (st. pimedatde) etc.

X. karjane, karjast, karjaste (st. karjastde) etc.

XI. hooleta, hooletumat, hooletumate (st. hooletu-
matde) etc.

Fähmann nennt am angeführten Orte sechserlei Veränderungen, welche durch die Stammflexion eintreten, nämlich die Verdoppelung, Abstufung, Auslassung gewisser Doppelconsonanten, Aneignung, Umstellung der Consonanten und Vocalveränderung. Ohne dem um die ethnische Sprache hochverdienten Manne die Ehre der Priorität bei dieser wichtigen Lehre schmälern zu wollen²⁾, muss man doch gestehen,

2) Hr. Ahrens sagt von ihm (§ 11 der Einleitung): »die Gesetze der Sprache hat er zwar nicht entdeckt, aber durch seine Arbeiten dem Streite über die echt ethnischen Flexionen für immer ein Ende gemacht.« — Wenn in diesem Urtheil »die Gesetze« so viel heissen soll, wie »alle Gesetze«, so hat Hr. Ahrens wohl Recht, denn wie schwer ist es, in diesem Sinne »die Gesetze« irgend einer Sprache zu entdecken! Aber das so wichtige Gesetz der Stammflexion in der ethnischen Sprache hat Fähmann doch allerdings entdeckt, in sofern er, wenn auch Andere vor oder mit ihm sich dieses Gesetzes bewußt wurden oder es in der Praxis befolgten, wenigstens der Erste war, welcher es öffentlich zur Sprache brachte und in seiner Wichtigkeit und allgemeinen Geltung nachwies. Dass seine Fassung dieses Gesetzes, wie hier gezeigt wird, vielfach nicht befriedigt, und dieselbe später anders besser gelungen ist, kann sein Erstlingsrecht wohl nicht in Frage stellen. Jede Erfindung bleibt ja doch des Erfinders, wenn sie auch später noch so sehr verbessert und vervollkommen wird. In denselben Paragraphen der Ahrensen'schen Grammatik scheint mir noch sonst dem Dr. Fähmann Unrecht gethan zu werden, wenn ihm nämlich angemutet wird, dass er absichtlich und gegen sein eigenes Wissen Falsches und Unwisses gegeben habe, um nur nicht mit seiner einmal aufgestellten Theorie in Widerspruch zu gerathen. Hr. Ahrens sagt von ihm a. a. O.: »um dieser falschen Regel willen hat er..... bei solchen Beispielen..... dieses Particp ganz weggelassen, um weder Sprachfehler zu machen, noch auch in Widerspruch mit seiner Regel zu gerathen. Ferner hat er auf derselben S. 21 dem »Passiv immer die Endung *tud* gegeben,.... dass er die Ausnahme selbst aber sehr gut kannte, bewies die Form *supeldi*, welche ihm statt *supelti* entpuppt ist. Endlich hat er eigennützig eine Menge falscher Formen erfunden..... Auch syntactische Gwistsstreiche hat er sich erlaubt, und..... weil er durchaus recht auffallende Beispiele zu seiner Behauptung geben wollte, geschrieben: *nūditi pārandas* (st. *pāranduti*) *ama kēte*; *kēttis wenna* (st. *wenna*) *wol-giks*; und gar *armostas laps surnaks*, was ein Unsinn ist.« — Es kann wohl Jeder *bona fide* und ohne hinterlistige Absicht hier oder da etwas unlassen oder in eine Inconsequenz verfallen, und ich glaube, dass nicht an meine eigenen Arbeiten, sondern auch Hrn. Ahrens Grammatik selbst Veranlassung zu gleich barten Urtheilen bieten würden, wenn ein Kritiker über uns käme, der sich nicht an das Werk allein halten, sondern Person und Charakter des Verfassers angreifen wollte. Ob die angeblich von Fähmann erfundenen synopierten Formen *tiima*, *taiu*, *taiuin*, *taiuin* (st. *taiima*, *taiiida*, *taiiisin*, *taiiitind*), wie Ahrens a. a. O. will, auch dialektisch im Ebnischen durchaus unmöglich sind, weiss ich nicht, ich würde aber lieber glauben, dass Fähmann an seiner Geburtsstätte so sprechen gehört, als dass er sich eine absichtliche Fälschung erlaubt hat, und warum *armostas laps surnaks* gar ein »Unsinn« sein soll, vermag ich nicht einzusehen. Man soll ja doch sagen können (vgl. § 253 der Ahrensen'schen Grammatik) *ta magas ama laps surnaks* (sie schlief ihr Kind todt, d. h. doch wohl »sie erdrückte ihr Kind im Schlaf), warum also nicht auch *ta armostas laps surnaks* (sie liebte das Kind

dass die Ausföhrung derselben nicht befriedigen kann. Die Stammflexion liegt nach seiner Darstellung zum Theil nur in der Orthographie, welche ich, wie ich mich schon oben ausgesprochen habe, nicht für die zweckmässige halte. Die »Verdoppelung« erscheint als etwas Willkürliches, da man Wörter wie *tal*, *nor*, deren zweiter *Causa talis*, *narri* heisst, eben so gut auch selbst schon mit doppeltem Endconsonanten schreiben könnte, wie sie doch lauten sollen (*tal*, *narri*), und wie man im Deutschen Stall, Narr etc. schreibt. Unter »Abstufung« versteht Fähmann nicht bloss den Uebergang des stärkeren Consonanten in den schwächeren (p, t, k, b, g in b, d, g, w, j), sondern auch das Ausfallen der schwachen, und wenn er davon wieder das »Ausfallen der Doppelconsonanten« unterscheidet, so ist das ein Unterschied, der grossentheils wieder willkürlich und bloss in der herkömmlichen Orthographie begründet ist. So sind ihm *tiä*, *rao* (von *tiig*, *raag*), *piän*, *leian* (von *piidna*, *leidna*), *kue* (von *kueb*) nur Abstufungen, aber *prao*, *näo* (von *prago*, *nägo*), *še*, *raan* (von *šide*, *raddama*) *tao*, *keo* (von *tubba*, *kibbo*) Beispiele von »Ausfallen« der Consonanten. Auf einer anderen Seite collidirt wieder, ebenfalls durch die Orthographie, die Aneignung oder Assimilation mit der Auslassung. Er sieht z. B. in *nahka*, *wahko*, *šile* Assimilationen aus *nakh*, *wah*, *šig*, weil er jene Wörter mit *kh*, *h* schreibt, während sie richtiger als Belege für die Auslassung des k, t, g gelten, wenn man — dem Laute besser entsprechend — *naha*, *uaho*, *šis* schreibt, mit einem h und t, wie Hr. Ahrens thut. Wenn ferner gelehrt wird, dass die »Abstufung« einträte nach Diphthongen, langen Vocalen und nach l, m, n, r (§ 19), so begreift man nicht, wie auf der folgenden Seite unter den Beispielen auch *nabta*, *sabba* und *abbi* stehen können. — Das *nk* soll durch Abstufung in *ng* übergehen, das *ng* aber unverändert bleiben (§ 21) — allerdings wohl in der allhergebrachten ungenauen Schreibweise, nicht aber in der wirklichen Lautung, und nicht nach der besseren Schreibweise, welche z. B. *puuga* (von *pungg*) und *pungga* sonst auch *punga* geschrieben, unterscheidet, das erste (des Beutels) mit, das zweite (in den Beutel) ohne Stammflexion. — Endlich noch heisst es S. 21: »in vielen Fällen, wo die weiche *muta* der Assimilation unterworfen sein soll, geht sie in die weichste über.« Unter den angeführten Beispielen finden sich auch *alb*, *uorb*, *kurb*, welche aber gar nicht unter die Regel von der Assimilation subsumirt werden können. folglich auch keine Ausnahme davon machen, denn unter den Consonantverbindungen, bei welchen eine Assimilation des letzten eintritt, sind wohl *ld*, *lg*, *rd*, *rg* genannt (§ 20), nicht aber *lb* und *rb*.

Besser geordnet finden wir die Lehre von der Stammflexion bei Hrn. Ahrens, welcher sie mit dem Namen Mutation

toht, d. h. sie erdrückte es aus Liebe)? — Auch sind andere von Ahrens nicht angegriffene Sätze bei Fähmann eben so gebildet, z. B. *paluon meka tūnaks* (ich bat den Mann weich, d. h. ich erweichte den Mann durch Bitten).

bezeichnet, und es zeigt sich auch hierbei die grössere Zweckmässigkeit seiner Orthographie. Die Mutation zerfällt nach ihm in zwei Seiten, die Tenuation und Firmation, oder Schwächung und Stärkung, und in jeder unterscheidet er drei Vorgänge, die in beiden Seiten einander parallel geben, und wobei die Vorgänge auf der einen Seite denen auf der anderen gerade entgegengesetzt sind. Diese drei Vorgänge sind: 1) Elision und Insertion oder Ausstossung und Einschlebung (z. B. *leht, leha — puhas, puhta*); 2) Assimilation und Dissimilation, oder Anwandlung und Abwandlung — welche Uebersetzungen, beiläufig gesagt, wohl nicht recht glücklich sind — (z. B. *põid, püü — kallas, kalda*); 3) Emolition und Induration, oder Erweichung und Verhärtung (z. B. *tark, targa — kõlgas, kõlka*). Bei dieser Einteilung ist nur auf die Consonanten des Stammes Rücksicht genommen, die mit der Mutation des Consonanten bisweilen gleichzeitig eintretende Umlautung des vorhergehenden Vowels (z. B. *rea, noa, von rida, nuga*) ist nachher besonders besprochen. Von einigen Desiderata bei der Mutationallehre, welche mit der Orthographie des Verf. im Zusammenhang standen, ist schon oben bei Gelegenheit dieser die Rede gewesen. Es ist namentlich in diesem Abschnitt häufig gesagt über die Induration des *s* (z. B. *asi, asja*), und wünschenswerth schien es mir, dass die Elision und Insertion nicht in manchen Fällen durch die gewählte Schreibweise dem Auge entzogen würde (z. B. in *uak, uaka — lep, lepa* und *kukal, kukla — tütar, tütre*).

Mit Ausnahme solcher Wörter, welche durch ihre lautlichen Elemente keine Gelegenheit zur Mutation geben, und solcher, die in der Grundform so erstarrt sind, dass sie dieselbe überall beibehalten — was nur bei einer vergleichsweise sehr geringen Anzahl der Fall ist, hielten die Flexion jedes Wortes, sowohl in der Declination als in der Conjugation, und die Ableitungen theils schwache, theils starke Formen in sehr consequenter Regelmässigkeit, und dies ist für den Fremden, der in seiner Sprache nichts Aehnliches hat oder wenigstens nicht gewohnt ist das Analoge in derselben eben so anzuschauen, eine Hauptschwierigkeit beim Erlernen des Estnischen. Die älteren Grammatiker machten sich, wie schon gesagt, die Sache dadurch bequem, dass sie die ganze Mutation ignorirten, und wenn ihnen Fälle von Stammflexion an Ohren kamen, diese im bessern Falle als besondere Ausnahme in der Praxis befolgten, im schlimmeren Falle aber für eine zufällige Verschiedenheit der Aussprache oder gar für eine Nachlässigkeit des ungebildeten Esten hielten, welche ihm der gelehrte Grammatiker abgewöhnen muss; sie flectirten im Allgemeinen die estnischen Wörter nur am Ende, eben so wie die lateinischen. — Da die Mutation in Beziehung auf die im Lexicon angenommene Grundform (Nominativ, Infinitiv oder erste Singularperson des Präsens) bald als Schwächung, bald als Verstärkung erscheint, so wäre es nicht un Zweckmässig, wenn ein künftiges Lexicon in der Weise darauf Rücksicht nähme, dass es neben der Grundform, in welcher es die Wörter aufführt, auch den Stamm derselben angäbe, und zwar als solchen am passendsten die

starke Form, weil es leichter ist von dieser die schwache abzuleiten als umgekehrt.

Bei dem gegenwärtigen Stande der Sprachkunde erscheint im finischen Sprachstamme die Mutation am ausgeblendetsten im Estnischen; vielleicht liegt es zum Theil nur daran, dass man bei den verwandten Sprachen bisher weniger darauf geachtet hat, auch im Estnischen hat man sie ja, wie oben bemerkt, erst seit kaum 12 Jahren als ein Sprachgesetz ausdrücklich anerkannt. Ganz unbemerkt ist sie in keiner geblieben. Manche finnische Volkstämme lassen sie sogar eintreten, wenn auch nur durch das Zusammentreffen zweier Wörter, nicht bloss durch die Flexion eines und desselben, die dazu nöthigen Bedingungen gegeben werden. Die Mokschanen sprechen z. B. *tolga* (Feder), aber *sarozyn' dolga* (Hühnerfeder), *kapa* (Schober), aber *rozen' gapa* (Roggenschober), *schama* (Antlitz), aber *lomanen' shama* (Menschenantlitz), *sus' (kam)*, aber *son zas' (er kam)*. Dass die Mutation den der finischen zunächst verwandten Sprachfamilien, wie der türkischen und mongolischen, auch nicht unbekannt ist, kann nicht befremden, es finden sich aber Spuren davon auch in Sprachen des indogermanischen Stammes, wo sie indessen häufig von der Schrift nicht berücksichtigt wird, vielleicht weil man sie, als in dem Physikalischen der Sprache begründet und daher — auch ohne Erinnerung durch die Schrift — schon von selbst eintretend ansieht. So sprechen die Griechen nicht nur in denselben Worte z. B. *endos, embria* (geschrieben ἐντός, ἐμπρία), sondern auch beim Zusammentreffen zweier, z. B. *en duto, em tolema* (geschrieben ἐν τούτῳ, ἐμ τοῖς μύθοις); wir sprechen im Deutschen «Stäbe, Wälder», im Singular aber «Stap, Walt», welche wir freilich auch mit *b* und *d* schreiben, nicht mit *p* und *t*, wie sie eigentlich lauten, und in niederdeutschen Dialecten — namentlich im Friesischen — ist diese Tenuation des Endconsonanten noch mehr verbreitet; als Ueberbleibsel hört man bei uns in Estland noch z. B. «Briewe, im Howe» st. «Briefe, im Hofe», wie man schreibt und anderswo auch spricht.

Im zweiten Abschnitt der Formenlehre (§ 32 — 122) handelt Hr. Ahrens von der Declination; die Vertheilung des bisher gezogenen Stoffes in 5 Unterabtheilungen erscheint aber etwas sonderbar. Die erste spricht nämlich von den Flexivis, die zweite von den Suffixivis, die dritte von der Comparation, die vierte von den Zahlwörtern, die fünfte von den Pronomen. Hier sind offenbar ziemlich heterogene Dinge einander coordinirt und in eine Hauptcategorie, die Declination, vereinigt. Bei den beiden ersten hat der Verf. sich wohl nur das Nomen gedacht, da er ihnen Zahlwörter und Pronomina entgegenstellt, die allerdings auch declinirt werden, aber Flexiv- und Suffixivis, wovon in den beiden ersten Theilen die Rede ist, kommen ja auch in der Declination der Zahlwörter und Pronomina vor, und bei diesen beiden Wortgattungen wieder handelt es sich nicht bloss um die Declination, sondern um Aufzählung und Gruppierung sämtlicher in der Sprache vorkommender und Angabe ihrer Bedeutung, was der Verf. auch gethan hat; die Lehre von der

Comparativbildung aber gehört vollends nicht hieher, sondern konnte nach der Anordnung des ganzen Werkes, da der Verf. die Formelnreihe nicht nach den Wortgattungen theilt und behandelt, nur im fünften Abschnitt von der Wortbildung Platz finden.

Die estnische Declination ist ein Fehld, auf dem noch viel Streit und Unklarheit herrscht. Zwischen der ersten und zweiten Auflage der Ahrens'schen Grammatik erschienen 1833 und 1836 von dem Dr. Fählmann zwei Abhandlungen über diesen Gegenstand in den Verhandlungen der gelehrten estnischen Gesellschaft zu Dorpat und von Hrn. Ahrens selber 1838 eine kleine Schrift, »zur Declinationslehre« betitelt, nach welcher in der zweiten Auflage der Grammatik dieser Gegenstand umgearbeitet erscheint. Es ist zu bedauern und gewiss ein Beweis für die grossen noch nicht beseitigten Schwierigkeiten des Gegenstandes, dass zwei so gute Kenner der Sprache darüber so wenig übereinstimmen, nicht bloss in Aeusserlichkeiten, sondern zum Theil in den Hauptthesen und Grundansatzungen. Sie sind uneinig über das Eintheilungsprincip der Declinationen, über die Anzahl derselben, ja sogar über Zahl und Bedeutung der Casus!

Die grosse Schwierigkeit bei der Behandlung der estnischen Declination hat ihren Grund, wie mir scheint, einerseits darin, dass die Grammatik — was man nicht leicht in einer anderen Sprache ihr zumuthet — im Interesse der Lernenden die Verpflichtung auf sich nehmen will, das zu geben, was man anderswo von dem Lexicon erwartet. Wer verlangt z. B. von der lateinischen Grammatik eine Belehrung darüber, wie jedes Nomen declinirt oder jedes Verbum conjugirt wird? — Die Grammatik braucht hier nur die Flexionen anzugeben, und welche Stammformen dem einen oder dem anderen zu Grunde liegen, diese Stammformen selbst aber giebt das Wörterbuch an. Wie unendlich weitläufig und schwierig wäre es, wenn das Wörterbuch z. B. nicht bei jedem Verbum der dritten Conjugation ausser der ersten Singularperson des Präsens, das Thema, nach das Perfect und Supinum angäbe, und die Grammatik nun sich die Aufgabe zu stellen hätte, diese Verba zu gruppieren und die Kennzeichen anzugeben, wonach man jedes einzelne Verbum in seiner Gruppe auffinden könnte und auf diese Weise conjugiren lernte? Und doch befindet sich die estnische Grammatik für die ganze Declination und Conjugation in diesem Falle. Das finnische Wörterbuch giebt — der Mutation wegen — bei jedem Verbum die starke und schwache Form an, und das möchte vielleicht auch für das estnische Verbum genügen; bei dem Nomen aber müssten, da hier noch andere, nicht in der blossen Mutation liegende Schwierigkeiten hinzukommen, ausser der Grundform oder dem Nominativ des Singulars noch diejenigen Casus angegeben werden, welche nicht auf einfache und gleichmässige Weise von der Grundform selbst oder von anderen Casus abgeleitet werden. Bei der leichteren und einfacheren finnischen Declination genügt es hierzu an dem Genitiv des Singulars, im Estnischen aber müssten wohl der Indefinitiv des Singulars und Plurals und der Illativ des Sin-

gulars noch dazu kommen, wenigstens so lange nicht, wie im Lateinischen, ein allgemein angenommenes System von Declinationen da ist, so dass das Lexicon mit einer blossen Zahlangabe kürzer abkommen könnte. Da es indessen an einem so eingerichteten Wörterbuche eben zur Zeit noch fehlt, so muss man es dem Grammatiker Dank wissen, wenn er sich bemüht, oder wenn es ihm gar gelingt, in das Chaos der estnischen Declination Licht und Ordnung zu bringen, und diejenige Anordnung verdient den Vorzug, bei welcher es am leichtesten wird, jedem Worte seine Stelle im System anzuweisen und dadurch die Declination desselben zu erfahren. In wie viel Classen man dazu die Wörter theilt, ist wohl höchst gleichgültig, es kommt nur darauf an, dass diese Classen so genau charakterisirt sind, dass man nicht zweifelhaft bleiben kann, in welche irgend ein Wort, das man decliniren will, gehört. Ich begreife nicht, wie man Hrn. Ahrens den lächerlichen Vorwurf hat machen können, dass er zu viel Classen gemacht habe, nämlich 18 und nicht etwa bloss 10, wie Fählmann, hat man wirklich meinen können, dass die Schwierigkeit des Declinirens mit der Anzahl der Classen im Verhältnisse stehe? — Dabei muss ich jedoch bemerken, dass mir Hr. Ahrens bei dem was er selbst zur Rechtfertigung seiner 18 Classen sagt, sich in einer Täuschung zu befinden scheint. Er sagt: »habe ich sie dem etwa gemacht? Nein ich habe sie fertig vorgefunden, und nur aus dem Munde des Volkes auf's Papier übertragen.« — Linné, Juazeiro und Andere fanden nicht ihr System von Classen, Ordnungen und Familien in der Natur vor, sondern nur Individuen oder — wenn man will — Arten, und diese wurden nach willkürlich gewählten Eintheilungsgründen vom Einen so von dem Andern anders zu Gattungen, Familien, Ordnungen und Classen gruppirt, und diejenige Gruppierung hat für den Lernenden den Vorzug, bei welcher es am leichtesten wird, jeder ihm vorkommenden Pflanze ihre Stelle im System anzuweisen und dadurch zu erkennen. Ganz auf ähnliche Weise verhält es sich mit der Grammatik. Im Munde des Volkes findet man keine Declinations- und Conjugationssysteme, sonst könnte es ja darüber keine Uneinigkeit geben, sondern nur Wortformen, und dies sind hier die Individuen, welche der Grammatiker erst in ein System bringt, und zwar ebenfalls nach willkürlich gewählten Eintheilungsgründen, denn alleinige und ausschliessliche bietet die Volkssprache eben so wenig wie ein fertiges System. Der Endbuchsatz, nach welchem Gutsteff, und der Declinirvocal, nach welchem Fählmann die Declinationen ordnete, sind eben so aus dem Munde des Volkes genommen, wie das Eintheilungsprincip von Hrn. Ahrens.

Fählmann sagt: »die estnische Sprache hat nur eine Declination, und dennoch habe ich versucht Declinationen aufzustellen, um die Uebersicht zu erleichtern und das Erlernen zu vereinfachen.« Ahrens hat zwar vier Declinationen (§ 61), dies ist jedoch, wie aus § 55 hervorgeht, nur eben so gemeint, wie die fünf bei Fählmann. Die Casusendungen sind im Estnischen so gleichmässig, dass von vier

oder fünf Declinationen in dem Sinne wie etwa in der lateinischen Grammatik wohl keine Rede sein kann. Und wenn es auch allerdings einige Casus giebt, welche bei dem einen Worte ganz anders enden als bei dem anderen, so haben doch beide genannte Herren darauf nicht durchgängig Rücksicht genommen, denn beide haben in einer und derselben Declination Wörter mit verschiedenen Casusendungen und wiederum in verschiedenen Classen oder Declinationen Wörter mit ganz gleichen Casusendungen³⁾. — Was hier in der ehnatischen Grammatik Declinationen genannt wird, sind also eigentlich nur die Hauptgruppen, in welche die Wörter der einen, einzigen Declination nach den Eigenthümlichkeiten nicht sowohl ihrer Casusendungen als vielmehr ihrer Stammabwandlungen gebracht werden können, und diese Hauptgruppen zerfallen dann zum Theil wieder in mehr oder weniger Unterabtheilungen, Classen. Die älteren Grammatiker sahen, da sie von der Stammflexion keine Abnung hatten, im Ehnatischen Alle nur eine Declination, selbst Hornung noch (1693), obgleich er schon die Stammflexion erkannte und die Indefinitivcasus, von ihm für Accusative genommen, richtig bildete. Erst Gutscheff, der Herausgeber der Grammatik von Thor Heile (1732), hat bei einer Hauptdeclination 17 Specialdeclinationen, diese aber — sehr unpassend — nach den Endbuchstaben der Nomina gebildet; dasselbe hatte, mit unbedeutenden Abänderungen, Hupel (1780 und 1818). Betrachteten wir nun kurz, von welchem Eintheilungsprincip unsere neuesten Grammatiker sich bei ihren Specialdeclinationen haben leiten lassen, und wie ihre Declinationslehren sich zu einander verhalten. Die Grammatik von Ahrens ist zwar älter als die oben erwähnten Abhandlungen Fählmann's, da sie aber in ihrer neueren Auflage zugleich wieder jünger ist und namentlich in diesem Punkte umgeändert, so wenden wir uns zuerst zu der Declinationslehre von Fählmann.

Hauptgrund der Eintheilung ist diesem der sogenannte Binde- oder Declinirvocal, welcher den Auslaut des Genitivs im Singular bildet, und an welchen, mit wenigen Ausnahmen, die Suffixe der anderen Casus gebängt werden. Er ist theils schon im Nominativ vorhanden (wie in *emma*), theils erst im Genitiv angehängt (wie in *kirrik*, *kirriko*), theils durch Abwerfung des Endconsonanten im Nominativ gewonnen (wie in *rahvas*, *rahva*); ausserdem aber werden, um nicht Aehnliches zu trennen, noch ein Paar durch besondere Eigenthümlichkeiten ausgezeichnete Wörtergruppen berücksichtigt, und

dies giebt dann im Ganzen fünf Declinationen, von denen die zweite noch in vier, die vierte in drei Unterabtheilungen zerfällt, so dass wir überhaupt zehn Classen haben, in welche die Wörter ihrer Declination nach sich gruppiren. Die I. Declination enthält die wenigen Wörter, welche die Casusendungen ohne Bindevocal an den anlautenden Diphthong oder Vocal des Nominativs selbst hängen (wie *ma*, *pu*, *voi*); die II. hat in der ersten Classe den Declinirvocal *a* (wie *emma*, *jumma*), in der zweiten *o*, *u* (wie *oano*, *kirrik*), in der dritten *i* (wie *kot*, *kallu*, *kiesei*), in der vierten *e* (wie *plure*, *noor*, *õigus*); die III. Declination enthält die Wörter auf *as* (*es*, *ie*), welche im Genitiv das endende *s* abwerfen (wie *rahvas*, *kunnigas*); die IV. diejenigen, welche den Bindevocal mit einem vorhergehenden Consonanten annehmen, und so hat hier die erste Classe im Genitiv *da* (wie *pimme*, *õbbe*), die zweite *ma* (wie *wallato*, *wäeti*), die dritte *me* (wie *asse*, *abbe*), und consequent hätte eigentlich noch eine vierte Classe gebildet werden sollen von den Wörtern, welche *u* annehmen (*küüa*, *laas*, *laas*); zur V. Declination endlich gehören alle abgeleiteten Wörter auf *ne*, welche im Genitiv dieses in *se* verwandeln (wie *sullane*, *kandmine*).

Prüfen wir dieses System zuerst darauf, ob darnach leicht jedes Wort declinirt werden kann, so fällt das Ergebnis verneinend aus. Man kann keinem Worte seine Stelle im System anweisen, ohne den Genitiv zu kennen, und man muss es daher, wie der Verf. selbst sagt, vorher im Lexicon aufsuchen. Bei einem gut eingerichteten Lexicon aber bedarf es, wie schon oben angedeutet wurde, überhaupt für die Grammatik nur einer Declination mit Angabe der regelmässigen Casusbildung und der etwaigen Ausnahme davon. Fählmann's System hat daher den Vorzug der künstlichen, auf äusserliche Merkmale gegründeten Natursysteme nicht, wohl aber den Nachtheil, dass dadurch die Glieder naturgemässer Gruppen getrennt, und wiederum innerlich sehr Verschiedenes neben einander gestellt wird. Dadurch, dass der sogenannte Declinirvocal theils schon im Nominativ vorkommen kann, theils erst im Genitiv eintritt, werden Wörter von sehr mannichfaltiger Form in eine Classe gebracht (wie *mak*, *illus*, *emma*, *jummal* oder *nõu*, *oano*, *kunnarik*); dagegen unterscheiden sich z. B. *emma* und *kiesei* aus der ersten und dritten Classe der zweiten Declination in ihrer Flexion durchaus nicht, oder doch nur in dem besonders abgehandelten, dort nicht mit aufgenommenen Indef. des Plurals. Uebel ist es für das Declinationsystem auch, dass zwei Casus sich demselben gar nicht fügen, über welche hintereinander noch besondere und allgemeine Regeln gegeben werden müssen, nämlich der Indef. des Plur. und der Illat. des Sing. Bei dem letzten wird an die Aussprache eine Anforderung gemacht, von der ich nicht begreife, wie ihr nachzukommen ist. In der II. Declination nämlich sollen die ein- und dreisylbigen Wörter, die im Indef. des Sing. auf den blossen Declinirvocal ausgehen, nach demselben Casus auch den Illat. bilden, jedoch mit etwas betonterer Endsyllabe. Der Indef. selbst aber soll schon, wie früher gelehrt wird, den Endvocal in diesem Falle

3) Ahrens hat z. B. in seiner Declination (der ersten) *koel*, *kœin* — *lehm*, *lehm* — *koer*, *koere* — *kas*, *kasin* — *hak*, *hakistid* — *forser kot*, *kotti* — *tuba*, *tupa* — *hida*, *hidasse* — in der zweiten *kärl*, *kät* — *weri*, *werd* —; dagegen haben z. B. *kammis* aus der ersten und *katus* aus der dritten, *minek* aus der ersten und *kammik* aus der zweiten Classe der vierten Declination ganz gleich lautende und gleich gebildete Casusendungen. Fählmann hat in einer Declination aus einer Classe *lak*, *laku* — *kirrik*, *kirriku* — oder *kot*, *kotti* — *kallu*, *kalluwi* — *weri*, *werd* —; dagegen haben z. B. *jummal* in der zweiten und *kunnigas* in der dritten Declination ganz gleiche Casusformen.

betonen, der Hauptton aber fällt, wie überall, auf die erste Sylbe. Sollte es wirklich ausführbar sein, in einer Sylbe, welche nur einen Nebenton haben kann, noch zwei Abstufungen desselben zu machen, um dadurch zwei oder gar drei Casus zu unterscheiden? z. B. *sukkd* (einen Strumpf) und *sukkd* (in den Strumpf), und ausserdem noch *sukka* (des Strumpfes) mit unbetonter Endsyllbe?

Eigenthümlich gegen Ahrens hat Fählmann noch, nach Strahlmann's und Knüpfer's Vorgänge, die Lehre von einem doppelten Modus in der Declination, um das Bestimmte und Unbestimmte an einem Gegenstande oder das Vollendete und Unvollendete an einer Thätigkeit zu unterscheiden. Ein Beobachter dieses Unterschiedes ist in den Sprachen des finnischen Stammes sehr verbreitet, und jene Lehre Fählmann's hat auf den ersten Anblick Vieles für sich. Leider aber sind die besonderen Casusformen des unbestimmten Modus so mangelhaft, dass man eben so gern sich der Auffassung der andern Grammatiker anschliessen möchte, welche dieselben theils als blossen, in der Bedeutung nicht unterschiedenen Nebenformen den Casus des bestimmten Declinationsmodus zur Seite stellen, theils als besonderen Casus, von Ahrens Indefinitiv genannt, ihnen einreihen, und dessen eigenthümliche Bedeutung erst in der Syntax abhandeln wollen. Aus dem Singular des unbestimmten Modus ist nur ein Casus nachweisbar, welcher Accusativ sein, aber - der syntactischen Bedeutung nach - in manchen Fällen dem Nominativ anderer Sprachen gleich sein soll. Ich muss gestehen, dass ich dies nicht recht begreife. Was sonst als die Bedeutung kann denn überhaupt darüber entscheiden, ob irgend eine Form dieser oder jener Casus ist? — An einer anderen Stelle, in dem Nachtrag zu seiner Declinationslehre führt Fählmann mehrere Fälle an, wo dieselbe Form auch noch genitivisch steht, warum nimmt er denn nicht an, dass die unbestimmte Declination im Singular drei Casus habe (Nom., Genit. und Accus.), welche gleichlautend sind, so wie er in der bestimmten Declination einen gleichlautenden Genit. und Accus. hat? — Aus dem Plural der unbestimmten Declination finden sich Beispiele von allen Casus, nur nicht vom Nominativ, weil dieser, wie die Sache etwas anderbar motivirt wird, - immer der bestimmteste Casus - sei. Jene Beispiele sind aber doch so spärlich, bei den wenigsten Wörtern vorkommend, dabei in so eigenthümlicher Bedeutung, zum Theil kaum als Plural aufzufassen (z. B. *ta laka seppie*, *on seppil*, *tultie seppil*), dass man kaum wagen möchte, daraus eine eigene Declination zu machen, und am wenigsten vielleicht hätte dies Fählmann selbst thun sollen, da er kurz vorher bei Gelegenheit der schwer zu bestimmenden Grenzen zwischen Casus und Adverbialformen sich dahin ausgesprochen hatte, nur solche Formveränderungen eines Nomen Casus nennen zu wollen, - die sich auch wieder an jedem anderen Nomen nachweisen lassen.*

Durchaus verschieden von der Fählmann'schen Declinationslehre ist die von Hrn. Ahrens, in Nomen und Anzahl der Casus, Anordnung und Zahl der Specialdeclinationen.

Statt des *Modus indefinitus* hat er die beiden überall vorkommenden Casus desselben unter dem Namen des Indefinitiva mit den Casus des bestimmten Modus zusammengestellt, die einzeln vorkommenden Pluralcasus aber werden nach Heller's und Anderer Vorgänge nur für Nebenformen genommen, die sich in der Bedeutung von den andern nicht unterscheiden, Ich glaube, dass mit dem Letztern wohl nicht das Richtige getroffen ist, da schwerlich in allen den von Fählmann angeführten Fällen der Elativ eben so gut auch die andern Formen gebrauchen würde, z. B. - um bei dem oben Angeführten zu bleiben - *ta laka seppadelle*, *on seppadell*, *tultie seppadell*. — Es scheint mir sehr wichtig und wünschenswerth, dass auf den Gebrauch dieser bisher zu wenig berücksichtigten Formen sorgfältiger geachtet werde. Das durch die Beobachtung gesammelte Material ist vielleicht noch zu gering, um schon jetzt darüber zu entscheiden, ob man wohl thut, eine eigene indefinite Declination im Esthnischen anzunehmen, oder ob eine andere Ansicht von der Sache besser berechtigt wäre; aus diesem Grunde mag ich auch meine eigene Ansicht über diesen Gegenstand einstweilen noch zurückbehalten.

Unter den Casus hat Ahrens einen Essiv (z. B. *noorena, lap-ano*), welcher bei Fählmann fehlt, wahrscheinlich weil er ziemlich selten und daher nicht an jedem Nomen nachweisbar ist. Wie schwer es indessen ist, in der Aufstellung eines Casussystems ganz consequent zu verfahren, darauf ist schon oben hingewiesen, und das zeigt sich auch hier bei Hrn. Ahrens, welcher den Essiv zwar aufnimmt, aber den Terminativ (z. B. *kaelani, püterni*) nicht, obgleich, wenn man auf die Häufigkeit des Vorkommens sehen will, zwischen ihm und dem Essiv wohl ein noch geringerer Abstand sein möchte, als zwischen dem Essiv und Inessiv, auch nicht den Instrumental, welchen Fählmann hat, und dessen Gebrauch ganz allgemein ist⁴⁾. Das Motiv hierbei kann ich nicht billigen. Wäre der Terminativ weggelassen wegen seiner Seltenheit, so liess sich nicht so viel dagegen sagen, denn es giebt noch manche ähnliche selten vorkommende Formen, und consequent eine Grenze zwischen Casus und Adverbialformen einzuziehen mag sehr schwer sein. So hat auch in der finnischen Grammatik Collan ein Paar Casus mehr als seine Vorgänger.

4) Von dem finnischen Adverbial (oder instructiv) giebt Ahrens an, dass er im Esthnischen nur noch verstümmelt vorkomme (§ 134); noch von ein Paar anderen Casus der neuesten finnischen Grammatiker finden sich im Esthnischen Spuren, nämlich vom Prolativ auf *se, se* (die esthnische Adverbialendung *it, it* bei Ahrens § 158, 2) und vom Comlative auf *ne*, welchen jetzt im Esthnischen regelmässig der Instrumental vertritt; doch glaube ich an ein Paar Stellen, die Ahrens als Belege des Essivs gebraucht, ihn noch zu erkennen, nämlich *and selowad laudti warinasa* (§ 102) und *tema kiskut jaurina ules* (§ 273), wo Hr. Ahrens erklärt «die Bohlen stehen auf der Riegelage als ihre Stiegele» und «er reiss als Wurzel heraus», warum nicht lieber gleich «mit (samet) ihren Stiegele», mit (samet) den Wurzeln, wie im Finnischen *ottä lapsine* oder *lapsinena*, die Mutter mit ihrem Kinde?

Den Terminativ und Instrumental hat aber der Verf. darum nicht als Casus gelten lassen, weil er ihre Endungen für Präpositionen nimmt (s. § 161), wie der alte Gützlaff (1838) die Endungen aller Casus ausser dem Nomin. Rectiv. Dat. und Accus. Hr. Ahrens ordnet die Präpositionen nach den verschiedenen Casus der Nomina, welche die Stelle der deutschen Präpositionen vertreten. Bei denen nur, welche eigentlich Illativcasus sein sollten (wie *pää, uasta*), heisst es: „hierher“ „gehört auch das Suffix *ni*, bis. Denn es ist entstanden aus dem finnischen Illativ, welcher den Begriff des *ni* ausdrückt, z. B. *puoli yön* heisst *poole ööni*, bis Mitternacht. — Diese Entstehung des *ni* ist nicht nur eine ganz unbegründete Voraussetzung — ich wüsste nicht, wo sonst etwas Ähnliches auf diesem Gebiete geschehen wäre, dass eine Casusendung sich ablöste und zu einer Postposition würde —, sondern es werden dadurch auch an dieser Stelle ganz disparate Dinge verbunden, wirkliche Casus von Substantiven und eine blosse abstrahierte Casusendung. Ausserdem streitet dies auch gegen § 105, wo der Verf. aus dem finnischen Illativ etwas Anderes herleitet, nämlich den esthnischen Illativ, und gegen die Weise, wie er sonst das Verhältnis der beiden Sprachen zu einander ansieht. Denn angenommen auch, dass *ni* entspräche wirklich der Endung des finnischen Illativs, so würde dies gerade ein Grund gewesen sein, es auch im Esthnischen für eine Casusendung zu nehmen.

Etwas mehr Schein des Rechtes hat die Verwerfung des Instrumentals. Seine Endung (*ga*) hält Hr. Ahrens ebenfalls für eine Postposition, entstanden aus *kaasa* (Genosse), finnisch *kaasa*, und identisch mit dem bei Stahl und Gösken dafür vorkommenden *kaas* (*kaks*). Die Möglichkeit ist allerdings vorhanden, dass Postpositionen mit dem regierten Worte so ver wachsen, dass sie in der Aussprache nur noch als Suffixe erscheinen, und ich bin selber geneigt, auch beim esthnischen Illativ ein solches Vorkommen anzunehmen, aber die muthmassliche Entstehung eines Casusuffixes ist doch noch kein hinreichender Grund, um in einer Grammatik, welche ja keine Sprachgeschichte, sondern eine Schilderung der Sprache in ihrem gegenwärtigen Zustande giebt, alte und neue Zustände auf diese Weise zu vernichten. Ist *ga* jetzt nicht selbständiges Wort, sondern Suffix, warum denn nicht auch Casusuffix wie *la*, *se* u. a.? — Dazu kommt noch, dass ja noch jetzt ausser dem Instrumental *kaasa* als Postposition fortwährend im Gebrauch ist wie das finnische *kaasa*, und davon wird das bei den alten Grammatikern vorkommende *kaks* nur eben so eine Verkürzung sein, wie im Finnischen auch *kans* statt *kaasa* gebraucht wird. Sollte nun *ga* = *kaasa* angenommen werden, so begreift man nicht, wie denn nur einige *kaasa* so zusammengedrumpft sein sollten, andere wieder nicht. Endlich aber ist die Postposition auch nicht von gleicher Bedeutung mit dem Instrumentalcasus. Mit jener wird weder im Esthnischen noch im Finnischen⁵⁾ ein Instrumental ausge-

drückt, sondern nur eine Gesellschaft oder Gemeinschaft, wofür wir im Deutschen freilich denselben Ausdruck gebrauchen, wie bei dem eigentlichen Instrumental, nämlich die Präposition *mit*. Das Verhältnis des Instrumentals drückt im Finnischen der Adessiv aus (z. B. *ään toi minua kirecellä*, er schlug mich mit einem Beile), anderswo in derselben Sprachfamilie der Inessiv, anderswo giebt es dafür eine eigene Casusform, noch anderswo wird dafür eine Postposition gebraucht. Stahl und Gösken gebrauchen freilich das *kaks* auch zur Bezeichnung des Instrumentalverhältnisses, aber sie haben ja offenkundiger Massen das Esthnische so vielfach missverstanden, dass es wohl näher liegt, auch hier an ein durch das Deutsche herbeigeführtes Missverständnis zu denken, als anzunehmen, dass zu ihrer Zeit das *kaasa* wirklich diese von seiner jetzigen so abweichende Bedeutung sollte gehabt haben. Es scheint in der That kaum etwas der Annahme entgegenzustehen, dass damals, wie jetzt, eine Postposition *kaasa* (*kaks*) und ein Instrumentalcasus auf *ga* neben einander bestanden, dass aber jene alten Herren diesen letzteren übersehen, wie manchen anderen Casus und noch sonst manches Andere, und sich an die Postposition allein hielten, welche ihnen das deutsche *mit* in seinen beiden Bedeutungen vertreten musste. Man könnte hiergegen vielleicht die Bedenken erheben, dass der esthnische Instrumental ja auch eine Gemeinschaft bezeichnen kann, nicht bloss ein Werkzeug, und dass darum vielleicht doch sein Suffix mit der Postposition identisch sein möchte. Darauf würde ich entgegnen, dass der Instrumental zwar Brädes bezeichnen kann, die Postposition *kaasa* aber nicht, und dass man sich ja auch anderswo ein ganz ähnliches Verhältnis zwischen Casus und Postposition ohne Scrupel gefallen lässt, ich meine beim Inessiv und der Postposition *sees*, welche auch zum Theil gleiche Beziehungen ausdrücken (wie *toas* und *toas sees*, in der Stube), zum Theil aber auch verschiedene (z. B. *mül on kingad jolas*, ich habe Schuhe an, aber nicht *jola sees*).

Seine zwölf Casus theilt Hr. Ahrens zunächst in zwei Partien, nämlich Flexivcasus, welche durch Umwandlungen (Flexionen) der Nominalendungen, und Suffixivcasus, welche durch anwandelbare, den Flexivcasus hinzugefügte Anhänge (Suffixe) gebildet werden. Diese Einteilung ist wohl überflüssig, um so mehr, da nicht einmal alle Casus hineingehen, denn einer (der Basiv) kann, wie später gelehrt wird, Flexiv- und Suffixivcasus zugleich sein, ein anderer (der Illativ) an einigen Wörtern Flexiv-, an anderen Suffixivcasus, an noch an-

5) Missbräuchlich erlaubt man es sich freilich, namentlich im Äb-dialekt, allein Finnländer selbst erklären dies für einen aus dem

Schwedischen stammenden Solécismus — ganz so erscheint das *kaks* bei Stahl und Gösken wie ein Germanismus —, der echt finnische Ausdruck für das Instrumentale bleibt der Adessiv, und schwerlich wird auch ein Grammatiker etwas Anderes darüber lehren als z. B. Renvall s. 423 und 424 unter „*kaasa*“ oder Collan § 415 unter „*kaasa*“ und § 56 unter „*Adessivus*“. — Man vergleiche noch Renvall's Bemerkung s. 125 über die fehlerhafte Anwendung der finnischen Postpositionen durch wörtliche Uebersetzung aus dem Schwedischen.

deren das Eine oder das Andere zugleich. Abgesehen von dieser Einteilung sind die 12 Casus mit ihren Benennungen folgende: 6 Localcasus, worunter 3 auf das Aeußere eines Gegenstandes sich beziehen (Adessiv, Allativ, Ahlative) und 3 auf das Innere (Inessiv, Illativ, Elativ), von Fählmann sämtlich Locativ genannt, ferner der Caritiv (bei Fählmann Privativ), Factiv (bei Fählmann Factiv), der Essiv, welcher — wie gesagt — bei Fählmann nicht vorkommt, und endlich drei Casus mit neuen, von Heller zuerst aufgeführten Namen, Definitiv, Relativ und Indefinitiv; der letzte ist der Accusativ der alten Grammatiker und der Indefinit. oder Acc. des unbestimmten Modus bei Fählmann, der Definitiv und Relativ hießen bisher Nom. und Genit., — Die frühere Benennung dieser Casus hat allerdings Manches gegen sich; es war namentlich unpassend, den Indefinitiv ausschliesslich Accusativ zu nennen, da der lateinische Accusativ unter Umständen auch durch den Definitiv und Relativ gegeben wird, und umgekehrt der Indefinitiv auch für den Nominativ und Genitiv steht. Die doppelte Bedeutung des alten ehnischen Nom. und Gen. hat Hr. Ahrens veranlaßt, jene neuen Namen zu adoptiren, während Fählmann die Doppeldeutigkeit der alten dadurch vermeiden wollte, dass er im Singular einen Genit. und Accus., im Plural einen Nom. und Accus. mit gleicher Endung annahm. Dies könnte man sich unbedenklich gefallen lassen, wenn nicht auch im Singular das leidende Object in gewissen Fällen durch die Form des alten Nom. ausgedrückt würde, wofür Fählmann eine etwas gezwungene, wenig befriedigende Erklärung giebt; in ähnliche Verlegenheit aber wird man wohl bei allen Sprachen kommen, wenn man die für eine andere gemachten Casusnamen adoptiren will, und wenn man den alten ehnischen Nominativ darnin nicht Nom. nennen will, weil er bisweilen auch für den lateinischen Acc. steht, so dürfte man den deutschen Dat. auch nicht Dat. nennen, da er ebenfalls öfters dem lateinischen Accusativ entspricht. Auf Namen kommt am Ende so sehr viel nicht an, wenn man nur weiss, was darunter zu verstehen ist und keinen falschen Begriff damit verbindet, und *a potiori fit denominatio*, was Ahrens zur Rechtfertigung der neuen Namen sagt, befriedigt am Ende wohl auch nicht recht. Er sagt: »der Name (Relativ) bezeichnet im Plural den Gen. allein, im Singular aber den Gen. und Acc. Dieser Acc. ist zwar ein eben so bestimmter, als der durch den Definitiv ausgedrückte Acc. plur., aber diese Bestimmtheit darf durch den Casusnamen nicht ausgedrückt werden, weil der Genitiv (sowohl im Singular als im Plural) weder bestimmt noch unbestimmt ist.« — Wie kann in einer Sprache, die keinen Genitiv hat, von einem bestimmten und unbestimmten Genitiv die Rede sein? Oder meint der Verf. den Genitiv anderer Sprachen, welchen im Ehnischen der Relativ vertritt? warum sollte dieser nicht eben so gut bestimmt und unbestimmt sein können, wie der Nom. und Acc.? man vergleiche *ῥῶν ἀνδρῶν* (eine Rinderheerde) und *οἱ υἱοὶ τοῦ ῥῶν ἀνδρῶν* (die Huter seiner Kinder). — Der Casusname, führt der Verf. fort, — hat also nichts weiter zu bezeichnen, als die Be-

ziehung (Relation) dieses Casus sowohl auf den Gen. als auf den Acc., und das thut der Relativ. — Aus demselben Grunde müsste wohl noch mancher andere Casus Relativ heißen, z. B. der Adessiv, welcher auch einem Locativ und Dativ anderer Sprachen entspricht. Die beiden anderen Namen (Definitiv und Indefinitiv) findet der Verf. «streiflich gewählt», wohl wegen des Gegensatzes, den sie bezeichnen, und weil ihr syntactischer Gebrauch diesem entspricht. Für denselben Gegensatz dient aber theilweise auch der Relativ, nämlich beim Ausdruck des leidenden Objects im Singular, und es ist auch in der modernen Umbenennung der alten Casus nur der Grundsatz *«a potiori fit denominatio»* befolgt. Die neuen Namen haben endlich noch den Uebelstand, dass man unter demselben Namen sich im Singular etwas Anderes zu denken hat als im Plural. Der Definitiv acht im Singular nicht in denselben Verbindungen wie im Plural, der Relativ noch weniger, der Definitiv und Rel. des Singulars sind demnach syntactisch, also wesentlich, von denen des Plurals verschieden, also eigentlich nicht dieselben Casus. So ist denn in der Bestimmung und Benennung der Casus des Ehnischen auch in der neuesten Zeit, wie mir scheint, noch nicht etwas durchaus Befriedigendes zu Stande gebracht worden.

Die zuletzt besprochenen drei Casus nennt Hr. Ahrens Flexivcasus. Wenn man im Ehnischen nicht, wie ich oben als wünschenswerth andeutete, neben den Casus noch eine Stammform der Wörter oder eine Wurzel, wie im Sanskrit, berücksichtigt, so kann man den Definitiv des Singulars wohl nicht eigentlich zu den Flexivcasus zählen, da er ja nicht durch »Umwandlung (Flexion) der Nominalendung« entsteht, sondern im Gegentheil in der Formenlehre als ein die Wurzel vertretendes, selber erst in andere Casus umgewandeltes Thema erscheint. Eben so wenig findet des Verf. Definition von Flexivcasus Anwendung auf den Relativ und Definitiv des Plurals; beide sind wahre Suffixivcasus (vergleiche oben die Anmerkung 1).

Es ist hier der Ort, noch ein Paar Worte über die seltsame Zwitterform des Illat. Sing. zu sagen. Fählmann sagt von ihm nur, seine allgemeinste Form sei ein dem Gen. angehängtes *sfe* oder *se*; bei einer grossen Anzahl von Wörtern, welche Fählmann näher charakterisirt, habe er die Form des unbestimmten Accusativs nur mit etwas mehr betontem Endvocal, und ausserdem gebe es noch einige eigenthümliche Formen; darauf giebt er specielle, auf die von ihm aufgestellten fünf Declinationen sich beziehende Regeln. Hr. Ahrens hat in diesem Chaos sehr richtig eine zweifache, ganz verschiedene Bildungswiese erkannt und unterschieden, nämlich theils durch Anfügung eines an den Relat. gebängten Suffixes wie die meisten Casus — einen Unterschied zwischen *sfe* und *se*, wie Fählmann, macht er nicht — theils durch Umwandlung des Wortstammes, ohne angehängte Endung. Ob es richtig sei, ihn im letzten Falle zum Theil mit dem Indefinitiv zu identificiren, von dem er sich nach Fählmann doch noch durch die Betonung jedenfalls unterscheiden soll, kann ich nicht entscheiden, und ob es überhaupt wohlgethan

ist, ihn mit dem Indefin. in Verbindung zu bringen, statt als Flexivcasus für sich zu behandeln, mag hier dahingestellt bleiben, sonderbar aber klingt die Bemerkung (§ 103, III) „ja statt *jaguse, padasse* etc. hört man sogar *jause, pousse* etc.“ Es wäre im Gegentheile wohl sehr auffallend, wenn man nicht so hätte, denn das Suffix *ss* soll ja, wie der Verf. am Eingange desselben Paragraphen lehrt, an den Relativ gebildet werden, und dieser heisst eben *jau, paa* etc., nicht *jagu, padu*, so dass also gerade die Formen *jaguse, padasse* Ausnahmen von der Regel bilden; auch hätte die Angabe, dass „nur die vierte Declination den Illativ durch Anhängen des Suffixes bilde“, lieber wegleiben sollen, da gleich darauf Fälle genug aus anderen Declinationen aufgezählt werden, wo es eben so geschieht.

Woher nun aber diese so grundverschiedenartige Bildung eines und desselben Casus, eine Erscheinung, welche — abgerechnet allenfalls Aehnliches bei dem in seiner Stellung zu den übrigen Casus überhaupt noch sehr dunklen Indefinitiv — im Ehtnischen unerhört ist, wie in den übrigen Sprachen desselben Stammes? — Das Wenige, was Ahrens (§ 103) darüber angibt, genügt wohl durchaus nicht. Allerdings endet der Illativ im Finnischen theils auf *en*, theils auf *an*, theils auf *sen*, aber die letzte Endung verhält sich nicht zu den anderen, wie im Ehtnischen die suffigirte Endung zu der umgewandelten, denn nicht nur hat das Finnische kein starkes, doppeltes, sondern nur ein schwaches, einfaches, aus dem A umgelautetes *s*, sondern es treffen auch die verschiedenen Formen des Finnischen gar nicht immer in denselben Wörtern mit den angeblich entsprechenden ehtnischen zusammen⁶⁾, weil eben das Finnische in diesen Casus nicht eine grundverschiedene Bildungsweise zeigt, sondern nur eine auf bestimmten Wohlantgesetzen beruhende Elision oder Umlautung des *h*; es kann daher im Finnischen auch nicht die Rede davon sein, dass bei einem und demselben Worte beide Illativformen zugleich vorkämen, was im Ehtnischen oft der Fall ist. Dies eigenthümliche Verhältniss der Sache im Ehtnischen führt darauf hin, bei dem Illativ auf *ss* an eine Zusammensetzung mit der Postposition *sisse* zu denken. So wären z. B. *merde, kiriku, taeva, sülle*, tupa eigentlich, durch Flexion gebildete Illative, dagegen *meresse, kirikusse, taevasse, pussasse*, *pussase* eigentlich zusammengezogen aus *mere sisse, kiriku sisse* etc. Etwas der Art scheint Fählmann gefühlt zu haben, wenn er es auch nicht eben so ausspricht. Er sagt nämlich von den doppelten Formen des Illativs, dass die län-

gere von ihnen „die Innerlichkeit mehr hervorhebe“, was in der That die Postposition selbst auch thut. Aehnlich spricht sich auch Ahrens aus, wenn er § 281 zu dem Beispiel „*ma tegin kaered maha kõige paremasse maa*se“ (ich siele den Hafer in das allerbeste Land) die Bemerkung macht: „weil *maha* hinunter heisst, so wird in das Land durch *maasse* ausgedrückt“; vgl. § 103, wo *maha* allein als Illativ von *maa* genannt ist.

Meine hier ausgesprochene Ansicht über den Illat. möchte ich indessen nicht mit einer anderen Fählmann's vermengt sehen, die ich nicht unterschreiben kann. Er sagt nämlich in seiner o. a. Abhandlung über die Declination der Nomina auch: „Die Forscher in den indogermanischen Sprachen lassen die Casusendungen aus Raumadverbien oder Pronomina entstehen. Nur die Endungen der drei innern Localcasus lassen sich einigermaßen ungezwungen auf die Verhältnisswörter *sees, sisse, seest* zurückführen. Die Endung des Casus *instrumentalis* finden wir bei Stahl (1640) noch getrennt: *Jammala kake st. jammalaga* etc.; wir wollen aber diese Trennung eher der Sprachkunde Stahl's, als dem beimeassen, dass zu seiner Zeit wirklich noch dies Suffix getrennt gewesen wäre (wie Steingruber will). — *Sees* und *seest* können zur Erklärung und Herleitung des Casusuffixes im Inessiv und Elativ schon darum nicht dienen, weil sie ja selber eben diese nämlichen Casus des in *siskond* (Eingeweihe) noch gebräuchlichen Wortes *sisi* (Relat. *see*) sind, und selber schon eben das Suffix haben, das sie an anderen Nomina erklären sollen. Anders verhält es sich mit dem von mir zu diesem Zwecke vorgeschlagenen *sisse*. Dies ist nämlich nicht selbst schon mit dem Suffix *ss* gebildet — wie etwa *taevasse, kirikusse* etc. —, weil es da *seesse* lauten müsste, nach der Analogie von *sees* und *seest* (vom Relativ *see*), sondern es ist ein wirklicher Flexivcasus, von *sisi* gebildet nach der Analogie von *sida, sita* — *tuba, tupa* — *mägi, mäike*“). Aus *kiriku sisse, inimese sisse, haiguse sisse* konnte aber eben so leicht *kirikusse, inimesesse, haigusesse* werden, wie aus Formen wie die beiden letzten durch noch fernere Zusammenziehung noch jetzt wirklich *inimesse, haigusse* etc. wird. Es möchte vielleicht noch Bedenken erregen, dass bei einer sehr grossen Anzahl von Wörtern der Illativ nur mit dem Suffix *ss* vorkommt, und dass der von Fählmann angegebene Unterschied der Bedeutung nur bei einer geringen Anzahl von Wörtern hervortreten könnte, da die meisten sich nur mit der einen oder der anderen Illativform nicht mit beiden zugleich finden. Darauf würde ich erwidern, 1) dass dieser Unterschied ein solcher ist, der sich schwerlich auf ein so bestimmtes Maass bringen lässt, dass angegeben werden könnte, wo man ihn machen

6) Die Endung *sen* (*seen*) statt *en*, hat nach Collan (*Snaka spr.* S. 58) ein Theil der mehrsybigen, im Plural um eine Sylbe verlängerten Wörter, aber nicht alle, z. B. *talvass* (Pl. *talvassat*) *talvassan*, aber *totuus* (Pl. *totuudet*), *totuuten*, oder bei Renvall §. 56. 37 *saapas* (Pl. *saapaat*), *saapaanen*, aber *tyttir* (Pl. *tyttiret*) *tyttireen*. Im Ehtnischen dagegen haben das Suffix *ss* auch einsylbige, nicht flektirte Wörter wie *maasse, pussase, hädasse, pessase, meresse, pousse*, während auch wieder mehrsybige ihren Illativ ohne das Suffix bilden (wie *taeva, keldri, pörgu, kiriku, sarapiku* etc.).

7) Dies hat Hr. Ahrens übersehen, wenn er in der Anmerkung S. 87 der Syntax sagt: „Fählmann sah freilich (Verbaal. I, 3. §. 33) in den Suffixen *s, ss*, st. bloss Verkürzungen der Präpositionen *seer, sisse, seest*, übersah aber, dass diese Präpositionen nicht Anders als als Substantive mit eben denselben Suffixen, welche erst aus ihnen entstanden sein sollten (§ 155).“

muss, und daher sich sehr leicht nach Bequemlichkeit, Wohlantsetzen oder Häufigkeit des Hervortretens der einen oder der anderen Bedeutung in einzelnen Wörtern sich die eine der beiden Formen fixiren konnte, die man nun auch da gebraucht, wo nach dem Sinn der Rede eben so gut oder vielleicht auch noch besser die andere stehen könnte; die längere Form ist bequemer, weil leichter zu bilden, und daher mag sie eben so begünstigt worden sein, wie die längere und regelmässige Form des Indefin. Plur. auf *aid* anstatt und neben der kürzeren aber sehr schwierigen Form auf den blossen Stammvocal; 2) dass man theils aus vorgefassten Meinungen, theils aus Nachlässigkeit und Unkunde auf das Vorkommen und den Gebrauch der beiden Illativformen wohl noch zu wenig geachtet hat, und dass vielleicht bei viel mehr Wörtern, als man bis jetzt in den Grammatiken verzeichnet findet, wirklich beide noch da sind; es sind wenigstens unsere besten Sprachkennner in diesem Punkte nicht übereinstimmend, denn von *pada* z. B. giebt Fählmann a. a. O. an, dass der Illativ *patta*, Ahrens dagegen (§ 103, IV), dass er *padasse* oder *passse* laute.

Ueber die übrigen Casus giebt die Ahrens'sche Grammatik ausführliche und sorgfältig gearbeitete Regeln, wie sie entweder von dem als Grundform vorangestellten Definitiv oder von einem von diesem abgeleiteten Casus gebildet werden, theils bei den einzelnen Declinationen besonders, theils hinter denselben. Ungern vermisst man hierbei eine Rücksichtnahme auf manche in der Fählmann'schen Abhandlung vorkommende Abweichungen, da Hr. Ahrens nach seinem eigenen Aussprache Fählmann, wenn auch nicht als Grammatiker, so doch als Kenner der Sprache und Beobachter sehr hoch stellt. Dass auf die Prosodie, durch welche Fählmann bei einer und derselben Declination vorkommende Doppelformen desselben Casus erklärt und unterscheidet, keine Bezugnahme geschehen ist, wurde schon früher erwähnt. Solche Abweichungen sind folgende: die Fliege heisst bei Ahrens *kärbane* und bildet in der zehnten Classe seiner IV. Declination *kärbase*, bei Fählmann heisst sie *kerbes*, Relativ *kerbase* statt *kerbeke*, wie *kerbes* nach der dritten Classe bei Ahrens bilden müsste; die zweisylbigen Wörter *takjas*, *walkjas*, auf lauten bei Ahrens dreisylbig *takias*, *walkias*, *asta*; Ahrens hat freilich in der Endung der längeren Illativform und zwar — wie früher schon angeführt wurde — dort allein die Verdoppelung des *s* aus der alten Schreibweise beibehalten, um die Stärke des Lautes hier zwischen zwei Vocalen, wo er sonst schwach sein soll, auch für das Auge zu bezeichnen, er macht aber nicht, wie Fählmann, hierbei noch einen Unterschied zwischen *afe* und *fee* je nach der Tonstelle (z. B. *jummalafe*, *kätkäfe*, aber *kannafse*, *veöfse*); auch in der kurzen Illativform und dem gleichlautenden Indefin. Sing. schreibt Fählmann das *s* der Grundform, wo es nicht abgeworfen wird, doppelt, z. B. *poissi*, *märsi*; bei dem zweiten dieser Wörter wird die Sache vielleicht dadurch erledigt, dass auch das einfache *s* (vgl. § 21) sowohl in *mera* — wie Ahrens schreibt *stärs* — wie in *merai* stark lautet,

so dass es nach der angenommenen Schreibweise unnütz wäre, in *merai* ein doppeltes *s* zu schreiben, aber in *poisi*, *poissi* müsste das *s* schwach lauten, und nach Fählmann's Beobachtung tritt also hier im Illativ dasselbe Verhältnis zum Relativ ein, wie es Ahrens bei anderen Wörtern angiebt, z. B. *kot*, Relat. *koti*, Illat. *kotti* oder *suk*, *suka*, *sukka*; dieselbe Verdoppelung des *s* hat Fählmann auch sonst noch im Indefin. Plur. und zum Theil im Gen. Sing., z. B. *varsa*, Gen. *varsa*, Indefin. Sing. *varsa*, Indefin. Plur. *varsa* — *perse*, *persai*, *persai* — *pois*, *poisi*, *poissi*, *poissa* — *kau*, *kau*, *kau*, *kau*; in diesen Beispielen sind die übrigen gleichlautenden Casus Gen. und Indefin. Sing. (respective auch Illat.) durch die Mutation des Consonanten unterschieden, in anderen Wörtern wird der auch von Ahrens (§ 43) angeführte Bemerkung des alten Hornung „*habent Accusativum Genitivum similem, tōno tantummodo differentem*“ buchstäblich entprochen, indem die Endsybe des Iudfin. und Illat. wirklich durch den Accent stärker hervorgehoben werden soll, als die des Genitiva (die Wörter auf *o* im Genitiv verwandeln dies ausserdem noch in *u*); so heissen also z. B. von den Genitiven *emma*, *sukka*, *kotti*, *sörme*, *onna*, *lukka* die Indefinitive *emma*, *sukka*, *kotti*, *sörme*, *onna*, *lukka*, während sich bei Ahrens der Relat. (oder Genit.) von diesen theils gar nicht unterscheidet (*ema*, *sörme*, *onu*), theils das „*tōno differens*“ Hornung's durch eine Mutation des Consonantismus erreicht wird (*koti*, *suka*, *luku*); Fählmann bildet, namentlich von Wörtern auf *e*, den Indefin. Plur. mit einem Diphthong (z. B. *riedei* von *rie*), wo Ahrens die Endung durch Ausstossung des *e* verkürzt; Fählmann giebt zu, dass diese Verkürzung zwar hier und da gehört werde, aber nicht zum Vortheil des Wohlklangs und nicht in der Endung *eid* allein, sondern auch in *eid* und *uid* (*jummalid*, *kirrikid* st. *jummalaid*, *kirrikuid*), Ahrens dagegen räumt nur so viel ein: „es scheint, dass der Vocal vor der Endung *id* ursprünglich nicht ausgefallen ist, sondern (wie *a* und *u*) einen Diphthongen gebildet hat, denn man hört zu weilen noch solche Formen (*istmeid*, *mahkid* etc.)“; Fählmann lässt die Mutation eintreten, wo sie nach Ahrens — jetzt wenigstens — nicht mehr gehört werden soll, z. B. in *kibo*; endlich noch hat die Verkürzung der Endung *aid* des Indefin. Plur. in *si* bei Fählmann eine weitere Ausdehnung als bei Ahrens. Wer nun von den beiden Herren in den angeführten Punkten das Bessere und Richtigere hat, kann ich nicht entscheiden, da ich nicht den Vortheil habe, selber Elate zu sein (wie Fählmann) oder Jahre lang von der Stadt entfernt unter Elusten gelebt zu haben (wie Ahrens); ich möchte nur den Gegenstand Anderen, die sich in einer von diesen beiden Lagen befinden, zu genauer Prüfung empfehlen, und glaube, dass viele Leser der Ahrens'schen Grammatik mit mir in dem Wunsche übereinstimmen werden, dass der Verf. wenigstens in den wichtigeren Punkten diejenigen Ansichten seines Vorgängers in der Behandlung der Declinationslehre, mit welchen er nicht übereinstimmte, nicht bloss stillschweigend übergegangen, sondern ausdrücklich widerlegt hätte.

Unverwähnt geblieben ist auch, dass, wenn der Relativ

tenuir wird, der *Inessiv* des Sing. bisweilen nicht von diesem gebildet wird, wie die übrigen *Suffixcasus* des Sing., sondern von der im *Indefin.* liegenden starken Form, z. B. von *nakk* (Haut), *ait* (Kleete), *lau* (Stall) u. a. *nakkas, aitas, lautas* von den *Indefinitiven* *nakkor, aita, lauta*, neben *nahas, aidas, laudas* von den *Relativen* *naba, aida, lauda*. Auch Fäblmann sagt nichts über diesen Gegenstand, ich kann indessen nicht glauben, dass mein Ohr mich getäuscht hat, da noch manche Andere aus verschiedenen Gegenden Estlands Gleiches wie ich gehört haben. Sollten solche Formen den Herren Ahrens und Fäblmann nicht vorgekommen sein, oder haben sie sie absichtlich ignoriert als Solécismen? — Aber abgesehen auch davon, dass die Sprachweise einer Gegend wohl eben so berechtigt ist wie die einer anderen, so liegt ja den *Suffixcasus* des Plurals ohnehin vorzugsweise der *Indefin.* des Sing. zum Grunde, der *Relat.* nur ausnahmsweise, und sogar im Sing. selbst sind die *Illative* *jagusee, padasse* neben *jauuse, paasse* (s. bei Ahrens § 103, III) ganz eben so gebildet.

Etwas sehr Dankenswerthes sind die zahlreichen Beispiele, welche Hr. Ahrens zu seinen Declinationen gegeben hat, denn sie machen es, indem sie einigermaßen die Stelle eines Lexicons vertreten, möglich, dass man mit Hilfe des aufgestellten Systems von *Specialdeclinationen* wohl die meisten estnischen Wörter wird richtig decliniren können. Ohne Lexicon aber, oder ohne Beihülfe dieser Beispiele würde freilich dieses neueste System auch nicht zureichen, obgleich ich ihm vor dem Fäblmann'schen entschieden den Vorzug gebe, weil ich glaube, dass es naturgemässer ist und die Wörter mehr nach wesentlichen, inneren als nach äusserlichen, zufälligen Merkmalen gruppiert. Es hat jedenfalls, wenn es auch allein in der Praxis nicht ausreicht und allein nicht jedes Wort decliniren lehrt, den Vorzug der sogenannten natürlichen Systeme in der Botanik, dass es nämlich eine bessere Einsicht in die Sprache selbst und ihren Bau gewährt, als das künstliche Fäblmann'sche. Von dem bloss theoretischen Standpunkt betrachtet, ist es aber wieder zu bedauern, dass der Verf. — wohl aus Rücksicht auf die Lernenden und durch das Streben, diesen die Praxis möglichst zu erleichtern — der Consequenz seines Systems einigen Eintrag gethan hat.

Zur leichtern Uebersicht macht der Verf. in der eigentlich nur einen (vgl. § 55) Declination zuerst eine Hauptabtheilung in ein- und mehrsyllbige Wörter. Diese Eintheilung, welche in anderen Sprachen als eine ganz missige und auf unwesentlicher Aeusserlichkeit beruhende erscheinen würde, ist es im Estnischen nicht, weil hier auch eine Grundverschiedenheit der Flexion damit zusammenhängt. Bei den einsyllbigen Wörtern ist nämlich die Mutation oder Stammflexion, wo sie überhaupt eintritt, immer Schwächung, bei den zweisyllbigen Verstärkung; drei- und mehrsyllbige Wörter erleiden gar keine Mutation. In so fern nun dieser erste Eintheilungsgrund mit wichtiger innerer Verschiedenheit zugleich ein leicht erkennbares äusseres Merkmal verbindet, ist er gewiss sehr glücklich

gewählt; man muss nur, um ihn beim Rangiren der Wörter zu gebrauchen, wissen, dass der Verf. zu den einsyllbigen Wörtern auch alle solche zweisyllbige, auf einen anderen Vocal als *e* ausgehende rechnet, deren Stammconsonant gebunden ist, d. h. auf deren kurze und offene erste Sylbe ein einfacher (sonst doppelt geschriebener) Consonant folgt, welcher sich nie mit dem Vocal der ersten Sylbe vereinigen lässt, die dadurch aufhören würde eine offene zu sein, sondern an den Endvocal -gebunden- ist, wie *tuba, ema, kana* (verschieden von den wirklich als zweisyllbige geltende *hoppu, tömmu* mit geschlossener, oder *woodi, tige* mit langer erster Sylbe). Zum Erkennen solcher den einsyllbigen gleich gerechneter zweisyllbiger Wörter ist, wie man sieht, die neue Orthographie des Verf. unerlässlich. Wie überhaupt die zweisyllbigen Wörter zu den einsyllbigen gerechnet werden können, sucht der Verf. zu rechtfertigen durch Hinweisung auf ihre Form im Finnischen. — Einen weiteren Eintheilungsgrund nimmt er dann von der verschiedenen Form des *Indefinitivs*, was darin seine gute Begründung hat, dass dieser *Casus* nicht allein durch die grosse Schwierigkeit und Mannichfaltigkeit seiner Bildung, welche, da das Lexicon ihn bisher nicht mit auführt, besondere, ausführliche Regeln in der Grammatik nötig macht, sondern auch weil ein grosser Theil der übrigen *Casus* von ihm abgeleitet wird. Da nun die einsyllbigen Wörter dreierlei Formen des *Indefinitivs* haben können, die mehrsyllbigen nur eine, so zerfallen die beiden Hauptabtheilungen demnach in vier Declinationen, in welchen der Verf. dann wieder zum Theil mehr oder weniger Classen unterscheidet nach der Weise, wie die Wörter ihren *Relativcasus* bilden. Kennt man nun ausser der Grundform des Wortes, oder dem *Definitiv*, noch den *Relativ*, so ist es, da zur zweiten und dritten Declination (Classen 4 — 7) nur wenig Wörter gehören, nicht sehr schwer die Classe aufzufinden, in welche jedes Wort seiner Flexion nach gehört, und schon die gewöhnliche Einrichtung des Lexicons würde, da man auch bisher schon immer den *Relativ* mit angegeben fand, hinreichen, um jedes Wort decliniren zu können, wenn nur die in manchen Fällen dabei unerlässliche Orthographie des Hrn. Ahrens von den Lexicographen angenommen wäre, und wenn nicht die Schwierigkeit noch bliebe, dass man nicht immer bei jedem einzelnen Worte weiss, ob und wie die Stammflexion (Mutation) bei ihm eintritt; diese Schwierigkeit hat der Verf. zum Theil beseitigt eben durch die zahlreich gegebenen Beispiele bei jeder Classe und Mutationsweise.

Bei der Anzahl der Classen ergibt sich ein auffallender Widerspruch. S. 39 werden siebzehn gezählt, nämlich in der I. Declination 3, in der II. ebenfalls 3, in der III. 1, in der IV. 10; eine achtzehnte sollen die drei- und viersyllbigen Wörter bilden können, welche der Verf. jedoch vorzieht, in die Classen der zweisyllbigen Wörter, deren Gesetzen sie meist folgen, einzuschalten; später aber erscheinen ungeordnet diese drei- und viersyllbigen Wörter nicht siebzehn sondern achtzehn Classen, nämlich in der IV. Declination nicht zehn, wie vorher angegeben war, sondern elf.

Obgleich ich es, wie ich schon oben ausgesprochen, an sich für ganz gleichgültig halte, ob man der Specialdeclinationen oder Classen, die man im Estnischen nun doch einmal nicht umgehen kann, zehn oder achtzehn oder noch weniger oder mehr annimmt, so mögen doch hier auch darüber noch einige Worte gesagt werden, theils weil eine unparteiische Beurtheilung verpflichtet ist, die Inconsequenzen nicht zu verhehlen, in welche der Verf., im Gedränge zwischen theoretisch richtiger Anschauung und gutmüthiger Rücksicht auf die Lernenden und dem Wunsche, diesen die Praxis möglichst zu erleichtern, bisweilen gerathen ist, theils weil Hr. Ahrens am Schluss seiner Vorrede selbst dazu herausfordert, wo er aus seiner Abhandlung - zur esthnischen Declinationslehre (1848) diese Worte anführt: »man versuche doch »nur eine einzige derselben (d. h. der achtzehn Classen) aus »zu kürzen! Wem's gelingt, dem will ich unverzüglich als »meinem grammatischen Herrn und Meister huldigen!« — So wohlfeilen Kaufes von einem so fleissigen Forscher und gründlichen Kenner der Sprache für den Herrn und Meister gehalten zu werden, das ist gewiss wenigstens eines Versuches werth: mögen Andere entscheiden, ob er gelungen ist.

In der IV. Declination ist die zweite Classe ganz enthehrlich. Da in der ersten Classe unter anderen auch Wörter auf *ak* und *uk* (*minek*, *üdrük*) vorkommen, so sieht man in der That gar nicht ein, warum die ganz eben so declinirten auf *ä* eine besondere — die zweite — Classe bilden sollen; bei solcher Eintheilungsweise würde sich die Zahl der Classen ja in's Unendliche vermehren, und S. 39 hat der Verf. selbst gesagt: »Wörter, welche in allen drei Casus (d. h. in der Endung des Indefin. und Relat. und in der Sylbenzahl des Definitiv) übereinstimmen, gehören zu einerlei Classe.« Die Ausnahmen in der zweiten Classe, da sie Ausnahmen eigentlich von der ganzen IV. Declination sind und sich nach der I. richten, hätten offenbar eben so gut bei der ersten wie bei einer zweiten Classe angegeben werden können. — Die sechste und siebente Classe haben beide den Relativ mit dem Definitiv gleichlautend, zu der siebenten aber sollen die Wörter auf *e*, zu der sechsten die auf einen anderen Vocal ausgehenden gehören, ein Eintheilungsgrund, von dem früher nirgends die Rede gewesen ist. Die Declination ist wieder in beiden Classen ganz gleich, nur soll im Indefin. Plur. der siebenten Classe der Vocal *e* der Definitivendung vor der Causendung *id* wegfallen (z. B. *ügid* von *üge*). Fählmann bildet den Indefin. Plur. dieser Wörter auch durchgängig auf *aid* (*trapeid*, *ridid*, *oncid*, *percid*) ohne Ausstossung des Vocals, wie in der Ahrens'schen sechsten Classe, und betrachtet, wie oben gesagt, die hier und da gebörte Verkürzung *id* nur als Ausnahme von der Regel. Welche von den beiden Formen das grössere Ausdehnungsgebiet für sich hat, kann natürlich nur durch aufmerksamere und weitverbreitete Beobachtung entschieden werden; so viel ist aber gewiss, dass Hr. Ahrens selbst auch zu seiner sechsten Classe Wörter zählt, die den Endvocal des Definitiv ebenfalls austossen *), nämlich die

*) Etwas weiter unten (§ 95) fährt der Verf. an, dass Hornung

auf *i* (z. B. *vikast*, *vikastid*), und so sollte man meinen, dass die auf *e* auch wohl Raum darin gehabt hätten, um so mehr, da auch sonst an mehr als einer Stelle Wörter mit verschiedenen endigenden Definitiven und Indefinitiven in eine Classe gebracht sind, und nach des Verf. Eintheilungsprincip der Indefin. Plur. überhaupt gar nicht in Betracht kommt, vgl. S. 39; ausserdem enthält auch die siebente Classe selber noch Wörter mit verschiedenen gebildeten Indefin. Plur. Dass endlich ein Theil der Wörter der siebenten Classe der Mutation fähig ist, die der sechsten aber nicht, kann auch keinen Scheidungsgrund abgeben, da nicht nur in anderen Classen auch mutirte und nicht mutirte Wörter zusammengefasst werden, sondern auch viele Wörter der siebenten Classe selbst die Mutation nicht zulassen.

Zwei Classen scheinen also wirklich zur Befriedigung derer, welche vor der grossen Anzahl von achtzehn zurückschrecken, ausgemärzt werden zu können! Dagegen aber sind in der vierten und fünften Classe derselben Declination freilich wieder ziemlich ungleichartige Wörter vereinigt, welche sicher eher hätten geschieden werden können, als die erste und zweite oder sechste und siebente Classe, wenn man an des Verf. S. 39 aufgestelltem Eintheilungsprincip festhalten will. So stehen in der vierten Classe z. B. *põrsas*, *põrsa*, *põrsast* — *alika*, *alika*, *alika* — *üüt*, *ülle*, *üüt* — *surud*, *suru*, *surut*; in der fünften *koorm*, *koorna*, *koormat* — *armas*, *arma*, *armast* oder *tungal*, *tungla*, *tungalt*.

Zum Schlusse dieser Betrachtung der Declination der Nomina noch ein Paar einzelne Bemerkungen.

S. 63 (§ 93) ist das Wort *luige* zur siebenten Classe der IV. Declination gerethet und als Beispiel neben *luige* gestellt; es sollte also nach diesem seine Casus so bilden: *luige*, *luike*, *luiget*, *luiked*, *luigete*, *luikid*; auf der folgenden Seite aber findet es sich als Beispiel der achten Classe so declinirt: *luige*, *luikme*, *luigt*, *luikmed*, *luikmete*, *luikmid*. Eben so *mähe*, *mähme*, wobei auf S. 93 verwiesen wird, wo dasselbe Wort als Beispiel der vorübergehenden Classe steht mit der Declination *mähe*, *mähke*, *mähät*, *mähked*, *mähete*, *mähkid*. Wenn bei diesen Wörtern der ungewöhnliche Umstand eintritt, dass sie zwei Classen zugleich angehören, so hätte dies wohl einer ausdrücklicheren Erwähnung und Bemerkung bedurft. — In der dritten Classe der IV. Declination ist bei den Wörtern auf *s* der Unterschied angegeben, dass die concreten im Relativ *kas*, die abstracten bloss *se* haben; die Beispiele passen aber wohl nicht alle hierzu, wenigstens sieht man nicht ein, warum z. B. *kütus* (Lob) und *leikus* (Kornschnitt) nicht eben so gut concrete sein sollen, wie *teus* (Arbeit) und *oodus* (Zustand der Erwartung, Schwangerschaft).

Nach den Declinationsclassen, in welchen nur auf die sogenannten Flexivcasus Rücksicht genommen war, behandelt Hr. Ahrens die Suffixivcasus für sich besonders zusammen, weil ihre Bildung aus dem einen oder dem anderen Flexiv-

nach in solchen Wörtern das *i* beibehalte (*weskid*, *woodid*) und gebt zu, dass auch der Vocal *e* ursprünglich nicht ausgefallen zu sein scheine, da man noch *mähkid*, *haidid* u. dgl. bisweilen höre

casus im Ganzen sehr einfach ist; nur von dem Essiv und Illat. Sing. ist speciell die Rede, von diesem wegen seiner schon oben besprochenen Doppelform, von jenem, weil sein Suffix nicht immer an denselben Flexivcasus, sondern theils an den Relat. und theils an den Indefin. gehängt wird, die Endung des letzten auch bei den Wörtern der II. Declin. auf s noch zu diesem Behuf eine besondere Veränderung erleidet. Von den übrigen Suffixcasus werden zwar im Plural zahlreiche Beispiele der Ableitung von dem Indefin. Plur. (statt Indefin. Sing.) gegeben, aber ohne dass ihnen eine von den anderen, vom Indefin. Sing. abgeleiteten Formen abweichende Bedeutung beigelegt würde. wie Fählmann wollte. Zuletzt ist noch § 112 eine den Defin., Relat., Indefin., Essiv, Illat., In- oder Adessiv Sing. und Relat. und Indefin. Plur. umfassende Tabelle von allen achtzehn Classen gegeben mit so vielen Beispielen aus jeder, dass dadurch nicht allein von allen vorkommenden mannichfaltigen Mutationen zugleich eine bequeme Uebersicht gewährt, sondern auch das Auffinden der Classe, in welche irgend ein zu declinirendes Wort gehört, sehr erleichtert wird.

Nach der Declination der Nomina spricht Hr. Ahrens etwas unpassend, wie schon oben bemerkt wurde — in demselben zweiten, der Declination gewidmeten Abschnitte zu nächst noch von der Comparation, den Zahlwörtern und Pronomen. Die beiden ersten Gegenstände nehmen nur wenig Raum ein, denn von den Comparativen, welche sämtlich nach der ersten Classe der IV. Declination declinirt werden, war nur über die doppelte Endung *am*, *em* und einige Ausnahmen etwas zu sagen (§ 113 — 115), und von den Zahlwörtern (§ 116 — 117) werden nur die zwölf einfachen Formen der Haupt- und Ordnungszahlen mit ihrer Declinationsweise angegeben, und man wird nicht nur wegen des Gebrauchs der Zahlwörter, sondern auch wegen der Bildung der zusammengesetzten auf die Syntax verwiesen. Von den Cardinalzahlen ist ausser dem Relat. und Indefin. auch der Illat. angegeben, aber nur bei den ersten zehn, bei hundert und tausend fehlt er; bei den Ordinalzahlen, von welchen nur die beiden ersten genau nach einer der früher aufgestellten Declinationsclassen gehen, fehlt er durchaus, auch ist nicht angegeben, wie es sich hier mit dem Plural verhält, welcher bei den Cardinalzahlen nur im Defin. vorkommen soll, und wie, wenn er vollständig vorkommen sollte, sein Indefin. gebildet wird.

Etwas mehr Raum nehmen die Pronomina ein, nämlich die Personal (§ 118), Reflexiva (§ 119), Demonstrativa (§ 120), Relativa und Interrogativa (§ 121), Indefinita (§ 122). — Bei allen ist natürlich auch die Declinationsweise angegeben, da sie sich nicht genau den Nominalclassen unterordnen lassen; auffallend ist es aber, dass dabei einzelne Casus, namentlich Localcasus, übergangen sind. So fehlt z. B. bei den Personalpronomen der Inessiv aller drei Singularpersonen, der Ablativ der ersten und zweiten, der Adessiv der zweiten und dritten, ohne dass jedoch, wie bei den Pluralcasus, ein «etc.» bei den angegebenen stünde. Sind sie nun weggelassen, weil sie

sich leicht nach der Analogie bilden lassen? das gilt ja aber von denen, welche der Verf. angegeben hat, eben so, mit Ausnahme höchstens des Illativa; oder sind sie nicht gebräuchlich? aber Ablativ und Adessiv werden doch wohl bei einer Person so gut vorhanden sein, wie bei der anderen, und von dem bei allen fehlenden Inessiv giebt Fählmann (s. a. O.) das Beispiel *minuss on möistus*. Ob das Pronomen *se* wirklich aus *kee see* entstanden ist, oder ob das abschliessende s hier nicht eben so gut urprünglich sein kann wie in *mis*, besonders da das vom Verf. herbeigezogene *hesse* = *kes* sich wohl noch besser aus *kes se* als aus *kee see* erklärt, muss wohl dahingestellt bleiben; aber die Erklärung von *emb kumb* aus dem finnischen *emmin*, *empiä* abschlagen, verschmähen) scheint jedenfalls zu weit hergeholt, und schwerlich möchte etwas Anderes näher liegen als das finnische *jempi kumpi*; *kumb* (welcher von heiden) ist im Estnischen eine Comparativform; dasselbe sind im Finnischen *kumpi* (von *ku*) und *jempi* (von *jo*), und von dem Wegfallen eines anlautenden j liefert das Estnische auch aus sich selbst Beispiele, wie *ea* = *jää*.

Wichtiger und mehr Gelegenheit zu Neuem bietend ist der dritte Abschnitt, von der Conjugation (§ 123 — 137), und hier ist wieder neben der allernuesten Arbeit von Hrn. Ahrens eine kleine 1812 erschienene Schrift von Fählmann «Versuch die estnischen Verba in Conjugationen zu ordnen» sehr zu berücksichtigen, besonders da sie, obgleich ebenfalls von einem anerkannt gründlichen Kenner der Sprache kommend, doch ein durchaus verschiedenes Conjugationssystem aufstellt. Fählmann hat wie bei der Declination so auch bei der Conjugation besonders den sogenannten Bindevocal in's Auge gefasst, welcher theils die meist einsylbigen Verbalstämme mit den Endungen als ein wirkliches Glied verbindet, theils nur an einigen Stellen hervortritt und an anderen wieder wegfällt, theils endlich ganz schwindet, indem er mit dem ebenfalls vocalisch auslautenden Verbalstamm verschmilzt. So erhält Fählmann vier Conjugationen: I. mit dem Bindevocal a, II. mit dem Bindevocal e, i, u, III. mit zum Theil fehlendem und IV. mit ganz fehlendem Bindevocal; über manche Unregelmäßigkeiten bei den zu einer Conjugation gerechneten Verben soll auch hier, wie in der Declination, die Prosodie Aufschluss geben. Dies Conjugationssystem hat einige Analogie für sich im Lateinischen, ja sogar im finnischen Sprachstamme selbst, so man namentlich im Mokschianischen auch schon eine ähnliche Classification der Verba nach dem Bindevocal versucht hat, und wo der Fählmann'schen I. Conjugation z. B. *lotkama*, *s'ulmama* entspricht, der II. *kerima*, *udyma*. der IV. *sama*, *muma*, *mims*; es ist auch einfach und herab auf leicht erkennbare Merkmale, aber dieses Alles genügt doch noch nicht. Nicht Analogie und einfache Charakteristik sind die Hauptsache, sondern nächst der überall unerlässlichen Konsequenz noch besonders, dass der Theilungsgrund von wesentlichen Merkmalen entnommen sei und nicht bloss äusserliche Aehnliches, aber wesentlich Verschiedenes zusammengestellt werde. Vor diesen Ansprüchen nun besteht das Fählmann'sche Conjugationssystem wohl nicht. Namentlich

die II. Conjugation umfasst sehr Ungleichartiges, nicht nur Verba, welche zum Theil den Bindevocal abwerfen, wie die der dritten, sondern auch Verba mit dem Bindevocal *a*, die eigentlich also zur I. Conjugation gerechnet werden sollten, aber dennoch, weil sie in manchen Theilen den Stammconsonanten ausstossen, hier mit denjenigen Verben der II. Conjugation verbunden werden, welche dasselbe thun — offenbar nach einem ganz andern Eintheilungsgrund, als nach welchem die übrigen Verba geordnet sind: von den dreissigbigigen Verben auf *tema* sagt Fählmann selbst, dass sie „einigermaassen aus der zweiten Conjugation heraustreten“, indem sie viele Stammveränderungen eingehen, die der ersten Conjugation eigen sind. In der dritten Conjugation finden sich alle die Verba, welche im Nomen — sonst erster Infinitiv genannt, bei Ahrens *llativ* — vor der Endung *ma* keinen Bindevocal haben, in anderen Theilen aber bald *a*, bald *e*, bald *i* als solchen annehmen, und diese Verba sind es, welche im Ebstnischen die grösste Schwierigkeit bei der Conjugation machen. Die Regeln, welche Fählmann giebt, sind nicht zureichend, weil sie sich zu sehr an die Beispiele halten, und wenn man sich genau nach diesen richten will, so kommt man wieder in manches Dilemma. Nach dem Paradigma von *võidma* sollen z. B. auch *seadma* und *teadmä* gehen; zwei Seiten weiter werden diese als Ausnahmen aufgeführt; von *petma* und *nutma* ist gesagt, dass sie die Veränderungen von *kama* und ähnlichen nicht eingehen; man erfährt aber nicht, wie sie denn eigentlich conjugirt werden, da sie in keines der übrigen zehn Paradigmen hineinpassen; das Imperfect ist bei *pekama* anders als in den übrigen Beispielen; neben der ersten Person *peksin* steht die dritte *peksis*, aber z. B. *lautsin* bildet nicht eben so *lausis*, sondern *lautsi*. Die IV. Conjugation, wo der auslautende Vocal des Stammes selbst die Stelle des Bindevocals vertritt — wie in den griechischen Verben auf *μ* — enthält überhaupt nur 14 Verba, von denen aber Ahrens eins als falsch bezeichnet, *täima*, wofür man *täidima* sagen müsste.

Es scheint vielleicht ungerecht, von einer kleinen, kaum siebenzehn grossgedruckte Seiten füllenden Abhandlung zu verlangen, dass sie alle ebstnischen Verba conjugiren lehre, zumal da sie nur ein „Versuch“ sein will, „die ebstnischen Verba in Conjugationen zu ordnen“; allein ohne ihr zum Vorwurf machen zu wollen, dass sie nicht etwas Anderes giebt, als sie giebt, dürfte doch hier nicht verschwiegen werden, was man nicht in ihr suchen dürfe. Stellt man aber auch an sie, nur als einen Anordnungsversuch betrachtet, nur die Anforderungen, welche man, wie ihr Verf. selbst am Schlusse sagt, an eine Conjugationslehre machen muss, nämlich 1) „dass jedes Verb durch ein leicht zu findendes äusseres Kennzeichen in seine Conjugation geordnet werden könne“, und 2) „dass eine jede Conjugation durch ihren innern Bau hinlänglich von den anderen sich unterscheide“, so muss ich bekennen, dass meiner Meinung nach nur der ersten einigermaassen Genüge geschehen ist, nicht aber der zweiten.

Die ebstnische Conjugation ist eigentlich nur eine einfache

und einzige, noch mehr als in jener sich Abweichungen in den Endformen finden. Auch in anderem Sinne ist die Conjugation einfach. Es giebt nur drei Modi (Indicativ, Conditional und Imperativ), im Indicativ nur zwei einfache Tempora, im Conditional gar nur eins; ausserdem die dem finnischen Sprachstamme eigenthümlichen Verbalnomina, theils substantivischer, theils adjectivischer Art, von welchen zwei der ersten unserem Infinitiv entsprechen. Ein Theil davon erscheint als Casus eines Wortes, von dem aber eine Grundform nicht mehr da ist, wie etwa in manchen der verwandten Sprachen, auch dienen nicht diese Casus oder das Nomen mit Postpositionen zu mancherlei Satzverbindungen als verkürzte Adverbialsätze, wie den östlichen Finnen statt der ihnen fehlenden Conjunctionen. Das an gebräuchlichen Formen noch ärmere Passiv wird wie im ganzen finnischen Sprachstamm und noch einigen verwandten nicht sowohl durch besondere Endungen, als vielmehr durch eine Augmentation des Stammes unterschieden. Der Indicativ desselben hat das Eigenthümliche, dass er nur in unpersönlicher Gestalt gebraucht wird, und man ist bei dieser unpersönlichen Formen (z. B. *postakse* und *pesti*) uneinig, ob man sie für active oder passive anzusehen habe, d. h. in syntactischer Beziehung, während man sie — sonderbar genug! — in formeller unbedenklich zum Passiv gestellt hat. Es handelt sich nämlich darum, ob man den Gegenstand, welcher im Deutschen Subject des passiven Ausdrucks ist, im Ebstnischen für ein Subject oder Object zu halten hat; im letzten Falle aber müsste die Verbalform denn doch wohl eine active sein. Wenn z. B. „das Pferd wird todgeschlagen“ ebstnisch *hobone lüakse surmaks* heisst, so behauptet Fählmann, *hobone* sei hier Nominativ, und das ebstnische Passiv entspreche also vollkommen dem Passiv anderer Sprachen. In dem folgenden Hefte der Verhandlungen der gelehrten ebstnischen Gesellschaft zu Dorpat (Band II Heft 1) vertheidigt dagegen der Propst Heller seine Ansicht, „dass das ebstnische sogenannte *Verbum passivum* kein Passivum, sondern ein unpersönliches Activum“ sei, so dass man also in dem oben angeführten Beispiele *hobone* nicht für ein Subject, sondern für ein Object des Zeitworts *lüakse* zu nehmen hätte, in einer Form, wie auch der Imperativ das Object zu sich nimmt (*st. hobone*). Ja er geht noch weiter und bestreitet nicht nur, unter Anführung von Zeugnissen finnischer Grammatiker selbst, die Richtigkeit eines bisher im Finnischen angenommenen persönlichen Passiva neben den den ebstnischen entsprechenden unpersönlichen Ausdrücken, sondern will auch dem Ebstnischen ein Passiv überhaupt abschreiben, indem er die wenigen Formen, welche sonst ausser jenen unpersönlichen noch zum Passiv gerechnet werden, anders deutet. Ahrens hat einen Mittelweg eingeschlagen. Er sieht (§ 218) das Subject des deutschen passiven Satzes im Ebstnischen als Object an, führt aber doch fort das Verbum ein Passivum zu nennen und in der Formenlehre als solches aufzustellen. Darin scheint jedenfalls eine Inconsequenz zu liegen. Wenn im obigen Beispiele *hobone lüakse surmaks* das

hobone Object sein soll, wie in *löö hobone surnaks* (schlage das Pferd tod!), warum soll da nicht *luakse* eben so gut activ heissen wie *löö*? — Wie kann man eigentlich sagen, wie Herr Ahrens thut: *kutsutakse* heisst «es wird gerufen», d. i. (dem Sinne nicht der Form nach) «man ruft»? — Das heisst doch mit andern Worten nichts weiter als: *kutsutakse* ist dem Sinne nach activ, der Form nach aber passiv. Wenn man nun im Lateinischen z. B. von *hortor* wohl so sagen kann, so hat das seinen guten Grund darin, dass die meisten Verba dieser Form passive Bedeutung haben, und daher — *a potiori fit denominatio* — diese Form eine passive heissen mag; im Ebstuischen aber, wo dieser Gegensatz von passiver und activer Bedeutung bei gleicher Form nicht vorhanden ist, was Anderes kann dort über das Wesen der Form entscheiden als die Bedeutung? Oder welches äussere Merkmal ist es denn, das *luakse* oder *kutsutakse* absolut zu einem Passivum steinert, ungeachtet seines activen Sinnes? — Sollte es das in andern Theilen des Passiva immer, und meist auch in dem impersonellen Indicativ, vorhandene Wurzelaugment (*i* oder *j*) sein? Dies ist ja aber nicht absolut passivisch, sondern bildet gewissermassen auch das Gegentheil, causative Verba, und seine passive Bedeutung wird, wie oben gesagt, überhaupt angestritten. Die Sache ist jedenfalls noch nicht erledigt; sollte indessen eine gründliche Untersuchung, zu der es hier nicht Ort und Zeit ist, ergeben, dass die besprochenen Formen wirklich passivische sind, so hat man, denke ich, wenigstens nicht nöthig, an einer activen Bedeutung derselben festzuhalten.

Wenn man absieht von dem in sehr vielen Sprachen abweichend conjugirten Zeitwort «sein» und von den durch die Mutation oder Stammflexion veranlassten Ungleichheiten, so ist es nur das Imperfect, wo eine und dieselbe Person, nämlich die dritte im Singular, verschiedene Endungen (*s* oder *i*) annehmen kann, je nachdem die erste auf *sin* oder bloss in gebildet wird. Es ist indessen diese einzelne Verschiedenheit, von welcher auch die üstlichen finnischen Sprachen Analoges bieten, wohl nicht wichtig genug, um daraus einen Grund zur Ausnahme zweier Conjugationen zu entnehmen, und so hat denn auch hier unser neuester Grammatiker, Hr. Ahrens, nur eine einzige angenommen, wovon er § 123 das Paradigma giebt. Bei der mangelhaften Einrichtung der Wörterbücher, welche nicht, wie im Lateinischen, alle Stammformen geben, wovon die übrigen Theile der Conjugation gebildet werden, übernimmt vor der Hand die Grammatik noch das Geschäft, den Lernenden darüber zu belehren, und daher wird es nöthig — wie in der Declination die Nomina — die Verba in verschiedene Classen zu theilen, um das Verhältnisse ihrer Stammformen besser übersehen zu können. Bei einer grossen Anzahl Verben ist der Imperativ, die kürzeste Form, zugleich die einzige Stammform, von welcher alles Uebrige nach einem Paradigma (wie *valama* § 123) ganz gleichmässig und ohne Schwierigkeit durch Anfügung bestimmter Endungen gebildet werden kann, so bei allen drei- und vier-sylbigen Imperativen; bei den meisten ein- und zweisylbigen

aber kommt man wegen der eintretenden Mutation damit nicht aus, und man muss, weil einem Theil der Conjugation die starke, einem anderen die schwache Form zum Grunde liegt, beide kennen. Die starke findet sich immer im ersten Infinitiv (bei Ahrens Illativ), die schwache aber bald im zweiten Infinitiv (bei Ahrens Indefinitiv), bald im Imperativ, und so wäre es zu wünschen, dass ein künftiges Lexicon bei jedem Verbum diese drei Stücke angäbe⁹⁾, die Grammatik brauchte dann nur zu lehren, wie von diesen Stammformen alles Uebrige abgeleitet wird, was Hr. Ahrens § 131 thut, und die unregelmässigen Bildungen anzugeben, nicht aber ausserdem noch lange Verzeichnisse von regelmässigen, was jetzt freilich ganz dankenswerth ist, da aus Gefälligkeit für den Lernenden die Grammatik, wie bei der Declination, auch zum Theil die Function des Lexicons noch übernimmt.

Alle einer Mutation fähigen und unregelmässigen, d. h. nicht ganz genau nach dem aufgestellten Paradigma conjugirten Verba theilt Ahrens in fünf Classen oder Specialconjugationen, und er unterscheidet dabei zunächst zweisylbige Stämme in drei Classen, einsylbige geschlossene und einsylbige offene Stämme zu je einer Classe. Er geht dabei von einem Illativ aus, weil dieser immer zur starken Form gehört, und zeigt nun, wie in den einzelnen Classen sich durch die eintretende Tenuation Imperativ und Infinitiv zum Illativ verhalten. Der Stamm ist, was nach Abwerfung der Endung *ma* vom Illativ übrig bleibt, der letzte Vocal und Consonant dieses Stammes wird Stammvocal (bei Fählmann Bindevocal) und Stammeconsonant genannt, und der letzte ist ein freier oder gebundener in demselben Sinne, wie der Verf. diese Ausdrücke bei der Declination gebraucht. Die Verschiedenheit der Indefinitivendung (*ia* oder *da*) macht er nicht von der Prosodie abhängig, wie Fählmann, sondern von der Mutation. Die erste Classe enthält die Verba, deren Stammeconsonant frei und der Tenuation fähig ist (z. B. *ökama*, *uskuma*, *hüppama*, *noppima*, *leikama*, *rääkima*); die zweite die mit gebundenem *d* oder *g* (z. B. *kaduma*, *siduma*, *lugema*); die dritte die mit gebundenem *l*, *n*, *r*, *s* und darauf folgendem Stammvocal *e* (z. B. *tulema*, *panema*, *surema*); die vierte die mit einem der Tenuation nicht fähigen Stammeconsonanten, welche also ganz genau nach dem Paradigma gehen (z. B. *paluma*, *iduma*, *katsuma*); zur fünften Classe gehören die Verba, deren Stammvocal vor der Illativendung elidirt ist (z. B. *leidma*, *tahma*, *kastma*), und zur sechsten die, wo der

9) Renvall giebt in seinem finnischen Wörterbuche von jedem Verbum das Präsens und den Infinitiv, dies genügt aber im Ebstuischen nicht, denn das Präsens wird zwar immer vom Imperativ gebildet, und dieser hat immer die starke Form, wenn der Infinitiv die schwache hat (*viska*, *visata*) und umgekehrt (*usu*, *uskada*), so dass Präsens und Infinitiv allerdings immer die starke und schwache Seite der Conjugation repräsentiren, allein der Illativ des Infinitivs, welcher immer zur starken gehört, verhält sich nicht immer gleichmässig zu Präs. und Infinitiv, z. B. *viskama*, *viskama* und *maksma*, *maksma* — *uskada*, *uskama* und *anda*, *omama*, daher eben müsste ein ebstuisches Lexicon den Illativ mit angeben.

Stammconsonant fehlt. Die beiden letzten Classen entsprechen, wie man sieht, der dritten und vierten Conjugation Fählmann's, und die vier ersten Classen enthalten seine erste und zweite. In jeder Classe sind diejenigen Verba bemerkt, welche einzelne Unregelmäßigkeiten zeigen, und in den drei ersten diejenigen, bei welchen die Mutation, welche eintreten könnte, dem Sprachgebrauche gemäss unterbleibt, so dass sie, wie die der vierten Classe, ebenfalls unverändert nach dem Paradigma (*scalamä*) gehen (z. B. *poegema*, *jahtuma*, *ägama*, *pätema*). Wenn die Aufzählung dieser ganz vollständig ist, was ich wegen des leider noch fehlenden vollständigen

Wörterbuches nicht beurtheilen kann, so ist es möglich, nach diesem Conjugationssysteme jedes ehnatische Verbum richtig zu conjugiren, und es ist dem Declinationssysteme noch vorzuziehen, so wie es, meiner Ansicht nach, auch vor dem Fählmann'schen Conjugationssysteme entschieden den Vorzug verdient, nicht bloss durch grössere Consequenz, sondern auch durch den auf den inneren Bau der Verba beruhenden und somit von natürlicheren und wesentlicheren Merkmalen genommenen Eintheilungsgrund.

[Schluss folgt.]

BULLETIN DES SÉANCES DE LA CLASSE.

SÉANCE DU 3 (15) AOÛT 1855.

M. Brossel présente un abrégé de l'histoire ancienne de la Géorgie en russe, sous le titre: «*Очеркъ древнейшаго сѣвернаго Египта до 1469 г., въ сопоставленіи съ нѣмъ*». L'idée fondamentale de cet essai consiste, à faire entrer dans l'histoire ancienne de la Géorgie non seulement les grands faits consignés dans les annales géorgiennes, mais encore les détails fournis par les monuments et par les sources étrangères, occidentales et asiatiques; les dates reconnues certaines, telles qu'elles ont été discutées dans les notes et additions de la traduction du texte géorgien, y seront aussi admises. Un semblable travail sera exécuté plus tard sur l'histoire moderne.

M. Schiefner présente une note intitulée: *Ueber den Mythengehalt der finnischen Märchen*. Elle sera insérée dans le XIII^e volume du Bulletin historico-philologique.

Le même académicien présente et recommande à l'insertion au Bulletin un mémoire de la part de M. Wiedemann, portant le titre: *Ueber die neueste Behandlung der ehnatischen Grammatik*.

Lu une communication de l'Académie Royale de Berlin, cotée 2 août 1855, à laquelle est joint un office du 11 juillet de l'Ambassade de Prusse près le Cour de Russie, dont le teneur est que le Président du Conseil des Ministres M. de Mauvoulff a délégué au désir de l'Académie Impériale de St.-Petersbourg en ce que M. Schirren à Riga est autorisé à publier les copies des itinéraires («*Marchenroten*») lithuaniens faits par disposition de l'ordre prussien au XIV^e siècle, dont il a besoin pour la rédaction d'un ouvrage.

Lu une lettre datée Calcutta, le 17 mai 1855, de la part du Rajah Bahadour Radhakant, par laquelle il témoigne sa profonde gratitude de l'envoi du lexique sacré, en termes fort flatteurs pour les auteurs, MM. Böhtlingk et Roth, et prie l'Académie de lui faire parvenir les bonnes feuilles de la continuation de cet ouvrage, au fur et à mesure du tirage.

Lu une lettre de M. Bonnell, domicilié à St.-Petersbourg, accompagnée d'un manuscrit, intitulé: *Erste Abtheilung der Litindisch-Russischen Chronographia von Rurik bis 1237, mit erläuternden und beweisenden Excursen*. M. l'académicien Kunik fera l'examen de ce travail dont a été chargé M. Bonnell par son entremise.

Reçu des observations sur la conglaciation et la débâcle des rivières Nericha, Schika et Onon dans la Sibirie orientale, et de la rivière Vaga au gouvernement Volodga, de la part de M. Yourensky à Nertschinsk. Ces observations ont été remises à M. Vosselovsky.

Conformément à une décision antérieure, la Classe procède en ballement de M. Vosselovsky au grade d'académicien extraordinaire.

M. Vosselovsky, ayant réuni la majorité des votes, est en conséquence proclamé élu.

En remplacement de M. Brossel dont le terme est échu, M. Vosselovsky est nommé membre du comité administratif.

SÉANCE DU 17 (29) AOÛT 1855.

M. Kunik soumet à la Classe les mémoires manuscrits de Jérémie Paulze, Jossilier de la Cour sous les règnes de l'Impératrice Elisabeth, de Pierre III et de Catherine II. Le jugement de M. Ostrowsky confirmant l'opinion émise par M. Kunik, que ce manuscrit contribue à éclaircir l'histoire du XVIII^e siècle, la Classe se décide à l'acquiescer.

Par un arrêté antérieur (le 11 novembre 1853) la Classe avait résolu de publier au frais de l'Académie une traduction de l'histoire sainte du Nouveau Testament, faite en langue thouchée par le prêtre Taisserov, ayant soin de demander préalablement l'autorisation de l'Exarque de Géorgie qui a eu l'obligeance de faire l'envoi du dit manuscrit. A la proposition de M. Schiefner la Classe charge le Secrétaire de s'adresser à l'Exarque relativement à cette affaire.

Lu une lettre de M. Rafn, Correspondant de notre Académie, par laquelle il donne communication à l'Académie d'un envoi contenant son ouvrage par rapport à une pierre runique danoise datant du XI^e siècle et découverte dans les rues de Londres en 1852. M. Rafn fait en même temps mention qu'il est parvenu, au moyen d'un nouveau procédé, à déchiffrer les inscriptions sur les bords du lion du Pirée à Venise. Reçu pour avis.

Lu une lettre de M. Stenislès Julien, Correspondant de notre Académie, accompagnée du titre d'un ouvrage qui est en voie d'impression et qui traite de la fabrication de la porcelaine, travail basé sur des documents chinois. Le savant sinologue annonce également que sa traduction des relations des voyages des pèlerins chinois s'entendra au delà des bornes tracées par un projet primitif et formera 5 volumes in 8^o.

La Classe, en conséquence d'une décision prise précédemment, procède à l'élection d'un membre à siéger dans la Commission chargée de la révision de l'Archives de l'Académie. M. Kunik est nommé par une majorité de 8 votes sur 10.

Émis le 9 octobre 1855.

DES SCIENCES HISTORIQUES, PHILOLOGIQUES ET POLITIQUES

DE

L'ACADÉMIE IMPÉRIALE DES SCIENCES

DE SAINT-PÉTERSBOURG.

Ce Recueil paraît irrégulièrement par feuilles détachées dont vingt-quatre forment un volume. Les abonnés recevront avec le dernier numéro l'enveloppe, le frontispice, la table des matières et le registre alphabétique du volume. Les comptes rendus annuels de l'Académie entreront dans le corps même du Bulletin; les rapports sur la distribution annuelle des prix Démidoff y sont annexés en guise de suppléments. Le prix de souscription, par volume, est de trois roubles argent tant pour la capitale que pour les gouvernements, et de trois thaler de Prusse pour l'étranger.

Ou s'abonne à St.-Petersbourg chez Eggers et Cie., libraires, commissionnaires de l'Académie, Nevsky-Prospect, No. 1 — 10. Les abonnés des gouvernements sont priés de s'adresser au Comité administratif (Комитетъ Имперскаго), Place de la Bourse, avec indication précise de leurs adresses. L'expédition des numéros se fera sans le moindre retard et sans frais de port. Les abonnés de l'étranger s'adresseront, comme par le passé, à M. Léopold Voss, libraire à Leipzig.

SOMMAIRE. MÉMOIRES. 2. Sur les derniers travaux relatifs à la grammaire estonienne. WIEDEMANN. (Fin.) 3. Sur les Koriaks et les Tchoukches. DITTMAR. BULLETIN DES SÉANCES. CHRONIQUE DU PERSONNEL. ANNONCES BIBLIOGRAPHIQUES. RECTIFICATIONS.

MÉMOIRES.

2. UEBER DIE NEUESTE BEHANDLUNG DER EHSTNISCHEN GRAMMATIK. VON FERDINAND WIEDEMANN. (Lu le 3 août 1855.)

(Schluss.)

Nach der Classeneintheilung, wobei nur die drei Grundformen des Zeitworts berücksichtigt werden, giebt der Verf. (§ 131 — 141) an, wie von diesen die übrigen Verbalformen abgeleitet werden, denn das vorausgestellte Paradigma (scalam) genügt dazu in so fern nicht, als dort ein Unterschied zwischen starken und schwachen Verbalformen wegfällt, und § 142 wird dann zur leichteren Uebersicht noch eine Tabelle gegeben, wie bei der Declination. Darauf folgt die allen Sprachen des finnischen Stammes eigenthümliche, besondere negative Conjugation und etwas über den in Volksliedern vorkommenden und von den alten Grammatikern noch angeführten, in der Volkssprache aber, wenigstens des reval-ehstnischen Dialekts, jetzt ganz verschollenen Coniunctiv. Der letzte Paragraph dieses Abschnitts, mit der besonderen Ueberschrift „Zusatz“, giebt an, „wie auf naturgemäsem Wege von dem Imperativ, als dem wahren Verbalstamme, der Indefinitiv durchgängig abzuleiten wäre“. Da sich indessen diese Ableitung, wie der Verf. selbst zugiebt, nicht mit Sicherheit überall bezeichnen lässt, so erscheint dieser Zusatz eigentlich

ganz missig; mit der Annahme und Angabe einer Stammform wird doch weder Grammatik noch Lexicon sich begnügen können.

So befriedigt ich mich von des Hrn. Verf. Behandlung der ehstnischen Conjugation im Ganzen erklärt habe, so kann ich doch nicht umbin, gegen Einzelnes darin noch einige Bemerkungen zu machen.

In der Ordnung der sechs Classen möchte die vierte besser die erste Stelle einnehmen, da sie ganz nach dem Paradigma flectirte Verba enthält, und sich also naturgemäss wohl diesem zunächst anschliesst.

Von dem *Modus infinitivus* (eigentlich *Nomen actionis*) sagt der Verf. (§ 124), dass sein Indefinitiv (z. B. *süa*) dem deutschen Infinitiv entspreche, das thut ja aber der Illativ (z. B. *süma*) auch. Dieser letzte, so wie die drei folgenden Infinitiva (z. B. *süomas*, *süomast*, *süomata*) sollen echte Nominalcasus sein, von denen man auf eine Definitivform auf *m* (z. B. *süüm*) zurückschliessen könne. Davon sagt der Verf. weiter: „so hat es (das Nomen) auch wirklich gelaute, denn Joh. Gutslaff führt als Verbalnomina an: *scalam* (Trichter) von *scalamä*, *etepanem* (Riegel) von *etepanema* (vorlegen) und *sadam* (Mäuse-falle) von *sadama* (fallen). Heut zu Tage ist noch *sodam* übrig in der Bedeutung Haken, denn *sadama* heisst in der Schiffersprache: anlanden“. Warum zieht wohl der Verf. hieher nicht auch Wörter wie die (§ 166) von ihm angeführten *käim* Gang (von *käima* geben), *loom* Geschöpf (von *loomä* schaffen), *süüm* Essen (von *süüma* essen), *süüm* Kraft (von *süüma* vermö-

gen;? Man sollte doch denken, dass dies noch eher Verbalnomina sind als Trichter, Mäusefalle, Riegel und Hafen.

Von der dritten Classe (§ 129) wo die Tenuation den Indefinitiv treffen soll, nicht den Imperativ, wie in der vorhergehenden Classe, sagt der Verf., dass der Indefinitiv eigentlich die stärkere Form habe (*ole, olla* — *päne, panna*), aber wie die schwächeren behandelt werde. Das ist wohl anders! — Vergleicht man die Verba dieser Classe, welche keine Mutation erleiden (*pötena, pöiden* — *munnena, munneda*), so sollte von *olema, paenema* u. dgl. der Indefinitiv ebenfalls ohne Mutation *oleda, paeneda* heissen; daraus wird durch Elision, welche dieser Classe eigen sein soll, zunächst *olda, panda* und daraus durch die gewöhnliche Assimilation (also Tenuation) *olla, panna*; es sind also diese Formen und ähnliche (wie *minna, surra* etc.) nicht verstärkte, sondern im Gegentheil gewissermassen doppelt geschwächte, durch Elision und Assimilation. Dass man *kusta, presta* spricht s. *kusta, pestä* (durch Elision st. d. vollständigen *kuseta, pesteta* ist s. oben die Anm. I) eine durch die Natur der Sprachorgane, welche sich sträuben starke und schwache Consonanten zu verbinden, herbeigeführte und darum auch in anderen Sprachen vorkommende Mutation (vgl. *scribo, scripti* — *lego, lectus* — *γράφω, ἑτεροπύπτω* — *λέγω, ἑλεγκται* — *ἐκτάω, ἐγέρω* — *ἐπτά, ἑβδόμεν*). Will man diesen Uebergang des *d* in *t* hier eine Formel nennen, so habe ich nichts dagegen, man muss aber nicht übersetzen, dass die Verstärkung ja dann nicht, nach dem bei allen anderen Fällen der Art in der Formenlehre befolgten Princip, mit dem Wortstamm etwas zu thun hat, sondern nur die Endung trifft, und bei allen übrigen Verben dieser Classe, die nicht *a* zum Stammvocal haben, kann ohnehin von einer Verstärkung gar nicht die Rede sein, wenn man die Verdoppelung des Stammconsonanten nicht ganz äusserlich auffassen will, ohne auf den Grund der Sache zu gehen.

In der fünften Classe ist bei der Angabe über die Bildung des Indefinitiv (er setzt an die Stelle der Ilativendung nach *a*: *ta*, nach *d* oder *t* ein blosses *a*) auf Verba wie *laskma, tapma* nicht Rücksicht genommen. Das letzte ist unter den durch Elision tenuirten nachher als Besonderheit anzugeben, das erste aber steht ohne Weiteres neben denen auf *tma*, und zwar mit doppelter Indefinitivform, *lasta* und *laska*; die erste dieser beiden wäre regelmässig gebildet von *lasema* nach der dritten Classe, und nach Fählmann sollen *lasema* und *laskma* neben einander vorkommen; Ahrens erwähnt dessen nicht.

Noch in ein Paar anderen Punkten hat Hr. Ahrens Angaben von Fählmann nicht mit aufgenommen, aber auch nicht widerlegt, so dass also der Lernende glauben muss, dass *adhuc sub iudice lis est*. — So unterschreidet Fählmann den Imperativ und Indefinitiv von *tappa* durch Betonung der Endsyllbe (*tappa* und *tappä*), wofür Ahrens in derselben Weise wie bei dem Relativ und Indefinitiv der Declination einen einfachen und verdoppelten Consonanten vor dem Endvocal anwendet (*tapa* und *tappa*, wie *suka* und *sukka*, bei Fählmann *suka* und *sukka*); Fählmann macht aber diesen Unterschied auch

da, wo eine Unterscheidung durch den Consonanten nicht möglich ist, wie *pista* und *pišta*, welches Verb nach Ahrens Imperativ und Indefinitiv gleichlautend haben soll (§ 132). — Die Verba der fünften Classe auf *tma* sollen im Particip des Passivi, welches hier vom Imperativ abgeleitet wird, den Stammvocal ebenfalls elidiren, wie im Ilativ, z. B. *uötied* von *uöia* (*uöidä*); nach Fählmann haben sie vor der Endung *tud* noch einen Vocal *e*, also *uötiedud*. — Die Verba derselben Classe auf *tma* mit vorhergehendem kurzen Vocal sollen in dem nämlichen Particip das *t* elidiren, z. B. *maetud*, *uötied* st. *maetud*, *uötiedud* von *matna*, *uöima*; Fählmann nimmt hiervon aus *petma* und *nutma*, Ahrens nur *petma*; sollte er also von *nutma* (weinen), welches § 131 unter anderen Verben dieser Form erwähnt wird, und doch wohl eben so gut ein Passiv haben kann wie *naerna* (lachen), wirklich das Particip *nutud* bilden?

In dem vierten Abschnitt (§ 148 — 164) handelt Hr. Ahrens von den Adverbien (§ 148 — 160), Präpositionen (§ 161 — 162), Conjunctionen § 163, und Interjectionen § 164). — Ursprüngliche Adverbe scheint er nicht zu statuiren, denn er theilt die Adverbe überhaupt ein in 1) solche, die durch Nominalcasus und 2) solche, die durch an Nominalcasus oder Verbalformen gefügte Endungen dargestellt werden, und zu den ersten zieht er auch die Formen von dunkler Herkunft oder mit räthselhafter Endung (§ 157), welche sich auf keine von beiden angegebenen Arten herleiten lassen. Bei der Deutung der Formen zieht der Verf. sehr häufig das Finnische herbei, was bei der nahen Verwandtschaft beider Sprachen allerdings sehr natürlich und im Allgemeinen wohl auch zu billigen ist; im Einzelnen aber scheint er mir hier und da theils zu willkürlich zu verfahren, theils sich zu ängstlich und schlawisch an das Finnische zu halten, wo eine Deutung aus dem Esthnischen eben so nahe zu liegen scheint. So wird *peataa* in der Formel *oma peataa* (dem eigenen Kopfe nach) für einen Indefinitiv erklärt und auf das finnische *päätänsä* zurückgeführt; die ganz gleich ansehenden *körgetaan*, *lain-taan* u. dgl. nach der Höhe, Breite) sollen Definitivformen sein und werden mit den finnischen *korkeutensa*, *leveytensä* zusammengestellt, und man sieht nicht, warum dies nicht eben so gut Indefinitivformen sein können, finnisch *korkeuttansa*, *leveyttänsä*. — Wenn *uhte pukko* (immerfort, in einem Athem) ein Indefinitiv ist, so ist wohl *pukko* verdreht st. *pukku* § 63; und warum nicht *uht* nach § 116? — Unter der Rubrik des Adverbials (§ 153) sind sehr mannichfaltige Formen zusammengefasst, zum Theil solche, die genau wirklichen esthnischen Casus entsprechen, welche eben so gut adverbialisch gebraucht sein könnten, z. B. *wäigist* (gewaltsam, als Relat. Sing. vgl. § 159). — *Hoopis* (ganz und gar) soll ein Inesiv sein § 152, obgleich es durch vom plattdeutschen *hopeis* hergeleitet wird. — Von *ülesse* und *hürmas* war schon im Anfang die Rede. Wenn auch im Finnischen *yls* für eine Verkürzung des Factiva *ylksi* genommen wird, so liegt es doch gewiss im Esthnischen eben so nah, *yls* für eine Verkürzung des ebenfalls gebräuchlichen *ülesse*, und dieses für einen regelmässig ge-

bildeten und in der Bedeutung gar wohl und noch besser als der Factiv entsprechenden Illativ zu nehmen; wenn die correlativen Localcasus nicht daneben auch im Gebrauch sind, so darf dies wohl weiter nicht befremden, da dasselbe auch sonst der Fall ist. z. B. in dem bald darauf auf derselben Seite angeführten *püraut*, ein Elativcasus ohne die correlativen *püraus* und *pürause* (oder *pürra*, wie man in Dorpat spricht). — Eben so stehen dem *hirmus*, als Definitiv genommen und nicht — wie der Verf. will — als Verkürzung des finnischen Relativs *hirmuisen* ¹⁰⁾, nicht nur andere, ebenfalls im Definitiv als Adverbe gebrauchte Substantive zur Seite, sondern es ist auch im Ehnischen, wie in anderen Sprachen, der Fall nicht sehr selten, dass Adjectiva (z. B. *voimatu*, *määratu*, *launis*, *hijä* ¹¹⁾) in unveränderter Form zugleich als Adverbe dienen. — Die Bemerkung über den adverbial gebrauchten Ablativ (§ 153) scheint keinen rechten Grund zu haben. Es heisst dort nämlich: «alle Adjective auf *lik* bilden Adverbe durch ihren Ablativ (*avalikult* öffentlich, *möitilikult* verständig etc.), aber von den anderen Adjectiven steht der Ablativ nicht als Adverb, sondern statt des Essivs». Wenn nun aber solche angebliche Vertreter des Essivs selbst adverbial gebraucht werden? — Der Verf. hat in der Syntax (§ 319) den Satz «*oli hijält kotu-herraks*» (er war vor Kurzem Gemeinderichter), und man sieht in der That nicht ein, warum hier der Ablativ, der offenbar auf adverbale Weise gebraucht ist, dazu erst hätte den Umweg durch den Essiv machen müssen, und nicht sollte geradezu selbst als Adverb gebraucht sein können, so wie das in § 153 als Beispiel angeführte *avalikult*. — *Hijä* ist § 159 zu den Adjectiven gerechnet, welche der Form nach Adverbe sind, weil sie nicht declinirt werden, im folgenden § 160 gar zu den Adverbien selbst, aber gewiss mit Unrecht, denn es hat ja nicht bloss den Factiv allein, wie Hr. Ahrens § 159 sagt, sondern auch den Ablativ, wie wir eben gesehen haben. — Zu den Adverbien ist sonderbarer Weise (§ 150) auch «nichts» gezogen; der Indefinitiv (*ei ühtegi* etc.) ist hier eben so wenig Adverb, wie der Definitiv *ei ükski* § 122 «Niemand».

Den Präpositionen hat der Verf. ihren in anderen Sprachen gebräuchlichen Namen gelassen, obgleich der bei weitem grössere Theil im Ehnischen Postpositionen sind; die Syntax giebt später Auskunft darüber, welche vor und welche hinter dem von ihnen regierten Worte stehen. Es sind daher Nominalcasus, und viele dienen zugleich als Adverbe. *Wasta* steht doppelt, zuerst unter denen, welche die Illativform haben, und dann mit *uastaus* und *uastast* unter denen, welche auf die Fragen «wohin», «wo», «woher» in drei verschiedenen Casus vorkommen. — Ueber das zu den Definitivformen gerechnete Suffix *ga* habe ich schon oben bei der Declination

meine abweichende Meinung ausgesprochen, eben so über die angeblich aus der Endung des finnischen Illativs entstandene suffigirte Präposition *ni*. — Bei den Präpositionen, welche in drei Casusformen vorkommen sollen, sind manche Versehen vorgefallen. Es sind nämlich dazu auch gezogen die nur in zwei Casus vorkommenden *laasa*, *kaana* und *eale*, *eel*; unter den im Illativ, Inessiv und Elativ gebrauchten steht auch *taha*, *taga*, *taka* oder *tagant*, welche im § 155, worauf der Verf. selbst zurückweist, als Relativ, Essiv und Indefinitiv bezeichnet werden; dass auch welche in vier Casus vorkommen (*uastu*, *uasta*, *uastas*, *uastast* — *keski*, *keskele*, *keskel*, *keskeltä*), ist nicht erwähnt worden.

Wenn das Suffix *ks* aus dem Fragewort *kas* (lat. *num*) verkürzt ist, so kann wohl *paljaks*, *kaaks*, *kunniks* *mituks* nicht heissen «wie viel? wie lange? auf wie lange? wie viele?», sondern bloss «viel? lange? auf lange? viele?» (lat. *num multum*, nicht *quantum* etc.), so wie die dauehen stehenden «joka schau? *uuelaks* noch?» und so müssten denn die in der Syntax gegebenen Beispiele «*kaaks talvel seda püüta* — *uuelat on?*» und «*paljaks mind on?*» (§ 202 und 203) auch nicht heissen «wie lange hat man denn im Winter etwas vom Tageslichte?» und «wie gross bin ich denn?», sondern eigentlich «hat man denn wohl im Winter lange etwas vom Tageslichte?» und «bin ich denn etwas Grösses?».

Der fünfte Abschnitt (§ 165 — 185) spricht von der Wortbildung durch Ableitung und Zusammensetzung, darunter auch von der in dem ganzen finnischen und den verwandten Sprachstämmen so wichtigen, durch Augmentation des Verbalstammes hervorgebrachten Nuancirung des Verbalbegriffes, worin aber das Ehnische — gegenwärtig wenigstens — viel ärmer ist als seine Verwandten. Hr. Ahrens führt nur causative, frequentative und frequentativ-causative an, was in Vergleich mit dem nächsten finnischen Volkszweige, in Finnland, allerdings als eine grosse Armuth erscheint.

Mit diesem Abschnitte schloss in der älteren Ausgabe die Formenlehre; die neue fügt noch zwei hinzu, nämlich über die Dialekte (§ 186 — 191) und über die Volkslieder (§ 192 — 200).

Den Dialektverschiedenheiten will Hr. Ahrens nur lexikalische, nicht grammatische Bedeutsamkeit zugestehen. Es leide keinen Zweifel, dass die Volkssprache in ganz Ehtland denselben grammatischen Gesetzen folge. Dies wird von dem grammatischen Bau der Sprache gewiss Jeder zugeben, aber wohl kaum von der Flexion. Wenn Jemand es unternähme eine Grammatik zu schreiben, und dabei ausschliessend nur die Sprechweise seiner nächsten Umgebung berücksichtigen wollte, so könnte die Formenlehre leicht in manchen Stücken etwas Anderes lehren, als die von Hrn. Ahrens. Er könnte z. B., um nur bei einem Paar von unserem Verf. selbst angeführten Stücken stehen zu bleiben, den Factiv auf *s* bilden statt auf *ks*, oder das Präsens auf *see* statt auf *kaa*, und dies wäre denn doch mehr als lexikalische Abweichung. In dem Gebrauch oder Nichtgebrauch der Stammflexion in Declination und Conjugation führt der Verf. selbst viele Ab-

10) Uebrigens giebt auch Renvall in seinem finnischen Wörterbuche nichts an von einem Gebrauche des Genitivs (Relativs) *hirmuisen* als Adverb.

11) Dass *hijä* wirklich Adjectiv ist, darüber vgl. das gleich unten Gesagte.

weichungen an, und es giebt deren ohne Zweifel noch mehr. So habe ich z. B. noch neulich auf dem Lande von *hoidma* den Imperativ nicht mit der schwachen, wie Hr. Abrens angiebt, sondern mit der starken Form gehört (*hoida* statt *hoia*). Mit welchem Rechte der Verf. solche Dialektverschiedenheiten fehlerhafte Formen nennt, verstehe ich nicht. Meines Bedünkens ist die Sprache einer Gegend vollkommen eben so berechtigt, wie die einer anderen; wie viel Fehler könnten sich sonst z. B. Würtenberger und Mecklenburger einander vorwerfen, oder aus grösserer Nähe Reval- und Dorpatisten? Und wenn man dem Esthnischen in Dorpat seine Selbständigkeit unangefochten lässt, warum nicht auch dem in Oberpahlen, Fellin, Pernau u. s. w. — Fehler würde der Schwabe etwa dann begehen, wenn er den Dialekt des Mecklenburgers sprechen wollte und dann gegen diesen verstiesse, oder wenn er beim Gebrauche der jetzt einen Dialekt für sich bildenden hochdeutschen Schriftsprache hier und da sein Schwäbisch einmischte, aber die im Esthnischen bisher vorzugsweise geltende Schriftsprache erkennt ja Hr. Abrens selbst nicht für zu Rechte beständig an, und eine bessere hat noch nicht allgemeine Anerkennung und Annahme gefunden, so dass von Fehlern gegen diese noch eben so wenig die Rede sein kann, wie von Verstössen des einen gesprochenen Dialektes gegen den anderen.

Ueber den Werth der Volkslieder in sprachlicher Hinsicht urtheilt Hr. Abrens sehr ungünstig. Er sagt von ihnen: »ihre Sprache enthält neben echten alterthümlichen (d. h. finnischen) Formen eine Unzahl willkürlich gemachter Anhängsel und Einschübe!«, und »wer die Gesetze der Sprache kennt, der sieht fast in jedem Liede die widerwärtigen Spuren der Verwesung.« — Wenn man auch etwas hiervon zugeben muss, so glaube ich doch, dass der Verf. hier viel zu weit geht. Die esthnischen Dichter sind allerdings jetzt in demselben Falle wie die späteren griechischen Epiker, dass sie sich nämlich einer Sprache bedienen, welche nicht mehr ganz so im täglichen mündlichen Verkehr lebt. Die Sprache ihrer alten Volkslieder ist durch ihre Form für den rhythmischen Fall der esthnischen Dichtkunst so geeignet, dass auch in der neueren Zeit die Dichter sich ihrer bedienen wollen, und da kann es allerdings nicht fehlen, dass man sie jetzt nicht mehr gebrauchte und daher missverständliche Form an unrechten Orte angewandt wird, denn der Ehdte hat nicht den Vortheil, dass ihm seine alte poetische Sprache geflüssentlich durch Lesen und Lernen immer einigermassen lebendig erhalten wird, wie dem späteren Griechen der Homer; es mag auch sein, dass der esthnische Dichter sich des Rhythmus wegen — wie Homer auch schon an unzähligen Stellen — Dehnungen erlaubt, welche weder seine jetzige Sprache kennt noch das Finnische; aber soll denn dem armen esthnischen Dichter gar keine der Freiheiten nachgesehen werden, die man dem Griechen unbedingt zugesteht, soll er allein unter den Dichtern aller Völker sich keinen Zoll breit von der Sprache des gemeinen Lebens entfernen dürfen? — Hierbei ist noch ein anderer Umstand wohl zu berücksichtigen. Durch die

sehr dankenswerthe Bemühung des Hrn. Neus sind die esthnischen Poesien einer grösseren Kreise zugänglich geworden, er hat aber die grosse Anzahl der in drei Abtheilungen mit deutscher Uebersetzung herausgegebenen Lieder bei weitem gröstentheils nach fremden Aufzeichnungen in den verschiedensten Gegenden des Esthlandes geben müssen, und da wird es gewiss Jeder billigen, dass er nicht mit vor-eigiger Kritik alle nach einem im Voraus gemachten Muster in eine gleiche Form brachte, sondern sich alles eigenmächtigen Hinein corrigens enthielt. Daher mag es wohl sein, dass hier und da auch etwas von dem Aufschreibenden nicht richtig gehört und aufgefasst worden, es ist aber gewiss ein geringeres Uebel, dass dergleichen stehn blieb, als wenn damit vieles Andere zugleich mit verwischt wäre, was wirklich richtig und sogar noch in der Umgangssprache lebend ist. Hr. Abrens will aber dem Dialektischen auch nicht einen Fuss breit Raum lassen. Da er von dem Satze ausgeht, »ursprünglich war die esthnische Volkspoesie mit der finnischen Eins, wie die Sprache selbst mit der finnischen Eins war«, so hat er zu der Beurtheilung jeder von der neuesten Grammatik abweichenden Form kein anderes Maass als das Finnische; was nicht mit diesem übereinstimmt, soll falsch sein, und doch ist auch beim Finnischen selbst nur auf das neue Finnische der Grammatiker und Lexicographen Rücksicht genommen, nicht auf die mannichfaltigen Dialekte, nicht auf die alte Sprache. Von den Ungerechtigkeiten, in welche Hr. Abrens dabei verfallen ist, hier nur einige Beispiele.

»Die Formen des Definitivs«, sagt er (§ 193), »haben sich gröstentheils in ihrer ursprünglichen Reinheit erhalten, denn er endet auf den Stammvocal, und dieser lebt in der Prosa noch fort, zwar nicht mehr im Definitiv, aber doch in den übrigen Casus. Daher die richtigen Formen *arga, tarka, uaktu* etc., *suuri, noori* etc. Dagegen falsche Formen *saare, järve, tähte* etc.« — Warum falsch? Weil sie im Finnischen *saari, järvel, tähti* heissen! Können sie denn darum nicht im Esthnischen *saare, järve, tähte* geheissen haben? oder sollte diesen Wörtern das Finnische näher sein als das Esthnische selbst, welches auch jetzt in diesen Wörtern den Stammvocal *e* hat, nicht *i*, und ist denn nicht oft genug auch jetzt der Stammvocal im Esthnischen ein anderer als im Finnischen? — *I* und *e* verhalten sich aber im Auslaute eben so wie *u* und *o*; in Beziehung auf die beiden letzten sind bis in die neuesten Zeiten noch die besten Sprachkenner nicht einig, ob man z. B. in der Relativendung besser *u* oder *o* schreiben soll, und unser Verf. selbst, der sich für *u* entschieden hat, giebt zu, »dass es der Ehdte wie ein halbes *o* ausspricht (§ 36)«, also dass das *o* in dem Laute gerade so viel Antheil hat wie das *u*; warum sollte es nicht mit *e* und *i* eben so sein können, dass in den Wörtern auf ein kurzes *i* die Sprache zwischen diesem und dem *e* so schwankt, dass man je nach Gegenden, Individuen, ja nach den zunächst stehenden anderen Vocal- oder Consonantenlauten bald deutlicher *i*, bald *e* zu hören vermeint. Ich habe noch neulich selber im Morwischen die Erfahrung gemacht, wo ich, wenn ich auch

meine Beobachtung auf ein und dasselbe sprechende Individuum beschränkte, dennoch in denselben Auslaute bald mehr *e*, bald mehr *i* hörte. Hr. Ahrens selber hat S. 112 *•kerle* (*kerli*) in der Sprache, was ich nicht anders verstehen kann, als dass entweder beide Endungen — *e* und *i* — gebraucht werden, oder dass der Schlussvocal so zwischen *e* und *i* schwankt, dass es schwer ist, sich in der Schrift ausschliesslich für das eine zu entscheiden und das andere zu verwerfen. Ich halte es nicht für unmöglich, dass ein recht gewissenhafter Aufzeichner in Liedern nicht nur aus verschiedenen Zeiten und Gegenden, sondern auch in denselben, und von demselben Individuum gesprochen, sowohl *saari, järvei, wie saare, järvee* hören und schreiben kann, ohne dass man berechtigt wäre, nur eins davon für richtig anzunehmen, das andere durchaus zu verwerfen bloss auf den Grund hin, dass die finnische Schriftsprache nur jenes hat, aber nicht dieses. Die finnischen Dialekte wechseln ja selbst so mannichfaltig in den Vocalen überhaupt und in den Endsyblen in's Besondere, dass nach der finnischen Schriftsprache ein Maassstab für das Ehnische, das ihr doch noch viel ferner steht als die finnischen Volksmundarten, unmöglich genommen werden kann. Es finden sich z. B. neben einander *tulee, tulii* — *iltas, iltoo* — *sorea, soria* — *kipeä, kipiä* — *lehdin, lehdin* (von *lehti*) — *tähdin, tähdin* (von *tähti*) — *toimme, toimma* — *mie, myö* — *te, tie, työ* — *meidän, meitin* — *teidän, teitin* — *neito, neiti, neitty* — *oansa, oase* etc. etc. Was ist hier richtig, was falsch? — Wenn sich z. B. die § 57 angeführten *sarapik, sännik* in den Liedern mit dem Stammvocal verlängert finden — *sarapiku, sänniku* — würde sie Hr. Ahrens also dennoch für falsch erklären, weil diese Wörter im Finnischen, wo es allerdings Namen auch auf *i* giebt, dennoch nicht *saravikk, sännikk*, sondern *saravikko, sänniko* heissen, — oder *pukku*, weil das finnische Lexikon *pukka* giebt? *Waktu* wird für eine richtige Definitivform erklärt, weil das Wort im Finnischen auch *waktu* heisse; es heisst aber dort auch *wakto* und *wakti*, und das ehnische *waktu* in den Volksliedern würde daher, nach demselben Grundsatz beurtheilt, eben so wohl richtig sein müssen, weil es mit dem Finnischen (*waktu*) übereinstimmt, als falsch, weil es mit dem Finnischen (*wakto, wakti*) nicht übereinstimmt.

Das in § 191 bei einigen Wörtern gebilligte, bei anderen aber, welche statt dessen eigentlich nur den Stammvocal haben sollen, getadelte *da* im Indefn. Sing. findet im Finnischen auch sein Analogon, wo man z. B. *liemä* und *lientiä*, *niemiä* und *nientiä*, *minua* und *minut*, *sinua* und *sinut* sagt; bei dem Indefn. Plur. erscheint der Tadel der Endung *sida* (jetzt *sidi*) bei Wörtern, wo sie am unrechten Orte stehen soll, in so fern ungerecht, als der Verf. selbst an anderen Stellen (vgl. § 69, 70) Wörter genug anführt, wo beide Endungen (*sidi* und der blossen Vocal) als gleich berechtigt anerkannt werden. — Unter den Verbalformen wird auch eine Verkürzung des Infinitiva (*kündi* statt *kündida*) für fehlerhaft gebildet erklärt (§ 198); aber in § 191 ist diese Bildung doch als noch jetzt lebende dialektische Abweichung aufgeführt.

Da es meine Absicht nicht sein kann, alle Hrn. Ahrens anstössig gewesenen Wortformen in den Volksliedern, worunter immerhin auch manches wirklich Unrichtige sein mag, zu vertheidigen, so mag das Angeführte genügen, um meine hier und andeutungsweise schon im Eingange ausgesprochene Meinung zu rechtfertigen, dass er die Volkslieder nicht mit dem rechten Maasse gemessen und ihnen daher vielfach Unrecht gethan hat. Mit dem einen einzigen recht schlagenden Beweise (§. 117) von syntactischen Fehlern mag es auch immerhin sein Bewenden so haben, dass eine Verbindung von zwei verschiedenen Casus (*seda ukse* oder *seda uksti*) hier nicht am Orte oder jetzt in diesem Falle nicht gebräuchlich ist, indessen einen Beweis von der völligen Zuchtlosigkeit, die in den Volksliedern herrscht, vermag ich auch darin nicht zu erblicken, da die lebende Volkssprache und die Grammatik selbst — wovon gleich unten — Fälle genug darbieten, wo Substantiv und Attributiv in ungleichen Casus verbunden werden. *Ukse* und *ukse* brauchen hier eben so wenig verschiedene Casus zu sein, wie die § 193 angeführten *noori, suuri* und *noore, suure*, sondern mögen beide für den Relativ genommen werden (vgl. das oben über das auslautende *i* und *e* Gesagte), und es handelte sich nur darum, dass dieser Relat. mit dem Indefn. *seda* verbunden ist; aber abgesehen auch davon, dass man von *se* obnehin oft die unbestimmte Form statt der bestimmten hört (vgl. § 267), was ist denn an dieser Verbindung so sehr viel schlimmer als an den von Hrn. Ahrens selbst in seiner Syntax angeführten Sätzen: *see jääb pools üdedele* — *see üürä oligi seda köörijat* — *mis pääwat* — *minevat heknädalas* — *minevat reede* — *kahele poole* — *mine ühte neisse peresse* — *ma sein kaks rätikut*? Müsstes diese nicht eben so die Zuchtlosigkeit der jetzigen Volkssprache beweisen, wenn die Grammatik sie nicht aus Gefälligkeit gehörigen Ortes als besondere Ausnahmen von der Regel einregistriren wollte?

Als Anhang zu der Formenlehre giebt der Verf. noch ein etymologisches Wörterbüchlein von einigen hundert Artikeln, welches beweisen helfen soll, was gleich im Anfange von dem Tochterverhältnis des Ehnischen zum Finnischen gesagt war. Viel über diesen Gegenstand zu sagen, dazu ist hier der Ort nicht, und da ist es wohl besser nichts zu sagen als wenig. Die von dem Verf. versuchten Herleitungen sind entweder so natürlich und auf der Hand liegend, das darüber weiter nichts zu bemerken ist, oder sie erscheinen zweifelhaft und bedenklich, und dann liegt es in der Natur des Gegenstandes, dass dabei oft schwer eine andere als subjective Gewissheit zu erlangen ist, die Niemand dem Anderen aufdrängen kann.

Der zweite Theil der Grammatik von Hrn. Ahrens (§ 201 — 405) enthält die Syntax, und nach den dürftigen und confusen Machwerken, welche vorangingen, kann man seine Arbeit wohl immerhin als die erste auf diesem Felde betrachten und sein Verdienst um so höher anschlagen, da ihm so gut wie gar keine Vorarbeiten zu Gebote standen. Mein Antheil daran ist geringer als man nach der viel zu gütigen

Aeusserung des Verf. darüber in der Vorrede mir vielleicht heimesen möchte; er beschränkt sich, wie ich der Wahrheit zu Ehren bekennen muss, darauf, dass wir den Gegenstand gemeinschaftlich besprochen, und Hr. Ahrens in einigen Punkten meine Einwürfe berücksichtigt und demgemäss hier und da etwas geändert hat, wodurch weder der Originalität des Werkes noch dem Verdienste des Verf., es mit grosser Liebe und unendlichem Fleisse ausgearbeitet zu haben, der geringste Abbruch geschehen ist. Die Anerkennung dieses Verdienstes, welche wohl kein Leser dem Verf. versagen wird, macht es dem Beurtheiler lästig, an Einzelheiten zu mäkeln, und doch darf ich mich dessen nicht ganz enthalten. Meine Betrachtung muss sich zwar zunächst an die Grammatik des Hrn. Pastors Ahrens, als die neueste Erscheinung auf diesem Felde, anknüpfen, sie hat es aber eigentlich mit der Frage zu thun: wie steht es überhaupt gegenwärtig um die Behandlung der esthnischen Grammatik, was ist dafür gethan und was bleibt noch zu thun übrig, wo das bisher Geleistete noch nicht ganz befriedigt?

Es ist wohl überhaupt nicht zu erwarten, dass eine Arbeit, welche die erste auf irgend einem Felde genannt werden muss, schon eine vollkommene sein sollte, geschweige denn, wo der Gegenstand ein so sehr schwieriger ist, und so darf ich es denn wohl auch, ohne Hrn. Ahrens zu verletzen, aussprechen, dass hier noch viel zu thun übrig bleibt. Was ich an seiner Syntax auszusetzen finde, betrifft theils die Anordnung des ganzen Stoffes, theils die Fassung einzelner Regeln, theils die Anwendbarkeit mancher ihr auch hier — wie in der Formenlehre — in dankenswerther Menge gegebenen Beispiele. Aber der Gegenstand ist so reichhaltig — die Syntax ist ganz nahezu eben so stark wie die Formenlehre — dass unmöglich jedes Einzelne gründlich besprochen werden kann, wenn man nicht selbst wieder ein ganzes Buch darüber schreiben will; so muss ich mich denn schon auf einige Belege des Gesagten beschränken.

Der Verf. hat seine Satzlehre nicht nach Wortgattungen, sondern nach den Satzgliedern geordnet. Es handelt der erste Abschnitt von dem Subjekt, der zweite von dem Prädikat, der dritte von dem Attribut, der vierte von dem Object, der fünfte von der Satzverbindung, und gegen diese Anordnung wäre durchaus nichts einzuwenden, wenn nur in der Formenlehre schon darauf Rücksicht genommen wäre. Wenn der Verf. das Wort »Formenlehre« nicht im allerstrengsten Sinne genommen, sondern ausser den Formen auch noch ihre Bedeutung angegeben hätte, so würde sich die Syntax vielfach übersichtlicher gestellt haben und manche Wiederholung weggefallen sein. Die §§ 201 und 218 enthalten der Lehre nach ganz das Nämliche, eben so 215 und 229, 205 und 260, 206 und 261, 215 und 277. In dem Abschnitt von dem Object handelt ein Paragraph (277) vom Prädikat, in dem von dem Attribut wird auch die Construction des Zahlworts besprochen, dabei ist aber auch von der Bildung der zusammengesetzten Zahlen die Rede, welche wohl eben so wenig in eine »Satzlehre« gehören dürfte, wie die Regeln von der Bildung der periphrasti-

schen Conjugation (§ 220 u. ff.). — Von dem Indefinitiv, dieser *crux grammaticorum*, ist in allen vier ersten Abschnitten mehr oder weniger ausführlich die Rede, aber der Leser wird doch, wenn er es nun versucht, sich über das Wesen dieser räthselhaften Form Rechenschaft zu geben, sich gestehen müssen, er sei nicht über ein dunkles Gefühl hinausgekommen, dass an allen vier Stellen sich der Gebrauch des Indefinitivs auf die nämliche Grundbedeutung desselben gründe, und es bleibt immer noch der Wunsch übrig, dass diese Grundbedeutung klarer gemacht würde, als es den bisherigen Versuchen gelungen ist. Ich muss gestehen, dass eben diese Verwendung zu allen vier Satzgliedern und zwar überall in wesentlich gleichem Sinne — wenn dieser auch nach den bisherigen Aufhellungsversuchen sich mehr ähnen als klar aussprechen lässt — es nahe liegt, ihm lieber in der Fählmann'schen Weise als einen Declinationsmodus, nicht als einen mit den übrigen in gleicher Reihe zu stehenden Casus aufzufassen. Die Unterscheidung des definitiven und indefinitiven Nomen und Pronomen, der nur theilweise im Deutschen der Gebrauch oder Nichtgebrauch des Artikels entspricht, findet sich auch bei den ostfinschen Völkern in dieser Weise. Den Indefinitiv im Esthnischen als Ausdruck des Partitiven aufzufassen, wie Hr. Ahrens will, passt ebenfalls nur theilweise, da er in anderen Verbindungen gerade umgekehrt die ganze Gattung in *abstracto* bezeichnet. Es ist ein sehr dringendes Bedürfniss, dass diese dunkle Partie der esthnischen Grammatik noch besser aufgeklärt werde. Hr. Ahrens hat sich redliche Mühe damit gegeben und vielleicht keinen Fall übersehen, in welchem der Indefinitiv gebraucht wird, aber doch findet man bei den vielen Regeln und dem grossen Detail nicht die zum Grunde liegende Hauptbedeutung heraus, und daher wird man trotz der in grosser Menge und mit vielem Fleiss gesammelten Beispiele doch nicht in jedem anderen Falle sicher sein, ob man den Indefinitiv anzuwenden hat oder nicht, ja in den Beispielen selbst nicht immer einen genügenden Grund finden können. Nur ein Paar Fälle der Art unter vielen. S. 10 findet sich das Beispiel »*ninaat ninast pekis vere väija*« (schlug aus Mund und Nase Blut heraus) und dazu die Anmerkung: »nach unserer Anschauungsweise müsste *veerd* »stehen, aber der Ehste . . . betrachtet einen solchen Abfluss als ein Ganzes, dessen Ausfluss durch die Kraft der Ursache bestimmt wird.« Der Zusatz *väija* ist es also nicht, der hier den Indefinitiv ausschliesst, auch sagt der Verf. ein Paar Seiten weiter ausdrücklich: »man hüte sich aber sehr, jedes Verbum, das mit einem Zusatz versehen ist, für abgeschlossen und *heistim* zu halten. Die blosse Form entscheidet nicht, sondern nur der Sinn.« Warum soll man also nun doch in einem ganz ähnlichen Falle sagen: *ninaat jooksib veerd* (aus der Nase fliesset Blut), wie § 202 angegeben wird? Schwerlich wird es einem Lernenden klar sein, warum er sich in diesem Falle das Blut nur als einen Theil, in jenem als ein Ganzes denken soll, und schwerlich wird er in künftigen vorkommenden ähnlichen Fällen sicher sein, ob er sich nach dem einen oder nach dem anderen Beispiel richten soll.

— Im § 231 heisst es: »ft wird der Indefinitiv, wenn er die Bedeutung einer Eigenschaft hat, dem verbundenen Substantiv wie ein Adjectiv vorgesetzt vgl. § 211, wo er in derselben Bedeutung als Prädicat vorkommt), z. B. *üks head sugu* »lehne eine gute Kuh (von guter Race). ... Wenn aber der Indefinitiv nicht die Bedeutung einer Eigenschaft hat, so kann er nicht vor dem Substantiv stehen, sondern wird dann durch den Relativ ersetzt: *ta on meie valla mees* »er gehört zu unserem Gebiet«. In § 215 aber, wo nach dem oben angeführten Citat der Indefinitiv in derselben Bedeutung (d. h. einer Eigenschaft) vorkommen soll, steht auch *mie valla da oled*, *olen teist valla* (zu welchem Gebiete gehörst du, ich gehöre zu einem anderen Gebiete); woran soll nun wohl der Lehrling erkennen, dass hier im § 231 bei dem ganz ähnlichen Beispiel »*ta on meie valla mees*« mit denselben Attributen nicht eine Eigenschaft gemeint ist, und welche Richtschnur für künftige Fälle hat er wohl an diesen beiden Beispielen?

Fähmann, welchem der Indefinitus nicht sowohl ein Casus als ein Modus ist, glaubt dem Indefin. Sing.¹²⁾ die Bedeutung dreier Casus beilegen zu können, nämlich die des Nom., Accus. und Genit. Das Letzte findet Ahrens ungreiflich (in seinem Schriftchen »zur esthnischen Declinationslehre, 1848«): »*kooren paid*, *kümme kaski*, *piist inimesi*« enthalten eben so wenig einen Genitiv als »ein Fuder Holz, zehn Birken, wenig Menschen«, und »dass der Russe in diesen Fällen den Genitiv anwende, gehe doch den Esthen nichts an.« — Das klingt sehr sonderbar! — Dass der Deutsche in diesen Fällen den Genitiv nicht gebraucht, wird wohl den Esthen im Grunde eben so wenig angehen, und sollte man beim Esthnischen denn nicht eben so gut das unter »Genitiv« verstehen, was im Russischen, Französischen, Griechischen oder Lateinischen, wie das, was im Deutschen mit dem Genitiv gegeben wird? — Aber ein mit solchen Waffen geführter Streit ist überhaupt ein ganz missiger. »Genitiv« ist ja nicht ein für alle Sprachen gleich geltdrader, absoluter Begriff, sondern ein Name, und da nun — zum Kummer der Lernenden — sehr gewöhnlich eine Wortform der einen Sprache keine einer anderen mathematisch deckt, so sind, wenn man auch die für irgend eine Sprache erfundenen Namen in eine

andere hinüberträgt, damit die Sachen selbst noch nicht erklärt, sondern man muss immer noch lernen, wo, wie, und wann diese und jene Wortform nach den Gesetzen ihrer Sprache gebraucht wird. Uebel ist es überdies für Hrn. Ahrens, dass ausser den am angeführten Orte von ihm namhaft gemachten Beispielen, wo der Indefinitiv nicht einem deutschen Genitiv entspricht, sowohl bei Fähmann als in seiner eigenen Syntax noch andere Beispiele vorkommen. wo wirklich nicht bloss im Russischen, Lateinischen oder Griechischen, sondern ganz ungewungen auch im Deutschen selbst der Genitiv gebraucht wird, so bei Fähmann: *sedda usku* (z. B. *rahvas*, Leute dieses Glaubens), *teist seltsi* (z. B. *öunad*, Aepfel anderer Art) — bei Ahrens: *kõik ei ole iugi sugu loomad* »sie sind nicht alle Thiere einer Art«, *iht nägu mehed* »Männer gleichen Aussehens«, — sogar mit seiner eigenen Uebersetzung: *nemad on kaa meie usku inimesed* »sie sind auch unseres Glaubens«, *tema on suurt sugu* »er ist vornehmen Geschlechts«. Wie man nun eine esthnische Wortform mit dem Genitiv übersetzen und dennoch behaupten kann, sie habe nicht die Bedeutung des Genitivs, das verstehe ich in der That nicht. Woran sonst soll man denn überhaupt erkennen, dass eine Wortform in der einen Sprache einer in der anderen entspricht? — Oder soll im Esthnischen nur das die Bedeutung eines Nom., Gen., Accus. etc. haben, was immer mit einem Nom., Gen., Accus. etc. übersetzt werden muss? Dann könnte man ja aber auch z. B. von dem Relat. Sing. — wie doch Hr. Ahrens S. 34 that — nicht sagen, dass er dem Genitiv entspreche, denn es wird ja weder der Genit. Sing. anderer Sprachen immer durch den esthnischen Relat., noch der esthnische Relat. Sing. immer durch den Gen. anderer Sprachen wiedergegeben.

Ich habe oben ausgesprochen, dass man, abgesehen von der Anordnung der Syntax und ihrem Verhältnis zum ersten Theil der Grammatik im Allgemeinen, auch im Einzelnen mit der Fassung mancher Regel und der Passlichkeit mancher Beispiele sich nicht ganz befriedigt und einverstanden erklären könne, wozu noch einige Belege folgen müssen.

In § 209 heisst es: »ferner steht das Subject auch dann im Definitiv, wenn es als Prädicat eines Zeitadverbs gedacht werden kann; lässt sich aber das Adverb nicht in ein Subject verwandeln, so folgt der Indefinitiv.« — Das Subject des Satzes soll als Prädicat eines Adverbs gedacht werden? — Das macht gewiss jeden Lernenden stutzig, und diese Regel erscheint überhaupt überflüssig, weil die Beispiele sich ganz einfach nach § 201 erklären. *Nüüd ei ole veel aeg koju minna* »jetzt ist noch nicht die Zeit nach Hause zu gehen« und *nüüd ei ole veel aega koju minna* »jetzt ist noch nicht Zeit nach Hause zu gehen« unterscheiden sich vollkommen eben so wie *nüüd on aeg koju minna* und *veel on aega koju minna* in § 201, wo der Verf. ohne diese wunderlich klingende Regel auskam. In solchen Verbindungen, wo der Indefinitiv vermöge seiner eigenen Bedeutung überhaupt und auch in affirmativen Sätzen steht, hat man ja wohl nicht nöthig, ihn als von einer Negation abhängig zu betrachten.

12) Im Singular soll dieser indefinite Modus oder die unbestimmte Declinationsform nur diesen einen Casus haben, im Plural sollen alle vorkommen, und Fähmann gibt Beispiele davon, ohne jedoch die von den Casus der bestimmten Declination abweichende Bedeutung überall nachzuweisen, Ahrens sagt über dieselben nur (S. 87 der Syntax), es sei ihm nicht gelungen, durch eine Regel zu bestimmen, in welchen Fällen die kürzeren Pluralformen der Suffixcasus (d. h. eben die der von Fähmann so genannten unbestimmten Declination) anzuwenden seien; sie dienen vorzüglich zur Bezeichnung der Körpertheile, deren es zwei oder mehrere gebe, und ausserdem noch zu vielen stehenden Redensarten, von dem Genitiv (Relat.), von dem Plural auch mehrere Beispiele anführt, ist hier nichts erwähnt, und im § 228 heisst es, dass in der Bedeutung nicht der geringste Unterschied Statt finde: ein Definitivcasus im Ahren'schen Sinne kann natürlich nicht vorkommen.

Der § 215 lautet: »wenn das Prädicat aussagt, in welcher Eigenschaft das Subject vorkommt, oder welchem Zwecke es dient, so steht es im *Factiv*. — Es liegt wohl die Vermuthung nahe, dass immer das Prädicat, wenn es ein Adjectiv ist, aussagt, in welcher Eigenschaft das Subject vorkommt, so § 213 *tündrid on tuhjad* (Definitiv, nicht Factiv), und in der That heisst auch die Redensart *ole* oder *olge ter-veks* (Fact.), sei oder seid gesund, d. h. bedankt, in § 215 ganz das Nämliche wie *ole* oder *olge terve* (Defin.) in § 213, ohne dass ein Unterschied bemerkbar gemacht wäre. — Unverständlich ist in dem letztgenannten § 213 auch der Passus: »wenn an die Stelle des Verbums die blosser Copula gedacht werden kann, so folgt statt des Adverbs ein Adjectiv als Prädicat«; sollte der Verf., wenn er als Beispiel davon auch den Satz *kartuhkelt praesid paistavad (on) veel rohilitud* (das Kartoffelkraut erscheint noch grün; aufstellt, wirklich der Meinung sein, dass grün hier ein Adverb ist, und gar deshalb, weil man statt »erscheint grün« auch sagen kann »ist grün«; Ich glaube nicht, dass irgend eine Sprache, welche Adjectiv und Adverb der Form nach unterscheidet, in diesem Satze bei »ist grün« das Adverb gebrauchen würde.

Es ist in § 236 davon die Rede, dass die Adjective auf *tu* oft ändern Adjectiven vorgesetzt werden und dann die Bedeutung eines Adverbs haben. Dazu passt wohl nicht das Beispiel »*valitu tü-kärg* (ein aussererles Pflüger)«, denn weder steht hier *valitu* vor einem Adjectiv, noch hat es adverbiale Bedeutung.

Der Defin. Plur. der Zeitwörter soll (§ 239) nur bei einem Pluralnomen (d. h. wohl einem bloss im Plural gebräuchlichen Nomen) vorkommen, z. B. *kahed käärid* (zwei Scheren), *kolmed pulmad* (drei Hochzeiten), jedoch auch bei Singularnomina, die aber dann in wirkliche Pluralnomina übergehen, welche einen ganz besonderen Sinn haben, z. B. *kahed lapsad* (Kinder aus zwei Eben, aber *kaks last* zwei Kinder). Als Beispiel für das letzte steht auch *ühes saunas kolmed rahvas* (in einer Badstube drei Familien). Aber *rahvas* ist kein wirklicher Plural, wie er in den anderen Beispielen vorkommt, sondern soll nur als ein Collectivbegriff mit einem Adjectiv im Plural verbunden werden können (§ 234). Hat es als Collectivbegriff keine Pluralform? aber *perre*, ebenfalls ein Collectiv (§ 224), hat doch auch eine solche (§ 94). Oder gilt, was in der Regel vom Pluralnomen gesagt ist, auch vom Collectivworte? das müsste dann aber doch wohl, als nicht von selbst verständlich, ausdrücklich ausgehen sein.

Mit der entwickelten Regel über den Gebrauch des unbestimmten Artikels *üks* (§ 262) und den Beispielen dazu wird sich, wie mir scheint, wohl schwer ein Lernender zurecht finden. Es bleibt unklar, was der Verf. unter den thetheiligten Personen versteht, von deren Bekantschaft oder Unbekantschaft mit einem Gegenstande es abhängt, ob dieser ohne oder mit dem unbestimmten Artikel gebraucht wird. Worin sollte z. B. die Betheiligung der angeredeten Person bestehen in Sätzen wie »*palsu üht kohta*« (er hat um eine Stelle); oder die Betheiligung des Redenden in Sätzen wie

»*kärg võttis ühe hullu joone*« (der Ochs nahm eine arge Gewohnheit an)? Die Betheiligung des Redenden soll nur dann eintreten, wenn von keiner anderen Person die Rede ist. Wer versteht aber wohl, wie der Redende und der Angeredete dabei thetheiligt sind, dass ein Ochs eine arge Gewohnheit annimmt, oder wie diese Betheiligung für den Redenden aufhören soll, wenn nicht ein Ochs, sondern sein eigenes Kind etwa eine üble Gewohnheit annimmt? — Der Ausdruck »betheiligt« scheint hier jedenfalls unglücklich gewählt und verwirrend. Ein anderes Beispiel scheint mir zu der Regel selbst nicht recht zu passen. Sollte Jemand, welcher sagt »hole etwas von einem Beile, irgend ein Beil«, darunter wirklich ein sowohl ihm selber als auch dem Angeredeten bekanntes Beil verstehen? und doch soll eben aus diesem Grunde der Satz im Estnischen heissen »*too kirstest*«, ohne den unbestimmten Artikel.

Der § 255 enthält am Schlusse die Bestimmung: »das Erhalten eines Zustandes wird als Abschluss der Thätigkeit betrachtet (und es muss dann also das Object in der bestimmten Form gebraucht werden)« — aber wie passt dazu das Beispiel »*meie protake väinast*« (der Mann wird kein Worte gehalten); welches ist denn hier der Zustand, der erhalten wird?

Der Elativcasus soll den Gegenstand bezeichnen, von welchem ein Theil genommen, oder über welchen etwas gedacht oder gesagt wird (§ 299), z. B. *ta püi mu leivate* (er ass von meinem Brote). Wie gehört aber hier das letzte Beispiel »*mis sa neist saabastest müendad?*« (was bringt du die Stiefel in Fäulnis)? Hier wird doch wohl nicht ein Theil von den Stiefeln gemeint, wenigstens erlaubt die von dem Verf. selbst dazu gestellte Uebersetzung nicht, zu verbinden »*mis neist saabastest*« (was an den Stiefeln, d. h. welchen Theil von den Stiefeln), sondern *mis* ist hier offenbar genommen wie das huchstäblich entsprechende deutsche »was« — warum.

Am Ende des § 307 begegnen wir der auffallenden Bemerkung »für Deutsche möchte es nicht überflüssig sein, hier zu erinnern, dass die Verba *käikima*, *kelama*, *täinama*, *termina*, »*uskuima* nicht wie im Deutschen den Dativ, sondern den Accusativ fordern.« — Wie kann im Estnischen ein Verbum einen Casus fordern, welcher gar nicht vorhanden ist, statt eines anderen, welcher ebenfalls nicht vorhanden ist, wenigstens nicht nach des Verf. eigener Declinationslehre?

Die Präpositionen theilt der Verf. (§ 324) in regelmässige, welche nach dem regierten Casus stehen und darum füglich Postpositionen heissen könnten, und in unregelmässige, welche theils dem regierten Worte vorgesetzt werden, theils einen anderen Casus (als den Relativ bei den Postpositionen der ersten Abtheilung) erfordern. Dagegen wäre nur zu bemerken, dass *seada* in beiden Abtheilungen zugleich als Postposition aufgeführt ist, § 333 in der Bedeutung »gegenüber«, 334 in der Bedeutung »gegen, entgegen«. Die deutsche Uebersetzung war wohl kein genügender Grund zu dieser Trennung und Wiederholung, denn Ähnliches kommt ja auch bei anderen Postpositionen vor.

Mit den Regeln über den Gebrauch der Suffixivcasus, namentlich auch über den Unterschied der inneren und äusseren Locativcasus, so wie mit der Bestimmung derjenigen Verba, welche vermöge ihrer Bedeutung das unbestimmte Object fordern, hat sich der Verf. eine anerkennenswerthe Mühe gegeben; dennoch aber muss man wünschen, dass dieser letzte Gegenstand noch mehr aufgeklärt werde, wenn er überhaupt der Grammatik aufgebürdet werden darf, was ich bezweifle. Es wird schwerlich gelingen, in irgend einer Sprache durch grammatische Regeln vollständig die Rection aller Zeitwörter zu lehren. Diese ist durchaus abhängig von der Weise, wie die verschiedenen Thätigkeiten von jeder Sprache aufgefasst werden, und von der Bedeutung ihrer Casusformen. Die Grammatik kann eigentlich nur angeben, welche Casus sich zur Bezeichnung der und der Thätigkeitsbeziehungen eignen, aber solche allgemeine Grundsätze lassen sich nicht ohne Weiteres auf eine andere Sprache übertragen, theils weil diese vielleicht nicht die congruenten Casusformen besitzt, theils weil die Anschauung von der Art und Weise der Thätigkeit bei den einzelnen Verben eine andere ist. Wenn z. B. die griechische Grammatik lehrt, dass einen sogenannten *Dativus communis* alle solche Verba regieren, welche ein Mit- und Nebeneinandersein bedeuten und voraussetzen, so ist dies der richtige Ausdruck für eine griechische Anschauungsweise und ein richtiger Grundsatz; ein Römer würde aber doch vielleicht nicht sicher sein, ob er z. B. *ἔκαστοι* und *πάντες* mit hieher ziehen müsse, da seine eigene Sprache von den gleichbedeutenden *sepi* und *pugnare* eine verschiedene Anschauung hat. Sich in eine solche fremde Anschauungsweise hineinzuwenden, ist aber in der That die grösste Schwierigkeit bei dem Gebrauche einer fremden Sprache, denn alle *copia verborum* und vollständige Kenntniss der Grammatik reichen da nicht aus. Will nun die Syntax nicht bloss allgemeine Grundsätze über die Rection der Zeitwörter geben, sondern Gewissheit über den Gebrauch aller einzelnen, so bleibt ihr nichts übrig, als diese alle aufzuführen und den allgemeinen Regeln, welche auf sie Anwendung finden, beizugeben; viel zweckmässiger aber bleibt es jedenfalls, die Angabe des Gebrauchs von jedem einzelnen Zeitwort dem Wörterbuche zu überlassen, wo die bequeme alphabetische Anordnung das Auffinden erleichtert.

Dadurch, dass Hr. Ahrens, wo möglich, keinen Fall weglassen wollte, wo der schwierige Indefinitiv gebraucht wird, ist er in die schlimmste Lage gekommen, über die Anwendung desselben als Object zweier Grundgesetze festzustellen, von welchen eins von der Beschaffenheit des Objects selbst ausgeht, das andere von der Bedeutung des regierenden Zeitworts; es wird aber, wie der Verf. selbst sagt (§ 249), dass eine Grundgesetz durch das zweite gekreuzt und zum Theil aufgehoben, wodurch nicht geringe Schwierigkeiten entstehen. Durch das an sich lobenswerthe Verlangen, Alles oder doch recht viel in der Sache zu thun, hat er hier, wie anderswo, zu viel gethan. Zu diesem Zuviel rechne ich auch

die grosse Menge von Beispielen, welche er fast überall giebt. Sie sind gewiss ein treffliches Material für den, welcher Lust hat, sich selbst eine Syntax zu construiren nach seinem eigenen Sinn, aber für den Lehrling wäre mit Wenigem eben so gut und vielleicht noch besser gesorgt, das Letzte nicht bloss da, wo einzelne Beispiele zu der Regel nicht passen, wovon oben einige Nachweise gegeben wurden, sondern auch da, wo der Gegenstand sich überhaupt gar nicht durch Beispiele erläutern lässt. Dies ist z. B. der Fall bei der Lehre vom Gebrauche des unbestimmten Artikels. Er soll weggelassen werden, wenn das Object beiden betheiligten Personen bekannt ist, wenn es aber einer derselben oder beiden unbekannt ist, hinzugefügt werden. — Was können hier Beispiele helfen? Wollte man auch fünfzig Beispiele für jede Seite der Regel geben, so müsste doch bei jedem einzelnen, vorkommenden Fall immer wieder von neuem erwogen werden, welche von beiden Bedingungen dabei Statt findet, und diese Erwägung kann durch Beispiele sicher nicht erleichtert, eher für einen schwachen Kopf noch erschwert werden, weil sie ihn von dem Hauptpunkt der Betrachtung auf unerhebliche Nebendinge abführen können.

Als Resultat von allem über die neueste Behandlung der estnischen Grammatik hier Gesagten ergibt sich, dass auf diesem Felde gerade in der neuesten Zeit Velles und Dankenswerthes gethan ist, aber allerdings noch viel zu thun übrig bleibt. Ich hoffe jeden Leser davon überzeugt zu haben, dass es mir durchaus fern gelegen hat, aus blosser Tadel- und Verkleinerungssucht an den Leistungen Anderer zu mäkeln, und dass es mir nur um die Förderung der Sache selbst zu thun gewesen ist durch Aufdeckung der bisher noch ungenügend behandelten Seiten. Ich habe eben so wenig daran gedacht, gegen irgend eine Person zu Felde zu ziehen oder für eine andere den unherufenen Advocaten zu spielen, als meinen eigenen vorgefassten Meinungen Eingang verschaffen zu wollen. Möchten durch meine Besprechung des Gegenstandes die mit dem Material noch besser als ich Vertrauen sich angeregt finden, Beisatz an der Anfühlung der noch dunklen Partien der estnischen Grammatik zu arbeiten, und möchte namentlich dem Hrn. Pastor Ahrens die Liebe zur Sache (vgl. seine Vorrede zur Syntax) auch fernher keine Ruhe lassen. Von allen öffentlich aufgetretenen Bearbeitern der estnischen Grammatik — über solche kann ich natürlich nur urtheilen — scheint er mir der am meisten dazu Berufene zu sein trotz der mancherlei Ausstellungen, welche ich im Interesse der estnischen Sprachforschung selbst und zur Ehre der Wahrheit an seinem Werke habe machen müssen. Ich wünsche ihm nur zu dem Fleisse, der Sprachkenntniss und der Liebe zur Sache, welche er schon hat, noch dies, dass es ihm gelingen möchte, sich von den so leicht dem Geiste zu einer hemmenden Fessel werden vorgelassenen Meinungen loszumachen und auf einen freieren Standpunkt zu stellen, der ihn mehr überschauen liesse als das Verhalten des Estnischen immer nur zu der finnischen Schriftsprache, die überdies wohl auch nicht

ganz frei sein mag von solchen Sünden, wie sie Hr. Ahrens selbst vielfach in der ebnischen mit mehr Recht als Erfolg bekämpft hat.

Möchte aber auch die gelehrte ebnische Gesellschaft in Dorpat, welcher so viel Material und so viel Kräfte zu Gebote stehen, uns endlich ein gutes ebnisches Wörterbuch geben, mit dessen Abfassung sie seit einer Reihe von Jahren schon beschäftigt ist. Erst wenn wir ein solches hätten, wäre auch dem Grammatiker sein Gebiet fester begränzt, während jetzt vielfach die Grammatik aus Rücksicht auf die Bedürfnisse des Lernenden sich veranlaßt findet, Elemente in sich aufzunehmen, durch deren Auscheidung und Zuweisung an die Lexicographie sie nur gewinnen würde an Uebersichtlichkeit und Abrundung.

Reval, im Juni 1855.

3. UEBER DIE KORÄKEN UND DIE IHNEN SEHR NAHE VERWANDTEN TSCHUKTSCHEN; VON C. VON DITTMAR. (Lu le 1 juin 1855.)

(Mit einer Karte.)

Es war mir vergönnt, im Sommer 1853 auf einer Reise, welche ich in Dienstangelegenheiten nach Isbica (oder Gishiginak) und in den Norden Kamtschatka's machen musste, vielseitig mit den dortigen Rennthier-Nomaden zusammenzutreffen und diese braven Völker näher kennen zu lernen. In's Besondere aber war es das zutrauliche Wesen der Koräken, welches mir manchen Blick in ihren Charakter und in ihre Lebensart zu machen Gelegenheit bot. Auch war ich im Stande, durch die Kaufleute und Kosaken, welche durch vieljährigen Handel mit den Koräken, Tschuktschen und Lamuten tief eingeweiht sind in die Sprachen, Sitten und Gewohnheiten dieser Völker, manche sehr wichtige Vervollständigung zu meinen eigenen Beobachtungen zu erhalten. Durch diese angeführten Umstände haben sich nun in meinen Tagebüchern manche Notizen über die Koräken und die ihnen sehr verwandten Tschuktschen angesammelt, welche ich jetzt zu einem Ganzen abzurunden versuchen will.

Schneidet man durch eine Linie von Isbica nach Nishne-Kolymak den nordöstlichsten Theil Sibiriens ab, so hat man ungefähr den grossen Tummelplatz begränzt, auf welchem die Koräisch-Tschuktschischen Völker mit ihren Rennthier-Heerden umherziehen. Auf Kamtschatka wäre die Südgränze wohl der 57°, höchstens der 56° nördlicher Breite. Die übrigen Gränzen bildet das Meer. Zwischen den beiden verwandten Völkerschaften aber, innerhalb des bezeichneten Gebiets, möchten wohl zwei Hauptgränzen anzunehmen sein: die Nordgränze für die Züge der Koräken ist der Anadyr, und die Südgränze für die Streifereien der Tschuktschen eine Linie etwas nördlich vom Cap Olutora zu den Quellen des Flusses Penshina. Beide Gränzen schliessen unabsehbare waldlose Moosfelder ein (Испаноземліи 2013), ein werthvol-

ler Besitz für den Nomaden des Nordens, um den noch zu Ende des vorigen Jahrhunderts blutige Kämpfe nicht selten waren. Heute sind die Moosfelder ein Gemeingut geworden, ja, Koräken sowohl als Tschuktschen sehen geduldig zu, wie jährlich Schaaren von Lamuten von den Ufern des Ochotsker Meeres hierher ziehen, um die eigenen Heerden zu weiden und um auf die zahllosen wilden Renntiere Jagd zu machen. Bei alledem tritt aber noch sehr deutlich der Respekt hervor, den die übrigen Völker von Alters her vor den Tschuktschen haben; denn diese bleiben doch die eigentlichen Herren der Moosfelder — wenigstens der Gegenden, welche noch im Flussgebiete des Anadyr liegen — dulden aber die anderen. Wer es aber wagt, den Anadyr mit seinen Heerden zu überschreiten, den trifft gewöhnlich ein Unfall und seine Heerden verfallen; dagegen sind Besuche Einzelner ganz an der Tagesordnung.

Nicht so streng ist die engere Gränze der Koräken, denn grosse Schaaren von Lamuten ziehen jährlich mitten durch ihre Weideplätze weit nach Süd in die Gebirge Kamtschatka's, und selbst Tschuktschen kommen, wenn auch nur selten, bis an den Penshinaer Meeresbus und nach Isbica. Nach West wäre wohl die äusserste Gränze für die Tschuktschen Nishne-Kolymak, und für die Koräken der obere Lauf des Onolon (Nebenfluss der Kolyma von der rechten Seite).

Die Lamuten sind eine ganz neue Erscheinung in diesen Gegenden, ja, aus dem Munde der Koräken hörte ich oft, dass erst seit etwa 20 Jahren diese reitenden Renntier-Nomaden in den koräischen Gränzen sich gezeigt haben und nun von Jahr zu Jahr in grösserer Menge erscheinen. Die Koräken bezeugen ihnen die Gastfreundschaft, jedoch so, dass sie ihnen gleichsam eine Strasse öffnen in das an Wild und Fischen reiche Kamtschatka. Die Lamuten ihrerseits erkennen sehr wohl die freundliche Gesinnung ihrer Gastfreunde und ziehen in rascher Reise in die höheren Gebirgstäler an dem westlichen Abfall des Kamtschatka'schen Mittelgebirges, wo sie sich seit etwa 6 — 7 Jahren in kleinen Horden niedergelassen zu haben scheinen, und in der allerletzten Zeit ihre Streifereien sogar bis nach Bol'scherek ausdehnten.

In den genannten Gränzen sind es nun vor allen Dingen

Die Koräken.

denen ich meine Aufmerksamkeit in diesen Zeilen widmen will.

In der grossen Reihe von Nomaden, mongolischen Stammes, welche den Norden Asien's durchstreifen, sind die Koräisch-Tschuktschischen Stämme das äusserste östlichste Glied, und bilden durch Aehnlichkeit der körperlichen Bildung, der Sprache, der Sitten und Gewohnheiten und der Religion, ein von ihren westlichen Nachbar-Völkern sehr zu unterscheidendes Genus.

In physischer Hinsicht ist's besonders die Bildung des Schädels und des Gesichts, welche die genannten Völker von

den übrigen Nomaden des Nordens — den Tungusen und Lamuten, den Jakuten, den Buräten und Kirgisen — unterscheidet. Den Koräisch-Tschuktschischen Stämmen fehlt entweder die runde Form des Schädels ganz oder kommt nur untergeordnet vor, wegen ein seitliches Zusammengedrücktsein und eine besondere, etwas erhöhte Ausbildung des Hinterkopfes sehr gewöhnlich ist. Auch sind jene in ganz Sibirien so gewöhnlichen breiten, platten Gesichter, welche durch die sehr hervorragenden Backenknochen, die kleine flache Nase und die breite niedrige Stirn entstehen, nur ganz ausnahmsweise oder in sehr geringem Grade vorhanden.

Die Koräken haben ein meist rundes Gesicht, doch auch ovale habe ich nicht selten bemerkt, wenn auch nur bei Männern. Die Farbe der Haut ist eine hellgelblich branne, jedoch bei den Weibern weisser und zarter, und bei jungen Leuten beider Geschlechter sieht man fast ohne Ausnahme ein frisches Roth der fleischigen Wangen durchschimmern. Die Backenknochen stehen nur mässig hervor, wegen die Nase mehr erhoben und bei Männern sogar nicht selten eine gebogene ist. Die Stirn ist meist proportionirt in ihren Dimensionen und bei Männern oft hoch zu nennen. Das Kinn ist meist rund, doch kommen auch spitzere Formen vor. Die Augen sind mässig geschlitz und in der Regel klein. Die Farbe derselben scheint sehr verschieden zu sein, wobei jedoch zu bemerken ist, dass die dunkleren häufiger sind. Die Ohren sind proportionirt zur Grösse des Kopfes und stehen meist etwas ab vom Schädel. Der Mund ist meist gross zu nennen. Die Lippen sind stark roth gefärbt und sehr wenig aufgeworfen. Die Oberlippe ist mässig verlängert, was ihnen ein recht kluges Ansehen giebt. Bartwuchs ist fast gar nicht vorhanden. Nur bei wenigen sieht man vereinzelte Haare auf der Oberlippe und am Kinn, welche dann nicht rasirt, sondern ausgerupft werden. Die Haare sind ohne Ausnahme rabenschwarz, glänzend, straff und schlicht. Die Weiber, welche alle ihr Haar in zwei herabhängenden Flechten tragen, zeichnen sich durch eine ganz besonders Ueppigkeit des Haarwuchses aus. Die Männer tragen ihr Haar ganz kurz, doch so, dass sie einen bis zwei Finger breiten Streifen rings um den ganzen, über den Kamm geschorenen Kopf weniger kurz scheeren. Aber auch dieser Kranz von längeren Haaren ist ungleich lang geschoren, denn im Nacken bleiben sie über eine Hand breit, während sie seitlich immer kürzer werden, bis endlich über der Stirn nur kurze Haare nachgelassen werden. Nur in Ausnahmefällen sieht man bei Männern lange, und dann immer geflochtene Haare (ein und zwei Zöpfe).

Aber nicht allein die Bildung des Kopfes, sondern überhaupt des ganzen Körpers, ist eine unterschiedene von der der westlichen Nachbarn, besonders von der der Tungusischen Stämme. Nicht sieht man bei den Koräken die dünnen Extremitäten und schmalen Schultern der Lamuten, sondern fast ohne Ausnahme kräftige untersetzte Gestalten. Der Wuchs der Koräken ist ein schlanker, aber dabei propor-

tionirter und kräftiger. Sie sind in der Mehrzahl von mittlerer Grösse, doch sieht man häufiger lange als kleine Gestalten. Die Weiber sind meist sehr füllig und klein von Wuchs. Gemeinschaftlich aber mit fast allen Völkern Sibiriens haben die Koräken den kleinen, sehr zierlichen Fuss und eine kleine Hand. In demselben Verhältnisse, in dem die Kopf- und körperliche Bildung der Koräken überhaupt von ihren westlichen Nachbarn abweicht, in demselben nähert sie sich einerseits ihren südlichen Nachbarn, den Ueberbleibseln der Kamtschadaliischen und Kurilischen Stämme, ja sogar den Giläken an der Mündung des Amur, andererseits aber besonders den östlichen Völkern, den Aleuten und Kaloschen¹⁾. Interessant ist in dieser Hinsicht noch, dass die Koräken und Tschuktschen die einzigen Völker Nord-Asiens zu sein scheinen, bei welchen das Tatuiren Sitte ist, gerade wie es bei einigen Stämmen der Aleuten und Kaloschen geschieht, und wie es bei den Indianern des nordwestlichen Amerikas vorkommen soll. Bei den Koräken beschränkt sich diese Sitte jedoch nur auf die Weiber. Männer und Mädchen findet man niemals tatuirt. Bei den Weibern ist diese Sitte indess auch nicht eine allgemeine: diejenigen aber, welche sich tatuiren, beginnen nach ihrer Vermählung und setzen jährlich mehr und mehr Zeichnung hinzu, so dass einige alle Frauen ganz über und über hant erscheinen.

Der Laut der Koräkschen Sprache ist ein rauher, durch eine grosse Zahl von Zisch-, Gaumen- und Kehl-Lauten, welche in sehr vielen Worten vortönen. Bei alledem aber, wohl noch unterstützt durch die Armuth der Sprache, welche ihren Grund in der grossen Einfachheit und dem Enderlei des geistigen und materiellen Lebens der Koräken hat, ist dieselbe doch rascher erlernbar, als die fast unaussprechlichen Sprachen der Kamtschadalen, Tungusen und Lamuten.

Gerade wie die Sprache der Jakuten in dem Flussgebiete der Lena vorherrscht und dort von den Nachbarvölkern, den Tungusen, den Jukagiren²⁾, ja sogar von den Russen³⁾ ganz allgemein erlernt und geredet wird, während die Jakuten nur selten eine fremde Sprache sprechen, gerade so

1) Kaloschen und Aleuten habe ich sehr häufig auf den Schiffen der Russisch-Amerikanischen Compagnie angetroffen, leider aber war es mir bis jetzt nicht vergönnt, die Bewohner an der Behrings Strasse zu sehen.

2) Die Jukagiren, vor Zeiten ein Nomaden-Stamm in den Flussgebieten der Kolyma und Indigirka, haben sich als besonderes Volk fast ganz verloren. Verarmt durch einen für sie unvorthelhaften Handel mit den Russen, Tschuktschen und Jakuten, haben sie das Nomadenleben aufgegeben, und mit den Russen vielfach verschwägert oder ihnen dienstpfligig, haben sie von denselben Religion, Sprache und Sitten in solchem Masse angenommen, dass ihre alten Sitten und ihre eigene Sprache fast als ganz verloren anzusehen sind.

Dieses gilt fast in demselben Grade von den Kamtschadalen.
3) In der Kaufmannsgesellschaft von Irkutsk ist die Jakutische Sprache eben so sehr in Gebrauch, wie es die Französische in den höheren Kreisen Europäischer Hauptstädte ist.

verhält es sich im NO. von Sibirien mit dem Koräkischen. Die Koräken sprechen auch nur ihre eigene Sprache und die sehr verwandte der Tschuktschen, denn auch hier erlernen die Nachbarn ihre Sprache. Den Russen von Tigil, besonders aber denen von Isluga, ist das Erlernen des Koräkischen für ihren Handelsverkehr eben so unentbehrlich, wie den Bewohnern von Kolymak die Sprache der Tschuktschen. Bei den Russen ist das Erlernen des Jakutischen und Koräkischen lediglich Handels-Speculation; die Kuräken und Jakuten aber, da sie dadurch den ihnen nöthigen Tauschhandel in eigener Sprache führen können, vernachlässigen das Erlernen des Russischen. Dass aber die Kamtschadalen und Lamuten das Koräkische, so wie die Tungusen das Jakutische leichter erlernen, als Kuräken und Jakuten die Sprachen jener Völker, davon mag wohl einfach der Grund sein, dass die Sprachen der Koräken und Jakuten die leichteren sind. Nicht unbedeutend wirkt aber in dieser Beziehung die höhere Intelligenz der Jakuten und die nahe Verwandtschaft der Koräken mit den gefürchteten und für den Handel so wichtigen Tschuktschen.

Wie nun schon angedeutet, ist die Koräkische Sprache einerseits der Tschuktschischen sehr verwandt, was sogar so weit geht, dass sich beide Völker schon nach kurzem Verkehr mit einander sehr wohl verstehen und gegenseitig als Dolmetscher von den Russen gebraucht werden, andererseits aber zerfällt sie selbst in fünf verschiedene Dialecte, welche alle genug Verschiedenheit besitzen, um von einander getrennt zu werden, ohne deshalb dem gegenseitigen Verständnisse eine erhebliche Schwierigkeit in den Weg zu stellen. Von diesen fünf Dialecten werden vier von den sogenannten sitzenden Koräken (Koräken mit festen Wohnplätzen) geredet, während der fünfte Dialect den nomadisch-irrenden eigen ist.

Von den sitzenden Koräken lässt sich im Allgemeinen sagen, dass sie ursprünglich ebenfalls Rennthier-Nomaden waren, aber schon in lang vergangener Zeit — wie die Sage sagt — in den Kämpfen mit den Tschuktschen verarmten, d. h. ihre Heerden verloren und sich nun an der Küste des Meeres ansiedelten, um hier durch Jagd und Fischfang ihren Lebensunterhalt zu suchen. So wie sich nun diese verarmten Nomaden ursprünglich ihre festen Wohnsitze wählten und sich dort in vier Gruppen niederliessen, so haben sich denn bei ihnen auch allmählich vier verschiedene Dialecte von der früher allgemeinen Sprache aller Koräken abgetheilt. Nicht zu bezweifeln ist, dass die veränderte Lebensart, die daraus folgenden neuen Sitten und Gewohnheiten, so wie die sehr mangelhafte Communication untereinander, ganz besonders auf die rasche Bildung der Sprachabweichungen gewirkt hat. Die so entstandenen vier verschiedenen Stämme von ansässigen Koräken sind nun folgende:

1) Die Kamenzzen und Parenzen haben sich an dem nördlichsten Ende des Penshinsker Meerbusens niedergelassen und umgeben dort, in zerstreute Hütten und in acht kleine Ortschaften getheilt, in einem Halbkreise die Ufer des Meeres. Die acht dorfartigen Ansiedelungen sind von O. nach

W.: Kanennaja, Levati, Arnotschek, Egatschi, Schesakowo, Mikina, Kujal, Paren, von denen Paren und Kanennaja namenswerth, die übrigen aber sehr klein sind. Alle Wohnplätze sind wo möglich an ihren Mündungen der Flüsse und Bäche gewählt, ungefähr von der Mündung des Flusses Paren bis zu der des Flusses Talowka und wohl diese Gränzen noch nach beiden Seiten in mässiger Entfernung überschreitend. Nach den officiellen Berichten aus Isluga, wohin diese Koräken ihre Abgaben zahlen, belief sich ihre Zahl zu Anfang des Jahres 1852, Männer und Weiber zusammen, auf 235 Seelen.

Ihre Wohnungen sind Erdhütten (Erd-Jurten) von der unvollkommensten Bauart. Eine viereckige Grube von etwa 2 — 3 Faden im Quadrat ist mit Holzklotzen ausgefüllt und überdacht. In der Mitte des Daches findet sich ein Rauchfang, welcher auch die Stelle einer Thürre vertritt, so dass man von oben in die Jurte gelangt. Zum Herabsteigen ist ein Balken schräge in die Jurte gestellt, dessen tief eingebaute Einkerbungen als Stufen dienen. Rings an den Wänden sind auf Bretter Felle von Bären und Rennthieren gedeckt, um als Schlafstätten zu dienen. Die Kleidung ist die allgemeine Koräkische, von der ich weiter unten einige Worte zu sagen haben werde, unterscheidet sich aber von dieser vielleicht nur durch etwas verschiedenen Schnitt und durch anders angebrachte Verzierungen.

An Stelle der ihnen fehlenden Rennthier-Heerden bedienen sie sich einerseits zu ihrer Land-Communication im Winter der Hunde, andererseits aber müssen Fischerei und Jagd auf Land- und besonders auf Seethiere die in eigener Wirthschaft fehlenden Nahrungsmittel ersetzen. Die Jagd ist eine — wie oben angedeutet — zweifache, je nachdem die Leute auf den Fang der Land- oder Seethiere ausgehen. Im ersten Fall bedienen sie sich der Fallen und zum Schiessen der Bogen und Büchsen, welche letzteren sie durch den Handel mit den Russen in reichlicher Menge erhalten haben. Das wilde Rennthier, das Bergschaf (*Argoli*) und der Bär sind besonders erwünschte Beute, sonst wird aber noch jede Gattung von Pelzthieren geijgt, um dafür Schiess-Material, Talack, altes Eisen, kupferne Kessel, Nadeln und allerlei Buntwerk zu erhandeln. Bei weitem ausgebildeter jedoch ist bei ihnen die Jagd auf Seethiere und die Fischerei. Zu diesem Behuf erbaueu sie sich Fell-Rüthe (*Baidarn*), d. h. es wird ein in Bootform zusammengestelltes Holzgerüst, dessen Verband einzig durch Riemen und Fischlein hergestellt ist, mit den behaarten Häuten von Seehunden überzogen, und zwar so, dass die rauhe Seite nach aussen und der Strich der Haare nach hinten gekehrt ist. Die so construirten Baidarn sind unverdeckt, äusserst leicht, weshalb sie ohne grosse Mühe von Wenigen weit über Land getragen werden können, und zeichnen sich besonders durch rasche Bewegung auf dem Wasser aus: zwei sehr wichtige Eigenschaften, da ein Mal die Baidarn nach vollendeter Jagd weit auf's Trockne gebracht werden müssen, um nicht von den Wellen zertrümmert und von der in diesen Theilen des

Ochotsker Meeres bis 20 Fuss hochsteigenden Fluth erreicht zu werden, dann aber, da sie besonders zum Verfolgen der Seethiere bestimmt sind. Eine grosse Baidara wird von 9 bis 11 Mann besetzt, von denen 8 bis 10 rudern, während der Erfahrene am Steuer steht.

So werden oft tagelange Seereisen von ihnen ausgeführt, theils weil in's Meer einen Wallfisch verfolgend, theils an den Küsten hin, um zu fischen und Robben zu fangen. In diesem letzten Fall wird immer am Land genächtigt, um das zarte Fahrzeug nicht an spitzigen Steinen zu zerreißen. Sollte aber ein Leck dennoch entstehen, so wird sogleich auf die geschickteste Weise das Loch mit rohem Fisch, den sie zu diesem Zweck immer mit sich führen, verstopft.

Wallfische, kleinere Cetaceen, worunter besonders der schöne weisse *Delphinus Leucas* (Pall.) [die Bjeluga der Russen] und verschiedene Robbenarten [von diesen besonders *Phoca ochotensis* (Pall.) Амурс; *Ph. largha* (Pall.) Лапра; *Ph. nautica* (Pall.) Ласточки gehen den Jägern eine gute Beute ab. Die Robben werden entweder auf dem Ufer, den Steinen und Riffen des Meeres beschlichen und dann erschossen oder erschlagen, oder man fängt sie in starken, aus Riemen gefertigten Netzen in den Mündungen der Flüsse, wohin sie den Fischen nachziehen. Die Bjeluga, welche an der Küste Kamtschatka's in ungeheuren Mengen herumschweift und in jedem Fluße, in welchen die Fluth des Meeres dringt, mit derselben aufsteigt, wird ebenfalls in solchen Riemen-Netzen gefangen, ausserdem aber noch geschossen und harpunirt. Die Wallfische endlich werden harpunirt oder durch Kugeln verwundet. Dieses Anschliessen der Wallfische ist eine auf ganz Kamtschatka verbreitete Jäger-Speculation. Die Wunde des Thieres heilt nicht in dem salzigen Wasser des Meeres, sondern vergossert sich rasch und ist in kurzer Zeit Ursache des Todes. Durch den nächsten Sturm wird das Thier an's Land geworfen und fällt den Jägern in die Hände. Diese Jagd ist wohl eine, welche am wenigsten Egoismus verräth, denn nur selten wird der Wallfisch an derselben Küste, wo er die tödliche Kugel erhielt, ausgeworfen. Das Thier eilt im Gegentheil, durch den Schmerz getrieben, meist weit fort und wird Beute der Bewohner ferner Küsten. So versorgen sich die Küstenbewohner gegenseitig mit diesem für sie wichtigen Thier.

Von allen diesen genannten Seethieren werden Winter-vorräthe für Menschen und Zugthiere gemacht. Die leckersten Bissen sind für die Menschen: die Bjeluga und die Flossen der Robben und Wallfische. Die Häute finden sehr vielfältige Anwendung, wie z. B. zum Überziehen der Baidaren, zur Fussbekleidung und zur Anfertigung von Riemen. Aus dem Fischhain werden Schlittensohlen und sehr kräftig wirkende Bogen verfertigt. Die Netze zum Fang der Seethiere werden, wie schon erwähnt, aus starken Riemen gebunden, diese aber werden durch kreisartigen Schnitt von sackartig abgezogenen Häuten der *Ph. nautica* abgewunden, so dass aus einer grossen Haut ein bis 40 Faden langer, etwa 1 Zoll breiter Riemen entsteht. Zum Harpuniren wer-

den entweder eiserne Piken (Kosse) oder Wurfspeisse gebraucht, welche letzteren in der Art der Wallfischjäger-Harpunen sind, nur von weit unvollkommener Art. Das Fischen geschieht ebenfalls meist mit Netzen, welche besonders zu diesem Gebrauch gefertigt werden. Die hier gefangenen Fische gehören fast ohne Ausnahme zu den Gattungen *Salmo* und *Gasteracanthus*.

Eine besondere Wichtigkeit aber erhalten die Kamenzen und Parenzen im hiesigen Norden durch ihre Geschicklichkeit in Schmiedearbeiten. Messer, Beile, Piken, Ringe für den Rennthier- und Hund-Anspann, Armspanzen aus Kupfer oder Eisen von ihrer Arbeit, sieht man überall in Menge bei den Nomaden. Besonders aber zeichnen sich Messer und Piken durch Zierlichkeit aus, indem sie meist von ausgelegter Arbeit sind. Arabesken aller Art werden tief in's Eisen eingraviert und in diese entstandenen Einschnitte feine Kupferstreifen eingeämmert. Es ist oft erstaunlich, wie diese Leute mit so sehr mangelhaften Instrumenten die regelmässigsten Formen den Messern und Piken geben und diese auf das Geschmackvollste verzieren können.

Pelzwaren zum Handel mit den Kauftenen Ishiga's und Rennthierfelle zur eigenen Bekleidung werden von den Nomaden für diese Erzeugnisse erhandelt. Zu diesem Zwecke finden sie sich jährlich am Flusse Pal'zowa *) (Алашова) mit ihren Fabrikaten ein, wo im März ein grosser Pelzwaren-Markt zwischen den Ishiginer Kauftenen, den Tschuktschen und Koräken abgehalten wird. Auch hier sind wieder die wichtigsten Handelsgegenstände Pelzwaren, besonders Biberfelle (*Castor Filer*., Eisenwaren aller Art, Taback, kupferne Kessel und allerlei bunte und glänzende Gegenstände.

Zu den Kamenzen und Parenzen selbst aber werden, ihres sehr unruhigen Charakters wegen, von den Nomaden nur in Fällen äusserster Noth Fahrten unternommen. Dieser unruhige, kriegerische, oder vielmehr räuberische Charakter ist es, welcher zu allen Zeiten diesen sitzenden Koräken Feinde zuzog. Schon in lange vergangener Zeit verloren sie in den Kriegen mit den Tschuktschen ihre Heerden und wählten sich feste Wohnplätze. Im Anfang und in der Mitte des vorigen Jahrhunderts waren sie in fortwährenden Streitigkeiten und Revolutionen gegen die Kamtschatka erobernden Kosaken. Sie verhinderten selbst den Bau einer Festung in ihrer Nähe, welche später unter dem Namen Aklansk am Pallonstrome gegründet werden sollte. Heute zahlen sie willig ihre Abgaben nach Ishiga und führen die bei ihnen durchgehenden Posten ohne Murren, wenn die Behandlung von Seiten der Postillione eine freundliche ist. Die Nomaden ziehen aber noch scheu in grösserer Entfernung bei ihnen vorüber und nähern

*) Die Pal'zowa ergiesst sich von O. in den Fluss Kosmosa, welcher ein Nebenfluss von der linken Seite des Stromes Penzhin ist und in diesen, nahe bei seiner Mündung in's Meer, fällt. Der Jahrmarkt ist etwa 800 Werst von Ishiga in nordöstlicher Richtung entfernt.

sich nur in grösseren Massen oder ganz ohne Gepäck, da Beirabungen noch ganz an der Tagesordnung sein sollen.

Die Kamenzen und Parenzen sind nicht getauft, sondern haben die Religion der nomadisirenden Koräken. Von dieser Religion sollen unten einige Worte gesagt werden.

2) Die Pallanzen sind Bewohner der NW.-Küste Kamtschatka's und haben ihre dortigen Niederlassungen am Pensinka'er Meerbusen gegründet, so dass die nördlichste etwa 100 Werst von den Kamenzen und Parenzen entfernt ist. Sie wohnen nicht zerstreut an der Küste, sondern in 7 Ortschaften vereinigt, welche von S. nach N. folgende sind: Pastorek, Podkagnernaja, Lessnaja, Kinkil, Pallan, Kachtana und Woiampolka (Воймолька). Alle diese Orte liegen nahe am Meer und an den Mündungen grosser gleichnamiger Flüsse. Der Name der ansässigen Koräken dieser Gegend stammt von dem grössten ihrer Orte, von Pallan. Die Zahl der Pallanzen, beide Geschlechter zusammen, belief sich zu Anfang des Jahres 1853 auf 872 Seelen.

Ihrer Bildungsstufe nach müssen, in der Beschreibung, die beiden nördlichsten Ortschaften von den übrigen fünf südlichen getrennt werden, da ihre Lebensweisen ziemlich wesentlich von einander abweichen. In Pastorek und Podkagnernaja finden wir fast dieselbe Lebensart, wie bei den Kamenzen und Parenzen. Dieselben Erd-Jurten, die allgemeine Kleidung der Koräken überhaupt, dieselbe Art der Jagd auf Land- und See-Thiere findet man hier. Nur fehlen die geschickten Schmiede der Kamenzen, welche überhaupt einzig im ganzen biesigen Norden dastehen. In Pastorek und Podkagnernaja finden sich aber dafür kleine Rennthier-Heerden, was unter den sitzenden Koräken eine Seltenheit ist. Der Dialect ist aber der, den die übrigen Pallanzen reden. Die Bewohner dieser beiden nördlichsten Ortschaften der Pallanzen haben die Koräkische Nationalität mehr beibehalten als die südlichen, stehen aber auch als getauft in den Listen.

Die fünf südlichen Ortschaften der Pallanzen: Lessnaja, Kinkil, Pallan, Kachtana, Woiampolka haben einen ganz anderen Charakter. Die Bewohner sind alle getauft, haben in jedem Dorfe eine Kapelle und in Pallan eine Kirche. Sie sprechen fast ohne Ausnahme etwas russisch, jedoch so, dass von S. nach N. Sprache und Gewohnheiten der Russen seltener werden. Alle wohnen in ordentlichen Häusern, welche mit Fenstern, Oefen und Schornsteinen versehen sind. Rindvieh- und Pferde-Zucht ist im Beginnen, und Versuche, Gemüse (Kartoffeln, Kohl, Rüben) zu bauen, sind gemacht worden, jedoch leider mit Unglück. Sie zahlen sämtlich ihre Abgaben nach Peterpauls-Hafen und versehen ausserdem den Postdienst, wie alle Bewohner Kamtschatka's. Die Jagd auf Seethiere ist ebenfalls eine beliebte, beschränkt sich jedoch auf den Robbenfang, das Anschiesen der Wallfische und Harpuniren des *Delphinus Leucas*. Ihre Baidaren sind von der schon beschriebenen Construction, werden jedoch nie zur Verfolgung der Wallfische gebraucht.

Die Fischerrei geschieht hier auf die in ganz Kamtschatka gebräuchliche Weise. Quer durch den ganzen Fluss wird ein

an kräftigen eingerammten Stangen befestigter, aus einem Flecht seiner Stäbe bestehender Zaun gezogen (ausupa der Russen), in welchem sich einzelne Oeffnungen befinden, vor welche je ein mächtiger Korb aus Flechtwerk gebunden wird. Die Lachse, welche nun stromauf ziehen, drängen sich durch die einzige Oeffnung im Zaun in die Körbe und können, einer besonderen Einrichtung wegen, aus denselben nicht wieder heraus. So werden täglich Tausende von Lachsen gefangen, Tausende verzehren die Bären, eben so viele liegen, durch den langen Weg stromauf entkräftet, todt an den Ufern und verpestet die Luft; und dennoch sieht man oft an wüsten Stellen den Grund der Flüsse völlig roth von dem Gedränge des *Salmo Lycodon* und *Salmo gairdneri* (Pall.). Diesen Fischreichthum findet man in fast allen Flüssen Kamtschatka's. Was soll man hier noch von der Intelligenz der Bewohner Kamtschatka's sagen, wenn man eingesehen muss, dass im Frühjahr ein frischer Fisch hier in Peterpauls-Hafen 2 bis 3 Rbl. Sib. kostet und dass Fischmangel im Winter und Frühjahr im ganzen Lande fast jährlich vorkommt!?

3) Die Ukinzen leben in sechs Dörfern an der NO.-Küste Kamtschatka's, an den Ufern des Ocean's, in gleicher Breite mit den südlichen Pallanzen, mit denen sie auf gleicher Civilisationsstufe stehen. Auch bei ihnen tritt sehr deutlich hervor, dass die nördlichen Dörfer die Koräkische Nationalität reiner erhalten haben, während das südlichere z. B. fast nur noch Spuren derselben zeigt. Von S. nach N. folgen die sechs Dörfer, alle nahe an den Mündungen grosser Flüsse gleichen Namens gelegen, wie folgt auf einander: Osernaja, Uka, Hoiulja (Хойуля), Iwaschka, Dranka, Karaga. Diese Dörfer werden, nach der Zählung zu Anfang des Jahres 1853, von 413 Seelen beider Geschlechter bewohnt. Auch die Ukinzen sind alle getauft und haben ihre Kirche in Dranka. Sie leben wie die Pallanzen in ordentlichen Häusern, haben den Anfang einer Pferde- und Rindvieh-Zucht gemacht, und im Süden gedeihen Gemüse. Ihre Abgaben zahlen sie nach Peterpauls-Hafen und sind ebenfalls verpflichtet die Posten zu führen.

Die Fischerrei wird auch hier, wie bei den Pallanzen betrieben, und die Art der Jagd auf Land- und Seethiere bleibt auch bei ihnen dieselbe. Von den Landthieren werden von ihnen, so wie von den Pallanzen, besonders gejagt: Zobel, F. chse, Bären, Vielfraße, Ottern, wilde Rennthiere und Bergschafe. Bei weitem wichtiger aber ist für die Ukinzen die Jagd auf Seethiere, von denen grosser Ueberfluss an diesen Küsten ist. Wallfische, Delphine (besonders der *Delphinus Leucas*, welcher auch hier an dieser Küste äusserst häufig ist), *Ph. nautica*, *Ph. leonina*, *Ph. dorata*, viele andere Robben und endlich Wallrosse werden zu jeder Jahreszeit erbeutet. Besonders aber werden im Frühjahr und Herbst auf der grossen unbewohnten Insel Karaga und ihren Riffen zahllose Robben und Wallrosse erschlagen. Die sehr zierlich gefärbten Felle der Robben spielen in der Tracht der Ukinzen, welche in der Hauptsache die allgemeine Koräkische ist, eine nicht unbedeutende Rolle. Diese geben zusammen mit den Wallrosszähnen und den Häuten der Seelöwen (*Ph. leonina*) einen

wichtigen Artikel ab für den Handel mit den Russischen Kaufleuten von Petersburs-Hafen, welche jeden Winter eine Rundreise durch das ganze Land mit ihren Waaren machen. Die Jagd auf Seelöwen erfordert Vorsicht und gute Schützen, da diese Thiere auf den hohen Riffen, welche sie ersteigen, stets eine Wache ausstellen und bei der geringsten Gefahr sich anlog und auf's Gewandteste ins Wasser stürzen; dagegen aber, im Fall sie von den Jägern überlistet worden sind und die Flucht unmöglich wird, können sie durch ihren Angriff sehr gefährlich werden. Nicht so ist's mit dem Wallroos, welches, wie ich's selbst gesehen habe, sehr gewandt nur im Wasser ist, dafür aber, ein Mal auf's Trockene gekommen, eine hilflose, sehr schwerfällige Fettmasse ist und ohne alle Gefahr und Muke mit Knütteln erschlagen oder mit Spießen erstochen werden kann. Die Flossen der jungen Seelöwen und Wallroos werden als besonders schmackhafte Bissen hochgeschätzt und die Häute der älteren Thiere liefern ausserordentlich feste Riemen.

h) Die Olutorzen sind an derselben NO.-Küste Kamtschatka's ansässig und nach N. die Nachbarn der Ukinzen. Ihre weitläufig auseinander liegenden Ortschaften erstrecken sich, immer wieder an den Mündungen grösserer Ströme ins Meer gelegen, bis weit nördlich vom Cap Olutora, bis sie endlich in die Vundunga-Gegend des Anadyr, an die durch Verarmung ansässig gewordenen Tschuktischen gränzen. Sie leben nicht zerstreut, sondern in dorfarigen Ortschaften, deren man neun zählen kann. Ihre Namen sind von S. nach N. folgende: südlich vom Cap Olutora und zugleich zum Regierungsbezirk Petersburs-Hafen gehörig liegen Kichschiga, Wuitiki, Telitschiga, Kulitschaja, Olutora (welches eigentlich aus zwei kleinen, ganz nahe bei einander liegenden Orten gleichen Namens besteht) und Witwej (Btschuk?); nördlich vom Cap Olutora und schon im Regierungsbezirk Ischiga liegen nur noch Pokatschinsk, Apuka und Katirginsk in grossen Entfernungen von einander. Nur in den südlichsten der genannten Niederlassungen sieht man vereinzelt Häuser unter den vorherrschenden Erd-Jurten erbaut; die meisten der Olutorzen, ins Besondere die nördlichen alle, leben in letzteren. Die

Kleidung ist wiederum die allgemeine Koräkische, nur reich durch Stickerien mit Rennthier-Selnen geschmückt. Vieh- und Pferdezuucht ist hier nicht vorhanden, eben so wenig ist hier eine Möglichkeit für Gemüesbau; dafür aber sind einige Ortschaften im Besitz kleiner Rennthier-Heerden.

Hauptsächlich sind die Olutorzen auf Fischerei und Jagd angewiesen, welche auch bei ihnen auf die schon erwähnte Weise betrieben werden, ihnen die nöthigen Wintervorräthe verschaffen und sie befähigen, von den Kanfleuten Petersburs-Hafens das Nöthige zu erhandeln. Die Jagdthiere sind wieder dieselben, welche auch von den Ukinzen gejagt werden, nur werden Zobel, Vielfrass und Ottern schon sehr selten im Norden. Aber nicht allein rohe Felle kommen bei ihnen in den Handel, sondern auch Produkte ihrer Industrie. Ganz bekannt und sehr beliebt in ganz Kamtschatka sind die zierlich genähten und gestickten Reisesäcke (Kazayun der Russen) aus Robbendell (besonders aus den Fellen der zierlich gezeichneten *Ph. dorsata*) und die verschiedenen aus Wallrooszahl geschnittenen Gegenstände, wie Pfeifen, kleine Gefässe, Löffel, Gartelteller und allerlei Thiergestalten; letzteres ein Spielzeug, welches ganz besonders die Kunstfertigkeit dieser Leute bezeugt.

Von allen ansässigen Koräken sind die Olutorzen körperlich am schönsten ausgebildet. Lange, schlanke Gestalten und markirte, sehr wohlgebildete Gesichter sind fast durchgängig sowohl bei Männern, als bei Weibern zu finden. Die Sitten der nördlichen nähern sich schon mehr denen der nomadisirenden Koräken und Tschuktischen, während man bei den südlichsten noch hier und da ein ganz gebrochenes Russisch hören kann. So stehen auch die südlichen als getauft in den Listen, die nördlichen dagegen gehören der Religion der Nomaden an.

Alle diese vier eben beschriebenen Stämme haben mehr oder weniger durch die Annahme fester Wohnsitze und durch stete Verbindung mit den Russen und Kamtschadalen von ihrem ursprünglichen National-Charakter verloren.

(Schluss folgt.)

BULLETIN DES SÉANCES DE LA CLASSE.

SÉANCE DU 21 SEPTEMBRE (3 OCTOBRE) 1855.

M. Stephan fait le résumé d'un traité qu'il destine aux mémoires, intitulé: *Ueber ein Grundmotiv der alten Kunst*.

Le même académicien présente la traduction russe de son ouvrage: *Wegweiser durch die Antiken der Kaiserlichen Ermitage*, que M. Léontiev a faite pour le publier dans le recueil portant le titre: *Alpouzena*.

M. Dorn prie la Classe d'autoriser l'impression de l'ouvrage historique en persan: *Tavich-i-Cham* faisant suite à celui de Schir-

Eddie et embrassant les années de l'hégire 881 — 920 (1475 — 1514 de notre ère). Cet ouvrage formera le second volume des sources mahométanes. M. Khazykov a eu l'obligeance de communiquer l'original de ce manuscrit important à M. Dorn. La Classe en autorise l'impression.

M. le Vice-Président adresse à l'Académie un titre de M. Berséez intitulé: *Кыргызъ республикасынын*, qui, suite d'autres ouvrages émérites pour l'étude de cette langue, est introduit dans les gymnases de Siavropol et de Tekelauodar. Conformément à une proposition de M. le Ministre, Son Excellence prie la Classe historique-philologique de lui faire savoir si le titre en question répond aux exigences pédagogiques. Bien qu'aucun des membres de la Classe ne possède la

langue tcherkesse, MM. Brosset, Dorn et Schiefner se chargent de porter un jugement sur la méthode que l'auteur y a observée.

Récrit de M. le Vice-Président en date du 31 août accompagné de l'envoi de 821 monnaies d'argent, trouvées par le paysan Tourchine au gouvernement de Kharkov, district de Soumsk. Sur la demande de Son Excellence MM. Oustriatov et Stepani declarent que cette collection contient en partie des kopeks russes du règne de Pierre-le-Grand ou des monnaies polonaises; le tout fort endommagé par le temps et la circulation. Comme d'ailleurs les Musées de l'Académie possèdent toutes ces monnaies, l'acquisition en est jugée superflue.

Réçu de la part de M. le Conseiller de Collège Laschkevitch des observations sur la congélation et la débâcle de la rivière Snova. Elles ont été remises à M. Vessélovsky.

SEANCE DU 5 (17) OCTOBRE 1855.

M. Kunik annonce à la Classe qu'il a fait précéder les extraits d'ouvrages historiques, communiqués par M. Reguly, d'une introduction sous le titre: О русских Печенегях и Половцях на западныхъ восточныхъ ихъ узависимъ на пожеланіи изслѣдованія о черноморскихъ торжескихъ народахъ въ Атлант. до Американа.

M. le Colonel de Toll prie l'Académie de lui communiquer à titre de prêt la partie de l'ouvrage numismatique de M. Reichel ayant rapport aux monnaies des provinces de la mer Baltique, livre dont il ne saurait se passer pour un travail qu'il va publier, et qui ne peut être acquis par la voie des libraires. L'ouvrage sera envoyé à M. Toll, qui s'engage à le restituer le 1^{er} décembre de l'année présente.

M. Rafn annonce par une lettre datée Copenhague le 26 septembre qu'il a adressé à l'Académie un traité en manuscrit et signale une faute d'impression qui s'y trouve. Ce traité n'étant pas encore parvenu à l'Académie, il en sera accusé réception en temps et lieu.

SEANCE DU 19 (31) OCTOBRE 1855.

Lu un rescrit de M. le Vice-Président accompagné d'un envoi de monnaies bulgares, dont 13 en argent et 58 en cuivre, offertes par le marchand de Kszau, Melnikov. M. Dorn, auquel ces monnaies ont été remises, annonce: Toutes ces pièces sont des Djuchides, frappées, à l'exception des anonymes, par ordre d'Usbek Khan et de Chir-Khan à Novo-Serai et à Gulistan l'année 762 et les suivantes de l'hégire. Trois pièces métalliques en forme de cheval, trouvées parmi les monnaies, sont des clefs conformément aux indications des Tatars, qui encore actuellement s'en servent au gouvernement de Kazan.

M. Brosset communique que M. Tchoubinov en faisant hommage à l'Académie d'un exemplaire de sa *Spisaniye rybnymy rybnymy*, la remercie des facilités qui lui ont été accordées pour la publication de cet ouvrage, imprimé sur l'initiative de l'ancien comité d'instruction publique de la Transcaucasie. M. Brosset rend pleinement justice au travail consciencieux de M. Tchoubinov, qui n'a cessé de l'améliorer durant 15 années, et le juge parfaitement digne d'être compris dans le rapport quodimestriel à soumettre à Son Excellence M. le Ministre de l'instruction publique, relativement aux progrès de la littérature nationale.

Le Baron Korff ayant en l'obligance d'envoyer en premier lieu à l'Académie le catalogue des doubles de la Bibliothèque Impériale,

la Classe décide, sur la recommandation de M. Schiefner, de faire l'acquisition de 162 volumes, relatifs à l'histoire littéraire et à la bibliographie.

Réçu de la part du prêtre Baianov des observations sur la prise par les glaces et la débâcle du *léniéy*. Elles ont été remises à M. Vessélovsky, et la réception en sera accusée avec actions de grâce.

CHRONIQUE DU PERSONNEL.

M. Dorn produit le diplôme de Docteur en Théologie, *honoris causa*, de la part de l'Université de Leipzig, en date du 19 (31) octobre.

ANNONCES BIBLIOGRAPHIQUES.

- 1) Beiträge zur Kenntniss des Russischen Reiches und der angrenzenden Länder Asiens. Auf Kosten der Kaiserlichen Akademie der Wissenschaften herausgegeben von K. E. v. Baer und Gr. v. Helmersen.

Neuntes Bändchen. Zweite Abtheilung.

Kurzer Bericht über wissenschaftliche Arbeiten und Reisen, welche zur nähern Kenntniss des Russischen Reiches in Bezug auf seine Topographie, physische Beschaffenheit, seine Naturproducte, den Zustand seiner Bewohner u. s. w. in der letzten Zeit angeführt, fortgesetzt oder eingeleitet sind. Herausgegeben von K. E. von Baer, 8^o. (S. 337 — 776).

Prix: 1 Roub. arg. — 1 Thlr. 3 Ngr.

- 2) Mélanges gréco-romains tirés du Bulletin physico-mathématique de l'Académie Impériale des sciences de St.-Petersbourg. Tome I. 6me et dernière livraison. pag. 523 — 601.

Contient:

SPERANZ. *Parerga archaeologica*. XIV — XVII. pag. 523
Prix: 30 Cop. arg. — 10 Ngr.

Errata.

Sp. 35 Zeile 9	lies	andere	stelt	ändern
„ 38 „ 8	„ auf dem	„ auf den		
„ 41 „ 33	„ zeigt	„ zeigt		
„ 42 „ 2	„ or hat	„ es hat		
„ 62 „ 2	„ Deutschen	„ Deutschen		
„ 70 „ 10	„ geltenden	„ geltende		

Émis le 3 décembre 1855.

(Ci-joint le supplément I.)

DES SCIENCES HISTORIQUES, PHILOLOGIQUES ET POLITIQUES

DE

L'ACADÉMIE IMPÉRIALE DES SCIENCES

DE SAINT-PÉTERSBOURG.

Ce Recueil paraît irrégulièrement par feuilles détachées dont vingt-quatre forment un volume. Les abonnés recevront avec le dernier numéro l'enveloppe, le frontispice, la table des matières et le registre alphabétique du volume. Les comptes rendus annuels de l'Académie auront dans le corps même du Bulletin; les rapports sur la distribution annuelle des prix Dénodoff y sont annexés en guise de supplément. Le prix de souscription, par volume, est de trois roubles argent tant pour la capitale que pour les gouvernements, et de trois thaler de Prusse pour l'étranger.

On s'abonne à St.-Petersbourg chez Eggers et Cie., libraires, commissionnaires de l'Académie, Nevsky-Prospect, No. 1 — 10. Les abonnés des gouvernements sont priés de s'adresser au Comité administratif (Комитетъ Имперіи), Place de la Bourse, avec indication précise de leurs adresses. L'expédition des numéros se fera sans le moindre retard et sans frais de port. Les abonnés de l'étranger s'adresseront, comme par le passé, à M. Léopold Voss, libraire à Leipzig.

SOMMAIRE. MÉMOIRES. 3. Sur les Koriaks et les Tchoukhtches. DITTMAR. (Fin.) NOTES. 1. Extrait d'une lettre de M. KHANYKOV à M. DORN. 2. Suum cuique. DORN. VOYAGES. 1. Extrait d'une lettre adressée à M. DORN de la part de M. KHANYKOV. BULLETIN DES SÉANCES. CHRONIQUE DU PERSONNEL. ANNONCE BIBLIOGRAPHIQUE.

MÉMOIRES.

3. UEBER DIE KORÄKEN UND DIE IHNEN SEHR NAHE
VERWANDTEN TSCHUKTSCHEN; VON C. VON DITTMAR.
(Lu le 1 juin 1855.)

(Schluß.)

Nicht so ist es mit den Koräken, welche den obenerwähnten Sten Dialect reden, mit den

5) Nomadisirenden Koräken.

Es ist schon oft wiederholt und eine allgemein bekannte Thatsache, dass den Rennthier-Nomaden überhaupt das Rennthier «Alles» ist. So ist auch bei den Koräken der Besitz von Rennthier-Heerden die Ursache, weshalb sie noch ihre Nationalität ganz erhalten haben und an ihren uralten patriarchalischen Sitten festhängen. Dieser Besitz erlaubt ihnen, Nomaden zu bleiben, die einzige Lebensart, durch welche der Mensch im hohen Norden vor Nahrungsorgen geschützt und ein zufriedenes, dadurch aber glückliches Leben zu führen befähigt wird, vorausgesetzt, dass er in der Einsamkeit der Stille geboren ist und nur wenig Bedürfnisse kennt. Deutliche Beweise dafür geben die ansässig gewordenen Koräken. Der Boden dieser hohen Breite bringt nichts hervor, und ist

dazu noch die Jagd ungünstig ausgefallen, so fehlt es sogleich an den nöthigen Winter-Vorräthen und eben so schlecht sieht es dann mit dem Handel aus. Die Bewohner werden einzig auf Fischbaisie angewiesen, welche ein schlechtes Surrogat für ein anschlussalich fleischessendes Volk ist. Das Materielle hängt zu nahe mit dem Moralischen zusammen. Fehlt das Eine, so leidet das Zweite, die so Mangel Leidenden stürzen sich nun Jedem und Allem ohne Berechnung in die Arme, um das Fehlende zu erlangen; stürzen sich in Schulden, werden dienstpflichtig und abhängig, dadurch aber missrauisch, unwahr und knechtisch, und verlieren endlich ihre schlechten, braven Sitten ganz.

Der Besitz von Rennthier-Heerden ist ein mächtiger Damm gegen solchen Verfall dieser Völker. Der Nomade hat in diesem Besitze sein «Alles», er ist reich und glücklich, denn er findet seinen Unterhalt. Tausende von Meilen durchwandert er, und ist eine Gegend abgeweidet oder ausgejagt, so eilt er in rascher Reise mit leichtem Gepäck einer anderen zu. Mangel leiden ist ihm ein unbekannter Begriff und aus der Fülle seiner Jagdbeute betreibt er seinen Handel, zahlt freudig die jährlichen Abgaben und erfüllt die Befehle der Regierung, vor welchen er eine tief wurzelnde Hochachtung hat. Seine ungewöhnlich geringen Bedürfnisse machen, dass er nicht der Hülfe seiner Nachbarn bedarf, vielmehr sind diese häufig genöthigt, sich dem Nomaden bittend zu nähern. Seine Stellung ist somit eine unabhängige, sein Leben ein sorgenloses, ein glückliches.

Der Civilisirte muss erstarren, wie wenig dazu nützig ist, damit ein Volk glücklich sei! Wohnung und Kleidung bestehen ganz aus Rennthier-Fellen; die Wohnung (Jurte, Tschum) ist ein viereckiges, fast rundes Lederzelt von sehr einfacher Construction. Es werden nämlich 4 bis 5 Fuss hohe Stangen im Kreise in den Boden gerammt, so dass sie etwa 3 bis 4 Fuss von einander abstehen. Diese Stangen werden, mit Ausnahme eines Zwischenraums, sowohl durch Querstangen an den oberen Enden, als durch sich kreuzende verbunden. Auf dem so entstandenen Rundzaun werden nun, in Gestalt eines sehr flachen Kegels, lange Stangen aufgestellt, welche an den unteren Enden auf den Zaun, an den oberen aber zusammengebunden werden. Um dieses Gerüste, dessen Glieder durch Riemen verbunden sind, wird eine aus Rennthier-Fellen zusammengenähte Decke gewickelt, welche für den Sommer aus Leder, für den Winter aber aus den behaarten Fellen besteht. Die Lücke im Rundzaun ist die Thüre, welche ebenfalls mit Fellen verschlossen werden kann. Der oberste Theil der Jurte ist unverdeckt und dient als Rauchfang, unter dem sich die Feuerstelle befindet. Die Jurten haben im unteren Raum einen Durchmesser von 4 bis 6 Faden, je nach der Anzahl der Familien, welche darin lebt. Jede Familie hat im Innern eine durch Felle abgetheilte Abtheilung (Hozora von den Russen genannt) als Schlafstelle. Diese Polge werden durch fünf an die oberen Stangen aufgehängte Rennthier-Felle gebildet, so dass vier Wände und ein Dach entstehen, und werden ausserdem auf dem Boden reichlich mit Fellen belegt. Diese Schlafgemache stehen rings an den Wänden der Jurte vertheilt, jedoch so, dass die Vornehmeren, d. h. die Reicheren und Verständigeren, am weitesten von der Thüre wohnen. Die Polge sind in der Nacht ringsum verhängt und werden im Winter durch eine Thranlampe geheizt, wodurch sie fast unerträglich warm werden und nur bewohnt werden können, wenn man, wie die Koräken, ganz nackt darin liegt. Die Thranlampe ist ein ausgehöhlter Stein oder Wallfisch-Wirbel, in welchem in Thran getränktes Moos gebrannt wird. Am Tage wird die Vorderwand des Polgas aufgehoben und dann der übrige Theil der Jurte und der Herd gemeinschaftlich benutzt.

Die Kleidung besteht auch, wie schon gesagt, ganz aus Rennthier-Fellen. Die Männer tragen lange, bis an die Knöchel reichende, enganschliessende Beinkleider, welche im Sommer aus Rennthier-Leder, im Winter aber aus den zubereiteten Fellen, mit der rauhen Seite nach innen, gefertigt sind. Die Weiber tragen nur warme, sehr breite und nur bis zum Knie reichende Beinkleider, welche nach oben bis über die Schultern reichen, so dass gleichsam eine ärmellose Jacke mit den Beinkleidern vereinigt wird. Diese Jacke fehlt den Männern. Die Fussbekleidung ist ein aus Leder oder rauhen Häuten genähter, ganz weicher, vorn breiter und rundschnablgiger Stiefel (Torhas), welcher bei den Männern bis zum Knöchel, bei den Weibern aber bis zum Knie reicht. Die weiblichen sind immer eng anschliessend, meist sehr reich gestickt und mit Perlen verziert. Die Winter-Torhasse werden immer aus rauhen

Häuten genäht und zwar aus denjenigen, welche von den Rennthier-Füssen abgezogen werden (Kamaru). Diese warmen Torhasse haben immer die rauhe Seite nach aussen, unter ihnen wird aber ein Strumpf aus nach innen rauhen Häuten getragen. Im Sommer wird trockenes Gras an Stelle der Strümpfe in den nackten Fuss gewickelt. Den Oberkörper bedeckt bei Männern und Weibern ein fast bis zum Knie reichendes, sehr breites Hemd aus Fellen, welches je nach der Jahreszeit oder nach der Witterung ein verschiedenes ist. Im Winter tragen beide Geschlechter doppelte (nach aussen und innen rauhe) Rennthier-Hemde (die Kuklänka). Bei feuchtem Wetter wird die Gagaglä, oder bei starkem Frost, dieselbe noch über der Kuklänka getragen. Dieses ist eine kurze, nur nach innen rauhe Kuklänka mit besonders grossem Kapuzin. Im Sommer wird ein aus Rennthier-Leder genähtes, einfaches Hemd (die Karmleka) mit oder ohne Kapuzin getragen. Die Kuklänken sind meist alle mit Kapuzinen versehen, welche den Kopf bedecken können und am Rande gewöhnlich mit den Häuten schwarzer zottiger Hunde besäht sind. Die Festkleider, besonders bei den Weibern, sind oft sehr zierlich geschmückt. Zu diesem Zweck werden an dem unteren Rande und an den Ärmeln Stickereien und Perlen angebracht und ausserdem ein Saum aus den sehr geschätzten Fellen der Ottern und Vielfresse angenäht. Die Männer allein tragen um diese Oberkleidung einen Gurt, welcher auch meist mit Schnen gestickt ist. Alle Kleidungsstücke werden auf blossem Leibe getragen und die ledernen, oder nach aussen glatten, werden durch Erlernen der Buchroth gefärbt. Die Mütze ähnelt einer weil über die Ohren und den Hals reichenden Haube, ist für Männer und Weiber von ganz gleichem Schnitt und besteht aus doppelten Häuten. Die Koräken tragen diese Mützen nur selten und ziehen entweder das Kapuzin der Kuklänka oder Gagaglä über den Kopf, oder gehen, wie am gewöhnlichsten, mit entblösstem Haupte. Besonders beim Regen gehen sie immer mit entblösstem Kopfe, hängen sich aber dafür ein geröchertes und in Fett getränktes Rennthier-Leder um die Schultern, welches die vortrefflichsten Dienste leistet.

Die Nahrung der Koräken besteht hauptsächlich aus Rennthier-Fleisch, dann aber auch aus Fischen, welche sie sich zum Winter trocknen; ebenso werden noch allerlei Wurzeln (besonders Lilien-Knollen) gesammelt und zum Winter aufbewahrt. Zu diesem letzten Zweck werden besonders die oft sehr grossen Vorrathskammern der Sammelhäuser (*Myodes oeconomicus* Pall.) mit besonders dazu gefertigten Eisenhaken aufgetragen und geplündert.

Um nun ein vollständiges Bild von dem Koräkischen Leben zu gewinnen, wollen wir einen Koräken von seiner Geburt bis zu seinem Tode durch alle Lebens-Phasen begleiten. Ist in einem Polog ein Nengeborener, so wird sogleich zu der Wöchnerin ein Rennthier geschleppt und in dem Polog selbst erstochen. Dies ist ein Opfer, das man den bösen Geistern der Erde bringt. Man scheidet diesen habgierigen Dämonen ein Leben, damit der Neugeborene verschont bleibe. Ein aus

Holz geschnittener Götze, diesen bösen Geist der Erde darstellend, ist der Einzige, ausser der Wöchnerin, welcher von dem Fleisch und Blut des geopferten Thieres ein kleines Theilchen erhält. Um nun aber auch das so erkaupte Leben des Neugeborenen für das spätere Leben glücklich, d. h. in materieller Hinsicht sorgenfrei zu machen, erhält das Kind — gleichviel ob Knabe oder Mädchen — Geschenke an Rennthiern, deren Zahl sich ganz nach den Umständen der Verwandten richtet. Jedes der geschenkten Thiere erhält ein besonderes Zeichen am Ohr, welches bei der ganzen Nachkommenschaft derselben beibehalten wird, so dass das Kind im glücklichen Fall, wenn es ins reifere Alter tritt, sogleich im Besitz einer nicht unbedeutenden Heerde ist. Es ist der eben genannte Fall der einzige, in dem Rennthier-Kühe von den Koräken geschenkt werden. Ein Aberglaube verbietet solche Geschenke zu machen, da sie überzeugt sind, dass sie dadurch den ganzen guten Fortbestand ihrer Heerde einem Anderen übergeben. Gleichzeitig mit diesen Schenkungen wird dem Neugeborenen auch der Name gegeben. Zu diesem Zweck versammeln sich die Verwandten des Kindes und die Vornehmen des Stammes in der Jurte, wo das Kind in einem Sack von Rennthier-Fellen gesteckt liegt. Die Hebamme, immer eins der älteren Weiber, hängt an einem etwa fuss hohen Holzgestell an einem Faden eine grosse Gasperle auf, und beginnt dann langsam nach einander die Namen beliebiger verstorbener Männer oder Weiber des Stammes (je nach dem Geschlecht des Kindes) herzusagen. Bei welchem Namen die Kugel durch Zufall in Bewegung geräth, der wird dem Kinde gegeben. Die Koräken sind überzeugt, dass der geliebte Verstorbene die Kugel bewegt und dadurch zu erkennen gegeben hat, dass das Glück, dessen er auf Erden theilhaft war, nun auf das Kind übergehen soll. Religiöse Handlungen finden dabei nicht statt.

Das Kind bleibt in einem warmen Fellsack sterken und wird von der Mutter mittelst Stirnriemen auf dem Rücken getragen, bis es im Alter so weit vorgeschritten, dass es kriechen kann. In diesem Alter wird es in Felle so eingewickelt, dass Beinkleider, Fussbekleidung und eine Jacke mit Aermeln ein Ganzes bilden. Halbwegs für Reinlichkeit wird durch eine angebrachte Klappe gesorgt, welche von Zeit zu Zeit geöffnet wird. Die Kleidung selbst wird nur erneuert, wenn der Wuchs des Kindes es durchaus erfordert. Erst etwa im sechsten Jahre werden die, die beiden Geschlechter unterscheidenden Kleidungsstücke dem Kinde angethan, und von nun an beginnen auch allmählig mit den vorschreitenden Jahren die Beschäftigungen, wie sie den beiden Geschlechtern angehörend.

Zu den weiblichen Beschäftigungen gehören alle häuslichen Arbeiten. Vor allen Dingen bereiten die Weiber die sehr einfachen Speisen. Gekochtes und am Spieß gebratenes Rennthier-Fleisch, gekochte Wurzeln und Kräuter, rohe und getrocknete Fische mit Seebunds-Speck sind die gewöhnlichen Speisen. Ist aber ein Rennthier frisch geschlachtet — was mit einem einzigen Messerstrich in's Herz auf's Geschickteste geschieht, so dass kein Tropfen Blut verloren geht — so wird

das Blut mit dem Magenbrei vermischt und dann mit Seebunds-Speck zu einer sehr beliebten Speise gekocht.

Alle Kleidungsstücke, die Fussbekleidung und die aus Häuten zusammengeknüpfte Wohnung sind Arbeit der Weiber, wozu sie schon von Jugend an erzogen werden. Die Zubereitung der Häute durch Schaben und Reiben der haarlosen Seite, die Bereitung des Leders durch wiederholtes Rührn, Benetzen, Trocknen, Schaben und Reiben roher Häute, so wie das Färben des Leders in einem Aufguss von Lauge auf Erlelrinde, sind ebenfalls weibliche Arbeiten. Die Weiber flechten Netze aus erhandeltem Garn oder auch aus Nesseln gefertigtem, und Körbe aus Grasbälmen, welche sie, wie die Kinder, auf dem Rücken tragen und darin im Sommer Wurzeln, Kräuter, Beeren und Zirbelnüsse sammeln. Endlich sind sie den Männern noch beifällig beim Fangen der Fische und Trocknen derselben, so wie auf Reisen beim Aufschlagen und Abbrechen der Jurten.

Die Beschäftigungen der Männer sind bei weitem schwieriger. Dem Manne liegen alle Beschäftigungen ausser dem Hause an. Die jüngeren Männer hüten die Renntiere und ziehen oft den ganzen Sommer obdarblos, auf Wurzeln und ihre eigene Jagd angewiesen, weit in die fernen Gebirge, um Weiden zu suchen, während die Jurten am Meere, oder an grösseren Flüssen, der Jagd und Fischerei wegen bleiben. Auch bei den Nomaden ist die Jagd auf Seethiere eine beliebte und wird jährlich, wo nur thöulich, betrieben, um den nöthigen Vorrath an Seebunds-Speck zu sammeln. Fischerei, so wie die Jagd, werden ganz wie bei den ansässigen Koräken betrieben. Das Holztragen ist eine zweite, sehr schwere Arbeit der Männer, besonders in Gegenden, wo ein Weg von 10 Werst und mehr gemacht werden muss, um nur einiges Zirbelgesträuch zu finden. Das Bauen der Baidaren, die Auf fertigung der nöthigen grossen Zahl von Schlitten, das Verpacken und Abpacken derselben bei Wanderungen, das Lenken der Renntiere, das Fischen und Jagen sind alles Beschäftigungen der Männer. Der Handel wird ebenfalls nur von Männern betrieben. Rennthier-Felle oder Leder, Felle von Seebunden oder Riemen aus denselben, so wie alle Arten von Pelzwaaren, werden von den Koräken in Ischia, auf dem Markt an der Palzowa und an die herumreisenden Kaufleute Peterpauls-Hafen's verhandelt. Aus den Magazinen der Krone in Ischia, Tigil und Nishne-Kamteratsk kaufen sie Pulver, Blei und hin und wieder etwas Mehl. Von den Schmieden des Nordens, den Kamenzen und Parenzen, werden Messer, Spiesse und andere Eisenwaaren eingetauscht. Endlich von den Russischen Kaufleuten handeln sie alles Uebrige, was zu ihrer Wirtschaft und zu ihrem Luxus gehört: wie Tabak, den sowohl Männer als Weiber rauchen, schnupfen und kauen, ferner Nähnadeln, Fingerhüte, Scheren, harte Tücher, Bänder und Perlen für ihre Weiber, kupferne und eiserne Kessel aller Grösse und Art, Beile, Messer, Feuerstahl, Flintensteine und Büchsen für ihre Wirtschaft. Dagegen finden Thee und Zucker, die beliebtesten Artikel in ganz Kamtschatka, bei ihnen nur sehr geringen Absatz.

Von dem ganzen Jagdertrage werden jedoch vor dem Handel die besten Felle ausgewählt und mit diesen wird der Tribut (Яксы), den sie jährlich der Krone zahlen, entrichtet. Endlich führen Koräke Führer jeden Winter die aus und nach Kamtschatka gehenden Posten von den letzten Dorfsclaffen Kamtschatka's zu den Kamenzen und Parenzen oder nach Isbiga.

So wie die Mädchen schon früh in den, ihrem Geschlecht zugewiesenen Arbeiten unterrichtet werden, so werden auch die Knaben schon früh an ihre Beschäftigung gewöhnt. Beim Hüten der Renntiere wird von ihnen gefordert, dass sie mit grosser Genauigkeit die von dem jedesmaligen Besitzer gewählten Zeichen in die Ohren der neugeborenen Thiere schneiden, da die Heerde zumeist mehrere Eigenthümer hat. Sie werden im Schiessen sowohl mit dem Bogen als mit der Büchse (diese Waffe ist bei ihnen bereits eine ganz gewöhnliche geworden) geübt und müssen jede Art von Jagd mitmachen, um gute Schüsse zu werden. Schiess-Material hat bei den Koräken einen hohen Werth und Niemand darf das Pulver nutzlos verschwenden. Aus diesem Grunde werden die Büchsen immer, um einen sicheren Schuss zu haben, auf an diesseits angebrachte Gabeln gestützt. Enten, Gänse, ja wilde Renntiere und Bergschafe werden oft aus dieser Oeconomie mit dem Bogen geschossen und sehr kühne Jäger fallen sogar Bären mit dem Spiesse an.

Wenn der Koräke in's Mannesalter getreten ist, so wählt er sich eine Braut. Ist seine Wahl geschehen, so begiebt er sich in die Jurte des Vaters der Auserwählten und legt ihm Geschenke zu Füssen. Werden diese Geschenke zurückgewiesen, so kehrt er nach Hause zurück und wählt sich eine Andere. Werden aber diese Geschenke vom Vater angenommen, so bleibt er, ohne dass noch ein Wort darüber verloren wird, sogleich dort, und muss sich dann an die schwersten Arbeiten, die ihm aufgetragen werden, ohne Murren machen, wie z. B. an's Renntier-Hüten und Holzschleppen. Mit der Braut wird gar nicht unterhandelt, auch erhält sie den Antrag nicht selbst, sondern muss sich willenlos in den Geschmack ihres Vaters fügen. Hat dieser Gefallen an dem Ankömmling gefunden, so giebt er ihm, je nach dem Grade der Zuneigung, seine Tochter nach einem, zwei u. a. w., ja nach zehn und mehr schweren Arbeitsjahren zum Weibe. Missfällt der Bewerber aber dem Vater im Verlauf der Zeit, so ist's nicht selten, dass er ihn fortreibt, und die Arbeit, welche er sich auf so lange Zeit freiwillig um den hohen Preis eines Weibes auferlegt, war umsonst. In dem ersten Fall, wenn es also dem Bewerber gelungen, das Vaters Herz zu gewinnen, wird an dem Tage der Hochzeit ein neuer Polog in der Jurte aufgeschlagen und am Abend dieses Tages gehen plötzlich die Eltern der Braut auf den Bräutigam los und beginnen ihn rücksichtslos mit Stöcken zu prügeln, worauf dasselbe zu thun noch einem Jeden erlaubt ist. Hat er alles dieses ruhig und ohne sich zu vertheidigen überstanden und dadurch seine Fähigkeit bewiesen, die rauhsten Arbeiten und bittersten Leiden mit Gelassenheit zu erdulden, sich also als Mann be-

wiesen, der seinem Weibe nie zur Last fallen wird, so giebt der Vater seiner Tochter den Befehl, den neuen Polog zu beziehen, dem Bräutigam aber die Erlaubniss, ihr zu folgen. Die Ehe ist so ohne alle weitere Feierlichkeiten geschlossen und der Vater hat von Stunde an sein Recht und seine Macht über seine Tochter aufgegeben. Als Müggel erhält die Tochter nur alle Renntiere, die von denen, welche ihr bei der Geburt geschenkt wurden, abstammen. Sind aber die Geschenke, welche der Bräutigam beim ersten Erscheinen in der Jurte mitbrachte, sehr reich gewesen, dann fügt der Vater wohl noch einige Renntiere, oder ein Gewehr, oder sonst etwas noch hinzu.

Bei den Koräken ist die Polygamie eine erlaubte Sache. Jeder Koräke kann so viel Weiber haben, als es ihm gefällt und so viele er ernähren kann. Um jedes neue Weib aber muss er sich derselben Arbeitszeit und denselben Proben unterwerfen, welche er vor der ersten Heirath durchmachen musste. Der bei weitem häufigere Fall ist jedoch, dass man nur ein Weib bei den Koräken findet, theils weil sie zu arm sind, mehrere zu ernähren, theils aber weil sie die wiederholten Mühen scheuen. In der Regel ist, wenn ein Mann mehrere Weiber hat, ein Weib der Liebling, während die übrigen mehr Arbeiterinnen sind. Ein jedes Weib erhält einen besonderen Polog in derselben Jurte. Als ich den Aeltesten des Stammes, welcher die Halbinsel Tajranos durchzitt, in seiner Jurte besuchte, stellte er mir seine vier Weiber vor, welche in vier verschiedenen Pologen neben einander sassen. Vier Wirbinnen in einem Hause, das sah mir gar kriegerrisch aus und reizte mich zur Frage: ob sie sich auch gut unter einander vertragen. Die Antwort war mir überraschend: «wir lieben uns untereinander eben so sehr, wie wir unseren Mann lieb haben!»

Mit der letzten Heirath haben die schweren Lebensjahre des Koräken ein Ende. Er ist nun selbst Herr eines Polog, des geheiligten Platzes bei diesem Volk. Niemand darf sich in denselben setzen, denn der Platz gehört einzig und allein dem Manne des Weibes an, welches darin wohnt. Kehrt der Mann von der Reise oder von der Jagd heim, dann kommt ihm sein Weib sogleich entgegen, nimmt ihm die Gewehre und die Beute ab, reicht trockene Kleider, klopft die Felle im Polog friech auf, und wenn der Mann sich niedergelassen hat, reicht sie ihm das Essen und setzt sich zu ihm in den Polog. Für jeden Gast werden vor dem Polog die schönsten Felle ausgebreitet, und er wird eingeladen, sich darauf niederzulassen. Der Besitzer eines Polog ist immer ein verheiratheter Mann, als solcher hat er aber schwere Proben aushalten müssen und ist also ein erprobter, braver, daher aber geliebter und geachteter Mann. Erlaubt es ihm die Grösse seiner Heerde, so wird er bald Besitzer einer Jurte, in welchem Fall er ärmere oder verwandte Familien bei sich aufnimmt und mit diesen zusammen eine besondere Gruppe von Familien bildet, welche nun gemeinschaftliche Sache machen und zusammen wandern. Sehr natürlich ist es, dass Väter sich, wo nur möglich, mit den Familien ihrer Söhne und Töch-

ter umgeben. Der Besitzer einer Jurte ist immer der Vornehmste unter den Bewohnern derselben; er schlichtet kleine Streitigkeiten unter ihnen und ertheilt seinen Rath.

Die Koräken sind ganz ausgezeichnet zärtliche Väter und Ehegatten, und zeichnen sich durch ganz besondere Güthigkeit und Ehrlichkeit aus. Sie sind streng wahrheitsliebend und kennen keinen Betrug. Die Gastfreundschaft wird bei ihnen in so hohem Grade geübt, dass sie selbst das Letzte ihren Gästen vorsetzen. Sie sind meist lebhaft, scherzen gern und zeigen dabei natürlichen Verstand, Phantasie und selbst Witz. Wird aber ihre Ehre angetastet oder ihnen eine Beleidigung angethan, dann ist ihr Zorn dauernd und sie suchen auch zu rächen. Der Grundzug ihres Charakters ist aber ein freundlicher und biederer.

Ihre Eigenschaften sind fast durchweg lobenswerth und man könnte sich von ihnen angezogen fühlen, wenn der civilisirte Mensch nicht oft vor ihnen, in's Unglaubliche gehend, Unreinlichkeit zurücksehendern müsste. Die Zubereitung der Speisen ist fast nicht mit anzusehen, die Kleidung wimmelt von Ungeziefer und ein Koräke wächst sich von Geburt an nie, es sei denn, dass er zufällig in's Wasser fiel.

Dafür aber leben sie noch in grosser Reinheit und Einfachheit der Sitten. Ihre Verfassung ist eine rein patriarchalische. Die Jurten-Besitzer oder Vornehmsten eines Stammes wählen aus ihrer Mitte einen Ältesten, welcher dann die Angelegenheiten seines Stammes besorgt, die Befehle der Regierung empfängt und die Abgaben, je nach den Regierungsbezirken, in deren Grenzen der Stamm wandert, nach Isbaga oder Peterpauls Hafen zahlt. Spricht ein solcher Ältester, so schweigt Alles und hört ruhig mit Ehrerbietung zu, und erst wenn er seine Rede geendet, erheben sich andere Stimmen. Der Älteste ist der oberste Rathgeber und Richter eines jeden Stammes, deren es im Ganzen unter den nomadisirenden Koräken etwa 7 bis 8 giebt.

Nach dem Rath der ältesten und erfahrensten Männer wird die Gegend bestimmt, in welche die Wanderungen unternommen werden sollen. Bleibt aber die einzuschlagende Richtung dennoch eine zweifelhafte, so wird ein Rennthier herbeigeholt, frei hingestellt und mit geschicktem Stoss erstochen. Beim Todeskampf springt das Thier noch ein Paar Mal auf und fällt dann todt nieder. Die Richtung, nach welcher der Kopf des Thieres zeigt, ist dann die von der Gottheit empfohlene. Ist so die Richtung der Reise bestimmt, so wird sie, selbst wenn Hindernisse im Wege sein sollten, genau eingeschlagen. Die Jurten werden nun rasch abgebrochen, das Gepäck und das Zelt auf die Packschlitten gebunden, die Stangen — eine nur selten zu habende Waare — werden auf kleinen hohen, besonders dazu gemachten Schlitten mitgeschleift und die Menschen besteigen ganz leichte hohe Schlitten, welche eine Rückenlehne haben. Jeder Schlitten wird mit 2 bis 4 Rennthieren, die an breiten Halsriemen ziehen, bespannt und die Thiere von den Männern mittel eines langen Stabes und einer Jageleine gelenkt. Die übrige Heerde wird von den Hüttern, welche ebenfalls auf Schlitten sitzen, getrieben. So

geht es mit grosser Geschwindigkeit fort, bis ein geeigneter Weideplatz sich findet, d. h. ein solcher, an dem nur so wenig Schnee auf dem Moos liegt, dass die Rennthiere ihn leicht forttragen können. So lange die Weide hinreicht, bleiben die Jurten wieder stehen, ist aber der Platz abgeweidet, so geht es wieder fort und weiter und weiter. So den ganzen Winter hindurch bis zum Frühjahr, zu welcher Zeit sich die Koräken an's Meer und an die Flüsse begeben, um hier der Fischerei oder der Jagd wegen den ganzen Sommer über zu bleiben. Die Rennthiere aber werden, wie schon erwähnt, in's Gebirge getrieben, um sie vor den Mücken zu schützen und durch die nahrhaften Gebirgskräuter zu kräftigen, kehren aber dann im Herbst wieder zu den Jurten zurück. Die Grösse der Rennthier-Heerden ist sehr verschieden. Die reicheren Stämme haben Heerden von 20.000 und mehr Thieren, andere, wie z. B. der arme Stamm auf der Halbinsel Tajannas hat nur 3- bis 4000.

Die Schlitten sind sehr leicht gebaut und alle Theile sind durch Riemen an einander befestigt, so dass kein Stück Eisen daran ist. Hierdurch werden sie sehr geschmeidig und biegsam und brechen nicht leicht auf den sehr unebenen Wegen. Sie sind alle sehr hoch, die Sohle ist breit, dünn und bis auf den Schlitten selbst zurückgebogen.

Dies ist die unatliche Lebensweise, von der sich dieses glückliche kleine Volk so angezogen fühlt.

Nach den officiellen Berichten, zu Anfang des Jahres 1853, belief sich die Zahl aller nomadisirenden Koräken, welche der Krone Abgaben zahlen, Männer und Weiber aus den Regierungsbezirken vom Peterpauls-Hafen und Isbaga zusammengenommen, auf 1750 Seelen. Zu diesen müssen noch etwa 1000 Seelen gerechnet werden, welche an den Grenzen der Tschuktschen nomadisiren und noch keine Abgaben zahlen, was eine Gesamt-Summe von 2750 Seelen machen würde.

Die Koräken erreichen meist ein hohes Alter und erfreuen sich einer guten Gesundheit. Angenommen aber, welche durch die rauchigen Jurten und den Glanz des Schnees im Frühjahr entstehen, sind ganz allgemein. Die so geringe Zahl dieses Volkes ist wohl nur dadurch zu erklären, dass die hin und wieder auftretende Epidemie'n, wie z. B. die Pocken, Masern, Scharlach und Fieber, sie in Massen hinraffen.

Ist ein Koräke erkrankt, so suchen die Verwandten und Bekannten, durch Anrufen der bösen Geister, von denselben das Abwenden des veranlassenden Leidens zu erlösen, auch suchen sie selbst durch allerlei Kräuter oder durch Sympthien dem Kranken die Gesundheit wieder zu geben. Ist aber alle Hülfe umsonst, und der Kranke fühlt seine letzte Stunde nahen, dann fordert der religiöse Aberglaube, sich selbst oder durch Freundeshand den Todesstoss zu geben, um sich, wie sie behaupten, aus den Händen des Bösen, der sie tödten will, zu retten und sich dem guten Gott zu übergeben. Solche Selbstmorde kurz vor dem Tode sind in der neueren Zeit schon etwas seltener geworden, dennoch aber häufig genug.

Die Leiche eines Koräken wird auf weisse Rennthier-Felle gelegt und ganz in weisse Rennthier-Felle gekleidet,

welche mit Wolfsblüthen besäet werden. (Weiss ist die Trauerfarbe dieses Volkes, der Wolf aber wird religiös verehrt). So wird der Verstorbenen auf einen neuen Schlitten gesetzt, vor den zwei seiner besten Renntiere gespannt sind, und zu einem Scheiterhaufen, den man am nächsten holzreichen Ort errichtet hat, gefahren. Hierher folgen die Verwandten und Freunde. Am Scheiterhaufen werden die Renntiere erstochen und dann mit dem Schlitten und der darauf sitzenden Leiche auf denselben gehoben. Der Leiche werden alle Gerätschaften und Waffen, so wie die Pfeife nebst kleinem Tabaks-Vorrath mitgegeben, und dann wird Alles den Flammen übergeben. Es heisst nun, der Verstorbene ist in sein eigentliches Vaterland hinübergefahren zum guten Gott, wo er sein geliebtes Nomadenleben fortsetzen kann und zwar ungeachtet von den bösen Geistern der Erde.

Nun werden alle Renntiere, welche man mitgebracht, geschlachtet und nicht früher wird der Platz verlassen, als bis Alles verzehrt und der Todte völlig verbrannt ist. Ein pflichtmässiger Liebesdienst der nächsten Verwandten ist's, das Feuer zu schüren und die schwerer verbrennbaren Theile, wie z. B. den mit Feuchtigkeit angefüllten Magen, mit Spieszen zu durchstossen. Die Asche wird nicht gesammelt, sondern bleibt am Platze liegen. Die am Bestattungs-Orte geschlachteten Renntiere gehören nun, nach ihrem Glauben, ebenfalls zur neuen Heerde, welche der Todte in jenem Leben um sich sammelt.

Der Gebrauch, die Leichen zu begraben, findet sich bei den Koräken nirht. Sie halten diese Art der Bestattung für eine unwürdige und den begrabenen Todten für verloren. Nur das Verbrennen der Leiche hat für sie Sinn und erfüllt seinen Zweck ganz, denn mit dem Rauch und mit dem Dampf steigt der Geliebte gerade gegen Himmel.

Die nomadisirenden Koräken sind ohne Ausnahme bis auf den heutigen Tag noch ungetauft. Die Religion dieses Volkes ist ein ganz eigenes Gemisch von Verehrung guter und böser Gottheiten. Den guten Gott, *Apapel* (d. b. nach ihrer Sprache der Alte), den Herrn der ganzen Schöpfung, stellen sie sich so vollkommen gut vor, dass er nicht einmal strafen will. Er scheint nach ihrem Glauben eine passive Rolle in Bezug auf das menschliche Erdenleben zu spielen. Er lässt es mit den Menschen geschehen, wie es eben geht, und überlässt es ihnen, sich, wie es ihnen nur gelingen mag, aus den Klauen der bösen Geister zu befreien. Der gute Gott wird von ihnen daher auch nur selten angerufen, und wohl nur bei Bestattung der Leichen oder in ganz ausserordentlichen Fällen anbetet. Alle ihre religiösen Gebräuche haben nur Bezug auf die bösen Geister der Erde. Ihre Religion ist somit eine schlaue Politik, oder ein Handel mit diesen Geistern, um sie nach Möglichkeit von den Menschen schädlichen Handlungen abzuhalten. Ihre Phantasie sieht überall, in jedem Berge, im Meer, an den Flüssen, im Walde und auf den Ebenen Dämonen lauern, welche sie sich, unbedingt nur das Böse wollend und sehr habgierig vorstellend. Aus diesem Grunde kommen die häufigen Opfer vor, durch welche sie die Habgier dieser

Unersättlichen zu befriedigen, und sich das ihnen Werthe und Theuere zu erkaufen suchen. Diejenigen unter dem Volk, von welchen man glaubt, dass sie am leichtesten die Wünsche der Bösen errathen können, und in einer gewissen Gunst derselben stehen, heissen Schomänen. Die von ihnen ausgeführten religiösen Handlungen sind des Schomänen oder der Schomänen-Dienst. Die Schomänen müssen bei jedem vorkommenden Fall ihren Rath, wie man sich der Teufel zu entledigen habe, ertheilen und die Wünsche derselben offenbaren. Ein, über einen in ovaler Form zusammengeboogenen Holzreissen gespanntes Leder, ist die Zaubertrommel. Diese besteht immer aus der Haut von Bergschafen, ist mit Metallklappern reich verziert und spielt eine wichtige Rolle beim Schomänen. Ein mit Wolfsfell überzogener Stab dient zum Schlagen derselben. Soll schomant werden, so nimmt in der Regel der Schomane eine Dosis vom Fliegenpilz (*Amanita muscaria*) ein, den die Koräken seiner berausenden Wirkung wegen sehr schätzen, und versetzt sich dann durch Schreien, Singen und Trommeln vollends in einen solchen Grad von Wahnsinn, dass er aufsteigt, die wildesten Sprünge zu machen und sich in manchen Fällen durch Spiesse schreckliche Wunden beibringt. Die Koräken lachen non mit Aufmerksamkeit auf jedes Wort, das er ausspricht, und entnehmen sich daraus die Befehle des Angerufenen, welche sie dann mit Gewissenhaftigkeit befolgen. Ist Jemand erkrankt oder hat sich verirrt, haben sich Renntiere verlaufen, vor grossen Wanderungen, bei Geburten wird schomant, und die Antwort des Schomänen ist fast ohne Ausnahme, dass der böse Geist ein Opfer an Tabak, Kleidungsstücken, Renntieren oder Hunden verlangt. Hunde, eine kleine langhaarige, schwarze Race, den Spitzten ähnlich, werden in jeder Jurte in Menge angetroffen und einzig nur zum Opfern gehalten. An Bergen, auf Weiden oder an besonders gefürchteten Orten sieht man oft Opfer an Tabak oder Mundvorräthen liegen, selbst von Gerätschaften und Waffen, welche dann kein Vorübergehender anrührt. Grössere Feste werden nur gefeiert zur Zeit wenn die Renntiere kalben, d. h. im März oder April, und wenn diese Thiere die Geweibe abwerfen oder neue bekommen. Bei diesen Gelegenheiten wird ein Theil des neuen Reichthums durch grössere Opfer abgegeben, um den Rest um so sicherer zu behalten.

Von den Thieren steht nur der Wolf, als Diener des Teufels, in besonderer Achtung. Die Wölfe dürfen nicht erschossen werden, sondern nur erschlagen, und die Felle derselben finden dann bei manchen religiösen Gebräuchen ihre Anwendung.

Nach dem Tode kommt jeder gute Koräke zum guten Gott und zwar in dessen unmittelbaren Schutz, wo er nichts mehr zu fürchten hat, sondern das glücklichste, das reichste Leben führt. Dieser Gott ist zu gut, um den Menschen Krankheit und Tod zuzuschicken, daher sie sehr überzeugt sind, dass die bösen Geister ihnen die Krankheiten schicken und sie durch den Tod zu sich nehmen wollen, wo ihrer nur Qual und Pein

wartet. Darin liegt der Grund der gebotenen Selbstmorde vor dem Tode.

Als Beweis für die Reinheit Koräkischer Sitten und für ihre Rechtsliebe erscheint es mir noch wichtig, einige Worte über ihre eigenen Gesetze zu sagen:

Lüge, Betrug und Diebstahl werden durch Schläge oder Beschimpfung bestraft und diese Vergehen überhaupt streng verfolgt. Ist ein Weib ihrem Manne untreu geworden, so wird sie sofort mit ihren Kindern verossen, die Rennthiere aber, welche sie als Mitgift erhielt, werden ihr zurückgegeben. Die Kinder haben in diesem Fall keinen Antheil am Vermögen des Vaters. Der Mann nimmt sich eine andere Gattin, während ein solches Weib schwer wieder einen Mann findet. Jeder Mann kann sein Weib, ohne Rechenschaft zu geben, verlassen; so gross ist das Vertrauen, das man in die Handlungen des Einzelnen setzt. Grundlos werden jedoch die Weiber nie verlassen, denn dafür zeugt die grosse Seltenheit der Fälle. Ist ein Mädchen unkeusch gewesen, so verfällt sie sehr strenger Strafe. Ihr Vater, dem allein das Recht der Strafe zusteht, erschiesst sie. Blutrache ist jetzt schon selten geworden und findet nur noch bei den entfernten Stämmen statt.

Am ausgebildetsten ist bei den Koräken das Erbrecht. Es ist schon gesagt, dass Jeder, ohne Unterschied des Geschlechts, bei der Geburt Rennthiere erhält, welche sich oft bis zur Zeit der Heirath zu kleinen Heerden vermehrt haben. Nimmt ein Koräke ein reiches Weib, so darf er nur mit Erlaubnis desselben Gebrauch von der Herde machen. Ist aber das erste Kind geboren, dann hat das Weib ihr Recht auf die Heerde verloren und der Mann verwaltet die Heerde für seine Kinder. Sterben die Kinder alle, oder ist die Ehe kinderlos gewesen, so erhalten nach dem Tode eines oder beider Ehegatten die jedesmaligen Verwandten die Rennthiere zurück.

Nach dem Tode des Vaters theilen sich die Kinder in die Heerde so, dass die Söhne gleiche Theile erhalten, nachdem sie den Schwestern ihre von ihrer Geburt herstammenden Rennthiere abgeliefert haben. War die Schwester schon verheirathet, so hatte sie schon bei der Hochzeit ihre Rennthiere erhalten. Die Mutter benutzt die Heerde, welche sie als Mitgift erhielt, so lange sie lebt, und erst wenn auch sie gestorben, theilen die Söhne auch diese Heerde wieder. Gewöhnlich erhalten die Schwestern von den Brüdern Geschenke bei allen Theilungen. Hat ein Vater mehrere Söhne hinterlassen, so sind die Erbschafts-Rechte in Todesfällen unter den Brüdern ganz besonderer Art. Wir wollen annehmen, dass von vier erwachsenen Brüdern ein unverheiratheter stirbt; in diesem Falle theilen die übrigen drei den Nachlass zu gleichen Theilen. Stirbt der jüngste verheirathet, so geht das Vermögen auf die Kinder über. Im Fall aber keine da waren, oder dieselben starben, erhalten die Brüder nur des Verstorbenen Vermögen, während das des Weibes nach ihrem Tode den Verwandten derselben zufällt. Stirbt der Älteste, der 2te oder 3te, dann hat der jüngste das Recht, wenn er unverheirathet oder Wittwer ist, das Weib seines Bruders zu seinem eigenen zu machen, d. h. er bezieht ohne Weiteres den Polg des

Bruders. In diesem Falle haben seine und des verstorbenen Bruders Kinder gleiche Rechte auf das Vermögen der Eltern. Hatte der verstorbene Älteste Bruder keine Kinder, dann theilen sein Vermögen alle drei Brüder, sein Weib und die Waffen aber gehören in jedem Fall dem jüngsten. Ist der jüngste in dem eben besprochenen Falle verheirathet, so tritt der 3te in dessen Rechte, und wenn auch dieser schon ein Weib hat, so kann der 2te Ansprüche auf des Ältesten Bruders Weib erheben. Sind aber alle verheirathet, so kann das Weib, welches ihren Mann verloren, einen Fremden nehmen. Nie darf ein älterer Bruder eines jüngeren Weib heirathen, sondern nur umgekehrt. Eben so wenig darf das Weib eines verstorbenen, das zweite Weib eines jüngeren Bruders werden. Heirathet ein Koräke eine Wittwe oder ein geschiedenes Weib, so fallen alle Arbeiten weg, und die Heirath geschieht nach einer Uebereinkunft mit dem Weibe selbst.

Solche Gesetze vererbten sich von Vater auf Kind und blieben stets dieselben, denn sie entstanden und blieben gesichert durch die Wahrheits- und Gerechtigkeits-Liebe des Volkes selbst.

Hat man die Koräken besucht und ihr patriarchalisches Leben kennen gelernt, so wird unwillkürlich der Wunsch rege: Möge dieses brave Völkchen noch lange in der Reinheit und Unverdorbenheit seiner Sitten fortleben; mögen die Koräken ihren Abscheu vor allem Schlechten und Gemeinen noch lange behalten und noch lange als Nomaden die Moosfelder des Nordens durchstreifen, also die Lebensart beibehalten, welche sie dazu gemacht hat, was sie sind.

Die Tschuktschen

sind so nahe mit den Koräken verwandt, dass es hier wohl am Orte ist, auch über dieses Volk einige Worte zu sagen:

Alles was ich von den Tschuktschen erfahren habe, stammt von dem Kaufmann Trifonow aus Nisne-Kolyma, welcher schon seit dem Jahre 1828 mit ihnen Handel treibt. Trifonow hat wiederholte Reisen in's Innerste des Landes gemacht und ist fast bis zur Berings-Strasse vorgedrungen.

Verfolgen wir zuerst die Wege, auf welchen dieser unternehmende Mann das Tschuktschen-Land zu durchziehen pflegt, und dann, nach so erhaltenem allgemeinen geographischen Ueberblick, wollen wir die Sitten und die Lebensart der Tschuktschen selbst überblicken.

Es sind nun besonders drei Wege, welche angeführt zu werden verdienen:

1) Von Nisne-Kolyma an der Kolyma, und dann an ihrem Nebenflusse dem Grossen Annuj (Anouj) bis zu dessen Quellen hinauf, weiter über ein Gebirge in's Stromgebiet des Anadyr, und dann an dem Flusse Jablon (Jablons) stromauf zum Anadyr selbst, ist einer der Wege, welche von Trifonow bereist sind. Der Anadyr ist vorzüglich nur bis Anadyrsk,

welches an der Mündung des Maïu (Maun) in diesen Strom gelegen ist, von dem Reisenden besucht worden, Auf einigen Reisen jedoch ist er fast bis zur Mündung stromab gekommen.

2) Ein anderer Weg führte Trifonow von Nishe-Kolymsk entweder an der Küste des Eismeres oder an dem Nebenflusse der Kolyma, dem „Kleinen Amuj“, an die grosse Tschuain'sche Bucht (Haynkaa Tyda), von wo er den Fluss Tschuain stromauf verfolgte und dann über ein höheres Gebirge wieder in's Stromgebiet des Anadyr hinabstieg, in welchem er entweder am Anadyr selbst, oder am Flusse Bjelaja, Anadyrsk erreichte.

3) Endlich ist Trifonow von der Tschuain'schen Bucht, immer die Küste des Eismeres verfolgend, bis an die tiefe Kuljutschin'sche Bay (Кулючинецкая Губа) vorgedrungen.

Das ganze Land der Tschuktchen soll ein bergiges sein, besonders aber von einem höheren Gebirge durchzogen werden. Dieses Gebirge, welches die Kulyma und die Küstrnflüsse des Eismeres vom Stromgebiete des Anadyr scheidet, und endlich immer niedriger werdend bis zur Berings-Strasse hinläuft, ist nur der nordöstliche Theil der langen Gebirgskette, welche die Stromgebiete der Kolyma, Indigirka und Lena vom Obchotske Meere scheidet und dann weit nach W. die Wasserscheide zwischen den Gewässern der Lena und des Amur bildet. Im Süden ist der Anadyr von einer, weit bis Kamtschatka reichenden, mit Moos bewachsenen Hochebene (Ипанозский хребт) begrenzt. Am Eismere und an der Berings-Strasse ist das Land hügelig. Die ganze Gegend ist ausserdem völlig waldlos, bis auf eine einzige Wald-Region, bestehend aus hochstämmigen Nadelhölzern, welche sich von der Kolyma am „Grossen Amuj“ zum Anadyr und an diesem stromab bis Anadyrsk fortzieht. Ausserdem soll am Maïu und an der Bjelaja ebenfalls etwas Wald vorhanden sein.

Das Land ist, mit Ausnahme von einigen Russischen Familien in Anadyrsk und etwa 200 Jakutern, welche oberhalb Anadyrsk am Anadyr leben, ganz von Tschuktchen bevölkert, deren Zahl Trifonow auf mindestens 10,000 an giebt.

Auch unter den Tschuktchen giebt es anässige, wie bei den Kuraken, und auch hier finden wir sie die Küsten des Meeres bewohnen, nachdem sie durch Unglücksfälle ihre Heerden verloren haben und als verarmt sind. Die grössere Zahl des Volkes gehört den Rennthier-Nomaden an, und durchzieht mit seinen sehr bedeutenden Heerden das Land nördlich und südlich vom Anadyr. Diesen Nomaden, also den reichen, sind die anässigen meist dienstpflichtig, stehen aber dafür unter ihrem besonderen Schutz.

Die anässigen bewohnen, wie schon gesagt, überall zerstreut die Ufer des Meeres von der Tschuain'schen Bucht bis weit südlich von der Mündung des Anadyr, wo sie mit den sitzenden Kokären zusammenengrenzen. Die dichteste Bevölkerung findet sich an den grösseren, an Seethieren und Fischen

reichen Buchten des Meeres, besonders aber an der Tschuain'schen und Kuljutschin'schen, dann auch an der Berings-Strasse, an der Mündung des Anadyr und an dessen unterem Laufe. An den genannten Orten finden sich jährlich im Januar, und ein Mal im Verlauf des Sommers, die Nomaden ein, um sich hier ihren Bedarf an Fischen, Thran, Riemen und Pelztieren abzuholen, wofür sie den Jägern und Fischern Rennthier-Fleisch und Felle, nebst allerlei erhandelten Gegenständen, wie z. B. Tabak, Pulver, Eisenwaren, Gewehre und dergleichen mehr, lassen. Die grosse Leidenschaft, welche die Tschuktchen für den Handel haben, lässt sie sich nicht nur auf inneren Verkehr beschränken, sondern hat sie dazu bewogen, mit allen ihren Nachbarn Handelsverbindungen anzuknüpfen.

Auf den Handelsplätzen der Russen unterscheidet man zwei Stämme der Tschuktchen, welche sich jedoch im Wesentlichen nur wenig von einander unterscheiden. Man nennt nämlich diejenigen, welche im höheren Norden von der Berings-Strasse bis zur Tschuain'schen Bucht nomadisiren, die „Tschuktchen des weissen Meeres“ (Бѣломорские Чукчи), während die am Anadyr, und besonders südlich von diesem Strom wandernden, die Tschuktschen (Тшуктские Чукчи) genannt werden. Diese Letzteren sind die ärmeren und die weniger unternehmenden, zugleich aber diejenigen, welche vorzüglich den schon besprochenen Markt an der Palzowa besuchen und dort die Hauptrolle spielen. Ebenso wird Anadyrsk zu Zeiten von diesen Tschuktchen, des Handels wegen besucht, und sogar im Sommer auf Kühen, welche am Ufer von Rennthierern stromauf gezogen werden, erreicht. Anadyrsk hat als Handelsplatz jetzt seine Wichtigkeit fast ganz verloren und namentlich durch den später entstandenen Markt an der Palzowa gelitten.

Die sehr arme und auf Zahl geringe Kaufmannschaft von Ishiga und Anadyrsk, so wie der sehr schwierige Warentransport über Ochotak und Jakutsk, welches der Lagerplatz aller in den Norden Sibiriens bestimmten Waaren, so wie der Stapelplatz aller für diese Waaren eingetauschten Pelzwerke ist, machen die beiden angeführten Marktplätze zu unbedeutenderen.

Von bei weitem grösserer Wichtigkeit ist aber für den Handel mit den Tschuktchen ein Marktplatz 300 Werst von Nishe-Kolymsk, am „Kleinen Amuj“. Hier handeln jährlich, vom 1. März bis etwa zum 10ten die weit reicheren und mit den geeigneten Waaren reichlicher versorgten Kaufleute von Nishe-Kolymsk mit den unternehmenderen Tschuktchen des weissen Meeres, welche sogar von der Berings-Strasse in Menge sich einfinden.

Nach im Anfang dieses Jahrhunderts war der Handel mit den Tschuktchen ein sehr gefährlicher, denn man handelte von beiden Seiten mit den Waffen in der Hand, und oft war es mehr ein Rauben, Kämpfen und Morden, als ein Handeln. Erst 1817 wurde, auf Anregung des damaligen General-Gouvernements von Ost-Sibirien, Treskin, ein Handelsact mit den Tschuktchen abgeschlossen, in welchem zwei Orte für einen

5) Die Ponsjakow'sche Karte nennt diesen Fluss Cyoß Amu. K.

friedlichen Handel und Verkehr bestimmt wurden. Der unbedeutendere war Anadyrsk, der wichtigere Markt wurde am Anuj bestimmt, wo er noch jetzt blüht und jährlich in einer kleinen, aus Pfahlwerk bestehenden Festung (Аноуи́ская пэноу́ра) abgehalten wird.

Aus Jakutsk gehen in jedem Jahre grosse Transporte von Waaren, welche für diesen Handel bestimmt sind, nach Nischnje-Kolymsk. Namentlich Tabak (es ist sogenannter tscherkassischer, welcher unter den Nomaden so sehr beliebt und zu je 100 Pfund in einen Sack von Rindhäuten gepackt ist), alle möglichen Eisenwaaren, wie Messer, Beile, Kessel, Nädeln, Büchsen u. s. w., bunte Perlen, Tücher, Zeuge und Bänder, endlich Felle von Vielfrassen, Wölfen und Ottern, welche bei den Tschuktschen in hohem Werth stehen, werden in möglichst grossen Quantitäten zum Tausch ausgestellt. Die Tschuktschen ihrerseits bringen Rennthier-Felle, getrocknetes Rennthier-Fleisch und besonders Pelzwerk zum Markt. Land- und Eisbären, Füchse aller Gattung, Eichhörnchen und einige Zobel sind der Jagdtrug der Tschuktschen selbst, während Marder, Luchs und Biber (*Castor fiber. Pall.*) durch den Handel mit Amerikanischen Völkern auf diesen Markt kommen.

Die Kaufleute von Kolymsk haben, gleich wie die von Kiachta, ihre Vorsitzer, mit denen sie zuerst die Preise ihrer Waaren festsetzen, und dann, nachdem man auch mit den Tschuktschen übereingekommen ist, was die geschätztesten Waaren gelten sollen (z. B. wie viele Pfund Tabak ein Fuchs oder ein Biber kosten soll), begimmt, auf diese ausgenommene Münze basirt, der Handel auf das Freundlichste.

Hier ist anzuführen, dass ein Pfund Tabak in Kolymsk 1 Rbl. Slt. kostet, und da die Kaufleute einen Biber bis zu 10 Rbl. verkaufen, dass sie für einen Sack Tabak bis 10 Biber erhandeln müssen. Es giebt nun Tschuktschen, welche 100, ja 150 Sack Tabak eintauschen, also mindestens 1000 bis 1500 Biber zum Markt bringen.

Die Festung am Anuj wird nur noch der Form wegen unterhalten, denn zwischen Russen und Tschuktschen besteht jetzt, schon seit Jahrzehnden, das freundlichste Verhältniss und alle alte Feindschaft ist lange vergessen. Ausser der Marktzeit bereisen einige der Kaufleute handelnd das Land, und jährlich kommen Tschuktschen bis nach Kolymsk, um hier Pulver und Blei von der Krone zu kaufen und um ihre Handelsfreunde zu besuchen.

Die Tschuktschen nennen den Markt am Anuj den 5ten Bibermarkt. Zu beiden Seiten der Berings-Strasse findet der 4te statt, und die drei ersten liegen, weit von einander, tief im Norden Amerika's. Auf dem 5ten Markt, also an der Berings-Strasse, handeln die Tschuktschen mit einem Volke, welches sie die Kargavali nennen, mit denen sie in den blutigsten Kriegen begriffen waren, und erst in der neuesten Zeit etwas friedlicher verkehren. Von den drei amerikanischen Märkten weiss man nichts, ja selbst die Tschuktschen von der Berings-Strasse versicherten Trifonow, dass sie nichts mehr von diesen Handelsplätzen gehört hätten, als dass der

Tabak auf dem ersten Markt oft so theuer sei, dass man dort einen Biber für ein einziges Blatt eintauschen könne. So gehen also auf noch unbekannter, aber interessanter Handelsstrasse Russische Waaren bis tief in's Innere Amerika's, und amerikanische Pelzwerke kommen auf die Märkte Asien's und Europa's.

Der Handel, die grossen Rennthier-Heerden, die Jagd und (vormals) die Kriegsheute sind der Tschuktschen Reichthum.

Ausser dem Handel auf den angeführten Marktplätzen unterhalten die Tschuktschen einen recht lebhaften Verkehr mit den sehr zahlreichen Wallfischjägern, welche in neuester Zeit häufig die Berings-Strasse besuchen. Die Waaren, welche hier zum Tausch kommen, sind ungefähr die schon genannten; von den Tschuktschen scheinen aber besonders Wallrosszähne für die Chinesischen Märkte eingetauscht zu werden.

Die Rennthier-Heerden eines reichen Tschuktschen sind oft so gross, dass den Besitzern selbst die Zahl der Thiere unbekannt ist. Trifonow versichert, dass er Heerden auf Ebenen gesehen habe, welche dieselben dergestalt überdeckten, dass man, so weit das Auge reicht, einen Wald von Geweihen sah. Die Hüter dieser unüberschbaren Heerden stammen gewöhnlich aus der Zahl der Anassigen oder sind Brautwerber, wie bei den Koräken; in jedem Falle aber erhalten sie ihren reichen Lohn. Der reiche Tschuktsche ist der Wohlthäter seiner Umgegend. Niemand geht von ihm, ohne Geschenke an Lebensmitteln und an Kleidungsstücken mit auf den Weg zu erhalten. Ebenso werden den Gottheiten oder den Verstorbenen sehr reiche Opfer oder Geschenke gebracht. Ist aber ein vornehmer und geachteter Gast angelangt, so hat das Rennthierschlachten kein Ende, und der Schmaus dauert so lange der Gast bleibt. Sobald derselbe am Zelt angelangt ist, wird er sogleich hinein geführt und gespeist, darauf erst gefragt, woher er kommt und wie es ihm geht. Hat man sich so begrüsst und nach dem Wissenswerthen erkundigt, dann werden alle Bekannten der Umgegend zu einem Feste geladen.

Vier Rennthiere werden ausserhalb des Zeltes in der vier Weltgegenden erstochen und dann so vertheilt, dass der Wirth nebst seiner Familie allein von dem nach Osten erstochenen Thiere speist, der Gast aber die drei übrigen erhält. Hierauf werden noch so viel Thiere getödtet, als nöthig sind, alle Theilnehmer am Feste zu sättigen und dieselben auf den Rückweg zu versorgen. Die Zahl der bei solchen Gelegenheiten geschlachteten Rennthiere soll oft 400 übersteigen. Bei solchen Festen wird immer schauend, den Göttern werden Opfer gebracht, Kriegsspiele werden gehalten, im Fall sich ein Verbrecher unter ihnen findet, so wird ein solcher bei diesen Gelegenheiten öffentlich verurtheilt, beschimpft und bestraft, und endlich vergessen sie nie, ihren geliebten Todten durch Brautopfer Geschenke hinüberzuschicken. Dergleichen Feste werden noch abgehalten, wenn die Rennthiere kalben oder neue Geweihe erhalten, nach besonders reicher Jagd, nach Siegen, und wenn ein Wolf getödtet worden ist. Nach ihrer Idee ist dieses Thier von einem bösen Geiste be-

essen, welcher ihre Heerden vernichten will. Auch bei den Tschuktschen darf ein Wolf nur erschlagen werden, sie aber erschossen.

Die Jagd ist eine Lieblingsbeschäftigung der Tschuktschen. Sie sind je nach der Art der Thiere, welche gejagt werden sollen, mit Büchsen, Bogen, Spiessen, Harpunen aus Eisen oder Walrosszahn, oder mit Netzen versehen. Die Jagd geschieht ganz wie bei den Koräken, nur dass die Tschuktschen geübtere und kühnere Jäger sind. Besonders sollen sie sich im Verfolgen und im Harpuniren der Wallfische auszeichnen. Die Jagdthiere sind auch hier wieder die schon erwähnten. Vor allem jedoch ist die Jagd auf wilde Rennthiere bei den Tschuktschen eine Lieblingsjagd. In jedem Frühjahr werden grosse Rennthier-Jagden mit Festlichkeiten im Thal des Fluss-*ses Bielja* veranstaltet, denn in dieser Jahreszeit ist vorzüglich dieses Thal von ungeheuren Heerden dieser Thiere belebt. Die hier kalbenden Rennthiere werden oft in unglaublicher Menge erlegt.

Die blutigen Kämpfe, in denen die Tschuktschen bisher standen, haben sie zu einem durchaus kriegerischen Volke gemacht. Jeder sucht eine besondere Ehre in recht geschickter Führung der Waffen, und jeder Tschuktsche ist zu jeder Zeit bewaffnet, also zum Kampfe bereit. Ihre Kriegswaffen sind Bogen, Spiesse, lange schwere Messer, und jetzt auch schon viel Feuergevähre; zum Schutz des Körpers werden ausserdem Panzer aus Fischbeinholz oder dicken Häuten getragen. Kampfspiele und Waffenübungen aller Art kommen bei den Tschuktschen bei Festen und jeder anderen, sowohl fröhlichen als traurigen Gelegenheit vor. Sie schiessen ausgezeichnet, sowohl mit dem Bogen, als mit der Büchse. Einen ganz besonderen Anblick soll aber ihr Kampf mit dem Spiesse und dem Kampfmesser gewähren. Nichts übertrifft dann ihre Geschicklichkeit in der Führung der Waffe, ihren Muth, ihre Kraft und die Gewandtheit der Sprünge und Sätze. Die Sieger in den Kampfspielen werden dann beim Fest in hohen Ehren gehalten, während die Besiegten zurückgesetzt werden.

Die Zelte werden immer, zumal an der Berings-Strasse, wo ihre gefährlichsten Feinde sie oft überraschten, in Thälern aufgeschlagen und alle Höhen ringsum mit Wachen besetzt, welche bei dem geringsten Verdacht auf feindliche Annäherung pfeilschnell auf kleinen Schlitten in's Thal fahren und alle Männer zu den Waffen rufen.

Die Tschuktschen sind ein gesundes, kräftiges Volk und erreichen ein hohes Alter; sie sind meist hoch von Wuchs und sehr gewandt. Bei ihrem kriegerischen Charakter und bei all ihrer Liebe zum Handel sind sie dennoch gastfrei, gerecht, ehrlich und bravdenkend. Wer ihr Freund geworden ist, der kann sich auf sie in jedem Fall verlassen, den Feind aber verfolgen sie unerbittlich und Blutrache üben ist ihnen eine heilige Pflicht.

Die Tschuktschen sind, wie schon andern Orts erwähnt, den Koräken in allen Beziehungen sehr ähnlich. Die Wohn-

nung und Kleidung ist ganz dieselbe. Bei ihnen herrscht dieselbe ungläubliche Unreinlichkeit. Die Sitte des Tatuirens findet sich auch bei ihnen nur bei verheiratheten Weibern, welche fast ohne Ausnahme bunt erscheinen sollen. Ihre Gebräuche bei Geburten, Namensgebung, Heirath und Bestattung der Leichen stimmen vollkommen mit den Koräkischen überein.

Bei den Tschuktschen ist der Mord oder Selbstmord eines Kranken vor seinem Tode etwas gebotenes und geschieht ohne Ausnahme. Das Verbrennen der Leichen ist wohl nur durch grössere Festlichkeiten bei den Tschuktschen ausgezeichnet, sonst wird auch hier der in weisse Felle gekleidete Todte mit seinen Waffen, seinen Rennthieren und seinem Schlitten zusammen verbrannt.

Die Gesetze der Tschuktschen sind ebenfalls dieselben geordneten und strengen wie bei den Koräken, werden aber wo möglich noch strenger gehandhabt. Die Vielweiberei ist auch bei diesem Volke etwas ganz Gewöhnliches und eine grosse Anzahl Weiber ist ein Stolz des Mannes. Auch sie erwerben ihre Weiber durch Arbeit und erheben dann eine zu ihrem Lieblingsweibe, während die anderen mehr Arbeiterinnen bleiben. Jedem Manne steht das Recht zu, dem angekommenen Gast oder einem Liebbling unter seinen Dienern den Polog einer dieser Arbeiterinnen zu öffnen.

Die Religion stimmt in allen wesentlichen Punkten mit der Koräkischen überein: *Apapel* ist der unbedingt gute Gott und die bösen Geister der Erde quälen den Menschen, weshalb ihren zahlreichen Götzenbildern reiche Opfer gebracht werden müssen. Der Schoman mit seiner Schoman-Trommel, im buntesten Kostüm, muss auch hier den Willen der Götter offenbaren, und dieselben bei allen Festen anrufen.

Auch die Tschuktschen haben eine vollkommen patriarchalische Verfassung und ihre selbstgewählten Aeltesten stehen in der allerhöchsten Hochachtung des ganzen Volkes. Diese sind die obersten Richter, die Rathgeber des Volkes in Kriegs- und Friedenszeiten, sie bestimmen die Wanderungen und leiten die Jagd und den Handel.

Überall sehen wir zwischen Koräken und Tschuktschen überraschende Aehnlichkeit, ja Gleichheit in ihren Sitten, Gebräuchen und in ihrer Lebensart. Hätten die Koräken mehr Gelegenheit zum Handel, wären sie genöthigt, gefährlicher und kriegerischer Nachbarn wegen, auf ihrer Hut zu leben, lebten sie endlich in noch grösserer Abgeschlossenheit von der civilisirten Welt, so würde es vielleicht schwer fallen, sie von den Tschuktschen zu unterscheiden.

Alles scheint darauf hinzudeuten, besonders wenn wir noch der grossen Verwandtschaft ihrer Sprachen gedenken, dass Koräken und Tschuktschen ursprünglich ein Volk waren, welches sich, durch gebotene Umstände veranlasst, in die jetzt nebeneinander bestehenden Völker theilte.

—

Kurze Erläuterung der ethnographischen Karte Kamtschatka's⁶⁾.

Ganz Kamtschatka hat nicht mehr als 6- bis 7000 Einwohner, welche auf dem sehr bedeutenden Flächenraum dieser Halbinsel dünn verteilt leben. Diese geringe Zahl von Bewohnern gebührt sehr verschiedenen Völkern an, welche theils Ureinwohner sind, theils aber zu verschiedenen Zeiten einwanderten. Es konnte nicht anders geschehen, als dass sich diese bunte Bevölkerung, besonders der Kleinheit der einzelnen Völkerschaften wegen, sehr bald durch Eben mit einander vermischte, und da ausserdem häufig genug, auf Befehl der Obrigkeit, Uebersiedelungen aus Dorfschaft nach Dorfschaft stattgefunden haben, so sind jetzt die Schwierigkeiten einer ethnographischen Karte sehr gross geworden.

Wenn ich's aber dennoch versucht habe, eine solche Karte zu entwerfen, so geschah es nur, um wenigstens annäherungsweise die vormaligen einzelnen Völkerschaften durch Gränzlinien zu bezeichnen, welche jetzt noch erkennbar sind, jedoch bald ganz verschwunden sein werden.

Mit den verschiedenen Farben sind nun folgende Völker bezeichnet worden:

1) Einwohner Russischer Herkunft. Am Ende des 17ten und zu Anfang des 18ten Jahrhunderts kamen die ersten Russen nach Kamtschatka. Es waren einzelne Kosaken aus Jakutsk, welche sich an den Mündungen der Flüsse Kamtschatka, Tigil und Bol'schaja niederliessen. Mit den Jahren nahm ihre Zahl bald zu, so dass, bei der damaligen grossen Zahl von Ureinwohnern, bald eine besondere Regierung für Kamtschatka nöthig wurde. Der Sitz dieser Obrigkeiten war nacheinander in Nischnje-Kamtschatka, Bol'scheretsk, dann wieder in Nischnje-Kamtschatka und endlich in Peterpauls-Hafen. Peterpauls-Hafen ist seit dem Jahre 1850 Sitz eines Kriegsgouverneurs, und wird wohl durch seinen sehr schönen Hafen Hauptort der Halbinsel bleiben. Ishiga und Tigil waren Festungen gegen die Koräken, haben aber jetzt kaum noch den Namen behalten.

Der Wunsch, in Kamtschatka Ackerbau zu treiben, so wie die Nothwendigkeit, die Bevölkerung, welche im vorigen Jahrhundert durch die Pocken fast aufgerieben wurde, zu rekrutiren, bewogen die Regierung, hierher zu verschiedenen Zeiten Ansiedler von den Ufern der Lena zu schicken. Nach Ankunft dieser, von Zeit zu Zeit anlangenden Uebersiedler, wurden die Dörfer Awatscha, Staryj Ostrog, Werchne-Kamtschatka, Milkowa, Kresty und Kljutschki gegründet. Das Dorf an der Mündung des Kamtschatka-Strömes, Nischnje-Kamtschatka, Bol'scheretsk, Tigil und Ishiga sind jetzt Dörfern,

6) Die Illuminirten Stellen bedeuten, dass im Bereiche derselben diejenigen Völkernamen anzusetzen sind, welche in der Erklärung der Farben genannt werden. Die Wohnsitze dieser Völkerschaften erstrecken sich jedoch fast ausschliesslich auf die genannten Dorfschaften selbst. — Die Striche zeigen, wie im Texte gesagt ist, die Ströme der verschiedenen Nomen an. K.

welche meist von den Nachkommen der Kosaken bewohnt werden. Die Bewohner des von Jahr zu Jahr wachsenden Peterpauls-Hafen sind zumeist Matrosen, welche auf den Schiffen der Krone hergekommen sind, und Seibirische Russen. Die kleinen Dorfschaften Paratunka, Osero, Kalachitirka⁷⁾ sind von Peterpauls-Hafen aus bevölkert worden. Das Dorf Tichaja ist erst 1853 durch die Ankunft neuer Ansiedler von den Lena-Ufern entstanden. In allen diesen Orten leben ausserdem noch hierher verbannte Tataren, Jakuten und Russen verschiedener Gouvernements.

Die am Ochotsker Meer, westlich von Ishiga bis nach Ochotok gelegenen Ortschaften, werden von einem Gemisch von ansässigen Koräken, Tungusen, Jakuten, von im 17ten und 18ten Jahrhundert hier angesiedelten Russen und Sträflingen aller Art bewohnt. Es ist ein so arges Gemisch, dass von Nationalität nicht mehr die Rede sein kann. Die hierher gehörigen Ortschaften, welche noch auf der beifolgenden Karte angegeben stehen, sind folgende: Najahana, Tawatama, Tumana und Tachtajamak.

Auf der Insel Schumachu ist von der Russisch-Amerikanischen Compagnie eine Ansiedlung gegründet worden, welche zum Zweck hat, hier Seoottern zu fangen und mit den Kurilen zu handeln. Auch stehen hier einige Aläuten im Dienst.

Die Kamtschadalen haben ihre Nationalität verloren, ihre eigenen Sitten fast ganz aufgegeben und vergessen, dabei aber die Russischen, obwohl diese jetzt schon durchaus vorwalten, nicht ganz verstanden und erlernt. Durch Wechsel-Ehen haben sie sich mit den Russen so weit verschmolzen, dass es jetzt oft schwer fällt, diese beiden Völker von einander zu unterscheiden. Die Kamtschadalen zerfallen nach drei Dialecten, welche unter ihnen gesprochen wurden oder noch werden, in die drei folgenden Stämme:

2) Kamtschadalen des Flusses Kamtschatka. Es sind die Nachkommen der eigentlichen Urbewohner dieses Namens. In den Dorfschaften Koraki, Natschika, Malka, Ganai (oder Ganals), Puschtschichina, Scharoma und Kanaka hat ein sehr verdorbener Russisch dermaassen die Oberhand gewonnen, dass man fast kein Kamtschadalisches Wort mehr hört. Diese Sprache existirt noch, jedoch sehr verunstaltet, wie die Kamtschadalen selbst eingestehen, in den Ortschaften Kirganik, Maschura, Tschapina (oder Sebschschapina), Tolbatscha, Kosyrewa, Uschki, Hartichina und Jelowika.

3) Bol'scheresker oder Kurilische Kamtschadalen. Ihre Ortschaften sind von S. nach N. folgende: Jawina, Golygina, Apatscha, Utk, Kyebatschiga, Kol, Worowatschaja, Kompakowa, Krutigorowa, Oglukomina. Die Kamtschadalische Sprache ist hier noch ziemlich in Gebrauch, doch stark mit Russischen Worten vermischt. Die südlichsten haben auch viele Kurilischen Elemente in der Sprache, welche, je weiter nach Norden mehr und mehr verschwinden.

7) Diese letzteren konnten, wegen Mangel an Raum, auf der verkleinerten Karte nicht angegeben werden. K.

4) Penshinsker (oder Penshinaer) Kamtschadalen. Ihre Orte sind von S. nach N. folgende: Itcha, Seopotschnaja, Moroschetchnaja, Bjeologolowaja, Harjosawa, Kawran, U'choloika, Napana, Seedanka und Amanina. Bei diesen Kamtschadalen hat sich ihre Sprache noch am meisten erhalten. Die nördlichsten haben einige Koräkische Worte in ihre Sprache aufgenommen.

5) Die Kurilen. Ein fast erloschenes Volk, dessen geringe Ueberreste auf Bailaren die Inselkette durchstreifen. Sie haben keine festen Wohnsitze, sondern bewohnen rasch aus Erde und Treibholz erbaute Jurten, so lange es die Jagd an einem Orte erfordert, oder während des Winters, und verlassen dieselben wieder, wenn es ihnen gefällt. Sie nomadisiren auf Bailaren, die Insel Paramuschir, als die grösste der Kurilen, wird häufig von ihnen besucht. Jährlich verhandeln sie die erbeutete Felle von Seeottern in den beiden Niederlassungen der Russisch-Amerikanischen Compagnie, in der nördlichen auf der Insel Schumachu, und in der südlichsten auf der Insel Urup.

Es folgen nun die schon beschriebenen Stämme der Koräken:

6) Die nomadisirenden Koräken¹⁾. Durch die farbigen Streifen sind die Hauptziehungen, und durch die Dicke und Dichtigkeit derselben ist die Häufigkeit der Wanderungen in jeder Gegend angegeben worden.

7) Die Kamenzen und Parenzen. Die Küste, an welcher diese anässigen Koräken ihre zerstreuten Wohnsitze haben, ist mit einer Farbe gleichmässig bedeckt.

8) Die Olutorzen. Die nördlich vom Cap Olutura gelegenen drei Ortschaften Palatschinsk, Apuka und Katirginsk liegen ausserhalb des Bereichs der Karte. Die, nach der andern Seite hin gelegenen, sind: Witwe, Olutura, Kultuschnoja, Telschiga, Wiwniki und Kichtscha.

9) Die Ukinzen. Ihre Ortschaften sind folgende: Karaga, Dranka, Iwaschka, Holjula, Uka, Osernaja.

8) Den am 22. Juli 1822 Allerhöchst bestätigten Statuten über die Verwaltung der Nicht-Russen (Уставъ о въ управленіи иностранцевъ), zufolge gehören die Koräken nicht zu den nomadisirenden, d. h. mit den Jägerzügen ihre bestimmten Wohnorte wechselnden, sondern zu den herumstreifenden Völkerschaften. Demnach waren sie keine Hirten, sondern Jäger. Es kann jedoch ein und dasselbe Volk herumstreifend, nomadisirend und anässig sein, wie wir namentlich die Tungusen in allen dreien Civilisations-Stufen antreffen. Der verstorbene Dr. Castrén bemerkte in einem, im September 1844 an mich gerichteten Schreiben, dass die Einteilung der Volksklassen in Anässige (окасае — Ackerbauer), nomadisirende (оукумие — Hirten) und herumirrende (опазавіе Jäger) nicht vollkommen auf die Einwohner West-Sibiriens passe. Dort gibt es keinen Hirten der nicht zugleich Jäger wäre, und anderer Seits gibt es keinen Jäger der nicht entweder Hirte oder Fischer ist. Jäger sollen also entweder mit Hirten oder mit Fischern zusammen. In Hinsicht auf das westliche Sibirien meinte Castrén die Bevölkerung in Anässige, Nomaden (Hirten) und Fischer theilen zu können Köppen.

10) Die Pallanzen. Dieser Stamm bewohnt die Ortschaften: Wojampolka, Kachtana, Pallan, kinkil, Lessnaja, Podkagernaja, Puslorezk.

11) Die Tschuktschen. Nur die äussersten südlichsten Streifzüge dieses Volkes kommen auf der Karte (neben dem Titel derselben) angedeutet werden.

12) Die Aleuten. Auf der Berings- und Kupfer-Insel sind Aleuten von der Russisch-Amerikanischen Compagnie, der Seeotter- und Seebären-Jagd wegen, angesiedelt. Dasselbe gilt von der Insel Schumachu. Die beiden erstgenannten Inseln waren von Hause aus unbewohnt.

13) Die Lamuten. Dies ist ein Tungusischer Stamm, welcher erst im 2ten Viertel dieses Jahrhunderts in Kamtschatka eingewandert ist. Die Lamuten sind reisende Rennthier-Nomaden, welche um das ganze Ochotsker Meer nomadisiren und vielleicht einst für Kamtschatka — welches von Jahr zu Jahr ärmer an Einwohnern wird — von Wichtigkeit werden können. Ihre Anzahl nimmt jährlich zu. Sie ziehen an der Westseite des Kamtschatka'schen Mittelgebirges umher und kommen nur des Handels wegen aus den Gebirgen. Es ist ein kräftiges, kerngesundes, ungemein gewandtes Volk. Die Lamuten sind fast alle gestauft, haben Sitton, welche denen der Koräken sehr ähnlich sind, stehen aber in Bezug auf Ehrlichkeit niedriger als jene.

Sollte die Civilisation, welche jetzt so kräftig alle Küsten des Stillen Oceans angreift, sich auch dem von Natur reichen Kamtschatka zuwenden, so würde wohl bald, durch die mächtig eingreifenden Zahnräder der Industrie und des Handels, die heute noch bunte Bevölkerung zu einem einzigen Mischvolk verschmelzen und jede Spur verschiedener Nationalitäten verschwinden.

Peterpauls Hafen, im April 1854.

NOTES.

1. EXTRAIT D'UNE LETTRE DE M. KHANYKOV À M. DORN, DATÉE DE NIHMETABAD, 27 SEPT. (9 OCT.) 1855. (Lu le 6 novembre 1855.)

Les intéressantes recherches de M. Woepke sur la culture des sciences mathématiques chez les Arabes m'ont donné l'idée de chercher quelques ouvrages de ce genre, et j'ai été assez heureux pour découvrir un livre fort curieux, que je crois complètement inédit. Il est écrit en arabe et est intitulé *میزان الحکمة* Balance de la sagesse. Son modeste auteur ne se nomme point, mais par les détails qu'il donne sur sa personne dans la Préface de l'ouvrage, on sait qu'il avait un em-

ploi à la cour d'Aboul Harith Sindjar le Seldjoukide, fils de Melik-Chah; qu'il a été porté à l'étude de la balance par des recherches sur les pierres précieuses, qu'on peut facilement reconnaître à l'aide de cet instrument de toute imitation ou contrefaçon. Cet ouvrage a été terminé l'an 515 de l'H. (1121 A. D.) et contient des notions précieuses sur l'état de la physique au XII^e siècle chez les Arabes. Non-seulement l'auteur y expose la théorie complète de la balance, mais il donne des détails sur l'application de cet instrument: 1^o à la distinction des métaux précieux et des pierres précieuses, de leurs imitations; 2^o aux travaux des changeurs et des monnayeurs; 3^o aux nivellements; 4^o à la détermination du temps, et enfin 5^o à la composition des horoscopes. Après avoir cité

Archimède, Euclide, Menelaus et le رومی فوسف (?), il dit, que sous le Khalifat de Mamoun, c'est Sind fils d'Ally بومنا ابن يوسف Yousouf fils de Yousouf Youhanna

سند ابن علي. et Ahmed fils de Fazl le géomètre المساح احمد ابن الفضل, qui s'occupèrent de ce sujet. Sous les Samanides, Mouhammed fils de Zikéria, natif de Rei محمد بن زكريا الرازي composa un traité sur la balance, qu'il intitula comme l'ouvrage de notre auteur, et qui fait partie de son grand ouvrage connu sous le nom Ithnâ a'cher اثنا عشر. Sous les Dailemites, ce furent Ibn oul-'Amid ابن العميد et le célèbre Ibn Sina ابن سينا, qui s'en occupèrent, quoique ce dernier n'ait laissé aucun ouvrage spécial sur la balance. Puis notre auteur cite Abou Heitham. Comme ses contemporains il cite l'Imam Abou Hafz Omar al-Khazimi الامام ابو حفص

ابن الخياط et l'Imam Abou Khatem al-Mousaffer fils d'Ismail التميمي ابو حاتم الطفيّر ابن اسعبل الاسفراي. Cet ouvrage commence par une exposition des principes généraux des lois de la pesanteur terrestre et des centres de gravité, d'après Abi Heitham Mifari ابى هيثم المصرى et Abi Sahl Konhi الكوفي, et chose très remarquable, les Arabes étaient très près d'énoncer la loi de la pesanteur, comme elle a été énoncée six siècles plus tard par le grand Newton. Ils avaient connu les Grecs, que tous les corps sont attirés vers le centre de la terre; ils avaient que cette attraction agit en raison des masses et qu'elle est une fonction de la distance des corps attirés du centre d'attraction; ils avaient de plus que si l'on entourait le centre de la terre de sphères concentriques, tous les corps de masses égales posés sur ces surfaces sphériques presseraient également les mêmes surfaces, et différemment chaque sphère; donc je croyais que mon auteur allait dire, que comme la pesanteur diminue avec l'éloignement du centre de la terre, et comme les surfaces des sphères se rapportent comme les carrés des rayons, tous les corps sont attirés en raison de leur masse et réciproquement au carré de leur

distance du centre de la terre; mais le principe d'Archimède et la connaissance qu'il avait du décroissement de la densité de l'air avec l'élevation, l'a induit en erreur. Ainsi, se basant sur le principe que tout corps plongé dans un milieu plus dense perd une partie de son poids, et sur ce que l'air devient de plus en plus rare au fur et à mesure qu'on s'éloigne de la surface, et par suite du centre de la terre, les savants arabes ont cru pouvoir formuler ainsi la loi de la pesanteur terrestre:

§ 3. Les corps pesants sont de force (de pesanteur) différente; quelques-uns ont une plus grande force et ce sont les corps massifs, d'autres ont moins de force et ceux là sont des corps légers, et à mesure que leur masse est plus grande, leur force est plus grande, et à mesure que leur masse est moindre, leur force aussi est moindre.

الفصل الثالث والأجسام الثقل مختلفة القوى فمنها ما قوته اعظم وهي الأجسام الكثيفة ومنها ما قوته اصغر وهي الأجسام السخيفة وكلما كان اندك كثافة كان اعظم قوة وكلما كان اندك سخافة كان اصغر قوة

et plus loin: § 8. «Tout corps pesant est d'un poids connu eu égard à sa distance du centre de la terre, donc son poids sera différent pour une autre distance de ce centre, et à mesure que cette distance grandit, le corps devient plus pesant; et si cette distance décroît, il devient plus léger; par suite de cela, les poids se rapportent entre eux comme leurs distances du centre de la terre.»

الفصل الثامن كل جرم ثقل معلوم الوزن لبعين مخصوص من مركز العالم فانه يختلف زنته بحسب اختلاف بقاء منه فانه كلما كان ابعد كان اقل واذا قرب كان اقل ولذا يكون نسبة الثقل الى الثقل كنسبة البعد الى البعد منه

C.-à-d. que la pesanteur agit en raison directe des masses et des distances du centre de la terre*). Cet ouvrage nous

*) J'ai traduit le mot centre du monde عالم par centre de la terre, en me basant sur l'opinion de tous les auteurs qui ont écrit sur la Mikmot, ainsi par exemple Abdour-Razzaq Lakhidji dans son ouvrage: Pierre précieuse du désir كوه مراد dit: La terre occupe le milieu vrai de la sphère de l'univers, de manière que le centre de sa masse coïncide avec le centre de l'univers; même on peut dire que toute la terre est le centre du monde, car comparée à l'étendue des cieux, elle n'a pas de dimension sensible et n'est pas plus grande qu'un point.

ارض در وسط حقيقي كره عالم واقع است بحيثيتي كه مركز جشم منطبقست بر مركز عالم بلكه جرم ارض خود

montre en-sont les physiiciens arabes connaissaient très bien l'emploi de la balance hydrostatique; qu'ils ont imaginé pour déterminer la pesanteur spécifique des corps une balance à 5 bassins, qu'ils appelaient balance complète; qu'ils connaissaient la méthode des doubles pesées ou les pesées par substitution; qu'ils ont déterminé la pesanteur spécifique de beaucoup de corps solides, mais sans égard pour la température de ces corps; que l'emploi de l'eau distillée pour ces sortes de recherches ne leur était pas inconnu, et notre auteur recommande surtout l'emploi de l'eau de l'Oxus. Le jaugeage par les pesées et l'idée de l'aréomètre ne leur étaient pas non plus complètement inconnus.

Ce que j'ai dit sur cet ouvrage suffit selon moi pour prouver qu'il n'est pas sans intérêt, pour l'histoire du développement des sciences chez les Arabes, d'en donner une analyse détaillée, et c'est ce que je me propose de faire pour la Société Orientale d'Amérique, qui m'a fait l'honneur de m'être son membre correspondant; mais si Vous croyez que les détails que je Vous ai donnés puissent intéresser l'Académie vous m'obligerez en les lui transmettant.

2. *Sum cuigue*. Von B. DORN. (Lu le 16 novembre 1855.)

I. In dem *Magazin für die Literatur des Auslandes* No. 5. 1855. S. 17 lesen wir Folgendes:

«Besonders ist es die armenische, grusinische, persische, türkische und arabische Literatur, aus der hier (in den Klosterbibliotheken) zahlreiche und kostbare Handschriften angetroffen werden, die oft an Gehalt wie an Zahl die Manuscripte des asiatischen Museums weit hinter sich lassen. Denn dieses besitzt zwar schätzenswerte und mit kaiserlicher Eleganz ausgestattete Kopien, aber nur wenig Originalwerke und noch weniger *unicæ*, wovon die Klosterbibliotheken zuweilen absonderlich reich sind.»

Keine Bibliothek des Reiches — mit alleiniger Ausnahme der armenischen Handschriftensammlungen z. B. zu Etchmiadzin, des Lasarev'schen Institutes zu Moskau, und des Erzbischofs Karapiet in Tiflis — übertrifft das asiatische Museum an Zahl und Gehalt der Manuscripte in den aufgeführten Sprachen, es ist vielmehr umgekehrt der Fall. Das asiatische Museum besitzt weit über tausend Originalwerke, nur wenige mit kaiserlicher Eleganz ausgestattete Kopien — solche finden sich in Fülle in der kaiserlichen öffentlichen Bibliothek — und sehr viele *unicæ*.

II. In der Abhandlung: *Ueber die unter dem Namen Tarich et Akhrad bekannte Kurden-Chronik von Scheref*, von Prof. Dr. Barb (aus dem Februarhefte des Jahrg. 1833 der Sitzungsberichte der phil.-hist. Classe der kaiserl. Akademie der Wissenschaften (zu Wien) [X. Bd. S. 258] besonders abgedruckt), S. 5 heisst es: «so kann ich — mich eines leisen Zweifels, oder vielmehr eines Gefühls der Verwunderung nicht erwehren, dass dieses Werk, nach dessen Inhalt die gelehrte Welt so lebhaft verlangte, bis auf den heutigen Tag keinen Übersetzer, ja nicht einmal einen Besprecher gefunden habe», und S. 7:

«Ich kann nicht umhin bei dieser Gelegenheit zu bemerken, wie sehr ich mich des mir vorbehaltenen Glückes freue der Wissenschaft diesen Dienst zu leisten, und meinem Verdienste um diesen literarischen Fund und die bevorstehende Wiedergabe desselben keine schönere Weihe geben zu können glaube, als indem ich die erste öffentliche Besprechung dieses seltenen und wichtigen Werkes der geehrten Versammlung vorbehalte, und damit zugleich der ersten wissenschaftlichen Anstalt meines Vaterlandes den Ruf vindicire, dass die ersten zuverlässigen und bestimmten Aufschlüsse darüber in ihrem Schoosse zu Tage gefördert und durch sie veröffentlicht wurden.»

Es war im J. 1826, als Fraehn (s. mein *Asiatisches Museum* S. 283) das Inhaltsverzeichnis des *Scherefnameh* mittheilte und dasselbe mit den Worten schloss: «Durch eine Uebersetzung dieses wichtigen Werkes würde eine wahre Lücke in der Geschichte Asiens ausgefüllt werden», und dass der damalige Conservator des asiatischen Museums, Wolkov, seine *Notice sur l'ouvrage persan intitulé Scheref Namé* شرق نامه, accompagné de quelques renseignements sur son auteur im *Journal Asiatique* T. VIII. 1826, S. 291 — 298 drucken liess. Im Jahre 1827 übernahm Hr. Staatsrath von Charney die Herausgabe und Uebersetzung des Buches und als ihn Umstände verhinderten seine Absicht auszuführen, unterliess es Fraehn im J. 1842 (s. *Das Asiatische Museum* S. 661) nicht auf die Wichtigkeit einer solchen Arbeit wiederholt hinzuweisen. Endlich wurde das *Scherefnameh* im J. 1852 in dem *Catalogue des manuscrits et xylographes orientaux de la bibliothèque Impériale publique de St.-Petersbourg*, S. 295 — 296 No. CCCVI besprochen.

In welchem Lande also hat das in Rede stehende Werk schon seit dem J. 1826 Besprecher gefunden, — sind die ersten zuverlässigen und bestimmten Aufschlüsse darüber zu Tage gefördert, — ist seine Wichtigkeit richtig erkannt und gewürdigt worden? Die Antwort liegt auf der Hand.

جنزله مرکز عالمت هه کره ارضا نسبت باطلا قدر محسوس
نیست و وجود نقطه یش ندارد

VOYAGES.

1. EXTRAIT D'UNE LETTRE ADRESSÉE À M. DORN
DE LA PART DE M. LE CORRESPONDANT DE L'ACADÉMIE KHANYKOV. (Lu le 16 novembre 1855.)

Je me fais un agréable devoir de Vous transmettre ici près une histoire du Karabagh écrite en tatar, composée par un certain Mirza Ady Guzel en 1845, conformément au désir du ci-devant Chef du district de Choucha colonel-lieutenant Kolubinskine, présentement colonel et vice-gouverneur de Tiflis. Cet ouvrage a été un stimulant pour Mirza

Djémal de composer un ouvrage semblable en persan, dont la traduction faite par M. Berger a paru dernièrement dans le *Kanass*. Outre l'intérêt que présente l'idiome dans lequel cette histoire est rédigée, je me fais un devoir de porter à Votre connaissance, que l'auteur de ce livre, mort l'année 1842, était l'un des plus anciens beks du Karabagh qui par sa position à la cour des khans de cette province et par l'intérêt qu'il prenait à se renseigner sur le passé de sa patrie, était à même, plus que tout autre, excepté Mirza Djémal, de donner des détails sur ce sujet peu connu. L'exemplaire que j'ai l'honneur de Vous transmettre, en Vous priant de l'offrir en mon nom au Musée, est une copie du manuscrit original, collationné sur ce dernier, de manière que j'ai tout lieu de croire qu'il ne contient que peu de fautes.

BULLETIN DES SÉANCES DE LA CLASSE.

SÉANCE DU 2 (14) NOVEMBRE 1855.

SÉANCE DU 16 (28) NOVEMBRE 1855.

MM. Brosset, Dorn et Schiefner, chargés de l'examen du «*Указаніи Губернатора*» présentent leur rapport, rédigé par M. Schiefner.

M. Knuth, en présentant un compte spécifié des frais d'édition du III^{ème} Tome (livr. 4 et 5) des *Ученых Записок*, annonce qu'il remettra prochainement aux archives de l'Académie les copies des matériaux relatifs à l'histoire de l'Académie, tirés en partie des archives mêmes de l'Académie et communiqués en partie par M. Ivanov, qui les a extraits des archives du Sénat à Moscou, comme ceux que M. Vessenmayer à Ulm a eu l'obligeance de faire tenir. Les matériaux se rapportant à l'histoire de l'Académie des beaux-arts jusqu'à l'année 1757 ne seront pas encore déposés aux archives, attendu qu'ils formeront l'objet d'un travail à part.

M. Köppen propose à la Classe de compléter l'exemplaire de l'Atlas ethnographique, appartenant à l'Académie, conformément aux additions qu'il a introduit dans sa carte ethnographique lors de la 3^e édition, publiée par la Société géographique. La Classe accueille avec empressement l'offre obligeante de M. de Köppen.

Le Département héraldique du Sénat dirigé par annonce, par un officier du 20 octobre de l'année présente, qu'en conséquence d'une communication faite par l'Académie en octobre 1848, M. le Ministre de la Justice a donné son assentiment à ce que M. Brosset soit admis aux archives du Département précité, afin d'y consulter les documents géorgiens.

M. Dorn fait part de l'extrait d'une lettre que lui a adressée M. Khanykov: le contenu, offrant un grand intérêt, est destiné à l'insertion au Bulletin.

Les commissions chargées de dresser les listes des candidats aux places vacantes de membres correspondants dans les sections de la Classe historique-philologique, présentent leurs rapports en y joignant les titres respectifs, qui seront discutés dans la séance du 16 novembre.

M. Dorn présente deux cahiers manuscrits, en russe, de la part du Candidat de l'Université de St.-Petersbourg Lersch traitant de l'histoire des Kurdes. Ce travail, où l'auteur a consigné avec un soin digne d'éloges les résultats de ses études assidues des lettres orientales, met en relief beaucoup de points jusqu'à peu éclaircis de l'histoire et de la distribution de la tribu si intéressante des Kurdes, en connexion avec les autres états asiatiques. L'important manuscrit inédit du «*Tarikh-el-Akrâd*» a fourni le fondement aux investigations de M. Lersch, qui cependant n'a pas négligé de consulter la littérature concernant les Kurdes, dans toute son étendue. La Classe, se conformant à l'opinion fort favorable de M. Dorn, décide de faire imprimer sous ses auspices le dit manuscrit de M. Lersch comme ouvrage à part.

La même Académie rectifie quelques assertions énoncées du fondement et dirigées contre le Musée asiatique de l'Académie, se trouvant dans le No. 5 de *Journal: Magazin für die Literatur des Auslands* et dans un mémoire du Professeur Borb à Vienne. M. Dorn est autorisé par la Classe à insérer sa notice au Bulletin.

M. Brosset dépose sur le bureau le premier cahier mis au net de l'histoire des Khalifes par Ghéroud, traduite de l'arménien en russe par M. Paikonsants, élève de l'Institut pédagogique central. Ghéroud, de qui la biographie est à peu près inconnue, a écrit l'histoire des premiers Khalifes jusqu'à l'avènement d'Harron-Rachid, ou plus exactement jusqu'à l'ombre de l'élection du patriarche arménien Stéphannos I^{er}, en 788 de notre ère. Par deux passages de son livre on voit qu'il était contemporain des derniers faits racontés par lui, car il s'appuie dans les endroits indiqués sur le récit de témoins oculaires. Sans s'étendre longuement sur le mérite intrinsèque de cette Histoire, dont les copies sont très rares, M. Brosset signale que si elle n'est pas toujours d'accord avec les Byzantins, souvent eux-mêmes sont en désaccord avec les sources arabes, ainsi qu'il a fait voir M. S.-Martin dans ses manuscrits sur l'histoire de Bas-Empire, par cela même elle fournit des données nouvelles sur une époque où il reste bien des incertitudes.

M. Brosset l'a dépouillée avec fruit, pour ses notes sur l'histoire ancienne de la Géorgie. La plus intéressante nouveauté que l'on y

trouvera en la lettre adressée en 718 par le Khalife Omar II à l'empereur Léon l'Aurien et la réponse très détaillée de Léon au dit message, ces deux pièces *in extenso*, tandis que trois chronographes byzantins, Théophraste, Crétène et l'Historia Miscella, se contentent de dire, si plus si moins, en l'année indiquée que «le Khalife adressa à l'empereur une lettre dogmatique pour le convertir au musulmanisme».

Géograph écrit dans la pure langue arménienne de la bonne époque, que M. Patkanian, comme élève de l'Institut des frères Lazzarof, à Moscou, possède parfaitement. La Classe décide de publier le dit manuscrit, comme premier chapitre d'une suite d'auteurs arméniens.

M. l'Académicien Kupper annonce que M. l'astronome Schwelzer à Moscou lui a fait part qu'il est tout prêt à entreprendre la détermination de l'aire des différents gouvernements et districts de la Russie. On décide en conséquence de faire tenir à M. Schwelzer, sur la proposition de M. Köppen, les deux planimètres de Hansen que possède l'Académie.

Par suite d'un rapport de M. Kenik, se désistant de ses fonctions de rédacteur en chef du recueil *Yuznaya Zvezda*, la Classe procède à l'élection de Commissaires chargés d'aviser à un nouveau plan de rédaction. La majorité des votes se déclare en faveur de MM. Bobilinsk et Vesselovsky.

M. Bobilinsk présente un rapport sur 76 manuscrits sanscrits acquis par l'Académie, appartenant à la succession du missionnaire Haerberlin à Calcutta. Ils seront déposés au Musée asiatique.

M. Kuuk dépose sur le bureau le 2^e volume de l'ouvrage de M. Hipping: *Nygn et Nygnskanes* dont l'impression est arrêtée; sur la proposition de M. Kuuk, la Classe décide de faire tirer à part et munir d'un titre allemand 300 exemplaires des documents contenant dans le 3^eme volume, qui est déjà livré à l'impression.

Le même académicien remet au nom des deux byzantinistes, MM. Tafel et Thomas, l'ouvrage «le Doge André Dandolo» dont ils font hommage à l'Académie. La réception en sera accordée aux donateurs avec actions de grâces.

M. Dorn communique une lettre de M. Khanykov, faisant don au Musée asiatique d'une histoire du Karabagh, écrite en tatar par un certain Mirza Ady Gazel en 1845. Le Secrétaire se charge de transmettre à M. Khanykov les remerciements de l'Académie; on extrait de la lettre de M. Khanykov sera publiée dans le Bulletin.

Le Comte Broel-Plater adresse à l'Académie un échantillon du lexique inédit historico-statistique en langue polonaise d'Adam Czarnocky, mort depuis 30 ans et connu sous le pseudonyme «Zoryan-Dudaga Chodakovsky». MM. Köppen et Kenik se chargent d'examiner l'ouvrage en question et d'en faire le référé en temps et lieu.

SEANCE DU 30 NOVEMBRE (12 DÉCEMBRE) 1855.

M. Stephan présente: *Parraga archaeologica*, XVIII—XXII. Cet article sera inséré au Bulletin.

M. Schlefer soumet une proposition dans laquelle il rappelle, que la Commission chargée de la publication de la succession littéraire de Castrén, relative à la linguistique, présente son rapport dans la séance du 29 octobre 1852, aux termes duquel M. Bobilinsk se déclarait prêt à se charger de la rédaction des matériaux se rapportant aux dialectes tartares du district de Minusinsk. Cependant toute l'activité de M. Bobilinsk étant actuellement réclamée par les soins

qu'il consacre au lexique sanscrit, il ne saurait employer son temps à d'autres occupations. M. Schlefer, d'étant concerté avec M. Bobilinsk, et fort de l'assentiment de M. Dorn, propose en conséquence de confier les parties du manuscrit de Castrén se rapportant aux idiomes tartares à M. Kellgren, professeur à Helsingfors, avantageusement connu comme orientaliste. La Classe donne son consentement à cette proposition.

MM. Oustralov et Kenik déposent sur le bureau les Catalogues du Cabinet des monnaies russes. Le I^{er} Tome décrit les monnaies des Tsars Moskovites jusqu'à 1689, au nombre de 73 en or, 2200 en argent, 91 en cuivre, total 2154. Le II^e Tome se rapporte à l'époque de 1689 — 1762 et renferme 73 monnaies en or, 4029 en argent, 370 en cuivre, en tout 1473 pièces. Le III^e Tome de 1762 à 1855, 63 en or, 323 en argent, 340 en cuivre, 726 (dont à l'empreinte moderne 31 en or, 95 en argent, 6 en cuivre, 132). Le IV^{ème} Tome: monnaies des princes apanages de Norgorod et de Pakor, 4035 en argent et 53 en cuivre, 1148. Monnaies non déterminées 100 en argent, 4 en cuivre. Somme totale: 301 en or, 4837 en argent, 835 en cuivre, ce qui forme un montant de 5901 pièces. Les doubles s'élevaient à 9781 pièces.

M. le Vice-Président, en conséquence d'une communication de M. le Ministre de l'Instruction publique, transmet à l'Académie 600 monnaies en argent, exhumées au district de Négine, gouvernement de Tchernigor, par le cosaque Lagouda. M. Oustralov présentera un rapport au sujet de leur valeur archéologique.

M. le Ministre de l'Intérieur ayant adressé au Ministre de l'Instruction publique un article du professeur de l'Université de Kharkov, Lapchine, sous le titre: *O kaznach' Naprasnoho rybeniya* (imprimé dans le Journal du Ministère de l'Intérieur, mois de septembre) M. le Vice-Président le transmet à l'Académie en l'invitant de lui référer relativement au mérite de cet article. M. Vesselovsky se charge de l'examen du sus-dit travail.

CHRONIQUE DU PERSONNEL.

En vertu d'un ordre Suprême, émané le 26 novembre. Son Excellence M. le Conseiller Intime Actuel, Comte Blouhoff, Membre du Conseil de l'Empire, Secrétaire d'Etat, Dirigeant en Chef de la Seconde Section de la Chancellerie particulière de Sa Majesté, a été nommé Président de l'Académie Impériale des Sciences.

Décès. Le général Diétrém, membre honoraire, mort à St.-Petersbourg le 10 novembre.

ANNONCE BIBLIOGRAPHIQUE.

Mélanges russes tirés du Bulletin historique-philologique de l'Académie Impériale des sciences de St.-Petersbourg. Tome II. 6^{me} et dernière livraison. pag. 599 — 758.

Contenu:

A. SCHIEFER. Ueber den Mythengehalt der Runischen Märcchen	pag. 399
VESSELOVSKY. Du climat de la Russie. La grêle	625
FERDINAND WIERMANN. Ueber die neueste Behandlung der ebnischen Grammatik	669
Prix: 60 Cop. arg. — 20 Ngr.	

Émis le 5 janvier 1856.

(Ci-joint le supplément II.)

DES SCIENCES HISTORIQUES, PHILOLOGIQUES ET POLITIQUES

DE

L'ACADÉMIE IMPÉRIALE DES SCIENCES

DE SAINT-PÉTERSBOURG.

Ce Recueil paraît irrégulièrement par feuilles détachées dont vingt-quatre forment un volume. Les abonnés recevront avec le dernier numéro l'enveloppe, le frontispice, la table des matières et le registre alphabétique du volume. Les comptes rendus annuels de l'Académie entreront dans le corps même du Bulletin; les rapports sur la distribution annuelle des prix Démosthène y sont annexés en guise de suppléments. Le prix de souscription, par volume, est de trois roubles argent tant pour la capitale que pour les gouvernements, et de trois thaler de Prusse pour l'étranger.

On s'abonne à St.-Petersbourg chez Eggers et Cie., libraires, commissionnaires de l'Académie, Nevsky-Prospect, No. 1 — 10. Les abonnés des gouvernements sont priés de s'adresser au Comité administratif (Комитетъ Имперскаго), Place de la Bourse, avec indication précise de leurs adresses. L'expédition des numéros se fera sans le moindre retard et sans frais de port. Les abonnés de l'étranger s'adresseront, comme par le passé, à M. Léopold Voss, libraire à Leipzig.

SOMMAIRE. NOTES. 3. *Parerga archaeologica*. XVIII. XIX. XX. XXI. XXII. STEPHANI. MÉMOIRES. 4. *Essai sur la langue thoucha ou le dialecte khiste en Thouchetie*. Introduction. SCHIEFFER. VOYAGES. 2. *Extrait d'une lettre de M. KNAKOV à M. DORN*. BULLETIN DES SÉANCES.

NOTES.

3. *PARERGA ARCHAEOLOGICA*; VON LUDOLF STEPHANI. (Lu le 30 novembre 1855.)

XVIII.

(Nebst einer Kupfer-Tafel.)

Es ist ein grosses Verdienst Wieseler's¹⁾, zuerst mit jener Umsicht und Sorgfalt, die allein bleibende Resultate erzielt, eine scenische Archaeologie ausgebildet und einen festen Grund gelegt zu haben, von welchem aus die Erklärung und Ausbeutung aller weiter zum Vorschein kommenden Kunstwerke dieses Kreises möglich geworden ist. Jahn hat daher mit Recht, als er vor Kurzem einige der Komödie entlehnte Vasenbilder bekannt machte²⁾, die letzte Entscheidung über sie Wieseler überwiesen, und in gleichem Sinne theilte auch ich hier auf beiliegender Tafel das wichtigste von den der Kaiserlichen Ermitage angehörenden noch unedirten Kunstwerken dieser Art mit³⁾. Es ist eine in Ruvo gefundene Vase

(No. 879.) mit rothen Figuren auf schwarzem Grunde, von der auf der Tafel angegebenen Form, 0,3 franz. Metre hoch, und da, wo sie am breitesten ist, 0,36 im Durchmesser haltend. An der Vorderseite ist die hier in der Grösse des Originals mitgetheilte Darstellung mit vieler Gewandtheit ausgeführt, auf der Rückseite sieht man die beiden gewöhnlichen Mantelfiguren von weit nachlässigerer Ausführung. Einige Theile der Figuren der Vorderseite sind mit Hülfe einer gelb-weissen Farbe dargestellt, nämlich: der Donnerkeil und das Skeptron nebst dem darauf sitzenden Adler in den Händen des Zeus; der undeutliche Gegenstand, den Herakles verzehrt; Bart- und Haupt-Haar des dritten Schauspielers und die Flüssigkeit, die er aus der Prochoos ausgiesst. Andere bunte Farben sind nicht angewendet; namentlich fehlt dem Phallus, der den einen Schauspieler vor den beiden anderen auszeichnet, die dunkel-rothe Farbe, die ihm andere Vasenmaler zu verleihen pflegten.

Eine einfache Erhöhung bezeichnet die Bühne und wahrscheinlich soll auch die Verzierungen, welche oberhalb des Bildes eingebracht ist und nur so weit reicht, als dieses, einen architektonischen Schmuck der Bühnenwand vorstellen.

Zur Linken des Beschauers sitzt auf einer Erhöhung, die einen Thron vorstelt, ein Schauspieler, der die Rolle des Zeus spielt. Er trägt ein weites Obergewand, welches die

1) Ueber die Thymele des griechischen Theaters, 1847. Das Satyrspiel nach Massgabe eines Vasenbildes, 1848. Theater-Gebäude und Denkmäler des Bühnenspiels, 1851. Ann. dell' Instit. arch. To. XXV. S. 29.

2) Archaeol. Zeitung 1855. S. 53.

3) Mehrere andere hieher gehörende Kunstwerke dieses Museums

sind neuerdings in den Antiquités du Bosph. Cimmér. Pl. 32. 70^o. 72. 74 — 76. veröffentlicht worden.

Brust freilässt, darunter aber offenbar auch ein Somaion mit langen Aermeln. Dass trotzdem die Brustwarze angedeutet ist, darf nicht stören. Eben so sind, um von anderen Vasengemälden zu schweigen, auch an dem Herakles dieses Bildes, an welchem das Somaion weit deutlicher zu sehen ist, nicht nur die Brustwarzen, sondern auch der Nabel und selbst das Schamglied, welches hier nicht der künstliche Phallus ist, deutlich bezeichnet. Ausserdem ist der den Zeus vorstellende Schauspieler mit langen Beinkleidern versehen, aber ohne Fussbedeckung. Seine Maske hat eine grosse Adler-Nase⁴⁾ und reiches schwarzes Barthaar. Von derselben Farbe ist auch das Haupthaar. Darüber trägt er eine sauber und deutlich gezeichnete Kopfbedeckung, welche die grösste Ähnlichkeit mit dem Modius hat. Einen ähnlichen Kopfschmuck hat Zeus auch in einer anderen Komödien-Szene⁵⁾, und noch näher kommt die Kopfbedeckung eines Schauspielers auf einer dem Herzog Serradifalco gehörenden Vase, die ich durch die Gefälligkeit des Besitzers genauer zu betrachten Gelegenheit hatte⁶⁾. Wieseler ist allerdings geneigt, in dem letzteren Gemälde vielmehr Eurystheus anzunehmen, und überlässt die Entscheidung der Frage, ob in dem ersten wirklich ein Modius gemeint sei. Anderen. Da jedoch bei dem Vasengemälde des Herzogs Serradifalco in jedem Falle eine Abweichung von den bekannten Sagenformen vorliegt, so sehe ich nicht ein, was der Annahme, dass Herakles da die gefangenen Kerkopen seinem Vater Zeus bringe, entgegen stehen könnte, und hin um so geneigter, in allen drei Gemälden eine Anspielung auf den Modius zu finden, je wirksamer dieselbe in der Komödie sein musste, da die Kunst diesen Kopfschmuck sonst den Göttern nur da zu verleihen pflegte, wo sie in ihrer göttlichen Ruhe und Erhabenheit, als Gegenstand des Cultus, gedacht waren; nicht, wo sie selbst thätig in eine Handlung eingriffen. In der Linken hält der Zeus unseres Gemäldes das ihm auch sonst eigene Sceptron mit einem Adler⁷⁾, und mit der Rech-

ten schwingt er im höchsten Zorn den Donnerkeil gegen einen zweiten, vor ihm stehenden Schauspieler.

Dieser trägt, wie Zeus, Beinkleider und ein Somaion mit langen Aermeln⁸⁾. Wie jener, hat er die Füsse ohne Bekleidung und eine Maske mit schwarzem Barthaar, jedoch keine Adler-Nase. Auf dem Hinterkopf sehen wir eine Bedeckung, die zwar, was die Deutlichkeit der Zeichnung betrifft, Einiges zu wünschen übrig lässt, jedoch, mit zwei anderen Vasengemälden⁹⁾ verglichen, sich mit Sicherheit als Fell eines Löwenkopfs zu erkennen giebt. Der Schauspieler spielt also die Rolle des Herakles. Er steht nach Zeus hingewendet, hält mit der Linken eine grosse Schale und lässt mit der Rechten einen escharen Gegenstand, den er offenbar eben von jener Schale weggenommen hat, von oben herab in seinen Mund gleiten. Was das für ein Ding sei, ist nicht zu bestimmen. In der Form hat es einige Ähnlichkeit mit einer Birne. Allein diese ist sicher nur zufällig und Folge davon, dass der Gegenstand nicht durch Umriss-Zeichnung, sondern nur durch eine mit dem Pinsel aufgetragene weiss-gelbe Farbe dargestellt ist. Der Pinsel ist unmittelbar über der unteren Zahn-Reihe aufgesetzt und in der Richtung nach oben abgehoben worden. Dadurch ist jene Eszaware unten dick und rund, nach oben hin spitz geworden. Offenbar aber bildet sie den Gegenstand des Streites zwischen Herakles und seinem Vater. Der Zorn des Letzteren ist augenscheinlich eben dadurch so sehr gereizt worden, dass er, der ein grösseres Recht auf den Inhalt jener Schüssel zu haben glaubt und ihn so gern selbst verzehrt hätte, mit ansehen muss, wie er ihm nicht ohne einen gewissen Hohn vor der Nase weggeschminkt wird.

Während sich so diese beiden um einen Leckerbissen ereifern, steht ein dritter Schauspieler von ihnen abgewendet vor einem Altar, an welchem noch die Spuren des Bluts der Opfertiere zu bemerken sind¹⁰⁾. Sein Costüm stimmt in so weit mit dem der beiden Anderen überein, als auch er ohne Fussbedeckung ist und Beinkleider nebst einem Somaion mit langen Aermeln trägt. Eigenthümlich jedoch ist ihm der grosse Phallus, das Mäntelchen, das weisse Bart- und Haupt-Haar und die Stumpfmaske der Maske, endlich ein gelbes Band, wel-

4) Ueber anderweitige Anwendung dieser Nasenform in der Komödie kann man die Antiq. de Bosph. Cimarr. Pl. 76. No. 3. vergleichen.

5) Zuletzt bei Wieseler: Theater-Gebäude Taf. 9. No. 11.

6) Zuletzt bei Wieseler: Theater-Gebäude Taf. 9. No. 9.

7) Die Nachweise über diesen Scepter-Schmuck und dessen Anwendung im wirklichen Leben sowohl, als bei Darstellungen des Zeus, Ptole und sterblicher Könige nicht nur von Seiten der bildenden und zeichnenden Künste, sondern auch des Theaters, findet man am vollständigsten bei C. Fr. Hermann: De sceptro regio S. 4. 6. 7 f., und ich hoffe, dass sich auch Jahn bei näherer Erwägung dieses Materials nicht mehr darauf wird berufen wollen, um zu beweisen, dass die Vasenmaler auch bei solchen Bildern, die keine Theater-Szenen vorstellen sollen, doch das Costüm ihrer Helden vom Theater entlehnt hätten, wie er dies in der Einleitung zu seiner Beschreibung der Vasensammlung König Ludwig's S. CCXXVII. gethan hat. Wir wissen ja, dass das Theater diesen Scepter-Schmuck eben nur deshalb und nur da angewendet, wo ihn der Gebrauch des wirklichen Lebens oder der religiöse Glaube mit sich brachte. Warum also sollen die Vasenmaler dieses Attribut nicht eben so, wie tausend andere, unmittelbar aus ihren gewöhnlichen Quellen, der Wirklich-

keit und dem religiösen Glauben, geschöpft, sondern erst durch die Theater-Garderobe zugeführt erhalten haben, wenn nicht eben deshalb, weil aus anderen Gründen so viel daran gelegen ist, ihnen eine unwürdige Abhängigkeit vom Theater aufzubringen? Denn man die übrigen Einzelheiten, auf welche sich Jahn beruft, steht es eben so, und zum Theil noch schlimmer, als um diese.

8) An dem einen Handgelenke ist das Ende des Aermels, wie so oft, nicht sorgfältig genug bezeichnet.

9) Wieseler: Theater-Gebäude Taf. 9. No. 9. Taf. A. No. 26. Auf dem von mir in den Monum. del' Inst. arch. To. IV. Tav. 12. bekannt gemachten und von Wieseler: Theater-Gebäude Taf. 3. No. 18. wiederholten Vasengemälde trägt Herakles zwar das ganze Löwenfell, jedoch auch dieses über den Kopf gezogen. Uebrigens vergleiche man Wieseler: Styrspiel S. 66 ff.

10) Diese sind jedoch nicht, wie sonst gewöhnlich, mit dunkelrother, sondern mit schwarzer Farbe bezeichnet.

ches er um den Kopf gewunden hat. In der Rechten hält er eine Prochoa, aus welcher er eben, die σπονδή verrichtend, einen Theil der Flüssigkeit auf die Stufe des Altars ausgiesst, indem er, wie die erhobene Linke zeigt, ein Gebet oder irgend etwas Anderes spricht. Dass er allein den grossen Phallus hat, ist schwerlich zufällig. Durch denselben unterscheidet sich Hermes auf einem schon angeführten Vasengemälde ¹¹⁾ von Zeus. Auch trägt dieser Hermes dasselbe Mäntelchen, welches wir aus dem in Rede stehenden Schauspielers bemerken. Dennoch nehme ich des weissen Bart- und Haupt-Haars wegen Anstand, auch in unserem Gemälde einen Hermes anzuerkennen. Das Band im Haar und die Handlung scheinen vielmehr auf einen Priester hinzuweisen. Jedenfalls handelt es sich hier nicht um die bei Mahlzeiten gebräuchliche σπονδή, sondern um ein wirkliches dem Zeus dargebrachtes Opfer. Das geht aus dem Altar und daraus hervor, dass Zeus diesem gegenüber auf seinem Thron sitzt. Herakles hat offenbar, von seiner bekannten Esslust getrieben, die Zudringlichkeit so weit getrieben, dass er sich sogar der für Zeus bestimmten Opfer-Gaben bemächtigt hat, woran man sich natürlich über den gewaltigen Zorn des Letzteren nicht wundern kann.

Das mag allerdings zunächst an die Prometheus-Sage erinnern; allein, da mir die Beziehung auf Herakles feststehen scheint, so wird auch jeder Gedanke an jene Sage aufzugeben sein. Wie misslich es ist, die Theater-Szenen der Vasengemälde auf die uns mehr oder weniger bekannten Komödien der alten Dichter zurückzuführen, ist bekannt. Dennoch glaube ich nicht unerwähnt lassen zu dürfen, dass es sich hier jedenfalls um einen Ζεύς κακώμενος handelt, unter welchem Titel bekanntlich Platon ¹²⁾ eine Komödie geschrieben hatte; dass in dieser Komödie auch Herakles auftritt und dass ein Vers derselben, der nach Meineke's wahrscheinlicher Vermuthung

ὄντι δ' αὖτ' ἔγωγε ταῦτ' ἐστὶν, ταρχήνους δ' ἀπολλίσω;

zu lesen sein wird, wenn man ihn sich von Zeus gesprochen denkt, sehr wohl mit der in unserem Vasengemälde dargestellten Situation zu vereinigen sich würde.

Es wird mich freuen, wenn Wieseler, der dieses Gebiet ganz als das seinige betrachten darf, die Deutung und Ausnutzung dieses interessanten Kunstwerks für die aemische Archaeologie weiter fördern wird.

XIX.

Bekanntlich behaupten die einen Nachrichten der Alten eben so entschieden, dass die Person, welche bei der Hochzeit das Wasser zum Brauthade holte und λουτροφόρος hiess, ein Knabe gewesen sei, als andere sie für ein Mädchen aus-

gehen ¹⁾. Durch die bisher in Betracht gezogenen Bildwerke ²⁾ konnte die Frage nicht gefördert werden, da sie zwar zum Theil Wasser holende Mädchen, aber nicht die geringste Andeutung hochzeitlichen Bezugs enthalten. Ich glaube jedoch jetzt ein Kunstwerk nachweisen zu können, welches die Frage zu Gunsten des Mädchens entscheidet. Der hochzeitliche Bezug der Darstellung auf dem berühmten Onyx-Gefäss der Kaiserlichen Ermitage, welches zuletzt von Wieseler ³⁾ erläutert worden ist, ist so entschieden ausgesprochen, dass er mit Recht allgemein anerkannt worden ist. Hinter der sitzenden weiblichen Figur, welche entweder die Braut oder Aphrodite darstellt, sehen wir eine andere Figur, welche das Original vollkommen deutlich als weiblich erkennen lässt. Mit einem Krug in der Rechten nähert sie sich eilenden Schritts der genannten sitzenden Frau, während sie sich nach dem hinter ihr herzuwachsenden Hymenaeus umschaut. Die Erklärer haben nicht gewusst, was mit ihr anzufangen sein möchte. Caylus ⁴⁾ und Köhler ⁵⁾ nannten sie Hebe, Jahn ⁶⁾ sah in ihr eine Dienerin der Aphrodite, für die er keinen bestimmten Namen wusste, und Wieseler fragte, ob vielleicht Peitho zu verstehen sei. Mir scheint es sicher, dass die λουτροφόρος gemeint ist, um so mehr, da wir auch zur Darstellung des Wasser holenden Hylas auf einem bekannten Capitolinischen Relief ⁷⁾ ganz dasselbe künstlerische Motiv verwendet finden.

XX.

Der Kaiserlichen Ermitage ist neuerdings wieder eine Sammlung von Amphoren-Menkeln zugegangen, welche sämtlich in der unmittelbaren Nähe von Kertsch, wo bisher nur sehr wenige zum Vorschein gekommen waren, gefunden sind und zum grössten Theil von anderwärts her noch nicht bekannte Stempel haben.

Indem ich diese hier mittheile, gebe ich einen kurzen Ueberblick über den gegenwärtigen Stand der ganzen Frage, da, seitdem ich diese Classe von Inschriften zum ersten Mal einer genaueren Untersuchung unterworfen habe ¹⁾, ein ausserordentlich reiches Material hinzugekommen ist ²⁾, mit dessen Hilfe gegenwärtig einige Punkte genauer und sicherer bestimmt werden können, als damals.

1) Becker: Charikles Th. III. S. 200 ff.

2) C. Fr. Hermann: Griech. Privat-Alterth. §. 31, 6.

3) Denkm. der alten Kunst Th. II. No. 668.

4) Rec. d'ant. Th. II. S. 303.

5) Gesamm. Schrift. Th. IV. S. 83.

6) Sitz.-Ber. der kün. Sachs. Ges. der Wiss. 1851. S. 160.

7) Foggini: Mus. Cap. Th. IV. Tav. 54.

1) Titul. Graec. Particula II. Dorpii 1848.

2) Franz: Corp. Inscr. Gr. Th. III. S. II. Osann: Jahn's Jahrb. Suppl. Th. XVIII. S. 520. Becker: Bull. hist.-phil. Th. XI. S. 308. Th. XII. S. 52. Mélanges gréco-rom. Th. I. S. 416. Stephan: Ant. de Bosph. Cim. Inscriptions No. 35. 79. Der ausruhende Herakles S. 226 ff.

11) Wieseler: Theater-Gebäude Taf. 9. No. 11.

12) Meineke: Fragmenta Comic. Th. II. 2. S. 630 ff.

Als ausgemacht kann jetzt wohl angesehen werden, dass diese Inschriften nichts Anderes sind, als vom Staat den Kaufleuten ausgestellte Ursprungs-Zeugnisse für ihre Waaren⁵⁾; Zeugnisse, die im Alterthum eben so, wie heut zu Tage, im Interesse des Handels liegen mussten, da sie nicht nur den Käufer gegen Betrug sichern, sondern auch dem Verkäufer eben durch diese Sicherheit den Verkauf erleichtern⁶⁾. Natürlich galt dieses Ursprungs-Zeugnis auf den Ziegeln diesen selbst. Von den Amphoren jedoch wird es mir schwer zu glauben, dass dasselbe diesen allein, oder auch nur zunächst, nicht vielmehr wenigstens vorzugsweise den darin versendeten Waaren: Wein, Oel, Honig u. s. w. gegolten habe. Die Ziegel waren bestimmt, Jahrhunderte hindurch auszudauern. Bei ihnen musste also auch viel an einer Bürgschaft für ihre gute Beschaffenheit liegen, und man konnte keine bessere erhalten, als wenn man mit Sicherheit die Fabrik kannte, aus der sie hervorgegangen waren. Die Amphoren jedoch hatten, nachdem einmal in ihnen Wein, Oel, Honig u. s. w. an einen fernen Ort veranndet worden war, im Wesentlichen ihre Bestimmung erfüllt. Man wird auf diese, nachdem sie ihres ursprünglichen Inhalts beraubt waren, schwerlich einen höheren Werth gelegt haben, als wir auf die Flaschen legen, in denen wir Rhein-, Ungar-, französische und andere Weine erhalten haben, nachdem sie ein Mal geleert sind. Wo man Waaren für den auswärtigen Handel erzeugte, da wird man auch die dazu nöthigen Amphoren fabricirt haben; schwerlich aber kamen diese als solche in den auswärtigen Handel. Ist dies richtig, so wird auch das officiële Ursprungs-Zeugnis auf den Amphoren wenigstens zunächst und vorzugsweise den darin versendeten Waaren gegolten haben.

Allerdings ist gegenwärtig unserer Zweifel gesetzt, dass der zweite in diesen Stempeln genannte Name nicht einer Aufsichtsbehörde, was ich früher als das Wahrscheinlichere be-

zeichnete, sondern in der That dem Fabricanten angehört. Denn eines Theils hat Franz⁷⁾ mit Wahrscheinlichkeit einige dieser Namen als weiblich nachgewiesen, anderen Theils findet sich in Kühle's Papiere ein gegenwärtig noch unedirter Ziegel-Stempel, auf welchem der Magistrat als ἀρτυραὶς bezeichnet und jenem zweiten Namen das Verbum τοῦτι ausdrücklich beigefügt ist⁸⁾. Man könnte also glauben, dass diese zweiten Namen denjenigen angehörten, deren Hände die Ziegel strichen und die Amphoren drehten, und dann könnte allerdings auch auf den letzteren das officiële Ursprungs-Zeugnis nur den Amphoren selbst, nicht den darin versendeten Waaren gelten. Allein man darf wohl mit Zuversicht behaupten, dass diese Namen weder auf den Ziegeln noch auf den Amphoren jenen Handarbeitern angehören, sondern denen, welche sie durch diese machen liessen, also bei den Ziegeln ohne Zweifel stets den Fabrik-Besitzern. Dazu nöthigt theils der Umstand, dass auch weibliche Namen vorkommen, theils der, dass wir auf Ziegeln und Amphoren so übereinstimmende Stempel finden, dass an einer Identität der Personen nicht gezweifelt werden kann⁹⁾. Denn Frauen unterzogen sich schwerlich einer dieser Arbeiten, und wer Töpfe zu drehen verstand, strich gewiss im Alterthum so wenig, als heut zu Tage, Ziegel und umgekehrt. Gehören aber diese Namen einmal nicht den Handarbeitern selbst an, sondern denen, in deren Auftrag Ziegel und Amphoren von diesen gefertigt wurden, so kann dieser Auftraggeber bei den letzteren, bei denen so schwer einzusehen ist, was an einem officiële Ursprungs-Zeugnis für diese selbst hätte gelegen sein können, ganz wohl der Producent von Wein, Oel, Honig u. s. w. gewesen sein, der derselben zur Versendung seiner Waaren bedurfte, sei es nun, dass dieser selbst zugleich Fabrik-Besitzer war, indem er sich zu diesem Zweck eine Töpferei angelegt hatte, sei es, dass er die nöthigen Amphoren in einer fremden Töpferei bestellte und auf diese durch den mit der Stempelung beauftragten Magistrat seinen Namen setzen liess. Auch dass weibliche Namen vorkommen, und dass ein solcher reicher Handelsherr neben einer Töpferei zuweilen auch eine Zieglöbrennerei besaß und demnach auf Ziegeln und Amphoren ganz gleiche Stempel vorkamen, kann dann nicht auffallen.

Durch den öffentlichen Charakter unterscheiden sich diese Stempel von den mehr oder weniger ähnlichen Fabrik-Zeichen, welche die Fabrikherren anderen Gefäßen privatim beigaben, und die eben darum dem Käufer nur eine geringere Bürgschaft leisteten. Sie sind jeder Zeit weit einfacher, be-

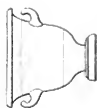
5) Corp. Inscr. Gr. To. III. S. IV.

6) Dieser Stempel wird von K. Kell herausgegeben werden, der die Bearbeitung des epigraphischen Nachlasses Köhler's, so weit er noch gegenwärtig der Wissenschaft von Nutzen sein könnte, auf meine Bitte übernommen hat.

7) Becker: Bull. hist.-phil. To. XII. S. 57. No. 36, 37. S. 61. No. 21 — 23. = Mélanges gréco-rom. To. I. S. 488. No. 36, 37. S. 495. No. 21 — 23. Bei No. 21. ist im Druck das Sternchen ausgefallen. Es ist ein Ziegel.

3) Unbegreiflich ist es, wie Ossann, selbst nachdem das Richtige schon gefunden war, den Versuch machen konnte, diesen Stempeln den officiële Charakter wieder zu entziehen. Leht doch, um von den Staatswapen, von den auf Rhodischen Hankeln beigefügten Monats-Namen und anderen Dingen zu schweigen, selbst nur eine einfache Erwägung der Ausdrücke: πατρις, Κελεύς u. s. w. das Unmöglichkeit dieser Annahme. Dass diese nicht unmittelbar den oder die in der Inschrift genannten Männer als Thasier, Kaidier u. s. w., oder die Amphoren selbst und deren Inhalt als von der Insel Thasos u. s. w. stammend bezeichnen können, sondern irgend eine Abhängigkeit von der staatlichen Gemeinschaft der Bewohner von Thasos, Kaidos u. s. w., also von einer öffentlichen Autorität bezeugen, und diese öffentliche Autorität selber als die Thasische u. s. w. bestimmen, das lehrt die Grammatik und der Gebrauch solcher Ausdrücke auf zahllosen Münzen und als Ueberschriften zahlreicher öffentlicher Urkunden von grossem Umfang.

4) Plinius: Hist. Nat. XXXV, 33. „Rubricae genus in ea volens intelligi quidam secundae auctoritatis: palmas enim Lemnos da-bant. Minus propterea haec est, multum antiquis crebrata cum insula, in qua nascitur, nec nisi signata venundabatur, unde est sphragidem appellaverunt.“



Perry, introduced.

stehen gewöhnlich nur aus Monogrammen, aus kleinen bildlichen Zeichen, höchstens aus einzelnen, bald abgekürzten, bald vollständig ausgeschriebenen Personen-Namen. Da jedoch auch bei den officiellen Ursprungs-Zeugnissen sehr häufig auf den einen Henkel des Gefässes nur ein einzelner Name zu stehen kam, so ist es bei einer Anzahl der erhaltenen Henkel schwer zu sagen, welcher von beiden Arten ihr Stempel angehört.

Nach Rhodos sind mit Sicherheit alle jene Stempel zu verweisen, welche einen Monats-Namen, das Balautium oder den Kopf des Helios enthalten, und überdies noch einige andere, in denen zwar keins dieser Elemente auftritt, die aber doch irgend ein anderes so charakteristisches Element mit unzweifelhaft Rhodischen Stempeln gemein haben, dass an einem gemeinsamen Ursprungs-Ort nicht gezweifelt werden kann. Den Namen des Staats selbst nahm man in Rhodos nie in den Stempel auf, wohl aber ganz gewöhnlich eins der beiden Staats-Wappen, das Balautium oder den Kopf des Sonnen-gottes. Man gab ferner stets genau die Zeit an, wann das einzelne Gefäss gestempelt wurde, indem man durch den Namen eines Priesters, wahrscheinlich des Priesters des Helios, das Jahr bezeichnete und, da in Rhodos die meisten Magistrate, also wahrscheinlich auch der, welchem diese Stempelung oblag, monatlich wechselten, den Monat nannte. Endlich nahm man stets den Namen des Handelsherrn in den Stempel auf, der die einzelne Amphora zur Versendung seiner Waaren anfertigen liess. Diese in Rhodos als nothwendig geltenden Bestandtheile aber vertheilte man regelmässig so auf beide Henkel, dass der eine das Supplement des anderen bildete. Ausnahmsweise fugte man in den Rhodischen Stempeln auch Privat-Wappen hinzu, welche, so viel sich bis jetzt erkennen lässt, stets dem Producenten der Waare, nie dem Eponymos angehören. Denn offenbar ist die Fackel dem Sokrates eigen-thümlich⁸⁾, und eben so deutlich ist es, dass das Kerykeion mit dem Namen des Kaufmanns zusammenhängt, der sich mit den Buchstaben IMA zu bezeichnen pflegt⁹⁾, wenngleich dieses Emblem begreiflicher Weise gern auch von anderen Handelsherrn, wie Demokrates¹⁰⁾ und Hieron¹¹⁾, gewählt worden ist. Philaenios scheint sich abwechselnd des Kerykeions¹²⁾ und eines Kranzes bedient zu haben¹³⁾, den wir

sonst auch bei Theodoros¹⁴⁾ finden. Chares¹⁵⁾ bediente sich eines Ankers, Athanodotos¹⁶⁾ eines Füllhorns. Vielleicht also gehört auch das Füllhorn eines anderen Stempels¹⁷⁾ nicht dem Eponymos Xenaretos an, sondern eben jenem Athanodotos, dessen Name auf dem zweiten, verloren gegangenen Henkel derselben Amphora genannt sein konnte, und in ähnlicher Weise kann man vermuthen, dass die Maus auf einem anderen Henkel¹⁸⁾ nicht dem Eponymos angehört, neben dessen Namen sie angebracht ist, sondern dem Fabrik-Besitzer, dessen Name auf dem zweiten Henkel der Amphora stand. Die Sterne hingegen, welche auf einigen Henkeln vorkommen, sind wenigstens zum grösseren Theil offenbar nur als eine Verzierung der Stempel hinzugefügt.

In Knidos fasste man in der Regel Alles, was man anbringen wollte, in einen einzigen Stempel zusammen. Nur in sehr wenigen Fällen vertheilte man dessen einzelne Bestandtheile auf beide Henkel. Wo wir das eine oder das andere Element vermissen, rührt dies meistens daher, dass der Stempel beschädigt ist oder gleich von Anfang an, wie so häufig, nicht mit der nöthigen Sorgfalt abgedrückt worden war. Doch sind auch einige Henkel vorhanden, welche kaum einen Zweifel daran übrig lassen können, dass die fehlenden Elemente ursprünglich auf dem zweiten Henkel der Amphora angebracht waren. Die in Knidos regelmässigen Bestandtheile der Stempel sind: der Name des Staats in vollständiger oder abgekürzter Form, der Name des Damiorgos zur Bezeichnung des Jahrs¹⁹⁾ und der Name des Erzeugers und Versenders der Waare, für welche die Amphora bestimmt war. Handelte es sich nicht um einen einzelnen Kaufherrn, sondern um ein Compagnie-Geschäft, so wurden beide Theilnehmer genannt²⁰⁾. Nur ausnahmsweise finden wir auch das Staats-Wappen beigelegt. Dem diesen Sinn hat offenbar der Stier-Kopf, der Vordertheil eines Löwen und vielleicht auch die Weintraube. Alle übrigen den Knidischen Amphoren eingedruckten Zeichen sind Wappen der Eponymen oder der Kaufleute, da sie den Knidischen Münzen fremd sind²¹⁾. Nur ist noch in keiner Weise zu bestimmen, welchen von diesen beiden sie angehören.

In Thasos nannte man regelmässig den Namen des Staats und zwei Männer, von denen der eine ohne Zweifel der Fabrik-Besitzer oder Handelsherr, der andere ein Magistrat ist. Der letztere ist jedoch hier offenbar nicht als Eponymos, sondern

8) Stephani: *Ant. du Bosph. Cimn. Inscr.* No. 79, 55. Becker: *Bull. hist.-phil.* To. XI. S. 313. No. 63. S. 323. No. 68. = *Mélanges gréco-rom.* To. I. S. 426. No. 63. S. 443. No. 68. Das Zeichen ist von Becker nicht verstanden worden; es ist ganz deutlich eine brennende Fackel mit dem Teller, der die Hand zu schützen bestimmt ist. Fackeln dieser Form sind bekanntlich auf Münzen, z. B. von Amphipolis, ganz gewöhnlich.

9) Franz: *Corp. Inscr.* To. III. S. X. No. 258. 259. Becker: *Bull. hist.-phil.* To. XI. S. 313. No. 67. 68. = *Mélanges gréco-rom.* To. I. S. 427. No. 67. 68.

10) Franz: *Corp. Inscr.* To. III. S. IX. No. 203.

11) Franz: *Corp. Inscr.* To. III. S. IX. No. 254.

12) Becker: *Bull. hist.-phil.* To. XI. S. 316. No. 111. = *Mélanges gréco-rom.* To. I. S. 432. No. 111.

13) Franz: *Corp. Inscr.* To. III. S. XIII. No. 462.

14) Franz: *Corp. Inscr.* To. III. S. IX. No. 244.

15) Stephani: *Ant. du Bosph. Cimn. Inscr.* No. 79, 36.

16) Franz: *Corp. Inscr.* To. III. S. VI. No. 28. 29.

17) Stephani: *Ant. du Bosph. Cimn. Inscr.* No. 79, 12.

18) Franz: *Corp. Inscr.* To. III. S. XII. No. 394.

19) Der Damiorgos ist als Eponymos in Knidos auch aus der Inschrift bei Boeckh: *Corp. Inscr. Gr.* No. 2654. bekannt.

20) Auch *ᾠσοπαρτίς* (Franz: *Corp. Inscr.* To. III. S. XIV. No. 52. 149. 176.) ist gewiss nicht der Name eines Amtes, sondern einer Person.

21) Nur das Kerykeion findet sich auch auf diesen Münzen, allein nicht als Staats-Wappen, sondern als Contro-Marke.

als Aufsichts-Behörde genannt, da sein Name fast stets im Nominativ oder einfachen Genitiv angebracht ist. In der Regel fasste man diese Bestandtheile in einen einzigen Stempel zusammen und liess den zweiten Henkel des Gefässes leer, wie am besten die drei vollständig erhaltenen Amphoren der Kaiserlichen Ermitage beweisen ²²⁾. Finden wir eins dieser drei Elemente übergegangen, so werden wir kaum irren, wenn wir annehmen, dass es, soweit die Stempel sorgfältig abgedruckt und nicht beschädigt sind, auf dem zweiten Henkel des Gefässes angebracht war. Ausserdem fügte man fast regelmässig ein Zeichen hinzu, bald das Wappen des Staats, bald das einer der beiden genannten Personen. Im ersten Sinn sind offenbar der bogenschliessende Herakles ²³⁾, die Kentaure ²⁴⁾, die Diota ²⁵⁾, das Füllhorn ²⁶⁾ und das Schiffs-Vordertheil ²⁷⁾ aufzufassen, welche sämmtlich auf Thasienschen Münzen als Staats-Wappen vorkommen. Der Fisch ²⁸⁾ ist schwerlich so gemeint, da das Thasische Wappen regelmässig zwei Delphine vereinigt. Alle übrigen Zeichen aber gehören sicher einer der beiden auf den Stempeln genannten Personen an, wenigstens es sich nicht sagen lässt, welcher von beiden. Auf den Thasienschen Münzen kommen sie entweder gar nicht, oder nur als Contre-Marken vor.

Die Bewohner von Paros und die Mamertiner scheinen sich auf den Namen des Staats beschränkt zu haben. In Hierapytna pflegte man, soweit ein Schluss von dem einzigen bis jetzt bekannten Henkel dieser Stadt ²⁹⁾ erlaubt ist, den Namen entweder des Kaufherren oder einer Aufsichtsbehörde hinzuzufügen. Ob auf einem der Insel Kos zugewiesenen Henkel ³⁰⁾ wirklich IKION, und nicht vielmehr ursprünglich KNIΔION gestanden hat, muss für jetzt noch unentschieden bleiben.

Endlich wird eine sehr ansehnliche Classe von den hiesher fast nur im südlichen Russland gefundenen Henkeln gebildet, auf denen der Magistrat als ἀστυνόμος bezeichnet ist. Dass diese Henkel, wie ich zuerst vermuthet habe, alle einer und derselben Stadt angehören, wird jetzt Niemand mehr bezwei-

feld. Auch dass diese Stadt den das schwarze Meer begränzenden Ländern angehörte, ist nicht unwahrscheinlich, da anderwärts Stempel dieser Art fast noch gar nicht gefunden sind ³¹⁾ und die darauf angebrachten Zeichen zum Theil auf den Münzen dieser Gegenden besonders häufig wiederkehren ³²⁾. Selbst dass Olbia zu verstehen sei, wie Becker zu erweisen gesucht hat, kann, sobald man annimmt, dass die dort gefertigten Amphoren für etwas Anderes als Wein bestimmt waren, bis zu einem gewissen Grad als wahrscheinlich, wenn auch noch nicht als ausgemacht gelten. Vorzüglich jedoch erweckt der Umstand Bedenken, dass wir, obgleich die Magistrate von Olbia verhältnissmässig genau bekannt sind, doch noch Nichts von einem ἀστυνόμος dieser Stadt, wohl aber das wissen, dass dort der erste Archon Eponymos war. Denn dass der Name des ἀστυνόμος in den Stempeln als Eponymos, nicht als Aufsichtsbehörde genannt sei, ist, wenn auch nicht gewiss, doch deshalb das Wahrscheinlichere, weil sein Name noch nie im Nominativ gefunden worden ist. Uebrigens ist offenbar in der fraglichen Stadt fast stets Alles, was man anbringen wollte, in einen einzigen Stempel zusammengefasst worden. Man nannte immer den ἀστυνόμος, und zwar meistens mit Beifügung des Namens des Vaters, den Handelsherrn, der die Amphora für seine Waaren fertigen liess, und fügte fast stets ein Zeichen bei, welches sich zuweilen deutlich als Wappen des ἀστυνόμος zu erkennen giebt ³³⁾. Andere Zeichen jedoch scheinen vielmehr Staats-Wappen zu sein ³⁴⁾ und über die meisten lässt sich noch gar Nichts bestimmen.

I. Rhodische Amphoren-Henkel.

1. ΛΙΨΙΛΛΕΙ. [Εκ' ἱερῶς] Ἀλυστοδόμου. Der Stempel ΑΙΝΗΣΕΙ könnte nur am Anfang unvollständig sein. ΔΑΜΟΥ. Ähnliche Stempel bei Franz: Corp. Inscr. Gr. To. III. S. VI. No. 31 — 34. Becker: Bull. hist.-phil. To. XI. S. 309. No. 15 — 18. = Mém. gréco-rom. To. I. S. 421. No. 15 — 18.

22) Stephani: Ant. du Bosph. Cim. Inscr. No. 55. 1. 2. 3. Auf dem ersten dieser Stempel hätte ich in der ersten Zeile nicht *im* ergänzen sollen, um so mehr als der vorhandene Raum dadurch nicht genügend ausgefüllt wird. Es hat da gewiss der zweite Personen Name in abgekürzter Form gestanden.

23) Becker: Bull. hist.-phil. To. XI. S. 318. No. 2. 3. = Mém. gréco-rom. To. I. S. 434. No. 2. 3.

24) Becker: Bull. hist.-phil. To. XI. S. 319. No. 5. = Mélanges gréco-rom. To. I. S. 435. No. 5.

25) Becker: Bull. hist.-phil. To. XI. S. 319. No. 7. = Mélanges gréco-rom. To. I. S. 435. No. 7.

26) Franz: Corp. Inscr. Gr. To. III. S. XVII. No. 5.

27) Becker: Bull. hist.-phil. To. XI. S. 319. No. 9. = Mélanges gréco-rom. To. I. S. 435. No. 9.

28) Becker: Bull. hist.-phil. To. XI. S. 318. No. 1. = Mélanges gréco-rom. To. I. S. 434. No. 1.

29) Transactions of the Royal Soc. of Literature, Ser. II. To. III. S. 126.

30) Bull. dell' Inst. arch. 1819. S. 146.

31) Wenn ich Nichts übersehen habe, macht von den bis jetzt bekannten Henkeln nur ein einziger (Thiersch: Abhandl. der Münchener Akad. Bd. II. 1. 2. 1838. S. 793. No. 19.) eine Ausnahme.

32) Vorzüglich gehört hieher der Adler auf dem Delphin, welcher den Munzen von Olbia eigenthümlich ist, und der Pan-Kopf auf dem Henkel No. 25 des folgenden Verzeichnisses, welcher genau den Münzen von Pantikapaon entspricht.

33) Namentlich der aufrecht stehende Lorbeerzweig (Becker: Bull. hist.-phil. To. XII. S. 55. No. 24 — 27. = Mém. gréco-rom. To. I. S. 486. No. 24 — 27. und No. 30. des folgenden Verzeichnisses) und ein anderer Zweig (Becker: Bull. hist.-phil. To. XII. S. 57. No. 39 — 41. S. 55. No. 2. = Mém. gréco-rom. To. I. S. 489. No. 39 — 41. S. 490. No. 2.).

34) Namentlich der Adler auf dem Delphin (Becker: Bull. hist.-phil. To. XII. S. 60. No. 11 — 13. 19. = Mém. gréco-rom. To. I. S. 493. No. 11 — 13. 19. und No. 17. des folgenden Verzeichnisses).

2. ΕΠΙΛΙΣΤΟΔ. Μ. . . Ἐπὶ Ἀριστοφάνει, Διὸς υἱός.
Δ. ΟΣΘΟΥΥ
Der Stempel ist vollständig. Aehnliche Stempel siehe bei Franz a. a. O. S. VII. No. 116 — 119.
3. ΕΠΙΛΙΣΤΟΚΡΑ Ἐπὶ Ἀστυνόμου, Δαλίου. Der Stempel ist vollständig und findet sich auch bei Franz a. a. O. S. VIII. No. 178.
4. ΕΠΙΛΙΣΤΟΝ Ἐπὶ Ἀστυνόμου, Ἀγριανίου. Der Stempel ist vollständig; ähnliche bei Franz a. a. O. S. X. No. 314, 315. und Vischer: Epigraphische und archaeologische Beiträge S. 6, No. 20.
5. ΛΔ
ἸΡΤΑΜΙΤΙΟΥ Ἀρταμιτίου.
6. ΥΔΑΛΙΟ οὐ Δαλίου. Die Inschrift bildet einen Kreis, in dessen Mitte das Balustium.
7. ΕΥ. ΑΝΙΚΟΥ Ἐπὶ Ἀνίκου. Die einen Kreis bildende Inschrift ist vollständig. In der Mitte das Balustium.

II. Thasische Amphoren-Henkel.

8. ΙΩΝ [Θασιών, Ἰστωφάνης. Der Stempel ist vollständig; zwischen beiden Zeilen ein nicht ganz deutliches Zeichen, wohl eine Weinrebe.
9. ΕΙΝΩΠ [Θ]ενώπα, Θασιών. Der Stempel ist vollständig; zwischen den Zeilen eine etwas verwischte Blätter-Verzierung. Nur der erste Buchstabe ist unsicher. Die übrigen sind vollkommen deutlich.
10. ΘΑΞΙΩΝ Θασιών, Καλλικράτης. Der Stempel ist vollständig; zwischen beiden Zeilen ein Zeichen, das man für eine Keule oder einen Löffel in horizontaler Lage halten kann, und ein Stern mit acht Strahlen.
11. ΘΑΞΙΩΝ [Θ]ασιών, Κύνος. Zwischen den beiden Zeilen dieses vollständigen Stempels ein undeutliches Zeichen, das man allenfalls für einen roh ausgeführten Helm halten könnte.
12. < ΔΗΘΑΣ Ηλοδόχης, Θασιών. Der Stempel ist vollständig; in der Mitte eine Schildkröte. In Betreff des ersten Namens vergleiche Becker: Bull. hist.-phil. To. XI. S. 319. No. 5 = Mel. græco-rom. To. I. S. 435. No. 5., in Betreff der Schildkröte ebenda No. 4.

13. ΘΑΞΙΩΝ Θασιών. Der Stempel ist vollständig.
3

III. Amphoren-Henkel, auf denen ein αστυνόμος genannt ist.

14. ΑΣΤΥΝΟΜΟΥ [Α]στυνόμου Ἀσκληπιοῦ τοῦ Μητροδίου, [Α]πολλωνίου. Oben zur Rechten des Beschauers ein Stern. In Betreff des Fabrik-Herren kann man vergleichen Becker: Bull. hist.-phil. To. XII. S. 58. No. 4. = Mel. græco-rom. To. I. 490. No. 4.
15. ΑΣΤΥΝΟΜΟΥ Ἀστυνόμου [Α]σκληπιοῦ, [Κα]λλισθέους. Der Stempel ist vollständig; zur Rechten des Beschauers eine aufrecht stehende Keule. Der Αστυνόμος Aschines findet sich auch bei Becker a. a. O. II. 1 — 3., der Handelsherr Kallisthenes ebenda I, 27, III. 1. 5. 30.
16. ΑΣΤΥΝΟΜΟΥ Ἀστυνόμου Ἀντιμάχου, Χαβρίας. Rechts ANTIMACHOU von der Inschrift, die vollständig ist, ein Rhyton, Derselbe Handelsherr auch auf zwei Ziegeln bei Becker a. a. O. III, 33. 34.
17. ΜΙΟΣΛΟ Μιόλο, ἐπὶ Ἀπολλωνίου αστυνόμου. Rechts Adler auf Delphin; vollkommen unversehrt erhaltener Stempel mit ungewöhnlich deutlichen Buchstaben. In Betreff des Αστυνόμος vergleiche Becker a. a. O. II, 4.; dasselbe Wappen ebenda III, 11 — 13. 19.
18. ΛΙΔΗΣ [Ηρακλείδης, αστυνόμου Ἄρτεμι] ΝΟΜΟΥ δώρου. Rechts ein grosser Becher.
. ΕΜΙΔΙΩΡΟΥ
19. Α< Ἀστυνόμου Ἡρακλείδου [τοῦ] Μετρίου, Rechts ein ruhig nach Rechts des Beschauers vorachreitendes Pferd. Man sieht vollkommen deutlich, dass der Stempel zweimal aufgedruckt worden ist. Daher sind nicht nur die beiden obersten Zeilen, sondern selbst der obere Theil des Pferdes zweimal zu sehen. Ich hatte also Recht, als ich dasselbe schon früher (Titul. Graec. Part. IV. S. 3.) von einem ähnlichen Stempel vermuthete, und sicher verhält es sich eben so mit einem dritten bei Becker a. a. O. I, 8.
20. Α Ν Υ [Α]στυνόμου Ἰππικῶος τοῦ Διονυσίου, ἸΠΠΙΚΩΟΣ τοῦ [Διονυσίου]. Rechts ein aufrecht stehender Lorbeer-Zweig. Derselbe Αστυνόμος nebst demselben Wappen findet sich bei Becker a. a. O. I, 24 — 27.

Ein Handelsherr Dionysios kann möglicher Weise ehenda II, 5. und III, 9. zu verstehen sein.

21. **ΑΣΤΥΝΟΜΟΥ** Ἀστυνόμου Μαντιῶτος τοῦ Πρωτ-
ΜΑΝΤΙΩΕΟΥ γόρου, Ναυκράτης. Rechts ein auf
ΤΟΥΡΡΑΤΑΓΟΡΟΥ einer Erhöhung nach Rechts das
NAY Beschauers hin sitzendes Thier,
welches man für einen Hund hal-
ten könnte, wenn nicht der Kopf menschlich zu sein
schiene. Ist dies wirklich der Fall, so liegt es am Näch-
sten, an eine ungeflügelte Sphinx zu denken. Derselbe
Astynomos nebst demselben Wappen bei Becker a. a. O.
I, 31.

22. Ἀστυνόμου Ποσειδῶνος (ἵ)ου
ΑΣΤΥΝΟΜΟΥ [τ]οῦ Νεῖμαγ(ἵ)ου. Rechts eine
ΡΟΞΕΙ.ΩΝ.ΟΥ sich nach Links des Beschauers
ΟΥΝΟ.ΟΥ erhebende Schlange. Ein Astyno-
nomos Poseidonios könnte auch
bei Becker a. a. O. III, 11 — 13. 20. 26. zu verstehen
sein. Eine Schlange (ob von derselben Form, bleibt un-
gewiss) findet sich ehenda III, 21. 24.

23. **ΜΗΗΕΙΟΣ** Μήησιος, Ἀστυνόμου Ποσειδῶνος (ἵ)ου.
ΑΣΤΥΝΟΜΟ Rechts Balautium; am Ende kann
ΡΟΞΕΛΟΝ eine Zeile des Stempels fehlen. Ueber
den Astynomos siehe den vorbege-
henden Stempel.

24. Ἀστυνόμου Ποσειδῶ-
ΑΣΤΥΝΟ Μ. . . ν(ἵ)ου. In der Lücke eine Wein-
ΡΟΞΕΙΔΩ ΝΙ. . traube, die sich auch bei Becker
a. a. O. I, 22. findet. Ueber den
Astynomos vergleiche die beiden vorbegehenden Henkel.

25. **ΡΥΘΟΚΛΕΟΥΣ** Ρυθόκλεος (ἵ) Ἀστυνόμου, Πύθης.
ΑΣΤΥΝΟΜΟ Der Stempel ist vollständig; rechts
ΡΥΘΗΣ ein nach Links des Beschauers ge-
wendeter härterer Pan-Kopf, genau
von derselben Form, wie er auf den Münzen von Panti-
kapaon gewöhnlich ist. Derselbe Astynomos findet sich
auch bei Becker a. a. O. I, 38. und III, 26., auf dem er-
steren Stempel auch mit Beifügung desselben Wappens.

26. **ΓΛΑΥΚΙΑ** Γλαυκία Ἀστυνόμου (ἵ)τος(ἵ) Πασι-
ΑΣΤΥΝΟΜΟΥΤΟ χάρου(ἵ). Rechts eine aufrecht ste-
ΡΑΕΙΧΑΡΟΥ hende Fackel. Der Stempel ist
nicht nur ganz vollständig, son-
dern auch in allen Einzelheiten ganz ungewöhnlich scharf
erhalten und widerlegt Becker's Meinung, der von einem
anderen Exemplar desselben Stempels (a. a. O. III, 8.)
ohne Noth vermuthet, dass in der ersten Zeile ursprüng-
lich Γλαυκίας gestanden habe. Die Fackel scheint auf
diesem Exemplare verwischt gewesen zu sein. Welcher
von den beiden genannten Männern der Astynomos war,
kann nicht gesagt werden.

27. **ΔΙΟΥ** Δίου Ἀστυνόμου, Τεύδρα(ἵ)τος. Der Stem-
ΑΣΤΥΝΟ pel ist vollständig; Rechts ein dem Beschauer
ΤΕΥΘΡΑ zugewendeter Silens-Kopf mit Glatze und
Epheu-Kranz. Ein Teuthras kommt als Fab-
rik-Besitzer bei Becker a. a. O. III, 7. vor, weshalb
es nicht unwahrscheinlich ist, dass er auch hier in der
selben Eigenschaft genannt ist. Dann würde Δίος
Δίης¹⁾ hier und bei Becker a. a. O. III, 10., wo auch
dasselbe Wappen beigefügt zu sein scheint, für den Asty-
nomos zu halten sein.

28. **Υ.ΩΡΙΔΟΥ** [Ε]ἰδ(ἵ)ου Ἀστυνόμου [Εκ]αταίου.
ΑΣΤΥΝΟΜΟΥ Der Stempel ist vollständig; Rechts
ΥΑΤΑΙΟΥ ein zum Theil verwischter Kopf, der
dem Beschauer zugewendet ist und
grosse spitze Ohren hat; also ein Satyr- oder Pan-Kopf,
jedoch von einer anderen Form als der Silens-Kopf auf
dem vorbegehenden Stempel. Als Fabrik-Besitzer kommt
ein Hekataeos bei Becker a. a. O. III, 6. vor, und I, 13.
vermuthet Becker einen Astynomos dieses Namens. Es
kann da jedoch eben so gut Ἑκαταίου, Εκαταίου u. s. w.
gestanden haben. Hingegen hat wohl auf dem von mir
Antiq. du Bosphore Cimmérien. Inscript. No. 79, 39. her-
ausgegebenen Stempel die dritte Zeile τοῦ Ἑκαταίου lau-
ten sollen und das allerdings deutlich vorhandene N
mag nur von einem Versehen des Stempelstechers her-
rühren.

29. **ΜΙΚΗ** Μικ(ῖ)ωνος Ἀστυνόμου(ἵ)τος (Φ)λοκρά-
ΜΟΥΝΤΟΞ το(ἵ)ου. Der Stempel ist so aufgedrückt,
dass eben so gut oberhalb, als unterhalb
ΙΛΟΚΡΑΤΟ eine Zeile fehlen kann. Rechts ein Pferd,
welches nach der Linken des Beschauers hin galoppirt.
Wahrscheinlich eben so auf dem Henkel bei Becker
a. a. O. I, 45., dem ganz derselbe Stempel aufgedrückt
gewesen zu sein scheint. Nach der eben zu No. 27. aus-
gesprochenen Vermuthung würde der bei Becker a. a.
O. III, 10. genannte Philokrates als Fabrik-Besitzer anzu-
sehen sein, und dadurch kann dieselbe Annahme auch für
diesen Henkel und für die Ziegel bei Becker a. a. O. II,
14. und III, 29. einige Wahrscheinlichkeit erhalten.

30. **Λ.ΚΟΥ** [Α]ἰ(ἵ)ου Ἀστυνόμου [Π]υρρανί(ἵ)τος. Un-
ΕΤΥΝΟ terhalb kann eine Zeile fehlen; Rechts
ΠΥΤΑΝΙΩΞ zwei undeutliche Zeichen, die eben so
gut Blätter, als Weintrauben gewesen
sein können. Welcher von beiden Männern der Astyno-
mos oder der Handelsherr sei, lässt sich natürlich nicht
sagen.

IV. Amphoren-Henkel von unbestimmter Her- kunft.

31. **ΑΡΤΙΜΑ** Ἀρτίμα. Derselbe Stempel auch bei Franz:
Corp. Inscr. Gr. To. III. S. XVII. No. 26.

35) Siehe Keil: Philologus Th. I S. 551.

32. ΕΠΙΕΝΔΗΝ . . . Ἐπὶ Ἐνδύ[μου], Ἀδάμωνος. Wie die übrigen Buchstaben, so ist auch das

N der ersten Zeile, statt dessen man lieber ein Y erwartet hätte, gross und deutlich und lässt eine Unsicherheit gar nicht zu.

33. ΝΑΝΙΟΣ Νάνιος. Die Buchstaben sind vollkommen scharf und deutlich. Derselbe Stempel auch bei Franz: a. a. O. S. XIX. No. 142. und bei Becker: a. a. O. S. 441. No. 48. 49.

34. ΤΙΜ . . . ΑΤΕΥΣ Τη[μαρ]άπυς. Vergleiche Franz: a. a. O. S. XII. No. 426.

35. . . . ΑΝΟΧΣ [Τη]άνης. Unterhalb eine Keule in horizontaler Lage. Ich mache auf die geschweiften Linien des Χ aufmerksam, weil Franz, da er zu wenige Originale gesehen hatte, eine einzelne Inschrift mit diesem Alphabet als etwas Ausserordentliches hervorgehoben³⁵⁾ und dadurch Andere zu dem Glauben verleitet hat, dies Alphabet sei etwas Seltenes. Im Gegentheil war es seit der Mitte oder dem Ende des dritten vorchristlichen Jahrhunderts ein paar Jahrhunderte lang sowohl für Marmor, als auch für Metall- und Vasen-Inschriften in einem so gar bevorzugten Gebrauche. In Betreff der Marmor-Inschriften genügt ein Blick in das Reisewerk von Le Bas, wo zum ersten Mal der Versuch gemacht ist, es im Druck wiederzugeben, wenngleich ich leider sogleich hinzufügen muss, dass dies glänzend ausgestattete Werk auch in dieser Hinsicht im Einzelnen eben so wenig zuverlässig ist, als in anderer, da es aus den verschiedenartigsten Abschriften zusammengestellt ist, sowohl vorzüglich guten, als auch mehr oder weniger unbrauchbaren, die zum Theil selbst von unglaublicher Liederlichkeit und Unkenntnis zeugen. Von den Vasen-Inschriften kann es Jeder wissen, der grössere, namentlich an unteritalischen Vasen reiche Sammlungen gesehen hat, da das Alphabet auch für diese seit der zweiten Hälfte des dritten vorchristlichen Jahrhunderts in sehr häufigem Gebrauch war, so wohl dann, wenn man die Buchstaben mit weisser Farbe auftrug, als auch, wenn man sie in den noch weichen Firnis einrüb³⁶⁾. Die Abbildungen freilich haben diese Form hieher fast ohne Ausnahme verwechselt. So ist sie z. B. auf der Kadmos-Vase des Aestias in Neapel, wie ich aus der Untersuchung des Originals weiss, fast an allen Buchstaben (die übrigens sämmtlich in den noch weichen Firnis einge-

graben sind) stark markirt; auf der Abbildung bei Millingen³⁷⁾ aber sieht man Nichts davon. In ähnlicher Weise deutet keine Abbildung der Archemoros-Vase, wo die Buchstaben auch sämmtlich vertieft sind, die geschweifte Form mehrerer Buchstaben an, ausser der von Quaranta³⁸⁾ gegebenen, die auch im Uebrigen die einzige brauchbare ist.

36. ΖΟΜΑΔ . . . [Εὐ]δαμος, [Εὐ]μένης. Natürlich können ΖΗΝΕ . . . hier auch viele andere Namen gestanden haben.

37. ΕΠΙΛΥΣΙΟΕΟ Ἐπὶ Λυσί[δε]ος, Βλάσι[δε]ος. Rechts ein Blatt. Der Stempel ist vollständig und befindet sich nicht auf einem Henkel, sondern auf dem Hals einer Amphora. Die Buchstaben sind sämmtlich vollkommen deutlich und nicht erhaben, sondern vertieft.

38. ΜΑΤΡ Μάτρος. Vollkommen deutliche, vertiefte Buchstaben auf dem Hals einer Amphora; der Stempel vollständig.

39. . . . ΑΙΑΥΚ Sehr rohe grosse Buchstaben; der Stempel ist möglicher Weise nach allen vier Seiten hin unvollständig.

40. ΤΑΥ Ταύρος. Grosse rohe Buchstaben; der Stempel vollständig.

41. ΥΞ Vertiefte Buchstaben; der Stempel vollständig.

42. (H) In zwei Exemplaren. Vgl. Becker: Bull. hist.-phil. To. XI. S. 324. No. 12. = Melang. gréco-rom. To. I. S. 443. No. 12.

43.  44. 

45.  46. 

47. Ein bärtiger Kopf, nach der Rechten des Beschauers gewendet.

Mit diesen Amphoren-Henkeln zugleich erhielt die Kaiserliche Ermitage noch zwei andere interessante Gegenstände, welche gleichfalls in der Nähe von Kertsch gefunden sind. Das Eine ist ein Ziegel von der Form einer breitedruckten Kugel, mit einem Loch versehen, um eine Schnur durchzuziehen, ganz wie die Ziegel, welche die Fischer noch heut zu Tage an ihren Netzen zu befestigen pflegen, um sie bis auf den Grund des Meeres zu versenken, und offenbar auch eben dazu im Alterthum bestimmt. Auch dieser Ziegel, der zur Zeit noch einzig sein dürfte, hat einen Stempel: einen Adler mit ausgebreiteten Flügeln, einen Blitz in den Klauen

36) Elem. epigr. Gr. S. 149.

37) Ueber diese Technik vergl. Bull. hist.-phil. To. XII. S. 295. = Mel. gréco-rom. To. I. S. 571. Auch auf den Vasen, die man in den Mon. ined. pubbl. dall' Inst. arch. To. II. Tav. 43. und Nouv. Ann. de l'inst. arch. Pl. 21. abgebildet findet, sind, wie ich aus der Untersuchung der Originale weiss, alle Buchstaben in den Firnis, als er noch weich war, mit einem spitzen Instrument eingegraben.

38) Uned. Monum. To. I. Pl. 27.

39) Memorie dell' Accad. Ercol. To. IV. I. S. 115.

haltend; darunter ein nicht ganz deutlicher Gegenstand, vielleicht eine Vase.

Die andere Bereicherung der Kaiserlichen Ermitage besteht in einem kleinen Reifen von Bronze-Blech, der ohne Zweifel einst die runde Basis irgend eines Geräthes geschmückt hat. Leider ist ein kleines Stück davon ausgebrochen. Auf dem erhaltenen Theil befindet sich die in Buchstaben, deren Enden die Kugelform haben, abgefasste Inschrift:

ΧΡΗΤΕΣ ΛΙΔΕΟΧΑΡΜΟCΥΝΗΥΧΗΦΙΛΩΕC

Der Fehler CC statt CE ist vollkommen deutlich. Auf dem fehlenden Stückchen konnten fünf oder sechs Buchstaben stehen. Man wird also zu lesen haben: Χρηστὶ Εὐβουλίδες, χαρμώσυνη ψυχῇ, φιλῶ σε, ein Ausdruck der Gesinnung desjenigen, welcher den Euhulides mit dem Gegenstand beschenkte, an dessen Basis jener Reif ursprünglich angebracht war. Liebes-Aeusserungen dieser Art sind vorzüglich auf geschnittenen Steinen sehr gewöhnlich ⁴⁰⁾. Hier ist namentlich die Anrede: χαρμώσυνη ψυχῇ beachtenswerth. Xenophon ⁴¹⁾ erzählt von Kyros: Ἐπὶ δὲ εἶδε τὴν γυναῖκα χαμαὶ καθήμενην καὶ τὸν νεκρὸν κείμενον, ἰδύμενος τε ἐπὶ τῷ πάθει καὶ εἶπε: Φεῦ, ὦ ἀγαθὴ καὶ πιστὴ ψυχῇ, οἴχη δὴ ἀπολιπὼν ἡμᾶς; in demselben Sinn steht auf einem Goldring der Kaiserlichen Ermitage ⁴²⁾ die einfache Anrede: ψυχῇ; auf einem Cameo derselben Sammlung (Q 2, 48): καλὴ ψυχῇ; auf einem anderen Cameo dieser Sammlung (Q 2, 23): ψυχῇ μου χαῖρε. Auf einem Sardonyx-Cameo dieses Museums (Q 3, 71.) steht neben einer Hand, welche ein Ohr zupft: μνημόνευέ μου, τῆς καλῆς ψυχῆς, und darnach wird auch in der Inschrift eines Onyx mit demselben Bild: μνημόνευε τῆς καλῆς τύχης das letzte Wort in ψυχῆς zu verwandeln sein ⁴³⁾.

XXI.

Der freundlichen Mittheilung des Prof. Leontief in Moskau verdanke ich die folgende Abschrift einer Grabchrift, die er im vorigen Jahre im Museum von Kertsch sah.

A MHN I

XAIPE

ΙΙΣΟΥΠΟΛΙΗΤΙΝΑΡΙΣΑΛΟΝΚΛΕΟ
ΙΟΥΝΑΝΑΡΕΤΑΣΙΝΕΚΑΠΑΝΕΛΟΠΤΑ
ΔΥΣΠΕΝΟΗΣΑΙΔΑΣΣΕΜΝΟΝΔΕΤΕ
ΟΣΥΠΟΣΤΑΛΛΑΙΚΡΥΠΤΕΤΑΙΑΙΕΝΑΣ
ΑΝΚΕΥΕΙΜΟΡΦΑΝΤΑΦΟΣΑΛΛΑΛΛ
ΑΜΕΝΕΙΚΕΙΝΑΣΕΣΦΑΟΣΑΑΝΑΤ

40) Siehe meine Bemerkungen zu Köhler's Gesamm. Schriften Th. III. S. 247.

41) Cyropæd. VII, 3, 8.

42) Antiq. du Bosph. Cim. Pl. 18. No. 24.

43) Spou: Miscell. Erud. Ant. S. 297. No. 6. Montfaucon: Ant.

Κλεονίκῃ Μνήμῃ,
χαῖρε.

Ἀμ[ισσοῦ] πολήτην ἀρίστον, Κλεονίκαν,
Β[ι]ζ[υ]νῶν ἀρετὰς ἑνικὰ Πανεύκτην,
ἤρπασε δουρατῶν ἄλδᾳ, σμῆνὸν δὲ τῷ κείνῳ
σκήνωσ' ὑπὲρ στάλας κρύπτεται αἰνάτως.
Ἡ κα[λὴ]ν κούρεν μωρῶν τάφος, ἀλλ' ἀ[ρ]έ[τ]η
κνέμῃ μᾶν κείνας ἐς φάος ἀνάστηεν.

Meinen Wiederherstellungs-Versuch theilte ich, da mir selbst noch mehrere Bedenken übrig blieben, meinem Freund K. Keil mit und seinem Scharfainn verdanke ich V. 2. Βῆζυνῶν, und V. 4. σκῆνωσ' und αἰνάτως. Statt Κλεονίκῃ können natürlich auch andere Namen, wie Κλεοπάτρα u. s. w. gestanden haben. Ἀμισσοῦ scheint, wie schon Leontief in seiner Mittheilung bemerkte, sicher, wenngleich das lange a sonst nicht zu belegen ist. Freiheiten dieser Art finden sich in den metrischen Grabchriften allerwärts. Da sich für den Anfang des zweiten Verses keine bessere Wiederherstellung finden will, als das von Keil vorgeschlagene Βῆζυνῶν, so wird man annehmen müssen, dass die Kleonika, aus Amisos gebürtig, nach Bithynien verheiratet war, oder umgekehrt. Ueber ihre Bezeichnung als Penelope kann man das von Hrn. Welcker ¹⁾ zusammengestellte vergleichen. Statt ἤρπασε möchte Keil lieber εἶλεν lesen, weil dies einen Buchstaben weniger hat. Statt σμῆνὸν δὲ τῷ κείνῳ σκῆνωσ' hatte ich σμῆνὸν δὲ τὸ σῶμα παῖδος vermuthet, aber an dem letzten Worte selbst Anstoss genommen. Keil schlug vor: σμῆνὸν δὲ τὸ πρὸς τοῦ σκῆνωσ'. Allein σμῆνός war doch wohl auch der Todte im Grabe noch. Für αἰνάτως statt ἀνάτως ist allerdings kein Beleg zur Hand, doch ist an der Richtigkeit der Wiederherstellung wohl nicht zu zweifeln. Keil zieht vor, nach diesem Wort nicht zu interpungiren und dann nicht τ, sondern καὶ zu schreiben. Mir scheint bei meiner Wiederherstellung der Gedanken-Gang fließender zu sein. Am Ende des letzten Hexameters nehme ich als ursprünglich vorhanden an: ΑΛΛΑΑ[Ρ]Α[Ι]ΤΕΛΕΟΟΝ. Das P bedarf nur eines so kleinen Platzes, dass sich deshalb immer die beiden Α, zwischen denen es stand, mit ihren unteren Enden berühren konnten; oder dieser Buchstabe war vielleicht auch vom Steinmetz ganz vergessen worden. Was Keil vorschlägt: ἀλλ' ἀμάραντον, schliesst sich allerdings noch näher an das Vorhandene an; allein ich weiss nicht, ob man μένει ἐς φάος sagen und das ἀπλάσθον nur in Gedanken suppliren konnte, ohne es wirklich auszusprechen. Sollte sich jedoch am Original noch erkennen lassen, dass die beiden letzten Zeichen ΑΛ gleich von Anfang an diese Form, nicht die von mir vorausgesetzte: Α gehabt haben, so würde freilich meine Vermuthung dem Vorschlag K. Keil's weichen müssen.

Expl. Suppl. To. III, Pl. 65. No. 4. Stephani zu Köhler's Gesamm. Schriften Th. III. S. 247.

1) Sylloge epigr. No. 157.

XXII.

Indem ich an einem anderen Orte ¹⁾ die Anathem-Tafeln zusammenstellte, welche die Todten, denen sie gelten, zum Schmause gelagert darstellen, entging mir nicht, dass dieses Verzeichniss ohne Zweifel noch manchen Zuwachs erhalten werde. Schon jetzt kann ich einen solchen Zuwachs erhalten: ein ehemals der Sammlung Grimani angehörendes Relief, welches bei Sanquirico: Monumenti del Museo Grimani auf der letzten Tafel des mir erst vor Kurzem zugegangenen Exemplars dieses Buchs abgebildet ist, und zwei andere, welche kürzlich aus Kyzikos nach Paris gekommen sind ²⁾. Von besonderem Interesse ist eins der beiden letzteren, da es zu den wenigen Anathem-Tafeln dieser Art gehört, die mit Inschriften versehen sind. Unterhalb der Darstellung liest man:

ΑΤΤΑΛΕ
ΑΣΚΛΗΠΙΟΔΩΡΟΥ
ΧΑΙΡΕ

Aus diesem χαῖρε wird zwar Mancher sogleich folgern wollen, dass das Relief kein Anathem, sondern ein Grab-Denkmal sei. Allein dass man diesen Zuruf auch an zahlreichen anderen Kunstwerken, wie gemalten Vasen ³⁾, Ringen, geschnittenen Steinen ⁴⁾ u. s. w. anbrachte, sollte jetzt bekannt genug sein, und namentlich entspricht ganz der hier vorliegenden Anwendung dieses Zurufs die einem Felsen auf Jasos eingehauene Inschrift: Χαῖρε Νύμφαι ⁵⁾. Da also die tektonische Beschaffenheit der Tafel zu der Annahme eines Anathems nöthigt, so kann auch in dieser Abfassungs-Form der Inschrift kein Hindernis liegen. Ueberdies hat sich bei einer neuerlichen Reinigung der von mir unter No. 28. angeführten Anathem-Tafel der Kaiserlichen Ermitage gezeigt, dass auch sie unterhalb der Darstellung folgende Inschrift hat:

ΑΠΟΛΛΩΝΙΟΥ
ΧΑΙΡΕ

Dass sich oberhalb der beiden lesbaren Zeilen noch eine dritte befunden hat, die nicht grösser war, als dass sie einen einfachen Namen enthalten konnte, ist noch sehr wohl zu sehen; diesen Namen selbst aber zu entziffern, ist wenigstens bei der gegenwärtigen Aufstellung der Tafel unmöglich.

Ich benutze diese Gelegenheit, um noch einige andere nachträgliche Bemerkungen zu jener Abhandlung zu machen, und

habe vor Allem zu bemerken, dass auf Taf. IV. No. 1. ohne meine Schuld durch die Nachlässigkeit des Kupferstechers zwei Fehler stehen geblieben sind: die Spuren von Bart an der Figur des Asklepios und, die noch überdies verkehrte, Bezeichnung der einzelnen Zehen am rechten Fusse der Hygieia. Beides findet sich nicht auf meiner Zeichnung, ist nur vom Kupferstecher hinzugefügt und war von mir auf dem Probedruck corrigirt. Leider bekam ich die definitiven Abdrücke erst zu Gesicht, nachdem auch die Zusätze und Verbesserungen gedruckt waren, so dass ich dies erst hier nachtragen kann.

Zu dem S. 24 ff. gegebenen Verzeichniss von Grabsteinen Schiffbrüchiger ist noch ein von Torreuzza ⁶⁾ veröffentlichter hinzuzufügen.

Wie die S. 31. erwähnten παῖδες διαστραμμένοι τοὺς πόδας zu denken seien, habe ich schon S. 284. nachgetragen und für diese Auffassung finde ich jetzt eine weitere Bestätigung in den Worten des Etymologicum Magnum: βλασιός — ὁ τοὺς πόδας ἐπὶ τὰ ἔξω διαστραμμένος καὶ τῷ Ἀ στοιχείῳ ἔκκω. διὰ τοῦτο καὶ Λάμβδα ἔκαλειτο ἡ γυνὴ αὐτῆς Ἡτίωνος, μήτηρ δὲ Κυψήλου τοῦ Κερυνίου τυράννου ⁷⁾. Denn man sieht hieraus, dass es bei dem διαστρέφοντα τοὺς πόδας darauf ankommt, dass die Beine zwei nach unten aus einander laufende Linien bilden, nur werden diese Linien bei der im Etymologicum Magnum gemachten Anwendung dieses Ausdrucks von den Beinen einer einzelnen Person gebildet, bei der von Pausanias gemachten Anwendung von den Beinen zweier Knaben, wie an der von mir schon angeführten Bronze-Gruppe ⁸⁾.

Für die S. 39. hesprochene Inschrift ist neuerdings von Keil ⁹⁾ eine neue Lesung vorgeschlagen worden: Ἡδὺς βίος τὸ ζῆν' γλυκὺ τὸ θανεῖν ὑπὲρ ψυχῆ. «Ein süsses Dasein ist das Leben; angenehmer das Sterben in der Freude.» Offenbar ist hiermit das Wahre gefunden und dadurch zugleich der von mir als der wahrscheinlichere bezeichnete Grund-Gedanke bestätigt.

In Betreff der S. 68 ff. besprochenen Rhea-Tempelchen ist nachzutragen, dass sich auch im Leidener Museum ein Exemplar mit beiden Göttinnen befindet ¹⁰⁾.

Zu den S. 101 ff. besprochenen Grabdenkmälern ist jetzt noch ein interessanter Sarkophag in Patras hinzugekommen ¹¹⁾. Indessen scheint es mir jetzt ungewiss, ob ich der S. 115. besprochenen unanständigen Haltung einiger Knaben dieser Bildwerke den richtigen Sinn unterlegt habe. Was inzwischen

1) Der ausruhende Herakles S. 79 ff.

2) Bull. archéol. de l'Athénæum français 1855. S. 60. No. 1. 2. Um zu entscheiden, ob auch No. 3. ein Anathem oder ein Grabstein sei, reicht die gegebene Beschreibung nicht aus.

3) Jahn: Vasensammlung König Ludwigs S. CXI ff.

4) Meine Zusätze zu Köhler's Gesammelten Schriften Th. III. S. 947.

5) Ross: Inscr. ined. Fasc. III. S. 15. Vergleiche auch meine Titul. Graec. Part. V. S. 17.

6) Le iscrizioni di Palermo No. 77.

7) Caylus: Rec. d'ant. To. III. Pl. 41. 5.

8) Wenn Heiladios bei Photios: Biblioth. S. 531. 21 ed. Bekk. den Namen Lambdas etwas anders erklärt, so thut dies hier Nichts zur Sache.

9) Philologus Th. IX. S. 448.

10) Janssen: De grieksche, romeinsche en etruskische Mooneuten S. 96. No. 217.

11) Archæol. Ann. 1854. S. 479.

von Jahn¹²⁾; zusammengestellt worden ist, bringt vielmehr auf den Gedanken, dass die Stellung als ein wirksames ἀποτρόπαιον in Bezug auf die aus dem Korbe hervorschießende Schlange und die gewaltige Maske eines anderen Knaben gewählt sei.

Zu den S. 125 ff. zusammengestellten Kunstwerken ist eine Münze von Herakles in Lukanien nachzutragen¹³⁾ und zu vergleichen, was von Jahn¹⁴⁾ beigebracht worden ist.

In Betreff der S. 226 ff. behandelten Frage verdient eine neuerdings bekannt gewordene Inschrift¹⁵⁾ Beachtung, in welcher zum ersten Male ein Magistrats-Name, der in der That das Jahr zu bezeichnen bestimmt ist, im Nominativ vorkommt, wenn gleich natürlich dadurch das Urtheil über den allgemein gültigen Sprachgebrauch um so weniger eine Aenderung erliden kann, als diese Inschrift auch übrigen eine ganz ungewöhnliche Abfassungs-Form und namentlich eine ganz besondere elliptische Kürze zeigt. Wenn aber ihr Herausgeber¹⁶⁾ auch in einigen anderen Volksbeschlüssen die am Ende im Nominativ genannten Magistrats-Namen als zur Bestimmung der Zeit hinzugefügt betrachtet, so dürfte er wohl selbst bei reiferer Überlegung eingestehen, dass diese durchsicht nicht in dieser Absicht, sondern, wie anderwärts¹⁷⁾ die μάρτυρες und ὁμῶσαι, als die an dem Zustandekommen der vorstehenden Beschlüsse zunächst beteiligten Personen genannt sind.

Endlich ist neuerdings ein von Raoul - Rochette¹⁸⁾ herausgegebenes Vasen-Gemälde, welches ich S. 222 f. behandelt habe, in einer vortrefflichen kleinen Schrift, welche die schönsten Hoffnungen von ihrem jugendlichen Verfasser erweckt, Gegenstand eines neuen Erklärungs-Versuchs geworden¹⁹⁾. Obgleich der Verfasser meine Erklärung nicht gekannt hat und daher auch keinen Versuch machen konnte, die seine dieser gegenüber zu rechtfertigen, so will ich doch auf einen Nachweis der Unhaltbarkeit seines Erklärungs-Versuchs eingehen, um so das Interesse zu betheiligen, mit welchem ich seine so vieles Gelungene enthaltene Schrift gelesen habe. Die Unzulässigkeit der bisher gewöhnlichen, von O. Müller ausgehenden Erklärung hat Hr. Friederichs ganz richtig erkannt. Mit vollem Recht betont er als eins der wichtigsten ihr im Wege stehenden Hindernisse die Haltung des vermeintlichen Oedipus und Teiresias und die von ihm vorgezeichnete Auffassung, wornach die erste Scene des Sophokleischen Oedipus Rex zu verstehen sein soll, vermeidet diesen Fehler. Er betrachtet ferner mit Recht den Umstand, dass

die Blindheit des angeblichen Teiresias nicht angedeutet ist, als ein wesentliches Hinderniss der früheren Erklärung und auch dieses verschwindet bei der seinigen. Auch wie unnatürlich es ist, wenn sich die vermeintliche Iokaste in einem solchen Moment mit Spiegel und Badbecken beschäftigt, ist ihm nicht entgangen. Allein die Erklärung Hrn. Friederichs's wird dadurch eben so unmöglich, als die Müller'sche, und statt diese Unmöglichkeit anzuerkennen, verfällt er hier selbst in den Fehler, den er mit dem vollsten Recht und dem besten Erfolg so vielfach bei Anderen bekämpft. Er reist drei Worte des Sophokleischen Stücks aus ihrem Zusammenhang und hofft dadurch die Iokaste in ihr gerades Gegenheil verwandeln zu können. Er sagt: *•Mir gelten die Attribute der Iokaste, Spiegel und Badbecken, als treffender Ausdruck ihres Charakters Soph. Oed. Tyr. v. 977 f.* *•Auf der Stadt lastet die Pest, die Bürger stehn um Rettung, aber Iokaste ist sorglos mit Putz und Schmuck beschäftigt (εἰκὴ κραιπνὸν ἔχῃ, Wodurch liesse sich besser ihre leichtsinnige Verachtung göttlicher Schickungen charakterisiren.* Bei Sophokles aber finden wir Kreon und Oedipus im heftigsten Wortwechsel wegen dessen, was Teiresias dem Oedipus gesagt hat, als Iokaste zum ersten Mal die Bühne betritt und die Worte spricht²⁰⁾:

Τί τῇ ἀρσύνῃ, ὦ ταλαίπωροι, στάσιν
γλώσσης ἐπ' ἤραστον, οὐδ' ἐπαίσχυνσθε, γῆς
οὕτω νοσήσῃ, ἴδια κινούντες κακὰ;
οὐκ εἰ σὺ τ' οἴκου, σὺ τε, Κρέων, κατὰ στέγας,
καὶ μὴ τὸ μῦθον ἄλλος εἰς μέγ' εἰσέτε;

Und eine solche Frau, die solche Worte an ihren Gemahl richtet; die es diesem gleich bei ihrem ersten Auftreten als schamlos vorwirft, dass er sich um eigene Angelegenheiten bekümmere, während das ganze Land leidet, soll - sich sorglos - mit Putz und Schmuck beschäftigen, während die Pest auf der Stadt lastet? Zum zweiten Mal betritt Iokaste die Bühne mit folgenden Worten²¹⁾:

Χώρας ἀνακτες, δόξα μοι παροσταδῇ
ναυὸς ἰκδοῖται δαίμωνων, τὰδ' ἐν χερσὶν
σπέρῃ λαβούσῃ καπνισμῶμακα.
ὕψος γὰρ αἶμα θυμὸν Οἰδίουτος ἄγαν
λύπαισι παντοῖαισι οὐδ' ἐπ' αὐτῇ
ἔδυνος, τὰ καινὰ τοῖς παλαιοῖς τεκμαίρεται,
ἀλλ' ἔστι τοῦ λόγουτος, τὸν φέβους λέγῃ.
ὅτ' οὖν παραινέσθ' οὐδὲν ἐς πλεονεξίαν
πρὸς σ', ὦ Δικαί! Ἀπολλών, ἀχρηστος γὰρ εἰ,
ἰκέτις ἀφ' ἡμῶν τοῖσδε σὺν καπνογμῶματι,
ἔπως λύσιν τὴν ἡμῶν εὐαγγέλιον
ὥς νῦν ὀνομαζόμεν πάντες, ἐκπατήρημεν
καίνοις βλάπτοντες ὥς κυβερνήτην νεῶς.

12) Sitzungs-Ber. der kön. sächs. Ges. 1855. S. 86 - 94.

13) Bull. Napol. Napol. Ser. To. II. S. 134, 139.

14) Sitzungs-Ber. der kön. sächs. Ges. 1853. S. 139.

15) Vischer: Epigraphische und archäologische Beiträge aus Griechenland S. 7.

16) S. 46.

17) Corp. Inscr. Gr. No. 1699 - 1710.

18) Mon. Inscr. Pl. 78.

19) Friederichs: Praxiteles und die Niobidengruppe S. 117 ff.

20) Oed. Tyr. 634 ff.

21) V. 911 ff.

So soll eine Frau sprechen können, welche sich durch leichtsinnige Verachtung göttlicher Schickungen auszeichnet? Und wer sehen will, sieht auch aus allem Anderen, was Iokaste sonst that und spricht, dass sie sich nicht etwa durch Leichtsinns und Mangel an Theilnahme an dem allgemeinen Unglück, sondern im Gegenheil durch ein lebendigeres Bewusstsein ihrer Unschuld und die daraus hervorgegangene zuversichtlichere Ueberzeugung, dass sich die Worte des Teiresias unmöglich als wahr bewähren können, von Oedipus unterscheidet. Zu diesem Selbstvertrauen sucht sie auch ihn zu bringen und in diesem Sinn spricht sie die Worte ²³⁾:

τί δ' ἂν φοβέιτ' ἄνθρωπος, ὃ τὰ τῆς τύχης
κρατεῖ, πρόνοια δ' ἐστὶν οὐδένος σαφές;
εἰκὲν κρᾶτιστον εἶναι, ὅπως δύναιτο τις.
σύ δ' εἰς τὰ μητρὸς μὴ φοβὸν νουφρονέματα.
πολλοὶ γὰρ ἤδη κἂν οὐραίσιν βροτῶν
μητρὶ θυνουκασθῶσαν, ἀλλὰ ταῦτ' ἔγωγε
παρ' οὐδέν ἐστι χρεῖστα τὸν βίον φέρει.

Als sie sich aber wirklich von ihrer Schuld überzeugt hat, fühlt sie sich davon so niedergedrückt, dass sie selbst ihrem Leben ein Ende macht. Eine solche Iokaste macht freilich die von Hrn. Friedrichs vorgeschlagene Erklärung jenes Gemäldes eben so unmöglich, als die Müller'sche, aber sicher wird sie dadurch keine andere, dass man ein paar aus dem Zusammenhang gerissenen Worten eine Bedeutung unterlegt, von der sie weit entfernt sind. Allein Hrn. Friedrichs's Erklärung erweist sich auch sonst als unhaltbar. Der in dem Gemälde auftretende Knabe soll einer der Schutzlehenden sein. Wenn aber könnte es entgehen, dass der Künstler, wenn dies seine Absicht gewesen wäre, den Knaben nothwendig auch das Costüm und die Geberde eines Schutzlehenden hätte geben müssen, auf keinen Fall aber sein Haupt mit einem Kranz schmücken konnte? Dass der eigenthümliche Stab in der Hand des neben diesem Knaben stehenden Mannes der Beziehung desselben auf Teiresias, dem nur ein gewöhnliches Szeptron zukommt ²⁴⁾, im Wege steht, hat Hr. Friedrichs eben so richtig erkannt, als in der langen Troddel ein Hinweis auf ein Tempel-Geräth liegt ²⁵⁾. Allein eben so gewiss ist es, dass dieser Stab nicht ein allgemein verbreitetes Geräth der Priester sein kann, da wir so viele Darstellungen von Priestern haben und doch diesem Stab sonst nirgends be-

gegnen ²⁶⁾, und ich zweifle, dass sich ein zweites Cultus-Geräth wird nachweisen lassen, für dessen Voraussetzung sich so viele Wahrscheinlichkeits-Gründe vereinigen, wie für die von mir vorgeschlagene heotische *χοῦτῶ*. Auch gegen das, was Hr. Friedrichs vom Ort der Handlung und von den Personen der oberen Reihe sagt, wäre Manches einzuwenden. Allein dies ist für die Deutung des Ganzen unwesentlich und ich bin so weit davon entfernt, ihm das wohlverdiente Lob irgendwie schmälern zu wollen, dass ich auf eine Widerlegung dieses Erklärungs-Versuchs eben nur darum eingegangen bin, weil er sich in ein Buch verirrt hat, welches sonst so viel Gelungenes enthält.

MÉMOIRES.

4. VERSUCH ÜBER DIE THUSCH-SPRACHE ODER DIE KHISTISCHE MUNDART IN TRUSCHETIEN. VON A. SCHIEFNER. (Lu le 25 janvier 1855.)

Einkleitung.

Es war in den letzten Tagen des Jahres 1853 als ich den Beschluss fasste die im Asiatischen Museum der Kaiserlichen Akademie der Wissenschaften befindlichen, von Hrn. Brosset von seiner kaukasischen Reise mitgebrachten Materialien für die Thusch-Sprache einer genaueren Durchsicht und Ausbeutung zu unterwerfen. Dies mein Beginnen fand eine wesentliche Förderung durch den Umstand, dass ich in den Stand gesetzt wurde hier an Ort und Stelle einen Kenner dieser Sprache zu Rathe zu ziehen. Dies war der Studierende an der hiesigen geistlichen Akademie Georg Ziskarow, ein jüngerer Bruder des hauptsächlichsten Uebersers der genannten Materialien. Mit Hülfe dieses Jünglings gelang es mir bald so manche Eigenthümlichkeit in den Lautverhältnissen dieser Sprache aufzufinden, welche in den schriftlichen Materialien durchaus nicht zu erkennen war, da die gewählten Buchstaben nicht ausreichten. Ausserdem stellte es sich auch heraus, dass der Verfasser jener Materialien, der Geistliche Hio Ziskarow, sich besondere Mühe gegeben hatte alle Fremdwörter soviel als möglich zu beseitigen und an deren Stelle in den von ihm gelieferten Uebersetzungen einheimische zu setzen, auch wenn dieselben nicht allgemein gangbar waren. Leider ist es auf Grundlage solcher Hülfsmittel schwer ein ganz genaues Bild von dem jetzigen Zustande der Sprache zu entwerfen, von der andern Seite erleichtert es aber sehr die Feststellung des Hauptcharakters derselben. So wichtig mir nun die lebende Quelle zur Erforschung mancher Punkte war und so vielfältig ich dieselbe mit wenigen Unterbrechun-

²²⁾ V. 977 ff.

²³⁾ Hom. Od. XI, 91. Winckelmann: Mon. Ined. No. 157. Dessen, welche diese Figur für Teiresias halten und das eigenthümliche Costüm durch die Nachahmung des Theater-Costüms zu erklären suchen, ist zu bedenken zu geben, dass Teiresias auf dem Theater ganz anders gekleidet war. Pollux IV, 116. Ἀγρόν τ' ὅ' ἦν πλῆγμα ἐξ ὀρίων διακνωδῆς κατὰ πᾶν τὸ σῶμα, ὃ Τειρεσίας ἐπεβάλλετο ἢ τις ἄλλος μάντις.

²⁴⁾ In dem vermeintlichen Tempelchen auf der Spitze des Stabes kann ich keine Hindeutung dieser Art finden, da es sehr fraglich ist, ob es wirklich ein Tempelchen, nicht etwa eine Kapel vorstellen soll.

²⁵⁾ Ueber das Relief im Mus. Dimeyannum Tab. 39. vergleiche Wieseler: Göt. Gelahrte Anz. 1849. S. 456.

gen fast neun Monate lang benutzen konnte, so misslich war der Umstand, dass Georg Ziskarow schon acht Jahre lang von seiner Heimath entfernt gelebt hatte und in diesem Zeitraum so gut wie gar nicht in den Fall gekommen war neben der georgischen und russischen Sprache auch von seiner Muttersprache Gebrauch zu machen. Daher konnte es nur zu leicht kommen, dass ihm statt der Sprache seiner Väter die fremde geläufiger wurde und er nur nach wiederholten Versuchen längst nicht mehr gehörte Wörter und Sätze in die Erinnerung zurückrufen konnte. Besonders nachtheilig erwies sich das Uebergewicht der fremden Sprache, als es mir darauf ankam das Geschlecht der einzelnen Nomina zu ermitteln; nur zu oft erhielt dann das Thuschwort ein Geschlecht, das nur dem entsprechenden russischen Worte zukommen konnte. Doch einem solchen Einflusse hat sich auch der ältere Bruder bei seinen aus dem Russischen gemachten Uebersetzungen nicht ganz entziehen können. Im Sept. 1854 musste Georg Ziskarow wegen angegriffener Gesundheit in seine Heimath zurückkehren, erreichte sie jedoch nicht, sondern starb in Woronesch. Bereits am 2. Juni legte ich der Akademie einen kleinen Aufsatz unter dem Titel: «Kurze Charakteristik der Thusch-Sprache» vor, der im *Bulletin historique-philologique* T. XII. No. 8 (= *Mélanges asiatiques* T. II. p. 402 — 429) abgedruckt wurde und auch in russischer Uebersetzung in den *Ученый Записки* T. III. c. 71 — 93 erschien. In diesem Aufsatz suchte ich die Haupteigentümlichkeiten dieser Sprache hervorzuheben und gab einleitungsweise Nachricht über die verschiedenen meinen Untersuchungen zu Grunde liegenden Materialien. So sehr auch nun die Hauptsache dadurch deutlich gemacht worden sein dürfte, so wenig konnte ich damals auf das Verhältniss der Thusch-Sprache zu dem Georgischen eingehen. Fortgesetzte Untersuchungen über das Einheimische und Fremde in der Sprache haben es mir möglich gemacht so manchen interessanten Zug in Betreff der Aneignung des Fremden nachzuweisen. Es wird mit dem Fremdthum energisch verfahren und dasselbe soviel als nur thunlich den Gesetzen der eignen Sprache angepasst. Aber auch so manches, was die einheimische Sprache nicht aufzuweisen hatte, musste aus der Fremde entlehnt werden. Der fremde Einfluss erstreckt sich namentlich bei dem Nomen sehr weit; bei der Worthildung spielen fremde Ableitungssuffixen eine grosse Rolle und in der Syntax ist so manche Erscheinung eben nur durch den Einfluss des Georgischen zu erklären. Wie es meine Sorge gewesen ist die Einwirkungen des fremden Elements nachzuweisen, so habe ich nicht ermangelt so manchen Punkt, der mir in der Charakteristik nicht richtig genug aufgefasst schien, genauer zu bestimmen. In dieser Absicht habe ich mich an den ältern Ziskarow in Thionethi gewandt und von ihm über verschiedene Punkte genauere Auskunft erhalten. Ein grosser Theil der Charakteristik ist in No. 12 und 13 des Jahrgangs 1855 der Tifliser Zeitschrift *Кавказъ* von dem jungen Gelehrten A. Berger übersetzt worden, der durch seinen Verkehr mit den Einheimischen auf wesentliche Weise zur Berichtigung des

bisher Geleisteten mitwirken könnte. Leider sind mir die von ihm verfassten Beiträge noch immer nicht zugekommen, werden aber, falls sie noch während des Druckes meiner Arbeit eintreffen sollten, mit Dank benutzt werden. In derselben Zeitschrift, Jahrgang 1855 No. 70, hat Hr. Obriat Bartholomaei, der sich lange im Lande der Tschetschenen aufgehalten, sein Bedauern darüber ausgesprochen, dass ich meine Zeit auf Behandlung einer so unbedeutenden Mundart verschwendet und mich nicht lieber der Sprache des so zahlreichen und tapfern Tschetschenenvolks zugewandt habe. Ich meiner Seits kann es nur bedauern, dass bisher noch Niemand für dieses Volk das unternommen hat, was der Geistliche Ziskarow mit aller Anspruchslosigkeit für seine Muttersprache zu thun versucht hat, nämlich eine, wenn auch noch so mangelhafte Formenlehre, deren Werth in den Augen der Wissenschaft unmöglich geringer angeschlagen werden kann, als der Versuch noch so umfassende Wörterverzeichnisse zu Wege zu bringen. Selbst einzelne Texte, zusammenhängende Sätze mit buchstäblicher, wo möglich treuer Uebersetzung können der Sprachforschung wesentliche Dienste leisten. Als schlagendes Beispiel muss ich anführen, dass die wenigen, höchst unbedeutenden leghischen Sprachproben, die mir zu Gebote stehen, auf das Klarste darthun, dass das grammatische Gefüge des Leghischen in merkwürdigem Einklang mit dem Bau unserer Thusch-Sprache und des Tschetschenischen ist, obwohl die Masse des beiden gemeinsamen Sprachguts oder lexicalischen Gemeinguts sehr gering ist. In demselben Aufsätze protestirt Hr. Obriat v. Bartholomaei gegen den von Güldenstädt und Klaproth in Umlauf gebrachten Ausdruck *mizdahagische Sprachen* und bringt dafür den Ausdruck *tschetschenische Sprachen* in Vorschlag. Es lässt sich nicht läugnen, dass diese Benennung, als die dem jetzt vorzüglich bekannten mächtigsten Theil des ganzen Völkercomplexes zukommende viel für sich hat; doch dürfte man vor der Hand wohl noch sein Bedenken haben die von uns als Thusch-Sprache eingeführte Sprache ohne Weiteres als blosses tschetschenische Mundart zu betrachten. Was mir bisher von tschetschenischen Sprachproben zu Gesicht gekommen ist, ist nicht der Art, dass ich, bei aller Anerkennung des genauesten Zusammenhanges der beiden Sprachen, die Sache als ganz entschieden ansehen dürfte. Ein ordentliches Bild von den gegenseitigen Sprachverhältnissen der verschiedenen Völkerschaften der Tschetachina insbesondere, wie Daghestans überhaupt wird erst nach genauer grammatischer Durchforschung jener Sprachen zu erreichen sein. Dazu müge meine Arbeit als erster Versuch das Ihrige beitragen. Einzuweisen, bis eine bessere Bezeichnung gefunden wird, muss ich der Sprache auch den nicht von mir zuerst, sondern bereits von Güldenstädt erteilten Namen lassen, wenn es auch unbestreitbar ist, dass dieselbe nur wenigen Gemeinden Thuschetiana eigen ist und diese zu den erst später eingewanderten gehören, während die übrigen Bewohner dieses Landes sich einer georgischen Mundart bedienen, welcher also die Hauptrolle gebührt. Wie es anfangs meine Absicht gewe-

sen ist nicht nur einen grammatischen Versuch über die Thusch-Sprache zu liefern, sondern auch die ethnographischen Beziehungen des Volkes vermittelt der mir zu Gebote stehenden sowohl handschriftlichen als gedruckten Hülfquellen darzulegen, so sehr hat sich im Laufe der Zeit bei mir die Ueberzeugung festgestellt, dass in dieser Hinsicht wohl durch die geographische Gesellschaft in Tiflis Sichereres und Genaueres ermittelt werden dürfte. Dagegen habe ich es für meine Pflicht gehalten ausser der Formenlehre so genau als möglich auf die Lautlehre einzugehen und auch den syntaktischen Verhältnissen meine volle Aufmerksamkeit zu schenken. Das Wörterbuch habe ich nach meinen schriftlichen Materialien verfasst, muss jedoch bemerken, dass dasselbe wohl vielleicht mehr an Fremdwörtern enthält, als im alltäglichen Leben des Volkes vorkommen dürfte. Wo es thünlich war, habe ich das fremde Wort selbst mit Transcription hinzugefügt. Was endlich die Sprachproben anbetrifft, so ist es allerdings sehr zu bedauern, dass ich nur Stücke werde mittheilen können, die aus dem Russischen übersetzt sind, da die Hoffnung auf Originaltexte mir nicht in Erfüllung gehen zu wollen scheint.

V O Y A G E S.

2. EXTRAIT D'UNE LETTRE DE M. KHANYKOV A M. DORN. (Lu le 25 janvier 1856.)

Téhéran, le 5 (17) décembre 1855.)

Conformément à ma promesse je me fais un agréable devoir de Vous adresser ci-joint quelques monnaies pour le Musée asiatique et je commence par porter Votre attention sur les membres les plus modernes de ma collection, qui pour cela ne sont pas les moins intéressants: c'est le N° 4 un *tomân* de Perse frappé l'année dernière à Téhéran; d'un côté on lit

خرب دار الخلافة طبران ۱۲۷۱ et cette légende se trouve au milieu d'une couronne non fermée de deux branches d'une plante inconnue, surmontée par les armories de la Perse. Sur le revers on voit le portrait en profil du Chah actuel couronné du diadème des Kadjars, revêtu du *نظامی* رخت, portant le grand cordon de l'ordre du Lion et du Soleil et la décoration de cet ordre au cou. Des deux côtés de la figure du

Roi on voit des médaillons; dans l'un on lit السلطان et au dessous ۴۴, dans l'autre on lit ناصر الدين شاه ۱۲. Les chiffres du second et du premier médaillon sont la date de l'avènement au trône du Chah c.-à-d. 1264 = 1858. C'est je crois depuis bien longtemps la première tentative d'un roi musulman de reproduire ses traits sur les monnaies. Généralement parlant le Chah est assez ressemblant en laid, et ceci me fait croire que nous pouvons admettre avec assez de probabilité, que les monnaies des Sassanides et des Arsacides

nous donnent aussi les caractères principaux des traits des figures des rois, sous lesquels elles étaient frappées, car je doute que l'art du graveur ait fait des progrès depuis cette époque dans ce pays. Le N° 2 est un *shah kran*, un dixième du *tomân*, on tout semblable pour le coin au précédent. Le N° 3 contient deux *panah-abadi*, avec les mêmes particularités, dont chacun a la valeur de la moitié d'un *kran*. Le N° 4 contient une petite monnaie *arsacide* en argent, qui m'a été donnée par le colonel Bartholomaei pour le Musée. Le N° 5 contient 15 monnaies *arsacides* en argent, qui méritent peut-être Votre attention par le bon état de conservation de la plus grande partie de leurs légendes. Le N° 6 contient un dirhem *Omayyade* de l'an 95 frappé à Kirman. Le N° 7 est une *Omayyade* frappée à Bab l'année 126, donc de 2 ans plus ancienne que la plus ancienne des monnaies frappées dans cette ville, décrites par Fraehn dans ses *Opusc. Post. pars I* p. 6. Le N° 8 est une monnaie en tout semblable au N° 1 de la p. 31^{re} de la *Recens.* qui est un dirhem frappé à Andalous en 150 de l'H. N° 9 dirhem *A'baside* de 167, frappé à Kirman, en tout semblable au N° 105 p. 4^e de la *Rec.* N° 10 id. frappé à Zerendj en 177, en tout sembl. au N° 214^e p. 28^e de la *Rec.* Le nom du père de سيف est tout aussi peu déchiffrable. N° 11 id. frappé en 183 à *Mouhammedia*, en tout s. au N° 192 p. 23^e de la *Rec.* N° 12 id. frappé à *Mouhammedia* en t. s. au N° 207^e p. 27^e de la *Rec.* N° 13 id. frappé en 188 à Kirman, semb. en tout, excepté le nom de la ville, au N° 225 p. 31^e de la *Rec.* N° 14 id. frappé en 188 à Arran, t. s. au N° 221 p. 30^e de la *Rec.* N° 15 id. frappé en 190 à *Madanichach*, en tout sembl. au N° 238 p. 34^e de la *Rec.* N° 16 monn. d'arg. d'Ibrahim I l'Aghlébide, frappée 183 à *Ifrikieh*, en t. s. au N° 1^{er} p. 15^{re} de la *Rec.* N° 17 monn. en cuivre du Samanide *Mansour I* fils de *Nouh*, frappée à *Boukhara* en 351, la première année de son règne. N° 18 monn. en cuivre de l'Atabek de *Moussoul* *Qoutbeddin Moudoud*. N° 19 monn. en arg. d'Abagha-Khan. N° 20 3 monn. en cuivre d'*Oldjaitou*, dont une avec le lion et le soleil. N° 21 12 monn. d'Abou-Sa'id, dont 7 en cuivre et 5 en arg.; elles se distinguent par la diversité des coins, qui est remarquable pour un règne d'à peine 18 ans. N° 22 monn. en arg. du dernier des Houlagouides *Anouchirvan*, frappé en 77? N° 23 2 monn. en cuivre qui me semblent être assez remarquables: d'un côté elles conservent le coin des dernières monnaies du règne d'Abou-Sa'id et de l'autre on lit: ضرب مدينة

بزنز et au dessous وسبعائة واربعم; donc elle appartient à cette époque des désordres en Perse qui a tant facilité à Témour la conquête de ce pays N° 24 monn. en arg. du *Djoutchid Chadibek*. N° 24^e monn. en argent de *Chah-Roukh*, et comme elle me semble être inédite, j'observais que d'un côté elle porte dans un cadre carré le symbole de l'islamisme en caractères coniques; des quatre côtés de ce cadre on lit عيان ذو النورين عمر الفاروق ابوبكر الصديق, mais l'épithète est effacée. Sur le revers on lit:

السلطان الأعظم
 ضرب
 امير شاه رخ بهادر خان الله
 هراة
 ملكه وخلافته
 1919

№ 25 5 monn. en cuivre du Sultan Iskender fils de Kara-Jou-souf, défait par *Chah-Roukh* sous le murs de Tebriz en 824, après un règne de 2 ans. M. Fraehn a décrit p. 134 — 135 de ses *Nor. Sup.* quelques monn. de ce prince, mais les échantillons que je vous transmets, diffèrent de ceux qui sont décrits. Enfin le № 26 contient une monnaie en argent et 83 monnaies en cuivre. Je n'ai eu ni le temps ni les moyens de les classer sans les comparer à d'autres exemplaires mieux

conservés, mais elle doivent contenir quelques pièces *Samanides*, *Houlagouides*, *Djoutchides*, *Sefférides*, une pièce *turque* frapp. *Bagdad* etc. Ici je crois à propos de remarquer, qu'il me semble que nous avons tort d'appeler le chef de la dynastie Mongole en Perse *Houlagou*; les Persans le nomment *Halakou* et s'est ainsi que l'écrivit *Malkolm* dans son histoire de la Perse. d'après la prononciation anglaise. *Hulakoo*. Je suis parvenu enfin à découvrir l'endroit véritable de la sépulture de ce prince remarquable: ses restes reposent sur le bord droit du *Diaghaton*, non loin de l'embouchure de ce fleuve dans le lac d'Onrniaib; les nomades désignent cet endroit par le nom de *Kyzyl-Kouroudjan*; on m'a dit qu'on y voyait encore les restes du mausolée que les enfants de *Halakou* ont jadis élevé à leur père. Cela précise l'indication un peu vague de cet endroit, donnée par *Rachideddin* et je me propose de visiter moi-même cette place à la première occasion pour la décrire en détail.

(La fin incessamment.)

BULLETIN DES SÉANCES DE LA CLASSE.

SÉANCE DU 14 (26) DÉCEMBRE 1855.

M. Kunik présente un mémoire intitulé: «О старинных азиатско-русских центробаго рода из котораго мнѣ предъ русско-мартовскимъ, на основаніи астрономическихъ вычисленій и астрономическихъ, азиатскихъ и западныхъ» [De l'antiquité de l'année mondiale byzantine-russe, commençant au mois de septembre, par rapport à l'année russe commençant au mois de mars; recherches basées sur des calculs astronomiques et sur les chroniques russes, byzantines et occidentales]. Ce mémoire forme un des rapports de la commission chargée de l'examen de cette question.

MM. Koppa et Kunik, chargés par la Classe de l'examen du lexique de *Chodakowski*, transmis par le Comte *Plater*, exposent les motifs qui empêchent la publication de cet ouvrage sous sa forme présente.

M. Vessélowsky présente son rapport au sujet de l'artillerie de M. *Lapachine*, relatif au climat du gouvernement de *Kharkot* (v. séance du 30 novembre). Il paraîtra dans les *Ученые Записки*.

M. Kunik présente le Catalogue des éditions en langue russe de l'Académie, prêt à être livré à l'impression. La Classe décide que les publications de la ci-devant Académie Russe y seront admises et distinguées du gros par un astérisque.

M. Dorn annonce qu'il avait chargé M. *Sonina*, lecteur de la langue persane à l'Université de St.-Petersbourg, du soin de collationner une copie de *Tarikh-i-Ghailan*, destiné à former la II^e partie des sources mahomédanes, avec le manuscrit communiqué par M. de *Khanzykov*. M. Dorn est parfaitement satisfait de la manière dont M. *Sonina* s'est acquitté de son travail.

M. *Lorch*, candidat de l'Université de St.-Petersbourg, désirant publier la chronique de *Scherif Khan*, relative à l'histoire des Cordes, prie la Classe de lui faire le prêt du manuscrit de cet ouvrage, provenant de la succession littéraire de *Rousseau*, et actuellement au Musée asiatique. Accordé.

La Commission chargée de rédiger un programme de Concours à la plume d'académicien-adjoint pour la chaire des langues manuscrites formule une proposition qui sera insérée dans la gazette russe.

M. *Koppa* soumet un projet d'adresse à la Société des Naturalistes à Moscou, à l'occasion de l'anniversaire séculaire de sa fondation. Ce projet est adopté par la Classe et sera soumis à l'approbation de M. le Président.

SÉANCE DU 11 (23) JANVIER 1856.

M. *Koppa* présente une notice communiquée par M. *Korkou-nov*, relative à la population malde de la Russie d'après le second recensement. Les données sur lesquelles est basé ce travail ont été empruntées à un manuscrit que S. E. M. le Président Comte *Blondov* a transmis à la Commission archéologique. Cette notice, accompagnée de quelques observations de M. *Koppa*, sera insérée dans le recueil: «Статистическія матеріалы для Россіи», où entreront également quelques renseignements sur le said manuscrit.

La Classe n'ayant pas pu donner suite à l'offre obligée de M. le Comte *Broel-Plater*, par rapport au romanement que devait nécessairement subir le lexique de *Chodakowski* avant d'être livré à l'impression, MM. *Koppa* et Kunik proposent d'organiser une commission, chargée de la question: quelle est la marche à suivre, afin de se procurer une collection complète au possible des matériaux relatifs à la nomenclature topographique de la Russie? et de répondre ainsi aux besoins si variés des géographes, des statisticiens et des historiens. Résolu de nommer une commission formée de MM. *Koppa*, Kunik, *Schiffner* et *Vessélowsky*.

M. *Koppa* présente une liste de 3 ouvrages, destinés à entrer dans la revue trimestrielle des progrès de la littérature nationale. Ce sont: 1) *Общая исторія Имперіи Александра Свѣтлаго Хованскаго* от 1841 — 1853 г. 2) *Сельско-хозяйственная статистика Смоленской губерніи, составленная Я. Соловьевым*. 3) *Общая генеалогическая нумерация и родословныя» открытыя въ исторіи от 1848 по 1853 г.* T. I, *сочиненіе Гнезденко*.

Le Comte de l'Département de l'Etat-Major Général avec envoi de 130 cartes spéciales de la Russie d'Europe et d'Asie. Le Secrétaire au charge d'exprimer toute la reconnaissance de l'Académie à M. l'Aide-de-Camp Général *Baron Liacina*.

Reçu de la part d'un propriétaire du gouvern. de Tiflis, *Baratov*, un document fort curieux, relatif à l'histoire de la Géorgie au XVIII^e siècle. Cette pièce, appartenant aux papiers de famille du prince *David Koboulov*, contient l'inventaire du dot de la sœur de *Levan David*, *Marie*, qui lors de son mariage au Czar *Georgien Rostom* érigea de ses deniers le monastère de *Schoumiline* en *Kakhetie*, en y désignant la sépulture de la famille *Koboulov*, afin de reconnaître les services d'un des secrètes du prince *David*, qui accompagnait la princesse en qualité de *Midvanbeg*.

M. *Russworm* envoie le II^e tome de son ouvrage: *Ettébofske, det Schreden an den Kusten Estlands und auf Runo qu'il vient d'échouer*.

Emis le 20 février 1856.

DES SCIENCES HISTORIQUES, PHILOLOGIQUES ET POLITIQUES

DE

L'ACADÉMIE IMPÉRIALE DES SCIENCES

DE SAINT-PÉTERSBOURG.

Ce Recueil paraît irrégulièrement par feuilles détachées dont vingt-quatre forment un volume. Les abonnés recevront avec le dernier numéro l'enveloppe, le frontispice, la table des matières et le registre alphabétique du volume. Les comptes-rendus annuels de l'Académie circuleront dans le corps même du Bulletin; les rapports sur la distribution annuelle des prix Démidoff y sont annexés en guise de suppléments. Le prix de souscription, par volume, est de trois roubles argent tant pour la capitale que pour les gouvernements, et de trois thaler de Prusse pour l'étranger.

On s'abonne à St.-Petersbourg chez Eggers et Cie., libraires, commissionnaires de l'Académie, Nevsky-Prospekt, No. 1 — 10. Les abonnés des gouvernements sont priés de s'adresser au Comité administratif (Комитет Управления), Place de la Bourse, avec indication précise de leurs adresses. L'expédition des numéros se fera sans le moindre retard et sans frais de port. Les abonnés de l'étranger s'adresseront, comme par le passé, à M. Léopold Voss, libraire à Leipzig.

SOMMAIRE. VOYAGES. 2. *Extrait d'une lettre de M. KHANYKOV à M. DORN.* (Continuation.) BULLETIN DES SÉANCES. CHRONIQUE DU PERSONNEL. ANNONCES BIBLIOGRAPHIQUES.

VOYAGES.

2. EXTRAIT D'UNE LETTRE DE M. KHANYKOV à M. DORN. (Lu le 25 janvier 1856.)

(Continuation.)

Je Vous prie, Monsieur, de vouloir bien transmettre en mon nom au Musée asiatique l'astrolabe qui accompagne cette lettre. Cet instrument a été fait, comme nous l'apprend l'inscription du médaillon du revers, en 1133 (1720) par: le *seif* pêcheur *Mouhammed Kerim*. Ce renseignement est complété par la légende de la face, où il est dit: «cet astrolabe a été terminé conformément à l'ordre du seil élevé, du grand sans pareil, de l'Agha proche du Khakan, *Agha Qambara'ly*, que son ombre vaste soit toujours. Malgré que cet instrument soit beaucoup plus complet que celui que j'ai eu l'honneur de Vous transmettre l'année dernière, je crois inutile de le décrire en détail, et je me bornerai à transcrire ici la liste des points astronomiquement déterminés consignés dans l'intérieur de l'instrument sans les *safahat*. Comme toutes les listes de ce genre elle est très inexacte pour les latitudes et les longitudes, mais elle nous conserve un tableau géographique assez intéressant des points les plus marquants de la Perse, juste un an avant la terrible invasion des Afghans, qui a si profondément ébranlé ce pays.

Noms des lieux	Long.	Lat.	Noms des lieux	Long.	Lat.
Mekleh	77° 9'	21° 40'	Qarvin (P.)	83°	37°
Medineh	73 20	23 10	Alamout (P.)	85 32	36 21
Kouteb	79 30	31 30	Telgan (P.)	85 48	36 21
Baserah (Perse)	85	30	Alber (P.)	84 30	36 40
Misir	63 20	39 20	Zendjan (P.)	83 40	36 30
Medain	80	33 10	Saweh (P.)	85	35
Wasit	81 30	32 20	Hamadan (P.)	83 35	35 10
Moussoul	77	34 30	Nchawand (P.)	83 15	34 1
Dimich	70	33 11	Chehri-Zour (P.)	83 20	32 30
Mechhed (P.)	92 30	37	Gurandeh (P.)	83	41 20
Nchabour (P.)	90 30	36 21	Berdia (P.)	83	40 30
Sabzar (P.)	91 30	36 5	Derghad (P.)	85	43
Damghoun (P.)	88 53	36 20	Tehrize (P.)	82	38
Semnan (P.)	88	36	Selmas (P.)	79 1	37 30
Meznan (P.)	90 30	37	Nakhejowan (P.)	85 10	38
Bastam (P.)	89 30	36 10	Rhoi (P.)	79 40	37
Amol (P.)	88 20	36 11	Mahrad (P.)	82 45	37 50
Koudjour (P.)	86 30	36 25	Maragha (P.)	82	37 20
Beit-oul-mouqaddas	66 30	34 50	Dinawer (P.)	83	35
Surra-men-rah	79	34	Dum-dum (P.)	79 45	37
Khouwar (P.)	87 10	35 40	Kirmas (P.)	92 30	29 50
Narai (P.)	86 20	35	Sindjan (P.)	90 8	29
Iferian (P.)	91 50	36 25	Houmouz (P.)	92	7 25
Qoum (P.)	83 40	34 45	Koudahar	107 40	33
Bouader (P.)	83 10	1 37	Abshur	104 10	24 7
Barfrouch (P.)	87 30	36 50	Moulton	120 35	29
Seri (P.)	88	57	Labour	119 10	31
Labidjan (P.)	84	37 11	Dabil	102 30	23
Astrabad (P.)	89 35	36 50	Kiehmir	108	24
Djoudjan (P.)	90	36 50	Hederabad	190	8 28
Tourchik (P.)	92	35	Isfahan (P.)	86 40	32 25
Herat (P.)	94 20	34 30	Izid (P.)	89	32
Toun (P.)	92 30	34 30	Karban (P.)	84	34
Tahes (P.)	92	33	Gulpaigan (P.)	85	35
Sarakhs (P.)	94 30	37	Semirum (P.)	86	32 20
Mere (P.)	97	37 40	Kirmanchah (P.)	80	34 30
Quin (P.)	93 20	33 40	Kourdistan (P.)	85	34

Noms des lieux	Long.	Lat.	Noms des lieux	Long.	Lat.
Chiraz (P.).....	88° 30'	29° 30'	Chemabhi (P.).....	84° 30'	40° 30'
Istakhr (P.).....	88 30	30	Ardabil (P.).....	82 30	28 ?
Sabour (P.).....	89 30	30	Tiflis (P.).....	83 43 30	
Firouzabad (P.).....	88 28	28	Ourgandj.....	93 45	42 40
Chouchter (P.).....	84 31 30	30	Bagdad.....	82 28	
Zenguan (P.).....	87 38	38	Bahrein.....	83 37 ?	
Amid.....	73 29	29	Bestandj (P.).....	18 22 30	
Radghas (P.).....	94 30	25	Dehli.....	104 28 30	
Maroutchag (P.).....	97 36 30	30	Adjin (P.).....	102 23	
Soulstanieh (P.).....	84 37 30	30	Amareh (P.).....	64 45	

NB. Les longitudes sont complètes, comme toujours, des lies Fortunées. Le signe ? veut dire qu'on a oublié de marquer les degrés quant aux latitudes d'Ardabil et de Bahrein; c'est évidemment un lapsus calami.

En fait d'ouvrages, je ne puis Vous transmettre pour la bibliothèque du musée qu'un livre d'une faible valeur littéraire: *كلشن محمد*, production d'un fils de Fetb-A'ly Chah, Mahmoud Mirza, ci-devant gouverneur de Nebawend, mort à Tébériz en 1852 ou 1853. — Il y donne les biographies d'un très grand nombre de ses frères. La traduction persane de l'histoire d'Aboulghazi Bahadour Khan est terminée, mais elle doit être revue avant que je puisse Vous en envoyer une copie. Ces jours derniers j'ai découvert dans la bibliothèque du savant Moulah Bachi de Tébériz quelques ouvrages arabes sur la géométrie, qui me paraissent mériter d'être connus. Le premier porte le nom de « *Livre des sphères* » et commence ainsi :

بسم الله الرحمن الرحيم الحمد لله رب العالمين والصلوة والسلام على محمد وآله وصحبه أجمعين وبعد هذا كتاب الأكر لناودسيوس وهو ثلاث مفايلات وتسعة وخمسون شكلاً وفي بعض التسع بنصفان شكلي في العدد وقد امر بنقله من اليونانية إلى العربية أبو العباس أحد بن المعنيم بالله وتولى نقله فسطا بن لوفاء العليكي إلى الشكل الخامس من المقالة الثالثة ثم تولى نقل باقيه غيره وإصاحه ثابت بن قرة الحراني

c.-à.-d. «Au nom de Dieu clément et miséricordieux. Louange soit à Dieu le maître du monde, grâces et salut à Mouhammed et à tous ses descendants et ses proches. Ceci est le livre des sphères de Théodorus; il contient trois chapitres et 39 figures, et dans quelques copies il y a une figure de moins. Aboul A'bbas Ahmed, fils de Mou'tassim Billah ordonna de le traduire du grec en arabe; cette traduction jusqu'à la cinquième figure du chapitre 3 a été faite par Qousta fils de Louqa le Be'lebekki; le reste a été traduit par un autre et cette traduction a été revue et corrigée par Thabit fils de Qourreh le Harrani. Puis, sans donner la table des matières, l'auteur commence

l'exposition de l'ouvrage. Ce que je viens de citer, épuise les renseignements que nous fournit ce livre sur l'époque de sa traduction; mais je crois que ces données sont satisfaisantes pour nous permettre de renfermer cette date entre des limites assez étroites. Nous savons que *Imi Quourreh* naquit en 221 de l'H. et mourut en 288 (835 — 900) (*Journ. asiat.* No. octobre et novembre 1832 p. 420); de plus, *Aboul A'bbas Ahmed*, dont il est question ici, ne peut être aucun autre que le *Khalifa Al Moustaf Billah*, non pas fils de *Mou'tassim Billah*, comme il est dit ici, mais son petit fils, fils de Mouhammed, qui n'a pas régné. Or comme dans cet ouvrage *Aboul A'bbas* non seulement n'est pas nommé Khalife, mais même son nom est cité sans aucun titre, nous avons à ce qu'il me semble le droit de supposer qu'il s'est intéressé à voir l'ouvrage de *Théodorus* traduit en arabe bien avant son avènement au trône, donc avant l'année 248 de l'H., année où *Thabit ibni-Qourreh* avait à peine 27 ans; donc cela rend très probable que cet ouvrage a été traduit entre les années 240 et 248 (854 — 862) et qu'il doit être considéré comme un des premiers travaux du célèbre mathématicien arabe.

Le second ouvrage traite aussi de la sphère et commence ainsi :

بسم الله الرحمن الرحيم وبه نستعين تحرير كتاب مانالأس في الأنكال الكرية أقول بعد حد الله والتناء عليه بما يليق به والصلوة على محمد وآله اتى كنت اريد ان امرر الكتب الموسومة بالمتوصلات اعني الكتب التي من شانها ان بتوسط في الترتيب التعليمي بين كتاب الأصول لأفيلدس وبين كتاب المجسلي لبطليوس فلما وصلت الى كتاب مانالأس في الأنكال الكرية وجدت له نسخاً كثيرة مختلفة غير محسلة المسائل واصطلاحات لها عبطه كالمطلع الماعاني وابي الفضل لحد بن ابي السعد البروي وغيرهما بعضها غير تام وبعضها غير صحيح فبقيت متعيراً في ايضام بعض مسائل الكتاب سنتين الى ان عشت على اطلاع الأمير ابي النصر المنصور بن عراق فاتفتح لي منه معرفة ما كنت متوقفاً فمحررت الكتاب بقدر استطاعتي وما توفى الا بالله عليه اتوصل واليه انبى فاقول هذا الكتاب مشتمل على ثلاث مفايلات في بعض

التسعة وعلى مائتين في بعضها أما المائات الثلاث فعدت
 الأكثرين يشتمل أوليها على تسعة وثلثين شكلاً واخبرنا
 على خمسة وعشرين شكلاً ووسطاً في كثير من التسع على
 أربعة وعشرين شكلاً وفي نسخة ابن عراق على أحد وعشرين
 شكلاً وعند ندر بسير يشتمل أوليها على أحد وستين شكلاً
 والثانية على ثمانية عشر شكلاً والأخيرة على اثنا عشر شكلاً
 ولما المائتان فيشمل الأولى على أحد وستين شكلاً والأخيرة
 على ثلثين شكلاً وفي بعض الأشكال اختلاف في بعضها جعلوا
 شكلاً شكلين وبالعكس وبالمجمل اشكال الكتاب فيسابق
 خمسة وثلاثين شكلاً واحد وتسعين شكلاً على اختلاف التسع
 وأناشرت الى المائات وعدد الانتكال بعضها في الموائس
 بالهجرة وبعضها في الفن وها هنا مبتدء بالكلام فيه آخر موقف

ومعيني

c.-à-d. «Au nom de Dieu clément et miséricordieux, que l'aide vienne de lui. C'est le livre de Menelaus sur les figures sphériques. Après la louange et la glorification qui conviennent à Dieu et après les grâces à Mouhammed et ses descendants, je dis qu'en vérité je désirais composer un livre nommé Moutawassitat (livre moyen, livre de transition), c. à d. un ouvrage qui puisse servir dans l'enseignement d'intermédiaire entre les principes d'*Euclide* et l'*Almageste* de Ptolémée, et j'ai trouvé (bon pour cela) l'ouvrage de Menelaus sur les figures sphériques; j'en ai (même) trouvé une quantité de copies, mais elles différaient l'une de l'autre; les principes y étaient embrouillés et étaient exposés sans suite, tels qu'on les trouve chez Mahani et chez Abit Fazl Ahmed fils d'Abi Sa'd el-Heravi et d'autres, les uns incomplets, les autres inexactes, de manière que l'explication de quelques principes m'a embarrassé pendant deux ans, jusqu'à ce que j'ai eu connaissance de la réforme de cet ouvrage par feu l'émir *Abi Nasr Mansour* fils d'*Ouraq*; et y ayant trouvé l'explication des passages qui m'avaient arrêté, j'ai composé cet ouvrage aussi bien que je l'ai pu, mais je n'ai d'autre espoir qu'en Dieu sur lequel je m'appuie et à qui j'ai recours. Ainsi je dis que cet ouvrage, d'après quelques copies, se divise en 3 chapitres et d'après d'autres en 2 chapitres. Ces 3 chapitres contiennent le premier 39 figures, le dernier 25 figures, et celui du milieu contient 24 figures et dans l'exemplaire d'*Ibni Ouraq* seulement

21 figures. Dans un petit nombre d'exemplaires le premier chapitre contient 61 figures, le second 18, et le dernier 30 figures. Les figures aussi diffèrent parfois l'une de l'autre, car quelques auteurs ont divisé une figure en deux et vice-versa; bref, le nombre total des figures varie, d'après différentes copies, entre 30 et 91. Moi, j'ai placé quelques figures dans les notes marginales ou les traçant à l'encre rouge, et les autres je les ai admis dans le texte, et je commence par dire que Dieu est celui qui aide le plus.

A la fin de l'ouvrage on lit: «J'ai commencé à exposer ces principes au mois de Chaaban de l'année 663¹⁾ (mai 1263). La copie que j'ai entre les mains a été faite en 1227 (1812). Dans ce même volume se trouve relié un petit mémoire de

إِسْخَارُوسَ de deux pages et demi, sur les levers des constellations, traduit du grec en arabe par le même *Qusta* fils de *Louqa* de *Beylibek*. L'auteur commence par démontrer trois principes des progressions par différence: 1^o que le nombre des termes de la progression étant pair, la différence entre la somme d'une moitié des termes sur celle de l'autre moitié est égale au produit du carré de la moitié du nombre des termes par la raison. 2^o Le nombre des termes de la progression étant impair, la somme de tous les termes sera égale au produit du terme du milieu par le nombre des termes. 3^o Le nombre des termes étant pair, la somme de tous les

1) Cette date seule me fit croire que l'auteur de ce traité ne pouvait être aucun autre que le célèbre astronome Nasir-Eddine Toussei, et le témoignage du contemporain de *Rachideddine*, Mouhammed fils de Mahmoud O'mil, justifia pleinement ma supposition, car nous lisons dans son encyclopédie intitulée *القانون* *Qanun* *Intersence des sciences*, terminée bientôt après la mort d'Abou-Sa'ide Khan, dans l'article علم متوسطات :

رساله سيزدم در تحرير كتاب اشكال كربة كه اسناد محقق
 خواه نصير الدين طوسي ملاب ثراه آورده است كه چون
 كنهی را كه موسومند بتوسطات تحرير ميكردم نسخ مختلف يافتم
 وبيج يك ازبن تمام نبود تا بعد از دو سال نسخه اصلاح امير
 ابو نصر منصور بن عراق بدست افتاد وازاجما هرچه دران
 متوقف بودم روشن شد واثراً تمام كردم واین كتاب مشتمل
 است بر سه مقاله ودر بعضی نسخ بر دو مقاله مقاله اولی
 مشتمل بر سی و نه شكل و مقاله دوم مشتمل بر پست و چهار
 شكل

*

termes sera égale à la somme de deux termes également distants des termes limites de la progression, multiplié par la moitié du nombre des termes. Toutes ces propositions, que notre auteur démontre assez laborieusement, sont incluses dans les formules connues qui lient le premier terme de la progression a , le dernier l , la raison d , le nombre des termes n et la somme de la progression s , c.-à-d. $l = a + (n - 1)d$ et $s = \frac{n}{2}(a + l)$. Pour donner un exemple du style de cette traduction, je citerai la seconde moitié du mémoire :

فلك البروج بنفس ثلثائة وستين فقساً متساوية وكله بطلع في ثلثائة وستين جزء من الزمان متساوية وبمن نسبى قوس من تلك جزء مكائياً وكل جزء من هذه زماناً ولنا ان نعرف كم جزء زمانى بطلع اى جزء مكائى في كل بلدة بفرض بعد معرفتنا نسبته اطول النهار الى اقصره في تلك البلدة فلنكن البلدة الاسكندرية ونسبة اطول النهار الى اقصره كنسبة سبعة الى خمسة يبين ذلك من الظلال انصاى النهار عند الانقلابين ولنفرض دائرة البروج ونخرج فيها قطر معدل النهار وهو $\overline{AC}$ ونفسها باثنى عشر فقساً متساوية البروج الاثنى عشر على نصف $\overline{AB}$ ج ح ع ج د م ن وليكن $\overline{A}$ اول الحمل وب اول النور وهكذا الى اخرها ولأن نسبة اطول النهار الى اقصره اعنى نسبة زمان طلوع قوس ج ح ل الى قوس ج ا ل نسبة سبعة الى خمسة واذا فقسنا الثلثائة والستين على هذه النسبة خرج مطالع النصف الذى من اول السرطان مائتين وعشرة اجزاء زمانية ومطالع النصف الذى من اول الجدى مائة وخمسين جزء ولأن مطالع ربع ج ح ع ك متساويان وكذلك مطالع ربع ك ا ج يكون مطالع كل واحد من ربع ج ح ع ك مائة وخمسة اجزاء ومطالع كل واحد من ربع ل ا ا ج خمسة وسبعين جزء فزيادة ربع ج ح ع على ربع ج ا ثلثين ولأن قس ج ر ر ه ه ج ج خ ب ا عدتها زوج وابداها في

الكلوع من اعطيا وهو ج ر وزيادة

بعضاً على بعض متساوية بحسب ما

اصطاعوا عليه مستعملوا صناعات المطالع

يكون النصف الاول على الثاني يزيد

بمضروب مربع نصف عدتها في احدى

الزيادات على ما يبين في المقدمة الاولى فلذلك اذا فقسنا

الثلثين التى هي زيادة النصف الاول على الثاني على تسعة

وهي مربع نصف العدد خرج ثلاثة وثلاثة هي قدر فضل مطالع

كل ربع على الذى يليه وايضاً لأن قس ج ر ر ه ه ج عدتها

فرد واعطيا في الكلوع اولها ومغادير زياداتها متساوية

بالاصطلاح يكون جميع زمان طلوعها مساوياً لمضروب عدتها

في زمان اوسطها على ما يبين في المقدمة الثانية فلذلك اذا

فقسنا مطالع جميعها وهي مائة وخمسة على عدتها وهي ثلاثة خرج

خسة وثلاثون وهي مطالع اوسطها اعنى مطالع قوس ر ه

ومطالع ج ر يكون بحسب ذلك ثمانية وثلاثون وثلاثاً ومطالع

ه ج احدى وثلثين وثلثي وبمثل ذلك يكون مطالع ج ه خسة

وعشرين ومطالع ع ج ثمانية وعشرين وثلث ومطالع ا ب

احدى وعشرين وثلاثين ومعلوم ان القس المتساوية البعد

عن معدل النهار تكون متساوية المطالع فمطالع كل واحد

من البروج التى في نصف ج ك ايضاً معلوم ومطالع كل ربع

كغارب نظيره فمطالع جميع البروج ومغاريها معلومة من ذلك

وذلك ما اردناه

c.-à-d. Le ciel des constellations (ou plus tôt le zodiaque) est divisé en 360 parties égales; toutes ces parties paraissent au dessus de l'horizon en 360 parties égales de temps, et nous appliquons à chacune de ces arcs le nom de fraction de l'espace et chaque partie égale de temps est nommée fraction de temps, et nous nous proposons de déterminer com-

bien de fractions de l'espace apparaissent au dessus de l'horizon en combien de fractions de temps dans chaque ville donnée, après qu'il nous sera donné le rapport de son jour le plus long au jour le plus court. Supposons que cette ville soit *Alexandrie*, où le jour le plus long se rapporte au jour le plus court comme 7 à 5, ce qui est déterminé par la longueur de l'ombre à midi les jours des solstices. Imaginons le cercle des constellations et menons dans ce cercle le diamètre de l'équateur (c.-à-d. rémissions par une droite les deux points d'intersection de l'écliptique et de l'équateur) *ag*. Puis



divisons ce cercle en 12 parties, égales aux constellations, aux points: *a, b, c, d, e, f, g, h, i, j, k, l*, et soit *a* le commencement de la constellation du Bélier, *b* le commencement du Taureau et ainsi de suite, jusqu'à la fin des constellations. Or comme le jour le plus long se rapporte au jour le plus court, ou ce qui est la

même chose, comme les arcs *daj* et *daj* se rapportent comme 7 et 5; donc si nous divisons 360 dans ce rapport, nous aurons pour une moitié, depuis le fer du Cancer 210 degrés, et pour l'autre, depuis le commencement du Capricorne 150 degrés. De plus comme les levers des deux quarts *dg* et *gj* sont égaux, de même que les quarts *aj* et *ad*, donc le lever de chacun de ces quarts *dg* et *gj* sera de 105 degrés, et le lever de chacun des deux quarts *ad* et *aj* sera de 75 degrés. Donc l'excès du quart *dg* sur *da* sera de 30 degrés. Or comme les arcs *fg, ef, ed, de, cb* et *ba* sont au nombre pair et le premier terme de cette suite, qui est *fg*, est le plus grand pour le temps de son lever, et comme les excès des uns sur les autres sont ainsi égaux. d'après ce qu'ont prouvé les astronomes; donc la différence du premier (quart) sur le second sera égale au produit de la moitié du nombre des termes par une des différences, comme nous l'avons établi au commencement. Donc si nous divisons 30, qui est la différence entre la première et la seconde moitié (de la progression), par 9, qui est le carré de la moitié du nombre total des termes, nous aurons 3½, qui est la différence des levers de deux constellations qui se suivent immédiatement. De plus comme les arcs *fg, fe* et *ed* sont au nombre impair et le plus grand pour le lever est le premier entre eux, leur différence est supposée la même; donc la somme de leurs levers sera égale au produit du nombre de ces arcs par le temps du lever du terme moyen, comme nous l'avons démontré dans la seconde proposition. Donc si nous divisons la somme de leurs levers, qui est 105, par leur nombre qui est 3, nous aurons pour quotient 35, et ceci sera le temps du lever de la constellation moyenne entre ces 3, ou le lever de l'arc *ef* et le lever de l'arc *fg* sera d'après cela 38½, le lever de l'arc *de* sera 31½. De même nous trouverons que le lever de l'arc *cb* sera 25, le lever de *ed* sera 28½ et celui de *ab* 21½. Or comme il est connu que les constellations équidistantes de l'équateur ont des levers égaux,

donc les levers des constellations situées entre *g* et *f* sont aussi connus; et puisque le lever de chaque constellation correspond au coucher de la constellation qui lui sert de vis-à-vis, donc le temps des levers et des couchers des constellations sera connu, et c'est ce que nous nous proposons d'établir.

La quatrième ouvrage de mathématiques que j'ai trouvé dans la même bibliothèque et qui, selon moi, mérite d'être connu, est intitulé *Sections* فطاع. Il commence ainsi:

بسم الله الرحمن الرحيم الحمد لله مبدع الحقائق الخارجة
عن مصر افاضة للخير ومودع التراقيب الجليلة الغدري الشى
الرز احل على كشف السر وتبديل اليسر بالعسر واصفى
على نبيه الزينع الذكر وعلى آله اهل التقوى والبر وبعد
فقد كنت علبت فيها مضى من الزمان كتاباً جامعاً لضبط
دعوى الشكل المعروف بالفطاع وبراهينه مذكلاً بنوب عنه
ويتعلق به وكان ذلك الكتاب باللسان الفارسي فسألني
بعض الأصغدا، من طلبة العلم ان انتقل الى اللسان العربي
فاجبته الى ذلك وحذف عنه بعض الزوائد واستغنت الله تعالى
انه خير موثق ومعين اقول هذا الكتاب مشتمل على خمس
مفالات كل واحدة منها ينصن عدة اشكال او فصول المفالة الأولى
منها يشتمل على النسب المؤلفة واعلامها وهي متضمنة لأربعة
عشر شكلاً والمفالة الثانية في الشكل الفطاع السطحي والنسب
لأربعة فيها وهي احد عشر فصلاً والمفالة الثالثة في مفردات
الفطاع الكرى وفيها لا ينتم فوايد الشكل الآ به ثلثة فصول
والمفالة الرابعة في الفطاع الكرى والنسب والأربعة فيها خمسة
فصول والمفالة الخامسة في بيان اصول بنوب عن الشكل الفطاع
في معرفة قسى الدواير العظام سبعة فصول

c.-à-d. • Au nom de Dieu clément et miséricordieux. Louange à Dieu qui évoque du néant pour le plus grand bien des vérités innombrables, qui renferme les pensées les plus

vastes dans les plus petites choses. Je rends grâce à lui pour m'avoir permis de découvrir des secrets et de pouvoir remplacer des choses difficiles à comprendre par des choses faciles. Que la paix repose sur le prophète dont les idées sont élevées et sur ses descendants, possesseurs de l'abstinence et de la bonté. Dans les temps passés je me suis occupé à recueillir les principes ayant trait à la figure qui est connue sous le nom de section, les démonstrations de cette figure et tout ce qui s'en déduit et s'y rapporte. J'ai composé cet ouvrage en persan, mais quelqu'un des amis, qui s'occupent de sciences, m'a prié de le traduire en arabe, et je me suis prêté à son désir en excluant de ce livre plusieurs choses superflues et en implorant l'aide de Dieu qui est le meilleur des aides. Je dis que ce livre se divise en cinq chapitres, dont chacun se subdivise encore en plusieurs paragraphes. Le Ch. 1^{er} expose les proportions et leurs principes; il contient 15 figures. Ch. 2. Sur les sections du plan et sur leurs rapports; il contient 11 paragraphes. Ch. 3. Sur les sections de la sphère et sur les conditions de leur possibilité; contient 3 paragraphes. Ch. 4. Sur les sections de la sphère et sur leurs rapports, en 5 paragraphes. Ch. 5. Exposition des principes qui se déduisent des sections et qui servent à déterminer les segments des grands cercles; en sept paragraphes.

L'ouvrage lui-même ne contient aucune indication ni sur l'auteur ni même sur l'époque où ce livre a été composé, mais à la fin de la copie on trouve la note suivante:

وفي التسنّع هكذا في التسنّع هكذا فرغ المصنف اذام
الله دولته من تسنّب في الحادي والعشرين ٢١ من جادى
الأولى من سنة ثمان وخمسين وسبعمائة ٧٥٨ هجرية وهو تاريخ
التسنع التسنّع منها هذه التسنّع من خطه علّفه لنفسه احدى
على بن ابي الفرج بن البواب منع به ورزق التسنع باصناله
في منتصف جادى الآخر من السنة المذكورة ٧٥٨

c.-d. « Dans la copie dont ceci est copié on lit: l'auteur, que Dieu éternise son bonheur, acheva la composition de cet ouvrage le 21 Djemadi-el-oula de l'an 658 de l'H. et c'est aussi la date de la copie sur laquelle celle-ci a été faite par Ahmed fils d'A'ly fils d'Abil Feradj fils de Bawab, qui l'a faite pour lui-même. Qu'il puisse en jouir et que la jouissance privée dans l'étude de livres pareils à celui-ci devienne sa subsistance. Cette copie fut terminée dans la moitié du mois Djemadi-assani de l'année mentionnée (en encre rouge et en chiffres 658 (1259)). » La date et le contenu de cet ouvrage, que je me propose d'analyser bientôt plus en détail, ne me permettent pas de douter que l'auteur de cet ouvrage ne soit encore Nasir-oddine Toussi.

Vous voyez ainsi, Monsieur, que malgré l'épuisement des bibliothèques de Tébrize on y trouve encore des livres assez précieux; mais si l'on a en vue de préserver de la destruction les ouvrages des sciences exactes et des sciences naturelles, qui peuvent encore exister au Perse, il faut se dépêcher de le faire, car maintenant il n'y a personne qui s'intéresse à ce genre d'études et tous les livres qui s'y rapportent sont difficiles à trouver, non pas autant par leur rareté, que par l'oubli dans lequel ils sont tombés et le peu de valeur qu'on attache à leur possession.

Je terminerai cette énumération de trouvailles littéraires, nouvelles pour moi, en signalant à Votre attention un ouvrage sur une science beaucoup moins sérieuse mais très cultivée jusqu'à présent parmi les Orientaux et qui exerce sur eux une très grande influence, je veux parler de l'interprétation des songes. Je viens d'acquiescer un ouvrage qui jouit d'une assez grande renommée: c'est l'ouvrage de Cheikh Aboul Fazl Kassar de Tiflis, contemporain de Kilych Arslan II fils de Masoud le Seldjoukide, et comme l'introduction de cet ouvrage contient une exposition assez complète de la littérature de cette science, peu connue en Europe sous le point de vue oriental, je transcris ce morceau:

بِسْمِ اللَّهِ الرَّحْمَنِ الرَّحِيمِ سُبْحَانَ خدایا که واحد و صد
وقادر است مالک ذو الجلال و می فاطر است رازق خلق
و عالم ضایر است خالق سهر و نجوم و صانع اول و آخر است
و درود بر محمد مصطفی صلی الله علیه و اله و سلم که بر انبیاء
سید و فاخر است هادی مؤمن و قائل مشرک و کافر است و بر
یاران و هر که ویرا قربابت و عشایر است چنین کوید شیخ حکیم
ابو الفضل حسن بن ابراهیم بن محمد التفلسی ره که چون
از تصنیف کتاب صحت الأبدان بپردازم نگاه کردم بکتابهای
که در علم تعبیر خواب بیابم هر کسی ساخته بود ازان جمله
کتابهای بدیدم جامع و کامل که بیابم و افصح اندرین کس
ساخته چنانکه تاویل هر خوابی از اقوال اسنادان ابن صناعه
بحجه و برهان اندر وی بیان کرده و طریق استخراج هر خوابی
بترتیب هرف مرتب و مشروع باز نموده پس چون بدین سان
که یاد کرده شد کتابی بدیدم کامل و مفید درین علم جهد کردم

ورنج بر خوبشتن نهادم تا بدین سان کتابی ساختن از بهر خدمت سلطان معظم شاهنشاه اعظم سید سلاطین العرب والعجم مالک رقاب الآم عز الدینا والدین فخر الملوك والسلاطین قاتل الشریکین غلبات المجاهدین سلطان الرعم والأرمس والشام والأفرنج ابو الفتح فاج ارسلان بن مسعود بن فاج ارسلان ناصر امیر المؤمنین اطال الله بقاءه وادام دولته وایاد اعداء وحسدته بحق محمد وآله الطاهیرین وبر نسق حروف معجم ناولیل خوابهارا بیارس واضح بهم جمع آوردم از کتابهای که درین علم نفیس مشهور ومعروفست چون کتاب اصول دانیال علیه السلام وکتاب تقسیم امام جعفر صادق علیه السلام وکتاب جوامع محمد بن سبرین رحمه الله وکتاب دستور ابراهیم کرمانی وکتاب ارشاد جابر مغربی وکتاب تعبیر اسمعیل انصت وکتاب کنز الروایات مامونی وکتاب تعبیر عبدوس وکتاب تعبیر حاطب بن اسحق وکتاب حل الدلائل وکتاب مبادی التعبیر وکتاب ابصاح التعبیر فخری وکتاب کافی الروایات وکتاب تعبیر جاموس وکتاب مغریه (?) الروایات وکتاب عمه الملوك وکتاب منهاج التعبیر خالد اصفهانی وکتاب مقدمه التعبیر وکتاب حقایق الروایات وکتاب ومه محمد بن شاهومه وازان پس کزین کلام این کتابهای نفیس را که یاد کرده شد برترتیب ناولیل هر خوابهارا بنسق حروف اول وحرف دوم وسیوم مشروح درینکتاب یاد کردم ونامش کامل التعبیر نهادم زیرا که درین علم بیارسی ازین کاملتر کتابی هیچ کس ننشاست واز راه انصافی برپیشه همه کس را این کتاب بکار آید واز بسبیل

کتابها مستغنی گردد انکس که در علم تعبیر این کتاب بخواند وفهم کند انشاء الله وحق چنان که از قول استادانی که ذکر ایشان قول شش کسرا اختیار کردم که هر یکی از ایشان در عصر خویش حکیم ویکانه روزگار بودند اول قول دانیال پیغمبر علیه السلام که وی در زمان بعث النصر پادشاه بود دوم قول امام جعفر صادق علیه السلام سیوم قول محمد بن سبرین ره جلام قول ابراهیم کرمانی ره پنجم قول جابر مغربی ره ششم قول اسمعیل انصت ره ویدانکه اینکتاب چنان ساختن که نخست چیزهای که معبر را از دانستن آن کریر باشد در بازنده فصل آن چیزهارا بوضع خویش برترتیب فرما نهادیم تا بر خواننده وآموزنده پوشیدگی نماند وبالله التوفیق فصل نخستین در شناختن حد ومزاج خواب فصل دوم در دانستن قسمهای خواب فصل سیم در یاد کردن نفس وروع فصل چهارم در معرفت درستی خوابها وعلامتهای وی فصل پنجم در معرفت خواب راست وخراب دریغ فصل ششم در دانستن تفاوت میان خوابها فصل هفتم در معرفت فرق میان خوابها فصل هشتم در معرفت علم زجر وفال فصل نهم در معرفت خواب که فراموش کرده باشند فصل دهم در کزاردن خواب بقول جاعلان فصل یازدهم از حال کشتن خواب باوقات فصل دوازدهم در معرفت شرط وادب ناولیل کزاردن خواب فصل سیزدهم اندر ادب نگاه داشتن معبر وسائل فصل چهاردهم در معرفت تعبیر که از چند رویت فصل پانزدهم در معرفت خواب مسائل که تعبیر آن مغلوب بود

(La fin incessamment.)

BULLETIN DES SÉANCES DE LA CLASSE.

SÉANCE DU 25 JANVIER (6 FÉVRIER) 1856.

M. Köppen présente une carte des chemins de fer menant du St.-Petersbourg à Varsovie et de Varsovie à Vienne, dressée par le Lieutenant Colonel Wostschinski; carte que M. le Directeur en chef des Ponts et Chaussées a bien voulu communiquer à l'Académie. M. Köppen annonce en même temps, qu'en suite d'une proposition faite par M. Vessélowsky, il s'est adressé à M. le général Tschekine, pour le prier de communiquer à l'Académie des copies, sur une échelle réduite, des plans de nivellement des chemins de fer déjà exécutés ou qui seront faits à l'avenir. La Classe, approuvant les démarches de M. Köppen, décide d'exprimer au général Tschekine la reconnaissance de l'Académie.

M. Schiefner soumet à la Classe un mémoire: *Versuch über die Thuschsprache oder die äthiopische Mundart in Thuschetien*, contenant l'étymologie en entier et presque toute la syntaxe de la langue thouché. Cet essai sera publié dans le 9me Tome des Mémoires et l'introduction en sera insérée au Bulletin.

Le même Académicien appelle l'attention de la Classe sur un article du professeur Wassiliev, traitant des ouvrages en langues de l'Asie orientale, contenus dans la bibliothèque universitaire de St.-Petersbourg. Il présente en même temps une critique détaillée de l'article en question, ce qui décide la Classe à le faire traduire en langue française, pour être inséré au Bulletin. L'article paraîtra plus tard en langue russe dans les publications de l'Académie.

M. Bonnell présente la continuation de son travail: *Livländisch-russische Chronographie bis zum J. 1500*. Ce travail est remis à M. Kunik, qui en présentera son rapport.

Lu l'extrait d'une lettre de M. l'aidore de St.-Hilaire à S. E. M. Anatole de Demidoff, que celui-ci a bien voulu transmettre à l'Académie. Sa teneur consiste en ce que la Société d'Acclimatation de Paris vient de faire frapper une médaille, pour être décernée aux personnes qui se seront distinguées par des essais plus ou moins heureux d'acclimatation et de culture, soit d'animaux, soit de végétaux. La Classe confie à MM. Köppen et Vessélowsky, en leur qualité de Membres du Comité Scientifique du Ministère des Domaines, le soin de lui signaler les personnes qui satisferaient aux conditions voulues, afin que leurs noms puissent être communiqués à M. de Demidoff.

M. Dorn annonce que M. de Khanykov a fait au Musée asiatique les dons suivants: 1) un astrolobe confectionné en Perse (1730 — 1730). 2) Un exemplaire des macames arabes de Hariri, avec notes marginales et interlinéaires, lithographié à Téhéran (1268 — 1851). 3) Un manuscrit persan Gulchen-i-Mahmoud, contenant l'histoire des nombreux descendants mâles de Feth-Aly-Chach, écrits par son fils, Mahmoud Mirza, gouverneur de Nehawend. 4) Une bande de papier noir avec caractères tibétains, remarquable parce qu'elle a été trouvée, enfermée dans un pot de terre, dans une tombe en Bessarabie. 5) 143 monnaies, au sujet desquelles M. Dorn promet de présenter un rapport détaillé. M. Khanykov a en ou outre l'obligance d'envoyer en article très intéressant au sujet des susdits dons et d'autres questions scientifiques, que la Classe décide de faire entrer au Bulletin.

CHRONIQUE DU PERSONNEL.

Promotions. M. Dorn a été promu au rang de conseiller d'état actuel, M. Vessélowsky au grade d'Académicien extraordinaire.

Décoration. M. Bühtlingk a été décoré de l'ordre de St.-Stanislav de la 2de classe.

Nominations. L'Académie, dans sa séance solennelle du 29 décembre, a proclamé les correspondants suivants dans la Classe historique-philologique: MM. Hagemeister à St.-Petersbourg et Tafel à Ulm, dans la Section historique-politique; MM. Otto Jahn à Bonn et Lobeck à Königsberg, dans la Section de Philologie classique; MM. Christian Lassen à Bonn et Rudolph Roth à Tubingen, dans la Section des langues orientales; MM. Diez à Bonn et Pott à Halle, dans la Section de Linguistique. Les autres candidats proposés étaient d'après l'ordre alphabétique: MM. Béliatjev à Moscou, Voigt à Munich et Zablotsky à Dassiavsky à St.-Petersbourg, dans la Section historique-politique; MM. Madvig à Copenhague, Meineke à Berlin, Giulio Minervini à Naples, Ritachl à Bonn, Ross à Halle et Wieseler à Göttingue, dans la Section de Philologie classique; MM. le colonel Bartholomae à Tiflis, Garcia de Tassay à Paris, Flügel à Meissen et Albrecht Weber à Berlin, dans la Section des Lettres orientales; MM. Benfey à Göttingue, Conon von der Gabelenz à Altenbourg, Adalb. Kuhn à Berlin, Nils Vibe Stockfleth à Christiania et Kaspar Zeuss à Bamberg, dans la Section de Linguistique.

Décès. M. K. Fr. Hermann à Göttingue, correspondant de l'Académie, est mort le 19 (31) décembre 1855.

ANNONCES BIBLIOGRAPHIQUES.

1) Sanskrit-Wörterbuch, herausgegeben von der Kaiserlichen Akademie der Wissenschaften. Bearbeitet von Otto Bühtlingk und Rudolph Roth. Bogen 41 — 72. ५११-५३३ bis zum Schluss der Vocale, nebst Titel, Vorwort und Verbesserungen zum 1sten Theile.

Prix de la livraison: 2 Rbl. 70 Cop. arg. — 3 Thlr.

2) Mémoires de l'Académie Impériale des sciences de St.-Petersbourg. VI Série. Sciences politiques, Histoire, Philologie. T. VIII. 4º. VI et 540 pages.

Contient:

B. DORN. Die Geschichte Tabaristan's nach Chondemir. 1-189
LUDWIG STEPHAN. Ueber einige angebliche Steinscheider des Aherbodus. Ein Supplement zum dritten Bande von Kohler's gesammelten Schriften. 183-250
— Der ausstehende Herakles, ein Relief der Villa Albani. (Mit sieben Kupferstelen). 251-540
Prix: 5 Rbl. 40 Cop. arg. pour la Russie; 6 Thlr. pour l'étranger.

3) M. Alex. Castrén's Reiseberichte und Briefe aus den Jahren 1845 — 1849. Im Auftrage der Kaiserlichen Akademie der Wissenschaften herausgegeben von A. Schiefner. Mit drei lithographirten Beilagen. 8. XII et 276 pages.
Prix: 1 Rbl. 80 Cop. arg. — 2 Thlr.

Émis le 17 mars 1856.

DES SCIENCES HISTORIQUES, PHILOLOGIQUES ET POLITIQUES

DE

L'ACADÉMIE IMPÉRIALE DES SCIENCES

DE SAINT-PÉTERSBOURG.

Ce Recueil paraît irrégulièrement par feuilles détachées dont vingt-quatre forment un volume. Les abonnés recevront avec le dernier numéro l'enveloppe, le frontispice, la table des matières et le registre alphabétique du volume. Les comptes-rendus annuels de l'Académie entreront dans le corps même du Bulletin: les rapports sur la distribution annuelle des prix Démidoff y sont annexés en guise de suppléments. Le prix de souscription, par volume, est de trois roubles argent tant pour la capitale que pour les gouvernements, et de trois thaler de Prusse pour l'étranger.

On s'abonne à St.-Petersbourg chez Eggers et Cie, libraires, commissionnaires de l'Académie, Nevsky-Prospect, No. 1 — 10. Les abonnés des gouvernements sont priés de s'adresser au Comité administratif (Комитетъ Императорскій), Place de la Bourse, avec indication précise de leurs adresses. L'expédition des numéros se fera sans le moindre retard et sans frais de port. Les abonnés de l'étranger s'adresseront, comme par le passé, à M. Léopold Voss, libraire à Leipzig.

SOMMAIRE. NOTES. 5. *Remarques contre la nationalité mongole des Scythes.* SCHIEFNER. VOYAGES. 2. *Extrait d'une lettre de M. KRANTZOV à M. DORN.* (Fin.) BULLETIN DES SÉANCES.

NOTES.

5. SPRACHLICHE BEDENKEN GEGEN DAS MONGOLENTHUM DER SKYTHEN. VON A. SCHIEFNER.
(Lu le 22 février 1856.)

Selig Cassel hat in seinen :Magyarischen Alterthümern- (Berlin 1858.) ein trauriges Beispiel gegeben, wohin man gelangt, wenn man mit Hintansetzung besonnener sprachlicher Forschung den Wortschatz irgend eines Volkes dazu benutzt irrtümlichen Voraussetzungen eine gewisse Grundlage zu verschaffen. Wenn er (S. 79) mit einer unverkennbaren Geringschätzung auf die Bemühungen der Astronomen, Aerzte und Mathematiker herablickt, welche das Ungarische den finnischen Sprachen anzuerkennen suchten, so hat er selbst den schlagendsten Beweis geliefert, dass :linguistische Taschen- spielereien- (S. 117) noch nicht überall aufgehört haben. Ist er doch auf einem Standpunkt, von welchem aus er annimmt, dass durch Vergleichung von Verbalformen sehr oft mehr geblendet, als bewiesen werde (S. 117). So wenig solche Versuche auf wissenschaftlichen Werth Anspruch machen dürfen, so sehr ist es dankbar anzuerkennen, wenn sie in einer Form auftreten, die erkennen lässt, wie wenig die Untersuchung abgeschlossen sei. Auf das Lebhafteste wurde ich an diese linguistischen Fehlgriffe durch die in Karl Neumann's Werk :die Hellenen im Skythenlande- B. I. Berlin 1855 vorgebrachten etymologischen Versuche wieder erinnert. Der Verfasser des höchst anziehend geschriebenen Werkes hat es für eine leider nicht zu umgehende Pflicht gehalten die Frage über die Abstammung der Skythen, — bisher ein

schwer zu entwirrendes Problem für ächte Gelehrsamkeit und ein willkommener Spielball für leichtfertige Halbwisserei. — einer eingehenden Erörterung zu unterwerfen (Vorwort S. V). Bei dieser Erörterung hat er sich aber hauptsächlich zur Aufgabe gemacht, :unter Niebuhr's Fahnen für eine lang gehegte, im Feuer der Zweifel erprobte Ueberzeugung einzustehen, den Gedanken des unsterblichen Forschers zu deuten und zu begründen. Dabei hat er, wie er im Vorwort sagt, nicht ohne Bangigkeit das linguistische Gebiet betreten. Voll Misstrauen gegen den Sirenenengesang der Etymologien glaubte ich mich namentlich auf dem schlüpfrigen Boden einer Sprache, deren wissenschaftliche Behandlung noch in den ersten Anfängen liegt (nämlich der mongolischen), mit äusserster Vorsicht bewegen zu müssen. Auch würde ich das Bedenken, mit diesem Theile meiner Untersuchungen vor die Öffentlichkeit zu treten, schwerlich überwunden haben, wenn nicht ein so vorzügliches Kenner asiatischer Sprachen, wie Hr. Professor Schott, mit aller Bereitwilligkeit, welche den auf Förderung jedes ernsten Studiums gerichteten Sinn eines Arcegeten der Wissenschaft charakterisirt, den über die Sprache der Skythen handelnden Abschnitt seiner Prüfung unterzogen und mich ermuthigt hätte, ihn dem Urtheil der gelehrten Welt vorzulegen.

So sehr diese Erklärung nach einer gewissen Bescheidenheit aussieht, so wenig scheint sie ernstlich gemeint zu sein. Wer das Werk seines Vorgängers Hansen, Ost-Europa nach

Gehten wir zu den Wörtern über, deren Richtigkeit nicht angefochten wird, so findet der Verfasser es (S. 180) merkwürdig, dass unter den herodoteischen Stammnamen „gleich der wichtigste, der Gesamtname des Volkes *Skolot* (Σκολότοι), in seinem Kern genau mit dem Namen eines kleinen, von Pallas angeführten Burtenstammes, *Scholot* übereinstimmt. Verdriesslich ist es, führt er fort, „dass Pallas nicht mongolische Schriftzeichen angewendet hat und wir uns nicht darüber vergewissern können, ob der Name wirklich *Scholot*, oder *Djolat* oder *Djolat* (das *j* ausgesprochen wie im französischen *jardin*) geschrieben werden müsse.“ Doch vergisst der Verfasser bald diesen Verdruss und findet als Wurzel sowohl für *Scholot* als *Skolot* „ein Wort guter Vorbedeutung.“ — *djol* (französisch gesprochen) „Glück, Vortheil, Erfolg.“ Dieses mongolische Wort, das auch zu den Jakuten übergegangen ist (s. Bühtlingk, Jak. Wörterbuch unter dem Worte *qo.*), lautet jetzt bei den Burjäten je nach den verschiedenen Mundarten *zol* oder *dzol* (französisch ausgesprochen), seine Schreibart *ᠵ* führt aber darauf, dass es zur Zeit der Einführung der Schrift *jol* (nach deutscher Aussprache) gelaute haben muss. Somit schwindet auch „das Glück“ nicht allein von den *Scholot*, sondern auch von den alten *Skoloten*. Was aber den burjätischen Stamm anbelangt, so hat das anlautende *sch* die nächste Verwandtschaft mit dem *sch* (*ᠱ*).

Den mongolischen Stammnamen *Aochan* oder vielmehr *Auchan*, welche Form freilich weder die Abhandlung Schmid's über die Volkstämme der Mongolen noch Kowalewski's Wörterbuch, sondern die tibetisch geschriebene Geschichte des Buddhismus in der Mongoloi (No. 438^b des Asiat. Museums, a. *Bullet. hist.-phil. T. XI* No. 3 = *Mélanges asiatiques T. I* S. 415) beständig darbietet, mit *aoghan* (im Kalmück, *augh*) ältester in Verbindung *ᠱ* zu bringen hat ausser dem von Verfasser in der Anmerkung 3 auf S. 182 heingebrachten Gründen insofern etwas für sich, als gerade der ältere von *Boima Tuschijetu*'s beiden Söhnen Stammvater der *Auchan* wurde (s. Schmid a. a. O. S. 430). Wenn der Verfasser aber von diesem mongolischen Namen einen Plural *Auchat* bildet, so scheint er mit dem Gebrauch der auf an ausgehenden Stammnamen, wie er sich schon bei einer flüchtigen Ansicht des Textes von Sanang Setzen kundgiebt, gänzlich unbekannt zu sein. Mit welchem Recht er aber einen solchen Plural auf die von dem ältesten Sohne des Stammvaters *Targatai* abstammenden *ᠠᠶᠢᠵᠠᠨ* anwende, können wir unerörtert lassen.

Von *Arpozais*, dem zweiten Sohne des *Targatai*, stammenden *Kartazoi* will der Verf. lieber in der von *Plinius* (VI, 19) gehaltenen Form *Cotieri* erklären, da diese sich leichter mit dem mongolischen *choitu*, der hintere, der folgende in Verbindung bringen lässt; er sieht in ihnen *choitu* erst die spätern, die nächstfolgenden Männer (sie), vergisst aber dabei, dass *ere* Mann im geschlechtlichen Gegensatz zu *eme* *ere* Weib heisst und im Plural wenigstens *ere* lautet. Die ebenfalls von *Arpozais* stammenden *ᠲᠦᠷᠶᠠᠭᠠᠢ* sind dem Verfasser noch uner-

kürlich geblieben und zwar aus dem sehr guten Grunde, weil dem Mongolischen Consonantenhäufung im Anlaut abgeht, obwohl Hansen a. a. O. S. 158 annimmt, dass das Altmongolische den Consonantenverbindungen *σπ, σκ, πρ, τρ, γν* nicht abhold gewesen sein könnte. Hiegegen lässt sich aber bemerken, dass in einigen der ural-altaischen Sprachen solche Consonantenhäufung nur in späterer Entwicklung, nicht aber in früherer Periode vorkommt.

Den Namen der *Paralatai*, der Nachkommen des jüngsten Sohnes *Kolazais*, wagt der Verfasser auch nicht zu erklären; er will nicht entscheiden, „ob er dem Namen des bekannten Mongolenstammes der *Berlas* oder dem der *Borolot* entspricht.“ Da er bei Erklärung des Namens der *Katiaroi* auch ohne einen mongolischen Stammnamen fertig wird, so könnte er hier das mongolische *ᠪᠠᠷᠠᠯ*, Beendigung, gebrauchen.

Den Namen des skythischen Urbahns *Targatai* hat Hansen a. a. O. S. 161 unter anderen mit dem Kalmückenstamm *Torgod*, Hr. *Neumann* aber mit dem durch *Reschid-ed-din* bekannt gewordenen Namen *Targhulai* und *Tarkudai* zusammengestellt. Der Name scheint eine jener adjectivischen Formen zu sein, die von den Mongolen ohne weitere Aenderung als Substantiva gebraucht werden können, und von der Wurzel zu stammen, von welcher das Zeitwort *tarchachu* „sich ausbreiten, sich fortpflanzen“ gebildet ist; natürlicher konnte der Name des gemeinsamen Stammvaters nicht gebildet werden (S. 181). Aber auch nicht ungrammatischer, denn die Adjectivendung *ᠲᠠᠢ* kann nur an Nomina treten; vgl. *Bobrownikow*, Mongol.-Kalmück. Grammatik § 123 folg.

Die Namen der drei Söhne des *Targatai* werden auf sehr sinnreiche Art erklärt. *Kolazais*, der keck auf die goldenen Himmelsgaben zugeht und sich ihrer hemächte, wird fings zum „Räuber.“ (*chulaghuktschi* oder *khulagtschi*), wofür der Verfasser auch noch die kürzern Formen *chuloktschi* oder *khulatschi* annehmbar findet; die beiden ältern Brüder *Nitorais*, welche Lesart als offenbar dem mongolischen Sprachgenius angemessener der allgemein verbreiteten, aber wahrscheinlich wegen des Anlauts nicht ganz unverdächtigen *Leipozais* vorgezogen wird, und *Arpozais* wagt der Verfasser nicht geradezu zu erklären; macht jedoch darauf aufmerksam, dass im Mongolischen *ntuoktschi* (*ᠨᠲᠤᠨᠣᠭᠦᠰᠢ*) einen Mann bezeichnet, „der sich von einer Sache ab *ᠨᠲᠤ*“ wendet, sich von ihr fern hält, sie vermeidet, „urbatschi“ (*ᠤᠷᠪᠠᠲᠤᠰᠢ*) aber einen Mann, „der sich aus Klemmth von *ᠠᠷᠠᠵᠠᠢ*“ einer Sache abendet, — so dass also den Namen der beiden Brüder, die in der Sage ein übereinstimmendes Verfahren beobachteten, im Mongolischen zwei Synonyme entsprechen, die ihnen allerdings nicht gleich lauten, aber doch ähnlich klingen, und zur Bezeichnung der von der Sage dargestellten unentschiedenen Haltung beider Brüder sehr wohl geeignet sind. Leider widerspricht die einfache Gestalt der Sage bei Herodot die dieser sinnreichen Auffassung. Es fehlte den beiden ältern Brüdern keineswegs an Muth, sondern das Gold selbst soll sie verschmäht und verbrannt haben (τούς μὲν δὴ καίμενον τὸν

χρυσὸν ἀνέσχεσθαι), als sie herantraten; als aber der jüngste Bruder, dessen Muth weiter nicht hervorgehoben wird, erschien, erlosch sofort die Glut des Goldes. Der Verf. hätte also besser gethan für *Arpasai* das mongolische *arbitschi* missfällig, lästig, unangenehm herbeizuziehen.

Die skythischen Stämme, die Herodot als *Σκύθαι* ἀρσένες und *Σκύθαι* γυναικες bezeichnet, finden die Erklärung ihrer Namen ebenfalls im Mongolischen; ἀρσένες ist von Herodot substituiert statt *arai*, 'Leute, Menschen, Volk, γυναικες' aber statt *numtschi* oder zufolge Klaproth's (übrigens nur einigen burjatischen Mundarten eigenthümlicher) Aussprache *nomutschi* 'Bogenschilder' (sic). Solchen Irrthümern musste Herodot anheimfallen, da ihm weder Kowalewski's Wörterbuch noch Klaproth's *Asia polyglotta* zur Hand war.

«Götternamen zu erklären ist selbst da, wo uns eine reichhaltige Literatur tiefer in die religiösen Vorstellungen eines Volks eindringen lässt, für die Philologie eine schwere, nie mit Sicherheit lösbare Aufgabe gewesen» sagt der Verf. S. 186. 'Ueber Wesen und Begriff der skythischen Götter suchen wir vergebens nach Aufschluss: Herodot bleiht auch hier bei seiner leidigen Weise, die skythischen Gottheiten mit griechischen zu identificiren.' — 'Wenn nichtsdestoweniger die meisten skythischen Götternamen grammatisch (sic) erklärt werden können, so verdanken wir es lediglich dem Umstande, dass die Skythen eben so wenig, wie die Mongolen, geneigt oder befähigt waren, den Kreis nüchterner Abstraction (sic) zu verlassen.' Hat der Verfasser auch nur die geringste Ahnung von den religiösen Anschauungen eines Naturvolks? Doch hören wir weiter 'Einiges bleibt allerdings' — vom sprachlichen Standpunkte — dunkel. So spricht Herodot von einer skythischen Hestia, und fügt zu unserm Erstaunen hinzu, dass diese Gottheit von den Skythen mit besonderem Eifer verehrt worden. Was sollen wir uns bei einer skythischen Hestia denken, — bei der Hestia eines Nomadenvolks? Der Verf. hemmt sich darauf den skythischen Namen der Gottheit *Tabiti*, dessen Erklärung J. Grimm und K. Zeuss auf dem Gebiet der indo-germanischen Sprachen gesucht haben, vor einer Deutung als Göttin des Feuers zu wahren und findet es, nach Brandstätter's Vorgang, höchst unwahrscheinlich, 'dass die Skythen, ein Volk von Nomaden, die Göttin des häuslichen Heerdes mit besonderem Eifer verehrt hätten'. Im Verlauf des Werkes erhalten wir nähern Aufschluss darüber, was es für eine Bewandniß mit der *Tabiti* gehabt habe, da der Verfasser auf S. 253 ff. den Dienst der *Tabiti* näher erläutert. Er geht auch hier von den Mongolen aus, die neben den *Omghod* eine andere bildliche Gottheit anbeten, die in alle Beziehungen des häuslichen Lebens mit grosser Macht eingreift. Sie erscheint den Zeltbewohnern in den wunderbar lebendigen Formen der von der Feuerstätte emporzügelnden, spielenden Flammen; der rothe Schein, der sich von hieraus über die Zeltbewohner ausbreitet, ist ihr Abglanz; die Feuerstätte selbst, der wichtigste Ort (also doch!) des Zeltraums ist ihr heilig. Es ist nicht das Element des Feuers, welches die Mongolen in

«dieser Gottheit verehren; auch nicht die Idee der Familien-genossenschaft, der Blutsverwandtschaft der Zeltbewohner, oder der Begriff des häuslichen Lebens; es ist ein *deus tutelaris*, ein mächtiger Schutzgeist der Jurte, von dessen Willen das Wohl und Wehe ihrer Bewohner abhängt, und dem die Feuerstätte nur deshalb geweiht ist, weil sie den Mittelpunkt des Zeltraums bildet und über ihr die Zelthölzung liegt, durch welche nach schamanischem Glauben die Geister ihren Ein- und Ausgang nehmen. War dieser Gottheit aber die Feuerstätte geweiht, so hatte Herodot einen Anlass zur Vergleichung mit Hestia, — obwohl sich im Uebrigen sehr richtige Vorstellungen an die Parallele knüpfen mussten. Dann war es ferner natürlich, dass das Volk die von der geweihten Stätte emporlodende Flamme als eine Manifestation der Gottheit betrachtete und an die Flamme seine Gebete richtete.' — 'Ein solches Wesen musste als Hauptgottheit sowohl wie als Urheber alles Gedeihens von den Skythen allerdings mit besonderem Eifer verehrt werden, — was in Bezug auf eine Hestia nach griechischem Begriff bei einem Nomadenvolk völlig undenkbar ist; — jeder Skythe hatte ferner seine eigne *Tabiti*, oder vielmehr, jede Familie, jede Jurte hatte ihre eigne *Tabiti*, — was bei der Verehrung des Feuers als eines Elementes doch sicherlich (?) auffallend wäre u. s. w.' — 'Wenn nun *Tabiti* im vollen Sinne des Worts eine Göttin des Wohlbehagens der Familie und des häuslichen Wohlstands war, so wird der Leser die Bemerkung nicht mehr als unmotiviert zurückweisen, dass *tab* im Mongolischen Wohlbehagen, Wohlstand, bedeutet, wovon die Adjectiva *tabtu* (?) und *tabtai* lauten.' (S. 257.) Dieses mongolische *tab*, das Herodot auch nicht gekannt hat, ist offenbar der Grundstein dieser ganzen gewiss nicht aus nüchterner Abstraction hervorgegangenen grossartigen Construction, Interessant ist es übrigens, dass die chinesische Gottheit *Tao kün* 'Herr des Heerdes' in dem grossen Mandshu-Mongolisch-Tibetisch-Chinesischen Wörterpiegel tibetisch durch *tab-ü*

tab-ü 'Heerdgott' wiedergegeben wird. Vielleicht kann Hr. Neumann dieses *tab-ü* 'Heerd' einst zur Ehrenrettung des

Herodot gebrauchen.

Die übrigen Götternamen der Skythen lassen, wie der Verf. S. 188 bemerkt, 'eine um so leichtere Deutung zu, die dafür Zeugnis ablegen kann, dass die Skythen einen mongolischen Dialekt sprachen. *Papaios* für Zeus ist allerdings ein Wort, aus dem Nichts geschossen werden darf, da es, wie Herodot selbst zu verstehen giebt, 'Vater' bedeuten soll und offenbar dem ersten Kindesallern nachgeahmt ist. Weil aber Kaspar Zeuss es der Mühe für werth hält, das neupersische *babd*, *bab*, in Erinnerung zu bringen, will ich nicht unterlassen anzuführen, dass die mongolische Sprache mit ihrem *babai* 'Vater', einem Worte, mit dem die Buräten auch den 'Herrn' bezeichnen, — der von Herodot überlieferten Form des Namens noch etwas näher tritt.' — 'Die Erde hiess nach Herodot *Apia* . . . im Mongolischen heisst *abija* 'chu' befruchtet werden, keimen; — *abija* die Wurzel des

•Worts und zugleich Imperativ. Leider heisst das Zeitwort *abjachu*, das ich auch nur aus Kowalewski's Wörterbuch kenne, dort nur •keimen oder •zu existiren anfangen, während das •befruchtet werden freie Schöpfung des Hrn. Verfassers ist. Somit wird *abja* wohl schwerlich die Göttin bezeichnen, •welche Gräser und Futterkräuter emporkeimen lässt, die befruchtete und den Heerden Nahrung spendende Erde.

Den Namen des skythischen Apoll *Οἰκόσωρος* oder, wie ihn eine Inschrift bietet, *Οἰκόσωρος* glaubt sich der Verfasser mit grosser Sicherheit *ot-utschir* •Ursache der Jahre erklären zu können, •es war der Sonnengott, den die Skythen unter diesem Namen verehrten. •Ausser der oben berührten nüchternen Abstraction nehmen wir Anstoss an der Pluralform *ἄ* *ot* statt des Singu *ἄ* *lars* on Jahr. Der Verfasser meint freilich selbst, •dass die alten Skythen ebensowenig wie die spätern Mongolen dabinneigten, die bedeutsamen Naturkräfte in markigen Gestalten zu verinnlichen, dass sie sich vielmehr hegnügten, •das Ergebniss ihrer Meditation in sinnreichen, doch meist zwischen Nüchternheit und poetischer Imagination seltsam schwankenden Ausdrücken wiederzugeben.

•Selbst *Artimpasa* oder *Argimpasa*, wie andere Handschriften lauten, diejenige Göttin, welche Herodot mit der himmlischen Mutter der Liebesbegierden, mit *Aphrodite* vergleicht, ist ein frostiger Begriff. •In dem zweiten Theil des Namens: *pasa* glaubt der Verfasser das mongolische *bäjä* oder *büä* •Körper, Gestalt, Wuchs zu erkennen. Wir wollen uns weiter darüber nicht aufhalten, dass der Verfasser das mongolische *ἄ* bisher immer nur durch *e*, jetzt aber durch das leichtere *ä* (s. Böhtlingk, Jakut. Grammatik § 1) ausdrückt, wie es auch Böhtlingk in dem Jakut. Wörterbuch S. 132 *gäjä* schreibt. So wenig das Wort *bäjä* etwas Anstössiges hat, so sehr hat man sich zu hüten das vielleicht dialektisch (aber nicht bei den Burjäten und Kalmücken) vorkommende *büä* für eine ältere Form zu halten. Den ersten Theil der Lesart *Argimpasa* erklärt der Verf. durch das mongolische *ergim* •vorzüglich, so dass das Ganze •die vorzüglichste Gestalt bedeutet, die Lesart *Artimpasa* würde nöthigen, auf *erdeni* oder *erdem* zurückzugehen; das erstere bedeutet •Juwel, •dann alles Kostbare und Vortreffliche: *gurban erdeni* sind die drei Vortrefflichen (sic) des Buddhismus: Götter (sic), Lehre und Priesterschaft. Auch adjectivisch wird das Wort gebraucht: *erdeni amidam*, das vorzüglichste Wesen, d. i. der Menach. Das andere Wort •*erdem* •bezeichnet jede vorzügliche Eigenschaft, in physischer, geistiger und sittlicher Hinsicht, wird deshalb ebenso wie *erdeni* zur Bezeichnung der drei vorzüglichen Dinge des Buddhismus, meines Wissens aber nicht adjectivisch gebraucht u. s. w. Hierzu muss bemerkt werden, dass 1) *erdeni*; sowie *erdem* nur Substantiv ist und nie ein Adjectiv, wie schon die bei Kowalewski S. 259 f. angeführten Beispiele bei genauerer Betrachtung darthun; 2) dass die drei Kostbarkeiten des Buddhismus nichts mit den Göttern zu thun haben, wie denn auch Kowalewski a. a. O. S. 260 das Richtige hat: Buddha, Lehre und

Priesterschaft. Wie aber, wenn dieses *erdeni* den Mongolen, die bekanntlich kein *r* im Anlaut dulden, erst mit dem Buddhismus zugekommen und aus dem Sanskritwort *rama* entstanden ist?

Endlich wird noch der skythische Name Poseidon's *Thamimasades*, *Thagimasa* oder *Thagimasada* besprochen. Es wird darin •*dägäs* oder *tägäs* Meer, eine dialektische Form für das gewöhnliche *tengis* und *sadu* •gut, angenehm, theuer, geliebt, dann auch •Freund vermuthet. •Ob aber der Göttername nur aus diesen beiden Worten zusammengesetzt ist, oder ob in seiner Mitte noch ein drittes, etwa *ama* •Familie, •Haus, Bewohner steckt, und das Ganze •des Meeres Freund, oder •der Meeresbewohner Freund bedeutet, muss ich dahingestellt sein lassen. •Wie der Verfasser in der Anmerkung selbst bemerkt, kommt *tengis* nur nach Klaproth's Angabe bei den Kalmücken vor und ist ein Fremdwort, die dialektischen Nebenformen sind freie Schöpfung des Verfassers und *sadu* ist wahrscheinlich nur das Sanskritwort *ṣṭhu* (ṣṭ), wie es schon Kowalewski andeutet. Neben dem Gotte *Thamimasadas* muss der Name des skythischen Fürsten *Oktamasades* (Herodot IV, 80) in Betracht gezogen werden, wie auch schon von anderen geschehen ist. Beiläufig erwähne ich, dass ich in neulich mir zugekommenen techerkessischen Wörterverzeichnissen das Wort *thomade* in der Bedeutung •Herr gefunden habe, unterlasse es aber wohlweislich daraus etwas zu folgern.

S. 191 bestreitet der Verfasser den von Herodot behaupteten skythischen Ursprung der Namen *Oiorpata* und *Arimaspoi*. Wir wollen uns nicht weiter auf seine Auseinandersetzung einlassen und bemerken nur, dass er den Ursprung des letztern Namens im Finnischen findet, wobei er in der Note Schott's Erklärung desselben *vorinmaa-sepät* (nicht *sepäl*, was ein Druckfehler ist), Berglandsschmiede, mittheilt.

•Für ächt skythisch halte ich dagegen den Namen des in Skythien selbst gelegenen Ortes *Exampaios*, *Amazampaios*, *Hamaxampaios*, — so sehr weichen die Handschriften von einander ab — den Herodot durch •heilige Wege verdolmetscht. •Die von J. Grimm versuchte Erklärung verwirft er gleich der ähnlichen von Zeuss und glaubt nicht, •dass Jemand dieselbe ohne Schrecken lesen oder gar durch sie •von dem indo-germanischen Ursprung des Wortes *Exampaios* überzeugt werden wird. — •Meines Wissens lautet in keiner Sprache mit Ausnahme der mongolischen das Wort für •Weg — und dieses soll doch den Kern des Namens bilden — so, dass es in den oben angeführten Lesarten kaum enthalten wäre; das mongolische •*dam* •Weg bildet aber wirklich den Kern des Namens. •Der Anfang des Namens macht bei der Divergenz der Lesarten einige Schwierigkeit, *exam* würde ein rasch gesprochenes mongolisches *jeks dam* wiedergeben •der grosse Weg oder, da die Mongolen die Pluralendung häufig verliessen, •die grossen Wege, worunter vielleicht heilige Wege verstanden wurden. Näher aber tritt *amaxam* an das mongolische *aimak dam*, zumal da der Diphthong der ersten Silbe, wie Schott bemerkt, nicht ra-

dical ist; *aimak* bedeutet nach Kowalewski nicht bloss eine Volks- oder Heeresabtheilung und einen District, sondern auch eine religiöse Versammlung, wie das deutsche „Gemeinde“ für weltliche und kirchliche Eintheilung gebraucht wird; *aimak* *dam* konnte also die Wege der heiligen Versammlung bedeuten, wodurch wir den von Herodot bezeichneten Sinn des Wortes genau, und die früher gebräuchliche Lesart auch der Form nach ziemlich nahe wiedergeben. Räthselhaft war mir lange die Endung; aber ich vermuthe fast, dass sie durch einen Irrthum Herodots sehr einfach zu erklären ist. Auf die Frage nach dem Namen des Ortes, den er selbst besucht zu haben scheint, erhielt er von seinen skythischen Begleitern vermuthlich die Antwort: *aimak dam bui*, es sind die heiligen Wege. Hieran kann man die gerechtesten Zweifel haben. Denn was zuerst den Kern des Namens betrifft, so ist *dam* nur eine nach Einführung der Schrift allmählich entstandene Aussprache von Δ , das ursprünglich *jām* gelautet hat, wie denn auch *Mar co Polo jām* schreibt und es in dem russischen *mar, Stam*, erhalten ist; s. Böhlingk, Jakut, Wörterbuch S. 122 unter dem Worte $\mu\alpha\mu$; das Wort *aimak* bedeutet aber bei Kowalewski keineswegs ohne Weiteres eine religiöse Versammlung, sondern nur in der Verbindung *chorakum aimak* die Versammlung der Geistlichkeit. Somit fällt auch das in der Anmerkung auf S. 197 Bemerkte „Hr. Prof. Schott ist der Ansicht, dass das Wort erst im buddhistischen Sinne diese Bedeutung erlangt hat.“

Der Leser wird hiernach nun selbst sich sein Urtheil darüber bilden können, ob die Worterklärungen so vollständig sind, wie der Verfasser es S. 197 andeutet und ob es ihm gelungen ist auch nur mit ziemlicher Sicherheit nachzuweisen, dass Herodot an den sich dem mongolischen Joch nicht fügenden Stellen geirrt hat; das Zeugnis wird er ihm nicht versagen dürfen, dass er sich tüchtig auf der Wort- haide herumgetummelt habe.

Obwohl die bisher besprochenen Erklärungen zur Genüge darthun, wie wenig es dem Verfasser gelungen ist aus den sprachlichen Ueberresten das Mongolenium der Skythen überzeugend darzulegen, sei es uns noch gestattet ein wenig bei den skythischen Namen zu verweilen, welche aus dem *Corpus inscriptionum graecarum* beigebracht werden, nämlich S. 169 u. 175 *Tumbagos*, *Koruros*, *Arguanagos*, *Arsewarhos*, *Kunagos*, *Kunos*, *Mukunagos*, *Mulivurgos*, *Chinnaros* und *Rukunagos*. Bekanntlich hat Böckh in der Einleitung zu den sarmatischen Inschriften S. 114 den auf - $\alpha\gamma\alpha\varsigma$ ausgehenden Namen einen medischen Ursprung zugeschrieben. Hr. Neumann führt S. 175 nur *Dadagos* unter den sarmatischen Namen an; so schwer es einzusehen ist, weshalb er so verführt, so leicht kann man es sich erklären, weshalb er den (C. I. No. 2078) als Vater des *Mukunagos* vorkommenden $\Pi\alpha\lambda\epsilon\sigma\gamma\alpha\gamma\alpha\varsigma$ bei Seite lässt. Es dünkt ja das Mongolische, wie schon oben angedeutet wurde, kein r im Anlaut; auch die Namen $\Gamma\alpha\gamma\alpha\gamma\alpha\varsigma$ (C. I. No. 2072), $\Phi\alpha\gamma\gamma\alpha\gamma\alpha\varsigma$ (C. I. No. 2056^c in einer odessischen Inschrift), Μάχαγας (C. I. No. 2071) und Ἀργαγας (C. I. No. 2084) zieht er nicht in den Kreis seiner Be-

trachtung, die beiden ersten offenbar aus dem Grunde, weil das φ dem Mongolischen fremd ist. Betrachtet man die Namen $\Delta\alpha\delta\alpha\varsigma$, $\Delta\alpha\delta\alpha\gamma\alpha\varsigma$ und Κούρος , Κούναγας neben einander, so könnte man wohl geneigt sein trotz Zeuss S. 294 in $\alpha\gamma\alpha\varsigma$ ein blosses Suffix zu sehen, das sich an das Sanskrit *aka* (s. Pott, Elym. Forschungen I. S. 104) anschliesse. Hr. Neumann weiss aber bessern Rath aus dem Mongolischen; das Wort Ἀχα , älterer Bruder, ist es, das den zweiten Bestandtheil jenes Namens ausmacht; doch bildet *Tumbagos* sogar eine Ausnahme, da er in diesem Namen den bei Sanang Setsen p. 61 vorkommenden *Tumbaghai* wiedererkennt, welcher Name jedoch in der oben angeführten tibetischen Geschichte des Buddhismus in der Mongolei in der Form *Tombighai* auftritt. Bei solchen Vergleichen könnte ein anderer wohl auch an das Sanskritwort *tumbaka* Kürbis denken, wie ja ein anderer Kürbisname *ikh-wukh* dem Abherner einer indischen Dynastie beigelegt wurde; s. Lassen Indische Alterthumskunde I. S. 197. — In Bezug auf den Namen *Arguanagos* drängt sich gleich die Vermuthung auf, dass in ihm der Name *Argun* liegt, den ein bekannter Fluss in der Urheimath der Mongolen trägt. Auch als Männernamen ist er nicht selten. Der Verfasser findet, dass der Name *Argun*-*Agha* dem der griechischen Inschrift ziemlich genau entspreche. Aber ein nüchterner Kritiker wird hierin trotz der Eigenthümlichkeit dieser Namen nur ein Spiel des Zufalls erkennen, worin wir dem Verfasser ganz und gar beipflichten.

Aufmerksam müssen wir den Leser auf die sinnreiche Erklärung der von Herodot berichteten Blendung der skythischen Sklaven machen. Die Quintessenz ist (S. 282): $\alpha\gamma\alpha\gamma\alpha\gamma\alpha\varsigma$ $\alpha\iota$ Σκύθαι $\tau\omicron\upsilon\varsigma$ βούλους $\tau\omicron\upsilon\varsigma$, sie nehmen den Sklaven den Rahm, nicht $\tau\omega$ βούς die Augen. Dieses *tau* ist nämlich das mongolische ṭ oder ṭ *tau* oder *tau*, Butter, Oel, Fett, nach Hrn. ṭ Neu ṭ mann die bräunlichen auf der Stutenmilch schwimmenden Fettaugen. Herodot verstand leider seinen Dolmetscher, der den nationalen Namen in seine Erzählung einflocht, falsch, an der poetischen Form $\tau\omega$ βούς wird er inmitten einer Bevölkerung, die noch in den Zeiten der Verwahrlosung, im ersten Jahrhundert n. Chr. Geh., nach dem Zeugnis Dion's ihren Homer auswendig wusste, keinen Anstoss genommen haben.

Dagegen müssen wir an einer andern Stelle (S. 268) argen Anstoss nehmen, wo Hr. Neumann die von Apollonides bei Plinius (*hist. nat. VII, 2*) angeführten Namen „skythische Hexen“ *Dithyae* mit *bidā* in Verbindung bringt, das im Mongolischen einen boshaften Dämon bezeichnen soll. Dieser boshafte Dämon ist aber ein Fremdling in der Mongolei. ṭ oder ṭ sind nur mehr oder minder unkenntlich ge- wor- dene Transcriptionen des Sanskritworts *bhidā*, wie es bereits Kowalewski S. 1228 und 1267 gar deutlich gezeigt hat.

Hieran knüpfe ich noch eine kleine sachliche Bemerkung, die auch ins Gebiet der indischen Mythologie einschlägt. S. 305 legt Hr. Neumann grosses Gewicht darauf, dass die Skythen dem Perserkönige gerade fünf Pfeile schickten. Be-

rodot IV, 131) und noch jetzt bei den Kalmücken ein Lohn oder eine Baase von fünf Pfeilen besteht. Wir finden aber auch ebenso Bassen von 5 Stück Vieh und namentlich von 5 Kamelen, 5 Pferden, von 5 Ohrfeigen, von 5 Kopeken, ja es kommen bei der Ausstattung auch 5 genähte und 5 unge-
nähte Kleider vor. Was aber die Fünfzahl der Pfeile sowohl bei den Skythen als bei den Mongolen anbelangt, so ist es vielleicht noch zu rasch gehandelt, wenn man darin eine Uebereinstimmung skythischer und mongolischer Sitte und ihre wunderbare Unveränderlichkeit erkennt. Bekanntlich hat in der indischen Mythologie *Kāmadava* auch nach den fünf Liebespfeilen seinen Namen *Pantshardna* und *Pantshasara*, welche Hr. Neumann in mongolischer Uebersetzung (*tabun sumutu*) sowohl S. 1705 als 1600 des ihm so geläufigen mongolischen Wörterbuchs von Kowalewski gesehen haben wird, wo sie der buddhistischen Umgestaltung *Kāma's*, nämlich *Mdra*, beigelegt werden.

V O Y A G E S.

2. EXTRAIT D'UNE LETTRE DE M. KHANYKOV A M. DORN. (Lu le 25 janvier 1856.)

(Fin.)

• Au nom de Dieu clément et miséricordieux. Louange à Dieu qui est unique, éternel et tout puissant, au seigneur possesseur de la gloire, être essentiellement vivant, créateur, nourricier des êtres créés, à celui qui lit dans tous les cœurs, au créateur du ciel et des astres, à celui qui dirige le commencement et la fin de monde. Grâce à Mouhammad Moustafa, que la paix de Dieu repose sur lui et sur ses descendants, à lui qui est le chef et la gloire des prophètes, à celui qui est le conducteur des croyants, à l'exterminateur des polythéistes et des infidèles, grâce à ses amis, ses parents et ses proches. Ainsi dit le Cheikh médecin, *Aboul Fazl Hassan de Tiflis, fils d'Ibrahim, fils de Mouhammad*. Ayant terminé la composition de l'ouvrage intitulé «la santé des corps», j'ai examiné les ouvrages écrits en persan sur l'interprétation des songes, parmi lesquels j'ai trouvé un qui était complet et parfait, composé en persan facile et clair, où l'explication de chaque songe est en tout conforme aux principes des maîtres dans cet art, et où l'auteur a classé ses interprétations d'après l'ordre alphabétique. Ainsi ayant trouvé un ouvrage aussi parfait, je me suis donné la peine d'en composer un dans le même genre au nom du grand Sultan, du Roi des rois élevé, du premier parmi les Sultans de l'Arabie et de la Perse, du Souverain des cœurs des peuples, de la gloire du monde et de la religion, de l'honneur des rois et des Sultans, de l'exterminateur des polythéistes, du refuge des combattants pour la religion, du Sultan de Roum, de l'Arménie, de la Syrie et du pays des Francs: *Aboulfaïkh Kilytch Arslan fils de Mas'oud, fils de Kilytch Arslan Nasayr*, Emir des vrais-croyants, que Dieu prolonge sa vie et éternise son règne, qu'il de-

truisse ses ennemis et ses envieux, pour la gloire de Mouhammad et de ses descendants. Ayant exposé l'explication des songes en persan facile, j'ai ordonné les matières d'après l'ordre alphabétique, ayant eu soin de puiser toujours dans les ouvrages qui traitent de cette belle science et qui sont connus et célèbres. Tels sont «Le livre des principes» du prophète *Daniel*; le livre «division» de l'Imam *Djafar Sadyk*; le livre «les Réviseurs» de feu *Imi-Sirin*; le livre «Conseiller» d'*Ibrahim de Kirman*; le livre «indicateur du vrai chemin» de *Djabir du Maghreb*; le livre «Interprétation» d'*Ima'î Ach'ath*; le livre «trésor du songe» de *Ma'moun*; le livre «explication parfaite» d'*Abdous*; le livre «Explication» de *Hafiz fils d'Iskhaq*; le livre «soulèvement des démonstrations»; le livre «Éléments de l'interprétation des songes»; le livre «Éclaircissement de l'interprétation» de *Fakhri*; le livre «comble du songe»; le livre «Explication» de *Djamou*; le livre «Rapprochement du songe»; le livre «présent aux rois»; le livre «Chemin ouvert de l'explication des songes» de *Khalid d'Ipahan*; le livre «Principes de l'interprétation»; le livre «la vérité du songe»; et le livre intitulé «Chemin» de *Mouhammad fils de Chahomesh*. C'est d'après ces beaux ouvrages que j'ai exposé l'explication de chaque songe d'après l'ordre alphabétique (en ayant égard), à la première, à la seconde et à la troisième lettre de chaque mot. J'ai donné à mon ouvrage le nom d'*Explication parfaite*, parce que personne n'a composé en persan un ouvrage plus parfait sur cette science, et en toute justice ce livre est indispensable et peut servir à chacun, il remplace beaucoup de livres, et tout homme qui s'occupe de l'interprétation des songes, le lira et le comprendra, si Dieu le veut. De tous les maîtres que j'ai nommés, j'ai donné la préférence aux principes de six, vu que chacun de ces six était dans son temps un grand maître et l'unique de son époque. Le premier est le prophète *Daniel*, contemporain de *Boukhtan nasr*, le second l'Imam *Djafar Sadyk*, le troisième *Mouhammad Imi Sirin*, le quatrième *Ibrahim de Kirman*, le cinquième feu *Djabir du Maghreb* et le sixième feu *Ima'î Ach'ath*. Apprends que j'ai exposé les bases de cet ouvrage, c.-à-d. les choses qui sont de toute urgence pour l'explication des songes, en 13 chapitres, pour qu'ils ne restent pas cachées du lecteur et de l'étudiant. L'aide vient de Dieu. Ch. 1. De la manière de connaître les limites et la nature du sommeil. Ch. 2. Sur la division des songes. Ch. 3. Sur l'âme. Ch. 4. Connaissance de la vérité des songes et leurs attributs. Ch. 5. Sur le moyen de reconnaître le songe vrai du songe faux. Ch. 6. De la manière de connaître la différence entre les songes. Ch. 7. Idem. Ch. 8. Instruction pour savoir appliquer la bonne ou la mauvaise interprétation à un songe. Ch. 9. Moyen de rétablir un songe qu'on aura oublié²⁾.

2) Voici comment il faut s'y prendre pour obtenir un résultat aussi extraordinaire: il faut additionner les valeurs en chiffres des caractères du nom de celui qui a oublié le songe, puis rejeter de cette somme, neuf, autant de fois que c'est possible et voir quel est le reste; si c'est 2, cela signifie qu'on aura vu un songe des villes; si c'est 8, cela signifie un voyage ou des banquises; 7 signifie: chiens ou voleurs; 6 des songes ou des hommes vertueux; 5 des armes et des chevaux; 4 des rieurs et

Ch. 10. De l'explication du songe par un ignorant. Ch. 11. Dépendance du songe du temps où on l'a vu. Ch. 12. Sur les conditions et le monde de l'explication d'un songe. Ch. 13.

des étoiles; 3 des secrets confiés à d'autres; 2 au ami; et enfin 1 signifié Roi ou un homme puissant; et tout cela est basé sur des *oïels* du *Qoran* tels que le 49 verset du 27 chapitre:

وَكَانَ فِي اللَّيْلَةِ تِسْعَةَ رَهْطٍ يَفْسِدُونَ فِي الْأَرْضِ وَلَا يَصِحُّونَ
qu'il faut traduire ainsi: il y avait dans la ville neuf tribus (familles) d'hommes qui commettaient des méfaits, fomentaient des troubles sur la terre et ne faisaient aucune bonne action. — J'insiste ici sur la traduction de ce passage, car je trouve qu'il est rendu inexactement chez tous les traducteurs européens du *Qoran*. Ainsi M. Ullmann, qui presque toujours est le meilleur interprète du *Qoran*, le rend par: «Es waren aber neun Menschen in der Stadt, die durchs kein Heil, sondern nur Verderben im Lande stifteten». M. Kazimirski, aussi un connaisseur solide de l'arabe, traduit ce verset ainsi: «Il y avait dans la ville neuf individus, qui commettaient des excès dans le pays, et ne faisaient aucune bonne action». Or le mot *reh* est expliqué dans le *Qoran* ainsi:

الرَّهْطَ وَمَعَرَّكَ قَوْمَ الرَّحْلِ وَقَبِيلَهُ أَوْ مِنْ ثَلَاثَةِ أَوْ مِنْ سَعَةِ
إِلَى عَشْرَةٍ أَوْ مَا دُونَ الْعَشْرِ وَمَا فِيهِمْ أَعْرَبَةٌ وَلَا وَاحِدٌ لَهُ مِنْ
لُغَةٍ رَّهْطًا وَأَرْهَطًا وَأَرَاهِطًا

c.-à-d. «*Arrahot* quelquefois avec le *harakat* (c.-à-d. *Arrahotou*)» pa-
reux d'un homme, tribu de l'homme composé de 3 ou 7 jusqu'à 10
«individus ou au dessous de 10, mais sans qu'il y ait des femmes parmi
eux. Un membre de cette troupe ne peut être expliqué par les lettres
«de ce mot; son pluriel est *Rahat* et *Arhot* et *Arrahit*». Le *Kenz-el-
loughat* est encore plus explicite, car il dit:

BULLETIN DES SÉANCES DE LA CLASSE.

SÉANCE DU 8 (20) FÉVRIER 1856.

MM. Köppen, Brosset, Dorn, Böhltingk et Kunik pré-
sentent un rapport sur les avantages que pourrait avoir pour la science le
voyage projeté par la Classe, de M. Lerch, dans le gouvernement de
Koulesan, où se trouve actuellement un certain nombre de Kourdes,
prisonniers de guerre. Après avoir rappelé que de tout temps l'Académie
s'occupe d'un soin particulier aux recherches scientifiques sur les
divers peuples habitant la Russie, les signataires exposent que sur
400,000 Kourdes, dispersés sur toute l'étendue des pays situés depuis
le Caucase jusqu'à Damas et le golfe persique, plus de 10,000 sont su-
jets russes et méritent d'autant plus l'attention de nos savants, que
toutes les recherches faites jusqu'à présent relativement aux Kourdes
sont loin d'être suffisantes. Sous le rapport historique, les Kourdes,
d'après Schlotzer, Gersenius, Ewald et d'autres, appartiennent à
ce peuple remarquable, qui sous le nom de Chaldéens descendit des
monts du Kourdistan pour se disperser en Babylopie où il fonda des
états puissants. Pour l'éthnographie, les études non seulement sur les
Kourdes peuples (Vesides), mais aussi sur leurs confrères musulmans
(Kourdes Sounnites et Kourdes Schittes) aurent d'autant plus d'in-
térêt, que ces derniers, d'après l'assertion des voyageurs, conservent
encore toute la fraîcheur d'un peuple primitif. Sous le rapport lin-
guistique, les recherches sur les tribus kourdes n'en sont qu'à leur dé-
but; mais il est incontestable que l'étude de la langue kourde pourrait
jeter un grand jour sur l'histoire peu connue des langues iraniennes
(persanes). De tous les voyageurs qui ont visité les pays habités par
les Kourdes, il n'y a pas eu un seul qui ait été suffisamment pré-

paré aux recherches de ce genre, et M. Lerch est le premier Euro-
péen, qui s'est familiarisé avec les Kourdes sous le rapport philo-
logique et historique. Dans ce but il s'est adonné à
une étude approfondie de toutes les recherches faites jusqu'à ce jour
sur les idiomes kourdes, et de tous les voyages qu'il y rapportait, tant
anciens que nouveaux, écrits en diverses langues; et de plus il a étudié
non seulement les annales kourdes, écrites en langue persane par un
prince kourde, mais aussi une quantité considérable d'autres monu-
ments historiques s'y rapportant. On a à St.-Petersbourg la meilleure
copie des dites annales, corrigée par leur auteur lui-même, ce qui fait
desirer qu'un document aussi important soit livré au public et que M.
Lerch soit soutenu dans son désir d'en entreprendre la publication.

Pour montrer toute l'étendue des études préparatoires de M. Lerch,
il suffit d'indiquer les trois parties de son ouvrage détaillé sur les
Kourdes, que l'Académie publie en ce moment. Ayant pris sous ses
auspices ce travail important, l'Académie ne voudra certainement pas
laisser échapper une occasion aussi favorable que celle qui se présente
pour le compléter et le perfectionner, en fournissant à M. Lerch les
moyens de faire un voyage dans le gouvernement de : molensk, où se
trouvent actuellement un certain nombre de Kourdes, prisonniers de
guerre. Quelques mois passés avec eux mettraient M. Lerch en me-
sure de vérifier les matériaux ethnographiques et philologiques, re-
cueillis par lui, et d'étendre considérablement ses études lexico-
graphiques et grammaticales sur la langue kourde.

La Classe, après avoir entendu ce rapport, y donne son entière ad-
hésion et décide de transmettre la question à la décision de M. le Pré-
sident. (La *As* incessamment.)

c.-à-d. «*Rah*, parents, tribu, troupe, bandage en cuir dont les femmes
en règles se ceignent la taille, cuir, moins de 10 hommes, qui n'ont
pas de femmes parmi eux. Ainsi Dieu a dit: Il y avait dans la ville etc.
Rahot, les cuir dont on fait des brides.» Dans la nouvelle édition du
Dict. de Richardson ce mot est traduit exactement.

3) D'après les renseignements de M. Schiefner la feuille en ques-
tion n'est que le commencement d'un ouvrage religieux qui a pour titre:
Vingt et une adorationes de la très vénérable *Tard*. Voyez: Schmidt a.
Böhlingk, Verzeichnis der lib. Handschriften n. Holsdrucke p. 23.

Émis le 23 mars 1856.

DES SCIENCES HISTORIQUES, PHILOLOGIQUES ET POLITIQUES

DE

L'ACADÉMIE IMPÉRIALE DES SCIENCES

DE SAINT-PÉTERSBOURG.

Ce Recueil paraît irrégulièrement par feuilles détachées dont vingt-quatre forment un volume. Les abonnés recevront avec le dernier numéro l'enveloppe, le frontispice, la table des matières et le registre alphabétique du volume. Les comptes-rendus annuels de l'Académie entreront dans le corps même du Bulletin; les rapports sur la distribution annuelle des prix Démidoff y sont annexés en guise de suppléments. Le prix de souscription, par volume, est de trois roubles argent tant pour la capitale que pour les gouvernements, et de trois thaler de Prusse pour l'étranger.

On s'abonne à St.-Petersbourg chez Eggers et Cie., libraires, commissionnaires de l'Académie, Nersky-Prospect, No. 1 — 10. Les abonnés des gouvernements sont priés de s'adresser au Comité administratif (Комитетъ Управления), Place de la Bourse, avec indication précise de leurs adresses. L'expédition des numéros se fera sans le moindre retard et sans frais de port. Les abonnés de l'étranger s'adresseront, comme par le passé, à M. Léopold Voss, libraire à Leipzig.

SOMMAIRE. NOTES. 6. Époques des débâcles et de la prise par les glaces de la Dwina, à Arkhangel. VESSÉLOVSKY. 7. L'étang d'Hikias et le Gihon supérieur. WENDT. 8. Notices sur les ouvrages en langues de l'Asie orientale, qui se trouvent dans la Bibliothèque de l'Université de Saint-Petersbourg. WASSILIEV. BULLETIN DES SÉANCES.

NOTES.

6. ÉPOQUES DES DÉBÂCLES ET DE LA PRISE PAR
LES GLACES DE LA DWINA, À ARKHANGEL; PAR
M. VESSÉLOVSKY. (Lu le 7 mars 1856.)

Feu le professeur Hållström a publié en 1844 dans le *Bulletin scientifique de l'Académie des Sciences de St.-Petersbourg*, VIII, 289, un article (*Calculus observationum, quibus tempora regelationis et congelationis aquarum fluminis Dwinae determinantur*), dans lequel il a pris pour base de ses calculs une liste des débâcles et de la prise par les glaces de la Dwina de 1733 à 1839. Les recherches que j'ai faites m'ont démontré que cette liste a été empruntée soit à la «Gazette Provinciale d'Arkhangel» (*Архангелская Губернская Водослужба*) de l'année 1839, où elle a été originellement publiée, soit au «Journal du Ministère de l'Intérieur» (*Журнал Министерства Внутренних Дел*, 1840, Ч. XXXV, Слѣсь стр. 16), où elle a été reproduite d'après ladite gazette.

Après l'avoir complété par les années 1810 — 1850, d'après les observations du port d'Arkhangel, qui se trouvent consignées dans les «Mémoires du Département Hydrographique» (*Записки Гидрографическаго Департамента Морскаго Министерства*, Часть I — XI), j'ai publié cette même liste dans le Calendrier de l'année 1853. Son apparition dans le Calendrier a donné à M. le docteur Seidlitz l'occasion d'adresser à l'Académie des remarques sur les divergences

que cette liste présentait avec des données qu'il avait sous sa main et dont l'exactitude lui a été garantie par des personnes dignes de foi qui les lui ont communiquées. Étant ainsi amené à concevoir quelques doutes sur l'exactitude de la liste, dont s'est servi M. Hållström pour ses calculs, j'ai eu soin de me procurer directement du port d'Arkhangel une liste exacte des débâcles et de la prise par les glaces de la Dwina, d'après les registres tenus par les officiers de la marine au dit port. C'est de cette manière que j'ai reçu en avril 1855 une liste, communiquée par le commandant en chef du port d'Arkhangel M. le vice-amiral Khroustchoff, et qui s'étendait de 1734 à 1853. La comparaison de cette liste avec celle de M. Hållström fait voir pour un grand nombre d'années des différences considérables entre les deux documents et amène à la conclusion que la plupart de ces différences doivent être attribuées aux fautes d'impression, qui se sont glissées dans les sources, auxquelles la liste de M. Hållström a été empruntée. Ces fautes sont si nombreuses et les différences qui en résultent sont si considérables, que les recherches, auxquelles s'est livré M. Hållström, je le dis à regret, perdent par cette raison toute leur valeur.

Comme l'article en question a été publié dans le Bulletin, j'ai cru utile d'y reproduire aussi la liste exacte fournie par M. le vice-amiral Khroustchoff. Dans le tableau suivant on a indiqué comme époque de la débâcle le jour où le fleuve était entièrement libre de glaces vis-à-vis la ville et le port d'Arkhangel; et les jours où le fleuve était définitivement gelé sont données comme époques de la prise par les glaces.

Il y a eu des années où le fleuve gelait à deux et à trois reprises, c.-à-d. après qu'il fut gelé, les dégels et les vents forts dispersaient les glaces et l'on pouvait naviguer en chaloupes, après quoi le fleuve se couvrait de nouveau de glaces, qui étaient pour la seconde fois dispersées et le fleuve gelait pour la troisième fois dans la même année. Ceci est indiqué dans le tableau par deux ou trois dates, qui se trouvent pour quelques années dans la colonne qui indique les époques de la prise du fleuve par les glaces. Les dates dans le tableau suivant sont d'après le Calendrier Julien.

	Débâcle	Prise par les glaces	Nombre de jours où le fleuve était navigable
1734	1 mai	19 octobre	171
1735	6 —	12 —	159
1736	4 —	27 —	176
1737	9 —	17 —	161
1738	3 —	7 novembre	188
1739	8 —	15 octobre	160
1740	8 —	8 —	153
1741	29 avril	29 —	183
1742	1 mai	29 —	181
1743	29 avril	18 —	172
1744	27 —	17 —	173
1745	29 —	16 —	170
1746	13 mai	22 —	162
1747	15 —	27 —	165
1748	12 —	28 —	169
1749	11 —	11 —	153
1750	11 avril	19 —	191
1751	20 —	24 —	187
1752	25 —	24 —	182
1753	23 —	21 —	181
1754	14 —	2 novembre	202
1755	29 —	2 —	187
1756	25 —	9 octobre	167
1757	14 —	10 —	179
1758	9 mai	10 —	154
1759	5 —	19 —	167
1760	14 —	5 —	144
1761	1 —	17 —	169
1762	2 —	14 —	162
1763	12 —	13 —	151
1764	10 avril	5 novembre	209
1765	27 —	8 —	195
1766	10 mai	11 —	185
1767	8 —	17 octobre	162
1768	9 —	15 novembre	161
1769	1 —	17 octobre	161
1770	1 —	9 —	161
1771	26 avril	8 novembre	196
1772	13 —	29 octobre	190
1773	25 —	8 novembre	216
1774	19 —	30 octobre	191
1775	23 —	24 —	184
1776	7 mai	30 —	176
1777	6 —	28 —	175
1778	1 —	10 —	162
1779	23 avril	7 —	167
1780	27 avril	2 novembre	189
1781	5 mai	14 —	193
1782	10 —	4 —	178
1783	2 —	13 octobre	164
1784	30 avril	29 octobre	182
1785	8 mai	10 novembre	150
1786	3 —	3 octobre	167
1787	30 avril	24 —	185
1788	28 —	1 novembre	166
1789	5 mai	11 octobre	187
1790	13 —	8 novembre	168
1791	4 —	28 octobre	166
1792	5 —	17 —	165
1793	28 avril	14 —	169
1794	8 mai	28 —	183
1795	1 —	7 novembre	162
1796	4 —	10 octobre	179
1797	12 —	30 —	165
1798	30 avril	24 —	193
1799	27 —	9 novembre	178
1800	11 mai	22 octobre	174
1801	1 —	1 novembre	184
1802	21 avril	23 —	185
1803	24 —	21 —	180
1804	3 mai	20 —	170
1805	10 —	10 —	153
1806	24 avril	14 —	173
1807	6 mai	19 —	166
1808	28 avril	2 novembre	188
1809	8 mai	6 octobre	151
1810	15 —	14 —	181
1811	4 —	20 —	158
1812	9 —	10 —	168
1813	27 avril	24 —	170
1814	26 mai	13 octobre	170
1815	11 —	15 novembre	139
1816	3 —	12 octobre	166
1817	1 —	19 —	169
1818	11 —	9 —	161
1819	11 —	20 —	162
1820	15 —	18 —	156
1821	25 avril	1 novembre	100
1822	3 mai	28 octobre	174
1823	14 —	23 —	161
1824	2 —	28 —	179
1825	9 —	23 —	167
1826	7 —	17 novembre	194
1827	28 avril	14 —	200
1828	15 —	7 octobre	178
1829	27 —	29 —	185
1830	2 mai	20 —	171
1831	8 —	14 novembre	190
1832	30 avril	28 octobre	181
1833	1 mai	29 —	181
1834	3 —	8 novembre	189
1835	4 —	28 octobre	177
1836	28 avril	21 —	176

	Débâcle.	Prise par les glaces	Nombre des jours où le fleuve était navigable
1836	12 avril	15 octobre	186
1837	3 mai	9 novembre	135
1838	26 avril	7 octobre	177
1839	3 mai	8 novembre	174
1840	9 —	26 octobre	132
1841	27 avril	8 —	186
1842	6 mai	30 —	166
1843	11 —	19 —	172
1844	26 avril	2 novembre	177
1845	17 mai	20 octobre	134
1846	29 avril	18 —	187
1847	6 mai	2 novembre	185
1848	26 avril	7 —	173
1849	1 mai	16 octobre	187
1850	5 —	11 novembre	165
1851	28 avril	17 octobre	174
1852	9 mai	19 octobre	135
1853	26 avril	15 novembre	199
1854	4 mai	11 octobre	184
Moyennes	2 mai	23 octobre	174

Des documents historiques nous ont conservé en outre quelques données sur les époques de la débâcle de la Dwina, à Arkhangel, dans l'ancien temps. Les recherches que j'ai pu faire à ce sujet m'ont permis de constater que :

en 1540 la Dwina se découvrit de ses glaces après le 24 mai¹⁾,
 • 1546 15 avril²⁾.

1) La Chronique, connue sous le nom *Известия Алексея (Апексия) Родовика Буйевова*, T. XVIII, mentionne qu'en l'année 7049 de l'hiver était long et le fleuve se découvrit pendant le carême de St-Pierre. Si l'on suppose l'année 7049 de la création du monde être celle de 1541 J. C., il faudrait admettre que la débâcle de la Dwina a eu lieu à la mi-juin; car le carême de St-Pierre tombait cette année du 13 au 29 juin. C'est ainsi que quelques uns entendent ce passage de la Chronique [r. *Журнал Министерства Государственных Имуществ* 1845, T. XV, mélanges p. 108]; mais outre le peu de vraisemblance d'une débâcle aussi tardive, il y a encore une autre circonstance qui peut servir à élucider la question: la dite Chronique rapporte que dans la même année 7049 il y eut une éclipse du soleil le 7 avril; mais d'après les registres astronomiques nous savons qu'une éclipse à cette dernière date a eu lieu en 1540; tandis que l'année 1541, il n'y eut d'éclipse du soleil que le 21 août. Ainsi il ne peut y avoir aucun doute que dans le passage cité de la Chronique l'année 7049 de la création du monde est l'année 1540 J. C., dans laquelle le carême de St-Pierre commença le 24 mai.

2) La même chronique, l. c., rapporte sous l'année 7054: «le printemps était prématuré et le fleuve se découvrit dix jours avant Pâques». Le dimanche des Pâques tombe cette année sur le 25 avril, ce qui donne pour la débâcle le 15 avril.

en 1613 la Dwina se découvrit de ses glaces le 23 avril³⁾,
 • 1696 30 mai⁴⁾,
 • 1703 16 avril⁵⁾.

On peut admettre avec beaucoup de vraisemblance que des faits pareils n'ont eu les honneurs d'une mention que parce qu'ils s'écartaient considérablement de ce qui était habituel, et que par conséquent nous n'avons là que des données sur des débâcles extraordinaires soit par leur arrivée tardive soit par leur prématurité.

Ces données et le tableau que nous avons présenté font voir que la débâcle la plus hâtive de la Dwina a eu lieu le 10 avril (en 1761), et la plus tardive le 30 mai (en 1696), le 26 mai (en 1814) et après le 24 mai (en 1810). — Les époques de la prise par les glaces oscillent entre le 5 octobre (1760 et 1785) et le 27 novembre (1772). — Le nombre de jours où le fleuve était navigable était le plus grand en 1772, où il s'élevait à 216, et le plus petit en 1814, où il n'était que de 139 jours. En moyenne de 121 années, la Dwina est couverte de glaces pendant 191 jours, ce qui fait presque 44 jours de plus que la Néva, qui au printemps se découvre de ses glaces 23 jours plutôt, et gèle en automne 21 jours plus tard.

Une période de plus de 120 années ne peut manquer de fournir des données précieuses pour la question qui a souvent occupé les savants, savoir: le climat a-t-il changé? Ces renseignements sont d'autant plus importants pour des recherches de ce genre, que, comme on sait, de bonnes observations thermométriques en Russie ne remontent guère qu'au commencement du XIX siècle; le petit nombre de pareilles observations que nous avons de la fin du siècle précédent ne mérite peut-être pas une entière confiance. Par conséquent nous ne mesurons la température d'une manière assez exacte que depuis une série d'années que l'on doit nommer trop courte, pour qu'il soit possible d'asseoir là-dessus des conclusions solides sur les changements de climat. A défaut de pareilles données directes, les registres des époques de la débâcle et de la prise des fleuves par les glaces paraissent pouvoir offrir des bases assez solides pour les déductions de ce genre; car il est permis de supposer, que si les rapports thermiques d'un endroit ont changé d'une manière un peu sensible, la période pendant laquelle les fleuves sont navigables doit avoir subi des changements analoges.

C'est ainsi qu'a dû penser M. Hallström quand il a entrepris une série de recherches sur quelques-uns des fleuves et

3) Cette date nous a été conservée par William Paraglove, dans sa relation de voyage qu'il fit en 1614 à Poustoserk. V. Purchas' Pilgrims, London 1625, Vol. III, p. 550.

4) *Журнал Министерства Государственных Имуществ*, 1845, XV, mélanges pag. 108.

5) Chronique dite *Известия Алексея*, l. c.

rièrres de la Russie, de la Finlande et de la Suède*). Quant à la Dwina, ayant soumis la liste dont nous avons parlé, au calcul au moyen de la méthode des moindres carrés, il est arrivé à cette conclusion, que dans l'espace d'un siècle le climat d'Arkhangel a changé de manière, que le phénomène de la débacle de la Dwina arrive actuellement d'un jour plus tard, et celui de la prise par les glaces 5 jours plus tard que vers la moitié du siècle passé, et que par conséquent l'été (ou le temps qui sépare ces deux époques) s'est accru de 5 jours. Or, non seulement cette conclusion se trouve-t-elle être invalidée par le fait même, que la liste dont s'est servi M. Hållström était, comme nous l'avons déjà remarqué, inexacte; mais il faut encore ajouter, que la méthode des moindres carrés pourrait bien n'être pas tout à fait applicable aux observations dont il est question. Toutefois elle ne peut en rien suppléer aux défauts des données principales, puis qu'il n'y a pas de méthode de calcul qui puisse rendre les observations elle-mêmes meilleures, et le soin que l'on prend de s'assurer de l'exactitude des observations peut être plus utile que des calculs compliqués sans nécessité.

Nous bornant donc à la simple méthode des moyennes arithmétiques, qui dans le cas actuel paraît être tout à fait suffisante, et mettant hors de compte les années 1540, 1546, 1613, 1696 et 1703, comme étant exceptionnelles, nous avons, de 1734 à 1853, vingt-cinq années consécutives, qui, divisées en 12 périodes décennales, présentent pour celles-ci des moyennes suivantes:

Périodes décennales	Époques moyennes de la débacle	Époques moyennes de la prise par les glaces	Nombre moyen de jours où le fleuve était navigable
de 1734 à 1743	4,0 mai	21,4 octobre	170,4
• 1744 à 1753	20,9 avril	21,2 —	172,9
• 1754 à 1763	20,7 —	16,2 —	168,9
• 1764 à 1773	27,1 —	21,9 —	187,8
• 1774 à 1783	1,5 mai	35,9 —	177,4
• 1784 à 1793	3,7 —	21,2 —	170,3
• 1794 à 1803	2,1 —	27,1 —	178,0
• 1804 à 1813	4,7 —	16,2 —	161,6
• 1814 à 1823	8,5 —	21,1 —	166,1
• 1824 à 1833	1,3 —	31,6 —	183,3
• 1834 à 1843	1,8 —	20,9 —	172,1
• 1844 à 1853	2,6 —	25,2 —	175,6
Moyennes des 120 années, 1734 à 1853	2,4 mai	23,4 octobre	174,0

Ainsi dans les moyennes décennales nous voyons encore de grandes oscillations, sans qu'une marche croissante ou décroissante des nombres soit perceptible.

En partageant les 120 années en trois périodes de 40 années chacune, nous aurons pour moyennes de celles-ci:

	Dates moyennes		Nombre de jours où le fleuve était navigable
	de la débacle	de la prise par les glaces	
40 années, de 1734 à 1773	30,7 avril	22,7 octobre	175,0
40 " • 1774 à 1813	3,0 mai	22,6 octobre	172,6
40 " • 1814 à 1853	3,5 mai	24,8 octobre	174,3

Enfin, en partageant les 120 années en deux périodes de 60 années chacune, l'on a:

60 années, de 1734 à 1793	1,3 mai	23,0 octobre	174,6
60 " • 1794 à 1853	3,9 mai	23,7 octobre	173,3

Ainsi à juger d'après ces résultats, on peut admettre que pendant la période de 120 années l'époque de la débacle tendait à retarder, et cela dans une proportion plus forte que l'époque de la prise par les glaces, de sorte que l'été à Arkhangel, ou la durée de temps que le fleuve est navigable, loin de grandir, semble même avoir un peu diminué, contrairement aux déductions de M. Hållström.

Est-il cependant permis de conclure que le climat soit changé? Une pareille conclusion aurait été tout au moins trop hardie. L'examen des moyennes qui se rapportent à la durée du temps que le fleuve était navigable pendant les trois périodes de 40 années, montre qu'il n'y avait plutôt qu'une oscillation; et si par exemple il y avait périodicité dans le phénomène et si les périodes de 40 années, que nous avons formées, ne coïncidaient pas avec les années de révolutions complètes de cette périodicité, le résultat aurait pu être le même. Pour ma part je suis porté à croire que c'est de ce côté que l'on doit chercher la cause des variations des moyennes, présentées plus haut, plutôt que de les attribuer à des changements de climat pour le moins très problématiques. On peut voir une confirmation de cette supposition dans les recherches qu'on a fait sur les époques de la débacle de la Dwina. La liste des observations de ce genre, faites à Riga, contient depuis l'année 1530 une série de plus de 200 années; les calculs qu'en a fait M. Nees l'ont amené à cette conclusion, qu'actuellement la Dwina se découvre des glaces presque exactement à la même date qu'au XVI et au XVII siècle; et que par conséquent, contrairement à l'opinion populaire, le climat du littoral de la Baltique n'a pas changé sensiblement dans l'espace de trois siècles⁷⁾.

7) Correspondenzblatt des naturforschenden Vereins zu Riga, 6ter Jahrgang No. 5.

7. DER TEICH HISKIAS UND DER OBERE GICHON;
von Dr. RICHARD WENDT. (Lu le 21 mars 1856).

Für die Lösung der vieldebatirten Frage, ob der heutige Calvarienberg Jerusalems mit Golgatha identisch sei, mithin ausserhalb der zweiten Mauer des Josephus gelegen habe, ist die Lage des Teiches Hiskias von grosser Wichtigkeit. Robinson stützt auf diese Lage wesentlich seinen Angriff gegen den Calvarienberg. Er hat, nach Th. II, p. 273 (der deutschen Ausgabe, Halle 1811.) drei Punkte, um den muthmasslichen Lauf der zweiten Mauer zu bestimmen: das Thor Gennath am Thurme Hippius, die Burg Antonia am Tempel — also Anfang und Ende — und den Teich, »den Hiskia innerhalb der Mauer anlegte,« und »der allem Anscheine nach der nämliche ist, der jetzt seinen Namen trägt.« Dieser Teich liegt in geringer Entfernung südwestlich vom Calvarienberge, mithin musste die westliche Stadtmauer, wenn sie den Teich einschloss, auch den Calvarienberg eingeschlossen haben. Denn weder die alten Thürme am Damascusthore, noch überhaupt die Ausdehnung der zweiten Mauer gegen Norden würden gegen die Möglichkeit sprechen, dass der Calvarienberg ausserhalb dieser Stadtmauer lag.

Untersuchen wir daher, ob jener Teich zwischen dem Yafathore und dem koptischen Kloster den Namen Hiskias tragen könne, den ihm die Tradition und jetzt auch Robinson gegeben hat.

Als Sanherih gegen Jerusalem zog, beschloss Hiskia, die Gewässer der Brunnen ausserhalb der Stadt zuzulecken, 2 Chron. XXXII, 3, 4. Dass er bei dieser Gelegenheit neue Kanalverbindungen anlegte und neue Teiche grub, sagt die Bibel nicht ausdrücklich; aber sie bezeugt 2 Chron. XXXII, 30. 2 Reg. XX, 20 wichtige Wasserbauten während der 29-jährigen Regierung Hiskias, und noch spät erzählte Jesus Sirach, dass Hiskia seine Stadt befestigt habe, Wasser hineinleitete, in den Felsen graben und Brunnen machen liess. Der grosse Lehrer Hiskias, Jesaias, hatte schon bei der Verkündigung der Bedrängnisse Jerusalems, Kap. XXII, künftige Wasserbauten vorhergesagt, vs. 11, und es liegt nahe, die Erfüllung dieser Weissagung durch Hiskia zu erkennen.

Frühzeitig wurde der Standpunkt der Frage verrückt. Man verband die Stelle 2 Chron. XXXII, 30 mit den Stellen Jes. VII, 3. XXXVI, 2 und 2 Reg. XVIII, 17 und hielt den oberen Teich, wenn nicht geradezu für eins und dasselbe mit dem oberen Gichon, so doch wenigstens dicht in der Nähe desselben gelegen. Dem oberen Teich entsprach ein unterer, Jes. XXII, 9, den man, einen Schritt weiter gehend, wohl auch den unteren Teich Gichon nannte, sowie denn das Thal, in welchem die Teiche gesucht wurden, im Voraus Thal Gichon genannt wurde. Der Kanal vom oberen Gichon ward demzufolge zu einem Kanale vom oberen Teiche, und von diesem aus sollte Hiskia das Wasser in die Stadt geleitet haben, wo, wie man schloss, ein neuer Teich das Gewässer des alten Teiches aufnahm. Der Teich in der Stadt,

dessen zwar 2 Chron. XXXII, 30 nicht erwähnte, ward aus 2 Reg. XX, 20 gefolgert. Demnach glaubte man drei Teiche nicht weit von einander finden zu müssen, wenn die Wasserbauten Hiskias erklärt werden sollten — und fand diese drei Teiche, zwei westlich von Jerusalem, und einen in dem heutigen westlichen Stadttheile. »In dem Becken, womit das Thal Hinnom oder vielleicht eigentlich das Thal Gichon beginnt,« sagt Robinson I, 396, »700 Yards W. N. W. vom Yafathore,« (II, 130) liegt ein grosser Weiher, und »in dem Thale Hinnom oder Gichon südwärts vom Yafathore ein zweites Reservoir,« (II, 132) — auf diese wurden die Namen oberer und unterer Teich angewendet, und der Theil des Thales Ben Hinnom, in welchem sie lagen, Thal Gichon genannt. Robinson sieht es als Thatsache an, »dass sonst nirgendwo in oder um Jerusalem Spuren von alten Wasserbehältnissen vorhanden sind, auf welche die Namen des oberen und unteren Teiches mit irgend einem gleichen Grade von Wahrscheinlichkeit bezogen werden können.« (II, p. 131).

Nördlich von dem Anfange des Thales Ben Hinnom, also von dem oberen Teiche — erstreckt sich ein Landrücken bis an die Stadt herab, dessen Fortsetzung die Höhe Akra, die Lage der unteren Stadt des Josephus bildet. Diese untere Stadt, im Gegensatz zu oberen Stadt, der Stadt Davids auf dem Berge Zion so geheissen, lag gleichwohl beträchtlich höher als das Thal Ben Hinnom. Nach Robinson II, 39 liegt das Yafathor 44 Fuss über diesem Thale an seinem Fusse, und »wenn man das Yafathor betritt und die unmittelbar von dem anliegenden offenen Platze nordwärts führende Strasse einschlägt, so hat man zuerst eine beträchtliche Erhöhung vor sich (II, p. 25 sq.), deren Gipfel der heutige Calvarienberg ist. Und auf dieser Erhöhung liegt ein Teich, der augenscheinliche Spuren hohen Alterthums trägt, und nach Robinsons Ansicht einem Teiche Hiskias entspricht — welchen Namen ihm die Tradition gewöhnlich gegeben hat! Eine Kanalverbindung vom oberen Teiche im Thale B. H. nach dem Teiche in der Stadt ward zwar nirgends gefunden, aber man nahm an, »dass der kleine, ganz rohe Aqueduct, der vom oberen Teiche in die Nähe des Yafathores führt, unter der Mauer sich in die Stadt fortsetzte, und zur Regenzeit das Wasser hineinleitete. Die Möglichkeit eines solchen Kanals von der Mauer nach dem Stadtteiche hat Robinson nicht durch ein Nivellement bewiesen; seine genaue Terrainschilderung bezeugt jedoch die Unmöglichkeit. Denn obgleich sich das Thal B. H. vom oberen Teiche zum Yafathore hin leise senkt, obgleich sich auch der Landrücken nördlich vom Thale zur Stadtmauer hin senkt, — so bezeugt doch Robinson ausdrücklich sowohl die Höhe des Yafathores über dem Thale, in welchem sich der rohe Aqueduct befindet, und zugleich die Erhebung des Stadttheiles mit dem Teiche, über das Yafathor. Noch heutzutage erkennt man daher nur einen Abfluss des oberen Teiches nach dem unteren, der nach Robinson II, p. 132 »wahrscheinlich vom Regen und von dem überflüssigen Wasser des oberen Teiches gefüllt wurde,

da der erstere gerade an dem natürlichen Kanal liegt, durch welchen der letztere abfließen würde.

Die Unmöglichkeit, sich einen Kanal vom Teiche im Thale nach dem Teiche in der Stadt vorzustellen, hat die Tradition frühzeitig irre gemacht. Wenigstens gab sie dem Stadtteiche auch den Namen der Bathseba. Herr v. Norow¹⁾, der kurz vor Robinson reiste, spricht sich ebensowohl gegen letzteren Namen, wie gegen die Möglichkeit aus, dass 2 Chron. XXXII, 30 auf jenen Teich anwendbar sei.

Diese Stelle, die Hauptgrundlage der ganzen Untersuchung, führt entschieden auf ein anderes Resultat, als das von Robinson angenommene. Luther übersetzt 2 Chron. XXXII, 30, »Er ist der Hiskia, der die hohe Wasserquelle in Gihon zudeckte, und leitete sie hinunter von abwärts zur Stadt Davids«. Robinson nimmt diese Uebersetzung an, und verbessert nur »hohe Wasserquelle in Gihon« — in »oberen Ausfluss der Gewässer von Gihon« (II, p. 131), um einen Teich folgen zu können, bemüht sich aber gleichzeitig, die Existenz einer Quelle Gihon irgendwo in der Nähe des oberen Teiches im Westen der Stadt wahrscheinlich zu machen, II, p. 163.

Laassen wir das zunächst unentschieden, ob der Text auf einen Teich oder eine Quelle zu deuten sei, und fragen wir nach der Richtung, die Hiskia den Gewässern gab, so ist hier ein Missverständniß entstanden, das Ursache der ganzen bisher irregeleiteten Untersuchung war. Luther übersetzt מַעְיָן »von abwärts«, und Robinson folgt dem ohne Weiteres, während es doch »abwärts« heisst, *occasum versus*, מַעְיָן *occasus*, mit dem מַעְיָן locale. Hiskia leitete die Gewässer nicht »von Westen her, sondern »nach Westen hin«, so dass sie nicht im Westen der Stadt, sondern im Osten zu suchen sind. מַעְיָן דָּוִד *ad urbem Davidis*, ist für Robinson gar nicht da. Dass die Chronik von der ersten Erwähnung an, I Par. XI, 5, bis zuletzt, unter »Stadt Davids« den Stadtheil auf Zion versteht, dass im Alterthume nach Jos. de bello Judaico V, 4, 1 immer die obere Stadt darunter verstanden wurde — daran denkt Robinson bei 2 Par. XXXII, 30 nicht. Er weiss, dass die Grabstätten Davids und seiner Nachkommen auf Zion waren (II, p. 189), doch auch nur daher, dass gesagt wird, »... wurde begraben in der Stadt Davids«. Aber hier, wo es sich um eine so wichtige topographische Bestimmung handelt, ist ihm »Stadt Davids« gar nicht der Frage werth. Sein Teich Hiskias liegt auf Akra, also in der unteren Stadt — wenn sie sich nämlich so weit westlich erstreckte —, also nicht in der Stadt Davids, wohin Hiskia die Gewässer leitete, — kann also nimmermehr der Teich sein, auf welchen 2 Chron. XXXII, 30 anwendbar ist.

1) In: Norow, Reise im Gelobten Lande. 2 Theile, Petersburg 1854. Dritte Auflage. Th. I. p. 238. — Eine deutsche Uebersetzung dieser Reise wird ebensam erscheinen.

Was ist denn überhaupt Gichon? Die Tradition spricht von einem Berg Gihon, und von einem Thal Gichon. — Robinson protestirt gegen einen Berg Gihon, II, p. 25, ist aber geneigt von einem Thal Gichon zu sprechen I, 396, weil er den oberen Teich mit dem oberen Gichon zusammenstellte (*berech haefjonah* mit Gichon *haefjon*). Es ist aber zu dieser Zusammenstellung, die sich auf das Adjectiv *superior* stützt, ebensowohl Grund vorhanden, wie wenn das obere Thor, *schar haefjon*, mit dem oberen Gichon, oder dem oberen Teiche verbunden würde. Die Bibel spricht weder von einem Thale, noch von einem Berge Gihon. Aus I Reg. I geht nur hervor, dass Gihon tiefer lag als die Stadt Davids, denn in dieser befand sich der greise König und befahl seinen Sohn Salomo hinabzuführen an Gihon, vs. 33, und sie führten ihn an Gihon, vs. 38, und das Volk folgte ihnen darauf hinan (zur Stadt Davids), vs. 40. Hätten wir keinen weiteren Aufschluss über Gichon, so liesse sich darunter jeder Ort in oder bei Jerusalem verstehen, der tiefer liegt, als Zion. Josephus erzählt, Arch. VII, 14, die Salbung Salomo's fast wörtlich wie I Reg. I. David befiehlt, seinen Sohn ausserhalb der Stadt an einem Quelle (מַעְיָן) genannt Geon, zu salben. Um zu diesem Geon, dessen Identität mit Gichon niemand bezweifelt hat, zu gelangen, zieht man von der Königsburg, mitten durch die Stadt Davids, hinaus vor die Stadt. Dass der Quell nicht in einem Thale gesucht werden müsse, lässt ebensowohl das ἀνταρὰν des Josephus, als das מַעְיָן I Reg. I, 38 bei Gichon schliessen.

Etymologisch bedeutet Gichon nach Gesenius *fluvius*, von *gich*, *prorupit*, *erupit*, *de flumine e fontibus erumpente*; es ist genau genommen ein abfließender, rieselnder Quell, und wir dürften es am besten mit Riesel wiedergeben. Adonia, Salomos Mitbewerber um die Krone, hatte sich mit seinen Anhängern beim Brunnen Bogel (Josephus sagt: im königlichen Parke) versammelt, dem heutigen Brunnen Nehemia (oder Hiob) innerhalb der Vereinigung des Thales Hinnom mit dem Thale Josaphat, ebenfalls einem abfließenden Quelle. Salomo ward demnach an einem Orte gesalbt, der seinen Namen von einem Riesel erhalten hatte, tiefer als Zion lag, — und nach 2 Chron. XXXII, 30 östlich von Zion gesucht werden muss.

Die Worte der Chronik sagen also: Hiskia deckte den seitherigen Abfluss der Gewässer des oberen Gihon (Riesel) zu, und leitete sie nach Westen, so dass sie die Stadt Davids erreichten.

Wenden wir uns nun zu den Quellen im Osten von Jerusalem, wo die Wasserhaken Hiskias zu suchen sind, so finden wir den vollkommensten Aufschluss über dieselben. — Am Fusse des Morijah, einige Schritte unterhalb der südöstlichen Ecke der Ringmauer der Moschee Elschara, liegt in einer ungefähr 25 Fuss tiefen Höhle ein Brunnen, zu welchem man durch einen Schacht auf dreissig Stufen hinabsteigt. Sein Wasser fliesst durch einen unterirdischen, in die Tiefe des Felsens gehauenen Kanal, und vereinigt

sich mit dem Brunnen Siloam, am Ausgange des Tyropoeon. Der Brunnen Siloam ist ein kleines Becken, dessen Wasser in ein etwas tieferen, grösseren Wasserbehälter in Form eines länglichen Vierecks unter dem Felsen wegfliesst. Auch dieser grössere Wasserbehälter liegt noch im Thale des Tyropoeon, und ist unzweifelhaft der Teich Siloam der Bibel und des Josephus. Herr von Norow erzählt, dass Araber zuweilen durch jenen Kanal unter dem Felsen hindurchgekrechen seien, und Robinson machte diesen Versuch selbst. Es gelang ihm nach vielen Mühn, den ganzen Kanal zu durchforschen. Er fand die äussere Entfernung der Brunnen von einander 1100 Fuss, die Länge des unterirdischen Kanals 1750 Fuss, und schildert denselben als ein mühsames Werk, das viele Jahre Zeit gekostet haben muss. Wer erkennt hier nicht das Werk Hiskias, der Felsen durchgraben liess! — Indem der Brunnen Siloam durch jenen Kanal vom obern Riesel her reichlicheres Wasser erhielt, musste entweder sein Becken erweitert, oder, da sich dabei Terrainschwierigkeiten darboten, ein grösseres Becken etwas unterhalb angelegt werden, das die vereinigten, abfließenden Gewässer beider Brunnen aufnahm — der heutige Teich Siloam. Wenn also 2 Reg. XX, 20 gesagt wird, dass Hiskia einen Teich baute, so ist dies der Teich Siloam, der erst nach dem Kanale vom obern Riesel her notwendig wurde.

Jener obere Brunnen hat bei Robinson die Ehre, nach einander für den Königreich des Nehemia, für den Teich Salomos des Josephus, und vielleicht auch noch, da er intermittierend fließt, für den Teich Bethesda des Johannes gehalten zu werden. Es ist überflüssig, dies nur widerlegen zu wollen. Niemals konnte der obere Riesel (die Tradition hat ihn Marienbrunnen genannt, als *berechah*, $\chi\alpha\lambda\alpha\rho\eta\zeta\alpha\varsigma$, *stagnum, piscina* bezeichnet werden. Aber mit Recht bemerkt Robinson II, p. 154, dass jener ganze Bau aussieht, als wenn der Vortheil einer befestigten Stadt mit in Rechnung gebracht wäre, dieses Wasser von einem Punkte zum anderen auf solche Weise hinzuschaffen, dass es nicht durch eine belagerte Arme abgeschnitten werden konnte. So nahe war Robinson der Wahrheit — und doch macht er gleich darauf einen falschen Schluss, indem er durch den Kanal die Wahrscheinlichkeit stützen will, dass die Mauer im Osten jenen oberen Brunnen einschloss. Vielmehr beweist gerade der Kanal, dass zur Zeit seines Baues der obere Brunnen ausserhalb der Stadt lag, und nur Brunnen und Teich Siloam von einer Mauer geschützt waren. Der in dem Felsen vertiefte obere Brunnen — nennen wir ihn künftig mit seinem wahren Namen Gichon — konnte ruhig von aussen verschlossen werden, nachdem sein Wasser durch einen Kanal an eine sichere Stelle geleitet war. Wäre zu Hiskias Zeiten die Mauer östlich vom Gichon gelaufen, so war der unendlich mühsame Kanal nach dem Tyropoeon überflüssig. — denn Gichon war ebenso gesichert, als das Kaseemacherthal sein konnte.

Streng genommen wäre hiermit unsere Aufgabe gelöst, die Existenz der von der Bibel dem Hiskia zugeschriebenen Wasserbauten an ihrer wahren Stelle nachgewiesen, und somit

der Beweis geliefert, dass der Teich am Koptischen Kloster, der nicht der Teich 2 Par. XXXII, 30 ist, gegen die Identität des Calvarienberges und Golgatha keine beweisende Kraft hat.

Wir geben jedoch einen Schritt weiter, und wagen, auf Grund der Bibel und des Josephus zu erhärten, dass zu Hiskias Zeiten das Thal Tyropoeon geschützt, hingegen Gichon ausserhalb der Mauer lag.

Nehemias Mauer umschloss unzweifelhaft das Tyropoeon, da sie ausdrücklich als am Teiche Siloam hinlaufend, Kap. III, 15 angeführt wird. Die Mündung des Tyropoeon muss aber schon unter Zedekia ein wohlgeschützter Punkt gewesen sein, da nach Besetzung der ganzen Stadt durch die Babylonier der Fluchtversuch des Königs auf dem Wege zu den königlichen Gärten — die bei Siloam lagen nach Neh. III, 15, gelingen konnte. Bei der Erzählung dieser Flucht sagt Jerem. XXXIX, 1. II, 7 und 2 Reg. XXV, 4, dass der Weg zu den königlichen Gärten — am Ausgange des Tyropoeon — durch das Thor zwischen der Doppelmauer führte — *ben chomatjim*. Dass diese Doppelmauer recht eigentlich eine zusammengehörige Mauer war, — ähnlich der Doppelmauer von Athen zum Piraeus — bezeugt schon der Dual; und es wäre unzulässig, sie etwa auf eine erste und zweite Mauer des Josephus deuten zu wollen, die ganz getrennte Stadttheile einschlossen und nicht als zusammengehörig angesehen werden konnten. Die Beschreibung Jeremias führt uns in das Tyropoeon, und wir erkennen in der Doppelmauer eine Ummauerung dieses Thals. Diese Ummauerung war schon im Anfange der Regierung Hiskias vorhanden, denn Isaias erwähnt ihrer Kap. XXII, (vs. 11), das in die letzten Jahre des Ahas oder in die ersten Hiskias fällt ²⁾. Nicht nur die Vertheidigung der Stadt Davids musste diese Doppelmauer notwendig gemacht haben, sondern auch der unlaughbar Wasserreichtum des Tyropoeon. Ausser dem Teiche Siloam erwähnt Nehemia III, 16 eines *berechah* *ausah*, eines künstlichen Teiches, der zwischen Siloam und das Haus der Gaborim, den Gräbern Davids gegenüber, also in das Thal Tyropoeon fällt. Die Wasser Akra und des westlichen Zweiges des Tyropoeon zwischen Akra und Zion, mussten sich unterhalb des Tempels zur Regenzeit im Thale sammeln, und hatten in den Jahrhunderten, als der obere Lauf des Tyropoeon noch nicht verschüttet war (was bekanntlich erst in neuern Zeiten unter den Asmonäern geschah, Joseph. de bello V, 4. 1) einen künstlichen Teich notwendig gemacht. Dieser Teich, dessen Spren in dem gegenwärtig schon einige

2) An den vier Stellen, wo die *chomatjim* erwähnt werden, steht jedesmal $\chi\alpha\lambda\alpha\mu$ dabel, was auch schon Gesenius, s. v. $\chi\alpha\lambda\alpha\mu$

auffiel. Ausgesprochen wird durch *ben chomatjim* ein charakteristischer Ort bezeichnet, der nur durch die obige Erklärung begrifflich wird. Dass die *chomatjim* zum Teiche Siloam führten, erkennt auch Gesenius an, nur sucht er Teich und Mauer im Westen der Stadt, und verbindet sie mit der Mauer Manasses, die jedoch erst nach Jesus gebaut wurde.

Schritte oberhalb des Teiches Siloam verschütteten Tyropoeon verborgen liegen, ist augenscheinlich der Teich Salomos des Josephus, der sich zwischen Siloam und Ophel befand, und ebenso muss er der alte Teich, *berechah hajeschana*, Jes. XXII, 11, gewesen sein, der nach dieser Stelle zwischen der Doppelmauer, also im Tyropoeon, lag. So fand also Hiskia diese Doppelmauer schon vor, und die Wasser Gichons, als sie in den von der Doppelmauer eingeschlossenen Brunnen und Teich Schiloach geleitet wurden, waren vollkommen der Stadt gesichert. Wenn es 2 Chron. XXXII, 5 heisst: »und es baute Hiskia die ganze lückige Mauer«, — so versteht es sich von selbst, dass *banah* in dem Sinne von wiederherstellen genommen ist. Der Vers fährt fort: »und (stellte wieder her) die andere Mauer und befestigte das Millo der Stadt Davids«. Nehmen wir in *vajeschana* das $\frac{1}{2}$ als *Wav* consecutivum, so heisst der Vers: »er stellte wieder her (besetzte aus) nassen die andere Mauer, so dass er befestigte das Millo der Stadt Davids«, und wir verstehen, dass er die äussere Mauer jener Doppelmauer am Tyropoeon wiederherstellte, und damit das Millo, — das Tyropoeon — (wieder) festmachte ³⁾.

Während demnach das Tyropoeon zu Hiskias Zeiten wohlgeschützt war, so ward erst unter Manasse eine Mauer gebaut, welche die südliche Erstreckung des Morijah umgab. Wir lassen unentschieden, ob die Zunahme der Bevölkerung Jerusalems in Folge des Untergangs des Zehnstämme Reichs eine Erweiterung der Stadt notwendig machte, oder ob Manasse den königlichen Park, der sich bis zum Brunnen Rogel erstreckte, in die Stadt mit aufnehmen wollte, genug er baute nach 2 Par. XXXIII, 14 eine äussere Mauer an die Stadt Davids, westwärts gegen Gichon, im Wady, und bis man kommt zum Fischtor, und (so dass) er umschloss Ophel. Diese Stelle ist fast immer auf eine Mauer im Westen gedeutet worden (so noch von Rödiger in: Gesen. thes. ling. hebr. p. 1160 *ad sehaar hadagim*), weil man von der irrigen Voraussetzung ausging, Gichon im Westen der Stadt zu suchen. Ebenso unterschied man nach jener Stelle 2 Chron. XXXIII, 14, zwei Mauern Manasse's, eine im Westen und eine im Osten, indem man das *Wav* bei *salab* als adversiv und nicht als consecutiv ansah. Aber schon, dass von einem *Nachal-Wady* die Rede ist, ein Name, der nur auf den Rinnal des Kidron bei Jerusalem angewendet werden kann, hätte Manasse's Mauer im Osten suchen lassen müssen. Im Wady Kidron lief, nach Joseph. *de bello Jud.* V, 4, 1, eine alte Mauer, an welche sich nochmals die äusserste Mauer Agrip-

pa's von Norden her anschloss. Ebenso nennt 1 Maccab. 12, 37, eine Mauer im Kidron verfallen und von Jonathan wiederhergestellt. Diese Mauer Manasse's schloss sich wahrscheinlich an die Mauer bei Siloam an, lief eine Strecke östlich, wandte sich dann in der Richtung nach Westen (Nordwesten) gegen Gichon, im Thale des Kidron und erreichte das Fischthor, das, nach Nehemia 3, 3, in der Mauer nördlich vom Tempel lag. Innerhalb dieser Mauer Manasse's lag Ophel, d. h. der unmittelbar an die Ringmauer des Tempels im Süden angränzende Platz ⁴⁾, welchen schon Jotham, nach 2 Chron. 27, 3, zu ummanern angefangen hatte.

Durch das Gesagte erklären sich mehrere andere bis jetzt unentschiedene Fragen. Einmal ist deutlich, warum die Septuaginta 2 Chron. XXXII, 30 *maarah* übersetzen durch »nach Mittag«, denn genau genommen ist der Lauf des Kanals von Gichon nach Schiloach südsüdwestlich. Als dann, dass der chaldäische, syrische und arabische Text 1 Reg. I, 33 und 38, statt Gichon Schiloach haben. Gesenius glaubt die Identität Schilochs mit Gichon annehmen zu müssen, sucht aber beide im Westen der Stadt. Rödiger, s. v. Schiloach, stellt sich auf die Seite derer, welche Gion im Westen und Siloah im Osten von Jerusalem suchen, und sieht in jener Verwechselung eine Ungenauigkeit der Targumim; während Robinson II, 165 Ann. 3 die richtige Uebersetzung am Schlusse des II Jahrh. p. Ch. für wahrscheinlich schon verloren ansieht. Aber die innige Zusammenhang Gichons mit Schiloach erklärt die Vertauschung. Uebrigens erhielt Schiloach seinen Namen *emissio sc. aquae* wahrscheinlich erst vom Kanal. Wenn die Sage erzählt, dass der Quell Siloah auf das Gebot des Propheten Jesaias herabgesandt worden sei, so lag ihr möglicher Weise die Erinnerung zu Grunde, dass durch Jesaias Einfluss auf den König jener Kanalbau entstanden sei, der dem Brunnen Schiloach erst seinen Namen gab. — Schliesslich enthalten zwei Stellen des Jesaias noch genaueren Aufschluss über den Bau. Jes. XXII, 11, spätestens in den ersten Jahren des Hiskia geschrieben, ist von einem mikvah (*locus, quo aqua confluit*) die Rede, der nach dem alten Teiche, im Tyropoeon zwischen der Doppelmauer gelegen, gebaut werden sollte. Nun fand Robinson, als er in den Kanal Hiskias von der Seite des Gichon her vordrang, »viele Biegungen und Zickzacke; an verschiedenen Stellen hatten die Arbeiter eine Strecke hin gerade weitergebaut, dann hatten sie damit aufgehört und wieder

3) Wir werden sogleich sehen, dass die Zeit der Kanalanlage von Gichon nach Siloam vor Sanherib's Zug, also vor der Wiederherstellung jener Mauer fällt. In Bezug auf Millo weisen wir auf eine vorbereitete Arbeit über die Topographie Jerusalems hin, die mit nächstem erscheinen wird. Hier genüge es anzudeuten, dass jene Stelle 2 Par. XXXII, 5, selbst wenn sie aus dem Obigen nicht deutlich genug erklärt scheint, unserer Ansicht über Hiskias Kanalbau nicht zuwider sein konnte.

4) Unter Ophel kann nicht die ganze Erstreckung des Morijah südlich vom Tempel verstanden werden, sonst hätte Nehemias Mauer nicht erst eine weite Strecke von Siloam gebaut werden müssen, um Ophel zu erreichen; ebensowenig hätte Josephus einen Teich zwischen der Mauer von Siloam und Ophel angeben können. Wie Robinson II, 16 Ophel so weit ausdehnen konnte, ist unbegreiflich, da er selbst den Marinusbrunnen, unseren Gichon, für den Teich Salomons hält, der nach Josephus zwischen Siloam und Ophel lag. Wäre Robinson's Ansicht richtig, so hätte Josephus die Reihenfolge umkehren, und Ophel zwischen Siloam und dem Salomonischen Teiche angeben müssen.

weiter zurück in einer anderen Richtung begonnen, so dass man zuerst einen sich abzweigenden Kanal vor sich zu sehen glaubt. Augenscheinlich war die frühere Absicht gewesen, den Kanal nach dem höher hinauf im Tyropoeon gelegenen alten Salomonischen Teiche zu führen, wie es Jesaias anbietet. Dieser Kanal wäre kürzer geworden und hätte wahrscheinlich verhindert, dass der alte, jetzt im Schutte vieler Jahrtausende begrabene Teich Salomonis, jemals von der Oberfläche verschwunden wäre. Aber sei es, dass man auf unüberwindliche Terrainschwierigkeiten sties, sei es, dass man die Vereinigung beider Brunnen für vortheilhafter hielt — man verliess die ursprüngliche Richtung und wandte sich südlich nach Schiloach, wodurch der einen Winkel bildende Kanal seine überraschende Länge erhielt, und der Bau des Teiches Schiloach nothwendig ward. — An einer anderen Stelle Cap. VIII, 6 erwähnt Jesaias des Schiloach. Dieses Capitel ist während der 3-jährigen Belagerung Samaria's durch Salmanassar, also zwischen dem 4. und 6. Regierungsjahre Hiskias, und nach dem XXII. Cap. geschrieben. Damals, ungefähr 1 Jahr vor dem Falle Samaria's, war also der Kanal schon beendet, und der Brunnen im Tyropoeon hatte seinen Namen Schiloach schon erhalten. Aber das Volk, sagt Jesaias, verachtet das leise fliessende Wasser Schiloachs. Das unternehmen Hiskias, in der Voraussicht einer Belagerung Jerusalems begonnen, hatte das Vertrauen des Volkes nicht gestärkt, und allerdings mochte im ersten Augenblicke das Resultat so vieler Mühen gering erscheinen, während erst die Nachwelt die gewaltige Anstrengung Hiskias gebührend bewunderte — um sie auf Jahrtausende wiederum zu vergessen.

In der Zwischenzeit zwischen der Eroberung Samarias und dem Zuge Sanheribs gegen Jerusalem, also nach der Vollendung des Kanals, wurden, wie 2 Chron. XXXII, 5 sagt, die Mauern am Tyropoeon ausgebessert, die durch den Bau des Kanals und des Teiches gelitten haben mochten.

In Bezug auf den Teich am koptischen Kloster genüge für jetzt die Bemerkung, dass er vermöge seiner höheren Lage ebensogut der obere Teich genannt werden konnte, wie der bis jetzt sogenannte obere Teich im Thale Ben Hinom.

So ward denn Salomo dicht an der Stelle gesalbt, auf der sich binnen Kurzem sein berühmter Tempel erheben sollte. Schon lagen, nach der Chronik, die Steine bereit, der Platz war bestimmt, und als das Volk jauchzend dem Thronerben folgte, auf dem des geliebten Königs Segen ruhte, da zog es an dem Orte vorüber, der Salomo's grösste That den Jahrtausenden verkündet hat.

8. NOTICE SUR LES OUVRAGES EN LANGUES DE L'ASIE ORIENTALE, QUI SE TROUVENT DANS LA BIBLIOTHÈQUE DE L'UNIVERSITÉ DE SAINT-PÉTERSBOURG, PAR M. WASSILIEV. (Lu le 25 janvier 1856).

Il y a déjà quelques années que le monde savant a salué l'apparition du célèbre catalogue des manuscrits orientaux, conservés dans la bibliothèque publique impériale de St.-Petersbourg; toutefois il s'en fait de beaucoup que le riche dépôt de matériaux qui se trouvent dans notre capitale soit épuisé. Sans parler des manuscrits musulmans dont l'existence pourrait être signalée dans les bibliothèques d'autres institutions de l'état et entre les mains des particuliers, nous devons nous ressouvenir que du catalogue en question avait été exclue une littérature beaucoup plus importante, et par son étendue et par l'intérêt qu'elle présente, que les productions du monde musulman, et c'est précisément une riche collection d'écrits appartenant aux littératures chinoise, tibétaine, mongole et mandchoue, dont peut se glorifier présentement notre capitale. Quant à la bibliothèque publique, elle est non seulement pauvre en fait d'ouvrages de ce genre, mais on pourrait même dire qu'elle n'en possède point, car tout ce qui est mentionné dans son catalogue se réduit à une vraie bagatelle. C'est dans les bibliothèques du département asiatique, de l'Académie des sciences et de l'université de St.-Petersbourg que se trouvent de véritables richesses en ce genre.

La première de ces institutions a publié il y a déjà dix ans l'excellent répertoire de ses livres; mais il est à notre connaissance que le nombre s'en est beaucoup accru depuis et peut être même doublé, et si nous ajoutons que la bibliothèque de notre mission à Péking ne forme pour ainsi dire, qu'une section de celle de St.-Petersbourg, de sorte que les ouvrages contenus dans la première peuvent à chaque moment être envoyés ici, tout l'avantage de la comparaison se trouvera du côté du dépôt de livres du département asiatique, non seulement en Russie, mais dans toute l'Europe. Sans parler des livres en langue chinoise, il suffira de rappeler ici que la bibliothèque de notre mission a reçu en don du gouvernement de la Chine un excellent exemplaire du *Gandjour* et du *Dandjour* en langue tibétaine, édition impériale de Péking¹⁾. Dans

1) M'occupant de tibétain je me suis enquis dès mon arrivée à Péking d'un exemplaire du *Gandjour* et du *Dandjour*, ouvrages dont des exemplaires sont souvent apportés dans la capitale de la Chine par les marchands tibétains pour être rendus aux Mongols, mais dont le papier et les caractères d'impression sont si mauvais que l'on peut à peine les lire. Cependant j'appris que l'on peut se procurer ces ouvrages de l'édition de la typographie impériale, qui est beaucoup meilleure que l'édition ordinaire: je vis même les planches de cette bonne édition, conservées dans un immense local au jardin du Nord de la ville Rouge. Il fallait adresser à cet effet une demande au *Li-fan Youan* et le chef de

le reste de l'Europe on n'a jamais eu aucun volume de cette publication. Le Gandjour est déjà arrivé au département asiatique, tandis que le Dandjour reste encore à Péking seulement à cause des difficultés du transport. Cette magnifique publication se compose de plus de 350 volumes (pesant chacun près de 20 livres), imprimés en cinabre sur des feuilles de papier blanc assemblées à la colle; chaque volume est mis entre des planches richement ornées et enveloppé d'une étoffe de couleur jaune.

La bibliothèque de notre mission à Péking possède en outre plus de 700 volumes d'ouvrages bouddhiques en langue chinoise, dont chaque volume se compose de 10 cahiers (*tshe-tai*). Si toutes ces raretés n'ont pu être acquises que grâce à la position exceptionnelle du département asiatique, position inaccessible à des particuliers, il est juste de dire aussi que ce département s'impose des sacrifices pécuniaires pour augmenter sa collection, en assignant à cet effet, depuis 35 ans, la somme annuelle de 500 roubles argent. Ainsi, sans compter les acquisitions faites précédemment, ni le cadeau ci-dessus mentionné du gouvernement chinois, la bibliothèque du département présente déjà une valeur de 17 mille r. a., somme très considérable pour la Chine, où les livres sont à bon marché et où l'impression répétée de tous les bons ouvrages ne les laisse pas devenir rares.

La bibliothèque du département asiatique jouit encore de l'avantage d'avoir dans les membres de notre mission des correspondants à Péking, tandis que tous les autres établissements n'ont eu la possibilité de faire leurs acquisitions qu'occasionnellement ou par intervalles, et qu'il y a des éditions chinoises qui durant des dizaines d'années ne paraissent pas dans le commerce de librairie ou se vendent à des prix surpassant les moyens ordinaires. L'activité des auteurs chinois n'a certainement pas diminué à notre époque, et cependant il ne nous est plus possible de nous procurer leurs dernières publications. Espérons donc que la bibliothèque du département asiatique parviendra aussi avec le temps à se mettre en possession de l'ouvrage rare de *Tou-chou-tai tchen*, imprimé sous l'empereur *Khang-hy*, avec des caractères mobiles et offrant des peintures presque sur chaque feuille. Cet ouvrage se compose de 500 volumes, de 10 cahiers chacun. Le département asiatique seul sera également en état d'acquiescer l'édition mongole du Gandjour et du Dandjour et la version du premier de ces deux ouvrages en langue mandchoue ¹⁾.

notre mission ne refusa point son appui dans cette affaire; mais il se trouve que depuis longtemps déjà on n'avait point fait de tirage du Gandjour et du Dandjour, que les planches étaient gâtées et plusieurs perdues. Cependant le gouvernement chinois fut si bienveillant envers notre mission, qu'il fit prendre, pour nous l'offrir, un exemplaire de chacun de ces ouvrages à la bibliothèque d'un *Khouan-tou* de Péking.

2) De mon temps le *Tou chou tai-tchen* se vendait 700 r. a., prix que l'on me demandait également pour le Gandjour et le Dandjour en tibétain, éd. impériale. L'édition mongole de ces deux ouvrages n'était pour lors pas à vendre, mais l'occasion de la voir dans la pagode *Yong-hu-koung*, ainsi que celle du Gandjour en langue mandchoue.

Je ne sais rien de particulier sur la manière dont s'est formée la riche collection de l'académie des sciences et sur les sommes d'argent qu'elle y a employées. Cependant par l'examen des ouvrages que contient sa bibliothèque asiatique, il devient évident que le premier fondement en doit avoir été posé probablement déjà dans le siècle passé, tandis que dans le courant des vingt dernières années elle semble n'avoir fait aucune acquisition notable, sauf un petit nombre d'ouvrages en langue tibétaine, reçus en 1850. Le catalogue de ces derniers a déjà été publié par M. Schiefner, et il nous semble que, malgré le peu d'étendue de cette collection, elle n'offre pas moins d'intérêt que presque tout ce qu'il y avait dans le catalogue publié par MM. Schmidt et Bühtlingk.

La bibliothèque de l'université de St.-Petersbourg ne compte encore son existence que par mois. Elle a été apportée dernièrement de Kasan, en totalité, par suite de la clôture de la section orientale en l'université de cette ville et de l'ouverture à St.-Petersbourg d'un vaste enseignement des langues orientales, parmi lesquelles on trouve place aussi les langues chinoise, mandchoue et mongole. Conséquemment, sauf les armoires, l'histoire de la bibliothèque de cette université appartient toute entière à Kasan. Le premier cours qui y ait été ouvert fut celui de la langue mongole, c'est donc aux ouvrages en cette langue qu'appartient la priorité.

Déjà en 1829 deux élèves de l'université, MM. Kovalevski et Popoff, qui depuis ont obtenu par leurs travaux une réputation européenne, avaient été envoyés dans le pays au delà du Baikal, où nos Bouriates forment une des nombreuses tribus mongoles, en tout semblables à leurs voisins pour la langue et pour la religion. Leur séparation d'avec le Tibet et la Mongolie leur a peut-être conservé une plus forte teinte de nationalité et plus d'attachement à leur religion que dans le sein de la Mongolie elle-même, où la population, dominée par l'influence de la civilisation et l'industrie chinoises, tourne des regards moins passionnés vers la Rome d'orient, je veux dire vers *Hlansa*. Nos voyageurs pouvaient ainsi trouver dans les steppes transbaïkaliennes au moins les mêmes ressources littéraires que dans tout le pays mongol, sauf toutefois les livres, dont l'acquisition leur aurait coûté là très cher. Toutefois cette attente n'a pas été entièrement justifiée. — En examinant le catalogue dressé dans la suite par M. Kovalevski on se persuade que la plus grande et la plus importante partie des ouvrages qui y figurent provenait de Péking ou pouvait être achetée dans cette ville sans trop de peine ni de dépenses, car ils s'y trouvent à tout moment à vendre dans les librairies qui impriment uniquement des ouvrages en tibétain et en mongol. Ces librairies forment des appartenances des temples lamaïques *Soung-tchou-ssé* et *Khouang-ssé*, et servent également de dépôt aux planches de beaucoup d'ouvrages gravées dans d'autres lieux. Il faut en convenir, M. Kovalevski avait épuisé toute la provision de livres mongols, du moins imprimés, de manière qu'en cherchant avec soin ce qui me restait encore à y ajouter en fait d'ouvrages en vente, dans les librairies de Péking, je n'en pus trouver que trois ou quatre. Je

ne crois pas, malgré tout cela, que les richesses mongoles que j'ai rapportées moi-même de Péking soient d'une moindre importance que les acquisitions faites précédemment. Sans doute, je n'eus en cela qu'un certain bonheur, qui n'est pas toujours le partage d'un voyageur n'ayant séjourné que neuf mois dans un pays, tandis qu'un séjour de neuf ans offre bien d'autres chances de succès. Cependant les mêmes manuscrits que j'ai eu l'occasion de me procurer à Péking auraient été inaccessibles à M. Kovalevski dans notre pays au-delà du Baïkal : jamais nos Bouriates n'auraient consenti à les laisser sortir de leurs mains, d'autant plus qu'il y avait dans le nombre plusieurs écrits sacrés, comme ceux traitant d'exorcismes et de charmes, qu'un pieux lama ne montrerait pas à un profane. Je n'attache certainement aucune valeur au contenu de ces sortes d'ouvrages et au secret dont on les entoure, mais comme raretés bibliographiques ces ouvrages sont des pièces uniques, non seulement pour l'Europe, mais pour tout l'univers. Le cachet du dixseptième fils de l'empereur, qui se trouve apposé sur chaque feuille de titre, nous révèle clairement leur premier propriétaire; les corrections que l'on y rencontre de temps à autre nous démontrent que c'étaient des versions faites expressément pour ce haut personnage et qui probablement n'ont été copiées par personne. Tous les autres manuscrits sur lesquels on ne retrouve pas le cachet du prince m'ont été apportés, je crois, du même palais. Il y a parmi ceux-ci un grand nombre d'ouvrages importants, ou plutôt des traductions du tibétain, car personne ne peut même supposer que j'aie pu trouver un seul écrit original mongol, sauf la grande biographie de *Tunkhata*, dont j'avais envoyé déjà en 1851 un bel exemplaire à la bibliothèque de Kasan; il n'en reste malheureusement que quelques feuillettes. Rappelons-nous ici qu'il y avait un temps, où le monde avant pouvait nourrir de grandes espérances au sujet de la connaissance de la littérature mongole. C'était lorsque le célèbre académicien Schmidt eut publié le texte original et la traduction de l'histoire de *Sanang-Setsen*. Quel que soit le mérite de cet ouvrage, l'imagination active des investigateurs de faits nouveaux pouvait croire que ce premier écrit, jusqu'alors inconnu, serait suivi d'une série d'autres plus intéressants encore; mais bientôt une connaissance plus intime de la civilisation mongole a dû décevoir chacun. Je ne suis parvenu à découvrir qu'un seul manuscrit historique de plus, c'est l'*Allan-tobchi*, qui est écrit dans le même esprit que le précédent. Dans la pénurie d'ouvrages mongols originaux, j'avais fait là certainement une découverte très-importante, mais puisque c'était ma première acquisition notable, je me bâtai de l'offrir à mon très-respectable professeur, M. Kovalevski, qui peut ainsi se vanter d'avoir parmi les livres de sa bibliothèque un manuscrit unique dans toute l'Europe. S'attendre à trouver chez les Mongols des matériaux d'histoire, c'est ne pas connaître ni l'histoire, ni l'esprit de ce peuple. Examinez de plus près l'ouvrage de *Sanang-Setsen* et vous serez convaincus qu'il n'y a rien mis de sien, sauf le récit de l'époque rapprochée de son temps; tout le reste est un extrait de sources chinoises et ti-

bétaines, auxquelles l'auteur a ajouté quelques fables. Maintenant le bouddhisme s'est tellement emparé des Mongols qu'ils regardent comme un péché seulement que de se ressouvenir de l'époque guerrière de *Tebinguikhan*. Notons en passant que l'ouvrage de *Sanang-Setsen* a pourtant été traduit en langue chinoise et imprimé. Mon ami M. J. Zakharoff possède un exemplaire imprimé, très-rare, de cette traduction, qui se trouve en manuscrit dans la bibliothèque du département asiatique. Quelques personnes avaient prétendu qu'il existait encore une Histoire de la Horde ou des annales plus détaillées, qui auraient aussi été envoyées à Péking pour quelque héritier du trône; lors de mon séjour dans cette ville personne ne put me confirmer cette particularité. Qu'un héritier du trône de Chine voulût étudier l'histoire de la Mongolie, c'est une invention toute pure; mais l'important c'est que l'on désigne sous le nom d'une Histoire de la Horde l'ouvrage même de *Sanang-Setsen*. Prendre au pied de la lettre toutes les fables qu'un asiatique vous débite, c'est tomber dans l'erreur soi-même et y induire d'autres, car dès qu'un asiatique voit que vous désirez une chose, tout de suite il imaginera une histoire quelconque, seulement pour vous faire plaisir.

La soumission des Mongols à la dynastie actuelle, depuis plus de deux cents ans, aurait dû, ce semble, laisser quelques traces dans la littérature de ce peuple; nous étions en droit de nous attendre au moins à des traductions du chinois, et cependant il nous faut encore nous détromper, bien que l'on ait ouvert à Péking même des examens pour le grade de docteur en littérature mongole. On sait que parmi les gens des bannières (*ki-jin*) de la capitale il se trouve aussi des Mongols, mais ceux-ci ont oublié depuis longtemps leur propre langue, ainsi que les Mandchous; quant à ces derniers, le gouvernement les stimule encore à l'étude de leur idiome maternel, par ce qu'en beaucoup de circonstances la correspondance se fait, et que certains ouvrages sont écrits et publiés en cette langue; mais les Mongols sont tout-à-fait abandonnés à eux-mêmes et sans encouragement. Les Mongols de la capitale feront leur examen en chinois plutôt que dans leur propre langue. Cependant il existe des traductions mongoles, toutefois manuscrites, de quelques ouvrages classiques. Moi-même j'en possède une des *Quatre-livres*. Dans l'intérieur de la Mongolie la connaissance de la langue mandchoue est de rigueur pour la plupart des employés, car la correspondance avec le gouvernement se fait en mandchou; les savants lamas qui veulent se donner une éducation mondaine, c'est à dire chinoise, étudient aussi cette langue; aussi se contentent-ils de livres mandchous et ne songent pas à les traduire en mongol. Aussi n'existe-t-il d'imprimé en mongol à-peu-près qu'un seul ouvrage profane, c'est le Règlement du tribunal des relations étrangères, ouvrage dont nous avons depuis longtemps une traduction russe, faite du mandchou par M. *Lipovtseff*. La justice nous oblige d'ajouter ici que, suivant ce que l'on nous a dit, il a été traduit du mandchou en mongol dans le sud de la Mongolie orientale, quelques romans, comme p. e. l'*Histoire des Trois-royaumes*, qui de leur côté avaient été traduits du

chinois en mandchou. Il n'y a pas de doute que dans cette partie de la Mongolie beaucoup de traductions du mandchou ont été faites par des particuliers, pour leur propre usage, comme les manuscrits du dix-septième fils de l'empereur. Peut-être trouvera-t-on aussi dans le nombre l'histoire intitulée *Thoung-kián-káng-mou*, traduite même en tibétain.

Ainsi il ne reste à la littérature mongole qu'un seul domaine — c'est le bouddhisme. Effectivement M. Schmidt, ex. dehors de sa traduction de l'histoire de Sanang-Setsen, s'est fait en son temps une réputation de premier connaiseur de ce culte. Cet honneur appartient maintenant chez nous à MM. Kovalevski et Popoff, qui n'ont fait usage que des sources mongoles. J'ai déjà remarqué ailleurs combien peu les orientalistes de l'Europe occidentale ont à se féliciter, à cet égard, de tirer leurs connaissances sur le bouddhisme du sanscrit, du tibétain et du chinois. Vouloir juger de cette religion d'après deux ou trois ouvrages que l'on aurait lus ou publiés c'est une vraie folie. Avant d'avoir embrasé toute sa littérature, étudié tous ses divers systèmes, qui souvent se trouvent en contradiction évidente, osera-t-on croire que l'on connaît bien même un seul de ses dogmes.

Quels moyens donc ou quelles sources le mongol nous offre-t-il à cet effet? Je répète que de toutes les collections de livres et de manuscrits en cette langue que possède l'Europe, la notre est la plus riche et la plus rare. Cependant nous avons dit plus haut que ni le Gandjour ni le Dandjour n'en font partie, et ainsi les codes principaux du bouddhisme qui se sont formés dans l'Inde, berceau de ce culte, sont restés inaccessibles aux mongolistes. M. Kovalevski n'a rapporté de Péking qu'une partie du Gandjour, les *Páramítas*; j'ai acquis de mon côté quelques volumes du Dandjour: c'est tout ce que nous possédons de ces deux recueils. La littérature bouddhique ne présente en mongol aucun ouvrage original, à l'exception de la Biographie de Tsoukhava, mais seulement des traductions faites du tibétain, comme plusieurs lamas de la Mongolie aient enrichi de leurs écrits la littérature tibétaine. Nous ne pouvons ne pas relever ici la même attitude passive de la langue mongole par rapport au culte tibétain, qu'elle garde vis-à-vis du mandchou par rapport aux écrits traitant des sciences profanes. Sans parler des lamas, les plus fervents Mongols, même parmi les laïques, croient de leur devoir de lire les ouvrages de leur religion en langue tibétaine, quoique pour les uns et pour les autres souvent il devrait suffire de savoir lire, les bouddhistes étant d'avis que la servitude du cœur atteindra son but même sans que lecteur comprenne ce qu'il lit; tel est l'action de faire tourner dans les *corridors* si connus la fameuse prière *Om mani padmé hounm*.

Il est à ma connaissance que le service du culte bouddhique se fait dans deux endroits seulement en langue mongole, et que dans l'un d'eux le bouddhisme même est enseigné dans cette langue. Dans tous les autres temples, dans l'intérieur de la Mongolie, et même en Chine, on se sert du tibétain, comme chez les catholiques de la langue latine. Il n'est pas rare de rencontrer des lamas et des laïques

possédant bien leur croyance et ne sachant pas écrire le mongol. Voici pourquoi les traductions du tibétain sont moins considérables que l'on ne pourrait le croire en raison de l'attachement sauvage que les Mongols ont pour leur religion. Le bas-people ne se sent même pas le besoin de savoir les prières, il se contente de nourrir les lamas, de les payer pour lire à son intention le Gandjour et le Dandjour³, de brûler de l'huile devant les idoles et de faire fréquemment, quelque fois en rampant, le tour du temple ou *soubourgha*.

La langue tibétaine étant encore très peu connue en Europe et même chez nous, les renseignements contenus dans les ouvrages mongols suffiront pour le moment à notre instruction dans le bouddhisme. C'est ici le cas d'observer que partout où cette religion s'est propagée hors des Indes, elle a dû prendre une couleur locale, et à tel point même que souvent deux de ses ramifications ne présentent à l'œil d'un indifférent aucun point de ressemblance et se trouvent même en opposition. Qui, par exemple, devinerait au premier coup d'œil que le *chaman* ou le *bonze* chinois et le *lama* professent la même religion. La forme même des idoles et les objets de sacrifice n'offrent entre eux aucune ressemblance, ce qui est encore plus le cas pour le costume des prêtres, leur manière de s'exprimer et leurs connaissances. En vain croirait-on connaître suffisamment le bouddhisme; car si ayant lu le Gandjour, la parole de Bouddha, en sanscrit ou en chinois, on entame une discussion à cet égard avec un lama, quelle différence l'on trouvera entre les idées de ce personnage et les siennes propres! Le fait est que les lamas du Tibet, en traduisant leurs saints livres du sanscrit, n'ont pas manqué d'y joindre leurs propres commentaires, lesquels en prenant de plus en plus du développement, ont donné naissance à une série d'écoles ou systèmes, tous fondus maintenant dans un seul, qui a enveloppé tous les autres, et qui a été fondé par Tsoukhava. Ses

3. Tout le monde ne sait peut-être pas comment se fait cette lecture. Celui qui désire commander la lecture du Gandjour ou du Dandjour s'adresse à cet effet à l'un des monastères possédant l'un ou l'autre ouvrage; car là où ils ne se trouvent pas, une pareille commande évidemment ne saurait avoir lieu. C'est là donc la raison pourquoi les temples ont soin de se procurer ces ouvrages, sources d'un revenu certain; car autrement les lamas ne gagneraient même pas à les toucher. Il est évident encore que les couvents doivent être très peuplés et posséder au moins quelques centaines de lamas. Celui qui commande la lecture verse dans la caisse de la communauté le prix fixé (à Yongho-koung on ne paye pas pour le Gandjour plus de 100 r. a.); il va sans dire que ce prix peut être dépassé suivant la bonne volonté du pétitionnaire, qui de plus doit fournir le thé que les lamas boivent dans le temple où ils font la lecture. A un signe donné par une cloche, une trompette ou trompe, tous les ecclésiastiques s'empressement d'aller au lieu de réunion, où chacun occupe sa place (selon l'ancienneté) et où devant chacun d'eux sont placés quelques feuillets d'un volume du Gandjour, de sorte que tout le recueil se trouve distribué, et que sa lecture peut être effectuée en quelques heures de temps. A la sortie du temple chaque lecteur reçoit sa quote-part de la somme payée pour la lecture, dont naturellement les prêtres supérieurs touchent une part plus grande.

successeurs ont donné à son système encore plus de développement, en sorte qu'il forme une doctrine à part, à laquelle et la Chine et l'Inde sont restées étrangères. Inutilement cherchions-nous l'explication de cette doctrine dans le Gandjour et le Dandjour seuls, il nous faudrait lire la série d'ouvrages d'écrivains postérieurs et qui appartiennent exclusivement au Tibet. Il est vrai, on n'a pas en mongol des traductions de tous les ouvrages se rapportant au bouddhisme tibétain, que l'on devrait nommer plutôt *lamiisme*; ce qui manque surtout, ce sont ces manuels que l'on dépece dans les facultés de théologie, et qui servent d'organes à toute la dialectique scholastique des lamas, les plus grands querelleurs en controverse, quoique leur religion ne rencontre pas d'antagonisme. Toutefois nous avons sous la main tous les principaux ouvrages qui se rapportent à la doctrine de cette école, presque tous les écrits de Tsoukhava, tant imprimés que manuscrits; et même s'ils eussent manqué, les trois principaux ouvrages de cet auteur suffiraient: ce sont le *Bodhi-mur*, le *Tarnin-mur* et l'*Altan-eriké*, qui renferment clairement toutes les idées de sa nouvelle doctrine. Nous avons de plus en mongol une histoire manuscrite du bouddhisme au Tibet et des traductions des biographies des lamas célèbres. Que nous faut-il de plus pour la connaissance d'une religion qui nous est étrangère; avons-nous des notions plus spéciales du brabmanisme ou de la religion de Mahomet? tous les autres petits détails méritent-ils d'être étudiés avec tant de soin et communiqués au monde savant? Nous sommes d'avis que nos mongolistes feraient une chose plus utile si, au lieu de prétendre vouloir traiter tout le bouddhisme, ils étudiaient sa manifestation spéciale dans un lieu donné; ils ont toutes les sources devant eux, et cependant personne n'a encore examiné le *Bodhi-mur* ou le *Tarnin-mur*.

Toutefois l'intérêt de l'étude du mongol n'est pas dans les matériaux qu'il nous fournit pour la connaissance du bouddhisme ou de la civilisation de la Chine. Si nous embrassons en esprit l'étendue de l'espace qu'occupent en Asie le peuple mongol et les autres tribus de même origine, les Bouriates et les Kalmouks, nous ne pouvons pas les mettre sur un même rang que ces nations insignifiantes qui souvent nous importunent avec l'étude de leur langue et de leur littérature; que de sujets dignes d'étude renferment encore toutes ces contrées inconnues! Tout n'y est pourtant pas steppe, tout n'y est pas monotonie; chaque ouïous a peut-être ses légendes, ses coutumes, ses croyances, ses chansons. Tout cela renferme des éléments de science pour l'avenir. D'ailleurs notre patrie en possédant déjà dans son sein un si grand nombre de tribus de ce peuple, ne doit pas perdre de vue qu'à tout moment elle peut former des liaisons plus étroites avec toute cette nombreuse famille qui occupe les steppes les plus vastes de l'univers!

A la littérature mongole doit se rattacher celle du Tibet. Quoique la chaire de la langue tibétaine ne soit pas encore ouverte à notre université, nous possédons tous les matériaux nécessaires à cet égard pour l'avenir. Ainsi la collection d'ou-

vrages tibétains, à St.-Petersbourg, est beaucoup plus nombreuse que celle des livres mongols, ce qui est en partie aussi l'effet du grand développement et de la propagation de cette littérature, dont nous avons fait mention plus haut. Certainement il y a aussi la partie principale des matériaux se rapportant au bouddhisme, car le Tibet est le royaume de la foi, c'est à dire que toutes les habitudes de la vie mondaine y sont étouffées autant que possible; et moins encore peut-on s'attendre à trouver d'autres sources dans le pays transbaïkalien, dans la Mongolie ou à Péking. L'auteur de ces lignes a eu occasion de nouer des relations avec des personnes qui avaient fait le voyage du Tibet, et cependant, en remplissant ses commissions pour l'acquisition de livres religieux, il leur a été impossible de lui procurer des ouvrages d'un autre genre, ce qui demande des soins tout particuliers, parce que les ouvrages profanes sont peu répandus à Péking. Nous avons qu'outre le *Geser-khan* les Tibétains ont encore d'autres poèmes, qu'ils possèdent des ouvrages dramatiques et ont des traductions même de *Ramajana* et de *Galien*, cependant un Européen ne se procurera ces ouvrages que quand, possédant la langue du pays, il se rendra au Tibet même. Pour le présent nous ne possédons qu'une collection de diverses grammaires et d'arts poétiques, une histoire et une géographie du Tibet, et comme complément à la dernière, des descriptions de divers monastères: les règlements du pays et une collection de papiers officiels de la cour de Péking, de décrets des empereurs et de rapports du Dalai-Lama, et quelques lettres de particuliers; ce sont là aussi les sujets auxquels se réduit toute la littérature profane tibétaine. Quant à ce qui concerne le bouddhisme, notre capitale possède déjà tout ce qui a été écrit de remarquable à ce sujet dans le Tibet même, et les plus grandes richesses de ce genre se trouvent pour le moment certainement à notre université. L'auteur de ces lignes, ayant fait une étude spéciale de la langue tibétaine, a pris tous les soins possibles pour se procurer des ouvrages tibétains; il se trouvait en relations avec les personnes les plus marquantes de la biérarchie lamaïque à Péking, ne négligeait aucune occasion de faire connaissance avec tous les marchands venant du Tibet en cette ville, qu'il chargeait de commandes, et eut enfin le contentement de recevoir un grand nombre de livres imprimés à Hlassa et dans ses environs. Nous possédons le Dandjour, recueil considérable, en 225 tomes, renfermant tout ce qui a été traduit du sanscrit en tibétain d'ouvrages religieux de l'Inde. L'absence du Gandjour dans la bibliothèque universitaire se trouve balancée par les deux exemplaires de cet ouvrage existant au département asiatique et à l'académie des sciences. Le second est imprimé à Ando, dans la partie orientale du Tibet, et le cède certainement de beaucoup au premier pour l'extérieur, mais il lui doit être préféré pour la correction du texte. L'on doit remarquer par rapport aux éditions de Péking, que, puisque les planches en ont été gravées par des Chinois, ne sachant ni la langue tibétaine, ni même les noms de ses caractères, il n'est pas rare d'y trouver des erreurs, autant que cela est possible dans des éditions stéréo-

types où tout dépend du copiste. — Étrange capacité que celle des Chinois! De mon temps un prince mongol commanda dans une librairie une copie magnifique du Gandjour; dont le prix s'élevait à près de 15 mill. r. a. Elle devait être exécutée en caractères d'or sur papier noir, poli et fortement doublé. L'entrepreneur choisit une vingtaine de jeunes garçons, pria un lama de leur apprendre à écrire et au bout d'un mois ils étaient déjà à copier assez joliment le Gandjour, quo j'ai vu de mes propres yeux. Certainement que ces garçons ne gagnèrent à ce travail que leur nourriture, et que tout le profit fut pour le maître. C'est ici le cas de remarquer que la religion coûte beaucoup aux Mongols, car non-seulement ils entretiennent une quantité innombrable de lamas, dont le chiffre s'élève dans quelques monastères à 3 et 4 mille, non-seulement ils envoient annuellement au Tibet de fortes sommes d'argent, à titre d'offrandes, mais aussi leurs livres mêmes leur reviennent extrêmement cher; car ils regardent comme un crime de les marchander. Leurs compatriotes eux-mêmes mettent à profit cette disposition, en revendant au double et au triple des ouvrages de religion qu'ils rapportent en grande quantité de Péking. Il va sans dire que chez nos Bouriates ce prix est encore plus élevé. Pour le Gandjour qui me revenait à peu près à 700 r. a. nos Bouriates m'offraient volontiers 4500 r. a., et il est à ma connaissance, qu'il y a 15 ans, un spéculateur, qui avait fait avec nous le voyage de Péking, leur a revendu le Gandjour et le Dandjour, qu'il en avait rapportés, pour 12 mill. r. a. Nos Kalmouks d'As-trakhan ont moins à craindre ces excès: n'ayant presque aucunes relations avec la Mongolie et même avec nos Bouriates, ils doivent se contenter des livres qu'ils ont reçus depuis longtemps, et dont naturellement les vides sont comblés par des copies. Mais j'ai entendu dire, qu'il y a à-peu-près 10 ans, une princesse kalmouke ayant entrepris le voyage du

pays au-delà du Baikal, y séjourna un certain temps et y fit copier un grand nombre d'ouvrages, qui rallumèrent la ferveur éteinte des Kalmouks.

Ce qui m'oblige à me désister de l'idée d'acquiescer le Gandjour, c'était moins la difficulté d'en trouver un exemplaire, édition tibétaine (car pour celle de Péking il n'y avait pas même à y songer) ou sa cherté (le prix de l'édition tibétaine même s'était élevé à la fin de mon séjour à Péking à 1000 r. a.), que les difficultés du transport des effets de notre mission. De plus, les impressions que l'on en apporte du Tibet deviennent d'année en année à tel point illisibles et grossières à cause du mauvais papier, semblable à notre papier d'enveloppe, qu'il est presque impossible de s'en servir. Pour les Mongols cela n'a presque pas d'importance: ils se contentent de posséder le Gandjour ou le Dandjour, tels quels. Pour ce dernier nous ne pouvons pas non plus nous vanter de la beauté de notre exemplaire; pourtant il est l'unique chez nous, tandis que nous en possédons deux du Gandjour, et pour le moment pas plus de deux personnes, en Russie, en état de le lire. Nous avons toutefois dans notre bibliothèque quelques parties séparées du Gandjour. Quelques livres avaient été acquis déjà par M. Kovalevski, plus tard un *taïcha* bouriate fut don à la bibliothèque d'un bel exemplaire du Pradja-pâramitâ; de mon côté j'ai acheté le Bouddhâvatansaka, édition de Péking.

1) Notre agent avait reçu de moi seul plus de 300 pouds d'effets, tandis que le bagage tout entier ne devait pas en surpasser mille. Cela même empêche l'envoi de beaucoup de livres pour la bibliothèque du département asiatique, qui s'impose par là un grand sacrifice au profit de votre université.

(La fin incessamment.)

BULLETIN DES SÉANCES DE LA CLASSE.

SÉANCE DU 8 (20) FÉVRIER 1856.

(Fin.)

M. l'Académicien Köppen, chargé par la Classe, dans la séance du 25 janvier, de signaler à l'Académie les noms des personnes qui se sont fait connaître par des essais plus ou moins heureux d'acclimatation et de culture, soit d'animaux, soit de végétaux, présente un rapport établi sur les services de ce genre qu'on rendus MM. Steven, Hart-wiss et Döngingh, par l'introduction et la propagation de diverses plantes exotiques en Crimée et en Bessarabie. La Classe, approuvant les conclusions de ce rapport, décide, conformément au désir de M. Köppen, de le publier dans le Bulletin, et d'en communiquer une traduction française à M. Anatole Démidoff, en réponse à sa lettre lue dans la séance du 25 janvier.

M. le président Comte Bloudoff, transmet de la part de M. le Ministre de l'Instruction publique un ouvrage de M. Popendupoulo-

Vrété, sous le titre: *Philologie néo-grecque*, Athènes 1854, contenant un catalogue de tous les ouvrages publiés en langue grecque par les nationaux, à dater de la chute du Bas-Empire jusqu'à la fondation du royaume actuel de la Grèce. L'auteur à l'intention de publier l'ouvrage complet à St.-Petersbourg avec une traduction française en regard pour les parties qui sont d'une importance particulière. L'examen en est confié à une Commission, composée de MM. Stephaul, Kunik et Schiefner.

M. Destonnis, Assesseur du Collège, ayant traduit du grec en russe des annales du 14^{me} siècle, qui ont pour titre: *Историческое сазаніе охота Комнина и охота Прохора о разныхъ Деспотяхъ Эпирскихъ и о руганяхъ Охотъ Преярмьохъ Комнина, Деспотъ, avec éclaircissements, observations, tableaux généalogiques et une carte*, prie l'Académie de faire imprimer ce manuscrit sous ses auspices, ainsi que le texte grec d'après l'édition d'Athènes. Résolu de remettre la question à l'examen de M. Kunik, qui en fera son rapport.

SÉANCE DU 22 FÉVRIER (5 MARS) 1856.

M. Schiefner présente une note sous le titre: *Sprachliche Bedenken gegen das Mongolenium der Skythen* qui sera insérée au Bulletin.

M. Vassélovsky annonce à la Classe, que l'impression de son ouvrage, qui se publie en langue russe, sur le climat de la Russie (voyez Séance du 1 juin 1855), est arrivée à la 38^e feuille, mais qu'elle ne saurait être achevée que dans sept ou huit mois. Comme cependant, il entre dans la composition de cet ouvrage des chapitres qui pourraient avoir de l'intérêt pour les savants étrangers, M. Vassélovsky croit utile d'en publier quelques articles en langue française, qu'il présente sous le titre de *Notices météorologiques*, en priant la Classe de l'autoriser à les insérer dans les *Annales de l'Observatoire Physique Central*, recueil étant l'organe spécial pour les travaux de ce genre. Accordé.

M. Dorn produit à la Classe 1) des matériaux, appartenant à la succession du Professeur Dittol, concernant la tribu des Kourdes (336 pages in-folio), que M. Savélier a eu l'obligance de mettre à la disposition de l'Académie. Ces notes seront incorporées au Musée asiatique. 2) *Geschichte der Okkultidynastie in Mossul nach Ibn Chaldun*, texte arabe, avec traduction allemande et des observations, dues à M. Tiesenhausen, Candidat de l'Université de St.-Petersbourg. M. Dorn recommande ce travail à l'insertion aux Mémoires de l'Académie. 3) *Описание императорского университета Томского* И. Орловского. 4) *Описание Императорского Восточнаго Казанскаго*. 1855. de la part de S. E. M. le Sénateur, Conseiller Privé Hube.

M. Köppen soumet à la Classe une proposition conçue en ces termes: «Il a complu à l'Académie d'organiser une commission, chargée de la question: quelle est la marche à suivre afin de se procurer une collection, complète au possible, des matériaux, relatifs à la nomenclature topographique des lieux habités de la Russie? et de répondre ainsi aux besoins simultanés des géographes, des ethnographes, des statisticiens et des historiens (voyez Séance du 11 janvier § 6). L'Empire de Russie est divisé en paroisses, dont il existe des listes imprimées, qui contiennent les noms de la plupart des localités peuplées tant soit peu remarquables, et peuvent ainsi concourir puissamment à la confection d'un index géographique. Ces listes ont en outre l'avantage de pouvoir servir à établir l'orthographe des dénominations locales.» Ces considérations portent M. Köppen à proposer à la Classe de se mettre en relation avec le Saint-Synode à l'effet de se procurer deux à trois exemplaires des listes des paroisses. Approuvé.

M. le Professeur Tafel à Ulm, en remerciant l'Académie, qui vient de le recevoir au nombre de ses membres correspondants, signale toute l'importance et l'opportunité des études byzantines, favorisées par l'Académie, dont les travaux au sujet de cette branche scientifique sont pleinement appréciés en Allemagne, et auxquelles lui, pour sa part, a voué bien des années.

Reçu des observations météorologiques, faites à la ferme école du Nord dans le gouvernement de Wolodga.

SÉANCE DU 7 (19) MARS 1856.

M. Vassélovsky présente à la Classe une note sous le titre: *Épques des dédicaces et de la prise par les glaces de la Dvina à Arkhangel, qu'il désire publier dans le Bulletin.*

M. Kunik donne lecture de la 1^{re} partie d'un rapport détaillé sur le travail de M. Bonnell, ayant pour titre: *Leichtdrück-russische Chronographie vom Jahr bis zum Jahr 1500 mit orientierenden Erweisen*, travail dont M. Bonnell, en 1853 avait été chargé par la Classe sur la demande de M. Kunik, et dont cet Académicien a lui-même tracé le plan. M. Kunik porte son jugement favorable sur la manière dont M. Bonnell s'est acquitté de sa tâche, et lorsque cet ouvrage sera livré à l'impression, il se propose de le faire précéder d'une introduction, destinée à éclairer les savants du pays et de l'étranger, sur la but et la portée d'une Chronographie comparée de l'histoire de Russie. En égard au mérite de la Chronographie comparée de M. Bonnell et aux difficultés particulières qu'il eues à applanir, pour frayer ainsi, au fait de l'histoire de Russie, une voie nouvelle à des travaux à venir, M. Kunik propose à la Classe de remercier l'auteur. Décidé de charger M. Kunik, selon le désir exprimé par lui, de la confection de la dite introduction à l'ouvrage de M. Bonnell; puis, de la publier également au Bulletin et d'assigner une somme en équivalent du travail de M. Bonnell.

MM. Stephani, Kunik et Schiefner présentent un rapport relatif au projet de M. Popandopulo-Vréto (r. Séance du 8 février). Les signataires relèvent toute l'importance pour l'histoire de la civilisation en général, et de la littérature en particulier qui résulterait de la publication d'un catalogue des ouvrages écrits ou éditions publiées par des Grecs depuis la chute du Bas Empire jusqu'à la fondation du nouveau royaume en Grèce. Les difficultés qu'a éprouvées Lord Guilford de remplir suffisamment de combien des peines est bérivée une pareille entreprise. On ne peut donc que rendre hommage à la persévérance extraordinaire de M. Popandopulo-Vréto, persévérance qui, pendant toute la longue durée de ses voyages en Europe, on lui a jamais fait défaut, et grâce à laquelle il est actuellement à même de publier un pareil catalogue en langue française. Abstraction faite de l'intérêt qu'offre pour la Russie une révision des écrits grecs, v. les rapports de ce pays avec la race grecque pendant les trois derniers siècles, notre patrie trouverait en outre une importance spéciale à posséder une liste des ouvrages grecs publiés sur son territoire, et qui, depuis l'invasion de Moscou, constituent une rareté bibliographique. L'ouvrage soumis à la Commission par M. Popandopulo-Vréto, portant le titre: *Philologie néo-grecque* (1^{re} part. 3^e éd. Athènes 1854, 8° en langue grecque moderne) témoigne de son aptitude à ce genre de travail; il serait toutefois à désirer que l'édition française complût ainsi l'indication du nombre des pages contenues dans chaque édition. La Classe adopte les conclusions de ses commissaires, et le Secrétaire perpétuel est chargé d'en présenter le rapport à M. le Ministre.

Une proposition, signée par MM. Köppen, Stephani, rapporteur, Dorn, Böblingk, Kunik et Schiefner, que l'on peut résumer en ces termes: L'Académie s'est convenue à maintes reprises combien il est urgent de trouver un savant qui pût dignement occuper la chaire d'Académicien effectif pour la grammaire, la critique et l'histoire littéraire des deux anciennes langues classiques, vacante depuis 4 ans. Il est aperçu d'insister sur les avantages qui en résulteraient aussi pour d'autres domaines scientifiques, mais il importe surtout de signaler que les premiers siècles de l'histoire de Russie se trouvent en relation constante avec celle de l'Empire byzantin et que beaucoup de questions touchant intimement la Russie ne trouvent leur solution qu'à l'aide d'études approfondies des auteurs grecs de la dernière période et notamment des différents ouvrages des historiens byzantins. Quelque légitime que soit le désir de trouver dans les limites de notre patrie un représentant, possédant les connaissances requises, les soignées, à leur grand regret, n'ont pu se décider en faveur d'aucun savant du pays, ce qui s'explique aisément par la marche toute particulière que

la philologie a suivi dans ses développements. Après avoir jeté d'abord une vive lumière en Italie, cette science a successivement été cultivée avec succès en France, en Angleterre et en Hollande. Le siècle présent a été toutefois signalé par une nouvelle phase dans le développement de la philologie; bien que l'archéologie, notamment dans ses rapports avec les beaux-arts, continue à former un objet de recherches assidues dans les pays assemblés, et autres, de profondes études en grammaire, en critique et en histoire littéraire, branches scientifiques dont il s'agit ici, sont en revanche écartées en partage presque exclusif, à l'Allemagne. C'est nos nombreux et beaux travaux des savants allemands, que l'on est redevable des vastes progrès faits de nos temps dans ces branches de la philologie, travaux d'ailleurs appréciés par tous les pays de l'Europe. Ces considérations ont obligé les signataires de rapport à restreindre leur choix à l'Allemagne, et ils signaient entre le grand nombre de savants de cette spécialité dans ce pays, M. le Dr. A. Nauck, Adjoint au Gymnase de Joachimsthal à Berlin, comme le candidat, répondant le mieux à toutes les exigences de la science et aux conditions voulues par les besoins individuels de l'Académie. Une longue liste de travaux publiés par M. Nauck, et d'articles de critique qu'il a consignés dans des ouvrages périodiques, justifiaient pleinement ce choix. M. Stephan s'étant en outre adressé au philologue éminent, M. le professeur Meineke, membre de l'Académie des sciences à Berlin et directeur du gymnase, auquel M. Nauck est attaché, M. Meineke, dans une lettre produite à la Classe, rend l'hommage le plus éclatant aux rares talents et à la vaste érudition de M. Nauck, qui, connaissant déjà le Russe par un court séjour qu'il y a fait, a exprimé de son côté, dans une missive au nom de M. Stephan, sa disposition à répondre à un appel de la part de l'Académie si honorable pour lui, et ajoute que, sous condition d'une vocation à la chaire d'Académicien ordinaire, il est prêt à consacrer ses études de préférence à des travaux sur les auteurs. La Classe, donnant sa pleine adhésion au contenu de ce rapport, décide de procéder à sa prochaine séance à l'élection de M. A. Nauck à la chaire d'Académicien ordinaire pour la philologie classique, après laquelle se sera assurée de l'approbation de S. E. M. le Président.

Voici les titres de M. Nauck à la chaire d'Académicien:

a) *Ouvrages.*

- Aristophanis grammatici fragmentum Parisinum. Halis 1845. 8.
Aristophanis Byzantii fragmenta. Halis 1848. 8.
Euripidis Tragoediae. Vol. I et II. Lipsiae 1854. 8.
Observationes criticae in Iragricorum Graecorum fragmenta. Berolini 1855. 4.
Tragicorum Graecorum fragmenta. Lipsiae 1856. 8.

b) *Articles publiés dans des journaux scientifiques.*

- De Hesiodi quodam loco. Philologus To. V. p. 364 — 366.
Ueber die Hesiodischen lias. Philologus To. VI. p. 560 — 563.
Ueber eine Stelle des Didymos zum Hesiod. Rheinisches Museum To. VII. p. 301 — 306.
Ueber Sappho. Philologus To. IV. p. 532.
Ibykos. Philologus To. V. p. 546, 674.
Terpander und Alkman. Philologus To. VI. p. 104.
Zu Solon und Sophokles. Philologus To. V. p. 373.
De Sopoclis fragmenta. Philologus To. II. p. 640.

*) Ce travail a été analysé par:

- Schneidewin: Göttinger Gelehrte Anzeiger. 1848. p. 796 — 813.
Schneidewin: Zeitschrift für Literatur- und Wissenschaft. 1848. No. 24 — 26.
Brauer: Jahrbücher für Philologie. To. LV. p. 332 — 395.
Heffler: Jahrbücher für Philologie. To. LV. p. 307.
Brandes: Jahrbücher für Philologie. To. XLII. p. 203 — 259 et dans la Berliner Literaturzeitung. 1848. No. 62.

Interpolierte Verse griechischer Dramatiker. Philologus To. IV. p. 192 — 197.

Cariosa aus Euripides. Philologus To. VIII. p. 562.
Zu den Fragmenten der griechischen Tragiker. Philologus To. IV. p. 533 — 560. p. 576. To. VI. p. 385 — 404.

Zu den Fragmenten der griechischen Komiker. Philologus To. VI. p. 412 — 436.

Ueber Sophron. Philologus To. IV. p. 265.

Ion und Ioannes Damascus. Zeitschrift für Alterthumswissenschaft. 1855. p. 19 — 22.

Ueber Rhinthon. Philologus To. VI. p. 411.

Zur Kritik des Babrius. Rheinisches Museum To. VI. p. 629 — 631.
To. VII. p. 153 — 156. Philologus To. IV. p. 197. To. VI. p. 405 — 411.

De Soterichi Ossia cholambis. Philologus To. IV. p. 613 — 636.

Verse bei Proskern. Philologus To. IV. p. 357 — 361. Th. V. p. 551 — 563.

Drei metrische Inschriften. Rheinisches Museum To. VI. p. 442 — 447.
Zu den Fragmenta Historicorum Graecorum ed. Müller. Philologus To. V. p. 675 — 709.

Zu Theophrast's Charakteren. Philologus To. V. p. 384.

Zu Demetrios: De elocutione. Philologus To. VI. p. 176.

Zu den Briefen des Alciphron. Zeitschrift für Alterthumswissenschaft. 1855. p. 22 — 28.

Zu Porphyrios. Philologus To. VI. p. 323.

Philoponos, article de l'Encyclopédie de MM. Ersch et Gruber.

Zu Sextus Empiricus ed. Bekker. Philologus To. IV. p. 199.

Zur Kritik des Tatian. Philologus To. IX. p. 370 — 372.

Zu Stobaei Florilegium. Philologus To. IV. p. 88. 98. 168. 299. 509. 672. 678. To. V. p. 35. 118. 140. 144. 413. 527.

De florilegio quodam Leidensi. Philologus To. IX. p. 367 — 370.

Ueber die glossographischen Studien des Aristophanes von Byzanz. Rheinisches Museum To. VI. p. 321 — 351.

Litterarhistorisches. Rheinisches Museum To. VI. p. 431 — 435.

Epigraphisches. Philologus To. IX. p. 167 — 178.

Parerga critica. Philologus To. I. p. 351 — 360. To. II. p. 144 — 160.
Kritische Miscellen. Zeitschrift für Alterthumswissenschaft. 1855. p. 110 — 130. p. 272 — 278.

Vermischtes. Philologus To. VI. p. 154. 227. 277.

c) *Analyses et critiques.*

Sophokles Antigone von Schneidewin. Jahrbücher für Philologie. To. LXV. p. 233 — 253.

Euripides Medea ed. Kirchhoff. Jahrbücher für Philologie To. LXIX. p. 618 — 630.

Euripides Troades ed. Kirchhoff. Jahrbücher für Philologie. To. LXX. p. 1 — 19.

Fragmenta comicorum graecorum ed. Meineke. Hallische Literaturzeitung. 1847. Intelligens-Blatt p. 473 — 502.

Pollux ed. Bekker. Hallische Literaturzeitung. 1848. März-Heft.

Poetarum graecorum fragmenta ed. Wagner. Rheinisches Museum To. VI. p. 462 — 471.

Sur la proposition de M. Dorn, l'Académie fait l'acquisition d'une collection d'antiquités, provenant des fouilles explorées anciennement par les tribus Tchoudes qui ont habité l'Altai et les steppes des Kirghises de la Sonarie, propriété du voyageur M. le Dr. Schrenk. M. Schrenk se réserve toutefois le droit exclusif, trois années durant, de décrire et de figurer les dites antiquités faisant partie de la relation de ses voyages.

Émis le 13 avril 1856.

DES SCIENCES HISTORIQUES, PHILOLOGIQUES ET POLITIQUES

DE

L'ACADÉMIE IMPÉRIALE DES SCIENCES

DE SAINT-PÉTERSBOURG.

Ce Recueil paraît irrégulièrement par feuilles détachées dont vingt-quatre forment un volume. Les abonnés recevront avec le dernier numéro l'enveloppe, le frontispice, la table des matières et le registre alphabétique du volume. Les comptes-rendus annuels de l'Académie entreront dans le corps même du Bulletin; les rapports sur la distribution annuelle des prix Démidoff y sont annexés en guise de suppléments. Le prix de souscription, par volume, est de trois roubles argent tant pour la capitale que pour les gouvernements, et de trois thaler de Prusse pour l'étranger.

On s'abonne à St.-Petersbourg chez Eggers et Cie., libraires, commissionnaires de l'Académie, Nevsky-Prospect, No. 1 — 10. Les abonnés des gouvernements sont priés de s'adresser au Comité administratif (Комитетъ Имперскаго) Place de la Bourse, avec indication précise de leurs adresses. L'expédition des numéros se fera sans le moindre retard et sans frais de port. Les abonnés de l'étranger s'adresseront, comme par le passé, à M. Leopold Voss, libraire à Leipzig.

SOMMAIRE. NOTES. 8. *Notices sur les ouvrages en langues de l'Asie orientale, qui se trouvent dans la Bibliothèque de l'Université de Saint-Petersbourg.* (Continuation.) WASSILIEV. BULLETIN DES SÉANCES. CHRONIQUE DU PERSONNEL. ANNONCE BIBLIOGRAPHIQUE. RECTIFICATIONS.

NOTES.

8. NOTICE SUR LES OUVRAGES EN LANGUES DE L'ASIE ORIENTALE, QUI SE TROUVENT DANS LA BIBLIOTHÈQUE DE L'UNIVERSITÉ DE SAINT-PÉTERSBOURG; PAR M. WASSILIEV. (Lu le 25 janvier 1856.)

(Continuation.)

En parlant du Gandjour et du Dandjour nous devons répéter la remarque faite plus haut au sujet du bouddhisme lamaïque. Cette religion a eu aux Indes beaucoup d'écoles dont chacune avait ses propres livres; mais dans le Tibet elle a été propagée plutôt par les sectateurs d'une même école; les livres traduits en tibétain appartiennent par conséquent ainsi à cette seule école, en sorte que le germe des divisions du lamaïsme se trouve déjà dans les versions indiennes elles-mêmes. Quant aux ouvrages écrits dans le Tibet, nous possédons au grand complet, ainsi que nous l'avons dit, tout ce qu'il y a d'essentiel, tant ancien que moderne, en sorte que nous avons une quantité suffisante de matériaux pour juger du bouddhisme du Tibet. Certainement nous ne pouvions nous décider à rechercher et acheter indifféremment tout ce qui a été écrit. Dans son développement définitif le bouddhisme avait pris encore aux Indes une direction dialectique et une autre mystique: toutes deux passè-

rent également au Tibet, où elles formaient jusqu'à Tsoukhava des écoles à part, et c'est précisément la réunion et la conciliation de ces deux écoles qui forment le caractère principal de la sienne. Presque tous ses sectateurs ont écrit dans les deux genres, mais plutôt dans le dernier. Outre les ouvrages anciens qui ont déjà trouvé place dans le Dandjour nous avons le *Manigamboum* et le *Béouloum* qui appartiennent aux anciennes écoles; puis une collection complète des ouvrages de Tsoukhava, du Dalai-Lama, de Bantchen Erdeni et d'une quantité de Khoutoukhous, tels que Tchantcha, Togouan, Chirelou, Adja et autres. Les écrits servant à expliquer la théorie ou la dialectique du bouddhisme ont été l'objet de nos recherches ultérieures, car ces ouvrages contiennent l'explication des dogmes; quant au côté mystique ou système de magie, cet enseignement qui occupe de préférence l'esprit et l'activité des lamas est à tel point baroque et ridicule, que je pourrais même me reprocher d'en avoir fait le sujet de mes recherches, notre curiosité à l'égard de ces balivernes pouvant être contentée jusqu'à satiété par la moitié du contenu du Dandjour et la plus grande partie des recueils ci-dessus nommés, tous remplis de ces fantaisies. Après les dogmes de la religion vient son histoire, qui offre pour nous plus d'intérêt. Il semble que notre collection ne manque d'aucun ouvrage remarquable ou connu. Nous avons en langue tibétaine non-seulement l'histoire du bouddhisme dans le pays même, racontée par divers auteurs, par fractions ou d'ensemble, et comme complément des biographies des lamas fameux, mais aussi son histoire dans l'Inde, en Chine

et dans la Mongolie. Non moins d'intérêt s'attache aux Sid-dhanta ou expositions des systèmes bouddhiques dans l'Inde et au Tibet, soit d'ensemble, soit par parties. Tout cela, comme la dialectique, l'histoire et les systèmes, ce sont des sujets pour lesquels nous chercherions vainement des sources dans d'autres langues qui ont servi à traiter du bouddhisme.

Mais il est temps de quitter le monde lamaïque ou religieux de l'orient, auquel les littératures mongole et tibétaine servent d'organes, et d'aborder le domaine plus varié et plus réjouissant de l'organisation civile et du développement scientifique que nous offre la littérature chinoise. Dans cet examen nous laisserons de côté les ouvrages mandchous qui ne nous présentent rien de nouveau en dehors de cette littérature. Je n'ai pas même besoin de dire que tout ce qui a jamais été imprimé ou écrit en mandchou a trouvé place dans nos bibliothèques prises ensemble. Quelques livres anciennement imprimés sont devenus des raretés à Péking même, l'étude de cette langue étant tellement tombée, durant ces dernières années, dans la capitale de la dynastie mandchoue, que les libraires de la Chine, ne trouvant plus à qui vendre des ouvrages, ont fini par les employer comme doublure des feuilles des ouvrages chinois. Grâce à ce que les belliqueux conquérants ont passé corps et ame dans la nation conquise, métamorphose qui s'est manifestée non seulement à Péking mais dans leur patrie même, la littérature mandchoue, qui d'abord s'était prise avec ardeur à produire des traductions du chinois, ce dont aussi elle se compose en entier, a depuis longtemps interrompu son développement ultérieur; réunir donc une collection complète de ces sortes de livres, c'était chose facile grâce à leur petit nombre. Dans l'occident et chez nous beaucoup de personnes voient dans le mandchou, facile à apprendre, un aide pour l'étude élémentaire du chinois; or, le dire, la liste des sinologues en Europe serait bien peu considérable, si dans leurs publications faites d'après le chinois, ils avaient manqué de textes mandchous, joints aux versions envoyées à la Bibliothèque du Roi par les missionnaires, seuls véritables connaisseurs du chinois. Les Mandchous au contraire ne craignent pas d'avouer qu'en lisant de temps à autre un ouvrage en leur langue ils aiment, pour éviter tout malentendu, à jeter un coup d'oeil sur l'original chinois, quand il y est entre lignes. En effet, ici c'est le chinois au contraire qui sert de moyen pour l'étude du mandchou, autrement à quoi bon publier une traduction avec le texte, si ce n'est afin de faciliter par-là l'intelligence de la première. Les principales publications mandchouses sont des traductions des livres classiques, mais sans les nombreux commentaires que les Chinois ont écrits sur ces ouvrages; puis vient le *Thoung-kiên-kang-mou* qui n'est pas la grande Histoire de la Chine, celle-ci, pour ne pas parler de plusieurs ouvrages complémentaires, n'ayant pas été traduite. Nous ne nous rappelons en mandchou aucun ouvrage de géographie: la description de la Mandchourie elle-même a été publiée en chinois. Il n'y a pas non

plus d'ouvrages de médecine, d'économie rurale, etc. Mais quant à la législation, on peut regarder la littérature mandchoue comme très-vaste et complète. C'est une affaire d'honneur pour la dynastie qui, en publiant des règlements et des décrets pour la monarchie, charge en même temps un comité spécial de les traduire en mandchou. Nous possédons une série d'ordonnances ou décrets de tous les souverains de cette dynastie, jusqu'au règne du défunt *Tao-koang*. (Comme l'édition s'en fait après la mort du souverain, celle des ordonnances de ce dernier, mort seulement en 1850, n'a pu naturellement s'exécuter encore). Nous avons une nombreuse collection de lois de la dynastie *Tai-tsing* (*Oukhery kooli bikhé*), publiée sous *Khiem-toung* (mais le recueil plus moderne de *Kia-khing* n'a pas vu le jour); les règlements spéciaux des ministères ont aussi trouvé place dans notre bibliothèque. Elle peut en outre se vanter de posséder une véritable rareté bibliographique: c'est un journal manuscrit de toutes les affaires qui ont été traitées dans la préfecture de *Sakhalian* ou de l'Amour, depuis son établissement jusqu'en 1810. Ce journal renferme des données fort intéressantes sur le pays et sur ses relations avec la Russie. J'ai déjà eu l'honneur de communiquer à la société géographique un extrait de ce journal, touchant l'existence d'un volcan aux environs de *Merguen khaa*, en Daourie. Nous devons la copie de ce journal probablement à la curiosité d'un des gouverneurs de ce pays dont les héritiers, après sa mort, l'auront mis en vente, comme cela se voit souvent.

En fait de belles lettres ce sont quelques romans, un drame et le fameux poème de *Moukden* qu'offre la littérature mandchoue. Toutefois le court aperçu que nous venons de donner sur cette littérature, prouve déjà qu'elle présente un plus grand nombre d'ouvrages sérieux que la littérature mongole. Nous avons déjà dit qu'elle a aussi son *Gandjour*; nous possédons de plus dans cette langue un certain nombre de petits traités sur le bouddhisme; dans un exemplaire imprimé du livre *Rintchen bouna* ou *Erdni tsoksalaksen*, en mongol, qui se trouve dans notre bibliothèque, quelqu'un, dans ses loisirs, s'est donné la peine de tracer entre les lignes mongoles leur traduction mandchoue: c'est donc là aussi une grande rareté.

Nous avons aussi des choses rares en sanscrit, parmi lesquelles un livre surtout attire notre attention: il renferme 30 petits *outras* bouddhiques imprimés en caractères *landja*. Ce livre est magnifiquement orné: non seulement on voit des lettres sanscrites sur le dos de la reliure mais on en voit de même dans le tissu de soie de l'enveloppe.

Nous n'avons pas encore fini notre récit de la manière dont s'est formée la bibliothèque de Kasan, maintenant à St.-Petersbourg. Nous avons dit seulement que le premier fondement de cette bibliothèque avait été posé par M. Kovalevski, après le retour duquel la première chaire de langue mongole fut établie en 1833. M. Kovalevski ne tarda pas à publier le catalogue des livres qu'il venait de fournir à la

bibliothèque, et dans le nombre figurent déjà, outre quelques ouvrages en tibétain, deux ou trois livres mandchous et chinois. Durant les quatre années suivantes la bibliothèque ne reçut point d'accroissement; mais en 1837 le défunt lama Nikitouïeff, qui remplissait au gymnase de Kasan les fonctions de surveillant et maître de pratique, rapporta des steppe kalmoukes quelques ouvrages en kalmouk et en tibétain. Parmi les derniers nous voyons déjà, entre autres, l'important ouvrage de Taranthba, Histoire du bouddhisme dans l'Inde. Il est à ma connaissance que M. Kovalévski possédait une traduction mongole de ce livre, faite pour lui par M. Nikitouïeff. La même année fut établie à l'université de Kasan la chaire de chinois; l'archimandrite Daniel, professeur d'alors, céda à l'université tous ses livres (pour 4000 r. ass.); et c'est de cette époque que date réellement la collection chinoise. La plus grande partie de la bibliothèque du p. Daniel se composait d'ouvrages classiques et de philosophie et surtout de livres traitant du Christianisme; c'étaient des ouvrages composés ou traduits tant par les membres ecclésiastiques de notre mission en Chine que par des prédicateurs catholiques. Sans doute ce ne sera pas dans des sources chinoises que nous puiserons notre connaissance de la religion du Christ, ni dans les traductions des missionnaires celle de la langue chinoise, quoiqu'il y ait des personnes qui semblent conseiller de le faire, et même ces versions ne sont pas toujours heureuses; cette collection offre néanmoins, comme rareté bibliographique, un haut intérêt, et il serait bien difficile d'en rassembler une pareille maintenant. Comme les temples chrétiens ont été fermés en Chine, et comme l'impression d'ouvrages sur le Christianisme y a été défendue, les habitants de la Corée qui ont embrassé notre religion, en achetant de nos jours des livres chrétiens, doivent les payer très-cher. Mais lors du séjour du p. Daniel à Péking les derniers missionnaires catholiques allaient précisément quitter pour jamais la Chine, et, en s'en allant, ils remirent tous les biens de l'église à notre mission et firent cadeau à ses membres d'une précieuse collection d'ouvrages tant européens que chinois, y compris les armoires; et c'est probablement de cette collection là que le p. Daniel avait formé la sienne. La bibliothèque de l'université fit depuis l'acquisition d'un petit nombre de livres du défunt surveillant Sosnitaki, précédemment compagnon du p. Daniel pendant son séjour de dix ans en Chine. — Vint l'année 1840, et moi aussi je fus envoyé en Chine pour le même nombre d'années. L'université, dans sa prévoyance, n'oublia pas de me fournir d'abondantes ressources. On me donna 700 r. a. par an pour les dépenses; il m'était permis d'employer la moitié de cette somme à payer mes maîtres et le reste à acquérir des livres. Me trouvant pleinement défrayé de mes dépenses par le département asiatique, j'économisai sur les sommes qui m'avaient été confiées, et je pus acheter des livres pour près de 5 mill. r. a., somme très-considérable, comme on le voit. Mais j'ose espérer en même temps que j'en ai fait aussi, autant que cela dépendait de moi, l'emploi le meilleur, et que notre bibliothèque de

l'université, riche et bien assortie, coûte beaucoup moins que celles de l'académie des sciences et du département asiatique. J'ai déjà mentionné plus haut les acquisitions que j'ai faites d'ouvrages mongols; quant à la collection de livres tibétains, c'est à moi qu'on la doit presque en entier, ainsi que la majeure partie des livres mandchous. Mais j'ai encore à parler de l'immense collection de livres chinois, dépassant en étendue comme en importance et en variété toutes les autres littératures et même plusieurs littératures européennes représentées dans notre bibliothèque. Lorsqu'en 1851 elle eut reçu tout ce que j'avais acheté de livres, notre bibliothèque se vit non seulement l'égale des autres bibliothèques ses rivales, mais les dépassa peut être même sous le rapport du complet. Celui qui sait comment se font les acquisitions partielles de livres, comprendra le grand avantage que trouva notre bibliothèque en ayant à faire à une seule personne. Ordinairement, pour former une bibliothèque, je ne dis pas seulement orientale, on fait acquisition de différentes collections formées par des particuliers; mais ces derniers, ordinairement, n'ont en vue qu'une partie quelconque d'une littérature, ou bien, manquant de moyens, ne font pas de grandes acquisitions, ou bien encore, ne connaissant pas l'ensemble d'une littérature ou ne sachant point apprécier les livres, achètent tout pêle-mêle. En achetant de telles collections, une bibliothèque, non-seulement paye très-cher, mais reçoit aussi une foule de doubles et ne peut cependant remplir ses nombreuses lacunes. Pour l'orient la Russie possédait un grand bibliomane dans la personne de feu le baron Schilling et c'est à ses efforts, sans doute, que l'académie des sciences est redevable de toutes ses principales richesses. Il n'épargnait ni dépenses ni peines pour acquérir non-seulement des livres, mais aussi d'autres objets servant à la connaissance de la vie dans l'orient. Malheureusement il n'était pas allé lui-même plus loin que le pays au-delà du Baikal et avait dû abandonner à des personnes étrangères l'acquisition des livres et autres objets, à Péking. Malgré ses vastes lectures et son amour pour la science le baron Schilling ne possédait à fond aucune langue de l'orient et devait voir tout par les yeux d'autrui. Le but que je me proposais dans l'achat des livres, c'était de rendre notre bibliothèque aussi complète que possible et de l'enrichir de matériaux pour tous les genres de littérature. Probablement notre université n'aura pas d'aussitôt l'occasion d'envoyer quelqu'un en Chine, et en attendant la curiosité scientifique peut se tourner vers des sujets que nous traitons aujourd'hui légèrement; il faut donc que l'on trouve des matériaux tout prêts. Ainsi, p. e., les autres bibliothèques offrent très-peu d'ouvrages de poésie chinoise et manquent de petits écrits en belle prose; il n'y a dans chacune d'elles qu'un certain nombre de romans et de pièces dramatiques; même la section de la littérature classique ne présente pas tous les ouvrages des auteurs de la Chine et la doctrine des Taoïsses (rationalisme) se trouve exclu presque en entier des autres bibliothèques; et tout cela par la seule raison que pour le moment on y regardait peu. Je ne me crus pas en droit d'ex-

clure ces ouvrages de ma collection, car tôt ou tard les uns et les autres devront servir à étendre nos idées sur la contrée et sont nécessaires pour la connaissance parfaite du développement du génie de l'Orient. En me conformant à mes moyens, j'évitais les éditions trop belles et trop coûteuses, ou les reliures trop ornées, en me disant que chaque livre de plus vaut mieux qu'une belle et riche apparence. Ainsi, je me suis contenté d'une collection d'ouvrages bouddhiques chinois publiée dans le sud, se composant de 215 volumes, tandis que celle de Péking en forme 700, à cause du luxe des papiers. Il est vrai que ces 700 volumes auraient fait un magnifique effet dans notre admirable bibliothèque, mais d'un autre côté qu'est-ce qu'ils auraient coûté, à combien serait revenu le seul transport? — tandis que le contenu des deux éditions est le même et que l'usage de la première est plus commode.

Il va sans dire que l'achat de livres orientaux, sur place ou en Europe, présente une notable différence de prix. Cette différence est même bien autrement grande que celle entre le thé noir et le thé jaune qui se vendent à Péking au même prix. Nous n'avons qu'à consulter les prix annoncés par les libraires de Paris où, il n'y a pas si longtemps, nous avons vu le roman *Kin-ping-mei*, chinois-mandchou, coûté 600 francs, tandis que nous ne l'avons pas payé plus de 7 r. a. (28 fr.). Nous avons déjà parlé du prix des livres chez nos Bouriates du pays transbaïkalien; notre bibliothèque a eu ainsi un très grand avantage, également sous le rapport des dépenses; elle peut même se vanter d'avoir obtenu une notable diminution sur l'ancien prix des livres à Péking. Ce résultat ne put être atteint que par nos efforts pour nous débarrasser de la tutelle des fripons chinois qui assiégeaient continuellement nos missionnaires, et qui nous étaient échus d'abord en héritage, de nos prédécesseurs. Ceux-ci aimaient à briller par la générosité russe et avaient même honte de marchander; ainsi p. e., ils payaient aux copistes un *tsien* par caractère: nous avons rabattu ce paiement à 100 tsien pour mille; eux ils faisaient leurs achats dans une seule librairie attitrée: nous avons fait connaissance avec tout le monde. Mais certainement, ce n'est pas dès l'abord que nous parvîmes à un heureux résultat: dans les premiers temps nous tombions souvent dans le piège, et quelquefois tout en le voyant, nous ne pouvions nous en préserver. On n'a qu'à consulter la collection des numéros de la gazette de Péking pour dix ans, que nous en avons rapportée. Elle nous coûte trois fois plus qu'aux indigènes. On nous l'apportait tous les matins dans l'état suivant: un cahier de rapports des fonctionnaires, de mauvaise impression, sans date, avec une annexe d'une feuille à part, renfermant les décrets et ordonnances de l'empereur; celle-là nous restait, tandis que le cahier nous était redemandé le lendemain, pour être communiqué à d'autres lecteurs; on nous le rendait plus tard, en mauvais état et souvent d'autres numéros. Nous nous révoltâmes contre un pareil abus, renvoyâmes le colporteur et en fîmes venir un autre; mais celui-ci n'osa pas empiéter sur le revenu de son camarade. Quel nous restait-il à faire? nous fîmes la paix avec le pre-

mier, à condition qu'il nous fournirait pour le même prix un cahier d'une meilleure édition, dans lequel les ordonnances se trouveraient conçues, et avec addition en annexe des personnes présentées à l'empereur. Le libraire qui avait eu la fourniture ordinaire des livres pour les missionnaires nos devanciers me trompa dès le premier envoi, en me vendant un exemplaire incomplet; je parvins heureusement à m'en défrayer en retenant d'autres fournitures de livres. Dans les dernières années, lorsque nous eûmes fait connaissance avec toutes les boutiques, et que les libraires se furent convaincus de notre exactitude à solder leurs comptes et de la bonne qualité de notre argent, ils cherchaient à l'envi l'un de l'autre à gagner notre confiance et nous ne payions pas plus cher que les indigènes. Que cependant l'on ne s'imagine pas que ce soit chose aisée que l'achat de livres à Péking; que nous n'avions qu'à dresser le catalogue de ce que nous voulions avoir, et que les livres arrivaient tout de suite. Point du tout. On ne trouve dans les librairies que les ouvrages qui font la pâture ordinaire d'un savant chinois: ce sont les livres classiques, les dictionnaires, les chroniques et autres, apportés du sud en énorme quantité; ce sont aussi les moins chers, car le prix en est réglé seulement d'après le volume. Mais pour l'achat de la plus-part des meilleurs ouvrages il faut épier leur apparition; quelques-uns ont été imprimés il y a deux cents ans, la plus-part appartiennent au siècle dernier, et les planches en sont ou détreuites ou gâtées au point de ne pouvoir plus servir. Il fallait par conséquent attendre que quelque savant, pressé par le besoin, eût vendu l'un ou l'autre de ces ouvrages à un libraire; mais il pouvait arriver qu'un tel ouvrage fût intercepté par un autre acheteur; d'autres ne se sont pas montrés durant dix ans. Voilà pourquoi visiter le *Licou-li-tchhang*, centre principal du commerce de librairie à Péking, était mon occupation journalière, et je puis dire une de celles que j'aimais le plus, et c'est avec un sentiment d'attachement tout particulier que je me souviens à ce propos de mon collègue et ami J. Zakharoff qui, ayant la commission des livres pour le département asiatique, m'accompagnait constamment dans mes tournées.

Je dois remarquer que pendant les dix années que dura mon absence de Kasan, l'université ayant fait de son côté plusieurs acquisitions éminentes, j'en avais toujours été prévenu à temps, afin d'éviter tout double emploi. En 1844 le p. Daniel abanlonna sa chaire et fut remplacé par feu J. Voïtsékhevski, qui enseigna également le mandchou; lui aussi céda sa collection de livres à la bibliothèque. Ayant servi à Péking comme médecin, sa collection se distinguait par des ouvrages de sa science. Mais la plus importante augmentation de notre bibliothèque durant l'époque indiquée lui vint de la part de l'académie des sciences qui, en faisant la révision de ses livres, lui abandonna ses doubles. C'est ainsi que la bibliothèque de l'université reçut le *Tai-tsing-i-thung-tchi* et le *Tai-tsing-koei-tian*, c'est à dire la géographie et les lois de la dynastie régnante; ouvrages très-rares et chers de nos jours.

Il est impossible de donner en peu de mots une juste idée de la collection chinoise de notre bibliothèque; nous nous permettrons donc d'entrer dans quelques détails. afin de mettre le lecteur en état de juger de l'étendue de la littérature chinoise et de la valeur des livres. Nous devons naturellement commencer notre examen par les livres classiques, qui forment dans toute l'étendue du mot la base de la civilisation chinoise et sont devenus pour ainsi dire le sang et les os des Chinois. Ce début sera même juste sous le rapport historique, car, malgré tout ce que prétendent les Chinois sur l'antiquité reculée de leur existence comme nation et sur l'origine de leur écriture, il nous a été impossible de trouver aucun monument à l'appui de l'une ou de l'autre assertion. Quoique l'invention des caractères chinois doive être très-ancienne, néanmoins leur composition même prouve qu'il a dû s'écouler un long temps avant que l'on s'en servît pour écrire des livres, et qu'ainsi l'on pourrait aisément envisager Confucius comme un des premiers écrivains de la Chine. Tout nous porte à conclure que la connaissance et l'emploi de l'écriture étaient l'apanage des gouvernements; ils avaient besoin de notices écrites pour leurs comptes des finances; ils annotaient les événements, les traités, tenaient les registres des généalogies, etc. Confucius fut le premier qui initia la nation dans l'art d'écrire et forma des disciples, qui devaient être aussi bons citoyens que serviteurs capables. Comme savant, Confucius n'offre que son titre d'historien, car l'ouvrage qui lui appartient en propre ce sont les annales du royaume de Lou. Le *Chou-king* est un essai d'histoire ancienne complète de la Chine; le *Chi-king* ou le livre des poésies, forme un complément à l'histoire nationale sous le rapport de ses mœurs et des cérémonies; c'est également un recueil de pièces, qui d'abord n'avaient été connues que des gouvernements. Le livre de divination et de pronostication *I-king* peut seul lutter d'antiquité avec les ouvrages de Confucius; le style même, fragmentaire et obscur, prouve que cet ouvrage a été composé à une époque où l'on ne savait pas encore exprimer clairement par les caractères non-seulement des propositions entières, mais même des phrases détachées. C'est à tort que les sectateurs de Confucius réclament ce livre comme un des leurs; il leur fut inconnu d'abord, car il n'a rien de commun avec la doctrine et les vues du fondateur de leur secte, et ses premiers disciples, qui citent à profusion dans leurs écrits le *Chi-king* et le *Chou-king*, ne font jamais mention de ce livre. Il est évident d'après tout, qu'ils n'ont commencé à le ranger parmi les sources de leur doctrine, à cause de son ancienneté, qu'au début de la dynastie Han, et qu'ils l'ont adopté pour se rattacher plus intimement aux croyances générales du peuple. Outre les trois ouvrages déjà cités Confucius n'en a laissé aucun, sauf peut-être le *Io-king*, ouvrage sur la musique, si toutefois il a jamais existé, car il passe pour perdu, et personne ne sait au juste ce qu'il contenait. Cependant la route qu'il a frayée n'a pas manqué d'être suivie par d'autres; ses disciples ont noté ses sentences (*Loun-ju*), ou com-

posé des commentaires sur son *Tchou-tsiou* (Tso tchouan) (*Koung-iang-kou-liang*), ou bien exposé dans des traités à part ses idées et remarques sur l'antiquité, ce qui forma tout un livre, *Li-ki*, auquel servent de complément deux autres: *I-ti* et *Tchou-ti*, traitant des cérémonies. Enfin le philosophe Meng-tse ou plutôt ses disciples composèrent à l'instar du Loun-ju un recueil de ses sentences. Ce sont là les richesses avec lesquelles la doctrine de Confucius entre dans la carrière des affaires publiques, au temps de la dynastie Han. Ses sectateurs y joignent encore le *Siao-king*, livre qui traite du respect des parents, et l'ancien dictionnaire, *Eul-ta* qui sans contredit n'appartient pas à cette seule doctrine. Voilà donc les treize *kings* (*Chi-san-king*) renfermant tout le confucianisme un peu abrégé. Dans le but d'en faciliter l'étude on est convenu de les diviser en: 1) Les Quatre Livres, *Sue-chou*, comprenant: *Ta-sio*, *Tchoung-young* ou deux chapitres du *Li-ki*, *Loung-ju*, *Meng-tse* et 2) cinq canons ou livres classiques (*Ou-king*), savoir: *I-king*, *Chou-king*, *Chi-king*, *Tchou-tsiou* et *Li-ki*. On ne rencontre cependant le nom de *Si-chou* qu'à partir de la dynastie Soung (XI s. ap. J. C.) sous la quelle le confucianisme prit une nouvelle tendance. Jusque-là la Chine offre encore une série de savants éminents, qui se sont fait une réputation par leurs commentaires sur les livres classiques; mais leurs commentaires se renfermaient dans les limites du texte qu'ils devaient expliquer. A partir de ce qu'on a très bien nommé la Nouvelle philosophie, le texte s'est subordonné aux idées métaphysiques qui, quoique s'étayant sur les textes des livres classiques et paraissant découler de leur ensemble, présentent néanmoins un tout nouveau système; aussi ce dernier dut-il soutenir un combat avec les savants appartenant à l'ancienne croyance, qui le traitaient d'hérésie. Fondé par *Tcheou-tsou* et complètement développé par *Tchou-hi*, il a produit à son tour une série de commentaires, qui se sont prolongés jusqu'à nos jours et se continuent encore. De cette manière la littérature classique n'est pas restée lettre morte depuis deux mille ans qu'elle sert de règle à la vie intellectuelle, civile et domestique des Chinois. Grâce aux seuls commentaires on peut se figurer quelle en est la vaste étendue, et en effet la collection complète de cette littérature, quoique quelques uns des auteurs anciens aient été perdus, que d'autres ne nous soient parvenus qu'en fragments, dépasse celle du bouddhisme, autant par le nombre des traités que par celui des volumes, et a sur cette dernière encore l'avantage de répondre mieux à la voix des exigences de l'esprit et du coeur de l'homme, ne se laisse pas entraîner dans le domaine des raisonnements sans fond et ne vise point à l'imaginaire et à l'impossible dans les lois de la physique.

Maintenant aucun des livres classiques ne se publie sans commentaires, et l'on ne fait usage ordinairement que de ceux qui sont reconnus ou adoptés dans l'enseignement public; parmi les autres il y en a plusieurs que l'on ne trouve séparés que dans la bibliothèque impériale. Pnis toujours avec

les commentaires approuvés, on publie les livres classiques soit par partie, comme les *Sse-chou*, *I-king*, soit tous les treize livres ensemble (*Chi-san-king*). La rédaction de ces derniers est maintenant ordinairement accompagnée de diverses interprétations, variantes des textes (*Kiao-han-tsi*). Une collection de ces éditions seules est ainsi suffisante pour la connaissance complète de l'ensemble du confucianisme, tant sous le point de vue ancien que sous celui sous lequel on l'envisage maintenant. Elles se trouvent en grand nombre dans nos trois bibliothèques, et la nôtre possède de plus une édition à part des 13 kings, avec des interprétations, mais sans éclaircissements. Mais pour l'étude de toutes les interprétations qui sont parvenues jusqu'à nous il existe des éditions plus étendues, faites sous la dynastie actuelle, par ordre du gouvernement, entre les années 1721 et 1748. Elles sont connues dans le commerce sous la dénomination générale de *Kin-ting-tsi-king* ou des sept kings, avec approbation suprême, quoique chacun d'eux ait son titre à part (*I-king-tche-tchoung*, *Chi*, *Chou*, *Tchouan-tsiou*, *Hoi-tsouen*, *Li-hi*, *Tcheou-kouan*, *Ffi*, *I-sou*). Cette édition offre au bas de chaque texte une concordance de toutes les interprétations que l'on en connaît, et la conclusion qui en ressort. Parmi les ouvrages servant de poissant guide pour la connaissance et l'étude de la littérature classique, l'on doit compter aussi l'examen des king (*king-i-kao*) par Tchou et Tsoun, où l'on trouve tous les ouvrages et articles qui en ont traité depuis les temps anciens jusqu'à l'avènement de la dynastie actuelle. Comme sous cette dernière l'étude des livres classiques n'avait pas non plus été délaissée, et que divers auteurs avaient publié des travaux sur plusieurs de ses parties, le ci-devant ministre Joan-youan rassembla en 1829 dans un seul recueil plus de 180 de ces ouvrages, sous le titre de *Khouang-tsing-king-tsi*, formant 50 tomes, en 350 volumes. Tous ces ouvrages se trouvent dans la bibliothèque de l'université: on peut donc juger si elle est suffisamment fournie de sources pour l'étude de cette partie. Nous passons sous silence une quantité d'autres éditions moins étendues des divers livres classiques; ne mentionnons pas non plus l'ouvrage connu sous le nom d'Interprétations journalières (*Si-king*) par l'empereur Kang-hi, qui est un travail considérable; les Kings publiés avec la version en langue mandchoue, etc. Il y aurait peut-être à désirer encore le recueil *Yong-tchi-tang*, semblable ou précédent *Khouang-tsing-king-tsi*, et qui renferme les interprétations écrites sous les Youan et les Ming.

Nous avons déjà dit que la philosophie moderne présente une série d'écrits connus non-seulement comme commentateurs, mais aussi comme auteurs de livres originaux. Quoique nous possédions au complet les ouvrages de Tchou-tse, l'acquisition de ceux des autres a été jugée inutile, par ce qu'un recueil de toutes ces compositions, formé sous la dynastie Ming et publié sous le titre de *Sing-li ta tcheouan* (8 vol.) paru aux Chinois eux-mêmes si volumineux que l'on en a fait un extrait sous la dynastie actuelle, intitulé *Sing-li-tsing-i*, traduit également en mandchou. Ce livre est très-

répandu. Dès avant cette époque les savants de l'école de Confucius avaient écrit, indépendamment des commentaires, des ouvrages spéciaux; ils ont aussi trouvé place à notre bibliothèque dans le recueil *Pe-tseu-loui-han*.

Le confucianisme est devenu célèbre par ses traités des cérémonies qui trouvent leur place tant parmi les livres classiques, que dans la philosophie nouvelle. Nous avons de plus une histoire et une description de toutes les coutumes et cérémonies dans deux ouvrages immenses *Ou-ti* et *Tou-ti-toung-kao* (12 vol.).

Il serait étrange de croire que le génie chinois n'eût produit que le Confucianisme seul. Il est vrai que depuis longtemps ce dernier a triomphé de toutes les autres théories; cependant nous trouvons que même avant Confucius, conjointement avec l'accroissement de sa doctrine, et même quand elle eut pris le dessus, l'esprit chinois s'est jeté dans d'autres systèmes qui, à leur tour, tendaient à gagner de l'influence sur la nation. Les ouvrages de tous ces philosophes, sans excepter même les militaires, ont trouvé place dans le recueil de *Pe-tseu-loui-han* qui vient d'être nommé; nous possédons en outre une édition à part des principaux, au nombre de 12, avec des interprétations et des notes. Cette partie aussi nous offre par conséquent un nombre suffisant d'importants matériaux, d'autant plus que ces philosophes n'ont pas formé école. *Lao-tseu* seul, qui a vécu encore avant Confucius, est honoré en Chine du titre de fondateur de religion, absolument et même dans le sens que nous attachons à ce mot. Cette religion est connue sous le nom de la doctrine des *Tao-se*, nom qui a été pris du premier caractère du livre que l'on dit avoir été composé par Lao-tseu, c'est-à-dire du *Tao-tse-king*. Mais cet ouvrage ne présente toutefois rien de religieux, et à peine peut-on l'attribuer à une époque si reculée. La doctrine des *Tao-se* est cependant devenu le recours et le réceptif de tous les raisonnements non conformes au Confucianisme; il a attiré à lui une série de philosophes, comme Tchouang-tse et autres, a consacré tous les rêves de la fantasia qui admettaient la possibilité d'arriver à l'immortalité ou à la longévité, de s'élever au ciel, etc.; il a également emprunté beaucoup de choses au bouddhisme et a composé à son insu des soteries, ce qui a induit en erreur quelques savants européens, qui prétendent que la doctrine des *Tao-se* tire son origine de l'Inde. Pour nous l'intérêt principal de cette religion consistait en ce qu'elle a absorbé et développé toutes les croyances nationales, consacré ses superstitions, changé les hommes en dieux, peuplé d'esprits le ciel et la terre. Comme les sectateurs de cette doctrine, tout autant que les Confuciens, regardent le livre *I-king* comme appartenant à leur croyance, et comme en effet il offre plus de ressemblance avec la théorie des premiers par ce que c'est essentiellement un ouvrage de pronostication, on pourrait dater son origine d'une époque très-reculée, quoique sa littérature, d'un contenu singulièrement mélangé et incohérent, ait pris naissance plus tard. Tout ceci prouve de quel intérêt peut être l'étude de cette doctrine

qui, en Europe, n'a pas encore trouvé d'elaborateur éminent. A en juger par le catalogue d'ouvrages de la doctrine des Tao-ssé que nous possédons, sa littérature ne le cède aucunement en étendue à celle du bouddhisme, mais nous n'avons pu trouver nullepart dans le commerce d'exemplaire complet de la collection connue sous le nom de *Tao-Tsang*, quoiqu'elle ait été imprimée à Péking du temps de Kang-hi : cela tient à ce que cette religion a trouvé plus de sectateurs dans le midi. Nous n'avons qu'un abrégé ou choix des écrits les plus importants sur la doctrine des Tao-ssé (*Tao-Tsang-tai-ssé*), recueil publié en 28 volumes, d'une impression très serrée. Il nous en manque malheureusement sept volumes, mais peu importants, car les principaux traités, et entre autres, le plus fameux, intitulé *Jun-ki-tai-tien* (2 vol.), qui est un ensemble de toutes les croyances des Tao-ssé, se trouvent chez nous.

La vaste et importante littérature du bouddhisme forme le dernier élément qui soit entré dans la civilisation philosophique et religieuse des Chinois ; elle a eu évidemment une grande influence non seulement sur l'intelligence, mais encore sur la manière d'être de ce peuple, sur sa langue et même en partie sur l'apparition du néo-confucianisme. La littérature bouddhique se compose tant de traductions faites du sanscrit, que d'un grand nombre d'ouvrages originaux ; nous avons déjà eu occasion de parler de la signification des premières. Le bouddhisme n'a pas cessé de se développer dans l'Inde pendant la durée de sa longue existence, c'est-à-dire de produire des ouvrages au nom de Bouddha, et présente par conséquent la plus exacte mesure du développement de la civilisation dans l'Inde même ; tout dans cette civilisation nous porte à croire qu'elle n'est nullement ancienne. Nous ne trouvons nulle autre part peut-être que dans le bouddhisme tant de matériaux positifs sur les anciennes coutumes et mœurs de l'Inde, sur ses antiquités et même sur son histoire et ses institutions. Quoiqu'il en soit, tout nous prouve que le bouddhisme a passé successivement des règles générales aux particularités, des idées triviales et subjectives aux idées les plus abstraites et les plus nébuleuses, jusqu'à ce qu'il soit tombé en définitive dans le mysticisme. Il est hors de doute aussi que pendant ce développement il s'était formé dans son sein, comme cela devait être, différents systèmes qui se transformèrent en écoles, se combattant les uns les autres. Chacune de ces écoles a ses ouvrages à elle, non reconnus par les autres écoles, ou que celles-ci ignorent. Pour ne pas être induit en erreur, il ne faut pas prendre pour guide l'enseignement d'une seule école, et pourtant nous avons déjà vu que les sources tibétaines offrent précisément ce désavantage dont la raison est toute simple ; c'est que le bouddhisme a commencé à se répandre dans le Tibet à une époque où la Chine avait déjà presque cessé ses recherches dans l'Inde, et voici pourquoi le mysticisme qui domine dans le Tibet s'est moins développé en Chine. D'un autre côté on ne trouve les écrits les plus importants du bouddhisme ancien que dans des

versions chinoises, comme les *soutras* du petit Véhicule (*Hinnayana*), les *vinayas* ou règlements d'ascétisme des diverses sectes et enfin les fameux *abhidharma*. Voilà l'intérêt qu'offre pour nous la version chinoise des livres bouddhiques, que l'on a rassemblés dans un recueil sous le nom des *Trois Paniers* (*pitaka*) ou *San-tsang*. Il renferme plus de 1600 traités, plus ou moins étendus. Comme malheureusement l'édition que nous en possédons n'a pas été dans le commerce à la même époque, il y manque un volume, toutefois peu important. Quant aux ouvrages bouddhiques originaux, nous en avons choisi seulement les plus importants, que nous avons même disposés dans un ordre plus systématique, et nous y avons ajouté quelques autres ouvrages qui ne font pas partie de l'édition officielle de livres chinois originaux, connue sous le titre de *Siu-tsang*, c'est-à-dire additions aux *tsangs*. Outre les interprétations servant à l'explication de quelques-uns des livres du *San tsang*, nous possédons tous les dictionnaires, tant philosophiques (*i tsie-king-i*) que de terminologie (*fan-i-ming-i-tai* et *San-tsang-fa-chou*) ; des catalogues de livres avec des revues littéraires, enfin le plus important, les livres d'histoire et de géographie (*Si-ju-ki*).

Nous avons déjà parlé des ouvrages sur le christianisme en langue chinoise. Outre l'Evangile, cette collection se borne toutefois au catéchisme, à de petits traités et à quelques ouvrages originaux des missionnaires catholiques, comme la Réfutation des erreurs bouddhiques et La Vraie origine de toutes choses ; ouvrages qui ont été traduits aussi en langue mandchoue. Mais nous ne trouvons ni la Bible, ni les écrits des pères de l'Eglise, mais il y a l'ouvrage de l'Imitation de Jésus-Christ, attribué à Thomas à Kempis. La signification du christianisme en Chine est un fait qui appartient à l'avenir, et ses saintes vérités y auront certainement un jour un sort plus brillant.

Nous prions nos compatriotes à Péking et les savants de l'Europe occidentale de porter leur attention sur la littérature mahométane en Chine ; ils seront probablement plus heureux que nous dans la découverte de livres musulmans chinois ; pour notre part nous ne pûmes nous procurer que deux petits livres qui nous appartiennent, mais on nous a assuré qu'il en existe un grand nombre ; cela est bien naturel, à en juger d'après la longue existence du mahométisme en Chine, où il est très-répandu, queique les organes officiels semblent ne pas connaître absolument cette religion. On compte à Péking seul plus de 20 mill. familles musulmanes, possédant treize mosquées (*Li-pai-ssé*) ; on rencontre de plus, sur la route de Péking en Mongolie, des villages entièrement musulmans, mais le centre de la direction spirituelle des musulmans dans cette partie de la Chine se trouve à *Lin-tsang-tchou*, dans la province *Chen-tong* où, à ce que l'on prétend, se conservent aussi les planches d'impression pour les ouvrages musulmans en chinois. Mais ce ne sont pas là tous les Musulmans : les fameuses mosquées

à *Hang-Tcheou* et *Yang-tcheou* prouvent qu'il s'en trouve également au sud-ouest, tandis que le véritable noyau de la population musulmane appartient sans aucun doute aux provinces nord-ouest, *Chan-ai* et *Kan-sou*, où ils occupent des séries de villages: en allant de là au sud on les trouve dans la province de *Sie-Tcheou* et enfin même dans celle de *Jou-nan*, située le plus au sud-ouest, et où la popula-

tion mahométane a pris un tel accroissement que dernièrement elle a pu se maintenir longtemps dans un état de révolte contre le gouvernement. Tous les musulmans de la Chine parlent naturellement dès leurs enfance la langue chinoise, quoiqu'ils se disent d'origine arabe; ils portent le costume chinois et ne se rasant même pas la tête.

(La fin incessamment.)

BULLETIN DES SÉANCES DE LA CLASSE.

SÉANCE DU 21 MARS (2 AVRIL) 1856.

M. Vassilovsky présente une notice portant le titre: *Sur le Chima de la Steppe Trans-Volgaïque*, qui, selon le désir de l'auteur, sera publiée dans le Bulletin.

M. le Dr. Wendt soumet à la Classe un article intitulé: *Der Teich Hittin und der obere Gichon*. M. Dorn l'ayant approuvé, la Classe décide de l'insérer au Bulletin.)

M. Brossat présente la traduction française d'une notice de M. Vassiliev sur les ouvrages en langues orientales, qui se trouvent dans la bibliothèque de l'Université de St.-Petersbourg. (Voy. séance du 25 janvier.)

Le même Académicien offre de la part de M. Panl Savéliév pour le Musée asiatique deux empreintes obtenues par le procédé Millin d'une inscription arménienne de Boulgari, précédemment publiée par M. St.-Martin dans le *Nouv. Jour. Asiat.* T. VIII, p. 505 et que M. Brossat lui-même a essayé d'expliquer dans le Bulletin scientifique T. III No. 19. Cette copie intéressante pour la paléographie arménienne est plus lisible qu'aucune copie précédente. M. Brossat demande l'autorisation de publier dans les *Mémoires de la Société d'Archéologie et de Numismatique russe* le travail qu'il se propose de consacrer à cette inscription, comme aussi à une 5^{me} entièrement inédite de la même localité. Accordé.

La Classe, conformément à la décision prise dans sa séance du 7 mars, procède au ballottement de M. A. Nauck, proposé comme Académicien ordinaire à la Chaire de Philologie classique. Au dépouillement du scrutin, le Candidat désigné obtient neuf votes affirmatifs sur dix votants. Cette élection sera soumise à l'approbation du Plénum. (Comp. Bulletin historique-philologique T. XIII No. 15.)

SÉANCE DU 4 (16) AVRIL 1856.

M. Schiefner, en recommandant à l'insertion au Bulletin un article de M. Wiedemann, sous le titre: *Ueber das Wotische in seiner Stellung zum Estnischen*, annonce qu'il se propose d'y joindre quelques chansons votiques, recueillies et publiées par le Candidat Ablikuit, et de les accompagner d'une traduction métrique.

Le même Académicien dirige l'attention de la Classe sur un travail de M. le Professeur Vassiliev, intitulé: *Български. Ето сарматски, асирски и асирски*. Cette matière a déjà antérieurement fourni à l'auteur le sujet d'un article qu'il présente en 1839 à l'Université de Kasan; son séjour prolongé à Péking le mit à même de donner à cette esquisse des plus amples développements, en puisant aux sources tibétaines et chinoises. M. Schiefner a l'intention de publier le travail de M. Vassiliev en langue russe sous forme d'ouvrage séparé et d'en faire une traduction en langue française ou allemande. Accordé et résolu d'insérer au Bulletin l'exposé de M. Schiefner relativement au présent article de M. Vassiliev.

M. Kunik lit et dépose ad acta un article intitulé: *Ueber die von Hrn. Fallmerayer in den Jahren 1831 und 1836 veröffentlichten Aufsätze über die Bearbeitung der byzantinischen Chronographie*.

Le Secrétaire perpétuel donne lecture d'un rapport circonstancié et intéressant de M. Lerch, relativement aux prisonniers de guerre Kourdes à Roslaw. La Classe décide de publier les renseignements fournis par M. Lerch, dès qu'il aura clos et résumé ses recherches sur cette tribu.

M. Anatole Démidoff fait part à l'Académie qu'il a recommandé les noms de MM. Steven et Hartwiss à la Société d'acclimatation de Paris, et qu'il ne tardera pas à transmettre les résultats des décisions prises à ce sujet.

CHRONIQUE DU PERSONNEL.

La Société des sciences de Finlande, dans sa séance du 7 avril (nouveau style), a élu M. Schiefner en qualité de membre ordinaire à la place vacante dans sa section historique-philologique.

ANNONCE BIBLIOGRAPHIQUE.

Mélanges asiatiques tirés du Bulletin historique-philologique de l'Académie Impériale des sciences de St.-Petersbourg. Tome II. 5^{me} livraison. pag. 437 — 547.

Contenu:	pag.
KRANTZOV. Lettre à M. Dorn.	437
VELLIAMOFF. ZENNORF. Lettre à M. Fuss, secrétaire perpétuel.	437
SARILEW. L'indirite Samand-Goldmünzen.	439
KUJIA. Renseignements sur les sources et recherches relatives à la première invasion des Tatares en Russie.	463
Le Cheikh Mouhammad Tantawy. Observations sur la Rhétorique des nations musulmanes, de M. Garcia de Tassy.	466
SCHIEFNER. Ein kleiner Beitrag zur mongolischen Paläographie.	487
DORN. Acquisitions nouvelles.	490
KRANTZOV. Extrait d'une lettre à M. Dorn, datée de Nimetabad, 27 sept. 1855.	492
DORN. Suum cuique.	497
KRANTZOV. Extrait d'une lettre à M. Dorn.	499
SCHIEFNER. Versuch über die Thusch-Sprache oder die khitische Mundart in Thuschrien.	500
KRANTZOV. Extrait d'une lettre à M. Dorn.	503
SCHIEFNER. Sprachliche Bedenken gegen das Mongolenbom der Skythen.	531
Prix: 40 Cop. arg. — 14 Ngr.	

Rectifications.

Page 142 au lieu de: 1843, lisez: 1847 ou 1848.
Page 192 au lieu de: Voigt à Munich, lisez: Joh. Voigt à Königsberg.
Page 239 au lieu de: sur les auteurs, lisez: sur les auteurs byzantins.
Page 235 et 238 au lieu de: Popsanopoulo-Vrêto, lisez: Papsanopoulo-Vrêto.

Ensis le 14 mai 1856.

DES SCIENCES HISTORIQUES, PHILOLOGIQUES ET POLITIQUES

DE

L'ACADÉMIE IMPÉRIALE DES SCIENCES

DE SAINT-PÉTERSBOURG.

Ce Recueil paraît irrégulièrement par feuilles détachées dont vingt-quatre forment un volume. Les abonnés recevront avec le dernier numéro l'enveloppe, le frontispice, la table des matières et le registre alphabétique du volume. Les comptes-rendus annuels de l'Académie entreront dans le corps même du Bulletin; les rapports sur la distribution annuelle des prix Démidoff y sont annexés en guise de supplément. Le prix de souscription, par volume, est de trois roubles argent tant pour la capitale que pour les gouvernements, et de trois thaler de Prusse pour l'étranger.

On s'abonne à St.-Petersbourg chez Eggers et Cie., libraires, commissionnaires de l'Académie, Nevsky-Prospect, No. 4 — 10. Les abonnés des gouvernements sont priés de s'adresser au Comité administratif (Комитетъ Имперіи), Place de la Bourse, avec indication précise de leurs adresses. L'exposition des numéros se fera sans le moindre retard et sans frais de port. Les abonnés de l'étranger s'adresseront, comme par le passé, à M. Léopold Voss, libraire à Leipzig.

SOMMAIRE. MÉMOIRES. 5. Sur le climat de la Steppe Trans-Volgaïenne. VESSÉLOVSKY. NOTES. 8. Notices sur les ouvrages en langues de l'Asie orientale, qui se trouvent dans la Bibliothèque de l'Université de Saint-Petersbourg. (Fin.) WASSILIEV. 9. Sur la langue Wote dans les rapports avec l'Estonien. WIEDERMANN.

MÉMOIRES.

5. SUR LE CLIMAT DE LA STEPPE TRANS-VOLGAÏENNE; PAR C. VESSÉLOVSKY. (Lu le 21 mars 1856.)

De tous les pays du continent Européen, la steppe qui s'étend au-delà du Volga présente le climat le plus excessif; le type d'un climat continental y est plus prononcé que partout ailleurs dans la Russie d'Europe. — C'est par cette raison que ce vaste pays offre sous le rapport climatologique un intérêt tout particulier. Mais jusqu'à présent nous manquons de bonnes observations météorologiques, qui eussent fourni des points de comparaison bien établis. Il est vrai que des observations régulières se font depuis nombre d'années à Astrakhan, à Orenbourg, à Saratov; mais elles n'ont pas été encore publiées ni en entier, ni même sous forme de résumés, et par conséquent leur discussion n'est encore pas possible. J'ai donc cru utile de profiter des observations faites par M. Bönicke, à la ferme-école du sud-est, pour tirer quelques déductions sur les particularités du climat de la steppe, au milieu de laquelle se trouve cet établissement.

Adoptant en principe que la connaissance exacte d'un climat est d'une grande importance pour les progrès de l'agriculture, le Département de l'Economie Rurale du Ministère des Domaines de l'Empire a établi des stations météoro-

logiques dans la plupart des fermes-écoles et des écoles d'horticulture de son ressort, disséminées dans toutes les parties de la Russie. A cet effet ces établissements ont été munis de bons instruments météorologiques et d'instructions convenables; les registres mensuels viennent après l'expiration de chaque mois se concentrer dans la Section de Statistique du dit Département, qui est chargée de la direction de tout ce système d'observations, de l'examen des registres envoyés et de leur calcul.

Au nombre de ces établissements se trouve la ferme-école dite du sud-est, située dans le gouvernement de Samara, approximativement sous le 51°35' de latitude et sous le 44°30' de longitude à l'est de Paris; l'élevation au-dessus de l'Océan est tout à fait insignifiante. Les observations y ont été faites avec beaucoup de soins par M. Bönicke, directeur de cette ferme-école, et embrassent une période de 7 années, de 1848 à 1854 inclusivement. Les instruments qui ont servi aux observations pendant les années 1848, 1849 et 1850 et le mois de janvier de 1851, étaient un maximum et un minimum thermomètres de Müller, mécanicien à St.-Petersbourg. Depuis 1851 on s'est servi des instruments, sortis des ateliers de M. Krause, mécanicien de l'Observatoire Physique Central, savoir: 1) de trois thermomètres de Réaumur, dont un à minimum, un pour les observations de la température de l'air à l'ombre, et un à boule noire; 2) d'un pluviomètre et 3) d'une girouette, munie d'un cadran, sur lequel une aiguille marque la direction du vent.

Les thermomètres sont établis sur une élévation de 7 pieds anglais au-dessus du sol — le thermomètre à minimum et le thermomètre ordinaire — sur la face du nord de la maison, et le thermomètre à boule noire sur la face du sud. Après que les thermomètres de M. Krause étaient arrivés à la ferme-école, on les a soigneusement comparés à ceux de Müller, qui ont servi jusque-là, et on a trouvé que leurs indications étaient parfaitement identiques.

Les calculs que j'ai faits d'après les registres originaux de M. Bönicke ont fourni des moyennes, qui m'ont paru présenter assez d'intérêt pour devenir l'objet de la présente communication.

Il est inutile de rappeler que toutes les moyennes mensuelles se rapportent au mois du Calendrier Grégorien.

Températures moyennes de l'air à l'ombre.

	1858		1859		1860		1861			
	moyennes des maxima	moyennes des minima	moyennes des maxima	moyennes des minima	moyennes des maxima	moyennes des minima	moyennes des minima	6 h. du matin	2 h. après- midi	6 h. du soir
Janvier	—	—	— 7,85	— 13,94	— 13,58	— 19,31	— 16,83	—	— 11,13	—
Février	— 6,31	— 16,38	— 4,12	— 11,00	— 4,93	— 11,60	— 15,78	— 13,53	— 7,96	— 10,46
Mars	— 0,13	— 9,97	— 2,08	— 8,00	— 1,74	— 9,29	— 13,18	— 10,50	— 5,18	— 8,89
Avril	14,06	1,96	4,17	— 3,40	4,02	3,83	— 3,57	— 0,80	4,52	2,38
Mai	15,27	1,37	14,30	3,45	16,24	4,68	7,27	11,63	17,79	10 h. du soir
Juin	23,02	10,22	19,28	8,22	21,45	9,85	10,03	11,67	18,70	12,27
Juillet	28,47	18,39	25,00	11,94	23,56	12,71	11,33	16,16	21,05	12,27
Août	21,63	11,44	22,41	9,68	23,32	9,98	8,69	15,06	21,16	11,08
Septembre	16,52	6,65	13,12	4,70	18,20	5,62	6,73	10,12	19,93	9,45
Octobre	8,19	1,58	10,46	1,18	5,44	—	1,00	5,31	9,48	5,68
Novembre	1,33	— 4,60	1,39	— 3,46	2,33	1,67	2,57	— 1,82	4,32	0,22
Décembre	— 9,89	— 13,93	— 7,72	— 12,00	— 4,19	— 10,33	— 6,77	— 4,72	— 3,45	— 3,32

	1852				1853				1854			
	moyennes des minima	6 h. du matin	2 h. après- midi	10 h. du soir	moyennes des minima	6 h. du matin	2 h. après- midi	10 h. du soir	moyennes des minima	6 h. du matin	2 h. après- midi	10 h. du soir
Janvier	— 12,13	— 11,30	— 8,03	— 9,32	— 10,56	— 7,74	— 4,76	— 7,43	— 15,50	— 14,80	— 10,20	— 12,30
Février	— 11,64	— 10,07	— 6,01	— 8,81	— 12,48	— 10,59	— 4,62	— 8,93	— 12,20	— 10,90	— 7,20	— 9,30
Mars	— 10,29	— 8,06	0,18	— 8,24	— 6,77	— 5,35	— 0,63	— 3,72	— 9,16	— 8,08	— 3,52	— 6,68
Avril	— 2,55	— 1,63	5,60	0,96	— 0,38	— 0,15	7,77	2,70	— 4,83	— 2,72	2,75	— 0,35
Mai	5,03	8,12	13,15	9,21	5,37	7,64	16,40	9,56	6,87	9,65	10,94	10,95
Juin	8,53	14,33	21,35	14,38	8,10	11,38	18,98	11,50	9,50	12,87	20,27	12,48
Juillet	9,68	14,01	19,45	13,06	11,67	16,50	21,45	14,35	12,32	16,00	20,69	14,69
Août	9,84	13,42	22,80	13,63	11,24	14,33	22,16	14,64	9,90	13,02	20,84	13,02
Septembre ..	6,42	10,13	16,33	9,50	4,25	6,72	12,35	7,68	6,47	8,12	13,07	8,58
Octobre	— 0,34	2,37	8,35	2,97	1,68	3,43	9,85	4,74	0,37	1,26	11,35	4,29
Novembre ..	— 5,35	— 3,10	— 1,08	— 3,32	— 4,55	— 3,83	— 0,94	— 3,58	— 1,67	— 0,92	3,33	0,52
Décembre ..	— 6,53	— 5,17	— 3,11	— 4,74	— 10,55	— 9,50	— 6,63	— 7,97	— 4,03	— 2,78	— 0,72	— 2,21

Pour avoir les températures moyennes approximativement exactes, j'ai calculé pour les années 1848, 1849, 1850 et pour le mois de janvier de l'année 1851, les moyennes des maxima et minima moyens, d'après la méthode indiquée par M. Kämtz (*Vorlesungen über Meteorologie*, Halle, 1840, pag. 29); pour les mois de février, mars et avril de l'année 1851

— d'après la formule $T = \frac{1}{4} (\text{minima} + VI + II + VI_i)$, et corrigé d'après les observations horaires de Kasan; enfin de mai 1851 à décembre 1851 les températures moyennes ont été calculées d'après la formule $T = \frac{1}{4} (VI + II + X)$ et corrigées d'après Kasan. Les valeurs ainsi obtenues sont données dans le tableau suivant:

Veritables températures moyennes (approximatives), corrigées d'après les observations
horaires de Kasan.

	Janvier	Février	Mars	Avril	Mai	Juin	Juillet	Août	Septembre	Octobre	Novembre	Décembre
1818	—	— 11,39	— 3,20	7,34	7,86	16,02	23,03	13,93	10,92	4,33	— 1,66	— 11,83
1819	— 10,85	— 7,73	— 3,19	— 0,94	8,44	13,23	17,97	15,20	8,33	3,30	— 1,06	— 9,77
1850	— 16,42	— 8,43	— 3,70	3,92	9,90	13,10	17,72	15,00	11,07	1,90	0,31	— 7,23
1851	— 14,40	— 11,97	— 9,36	0,71	14,75	13,12	16,93	17,34	13,24	6,77	0,91	— 3,91
1852	— 9,67	— 8,30	— 3,33	1,89	11,27	13,90	15,74	16,89	12,03	4,51	— 2,63	— 4,43
1853	— 6,77	— 8,14	— 3,19	3,51	11,43	14,16	17,66	17,38	9,02	5,86	— 2,96	— 8,09
1854	— 12,38	— 9,19	— 6,05	— 0,10	13,77	15,42	17,36	15,90	9,96	5,58	0,92	— 1,99
Moyennes ..	— 11,73	— 9,35	— 5,43	2,36	11,07	13,04	18,06	16,36	10,65	4,92	— 0,87	— 6,78

Ces moyennes mensuelles donnent pour la température de l'année 3,69

de l'hiver — 9,28

du printemps 2,67

de l'été 16,19

de l'automne 4,90

Différence entre l'hiver et l'été 25,77.

Ainsi d'après la température moyenne de l'année, la ferme-école se trouve être presque sur la même ligne isotherme que Dorpat, qui est de 7° lat. plus au nord, et en Suède il faut remonter jusqu'au 60½° de latitude (Faloun), pour retrouver la même température annuelle.

Si pour juger qu'un climat est plus ou moins continental nous prenons la différence que présentent les températures moyennes de l'été et de l'hiver, nous ne trouvons rien de surprenant que le chiffre de cette différence d'après les observations de la ferme-école n'a rien qui l'approche dans toute l'Europe; mais ce qui est remarquable, c'est que même dans la Russie d'Europe, jusqu'au mont Ourals, il n'y pas d'endroit où la différence de la température moyenne de l'hiver et de l'été atteigne ce chiffre¹⁾.

Cela revient à dire que les conditions topographiques des steppes, leur déboisement, le manque d'eau et l'uniformité du terrain qui les livrent sans merci à tous les vents, tendent à rendre les variations de température encore plus grandes, qu'elles n'auraient été par l'effet seul de la position continentale du pays.

Quand on se rappelle que presque sous la latitude de la ferme-école du sud-est on a en Europe²⁾:

	Température moyenne R.		
	de l'année	de l'hiver	de l'été
Londres (51°31' lat.)	7,3	3,4	13,7
Göttingue (51°32' lat.)	7,3	0,5	11,1
Dresde (51°3' lat.)	6,8	— 0,3	13,8

1) Wessolowsky, Tabellen über mittlere Temperaturen im Russischen Reich, dans Beiträge zur Kenntnis des Russ. Reiches, von Daer und Helmersen. XVIII, 234.

2) A. Humboldt, Mélanges de Géologie et de Physique générale. Paris 1854, t. 346.

on a alors des termes de comparaison bien tranchés pour se faire une idée sur le contraste que présente le climat excessif ou continental des steppes avec le climat des îles et des côtes occidentales.

Les moyennes des minima et des maxima moyens calculées pour les 7 années, sont comme suit:

	Moyennes des minima moyens	Moyennes des maxima moyens	Différences Variation diurne
Janvier	— 14,72	— 9,31	5,41
Février	— 13,01	— 8,88	7,13
Mars	— 8,95	— 4,87	7,08
Avril	— 1,61	6,13	7,74
Mai	4,80	16,19	11,60
Juin	9,21	20,44	11,23
Juillet	12,63	22,81	10,18
Août	10,11	22,00	11,89
Septembre	5,83	15,67	9,84
Octobre	0,60	9,07	8,47
Novembre	— 3,41	1,33	4,99
Décembre	— 9,19	— 5,10	4,09
L'année	— 0,64	7,66	8,30

En examinant la variation diurne de température pour chaque mois individuellement, nous voyons que dans les mois d'été elle est plus que double de celle des mois d'hiver³⁾. Le défaut de continuité dans la marche croissante

3) Le même rapport existe entre la longueur des jours de l'été et de l'hiver. Cette analogie, qui se voit aussi dans les observations de Bruxelles, a suggéré à M. Quételet la supposition que la variation diurne de température est proportionnelle à la longueur des jours. V. Annales de l'Observatoire Royal de Bruxelles, IV, 23. La même idée

des chiffres représentant cette variation, depuis l'hiver jusqu'au milieu de l'été, ne doit être attribué qu'à l'insuffisance de la période de 7 années d'observation.

Pour établir la comparaison, j'ai calculé la différence des

minima et maxima moyens pour différents endroits en Russie, et de plus, pour éliminer l'effet des causes accidentelles, j'ai pris à cet effet pour tous les endroits une période des mêmes années, 1814 — 1852.

Latitude N.	Longitude à l'est de Paris		Variation diurne de température.					
			Différences entre les minima et les maxima moyens.					
			Année	Hiver	Printemps	Été	Automne	
59°36'	27°38'	St.-Petersbourg.....	5,1	4,2	6,2	6,0	4,0	9 années d'observations horaires, 1844 — 52.
54 15	28 33	Gorki, Gov. de Mohilev.....	6,0	3,5	6,9	8,1	3,5	9 années, 1844 — 52. Minima et 2 h. après-midi.
48 35	37 0	Lougan.....	7,4	4,5	7,5	10,1	7,4	9 années, 1844 — 52. Minima et 2 h. après-midi.
59 45	37 39	Bogoslavsk.....	7,3	6,3	9,3	8,0	5,6	9 années, 1844 — 52. Minima et 2 h. après-midi.
56 48	58 15	Cathérinenbourg.....	7,5	6,5	8,9	8,6	6,6	9 années, 1844 — 52. Observations horaires.
55 8	57 8	Zlatoust.....	8,1	6,4	9,8	9,3	6,8	9 années, 1844 — 52. Minima et 2 h. après-midi.
51 5	44 30	Ferme-école du sud-est.....	8,3	5,5	8,8	11,1	7,5	7 années, 1848 — 54.

Cette comparaison fait voir que partout dans la Russie d'Europe, les différences entre les maxima et les minima de température pour la période annuelle sont moindres que dans la Steppe Trans-Volgaïenne; même les stations qui sont situées plus à l'est, comme Bogoslavsk, Cathérinenbourg et Zlatoust, et par conséquent plus au fond du continent, le cèdent à la steppe. En examinant les saisons isolément, nous voyons que pour l'hiver et le printemps les chiffres de la ferme-école, plus forte que dans les trois premières stations, situées plus à l'ouest, sont moindres que dans les trois autres stations plus orientales: dans ces deux saisons les stations se rangent donc presque exactement d'après l'ordre de leur position en longitude; quand à l'été et l'automne, nous voyons cet ordre inversé par la raison que la ferme-école et Lougan, deux stations situées au milieu des steppes, l'emportent pour la différence des minima et des maxima sur les stations plus orientales. Ainsi c'est principalement dans la saison chaude de l'année, sous l'effet d'un soleil brûlant, dont l'ardeur n'est tempérée ni par la végétation forestière, ni par des cours d'eaux, que le caractère du climat continental des steppes devient tellement prononcé, qu'il l'emporte sur les pays situés même plus au fond du continent.

Les moyennes que nous avons déduites pour la variation diurne de température, cachent à nos yeux, comme toutes moyennes, les extrêmes qui atteignent dans les steppes des dimensions extraordinaires. Ainsi il n'est pas rare de voir dans les registres de M. Bönnicke, que dans un même jour la température varie de la nuit au jour de 14, 15, 16, et jusqu'à 20°; le 1 (13) août 1853 le minimum thermomètre marquait la nuit 12°; et le jour, à 2 heures de l'après-midi on avait 33° (à l'ombre); ce qui fait une différence de 21°. Il est aisé de concevoir ce que doivent souffrir de ces changements aussi brusques les gens venus des autres contrées et qui ont beaucoup de peine à se faire à ces variations extrêmes. Chacun d'eux peut répéter ce que Jacob disait à Laban, en Mésopotamie: *De jour le hôte me consumait, et de nuit la gelée* *).

Comme les plus basses températures à la ferme-école ont été observées au moyen d'un minimum thermomètre, et les plus grandes températures de 1818 à 1851 à l'aide d'un maximum thermomètre, et de 1851 à 1854 à 2 h. de l'après-midi, époque où l'on a ordinairement la plus grande chaleur, les données suivantes peuvent être regardées comme assez exactes:

	1818		1819		1820		1821		1822		1823		1824		1825	
	max.	min.	max.	min.	max.	min.	max.	min.	max.	min.	max.	min.	max.	min.	max.	min.
Janvier	lat.	lat.	lat.	lat.	lat.	lat.	lat.	lat.	lat.	lat.	lat.	lat.	lat.	lat.	lat.	lat.
Février	28	3,5	11	-15,0	21	2,0	19	-18,5	12	2,3	3	-23,0	20	1,5	6	-23,0
Mars	4	4,0	26	-6,0	8	2,0	2	-14,0	4	3,0	19	-18,0	21	3,0	3	-22,5
Avril	24	20,5	2	-4,5	30	21,0	5	-21,0	27	16,0	10	-12,0	30	15,5	15	-13,5
Mai	23	23,5	12	-3,0	12	19,0	9	-2,0	23	23,0	11	-1,0	29	27,0	14	1,0
Juin	15	28,5	2	4,0	15	28,0	9	3,5	20	30,0	3	2,0	19	28,0	4	5,0
Juillet	30	31,0	4	16,0	13	30,0	31	4,0	22	29,0	8	6,5	28	28,5	18	8,0
Août	3	30,0	29	5,0	22	27,0	25	5,0	27	30,0	19	6,5	6	28,5	24	8,0
Septemb.	2	28,0	29	1,5	12	21,0	26	-4,0	1	28,0	26	4,0	1	21,0	30	1,5
Octobre	30	12,0	32	5,0	10	18,0	30	-7,0	12	16,0	29	-10,0	1	19,0	29	-5,0
Novemb.	2	11,0	19	-16,5	6	8,0	22	-8,0	4	6,0	21	-8,5	5	10,0	27	-7,5
Décemb.	5	4,0	23	-27,5	17	0,0	3	-20,5	21	3,0	12	-24,0	23	2,0	12	-18,5
	31,0	-27,5	30,0	-26,5	30,0	-31,5	28,5	-23,0	30,0	-25,0	33,0	-24,0	28,0	-28,0		

a été émise par M. Lamont: *Darstellung der Temperaturverhältnisse an der Oberfläche der Erde*, dans les *Memoires de l'Académie de Munich*.

4) Genève, XXXI, 40

Ce tableau fait voir que les gelées de plus de -24° R. non seulement ne sont pas une rareté; mais que, du nombre de ces 7 années il n'y a pas une seule où le froid n'ait dépassé ce chiffre. Le plus grand froid dans ces années a été de $-31,5^{\circ}$ R. ¹⁾; et la plus grande chaleur à l'ombre de $33,0^{\circ}$; ainsi les variations de température embrassent $64,5^{\circ}$ de l'échelle thermométrique, quand on ne considère que la chaleur à l'ombre. En prenant pour comparaison la chaleur au soleil, nous voyons dans les registres de M. Bönicke qu'elle a été la plus forte le 31 juillet 1853, où le thermomètre à boule noire marquait $42,5$. La différence de cette température avec la plus grande froid observé le 24 janvier 1850, est de 74° de l'échelle octogésimale.

Les chaleurs qui règnent au milieu de l'été dans la Steppe du Volga ne peuvent être comparées en quelque sorte qu'à ceux que l'on observe par exemple en Égypte, où, d'après les observations de Coutelle, le maximum de température au Caire n'a jamais dépassé 32° R., et à Philae $34,5^{\circ}$ R. A Madras la plus grande chaleur qui a été observé est de $32,0^{\circ}$ R., et à la Guadeloupe $30,7^{\circ}$ R. ²⁾.

En même temps les froids de l'hiver dans la steppe sont tels, que le mois de janvier, qui d'après les observations de la ferme-école a une température moyenne de $-11,7^{\circ}$, est tout aussi froid qu'à Arkhangel ($-11,4^{\circ}$), qui se trouve de presque 13 degrés et $\frac{1}{2}$ de latitude plus rapproché du pôle.

En prenant d'après le tableau précédent la moyenne des extrêmes des 7 années, nous avons

	maxima	minima	différences
Janvier	0,9	-26,2	25,3
Février	1,8	-21,1	22,9
Mars	4,1	-17,8	21,9
Avril	16,6	-12,8	29,4
Mai	24,5	- 0,7	25,2
Juin	28,2	3,1	25,1
Juillet	28,4	7,6	20,8
Août	28,9	5,5	23,4

5) Ce froid est certainement effroyable, eu égard à la latitude de l'endroit; mais il n'est pas très extraordinaire. On n'a pas une série assez longue d'observations pour juger si ce phénomène se reproduit assez souvent; nous trouvons cependant des exemples de froid semblable aussi dans le temps passé: en 1803, M. le docteur Meyer, correspondant de l'Académie des Sciences de St.-Petersbourg, écrivait de Saratov, qu'à Pensa, qui n'est qu'à une distance de 200 verstes au nord de Saratov, le froid était tel, que d'après les observations de M. Kropotou, le 13 janvier, le thermomètre marquait jusqu'à -44° (probablement centésimales); et que le mercure est tombé jusque dans la boue. Le glacier qui dans le Volga à Saratov s'attaitait ordinairement qu'à épaisseur de 21 à $24\frac{1}{2}$ pouces angl., était au mois de février de cette année épaisse de $33\frac{1}{2}$ pouces. L'huile de chanvre s'est gelée alors dans les tonneaux, et dans les cabarets l'eau de vie ordinaire se couvrait d'une couche de glace: deux choses qu'on n'a jamais vues ici. La plupart des arbres fruitiers avaient péri jusqu'à la racine. H. Storch, *Russland unter Alexander dem Ersten*, III, 163.

6) Kämtz, *Lehrb. d. Meteorologie*, II, 45.

	maxima	minima	différences
Septembre	24,5	- 0,4	24,9
Octobre	17,5	- 7,6	25,1
Novembre	7,7	-11,8	19,5
Décembre	2,0	-20,5	18,5

Nous avons là les limites moyennes entre lesquelles les extrêmes de température à l'ombre varient dans l'espace de chaque mois.

Il faudrait encore augmenter ces différences de 4° à 5° de chaleur solaire, pour avoir les termes moyens de variations de chaleur, auxquelles sont exposées les plantes en plein air.

Une des conséquences de ces variations extrêmes sont les gelées tardives au printemps et prématurées en automne, qui ne laissent à la végétation qu'un intervalle d'une trop courte durée, comparativement à ce que présentent sous la même latitude d'autres pays plus à l'ouest. D'après les observations de la ferme-école on a:

Vieux style.			
Dernière gelée au printemps	Première gelée en automne	Nombre de jours entre les deux dates	
1848 11 mai	24 septembre	136	
1849 18 mai	13 septembre	118	
1850 17 mai	7 septembre	113	
1851 1 mai	20 septembre	143	
1852 2 juin	25 août	84	
1853 17 avril	31 août	136	
1854 18 avril	28 septembre	163	
Moyennes	8 mai 12 septembre	127	

Ainsi, dans les steppes, sous la latitude de Dresde et de Göttingue, on ne peut guère compter en moyenne que sur 127 journées consécutives libres de gelée. Ceci est le probable; et quant au possible, nous voyons par ce tableau, que la gelée la plus tardive au printemps dans l'espace de 7 années a été le 2 juin (en 1852), et la gelée la plus prématurée en automne a été le 25 août (la même année); ce qui restreint la durée de temps, pendant lequel l'agriculteur n'a pas à craindre de gelée, — à 84 jours.

La durée de l'hiver et le retard qu'amènent les froids du printemps dans le développement de la végétation exercent sur l'économie rurale une grande influence en cela, que la durée de temps pendant lequel le bétail peut trouver une nourriture suffisante dans les pâturages est comparativement restreinte. D'après les compte-rendus de la ferme-école, le gros bétail était conduit aux pâturages:

Vieux style			
en 1847 du 7 avril au 7 novembre	pendant 214 jours		
• 1848 • 24 mars • 26 octobre	• 216 •		
• 1849 • 8 avril • 11 novembre	• 217 •		
• 1850 • 8 avril • 25 octobre	• 200 •		
• 1851 • 12 avril • 9 novembre	• 211 •		
• 1852 • 14 avril • 14 octobre	• 183 •		
• 1853 • 6 avril • 28 octobre	• 205 •		

Moyennes du 7 avril au 30 octobre pendant 206 jours.

Ainsi le climat rend nécessaires des approvisionnements qui puissent suffire à la nourriture du bétail pendant près de 160 jours, pendant lesquels il est privé de pâturages.

M. Bönicke a encore noté les indications d'un thermomètre à boule noire, qui se trouvait constamment exposé au soleil. On n'ignore pas les difficultés qui se rattachent à ces sortes d'observations. M. Kämtz *) a fait la remarque, que quoiqu'il puisse paraître très facile d'exposer un thermomètre au soleil et de le noter en même temps qu'un autre thermomètre qui se trouverait au soleil; mais que l'on fasse une fois l'expérience de mettre sur un même mur, éclairé par le soleil, plusieurs thermomètres à des distances différentes du mur, et on ne tardera pas à se convaincre par les grandes différences qu'offriraient les indications des instruments, que les résultats des observations du thermomètre à boule noire, faites dans les différents endroits dans de diverses conditions d'exposition, peuvent être difficilement comparés entr'eux. Le seul moyen serait d'observer au moyen du photomètre de Leslie, ou encore mieux du héliothermètre de Saussure, auquel Herschel a donné une forme plus commode, dans son actinomètre; mais si l'on veut obtenir au moyen de ces ap-

pareils des données comparables, ils doivent nécessairement être immédiatement comparés entr'eux; et de plus ce sont toutefois plutôt des expériences longues et délicates que des observations *).

Sans vouloir donc attribuer aux résultats des observations de Bönicke sur le thermomètre à boule noire la valeur de données rigoureuses pour la climatologie comparée, on peut dire néanmoins que comme l'exposition du thermomètre, qui a servi aux observations pendant toute la période des quatre années (1851 — 1854), a été invariablement la même, les moyennes contenues dans le tableau suivant peuvent avoir de l'intérêt. — Je dois remarquer préalablement que les indications du thermomètre à boule noire ont été noté dans les registres de M. Bönicke tous les jours, que le temps fût plus ou moins clair ou couvert. Les moyennes ont été calculé en prenant toutes ces observations. — Comme à 6 h. du matin le soleil ne paraît pas à l'horizon des premiers jours d'avril, on n'a calculé la température de l'air à l'ombre que pour les jours, auxquels on avait des observations avec le thermomètre à boule noire.

	1851				1852				1853				1854			
	6 h. du matin		2 h. après-midi		6 h. du matin		2 h. après-midi		6 h. du matin		2 h. après-midi		6 h. du matin		2 h. après-midi	
	au soleil	à l'ombre	au soleil	à l'ombre	au soleil	à l'ombre	au soleil	à l'ombre	au soleil	à l'ombre	au soleil	à l'ombre	au soleil	à l'ombre	au soleil	à l'ombre
Janvier ..	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—
Février ..	—	—	1.23	7.96	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—
Mars	—	—	2.86	5.18	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—
Avril	0.77	-0.08	13.35	4.32	1.32	1.20	7.80	3.60	0.22	-0.13	14.10	7.77	-1.04	-2.24	7.10	2.75
Mai	15.37	11.63	23.70	17.79	12.47	8.42	19.13	15.15	10.06	7.61	23.66	16.40	11.30	9.65	24.27	19.98
Juin	20.30	14.67	23.92	18.70	21.50	14.33	27.67	21.38	14.63	11.38	25.97	18.98	15.30	12.87	22.82	20.27
Juillet ..	19.05	16.16	26.34	21.05	19.60	14.01	25.26	19.45	19.85	16.30	29.00	24.15	18.38	16.00	25.56	20.69
Août	19.37	15.66	26.98	21.16	18.21	13.12	30.30	22.80	18.34	14.33	30.29	22.16	15.13	13.02	23.21	20.84
Septembre	11.43	10.12	21.08	19.93	12.37	10.13	21.97	16.33	8.38	6.72	15.83	12.35	9.27	8.12	15.90	13.07
Octobre ..	—	—	11.33	9.48	—	—	11.08	8.35	—	—	13.33	9.83	—	—	17.97	11.35
Novembre	—	—	8.70	4.52	—	—	0.77	-1.08	—	—	0.87	-0.98	—	—	8.08	3.33
Décembre	—	—	-1.84	-3.43	—	—	-2.39	-3.11	—	—	-3.61	-6.63	—	—	-0.21	-0.72

Moyennes des 4 années, 1851 — 1854.

	6 h. du matin			2 h. après-midi		
	au soleil	à l'ombre	Différences	au soleil	à l'ombre	Différences
Janvier	—	—	—	-4.99	-7.66	2.67
Février	—	—	—	-1.81	-6.43	4.64
Mars	—	—	—	2.39	-2.29	4.88
Avril	0.32	-0.32	0.64	11.21	3.16	6.05
Mai	12.35	9.33	3.02	23.10	17.40	5.70
Juin	17.93	13.31	4.62	25.10	19.83	5.27
Juillet	19.30	13.67	5.63	25.77	20.66	5.11
Août	17.76	14.16	3.60	27.70	21.73	5.96
Septembre ..	10.36	8.77	1.59	19.15	15.47	3.68
Octobre	—	—	—	13.48	9.76	3.72
Novembre ..	—	—	—	3.86	1.45	2.41
Décembre ..	—	—	—	-2.51	-3.47	0.96
L'Année	—	—	—	—	—	4.29

Nombre de jours clairs, nuageux et couverts.

Moyennes de 7 années, 1848 — 1854.

	Jours clairs			Jours nuageux			Jours couverts		
	Jours clairs	Jours nuageux	Jours couverts	Jours clairs	Jours nuageux	Jours couverts	Jours clairs	Jours nuageux	Jours couverts
Janvier...	13.0	1.0	17.0	Octobre..	14.7	5.9	10.4		
Février...	10.2	2.0	13.8	Novembre	7.8	4.2	18.0		
Mars	14.8	2.2	14.0	Décembre	8.1	1.4	21.3		
Avril	15.5	3.6	10.9	L'Année.	136.8	71.3	136.9		
Mai	14.6	10.4	6.0	Hiver ...	31.6	4.4	34.0		
Juin	14.2	11.1	4.7	Printemps	44.9	16.3	30.9		
Juillet	13.1	11.3	6.6	Été	48.4	31.0	13.6		
Août	18.1	8.6	4.3	Automne	34.9	19.7	36.4		
Septembre	12.1	9.6	8.0						

*) V. par exemple, les recherches intéressantes de M. Quetelet dans les *Annales de l'Observatoire Royal de Bruxelles*, IV, 4 — 19.

7) *Archiv für die Naturkunde Liv-, Est- und Kurlands* I, 330.

Fréquence des différents vents.

1848.

	N	NE	E	SE	S	SO	O	NO	Calmes
Janvier ..	6	28	4	—	—	—	—	—	—
Février ..	—	—	32	13	5	6	—	—	—
Mars	—	14	10	28	1	2	2	5	—
Avril	—	4	14	12	4	14	8	4	—
Mai	—	10	—	10	2	16	12	12	—
Juin	6	10	—	—	—	16	6	22	—
Juillet ...	—	2	4	4	10	32	4	4	—
Août	—	—	4	16	6	10	7	12	—
Septemb. .	2	7	5	21	6	6	7	6	—
Octobre .	24	4	10	4	6	4	—	10	—
Novemb. .	—	9	—	7	12	26	6	—	—
Décemb. .	18	12	4	10	2	6	6	4	—
Sommes.	63	100	87	123	34	138	58	81	—

1849.

Janvier ..	20	6	15	12	—	18	9	10	3
Février ..	—	6	24	13	6	24	5	3	3
Mars	15	8	21	6	—	37	4	—	2
Avril	13	12	12	18	9	18	—	8	—
Mai	8	31	37	4	3	10	5	6	3
Juin	10	6	15	3	9	6	13	32	6
Juillet ...	3	45	15	4	—	4	—	22	—
Août	7	13	21	1	9	—	6	34	2
Septemb. .	6	18	9	9	3	13	17	15	—
Octobre .	3	9	3	—	10	15	9	44	—
Novemb. .	—	2	3	20	12	26	6	15	—
Décemb. .	7	27	9	8	5	33	6	3	—
Sommes.	88	183	164	93	66	204	80	192	19

1850.

Janvier ..	7	24	27	6	13	11	3	—	—
Février ..	19	6	6	4	13	19	3	1	11
Mars	15	13	19	14	9	19	1	1	2
Avril	22	23	9	6	8	10	2	4	4
Mai	9	13	15	—	3	17	4	23	9
Juin	6	31	9	—	4	—	6	28	6
Juillet ...	1	11	12	—	6	1	4	42	16
Août	9	13	1	2	2	10	3	13	40
Septemb. .	15	14	17	—	24	13	—	—	7
Octobre .	8	8	37	15	19	6	—	—	7
Novemb. .	15	3	4	4	6	27	16	14	1
Décemb. .	3	3	5	5	11	42	2	22	—
Sommes.	129	164	161	56	120	175	44	150	96

1851.

Janvier ..	8	9	27	—	3	11	13	22	—
Février ..	23	4	3	10	1	27	3	13	—
Mars	5	10	8	14	3	29	5	10	—
Avril	9	11	40	5	3	9	4	9	—
Mai	8	19	17	6	9	16	4	14	—
Juin	5	3	11	5	7	12	11	12	24
Juillet ...	1	10	6	—	—	9	7	18	42
Août	3	20	9	1	—	6	5	13	36
Septemb. .	1	22	11	—	—	—	—	20	39
Octobre .	2	1	3	—	4	17	11	37	18
Novemb. .	4	9	10	14	4	9	—	15	25
Décemb. .	3	2	5	—	3	12	26	16	24
Sommes.	74	120	150	55	37	137	89	208	208

1852.

	N	NE	E	SE	S	SO	O	NO	Calmes
Janvier ..	15	13	3	6	20	13	—	15	8
Février ..	8	13	16	15	11	16	—	5	3
Mars	3	20	5	10	4	13	4	17	6
Avril	1	13	7	9	2	16	6	27	10
Mai	1	4	4	9	4	12	10	26	23
Juin	8	12	6	6	11	7	11	29	—
Juillet ...	1	10	—	5	2	12	8	29	36
Août	1	16	25	8	2	1	2	9	29
Septemb. .	11	14	7	2	2	—	3	7	44
Octobre .	10	5	2	9	3	14	8	15	27
Novemb. .	5	16	9	27	18	—	—	15	—
Décemb. .	20	3	—	—	14	13	—	18	23
Sommes.	73	144	90	106	88	125	48	179	213

1853.

Janvier ..	7	5	7	13	21	7	2	12	19
Février ..	3	13	6	11	13	18	1	2	15
Mars	9	9	2	14	28	13	4	6	10
Avril	3	5	30	11	11	5	4	11	10
Mai	8	6	3	5	10	11	14	10	17
Juin	4	10	11	—	5	12	13	8	27
Juillet ...	3	2	3	3	4	—	19	36	29
Août	15	1	17	3	8	6	9	21	11
Septemb. .	2	—	3	2	8	21	21	25	8
Octobre .	—	8	4	5	7	26	8	10	25
Novemb. .	—	8	16	24	4	7	2	14	11
Décemb. .	5	8	1	4	8	13	8	20	26
Sommes.	59	75	103	97	125	141	106	182	208

1854.

Janvier ..	8	14	23	7	12	13	1	—	13
Février ..	14	3	5	2	14	8	3	28	10
Mars	1	6	23	9	11	15	10	3	14
Avril	6	1	2	5	10	24	14	14	14
Mai	5	12	3	30	14	—	5	4	20
Juin	10	5	9	11	9	13	10	3	18
Juillet ...	8	12	4	4	13	17	—	14	21
Août	11	10	8	12	9	6	5	33	9
Septemb. .	17	1	2	7	8	29	13	11	18
Octobre .	4	4	1	22	16	12	7	15	12
Novemb. .	—	6	17	18	13	18	8	1	9
Décemb. .	—	7	11	43	12	8	6	3	3
Sommes.	84	81	110	170	111	162	82	119	145

Sommes des vents pour les 7 années, 1848 — 1854.

Janvier ..	71	99	108	44	71	73	28	89	43
Février ..	67	45	92	68	65	115	15	36	42
Mars	48	89	88	93	82	132	30	51	34
Avril	53	71	114	66	47	96	38	77	38
Mai	55	95	69	64	45	82	34	104	72
Juin	41	73	27	35	40	72	66	114	110
Juillet ...	17	92	44	20	33	75	42	159	134
Août	53	73	85	43	36	39	37	125	127
Septemb. .	51	76	54	41	51	82	61	84	100
Octobre .	51	39	60	55	65	91	43	131	82
Novemb. .	24	55	59	114	69	113	38	63	61
Décemb. .	38	62	35	65	55	129	54	86	76
Sommes.	572	867	865	702	631	1102	506	1111	919

En supposant la somme des observations pour chaque mois égale à 100 et en calculant la direction moyenne du vent à

l'aide de la formule de Lambert, on a en moyenne de 7 années, 1848 — 1854 :

	N	NE	E	SE	S	SO	O	NO	Directions moyennes	
									φ	R
Janvier	12,84	17,90	19,53	7,96	12,84	13,20	3,06	10,67	N 71° 53' E	16,68
Février	12,81	8,60	17,39	13,00	12,43	21,99	2,87	10,71	S 33 15 E	12,67
Mars	8,21	19,21	15,04	16,24	8,89	22,56	5,13	8,72	S 42 7 E	14,86
Avril	9,43	12,63	20,28	11,74	8,36	17,09	6,76	13,70	S 83 44 E	9,06
Mai	6,39	17,33	12,39	11,68	8,21	14,96	9,53	18,98	N 8 1 O	3,10
Juin	8,37	14,90	11,63	5,10	8,16	14,70	13,47	23,67	N 47 46 O	19,86
Juillet	3,51	19,01	9,09	4,13	7,23	15,50	8,68	32,85	N 40 3 O	24,61
Août	10,75	14,81	17,24	9,13	7,30	7,91	7,36	25,36	N 9 17 E	19,90
Septembre	10,73	15,11	16,73	8,15	10,14	16,30	12,13	16,70	N 35 3 O	10,03
Octobre	9,48	7,25	11,13	10,22	12,08	17,47	8,00	24,35	N 99 26 O	13,90
Novembre	4,30	9,94	11,07	24,39	12,95	21,50	7,13	11,82	S 6 50 E	23,19
Décembre	10,66	11,40	6,43	11,93	10,11	23,71	9,93	15,81	S 70 6 O	15,76
L'Année	8,97	13,67	13,33	10,89	9,89	17,21	8,04	17,78	N 51 48 O	2,30
Hiver	12,10	12,63	14,52	10,97	11,79	19,63	5,95	12,40	S 36 38 E	4,47
Printemps	8,01	15,06	15,97	13,22	8,49	18,20	7,25	13,80	S 69 37 E	6,52
Été	7,54	16,24	12,63	6,12	7,56	12,70	9,88	27,29	N 28 39 O	19,75
Automne	8,24	10,77	10,98	13,25	11,72	18,32	9,09	17,62	S 48 31 O	8,61

La période de 7 années paraît insuffisante pour fournir des résultats assez certains sur un phénomène aussi variable que le vent. Mais ce que l'on peut voir même par ces résumés, c'est que, sous le rapport de la direction du vent, les steppes présentent un caractère différent de celui des autres parties de la Russie. L'étude que j'ai faite sur la direction du vent dans toute l'étendue de cet Empire m'a amené à cette conclusion que dans toute la Russie d'Europe (comme dans la plus grande partie de l'Europe occidentale), depuis la Baltique et les monts Karpathes à l'ouest jusqu'aux monts Ourals à l'est, et même au delà dans une partie de la Sibirie occidentale, du moins jusqu'à Barnaoul, c'est le vent sud-ouest qui est le vent dominant; tandis que dans toute la région des steppes, qui s'étendent du littoral de la mer Noire jusqu'au Volga, la direction moyenne du vent est sud-est, due à la prédominance du vent de l'est⁹⁾. La Steppe Trans-Volgaïenne se distingue sous ce rapport tant des steppes de la Russie méridionale, que du reste de la Russie d'Europe. A ne considérer que la période annuelle, presque tous les vents s'y montrent également fréquents, à l'exception peut-être des vents du sud-ouest et du nord-ouest qui y montrent quelque prépondérance, bien faible toutefois. Dans les différentes saisons on voit: le nord-ouest l'emporter sur les autres vents en été, et dans les trois autres parties de l'année c'est le vent sud-ouest qui est le plus fréquent.

Ainsi en hiver particulièrement, et dans une partie du printemps et de l'automne, en un mot dans la moitié froide de

9) Tous les calculs et les développements sur lesquels est basée cette conclusion sont donnés dans un travail que j'imprime en ce moment, en langue russe, sous le titre: *O Kлимате Поволжья*, et qui doit paraître dans peu de temps.

l'année, la Steppe Trans-Volgaïenne est en général enveloppée des mêmes mouvements de l'atmosphère que le reste de la Russie; mais dans la partie chaude de l'année, quand les steppes en deçà du Volga sont brûlés par le soleil, il y a là échauffement plus considérable que dans les pays limitrophes, situés au nord et recouverts de forêts, et plus considérable qu'au-dessus de la mer Noire, situé au sud. Il s'établit alors au-dessus des steppes un courant ascendant, et par conséquent un appel d'air des parties avoisinantes, ce qui explique la prédominance en été du vent nord-ouest à Koursk, à Kharkov; des vents ouest à Lougan, à Cathérinoslav, Taganrog et Symphéropol; et des vents sud à Odessa. Un phénomène semblable doit se reproduire dans la Steppe Trans-Volgaïenne, et le volume d'air, enlevé ici par le courant ascendant, est remplacé par un appel d'air venant du nord-ouest et du nord-est. Aussi nous voyons, en examinant le dernier tableau, que depuis le milieu de l'hiver jusqu'au milieu de l'été la fréquence des vents nord-est, est et nord-ouest augmentent, tandis que les vents sud-est, sud et sud-ouest suivent une marche opposée.

Du reste les causes locales qui produisent cet ordre de choses étant plus faibles que les causes générales, qui règlent la direction du vent dans nos latitudes, leur effet se trahit par des chiffres comparativement faibles; et en examinant individuellement chacune des années, pour lesquelles nous possédons les observations de la ferme-école, nous voyons la direction moyenne du vent varier de telle manière, que sur 7 années il n'y a pas deux de semblables sous ce rapport, comme il est aisé de s'assurer par l'inspection du tableau suivant, où la somme totale des observations de chaque année est égale à 100:

	N	NE	E	SE	S	SO	O	NO	Directions moyennes	
									φ	λ
1848	8,92	14,16	12,92	17,71	7,65	19,55	8,21	11,47	S 34°24' E	8,33
1849	8,22	17,10	15,33	8,69	6,17	19,07	7,48	17,94	N 0 2 O	7,13
1850	12,91	16,42	16,11	5,60	12,01	17,32	4,40	15,03	N 32 52 E	8,01
1851	8,30	13,48	16,85	6,18	4,46	17,61	10,00	23,37	N 31 24 O	15,33
1852	8,77	16,84	10,53	12,40	10,20	14,62	5,61	20,94	N 4 43 E	6,02
1853	6,65	8,46	11,61	10,93	14,09	13,89	11,84	20,52	S 43 59 O	13,31
1854	8,83	8,53	11,59	17,91	14,85	17,07	8,64	12,54	S 2 40 E	15,75

L'uniformité du terrain, qui est le caractère distinctif de toute la Steppe au-delà du Volga, n'oppose aucun obstacle aux courants atmosphériques qui y sévissent souvent avec une force incroyable et causent en hiver beaucoup de sinistres. M. le professeur Göbel, qui dans son voyage avait été lui-même témoin de pareils ouragans, trouve qu'ils ressemblent plutôt à des tempêtes en pleine mer qu'à des tempêtes qui arrivent ailleurs sur terre¹⁰). On a de la peine à se tenir debout, et on ne peut même pas respirer ayant le visage contre le vent. Vaine aurait été la tentative de marcher contre ce vent; rien que les efforts de le faire mettent en sueurs; aussi le vent, perçant les habillemens les plus chauds, cause des refroidissemens; le pauvre voyageur, s'il est surpris par un pareil ouragan en plein champ, ne tarde pas à perdre toutes ses forces et la mort est presque certaine. C'est surtout aux troupeaux que ces ouragans sont désastreux. Non seulement que les masses de neige soulevées par le vent arrêtent au printemps toute végétation, mais aussi les troupeaux, surpris au milieu des steppes, périssent en partie: seulement ceux là sont sauvés, que le berger a été assez heureux d'avoir mis en sûreté à l'approche de l'ouragan. Les brebis ordinairement se pressent les unes contre les autres et, ensevelies sous la neige, périssent de froid; le gros bétail à corne, au contraire, se met à courir dans la direction du vent, jusqu'à ce que, exténué par la fatigue, le froid et le manque de nourriture, il périt, ou bien tombe dans des crevassees remplies de neige, où il est asphyxié. — Après la fonte de la neige on trouve alors, loin des habitations, des centaines de ce bétail dispersé, tant gelé que mort de faim ou bien noyé dans des ravins. Les chevaux courent non pas avec le vent, comme les bêtes à cornes, mais à l'encontre du vent, de manière que les propriétaires doivent les chercher à des centaines de verstes, non sans ne pas pouvoir en retrouver une partie¹¹). Il faut avoir essayé un ouragan pareil, pour s'en faire une idée. Sa durée, dit M. Göbel, est ordinairement de trois jours, mais de telle manière que dans le courant des premières 24 heures la tempête et la chasse-neige sont continuels et les plus violents, après quoi le même phénomène se renouvelle à des intervalles de 3, 6 et 12 heures, mais avec une force déjà décroissante.

M. Bünicke a noté avec soin les ouragans ou tempêtes de ce genre; d'après ses registres le nombre des jours marqués par ce phénomène est comme suit:

	1849	1850	1851	1852	1853	1854	Moyennes
Janvier	10	7	0	6	5	0	4,7
Février	11	7	12	4	5	6	7,5
Mars	12	7	6	2	2	2	5,2
Avril	0	0	0	0	0	0	0,0
Mai	5	6	2	1	0	0	2,3
Juin	2	1	0	0	1	0	0,7
Juillet	2	6	0	0	0	0	1,3
Août	0	0	0	0	0	0	0,0
Septembre...	0	6	0	0	1	0	1,1
Octobre	0	0	0	1	0	0	0,2
Novembre...	0	1	0	0	0	1	0,2
Décembre...	1	5	7	5	1	3	3,7
L'Année ...	43	46	27	19	15	12	27,0
Hiver.....	—	—	—	—	—	—	15,9
Printemps...	—	—	—	—	—	—	7,5
Été.....	—	—	—	—	—	—	2,0
Automne...	—	—	—	—	—	—	1,6

D'après la fréquence de ce désastreux phénomène on peut aisément se figurer à combien de sinistres il doit donner lieu. Les faits nombreux, cités par le Journal du Ministère de l'Intérieur, le prouvent suffisamment. Le seul ouragan, accompagné de chasse-neige, qui en 1816 a sévi du 3 au 6 janvier (vieux style), dans le gouvernement de Saratov, auquel appartenait alors la steppe dont nous parlons, a coûté la vie à plus de 200 hommes¹²).

Du reste cette année a été des plus désastreuses sous ce rapport. Le nombre des victimes de pareils sinistres, dans ce gouvernement, d'après les relevés officiels¹³), a été:

12) *Испыт. Мух. Бушм. в.в.в.в. 1846, XII, 466.* Ce journal rapporte entre autres que pendant cet ouragan l'effort du vent a rompu les attaches qui retenaient les ailes d'un moulin à vent, près de la ville de Volgsk: le moulin s'est mis en mouvement et avec une telle vitesse, que le mécanisme, qui n'était pas graissé, s'est enflammé: cet incendie, allumé par l'ouragan lui-même, servit de phare, et sauva la vie à beaucoup d'habitants, qui surpris dans la steppe purent regagner la ville, guidés par les lueurs de l'incendie. *И. М. В. Д. 1846, XIII, 300.*

13) *Испыт. М. В. Д. 1843, III, 70; 1844, VII, 40; 1845, XI, 212; 1846, XV, 79; 1847, XIX, 903; 1848, XXIII, 247; 1849, XXVIII, 5; 1850, XXXI, 327; 1851, XXXVI, 5.*

10) *Reise in die Steppen des südlichen Russlands, Dorpat 1837, I, 36.*

11) M. Göbel rapporte que en 1833, il a péri de cette manière dans le gouvernement de Saratov 1700 pièces de bétail et 50 hommes.

Hommes qui ont péri par le froid	Hommes qui ont péri par le froid
en 1812.... 1	en 1817.... 6
• 1813.... 26	• 1818.... 5
• 1814.... 5	• 1819.... 18
• 1815.... 7	• 1850.... 32
• 1816.... 228	Moyenne... 36

Pour prévenir de semblables malheurs le gouvernement a ordonné que pendant les ouragans on sonnât des cloches des églises, pour avertir les gens égarés dans les steppes à regagner un gîte.

Il est encore un autre phénomène qui se rapportant aux vents dans les steppes mérite attention: ce sont les vents chauds, pareils au sirocco de l'Italie et au solano de l'Espagne. D'après l'assertion de Pallas, on a au mois de juillet, à Zarizyne, des vents tellement chauds qu'on dirait qu'ils viennent d'un four, et avec cela ils sont tellement forts, qu'ils remplissent l'air de la poussière des steppes. Ordinairement ces vents s'élèvent à 2 heures de l'après-midi et durent jusqu'à minuit, et jamais au delà ¹⁴). Sous l'influence de ces vents les bœufs tombent comme des mouches, leur sang écume, elles se gonflent, et leur putréfaction est si prompte qu'on n'a pas même le temps de tirer quelque parti de leurs peaux ¹⁵). Pallas fait la remarque que de pareils vents brûlants sont quelquefois occasionnés par des incendies des steppes: on sait qu'au milieu de l'été, sous l'effet des vents et de la nature même du terrain argileux et salin des steppes, toute la végétation herbacée qui recouvre la surface de la terre se dessèche à tel point, que la moindre imprudence avec le feu suffit pour la mettre en flammes, et alors le feu se propage sans obstacle sur de grandes étendues. Il n'est pas étonnant qu'avec les dimensions que prennent ces incendies dans les steppes, leur influence sur la température se fasse sentir à de grandes distances.

Mais s'il est vrai que ces sortes d'incendies puissent contribuer à augmenter la chaleur qui est déjà sans cela assez intense dans les steppes, il faut dire, avec Kämtz, qu'ils ne peuvent pas être l'unique cause de ces vents, car autrement il n'aurait pas été possible, qu'ils fussent les avant-coureurs de violents orages ¹⁶), comme le dit Pallas ¹⁷). — L'examen du récit même de ce grand naturaliste confirme

14. M. le docteur Hærowitz, auteur d'une bonne topographie médicale de la partie du sud du gouvernement de Satorow, où il a fait un séjour de 6 ans, décrit ces vents un peu autrement: «en été il s'élève ordinairement à 9 heures du matin un vent du sud est, qui amène une forte chaleur, soufflé avec une grande force, jusqu'au soir, où il tombe et est suivi d'un calme parfait. Ce qui augmente l'incarcération de ces vents chauds, c'est qu'ils dégèlent souvent en tourbillons violents, qui soulèvent des masses de sable et de poussière. Topographisch-medizinische Beobachtungen über den südlichen Theil des Satorow'schen Gouvernements. St. Peterab. 1836. p. 87.

15) Pallas, Reise durch verschiedene Provinzen des Russischen Reichs. III, 644.

16) Kämtz, Lehrb. d. Met. I, 378.

17) Reise in versch. Prov. des Russ. R. I, 439.

cette assertion: nommément Pallas rapporte qu'au mois de juillet de 1774, lors de son séjour à Zarizyne, la chaleur s'était élevée jusqu'à 60° du thermomètre de De l'Isle. (ce qui correspond à 32° R.); dans la rivière Sarpa une grande quantité de poissons et d'écrevisses périrent et ren dirent l'air infect. Bientôt on apprit que le vent chaud du sud qui a amené cette chaleur était occasionné par un incendie, qui embrasait alors la Steppe de Kouma sur une étendue de quelques centaines de verstes. Cette chaleur excessive causa à beaucoup de personnes des affections cutanées, une espèce de fièvre miliaire, des taches rouges ou blanches à l'épiderme, accompagnées d'une sensation douloureuse; chacun se sentait si faible et si impressionnable, que quand, immédiatement après un orage qui éclata, s'établit le vent du nord, qui nécessita l'emploi des habits d'hiver, beaucoup de maladies provenant du refroidissement s'ensuivirent ¹⁸). Ce récit, tout en offrant un échantillon de l'extrémité de ce climat, ne nous explique pas cependant de quelle manière les incendies des steppes peuvent engendrer ces sirocco extraordinaires. Ainsi la Steppe de Kouma se trouve en direction droite au sud de Zarizyne à une distance de plus de 400 verstes; un embrasement d'une portion considérable de cette steppe produirait toutefois un courant ascendant, et on a de la peine à concevoir comment pourrait s'établir un courant chaud qui viendrait raser la terre depuis la Kouma jusqu'à Zarizyne, sur un espace de près de 4° de latitude, pour produire dans celui-ci un vent du sud? — Supposons qu'un vent arrive jusqu'à l'endroit embrassé par le feu — il ne pourrait pas le franchir pour aller porter au-delà la chaleur, qui lui a été communiquée par le feu; il n'aurait pour effet que de pousser l'incendie dans le sens de sa direction; et en même temps il doit s'établir au-dessus de l'endroit embrasé un courant ascendant, qui nécessiterait dans la couche inférieure de l'atmosphère un appel d'air, venant de tous les côtés, pour remplacer celui qui s'élèverait par l'effet de la chaleur du feu.

Ainsi l'explication des vents chauds des steppes par les incendies me semble peu admissible, et nous devons avouer plutôt que la cause de ce phénomène est encore à trouver.

On doit dire de plus que ce n'est pas seulement dans la Steppe du Volga que ce phénomène a été observé; il paraît au contraire qu'il a lieu aussi dans d'autres endroits de la zone des Steppes du Midi de la Russie. Ainsi M. Teetzmänn, qui ayant fait un séjour de plus de 10 ans dans les steppes du district de Dnieprovsck, gouvernement de Tauride, avait occasion d'en bien étudier les propriétés du climat, parle aussi d'un vent brûlant, qu'il compare au sirocco, et qui y souffle quelquefois déjà au mois de mai, et arrive même jusqu'au mois de septembre; tout ce qu'il rencontre sur son passage se trouve être desséché au bout de quelques heures: des champs de blé, qui encore la veille donnaient les plus

18) Pallas, Reise, III, 644.

belles espérances, sont le lendemain jaunies et desséchées; les feuilles des arbres se recoquillent et périssent; mêmes les jeunes troncs d'arbre, d'un ponce de diamètre, se dessèchent sous l'effet de ce vent, qui par bonheur n'apparaît que par bandes de peu d'étendue¹⁹⁾. Clarke avait observé, à Vorontje, un vent qu'il compare aussi au sirocco, et qui était un vent du sud-est, venant par conséquent du côté des steppes qui avoisinent la mer Caspienne²⁰⁾. M. Hochhut mentionne aussi un phénomène pareil à Kiev; au mois de juillet 1841, après une sécheresse qui a duré quelques semaines, la température s'est élevée jusqu'à 32° R. à l'ombre; un vent du sud soufflait comme s'il venait d'un four et desséchait les feuilles et les fleurs; on avait de la peine à respirer. Ce vent brulant rapelaient le sirocco italien, avec lequel il avait effectivement quelque ressemblance²¹⁾.

Il est encore un autre phénomène que M. Haurowitz a observé dans ce pays. Il arrive très souvent pendant les journées chaudes de l'été, qu'en marchant dans les steppes, on se trouve tout à coup dans la région d'une couche d'air très froid, large de quelques toises; après l'avoir franchi on rencontre de nouveau la chaleur ordinaire. Ce froid est si perçant, que le corps en est subitement affecté. M. Haurowitz a souvent fait l'essai de passer et de repasser à plusieurs reprises ces colonnes d'air froid, pour s'assurer du fait; il a remarqué qu'avec cela il n'y avait ni vent ni aucun mouvement de l'air au milieu de ces colonnes. Outre ces oasis de froid au milieu d'une atmosphère fortement échauffée, le même observateur a remarqué que souvent, quand il y a des vents forts, ceux-ci changent subitement de température et deviennent sensiblement plus froids; mais après quelques instants ils reprennent de nouveau la température qu'ils avaient jusque-là²²⁾.

Mais revenons aux observations météorologiques de la ferme-école.

Nombre des jours on il y eut des orages.

	1819	1850	1851	1852	1853	1854	Moyennes
Avril	0	2	2	1	0	0	0,8
Mai	2	2	5	4	3	3	3,5
Juin	1	4	2	2	1	4	2,3
Juillet	5	4	8	2	4	6	4,8
Août	1	0	3	0	5	1	1,7
Septembre ..	1	0	0	0	0	1	0,3
Octobre	0	0	0	0	1	0	0,2
Novembre ..	0	1	0	0	0	0	0,2
L'Année	10	13	20	9	14	17	13,8

La grêle paraît être dans les steppes un phénomène assez rare. Les registres de M. Bönicke ne mentionnent, dans l'espace de 6 années (1849 — 1854), que 7 cas de grêle, dont 1 au mois d'avril, 4 au mois de mai, 1 au mois de juillet, et 1 au mois de novembre. Il y a donc un peu plus d'un cas de grêle par an.

S'il est vrai de dire en général, avec M. de Gasparin, que rien ne caractérise plus un climat que le nombre, la quantité et la distribution de ses pluies entre les saisons²³⁾, il est aisé de concevoir quelle importance pour l'économie rurale s'attache à ce phénomène dans un pays tel que la Steppe Trans-Volgaïenne, où les chaleurs en été sont si grandes et où les conditions topographiques (sol argileux, déboisement, manque d'eau) contribuent à produire un climat exposé principalement aux sécheresses, qui sont un véritable fléau pour cette contrée. Aussi est-il très intéressant d'étudier dans les registres météorologiques de la ferme-école tout ce qui se rapporte au phénomène de la pluie.

Nombre des jours de pluie ou de neige.

	Janvier	Février	Mars	Avril	Mai	Juin	Juillet	Août	Septemb.	Octobre	Novemb.	Décemb.	L'Année	Hiver	Printemps	Été	Automne
1848	1	8	6	11	6	6	5	5	9	6	9	9	81				
1849	9	9	6	4	9	8	7	5	12	6	7	5	87				
1850	3	5	5	2	7	8	11	1	3	12	14	9	72				
1851	5	4	4	4	11	10	7	4	0	6	3	3	59				
1852	8	5	1	8	13	2	9	1	2	6	4	4	63				
1853	5	1	5	3	5	7	10	7	12	4	5	2	66				
1854	3	2	2	5	4	6	11	8	15	1	7	10	74				
Moyennes	5,1	4,9	4,1	5,3	7,9	6,7	8,6	4,4	7,6	4,1	6,8	6,1	71,7	16,1	17,3	19,7	18,6

Quantité d'eau tombée sous forme de pluie ou de neige. Ponces anglais.

1851	0,25	0,35	0,70	1,40	2,73	3,25	2,35	1,65	0,00	3,30	0,00	1,30	17,48				
1852	1,40	0,30	0,80	1,30	3,35	0,13	2,75	0,13	0,33	1,35	0,48	0,10	12,32				
1853	1,05	0,03	0,63	0,19	0,22	2,90	2,33	5,65	3,40	2,55	0,46	1,45	30,85				
1854	0,40	0,90	0,30	1,40	0,45	4,80	5,75	0,50	3,20	0,30	5,30	4,30	37,00				
Moyennes	0,77	0,45	0,61	1,04	1,68	2,77	3,20	1,91	1,73	1,88	1,54	1,76	19,41	2,98	3,34	7,97	8,13

19) Baer v. Helmersen, *Beiträge zur Kenntnis des Russischen Reichs*, XI, 97.

20) Clarke *Travels*, I, 304.

21) *Журн. Мин. Земл. 1847. XXIII, II, 197.*

22) Haurowitz, *Météor. topog. Beobachtungen über d. süd. Theil des Saratowschen Gouvernements*, p. 88.

23) *Cours d'Agriculture*, II, 248.

Ce qui peut paraître surprenant c'est de trouver pour un pays aussi réputé pour la sécheresse de son climat, comme la steppe dont nous parlons, une quantité annuelle de pluie et de neige plus considérable que celle qui, d'après un grand nombre d'années d'observation, tombe par exemple à St.-Petersbourg, dont le climat ne passe pas pour être sec; mais quand on porte son attention sur le nombre de jours, entre lesquels cette quantité est répartie et qui n'est que la moitié de ce nombre à St.-Petersbourg, on ne tarde pas à voir que c'est principalement à la distribution des pluies et à leur caractère particulier que l'on doit attribuer leur insuffisance pour les besoins de l'agriculture. Ainsi la comparaison avec St.-Petersbourg fait voir :

	Quantité annuelle d'eau tombée. Pouces angl.	Nombre des jours de pluie et de neige.	Quantité moyenne d'eau tombée par chaque jour de pluie. Lignes angl.
Ferme-école du sud-est 1841 (4 années, 1851—54).	65.8		2.95
St.-Petersb. (moyennes 17.91 de 16 ann., 1837—52)	131.1		1.36

Ainsi le produit de chaque pluie est dans la steppe en moyenne plus de deux fois plus considérable que dans le nord.

Comme les quantités d'eau tombée à la ferme-école n'ont été mesurées que pendant les quatre années, 1851 — 1854, la comparaison de ces quantités avec le nombre des jours pluvieux ou neigeux de ces mêmes années donne le résultat suivant :

	Nombre moyen des jours de pluie ou de neige	Quantité moyenne d'eau tombée par chaque jour de pluie ou de neige. Lignes anglaises
Janvier	5,3	1,43
Février	3,0	1,30
Mars	3,0	2,03
Avril	5,0	2,06
Mai	8,3	2,04
Juin	6,3	4,40
Juillet	9,3	3,34
Août	3,0	3,82
Septembre	7,3	2,37
Octobre	4,3	4,30
Novembre	4,0	3,85
Décembre	3,0	3,32
L'Année	65,8	2,95
Hiver	13,3	2,24
Printemps	16,3	3,05
Été	20,6	2,87
Automne	15,6	3,28

Ainsi, si les steppes sont réputées par la sécheresse de leur climat, ce n'est pas dans la petite quantité d'eau de pluie qu'elle se manifeste, mais bien dans la répartition de cette quantité entre un nombre plus petit de jours; en d'autres termes: les pluies y sont abondantes, torrentielles, mais les jours où elles tombent sont espacés entr'eux par de longs in-

tervalles, pendant lesquels la végétation est en souffrance. Effectivement, en examinant les registres-météorologiques de la ferme-école nous voyons des intervalles sans pluie plus ou moins longs revenant tous les ans à telle ou telle époque de l'année. Nous donnons ici les cas les plus frappants :

	Durée de temps sans pluie (nouveau style)	Nombre des jours consécutifs de sécheresse
1848	du 9 juin au 14 août	36
1849	• 19 juillet au 6 août	17
	• 16 mars au 23 avril ..	39
	• 6 mai au 23 mai	17
1850	• 1 août au 19 août	19
	• 21 août au 21 septembre	30
	• 3 octobre au 23 octobre ..	20
	• 10 janvier au 18 février	39
1851	• 13 mars au 17 avril	35
	• 16 août au 11 octobre	57
	• 23 octobre au 1 décembre	33
	• 14 mars au 12 avril	30
1852	• 1 juin au 21 juin	21
	• 1 août au 18 septembre	49
	• 27 octobre au 15 novembre ..	20
	• 18 janvier au 5 février	19
1853	• 7 février au 17 mars	39
	• 24 avril au 10 mai	17
	• 8 février au 11 mars	32
1854	• 23 mai au 11 juin	20
	• 2 octobre au 15 décembre	44

Ainsi sur 7 années, il n'y a pas eu une seule où au printemps ou en été il n'y eût une sécheresse plus ou moins prolongée.

Ces périodes de sécheresse ne sont pour la plupart interrompues que par des pluies d'averse, qui répandent en quelques heures des quantités d'eau considérables, de véritables torrents, qui sont quelquefois très fâcheux pour l'agriculture, en ce qu'ils coulent et renversent les plantes sur pied et ravinent les terres. Ce sont les extrémités de ce genre qui faisaient rêver au poète de l'antiquité à une terre promise, où d'après ses expressions pittoresques :

... ut necque largis

Aquosus Eurus arva radat imbribus.

Pinguis uec siccis urantur semina glebis.

Utrumque rego temperante caelium ²⁴).

Nous trouvons dans les registres météorologiques de la ferme-école les plus grandes quantités d'eau suivantes, tombées par une même pluie :

²⁴) Horat. *Epid.* XVI.

	Nouveau style	Quantité d'eau tombée. Pouces angl.	Vents
1852	1 janvier	1,00	NE
—	30 avril	0,75	NE
1853	10 juin	0,50	NE
—	2 août	3,70	SW; fort orage
—	15 septembre	2,00	SW
—	25 décembre	1,10	NE
1854	20 juin	0,70	E
—	11 juillet	2,50	NE; fort orage
—	15 novembre	1,20	E
—	25 novembre	3,10	E
—	12 décembre	2,50	NE

Ces quantités ne sont certainement pas aussi fortes que celles qui tombent en un seul jour dans les pays chauds ²²⁾; mais elle sont de beaucoup plus considérables que celles que l'on a en Russie hors des steppes. A St.-Petersbourg les plus grandes quantités d'eau de pluie obtenues dans l'espace d'un seul jour, d'après les observations de 12 années (1812 — 1853), n'ont jamais dépassé 1,30 pouce (23 sept. 1844).

Les pluies d'averse sont donc une des particularités du climat des steppes, où les pluies continues appartiennent au nombre des phénomènes très rares. Aussi comme le succès de toute culture dans les steppes dépend principalement de la quantité d'humidité qui est venu la favoriser, partout où en temps opportun il y eut une averse, il y a aussi une bonne récolte. C'est par cette raison que les récoltes sur une étendue un peu considérable sont toujours si différentes dans ce pays, car les averses par leur nature ne s'étendant pas sur de grands espaces, on trouve généralement dans la même année, à de petites distances, des endroits qui, quoique tout à côté l'un de l'autre et ayant la même nature de terrain et la même exposition, présentent des résultats tout à fait opposés : dans les uns une récolte complètement manquée, dans les autres une récolte abondante ²⁶.

C'est à ces sécheresses, de même qu'aux hivers rigoureux et sans neige, et en partie à la nature du terrain, que l'on doit attribuer les mauvaises récoltes, qui désolent assez souvent l'agriculteur dans ce pays. Ces steppes immenses, privées de l'action bienfaisante des forêts qui contribuent à entretenir dans l'atmosphère un certain degré d'humidité, — et n'offrant aucun obstacle à l'invasion des vents secs, — exposent si souvent aux sécheresses prolongées, que les récoltes dans ce pays sont par cette raison très inconstantes et chancelantes. Dans de bonnes années pluvieuses, comme celle de 1813, qui sont cependant rares ici, tous les champs se couvrent de riches moissons, et les steppes herbacées offrent alors l'aspect d'une végétation luxuriante; même les terrains salins sont alors animés par la verdure. Mais le plus souvent, pendant les chaleurs excessives et continues, quand non seu-

lement il ne tombe pas de la pluie, mais aussi il n'y a ni ro-
scés ni bruyard, et les vents chauds viennent enlever au sol
et à l'air les derniers restes de l'humidité, — le terrain
qui dans toute la Steppe du Volga est composé de terre
glaise, imprégnée de sel, se dessèche et durcit d'une manière
extraordinaire; sa surface se couvre de larges crevasses: les
plantes jaussent alors sur pied et dépérissent. Après ces
longues sécheresses il faut des pluies très fortes pour bu-
mecter suffisamment la terre; car une pluie modérée ne
laisse aucune trace sur le sol argileux brûlé par le soleil,
ce sol ayant, comme on sait, la propriété d'absorber une grande
quantité d'eau. On sait qu'un volume d'argile pure et des-
séchée peut absorber quatre volumes d'eau, et comme dans la
Steppe Trans-Volgaïenne la couche argileuse est si épaisse,
que même à une profondeur de 20 mètres et au-delà il ne se
rencontre pas d'autre espèce de terrain, et en outre à mesure
qu'on l'éloigne de la surface de la terre, on trouve mélan-
gée à l'argile de plus fortes quantités de sel, qui possède à
plus haut degré les propriétés hygroscopiques. — Il s'ensuit
que mêmes des quantités assez considérables d'eau se per-
dent dans cette profondeur, sans laisser aucune trace à la
surface. — Quoique l'argile, une fois imprégnée d'eau, la re-
tienne longtemps, mais dans le climat se des steppes ces
masses d'argile ne peuvent jamais être bumeées à tel point,
pour que la couche supérieure du terrain, ou le sol, puisse
s'opposer longtemps à l'effet des chaleurs sans se dessécher.

Il est curieux d'étudier dans un pays tel que les Steppes du Volga l'effet des vents sur la pluie. Ce pays, qui dans la direction à l'ouest est séparé de l'Océan par 50° de longitude, n'a dans son voisinage aucune chaîne de montagnes, qui aurait pu produire une influence locale. Nous avons donc là des conditions favorables pour étudier les rapports généraux de la pluviosité des vents dans un climat excessivement continental.

Le dépouillement des registres de la ferme-école donne pour la fréquence de la pluie par les différents vents les valeurs suivantes:

Nombres de pluie ou de neige, distribués d'après les vents.

	N	NE	E	SE	S	SO	O	NO	Calmes
Janvier	5	6	2	3	6	8	2	1	—
Février	—	6	6	6	6	9	3	2	2
Mars	2	1	10	5	6	1	1	2	—
Avril	—	1	6	6	2	17	3	10	—
Mai	—	1	3	6	—	—	10	10	1
Juin	2	2	3	2	1	10	11	14	2
Juillet	—	7	3	7	3	12	7	13	6
Août	—	3	4	1	6	3	5	7	—
Septembre ..	4	3	2	3	3	19	8	11	—
Octobre	1	2	1	1	3	10	4	9	—
Novembre ..	2	4	3	8	5	12	7	8	—
Décembre ..	2	3	2	11	2	14	8	4	—
L'Année	18	36	38	63	47	136	66	84	16
Mars	7	9	10	20	14	31	10	7	3
Première	2	5	10	24	12	37	14	16	3
Été	2	13	10	10	10	27	23	36	8
Automne	7	9	6	12	11	41	19	23	—

26) Журнал Министерства Государ. Имущ. 1831. Ч. XXXVIII, Отд. II, 193.

On est surpris de voir que même à une si grande distance de l'Océan ce sont encore les vents du sud-ouest qui dans toutes les saisons de l'année l'emportent de beaucoup sur les autres vents pour le nombre de pluies qu'ils amènent. Cependant comme la fréquence des différents vents n'est pas la même, on aurait pu objecter qu'il y aura plus de pluie avec le vent dominant, par la raison même que celui-ci est plus fréquent, quand même chaque vent aurait eu la même influence sur la production de la pluie. Pour éliminer donc l'effet de cette circonstance, nous comparerons ce tableau à celui donné précédemment sur la fréquence des différents vents, et nous aurons :

	Nombre de fois qu'il a plu, en supposant la somme des observations égale à 400	Nombre de fois que chaque vent du souffler pour amener une pluie	Probabilité de la pluie ²⁷⁾
N	3,6	31,8	0,03
NE	7,1	24,1	0,04
E	7,1	24,0	0,04
SE	12,3	14,1	0,09
S	9,3	13,4	0,08
SO	27,1	8,1	0,12
O	13,1	7,7	0,13
NO	16,7	13,2	0,08
Calmes	3,1	57,4	0,02

Ainsi la plus grande probabilité de la pluie par le vent de l'ouest et du sud-ouest, comme dans la plus grande partie de l'Europe occidentale ²⁸⁾, et la moindre par le vent du nord; entre ces deux extrêmes les autres vents se rangent d'une manière assez régulière. Comme les vents de l'ouest l'emportent même sur ceux du sud-ouest, on peut regarder la pluviosité de ceux-ci comme indépendante de l'action du bassin comparativement restreint de la mer Noire, qui se trouve dans une direction sud-ouest par rapport à la Steppe du Volga. Ceci nous porte à croire que les propriétés de tel ou tel vent à amener la pluie dépendent des causes toutes générales.

Il est à regretter que le jaugeage des précipitations aqueuses de l'atmosphère n'a commencé à la ferme-école qu'en 1851; nous n'avons donc que quatre années d'observations pluviométriques, pour étudier les quantités d'eau qui tombent par les différents vents. D'après les observations faites en Europe, la quantité de pluie qui tombe sous l'influence des différents vents est ordinairement la plus forte pour les vents qui ont la plus forte probabilité d'amener la pluie ²⁹⁾. Il en est cependant autrement de la Steppe du Volga, à en juger d'après les quatre années d'observations.

Nombres de fois qu'il a plu ou neigé (*n*), et quantités d'eau tombées sous forme de pluie et de neige en pouces anglais (*q*), distribués d'après les vents.

Totaux des 4 années, 1851 — 1854.

	N		NE		E		SE		S		SO		O		NO	
	n	q	n	q	n	q	n	q	n	q	n	q	n	q	n	q
Janvier	—	—	3	1,08	1	0,05	2	0,50	4	0,21	7	0,48	1	0,05	1	0,45
Février	—	—	—	—	—	—	4	0,30	4	0,58	3	0,83	1	0,05	—	—
Mars	1	0,35	—	—	—	—	3	1,20	3	0,21	2	0,50	—	—	1	0,03
Avril	—	—	—	—	1	0,75	2	1,00	2	0,90	9	1,88	2	0,50	4	0,33
Mai	—	—	1	0,20	3	0,31	3	0,18	4	1,07	9	3,73	7	1,13	6	1,41
Juin	1	0,50	1	0,50	1	0,70	2	0,80	1	0,30	8	4,45	8	3,03	2	0,35
Juillet	—	—	2	2,65	—	—	6	2,50	1	0,80	9	2,40	4	0,90	8	2,68
Août	—	—	3	0,65	2	0,05	1	0,00	5	0,43	3	4,80	3	0,20	3	1,50
Septembre	2	0,60	—	—	—	—	—	—	1	0,00	15	4,66	5	0,88	6	1,25
Octobre	—	—	—	—	—	—	—	—	1	0,60	8	3,28	3	1,83	5	1,70
Novembre	—	—	1	0,00	2	4,30	7	1,24	2	0,15	1	0,40	—	—	3	0,35
Décembre	1	0,03	3	2,90	1	0,05	7	2,15	1	0,03	4	0,38	2	0,80	2	0,53
L'Année	5	0,88	14	7,98	11	6,21	39	9,87	29	3,38	78	27,65	36	9,17	41	10,88
Hiver	1	0,03	6	3,98	2	0,10	13	2,95	9	0,82	14	1,91	4	0,90	3	0,98
Printemps	1	0,35	1	0,50	4	1,06	10	2,38	9	2,28	20	6,11	9	1,63	11	1,77
Été	1	0,50	6	3,50	3	0,75	9	3,30	7	1,53	20	11,65	13	4,13	13	4,53
Automne	2	0,60	1	0,00	2	4,30	7	1,24	4	0,75	24	7,98	8	2,51	14	5,60

Ainsi, en moyenne de ces 4 années, la quantité d'eau qui

tombe par chaque pluie, en ne considérant que la période annuelle, est représentée par les nombres suivants :

27) Calculée d'après le procédé ordinaire, savoir : en indiquant par *a* le nombre de fois qu'il a plu par chaque vent, et par *b* le nombre de fois que chaque vent a soufflé, la probabilité de la pluie sera = $\frac{a}{b}$.

28) Kämtz, *Lehrb. d. Meteorologie*, I, 434.

29) Kämtz, *Lehrb. d. Meteorologie*, I, 438.

N	1,76 lignes anglaises
NE	5,70 —
E	5,65 —
SE	2,53 —
S	1,85 —
SO	3,54 —
O	2,55 —
NO	2,63 —

C'est donc par les vents d'est et surtout du nord-est qu'arrive le plus souvent les averses de pluie dont nous avons parlé. Effectivement, dans le tableau que nous avons donné plus haut des plus grandes quantités d'eau tombées durant une seule et même pluie, nous voyons que sur 12 cas d'averses, 10 sont arrivés par les vents est et nord-est. La raison de ce phénomène est certainement l'abaissement subit et considérable de température amené par ces vents et qui en peu de temps condense les vapeurs aqueuses; la pluie tombe alors serrée et en grosses gouttes, mais ne dure pas et est suivie pour la plupart par un temps serein; tandis que par le vent sud-ouest la pluie est ordinairement plus fine et plus prolongée.

Pour compléter ce que j'ai à dire des registres météorologiques de M. Bönicke, je vais donner ici le résumé de ses observations sur les phénomènes périodiques, faites pendant l'année 1855.

Règne animal.

Arrivée des oiseaux.

(Nouveau style)

- 20 mars. Pigeons sauvages.
23 — Canards sauvages. *Alauda arvensis*.
25 — *Sturnus. Sterna*.
4 avril. Oies sauvages. *Grus cinerea. Cygnus musicus*.
8 — Échassiers.

Règne végétal.

Feuillaison.

- 16 avril. *Ribes Grossularia, Sambucus racemosa, Syringa vulgaris, Spiraea sorbifolia*.
20 — *Salix pentandra, vitellina, rubra, babylonica* et *fragilis*; *Lonicera tatarica*; *Ribes rubrum*; *Caragana arborecens*; *Prunus Cerasus*.
24 — *Populus balsamifera*; *Rubus Idaeus* et *odoratus*.
26 — *Crataegus Oxyacantha*; *Cotoneaster vulgaris, melanocarpa*; *Betula alba*; *Acer tataricum*.
1 mai. *Rhus Cotinus*; *Cornus alba*.

Fleuraison.

- 6 avril. *Adonis vernalis*.
13 — *Gagea arvensis*.
17 — *Ranunculus spec. et Tulipa sylvestris*.
22 — *Viola odorata*; *Pulsatilla vulg.*; *Ranunculus Ficaria*.
26 — *Glechomahederacea*.
2 mai. *Draba hirta*; *Valeriana spec.*; *Thlaspi bursa past.*; *Carex nutans*; *Amygdalus nana*.

- 3 mai. *Sisymbrium Sophia*.
4 — *Draba verna*; *Sambucus racem.*; *Cotoneaster vulg., melanocarpa*.
6 — *Fragaria vesca*; *Prunus Cerasus*.
8 — *Caragana arborecens*; *Prunus Malus et sibirica*; *Leontodon Taraxacum*; *Viola alba*; *Veronica austriaca*; *Myosurus minimus*.
9 — *Syringa vulgaris et chinensis*.
12 — *Lonicera tatarica*; *Cornus alba*; *Berberis vulg.*; *Eleagnus angustifolia et latifolia*.
15 — *Spiraea laevigata*; *Rubus Idaeus et odoratus*.
18 — *Spiraea opulifol.* et *hypericifolia*; *Lonicera vulg.*; *Solanum Dulcamara*.
19 — *Aristolochia Clematidis*.
22 — *Nuphar luteum*.
25 — *Nymphaea alba*; *Cynogloss. offic.*; *Polygala vulgaris*; *Campanula sibirica*; *Astragalus virgatus*; *Stipa pennata*; *Dianthus spec.*; *Myosotis arvensis*.
28 — *Spiraea filipendula*; *Potentilla argentea*; *Salvia nemorosa et pratensis*.
29 — *Veronica spuria*; *Hesperis matronalis*.
30 — *Matricaria Chamomilla romana*.
31 — *Butomus umbellatus*; *Potentilla fruticosa*; *Thymus vulg.*; *Silene viscosa*; *Rubus caesius*; *Nepeta nuda*.
1 juin. *Delphinium Consolida*; *Trifolium repens*.
7 — *Crepis tectorum*.
8 — *Philadelphus coronarius*.
13 — *Galium verum*.
17 — *Lythrum virgatum et Salicaria*.
22 — *Caltha palustris*; *Urtica urens*; *Malva rotundifolia et Olbia*.
28 — *Tanacetum vulg.*; *Polygonum hydropiper et aviculare*; *Sagittaria sagittifolia*; *Zea Mays*.

Les propriétés du climat déterminent par leur influence puissante les cultures et donnent à toute l'économie rurale un caractère particulier. Il n'est pas de mon intention de passer en revue tous les modes de culture, pour montrer de quelle manière elle sont modifiées dans ce pays par les conditions climatiques. Je me bornerai seulement à citer quelques exemples. Les froids hyperboréens de l'hiver joints à cette circonstance que, grâce à la sécheresse de l'air et à la petite quantité de précipitations atmosphériques, la terre n'est protégée ici contre les gelées que par une mince couche de neige, d'autant plus insuffisante, que les vents forts qui sévissent en hiver l'enlèvent quelquefois complètement — toutes ces circonstances font que le blé d'hiver ne peut plus y réussir. Tous les essais faits par la ferme-école de cultiver cette céréale n'ont pas eu de succès: le blé d'hiver n'a jamais pu supporter ici le froid hivernal ²⁰⁾, tandis que 3° plus à l'ouest,

20) *Ottopo Andonotii Anapamamenua Cerasero Xanikema es moriens 10 June, ex 1844 no 1835 s. Cn6. 1855, Часта II, стр. 64.*

dans le district de Balachov, par exemple, le blé d'hiver est déjà cultivé, si non par les paysans, du moins par les grands propriétaires³¹⁾ La raison de cette différence est que dans ce dernier pays, qui n'est plus une steppe aussi complètement déboisée que la Steppe du Volga, l'air n'est plus aussi sec, et en hiver il y a par conséquent une couche plus épaisse de neige, qui protège les champs ensemencés contre les gelées. Sous ce rapport la Steppe Trans-Volgaïenne, malgré le degré de sa latitude, peut-être assimilée aux contrées bien plus septentrionales de la Russie mais se trouvant sur la même ligne isochimène, par exemple au gouvernement de Jaroslavl, qui est de 6° plus au nord et où, d'après les observations des agronomes judicieux, non seulement le blé d'hiver ne peut plus être cultivé, mais en général le rendement des semailles d'automne étant inférieur à celui des semailles de printemps, c'est sur la culture de celles-ci que doit être basée l'agriculture du pays : le seigle du printemps y est supérieur au seigle d'hiver quant au prix du marché et aux qualités du produit : son poids est meilleur, la farine plus blanche et elle est plus avantageuse pour la panification³²⁾.

Mais si le blé d'hiver est exclu par le climat du nombre des céréales qui peuvent être cultivées dans la Steppe du Volga, — la culture du blé de printemps y a pris une extension extraordinaire. Cette céréale ne demandant qu'une température estivale élevée, trouve dans les chaleurs de la steppe et peut-être dans la sécheresse même du climat, des conditions favorables à sa culture : aussi le blé provenant des gouvernements de Samara et de Saratov est renommé pour ces bonnes qualités et fournit un large contingent aux exportations à l'étranger, où il s'écoule par les ports de la mer d'Azov. On pourrait le mieux caractériser ce pays sous le rapport agricole, en disant que c'est une véritable fabrique de blé de printemps.

Quant aux autres céréales, l'orge paraît le mieux supporter le climat des steppes. Dans les années de sécheresse, son rendement est encore meilleur que celui des autres grains, et enfin, quand le manque de pluie fait complètement manquer la récolte, c'est l'orge qui s'oppose le plus longtemps à la sécheresse et périclite la dernière. — On doit dire le contraire de l'avoine : de toutes les céréales, cultivées dans les steppes, elle redoute le plus la sécheresse, et ne réussit bien que quand après un hiver neigeux, la terre a été suffisamment humectée par des pluies au printemps.

La rigueur des hivers et les variations extrêmes et subites de température au printemps et en automne, opposent des obstacles sérieux au développement de l'horticulture dans la Steppe Trans-Volgaïenne. La vigne ne supporte plus ce climat³³⁾. — Dans les exploitations rurales de cette contrée on

ne voit plus de jardins fruitiers : si la nature du terrain et les circonstances économiques y ont leur part, on ne peut pas non plus nier l'effet des obstacles, opposés par le climat. — Les essais d'horticulture faits à la ferme-école du sud-est ont prouvé que les arbres à fruits n'y peuvent être préservés des influences destructrices de l'atmosphère, qu'au moyen de couvertures de paille dont on entoure les arbres pour l'hiver et d'arrosage suffisant en été.

Quant à l'élevé du bétail, cette contrée envisagée comme pâturage n'offre pas des conditions très favorables, surtout par la raison que la végétation herbacée des steppes, composées d'un terrain argileux et salin, est pauvre comparativement aux autres contrées. Les terrains salifères et ceux, qui après avoir porté quatre ou cinq récoltes consécutives sont abandonnés au repos pour quelques années (le seul mode de culture usité dans les steppes), forment les seuls pâturages pour le bétail. Mais les terrains salifères ne lui offrent de nourriture suffisante qu'au printemps et quelquefois en automne, si le temps est assez humide ; quant à l'été, dès que les chaleurs arrivent — et elles arrivent quelquefois dès le mois de mai — la végétation herbacée de ces terrains se dessèche complètement. Toutefois, même dans de bonnes années, pour nourrir un certain nombre d'animaux, il faut ici une étendue plus considérable de ces pâturages, qu'il n'en faudrait dans un autre pays. Il en faut dire autant des terrains abandonnés au repos (запас). La nature du terrain de la steppe offre cette particularité, que, une fois privé de son gazon primitif, il ne se recouvre que difficilement de plantes vivaces. La plupart des végétaux, qui apparaissent dès les premières années, sont des plantes annuelles, qui périssent dès que les chaleurs de l'été arrivent. On doit aussi pour cette classe de pâturage suppléer à la qualité par la quantité.

La Steppe Trans-Volgaïenne offre un exemple assez frappant de l'influence qu'exercent sur le climat les conditions topographiques : car cette steppe, à cause de la nature de son terrain et de son déboisement, présente sous le rapport des propriétés du climat une différence marquée avec le pays qui se trouve dans son voisinage immédiat et qui n'en est séparé que par le cours majestueux du Volga. A partir de la rive droite de ce fleuve et au nord de la latitude de la ville de Saratov, la surface du sol est ondulée, traversée par des chaînes de collines, quelquefois assez élevées, coupée par des ravins profonds, des rivières et des ruisseaux, et couverte en beaucoup d'endroits par des forêts ; tandis que la steppe qui s'étend depuis la rive gauche du Volga jusqu'au fleuve de l'Oural est parfaitement unie et déboisée, presque privée de cours d'eau et de ruisseaux, et

31) А. Николаевъ, *Хозяйственные описания Балаховскаго уезда*. Спб. 1885. p. 67.

32) *Журнал Министерства Государственных Имуществ*, 1849, Часть XXXII, Отд. II, стр. 176.

33) Dans l'Europe occidentale, sous la même latitude on a la cul-

ture de la vigne sur les bords du Rhin, à Francfort-sur-le-Mein (50° 7' lat.) ; à Potsdam (52° 31' lat.) même on fait encore du vin potable — que l'on boit. Humboldt, *Asie Centrale*, III, 159. Tous les essais que l'on a fait à Saratov pour acclimater la vigne, n'ont servi qu'à en démontrer l'impossibilité. В. Жупп. *Мус. Геоог. Мус.* 1842, ч. VI, Сербск. стр. 17.

recouverte sur de vastes étendues d'un terrain argileux fortement imprégné de sel marin. A cause de ces différences, il y a aussi une dissémination assez marquée dans les caractères du climat. Au delà du Volga les froids de l'hiver sont tant soit peu plus intenses, à cause de la position plus orientale; mais c'est dans les autres saisons que les différences sont le plus considérable. Ainsi la transition de l'hiver au printemps est ordinairement bien plus brusque; la fonte des neiges est rapide; la terre se dessèche en peu de temps, la crue des eaux dans les rivières ne dure guère, et immédiatement après, sous l'influence des vents secs de l'est, survient une sécheresse opiniâtre, interrompue par de rares pluies. Par suite de cela l'abaissement de température, produit par l'évaporation de l'eau, est de peu de durée et se manifeste ici à un degré insignifiant. De cette manière il n'y a presque pas de printemps dans cette contrée, et un été chaud et sec succède presque sans transition à l'hiver, surtout dans certaines années.

La disparition des vestiges de l'hiver se fait sur la rive droite du Volga bien plus lentement. Dans de nombreux ravins, sur les pentes du nord des montagnes, et dans les forêts, la neige se conserve plus longtemps et abaisse la température de l'air. La position plus élevée, les pluies plus fréquentes et la végétation forestière y tempèrent les chaleurs du printemps, et surtout rendent l'air moins sec. Ces mêmes causes contribuent en partie à rendre les chaleurs de l'été et de l'automne moins sensibles. Même les vents sec de l'est, après avoir traversé la large cour du Volga, perdent un peu de leur sécheresse. Toutefois on s'accorde à reconnaître que les pluies y tombent plus souvent, et en général toute cette contrée souffre moins des excentricités du climat, que la steppe qui s'étend au-delà du Volga.

Ces différences sont telles, qu'elles produisent même une influence marquée sous le rapport agricole. Ainsi, quand les champs sont encore couverts de neige dans le pays de la rive droite du Volga — on laboure déjà dans la Steppe Trans-Volgaïenne; quand la végétation des prés n'est pas là encore assez avancée, — ici on fauche déjà. Cette différence n'est pas moins de 7 jours. Au-delà du Volga les céréales mûrissent et sont moissonnées presque deux semaines plutôt que sur la rive droite, à la ferme-Marie (située à 40 verstes au nord de Saratov); les melons et les pastèques, que l'on y cultive en plein champ, sont de dimensions gigantesques et d'un goût excellent; tandis qu'à la ferme-Marie les pastèques sont petites et n'échappent pas toujours aux gelées intempestives; (près de Saratov elles viennent mieux et sont plus volumineuses³⁴). On trouverait difficilement ailleurs dans

une plaine des différences de climat aussi considérables sur une étendue aussi restreinte.

NOTES.

8. NOTICE SUR LES OUVRAGES EN LANGUES DE L'ASIE ORIENTALE, QUI SE TROUVENT DANS LA BIBLIOTHÈQUE DE L'UNIVERSITÉ DE SAINT-PÉTERSBOURG; PAR M. WASSILIEV. (Lu le 25 janvier 1856.)

(Fin.)

Nous trouverons peut-être dans les ouvrages musulmans originaux beaucoup de données nouvelles; si même on se bornait à trouver l'ouvrage chinois sur l'histoire du maboméisme qui, comme je le sais, existe et a pour titre *Hoei-kiao-youn-tieu*, la peine que l'on aurait prise dans ce but serait bien récompensée.

Pendant mon séjour à Péking ayant eu l'occasion de faire la connaissance d'un natif d'Aksou dans le Turkestan, je notai plusieurs mots et phrases employées dans cette contrée, me procurai quelques manuscrits tatars sur papier de Chine et remis le tout à mon ami J. Bérésine, qui est plus en état que moi d'apprécier mon acquisition.

Les savants de l'Europe recherchent de préférence des livres historiques chez tous les peuples; ils sont presque persuadés que rien autre ne mérite leur attention, n'est en état d'ajouter à leurs théories, ni d'enrichir la science de quelques nouveautés. Tous nos sinologues également donnent la préférence à la partie historique; aussi sommes-nous d'avis que notre bibliothèque ne le cède en rien à aucune autre bibliothèque, et tout ce qu'il a été possible de trouver nous l'avons acquis au complet. La collection de l'Académie des sciences est la plus pauvre sous ce rapport, n'ayant ni l'histoire complète officielle, ni les fameuses encyclopédies (*San toung*), qui à elles seules forment dans notre collection 222 volumes, sans parler du reste.

L'histoire de la Chine est tellement vaste qu'aucune partie du globe ne peut se vanter de l'égaliser pour l'immense étendue du temps et de l'espace. En mettant même de côté l'époque la plus ancienne jusqu'à la dynastie Tchou, dont parle cependant le livre classique Chou-king, toujours aurons-nous une suite non interrompue de notions positives, à dater de cette dynastie, c'est-à-dire, depuis plus de mille ans avant J. C. jusqu'à nos jours. Déjà le Tchou-tseou (printemps et automne) de Confucius et les notes de Tso-tseou-ming nous offrent des détails rares, mais depuis les mémoires historiques *Chi-tsi* de Sse-ma-tsiem la Chine nous est ouverte pendant 2000 ans avec tous ses moindres changements non-seulement dans le domaine des événements politiques et de l'ordre civil, mais aussi dans le détail des institutions juridiques, des lois

34) *Журн. Мин. Вост. Департ.*, 1842, VI, 34. Les pastèques de la Steppe Trans-Volgaïenne sont connues comme les meilleures même dans le gouvernement de Saratov. On ne les compare pour le goût, qu'à celles qui viennent à Zarizyne; les plus grosses ont jusqu'à 1 mètre de circonférence, et pèsent jusqu'à 14 kilogrammes. On y trouve des melons qui ont jusqu'à 7 kilogrammes.

pénalités, des rites et des cérémonies, des événements célestes et des révolutions de la terre. Non-seulement chaque pas de l'empereur est noté, mais même les fonctionnaires les plus insignifiants, même les personnes n'ayant jamais eu de charge officielle, si elles ont acquis quelque réputation, bonne ou mauvaise, ont trouvé leur place dans l'histoire.

On peut dire que les annales ont été la première application de l'art d'écrire. Non-seulement les souverains et les princes apanagés eurent à leur cour des historiens, mais aussi les familles aristocratiques ont pu songer à conserver leur mémoire à la postérité. Ainsi quoique la source première de l'histoire de la Chine et son élément philosophique se trouvent dans les deux livres classiques le *Chou-king* et le *Tchhou-tseou* et même dans le *Chi-king*⁵⁾, livre de chansons dont l'interprétation se lie toujours intimement à l'histoire, toutefois le véritable père de l'histoire chinoise, l'Hérodote de l'Orient, *Sse-ma-tseu*, a été inévitablement entraîné par l'ancien goût des généalogies, et son histoire n'est par conséquent qu'une collection d'histoires particulières: biographies des empereurs, des princes, des hommes célèbres, ou revues (*chi*) de musique, des cérémonies, des mesures, des sacrifices, des révolutions des saisons, des travaux hydrauliques et des finances. Quoique *Pan-kou*, qui vivait sous la dernière dynastie Han, se soit un peu écarté du plan et, qui plus est, de la manière de juger de *Sse-ma-tseu*, qui mettait le confucianisme au second rang, et pour cette raison est placé par quelques-uns audessous de *Pan-kou*, toutefois le premier fondement est bien l'ouvrage de *Sse-ma-tseu*. Les Chinois appellent ce genre d'histoire *Tsi-tchouan*, nous l'appellons officielle ou dynastique, car à la chute d'une dynastie, celle qui la remplaçait chargeait une seule personne ou tout un comitè d'écrire l'histoire de sa devancière, d'après les documents officiels, reposant principalement sur les *Chi-tou* ou mémoires du règne de chaque empereur, composés depuis les temps les plus anciens par une série non interrompue d'historiographes de la cour. Lorsque la Chine, après la dynastie Tsin et jusqu'à celle de Sui, était divisée en Chine du nord et Chine du sud, et que des dynasties se succédaient dans chaque moitié, ces dynasties particulières durent avoir leurs histoires, qui sont entrées dans l'histoire officielle, quoique dans la suite elles aient été réunies en une générale sous le nom d'*Histoire du nord* et d'*Histoire du sud*: *Pei-chi* et *Nan-chi*. La période des trois royaumes, *San-kou*, a une histoire commune, dans laquelle la maison de *Wei* figure comme dynastie principale, par-ce que celle de Tsin, sous laquelle fut écrit cette histoire, en fut la continuation directe. L'époque des cinq dynasties a également une histoire commune sous le nom de *Wou-tai-chi*; pendant les autres divisions de la Chine les dynasties particulières ont eu leur histoire dans les annexes à celle de la dy-

nastie principale, à l'exception des dynasties de Lao et de Kin, dont les histoires ont été composées séparément de celle de la dynastie Soung. Outre cela l'histoire des 5 dynasties et celle de Tang ayant été refaites, il en résulte une histoire nouvelle de la dynastie Tang et une ancienne (*Sin-thang-chou* et *Kieou-thang-chou*), une histoire nouvelle des cinq dynasties et une ancienne (*Sin-sou-tai* et *Kieou-sou-tai*). Ainsi dans le nombre complet des histoires dynastiques ou officielles on compte maintenant toujours 24 histoires, commençant par le *Chi-tai* de *Sse-ma-tseu* et finissant par le *Ming-chi* ou l'histoire de la dynastie Ming, qui a été composée par le gouvernement actuel. Le mérite ainsi que le défaut de ces histoires consistent dans leur caractère officiel, qui empêchait leurs auteurs de prendre en considération les écrits de particuliers ou de citer leurs jugements. Nous devons par conséquent envisager comme une rédaction rectifiée de ces histoires les trois encyclopédies si fameuses en Chine ou revues *San-toung*, dans lesquelles l'auteur donne de plus des revues détaillées des annales officielles, traversant toute la période historique jusqu'à son temps. Ainsi nous devons à Tch'ing-tiao le *Toung-tchi*, ou Encyclopédie historique, dans laquelle il rectifie les erreurs qui s'étaient glissées dans les histoires des dynasties. Quoique l'auteur y parle encore d'autre chose, comme de l'astronomie, de la géographie, des cérémonies, des rangs, des familles etc., ces articles toutefois sont traités mieux et plus en détail dans les deux autres encyclopédies, le *Toung-tien*, ouvrage de Ton-lo, et le *Wen-hien-toung-kao*, ouvrage de Ma-touan-lin, auteur qui a déjà justement obtenu une réputation européenne. Le gouvernement actuel a composé une suite (*sin*) de ces trois encyclopédies et a publié séparément trois ouvrages concernant sa propre dynastie, écrits dans le même esprit. L'histoire ancienne jusqu'à la dynastie Han a de plus été supérieurement élaborée dans l'*Chi* ou concordance historique de Ma-sou.

Indépendamment de ce genre d'histoire les Chinois sont retournés à l'ancien caractère des annales (*Pien-nien*), qui s'est conservé dans le *Tchhou-tseou*. Les événements y sont racontés dans l'ordre des dates, sans aucune liaison entre eux, toutefois le caractère de classicisme a mis ces fatigants mémoires en grande vogue. *Sse-ma-kouang*, homme célèbre de la dynastie Soung, a composé une sorte de continuation du *Tchhou-tseu*, allant jusqu'au commencement de sa dynastie ou jusqu'à l'année 959. Cet ouvrage est connu sous le nom de *Thoung-kian* ou Miroir historique. Le philosophe Tchou-Tseu, connu par ses travaux sur les livres classiques, y a ajouté le *Kang-mou*, sorte de *conspectus*; d'autres savants ont composé également des appendices pour l'époque ancienne, des continuations pour les temps modernes. C'est ainsi que s'est formé le fameux *Thoung-kian-kang-mou*. La signification principale de cet ouvrage pour les Chinois consiste dans l'appréciation des hommes et des événements par des expressions convenues, établissant une gradation très-délicate, et le *Thoung-kian-kang-mou* remplace ainsi pour les Chinois ce que la tradition nous a conservé du jugement posthume chez

5) Par conséquent des 5 livres classiques trois appartiennent à l'histoire. Telle est la prépondérance de l'élément historique dans la vie intellectuelle de la Chine; qu'y a-t-il de plus propre à former une nationalité?

les Egyptiens. Sous le gouvernement actuel a paru un ouvrage à part dans ce genre, le *Thoung-kiang-tai-tan*.

Mais ce qui répond le mieux à nos idées et à nos exigences relatives à l'exposition historique, c'est l'ouvrage connu sous le titre de *Tai-chi-pen-mo*; c'est notre histoire pragmatique. Il a été commencé par le savant *Jouan-chou*, sous la dynastie Soung, qui choisit pour son travail la même époque qui avait servi de sujet à *Sse-ma-kouang* pour son *Thoung-kiang*. *Tchhin-chao-kiang* décrit dans le même genre les temps anciens; ses continuateurs ont été *Fyn-tai*, *Tchhin-pang-ichhang* et *Kou-in-tai*.

Outre ces compositions capitales nous avons une foule d'écrits spéciaux qui leur servent d'explication ou de complément, pour une certaine époque. Nous n'indiquerons entre autres que le Dictionnaire historique (*Sin-chi-pou*), 16 volumes, et l'Encyclopédie historique de la dynastie Soung (*Tse-fou-iouan-kouen*), 40 volumes.

Le court exposé que l'on vient de voir montre que grâce aux ouvrages d'histoire, nous n'avons besoin quant aux temps anciens ni d'histoire littéraire, ni de celle de la législation; pour l'époque moderne nous avons, entre autres, le fameux catalogue *Sse-kou-khiouan-chou-toung-mou* et les codes de la dynastie actuelle, sans parler d'un grand nombre de pièces détachées dans les deux genres.

En parlant d'encyclopédies, n'oublions pas que les Chinois possèdent, outre les encyclopédies historiques dont l'origine, comme nous l'avons vu, date de loin, des encyclopédies générales, tout aussi anciennes, divisées par sujets, commençant par le ciel ou l'astronomie et descendant jusqu'aux animaux. Nous n'avons qu'à mentionner ici les noms de *San-thrai-fou-khouen* (Encyclopédie japonaise), *Tai-ping-ju-lan*, *Ju-hai* et *Jouan-kien-lou-kan*, outre un nombre d'autres, pour contenir toutes les fantaisies de nos sinologues; ils n'auront peut-être à regretter que le *Tou-chou-tui-tchhing*, qui nous manque.

La base de la géographie de la Chine a été posée également dans l'ouvrage historique *Chou-king*. Le chapitre sixième de ce livre, connu sous le nom de *Ju-kouing* renferme un court exposé de l'ancienne division de la Chine en provinces, avec une indication de leurs limites, du caractère du sol, de sa fertilité en grains et des impôts qu'elles fournissaient. Cet ouvrage est jusqu'à nos jours l'objet de maints commentaires, et on le cite à chaque moment. Les histoires des dynasties nous offrent des données détaillées sur les divisions géographiques de l'époque ainsi que des listes des villes avec leurs changements de nom. Mais la plus ancienne Géographie complète de la Chine est le *Tai-ping houan-ju-tsi* (6 vol.) ou Géographie de la dynastie Soung. Puis les Youan, les Ming et la dynastie actuelle ont publié des descriptions géographiques de toutes leurs possessions, connues sous le nom d'*I-toung-tchi* précédé de celui de chaque dynastie (*Ming-i-toung-tchi*, *Ta-thsing-i-toung-tchi*). Indépendamment de cela chaque province et département et même les districts ont depuis longtemps l'habitude de publier des *Descriptions* (*Tchi*) de leur territoire, qui offrent, outre l'indication des localités remarquables, une his-

toire locale et des notices sur toutes les personnes éminentes qui y sont nées, et sur leur population ancienne et actuelle.

Il y a encore un grand nombre de petites géographies. Outre le *Ju-koung* deux ouvrages de ce genre passent pour excessivement anciens: ce sont le *Chan-hai-king*, livre des monts et des mers, et le *Chou-i-king*, livre des eaux; ce dernier est accompagné d'un riche commentaire, par *Li-tao-youan*, envoyé jadis par la cour des Thang au Tibet. Nous possédons de plus une excellente description moderne du cours des eaux de la Chine dans le *Chou-tao-ti-kang* (qui ne se trouve nulle part), où sont décrites les plus petites sinuosités du cours des rivières, non seulement de la Chine, mais aussi de la Mandchourie, de la Mongolie et du Tibet. Une description plus spéciale des eaux de la Chine se trouve dans le *Hing-chou-kin-kien* (4 vol.), avec des additions (8 vol.). Grâce à l'extension de la domination mandchoue non seulement en Mandchourie et en Chine, mais encore en Mongolie, en Doougarie, dans le Turkestan et au Tibet, nous possédons la première description exacte et détaillée de toutes ces contrées. Ainsi nous avons la description du Tibet, déjà connue par la traduction du p. Hyacinthe; le gouvernement a publié aussi le *Si-ju-tou-tchi*, description des contrées occidentales, le *Hin-tiang chi-tiao*, enrichi plus tard par les soins du ministre Soung, et le *Si-ju-chou-tao-ki* de *Sin-Soung*. Nous mentionnerons encore deux ouvrages remarquables, le *Tai-thsing-i-toung-tchi-piao*, ou Tableau de géographie de l'empire de *Tai-thsing*, avec une annexe contenant toutes les anciennes dénominations, et le *Li-tai-ti-ti-tchi-youn-phian* ou Dictionnaire géographique, ouvrage de *Li-tchao-lo* qui a rendu dernièrement de grands services à la géographie de la Chine.

Nous n'avons énuméré ici que les principaux ouvrages de géographie, sans parler d'un grand nombre de petits écrits. Nous avons même passé sous silence un ouvrage extraordinairement remarquable, appartenant aux dernières années de la dynastie Ming, le *Kiou-koué-li-ping*, dans lequel toutes les localités de la Chine se trouvent examinées sous le rapport stratégique. Parmi les volumes, au nombre de plus de 300, dont se compose cette section (nous en avons acquis 274) la première place appartient sans doute aux descriptions spéciales des provinces dont il y a, comme on sait, dix-huit. Ces descriptions se publient sur place: il est par conséquent difficile de les acquérir toutes. Il nous manque seulement les descriptions de deux provinces, *Ho-nan* et *Chan-si*, mais par contre nous possédons une excellente description, toute récente, de la Mongolie (*Tching-te-fou-tchi*). Quelques unes sont tellement détaillées qu'elles forment jusqu'à 18 volumes; on y trouvera beaucoup de matériaux, auxquels personne encore n'a touché.

Notre collection est moins riche pour la partie des sciences, si on exclut le contenu des encyclopédies. Il est vrai, nous n'avons pas cru nécessaire de faire l'acquisition des ouvrages de mathématiques publiés par les missionnaires européens, car nous ne cherchions en Chine que des ouvrages originaux. Quant aux autres sujets, la cause de nos lacunes est plutôt

dans l'impossibilité de faire de certaines acquisitions ou dans l'absence de matériaux chinois. Le département asiatique doit se trouver heureux d'avoir acquis une partie du *Tou-chou-tchik-hing* renfermant l'histoire naturelle. Le nombre des autres ouvrages sur cette matière se borne à deux ou trois, qui se fondent tous sur un ouvrage très-fameux en Chine, le *Pen-tao-kang-mou*. Nous n'aurions certes pas manqué l'occasion de nous procurer tout ce qui se rapporte à l'économie rurale, mais là aussi nous avons dû nous borner aux deux ouvrages principaux, le *Noung-tching-tchouan-chou* qui est un cours complet d'économie rurale, et le *Cheou-chi-toung-kao*. Nous n'avons pas également oublié les ouvrages de dessin, parmi lesquels la première place appartient au *Chou-hoe-phou*, Guide pour l'étude de l'écriture et de la peinture (6 vol.). Plus complète est chez nous la collection d'ouvrages de médecine, dont nous sommes en grande partie redevables, comme nous l'avons dit, à feu J. Voïtsékovski.

Voici nos matériaux pour l'étude du développement intellectuel de la Chine, spirituel, religieux, historique et scientifique. Mais tout cela n'offre pas encore ce que l'on comprend ordinairement sous le nom de littérature. Il nous faut des ouvrages de belles-lettres, des poèmes, des odes, des drames, des romans et des nouvelles, et plusieurs auraient peut-être désiré que j'eusse commencé par où je termine. Malheureusement je suis peut-être déjà trop inbu de la manière dont les Chinois envisagent la littérature, et ne saurais m'imaginer que l'on puisse étudier dans les seuls poèmes et romans une nation dont l'existence compte plusieurs milliers d'années, et qui occupe une place si honorable dans l'histoire de l'Orient, où elle a toujours dominé. Les Chinois connaissent très-bien la belle littérature, mais hélas! la belle prose se trouve chez eux non pas dans les romans et autres récits, mais là où chez nous on regarde le moins au style, c'est-à-dire dans les écrits officiels. L'art d'écrire parût en Chine tout d'abord dans les chancelleries; c'est là aussi que s'est conservé jusqu'à présent le meilleur style. Lisez un rapport ou un exposé quelconque adressé à l'empereur, vous y trouverez chaque mot pesé et employé avec discernement. L'écriture servait tout-d'abord d'instrument au gouvernement, et tout ce qui découle de lui, non-seulement les décrets, annonces ou instructions au peuple, se distinguent par le choix et la beauté des expressions, mais même les préfaces des ouvrages qu'il publie, les prières tracées dans les temples, les inscriptions des monuments ou des mausolées, tout se trouve en rapport avec la dignité de celui qui les écrit. Aux ouvrages de belles-lettres appartiennent également les dissertations sur un thème donné (*ti-mou*), qui se composent pour les examens. Le *wen-tchang* ou l'amplification oratoire dont ces dissertations adoptent ordinairement la forme, est envisagé comme le chef-d'œuvre d'un auteur; suivant les idées des Chinois c'est l'inspiration du génie, et ils regardent un grand écrivain comme audeus d'un simple mortel. Voilà pourquoi en Chine se trouvent des temples consacrés au Wen-tchang, ou dieu-tuteur des écrivains, dans lesquels ses enfants reconnaissants se font un devoir, après

chaque examen favorable, de placer une planche commémorative de sa protection, et de lui adresser leurs prières avant de les subir. De même dans les ouvrages en vers, si nous nous attachons à l'idée ancienne que le roman n'est pas un poème, nous sommes étrangement frappés par le manque de ce genre d'ouvrages chez les Chinois, genre si particulier aux pays de l'ouest, et qui même dans l'Inde occupe une place éminente. Si au contraire dans le poème nous ne voulons pas entendre seulement le cliquetis des armes, la Chine sera également riche en oeuvres de poésie assez considérables. Nous ne recommanderons pas ici nos romans en vers, car nous doutons trop de la bonté de leur forme, mais beaucoup de nos lecteurs connaissent certainement déjà le poème de *Kien-loung*, Description de Moukden ou de la Mandchourie. La Chine offre un très-grand nombre d'ouvrages didactiques de ce genre. Il y a non-seulement des voyages et des histoires, mais même des encyclopédies écrites en vers. Au reste le nom de *poème* (*fou*) se donne aussi à des articles de moindre étendue, pour peu qu'ils s'en approchent par le genre de versification.

Quant à d'autres genres de poésies (*chi*) que l'on appelle chez nous ordinairement acrostiches, à cause de leur brièveté, et que l'on regarde en Europe avec dédain, en Chine les noms des poètes *Tou-fou*, *Li-tai-pe*, *Sou-toung-phe* sont rangés de pair avec les génies. Quoiqu'il en soit, nous remarquerons seulement que l'on demande aux vers chinois deux choses principales; d'abord ils doivent renfermer une pensée neuve, éloignée de toute idée et phraseologie banale, qui nous frappe par l'inattendu; puis à entendre parler des intonations chinoises comprendra que l'auteur y devra montrer tout son savoir, en fait de langue; car en Chine les vers ne sont pas comme on est accoutumé de le penser chez nous, seulement l'attribut de ceux qui sont nés poètes ou génies.

J'ai déjà remarqué plus haut que nos sinologues, n'attachant pas une grande valeur à ces deux genres de belle littérature, les ont négligés. J'ai tâché de rassembler autant que j'ai pu tout ce qui s'y rapporte, mais selon mon habitude, éludant les petites éditions, je cherchais à me procurer des recueils complets, quand il y en avait. Ainsi possédons nous une collection de compositions anciennes renfermant de petits articles en prose et en vers, formée par un prince Liang (*Li-chen*) en 2 vol. C'est une sorte de chrestomathie, comme aussi le *Kou-ven-youan-hien* ou Miroir de style ancien, recueil plus considérable d'extraits de prose seule (4 vol.). Nous avons de plus une collection complète de tous les petits écrits en prose composés sous la dynastie Han (orientale), sous celle de Thang (50 vol.) et sous la dynastie actuelle (16 vol.); la 1^{re} édition de cette dernière collection nous manque. Nous avons agi de même pour les poètes; à l'exception des oeuvres séparées des poètes les plus célèbres, nous avons préféré faire connaissance avec les autres au moyen des éditions renfermant tous leurs ouvrages ensemble, quoiqu'elles n'offrent déjà plus les commentaires, toujours nécessaires pour l'intelligence des oeuvres de poésie. Ainsi nous possédons un recueil de tous

les poètes depuis la dynastie Han jusqu'à celle de Thang (*I-pé-san-kia-chi*), en tout 103 poètes, en 10 volumes; *Thang-chi-tsi-chi*, collection des œuvres choisies des poètes de la dynastie Thang 4 vol.; quatre des Song; huit des Youan; six des Ming. Quant aux ouvrages connus sous le titre de poèmes (*fou*), ils se trouvent tous, à commencer des plus anciens jusqu'à ceux qui ont été composés sous la dynastie régnante, rassemblés dans un seul recueil publié, par le gouvernement de cette dernière dynastie, en 1706, et forment 8 volumes.

Les légendes, les contes, les romans, les drames et les chansons, passent en Chine pour des productions d'un esprit oisif, peu dignes d'un homme civilisé. Ils ne trouvent pas même place dans les catalogues littéraires, et il devient ainsi très difficile d'en vérifier le contenu, la composition et l'ensemble. Mais malgré cette défaveur officielle, le plus farouche sectateur de Confucius se laisse souvent entraîner par leur lecture et même ne dédaigne pas d'y essayer son pinceau. Ce genre de littérature, le plus étendu chez les nations de l'occident, par suite de spéculations commerciales qui font naître chez nous les auteurs et les journalistes, adjugeant la palme aux écrivains heureux de préférence à tous les héros, est également assez riche en Chine, où un auteur ne tire de son travail aucun avantage pécuniaire, et où la réputation de ses ouvrages ne se répand que très lentement. — Chez nous l'intérêt d'un roman, d'un drame ou d'un conte, roule toujours sur l'amour; en Chine il n'en est très souvent nullement question. Ici un auteur écrivant en ce genre a quatre modèles principaux devant lui, en tête desquels se trouvent des autorités tellement prépondérantes que l'on ne peut que les imiter, jamais les surpasser. Ces quatre genres sont : 1) le merveilleux, dont le représentant est *Chou-ao-tchouan*; on peut mettre dans cette classe aussi la nombreuse suite de ces légendes offrant les croyances locales et qui forment de petits fragments. 2) le genre historique, qui peut passer parfaitement pour un poème chinois, si nous en prenons pour modèle l'excellent récit de *l'Histoire des trois royaumes*. Ici au milieu de la lutte des héros et des combats sanglants, nous rencontrons encore un autre antagonisme intellectuel, une suite de stratagèmes dont font usage les stratèges chinois, qui charment le lecteur encore plus que les exploits du courage physique. Le *San-koué-ki* est de plus écrit dans un excellent style ayant la mesure et l'harmonie de la poésie. Presque toute l'histoire de la Chine a été écrite dans ce genre par des imitateurs, qui l'ont mise depuis longtemps en drame qui forme le 3^e genre. Mais aucun ouvrage dramatique n'atteint à la hauteur de *l'Histoire de l'aile droite*, *Si-hiang-ki*. C'est plutôt un opéra, car on y rencontre à chaque moment des airs qui attirent des applaudissements furibonds aux spectateurs. Le répertoire chinois est déjà devenu assez familier en Europe par l'examen de cent pièces qu'en a donné le *Journal asiatique*; mais il est certainement beaucoup plus nombreux et s'augmente tous les ans sans que nous le sachions. Enfin le dernier genre c'est le roman proprement dit, offrant la vie intime des Chinois

atimant les abus et les vices, mais où parfois sous main et sous des couleurs souvent beaucoup plus séduisantes encore, se trouve décrite la débauche. On regarde ordinairement comme représentant du roman le *Kin-ping-mei*, mais ce livre a été surpassé depuis longtemps par le *Houng-tou-meng* (songe dans le manoir rouge), dans lequel un sujet d'un haut intérêt est raconté dans une prose charmante, et il nous serait en vérité très-difficile de trouver rien de semblable, même en Europe. On prétend que ce roman a été composé dans un des palais des princes, et lorsqu'il parut, encore en manuscrit, on en vendait les exemplaires à des prix fabuleux.

Notre bibliothèque offre dans ces quatre genres une collection aussi complète que possible, à laquelle n'atteignent pas les deux autres. Nous avons 125 titres de contes, récits historiques, romans en prose et en vers, chansons et drames, sans compter le grand recueil de ces derniers, renfermant 60 drames (12 vol.).

Tel est l'aperçu succinct des matériaux que nous possédons et des aspects si divers qu'offre la littérature chinoise. Les matériaux ne manquent pas, mais y aura-t-il des personnes désireuses d'en prendre connaissance?

—

Nous avons seulement énuméré les principaux ouvrages dans chaque genre, sans rien dire d'une foule de dictionnaires que nous possédons à titre de livres nécessaires pour l'étude de la langue, ni des recueils renfermant parfois plusieurs centaines d'ouvrages dans tous les genres de la littérature; dans le nombre il s'en trouve qui forment plusieurs volumes du recueil. A la première vue la collection apportée par nous pourrait ne pas paraître considérable, car nous avons en tout moins de 500 titres, tandis que celle de l'Académie des sciences en a plus du double. Mais le fait est que nous avons pris à tâche d'acquiescer les éditions volumineuses comme étant les principales, tandis que les personnes qui ont formé les autres bibliothèques, se sont contentées d'ouvrages moins importants et n'offrant presque aucun intérêt. De plus c'est précisément au moyen de ces recueils que nous avons pu non-seulement nous approvisionner de petits écrits, mais encore être richement récompensés à d'autres égards. Nous possédons plus de vingt de ces recueils (126 vol.), dont les dix plus importants renferment seuls plus de 1000 petits écrits. Indépendamment de ce que les ouvrages ci-dessus mentionnés, tel que le *Houng-thang-king-kiaï* et toutes les collections de vers et de poèmes sont également des recueils en leur genre, il aurait été très facile de porter le nombre des numéros dans notre catalogue à un chiffre beaucoup plus élevé, surtout si nous n'y avions pas omis les livres des bouddhistes et des Tao-ssé.

9. UEBER DAS WOTISCHE IN SEINER STELLUNG
ZUM EHSTNISCHEN; VON FERDINAND WIEDE-
MANN. (Lu le 4 avril 1856.)

Die in diesem Jahre erschienene wotische Grammatik von Hrn. A. Ahlquist behandelt einen Zweig des grossen finnischen Sprachstammes, welcher in mehr als einer Hinsicht für den Sprachforscher interessant ist. Besonders ist er es durch seine Mittelstellung zwischen den verwandten Sprachen in Estland und dem eigentlichen Finnland, dann aber auch, weil er mehr als diese dem Einfluss der russischen Sprache ausgesetzt gewesen ist und daher manche Parallelen mit den ostfinnischen Sprachen bietet, die noch mehr sich in diesem Falle befunden haben. Bei den letzteren ist nämlich das Russische auf doppeltem Wege hineingedrungen, theils durch die Kirche, theils durch den Verkehr des täglichen Lebens, während es bei den Woten vorzugsweise auf dem erstern geschehen ist. Sie gehören mit den Ostfinnen demselben Bekenntnisse an wie die Russen, und das Russische ist hier wie dort Kirchensprache; dabei stehen sie jedoch nicht so isolirt wie die Ostfinnen, sondern sind in Verbindung geblieben mit den Hauptstämmen ihres Volkstammes, wenn auch vielfach und seit langer Zeit durchsetzt mit russischen Colonien, und es ist daher der Wotenvorrath ihrer Sprache noch immer viel reiner finnisch geblieben, die Ausdrucksweise viel weniger russisch gefärbt als bei ihren Stammverwandten in den Wolga- und Uralgegenden.

Dies Verhältniss des Wotischen führt beim Durchlesen der dankenswerthen Arbeit des Hrn. Verfassers von selbst zu Vergleichen mit dem Ehstnischen, und indem ich hier kurz über den Inhalt derselben referire, erlaube ich mir die Punkte hervorzubeben, wo die Aehnlichkeit mit dem Ehstnischen oder die Abweichung von demselben auf eine interessante Weise hervortritt, und gelegentlich einige Betrachtungen daran zu knüpfen. Von den ehstnischen Mundarten ist eigentlich die dörrt-ehstnische wie dem Finnischen so auch dem Wotischen noch näher stehend als die reval-ehstnische, obgleich diese örtlich näher liegt. Von den in beiden ehstnischen Hauptmundarten verschiedenen lautenden Wörtern hat meistens das Wotische die dem dörrt-ehstnischen entsprechenden, z. B. *wend* (Bruder), *öde* (Schwester), *hunt* (Wolf), *tangud* (Grütze), *aasta* (Jahr), *wotisch velli*, *sõzar*, *susi*, *sõrima*, *ajastamika*, dörrt-ehstnisch *veli*, *sõzar*, *susi*, *surime*, *ajastaj*. Eben so ist auch in den Wortformen das Dörrt-Ehstnische noch etwas näher, theils durch einige Ueberreste noch von Vocalharmonie, theils auch sonst, z. B. in *rauewa*, *wuewe*, *juewa*, *süewa* für die reval-ehstnischen *raua*, *ue*, *jua*, *sia*, wotisch auch *rauew'*, *surew'*, *juewa*, *süewä*. Ich werde mich indessen in dem Folgenden doch fast ausschliesslich an das Reval-Ehstnische halten, theils weil mir dieses geläufiger, theils weil es besser grammatisch bearbeitet und in Schriften cultivirt zugleich auch die dem Wotischen benachbarte Mundart ist.

In der Vorrede stellt der Verf. die Ansicht auf, dass alle verschiedenen westfinnischen Mundarten — mit Ausnahme des Lappischen — nur in zwei generisch verschiedene Partien zerfallen, welche er den karelischen Dialekt im Nordosten und den jänischen im Südwesten nennt. Zum letztern zieht er ausser dem Ehstnischen und Wotischen auch das Wepsische oder von Sjögren so genannte Nordtschudische und das Tawastländische oder Finnische im südwestlichen Theile Finnlands. Da unter dem letzten nur die eigentlich im Munde des Volkes lebende Sprache verstanden ist, nicht die Büchersprache, welche viel Karelisches aufgenommen haben soll, so kann von der dem Lernenden allein zugänglichen Büchersprache kein sicherer Maassstab für das Finnische genommen werden, eben so wenig überhaupt aus der Entfernung und vom Schreibstile aus beurtheilt werden, ob jene Eintheilung in zwei Hauptdialekte ganz sicheren Grund hat. Von Seiten des Ehstnischen möchten sich vielleicht einige Bedenken erheben bei den Punkten, welche der Verf. als charakteristische Merkmale des karelischen und jänischen Dialektes hervorhebt. Als Beispiel des lexikalischen Unterschiedes werden zwei Wörter angeführt, von welchen das eine im Karelischen ein Fremdwort ist, das andere aber für das Ehstnische nicht hieher passt, denn hier hat *tepan* gerade dieselbe eingeschränkte Bedeutung wie im Karelischen, nicht die allgemeinere (*toim*) wie sie in den übrigen jänischen Mundarten da sein mag. Zahlreiche Unterscheidungsmerkmale werden darauf der Laut- und Formenlehre entnommen. Zuerst ist die Rede von der Vocalharmonie, welche in den jänischen Mundarten, die tawastländische ausgenommen, mehr oder weniger mangelhafter ist als im Karelischen, oder auch wohl ganz fehlt. Eine ähnliche Erscheinung bieten die Dialekte der Ostfinnen, welche zum Theil die Vocalharmonie so vollständig haben wie die Karelrier, zum Theil nur mangelhaft wie die Woten, zum Theil auch gar nicht mehr wie die Reval-Ehsten, und es gehört gewiss zu den interessantesten Erscheinungen in der Geschichte des finnischen Sprachstammes, dass oft bei ganz nahe wohnenden Völkerschaften, wie bei den Tschermassen rechts oder links von der Wolga, oder in grösserer Nähe bei den Wepsen und Karelern, die Sprachentwicklung einen so verschiedenen Gang hat nehmen können. — Ferner hebt Hr. Ahlquist die karelischen Diphthonge *uo*, *yö*, hervor, welche zwar im Tawastländischen an *ua*, *yä* und *ia* oder *iä* ein Äquivalent haben, in den übrigen jänischen Mundarten aber fehlen und durch die einfachen langen Vocale *o*, *ö* und *e* ersetzt werden sollen. Dieser Unterschied beruht aber, was das Ehstnische betrifft, zum Theil gewiss nur auf verschiedener Schreibweise und verschiedener Auffassung und Bezeichnung Seitens der Grammatiker, denn was Ahrens in seiner ehstnischen Grammatik § 17 ff. „unreine Vocale“ nennt, ist gewiss zum Theil nichts Anderes, als was bei den finnischen Grammatikern „Diphthonge“ heisst. Den Diphthongen des Karelischen und der finnischen Schriftsprache *uo* und *ie* entspricht das unreine ehstnische lange *o* und *e* wohl noch besser als das

tawastländische *ua* und *ia*. Nur das *yö* fehlt den Ebstern, aber dafür haben sie wieder ein *oa*, *oo*, *üi*, *ed*, *od* oder *öe* (geschrieben *aa*, *öö*, *üü*, *ää*, *öö*) und vielleicht noch andere. Uebrigens ist die Aussprache dieser langen Vocale in Ebstland selbst nicht überall gleich. Den hier mit *öö* oder *öe* bezeichneten Laut, wie er z. B. in *öööl* (Sieh), *öööl* (Nadel), *öööras* (fremd), *ööök* (Degen) in manchen Gegenden gehört wird, hat Hr. Ahrens nicht mit berücksichtigt, und für *oa* (z. B. in *maa* Land) spricht man im westlichen Ebstland vielfach wieder bloss *a*. — Die Neigung der jämischen Mundarten für die Elision der Vocale schreibt Hr. Ahlquist gewiss mit Recht nicht eben germanischem Einflusse zu, denn es findet sich Aehnliches auch bei den Ostfinnen, namentlich bei den Mordwinen. Die Elision möchte übrigens wohl etwas sein, das sich sehr schwer oder gar nicht in bestimmte Regeln bringen lässt. Wenn ich meinen eigenen Erfahrungen und meinem Ohre trauen darf, so kann man vielfach in einem und demselben finnischen Dialekte dasselbe Wort mit und ohne Elision hören, je nachdem es in der Verbindung mit diesen oder jenen Wörtern dem Rhythmus, für welchen der finnische Volkstamm im Allgemeinen ein sehr feines Gefühl hat, besser entsprechen mag. — Dem Karälischen soll eine noch grössere Scheu vor dem Anlaut mit zwei Consonanten eigen sein als dem Jämischen. Wörter mit solchem Anlaut mögen wohl in allen finnischen Sprachzweigen entlehnt sein, in der Aufnahme solcher Fremdwörter sind aber oft sehr nahe bei einander wohnende von einander abweichend. Das Ebstnische hat freilich im Ganzen weniger Abneigung gegen einen doppelten Consonanten im Anlaut als das Karälische oder die finnische Büchersprache und trägt wohl eine Muta vor Liquida, aber doch sind wieder Gegenden im Südwesten, welche sich darin dem Karälischen, am gerade entgegengesetzten Ende des Sprachgebiets, ganz gleich verhalten; im Fellinischen hört man z. B. nicht *preili*, *prana*, *trükina*, wie anderswo, sondern nur *reili*, *rana*, *rükina*, u. dgl. — Sehr bezeichnend sind die Personalsuffixe oder aufzittigen Possessivpronomina, welche von Nordosten nach Südwesten immer mehr aus dem Gebrauche geschwunden sind. Alle Ostfinnen bedienen sich derselben, eben so die Karäler; die finnische Büchersprache hat sie auch, aber Hr. Ahlquist hält es doch für zweifelhaft, ob sie der tawastländische Volksdialekt noch so allgemein gebraucht; bei den Woten kommen sie am Nomen fast gar nicht vor, sondern nur vorzugsweise an den Reflexivpronomina *oma* und *ene*; im Ebstnischen finden sich in den Volksliedern noch einige Spuren, in der lebenden Sprache so gut wie gar keine mehr. Ohne Zweifel ist dieses Verhältnis der Sache dem Einflusse der Fremden zuzuschreiben, welche mit diesen Personalsuffixen nicht umzugehen wussten, da ihre eigene Sprache gar nichts damit zu Vergleichendes darbietet. Auch bei den Ostfinnen ist eine Abnahme im Gebrauche derselben unverkennbar, und sie werden häufiger angewendet in den von dem Russischen und dessen Einflusse mehr abgelegenen Gegenden und von den Weibern, welche weniger mit den Frem-

den in Verkehr und Berührung kommen als die Männer. Welche Fremden im Ebstnischen den jetzigen Mangel der Personalsuffixe verschuldet haben, möchte schwer auszumachen sein. Deutsche, Schweden und Dänen verhalten sich in dieser Beziehung in ihrer Sprache ganz gleich und mögen alle ihr Theil dazu beigetragen haben, am meisten vielleicht doch noch die ersten, wenigstens sind diese die Hauptträger der Literatur und haben demnach Schwarz auf Weiss die meisten Beweise von Sprachverderberei hinterlassen. Eben so schwer möchte es zu erweisen sein, was Hr. Ahlquist annimmt, dass das Ebstnische vorzugsweise die Ausdrücke für Begriffe des civilisirten Lebens dem Schwedischen verdanke. Diese Wörter sind wohl zum grossen Theil so entstellt, dass man nur im Allgemeinen ihren germanischen Ursprung erkennt, nicht aber ob sie zunächst von den Deutschen, Schweden oder Dänen heringebracht sind. Obnehin ist es etwas misslich, wenn A und B etwas gemein haben, immer zu bestimmen, ob es A von B entlehnt hat, oder B von A, oder auch ob keines von beiden geschehen ist. Eben so sicher wie die Aufnahme schwedischer Wörter durch die Ebsten ist wohl auf der anderen Seite auch die von Wörtern des finnischen Sprachstammes durch die Schweden, und zwar in sehr entfernter Zeit, denn es sind zum Theil Wörter, welche nicht in den jetzt angränzenden finnischen Sprachzweigen vorkommen, sondern in weit abgelegenen. So haben z. B. für *Wolf* die Dänen nur das germanische *wæ*, die Schweden aber ausser *wlf* auch das viel gewöhnlichere *worg*, magyarsch *farkas*, mordwinisch *wor'ges*.

Sehr gern unterschreibt man, was Hr. Ahlquist am Ende der Vorrede von der in der ebstnischen Orthographie herrschenden Verwirrung sagt, und dass bei einer durchgeführten gründlichen Reform derselben die Verwandtschaft und Uebereinstimmung des Ebstnischen mit dem Finnischen viel klarer als früher hervortreten würde. Aehnliches hat schon vor mehreren Jahren Vanderhoven ausgesprochen über die durch eine verschiedene Orthographie unterhaltenen Scheidewände zwischen den niederdeutschen Dialekten. Ein bedeutender Schritt zum Besseren ist für das Ebstnische schon durch Hrn. Ahrens geschehen, und es wäre zu wünschen, dass er darin viele Nachahmer finde, aber in allen Stücken doch wohl nicht, wie Hr. Ahlquist will, dass die finnische Orthographie für das Ebstnische passen oder genügen. Das Ebstnische hat Vocallaute, die im Finnischen nicht existiren und darum auch in der Schrift keine Bezeichnung haben, und umgekehrt hat das Finnische Consonantenzeichen, für welche das Ebstnische der Laute entbehrt. Was z. B. neben einer schwachen und starken Muta noch die verdoppelte starke nach einem anderen Consonanten — also doch als einfacher Laut — bedeuten soll, kann man vom Standpunkt des Ebstnischen aus nicht begreifen. So giebt es auch im Wotischen z. B. *jalgä*, *jalka* und *jalkka*; im Ebstnischen hat man z. B. *pulga* und *pulka*, mit noch einem *pulka* daneben würde man nichts anzufangen wissen.

In der Grammatik selbst hat der Verfasser seinen Stoff ein-

getheilt in Lautlehre, Formenlehre und Worthildungslehre. Die Lautlehre (§ 1 — 64) zeigt, dass das Wotische an Vocale alle ehnatischen hat, darunter auch das besonders bezeichnete *ö*, ausserdem aber noch einen Mittellaut zwischen *e* und *ö*, bezeichnet mit *ē*, welcher auch im Finnischen nicht vorkommt. Auch das *ō* kennt die finnische Schriftsprache nicht, es entspricht ihm entweder *o* wie in *solmu, sormi, sola, oai, oam* für die wotischen *sōlmu, sōrmi, sōla, tōai, tōam*, oder *a* wie in *həlpəan, ehto, etsin, peltə, tempaan, wesa*, seltener *i* wie in *aiaa*, wotisch *kōlpāin, ōhago, ōtsin, pōlto, tōmpaan, wōso, wōzar*. Das Ehnatische hat fast überall denselben Laut wie das Wotische, seltener statt dessen ein *o* wie in *ōtsin, ōsdn, ōraica, ōtsa*, ehnatisch *etsin, oskan, orae, ots*. Diphthonge werden im Wotischen mehr aufgezählt als die neueste ehnatische Grammatik enthält, sie sind aber mundartlich wenigstens wohl auch im Ehnatischen vorhanden oder dort unter den unreinen langen Vocalen mit einbezogen; *ōū* und *āū* fehlen zwar dem Reval Ehnatischen, aber das Dörpt-Ehnatische hat sie, das *āū* wenigstens gewiss; *āō* und *ūi* entsprechen den unreinen *āā* und *ūū* nach der Schreibung von Ahrens, und *ōē* — mundartlich wenigstens — dem *ōū* desselben ¹⁾. Dagegen fehlen wieder dem Wotischen einige der in der Ahrens'schen Grammatik aufgezählten ehnatischen, zum Theil jedoch auch wieder nur scheinbar. Da Hr. Ahrens *ō* und *ū* in der Schrift nicht unterscheidet, so entsprechen seinen *ō* und *ū* die wotischen *ōi* und *ōu* (wie auch Fählmann schrieb), *ae*, *oe* und *ou* fehlen dagegen wirklich. Für *oe* steht nämlich wie im Finnischen regelmässig *oi*, z. B. *poika, koiraa* (ehn. *poeg, koer*), für *ae* eben so *ai*, z. B. *aika, kairaa* (ehn. *aeg, kaer*), oder vor *i* und *r* mit Verhärtung des zweiten Vocals auch *ag*, z. B. *kagla, nagla* ²⁾, *pagla, tagla, nagran, kagra* (ehn. *kael, nael, pael, taet, naeran, kaera*), so wie für das ehnatische *ei* auch wohl *eg* steht, wie in *egle* (ehn. *eile* gestern); die Karelier sprechen noch härter *kakla, nakla, kakra* u. s. w.; im Finnischen aber steht dafür der Diphthong *au* (*kaula, naula, kaura* etc.), wie mundartlich hier und da auch im Ehnatischen (vergl. Ahrens § 190). Eine ähnliche Verhärtung ist in manchen Wörtern *ig* (finnisch *eu*, karelich *ek, iek*) für das ehnatische *neine* *ūū*, z. B. *nigla, sigla* (ehn. *nūil, sūil*), in anderen Wörtern haben die Woten, wie oben bemerkt, *ōe* (finnisch *ūi*) für ehn. *ūū*, z. B. *pūvas, mēčka* (ehn. *pūuas, mēčk*). Den Diphthong *ea* gebraucht das Wotische gar nicht; auch im Ehnatischen scheint er nur eine mundartliche, nicht überall gleich gebräuchliche Brechung des unreinen *āū* zu sein (vgl. Ahrens § 33), und im Wotischen steht dafür regelmässig *ā* oder *eā*, z. B. *pea, seel, teal* oder *pāā, sūāl, tūāl*, wotisch *puā (pā), seāl, teāl*. — Die eigenthümliche Zuspitzung der Vocale zu einem *i*, welche im Ehnatischen unter gewissen Umständen eintritt und von Ahrens Dilution genannt wird

(vgl. s. Gramm. § 22 ff.) wird eben so wenig für das Wotische von Ahlquist erwähnt wie von den finnischen Grammatikern, und man kann daher wohl annehmen, dass diese Dilution dem Ehnatischen allein eigen ist, den anderen finnischen Dialekten nicht; auch in den ostfinnischen habe ich sie nicht angetroffen. Bemerkenswerth ist indessen, dass mit Ausnahme allein des *t* Ahlquist denselben Consonanten (*d, l, s, r, s*), vor welchen im Ehnatischen die Dilution eintritt, als solche angiebt, welche erweicht werden können. Diese Erweichung, welche hieher in den westfinnischen Dialekten nicht bezeichnet wurde, hat Ahlquist hier zuerst bezeichnet in ähnlicher Weise, wie ich es für einige Dialekte der Ostfinnen, welche alle die Erweichung auch kennen, schon früher versucht hatte. Da nun im Ehnatischen nach einem diluirten Vocal der nachfolgende Consonant zugleich erweicht klingt, so hat das Wotische also wenigstens einen Theil dieser Sprachercheinung, während die finnischen Grammatiker von der Erweichung der Consonanten so wenig sprechen wie von der Dilution der Vocale.

An Consonanten hat das Wotische drei, welche dem Ehnatischen ganz fehlen, nämlich *f, š* (russ. *w*) und *č* (russ. *q*), den ersten nur in Fremdwörtern, den zweiten fast nur eben *au*, den dritten aber sehr häufig in einheimischen Wörtern als Umlaut eines Gaumenauslauts vor *ū, ö, ü, e* und *i*; nur in Fremdwörtern wird auch vor diesen Vocalen das *k* behalten. Die schwachen Mutae (*b, d, g*) gebrauchen die Ehnaten wie im Anlaute und verändern sie daher in Fremdwörtern regelmässig in *p, t, k*, die Woten aber haben sich diesen Anlaut angeeignet, wenn sie auch nicht eben häufig und grösstentheils in Fremdwörtern davon Gebrauch machen, wo jedoch auch Beispiele von Verstärkung des Anlautes vorkommen, z. B. *tuksian* von dem russ. *tuksn*. Das *s* ist im Wotischen stark oder schwach wie im Ehnatischen, und Hr. Ahlquist hat sehr wohl gethan, für den zweiten Fall ein besonderes Zeichen (*z*) einzuführen, was im Ehnatischen bisher noch immer nicht geschehen ist. — Gleich den finnischen Grammatikern hat Hr. Ahlquist auch im Wotischen *sauer b, d, g* und *p, t, k* noch *pp, tt, kk*, welchen drei Abstufungen des Lautes im Ehnatischen nur zwei entsprechen (*b, d, g* und *p, t, k*). Ob nun diese zwei in die Zwischenräume jener drei fallen, oder ob sie mit zweien derselben ganz zusammenfallen, und nur die dritte als ein eigenthümlich wotischer Laut übrig bleibt, kann ich nicht entscheiden. Man müsste das Letzte annehmen, wenn es mit Vorbedacht geschehen ist, was der Verf. von der Aussprache der Consonanten sagt, dass nämlich *b, d, g, j, k, p, t, se* etc. — im Wotischen denselben Laut bezeichnen wie im Ehnatischen. So blieben denn die verdoppelten *pp, tt, kk* als eigenthümliche, stärkere Laute übrig; dagegen aber erregt Bedenken, dass *p, t, k* in Fremdwörtern auch mit *pp, tt, kk* wiedergegeben werden, wo doch dem Laute im Ehnatischen ganz richtig mit einfachem *p, t, k* entsprechen werden könnte, z. B. in *urinta, kalkki, kramp-pi* (vom russischen *шурт* und schwedischen *kalk, krampa*).

(La fin incessamment.)

1) Einige gebrauchen das *ōē* auch in der Schrift, z. B. *mōepa, wōzar* u. d. g. in den von H. Neus herausgegebenen ehnatischen Volksliedern.

2) So sprechen auch die Dörpt-Ehnaten.

DES SCIENCES HISTORIQUES, PHILOLOGIQUES ET POLITIQUES

DE

L'ACADÉMIE IMPÉRIALE DES SCIENCES

DE SAINT-PÉTERSBOURG.

Ce Recueil paraît irrégulièrement par feuilles détachées dont vingt-quatre forment un volume. Les abonnés recevront avec le dernier numéro l'enveloppe, le frontispice, la table des matières et le registre alphabétique du volume. Les comptes-rendus annuels de l'Académie entreront dans le corps même du Bulletin; les rapports sur la distribution annuelle des prix Démidoff y sont annexés en guise de suppléments. Le prix de souscription, par volume, est de trois roubles argent tant pour la capitale que pour les gouvernements, et de trois thaler de Prusse pour l'étranger.

On s'abonne à St.-Petersbourg chez Eggers et Cie., libraires, commissionnaires de l'Académie, Nevsky-Prospect, No. 1 — 10. Les abonnés des gouvernements sont priés de s'adresser au Comité administratif (Комитетъ Имперіи), Place de la Bourse, avec indication précise de leurs adresses. L'expédition des numéros se fera sans le moindre retard et sans frais de port. Les abonnés de l'étranger s'adresseront, comme par le passé, à M. Leopold Voss, libraire à Leipzig.

SOMMAIRE. NOTES. 10. Sur l'acclimatation de végétaux, en Russie. KÖPPE. 9. Sur la langue Wote dans ses rapports avec l'Estonien. (Continuation.) WIEDEMANN.

NOTES.

10. UEBER PFLANZEN-ACCLIMATISIRUNG IN RUSSLAND: VOM AKADEMIKER P. V. KOEPPEN. (Lu le 8 février 1856.)

In Folge einer von unserm Ehrenmitgliede A. N. Demidow ergangenen Aufforderung, beliebe es der physikalisch-mathematischen Classe mir durch den Herrn Boständigen Secretär die Frage zu stellen, ob ich ihr nicht solche Personen nennen könne, die durch ihre Verdienste an Acclimatisirung von Thieren oder Pflanzen in Rußland sich ein Recht auf allgemeine Anerkennung erworben hätten: Verdienste, die so eben von dem Pariser Acclimatisirungs-Vereine gekrönt werden sollen¹⁾.

Was die Thierwelt anbelangt, so muss ich ein Urtheil, und den Bericht über, besser als ich unterrichteten Personen überlassen. In Hinsicht auf die Pflanzenwelt aber kann ich wohl, ohne Widerspruch zu erwarten, dreist einige Männer nennen, denen mit Recht in unserm Vaterlande der Preis

für Acclimatisirung exotischer Gewächse gebührt. Es sind dies vor Allem die aufeinander folgenden, bisherigen zwei Directoren des Kaiserlichen Nikit'ser Gartens, an der Süd-Küste der taurischen Halbinsel²⁾: Wirkliche Staatsrath Christian von Steven Exc. und Collegienrath Nikol. v. Hartwiss.

Hr. von Steven, rühmlichst bekannt als ausgezeichnete Botaniker und Entomolog, wurde am 1. (13.) März 1812 zum Director des damals durch den Herzog von Richelieu ins Leben gerufenen Kaiserlichen Nikit'ser Gartens ernannt³⁾. Diese fürs ganze südliche Rußland, besonders aber

²⁾ Unter «Südliche Küsten» oder «Süd-Küsten», versteht man in der Krym ausschliesslich den zwischen Aluschta und Lapti befindlichen Theil derselben. In Beziehung auf das Klima dieser Küste und einige Höhen-Messungen siehe den Auhang zu diesem Bericht.

³⁾ Zur Unterhaltung des Gartens wurden am 10. Juli 1811, durch einen an das Kaiserliche Cabinet erlassenen Ukas, jährlich 10,000 Rubel (nach damaligen Course über 2500 R. Sib.) bestimmt, über die der Kriegs-Gouverneur von Cherson, Herzog v. Richelieu, unmittelbar zu verfügen hatte. Am 9. Sept. 1819 wurden, durch das Minister-Comité, Hrn. v. Steven 2000 Dukaten zu einer zweijährigen Reise ins Ausland angewiesen, in der Absicht, den Nikit'ser Garten mit vorzüglichsten Pflanzen und Fruchtbäumen zu versehen. Bewilligt war diese Summe vom Kaiser Alexander I. schon in Aachen, zur Zeit des Congresses, auf persönlichen Ansuchen des Herzogs. — Der früher eulandene Jekaterinosslaw'sche Garten, welchem unter Anderm am 14. August 1806 auch die Anpflanzung passender Amerika-

¹⁾ Dieser Verein führt eigentlich den Namen *Société Zoologique d'acclimatation*; doch heisst es in der, der Akademie zugekommenen Aufforderung: «signaler des personnes qui ont rendu des services par des essais plus ou moins heureux d'acclimatation et de culture, soit d'animaux, soit de végétaux».

für die trans-taurische Uferregion so aegenreiche Anstalt, wurde zur Pflanzschule unzähliger ausländischer Gewächse, von denen die meisten in der Krym kaum dem Namen nach bekannt waren.

Von den gegenwärtig fast alle besseren Gärten der Küste zierenden Bäumen und Sträuchern befanden sich, so viel ich weiss, daselbst nur zwei Pyramidal-Cypressen (*Cupressus fastigiata* DC.) in Alupka⁴⁾, und ebendasselbe, wie ich durch Hrn. v. Steven erfuhr, zwei Judasbäume (*Cercis Siliquastrum* L.), welche letztere übrigens unweit von Sewastopol, auf dem Mekensie-Berge, wild vorkommen⁵⁾. Edle Lorbeeren (*Laurus nobilis* L.) waren keine in neueren Zeiten gepflanzte vorhanden; wohl aber in Myaschor und Alupka, an ein paar Stellen, einige zwischen den Steinen wild wachsende oder verwilderte. Der morgenländische Erdbeerbaum (*Arbutus Andrachne* L.) war nur an den schroffsten Felsen zu finden. Möglich, dass auch der Bohlenbaum oder Goldregen (*Cytisus Laburnum* L.) und die duftende Akazie (*Robinia Pseudoacacia* L.) schon da angepflanzt waren. Hrn. v. Steven, der bis zum September 1825 dem Garten vorstand, verdankt man die Acclimatisirung und Verbreitung folgender kostbaren Gewächse, von denen die mit einem Sternchen bezeichneten zu den immergrünen gehören:

1. *Acacia Julibrissin* Willd.
2. *Ailanthus glandulosa* Desf. In Nikita seit 1815 oder 1815. (War bis 1812 gänzlich unbekannt).
3. *Arbutus Unedo* L.⁶⁾
4. *Buxus balcanica* Lam.
5. *Catalpa syriacaefolia* Sims (Bignonia *Catalpa* L.).
6. *Cupressus horizontalis* Mill.
7. *Cydonia chinensis* Thunb.
8. *Eriobotrya japonica* Lindl. (*Mespilus Japonica* Thely.). In Nikita seit 1815 oder 1815⁷⁾.
9. *Ginkgo biloba* L. (*Solidaria adiantifolia* Smith).
10. *Gleditsia sinensis* Lam. (*G. horrida* Willd.) } gesät 1813.
11. — *tricanthos* L. }
12. *Hibiscus syriacus* L.

nischer Bäume zur Pflicht gemacht wurde, war bedeutend unheimlicher und seine Zwecke ungleich beschränkter. Vergl. die Gesets-Sammlung (Imper. *Colpasic* *Samozna* T. XXIX, No. 22, 241, 8, 690).

4) Diese beiden Cypressen befinden sich gegenwärtig im Garten Sr. Durchlaucht des Fürsten Woronzow, dem Schlosse gegenüber. Sie werden die Potemkin'schen genannt, da es heisst, dass der Fürst Potemkin sie im J. 1787 pflanzte, als die Kaiserin Katharina die Krym besuchte.

5) Vergl. L. B. Frö. Marchall a. Bieberstein, *Flora Taurico-Caucasica*, *Charontiae* 1808, 8, T. I, p. 308. Im Nikita'ser Garten wurden die Judasbäume im November 1812 ausgesät.

6) Später, schon nach Hrn. v. Steven's Abgange, wurden durch seinen Nachfolger auch die rosenroth-blühende und die gefüllte Varietät des *Arbutus Unedo* im Nikita'ser Garten eingeführt.

7) Die in den Jahren 1814 und 1815 in Nikita eingeführten Pflanzen kamen zum Theil vom Professor Boissier, aus dem botanischen Garten des gewesenen Kremen'schen Lyceum's in Wolysien.

13. *Hypericum olympicum* L. In Nikita seit 1815 oder 1815.
14. *Ilex Aquifolium* L.
15. *Juniperus oblonga* Blunt. (*J. Hartwissiana* Steen).
16. * — *phoenicea* L.
17. * — *virginiana* L.
18. *Liriodendron Tulipifera* L.
19. *Nerium Oleander* L.
20. — *splendens* Hort. } 1813 eingeführt.
21. *Phillyrea latifolia* L. In Nikita seit 1815 oder 1815.
22. *Pinus Cedrus* L. Wurde seit 1814 alljährlich ausgesät; wozu man die Samen meist aus dem Jardin des Plantes zu Paris bezog.
23. *Pinus Pine* L.
24. *Platanus occidentalis* L.
25. — *orientalis* L.
26. *Prunus Laurocerasus* L.
27. * — *lusitanica* L.
28. *Quercus Suber* L.⁸⁾
29. *Rhamnus Alaternus* L.
30. * — *Clusi* Willd. In Nikita seit 1815 oder 1815.
31. *Sophora japonica* L.
32. *Sterculia platanifolia* L. Dieser im nördlichen China und Japan vorkommende Baum wurde für Nikita aus dem südlichen Frankreich bezogen, und hat 15 Jahre nach seiner Einföhrung angefangen Samen zu tragen.
33. *Thuja orientalis* L.
34. *Viburnum Tinus* L.

Die Verbreitung dieser, durch Hrn. v. Steven im Taurischen Gouvernement und zum Theil auch in andern benachbarten Provinzen Russlands einheimisch gewordenen Gewächse, ist so allgemein, dass man sich keinen Garten der Südküste ohne dieselben denken kann.

Doch nicht bloss Gartenbäume und Ziersträucher waren es, die Hr. v. Steven acclimatisirte; ihm verdankt man auch die ersten zu Nikita in Baumschulen gezogenen edlen Fruchtbäume, die man nun weit und breit in den Gärten des südlich-europäischen Russlands vorfindet und deren Zahl in den Jahren 1825 — 1835 um das Zehnfache, durch fast alle neuen in Europa und Nordamerika bekannt gewordenen Obstsorten vermehrt ward. Der vielen eigenen, aus Samen gezogenen Obstsorten des Nikita'ser Gartens, die längst Verbreitung und Anerkennung in Deutschland, Frankreich und Belgien gefunden, will ich hier nur beiläufig erwähnen⁹⁾.

8) Der unvergessliche Beschützer und Förderer historischer Wissenschaften, Reichskanzler, Graf Nikolai Rumjanzow († 5 (17) Jan. 1826), war der erste, der im J. 1819 auf seine Kosten Eichen der Korkelche aus Portugal nach Russland brachte und dem Nikita'ser Garten zukommen liess. Die ersten Eichen der Korkelche auf Russischem Boden waren ein Product des Jahres 1815. S. *Žyky*. *Moscow* *Boypremys* *Atak* 1838, No. 12 (v. 30, c. 459).

9) Die Krym besitzt von Allen ihr Gärten und Fruchtbäume, die nah und fern berühmt waren. Von den letzteren will ich hier nur folgende nennen: des Wallnussbaums (*Juglans regia* L.), die Mandel- oder Lamberia-Nuss, (*Corylus tubulosa* Willd.), Trapeunter-Zellerneus, (*Cory-*

Die ersten edlern Apfel- und Birnsorten stammen von den Pfropfreisern her, die der Herzog von Richelieu im J. 1815 (oder 1816) mit einem eigenen Courier aus dem *Jardin des Plantes* in Paris, gerade nach Nikita schickte, und mit denen tausende von Sämlingen veredelt wurden¹⁰⁾.

Nikita war so zu einem botanischen Acclimatisirungs-Punkte geworden, zu einer Station, auf der die merkwürdigen Pflanzen halt machten, indem sie aus dem Orient nach dem Westen, und umgekehrt aus Europa nach Asien übergingen.

Stevens Nachfolger, der gegenwärtige Collegienrath Nik. v. Hartwiss, hat im Laufe seiner 31-jährigen Verwaltung des Nikita'ers Gartens, seinem würdigen Vorgänger nichts nachgegeben. Von den unzähligen Eroberungen neuer Pflanzen, will ich hier, vor Allem, nur diejenigen nennen, welche durch Samen-Erzeugungen und Samen-Reife mit vollem Rechte als acclimatisirt angesehen werden können. Es sind dies:

- Pinus Sabiniana* Dougl. Die im J. 1832 aus der gewesenen Russischen Ansidelung Ross, in Kalifornien, erhaltenen Samen, gaben Bäume, welche seit 1838 Zapfen von der Grösse eines Menschen-Kopfes, mit essbaren Früchten tragen.
- Abies pectinata* DC. Wurde im J. 1826 als Sämling ins Freie ausgepflanzt und gab reichliche Früchte im J. 1853.
- Abies Nordmanniana* Steen. Gelangte im J. 1841 aus Trans-Kaukasien, namentlich aus der Gegend von Achalzyk, in die Krym. Einer von diesen Bäumen, trug im J. 1853 die erste Frucht. Aus Tauriens Kaiserlichem Garten

Ius Colurna L., den Oelbaum (*Olea europaea* L.), die Krym'sche Quilde, verschiedene Apfel-Sorten, wie Sinap, Tschelobi (der Herrsapfel) u. a., Brauen, wie Bosdurgan (*Bon Chretien d'Evre*), Bat-Armud (Houigbirne), Aschrapaj u. a., Pflaumen, wie Al-Irek (Rothpflaume), Isjum-Irek (Rosinen- oder Weinrosen-Pflaume) u. a.; Kirschen, Mandeln, Feigen und Granaten-Bäume, die essbare Eberesche (*Sorbus domestica* L.), die Kornellus-Kirsche (*Cornus mascula* L.), endlich verschiedene Trauben-Sorten wie Kokur oder Kakur, Alburli, Kandawata u. a. — Die edleren Apfel- und Birnen-Sorten wie Calville, Reinette, Bourre, St. Germain, Virgouleuse, eben so wie die Reine-Claude-Pflaume, stammen alle in der Krym schon aus der Zeit der Russischen Herrschaft, namentlich erst aus diesem Jahrhunderte her. *Juglans nigra* L. und *Juglans cinerea* L., gleich wie *Morus alba persica*, sind von Hrn. v. Stevens eingeführt.

10) Fast zu gleicher Zeit erhielt auch der damalige Gouverneur von Taurin, General-Lieutenant Borosdin, von einer Gräfin Potocki (fl. Potucki) aus Tutschien, einem Flecken in Podolien, mehrere edle Obstsorten, zugleich aber auch mit der Emballage, oder der Erde, das hässliche *Xanthium spinosum*, das von seinem Gute Sohä (Russ. Chakui) aus sich aus über die ganze taurische Halbinsel verbreitet hat. Diese Nachricht von *Xanthium* sp., welche von Hrn. v. Stevens herkommt, habe ich schon in meiner Statistischen Reise ins Land der Donischen Kosaken (St. Petersburg 1852. 8. S. 234, Anm. 422) mitgetheilt. An der Süd-Küste Tauriens, namentlich bei Bajuk-Lambai, sah ich das *X. sp.* zuerst im J. 1850, und im J. 1852 hatte es sich auch schon bei mir, in Karabagh, hart am Meere, 7 Werst SO. von Aluschieta eingefunden. In Wien erschien es im J. 1847 vor dem Siebenbürg. K. Dr. F. Unger, Versuch einer Geschichte der Pflanzenwelt. Wien 1852. 8. S. 27.

gelangten Exemplare dieses majestätischen Baumes in die übrigen Länder Europa's.

Picea Morinda Lawson (*P. Khairou* Royle). Diese Himalaya'sche Pechtanne ist in Nikita aus Samen gezogen, die im J. 1839 aus Ostindien, vom Director des botanischen Gartens zu Saharumpur, Dr. Royle, erhalten wurden. Sie gab im J. 1852 einen Zapfen, dessen Samen jedoch unfruchtbar waren.

Pinus Cedrus L. (*Cedrus Libani*). Die Samen kamen im J. 1826 über England in Nikita an. Ein im J. 1828 ausgepflanztes Individuum hat die Grösse von über 63 Engl. Fuss erreicht und blüht seit 1849 alle Jahre; hat aber nur männliche Blüten.

Cupressus Lindleyi. Aus Mexikanischen Samen im J. 1844 gezogen; fruchttragend seit 1852.

Cryptomeria japonica Don. Erhalten aus England im J. 1847; hatte die ersten Früchte schon im J. 1853.

Callitris quadrivalvis Vent. (*Thuja articulata* Vahl.) vom Atlas.

Aus Samen gezogen im J. 1845; gab Früchte im J. 1853.

Cunninghamia sinensis Rich. (*C. lanceolata* R.Br.) trägt seit einigen Jahren Früchte (in Alupka).

Juniperus Sabina L. kommt an der Südküste überall gut fort.

Juniperus communis var. *Wittmanniana*. Aus den Achalzyk'schen Gebirgen. Eingeführt in der Krym im J. 1841.

Unterscheidet sich vom übrigen gemeinen Wachholder durch kräftigeren Wuchs; setzt reichlich Früchte an.

Thuja plicata var. *Wareana*. Ausgepflanzt im J. 1849, gab dieser Lebensbaum einige Früchte im J. 1852.

Quercus lusitana Lam. gepflanzt auf der Krym'schen Eiche (*Q. pubescens taur.*), hat dieser Baum schon Eicheln getragen.

Quercus Ilex hispanica Lam. und

— — *granatula* L. (*Chêne de Grammont*). Diese beiden Varietäten der Steineiche tragen Früchte.

Quercus Hartwissiana Stee. Aus Trans-Kaukasien (Abchasien, Imeretien und Georgien) an die Taurische Küste verpflanzt, trägt diese schöne Eiche in Nikita schon Früchte.

Quercus coccinea Ail. — der berühmte *Litorea* aus dem Süden der Nordamerikanischen Vereinigten Staaten — gedeiht sehr gut gepflanzt und trug schon Eicheln.

Acer laticorn C. A. Meyer (*Acer Lobelii* var. *Colchica*). Aus Trans-Kaukasien. Dieser Ahorn wurde durch einen nach Trans-Kaukasien, zum Einsammeln von Pflanzen und Sämereien geschickten Zügling des Nikita'ers Gartens, im J. 1848 gebracht, und trägt schon seit einigen Jahren Früchte¹¹⁾. Wurde von Nikita aus durch Booth in Flottbeck (bei Hamburg) in Deutschland und England verbreitet.

Acer obtusatum Kt. Dieser in Italien und Ungarn einheimische Ahorn wurde gleichzeitig mit dem *Acer Lobelii* aus

11) Der Nikita'ers Garten besitzt auch des wahren *Acer Lobelii* Zm., gezogen aus popolanischem, vom Professor Tenore, Vorsteher des botanischen Gartens zu Neapel, erhaltenen Samen.

neapolitanischem Samen gezogen und trägt nun reichlich Samen.

Juglans olivaeformis Michx. (*Carya olivaeformis* Nutt.); Pecan der Nordamerikaner; bei weitem der interessanteste aller Nordamerikanischen Walnuss-Bäume. Aus Samen gezogen trug er in Nikita im J. 1853 die ersten Nüsse.

Juglans tomentosa Michx. Trägt schon seit einigen Jahren kleine, geschmacklose Nüsse.

Paulownia imperialis Sieb. Dieser von Siebold aus Japan mitgebrachte und zu Ehren der Königin von Holland, Anna Pawlowna, so benannte Baum, wurde in Nikita zuerst als junges Gewächs, im J. 1846, an feuchter Stelle gepflanzt und gab, nach Verlauf von 4 Jahren, einen grossen Baum ab, der seit 1850 blüht¹²⁾ und seitdem jährlich in Menge Samen trägt.

Von immergrünen Gewächsen, die besonders berücksichtigt werden, verdankt man Hrn. v. Hartwiss die Einführung folgender:

Arbutus procera Dougl. aus Kalifornien, und ausserdem, wie oben schon bemerkt worden ist, den rosenroth blühenden und den gefüllten *Arbutus Unado*.

Mehrere immergrüne Gattungen Sauerdorn vom Himalaya und den Cordilleren, wie

Berberis aristata DC.

— *asiatica* Rozb.

— *dealbata* Lindl.

— *dulcis* Sieb.

— *elegans*.

— *heterophylla* Juss.

— *Jamesonii* (B. Wallichiana DC.; B. macrophylla Forst.).

Bignonia capreolata L.

Coprosiphium balcaricum Dumont-Courset (*Lonicera balcarica* DC.).

— *flexuosum* Hort. (L. flexuosa Thbg.).

— *gratum* Pursh. (L. grata Ait.).

— *japonicum* R. S. (L. japonica Andr., L. confusa DC.).

— *longiflorum* Lindl. (L. longiflora DC.).

Cotoneaster microphylla Wall. Aus Nepal.

Daphne collina Sm.

— *Delphinii* Hortul.

— *hybrida* Surt.

— *Laureola* L.

— *pontica* L.; vor allen aber eine noch nicht genau bestimmte

— *odorata* (?), die die schönste aller Daphnen ist, in Nikita vollkommen aushält und im Winter wie *Viburnum Tinus* blüht.

Escallonia glutinosa. Aus Chili.

— *macrantha* Hook.; die schönste aller Escallonien; in Nikita seit 1853.

Escallonia monteridensis DC. Aus Chili.

— *rubra* P. Aus Chili.

Alle hier genannten Species der *Daphne*, wie der *Escallonia*, sind vollständig an der taurischen Küste acclimatisirt, gleichwie alle drei Spielarten des *Econymus japonicus* Thbg. und der *Buxus sempervirens* L.

Im J. 1832 wurde aus Samen der *Ilex balearica* Desf. gezogen und zu gleicher Zeit gelangten aus den Wäldern von Abchasia und Imeretien auch Exemplare des schon vorhandenen *Ilex Aquifolium* nach Nikita. Beide sind vollständig acclimatisirt und Samen tragend. Desgleichen

Ilex castaneaefolia von Houtte und

— *odorata* Hamilt.

— *Japonica* Thunb. und

— *Perado* Ait. (I. madriensis Lam.).

Verschiedene Jasmine, wie:

Jasminum nudiflorum Lindl.

— *officinale* (arborescens) L.

— *revolutum* Sims.

— *Wallichianum* Lindl. (J. pubigerum Don.).

kommen gut fort und sind in Menge vorhanden.

Ligustrum lucidum Ait. Aus China; kommt seit dem J. 1833 gut fort und trägt reichlich Samen.

Magnolia grandiflora L. — Von diesem kostbaren Baume wurden vor einigen Jahren auf einmal 300 Exemplare fürs Ausland verlangt und geliefert¹³⁾.

Ganz acclimatisirt sind auch die verschiedenen Mahonien, von denen die erste:

Mahonia Aquifolium Nutt. sich seit 1838 im Nikita'er Garten befindet. Später kamen dahin:

Mahonia diversifolia Sieb.

— *glumacea* DC.

— *nerosa* Nutt.

— *repens* Gärtner

— *trifoliata* Cham. Aus Mexica.

— *Fortunei*, aus dem nördl. China.

Photinia serrulata Lindl. Dieser Japanische immergrüne Busch hat sich, seit 1826, wo er aus dem südl. Frankreich bezogen wurde, an der Küste durch alle Gärten, denen er zur Zierde dient, verbreitet. Seit einiger Zeit trägt er auch Samen.

Viburnum japonicum Sggl. (*Cornus japonica* Thbg.). Kam im J. 1848 über England nach Nikita.

— *obovatum* Walt. (V. panicifolium Desf.). Aus Louisiana; bringt Samen seit 1852.

So gross nun auch die Zahl der immergrünen Gewächse ist, welche an der taurischen Südküste schon acclimatisirt

¹²⁾ Bekanntlich wurden an der Küste die Bemühungen des Gärtners Marko (zu Livadia) dadurch gekrönt, dass er der erste war, bei dem die *Paulownia* blühte, wofür ihm eine Medaille zuerkannt wurde.

¹³⁾ Das Nikita'er Pflanzen-Verzeichniss führt auch eine nach Hrn. v. Hartwiss benannte *Magnolia Hartwissiana* Tournef. auf, die, als Varietät der *M. grandiflora*, zu den immergrünen gehört.

sind, so unterliegt es wohl keinem Zweifel, dass noch so manches, sich schon in Nikita befindende Immergrün, daselbst heimisch wird, um späterhin die Reize der herrlichen Ufer-Gegend noch zu erhöhen.

Der prachtvollen immergrünen Rosen, wie der *Rosa multiflora* und *Rosa Grevilleana*, will ich hier gar nicht gedenken; doch darf nicht ungesagt bleiben, dass von den, seit 1828 aus Samen bengalischer Rosen gezogenen Varietäten, die *Rosa odorata Comtesse Woronzow* von hier aus schon im übrigen Europa verbreitet wurde — und dass in Nikita, aus dem durch Blüthen-Staub bengalischer Rosen befruchteten Samen der *Rosa sempervirens*, solche Rosen erzeugt wurden, welche, einem Frost von 10° R. widerstehend, an der Küste ganze Gallerie'n, Häuser-Wände, ja selbst Dächer bedecken.

Wenden wir uns solchen buschartigen Pflanzen zu, die für den Winter ihr Laub fallen lassen, so begegnen wir in Nikita noch folgenden acclimatisirten Gewächsen:

Chimonanthus fragrans Lindl. (*Calycanthus praeox L.*), aus Japan.

Cydonia japonica P. (*Chaenomeles japonica* Lindl. Pers.)

Cytinus Laburnum var. *Adami* Poir. (C. L. var. *coccinea* Baum.)

Forstythia viridissima Lindl. aus dem nördl. China.

Halmiodendron argenteum Fisch. (*Robinia Halodendron* Pall.)

Aus Sibirien.

Lagerstroemia indica L.

Paeonia Moutan Sims. (*Paeonia arborea*).

— *papaveracea* And. Die aus Nikita'er Samen erzeugte gefüllte Varietät hat den Namen *Ornement de Nikita* erhalten.

Pyrus spectabilis Ait. *P. pleno*. Aus China.

Ribes Beatonii

— *glutinosum* Benth. } Alle drei aus d. nordwestl. Amerika.
— *sanguineum* Pursh }

Spiraea prunifolia Sieb. Aus Korea.

Weigelia rosea Lindl. Aus Japan.

Wistaria chinensis DC. (*W. Consequana* Loud.; *Glycine Sinensis* Curt.).

— *speciosa* Nutt. (*Glycine frutescens* L.).

Von *Azaleen*, *Camellien*, *Rhododendron*, *Hydrangea Hortensis* DC. (*Hortensia opuloides* Lam.), *Illicium*, *Olea fragrans* Thbg. und *Olea Americana* L. will ich hier nicht reden, da solche hier, wie im übrigen Europa, in unvorbereiteter Erde nicht gut fortkommen. In Heideerde (*terre de bruyère*) aber vertragen *Olea fragrans*, alle *Camellien*, *Azalea indica* L. und die Varietäten von *Rhododendron arboreum* (zum Theil Nikita'er Sämlinge vom J. 1839) das Klima vollkommen, indem sie all-jährlich blühen und Samen tragen. Da die *Rhododendron*, gleich den *Azaleen*, ursprünglich in Wäldungen zu Hause sind, so verlangen sie auch hier schattige Stellen.

Der Theebaum *Thea viridis* L. und *Thea Bohra* L. widerstand in Nikita einem Froste von 8 bis 10° R.; doch geht er in der Regel nach 2 bis 3 Jahren aus, da ihm daselbst die

nüthige Feuchtigkeit der Luft mangelt; dagegen kommen in Trans-Kaukasien, im Kron-Garten zu Osurgety, die aus Nikita im J. 1817 dahin verpflanzten Theebäume gut fort und tragen Samen¹⁴⁾.

Folgende, von Hrn. v. Hartwiss angepflanzte Bäume, betrachtet er, wie ich von ihm erfahre, — trotz dem dass sie in Nikita noch keinen Samen tragen konnten, — als daselbst völlig ausdauernd:

1. *Abies amabilis* Hort. Angl., vom Columbia river.

2. — *Apollinis* Lk., vom Griech. Gebürge.

3. — *cephalonica* Loudon.

4. — *nobilis* Hort.

5. — *Pindrow* Royle, vom Himalaya.

6. — *Pinaspa* (*A. Pinaspa Boiss.*), von der Sierra de Nevada, in der Provinz Granada.

7. — *religiosa*, von den höchsten Gebirgen Mexico's.

8. — *Wobiana* Hort. (oder *Spectabilis*?), vom Himalaya.

9. *Araucaria imbricata* Paron., aus Chili, vom Gebirge.

10. *Cedrus Deodora* Roxb., vom Himalaya.

11. *Cupressus torulosa* Lamb., gezogen aus Samen, die im J. 1811 vom Prof. Lindley aus London erhalten wurden. Trägt seit 1853 Samen und gedeiht trefflich.

12. *Picea Brunoni* (*P. Brunoniana* Wall.), vom Himalaya.

13. — *Douglasii* Sabine, vom Columbia river.

14. — *orientalis* aus Trans-Kaukasien.

Picea alba, *P. canadensis*, *P. nigra* und *P. vulgaris* kommen an der taurischen Küste nur bedingungsweise fort; sie leiden von der Hitze.

15. *Pinus excelsa* Wall.

16. — *Gerardiana* Wall. } vom Himalaya (Nepal).

17. — *insignis* Dougl., aus Californien.

18. — *leptophylla* Chms., aus Mexico; hat in Nikita geblüht.

19. — *patula* Chms., aus Mexico.

20. — *ponderosa* Dougl., vom Columbia river.

21. — *Sequoia gigantea* Endlicher (*Taxodium sempervirens* Hooker); *Tichaga* der Californier, wurde zugleich mit *Pinus Sabiniana* aus Samen erzogen und gedeiht trefflich.

14) Fast alle obigen Angaben entlehne ich einem officiellen Berichte des Hrn. v. Hartwiss an das Departement der Landwirtschaft über dessen zehn-jähriges nützliches Wirken unter Leitung seines gewesenen Directors (jetzigen Gehelfen des Ministers des Innern), Geheimen Rathes A. I. Lewschin, zu Ende des vorigen Jahres eine besondere Schrift erschienen ist, unter dem Titel: *Особые наблюденія Архиспа некто Селезневъ Холмиста въ оцѣнкѣ состоянія таможни, отърасли сельской промышленности въ Россіи, въ теченіи 10 лѣтъ, съ 1844 по 1854 годъ*; Cрк. 1855. 8. (d. h. Uebersicht des 10-jährigen Wirkens des Departements der Landwirtschaft, neben Skizze des Zustandes der Hauptzweige landwirtschaftlicher Industrie in Russland). Was sich in jenem Berichte nicht vorfindet, oder anders lautet, beruht grösstentheils auf brieflichen, an mich gerichteten Mittheilungen.

Als in Nikita vollkommen ausdauernde und gedeibende Eichen, werden aufgeführt:

Quercus alba L., aus Nordamerika.

- *castaneaefolia*, C. A. Meyer, aus Trans-Kaukasien (Talysh).
- *coccinea* Wngnhm., aus Nordamerika.
- *glabra* Siebold, aus Japan; vielleicht die schönste aller immergrünen Eichen, mit einem Blatt wie Kirschlorbeer.
- *macrocarpa* Michx., aus Nordamerika.
- *Mirbeckii* Bory (Chêne Zang), aus Algerien, erhalten von Bouth, aus den Flottbocker Baumschulen bei Hamburg. Eine wunderschöne immergrüne Eiche, die in Nikita vollkommen aushält.
- *Prinus* L., aus Nordamerika.
- *rugosa* Noe, aus Mexico, durch Karwinski eingeführt; immergrün; eigentlich immergrau.

Viele andere *Quercus*, zumal immergrüne, wie *Quercus inversa* und *Q. sclerophylla* aus dem würtl. China, *Quercus dilatata* Lindl. Wall., *Q. imbricata* Hamilt., *Q. lanata* Smith etc., werden, wie Hr. v. Hartwiss meint, auf taurische Eichenstämme gepfropft, gewiss die Probe bestehen.

Im Nikita'er Gartenberichte für das J. 1852 werden noch die hier nicht genannten *Cistus laurifolius*, *Laurus Benzoin* und *Syzyga officinale* als vollkommen acclimatisirt aufgeführt. Den *Cistus laurifolius* habe ich selbst bei mir, in Karabagh, an der taurischen Süd-Küste (dem Ufer entlang 7½ Werst SSW von Abischa) vor etwa 25 Jahren gepflanzt, und es hat derselbe bisher vom Frost nicht gelitten. Auch die *Aucuba japonica* erinnere ich mich im Freien wachsend gesehen zu haben.

Wollte ich hier noch des von Hrn. v. Hartwiss, seit dem J. 1825 in Nikita angepflanzten Rehen-Sortiments und seiner Weinpflanzungen in der, im J. 1828 zu Magaratsch (neben dem Nikita'er Garten) errichteten Weinbau-Schule erwähnen, so dürfte mein Bericht wohl noch einmal so lang werden, als er jetzt schon ist¹⁵⁾, wobei ich denn hiermit, in Beziehung auf die Verdienste der Herren v. Steven und v. Hartwiss, schliesse, nur nur noch auf eine Pflanzen-Acclimatisirung aufmerksam zu machen, welche für Russland von nicht geringer Bedeutung werden dürfte: ich meine Hrn. Maur. Kosiczki's (Masp. Mus. Kozanuki) Anpflanzung der *Indigofera argentea* L. in Trans-Kaukasien, wo er, 30 Werst nördlich von Lenkoran, und nur 7 Werst vom Kaspischen Meere, unter dem 39° n. Br. schon einige Pud Indigo erzeugt hat, welcher hier von Keimern dem besten, nach Russland kommenden, Bengolischen und Java'schen Indigo gleichgestellt wird¹⁶⁾.

15) S. ebendaselbst den. 25 gedruckte Seiten starken, Auszug aus dem Berichte über die Magaratsch'sche Weinbau-Schule (Bellage No. 9, S. 27 — 51).

16) Ausführliches hierüber findet man im Feuilleton der russischen

Bei Gelegenheit der Frage über Pflanzen-Acclimatisirung in Russland, kann ich nicht unhin der Akademie die hier folgende, vom Gelehrten Gärtner der Bessarabischen Gartenbau-Schule, Ehrenbürger A. Doengingk, ursprünglich auf meinen Wunsch im Jahre 1853 verfasste und späterhin vervollständigte Uebersicht vorzulegen, welche einem meiner Reiseberichte beigegeben werden sollte. Es ist dies ein Verzeichniss der vom J. 1842 bis zum Frühjahr 1856, in der Nähe von Kischinew, im Freien beobachteten Gewächse, nach welchen der Gärtner ungefähr urtheilen kann, was er von den genannten Pflanzen, unter gewissen klimatischen Verhältnissen, zu erwarten hat.

Obwohl die grösseren oder geringeren Beschädigungen der Pflanzen durch den Frost nicht durch den Kältegrad allein, sondern auch durch mehrere andere Verhältnisse, wie das Standpunkt derselben, die Luftlage, die vorangegangene Bewässerung u. s. w. bedingt sind: so halte ich es doch für interessant, schon im Allgemeinen solche Angaben wie die Doenging'schen zu besitzen, und ich hoffe, dass man mir Dank wissen wird für die Veröffentlichung derselben.

Hr. Doengingk's Mittheilungen verdienen Zutrauen, welches denselben auch, sowohl von unserm Collegen Winkl. SR. v. Kupffer, wie vom berühmten Quetelet in Brüssel, in deren Schriften zu Theil wird. Einige, sich auf die klimatischen Verhältnisse Bessarabiens beziehende Bemerkungen, findet der Leser am Schlusse der hier folgenden Tabelle, deren Inhalt, mit meiner Zustimmung, vorläufig im Journal des Ministriums der Reichs-Domänen erschienen ist¹⁷⁾.

St. Petersburger Zeitung von J. 1855 (N. 254). — Die Anregung zu dieser Pflanzung gab der Geheime-Rath Baron A. v. Meyendorff. — Die Einfuhr des Indigo in Russland stellt sich für die letzten fünf Triennien so heraus:

Jahre.	Jährliche Einfuhr in Pud. (in R.).	Für die Summe von Rbl. SR.
1840 — 42	39,592	3.167,165
1843 — 45	43,004	2.656,173
1846 — 48	47,292	2.522,341
1849 — 51	47,597	2.653,375
1852 — 54	47,764	3.120,216

Im Jahre 1853 wurden 63,055 Pud eingeführt (für 4.440,457 R. 8.), wogegen im darauf folgenden Jahre nur 27,524 Pud (für 1.560,173 R. 8.) eine Differenz, die durch die Zeitverhältnisse erklärt wird.

17) Журнал Министерства Государственных имуществ 1855 года, No. 9 (ч. LVII), с. 147. Hier wird diese Tabellarische Uebersicht durch eine bedeutende Zahl neuer Angaben vervollständigt und hin und wieder berichtigt.

Tabellarische Uebersicht

der im Garten der Bessarabischen Gartenbauschule im Freien gepflanzt und 14 Jahre hindurch beobachteten Gehölze, Sträucher etc., mit Hinzufügung der Angaben über ihre Heimath, ihren Wachsthum und die Kältegrade, die sie zu ertragen im Stande sind.

Namen	Heimath	Wachsthum	Beobachtungen d. Kältegrade nach Reaum.
1. <i>Abies alba</i>	Canada	langsam	Hält den Winter aus, leidet von der Hitze.
2. » <i>Nordmanniana</i>	Kaukasus	ditto	Hält den strengsten Winter aus; gibt reifen Samen.
3. » <i>Acer campestre</i>	Krym	uppig	Die jungen Triebe erkranken bei -10°, bei -15° leidet auch das alte Holz. Der Samen wird reif.
4. » <i>Negundo</i>	Virginien	ditto	Die Spizzen d. jungen Triebe erkranken bei -20°. Hält die strengste Kälte aus.
5. » <i>rubrum</i>	Virg. u. Pensylv.	ditto	Hält aus.
6. » <i>pseudoplatanus</i>	Europa	gut	Bei -12° leiden die jungen Triebe; bei -18° leidet auch d. ältere Holz.
7. » <i>decussatus</i>	Asien	uppig	Bei -10° erkranken die Spizzen der jungen Triebe; bei -16° erkranken sie bis zur Wurzel. Hält gewöhnlich sehr stark und giebt reichlich Samen.
8. » <i>palustris</i>	Nordamerika	sehr schnell	Hält aus.
9. <i>Atlantides glandulosa</i> Desf.	China	sehr schnell	Bei -12° leiden die jungen Triebe; bei -18° erkranken sie bis zur Wurzel. Hält gewöhnlich sehr stark und giebt reichlich Samen.
10. <i>Amorpha fruticosa</i>	Nordamerika	uppig	Bei -12° erkranken die Spizzen der jungen Triebe; bei -18° erkranken sie bis zur Wurzel. Hält gewöhnlich sehr stark und giebt reichlich Samen.
11. » <i>Leucis</i>	ditto	ditto	Hält aus.
12. » <i>pubescens</i>	ditto	ditto	Hält aus.
13. <i>Ampelopsis heterophylla</i>	Asien	mittelmässig	Bei -12° erkranken die Spizzen der jungen Triebe; bei -18° erkranken sie bis zur Wurzel. Hält gewöhnlich sehr stark und giebt reichlich Samen.
14. <i>Amygdalus Persica flore pleno</i>	Persien	ditto	Bei -12° leiden die jungen Triebe; bei -18° erkranken sie bis zur Wurzel. Hält gewöhnlich sehr stark und giebt reichlich Samen.
15. <i>Artemisia artemisioides</i> (Pyrethrum sinensis)	China und Japan	gut	Bei -12° erkranken die Spizzen der jungen Triebe; bei -18° erkranken sie bis zur Wurzel. Hält gewöhnlich sehr stark und giebt reichlich Samen.
16. <i>Artemisia dracunculifolia</i>	Armenien, Pers.	sehr gut	Hält aus.
17. » <i>vulgaris</i>	ditto	ditto	Die jungen Triebe erkranken bei -20°, am meisten leidet sie von spätem Frühjahrsbeginn; daher ist auch ihre Fruchtbarkeit nicht immer gleich ergiebig.
18. <i>Artemisia Abrotanum</i>	S. Europa	ditto	Hält d. strengste Kälte aus.
19. <i>Astragalus vintanus</i>	Sibirien	ditto	Hält aus.
20. <i>Berberis canadensis</i>	Canada	gut	Hält Bessarabischen strengste Kälte aus.
21. <i>Berberis sibirica</i>	Sibirien u. Canada	sehr uppig	ditto, gibt reichl. Samen.
22. » <i>vulgaris</i>	Europa	ditto	ditto.
23. <i>Betula alba</i>	ditto	schwach	Leidet von starker Hitze und ist nicht dauerhaft. Die jungen Triebe erkranken bei -20°, bei -18° erkranken sie bis zur Wurzel. Hält aber Kälte aus.
24. <i>Bignonia Tecomaria radicans</i>	Virg. u. Canada	ditto	Hält aus.

(18) Bei einer andern Gelegenheit sprach sich Hr. Döngling dahin aus, dass der gefüllte Pirsch erst bei -18° R. zu seinen jungen Zweigen leide und dass er bei -22° bis zur Wurzel erkränke.

Namen	Heimath	Wachsthum	Beobachtung der Kältegrade nach Reaum.
25. <i>Broussonetia papyrifera</i>	Japan	sehr uppig	Bei -18° leiden die jungen Triebe; bei -20° erkranken sie bis zur Wurzel. Hält aus.
26. <i>Buxus sempervirens</i>	Kauk. S. Europa	langsam	Leidet sehr sehr der Hitze, aber sehr wenig der Kälte.
27. <i>Calycanthus parviflorus</i> (L.) (Chimonanthus fragrans Lindl.)	Japan	schwach	Leidet sehr sehr der Hitze, aber sehr wenig der Kälte.
28. <i>Caragana altissima</i>	Daurien	gut	Hält Bessarabischen strengste Kälte aus.
29. » <i>arborescens</i>	Sibirien	ditto	Hält jede Kälte aus, ist viel Samen.
30. » <i>Chamaejasme</i>	Daurien, China	ditto	Hält jede Kälte aus.
31. » <i>frutescens</i>	ditto	sehr gut	ditto.
32. <i>Castanea vesca</i>	S. Europa	gut	Ein- u. zweijährige Bäume, halten unvollständig eine Kälte von -15° aus; bei -20° erkranken die Spizzen der jungen Triebe.
33. <i>Catalpa Syriaca</i>	Florida, Carolina, Japan	uppig	Bei -15° erkranken die jungen Triebe; bei -20° erkranken sie bis zur Wurzel. Hält aus.
34. <i>Celtis australis</i>	Pers., S. Europa	ditto	Bei -15° erkranken die jungen Triebe; bei -20° erkranken sie bis zur Wurzel. Hält aus.
35. » <i>glabrata</i>	Krym	ditto	Hält aus.
36. » <i>occidentalis</i>	Virginien	ditto	Hält aus.
37. <i>Cercis Siliquastrum</i>	Asien, S. Europa	sehr uppig	Bei -10° leiden die jungen Triebe; bei -15° erkranken sie bis zur Wurzel. Hält aus.
38. <i>Clematis orientalis</i>	Asien	uppig	Hält die härtesten Winter aus, giebt reifen Samen.
39. » <i>Filix</i>	S. Europa	ditto	Hält aus.
40. <i>Clethra alnifolia</i>	Nordamerika	mittelmässig	Leidet bei -10°. Hält aus.
41. <i>Colutea arborescens</i>	S. Europa	sehr gut	Bei -12° erkranken die Spizzen der jungen Triebe; bei -18° erkranken sie bis zur Wurzel. Hält reichlich und giebt viel Samen.
42. » <i>crucata</i>	ditto	ditto	Hält aus.
43. » <i>media</i>	ditto	ditto	Hält aus.
44. <i>Cornus alba</i>	Sibirien	sehr gut	Hält Bessarabischen strengste Kälte aus.
45. » <i>mascula fructu maximo</i>	S. u. Mittel-Europa	ditto	Hält aus.
46. <i>Corylus Colurna</i>	Türkei, Griech.	langsam	Hält die härtesten Winter aus.
47. » <i>tubulosa</i>	S. Europa	ditto	Hält aus.
48. <i>Crataegus coccinea</i>	Nordamerika	uppig	Erträgt jede Kälte.
49. » <i>Crataegus</i>	Virg., Canada	ditto	Hält aus.
50. » <i>Douglasii</i>	Nordamerika	ditto	Hält aus.
51. » <i>fusca</i> (ambigua Ledeb.)	ditto	ditto	Hält aus.
52. » <i>glauca</i>	ditto	ditto	Hält aus.
53. <i>Cydonia fastigiata</i>	S. Europa, Asien	langsam	Bei -12° erkranken die Spizzen der jungen Triebe; bei -18° erkranken sie bis zur Wurzel. Hält aus.
54. » <i>horizontalis</i>	China	ditto	Hält aus.
55. <i>Cydonia chinensis</i>	ditto	ditto	Hält aus.
56. » <i>vulgaris</i>	Armenien, Pers.	sehr gut	Hält aus.
57. <i>Cytisus Adami Hort.</i>	S. Europa	uppig	Hält aus.
58. » <i>capitatus</i>	Europa	sehr uppig	Hält aus.
59. » <i>sessilifolius</i>	ditto	ditto	Hält aus.

Namen	Heimath	Wachsthum	Beobachtungen d. Kältgrade nach. Resum.	Namen	Heimath	Wachsthum	Beobachtungen d. Kältgrade nach. Resum.
60. <i>Cytisus Laburnum</i>	S. Europa	oppig	Bei — 15° leiden die jungen Triebe; bei — 22° erfriert der Holzkörper (außerdem bei nur Wurzelschäden und erst Samen nur noch gelinde Wunden). dies.	21. <i>Juniperus oblonga</i>	Kaukasus	langsam	Fürchten Löss-Frostschäden von — 7°.
61. » <i>Laburnum quer-efolium</i>	dito	dito		22. » <i>phoenicea</i>	S. Eur. Mitt. As.	dito	Bei — 21° erfriert d. Holzkörper.
62. <i>Klatschmann angustifolia</i>	S. Europ., Asien	sehr oppig	Hält jede Kälte aus. Gibt viel Samen.	23. » <i>Sabina</i>	Sehr. Kaukas., Krym	dito	Verachtet kleinen Frost, leidet von der Hitze.
63. » <i>latifolia</i>	dito	dito		24. » <i>virginiana</i>	Virginien	dito	
64. <i>Eucalyptus glauca</i>	S. Amerika	schwach	Unbedeckt hält stürmt — 9° aus. Vorläufige noch sehr erscheinende Lage.	25. <i>Korria japonica</i>	Japan	gut	Erfriert bei — 30°, blüht aus.
65. <i>Evonymus americanus</i>	Nordamerika	sehr gut		26. <i>Koeleria paniculata</i>	China	oppig	Bei — 20° erfriert d. Holzkörper; bei — 25° erfriert der Triebkörper.
66. <i>Ficus Carica</i>	Asien, S. Europ.	sehr gut	Bedeckt hält der gewöhnliche Frost aus. Unbedeckt erfriert er bei — 8°.	27. <i>Larandula latifolia</i>	S. Europa	gut	Hält aus.
67. <i>Fragaria americana</i>	Nordamerika	sehr oppig	Hält die strengsten Winter aus.	28. » <i>Spica</i>	dito	dito	dito.
68. » <i>einetra</i>	dito	dito		29. <i>Liriodendron tulipifera</i>	Nordamerika	schwach	Bei — 12° erfriert die jungen Triebe; bei — 19° erfriert der Triebkörper.
69. » <i>elliptica</i>	dito	dito		30. <i>Lonicera Caprifolium</i>	Kauk., S. Europ.	sehr gut	Hält aus.
70. » <i>axcelis aurea</i>	Europa, Asien	sehr oppig		31. » <i>etrasa</i>	S. Europa	dito	dito.
71. » <i>pendula</i>	Nordamerika	oppig		32. » <i>(Periclymenum) serotinum</i>	dito	dito	dito.
72. » <i>epiptera</i>	dito	sehr oppig		33. » <i>temporaria</i>	Virginien	dito	dito.
73. » <i>ferruginea</i>	dito	oppig		34. » <i>latarica</i>	Südborn	dito	dito.
74. » <i>Crataegus ferruginea</i>	dito	oppig		35. <i>Magnolia acuminata</i>	Carolina	gut	Leidet bei — 10°, Blüthe leidet.
75. » <i>Ornus</i>	S. Europa	dito		36. <i>Melita Azeradach</i>	Syrien	oppig	Leidet sichtlich, absterbt bei — 16°, leidet sehr, bei — 11° aus; doch bei — 21° erfriert sie bis auf 2 Zoll vom Boden.
76. » <i>paraphylla laurica</i>	Krym	dito		37. <i>Menispermum canadense</i>	Canada	dito	Erfriert bei — 10° bis zu Wurzeln, die sich erst nachher zeigen.
77. » <i>platycarpa</i>	Nordamerika	sehr oppig		38. <i>Mespilus germanica</i>	S. Europa	sehr gut	Bei — 16° erfriert die junge Triebe.
78. » <i>potamocephala</i>	dito	oppig		39. <i>Morus alba</i>	China, Persien	oppig	Bei — 18° erfriert die jungen Triebe; bei — 20° erfriert auch das Bl. d. Blüthe.
79. <i>Genista canariensis</i>	Canar. Inseln	langsam	Bei — 8° leiden die Spizzen; bei — 11° erfriert der ganze Zweig.	40. » <i>constanti-nopolitana</i>	Turkei, Persien	dito	
80. <i>Gleditsia carpinifolia</i>	Aus Lenkoren	oppig	Bei — 30° leiden die jungen Blüthe.	41. » <i>elata</i>	Nordamerika	dito	dito.
81. » <i>horrida</i>	China	sehr oppig	Hält gut aus, gibt wenige reifen Samen.	42. » <i>macrophylla</i>	Persien	dito	dito.
82. » <i>orientalis</i>	Asien	dito		43. » <i>Morettiana</i>	S. Europa	dito	dito.
83. » <i>tricanthos</i>	dito	dito		44. » <i>nana</i>	Persien	dito	dito.
84. » <i>incurva</i>	Virg., Carolina	dito		45. » <i>rubra</i>	Virginien	dito	dito.
85. <i>Glycyne (Wistaria) chinensis</i>	China	gut	Bei — 8° erfriert die Spizzen der jungen Triebe; bei — 10° erfriert der ganze Trieb; bei — 21° ohne Schaden aus.	46. <i>Morus multiflora</i>	Philipp. Inseln	gut	Bei — 12° erfriert die Spizzen der jungen Triebe; bei — 20° erfriert der ganze Trieb.
86. <i>Gymnocladus canadensis</i>	Canada	dito		47. <i>Palmira aculeata</i>	Krym, Kaukasus	sehr langsam	Bei — 15° erfriert die Spizzen der jungen Triebe; bei — 20° erfriert der ganze Trieb.
87. <i>Hippophae rhamnoides</i>	Kaukasus, Mittel-Eur., S. Sibirien	dito	Hält jede Kälte aus.	48. <i>Pawlovia imperialis</i>	Japan, China	sehr stark	Leidet stark bei — 20°, erfriert bei nur Wurzeln bei — 14°, erfriert gleich bei — 10°. Blüthe bedeckt hält aus.
88. <i>Hypericum officinale</i>	S. Europa	dito	Hält die strengsten Winter aus. Blüht stark und gibt viel Samen.	49. <i>Persica laevis</i>	Persien	mittelmäßig	Bei — 10° erfriert die Spizzen der jungen Triebe; bei — 20° erfriert der ganze Triebkörper.
89. <i>Jasminum fruticosum</i>	Kauk., S. Europ.	schwach	Leidet bei — 52°; erfriert bei — 20°.	50. <i>Prunella vulgaris</i>	dito	sehr stark	Bei — 10° erfriert die Spizzen der jungen Triebe; bei — 20° erfriert der ganze Triebkörper.
90. » <i>officinale</i>	Immerat., Asien	dito		51. <i>Philadelphus coronarius</i>	S. Europa	sehr oppig	Hält aus.
91. <i>Juglans nigra</i>	Nordamerika	gut		52. » <i>gracilis</i>	Nordamerika	dito	dito.
92. » <i>regia</i>	Persien etc.	sehr gut	Leidet bei — 10°.	53. » <i>grandiflora</i>	dito	dito	dito.
			Bei — 10° erfriert die Spizzen der jungen Triebe; bei — 20° erfriert der ganze Triebkörper.	54. » <i>inodora</i>	Carolina	dito	dito.
			Leidet bei — 10°; erfriert die Spizzen der jungen Triebe; bei — 20° erfriert der ganze Triebkörper.	55. <i>Picea vulgaris</i>	Europ., Asien	sehr langsam	Leidet sehr von der Kälte, absterbt von der Hitze.
				56. <i>Pinus Cembra</i>	S. Europ., Sib.	langsam	
				57. » <i>halepensis</i>	Kaukasus	sehr oppig	
				58. » <i>Larix</i>	S. Europ., Asien	dito	
				59. » <i>orientalis</i>	Asien	dito	
				60. » <i>Strouba</i>	Canada	dito	
				61. » <i>spicata</i>	Europa, Asien	sehr langs.	

(19) In der Gartenbau-Schule zu Jekaterinosslaw befinden sich einige hochstämmige Exemplare dieses Baumes. K.

Namen	Heimath	Wachsthum	Beobachtungen d. Kältgrade nach Reaum.	Namen	Heimath	Wachsthum	Beobachtungen d. Kältgrade nach Reaum.
133. <i>Planera crenata</i>	Kaukasus	gut	Hält aus.	177. <i>Sambucus americana</i>	Nordamerika	üppig	Hält aus.
136. <i>Populus balsamifera</i> (7)	Sibirien	sehr gut	Hält die strengsten Winter aus.	178. » <i>nigra</i>	Europa	ditto	ditto.
137. » <i>deltoidea</i>	Italien, Græch.	ditto	ditto.	179. » <i>racemosa</i>	ditto	ditto	ditto.
138. <i>Prunus avium</i> fl. pl.	S. Europa	ziemlich stark	Bei 15° leiden die jungen Triebe; bei 25° erweist die Vegetation.	180. <i>Sorbus Malva</i>	ditto	ditto	ditto.
139. » <i>Cerasif. pleno</i>		sehr gut		181. <i>Sapora japonica</i>	Japan	ditto	Bei = 15° erleiden die Spitzen der jungen Triebe; bei = 20° erleiden die zwäheilige Holz.
140. <i>Prunus Lauro-cerasus</i>	Asien	schwach	Leidet schon bei = 5°; erhebt bei = 10°. Verliert ganz Schutz und erweist wahren Schaden. Gut bedeckt hält die Kälte über 10° aus.	182. <i>Sorbus aucuparia</i>	N. Europa	ditto	Hält, die niedrigste Reaum., die strengste Kälte aus.
141. » <i>Mahaleb</i>	ditto	sehr üppig	Hält die heftigsten Triebe aus. Hält stark und gibt viel Samen.	183. » <i>domestica</i>	M. u. S. Europa	ditto	ditto.
142. » <i>Padus</i>	N. u. M. Europ.	ditto	ditto.	184. <i>Spartium junceum</i>	S. Europa	ditto	Bei = 10° erleiden die jungen Triebe; bei = 15° erleiden die sauremülligen Früchte (Kiefer), die Kälte bedeckt hält er aus.
143. » » <i>bracteosa</i> ..	ditto	ditto	ditto.				
144. <i>Ptelea trifoliata</i>	Verginien	ditto	ditto.	185. <i>Spiraea triloba</i>	Sibirien	sehr gut	Hält aus.
145. <i>Pterocarya caucasicus</i>	Kaukasus	schwach	Bei = 12° erleiden die jungen Triebe; bei = 15° erleiden die Flügelkeime bis zur Wurzel.	186. <i>Spiraea crenata</i>	N. u. M. Russl.	üppig	ditto.
146. <i>Pyrus Aria</i>	M. Europa	sehr üppig	Hält aus.	187. » <i>salicifolia</i>	Sibirien	ditto	ditto.
147. » <i>praeox</i>	Südrußland	ditto	ditto.	188. » <i>sibirica</i>	Sibirien	ditto	ditto.
148. » <i>spectabilis</i>	China	zufüllmässig	Bei = 10° erleiden die jungen Triebe; bei = 12° erleiden die Blätter bis zur Wurzel.	189. <i>Symphoricarpos</i>	Nordamerika	gut	ditto.
149. <i>Rhamnus Alaternus</i>	S. Europa	schwach	Bei = 10° erleiden die jungen Triebe; bei = 12° erleiden die Blätter bis zur Wurzel.	190. » <i>sal. variegata</i>	Mexico	ditto	ditto.
150. » <i>adurica</i>	Darien	langsam	Hält aus.	191. <i>Syringa chinensis</i>	China	üppig	ditto.
151. <i>Ribes typhina</i>	Verg. Penins.	sehr üppig	Hält die strengsten Winter aus.				
152. <i>Ribes aureum</i>	Nordamerika	ditto	ditto.	192. » <i>Jostkiss</i>	Siebenbürgen	ditto	ditto.
153. » <i>bracteum</i>	Nordamerika	ditto	ditto.	193. » <i>persica</i>	Persien	ditto	ditto.
154. » <i>procumbens</i>	Darien	sehr gut	Hält aus.	194. » » <i>lucida</i>	ditto	sehr gut	ditto.
155. <i>Robinia hispida</i>	Carol. Penins.	gut	Bei = 15° leiden die Spitzen der jungen Triebe; erhebt bei = 25°. Stirbt hart gewöhnlich im 10ten Jahre ab.	195. » <i>vulgaris</i>	ditto	üppig	ditto.
			Hält so ziemlich aus.	196. » » <i>alba</i>	ditto	ditto	ditto.
156. » <i>monstroza</i>	Nordamerika	üppig	Hält gut aus.	197. » <i>officinalis</i>	ditto	ditto	ditto.
157. » <i>viscosa</i>	ditto	ditto	ditto.	198. <i>Tamarix gallica</i>	S. Europa	sehr gut	Bei = 20° leiden die Spitzen.
158. » <i>tortuosa</i>	ditto	ditto	ditto.	199. » <i>tetrandra</i> ...	ditto	ditto	ditto.
159. » <i>ambrosiifolia</i>	ditto	ditto	ditto.	200. <i>Fagus baccata</i> ...	Europa	langsam	Hält aus.
160. » <i>sophorifolia</i>	ditto	ditto	ditto.	201. » » <i>pyramidalis</i>	ditto	ditto	ditto.
161. » <i>Pseudocarya</i>	ditto	ditto	ditto.	202. <i>Hajacoccidaria</i>	Nordamerika,	üppig	ditto.
162. <i>Quercus gallica</i> ...	S. Europa	sehr üppig	Bei verschiedenen Abarten dieser Quercus Art der heiligen Wälder gewöhnlich unbedeckt aus; doch bei = 15° erleiden die jungen Triebe.	203. <i>Tilia americana</i>	ditto	ditto	ditto.
163. » <i>centifolia</i>	S. Europ., Asien	ditto	ditto.	204. » <i>multiflora Ledeb.</i>	Abchasien	ditto	ditto.
164. » <i>dumescens</i>	ditto	ditto	ditto.	205. » <i>rubra</i>	Nordamerika	ditto	ditto.
165. » <i>pumiliofolia</i>	ditto	ditto	ditto.	206. <i>Platanus fortisima</i>	ditto	ditto	ditto.
166. » <i>indica</i>	Indien	ditto	Bei = 10° erleiden die Spitzen; bei = 15° erleiden die Blätter die heiligen Wälder aus. Leidet von Kälte aus.	207. » <i>prodensa</i>	ditto	ditto	ditto.
167. » <i>ferox</i>	Krim	üppig	ditto.	208. <i>Viburnum Opulus sterile</i>	Europa	ditto	ditto.
168. » <i>saxatilis</i>	ditto	ditto	ditto.	209. » <i>Tina</i>	Süd. Europa, N. Afrika	gut	Bei = 10° leiden die jungen Triebe; bei = 15° erleiden sie die Wurzel.
169. <i>Asarum of. sinensis</i>	S. Eur., N. Afr.	langsam	Leidet schon bei = 6°; bei = 10° erleiden die Blätter. Gut bedeckt hält er die heiligen Wälder aus.	210. <i>Finca major</i> ...	S. Europa	üppig	ditto.
			Leidet bei = 15°. Muss geschützt werden.	211. <i>Yulophyllum ramiflora</i>	Nordamerika	ditto	Bei = 15° leiden die jungen Triebe. Hält aus und gibt viel Samen.
170. <i>Rubus odoratus</i>	NW. Amerika	sehr stark	Hält aus.				
171. <i>Rubus aculeatus</i>	Kauk., Schweiz	ziemlich	Bei = 12° erleiden sie die Wurzel. Verliert Blätter.				
172. » <i>Hippophyllum</i>	S. Europa	ditto	ditto.				
173. <i>Salis americana pendula</i>	Nordamerika	ditto	Leidet bei = 15°. Muss geschützt werden.				
174. » <i>babylonica</i>	Persien	ditto	ditto.				
175. » <i>acutifolia</i>	Europa	üppig	Hält aus.				
176. » <i>reticulata</i>	ditto	ditto	ditto.				

Zur nähern Kenntnis des hiesigen Klima's (sagt Hr. Dönnigk) erlaube ich mir folgendes beizufügen:

Die Bessarabische Gartenbau-Schule liegt 2 Werst südlich von Kischnew, der Gebietstadt Bessarabien, unter 47,5° nördlicher Breite und 16°29' östlicher Länge. Die Umgegend ist hügelig, wasserarm, beinahe waldlos und erhebt sich an 280 engl. über der Meeresfläche. Hat im Mittel eine Jahrestemperatur von + 8,26°, die mittlere Temperatur des Frühlings beträgt + 8,09°, des Sommers + 18,20°, des Herbstes + 8,75° und des Winters = 2,6°.

Vergleicht man die Temperatur dieses Landes mit der Temperatur der mehr westlich unter derselben Isothermen-

Linie liegenden Länder Europa's, so ergibt sich, dass der Sommer hier bedeutend wärmer und der Winter um Vieles kälter ist.

Das Charakteristische des hiesigen Winters ist die Unbeständigkeit. Heftige Kälte wechselt oft sehr schnell mit Thauwetter und Regen ab, und wiederum Thauwetter mit schneidendem Frost. Die Schwankung der Temperatur erreicht nicht selten, im Verlauf einiger Stunden, eine Differenz von 15° und mehr. Glätte ist hier etwas ganz Gewöhnliches. Was aber die Acclimatisirung der zarteren Gewächse am meisten beeinträchtigt, das sind die späten Frühlingsfröste, die oft nach vorhergegangenem sehr warmen Wetter eintreten und — 3 bis 4° erreichen. Demungeachtet ersieht man aus der obigen Tabelle, dass eine bedeutende Anzahl exotischer Gewächse, bei einer der Pflanze angemessenen Pflege, theils unter schwacher Bedeckung, theils ganz ohne dieselbe auszuhalten vermögen; die nordamerikanischen Bäume und Sträucher bedürfen des Schutzes gar nicht.

Die feinsten französischen Kernobst-Bäume, so wie auch die Aprikosen, Pfäumen und Kirschen gedeihen hier ganz vortreflich und geben herrliche Früchte. Die Weinrebe, Pfirsich- und Mandelbäume verlangen nur wenig Schutz, wachsen gut und ihre Früchte erlangen in den meisten Jahren eine vollkommene Reife.

Die in der Umgegend von Kischnew in einem Umkreise von 50 Werst wildwachsenden Bäume und Sträucher sind folgende:

<i>Acer campestre</i> ,	<i>Prunus avium</i> ,
— <i>platanoides</i> ,	— <i>spinosa</i> ,
— <i>pseudoplatanus</i> ,	<i>Pyrus communis sylvestris</i> ,
— <i>tataricum</i> ,	— <i>Malus sylvestris</i> ,
<i>Amygdalus campestris</i> ,	<i>Quercus pedunculata</i> ,
— <i>nana</i> ,	— <i>Bobur</i> ,
<i>Berberis vulgaris</i> ,	<i>Rhamnus catharticus</i> ,
<i>Carpinus Betulus</i> ,	<i>Rhus Cotinus</i> ,
<i>Cornus mascula</i> ,	<i>Rosa canina</i> ,
— <i>sanguinea</i> ,	— <i>pumila</i> ,
<i>Corylus Avellana</i> ,	<i>Rubus fruticosus</i> ,
<i>Crataegus laciniata</i> ,	<i>Salix alba</i> ,
— <i>monogynea rubra</i> ,	— <i>cinnerea</i> ,
— <i>Oryzaantha</i> ,	— <i>pentandra</i> ,
<i>Cytisus austriacus</i> ,	<i>Sorbus torminalis</i> ,
— <i>nigricans</i> ,	<i>Staphylea pinnata</i> ,
<i>Eronium europaeus</i> ,	<i>Tilia alba</i> ,
— <i>terrestris</i> ,	— <i>microphylla</i> ,
<i>Fagus sylvatica</i> ,	<i>Ulmus campestris</i> ,
<i>Fraxinus excelsior</i> ,	— <i>suberosa</i> ,
<i>Hedera Helix</i> ,	<i>Viburnum Lantana</i> ,
<i>Ligustrum vulgare</i> ,	— <i>Opulus</i> ,
<i>Populus nigra</i> ,	<i>Viscum album</i> ,
— <i>tremula</i> ,	<i>Vitis vinifera</i> .

Die letztere findet sich in den Wäldern mit einer rothen, kleinbeigen, zottigen und unschmackhaften Traube und

scheint seit den Römerzeiten eher verwildert, als wirklich einheimisch zu sein.

Anhang.

Zur richtigen Auffassung der Angaben in Betreff der im kaiserlichen Nikita'er Garten acclimatisirten Bäume und Sträucher, halte ich nicht für überflüssig meinen Lesern noch Einiges in Betreff der Temperatur der, vorzugsweise sogenannten Südküste Tauriens mitzutheilen.

Ein von mir geehrter Freund und vieljähriger Bewohner jenes von der Natur so begünstigten Küstenstrichs, schrieb mir einst:

„Das Klima der Krym'schen Küste ist allerdings, in Beziehung auf das übrige südliche Russland, — die wärmeren Landstriche Trans-Kaukasus ausgenommen, — ein ausschliessliches zu nennen. Gegen den Andrang der kalten Luftströme aus Norden durch eine 4- bis 5000 Fuss hohe Gebirgs-Kette geschützt¹⁰⁾, — während das Schwarze Meer diesem schmalen Küsten-Ländchen die wärmeren Lüfte Kleinasien und der Ufer des Bosporus zuführt, vorzüglich wohl aber durch dessen eigenen Einfluss eine beständig mildere Temperatur vermittelt — erfährt sich vorzüglich der Küstenstrich zwischen Aluscha und Simeis eines Klimas, in dem der Oelbaum kräftig gedeiht und Früchte reift. Vollkommen gut kommen da der Lorbeer und alle immergrünen Bäume und Sträucher fort, die von den Pflanzen-Geographen als die Repräsentanten der Oliven- und Lorbeer Zone bezeichnet werden. Nach fünfjährigen sorgfältigen Thermometer-Beobachtungen, von 1825 bis 1830 und der aus denselben gezogenen Mittelzahl, ergab sich die durchschnittliche Jahrestemperatur in Nikita zu 11,5° Reaumur¹¹⁾, was denn auch der Temperatur jener europäischen Landstriche, wie der südlichen Provence, entspricht, in denen der Oelbaum gedeiht und seine Früchte reift¹²⁾. Nur die grosse Trockenheit der Luft

10) M. v. Engelhardt's und Fr. Parrot's Barometermessungen zufolge erhebt sich der höchste (südwestliche) Felsen des Tschatyr-dagh 790,3 Toisen (4742 Franz. Fuss) oder 793 Saassen über das Schwarze Meer, und die höchste Spitze der Boburg Jala ist nur 3 Toisen niedriger, nämlich 787,3 Toisen (719 Saassen). S. derra Reise in die Krym und den Kaukasus, Berlin 1818, N. 8, 17 v. 18.

11) Diese Angabe dürfte für etwas zu hoch gehalten werden. Da Hr. Meteorologen nehmen bisher für Nikita nur 9,6° und 9,5° R. an. S. Mahlmann in H. v. Dove's Repertorium der Physik IV, 140 und Wessetowski in den Beiträgen zur Kenntnis des Russischen Reichs von den Akademikern v. Beer und v. Helmersen, Bd. 18, am Ende der tabellarischen Uebersicht. Mahlmann's Angabe von 1,2° C. = 9° R., welche er selbst für zu hoch zu halten scheint, beruht auf dreijährigen gleichzeitigen Beobachtungen und Sympherop auf 13° J. Md. red.

12) In Beziehung auf die Provence will ich hier nur die Temperatur-Verhältnisse von drei Städten anführen.

die häufig im Frühling — nicht selten auch in den Herbst-Monaten — herrschte, und die der Gesundheit der Bewohner zuträglich, wie dem Reifen der Trauben förderlich ist, wird, zumal in den Jahren, wo sie sehr lange anhält, solchen Bäumen und Pflanzen schädlich, die einen höheren Grad von Fruchtigkeit der Luft lieben, wie *Thea*, *Rhododendron* etc. Unsere Krym'sche Südküste liegt bekanntlich unter circa 44° 30' nördl. Breite ⁷⁾, und die Höhe von Nikita über der Meeresfläche mag etwa 300 Fuss betragen.

Diesen Angaben habe ich aus den mir vom Ministerium der Reichs-Domänen aus bekannten Nikita'er Garten-Berichten noch Folgendes hinzuzufügen zu müssen.

Im Bereiche des am Abhange befindlichen Nikita'er Gartens ist der Thermometer-Stand sich nicht überall gleich; so z. B. wurden in dem durch seine Temperatur-Verhältnisse abnormen Jahre 1848, am 16. März bei Tage im Obern Theile des Gartens — 2° R. beobachtet, während das Thermometer unten nur — 0,5° anzeigte.

In diesem Jahre (1848) belief sich die Kälte

	bei Sonnenaufgang	am Tage
am 9. December auf...	11° R.	8° R.
• 11. • • • • •	11° R.	5° R.

Die Folge davon war, dass am *Fiburnum Tinus* die jungen

Marseille. Mittlere Temperaturen nach 30jährigen Beobachtungen von 1823 bis 1842 incl.

Des Jahres, nach Celsius 14,68 (14,26° R.).
Winter 7,42° C. (5,94° R.). — Frühling 12,80° C. (10,31° R.).
Sommer 21,11° C. (16,59° R.). — Herbst 14,96° C. (11,97° R.).
Die grösste Kälte betrug während dieser Zeit (im J. 1829) — 10,1° C. = — 8,05° R.

Aizoun. 36 Meier (118 engl. Foss) über dem Meere. Mittlere Temperaturen, nach 28jährigen Beobachtungen (von 1802 bis 1839 incl.).

Des Jahres 14,42° C. (11,81° R.).
Winter 5,8° C. (4,61° R.). — Frühling 13,5° C. (11,12° R.).
Sommer 23,19° C. (18,16° R.). — Herbst 14,3° C. (11,68° R.).
Die grösste Kälte betrug am 27. Dec. 1829 n. St. — 13,0° C. (= 10,1° R.). Ausserdem kamen nur drei mal (in den Jahren 1826, 1827 und 1830) etwas weniger unter 9° B. vor.

Orange (nach Gasparin). 47 Meier (154 Engl. Fuss) über dem Meere. Mittlere Temperaturen von 1813 bis 1843.

Im Jahre 13,3° C. (10,61° R.).
Winter 5,0° C. (4° R.). — Frühling 12,0° C. (9,6° R.).
Sommer 21,5° (17,20° R.). — Herbst 13,5° C. (10,5° R.).
Minimum im J. 1826.... — 15,0° C. (12° R.).
Maximum » » 1830.... — 40,2° C. (32,16° R.).

S. Patrizi, la France ancienne et moderne, morale et matérielle (von 19 verschiedenen Verfassern), Paris 1847, 8; p. 271, 274, 275.

Höher noch als in den genannten Städten der Provence finden wir die mittlere Temperatur in Mailand 12,5° C. (10,3° R.), Venedig 13,5° C. (10,5° R.), Florenz 15,3° C. (12,1° R.) und Nizza 15,6° C. (12,5° R.). S. Dovo's Repertorium der Physik IV, 75 ff.

²³⁾ Nämlich, von Aluscha an gerechnet, zwischen 44°25' und 44°40' nördl. Breite.

Triebe erfroren, was auch an vielen Oelbäumen und Kork-eichen bemerkt wurde, die zugleich ihr Laub einbüsteten.

Im nämlichen Jahre war so grosser Wassermangel, wie Hr. v. Hartwiss seit seiner Anwesenheit in der Krym, im Laufe von 25 Jahren, nicht gesehen hatte.

Wenn im J. 1848 in Nikita der Frost ganze 11 Grad betrug, so glaube ich dagegen nicht unbemerkt lassen zu müssen, dass im Winter 1847 mein in St. Petersburg vergliehenes und fortwährend im Freien gehaltenes Minimum-Thermometer, mir in meinem Weinberge nur zwei mal eine Kälte von mehr denn — 3° R. angab, nämlich früh Morgens den 25. Januar 1853 — 3,5° und Tags darauf — 3,6° R.; ja im Laufe des ganzen Winters zog sich der Spiritus nur 9 mal unter Null zurück.

Der Nikita'er Garten-Bericht für 1850 enthielt unter Anderem noch die interessante Angabe, dass bei einer Kälte von 10 bis 11° R., wo die Oel- und edlen Lorbbäume, selbst der *Rhamnus Alaternus* vom Frost litten, mehrere andere Pflanzen, von denen man es nicht erwarten konnte, unbeschädigt blieben; so z. B. *Olea fragrans*, *Magnolia grandiflora*, *Azaleen*, *Photinia serrulata*, *Prunus lusitanica* und *Prunus Lavrocerasus*.

Was nun aber die Höhe von Nikita über dem Meere betrifft, so dürften die von Hrn. v. Hartwiss angegebenen 300 Fuss etwa zur Mitte des am Abhange befindlichen Gartens passen. Fast alle Gärten der Süd-Küste befinden sich unterhalb der Chaussee; wie hoch aber solche an verschiedenen Punkten ist, kann man aus folgenden Angaben ersehen, die ich meinem verstorbenen Freunde, Obrist Frömbscher, der den Wegbau leitete, verdanke. Ueber dem Niveau des Schwarzen Meeres befinden sich

	Engl. Fuss.	Sachsen.
1. Sympheropol	792	113½
2. Der höchste Punkt zwischen Sympheropol und Aluscha, beim Tschatyrdagh. . .	2623	374½
3. Der höchste Punkt zwischen Aluscha und Büjuk-Lambát, dem Kastel-Dagh gegenüber	1208	172½
4. Dorf Büjuk Lambát	864	123½
5. Ueber Magaratsch	998	142½
6. Unterhalb Marasanda, beim 3ten Werstpfahl vor Jalta	658	94
7. Ueber dem Kaiserl. Schloss in Orinda	560	80
8. Beim obern Orinda, der Frau Grossfürstin Helena Pawlowna gebörend (dem früheren Murhuda der Tataren) ..	911	130½
9. Ueber Myas'chör	510	72½
10. Ueber Alupka	467	66½
11. Ueber Liména	1270	181½
12. Ueber Ajori (Aj-Jori), der Besitzung des Hrn. Seaburov, im Bereiche des Dorfes Maschátka (Pechátka)	910	130
13. Ueber Muchajatka	1690	241½
14. Gegenüber dem Merdwen', der sogenannten Treppe (la Scala)	1363	194½

- Engl. Fuss. Saaschen
15. Das Thor (die Passage über die Berge) ²⁴ 1633 233½
16. Dorf Bajdar circa 900 128½

Zum Schluss will ich nur noch bemerken, dass im Norden des Asow'schen Meeres, zur Linken vom Molotschna-Flusse, die daselbst seit 180½ anässig gewordenen Mennoniten, bis jetzt, in der waldlosen Steppe, während der letzten 25 Jahre (seit 1831), nicht weniger denn 575 Desajäten (2460 preuss. Morgen) Wald angepflanzt haben ²⁵. Bei dieser Gelegenheit gelangte man zur Ueberzeugung, dass die Eiche, die Rüster, die weisse Alazie, der Maulbeerbaum, und zum Theil auch die Esche, die für jenes Klima angemessensten Bäume sind. Ueber Bäume und Sträucher, die im westlichen Theile der Steppen Süd-Russlands (um Odessa etc.) angepflanzt wurden, findet man Auskunft im Berichte der Kaiserl. Landwirthschaftlichen Gesellschaft Neuraslands, über deren 25jähriges Wirken ²⁶.

Den 26. April 1856.

9. UEBER DAS WOTISCHE IN SEINER STELLUNG ZUM EHSTNISCHEN; VON FERDINAND WIEDEMANN. (Lu le 4 avril 1856.)

(Fortsetzung.)

Die finnische Schriftsprache bildet z. B. von *jalka* den Plural *jalat* (wie im Ehstn. *jalg*, pl. *jalat*); und von *pulkka* den Plural *pulkat* (wie im Ehstn. *pulk*, pl. *pulkad*), so dass hier auch nur zwei Abstufungen sind. *kk* und *k*, welche den beiden ehstnischen, *k* und *g*, entsprechen können; im Wotischen aber ist nicht *k* die schwächste Stufe, sondern z. B. *jalkka* bildet *jalkat*, aber *jalka* auch noch weiter *jalgat*. Den Uebergang unter gewissen Umständen des Gaumenauslauts zu *j*, des Lippenlauts zu *w* und das Ausfallen des Zungenlauts hat das Wotische mit dem Ehstnischen gemein. Wie bei der Declination so fällt auch bei der Conjugation der in der starken Form vorkommende Gaumenauslaut nicht ganz aus, wie im Ehstnischen und Finnischen, sondern er wird nur geschwächt, z. B. ehst-

nisch *warastan* (von *waras*, *warga* Dieb), *usun* (von *uskuna* glauben), *soon* (von *sugema* kämmen) lauten wotisch *wargosan*, *uzgon*, *uzgen* (von *zukea*); das ehstnische *watan* (gessen) ist wotisch *walgan*, wovon die Ableitung *watkann*; ähnlich wird ferner auch nach dem gutturalen *n*, welches Hr. Ahlquist (wie im Ehstnischen neuerdings Hr. Ahrens) sehr zweckmässig nicht mit dem blossen *n* sondern mit *ng* bezeichnet, noch ein *g* eingeschoben, z. B. *kangas*, *rengas* (ehstn. *kangas*, *ringas*, finnisch *kangas*, *rengas*); daneben aber hat das Wotische noch die Verbindungen *ngk*, *nkk* (finnisch *nk*, *nkk*) für den Fall, wo im Ehstnischen nach dem gutturalen *n* noch ein besonderer Gaumenauslaut (*g*, *k*) folgt, z. B. *langkän* (ehstn. *langgen*, finnisch *lankein*), *linkkän* (ehstn. *longkan*, finnisch *lonkein*). Wenn nach diesem Allen das wotische *g* einen schwächeren Laut zu bezeichnen scheint als das ehstnische *g*, so darf doch nicht verschwiegen werden, dass es anderswo auch für *k* eintritt, nicht bloss für das schwächere finnische (z. B. *segoten*, *tugitutan*, finnisch *sekoitan*, *tukututan*), sondern auch für das stärkere ehstnische *k* selbst (z. B. *araga*, *muraga*, ehstn. *hara-kas*, *murakas*). — Beispiele für dieselben drei Abstufungen des Zungenlauts sind *partti* pl. *partid* (ehstn. *part* pl. *partid*), *nato* pl. *naot*, *silla* pl. *sillat* (ehstn. *nadu*, *nauk*, *sild*, *sillad*), und daneben noch *udu* pl. *udut*. — Die gleiche Reihe für die Lippenbuchstaben giebt die Formenreihe nicht, hier wird nämlich *pp* geschwächt zu *p* und *p* zu *w*, wie im Ehstn. *p* zu *b* und *k* zu *w*, aber das *b* kommt doch wenigstens sonst noch in der Sprache vor als schwächste Stufe neben *pp* und *p*, welche in der Stammflexion den ehstnischen *p* und *b* entsprechen. In der Formenreihe scheinen im Wotischen *g* und *d* für ihre Lautreihen dieselbe Function zu haben wie *w* unter den Lippenbuchstaben. Sie bilden nicht allein die schwächste Stufe, wo im Ehstnischen schon der Consonant ganz wegfällt, sondern es werden auch *d*, *g* und *w* eingeschoben, wo das Ehstnische — der Reval-Ehsten wenigstens — keinen Consonanten mehr hören lässt, oder wenigstens das Vorhandensein eines solchen noch streitig ist. Das Einschoben des *w* oder das Erstarren eines *w* zwischen zwei Vocalen zu *wew* kommt, wie schon oben bemerkt, auch bei den Dörpt-Ehsten vor; die Reval-Ehsten haben z. B. *se*, *jua*, *piian*, *rana* für die wotischen *uswat*, *jurwa*, *piuacila*, *ravewat*; ganz eigenthümlich aber auch an ähnliche Lautverbindungen im Lappischen erinnert ist das *d* z. B. in *wadnas* (finn. *wanna*), *lidn*, *söldand*, *willand*, *seldna*, ehstn. *lin*, *solane*, *willane*, *woon*. — Die schwächste Stufe dieser Consonantenreihen giebt im Wotischen und auch im Finnischen noch ein Zeichen der Syllentheilung, welches man im Ehstnischen, wo noch die Voraussetzung gilt, dass *vocalis ante vocalem* lang sei, und wo man Diphthonge von getrennt gesprochenen Vocalen in der Schrift nicht unterscheidet, theils vermisst, theils durch das unpassende *j* ersetzt findet. Im Ehstnischen nicht z. B. *saab* (es regnet, von *sadama*) und *saab* (er bekümmert, von *saama* ganz gleich aus und mag auch wohl schon hier und da gleich ausgesprochen werden, eben so der Anfang von *saadan* (ich schicke) und *saaton* (ich verwünsche, auch *sojatan* geschrieben), im Finnischen

²⁴ Es befindet sich also, diesen Angaben zufolge, das von der Südküste ins Baidar-Thal führende Thor um 990 Engl. Fuss (141½ Saaschen) niedriger als der höchste Punkt auf dem Wege von Sympheropol nach Aluschia.

²⁵ Hr. Wiebe, ein Schwiegersohn des berühmten Civilisten der Nogatzer, Johann Cornelia, schreibt mir, am 28. März dieses Jahres, dass er auf seinem Vorwerke Juschneite, die daselbst vorhandene, 29 Desajäten (124 pr. Morgen) grosse Waldung, bereits in Schläge theilt. Der Gewinn an Holz ist bedeutend und alle Wagen werden aus eigenem Holze von angezeigelter Güte gefertigt.

²⁶ 8. Отчетъ о дѣятельности Импер. Общества Сельскаго Хозяйства Южной Россіи, въ продолженіи двадцатипяти-лѣтняго его существованія. Составленъ Секретаремъ Общества П. Пазышосто-вымъ. Одесса, 1855. 8.

kann man noch unterscheiden *satadan* und *saada*, *saatan* und *sadatan*. Die Woten gebräuchen das *d* auf diese Weise, wenn es aus *t* entstanden ist, nur noch zwischen zwei *u* oder *ä*, aber andre Vocale lässt man zusammenfliessen, z. B. *udut*, *ädüt* von *uta*, *ütä*, aber *uoot*, *puut* oder *püt*, *piin* von *nato*, *pata*, *pitä* ³⁾; das *g* dient so z. B. in *toge* (finn. *tse*), *rajava* (finn. *rajan*), ebsten *raja*, das *u* in *siecon* von *sioa*, *uocosa*, *uäwäri* (ebsten *uon*, *haost*, *wäli*). Statt des *d*, wo dies ausfällt, gebraucht die ehnstische Schrift jetzt zum Theil wohl das sylbentheilende *j*, welches aber, wenn man ihm bei dieser Function seine gewöhnliche Geltung lassen will, offenbar zu schwer — zu substantiell möchte man sagen — ist ⁴⁾. *Sida* z. B. soll nach Ahrens im zweiten Casus *sija* haben, nicht *säa*, denn dieses würde ihm *säa* lauten und folglich auch, da das *ä* in offener Stammsilbe stünde (vgl. § 18), ein reines *ä* haben, da doch das *ä* im zweiten Casus so gut wie im ersten ein unreines ist; in diesem Falle könnte man sich durch das *ä* helfen, welches eben den unreinen Laut des *ä* bezeichnen soll, und *säda*, *säa* schreiben. Das oben erwähnte wotische *u* so wie *im* bleibt jetzt in der reval-ehnstischen Mundart ungeschwächt, sonst aber — und in der dörpt-ehnstischen Mundart noch jetzt — wurde das *d* elidirt, und man schrieb *uju*, *eu*. Die wotischen *sika*, *poika* u. dgl. bilden im Plural *signa*, *poigna*; die ehnstischen *siga*, *poig* aber *sead*, *pojad*, das letzte wieder, weil man nichts Besseres hat, mit dem unbehaglichen *j* geschrieben, das erste aber dem Leser zumuthend, dass er aus der Formenlehre wisse, dass hier ein Consonant ausgefallen, und *ea* darum nicht Diphthong ist, sondern zweisylbig lautet. Das Finnische stützt zwar auch den Gaumenlaut in diesem Falle ganz aus, wie das Ehnstische, man hat aber versucht seine Stelle mit dem Apostroph anzudeuten. In der wotischen Stammflexion wird das *ä*, in welches *u* vor *ä*, *u*, *e* und *i* übergeht, den Gaumenlauten selbst ganz gleich behandelt bei der Schwächung oder Assimilation. z. B. *ječi* (finn. *joki*), *jogei* — *ärkä* (finn. *härkä*), *ärjät* — *ēulēi* (finn. *kytki*), *ēullet*, ebsten *jied* — *hürg*, *hürjad* — *külg*, *külled*.

Unter dem, was Hr. Ahlquist sonst noch in der Lautlehre anführt, möchte Folgendes etwa noch hervorzuheben sein als interessant wegen seines Verhältnisses zum Ehnstischen.

Das finnische *n* fehlt — wie in denselben Wörtern mist auch im Ehnstischen — sowohl im Anlaut als vor einem *s*. Das Zweite geschieht z. B. in *läni*, *äsa*, *käsa*, *käsi*, *ēäsi*, *pöäsa*, ehnstisch auch *as*, *kaa*, *kaas*, *käis*, *piöäsa*, finnisch aber

länsi, *ansa*, *kansa*, *känsi*, *piensas*, ein ähnlicher Lautwechsel, wie er sich auch im französischen *trasse*, spanisch *trenza*, wiederfindet; das Erste geschieht namentlich in manchen Ableitungssylben und im zweiten Casus, welcher dadurch dem Ehnstischen gleich endet, nur dass Hr. Ahlquist, um das Wegfallen des *n* zu bezeichnen, noch einen Apostroph dazusetzt, und dass der Endvocal lang wird, wie in der Stamm-sylbe der eben genannten Wörter, also *kala*, *jälkä*, *sörmi*, *lehti*, im Genit. sing. *kälä*, *jalgä*, *sörmi*, *lehtä*, im Genit. plur. *kalojä*, *jalgöjä*, *sörmejä*, *lehtäjä*, ehnstisch *kala*, *kala*, *kalade* — *jalg*, *jala*, *jälade* — *sörm*, *sörme*, *sörmede* — *leht*, *leht*, *lehtede*.

Das anlautende *h* entsprechender finnischer und ehnstischer Wörter fehlt im Wotischen fast ganz. Das Verzeichniss des Verf. hat nur fünf Wörter, welche mit *h* anfangen, und darunter vier offenbar entlehnte. Auch im Ehnstischen ist das anlautende *h* im Westen stärker als im Osten, in nördlichen Gegenden gar nicht hörbar oder nicht einmal so stark wie das französische *h aspiré*, und Einige wollen es im Schreiben auch weglassen; es scheint jedoch besser es beizubehalten, da es nicht nur zur Unterscheidung mancher sonst ganz gleich aussehender Wörter dient, sondern auch in den meisten Gegenden mehr oder weniger doch hörbar ist. Im Ilulante dagegen haben es die Woten viel häufiger als die Ehten, und es entspricht regelmässig dem ehnstischen *k* in der Endung des Translativs (Factivs) und sonst vor einem *s*, ausserdem aber auch nach andern Consonanten, namentlich des *p* vor *s* und dem *s* vor *ä*, z. B. *püksi*, *linnuksi*, *sillaksi*, *ēipüksi*, *lehtoksi*, ebsten *punks*, *linnuks*, *sillaks*, *küpaks*, *leheks*; — ferner *maksan*, *uhsi*, *ihäsi*, *kahsi*, *linnahesi*, *iusuhesi*, *lehesi*, *kähäsi*, *wähäsi*, *lahäsi*, *ēuhäsi*, *tühäsin*, *tühäsi*, *uuohtan*, ebsten *maksan*, *uks*, *uks*, *kaks*, *linnahesi*, *hiuksesi*, *leksi*, *kask*, *wask*, *laps*, *küps*, *lupsan*, *tupsi*, *unustan*.

Die verschiedenen Formen der Stammflexion, die Assimilation, Elision und Emollition nebst deren Gegenheiten (nach der Bezeichnung von Ahrens § 37) hat das Wotische ebenfalls, nur nimmt Hr. Ahlquist nach dem Vorgange der neueren finnischen Grammatiker für die Formenlehre nur die drei Formen der Tenuation an, nicht die der Firmation, indem ihm als Thema in der Declination und Conjugation nicht der Nominativ oder das Präsens gelten, welche bald in der starken, bald in der schwachen Form erscheinen, sondern immer die starke Form, sie mag nun sichtbar werden, an welchem Theil der Declination oder Conjugation sie wolle. Da im Ehnstischen selber die Stammflexion nicht überall eintritt, wo sie nach der Analogie scheine eintreten zu können, und da ausserdem der Sprachgebrauch nicht nur sich mit der Zeit verändert hat, sondern auch noch jetzt mundartlich wechselt, so dass man dasselbe Wort mit verschiedener Mutation gebraucht oder in einer Gegend mutirt, in der andere nicht, so kann es denn nicht anfallen, dass in vielen Einzelheiten das Wotische vom Ehnstischen abweicht, wenn auch im Ganzen dieses wichtige Stück der Laut- und Formenlehre beiden Dialecten gemein ist. Es wird an diesem Orte genügen, von den wichtigsten Abweichungen einige Beispiele zu geben,

3) In dieser Art fehlt das *d* im Wotischen auch sonst noch, wo das Finnische und zum Theil sogar noch das Ehnstische es hat, z. B. *wakain*, *tökin*, *säät*, *linn*, *woklain*, *tokkin*, *nydän*, ebsten *wachin*, *tokin*, *säda*. Statt *g* steht es vor *i*, z. B. in *uici*, *uäin*, *hän*, *hanki*, *hauwin* oder *hauin*, ebsten *harg*, *hawi*.

4) Ahrens lehrt auch § 21: „das *j* wird nach einem kurzen Vocal der ersten Silbe nicht ganz rein ausgesprochen, sondern nähert sich etwas dem *c*, z. B. *maja*, *oja* etc., fast wie *mæoa*, *ocæa* etc.“

Die Wörter auf *sk* werden im Ehnstischen bei der Declination regelmässig geschwächt durch Elision des *k*. im Finnischen bleiben die entsprechenden Wörter ohne Mutation (wie im Ehnstischen das Wort *kask*), oder sie haben schon im Nominativ die schwache Form (wie *kuni*, ehnst. *kunak*, *kunae*), im Wotischen tritt bei denen mit dem Bindevocal *e* die Assimilation ein, z. B. *lesä*, *kasä*, *vasä* von *lehi*, *kahci*, *wahti*, ehnst. *lesk*, *lesä* — *kask*, *kase* — *uskak*, *usae* — Das *g* nach *ng* und *t* wird im Ehnstischen regelmässig elidirt oder seltener emollirt, im Wotischen wieder das entsprechende *k* assimiliert, z. B. *ennä*, *ennä*, *tellä*, *süllä*, *sellä* von *enai*, *čenai*, *telci*, *sulci*, *setci*, ehnstisch *hinge*, *kinga*, *tele*, *süle*, *selja* von *hingg*, *kingg*, *teig*, *sulg*, *selg*. — Das ehnstische *t* nach *s* wird im Wotischen, ausser in Fremdwörtern, regelmässig assimiliert, sowohl in Wortstämmen wie *mussa* (ehnst. *mud*), im zweiten Casus mit Tenuation *mud'*, als auch in der Flexion, z. B. im Elativ *čulässa*, *kallässa* (ehnst. *kiläsa*, *kalläsa*), den Infinitiven *ovessa*, *nissä* (ehnst. *honat*, *sinist*), und den Infinitiven *kassä*, *össä* (ehnst. *kassa*, *näsa*). — Im Wotischen wird bisweilen, wo die Flexion die Schwächung des Endconsonanten der Wurzel verlangt, auch noch der zunächst vorhergehende von dieser getroffen. So werden die Verbindungen *tk*, *sk*, *pk* und *dg*, *zg*, *bg*, *ug*, z. B. *idgen* von *ikä*, *uzgon* von *uskon*, *idägot* von *idäpka*, *idägotga* von *idäsa*. Die ehnstische Schriftsprache hat nichts der Art, obgleich Wörter mit den beiden ersten Consonantverbindungen wenigstens wohl vorkommen, z. B. *putk*, *käsk*; diese Wörter bleiben aber entweder ohne Mutation (wie *putk*), oder die Schwächung trifft nur den letzten Consonanten, welcher elidirt wird, wie in *käsk* lu der Volksprache lässt sich jedoch, wenn man aufmerksam zuhört, bisweilen etwas Aehnliches vernehmen. In den Wörtern auf *sk* nämlich, welche das *k* elidiren, wird in der That auch das nachbleibende *s* geschwächt, da es allein zwischen zwei Vocalen zu stehen kommt (vgl. Ahrens § 21), und lautet wie das wotische *s*, obgleich die ehnstische Schrift bei dem *s* diesen starken und schwachen Laut noch nicht unterscheiden will, wie sie es doch an anderen Consonanten that. Andere Wörter, welche in allen Casus mit den gleichen schwachen Consonanten geschrieben werden, hört man dennoch im ersten Casus bedeutend härter aussprechen, z. B. *ladra*, *ladra* fast wie *laff*, *ladra* (im Finnischen dialectisch) *ladra* und *ladra*. — Das Wotische gebraucht in der Conjugation bisweilen zwei Abstufungen von Schwächung der Wurzel, während das Ehnstische sich mit einer einfachen begnügt. Sei hat *aldä* (ehnst. *algama*) im Präsens mit Emollition *algan*, im Passiv mit Assimilation *allati* (ehnst. *algan*, *alati*); etwas anders ist die doppelte Mutation in *purkä*, *purgan*, *purd* in *oder* *suken*, *sugen*, *sud* in. Zu vergleichen wären aus der rhamischen Declination die Wörter der dritten Classe erster Declination (nach Ahrens), welche den Infinitiv, der schon die starke Wortform repräsentirt, im Illativ noch verstärken, z. B. *järe*, *järe*, *järe*, oder *ron*, *tuba*, *tupa* von *järgi*, *tuba*.

In der Formenlehre (§§ 65 — 124) handelt unser Verfasser zuerst von der Declination des Nomen (§§ 65 — 83), in wel-

cher er dieselben Casus hat wie Hr. Ahrens im Ehnstischen, zum Theil nur mit anderen Namen. Es ist schade, dass nicht auch in der Eintheilung der Declinationen Hr. Ahlquist lieber dem Princip gefolgt ist, welches von Ahrens, als dem, welches von Fählmann für das Ehnstische aufgestellt worden. Er hat sechs Classen, welche so ziemlich den Fählmann'schen entsprechen. Die erste Classe enthält die einzahligen Wörter ohne Bindevocal (bei Fählmann I Decl.), die zweite die mit dem unveränderlichen Bindevocal *i*, *u*, (bei Fählm. II Decl. C.), die dritte die mit dem Bindevocal *a* (bei Fählm. II Decl. A.), die vierte die mit dem Bindevocal *e* (bei Fählm. II Decl. D.), die fünfte die mit dem Bindevocal *o*, *ö* (bei Fählm. II Decl. B.), die sechste die Wörter mit der Schlussaspiration (bei Fählm. III Decl.); die IV. und V. Decl. Fählmanns sind in der dritten und vierten Classe Ahlquist's mit enthalten, welche Abweichung daher kommt, dass dieser nicht den Nominativ — wie Fählmann — sondern den Wortstamm, welchem die Casusendungen angehängt werden, und welcher im Nominativ bisweilen schon bedeutend verändert ist, als die Grundform angenommen hat. Ihm gehören daher *opon'*, *g. opas'* (bei Fählm. V. Decl.) und *uöl'*, *g. uötimä* (bei Fählm. IV. Decl.) eben so gut zu seiner vierten Classe wie *uwar*, *g. uwar'*, und *önnetä*, *g. önnetuma* (bei Fählm. IV. Decl.) eben so gut zu seiner dritten Classe, wie *julkka*, *g. julkä*, weil er als Stamm dieser Wörter *opas*, *uötime*, *önnetuma* annimmt. Es wird auf diese Weise allerdings die Lehre von der Casusbildung und von den Declinationsclassen ungemein vereinfacht, aber es kommt dadurch wieder Regeln für die Bildung des Nominativs hinzu, und vor allen Dingen muss das Lexicon darauf Rücksicht nehmen und ausser dem Nominativ noch den Wortstamm angeben, denn die Grammatik kann wohl allgemeine Regeln geben, aus dem Wortstamm den Nominativ zu bilden, aber nicht umgekehrt aus dem Nominativ den Stamm.

Die Casusendungen sind den ehnstischen noch ähnlicher als die finnischen, namentlich der Genitiv (Relativ) des Singulars dadurch, dass er nicht auf *n* endigt, wie im Finnischen, sondern auf den langen Stammvocal, an welchem Hr. Ahlquist das fehlende *n* mit einem Apostroph andeutet, früher der Inessiv, Adessiv und zum Theil auch der Infinitiv in ihrer in gewöhnlicher Rede meist gebrauchten verkürzten Form auf *z*, *t* und *t* statt *za*, *la*, *ta*; die vollen Endungen sollen, wenigstens vom Inessiv und Infinitiv, nur in der Poesie oder am Ende eines Satzes gebraucht werden. Interessant ist es zu sehen, wie auch im Ehnstischen, welches, gegen das Finnische gehalten, noch mehr als das Wotische dazu neigt, die Wörter am Ende zu verkürzen, in der Poesie sich die vollen Endungen erhalten haben. Beispiele davon sind auf jeder Seite der von H. Neus herausgegebenen ehnstischen Volkslieder zu finden, und manche hat auch Ahrens in seiner Grammatik § 193 ff. zusammengestellt. Einiges von dem, was er dort, weil es mit dem Finnischen nicht übereinstimmt, als fehlerhafte Formen bezeichnet, erklärt sich auf eine befriedigende Weise, wenn man sieht, wie sich in dem viel näher

sprochen. Ich will hier nur noch erwähnen, dass im Wotischen zwar die Illativform mit dem Suffix *se* durchaus die herrschende ist, dass aber doch auch Doppelformen vorkommen, und zwar bei den einsilbigen Wörtern. Diese können nämlich den Illativ entweder mit einem eingeschulenen *k* bilden (wie im Esthnischen *maha, saku, pähä* etc.), oder zugleich das Suffix anhängen; so heissen also z. B. von *sä, ä, mä, so, pä, täi* die Illative *suhö, ühö, maha, soha, puhö, täihe* oder *sohöse, ohöse, mahöse, sohöse, puhöse, täihöse*, wie im Esthnischen wenigstens *maha n. maasse* zugleich gebraucht werden.

In der Casusbildung kommen ein Paar nicht unerhebliche Abweichungen von Esthnischen vor, welche es nicht ohne Interesse sein dürfte, hier etwas näher zu betrachten.

1. Die Casus obliqui des Plurals werden im Esthnischen entweder vom Relativ (Genit.) plur. gebildet, also mittelbar vom Indefinitiv des Singulars, indem von diesem in der Regel der Relat. plur. abgeleitet wird, oder in einer kürzeren Form vom Indefinitiv des Plurals. Die letzten bezeichnete Fäbilmann als einen eigenen Modus indefinitus, zu welchem er auch als Nominativ und Accusativ den von Ahrens Indefinitiv genannten Casus zog. Ahrens giebt zwar diese kürzeren Formen auch an. Längst aber, dass sie sich in der Bedeutung und in dem Gebrauche von den längeren, von Fäbilmann Modus definitus genannten unterscheiden. Die finnischen Grammatiker um geben zwar für den Genit. (Relat.) plur. auch beide Bildungsweisen an, z. B. *tienden* und *tiemien, taivasten* und *tairahien* (*tairahien*) von *tiemi, taires*, und Strahlmann machte bekanntlich aus der zweiten dieser Endungen und dem Indefin. selbst auch im Finnischen einen Modus indefinitus, zu welchem im Singular nur der eine Casus, Indefin., allein gehörte; die übrigen Pluralcasus aber werden nur von der zweiten Endung oder, was einerlei ist, vom Indefin. plur. gebildet, nicht auch, wie im Esthnischen, von der ersten Endung des Genit. plur. Im Wotischen giebt es nicht nur in den übrigen Casus, sondern auch im Genit. selbst nur die eine vom Indefin. plur. abgeleitete Form. Eine Gegenüberstellung der wotischen und esthnischen Declination im Plural wird dies anschaulich machen.

	Wotisch.	Esthnisch.
Nom.	<i>püt, jalgad</i>	<i>puid, [jalad]</i>
Indef.	<i>puita, jalkõjia</i>	<i>puid, jalgu</i>
Gen.	<i>puid' d', jalkõj' d'</i>	<i>puie, jalu 'puude, jalade</i>
Iness.	<i>puiza, jalkõissa</i>	<i>puies, jalus 'puudes, jalades</i>
Elat.	<i>puissa, jalkõissa</i>	<i>puist od. puist, jalus ('puudest, jaladest)</i>
Illat.	<i>puist, jalkõist</i>	<i>puisse, jalusse 'puudesse, jaladesse</i>
Adess.	<i>puita, jalkõilla</i>	<i>puiet, jalu 'puudel, jaladel</i>
Ablat.	<i>puita, jalkõilla</i>	<i>puiet, jaltu ('puudel, jaladel)</i>
Allat.	<i>puile, jalkõile</i>	<i>puiele, jalule 'puudele, jaladele</i>
Transit.	<i>puiksi, jalkõiksi</i>	<i>puies, jaluks ('puudeks, jaladeks)</i>
Ahess.	<i>puitta, jalkõitta</i>	<i>puieta, jaluta 'puudele, jaladele</i>

6) Das *d'* entspricht hier natürlich nicht dem *d* in dem esthnischen

Nur in so fern tritt hier noch ein Unterschied ein, als im Wotischen nach der finnischen Lautregel, bei mutierten Wörtern in der geschlossenen Silbe und vor kurzem Vokal die schwache Form eintreten zu lassen, in offener und vor laugem Vokal die starke, die Pluralcasus fast immer, wie in dem zweiten Beispiel, die starke Form des Indefin. plur. behalten, während im Esthnischen dieser Casus — ausser mit dem Stammconsonanten *s* — als neues Thema behandelt wird, welches dieselbe Mutation erleidet wie das des Singulars, der Definit. Nomin., daher z. B. im Plural *jalgut, jalute — siga, seute — sukke, sukele — rindu, rinnale* etc. eben so wie im Singular *jalg, jalale — siga, seale — suk d, h, sukk, sukalet — rind, rinnale*.

2. Der Illativ und Essiv haben im Wotischen ein Casus-suffix mit einfachem Consonanten (*se, na*), vor welchem die Wörter mit Stammflexion daher, nach der eben erwähnten Regel, die starke Wortform haben, während vor den Casus-suffixen mit doppelten Consonanten (wie *ssa, ita, uia* etc. des Elat., Ablat. Ahess.) die schwache eintritt. Man spricht daher z. B. *õõppäse, õõppänä* und im Plural *õõppist, õõppinä*, aber *õõpüssä, õõpüttä, õõpütä* und im Plural *õõpüssä, õõpütä, õõpütä* von *õõppä, õõppü*. Im Esthnischen gilt dies nicht, und man spricht ohne Unterschied *kõpale, kõpale* und *kõpust, kõpilt*, aber dennoch wird auch hier meistens dem oben Suffix gebildeten Illativ und dem Essiv im Singular regelmässig die starke Form zu Grunde gelegt, und sie werden daher in der Grammatik an den mutationsfähigen Wörtern in der Regel vom Indefinitiv abgeleitet, nicht wie die übrigen Casus vom Relativ, der schwachen Form; ja in der dritten Classe erster Declination nach Ahrens kommt sogar, wie schon oben erwähnt wurde, zu der starken Form des Indefin. noch eine Stärkung hinzu, wie *kota, opi, tuba, jüke* von den Indefin. *koda, abi, tuba, jüge*. Die Bemerkung von Hrn. Ahrens § 103 zu den Wörtern dieser Art, welche ausnahmsweise die Suffixform des Illativs annehmen (wie *hädasse, hädasse, jagusse*), dass man statt *jagusse, padasse* etc. sogar *jasse, paasse* höre, ist zwar, wie ich schon anderwärts nachgewiesen habe, in so fern nicht bingehörig, als eben *jasse* und *paasse* gerade die auf die gewöhnliche Weise gebildeten Suffixformen des Illativs sind, indem wie einst überall das Suffix *se* an den Relat. (*jau, pau*) gehängt ist: diese Formen aber sind dadurch interessant, dass sie mit den wotischen übereinstimmen, wo man nach dem oben Gesagten eben auch nur *jaköse, padise* bilden kann.

Modus definit, *puudes*, welchem *puist* entsprechen würde, sondern ist nur des vocaltrennende (vgl. oben), wie in *aud' t, radon, lat'us* etc., ehst. *aut, ruin, tains*.

(Schluss folgt.)

Emsis 10 28 mai 1856.

DES SCIENCES HISTORIQUES, PHILOLOGIQUES ET POLITIQUES

DE

L'ACADÉMIE IMPÉRIALE DES SCIENCES

DE SAINT-PÉTERSBOURG.

Ce Recueil paraît irrégulièrement par feuilles détachées dont vingt-quatre forment un volume. Les abonnés recevront avec le dernier numéro l'enveloppe, le frontispice, la table des matières et le registre alphabétique du volume. Les comptes-rendus annuels de l'Académie entreront dans le corps même du Bulletin; les rapports sur la distribution annuelle des prix Démidoff y sont annexés en guise de suppléments. Le prix de souscription, par volume, est de trois roubles argent tant pour la capitale que pour les gouvernements, et de trois thaler de Prusse pour l'étranger.

On s'abonne à St.-Petersbourg chez Eggers et Cie., libraires, commissionnaires de l'Académie, Nevsky-Prospert, No. 1 — 10. Les abonnés des gouvernements sont priés de s'adresser au Comité administratif (Комитетъ Управленія), Place de la Bourse, avec indication précise de leurs adresses. L'expédition des numéros se fera sans le moindre retard et sans frais de port. Les abonnés de l'étranger s'adresseront, comme par le passé, à M. Léopold Voss, libraire à Leipzig.

SOMMAIRE. NOTES. 9. Sur la langue Woté dans ses rapports avec l'Estonien. (Fin.) WIERDMANN. 11. Sur les monnaies pehloviennes récemment acquises pour le Musée asiatique. DONN. RAPPORTS. 1. Sur l'ouvrage de M. Wassiliev: *Le Bouddhisme* etc. SCHIEFFNER. BULLETIN DES SÉANCES. RECTIFICATION.

NOTES.

9. UEBER DAS WOTISCHE IN SEINER STELLUNG ZUM ESTNISCHEN; VON FERDINAND WIEDEMANN. (Lu le 4 avril 1856.)

(Schluss.)

Ob in dieser Classe der ehnischen Declination alle Wörter, welche anstatt den Stammsconsonanten des Indefin. im Illativ noch zu verstärken, den letzten Casus mit dem Suffix bilden, dieses Suffix an den Indefin. hängen sollen statt an den Relativ wie andere Wörter, ist nicht gesagt worden. Die Beispiele, welche Hr. Ahrens anführt, bleiben im Reval-Ehnischen jetzt fast sämmtlich ohne Mutation (vgl. § 76), so dass z. B. *häässä* oder *häässie* eben so gut vom Relat. wie vom Indefin. gebildet sein könnten; nur *rida* ist unter den Beispielen neben *jaga* und *pada* noch mutationsfähig, aber Hr. Ahrens hat sich nicht darüber ausgesprochen, ob der Illativ davon *ridass* beissen muss, wie ich meine sprechen gehört zu haben, oder auch *reasse*. Ob aus früherer Zeit, wo noch andere Wörter dieser Art mutir wurden, Beispiele vom Illativ vorliegen, weiss ich im Augenblick nicht, eben so wenig, wie im Dörpt-Ehnischen, wo sie noch jetzt mit der Mutation gebraucht werden, der Illativ gebildet werden mag. Während die Illa-

tive wie *jagasse*, *padasse* vollkommen die wotische Bildungsweise zeigen, stimmen die im Ehnischen mit dem blossen Stammvocal gebildeten zu dem Finnischen. Die verkürzten finnischen Illative z. B. *jalkaan*, *lukkun*, *kohtaan*, *kimpupun* (statt *jalkahan*, *lukkuhun* etc.) verhalten sich zu den ehnischen *jalga*, *lukku*, *kohta*, *kimpu* eben so wie die Genitive *jalan*, *lukun*, *kohdan*, *kimpun* zu den ehnischen *jala*, *lukku*, *koha*, *kimbu*, d. h. dort wie hier ist das *n* der finnischen Endung abgefallen, und nach Fählmann's Behauptung hat sich im Ehnischen auch noch etwas von der Länge des finnischen Vokals in der Endsilbe erhalten.

3) Der Iness., Allat. und Adess. schliessen sich im Wotischen, obgleich ihr Suffix (*sa*, *le*, *la*) ebenfalls mit einem einfachen Consonanten anfängt, wie das des Illativs und Essivs, doch, was die Stammflexion betrifft, nicht diesen Casus an, sondern denen, deren Suffix mit doppeltem Consonanten anfängt, und man spricht z. B. *linnuza*, *linnula*, *linnule* oder *räpää*, *räpälä*, *räpüle* eben so wie *linnula* oder *räpätä*, nicht *linnäza*, *linnäla*, *linnäle*, *räppää*, *räppälä*, *räppüle* wie etwa *linnass*, *räppäss*. Hr. Ahlquist erklärt diese von den finnischen Mutationsgesetzen so abweichende Erscheinung daraus, dass diese Casus im gemeinen Leben gewöhnlich ohne Endvocal gesprochen werden und dann nach dem für geschlossene Sylben geltenden Gesetze natürlich *linnuuz*, *linnula* etc. lauten, dass aber dann, wo auch der Vocal wieder hörbar und dadurch

die vorübergehende Sylbe eigentlich wieder zu einer offenen wird, die Sprache es versäumt, die dadurch geforderte Consonantenveränderung eintreten zu lassen. Im Finnischen haben diese Casus dieselbe schwache Form, aber regelmässig, denn ihr Suffix fängt eben so gut mit zwei Consonanten an (*ssa, lla, lle*) wie das des Aessiva oder Ahlativa; dialectisch hört man freilich auch dort *tarasa, tarata* u. dgl. statt *tarassa, taratta* oder *tapasa, tapata*, wie die Mutationsregeln fordern würden. Der Unregelmässigkeit des Wotischen lässt sich vielleicht eine ähnliche des esthnischen Inessiva zur Seite stellen. Die starke Form, welche der wotische haben sollte, findet man im Esthnischen wirklich, wo die Grammatik wieder die schwache eigentlich fordert. In der Kirchensprache ist sie ganz gewöhnlich und war ehemals selbst von der Grammatik als gesetzlich anerkannt. Hr. Ahrens verwirft sie zwar jetzt durchaus (§ 106), aber es scheint mir, es werde dadurch das Kind mit dem Bade ausgeschüttet. Die Mutation tritt so vielfach im Esthnischen nicht ein, wo sie nach der Analogie eintreten könnte, und wenn auch die alte Grammatik zu weit gegangen ist, wenn sie für den Inessiv die starke Form überhaupt zur Regel machte, oder wenn auch die Kirchensprache neben ihren sonstigen Sünden auch in diesem Stücke oft genug gefehlt haben mag, so bin ich doch überzeugt, dass viele Inessive mit starker Form noch jetzt — wenn auch nicht überall — im Munde des Volkes leben, wo sie ausser mir noch von manchem Anderen gehört worden sind.

§) Fühlmann's Instrumental hat Hr. Ahlquist nicht mit unter die Casus aufgenommen, weil ihm die Zusammensetzung des Genitivs mit einer Partikel eine zu mechanische scheint, als dass sie den Namen eines Casus verdienen könnte. Dieser Grund ist denn doch wohl nicht recht hinreichend, denn an einer anderen Stelle (§ 99) sagt der Verfasser selbst: es kann nachgewiesen werden, dass die meisten sowohl Flexions- als Ableitungsendungen aus wirklichen Wörtern entstanden sind, welche noch vorhanden sind. Der Instrumental, wenn wir ihn so nennen wollen, hat übrigens dieselbe Form wie im Esthnischen und steht hier statt des finnischen Aessiva z. B. *tämä löi kirjod' kd, miä wäitän ölkaj kölmä' opost' kd*, wie im Esthnischen *tema löi kirvega, ma wadän öige kolme hobosega*, im Finnischen dagegen *kän löi kirveellä, minä vedin olkia kolmella hevosella*. Hierbei muss übrigens bemerkt werden, dass die ältere esthnische Sprache (in den Volkliedern) sich auch noch des Aessiva zur Bezeichnung des Instrumentalverhältnisses bedient, z. B. S. 154 der von Neus herausgegebenen Volklieder *tappeti tapperrilla*, er wurde mit der Axt erschlagen.

Nach der Declination des Nomen ist die Rede von der Comparation (§ 84, 85), welche darin mit der esthnischen übereinstimmt, dass das Wotische auch keine besondere Superlativform hat, sondern für den finnischen Superlativ sich ebenfalls des Comparativs bedient. Die Comparativform selbst unterscheidet sich von der esthnischen durch Auslassung des Nasenlautes der finnischen Endung, während das Esthni-

sche den Nasenlaut behält, aber den Lippenlaut abwirft, z. B. *kõwepi*, esthn. *kõwem*, finn. *kovempi*.

Die Zahlwörter (§ 86 — 92) bieten nichts Besonderes. Unter den Pronomen (§ 93 — 100) vermisst man bei den demonstrativen neben *se* ein *tö*, entsprechend dem esthnischen *too* (im Reval-Esthnischen freilich auch nur noch in wogwerfendem Sinne gebraucht), finn. *taa*. Auch die Oeffnungen haben ein doppeltes Demonstrativ, *si* und *t* anfangend, um auf das Nähere oder Entferntere hinzuweisen. Statt des zu erwartenden *tö* erscheint im Wotischen ein ziemlich unerklärliches *kase*. — Die suffigirten Possessivsuffixe schwinden zwar im Wotischen immer mehr aus dem alltäglichen Gebrauch, man hört indessen doch immer noch viel mehr davon als im Esthnischen, wo sie der Sprache bis auf wenige starr gewordene Formen und Redensarten aus dem Volksbewusstsein wohl schon ganz verloren gegangen sind. Im Wotischen sind sie weniger mannichfaltig als im Finnischen. In der ersten und dritten Person unterscheidet man Einzahl und Mehrzahl nicht (*ni, se*), in der zweiten aber doch (*si, no*). In regelmässiger Anwendung finden sie sich noch an den Reflexivpronomen *oma* und *ene*, welche im Esthnischen ohne weitere Unterscheidung auf alle Singular- und Pluralpersonen bezogen werden, z. B. *miä piän pulmõj omani tüürelle* (ich mache meiner Tochter Hochzeit), *anna kagroj omani opoile* (gieb deinen Pferden Hafer), *tõ ajatta omamo opoist' kd* (ihr fahrt mit euren Pferden), *tämä löd omamo naisa* (er schlägt sein Weib), im Esthnischen *oma türele, oma hoostele, oma hoostega, oma naest*. Das Pronomen *his* kommt wie das esthnische *iss* nur als Nominativ vor, fleclirt wird *ens* (esthn. *eness* etc.), aber nicht mit einem besonderen Plural, sondern gleich im Singular und Plural.

Das Zeitwort (§ 101 — 120) hat fast denselben Bau wie im Esthnischen, es kommt nur der diesem jetzt ganz fehlende Coniunctiv (von Ahlquist Indefinitiv genannt) hinzu und ein Paar Formen des Verbalnomen (bei Ahrens Modus infinitivus). Das Präsens und Präteritum bezeichnet der Verfasser nach Lönroth's Vorgange als Modi (M. praesentivus und praeteritivus), so dass er in der Coniugation ausser dem Verbalnomen (substantivum et adjectivum) nur Modi hat, ein jedes mit einem einzigen Tempus. — In der Bildung dieser Modi hat das Wotische manches Bemerkenswerthe. Die einsyllbigen Verbalstämme (die sechste Classe bei Ahrens) verdoppeln den Moduscharakter des Indefinitivi und Conditionals, z. B. *alkan, alkanis* von *alga*, aber *jõnnan, jõnnis* von *jõn*. — Für die zweite Singularperson des Imperativi findet sich ausser dem in der gewöhnlichen Rede gebrauchten einfachen Verbalstamm in den Volkliedern auch noch die Endung *ka*, wovon auch im Finnischen sich dialectisch wohl Aehnliches findet. Bei den Finnen an der Wolga ist eine entsprechende Imperativform noch jetzt ganz gebräuchlich und wird zum Theil der einfachen Wurzel noch vorgezogen, so z. B. im Tscheremissischen *tolek, ichek, kolkok, krek, puok, katechok, amach* etc. oder *tol, ichta* etc., im Nordwinischen *wo-*

nok, louenok, sodyk, zak, putyk etc., woneben eine Form ohne *k* fast gar nicht gebraucht wird. Diese längere Imperativform erklärt auch im Ehtnischen, wo sie nicht vorkommt, doch das *k* oder *g* in den anderen Personen dieses Modus, wie wōke, wōku von wōia, im Wotischen wōttakō, wōttakō von wōtaka = wōia. — Die dritte Pluralperson des Präsentativs der Verba, welche eine Mutation erleiden, hat immer die starke Form, wenn auch die anderen Personen dieses Modus (Tempus) die schwache haben. Dies ist auch im Finnischen der Fall und gründet sich auf die schon oben berührten Gesetze der finnischen Stammflexion. Im Finnischen selbst hat auch im Singular die dritte Person die starke Form aus demselben Grunde, nämlich weil in der Personalendung eine offene Silbe auf die Wurzel folgt; im Wotischen endet die dritte Singularperson auf *b* wie im Ehtnischen, und nur im Plural hat die Wurzel eine offene Silbe nach sich, z. B. *alkawat, wōttawat, nttāwūt, nttāwūt* von den Singularen *algab, wōtab, nttāb, nttāb*. Derselbe Ercheinung bietet aus demselben Grunde der Präteritiv, auch schon im Singular, weil hier die dritte Person ebenfalls auf einen blossen Vocal ausgeht wie im Finnischen, also z. B. *alkōi, alkōiwa, wōm, wōtiwa, ntti, nttāwa, nttā, nttāwa* von den ersten Person *algōm, wōm, nttm, nttm*; in der zweiten Singularperson des Imperativs steht die schwache Form, obgleich hier die folgende Sylbe nicht geschlossen ist. Die finnischen Grammatiker sehen diesen Imperativ als verkürzt an, indem ein die Sylbe eigentlich schliessender Consonant (*k*, *s*, *p*) weggefallen sei, den sie, wenn sie nicht (wie Renvall) einen Consonanten schreiben, wohl durch den Apostroph vertreten lassen (wie Collan). Das Ehtnische verhält sich hierzu anders. Das Präteritum hat immer die starke Form, und ein Unterschied nach finnischem Lautgesetz findet bei den einzelnen Personen nicht Statt; man sagt also von *ukkuin, pūkkisin, leppisin, tōmbasin, palkasin, looppisin* etc. in der dritten Person *ukus, pūkkis, leppis, tōmbas, palkas, loopis*, nicht *ukus, pūkkis, leppis, tōmbas, palkas, loopis*, wie ein Finne fordern würde. Eine interessante Ausnahme machen hiervon einige Verba der fünften Classe (nach Ahrens), welche neben der gewöhnlichen Form auch auf wotische Weise das Präteritum mit Auslassung des *s* bilden können und dann eine Schwächung des Stammconsonanten eintreten lassen, ausser in der dritten Person des Singulars, obgleich diese eben so wie die erste und zweite mit einem Consonanten schliesst, und das finnische und wotische Lautgesetz also eigentlich darauf keine Anwendung findet, z. B. *nidin* (statt *nidin*), *nidid*, *nitis*, wotisch eben so *ntin, ntti, ntti* (wegen der offenen Silbe), im Plural *nidiime, nidiide, nidiwad*, wotisch *ntimā, nttimā* (beides wegen der geschlossenen zweiten Silbe), *ntticid*. Die dritte Pluralperson des ehtnischen Präsens gebraucht die Kirchensprache oft in der starken Form, z. B. *leidwad, tahwad, kiitwad* etc. statt *leiwad, tahwad, kiitwad*; Ahrens verwirft (§ 136) durchaus diese starken Formen bei den schwachen der übrigen Personen, da sie nur früher richtig gewesen sein mögen, statt deren der Ebste jetzt aber allgemein die schwache gebrauche. Ich

zweifle indessen, dass die starke Form, welche die benachbarten Woten erhalten haben, wirklich bei den Ehten schon ganz ausgestorben sein sollte, und wenn man, wie es mir widerfahren ist, noch Anklänge davon hört, so ist man wohl nicht berechtigt sie für Fehler zu halten. — Der Imperativ endlich wird in seinen übrigen Endungen zwar, wie im Wotischen, immer vom Infinitiv abgeleitet, in der zweiten Singularperson aber hat er in den der Mutation unterliegenden Verben bald die starke bald die schwache Form und zwar immer die dem Infinitiv entgegengesetzte.

So reich an Nominalformen wie das finnische ist das wotische Verbum zwar nicht, aber doch hat es noch etwas mehr als das ehtnische, Statt der fünf im Finnischen angenommenen Nominalstämme hat Hr. Ahlquist nur vier. Der erste wird mit zwei Casus angegeben, Infinit. z. B. *upota* (ehstn. Indefinit, *upputa*) und Translativ (Factiv) *upotahi*, wofür dem Ehtnischen eine Form fehlt, der aber nicht bloss im Finnischen vorkommt, sondern auch im Mordwinischen sehr häufig gebraucht wird; der zweite Stamm (*upote*) hat nur den Inessiv *upoteza*, welcher dem ehtnischen Adverbial *upputes* in Form und Bedeutung entspricht; der dritte auf *ma* hat vier Casus, welche völlig den ehtnischen entsprechen, nämlich Illativ *upputdse*, Iness. *upputmaza*, Elat. *upputmana* und Abess. (Cativ) *upputmatta*, ehtnisch *upputma, upputmas, upputmast, upputmata*; von dem vierten, welcher ganz das ehtnische Substantiv auf *mine* ist (*upputmine*), sind zwei Casus angeführt, der Infinit. *upputmisse* und Adess. *upputmisse*, ehtnisch *upputmist, upputmist*; über ihren Gebrauch als Theile des Verbums ist weiter nichts gesagt, und dieselbe Wortform erscheint später in der Wortbildungslehre (§ 129) noch einmal unter den Nomina actionis. Der Illativ des dritten Stammes (*upputdse*) hat hier das allgemein gebrauchte Suffix *se*, während das gleichbedeutende ehtnische *upputma* sich näher dem finnischen *upputmaan* anschliesst (vgl. das oben bei der Declination der Nomina über diesen Gegenstand Gesagte). Das ehtnische *upputma* und wotische *upputdse* verhalten sich eben so wie im Wotischen selbst die neben einander gebrauchten Illative *maha* und *mahdse*. — Im Passiv giebt es im Wotischen nach Ahlquist nur die beiden ersten Nominalstämme und zwar von dem ersten nur den ersten Casus (also *upotad* und *upotaeze*), die ehtnische Grammatik kennt nur den Illativ des dritten (*upputmana*). — Die Participia oder Verbaladjective sind in beiden Sprachen dieselben, im Activ sowohl wie im Passiv. — Das Passiv sieht Hr. Ahlquist als eine unpersönliche active Conjugation an, da es den gewöhnlichen Objectcasus zu sich nimmt. Es hat nicht die — freilich noch etwas apokryphischen Personalendungen des finnischen Passivs, sondern nur die unpersönliche Form des ehtnischen, von welchem es jedoch, ausser dem eben vom Verbalnominen Gesagten noch darin abweicht, dass es auch noch den Modus indefinitus und conditionalis (Conjunctiv und Optativ) bildet, und dass es in den der Mutation unterworfenen Verben nicht immer mit der schwachen Form gebildet wird wie im Ehtnischen. Die Charakteristik des Passivs (*ta*) erleidet dieselben

von den Lautgesetzen der Sprache geforderten Veränderungen wie die gleichlautende Endung des Infinitivs, und darum hat das Präsens des Passivi immer dieselbe Stammform wie der Infinitiv, und erst in den übrigen Theilen des Passivi tritt die schwache Form ein wegen des *n* in der folgenden Sylbe mit vorübergehendem kurzen Vocal, z. B. *alkds, nütös, nütöis* (ehst. *alatake, nütetake, nütitake*; nach den Infinitiven *alkd, nütä, nütöu* (ehstn. *alata, nita, nügida*) aber Präteritum u. s. w. *alletit, nütetit, nülletit* (ehstn. *alati, nüteti, nülliti*). — Die negative Conjugation weicht darin von der ehstnischen ab, dass vor die unflektirte Verbalform eine flektirte, mit Personalendungen versehene Negation gesetzt wird (*en, et, eb, emmä, etä, eüt*); wie im Finnischen und sonst auch im Ehstnischen; im Imperativ werden, wie im Ehstnischen auch, Negativ und Verb zugleich flektirt. Da das Participle der vergangenen Zeit im Wotischen noch jetzt flektirt wird, wie früher auch im Ehstnischen, so nimmt es im negativen Präteritum, wo es die zur Negation gesetzte Verbalform ausmacht, für die Pluralpersonen selber auch die Pluralform an, z. B. *en wötänu* (ich nahm nicht), *emmä wötänu* (wir nahmen nicht), ehstnisch unverändert *ei ma wötänd, ei meie wötänd*.

Classen hat Hr. Ahlquist in der Conjugation fünf, von welchen die erste die Verba mit einsylbigen Stämmen enthält im Ehstnischen nach Ahrens die *gerstete*, die übrigen aber in der Fählmann'schen Weise nach dem Bindevocal geordnet sind, nicht nach dem Verhalten des Wortstammes bei der Mutation.

Nach dem Verbum handelt der Verfasser von den Partikeln und zwar § 121 von den Postpositionen, § 122 von den Adverbien, § 123 von den Conjunctionen und § 124 von den Interjectionen, über welche alle hier nur wenig zu bemerken ist. Unter den Postpositionen vermisst man mehrere im Ehstnischen gebräuchliche, das gegebene Verzeichniss soll aber wohl auch nicht vollständig sein, denn in den mitgetheilten Liedern findet sich nachher noch manches Fehlende, so *nüü-zü* ehstn. *sees*; dafür hat das Verzeichniss eine Postposition, welche wohl finnisch ist, aber nicht ehstnisch, nämlich *türe* 'bis, zu', wohl verwandt mit dem ehstn. *tüerik*, finn. *tyuri* 'dickes Wurzelende des Stammes', welches ziemlich nahe sinnverwandt ist mit dem im Ehstnischen zu Postpositionen dienenden *juur* (Wurzel). Für das ehstnische *müida* giebt es im Wotischen zwei Formen, *müü* mit dem Elat. (vorbei) und *mö* mit dem Infinit. (entlang); *etäse* neben *etä* zeigt, verglichen mit dem ehstnischen *etä*, dasselbe pronomastische Illativsuffix wie *mahäse* neben *maha*, ehstn. *maha*; *aläse* (unter ... hin), von dem Stamme *ala*, ist noch eine Spur vom finnischen Prolativ, das entsprechende ehstn. *alati* aber dient nicht als Postposition, sondern nur als Adverb (beständig). — Die Conjunctionen sind grossentheils russisch wie in den Sprachen der östlichen Finnenstämme, und der Sprache aufgedrungen, da die finnischen Sprachen alle durch ihnen eigenthümliche Constructionen die Conjunctionen anderer Sprachen zum Theil entbehren können.

Der letzte Hauptabschnitt (§ 125 — 134) behandelt die Wortbildung. In den meisten Stücken findet sich hier Uebereinstimmung mit dem Ehstnischen, und wir haben hier nur einigcs Abweichende oder sonst Bemerkenswerthe hervor. Die Ableitungssylbe *ri* an Personennamen — im Ehstnischen gehören dahin z. B. *kangur, natur* — leitet der Verfasser aus dem Altscandinavischen her; eigenthümlich sind Personennamen auf *üü*, wie *karjüü* 'Hiri' von *karja* 'Heerde' — und *nima* in den Namen für Stiefverwante, z. B. *iäimä, pojimä* etc. Stiefvater, Stiefsohn; zu den ehstnischen Pluralen wie *venneked* (Brüder), *öeksed* (Schwestern) zur Bezeichnung gegenseitiger Verwandtschaft hat das Wotische auch die Singularform, z. B. *welles, özares, kälus* (einer von zwei Brüdern, eine von zwei Schwestern, Schwägerinnen) von *well'i, özar, kälü*. Die Substantive auf *us*, welche im Ehstnischen im zweiten Casus *ükse* oder *ur* haben, unterscheidet Ahrens so, dass die ersten concrete, die zweiten abstracte sind, im Wotischen gehören zu der letzten Kategorie die Substantive, welche eine Eigenschaft bedeuten, die anderen zur ersten; die Nomina auf *ma* 'ehstn. *m*, wie *loom, sööm, soom* etc.), welche im Wotischen sehr selten sind, hält der Verfasser eigentlich für eine andere Form des Participium praeterit; die eine Handlung bezeichnenden Substantive auf *mind'*, von welchen zwei Casus oben zur Conjugation gezogen werden, stehen § 129 auch in der Reihe der Nomina selbst. An Deminutivformen ist das Wotische viel reicher als das Ehstnische, welches nur die Endung *kene* (im ersten Casus auch zu *ke* verkürzt) hat. Eine genau dem ehstnischen *kene* entsprechende Form scheint sehr selten zu sein, allenfalls liess sich *neisukkind'* vergleichen mit dem ehstnischen *neisikene* (Jungferchen); zu den Deminutiven rechnet der Verfasser auch *opond'*, dessen Stammform (*opo, finn. hepo*) im Ehstnischen angebräuchlich ist. Merkwürdig sind die Adjective auf *za*, wie *tozo* (schön), *ruttoza* (schnell). Sie haben nämlich ganz die Form eines Inessivi⁷⁾ und entsprechen den ehstnischen *ilus, magus, rammus, roomus* etc., wie auch in den östlichen Zweigen des finnischen Sprachstammes Fülle vorkommen, dass Flexionssylben zugleich als Ableitungssylben dienen. — Ein der wotischen Adjectivendung *la, lä* entsprechendes ehstnisches *l* ist zwar von Ahrens in seiner Wortbildungslehre nicht besonders aufgeführt, den von Ahlquist angeführten *matla* (niedrig, von *mato* Wurm,

7) Auch andere Sprachen haben Aehnliches, so das Griechische die Umschreibung eines Adjectivs durch ein Substantiv mit *is*, das Hebräische mit dem *ma'afek'um*. — Sollte es sich im vorliegenden Falle so verhalten, so wäre bemerkenswerth im Ehstnischen die starke Form bei dieser Endung, wo die Grammatik für den gleichlautenden Iness. die schwache fordert, die ältere (Kirchen)sprache aber und stelliweise auch wohl noch die lebende dennoch die starke gebraucht, so in dem Adjective *hilpus* von *hilp*. Dass das Wotische in solchen Adjectiven die starke Form gebraucht (wie *ruttoza*) ist seines und den finnischen Lautgesetzen gemessen, und es ist oben erwähnt worden, wie Hr. Ahlquist die in dem *laess* selbst herrschende schwache Form zu erklären sucht.

vgl. *matid* kriechen) und *seete* 'ä (dünn, von *seeti* Wasser; stehen inlegen als eben so abzuleiten die estnischen *madat* und *weedel* zur Seite. — Abgeleitete Verbalformen hat das Wotische weniger als das Finische, doch kommen einige vor, die dem Estnischen fremd sind. Wie das Wotische viel häufiger als das Estnische noch durch den Ablaut des Stammvocal (Bindevocal) unterschiedene transitive und intransitive Verba hat — wie *scalmisen* (fertig machen, und *scalmisen* fertig werden) — so hat es neben der Ableitungssylbe *in*, zur Bildung causalverba, noch ein entsprechendes *tu*, z. B. *seisoton* (stehen bleiben) von *seison* (stehen); das estnische *seisotan* (stellen, stehen machen). Das Wotische bildet Augmentative mit dem Bindevocal *o* statt *a*, z. B. *weizgon*, *löhgon* von *wikan* (werfen), *löhkdn* (apallen), und Reflexiva mit hinzugefügtem Bindevocal *u*, z. B. *laskëun*, *scalkaun* von *lazen* (lasssen), *wealgan* (giessen); andere Reflexiva werden gebildet durch Verlängerung des Bindevocal und demgemäss respective Verlängerung des Stammconsonanten, z. B. *repta*, *eitän*, *täl-pän* von *rewin*, *eiän*, *älten*, doch soll diese Wortform nicht mehr viel gebraucht werden.

Eine Syntax hat der Verf. nicht gegeben, nur hier und da ist in der Formenlehre eine Bemerkung gemacht, wo der Gebrauch von dem Finnischen abweicht, z. B. dass der Essiv häufiger gebraucht werde als im Finnischen, und dass der Adestiv nicht in der Bedeutung eines Instrumentals stehe, sondern dafür, wie jetzt auch im Estnischen, die Postposition *kd* angewendet werde.

Eine sehr dankenswerthe Zugabe zu der Grammatik bilden die Sprachproben (S. 91 — 120) und ein kleines Wörterbuch (S. 121 — 162). Die Sprachproben bestehen aus einigen Liedern und drei prosaischen Erzählungen, und während die letzten am besten eine Vorstellung von der jetzigen gewöhnlichen Umgangssprache geben, sind die ersten gewiss schon deshalb um so willkommener, weil die einzige Quelle dazu seitdem versiegt sein soll. Eine alte Frau, die Einzige, welche sie noch herzusagen wusste, soll nämlich, wie der Verfasser in der Vorrede erzählt, bald nach seiner Abreise aus dem Wotenlande gestorben sein. Die Lieder sind überschrieben Hochzeitslieder, Sommerlieder, Herbstlied und Winterlied, worunter das letzte in Räthelfragen und Antworten, und sie stimmen in der Form mit estnischen Volksliedern vollkommen überein.

Das Wörterverzeichnis nimmt bei jedem Worte auf die verwandten und gleichbedeutenden estnischen und finischen mit Rücksicht und giebt so eine bequeme Übersicht von dem Verhältnisse des Wotischen in dieser Beziehung zu den beiden nächst verwandten Dialekten. Es ist nur zu bedauern, dass der Verfasser ihm nicht eine grössere Ausdehnung gegeben hat, wenigstens doch so, dass es alle in den vorangehenden Sprachproben vorkommenden Wörter enthielte. Auch bei dem geringen Umfang des Gegebenen, wie auch schon früher aus den als Sprachproben gegebenen Erzählungen, ist leicht ersichtlich, dass viel russische Wörter von den Woten aufgenommen sind. Auf alles Einzelne einzugehen, würde hier

zu weit führen; ich erlaube mir nur noch ein Paar allgemeine Bemerkungen. In der Bedeutung der Wörter weicht das Wotische zuweilen von den Schwestersprachen ab, indem es wohl verwandte aber nicht immer ganz dieselben Begriffe damit bezeichnet. So bedeutet z. B. *äsi* im Wotischen «unreif», und für «neu» wird *scasson* (vgl. finn. *uastainen*) gebraucht, welches dem dürrt-estnischen *scaste* entspricht; *kutita* bedeutet «Graben», und das von Finnen und Esten für dieses Küchengerath gebrauchte Wort *pata* (*padja*) bedeutet bei den Woten einen «irdenen Krug». Bei vielen Wörtern stimmt die Bedeutung mehr mit dem Estnischen als mit dem Finnischen überein, selten umgekehrt. Die folgende Zusammenstellung mag zum Beschlusse eine kleine Probe hiervon geben.

Wotisch	Estnisch	Deutsch	Finisch
<i>akjo</i>	<i>ahi</i>	Ofen	<i>akjo</i> Schmiedesse — Ofen <i>uuni</i> , vom schwedischen <i>ugn</i> .
<i>kittas</i>	<i>kittas</i>	cog	<i>kittas</i> larg — cog <i>adhas</i> , <i>kaita</i> .
<i>rattit</i>	<i>rätti</i> , <i>rättik</i>	Tuch	<i>rätti</i> Lappen — Tuch <i>seate</i> , <i>huvet</i> .
<i>lanta</i>	<i>land</i>	Tisch, Brett	<i>lanta</i> Brett — Tisch <i>pytyä</i> .
<i>sammus</i>	<i>sammus</i>	Plosten	<i>sammus</i> Granzein — Plosten <i>tolppa</i> , <i>pastas</i> .
<i>juttelen</i>	<i>ütlen</i>	sagen	<i>juttelen</i> erzählen — sagen <i>sanon</i> .
<i>iloca</i>	<i>ilus</i>	hubsch	<i>iloinen</i> froh — hübsch <i>kannis</i> , <i>koren</i> .
<i>suren</i>	<i>suren</i>	sterben	<i>suren</i> kranig sein, schmerzen — sterben <i>kuolon</i> .
<i>litva</i>	<i>litve</i>	Sand	<i>litva</i> Schleim, Brei — Sand <i>hieta</i> .
<i>mästan</i>	<i>mätatan</i>	verstehen	<i>maistan</i> sich erinnern — verstehen <i>gym-märrän</i> , <i>tajuun</i> .
<i>östa</i>	<i>ots</i>	Ende, Stirn	<i>osta</i> Stirn — Ende <i>pää</i> , <i>nenä</i> , <i>loppu</i> .
<i>pimä</i>	<i>piim</i>	Milch	<i>piimä</i> saure Milch — Milch <i>maidro</i> .
<i>radon</i>	<i>raiden</i>	hauen	<i>raivaton</i> reute — hauen <i>hakkaon</i> .
<i>söbra</i>	<i>söber</i>	Freund	<i>seara</i> Gesellschaft — Freund <i>ystävä</i> .

Reval, März 1856.

11. ÜBER DIE LETZTEN DEM ASIATISCHEN MUSEUM ZUGEKOMMENEN PEBLEWY-MÜNZEN. VON B. DORN. (Lu le 2 mai 1856.)

Die letzten dem Asiatischen Museum durch die Güte unserer Correspondenten, des wirkl. Staatsrathes v. Chanykav zugewommene bedeutende Münzsammlung ist mit Ausnahme der Peblew-Münzen von dem verehrten Gelehrten selbst genügend beschrieben worden; vgl. *Bull. T. XIII. No. 10. 11. S. 173 — 176*. Und aus den 83 Kupfermünzen, welche ebenda kurz besprochen werden, und die ich einer sorgfältigen Durchsicht unterworfen habe, ist in der That nicht mehr her auszuholen, als da angegeben ist. Es war daher nur die Bescheidenheit des gelehrten Erklärers, welche mich zu der Meinung verleitet, dass ich eine genauere Beschreibung der zuletzt erwähnten Münzen mittheilen im Stande sein würde; vgl. ebenda No. 12. S. 191. Da nun solches nicht der Fall ist, so beschränke ich mich hier auf eine gedrängte Musterung der Münzen mit Peblew-Schriften.

I. Sasaniden.

- 1) Schapur III.
- 2) Pirus I. mit zwei hinter dem Kopfe am Rande befindli-

догматы, история и литература und ist von dem Verfasser der Hauptsache nach schon während seines Aufenthalts in Peking niedergeschrieben worden. Prof. Wassiljew hatte bereits im J. 1839, noch bevor er nach China ging, eine kleine auf den Buddhismus bezügliche Arbeit der Universität zu Kasan vorgelegt und fuhr darauf fort dieses interessante Feld gelehrter Forschung im Auge zu behalten. Mit den bis dahin veröffentlichten Versuchen über den Buddhismus völlig vertraut und von ihrer Mangelhaftigkeit überzeugt, machte er es sich zur Hauptaufgabe die begonnenen Untersuchungen aus tibetischen und chinesischen Quellen weiter zu fördern. Namentlich waren es aber die chinesischen Quellen, die auf manche bisher weniger aufgehellte Punkte viel Licht verbreiteten und so manches, was der für buddhistische Studien Epoche machende Burnouf geahnt hatte, auf glänzende Weise bestätigten. Die vorliegende Arbeit Wassiljew's, die sich übrigens nicht genauer auf die bisherigen Leistungen von den Buddhismus einlässt und sich weniger der gedrängten Darstellung eines Compendiums nähert als den Charakter freier Vorträge hat, enthält neben manchen schon anderweitig bekannten Resultaten buddhistischer Forschung vieles, was bisher noch ganz unbekannt war und hier zum ersten Male ausgesprochen wird. Es ist der Wunsch des Verfassers diese Arbeit als besonderes Werk in russischer Sprache gedruckt zu sehen und er überlässt dasselbe dem Gutbefinden der Akademie. Meiner Ansicht nach wäre nicht allein diesem Wunsche zu willfahren, da hiedurch gerade eine Bereicherung der vaterländischen Literatur herbeigeführt wird, sondern es würde auch den gelehrten Forschern des Abendlandes ein wesentliches Dienst erwiesen werden, wenn dieses Werk in einer Uebersetzung erschiene, für deren zweckmässige Anfertigung unter meiner Aufsicht gesorgt werden könnte. Namentlich haben die gelehrten Kenner des indischen Alterthums und des Buddhismus insbesondere, die Herren Lassen, Roth und Weber den Wunsch ausgesprochen, dass Prof. Wassiljew aus den ihm zugänglichen Quellen unsere Kenntniss des Buddhismus erweitern möge.

Ich halte es für Pflicht über den Inhalt der mir vorliegenden Handschrift eine kurze Uebersicht zu geben.

Professor Wassiljew schildert zuerst die mangelhafte Anschauung, die man sich bisher nach zufälliger Weise bekannt gewordenen einzelnen buddhistischen Werken über den ganzen Buddhismus gebildet habe, während diese am wenigsten geeignet waren als Complex der Hauptlehren zu gelten. Die Darlegung der Dogmen und der Geschichte des Buddhismus ist freilich ein Riesenwerk, dem die Kräfte eines Einzelnen nicht gewachsen sind. Es handelt sich vor allen Dingen darum die einzelnen Werke, die aus den verschiedensten Zeiten stammen und unter den verschiedensten Bedingungen entstanden sind, nach ihrem Zeitalter und ihrem Verhältnis zu einander genau zu bestimmen. Hauptsächlich müssen aber diese Werke der verschiedenen Perioden oder Entwicklungsstufen des Buddhismus streng von einander gehalten werden. Diese drei Entwicklungsstufen sind aber die Lehre des klei-

nen Vehikels (*Hinajāna*), des grossen Vehikels (*Mahājāna*) und des Mysticismus (*Jogjdžra*). Der Verfasser wendet sich zuerst zu einer Darstellung des *Hinajāna*, dessen Schriften uns vorzugsweise in chinesischen Uebersetzungen erhalten sind, während die ganze tibetische Uebersetzungsliteratur erst aus der *Mahājāna*-periode stammt. Vorauf schickt der Verf. eine kurze Uebersicht über das Leben des Stüfers der Lehre, *Śākyamuni*, womit er eine ausführliche Besprechung der ersten Aufzeichnung seiner Lehren nebst den vielfachen Anlässen zur Umgestaltung derselben sowie zur Unterscheidung späterer Ansichten verbindet. Namentlich behandelt er die verschiedenen *Vinaja's* und die Ursachen ihrer Umgestaltung je nach klimatischen und andern Verhältnissen jeder neuen Pflanzstätte des Buddhismus. Auch erklärt er auf anschauliche Weise eine Anzahl verschiedener Anachronismen, die theils auf einzelne Leuchten der neuen Lehre, wie *Śāriputra*, *Maudgalyājana* u. a. m., theils auf verschiedene Phasen der Lehre selbst Bezug haben. Die schriftliche Aufzeichnung der Lehre will der Verfasser erst in die Zeit König *Asoka's* setzen, weist aber auch nach wie selbst nach Aufzeichnung der Lehre an historische Sicherheit nicht gedacht werden dürfe. Für geschichtliche Daten seien unsere Hauptquelle die Schriften der *Mahājāna*-Lehre und gerade diese zeichnen sich durch Entstellung sowohl der älteren Geschichte als auch der späteren Entwicklung der *Hinajāna*-Lehre aus. So schwer es aber auch sei die einzelnen Facta aufzuhellen, so reichlich sei das Material um die innere Geschichte des Buddhismus zu eröffnen. Der Verfasser nimmt für die Geschichte des ältern Buddhismus oder der *Hinajāna*-Lehre drei besondere Zeitabschnitte an, deren erster die ersten 100 Jahr nach *Buddha's* Tode und die Geschichte seiner sieben Nachfolger im Lehramt umfasst, der zweite die vier buddhistischen Synoden in *Vaiśālī*, unter *Asoka*, unter dem Vorsitz von *Pārya* und *Vasumitra* und endlich die unter König *Kanishka* behandelte, die dritte endlich die beiden Hauptsecten der *Vaibhishika's* und *Sautrāntika's* bespricht. Die Hauptzüge der Geschichte des Buddhismus entnimmt der Verfasser dem Werke des tibetischen Gelehrten *Tārandīka*, der um das Jahr 1608 christlicher Zeitrechnung schrieb und seinerseits wohl das im *Kandjur* befindliche *Manjūcrimālatāntṛa* als älteste Quelle benutzt zu haben scheint. Professor Wassiljew giebt im Verlauf seiner Arbeit nun nach *Tārandīka* und verschiedenen chinesischen Daten interessante Mittheilungen über diese drei Perioden der *Hinajāna*-Lehre. Ausführlichere Nachrichten erhalten wir namentlich über die *Vaibhishika's*, die sich auf die sieben *Abhidharma*-Werke und deren Commentare stützen, und über die Streitfragen der einzelnen Schulen dieser Hauptsecte, namentlich über die Existenz der Materie, der Zeit, des Ich, der Seele u. a. w. Längere Zeit verweilt der Verfasser auch bei dem Inhalt der *Āgama's*, über welche er uns aus chinesischen Quellen Näheres mittheilt.

Zur *Mahājāna*-Lehre übergehend, schildert der Verfasser zuerst die Hindernisse, die sie bei ihrem ersten Auftreten zu überwinden hatte, und geht dann auf verschiedene ihrer

Hauptdogmen über; er bespricht die Lehre von den 18 Leeren (*śūnyatā*), dann die verschiedenen *Pāramitā*s, die veränderte Stellung und Bedeutung der *Bodhisattva*'s in dieser Lehre, schildert die bedeutendsten derselben: *Aratolokitejara*, *Mañjuśrī*, *Vajradhara* (*Gāhapatī*) und *Maitreya* nebst den weiblichen Potenzen, welche den drei ersten zur Seite gestellt werden: *Tārā*, *Sāraṃvati* und *Dhīmatī*, berührt die Lehre von den drei Körpern Buddha's: *nirmāṇakāya*, *sambhoga-kāya* und *dharma-kāya*, macht auf die Unzahl der in der *Mahājāna*-Lehre genannten Buddha's aufmerksam und deckt verschiedene Widersprüche auf, in welche diese Lehre mit dem früheren, ursprünglichen Buddhismus geräth. Sehr beachtenswerth ist die Ansicht des Verfassers, dass *Nāgārjuna*, welcher als Hauptvertreter der *Mahājāna*-Lehre dasteht und nach den verschiedenen Angaben ein Leben von 400 — 600 Jahren gehabt haben müsste, eben nur ein Name sei, welcher als Ausdruck einer Periode diene, welcher die Hauptschriften der *Mahājāna*-Lehre ihre Entstehung verdanken. So manches Werk, das in dem *Tantrijur* dem *Nāgārjuna* zugeschrieben wird, hat nach chinesischen Angaben einen andern Verfasser. So werden auch schwerlich die verschiedenen Commentare, welche zu manchen Werken *Nāgārjuna*'s existiren und ihm

selbst zugeschrieben werden, von einer und derselben Person herrühren. Alle Hauptwerke der *Mahājāna*-Lehre waren aber schon bis zur Zeit *Arjūnāśa*'s, der 900 Jahre nach dem Tode des Stiflers der Religion gelebt haben soll, vollendet.

Der Verfasser führt die wichtigsten Werke der *Mahājāna*-Lehre an und giebt eine kurze Uebersicht über ihren Inhalt, worauf er auch einen kurzen Blick auf die verschiedenen Werke wirft, welche dem aus der *Mahājāna*-Lehre hervorgegangenen Mysticismus oder der *Jogikā*-Lehre ihren Ursprung verdanken. Hieran schliesst er auch eine Charakteristik dieser Lehre, welcher Vertiefung des Geistes neben den einzelnen Zaubersprüchen (*Dhāraṇā*) und Zauberfiguren (*Mudrā*) über alle Schriftwerke gehen und die es namentlich auf Erlangung übernatürlicher Kräfte (*Siddhi*) abgesehen hat.

Für die Lebensumstände der einzelnen Leuchten der *Mahājāna*-Lehre ist auch hier *Tāranātha* die Quelle des Verfassers.

Als besondere Beilagen liefert der Verfasser 1) nach chinesischen Quellen Biographien der buddhistischen Grössen: *Aśvaghosha*, *Nāgārjuna*, *Arjūnāśa* und *Vasubandhu*; 2) eine Uebersicht über die Philosophen-Schulen und die einzelnen buddhistischen Secten.

BULLETIN DES SÉANCES DE LA CLASSE.

SÉANCE DU 2 (14) MAI 1856.

M. Dorn présente un article intitulé: *Über die letzten dem asiatischen Museum zugewonnenen Pehlevi-Münzen*. Il paraitra dans le Bulletin.

Le même Académicien annonce relativement aux monnaies d'argent azimées près de Bender que ces pièces sont toutes «des parases» (monnaies turques d'argent de valeur très minime) frappées sous Bajazet II, Sélīm I et Soliman I, c.-à-d. datant des années 948 — 927 de l'hégire ou de 1542 — 1520 de l'ère chrétienne. M. Dorn n'a choisi que 39 pour le Muséum asiatique.

M. Brosset dirige l'attention de la Classe sur le III Tome des Mémoires de la Section Caucasiennne de la Société Impériale de Géographie russe, contenant entre autres articles deux travaux fort intéressants et très bien rédigés, l'un sur le district Tschoubo-Pchavokhewourski, ayant pour auteur le prince Raphaël Eristov — et le second mémoire — voyage dans le Soussath libre, — est dû aux soins du Colonel Bartholomaei. Envoyé pour affaires de service dans la seule portion du pays des Soussath qu'aucun Européen n'eût encore visité, il a reçu le serment de fidélité à la Russie de ses habitants et a profité de sa présence dans cette contrée pour en lever la carte et en observer les antiquités. M. Brosset, en considération du mérite incontestable du III Tome désigné, le juge digne d'être signalé à l'attention bienveillante du Son Excellence M. le Ministre, pour être mentionné dans son compte-rendu quinquennal de la littérature nationale.

M. Lerch soumet un rapport supplémentaire au sujet de ses recherches sur la langue Kourde. (Comp. le rapport du 28 mars.) Le dialecte Zaza est surtout répandu dans les tribus (livas) Dræm, Palou et Mouché. Cet idiome, jusqu'à présent tout-à-fait inconnu, diffère du Kourmandji tant sous le rapport phonétique et lexicographique qu'à l'égard des formes grammaticales. M. Lerch est parvenu à rassembler des matériaux pour la confection d'un dictionnaire et d'une grammaire kourdes, ayant trait au dialecte Kourmandji; quant à l'idiome Zaza, M. Lerch n'ayant pas encore eu l'opportunité de

recueillir un nombre suffisant de données, prie de vouloir bien lui accorder un troisième mois de séjour près des prisonniers de guerre kourdes, qui ayant recouvré leur liberté, seront expédiés par petites joorées à Odessa. M. Lerch, en vue de donner suite à ses études linguistiques et ethnographiques, désirerait accompagner ces Kourdes jusqu'à Tchernigov ou Kiev. La Classe, trouvant tout lieu d'encourager le zèle de M. Lerch, donne sa pleine approbation au désir qu'il a exprimé.

L'impression du texte persan de Tarikh-i-Khāni ou de l'histoire du Ghilan allant être achevée sous peu, M. Dorn prie la Classe de l'autoriser à procéder à l'impression du texte de Tarikh-i-Ghilan d'Abdoul-Fatah Fourny, servant de continuation à l'ouvrage suédois jusqu'à l'année 1638 = 1628. C'est à l'obligeance de M. de Khanykov que l'Académie est redevable d'un exemplaire de ce précieux ouvrage.

M. Dorn annonce qu'une histoire du Kachmir, écrite en langue persane par Mouhammad Assam, sous le titre Wakiat-i-Kachmir, lui a été proposée à un prix relativement modique. Cet ouvrage, embrassant l'histoire politique et littéraire du pays en question, forme une rareté bibliographique; l'exemplaire d'ailleurs bien complet et écrit soigneusement, M. Dorn prie la Classe de l'autoriser à en faire l'achat. Accordé.

M. Köppe annonce qu'il vient d'être élu président d'une commission pour la révision du compte-rendu de la Société Impériale de Géographie pour l'année 1855. Rectu pour avis.

Druckfehler.

In No. 20 dieses Bulletin ist Spalte 309 in der 16ten Anmerkung Zeile 4 von unten für 7 Werst 50 zu lesen: 7 1/2 Werst 53 W.

Émis le 11 juin 1856.

DES SCIENCES HISTORIQUES, PHILOGIQUES ET POLITIQUES

DE

L'ACADÉMIE IMPÉRIALE DES SCIENCES

DE SAINT-PÉTERSBOURG.

Ce Recueil paraît irrégulièrement par feuilles détachées dont vingt-quatre forment un volume. Les abonnés recevront avec le dernier numéro l'enveloppe, le frontispice, la table des matières et le registre alphabétique du volume. Les comptes-rendus annuels de l'Académie entreront dans le corps même du Bulletin; les rapports sur la distribution annuelle des prix Démostoff y sont annexés en guise de suppléments. Le prix de souscription, par volume, est de trois roubles argent tant pour la capitale que pour les gouvernements, et de trois thaler de Prusse pour l'étranger.

On s'abonne à St.-Petersbourg chez Eggers et Cie., libraires, commissionnaires de l'Académie, Nevsky-Prospect, No. 1 — 10. Les abonnés des gouvernements sont priés de s'adresser au Comité administratif (Kouvertsvoenstven), Place de la Bourse, avec indication précise de leurs adresses. L'expédition des numéros se fera sans le moindre retard et sans frais de port. Les abonnés de l'étranger s'adresseront, comme par le passé, à M. Léopold Voss, libraire à Leipzig.

SOMMAIRE. NOTES. 12. *Les chansons des Wotes, traduites par M. SCHIEFNER.* 13. *Notes marginales sur Plan de Carpin.* GONBOIEV. BULLETIN DES SÉANCES, CHRONIQUE DU PERSONNEL, ANNONCES BIBLIOGRAPHIQUES. RECTIFICATIONS.

NOTES.

12. DIE LIEDER DER WOTEN, METRISCH ÜBERTRAGEN VON A. SCHIEFNER. (Lu le 23 mai 1856.)

In den von Gadebusch herausgegebenen *Versuchen in der livländischen Geschichtskunde u. Rechtslehre* B. I Stück 5 hat der ehemalige Pastor Trefurt aus Narva in seinem Aufsatz über die Tschuden S. 9 acht Zeilen eines wotischen Volksliedes mitgetheilt. Ein etwas grösseres Lied ist von Sjögren im Winter 1831 zu Kattila aufgezeichnet worden und in seiner verdienstvollen Arbeit *Ueber die finnische Bevölkerung des St. Petersburgischen Gouvernements* (in den *Mémoires Vme Série T. II p. 130 f.*) abgedruckt. Diese beiden Lieder waren bisher die einzigen Sprachproben des Wotischen. Glücklicher Weise hat es sich so getroffen, dass der talentvolle August Ahlquist bei seinem zweimaligen Aufenthalt in Kattila im Sommer 1854 und im Winter 1855 Gelegenheit hatte aus dem Munde einer alten Wotin eine ganze Reihe von Liedern aufzuzeichnen, welche schon vor ihm dem gefeierten Sammler und Herausgeber der epischen Lieder der Finnen, Prof. Lönnrot, aus derselben Quelle bekannt geworden waren. Obwohl nun Ahlquist seine Aufzeichnung mit der grössten Gewissenhaftigkeit veranstaltet und die einzelnen Lieder mit den Lönnrotschen Aufzeichnungen verglichen hat, so ist er selbst weit davon entfernt sie ganz befriedigend zu finden. Leider weiss die Mehrzahl der Woten

nichts mehr von diesen Liedern und auch die obengenannte alte Frau ist bald nach der Abreise Ahlquist's aus Kattila gestorben. Sind diese Lieder als Sprachprobe äusserst wichtig, so sind sie es nicht minder in ethnographischer Beziehung. Wir glauben deshalb denen, welche die in der *Kalevala* vorkommenden finnischen Hochzeitslieder kennen gelernt haben und die mit den von Neus herausgegebenen estnischen Volksliedern bekannt sind, einen Dienst zu erweisen, wenn wir einem Wunsche des Hrn. Ahlquist nachkommend die von ihm bereits in den *Acta Societatis Scientiarum Fennicae T. V fasc. I S. 91 — 120* abgedruckten Lieder mit einer möglichst treuen Uebersetzung mittheilen. In Betracht der Lautbezeichnung muss ich bemerken, dass ich statt der von Ahlquist angewandten Zeichen *l', r', n', d', s'* die einfachen Buchstaben *l, r, n, d, s*, statt *é* und *ê* aber *š* und *ô* aus der von Castrén für das Samojedische gewählten Schrift gebraucht habe.

I. Hochzeitslieder.

1 Sulhassa eül wettäs, tä-
mä' menneä naimase.

Čulwe, čulwe welwüeni,
Čulpėkka čüpeüeni,
Čulwe wielä čümnenelä,
Kaziwu kaheshamala!
Izüt seisob uhsé' alla

1. Der Bräutigam wird ge-
badet, wenn er zur Hei-
rath geht.

Bede, bedo dich, mein Bruder,
Bede dich, mein kleiner Funke,
Bede dich mit rehn der Wasser,
Wasche rein dich mit dem sechtn!
Vor der Thüre steht der Vater,

Säre' säppogat öierä,
Kalä' sapka kainaloza.

Cülwe, cülwe welwüeni,
Cälpëkka cüpeüeni!
Emüt seisob uhsä' alla
Cijä' cüdikkö öierä,
Kalä' kätsat kainaloza.

Cülwe, cülwe welwüeni,
Cälpëkka cüpeüeni!
Sözar seisob uhsä' alla
Tammä' tanciat piwoza,
Cäsirüti öämmälölä.

Cülwe, cülwe welwüeni,
Cälpëkka cüpeüeni!
Kötur' on wihta lawala,
Ühs' on wihta öoni-wihta,
Töisö' wihta wöinö' wihta,
Kölmas wihta kazwo-wihta.

Cülwe, cülwe welwüeni,
Cälpëkka cüpeüeni!
Pühä' Cäru cülwelletöb,
Nätölpäiwä tulta näütäb,
Wies päiwä wetä' wizgob.

Cülwe, cülwe welwüeni,
Cälpëkka cüpeüeni!
Wirre wienä' kaukaloza,
Mötu mötlans wiezä. —
Emä' nainö', ennä' tütü,
Peskä' päta päzgoltani,

Ihmatkä imo-iwuhset,
Nenän marjä' muile maile,
Kalä' muile kaläjeile,
Tömtö tösile wesile,
Salkani eri sukäse.

V. 6. *Säre' säppogat* sind eigentlich Kronstadt's Stiefel, also wohl zur See nach Kronstadt (*Säri*) gekommene. V. 21. *Wöinö' wihta* bezeichnet einen öligen, butterweichen Besen. V. 26 f. Ueber die Beziehungen des heil. Götur zum Wetter s. J. W. Wolf, Beiträge zur deutschen Mythologie S. 54. *Nätölpäiwä* ist aus dem russ. *netkäs* [1] Sonntag, 2) Woche].

2. Sulhasä' tullesza sau-gassa.

Terwe tüllesä Jumalä',
Terwe cülwe cülpeütä,
Terwe kala kaziwuttä!
Wöta nüd Jumal' apise,
Wöta käsa kalhä löja,
Etsäse emo Jumalä!

Insel-Stiefel in den Händen,
Fisches-Mütze unterm Arme.

Bade, bade dich, mein Bruder,
Bade dich, mein kleiner Funke?

10 Vor der Thüre steht die Mutter,
Bunt's Hemdlein in den Händen,
Fisches-Hosen unterm Arme.

Bade, bade dich, mein Bruder,
Bade dich, mein kleiner Funke?
Vor der Thüre steht die Schwester,
Eichen-Hosen in den Fäusten,
Und ein Schnupftuch in den Händen.

Bade, bade dich, mein Bruder,
Bade dich, mein kleiner Funke!

20 Drei sind Besen auf der Schwitzbank.
Einer ist des Glückes Besen,
Einer ist der Butter Besen,

Einer ist des Wachstums Besen.
Bade, bade dich, mein Bruder,
Bade dich, mein kleiner Funke?

Sieh, es ladet dich Sanct Jörgen,
Zeiget Sonntags dir sein Feuer,
Wirft am Freitag Wasser auf dich.

Bade, bade dich, mein Bruder,
30 Bade dich, mein kleiner Funke!

Wärze ist im Trog stalt Wasser,
Hier statt Seife in dem Wasser. —

Maid der Mutter, Muttertochter,
Wasch den Kopf du meinem Schwälblein.

Spüle die geliebten Haare,
Zieh! in andres Land das Beerlein.
Fischlein hin zu andern Fischern,
Bäumlein hin zu andern Wassern.
Andrer Sippe zu die Feder.

2. Wenn der Bräutigam aus der Badstube kommt.

Heil dir hier im Wunde Gottes,
Heil dir, Funke, nach dem Bade,
Heil dir, Fischlein, nach der Reingung!
Nimm du Gott dir nun zu Hülfe,
Nimm du den teuern Schöpfer,
Vor dich hin die Mutter Gottes!

3. Sulhasä' tullesza riheäse.

Lähekkä Jumal' apise,
Lahsä' awiakkä Jumala,
Awitakkä armollinö',
Lähteizä läpi läwiö',
Läpi pinä' pihla-puisö',
Läpi rautadzé sakarä'!

Cülä' rahwas, risti-rahwas,
Nöiskä iessä eläitöitöi,
Kahé' pölä' kaltäskäkä,
Antakä tētä tedriteni,
Mäta mäskikkaiseleni!

Izüeni ötsallinö',
Laukojani lawwallinö'!
Panc nüd izit suinö' süba,
Enneni ewé-poduska,
Laukojaiseni lakonat,

Pühä' Märjä' padda waippa,
Kuhö issubi imoni,
Asub ainiä welwüeni,
Ala jalkojé' Jumalä',
Ala litsä' armollisö',

Ala püböemä' pübätä',
Ala laikö' läditetä'.
Sihe issue imoni,
Kuza Märjä öt makasi,
Pühä-risti ringgotteli,
Anceoloinä' aigotteli.

Sihe issue imoni,
Asé ainiä welwüeni,
Wasö' lautä wassessa,
Wasö' kätta walkäta,
Sui' mussä mötusa,
Cäsä' cärwä äppä.

Kui' mü wätan warjoissani,
Primetitan pöloissani!
Mit' on päzgo' pähüt mäza,

Sirkä' silmüet wesizä?
Wai on kauhtanas' katala,
Säre' säppogat matalat,
Kussakainö' kurja wöttü,

Cöhpresä cülilä' päzi?
Elä öli welwüeni,
Karta kannus-jalgoeni,
Eb öe kauhtanas katala,
Säre' säppogat matalat,
Kussakainö' kurj' eb wöttü,

3. Wenn der Bräutigam in die Stube kommt.

Kommo Gott du nun zu Hülfe,
Komme Gott und hilf dem Kinde,
Hilf ihm, gnadenreicher Vater,
Bei der Schwells Ueberschreiten,
Bei dem Gehn durch Elaher-Pfosten,
Bei dem Gehn durch Eise-Engel!

Dürbewoher, Christenkinder,
Weichel zu ihr meinem Leben,
Stapelst euch zu beiden Seiten.

10 Macht Platz ihr meinem Bräuhuhn,
Macht Platz ihr meiner Erdbere!

Vater an des Tisches Ende,
Wasch'rin du am Tische sitzend;
Lege einen neuen Pelz, o Vater,
Mutter du ein Duenenkindes,
Wasch'rin mein, o, lege Lakos,
Ein feins Deck' Maria's,

Wo sich der Geliebte setzet,
Wo mein ein'ger Bruder Platz nimmt.
20 Zu den Füßen unsres Gottes,
Vor des Gnadereichen Antlitze,
Unterhalb des heiligen Handtuchs,
Unterhalb der schönsten Leiste.

Dahin setz' sich mein Geliebter,
Wo die Nacht Maria ruhet,
Sich der Kreuzesträger stracket,
Wo der Engel Schlaf erwecket,
Dahin setz' sich mein Geliebter,

Nehme Platz mein ein'ger Bruder,
30 Zugewandt dem Kupferische.
Zugewandt der weissen Tafel,
Mit dem Mund am Bieres Dunkel,
Mit der Hand am bunten Trinkkrug.

Lass mich meinen Spiegel anschau'n,
Auf mein Preiselbeerteilen blick'en!
Weshalb venkt sein Haupt das Schwälblein,

Weshalb hat der Zeisig nasse Augen?
Oder ist dein Rock nicht statthlich,
Sind die Insel-Stiefel elend,

40 Ist ein schlechter Gurt geworden.
Sitzt dein Helm dir schieb am Kopfe?
Treure nicht, mein lieber Bruder,
Hab' nicht Furcht, mein Sporenträger,
Nimmer ist dein Rock nicht statthlich,
Nicht die Insel-Stiefel elend,
Nicht ein schlechter Gurt geworden.

Cüpäresi öüll' páz;
Priskawat mesi-pisaret
Kussákalla kullatuta,
Cüpärellä mettelüttä.
Elä öli welwüeni,
Karta kannus-jalgoni,
Et mene ühs' welwüeni,
Et kahē' üwä kalani;
Meneb sarka säjueni,
Riuku rinnä'-issajella,
Meneb kü izä-mehenä,
Meneb päiwä pä-mehenä,
Päiwä' poika kōrwallioē',
Tähēt käsa käsikkana;
Sózar wēb sōnat sōrmikkāza,

Wirret wēb wütä' kagluhseza.
Elä öli welwüeni,
Karta kannus-jalgoni,
Et lie löti lehtüeni,
Mäle pantu marjoeni.

V. 20 f. Der Bräutigam setzt sich unter das Heiligenbild an die Ecke. V. 39. Ueber den Sonnensohn s. Castrén, Vorlesungen über die finn. Mythologie S. 54 f.

4. Sulhasele pütäs apia öimolta.

Soku süri linnoeni,
Öimo kirkkä kotonē'
Awittokā ammassani
Čen sōnala, čen sōwala,
Kumba wassela wanala,
Kullala kōlunnuala;
Nadeza raha kuluzä,
Raha-markat raukwat.
Elä öli welwüeni,
Wed meilä koto tečēbi,
Meil' on ümala izäni,
Meilä eneni elozä,
Izüt čusala issobi,
Enne elkab permatala,
Izüt sūwitat sukna,
Enne lautä lädittelēb.

5. Sulhasē' eb unohtä en- nea.

Unohtin mälehtämässä,
Časūmässä, nacimassa,
Mi piti iessä juella,

Auch dein Hut nicht schief am Kopfe;
Honigtropfen seht' ich spritzen
Von dem Gurte Goldesfeuer,
50 Von dem kreiðelanken Helme
Treuere nicht, mein lieber Bruder,
Heb' nicht Furcht, mein Sporenträger,
Gehe nicht allein, mein Bruder,
Geh selbender nicht, mein Fischlein;
Mit dir zieht ein Strich von Brautreich,
Eine Stang' von Süßgenossen,
Mit der Mund als Bräutigamvater.
An des Zuges Spitz' die Sonne,
Dir der Sonnensohn zur Seite,
60 Mit als Brautgelög' die Sterne;
In deß Handschuhe bringt die Schwester
Worte,

Lieder bringt sie in des Mantels tragen.
Traure nicht, mein lieber Bruder,
Heb' nicht Furcht, mein Sporenträger,
Nicht geschlagen scheinst du, Hüttlein,
Hingeworfen nicht mein Beerlein.

4. Dem Bräutigam wird Hülfe von dem Geschlecht erbeten.

Grosse Sippe meines Vögleins,
Du Geschlecht von hohem Hause!
Helfet ihr dem Vielgeliebten
Theils mit Worten, theils mit Kleidern,
Helfet ihm mit altem Kupfer,
Helft mit abgeschlissnem Golde,
Bei der Heirath nutzt das Gold ab,
Schwinden hin des Geldes-Marken.
Traure nicht, mein lieber Bruder.

10 Arbeit wird im Haus' geleistet,
Noch am Leben ist der Vater,
Noch am Leben meine Mutter,
An dem Tischrand sitzt der Vater,
Auf dem Aestrich rauscht die Mutter,
Seiner Sipps billt der Vater
Und den Tisch bestellt die Mutter.

5. Der Bräutigam soll die Mutter nicht vergessen.

Ich vergass es zu gedenken,
Wie zu fragen, so zu forschend;
Was zuerst ich sagen sollte.

Se wipul wimesehsi:
Kui' süntüsi sämüeni,
Ainia welwüt anttelle,
Sózar tui sōnā' riheše:

«Nöiskä cūūt cūlletlünō,
Čäiūt čäiēē' takā'»
Izüt pilkkasi pilahoita,
Meiri sūmā, tui läwēle,
I čūsäsi, säitteli:
«Öipa ellä eljäni,
Nainē' kounis käsoeni,
Min sille Jumala antō,
Mine antō armollice'»
Eene wasō' wassaelēb:
«Antō löja adra-čüttä,
Löi löja lohi-kaloja.»
Sill' eb čē enne eittäminē',

Wäljā' wajeltaminē',
Enne näci sūrē' waiwā,
Čärsisi emonē' čipua.
Nurmeza 'b siitā eiwēä,
Kuza 'b enne isuskellu,
Orgoza 'b siitā mälässä,
Kuza 'b enne ökaellu,
Wēruza 'b siitā lähetä,
Kussa 'b enne wetlä jōnu.

Willoeni, welwüeni,
Tulet čuwe čuntämässä,
Ätkkōa ässämässä,
Löwwät ennē' uinonnuē',
Wäljāisē' waiponnuē',
Elä äč' ärnähtele,
Čirēssi čilähtele,
Enne on ellä eittämäse,
Kagrä' iilbo kaihtomäse;
Nössa pätä, pä sōwutta,
Sis sinua 'b Jumal' eitä,
Eb eitä ellä löja.

Hot lie tētawas' parepi,
Rahā' pantu rakkäpi,
Eb čē enne eittäminē',
Wäljā' wajeltaminē',
Sūtuwat sinū Jumalst,
Sinū' ristit rikkauwat.

6. Sulhanē' läheb wōtta- mäse nōrikkōa.

Lähe nūd Jumal' apise,

Das ist auf die Letzt geblieben;
Als mein Herzlein ward geboren,
Als gegeben ward der Bruder,
Bracht' zur Stuh' die Schwester Bo-
schaft:

• Hebet auch empor, ihr Schwäger,
Schwägerinnen von der Wieg' her! •

10 Scheite spaltete der Vater,
Ging zur Badstuh', kam zur Schwelle.
Also fragt' er, also forsch' er:
• O du liebes theures Leben,
Weib du, schöne Erbschaft,
Was hat Gott dir denn gegeben,
Was verliehen der Guedenreiche? •

Also geb die Mutter Antwort:
• Eine Pfug-Hand geb der Schöpfer,
Sandte einen Lachsesfischer. •
Nimmer darfst du von der Mutter
lassen,

Nicht die Pflögen vertauschen,
Grosse Mühsal seht die Mutter,
Schmerzen litt die liebe Alta.
Keinen Stein giebt' auf dem Felde
Wo die Mutter nicht gessen,
In dem Thale keinen Rassen,
Wo die Mutter nicht gerubet,
In der Niedrung keine Quelle,
Wo die Mutter nicht getrunken.

30 Theure Saat, geliebter Bruder,
Kommst du, Funke, von dem Pflügen,
Von dem Eggen eines Feldes,
Findest du die Mutter schlafend,
Du die Pfleg'rin hingsunknen,
Schreie dann nicht allzu heftig,
Lärme ja nicht allzu heftig.
Leicht erschrickt die liebe Mutter,
Fährt die Hafermühl' zusammen,
Heb' das Haupt ihr, leg' was unter,

40 So wird Gott dich nicht vergessen,
Nicht der Schöpfer dich vergessen.
Ist auch die Erwählte besser,
Theurer die mit Gold Errungen,
Nicht darfst du die Mutter lassen,
Nicht die Pflögin vertauschen,
Zarnen werden dir die Götter,
Dich verderben viele Leiden.

6. Der Bräutigam geht die
Braut holen.
Komme, Gott da, nun zu Hilfe,

Lähe käsa kallis löja,
Eidee emo Jumala!
Nöise löja lökä päle,
Armollinöö aisa päle!
Tä näd ristii etäse,
Lä oweza ozmueni,
Lä oweza, oda entäs,
Kummariäkka kultoeni,
Kabé' polé' kaloeni,
Kuhö püttunet puhöse,
Se pü puottamäse,
Kuhö lehtose leutagos,
Se lehto lehtisemäse.

Čülä rahwas, risti-rahwas,
Wuttakäkkä wallä' rahwas,
Meneb marja muile maille,
Kala muile kalajelle,
Sulkani eri suküse,
Meneb pätü pilemäse,
Iwuzutta irtämäse.

Wäta, wäta welwüeni,
Kui' ö pöntä petettäsi,
Matalä manittetäisi
Nedé' süreza suguza,
Rohkēza rahwāza;
Wisas wätab wilö' alta,
Kawala katohsē' alta.
Wätab werta welwētāni,
Kauneutta kaloeltani.

7. Rihēse mennezzä nōri- kō' kuozā.

Wēkā welwēni rihēse,
Sōjāse sūmūeni,
Welwūt tungkēub tuttawahsi,
Tungkēub talō' omahsi.
Izueni čūsallinē,
Laukojani lawwallinē,
Anna siha sūlmāleni,
Asepaikka sinialeni,
Kahō issubi imoni.
Izueni čūsallinē,
Elä seisō deggas tähē',
Makaale markas tähē',
Annōt pallo, anna wēlā,
Anna nūā, min lupasit,
Mine tōnā toiwottelit,
Mine čārwēzä čāsūt.

Kemme mit, o theurer Schöpfer,
Vor dir sei die Mutter Gottes!
Steige Schöpfer auf das Krummholz,
Gnadenreicher auf die Deichsel!
Schlage aus ein Kreuz, mein Theurer,
Schlag es in der Thür, mein Bärlein,
Schlag es in der Thür voll Vorsicht,
Neig dein Antlitz dann, mein Goldner,
10 Fischlein mein, nach beiden Seiten.

Welchem Baume nah du kommest,
Dieser Baum mag roth erstrahlen,
Welchem Haine du dich nührest,
Dieser Hain mag schön ergrünen.

Dorfbewohner, Christenkinder,
Schaue her, ihr freien Leute,
Zieht in andres Land die Beere,
Fischlein fort zu andern Fischern,
Fort zu fremder Sipp' die Feder,

20 Geht den Kopf sich zu verdecken,
Geht das Haar sich aufzustecken.

Schneue, schau dich vor, mein Bruder,
Dass den Schwachen man nicht täusche,
Nicht den Niedern man verlocke
In der Jungfrau grossen Sippe,
Bei den kühnen Menschenkindern;
Unterm Schutzhaut blickt die Schleue,
Unterm Dach empordie List'ge,
Nimmt das Blut dem lieben Bruder,
Nimmt die Schönheit meinem Fischlein.

7. Wenn man im Hause der Braut in die Stube tritt.

Werd' geführt zur Stuh', o Bruder,
In die Wärme des mein Herzeins,
Zum Bekannten dringt mein Bruder,
Dringt zum Eigenthum des Hauses.

Vater an des Tisches Ende,
Waschrin mein, am Tische sitzend,
Machet Platz ihr meinem Auglein,
Eine Stelle meinem Einzigen,
Wo sich der Geliebte setze.

10 Vater an des Tisches Ende,
Lagen bleibe nur das Geld nicht,
Nicht die Geldes Marken schlafen,
Gebet da viel, so gieb noch immer,
Gieb was du zuvor versprochen,
Was vor Zeiten du verheissen,
Was du beim Besuch gelobet.

(Sulhasale:)

Tōitko wōla wōttimia,
Takana sala-tapoja,
Millä wōtat wōisē' lionä'
Wai' walkä' čerikō'?

8. Suku čūsüb sōmissä.

Langgokkoni, kullakkoni,
Langgol čikēat omāni!
Elkä ukatka üwūtā,
Pillaelka piragoita;
En miä tullu sōmäs tähē',
Eoka jōhsnu jōmas tähē'.

Langgokkoni, kullakkoni,
Siä mesi' mēllüttelei,
Siä winoi' wiwūttelei,
Wirō' wiast jōtawana,
Omā' mē' mesi-šluet;
En miä wiwū winosila,
En miä mēltine mesi.

Wed meilä koto tečēbi,
Meil' on enneni eloza,
Armainē' ahjō' sōla;
Eb se enneni maganu,
Armainē' čkaellu,
Nōisi önnisel warai',
Esimesezä kukēza,
Teci erkut elälini,
Pēneleni piragaiset.

Langgokkoni, kullakkoni,
Elä ukkō üwūtāsi,
Pillaale piragoita.

9. Sulhanē' isub lautāse.

Issue minū' imoni,
Asē ainia welwüeni,
Ala jalkojē' Jumalā,
Ala pūčēmē' pūhātā',
Ala litsä' armollisē'!
Kui' miä wātaw warjoissani,
Primititan pōjoissani!
Mit' on pāzgo' pāhut maza,

Sirkū' silmüet wesizä?

Elä öli welwüeni,
Karia kannus-jalgoni,
Et tullu ühš' welwüeni,
Et kabē' üwä kalani,

(Zum Bräutigam:)

Hast den Schlüssel zu im Gürtel,
Hinter dir geheime Künste,
Dass die Butterburg du öffnest,
Du der Weisen weisse Kirche?

8. Das Geschlecht fordert Essen.

Meine Schwäger, goldne Leute,
Meine wahren Anverwandten!
Lass die Güter nicht verkommen,
Nicht verderben ihr die Kuchen,
Nicht werd' ich die Speisen sparen.
Nicht verwahren die Getränke.

Meine Schwäger, goldne Leute,
Euch entzucket wohl der Biersaft,
Euch beschäftigt wohl der Brantwein,
10 Wierlands Brantwein gut zu trinken,
Honigtr aus eigenem Lande;
Nicht verweile ich am Brantwein,
Nicht entzucket mich der Biersaft.

Arbeit wird im Haus' geleistet,
Noch am Leben ist die Mutter,
An der Esse Mund die Theurer,
Nicht zu schlafen pflegt die Mutter,
Nicht zu rasten die Geliebte,
Früh erbob sie sich am Morgen,

20 Bei des Hahnes erstem Krähen,
Buch dem Lieben Leckerbissen,
Meinem Lieblich schöne Kuchen.
Meine Schwäger, goldne Leute,
Laast die Gaben nicht verkommen,
Nicht verderben ihr die Kuchen.

9. Der Bräutigam setzt sich zu Tisch.

Setze du dich, mein Geliebter,
Setze dich, mein ein'ger Bruder,
Zu den Füssen unsers Gottes,
Unterhalb des heil'gen Handtuchs,
Vor des Gnadenreichen Antlitz!

Lass mich meinen Spiegel anschauen,
Auf mein Preiselbeerlein blicken!
Weshalb senkt das Haupt das Schwäh-
lein,

Weshalb hat der Zeisig nasse Augen?
10 Treure nicht, mein lieber Bruder,
Hab' nicht Furcht, mein Sporenträger,
Kamst ja nicht allein, mein Bruder,
Nicht selbender, gutes Fischlein,

Sózar tuli käsa käsikkana,
Welheläni wérakkona.
Kóikki on sijat sáppagoiza,
Wéjät werha-wáiteiza,
Nóret kaliza kaluza;
Sillä sijat sáppagoiza:
Cäsiä liennäse izäni,

Tui säni-kórmä sáppagoita.

Unohtu mälehtämässä,
Cü-ümässä, sadimassa:
Missä túsín teile tulla,
Tedé öwweşe ösasin?
Sität túsín teile tulla,
Tedé öwweşe ösasin:
Lauli kukkó kulta-aria
Langkoni rihe ötsala,
Wares wákus wahci-kaglia
Langkoni wäräjä pölä,
Aukkus koura rauta-kaglia
Langkoni wäräjä iezä.

Luka wátan langgó rihtäli

Ribi on wisi-wilöllinē,
Sali on sata-salwöllinē,
Perä-seinä on pódrä-luinē,
Cäli-seinä cunnä-puinē,
Aluhset anē-pajuiset,
Uhsi on jumina-uhsi,
Pénat omat pihla-puiset,
Sammass onni särni-puinē,
Arina tehtü arjassisa,
Mü ahjo muna-ciwressä,
Laci on lahna-sómuhassisa,
Silta on sigä-tinassa.
Cüünü on cäko rihetzä,
Cüünü tútkko cäezä,
Pesmä puiset puhtassi,
Lusikat lumi-uwähäsi,
Seinät pesmä sémē-wöila.

10. Sömine' cättäs.

Pómasibo langgoleni
Söttämässä, jöttamassa,
Päle pollo palwomassa!
Cäsiä pulmaza möneza,
Kaheksamal käsikkana,
En söni niti sömisii,
En jöni niti jömisia,
Mit nee niti langgoizani.

Mit dir kam die liebe Schwester,
Ihrem Bruder sie zur Seite.
Alle Führer sind gestiefelt,
Alle sie in Tuch gekleidet,
Kostbar aufgezput die Jungen,
Stiefel haben drum die Führer:

20 In die Stadt ging ja der Vater,
Kam mit einem Fuder Stiefel,
Ich vergesse es zu gedenken,
Wie zu fragen, so zu forschen:
Wie ich her zu euch gekommen,
Her zu eurer Thür gerathen?
So bin ich zu euch gekommen,
Ich zu eurer Thür gerathen,

Kriht' der Hehn, der Goldkammträger,
An des Schwager Stuben-Spitze,
30 Kracht' die Kräht' mit Kupferkeble
Auf des Schwagers Zaunespforte,
Bell' der Hund mit Eisenkeble
Vor des Schwagers Zaunespforte.
Lass beschu des Schwagers Stube!

Fanf der Dörfer hat die Stube,
Hundertfach Gebälk des Zimmer,
Elenkschichern ist die Rückwand,
Umen sind die Seitenwände,
Waldeubäume sind die Grundlag'.

40 Vollgewichtig knertt die Thüre,
Mit den ebereschonen Pfosten.
Abornhöme sind die Stützen,
Es besteht der Heerd aus Borsten,
Eiersteinern ist der Ofen,
Lachscheschuppen sind die Wölbung,
Ganz aus Blei besteht der Aestrich.

In der Stube ging der Kuckuck,
Mit dem Bastwisch in den Händen,
Wusch die hölzernen Geschirre,
50 Wusch die Lüftel weiss wie Schnee,
Wusch die Wände rein mit Seetöl.

10. Das Essen wird gepriesen.

Helfo Gott dem lieben Schwager
Für das Essen, für das Trinken,
Dass er darauf viel gebeten!
Er bereitet auf mancher Hochzeit,
Achtmal war ich im Gefolge,
Nicht genoss ich solche Speisen,
Nicht genoss ich solch' Getränke,
Wie jetzt unter diesen Schwägern.

Langgokkoni, kullakkoni,
Elä ukkä üwüttäsi,
Pillaele piragoitas,
Eb öe pissä sömisilä,
Ebka passä jömisilä,
Päset pälä da üwäli,
Anna sitä, min lupasit,
Mine tónä toiwottelit.

(Sulhasele:)

Tötkö wöläs wöttimä,
Takanas sala-tapoja,
Mitä wölat wöise' linnä',
Wai' walköä' cärikö'?

(Perē-mehele täs:)

Langgokkoni, kullakkoni,
Et siä wētä welwüttäni,
Wätäi welwäi omias,
Sózarías armaita.
Wéka wiesi neisiele,
Antakä anele tita,
Et' eh neile ikkēisi,
Iku iugab süämē',
Cänel simät cüwelēbi.

11. Wöeräde' wältä
menneza.

Aika, aika welwüeni,
Aika aingoisueni!
Jo irnab izäs opoē!
Alli-rüna ailahtelē.

Aika, aika welwüeni!
Ädäs winoi' wüüttelēb,
Ämmäs mesi' mēlüttelēb,
Elä wiwü winosila,
Elä mēlüne mesile.

Wiltoeni, welwüeni,
Tē nüd ristii eiesi,
Kahē' pölö' kagloisesi,
Süameles sönnü-risti,
Ösales öpēni' risti.

Wäta, wäta welwüeni,
Tueb purje puhtaita,
Purjeza puhas emätē;
Elä wöta esimeisä,
Täpale takumassa,
Esimeinē' söttelikko,
Takumainē' täpplikko,
Wöta cellä cēhtimäinē',
Wänni warpa wälimäinē'.

Lieber Schwager, du mein Goldner,
10 Lassa die Gaben nicht verkommen,
Nicht verloren gehn die Kuchen.
Nimmher kommst man los durch Essen,
Nimmher kommst man los durch Trinken,
Los kommst du, gibst du ein Köpfchen,
Gieb drum her, was du versprochen,
Was vor Zeiten du verheissen.

(Zum Bräutigam:)

Hest im Gurte du die Schlüssel,
Hinter dir geheime Künste,
Dass die Butterburg du öffnest,
20 Du der Woten weisse Kirche?

(Wiederum zum Wirth:)

Lieber Schwager, du mein Goldner,
Nicht betrügst du meinen Bruder,
Aber deinen eignen Bruder,
Deine eignen lieben Schwestern.
Bringe du dem Mädchen Beschaft,
Lasse du's das Gänstein wissen,
Dass das Mädchen nicht mehr weisse,
Weinen zehret ab das Herlein,
Thürnen schänden schöne Augen.

11. Wenn die Gäste fort-
gehen.

Zeit ist's, Zeit ist's, lieber Bruder,
Zeit zu fahren, du mein Einz'ger,
Wiedernd stehen schon die Hengste,
Lärmend schon der graue Weilach.

Zeit ist's, Zeit ist's, lieber Bruder!
An dem Brautwein weilt der Urahn,
An dem Bier die Eltermmutter,
Weile du nicht bei dem Brautwein,
Lebe du dich nicht am Biers!

10 Brüderlein, mein Vielgeliebter,
Schlage aus ein Kreuz, o Theurer,
Zu des Halses beiden Seiten,
Auf dem Herz das Kreuz der Kindheit,
Auf der Stirn ein Kreuz von Silber.

Schau, schau', o lieber Bruder,
Sieh, es kommt ein reines Segel,
In dem Segel eine Wirthin;
Wolle nicht die erste nehmen,
Nicht die letzte du ergreifen,
20 Scheiten ist der ersten eigan,
Sich zu schlagen lobt die letzte,
Nimm das Glöcklein in der Mitte,
Drehe du den Zweig der Mitte.

Irmuta isi' kotona,
Eitütä emö' tüwenä,
Sise neitsü pekäisi,
Ijä' köikö' irmuaisi,
Kai' tulta ihosa pältä,
Säletä säretäsä.

Ölkö eitütä Jumala,
Tönattu toini' löja!
Üwät on markat mäle pantu,
Kulta lehtiet lewätüt.
Mine tahlot, sen tapasi,
Mine ötsi, sen ösasi.
Ühs öli öuna-pä euläzä,
Ühs öhsa öuna-päzä,
Ühs öuna öhsueza,
Paiwä' pöleza punadnē',
Senei wöiti welwüeni,
Sene tammeni tapasi.

Läbe nüd Jumal' apise,
Lähe käsa kallis löja!
Mine jätän jälleleni?
Jätän parwē' päzge' päitā
Čülä' poisle kujala,
Tütärlä wainiala.

12. Nörikko tuw was suthasē' öw wēse.

Ühs' meni welwüeni,
Kabē' tueb üwä kalani,
Töb orjā' enneleni,
Warä' wäljajaiseni.

Nöise ursissa emäni,
Lakanossa laukojani,
Wasō' willo-welwütäni;
Meni ühs' welwüeni,
Kabē' tueb üwä kalani;
Ihsukka medē' enne,
Ihsuka medē' kiekuttaja;
Önawea on medē' enne,
Sai kahsi kaswannutta.

13. Nörikkoa terweütäs rihese tulleza.

Terwe nöri neitsüeni,
Terwe teltä tullele!
Laka wätan neitsütäni,
Laka tennussa tulela,

Schächte ein sie bei dem Vater,
In der Nähe ihrer Mutter,
Dann wird Furcht die Jungfrau haben.
Lebenslänglich Scheu empfinden,
Wie vor Feuer sie den Körper,
Wie vor Funken schützt die Lenden.

30 Sei gepriesen, Gott im Himmel,
Dank sei dir, o wahrer Schöpfer!
Gutes Geld kam auf den Boden,
Goldne Blätter sind gefallen.
Was er wünschte, das erhielt er,
Was er suchte, das erlangt' er.
Stand ein Apfelbaum im Dorfe,
An dem Baume war ein Zweiglein,
An dem Zweiglein hing ein Apfel,
Nach der Sommerszeit' gerüthet,

40 Diesen nahm mein lieber Bruder,
Diesen hat erlangt mein Eichbaum.
Komme jetzt, o Gott, zu Hülfe,
Komme mit, o theurer Schöpfer!
Was denn lassst ich hier bleiben?
Eine Schaar von Schweinböcken
Auf der Gass' den Dorfes Buben,
Auf dem Feld den Dorfes Töchter.

12. Die Braut wird auf den Hof des Bräutigams ge- bracht.

Fort ging Brüderlein alleine,
Fischlein kommt zurück selbender,
Bringt der Mutter eine Dien'rin,
Eine Kraft der lieben Alten.

Heb' dich aus den Tüchern, Mutter,
Aus den Laken, meine Wäschrin,
Meinem Brüderlein entgegen;
Fort ging Brüderlein alleine,
Fischlein kehrt zurück selbender;

50 Freude du dich, unsre Mutter,
Werd' verhöhet, o liebe Wieg'rin;
Glücklich ist wohl unsre Mutter,
Hat erhalten zwei voll Frische.

13. Die Braut wird begrüßt, indem sie in die Stube tritt.

Heil dir, Hebes junges Mädchen,
Heil dir von dem Wege kommend,
Lass mich schauen meine Jungfrau,
Lass beim Feuer sie besehen.

Laka wätan walköla:
Jueli' mussa neitsüeni,
Sawwū'-karwadnē' kanani'.
Ölkö mussa jutellija,
Sawwū'-karwadnē' sanoja;
Üwä on öllu, üw' on wēlä,
Iloza iha-perizä,
Čäsärätzä čäpeä,
Onni kaunis kälteriä.
Neitsüeni, nörikkoni,
Täsit tulla, tunne ölla,
Tolä' jurta talliella,
Wiäsi nüd ölla wisäinä,
Saci ölla saana,
Nöis' ilmä' nösattamatta,
Wisäi wisittämättä,
Tähtä täheltä paiwä,
Wüta merki otawassa,
Küle idäs, küle ämmäs,
Küle kukē' laulaminē',
Sis liet minjä enneleni,
Wäljajaisele wateri.

Algat elkoni eä,
Tammeni taloza ölla,
Menet kaiwole kanaoi,
Wesi-täle wärakkoni,
Sis čusüb čülänē' nainē',
Saci nainē' näpurednē',
«Mit' on sillä silmät mäjät?»
Sii wasō' wassale:
«Sit' on millä silmät mäjät:
Sawwū' saurab silmältä.»

Söta ärjät ädäs säut,
Wasikat wanepä' säut,
Sis liet minjä enneleni,
Wäljajaisele wateri,
Sis siä päit pität wäit,
Kannat körkiät kaputat.
Neitsüeni, sinagoni,
Ned kölme unohtamissa:
Čülä' čüüminē' čäreä,
Pimetikko piläminē',
Walgetikko wäitaminē'.

Lass beim Lichte sie betrachten:
Schwarz war sie geschildert,
Rauchfarben dieses Hühnchen.
Schwarz sind die da selches sagten,
Rauchfarben die es sprachen;
10 Sie war gut, sie ist es jetzt noch.
Hübsch mit ihrem offenen Armelein,
Nett in ihrer seidenen Schürze.
Schön in ihrem Hängegürtel.
Liebe Jungfrau, liebes Mädchen,
Wie du kamst, so auch zu bleiben,
Bei dem Hause anzuhalten,
Suche nun recht wach zu bleiben,
Suche stets recht nett zu bleiben,
Stehe auf such ungeraden.

20 Woche auf euch ungeweckt.
Frag die Sterne ob es Tag wird,
Merk es ab dem grossen Bären,
Sei geborsam den Eltern,
Höre auf des Hahnes krähen.
Bist so eine Schwiegertochter,
So Grevlerin der Alten.

Fängst du, Blümlein, an zu blühen,
Erhe, in dem Haus zu weilen,
Geht du, Hühnchen, zu dem Brannen,
30 Auf den Wasserweg, mein Rädchen,
Frügst dich wohl ein Weib des Dorfes,
Forschet so das Weib des Nachbarn.
«Weilhalb sind dir feucht die Augen?»
Wirst ihr also Antwort geben:
«Deshalb sind mir leucht die Augen,
Reuch sehr mir an meinen Augen.»
Fahre du des Schwabers Räder,
Fahre du des Alten Kälber,

Bist so eine Schwiegertochter,
40 So Grevlerin der Alten,
Wirst dann lange Riecke tragen,
Wirst dann hohe Strümpfe tragen.
Meine Jungfrau, o du ein'ger,
Drei der Dinge mußt du lassen,
Heuften Besuch im Dorfe,
In der Dämmerung Müßiggang
Und bei Tage um sich Gucken.

V. 13. Käteri war ein Bestandtheil der frühern wotischen
Tracht: ein breites, dickes Stück Zeug, das von der Taille an
den Beinen herabhing und mit Rechenfennigen und kleinen
Glöckchen verziert war. V. 19 f. Vergl. Kalevala Runo 23.
Vers 113 ff.

14. Nörikko wiäs kaiwo- le wetü wätmäse.

Lähe kaiwole kanani,
Wesi-täle wërakkoni,
Modé wetü wätmäse,
Kui' se wesi werättelö
Sömer-pöjha söutelossa,
Liwa-pöjha lippelessa.

Wäta, wäta neitsüeni,
Cäü kajat kummarrellen,
Cäü mäjet mänsätellen.
Hot miet kaiwole kanani,
Wesi-täle wërakkoni,
Elä pängkai kaiwo-täle,
Cäü nainé pangget wëbi,
Köira korjabi köreä'.

Neitsüeni, ainagoni,
Itäni imottu minja,
Enne' min, ä esimeinö!
Täsit tulla, tunne ölä,
Cütü siä cülmä sauna,
Lämmiä äheä löülü,
Té lëlinö' lipä,
Jöka sauna äsi wihta,
Üsi wihta, äsi cütto,
Cäsärätti, cërto-pagla,
Utu-cütto, ummis-cenöä.

Kui' annat cätö' ciltutellen,
Annat kätsat kältutellen,
Sis siä piät pitcüt wirsut,
Paglat öhjähse' pahutta.
Kui' lënet üwä-tapoinö,
Ani armus-wirgollinö,
Piät wula ummis-cennät,
Kasëla karwa-cennät,
Sis lënet cülale kuma,
Lënet wälale wäteri.

15. Nörikö' lahjat antäs ja cättäa.

Ölkö cättetü Jumala,
Jo nüttö cäko öttäsa,
Wirpi sörmösa wirriti!
Läka wätan lahjani,
Läka wätan wälkälä,
Läka tunnusan tulela:
Kui' on pëni, ni' on päda,
Kui' on läda, ni' lakëä.

14. Die Braut wird zum Brunnen geführt, um das Wasser anzusehen.

Geh zum Brunnen, du mein Mädchen,
Zu dem Wasserwerk, mein Mädchen,
Unser Wasser anzusehen,
Wie empor das Wasser sprudelt
Aus der kienbedeckten Tiefe,
Aus der sandbedigten Quelle.

Schon, o schau, liebe Jungfrau,
Geh die Gassen dich verneigend,
Geh die Berge frühlich spielend.

10 Gehst du auch zum Brunnen, Hahnen,
Zu dem Wasserwege, Mädchen,
Stell' den Kinn auf den Weg nicht.
Fremde Weiber führen fort ihn,
Hunde schleppen fort die Stange.

Liebe Jungfrau, meine Ein'ge,
Meine Veters liebe Tochter,
Erste Schöner du meiner Mutter,
Wie du kamst, so auch zu bleiben,
Heize du die kalte Badstube!

30 Schaffe gute Badelitze,
Schaffe glatte Badelinge,
Neue Besen du zum Bade,
Neue Besen, neue Hemde,
Schaff' ein Handtuch, Strumpfbänder,
Weiche Hemde, feste Schuhe.

Reichst heidend du das Hemde,
Schreiend du die Unterhosen,
Dann bekommst du lange Bastschuh.
Bänder von der Riemen Dicke.

30 Scheinst du aber gutgeartet,
Als ein Gänselein wohlgestillet,
Hast denn in der Nässe Schuhe,
Ist Geröhrin dann dem Dorfe,
Eine Pathin du dem Gese.

15. Die Geschenke der Braut werden vertheilt und ge- priesen.

Sei gepriesen Gott im Himmel,
Zeigte schon die Hand der Kuckuck,
Streckt die Finger schon das Zweiglein!
Lass mich sehen meine Gaben,
Lass mich sehen sie bei Lichte,
Sehen sie bei hellem Feuer;
Wie es fehn und wie so zart sie,
Wie so breit und wie so weit sie.

Pömasibo langgolani,
Kahsi nodé' kantajale!
Eb antann ané' magata,
Ripa-särö' ringgetella;
Eb lamonn cülö' lawoja,
Cäü' ötti' eb öigatellu,
Aina lahjoja lateli,
Aina cëlläsa kajasi,
Maranaza matkaeli,
Päitteli puna-panimat,
Sata-laikot läditteli.

Köikki kangkaiä kuomma, 20
Emmä köikki kätterita,
Kurja on kätteri kutoa,
Sata-laikko lädittä;
Ühs on niä cümменеэä,
Kahs on säta sää' sisässä,
Cet ned kätterit kuowat,
Sata-laikö' lädittawat.
Kubö miä tämä' paneisin?
Pän tämä' parapikohsi,

Čerikoza cäwwezäni.
Ölkö cättetü Jumala,
Cwät on markat mäle pantu,
Kulta-lehtiet lewittü!
Neitsüeni, ainagoni,
Täsit tulla, tunne ölä,
Wiäsi ölä wiselinä,
Säsi ölä saleana!

V. 12. Ripa heissen die Tuchstreifen, womit die Weiber ihre Beine bewickeln. V. 17. Marana ein Färbekraut, im Dörpt-Ehstnischen maran, finnisch matara; s. Suomi, Jahrgang 1850 p. 222.

II. Sommerlieder.

16. Eni-päiwänä.

Läka wätan löekkuani,
Missä püssa löekku tehti,
Ebko lie lepässä tehti,
Paju-püssa painuteltu!
— Leppä abras murtumäse,
Paju abras painumäse,
Warot omat wahteradzot,
Cäli-püt on cünnä-puist,
Alus-pät äne' pajuiset.
Cäli' poisit, welwëni,
Eikä rehgå' löekuttaka,

16. Am Ostertage.

Lass mich meine Schaukel sehen,
Welchem Baume sie entspringen,
Ist doch nicht aus Erlenbäumen,
Nicht gemacht aus Weidenbäumen?
Gar zu biegsam ist die Weide,
Abornhölzern sind die Schlingen,
Ulmenhölzern sind die Stützen
Und die Unterlag' aus Weiden.
10 Dorles Knaben, liebe Brüder,
Schauekl' nur nicht eilzu begütig.

Raskäsi rahsuttaka,
Et' en mäle langkäisi,
Rob' päle rohsaltai,
Eb de welwut löekä' alla,
Ebk' de čirja čikä' alla,
Eb de mäla wötäjeita,
Rojassa üntäjeitä.

Wanoile suwi sulaza,
Merä' rannat raukewat,
Ojä' pöjäl öikewat,
Meile laulut langkewat,
Ilo wirret würgotasse.
Tüttäret, sčzeüeni,
Laulakä emäni lahsat,
Kukkukä emäni kullat!
Laka lugen luikkojani,
Arwaelen anani,
Onko luikkoni luguza,
Onko anet arwauza,
Ebkö le Wenäi wenu,
Rötsi laiwoiš latonou.
Wäsišk Wenäi' opone',
Rötsi' römät kadgetköse,
Lina-päiti luigutäiza,
Kassa-päiti kantaeiza.

Unohtin mäletämässä,
Čusümässä, sacimassa;
Wöibko löekku löekutella
Meitä kabta ja kanä,
Kabä' kanä' kätterita,
Kolme' kōrwa-rengkaita?
Tüttäret, sčzeüeni,
Laulakä emäni lahsat,
Kukkukä emäni kullat,
Kunne on wisi walluttani,
Kahessa kawaluttani,
Kunne on kassa kaglalani,
Iwus pitčä piboiłani.

Kui' sän marja muile mäile,
Tömut töstle wesile,
Sis en mahsa mäla rohta,
Öle-körtä ülitšalla;
Eikä-müiti on elčepi,
Kagra-kappa on kalčipi,
Minä ozmut ölawapi.

Tüttäret, sčzeüeni,
Lähemmä läpi-čičösi,
Läpi linna'-linnukalsat,
Läpi kastari' kanaset,

Schwinget nur nicht allzu kräftig,
Dass ich nicht zur Erde stürze,
Auf das Gras herab nicht falle,
Bei der Schaukel steht kein Bruder,
Unterhob sind keine Tücher,
Niemand der mich essen könnte,
Der mich aus dem Schmutze höbe
Auf den Fluren thut der Sommer,

20 Nieder sinkt des Meeres Ufer,
Grade wird das Bett der Bäche,
Unsre Lieder stürzen nieder,
Freudenweisen werden hörbar.
Mädchen ihr, geliebte Schwestern,
Singet, Kinder meiner Mutter,
Rulet ihr, o Gold der Mutter!
Lasst mich meine Schwäne zählen,
Meine Gänse überschauen,
Lassen sich die Schwäne zählen,

30 Stich die Gänse überschauen,
Nicht nicht da sind Russenboote,
Schwedenschiffe nicht gezimmert.
Müde werden Russen-Pferde,
Schweden-Blumen gehn in Stücke,
Bei der Flaschenköpfe Gleiten,
Bei der Flechtenrger Tanzen!
Hab' vergessen zu gedenken,
Wie zu fragen so zu forschen;
Kann die Schaukel wohl ertragen

40 Zwei von uns, zwei Hühnchen,
Zweier Hühnchen Hängergürtel,
Drei der schönsten Öhrenringe?
Mädchen ihr, geliebte Schwestern,
Singet, meiner Mutter Kinder,
Rulet ihr, o Gold der Mutter,
Da mir lauf der Rechte bleiben,
Achtlich ich im Vortheil bleibe,
Da die Flechte mir am Hals,
Laug das Haupthaar auf den Schultern.

50 Geh in fremdes Land ich Beere,
Kirsche ich zu andern Wassern,
Bin ich nicht mehr werth als Feldgras,
Als der Strohhalm von der Gasse;
Besser sind des Heues Bündel,
Theuer denn die Haterschachteln,
Weit geringer denn ich Bartein.

Mädchen ihr, geliebte Schwestern,
Geh in mit verzeint Länden,
Durch die Stadt hindurch wir Vögelin,
60 Durch die Burg hindurch wir Hühn-
chen,

Laomma rūppū rūpūtä,
Pämma sörmus sörmuhselta,
Panemma sanat sčzässä,
Älet ädä' tättärišä,
Seisotum' sčmäre' päle,
Asčmm' arja-miitälä.
Tüttäret, sčzeüeni,
Čhezi wiä' wämmä,
Čhə' kaiwö' kannatamma,
Čhə' mä' marana-jalgat,
Čhə' pčezä' pupuskat.
Laulammai ührzä lahsel,
Kukumma ühezi kullat.
Kasta ütin kangä' aigoi',
Sowä' sčłani pčielin,
Česä' aina čččłani

Stellen wir uns Saum am Saume,
Thun wir Ring an Ring zusammen,
Sprechen wir von unsers Schwestern,
Singen wir von Urhın-Töchtern,
Stell' wir uns auf Keeses-Beden,
Uns auf hoher Hügel Rasen.
Mädchen ihr, geliebte Schwestern,
Führen ja zusammen Wassern,
Tragen es aus einem Brunnen,
70 Rothflus' wir aus einem Lande,
Knospen wir von einem Busche
Singen, Kinder, wir zusammen,
Rufen, Goldne, wir zusammen.
Hab' es lange Zeit erwartet,
Hatt' den Sommer stets im Munde,
Stets den Sommer auf der Zunge.

V. 46 f. enthalten eine Andeutung des sorglosen Lebens
des unverheiratheten Weibes im Vergleich mit der Sorgen-
last der Verheiratheten; woiische Sitte ist es, dass nach der
Trauung das Haar der Weiber kurz abgeschritten wird.

17. Troitsa'-päiwänä.

Tulkä tüttäret tulele,
Wanai naiset wolkäle,
Tuli on tehtü tättäriä,
Laikka lahsale lawottu,
Tuli on tehtü tölē' päle,
Laikka ötsale lawottu.
Tüttäret, sčzeüeni,
Sčbrani, emäni lahsel,
Laka kukun kō' walula,
Laka wifisin wilula,
Kajaphtan kassela.
Se külob kumu kölöse,
Äli hüöhčb enneleni,
Čülä tšb kurjet kukkuwahi,

17. Am Pfingsttage.

Kommet, Mädchen, zu dem Feuer,
Alte Weiber, her zur Flamme,
Feuer ist geschürt den Mädchen,
Schalte schon bereit den Kindern,
Feuer angemacht im Winde,
Schelte stehn am Dorfes Ende.
Liebe Mädchen, meine Schwestern,
Freundinneu, der Mutter Kinder,
Lasst mich in dem Mondschein sehen,
10 In der Abendkühl' mich pfeifen,
In dem Thau lustig rufen.
Bis zum Huse tönt das Lärmen,
Bis zur Mutter reicht die Stimme,
Scheint dem Dorf zu schrein der Kra-
nack,

Meint die Stadt, es singen Vögel,
Meine Stimm' erkennt die Mutter,
Sie die klangvolle Kühle,
Also giebt die Mutter Antwort:
«Ewät ned kuku čülä' kurjet,
Ewät laula linä' linnut,
Se kukub kuwatuseni,
Iltose imetättäni.»

Tüttäret, sčzeüeni,
Laulamma emäni lahsel,
Kukumma emäni kullat!
La tueb suwini' aika,
Tueb öllä' einä-aika,

20 Nicht der Berge Vögel schreien,
Also ruft mein lieber Sprössling,
Jubelt die von mir Gesungte.
Liebe Mädchen, meine Schwestern,
Singen wir, der Mutter Kinder,
Rufen wir, das Gold der Mutter!
Lass die Sommerzeit nun kommen,
Kommen nur die liebe Heuzeit,

Ruttoza rüde' nito,
Tuleb kallis kagra-aika,
Nitan rinnät, nitän rännät,
Nitan miä katalot kagrat,
Özrat siä tjealapot,
Nitan kürö' kü' walula,
Kui' nitän, ajattelen:
»Kui' tueb süwä süüsü,
Talwi-laiwät tulewat,
Kui' tob Mikolä' Jumala,
Sis miä pian pitcät pirut,
Sis jömma jöka öluet,
Piämmä jöka pikarit,
Jöka kannut kallotamma;
Lewwib söni laulamäse,
Eneni ilotsemäse.»

V. 30. Rännät, rännät sind den Woten selbst nicht mehr verständlich, auch kannte die Sängerin die Bedeutung dieser Wörter nicht.

18. Süüsü wirsi.

Peré-més, peré-isäntä,
Peré-näinē, naisuini,
Wöta wäikälä wäceni,
Upa-maita ukkumassa,
Tara-maita tallomassa,
Uzi jalgat, jözi polwet,
Räntä radob kürwöjani.

Peré-més, peré-isäntä,
Anna tupä tullahseni,
Rihi-sojä öllahseni!
Elä eittü minua,
Eläikä minü' wäcä,
En tullu küksi, en kaheksi,
Enka päsko päiwäsi,
Tulin tunnissi üheksi,
Ani aigehsi üwäsi,
Anna tupä tullahseni,
La tantsin, tare järeseb,
Rihi kürö' kumiseb,
Köta elminē eliseb,
Rikkä mehö ribezä,
Ölewöise' öwueza.
Pani assiat pakole,
Latö laiwadzet umalat,
Lahci wirtē johsemäse,
Se tuli mötu mäke.
Kui' jöimma siä ölluta,

Kommet dann die Regenerats,
Kommt die Zeit der Hesperate,
30 Erste Granen dann und Aehren,
Ernte dann den schlechten Hafer,
Dann die Gerste, die noch s-blechter,
Ernte eine Weill' im Mondschein,
Bei dem Ernten denk' ich also:
»Wenn der späte Herbst erscheint,
Wenn der Winterhimmel kommet,
Wenn der Michelstag erst da ist,
Halte ich ein gross Gelage,
Trinken wir des Bieres Fülle,
40 Halten jeder einen Becher,
Stulpen um die Biereskannen;
Öffnet sich mein Mund zum Singen,
Um mich selber zu erfreuen.»

18. Herbstlied.

Herr des Hauses, Wirth des Hauses,
Frau des Hauses, liebe Wirthin,
Nimm entgegen meine Leute,
Von dem Gang durch Bohnenländer,
Von der Wanderung durch Hürden,
Reif und Eis an Knie und Füssen,
Schnee und Regen an den Ohren.
Herr des Hauses, Wirth des Hauses,
Lass uns in die Stube treten,
10 In der Zimmer-Wärme weilen!
Wolle dich vor mir nicht fürchten,
Fürchten nicht vor meinem Volke,
Komm' ja nicht um sechs, um zwei Uhr,
Nicht wie Schwalblein mit der Sonne,
Komm' nur um die neunte Stunde,
Eine Gans zur neunten Stunde.
Lass mich in die Stube treten.
Lass mich tanzen, dass es dröhne,
Dass die Fichtenstube töne,
20 Dass die Küche drob erkrache,
In des reichen Mannes Stube,
In dem Haus des Güterreichen.
Er, der Herr und Wirth des Hau: s.
Stell' den Botich auf den Balken,
Legt' hinein vom Wipfel Hopfen,
Liesse sodann die Würze laufen,
Also wurde Bier voll Süsse.
Tranken wir von diesem Biere,

Maistimma siä mötus,
Meni mesi pöwweleni,
Sima se säimeleni,
Lewwib söni laulamäse,
Eneni ilotsemäse.
La löntsin, tare järeseb,
Rihi kürö' kumiseb,
Rikkä mehö ribezä,
Ölewöise' öwueza.
Pasibo täbiä talöse!
Täxi täüsi' annettie,
Čipoi' kapos' kannettie.
Antakö sihö Jumala
Tulewala wöwela
Čiwē' päle, kannō' päle
Kahsi' päi' kaswamäse,
Kölmī' kürö' kirkemäse!
Pasibo täbiä talöse,
Täxi täüsi' annettie!

19. Omä öülä čittäs.

Čüllötäni, lidnotani,
Mä' parassa paigottani!
Pantu on paikale üwäle,
Sätü mäle sätozale,
Wētü mäle wērozale,
Sui' pantu sulä merēse,
Päi' päiwä' nöusemäse.
Eb öe lidnotta alepi,
Kastaria kaltozopi,
All' on nitüt, päli pöllot,
All' on nitüt atmanadē,
Päli pöllot pälikaadē,
Čehcänä üwä öüläni,
Čülässäni čülmä johseb,
Mässani wesi makä.
Üwä on üwä čüllöni,
Sätü mäle sätozale,
Wētü mäle wērozale;
Sität on poba elämä:
Wallä' söjä wainiala,
Werē' jöja wērä' päli;
Sität on paha elämä:
Kui' mehö örköse öponē,
Sise witsoi' wingutellas,
Terwa-rozga' öummitasse.

Schmecken wir von dieser Süsse,
30 Steigt der Saft in meinen Busen,
Dieser Seim in unsre Herzen,
Öffnet sich mein Mund zum Singen,
Um mich selber zu erfreuen.
Laßt mich tanzen, dass es dröhne,
Dass die Fichtenstube töne,
In des reichen Mannes Stube,
In dem Haus des Güterreichen.
Dank gebracht sei diesem Hofe!
Volle Gabe ward gereicht,
40 Krug und Kannen aufgetragen.
Möge Gott an dieser Stelle
In dem Jahre, das da kommet,
Wie auf Steinen, so auf Stumpfen
Zwelfsch Aehren wachsen lassen,
Dreissig Halme sich erheben!
Dank gebracht sei diesem Hofe,
Volle Gabe ward gereicht!

19. Das eigene Dorf wird gepriesen.

Du mein Dörchen, du mein Städt-
chen,
Du der beste Fleck auf Erden!
Liegt an der besten Stelle,
Liegt auf ebenmäss'gem Lande,
Liegt auf kieserfültem Boden,
Stehet mit dem Mund zum Meere,
Mit dem Kopf gen Sonnenaufgang.
Ist nicht schlechter als ein Städtchen,
Ist nicht niedriger als die Festung,
10 Unten Wiesen, oben Felder,
Unten sind der Herren Wiesen,
Oben der Beleh'ger Felder,
Mitten drin mein gutes Dörchen,
In dem Dorfe rinnet Kühle,
Auf der Erde süsses Wasser.
Schön ist es, mein schönes Dörchen,
Liegt auf ebenmäss'gem Lande,
Stehet auf kieserfültem Boden;
Deshalb ist es schlecht zu leben:
20 Auf dem Felde wohnt der Paim'ger,
Der das Flut saugt auf dem Hagel,
Deshalb ist es schlecht zu leben:
Gehet in das Thal des Röslein,
Wird man mit der Gert' geschlagen,
Mit geheimer Peitsch' gepeinigt.

III. Winterlieder.

20 Kangkä'-kutoja tüt-tärikko.

Wätan merä akkunassa,
Meri on mehe' öwwezani,
Laugät laut' salwameza,
Tare on merö' sisizä,
Neite on tare sisizä.

Neite kuob kula-wälä,
Ögutab öpëa-wälä,
Katkësie kulta-niiti,
Öigabti öpëa-niiti;
Tämä idgi izälö,
Izui ihel ihna-wölä;
Neite idgeb, önel wëreb
Punasila pöskusile;
Neite idgeb, önel wëreb
Punasila pöskusila
Kaunila goitanoile,
Kaunila goitanoila
Rummes-öirjale rukale,
Päle pölwë', pölwi-linä',
Päle wö' wöwwarma-öirjä'.

V. 17. *Goitana* ein seidenes Band, das von den Ohringen herabhängt V. 19. *Rummes-öirja rukka* ein Weiberrock mit buntem Saum.

21. Paha nainu'.

Oi siä tiro, pëni tiro,
Kuhö menet, pëni tiro,
Pëni sänikko perizä,
Pëni öirwes sänikola,
Pënet öintät öiezä,
Pënet öirjat öintaiza,
Kuhö menet, pëni tiro?
«Ratikkata radomäse,
Saunikkata salwamäse.»
Mihë sille saunikkata?
«Tukka-päälä tawwaseni.»
Mihë sille tukka-päälä?
«Jalkojani äbsamäse,
Cëndöini ööütämäse.
Eäni' ajuto' nainë'
Cënnät ööutti, ne kawotti,
Rätet uböti, ne upotti,
Saunä' öötti, sen öötti,
Pölë' paikassa pöletti,
Kahet kätsat kartatteli,

20. Das webende Mädchen.

Sah' das Meer ich aus den Fenstern,
Auf dem Hofe sah ich's liegen,
An der Herde Eck' die Lüge,
Mitte in dem Meer die Stube,
In der Stube drin ein Mädchen.

Goldne Gürtel webt das Mädchen,
Spannel ein den Gurt von Silber,
Es zerreißt der goldne Faden;
Es entschwand der Silberfaden;
10 Weinend klagte sie's dem Vater,
Mit dem Riemem schlug der Vater;
Weint das Mädchen, rinnt die Thräne
Von den himmelblauen Augen
Auf die rosaröthlichen Wangen;
Weint das Mädchen, rinnt die Thräne
Von den rosaröthlichen Wangen
Auf den schönen Ohrenbinden,
Von den schönen Ohrenbinden
Auf die buntesamten Rörke,
20 Auf die Knie, auf's schöne Knieluch,
Auf den himbeerfarbene Gürtel.

21. Das böse Weib.

O du Lerche, kleine Lerche,
Wohin gehst du, kleine Lerche,
Mit dem kleinen Schlitten hinten,
Mit dem kleinen Beil im Schlitzen,
Mit den Handschuhen an den Händen,
Mit den Blumen auf den Handschuhen,
Wohin gehst du, kleine Lerche?
«Um ein Vorrechtshaus zu zimmern,
10 Eine Bedstuh' aufzubauen.»
Weshalb baust du dir die Bedstuh'?
«Für ein Mädchen reichgeclocket.»
Wozu eine Reichgeclocket?
«Mir die Füße zu ankleiden,
Mir die Schuhe loszuschüren,
Hätte ja ein Weib, das kopflos,
Fort warf sie mir meine Schuhe,
Sankte in den Schnee die Tücher,
Steckte fast in Brand die Bedstuh',
Ja verbrannt' des Tuches Hälte,
20 Zwei Paar Hosen mir zu Schanden,

Lehmä' sötti, sarwë' murti,
Lampä' sötti, sen suretti,
Sigä' sötti, silinä' pissi,
Lautä' löi, lapia' murti,
Rihë' pühöi, luwwat rikkö.»

22. Kalmeiza örrjännü welhi.

Saab luntä, öttä luntä,

Walab wazgessa ragëhta,
U'wä' lurgü' öllisale,
Wanä' turgü' wainiale,
Wazgessë' pajä' etëse.
Tuli nellä neitsökkäksä
Wazgessë' pajä' etëse,
Juttö töinä' töiselesä:
«Mälä nöisemm määdänäse,
Kulilako wai kalija?»
Kuli kukui taiwäse,
Kali wëri kalmo-wële,
Wërakko öerikko-tële,
Wëri wellë' öpälä päle:
«Oi welwöt emäni lahsi,
Wöitko nöissa ja ületä,
Anna öäpässä öäutet,
Sörmel liwassa wiritä!»

Welli wasö' wassalëch:

«En wöi nöissa, en ületä;
Oi söza, emäni lahsi,
Mene kuo', öle kotona,
Öhuta pata munöja,
Wäli wakka piragoita,
Tö munat molli' päle,
Piragaiset öpälä päle,
Nimetä minä' nimeni,
Arwä minä' aigoeni!»

23. Wassönë' söta-wäti.

Tötie sössa öirja,
Sala-öirja Saksä'-mältä:
Sözaritë' sötäse mennä,
Wellitë' kotona öllä.
Eb öe sitä ielä költu,
Ielä költu, ielä nättü:
Sözaritë' sötäse mennä,
Wellitë' kotona öllä;
Eb öe sitä ielä költu,
Ielä költu, ielä nättü:

Brach den Kuh'n die Hörner, Futteret,
Fäthert fast zu Tod die Schafle,
Schlug die Sage blind' beim Füttern,
Schlug entwei der Herde Schandol,
Kehrt' die Stube, brach die Besen.»

23. Der im Grabe erwachte Bruder.

Schldn Schuace, den frischen Schuace fall,

Kupferschlossen fallen nieder,
Auf den neuen Marktes Gassen,
Auf den neuen Marktes Fluren,
Vor der Kupferschmiede dorten.
Kamen vier der jungen Mädchen,
Zu der Kupferschmied' gegangen,
Sprach die eine zu der andern:

«Womit sollen wir nun spielen,
10 Sollen wir mit Scheiben spielen?»
Auf den Himmel flog die Scheibe,
Rollte zu dem Grabeswege,
Auf den Kirchweg hin das Böschchen,
Rollte auf das Grab des Bruders:
«Bruder, Kind da meiner Mutter,
Kannst du aufstehn, dich erheben,
Aus dem Grab die Hände reichen?
Aus dem Sand die Finger strecken!»

Antwort gab der Bruder also:

20 «Kann nicht aufstehn, mich erheben;
Schwesterlein, du Kind der Mutter,
Gebe heim und bleib zu Hause,
Kerbe einen Kessel Eier,
Backe ein-n Korn voll Kuchen,
Bringe die Eier auf den Hügel,
Auf das Grab mir her die Kuchen,
Rufe mich bei meinem Namen,
Nenne meine Todesstunde!»

23. Neues Kriegs-Volk.

Kam ein Schreiben aus dem Kriege,
Ein Geheimbrief her aus Deutchehland,
Dass die Schwwestern in den Krieg ziehn,
Dass zu Haus' die Brüder bleiben.

Nicht ist dies zuvor erhört,
Nicht erhört, nicht gesehen,
Dass die Schwwestern in den Krieg ziehn,
Dass zu Haus' die Brüder bleiben;
Nicht ist dies zuvor erhört,
10 Nicht erhört, nicht gesehen:

Kollula koll-ripä,
Satulala säto-päti.

Auf dem Sattel Wickelbeine,
to dem Sattel Schuberhaare.

•Miä möisan, mihs en möisa:
Sika cennüttä kujala.»

•Rathe schon, warum nicht raten:
Schuhlos ist die Sau im Gange.»

V. 11. Eigentlich: an dem Sattelnopf einen wickelbeinige,
deren Beine umwickelt sind; s. oben No. 15 V. 12.

24. Lajsajē' wirsi.

24. Kinderlied.

Ōpo koonnab kōminazo,
Mi se on ōwō' peräzi?
Mōisa, mōisa mēli tarkka.
•Miä möisan, mihs en möisa:
Reči on ōwō' peräzi?
Mi se on regē' sisäzi?
Mōisa, mōisa mēli tarkka.
•Miä möisan, mihs en möisa:
Neite on regē' sisäzi?
Mi se on nedē' parmōila? 10
Mōisa, mōisa mēli tarkka.
•Miä möisan, mihs en möisa:
Lahsi on nedē' parmōila.
Mit ned en kautat kahē' pōlē?
Mōisa, mōisa mēli tarkka.
•Miä möisan, mihs en möisa:
Aisat kautat kahē' pōlē?
Mit ned ōnggä' eittelēwät?
Mōisa, mōisa mēli tarkka.
•Miä möisan, mihs en möisa: 20
Ōhjat ōnggä' eittelēwät.
Mi on pāzi wūru' waurū?
Mōisa, mōisa mēli tarkka.
•Miä möisan, mihs en möisa:
Wāitāt on pāzi wūru' waurū?
Mit ned on pāzi ōrtōisä?
Mōisa, mōisa mēli tarkka.
•Miä möisan, mihs en möisa:
Kierwat on pāzi ōrtōisä.
Mi se läblätib läwēli? 30
Mōisa, mōisa mēli tarkka.
•Miä möisan, mihs en möisa:
Lammā läblätib läwēli.
Mi se ammub akkunaza?
Mōisa, mōisa mēli tarkka.
•Miä möisan, mihs en möisa:
Lehmä ammub akkunaza.
Mi se on wōttä wainiala?
Mōisa, mōisa mēli tarkka.
•Miä möisan, mihs en möisa: 40
Wo ho wōttä wainiala?
Mi se on cennüttä kujala?
Mōisa, mōisa mēli tarkka.

In der Tenne stampft ein Eisenstein,
Was ist das am Hofes Ende?
Rathe, rathe scharfen Sinnes.
•Rathe schon, warum nicht raten:
Steht ein Schlitzen in dem Hufe.
Was ist in des Schlittens Innern?
Rathe, rathe scharfen Sinnes.
•Rathe schon, warum nicht raten:
In dem Syhliten sitzt ein Mädchen.
Was hat sie in des Schlittens Schoosse?
Rathe, rathe scharfen Sinnes.
•Rathe schon, warum nicht raten:
Sitzt ein Kind auf ihrem Schoosse.
Was denn lärnt auf beiden Seiten?
Rathe, rathe scharfen Sinnes.
•Rathe schon, warum nicht raten:
Deichseln lärnen an den Seiten.
Was für Dinge sind's, die schwingen?
Rathe, rathe scharfen Sinnes.
•Rathe schon, warum nicht raten:
Sind die Riemen, die da schwingen.
Was ist kreuz und quer am kopfe?
Rathe, rathe scharfen Sinnes.
•Rathe schon, warum nicht raten:
Kreuz und quer ist das Gebiss am Kopfe.
Was steht aufrecht auf dem Kopfe?
Rathe, rathe scharfen Sinnes.
•Rathe schon, warum nicht raten:
Aufrecht stehn des Rosses Ohren.
Was wohl lärnt an der Schwelle?
Rathe, rathe scharfen Sinnes.
•Rathe schon, warum nicht raten:
Schaffe lärnt an der Schwelle.
Was wohl heisset an dem Fenster?
Rathe, rathe scharfen Sinnes.
•Rathe schon, warum nicht raten:
Kähe heissen an dem Fenster.
Was ist ohne Gurt im Felde?
Rathe, rathe scharfen Sinnes.
•Rathe schon, warum nicht raten:
Ohne Gurt ist die Ziege.
Was ist unbeschuht im Gange?
Rathe, rathe scharfen Sinnes.

13. RANDBEMERKUNGEN ZU PLANO CARPINI. VON
GALSANG GOMBOJEV¹⁾. (Lu le 6 juin 1856.)

Die Nachrichten, welche Plano Carpin über die Mongolen giebt, sind im Ganzen genommen so richtig, dass wollten wir alles, was noch heut zu Tage von den Sitten und Vorstellungen der Mongolen mit deren Schilderung aus dem 13ten Jahrhundert übereinstimmt, aufführen, wir nur letztere wiederholen zu wollen scheinen würden. In so hohem Grade sind die Mongolen der Gegenwart ihren früheren Sitten treu geblieben. Einzelnes in der von Plano Carpin gegebenen Schilderung ist aber von der Art, dass es durch noch ältere Gerüchte oder Redensarten erklärt werden kann. Es sei mir deshalb erlaubt eine Reihe von Stellen zu besprechen, die ich nach der neuesten Pariser Ausgabe (*Relation des Mongols ou Tartares par le père Jean du Plan de Carpin. Première édition complète par M. d'Avezac. Paris 1838.* 4^e) anführe, zugleich aber die in Russland allgemein bekannte Ausgabe von Jazykow (in *Соправне историческіхъ къ Татарамъ и муръ. Спб. 1825.* 4^e) und namentlich auch die dem *Speculum historiale* des Vincent von Beauvais entnommenen Excerpte aus dem Bericht des Plano Carpin berücksichtige.

d'Avezac p. 212 = Jazyk p. 66.

In aliqua parte terrae sunt aliquae modicae sylvae; alia vero est sine lignis omnino: cibaria autem sibi decoquant, et sedent tam Imperator quam principes et alii homines omnes. ad ignem factum de bonis stercorebus et eorum.

Nach den Worten Plano Carpin's scheint der Holzman gel Ursache der Mitleidung zu sein. Es ist jedoch zu beachten, dass in den transbaikalischen Gegenden, wo es Wälder in Menge giebt, die Burjäten dennoch Mist zur Feuerung brauchen und zwar aus dem Grunde, weil der Rauch eines solchen Feuers gegen die sogenannten Windkrankheiten (З. 3. *kei etschin* = skr. *rahagra* Rheumatism) schützen soll. 4) Aller Wahrscheinlichkeit nach haben auch die alten Mongolen nicht aus Holz, sondern mit Mist gefeuert.

1) Galsang Gombojev (von *ᠭᠠᠯᠰᠠᠩ ᠭᠣᠮᠪᠣᠵᠡᠭᠦᠨ* bskat-brang = sansk. *Madrakapa*, Sohn des *ᠰᠠᠩᠭᠤᠨ* mgon-po = sansk. *ndha*), ein geborener

Burjat aus der Setenginschen Steppe, ward im Jahr 1842, 30 Jahr alt, nach Kasan berufen, um die dortigen Studierenden in der mongolischen Umgangssprache zu üben. Seit einigen Monaten ist er in gleicher Eigenschaft an der Universität zu St. Petersburg. Ausser seiner Muttersprache und dem Tibetischen, das er, ursprünglich zum geistlichen Stande bestimmt, erlernt hat, ist er des Russischen mächtig, in welcher Sprache er auch diese Randbemerkungen niedergeschrieben hat. Schlefer.

*

am allerwenigsten ihr Chaghan. Auch scheint die Mistheizung mit dadurch beliebt geworden zu sein, dass das Feuer bei derselben langsamer und ruhiger brennt, ohne Funken zu sprühen und ohne einen so ätzenden Rauch wie bei der Holzheizung zu verbreiten.

d'Avez. p. 216 = Jazyk. p. 70.

Barba fore omnibus minima crescit: aliqui tamen in superioriori labio et in barba modicos habent crines, quos minime tondunt.

Hiernach sieht es fast so aus, als wären die Mongolen von Hause aus ohne Bart. Der Bartmangel der Mongolen entsteht aber aus der Gewohnheit sich die Barthaare mit einem Eisen auszurufen. Auf denjenigen aber, der von Natur keinen Bart hat, blickt man mit Verachtung. Es heisst von einem solchen:      ene kumun mirman chijosoghan bai- das dieser Mensch möchte bartlos und Zwitter sein d. h. von zweierlei Geschlecht³⁾.

d'Avez. p. 217 = Jazyk. p. 72.

Uxorem etiam fratris alter frater junior post mortem vel alius de parentela junior ducere tenetur.

Dies ist jetzt nicht mehr Sitte, aber es ist noch ein darauf bezügliches Sprichwort da:    bergen kumun belen die Schwägerin (des ältern Bruders Frau) ist hereit. Dieses Sprichwort wird aber jetzt in einem andern Sinne gebraucht, als wenn nämlich der jüngere Bruder auch bei Lebzeiten des ältern auf dessen Frau ein Recht hätte.

d'Avez. p. 222 = Jazyk. p. 82.

Nihilominus habent idola quaedam de filtro ad imaginem hominis facta; et illa ponunt ex utraque parte ostii stationis; et subitus illa ponunt quiddam de filtro in modum uberum factum, et illa credunt esse pecorum custodes, ac eis beneficium lactis et pulorum praestare. Alia vero faciunt de panna sericis et illa multum honorant. Quidam ponunt illa in pulchro curru tecto ante ostium stationis . . . Ducos, millenarii et centenarii hircum semper habent in medio stationis.

Auf Grundlage der jetzt bei den Burjäten gangbaren Traditionen kann man die Namen dieser Götzen so ziemlich ermitteln. Der in der Mitte der Kibitke, also in dem vornehmsten Theile, dem Chomir, befindliche muss der *Dajaghatschi*, der Hauptbeschöpfer des Glückes, sein. Es heisst      *Dajaghatschi ketschi dajagaban chajraja* einen *Dajaghatschi* machend lässt uns das Glück versuchen. Der an der Thür befindliche

Götze muss der  *emegeldsch*, der Hüter der Heerden und namentlich des jungen Viehs sein. Man bereitet ihn aus Schanffellen³⁾.  Ausserhalb der Kibitke setzen die Burjäten den *Tschandaghatu* . Dieser Name bedeutet: der einen (weissen) Hasen³⁾ habende, und rührt daher, dass ein Bestandtheil des Hasen selbst ein weisses Hasenfell war. Darüber wurden auch andere und oft sehr kostbare Felle gehängt. Dieser Götze scheint als Beschützer der Jagd und vielleicht auch des Kriegs sehr verehrt worden zu sein. Ausserdem sind auch noch einige andere Götzenamen bekannt, z. B.  *chajaghanaiki* der an der Seitenwand (der Thür) befindliche;  *nochaiu*, dem man Hunde (no  opferte;  *bars* elugen der Tiger-Greis, der für einen Fresser Gegenwärtig hat der Buddhismus alle diese Hausgötter verdrängt mit Ausnahme des *Dajaghatschi*, der den Beinamen *tengeri*, Himmelsbewohner, führt und unter den von den Buddhisten verehrten Geistern einen Platz einnimmt.

d'Avez. p. 228 = Jazyk. p. 88 folg.

Unum (peccatum) est figere cultellum in igne, vel etiam quocumque modo tangere ignem cultello; vel cum cultello extrahere de caldario carnes; iuxta ignem etiam incidere cum securi: credunt enim quod si aufferi debeat caput igni . . . item tangere flagello sagittas. . . cum freno equum percutere; item et os cum alio osse frangere; item lac vel aliquem putum vel cihum super terram effundere; in statione mingere. . . Item si alicui morsellus imponitur et deglutire non potest et de ore suo ejicit eum, fit foramen sub statione, et extrahitur per illud foramen, et sine ulla misericordia occiditur.

Die zu Plano Carpin's Zeiten für sündhaft gehaltenen Handlungen werden fast alle bis auf den heutigen Tag eben so betrachtet. Auch jetzt gilt es für Sünde mit einem scharfen Instrument etwas aus dem Feuer oder dem Kessel zu nehmen, neben dem Feuer zu hantieren, mit der Peitsche gegen Pfeile zu schlagen, das Pferd mit dem Zügel zu schlagen, einen Knochen an dem andern zu zerbrechen, Milch auf die Erde auszugüssen, in dem Zelte zu pissen, so wie gegen die Sonne und den Mond. Was aber den Punkt anbetrifft, dass man die am Schlucken Gehinderten tödtete, so ist dies jetzt nicht mehr Sitte. Man schlägt einen solchen nur mit der Faust auf den Rücken, woher das Sprichwort:  *chachaksan degere nidurachu* ausser dem Erstickten mit der Faust schlagen. Nach der Meinung der Burjäten schlägt man aber mit der Faust nicht, um das Schlucken zu erleichtern, sondern um Unglück zu verhüten; denn wenn einer am Schlucken gehindert wird, so bedeutet dies ein Unglück. Vielleicht hat man früher auch nicht immer in einem solchen Falle den Unglücklichen getödtet, sondern nur dann, wenn es im Zelt des Chans ge-

3) In Kowalewski's mongol. Wörterbuch pag. 3544

3) Vgl. hierzu Castrén's Vorlesungen über die finnische Mythologie p. 233 f. und meine Anmerkung p. 330. Sch.

schah. Jetzt droht den Mongolen eine solche Gefahr des Erstickens bei der *Dalalgha* () genannten Cereemonie. Der *Dalalgha* besteht darin, dass  auf Aufforderung des Wirths der Schaman oder gegen  wärtig der buddhistische Lama auf die Pfeilspitze ein faustgrosses Stück eines Fellschwanzes steckt, dann, während er den Pfeil hin und her bewegt, alles Glück herbeiruft und endlich das Stück Fett sammt dem Glück dem Wirth gerade in den Mund stopft. Der Wirth muss es aufessen, ohne es mit den Händen zu berühren. Dabei ist es ein Leichtes, das Schlucken zu bekommen; die mongolische Philosophie aber meint:                     

daung bei dem *Dalalgha* sich Verschlucken ist ein Zeichen des Verderbens.

d'Avez. p. 230 = Jazyk. p. 92.

Divinationibus, auguriis, aruspiciis, veneficiis, incantationibus multum intendunt.

Jetzt ist die gangbarste Art der Wahrsagerei durch Verbreiten des Schulterblatts, um aus den Rissen wahrzusagen      

den Thiere angefressen, so ist dies halb und halb ein freudiges Ereigniss; es heisst: *dsime ghartschi achilu ubai kam ein Aas* zum Vorschein, so trank man Fleischbrühe. Ein anderes Sprichwort lautet: *doolbagha tschu michan, doowoghol tschu tuligen*, Aas ist auch Fleisch, Späne sind

auch Bauholz. Der Buddhismus, der sonst zur Veredlung der Sitten beiträgt, spricht nun freilich dem gefallenen Vieh das Wort, da er Tödtung der Thiere verbietet und man sich somit nicht ohne eine Sünde zu begeben von dem Fleische geschlachteter Thiere nähren darf; wogegen man ohne Bedenken das Fleisch eines auf andere Weise umgekommenen Thieres geniessen darf. Deshalb nennen die frommen Buddhisten solches Fleisch *niyul nyei nichan* »sündloses Fleisch.« Uebri *gens* ist nicht so sehr der Geiz oder der Buddhismus Ursache, wenn die Mongolen so gern gefallenes Vieh essen als vielmehr die Bedingungen eines sorglosen Nomadenlebens. Die Mongolen sorgen nicht für Heuvorrath auf den Winter. Deshalb schleppt sich das Vieh den ganzen Winter in der grössten Erschöpfung hin und nährt sich nur von dem, was es unter dem Schutze findet. Namentlich im Frühjahr ist das Vieh so abgezehrt, dass es sehr unvortheilhaft wäre es zu schlachten. Deshalb befolgen die Mongolen seit Alters folgende Ordnung in ihrer Wirthschaft. Während des Sommers wird kein Vieh geschlachtet, damit es gegen den Herbst so fett als möglich werde. Im Herbst wird das zur Nahrung bestimmte Vieh, wenn es fett geworden ist, nach dem Bedarf der ganzen Familie für die Winterzeit geschlachtet. Eine solche Einrichtung hat den Nachtheil, dass das Fleisch namentlich bei eintretendem Thauwetter in Fäulniss übergeht. Man kann sich vorstellen, wie das im Herbst zubereitete, nicht gesezene, sondern nur an der Luft getrocknete Fleisch etwa im April aussehen mag. Es geht dann gewöhnlich ganz in Fäulniss über, wird grünlich, fällt von den Knochen ab und wird sogar weislich; der Madenbranche ist nicht erst Erwähnung zu thun. Aber auch dieses Fleisch reicht nicht hin bis zum Anfang der Milchmahlung, und deshalb nehmen die Mongolen ihre Zuflucht zu verschiedenen Kräutern oder spüren den Vorräthen verschiedener Erdwühler nach. In solchen Zeiten kann es häufig geschehen, dass einer gegen drei Tage ohne Nahrung bleibt. So erklärt es leicht, weshalb der Mongole in der Wahl seiner Speisen nicht zu ängstlich sein darf. Er greift nach dem ersten besten Aas und isst sehr gern die Nachgeburten der Stuten, wie dies schon Plano Carpini bemerkt d'Az. p. 212 = Jazyk, p. 112: *Ablusiones etiam quae egrediuntur de jumentis cum pullis manducant.*

Spec. hist. l. XXX c. 86 = Jazyk, p. 98.

Sunt et alii Tartari quidam inter alios Christiani quidem ad pessimi, quorum filii cum patres suos senescere vident, ac taedio senectutis aggravari, dant eis comedere pingua

quaedam, ut caudas arietum et hujusmodi, quibus oppressi de facili valeant suffocari.

Nach den Nachrichten der Chinesen fütterten die alten Mongolen ihre Geisse nicht nur zu Tode, sondern sie erwürgten sie geradezu. Jetzt giebt es noch solche Sprichwörter: *atshi kunun ama barichu* ein Enkel um die Seele zu nehmen.

gholschiben ndaksen mghu iroatu elugen unglücklich der Geisse, der seinen Urenkel sieht. Aus diesem Grunde sucht man es zu vermeiden den Urenkeln ihre Urgrossväter zu zeigen. Auch verlieren die Geisse, die das 70ste Jahr überschritten haben, das Recht sich beim Antritt des neuen Jahres mit andern zu umarmen: *doolbagha*. Noch im vorigen Jahrhundert war es Sitte Geisse lebendig zu begraben.

Spec. hist. l. XXX c. 78 = Jazyk, p. 110 Not.

Cumque capiunt aliquem sibi contrarium et inimicum valde, conveniunt in unum locum comesturi cum in ultionem rebellionis sibi factae, sanguinem eis avide sugentes velut anguisugae infernalis.

Auf einen solchen Brauch könnte sich folgender Spruch beziehen:

nyrschu daisundu tschibem bu ndegul, ulung tschinoatu chotaben bu ndegul, dem bösen Feinde zeige nicht (dein) Blut, dem hungrigen Wolfe zeige nicht den Schafstall.

d'Az. p. 213 = Jazyk, p. 112.

Cum pinguedine carniū polluant multum manūs: quando vero comederunt, eas ad ocreas suas vel ad gramina vel ad aliquid talium tergunt.

Was Plano Carpini über die Unreinlichkeit der Mongolen mittelst hat noch jetzt seine volle Gültigkeit. Sie waschen ihre Geschirre nicht (*scutellas non lavant*) und lieben es sehr mit Fett umzugehen. Als Glückwunsch braucht man die Redensart: *toghon tschino tsundai, torcho tschino ungurtei boldoghai* dein Kleid möge fettig sein, deine Heerde (eig. das Milchhabende) möge zahlreich sein. Deshalb sucht man sobald man ein

delu tschino ulan boldoghai dein Kleid möge fettig sein, deine Heerde (eig. das Milchhabende) möge zahlreich sein. Deshalb sucht man sobald man ein

neues Kleidungsstück anzieht an demselben sobald als möglich seine fettige Hand abzuwischen. Ein nicht mit Fett beschmier-tes Kleid gilt für unheilvoll.

chobachai debeltai keschik baghatai, wer ein trocknes Kleid hat, hat wenig Glück. Wünscht man zu einem neuen Kleidungsstücke Glück, so sagt man:

ed koberek, edsen mungke; toghosun ghodakschi, tosun der Herr ewig; der Staub hinaus, das Fett hinein.

dotakschi, die Sache ist vergänglich, der Herr ewig; der Staub hinaus, das Fett hinein.

d'Avez, p. 345 = Jazyk, p. 13.

Acceptis muneribus dixerunt nos ad ordam, sive tentorium ipsius et fuimus instructi ut inclinaremur tunc cum sinistro genu ante ostium stationis, et caveremus attente ne pedem super limen oati poneremus; quod fecimus diligenter quia sententia mortis est super illos qui scientes limen stationis ducis alijusque conculcant.

Das Bitten von Geschenken, das wir so häufig von Plano Carpini auf der Reise erwähnt finden, ist auch jetzt noch nicht abgekommen; die Mongolen lieben es noch jetzt den Reisenden irgend etwas abzulocken, wöher die Redensart:

chari ete chabirgha ghuchulachu einem Fremden eine Rippe ausreißen, d. h. ihm etwas ablocken.

Noch jetzt ist die Schwelle ein Gegenstand der Verehrung. Es heisst: *botsoghan degere bu saghu nigul, acetze* die nicht auf die Schwelle, 'es ist) Sünde, oder

botsoghani bu yakil nigul tritt nicht auf die Schwelle; 'es ist) Sünde. Wird ein monströses Thier geboren, so zerhaut man es in Stücke und vergräbt diese unter der Schwelle, um Unheil zu verhüten. Wird jemand der Ehre gewürdigt vor dem Fürsten oder einer wichtigen Person zu erscheinen, so drückt man sich also aus:

chaghani altan botsogani alchukun *kymun* ein Mann, der die goldene Schwelle des Chans überschritten hat.

d'Avez, p. 348 = Jazyk, p. 18.

Quando autem debuimus duci ad curiam ejus fuit nobis dictum quod debeamus inter duos ignes transire.

Seit Altera wurde das Feuer von den Mongolen verehrt. In den an das Feuer gerichteten Gebeten heisst es:

ghalun bulai arighachu des Feuers Geburtsschmutz reinigen.

ghalun bulai arighachu des Feuers Geburtsschmutz reinigen.

choir tschilaghun etehigetu, chatun temur echetu ud ghalaichen tschinadur schire tosu schinghaber, chara ariki ojaghaber, chatin ugerhan ataghaber takinam. — 'Ed Ghalaichen, der du Steingerölle zum Vater hast, der du Königin-Eisen (Stahl) zur Mutter hast, dir opfere ich gelbe Butter mit dem Schöpfhöfel, schwarzen Wein mit der Schale, Hanffett mit der Handfläche.

Interessant ist es, dass Ghalaichen (von *ghal* Feuer), der als Gott des Herdes gilt, *ud ge* genannt wird; es liegt darin eine Hinweisung auf das hohe Alter der Feuerverehrung, da dieses Wort sich auch bei den Tataren findet (*jak. yoi*) und somit solche Gebetsformeln wohl ihren Ursprung nahmen, als mongolische und tatarische Völkerschaften in inniger Verbindung lebten und Glaube und Sitten gemein hatten. Die Feuerverehrung hat so tiefe Wurzel geschlagen, dass sie nicht leicht ausgerottet werden kann und so findet sie sich denn auch unter den buddhistischen Religionsgebräuchen mit aufgenommen. Die Gelegenheiten, bei denen sich diese Verehrung offenbart, sind: 1) bei den Hochzeiten, wo der Ausdruck *ghaltu markuchu* sich vor dem Feuer verneigen, 2) bei dem einmal jährlich stattfindenden Opfer *ghal takichud*, 3) bei der Reinigung verschiedener Gegenstände durch Feuer *ghaltu arighulachu*. Tritt z. B. ein Frauenzimmer oder ein Hund über eine Mütze, einen Gurt oder andre Dinge, so fährt man mit denselben dreimal über Feuer hin und her und spricht dazu *schirik*; vielleicht ist dieses Wort aus dem Tibetischen *arg. schirik* (arg-tschik) verbrennen entstanden. 4) Bei der Reinigung der Menschen durch Feuer *ghaltu arighulachu* sich selbst durch Feuer reinigen. So steigt man, wenn man von einer Beerdigung zurückkehrt, über glühende Steine; denn über das Feuer selbst darf man nicht steigen. 5) Endlich äussert sich die Verehrung des Feuers in der hohen Achtung, die man demselben bezeugt. Man darf nichts Unreines ins Feuer werfen; es heisst: *ghaltu bu-darburtak buki* wirf nicht Schmutz ins Feuer. Dahin gehört z. B. der Nasenschmutz: Zeigt sich an Kindern der Grind, so schreit man ihn der Wirkung des durch irgend welche Unreinlichkeit beleidigten Feuers zu und nimmt deshalb eine Reinigung des Feuers vor. *ghaltu bulai arighachu* des Feuers Geburtsschmutz reinigen.

Wie wir oben sahen, darf man nichts mit einem scharfen Instrument aus dem Feuer nehmen; ebenso auch nicht das Feuer durch Wasser löschen u. s. w.

d'Avez. p. 319 = Jazyk. p. 20.

Iste autem Bati satis se magnifice tenet, habens ostiarios et omnes officiales sicut et Imperator eorum; sedet etiam in eminentiori loco, quasi in throno, cum una de uxoriibus suis; alii autem fratres et filii sui quam alii minores sedent inferius in medio super bancum; alii vero homines post eos in terra; sed viri dextris, feminae a sinistris.

Vor Einführung des Buddhismus bri den Mongolen sass das Haupt des Hauses immer der Thür gerade gegenüber, jetzt aber nimmt diese Stelle der Hausaltar  *burchanu schiregen*, der Götterisch, ein, links davon  aber sitzt der Hausvater oder von der Thür aus  genommen rechts. Neben ihm nehmen Weib und Kinder Platz. Auf der andern Seite sitzen die Männer. Der ganze Hintertheil der Kibitke heisst

choimor; die linke Seite oder die des Wirths heisst  *dsegun choimor*, der linke *choimor*, die andere

Seite  *baraghun choimor*, der rechte *choimor*. Der  *choimor* ist überhaupt die geehrtere Hälfte der Kibitke. In den *choimor* zu dringen und sich dort zu setzen, ohne eingeladen zu sein, gilt als unbüßlich. Man sagt  *choina* esse *ireged choimor*

temetseku später gekommen den *choimor* beanspruchen.

 *maghu kumun choimor temetseku*,

 *mechor ucher chuduk temetseku* einschlummer Mensch

dringt in den *choimor*, eine hornlose Kuh in den Brunnen. Die Schwigertochter darf nicht in den *choimor*. Plano Carpini bemerkt, dass beim Batu seine Brüder, Söhne und die Grossen niedriger mitten auf der Bank sassen: d. h. dass sie aus Ehrfurcht vor Batu nicht bis in den *choimor* drangen. Die Gesandten setzten man auf die linke Seite und wahrscheinlich in die Nähe der Thür, was der allerniedrigste Platz ist.

d'Avez. p. 350 = Jazyk. p. 22.

Nec unquam bibit Bati nec aliquis princeps Tartarorum, maxime cum in publicis sunt, nisi cantetur vel citharizetur osiadem.

Auch jetzt noch singt man, wenn man dem Gaste Wein bringt, und es ist dies ein Ausdruck besonderer Hochachtung.  *ajaha barichu* huchstächlich die Schaal darbringen heisst zugleich zu Ehren der Gäste singen.

Also wird man wohl auch bei Batu und seinen Grossen nur gesungen haben, um ihnen eine besondere Ehre zu erweisen.

d'Avez. p. 362 = Jazyk. p. 36 f.

Ibi fuimus usque ad festum beati Bartholomaei, in quo convenit maxima multitudo et contra meridiem versus vultibus stabant; quidam erant qui ad iactum lapidis longe erant ab

aliis et procedebant semper longius, facientes orationes, decendo genua contra meridiem.

Auch jetzt geniesst der Süden eine besondere Verehrung.

Nach dem Süden hin gießt man die Spenden aus  *urukeshi tatsudi tatsucha* nach Süden die Spenden austreuen, nach Süden hin opfert man  *urukeshi erguchu* (nach Süden opfern). Das

Wort  *urukeshi* heisst sowohl nach vorn als nach Süden; da  von abgeleitet ist *urukeshiki*, da die Bedeutungen 1) im Süden befindlich, 2) Vorfahrt hat; den Vorfahren opferste man aber  nach Süden blickend.

Specul. hist. l. 32 c. 32 = Jazyk. p. 38 f

Post hoc autem filtrum quoddam in terra statuerunt, ipsumque rursus desuper sedere fecerunt, dicentes: «Vide sursum et agnoscere Deum, ac respice filtrum in quo sedes destitui. Si bene regnum tuum rexeris . . . quicquid desiderabit cor tuum, dabit Deus tibi: Si autem e contrario feceris, miser et abjectus eris adeoque pauper, ut nec tibi permittatur filtrum, in quo nunc sedes.» Hoc dicto, iidem Barones uxorem Gog cum ipso super filtrum sedere fecerunt atque ambos sedentes a terra aurum in aere levaverunt, atque Imperatorem et Imperatricem voce publica et clamosa eosdem protestati sunt.

Aus den von Plano Carpini angeführten Worten könnte man abnehmen, es hätte das Setzen auf den Filz nur den Zweck der Ermahnung gehabt. Doch schon der Umstand, dass sie den Chaghan darauf mit dem Filze erhoben, weist auf eine besondere Bedeutsamkeit des Filzes hin. Weisser Filz gilt den jetzigen Mongolen als etwas Heiliges. Auf weissen Filz setzen, heisst ebensoviel als Glück wünschen. Bei der Bewillkommnung der Braut breitet man unter ihr weissen Filz aus und dasselbe geschieht, wenn Jemand sich auf eine weisse Reise begiebt. Das zum Opfer bestimmte Thier tödtet man auf weissem Filze. Die Weiber vermeiden aus besonderer Ehrfurcht das Wort  *ischigeri* Filz und brachen statt dessen  *dulachai* oder  *tolok*.

Specul. hist. l. 32 c. 33 = Jazyk. p. 45.

Et hoc quidem nomen Chan, sine Cham, est appellativum, idemque sonat, quod rex vel Imperator, sive magnificus, vel magnificatus. Sed hoc Tartari singulariter attribuant domino suo, nomen eius proprium retinendo.

Die jetzigen Mongolen nennen die an Jahren oder Stellung ihnen überlegenen auch nicht bei Namen, wenn sie ihnen gegenüber stehen: sind dieselben aber abwesend, so gebrauchen sie deren Eigennamen. Die Eltern aber, so wie die ältern Verwandten soll man nie bei Namen nennen. Namentlich dürfen die Frauen auf keinen Fall die Namen der ältern Aeltern des Mannes nennen. Da aber unter den Namen oft Wörter vorkommen, die allgemein gebräuchliche Dinge be-

zeichnen, so haben die Weiber, um diese Wörter zu vermeiden, ihren besondern Wörrervorrath. Kommen z. B. unter den Namen irgend welcher Verwandter die Wörter weiss, Silber, Feuer vor, so sagen die Frauen statt der allgemein gebräuchlichen Wörter

ghal Feuer...  tsagan weiss,  manggu Silber,  gilan,  to  ghologhur,  dylu. Dies  sind Wür  ter, die ein Mann  nie in den Mund nimmt.

d'Avez. p. 363 = Jazyk. p. 18.

Intravimus ostium a parte orientali quoniam ab occidente

BULLETIN DES SÉANCES DE LA CLASSE.

SÉANCE DU 23 MAI (4 JUIN) 1856.

M. l'Académicien Brosset présente la majeure partie de la traduction russe de l'Histoire de l'empereur Héraclius, écrite en arménien par Sébéos, évêque des Bagratides, contemporain des faits. — Cet auteur est souvent cité et mis à contribution par les historiens postérieurs, tels que Jean Catholico, Mikhitar d'Aïrivan, Mikael Asori et Kirakos, mais on n'avait retrouvé aucune copie de son Histoire, jusqu'à ce que le savant évêque Chakhathenoff en fit connaître l'existence dans la bibliothèque d'Edchmizadin. L'Académie a, grâce à la bienveillance du Catholico Néréos, une excellente copie de ce manuscrit, qui fournit de bonnes variantes. M. Brosset a parlé de Sébéos, non sans l'avoir lu en entier, et il l'a analysé dans le III^e Tome des Rapports sur son voyage, pag. 49 — 99, où l'on peut voir de quelle importance est cet historien pour la critique des glorieuses campagnes d'Héraclius en Asie et pour les détails de l'extinction de la dynastie Sassanide. Le dernier fait dont il parle est de l'année 656. A dire le vrai, le nom de Sébéos ne se trouve nulle part dans son livre, mais le contenu de celui-ci concorde si bien avec les indications fournies par les auteurs qui le citent, qu'on ne peut guère douter de la justesse de la détermination du P. Chakhathenoff. An reste les éditeurs qui en ont publié le texte à Constantinople, en 1851, ont aussi admis l'avis du savant évêque, et se conformant strictement, sans y rien corriger, à l'orthographe des manuscrits : le reste, qui se confond en plusieurs endroits, n'est pas non plus restitué. — Tel est ouvrage dont M. Patcacants a entrepris la traduction à la recommandation de M. Brosset, qui prie l'Académie d'encourager ce nouveau fruit des soins consciencieux du laborieux traducteur. M. Brosset ajoute que, sur la demande de quelques Académiciens, il se propose de faire traduire par M. Patcacants, l'Histoire des Aghovans par Moïse Chaghancatovatsi, auteur vivant au X^e siècle et très intéressant par les détails qu'il donne sur les Khazars. Une analyse et des extraits en ont été déjà publiés par lui et par M. Kunik. Il communique aussi des extraits d'une lettre de M. Ed. Dulaurier de Paris, qui annonce la publication prochaine d'un traité complet de chronologie arménienne et d'une bibliographie historique qui commencera par Stéphane Asolici, auteur vivant au X^e siècle, et qui donne beaucoup de détails curieux sur l'histoire byzantine. — Quand la traduction de l'histoire des Aghovans sera terminée, et plus tôt même, si faire se peut, M. Brosset se propose de commencer la publication du texte arménien et de la traduction russe de l'histoire des Kbalifas par Ghéroud. — La Classe approuve ces diverses propositions.

nullus nisi Imperator solus, audent intrare; vel etiam dux, si tentorium ejus est; minores autem de talibus non multum curant.

Um dem Wirth des Zeltes seine Achtung zu bezeugen sind die jetzigen Mongolen stets bemüht, der Sonne folgend ins Zelt zu treten d. h. von Osten kommend. Steht Jemand der Thür nahe und zwar mehr nach Westen, so muss er um das Zelt herumgehen, um ansähdig eintreten zu können. Ausserdem muss der Eintretende das Zelt mit der linken Hand öffnen und so von der linken des Wirths zu diesen herantreten.

L'Académicien Schiefner lit une note sur les chansons populaires des Wotes, qui, conformément au désir de l'auteur, sera insérée au Bulletin de la Classe.

M. l'Académicien Kunik appelle l'attention de la Classe sur un travail manuscrit de M. Engelmann, ayant pour titre: «Précis de la littérature du droit byzantin depuis l'année 1824» et exprime le désir de le voir inséré dans un des organes russes de l'Académie.

M. Schiefner, en mettant sous les yeux de la Classe le dictionnaire Tchouwacho-russe et Russo-tchouwacho de l'ecclésiastique Gromov, rappelle que feu M. Sjögren, dans la séance de 8 décembre 1844, présenta un rapport, où il fit voir que la langue Tchouwache n'a pas d'affinités avec la souche finnoise et se rattache plutôt aux idiomes turc, tartare et yakoute. Malgré les difficultés, qui se présentaient à la lecture de ce manuscrit, écrit d'une manière peu lisible et surchargé de notes additionnelles et de corrections interlinéaires, M. Schiefner l'ayant étudié et après s'être familiarisé avec tout ce qui a été publié sur la langue tchouwache, a acquis la conviction que l'ecclésiastique Gromov a déposé de précieux matériaux dans son manuscrit, qui a cause de sa forme actuelle ne saurait être publié. MM. les Académiciens Dorn et Böhtlingk se rangent de l'avis de M. Schiefner et trouvent qu'il serait fort convenable d'utiliser ce manuscrit. Ce but toutefois ne saurait être atteint autrement qu'à l'aide d'un savant qui eût été à même d'apprendre cet idiomme au moyen de la parole parlée et non uniquement par la lettre morte. Le jeune savant finlandais A. Ahlquist, se trouvant pour le moment à Zywilsk (gouvernement de Kasan) parmi les Tchouwaches, semble le plus en mesure d'exécuter un pareil travail. M. Schiefner propose donc de confier le manuscrit du P. Gromov à ce linguiste intelligent.

Le même Académicien fait part à la Classe que M. Europæus, connu dans le monde savant par sa sollicitude à rassembler des runes (chansons populaires finnoises), comme aussi par la publication d'un bon lexique adoué-finnois, a entrepris un voyage dans la Laplandie russe qui doit profiter à l'éthnographie et à la linguistique. Ayant obtenu une subvention de la part de sa patrie (le Finlande), il a été en outre, grâce à la recommandation de M. l'Académicien Köppen, assisté par la Société Impériale de Géographie. M. Europæus ayant besoin pour ses recherches de l'ouvrage de Lindahl et Öshrling: «Lexicon lapponicum» (Stockholm 1780), dont l'Académie possède deux exemplaires, M. Schiefner prie la Classe de l'autoriser à faire le prêt d'un exemplaire de ce dictionnaire à M. Europæus pour la durée de sa tournée. Accordé.

M. Zaitov à Koroitcha, gouvernement de Kourak, fait hommage à l'Académie d'un document en langue turque, qui sera déposé au Musée asiatique. Le Secrétaire perpétuel transmettra au docteur les remerciements de l'Académie.

SÉANCE DU 6 (18) JUIN 1856.

M. Brosset lit un mémoire ayant pour titre: «Essai sur l'organisation sociale de la Géorgie, au moyen des chartes.» Ce travail, présenté dans un état fragmentaire le 7 février 1851, a été refait et plus que doublé au moyen de nouveaux matériaux. Voici les principaux traits dont il se compose:

- 1) Etat des personnes: Thawads ou princes; Azaours ou nobles; Maskhours ou serviteurs (šapaxin Akre); Giekkhi ou vassaux; Moma ou esclaves.
- 2) Du roi: revenus du roi; monnaie dans l'antiquité: de la quantité d'argent en Géorgie; prix du sang, entre les années 841 et 1704 de J. Ch.; fortune du roi et de la reine, analyse du livre Dasoulmal, qui en contient le détail.
- 3) Du catholique et de la hiérarchie ecclésiastique: propriétés de l'église et ses revenus; vassaux de l'église; législation des propriétés; donations canoniques, faites à l'église, en expiation de fautes graves; droit du michean, prélevé sur la sépulture des grands, par l'église; manière de régler par le serment les contestations de propriétés; malédictions contre les spoliateurs de l'église; droits utiles, au profit de l'église; revenus divers de l'église: douanes, pêcheries, tanneries; charges de l'église, sages.
- 4) Des impôts en Géorgie; historique; détails d'une centaine d'impôts désignés dans les chartes.
- 5) Monnaies et valeurs des monnaies anciennes et modernes; valeur décimale des lettres géorgiennes, depuis la plus haute antiquité; du denier persan, base de toutes les valeurs des monnaies modernes en Géorgie; chiffraison moderne.

M. Schiefner présente un article intitulé: *Randbemerkungen zu Plann Carpin von Galsang Gomboje*; il sera inséré au Bulletin.

M. Lorch, de retour de sa tournée à Roshvi, où il a profité du séjour d'un nombre assez considérable de Kourdes, prisonniers de guerre, pour s'adonner aux études sur la langue de cette peuplade, annonce, qu'il est occupé à ranger les matériaux recueillis par lui. M. Lorch se propose de publier un glossaire et une grammaire de la langue Kourde, comme fruit de ses recherches. La Classe invite M. l'Académicien Dorn à prendre connaissance des matériaux recueillis par M. Lorch, et à en présenter un rapport.

Sur la proposition de M. l'Académicien Dorn la Classe décide de faire l'acquisition: de deux manuscrits en langue persane: 1) l'ouvrage complet sur les écrits de Reschid-eddin, fameux historien des Mongols, par Omar ben-Yussuf el Demawendi et copié par Abdul-Asis ben-Mahmud el Kermany — au commencement du 14^{me} siècle de notre ère; 2) l'histoire universelle d'Abu-Omar Menabadih-al-Dschouschany Tabakati-Nasiry, dont un exemplaire défectueux existe au Musée asiatique.

CHRONIQUE DU PERSONNEL.

Nomination. La Classe dans sa séance du 18 mai 1855 ayant élu M. Böhtlingk au grade d'Académicien ordinaire

pour un troisième fauteuil des lettres orientales, cette élection a obtenu la sanction au près le 29 avril de l'année présente.

ANNONCES BIBLIOGRAPHIQUES.

- 1) Mélanges russes tirés du Bulletin historico-philologique de l'Académie Impériale des sciences de St.-Petersbourg. Tome III. Ire livraison (avec une planche), pag. 1 — 140.

Contenu:	pag.
C. v. DITTMAR. Ueber die Koraken und die ihnen sehr nahe verwandten Tschuktschen (Avec une planche).....	1
LÉOPOLD SCHREIER. Lettre à M. le secrétaire perpétuel.....	40
A. Schiefner. Sprachliche Bemerkungen gegen das Mongolen-thum der Skythen.....	60
VSEVOLOD. Époques des débâcles et de la prise par les glaces de la Dwina.....	66
Sur le climat de la Steppe Trans-Volgaïenne....	83

Prix: 55 Cop. arg. — 18 Ngr.

- 2) Histoire de la Géorgie, depuis l'antiquité jusqu'au XIX^e siècle. II^eme partie. Histoire moderne, depuis 1469 jusqu'en 1800 de J. C., traduite du géorgien par M. Brosset. Ire livraison. 4^e. 660 pages.

Prix: 4 Roub. arg. — 4 Tblr. 13 Ngr.

- 3) M. Alexander Castrén's Reiseberichte und Briefe aus den Jahren 1845 — 1849. Im Auftrage der Kaiserlichen Akademie der Wissenschaften herausgegeben von Anton Schiefner. (Mit drei lithographirten Beilagen.) 8^o. X und 527.

Prix: 1 Rbl. 80 Cop. arg. — 2 Tblr.

Berichtigungen.

Spalte 301 Zeile 20 v. unten	trikima	statt: trükima
» — — — oben	rükima	» rükima
» 304 » 7 »	döselben	» döselben
» 327 » 25 » unten	pułand	» puland
» 329 » 6 » oben	ter	» ter
» 330 » 36 »	noch	» noch
» 331 » 23 »	zu	» und
» — — — » von	von	» von
» — — — 14 » unten	diakaltisch latwa und ladwa	» ladwa
» 334 » 19 » oben	nites	statt: nites
» — — — » nita	nita	» nita
» — — — 14 » unten	nita	» nita
» — — — 12 »	niteda (nilda)	» niteda, nida
» 336 » 15 »	api, tapo	» abt, tuba
» — — — 5 »	puwde	» puwdes
» 340 » 7 » oben	tuo	» tuo
» 340 » 23 »	clainen	» clainm

Émis le 30 juillet 1856.

COMPTE RENDU GÉNÉRAL
SUR LE
VINGT TROISIÈME CONCOURS
DES
PRIX DÉMIDOFF

PAR
M. LE SECRÉTAIRE PERPÉTUEL.

(Lu le 28 mai 1854.)

La majeure partie des ouvrages présentés au concours Demidoff est certainement fournie par les sciences qui représentent le mieux le mouvement intellectuel de notre époque. Ainsi les ouvrages couronnés il y a trois ans étaient surtout relatifs à l'industrie, et ceux du dernier concours aux sciences naturelles. A ces sciences qui représentent les tendances pratiques de notre siècle, viennent se joindre maintenant la géographie, l'histoire locale et les mathématiques. Cependant, et c'est là le trait distinctif du concours actuel, le premier grand prix est tombé cette fois, parmi les plus hautes sciences, sur celle qui sert de base et de couronnement à toutes, la théologie.

L'œuvre qui ouvre dignement le concours actuel est donc intitulée :

I.

Théologie dogmatique orthodoxe, par Monseigneur Macarius, Evêque de Vinnitsa. Docteur en théologie, Recteur de l'Académie ecclésiastique de St.-Pétersbourg. — St.-Pétersbourg, 1849 — 1853. 5 volumes.

L'Académie a confié l'examen de cet important travail à l'un de ses membres, aussi connu par ses vertus pastorales que par sa profonde érudition, Monseigneur Innocent, Archevêque de Kherson et de Tauride, qui, dans son rapport, a fait de l'ouvrage en question l'éloge le plus flatteur.

L'ouvrage que nous avons examiné, est-il dit au commencement du rapport, est une apparition rare et des plus

heureuses dans notre littérature théologique, qui depuis bien longtemps n'avait vu, qui de longtemps sans doute ne verra surgir rien de pareil. A l'étranger même, la science théologique, malgré ses développements progressifs et son perfectionnement séculaire, ne présente, surtout de notre temps, aucun ouvrage aussi remarquable que la Dogmatique de Monseigneur Macarius. Ce savant travail fait faire à la théologie comme science un grand pas en avant, et, la débarrassant complètement de la scholastique et des termes latins, la fait entrer dans le domaine de la littérature russe, et la rend abordable pour tous ceux qui aiment les études théologiques. Mais le plus grand mérite de l'auteur consiste en ce que, dans son ouvrage, se trouvent exposés pour la première fois avec une force invincible et dans une langue à la fois savante et parfaitement intelligible, les dogmes qui distinguent l'Eglise orthodoxe d'Orient de toutes les autres communions chrétiennes. Le théologien étranger ne pourra plus dire que, dans l'Eglise d'Orient, on croit sans se rendre compte des motifs de sa croyance; car la nouvelle Dogmatique orthodoxe rend compte de tout, mieux que ne l'ont fait jusqu'à présent la plupart des Eglises non orthodoxes.

Passant ensuite à l'analyse de l'œuvre elle-même, le savant rapporteur examine de plus près le plan, la méthode, l'étendue et le mode d'exposition de l'ouvrage.

1^o Comme plan, Monseigneur Macarius a donné à son œuvre une base plus solide que tous ses prédécesseurs et,

en général, que tous ceux qui ont exposé la théologie dogmatique. Prenant pour point de départ l'idée même de la religion chrétienne, considérée non seulement comme religion primitive formant le lieu naturel entre l'homme et Dieu, mais aussi comme une religion complétée par la révélation, comme une religion réparatrice, rattachant à Dieu l'homme déchû, puis relevé surnaturellement par le mystère de la Rédemption et par la Grâce, l'auteur a divisé tout naturellement sa dogmatique en deux parties d'après l'espèce même des dogmes, dont les uns appartiennent à la religion d'une manière générale, en tant que religion seulement, et les autres au contraire lui donnent son caractère réparateur, surnaturel, en un mot chrétien. Dans la première partie, se trouve exposé l'enseignement sur Dieu et ses rapports généraux et naturels avec l'homme, tels qu'ils existaient dans la religion primitive, tels qu'ils existent encore entre tous les êtres créés et Dieu, leur Créateur, leur Providence suprême. La seconde partie contient la doctrine de Dieu comme Sauveur de l'humanité déchue, et expose les rapports surnaturels de Dieu avec l'homme exclusivement, dans une religion réparatrice, où Dieu se présente comme notre Rédempteur, notre Sanctificateur, notre Juge et notre Rémunérateur.

2° Quant à la méthode ou manière d'exposer les vérités théologiques, chaque dogme dans cet ouvrage est examiné, exposé sous toutes les faces qu'il peut présenter à la science. L'examen de chaque question commence toujours par l'exposé exact, sur ce même sujet, de la doctrine de l'Eglise, conservatrice de l'Orthodoxie; et l'auteur ne se borne pas à présenter les principaux points seulement de cette doctrine sur les dogmes les plus importants, il l'expose aussi avec une parfaite exactitude sur tous les autres points, même sur ceux qui ne concernent que certaines vérités de détail. Après l'exposé de la doctrine de l'Eglise sur chaque dogme, l'auteur en puise la confirmation dans l'Ecriture Sainte, et cela d'une manière bien supérieure à tous les écrivains précédents, non seulement comme abondance et comme choix des textes, mais surtout par le développement et l'application de ces textes au sujet traité. L'existence des dogmes étant ainsi constatée dans l'Ecriture Sainte, l'auteur nous montre ces mêmes dogmes toujours présents dans la tradition de l'Eglise universelle, et cite à l'appui une foule de témoins de cette même tradition, les Pères et les Docteurs de l'Eglise pendant les six premiers siècles. Pour rendre encore plus claire l'explication des dogmes, l'auteur appelle à son aide l'histoire même de ces dogmes, histoire tellement importante qu'on en a fait à l'étranger une science à part, tandis que chez nous elle est tombée en oubli. De cette manière la droite raison est appelée à jeter un coup d'oeil impartial sur les dogmes du Christianisme, à l'aide de cette dogmatique nouvelle, qui évite avec un grand bonheur et l'écueil du rationalisme, et celui de la scholastique. Enfin les déductions morales qui découlent des

dogmes terminent chaque chapitre; et elles sont à la fois si complètes et si profondément empreintes du sentiment chrétien, que, semblables à de beaux fruits mûrs, elles donnent à chacun l'envie d'en juger par sa propre expérience.

3° Quant à l'étendue des matières traitées, la Dogmatique de Monseigneur Macarius surpasse tout ce qui a paru dans ce genre jusqu'à ce jour, dans la littérature russe. Ainsi, outre l'ampleur de la méthode en elle-même, l'auteur a traité dans sa Dogmatique des sujets qui, jusqu'alors, semblaient exclus de cette science, tels que l'esquisse du développement successif des dogmes dans l'Eglise orthodoxe, l'histoire de la dogmatique elle-même, etc.; mais de plus, il a développé avec un soin tout particulier ceux des dogmes qui forment le caractère distinctif de la doctrine de l'Eglise d'Orient, et que les autres communions chrétiennes rejettent ou transforment, comme p. ex. : le Saint-Esprit procédant éternellement de Dieu le Père, les sept sacrements de l'Eglise, la vénération et l'invocation des Saints, les prières pour les morts etc.

4° Enfin quant à l'exposition en elle-même, la théologie dogmatique de Monseigneur Macarius se distingue de toutes les précédentes par les qualités suivantes : Elle est écrite en langue russe pure, correcte, moderne, en un mot facile à comprendre pour tout Russe (tant soit peu éclairé; en outre elle a bien moins la forme d'un traité académique, que celle d'un manuel populaire, et se trouve débarrassée de toutes les formes lourdes et ennuyeuses de la scholastique, que l'on évite à peine, même dans les livres d'école élémentaires. L'auteur, avec ce don tout particulier qu'il possède de parler simplement et nettement des choses les plus élevées, est parvenu dans son ouvrage au plus haut degré de clarté. Il est de toute justice de dire que la théologie dogmatique orthodoxe, ensevelie jusqu'à présent, comme science, dans les murs étroits des écoles, est transportée par l'auteur dans le domaine de la vie active, et devient, grâce à lui, une connaissance d'un emploi facile et général.

Comparant ensuite l'ouvrage de Monseigneur Macarius avec les dogmatiques étrangères contemporaines les plus célèbres, Perronet, Klee et Staudenmayer, l'illustre rapporteur prouve que cet ouvrage l'emporte sur elles sous plusieurs rapports, et termine son analyse critique par les conclusions suivantes :

« En général la Théologie dogmatique orthodoxe de Monseigneur Macarius présente :

a) le travail le plus parfait qui ait paru dans cette branche des sciences, travail non seulement égal en érudition aux meilleurs traités contemporains étrangers, mais les surpassant même considérablement sous beaucoup de rapports :

b) un travail personnel et original. En effet l'auteur n'a imité aucun des théologiens compatriotes ou étrangers, ni dans le plan général de son oeuvre, ni dans sa méthode.

ni dans les moyens employés par lui pour la démonstration des vérités; il s'est tracé à lui-même son chemin par de profondes méditations, puisant ses renseignements aux sources premières, dont il a lui-même découvert quelques-unes et qu'il a toutes étudiées à fond, et arrivant ainsi par un travail infatigable à l'ensemble imposant de cette oeuvre, qui, malgré tout le désir que l'on peut avoir de pareilles productions, restera très vraisemblablement, et pour un temps bien long, une oeuvre unique;

c) un travail qui satisfait à toutes les exigences actuelles de la science, par son plan systématique; par la déduction logique d'un même principe de toutes les parties et de toutes les vérités; par la vaste et profonde érudition de l'auteur; par une tendance historique générale qui convient parfaitement à la théologie comme science positive; par une clarté parfaite dans l'exposition des vérités; enfin par le style même, toujours correct, pur et de bon goût;

d) un travail d'une importance extrême, non seulement pour la théologie orthodoxe, à laquelle l'auteur a fait faire sans contredit un grand pas en avant; non seulement pour notre instruction ecclésiastique, dans l'histoire de laquelle l'apparition de cet ouvrage fait époque; mais pour toute l'Eglise russe en général, pour tous nos compatriotes orthodoxes, qui trouvent dans cet ouvrage ce qu'ils désiraient depuis si longtemps, une exposition complète, systématique, claire et fondamentale des dogmes distinctifs de leur Eglise, si chers à leur raison et à leur cœur.

Par toutes ces raisons la Théologie dogmatique orthodoxe de Monseigneur Macarius a tout droit d'obtenir le grand prix Démidoff, mérite déjà depuis longtemps par les travaux antérieurs historico-théologiques de l'auteur, lesquels avaient attiré l'attention de tous ceux qui suivent le mouvement des sciences et de la civilisation dans notre patrie.

Il est inutile d'ajouter que cette conclusion de l'illustre rapporteur a été unanimement confirmée par l'Académie.

II.

L'acte de fondation des prix Démidoff n'admet pas seulement les ouvrages contenant quelque découverte nouvelle dans les sciences, mais aussi les inventions et perfectionnements dans les arts et l'industrie, dont il peut résulter quelque utilité générale; et l'Académie a déjà fait plus d'une fois application de ce paragraphe du règlement. L'histoire des inventions démontre que souvent une seule découverte importante dans le domaine des sciences ou des arts a amené à sa suite toute une série d'applications et de perfectionnements. Ainsi la découverte faite au sein de notre Académie, il y a plus de dix-sept ans, du moyen de précipiter le cuivre par le galvanisme, a produit dans les arts et métiers une foule d'applications utiles, parmi lesquelles on peut compter comme l'une des plus importantes celle dont il va être question.

Un industriel de ce pays, M. Jokhim, amateur zélé de galvanoplastie, eut l'heureuse idée d'appliquer cette découverte à l'art de la fonderie typographique, et suivit pour la réalisation de cette idée à peu près le même chemin que les premiers inventeurs de la typographie. De même que ceux-ci avaient d'abord dévoté dans des planches de bois des lignes et des pages, pour les imprimer ensuite sur le papier, de même il essaya d'abord de produire en cuivre, au moyen du galvanisme, quelques lignes pour imprimer des étiquettes etc. Garnissant de plomb ses planches de cuivre, pour les rendre plus solides, M. Jokhim obtint sans s'y attendre des épreuves parfaitement nettes, et se convainquit qu'une pareille planche de cuivre fournissait un tirage bien plus nombreux que les lettres faites par les moyens ordinaires, en fonte composée de plomb, d'antimoine, de limaille de fer et de cuivre, mélange appelé ordinairement masse ou matière.

Encouragé par ce succès, M. Jokhim fit de nouvelles tentatives et, comme Jodis Gutenberg, chercha le moyen d'obtenir en cuivre des lettres détachées. Mais pour atteindre ce but il y avait à vaincre de grandes difficultés. Il fallait 1° que chaque œil fût fixé très solidement; 2° que toutes les lettres fussent placées sur un plan horizontal et en ligne droite; 3° qu'en soudant, la hauteur des lettres ne fût nullement changée; 4° et enfin que le nouveau procédé offrit à l'ancien un avantage proportionnel de temps et de prix.

Faire pour chaque lettre détachée un œil en cuivre aurait pris un temps énorme, peut-être même sans remplir suffisamment les conditions susénoncées. Alors l'inventeur eut l'heureuse idée de faire par le précipité de cuivre des rangées d'œils, de souder ces rangées d'œils sur la planche de matière, puis ensuite de scier cette planche pour en tirer les lettres séparées. Mais comme il fallait souder avec une grande égalité la bande de cuivre à l'extrémité de la planche de matière, M. Jokhim trouva dans ce but un procédé particulier de soudage; pour diviser ensuite la planche avec les œils soudés dessus en lettres séparées, de manière à ce que l'œil de chaque lettre se trouvât à une distance parfaitement égale des bords de la lettre même, il inventa une machine à scier; enfin pour donner à chaque lettre une perfection et un fini supérieurs à ceux des lettres fondues en matière, il construisit une machine à ajuster particulièrement.

La commission nommée par l'Académie pour examiner la découverte de M. Jokhim, et composée de MM. les Académiciens Jacobi et Boettingk (ce dernier directeur de notre imprimerie), a déclaré que les lettres obtenues par le procédé de M. Jokhim non seulement conservent une égale hauteur et offrent toute garantie d'exactitude, mais sont formellement supérieures à tous les caractères employés jusqu'à ce jour, surtout comme solidité: ainsi la solidité des lettres détachées ne le cède en rien même à celle des planches restées entières, qui ont été pendant longtemps soumises aux épreuves les plus sévères et les plus soignées. De

plus, prenant en considération : 1° que M. Jokhim est parvenu à faire des caractères typographiques par un procédé entièrement nouveau, et que, si ces caractères sont plus chers que les anciens dans la proportion de 2 à 1, en revanche ils surpassent les anciens en solidité dans la proportion au moins de 12 contre 1 ; 2° que les lettres de M. Jokhim répondent à toutes les exigences de l'art typographique ; 3° que, pour inventer et construire les machines ci-dessus mentionnées, il a fallu, outre les capacités spéciales de l'inventeur, un long travail et de grandes dépenses ; 4° et que par son bon marché relatif cette invention peut aider à répandre davantage l'art de l'imprimerie ; la commission a jugé que l'invention dont il s'agit mérite un grand prix Dédouff.

Après avoir entendu cet avis, l'Académie, considérant que l'invention de M. Jokhim est une heureuse application d'une découverte faite en premier lieu en Russie, dans le sein même de l'Académie, et que, par elle-même, cette invention est d'une utilité réelle, a confirmé à la majorité des voix les conclusions de la Commission.

III.

La troisième production couronnée au concours actuel et ayant obtenu l'un des grands prix Dédouff, porte le titre suivant :

Des *piatines**) et des *pogostes* de Novgorod au XVI^e siècle, avec une carte ; ouvrage de M. le professeur Névoline, publié dans les *Annales* de la Société Impériale russe de géographie, cahier VIII. St.-Petersbourg, 1853.

L'auteur de cet ouvrage dit lui-même dans sa préface, qu'il n'avait d'abord en vue que d'écrire pour la Société Impériale russe de géographie, un article sur l'importance, pour la géographie ancienne de la Russie, des inventaires de la propriété foncière connus sous le nom de *novozemskaja kniga*, lesquels, comme on le sait, jusqu'au premier recensement de la population sous Pierre-le-Grand, servaient de base au gouvernement pour ses opérations financières. S'étant ensuite convaincu que ces inventaires, par leur universalité et leur exactitude, sont pour la géographie ancienne de la Russie des documents de la plus haute importance, M. Névoline conçut le projet de dresser, d'après les dits inventaires, une carte des *piatines* et des *pogostes* de Novgorod au XVI^e siècle, avec l'indication de leurs limites à cette époque, et celle des villes et villages, surtout de ceux qui ont donné leur nom aux *pogostes*. L'auteur choisit l'époque du XVI^e siècle, parce qu'on trouve alors des documents très importants qui expliquent la division de l'état de Novgorod en *piatines* et *pogostes*, et que c'est à cette époque que les *piatines* étaient dans toute leur intégrité.

*) Le vaste territoire de l'ancienne ville de Novgorod était divisé en cinq provinces (d'où provient le mot de « *naruznaia* », *piatines*) ; et ces provinces se subdivisaient en plusieurs districts, nommés « *moestva* », *pogostes*.

La méthode suivie par l'auteur est une méthode critique dans l'acception la plus sévère de ce mot. Avant étudié son sujet à l'aide de toutes les sources auxquelles il a pu puiser, tant générales que particulières, mais surtout au moyen des inventaires, des traités et des cartes de différentes époques, l'auteur n'a point perdu de vue l'opinion de ses prédécesseurs, et il a exprimé la sienne avec un soin scrupuleux, ne recourant aux suppositions que lorsqu'il manquait de données certaines.

Des recherches de l'auteur résulte la déduction principale suivante : les *piatines* n'ont été qu'une division politique accidentelle et non essentielle de l'état de Novgorod, peut-être même inconnue au temps de l'indépendance de cet état. Cette division fut établie après l'année 1177, où s'acheva la conquête de Novgorod par Jean III, et disparut lors de la division de la Russie en gouvernements sous Pierre-le-Grand. L'établissement des *pogostes*, qui eut lieu sous la Grande Duchesse Olga, était une institution toute populaire et en partie religieuse. En effet la *pogoste*, comme centre de l'administration rurale, possédait toujours un endroit quelconque destiné au service divin, du temps du paganisme une *pagode*, un temple d'idôles, et après l'établissement du christianisme, une paroisse, une église. La dénomination de *pogoste* est restée en usage jusqu'à ce jour, témoignant, comme au temps de Nestor, de la sagesse de la Grande Duchesse Olga. Cette déduction a beaucoup de rapport avec l'état religieux de la vieille Russie et acquiert une grande vraisemblance, si l'on considère la piété bien connue dans l'histoire de l'épouse d'Igor, et l'attachement du peuple russe à la foi orthodoxe.

L'ouvrage du savant professeur a été examiné par deux membres de l'Académie, MM. Oustrialoff et Bédoukoff. Le premier, après avoir résumé le contenu de cet ouvrage et indiqué la place honorable qu'il occupe dans notre littérature historico-géographique, termine son analyse en ces termes : « Les recherches sur les *piatines* et les *pogostes* de Novgorod font époque dans l'histoire de la géographie ancienne de notre patrie. Cet ouvrage résout parfaitement les questions qu'il se pose, abonde en déductions pleines d'intérêt, et répand une grande clarté sur la géographie de nos anciens pays du nord. Pour ceux qui, dans l'avenir, voudront étudier encore la géographie ancienne de Novgorod, cet ouvrage sera un fondement solide, un moyen duquel ils pourront sans danger fouiller dans les siècles passés. Enfin la perfection du travail, l'étude approfondie des sources les plus diverses et l'art avec lequel elles sont mises à profit, font de cet ouvrage un modèle d'étude pour la géographie historique. »

L'Académicien Bédoukoff, après avoir dans une rapide esquisse apprécié la valeur des inventaires de la propriété foncière dans l'ancienne Russie, exprime ainsi son avis sur le travail de M. Névoline. « Quoique les recherches sur les *piatines* et les *pogostes* de Novgorod au XVI^e siècle

soient un ouvrage spécial, qui ouvre toute une série de nouveaux travaux, ce dont convient M. Névoline lui-même en appelant son œuvre une première période de travaux et une esquisse générale de l'état de Novgorod, et quoi qu'il soit difficile d'admettre certaines déductions de l'auteur, on doit convenir cependant, pour peu que l'on sache combien il est difficile d'ouvrir de nouvelles voies dans les sciences, que l'ouvrage de M. Névoline est le fruit d'un zèle rare pour l'étude, d'une conscience scrupuleuse et d'une grande habitude de la critique. Ce n'est point, comme il arrive si souvent de notre temps, l'examen incomplet, la solution arbitraire et faite à la hâte de quelque question historique; loin de là: M. Névoline connaît son sujet dans toute son étendue et l'a approfondi à l'aide de toutes les sources imprimées et manuscrites que la Société Impériale russe de géographie a pu mettre à sa disposition. On peut dire de son livre: 1°, que c'est un tableau géographique de l'état de Novgorod et, par conséquent, de la plus grande partie de la Russie européenne septentrionale, au XVI^e siècle, sous le rapport des plaines et des pogostes, d'après l'auteur centres de l'administration rurale; et 2°, que ce tableau a le mérite d'une incontestable exactitude, étant fait d'après des documents officiels contemporains.

En conséquence de ces deux avis, l'Académie a accordé sans hésitation à l'ouvrage de M. Névoline l'un des grands prix Démidoff.

IV.

Par suite des rapports intimes qui ont existé dès la plus haute antiquité entre la Russie et l'empire de Byzance, rapports qui, bornés d'abord au commerce, furent resserrés plus tard par les liens de la religion et des événements, il est pour nous de la plus grande importance de bien connaître la série des historiens byzantins, qui commencent environ à la chute de l'empire romain d'Occident et ne se termine qu'à la prise de Constantinople par les Turcs, au XV^e siècle. On trouve dans les ouvrages de ces chroniqueurs, non seulement des matériaux précieux pour l'histoire de l'empire de Byzance et de différents peuples tant d'Europe que d'Asie, mais encore une foule de documents relatifs à l'histoire des peuples slaves. Enfin les historiens byzantins ont encore pour nous de l'importance sous un autre rapport: ils ont exercé une grande influence sur le développement de la vieille langue slavono-russe, et en général sur la culture littéraire des peuples slaves.

La traduction du grec en slavon de l'Écriture sainte et des livres d'offices, faite au IX^e siècle, fut accompagnée chez les Slaves transdanubiens de plusieurs autres ouvrages de la littérature byzantine également traduits en slavon pendant le moyen-âge. C'est surtout en Bulgarie que s'exerça le plus d'ardeur ces traductions et ces compilations historiques des Byzantins, et l'on vit plusieurs princes souverains de ce pays prendre part eux-mêmes à ce

travail. De la Bulgarie ces traductions passèrent en Serbie et principalement en Russie, où elles furent copiées, remaniées, et, comme lecture favorite de nos ancêtres, se sont conservées jusqu'à nos jours dans des compilations de tout genre. Les chroniqueurs byzantins excitèrent chez les Slaves du sud et de l'orient le goût de l'histoire, et trouvèrent même parmi eux de nombreux imitateurs. Les chroniques russes elles-mêmes, dans leurs premiers temps, peuvent être considérées comme un reflet des chroniques byzantines; et plus tard, lorsque nos chroniqueurs se tracèrent leur propre chemin, les chronographes byzantins ne perdirent pas cependant leur influence: les chroniqueurs russes leur empruntèrent des fragments sur l'histoire de Byzance, et d'un autre côté les copies des traductions des chroniqueurs grecs se remplirent de faits appartenant à l'histoire de la Russie.

La première moitié du XVIII^e siècle voit naître l'étude critique de l'histoire de Russie, et en même temps celle des historiens byzantins. Schloezer insista sur la nécessité de réunir tous les faits disséminés dans les écrivains byzantins, pour éclaircir l'histoire des pays situés sur le Dniéper, le Don, le Volga et au Caucase; et fit ressortir combien il était avantageux d'étudier l'histoire de Byzance, non seulement pour elle-même, mais aussi pour arriver à bien connaître l'élément byzantin dans l'histoire de Russie. Se conformant à ces indications, l'Académie Krug écrivit de 1808 à 1810 un «Essai critique sur la chronologie byzantine, relativement à l'histoire des temps anciens de la Russie» et l'Académie, pour encourager ces études sur la chronologie byzantine, offrit en 1809, et sur la proposition de M. Krug, un prix à l'auteur d'une chronologie byzantine complète. Cette question scientifique, quoique renouvelée en 1811. n'ayant point été résolue, l'Académie examina la chose de plus près dans ces derniers temps, et trouva que, pour établir une chronologie exacte et complète de l'histoire de Byzance, les sources jusqu'alors exploitées étaient insuffisantes, et qu'il en existait beaucoup d'autres dont il n'avait pas encore été fait mention. Il parut en outre nécessaire de confronter la chronologie confuse des Byzantins avec les textes les plus corrects et les plus vieux manuscrits: c'était indiquer clairement la littérature slavono-russe, et la question prit alors une direction qui, d'un côté, devait engager les savants russes à étudier les sources byzantines conservées dans les traductions slavonnes, et d'un autre côté devait porter de riches fruits pour la littérature slavonne d'église et pour la littérature russe. On sait que les chroniques, dans les traductions slavonnes, sont parvenues jusqu'à nous en grande partie sans noms d'auteurs, mais avec des réélations différentes remplies d'intercollations; de sorte que, pour un grand nombre de morceaux, il est bien difficile de dire s'ils ont été réellement traduits des historiens byzantins ou empruntés tout simplement à la tradition orale dans quelque pays slave, ou bien encore extraits des documents manuscrits. Dans

ce cas les chroniqueurs slavono-russes peuvent servir à nous faire retrouver des récits de chroniqueurs byzantins, à nous éclaircir les passages obscurs et difficiles de ces derniers; enfin ils peuvent nous aider à rétablir les textes grecs corrompus et surtout les données chronologiques. Cependant il ne faut oublier dans aucun cas qu'il est impossible de comparer et d'étudier consciencieusement les chroniqueurs slaves sans une profonde connaissance de leurs modèles, les chroniqueurs byzantins.

Toutes ces raisons ont porté l'Académie à modifier le programme mis d'abord par elle au concours, et à demander seulement une exposition de la chronographie byzantine de l'an 395 à l'an 1056, d'après les chroniqueurs byzantins publiés jusqu'à présent; de telle sorte que cet exposé, outre et but général d'aider à l'étude des chroniqueurs slaves, pût encore servir à établir dorénavant la chronologie byzantine d'après un système soigneusement scientifique.

Le prix proposé par M. Krug et payé sur le capital donné par lui dans ce but, a été adjugé à M. le conservateur de la bibliothèque Impériale publique E. de Muralt, MM. les Académiciens rapporteurs Brosset et Kunik ont rendu compte de la manière suivante de l'ouvrage de M. de Muralt, présenté au concours actuel sous le titre:

Essai de chronographie byzantine, de 395 à 1057, par E. de Muralt, 40 feuilles in 8°.

Cet ouvrage, d'après le programme posé par l'Académie, devait offrir des matériaux soigneusement préparés pour l'étude de la chronographie byzantine, et spécialement adaptés à l'histoire des peuples slaves. Sous ce rapport, les explorateurs futurs trouveront dans l'ouvrage de M. de Muralt une grande abondance de données historico-chronologiques. Là se trouvent recueillis plus de trois mille faits, puisés tous, à peu d'exceptions près, dans les écrivains proprement dits byzantins. Cependant l'auteur ne s'est pas borné à ces écrivains; il a puisé également dans les livres d'église, dans les documents juridiques, dans les écrivains latins et orientaux, et même à quelques sources slavonnes. En général le nombre des sources plus ou moins remarquables qu'il avait à sa disposition, s'élève à plus de cent. M. de Muralt a joint à son ouvrage un index des noms propres, personnages et localités (au nombre d'environ 5000), dressé avec le plus grand soin.

MM. Brosset et Kunik appréciant scrupuleusement les mérites et les défauts de l'œuvre en question, terminent en ces mots leur rapport. «Aucun doute qu'il ne soit conforme à l'esprit de la fondation des prix Demidoff d'accorder un encouragement à l'auteur d'un travail qui facilite l'étude de l'une des branches les plus importantes de la littérature byzantino-slavonne. Si M. de Muralt avait présenté un ouvrage critique sur le système entier de la chronographie byzantine, il aurait certainement mérité l'un des grands prix; mais son travail n'étant qu'une œuvre préparatoire, un secours important pour arriver à un pareil ouvrage, nous pen-

sions que l'on peut accorder à M. de Muralt l'un des prix de second degré.

L'Académie a confirmé cette opinion des rapporteurs.

V.

Parmi les ouvrages présentés au concours actuel et concernant la géographie russe moderne, le plus remarquable est certainement le suivant:

Atlas des côtes septentrionales de l'Amérique, depuis le détroit de Behring jusqu'au cap Corrientier ainsi que des îles Aléoutiennes, y compris quelques localités du rivage nord-est de l'Asie; par le capitaine de 1re classe Tébénkoff, 1852, grand format, avec texte explicatif intitulé: Observations hydrographiques sur l'Atlas des côtes nord-ouest de l'Amérique etc. St.-Petersbourg, 1852, 118 pages d'Atlas, et 17 pages de texte grand in 8°.

L'auteur de cet atlas, si important pour les géographes et les marins, s'exprime ainsi dans sa préface: «Nos possessions orientales, pauvres en population et en produits, nous sont fort peu connues. L'atlas de la moitié septentrionale de l'Océan Pacifique, publié par l'ancien Département de l'Amirauté, sous la direction de l'amiral Saritcheff, en 1826, et quelques cartes des îles Aléoutiennes et des îles Kouriles par l'amiral Krusenstern, dans son Atlas de la Mer du Sud, 1825 — 1826, étaient jusqu'à ce jour nos seuls guides dans nos possessions maritimes de ces contrées. A l'époque de mon dernier séjour aux colonies, en 1847, commençait à paraître les cartes d'un nouvel atlas publié par le Département hydrographique, lesquelles avaient été dressées par M. Kachévaroff, alors lieutenant au corps des pilotes de la flotte et maintenant capitaine en second. Eu égard aux temps où ils ont paru et aux moyens dont pouvaient disposer leurs auteurs, ces atlas et ces cartes étaient certainement dignes d'estime; mais, pour notre époque, ils sont incomplets. C'est pourquoi, dès mon entrée au service de la Compagnie russe-américaine, de 1825 à 1833, voyant combien il y avait de recherches à faire pour obtenir des renseignements exacts sur ces contrées, j'appliquai tous mes efforts à me procurer les données nécessaires, et en 1833 je présentai sur ce sujet un mémoire, œuvre encore imparfaite, mais offrant déjà une certaine importance. Enfin, en 1845, ayant été nommé administrateur des colonies, je résolus de revoir l'hydrographie de ces contrées, pour en corriger les erreurs et en remplir les lacunes.»

Dans ce but l'auteur travailla sans relâche à réunir des matériaux; il parcourut une masse de journaux de navires conservés depuis l'année 1782 dans les colonies américaines; il compara les esquisses des côtes dressées par les indigènes; il lut les relations de voyages et descriptions publiées sur ces pays et fit personnellement une foule d'observations. En outre, comme administrateur de la colonie, il fit faire des expéditions pour explorer les endroits peu connus des

côtes, et recommanda aux commandants des navires de recueillir dans le cours de leur navigation des renseignements hydrographiques et de faire les observations nécessaires. Le résultat de tous ces matériaux réunis avec tant de peines, est l'apparition de l'atlas ci-dessus nommé, avec les observations hydrographiques qui y sont jointes.

L'Académie a chargé de l'examen de ce beau travail cartographique le savant navigateur vice-amiral baron Vrangél, qui a également été administrateur de nos colonies américaines, et a reçu de lui l'avis suivant: «Par cet ouvrage le capitaine de 1re classe Tébénkoff a comblé une importante lacune dans l'hydrographie de cette partie du Grand Océan, sur laquelle naviguent le plus ordinairement les bâtiments de la Compagnie russe-américaine, et qui s'étend du 19° au 66 $\frac{1}{4}$ ° de latitude, et du 100 $\frac{1}{4}$ ° au 220 $\frac{1}{2}$ ° de longitude. Quoique notre célèbre hydrographe, l'amiral Krusenstern, ait aussi traité dans son ouvrage la partie septentrionale de l'Océan, cependant, faute de données suffisantes dans ce temps-là, les cartes de l'Atlas de Krusenstern ne présentent pas les détails, ni ses notices les renseignements si nécessaires au marin pour naviguer sans danger près des rivages d'une mer orageuse, au milieu de brouillards épais et de rapides courants. Le capitaine Tébénkoff a rempli cette lacune et enrichi la marine d'un atlas qui représente sur 39 feuilles les côtes de toute l'étendue de pays indiquée ci-dessus, et contient en outre 48 plans particuliers de l'entrée des ports et des golfes, ainsi que les vues des points les plus remarquables. Cet atlas a d'autant plus de valeur que, dans les remarques qui y sont jointes, le marin trouvera pour chaque carte, non seulement le compte rendu des matériaux d'après lesquels elle a été dressée, mais souvent aussi de précieuses instructions pour les pilotes et en général des renseignements très curieux.»

Indiquant ensuite les sources auxquelles a puisé l'auteur et examinant au point de vue critique les cartes de son atlas, le rapporteur ajoute: «L'atlas de M. Tébénkoff offre une réunion de cartes corrigées et complètes d'après des descriptions et des renseignements à nous inconnus jusqu'à ce jour. Pour obtenir ainsi l'exactitude la plus parfaite à laquelle on soit parvenu de nos jours, l'auteur a fait un travail énorme, utile à la science hydrographique en général, et particulièrement aux marins de notre patrie. Si l'on considère que M. Tébénkoff a puisé les matériaux à l'aide desquels il a corrigé les anciennes cartes uniquement dans les journaux manuscrits de navigateurs appartenant à notre pays, on peut dire que son ouvrage est original russe et a droit à la reconnaissance des marins de tous les pays.»

Partageant complètement l'avis du savant rapporteur, l'Académie n'aurait pas hésité à décerner à l'excellent travail de M. Tébénkoff l'un des grands prix Démidoff, si l'abondance des ouvrages présentés au concours actuel ne l'eût obligée à n'accorder qu'un prix de seconde classe.

VI.

C'est à l'expédition scientifique envoyée par la Société Impériale russe de géographie pour faire des recherches sur la partie septentrionale de l'Oural, que nous devons le second ouvrage sur la géographie moderne de la Russie présenté au concours actuel et intitulé:

L'Oural septentrional et la chaîne du Paï-Khoï. Tome I. St.-Petersbourg. 1853, LXXIII et 307 pages, avec 2 cartes et 2 plans.

Ce volume, publié par M. Kovalsky, le savant astronome de l'expédition, forme la première partie d'un rapport détaillé sur les travaux de cette expédition, et renferme, outre une rapide description du voyage fait en 1847 et 1848 et les observations générales sur les pays parcourus et leurs habitants, les observations et les deductions de l'auteur sur la géographie mathématique et physique de ces contrées.

L'Académie a reçu trois analyses de cet ouvrage, faites par MM. les académiciens O. Struve pour la partie astronomique, Kupffer pour la partie magnétique, et Lenz pour la partie hypsométrique. Dans son rapport M. Struve s'exprime ainsi: «Pour faire bien sentir la haute importance de ce travail, il suffit de rappeler que l'auteur y détermine les situations géographiques de 186 points, et, pour 72 d'entre eux, leur hauteur au-dessus du niveau de la mer. Tous ces points à l'exception d'un seul, sont situés entre le 60° et le 70° degré de latitude, dans des pays non visités jusqu'à présent pour la plupart par les voyageurs civilisés. Soumettant ensuite ces résultats à une analyse critique, M. Struve ajoute: «On voit clairement par tout ce qui vient d'être exposé, combien de riches matériaux M. Kovalsky a réunis pendant son voyage de deux ans, pour perfectionner la géographie mathématique des pays qu'il a explorés. En considérant de plus près le journal de ses observations, on est forcé de rendre justice à la persévérance et à l'activité du savant voyageur. Sans parler de ses travaux physiques, ni des privations nombreuses qu'il a dû endurer, la réunion seule de si vastes matériaux demandait des efforts extraordinaires. Enfin il ne faut pas oublier que ces travaux scientifiques ont été accomplis dans un pays où la nature oppose à l'activité humaine des obstacles et des difficultés insurmontables pour tout homme doué d'une moins grande force de volonté.»

M. l'académicien Kupffer fait remarquer que M. Kovalsky a fait des observations magnétiques sur tous les points où il a passé quelques jours, notamment à Tcherdin, Oranitz, Poustozerk, Berézoff et Obdorsk; et quoique le nombre de ces points ne soit pas grand, cependant, vu leur situation très avancée vers le nord, latitude la plus favorable aux observations magnétiques, les observations faites en ces lieux par M. Kovalsky ont une grande importance pour la théorie du magnétisme terrestre, d'autant plus qu'elles

ont été faites avec le plus grand soin et la plus grande circonspection, ce qui les fera sans doute accueillir avec reconnaissance par les physiciens, comme remplissant une lacune sensible dans nos connaissances sur le magnétisme terrestre.

M. l'académicien Lenz a borné son examen au 4^{me} chapitre de l'ouvrage en question, où sont déterminées les hauteurs des principaux points de l'Oural, et s'est également exprimé avec éloge sur cette partie du travail de M. Kovalsky.

Outre l'ouvrage dont il vient d'être parlé, M. Kovalsky a présenté encore au concours actuel un autre travail sur l'astronomie ayant pour titre :

Théorie du mouvement de Neptune, par M. Kovalsky, professeur-adjoint de l'Université de Kasan. Kasan, 1852. VI, 100 et 27 p. in 4^o.

M. l'académicien Ostrogradsky a émis sur ce travail l'opinion suivante :

« L'ouvrage que je viens d'examiner prouve chez l'auteur une vaste connaissance des méthodes employées dans la mécanique céleste. Il a même parfois modifié ces méthodes, là où il l'a jugé nécessaire, comme, par exemple, lorsqu'il parle du développement de la fonction perturbatrice. En outre, l'ouvrage de M. Kovalsky est le résultat d'un travail long et opiniâtre; il renferme un grand nombre de calculs appartenant personnellement à l'auteur et se rapportant à la théorie de Neptune, Jupiter, Saturne et Uranus, théorie qui complète les inégalités périodiques, de ces trois dernières planètes.

Conformément à ces avis divers, l'Académie, désirant encourager un jeune savant qui donne de si brillantes espérances, a accordé à M. Kovalsky un des prix Dèmidoff de second degré.

VII.

Le concours actuel présente également une production relative à la partie pratique des mathématiques, ou autrement dit, la géométrie appliquée à l'arpentage. Ce sont les :

Instruments d'arpentage nouvellement inventés par M. Zaroubine, avec un Manuel pratique indiquant leur emploi (Manuscrit).

Ces instruments ont été examinés par une commission formée de cinq académiciens, et au nom de laquelle M. Bouniakovsky, l'un d'eux, a adressé à l'Académie le rapport suivant :

« Tout ce qui peut faciliter l'arpentage, et surtout aider à évaluer la contenance des pièces de terre représentées sur un plan, est pour nous d'un intérêt tout particulier; car, en atteignant ce but, on augmente d'un côté le nombre des personnes qui peuvent faire elles-mêmes les opérations d'arpentage dont elles ont besoin, et de l'autre on facilite la tâche aux hommes qui se vouent exclusivement à ce genre

d'occupation. En 1818 M. Iernakoff présenta au concours Dèmidoff son planimètre portatif ou *agromètre*, que l'Académie jugea digne d'une mention honorable, comme facilitant considérablement la détermination des aires des triangles. Aujourd'hui M. Zaroubine présente au même concours six instruments divers, destinés à simplifier la mesure des aires et l'abornement du terrain.

Passant ensuite à l'examen plus détaillé de ces instruments, le rapporteur rappelle que cinq d'entre eux ont été déjà examinés par l'Académie l'année dernière et ont complètement mérité son approbation. Ce sont :

1^o Le planographe, qui sert à mesurer et à tracer des angles donnés sur le papier. Il présente quelques avantages sur le rapporteur ordinaire.

2^o Le calculateur des aires (*Исчислитель площадей*), instrument destiné à déterminer les aires des triangles, sans calculs arithmétiques.

3^o Le longimètre (*Длинномер*), propre à mesurer les lignes d'une grande longueur. Cet instrument, qui se distingue par une construction fort simple, a été reconnu d'une grande utilité pour déterminer l'aire des plans d'une grande étendue.

4^o La règle planimétrique, qui conserve constamment une position parallèle, lorsqu'on la fait avancer dans une direction perpendiculaire à sa longueur. A cet instrument se trouve adapté un mécanisme à roues, destiné, comme le mécanisme du longimètre, à mesurer immédiatement l'aire d'un triangle, réduit à une base donnée, prise pour unité.

5^o Le planimètre, instrument au moyen duquel le problème de la détermination de l'aire des plans est résolu d'une manière générale.

Le sixième instrument, présenté en dernier lieu par l'inventeur, est un longimètre à main, qui facilite également sous un certain rapport les opérations d'arpentage, notamment le tracé des plans, mais qui le cède pour la simplicité au premier instrument de M. Zaroubine, le planographe.

Tous ces instruments remplissent convenablement leur but, et font preuve de la sagacité de l'inventeur; mais le planimètre est surtout ingénieusement imaginé, et remplit toutes les conditions exigées de semblables appareils. A l'aide de cet instrument on détermine la surface d'un plan avec une extrême simplicité. Dans beaucoup de cas, d'après l'observation du rapporteur, la mesure d'une longueur n'est pas plus simple que celle de l'aire du plan. A l'aide de cet instrument il suffit de faire suivre à l'indicateur le contour de la figure, quelles que soient les lignes droites ou courbes qui la limitent, et les aiguilles indiqueront sur deux cadrans le nombre de dessiatines et de saïènes carrées contenues dans le plan à mesurer. Dans ces derniers temps il a été inventé beaucoup de planimètres, comme ceux d'Ernst, de Bevière, de Caspard Velli, de Sang, de Baranovsky; mais, par la complication de leur mécanisme, ils offrent tous à l'arpenteur un grave inconvénient, celui de la cherté; tandis que M. Zaroubine assure qu'en fai-

sant exécuter à la fois un grand nombre de planimètres de son invention, par exemple une centaine, chacun de ses appareils ne coûterait pas plus de cent, et même, par la suite, pas plus de quarante roubles d'argent, ce qui ne fait guère que la moitié du prix moyen de cette espèce d'instruments.

M. Zaroubine a décrit ses instruments avec beaucoup de soin; l'exposition des méthodes qui se rapportent à l'arpentage mérite également l'approbation tant pour le fond que pour la clarté de la rédaction. Les dessins, joints au texte, ont été exécutés avec un soin tout particulier.

La commission chargée d'examiner les instruments de M. Zaroubine termine en ces mots son rapport: «On voit par tout ce qui précède combien ces instruments facilitent la levée des plans et la mesure de leurs aires. De pareils instruments, accompagnés d'une description exacte et détaillée de leur construction et de leur emploi, sont certainement une acquisition importante pour tout ce qui concerne l'arpentage.»

Conformément aux conclusions de ce rapport, l'Académie a accordé à l'invention de M. Zaroubine une prime d'encouragement.

VIII.

Matériaux pour la minéralogie de la Russie, par le Colonel Kokcharow.

Il a été présenté sur cet ouvrage deux rapports par MM. les académiciens Kupffer et Abich, qui font tous deux un éloge particulier de sa partie cristallographique.

M. Kupffer s'exprime ainsi: «La cristallographie doit les progrès qu'elle a faits dans ces derniers temps, aux méthodes perfectionnées d'observation, et surtout au goniomètre à réflexion.

Cet instrument, parfaitement adapté aux fonctions qu'il doit remplir, a fourni le moyen de déterminer avec une justesse mathématique les formes géométriques des corps inanimés, et, à ces signes indubitables, de reconnaître leurs différentes espèces. Sans exagérer l'importance des angles pour déterminer les susdites espèces, on est fondé à dire que lorsque nous posséderons, pour toutes les espèces connues, autant de mesures exactes qu'en contient l'ouvrage de M. Kokcharow, nous connaîtrons alors suffisamment non seulement les degrés d'écart admis par la nature pour les divers individus d'une même espèce, mais encore jusqu'à quel point les angles d'un même individu s'écartent de la norme moyenne. En effet, il ne suffit pas de mesurer dans un même individu les angles les plus caractéristiques, il faut mesurer tous les angles qui se prêtent à l'être, méthode qui seule peut conduire au véritable point de vue.

L'ouvrage de M. Kokcharow, comme l'indique le titre lui-même, renferme des matériaux pour la minéralogie russe. On sait combien sont riches et variés les minéraux renfermés dans le sein de notre vaste patrie: M. Kokcharow ne pouvait choisir pour ses observations une plus vaste et plus belle carrière.

«Le titre modeste de *Matériaux* a permis à l'auteur, sans se lier à aucun système préconçu, d'étudier tous les sujets minéralogiques qui se sont présentés à lui et d'avoir en vue, non pas tant l'abondance et la diversité des espèces elles-mêmes, que l'examen le plus complet possible des sous-espèces qu'elles renferment.»

Après avoir appuyé ses assertions de quelques exemples, et rendu justice aux magnifiques dessins cristallographiques du livre de M. Kokcharow, le rapporteur ajoute: «Il n'est personne qui ne se convainque par les exemples cités que l'ouvrage de M. Kokcharow est très soigneusement fait. Il renferme une foule d'observations nouvelles sur les minéraux et remplit le but que l'auteur s'était proposé. Cet ouvrage, qui présente une série d'excellentes monographies cristallographiques des minéraux russes les plus intéressants, sera une base solide pour ceux qui, dans leurs travaux futurs, traiteront l'histoire minéralogique de la Russie.»

Le second rapporteur, M. l'académicien Abich, après avoir fait quelques observations sur le plan choisi par l'auteur, exprime en ces termes son opinion sur l'ouvrage en question:

«Quiconque examinera de près l'ouvrage de M. Kokcharow, verra qu'il a donné une excellente série d'observations minéralogiques au point de vue géométrique. L'auteur a suivi le développement de douze espèces importantes de minéraux, en s'appuyant sur des mesures parfaitement exactes et confrontant ses expériences avec toutes les combinaisons observées jusqu'à ce jour en Russie.

«Le principal mérite des déterminations cristallographiques consiste dans la déduction critique d'observations fondées sur des mesures exactes, et d'où résultent les vrais rapports des axes dans les formes fondamentales des cristaux, rapports qui doivent être vérifiés par un grand nombre de calculs faits avec soin. Outre l'importance théorique des mesures et des calculs que renferme le livre de M. Kokcharow, on doit apprécier aussi leur utilité pratique pour ceux qui ne font point de la cristallographie leur spécialité, en les aidant à distinguer les formes douteuses et à les ranger dans leurs véritables espèces et sous-espèces.

«Ce qui ajoute un grand prix au livre de M. Kokcharow, ce sont les dessins, dans lesquels, avec la sûreté de coup d'oeil qui lui est propre, il a présenté un grand nombre des combinaisons étudiées et mesurées par lui. En embellissant son livre, ces dessins lui donnent une supériorité marquée sur la plupart des ouvrages nouveaux de cristallographie.»

Pendant son voyage à l'étranger M. Abich a pu se convaincre de l'intérêt avec lequel on suit les travaux scientifiques de M. Kokcharow. Les premiers minéralogistes d'Allemagne et de France, MM. Rose, Quenstedt, Dufrénois et Delessé en parlent avec chaleur et se réjouissent des progrès incontestables que fait la minéralogie, comme science, dans notre pays.

L'Académie a accordé à l'ouvrage de M. Kokecharow un prix de second degré.

Outre les travaux ci-dessus mentionnés, il a encore été présenté au concours, soit par les auteurs eux-mêmes, soit par quelques uns de MM. les académiciens, les ouvrages suivants :

1. Ahrens: a. Grammaire de la langue esthonienne; dialecte de Réval. b. Fautes de langue que présente la bible en esthonien.
2. Vlangali: Voyage géognostique dans la partie orientale des steppes des Kirghises, en 1849 et 1851.
3. Bérézine: Recherches sur les dialectes persans.

4. Schulz: Dictionnaire des termes et locutions de marine, employés sur la flotte à voiles et à vapeur.

Tous ces travaux, d'après les éloges que leur ont accordés les rapporteurs chargés de les examiner, avaient droit à une prime d'encouragement; mais l'abondance et les qualités relatives des autres ouvrages présentés au concours ont privé l'Académie du plaisir de récompenser les auteurs de ces dernières productions conformément à leur mérite: elle a dû se contenter de leur accorder une mention honorable.

Parmi les rapporteurs du concours actuel, la médaille d'or de première classe a été décernée à M. le vice-amiral baron Wrangel, pour le rapport présenté par lui sur l'atlas des côtes nord-ouest de l'Amérique, par M. Tébenkoff,

COMPTE RENDU GÉNÉRAL
SUR LE
VINGT QUATRIÈME CONCOURS
DES
PRIX DÉMIDOFF
PAR
M. LE SECRÉTAIRE PERPÉTUEL.

(Lu le 28 mai 1853.)

En 1853 il a été présenté au Concours Démidoff par les auteurs eux-mêmes 24 ouvrages et par les membres de l'Académie un seul; enfin du concours précédent il en est resté 3, ce qui porte à 28 le nombre total des ouvrages présentés au 24^e concours.

Il est à remarquer que ce chiffre représente la moyenne des ouvrages envoyés chaque année au concours, ce qui prouve que les efforts incroyables tentés par l'ennemi contre le territoire de notre patrie n'ont pu troubler le repos intellectuel du géant du Nord. Au milieu des alarmes la Russie déploie la même activité scientifique et augmente sans cesse ce développement des forces intellectuelles qui exige avant tout le calme de l'âme.

A l'exception des 4 premières années de la fondation Démidoff, le nombre des ouvrages présentés pendant les années suivantes jusqu'à ce jour ne s'est pas sensiblement accru, et, depuis 20 ans, est toujours en moyenne d'environ 28.

Cette constance dans un ordre de choses soumis, à ce qu'il semble, à tant d'influences accidentelles, à quelque chose de frappant. Elle rappelle ces déductions si remarquables, dues aux recherches récentes de la statistique, et qui présentent les phénomènes eux-mêmes de l'esprit humain comme soumis à une loi, peu explicable pour nous, de succession et d'uniformité. La science ne cesse de con-

fondre le penseur en lui découvrant de nouveaux desseins de la Sagesse suprême, dont la toute-puissance et la providence se révèlent jusque dans les plus petites manifestations de l'activité humaine. L'insensé seul peut voir comme une insolente révolte de la science dans ces révélations, qui nous montrent au contraire clairement que la Providence ne cesse de nous diriger dans nos pensées et nos actions, même lorsque, dans notre orgueil, nous croyons le plus à notre indépendance.

Il serait faux en tous cas de supposer que le développement de l'activité intellectuelle dans notre patrie soit indigné par le nombre d'ouvrages présentés annuellement au Concours Démidoff. Ce nombre est à peu près stationnaire; mais il est impossible de ne pas voir que le mérite intrinsèque des travaux présentés à l'Académie s'accroît graduellement. Au concours actuel par exemple, outre les 7 ouvrages auxquels il a été décerné des prix, 6 autres n'ont obtenu que des mentions honorables par suite du nombre restreint des prix. Cet usage des mentions honorables offre aux amis de la science cet avantage, que les rapports, faits à l'Académie sur les ouvrages qui ont mérité cette distinction, sont publiés; tandis que les analyses des travaux repoussés ne le sont point, quoique souvent ces critiques aient un mérite réel, qu'elles aient coûté à leurs auteurs beaucoup de soins et d'études, et qu'elles présentent un intérêt réel aux savants de la même spécialité.

Les ouvrages qui ont obtenu des prix au 25^{me} concours ont trait à la mécanique, à la physique et à la chimie, soit théorique, soit appliquée, à la paléontologie botanique, à l'ethnographie, à la linguistique orientale, à l'histoire, à la géographie, à l'économie politique et à la jurisprudence. Les sciences militaires, presque toujours représentées aux concours précédents et presque aussi fréquemment que la géographie et la statistique, sont absentes du concours actuel; mais cela se conçoit facilement: les représentants de ces sciences manient en ce moment, non la plume, mais l'épée; ils écrivent, non avec de l'encre, mais avec leur sang les pages immortelles de l'histoire.

I.

Le seul grand prix accordé cette année est tombé sur un ouvrage qui répond à l'une des exigences les plus impérieuses de notre époque. L'Académie a saisi avec empressement cette occasion de témoigner, en encourageant un semblable ouvrage, la part qu'elle prend aux intérêts essentiels du pays. La Russie, le plus vaste empire moderne, se distingue du reste de l'Europe, au point de vue de l'histoire naturelle, de la géographie, et par conséquent de l'économie, par son caractère continental, qui résonne encore mieux en ce moment, où nos voies maritimes se trouvent fermées. L'amélioration de nos communications intérieures est donc sans aucun doute l'un de nos premiers besoins, d'où résulte tout naturellement l'importance actuelle des ouvrages qui présentent dans cette branche les sciences des connaissances solides, à la fois théoriques et pratiques; et nous devons accueillir avec d'autant plus de reconnaissance tout ouvrage remarquable dans ce genre, que jusqu'à présent ces productions sont rares parmi nous.

Tels sont les caractères que présente l'œuvre, en grande partie manuscrite, de M. le lieutenant-colonel des ingénieurs Jouravsky, ayant pour titre:

«Des ponts d'après le système How.»

L'Académie a prié l'un de ses membres honoraires, profondément versé dans l'art des constructions du génie, M. le général Destrem, d'examiner cet ouvrage, et il nous a adressé effectivement un rapport détaillé, d'où résulte ce qui suit:

L'ouvrage de M. Jouravsky se divise en deux parties: dans la première il expose les résultats de ses recherches sur le système How employé pour les ponts du chemin de fer de Moscou, et dans la seconde il examine la force de résistance des matériaux employés dans les différentes parties des fermes des ponts, d'après ce même système.

La première partie expose les recherches de l'auteur sur les fermes des ponts et sur l'influence que doit exercer sur la tension plus ou moins grande des diverses parties de la ferme la plus ou moins grande élévation des arches et la flexion produite par le passage des convois, laquelle flexion,

pour les ponts du chemin de fer de Moscou ayant 15 mètres d'ouverture, ne dépasse pas $\frac{1}{2}$ pouce. Plus loin il est question de l'affermissement de la tension préalable des boudins, des fermes ayant un, deux, trois et jusqu'à cinq points d'intersection des croix, et enfin des fermes dans quelques ouvertures différentes.

D'après l'avis du rapporteur, toutes ces parties, et surtout les questions relatives aux dernières, questions de la plus haute importance dans la théorie des ponts du système How, ont été traitées par l'auteur de la manière la plus complète et la plus satisfaisante.

La seconde partie est consacrée à l'examen des deux questions principales qui suivent:

1^o Déterminer la force de résistance des pièces composant les plate-bandes des fermes, dans quelque système que ce soit, en s'attachant surtout à la disposition des joints, à la qualité des matériaux, à la forme et aux dimensions des différentes parties des plate-bandes des fermes et à la puissance des forces qui produisent la déunion des joints.

2^o Déterminer la résistance d'une pièce soumise à l'action d'une force agissant perpendiculairement à sa longueur, en prenant en considération la force de disjonction, tendant à écarter les fibres par l'effet de la flexion.

L'auteur a résolu ces deux questions en s'appuyant sur des idées nouvelles, et les formules qu'il a données à cette occasion, ainsi que leurs applications, l'ont conduit à des conclusions aussi curieuses qu'utiles, et entre autres à la vérification des avantages et des défauts relatifs des différents genres de construction employés à l'étranger, ainsi qu'à l'introduction de certaines améliorations dont il a expérimenté l'utilité par lui-même.

Outre la solution des questions qui se rapportent au projet et à la construction des ponts américains du système How, l'auteur, d'après l'assertion du rapporteur, expose dans son travail beaucoup de données pratiques fort utiles pour les ingénieurs, et qui méritent toute confiance, car elles ont été expérimentées dans la construction de l'un des ponts les plus importants du chemin de fer de Moscou, le pont jeté sur le ravin de la Vérébia, dont M. Jouravsky lui-même a dirigé la construction, du commencement jusqu'à la fin.

Comme conclusion le savant rapporteur termine ainsi son compte rendu: Je dois rendre une entière justice aux connaissances remarquables de M. le lieutenant-colonel Jouravsky. Son ouvrage prouve, à mon avis, une facilité extraordinaire d'analyse et un talent remarquable pour l'application des sciences exactes à l'art des constructions.

Par les déductions et les formules qu'il renferme, l'ouvrage de M. Jouravsky occupe certainement la première place parmi tous les écrits et toutes les recherches sur les avantages et les défauts des ponts du système How; et, ce qui a plus d'importance encore, il relève l'erreur de certaines conclusions du célèbre savant Navier, conclusions

dont l'admission comme vraies pouvait entraîner la destruction des formes et de leurs plates-bandes.

« Je serais heureux que l'Académie Impériale des sciences accordât toute son attention à l'ouvrage qu'elle m'a chargé d'examiner, et qui a coûté à son auteur plusieurs années de travaux et d'observations incessantes, afin d'arriver à la solution de questions fort difficiles, dans une branche nouvelle et des plus intéressantes pour l'ingénieur. »

Dans un supplément à son rapport envoyé plus tard à l'Académie, le même rapporteur ajoute « que les calculs présentés par l'auteur dans son travail ne se rapportent pas seulement aux ponts du système How, mais bien à tous ceux en général du système des ponts en treillis, tant en bois qu'en fer, lesquels ponts jouent un rôle très important dans la construction des chemins de fer nouveaux en Russie comme à l'étranger; et enfin que la théorie donnée par M. Jouravsky a précédé toute analyse imprimée du système à treillis, et surpassé tout ce qui a été fait jusqu'à présent sur cette matière. »

Un avis si favorable émis par un homme aussi expert dans cette matière, ainsi que l'opinion de M. l'Académicien Tchélycheff, qui a examiné la partie mathématique de l'ouvrage en question, ont décidé l'Académie à accorder à M. Jouravsky un prix de première classe. En outre l'Académie a accordé unanimement à l'auteur les fonds nécessaires pour publier son ouvrage, et notamment les nombreux dessins qui en font partie.

II.

L'histoire est toujours l'un des sujets d'étude auxquels nos savants s'adonnent avec le plus d'ardeur. Souvent déjà l'Académie a récompensé des recherches utiles dans cette branche des sciences, et cette fois encore elle a couronné un ouvrage sur l'histoire de la Livonie, dont les premiers temps historiques sont si étroitement liés à l'histoire de Russie.

L'ouvrage imprimé qui a reçu au concours actuel le premier des prix de seconde classe, porte le titre suivant :

« *Liv-, Esth- und Curländisches Urkundenbuch*, Recueil de documents sur l'histoire de la Livonie, de l'Esthonie et de la Courlande etc., c'est-à-dire réunion des documents historiques concernant ces trois provinces, suivi du précis chronologique des faits; publié par Frédéric George de Bunge. »

L'origine et l'importance de cet ouvrage ont été appréciées de la manière suivante dans le rapport adressé à l'Académie à ce sujet par l'Académicien extraordinaire Kunik.

« L'histoire de la Livonie a été beaucoup étudiée dans ces dix dernières années; mais ces études avaient plutôt rapport à des parties détachées de cette histoire, qu'à l'histoire générale et intérieure du pays dans toute son étendue. Les historiens livoniens ne s'étaient pas imposés sans intention ces limites: ils avaient compris qu'avant toute chose il fal-

lait rendre les sources historiques abordables on les épurant par une saine critique, puis éclaircir en même temps par la monographie certains côtés obscurs, afin de préparer pour ainsi dire, une histoire véritable de la Livonie, histoire jusqu'alors impossible, si l'on entend par là quelque chose de plus qu'une esquisse historique générale.

« Peut-être n'attendrons nous plus longtemps une histoire circonstanciée de la Livonie et des deux provinces qui s'y rattachent, l'Esthonie et la Courlande. Il est certain du moins que les sources nécessaires pour atteindre ce but se sont doublées depuis 20 ans, si l'on y comprend les documents que l'on a pu étudier dernièrement dans toute leur étendue, et dont on a pu apprécier la valeur intrinsèque. La littérature est redevable de ces nouvelles sources historiques à deux savants: MM. Napierasky de Riga et Bunge de Réval.

« George de Bunge, actuellement bourgmestre de la ville de Réval était jusqu'à 1813 professeur de droit livonien à l'université Impériale de Dorpat. Comme juriste, et d'après ses connaissances spéciales, il entreprit de réunir, d'expliquer et de publier les sources du droit livonien, dans le but d'arriver à une histoire détaillée du droit local des provinces baltiques.

« Il y a quelques années M. de Bunge nous présenta son introduction à l'histoire du droit des provinces baltiques, ouvrage généralement estimé, mais qui cependant ne fut pas couronné, en partie parce qu'il se bornait à l'histoire d'une seule province, en partie parce que ce n'était qu'une introduction, et non l'histoire elle-même. Maintenant l'auteur nous a présenté une oeuvre d'un intérêt plus général.

« Comme historien juriste, M. de Bunge devait sentir combien il était urgent de réunir les documents (рaспoчт) de Livonie, publiés ou non publiés. C'est pour cela que, dès 1828, il avait eu l'idée de faire un pareil recueil, et avait même commencé les travaux préliminaires dans ce but. Il y avait alors fort peu de documents publiés; bientôt il en parut un assez grand nombre, parmi lesquels de fort importants, mais séparément, dans différentes publications périodiques. En outre M. de Bunge eut occasion d'acquérir quelques collections déjà commencées par d'autres, et, par suite, entra en relations avec plusieurs savants des autres villes ou de l'étranger, puis il eut l'entrée dans différentes archives appartenant soit aux villes, soit à des particuliers dans les provinces baltiques, et dont jusqu'alors peu de monde ou personne n'avait fait usage. Mais sa collection s'accrut considérablement en 1813, lors de son arrivée à Réval, où l'on mit à sa disposition les archives de la noblesse esthonienne et de la magistrature de Réval. Des savants, liés avec l'auteur, lui procurèrent aussi un assez grand nombre de documents, empruntés à différentes archives russes et étrangères, et notamment aux archives de la Lithuanie (Литовск. мeрпyк). Certains documents imprimés précédemment avec des fautes, furent aussi corrigés par lui d'après les originaux.

Sans doute qu'il resta encore bien des monuments historiques, et même d'une grande importance, que M. de Bunge ne put se procurer; mais le moment arriva cependant où il dut publier sa riche collection, qui, dans son étendue actuelle, forme plus de cinq volumes. La première partie, contenant les documents du XI au XIV siècle, a été imprimée dès 1853, et la seconde vient de paraître.

« Mais la publication des textes seuls, si utile qu'elle puisse être, ne suffirait pas pour mériter un des prix Démidoff; il faut que ces textes soient accompagnés des recherches personnelles de l'auteur, répandant sur eux la lumière. L'intention de M. de Bunge n'était pas d'accompagner de commentaires les textes publiés par lui; quoique, à l'exception de M. Napierasky, il en eût été plus capable que tout autre; mais en revanche il a rédigé la relation abrégée des événements relatés dans les 603 documents de la première partie. Cette relation présente quelque chose d'analogue à un commentaire; car l'auteur, en rapportant, souvent d'une manière fort détaillée, le contenu des documents, s'efforce de l'éclaircir. Etant non seulement historien, mais en même temps juriste et administrateur pratique, M. de Bunge, à l'aide d'une connaissance exacte des sources de l'histoire de Livonie, et d'une longue étude des documents et de tout ce qui y a rapport, a pu donner à son oeuvre un mérite réellement scientifique. Et en effet, il est impossible de contester la justesse de son coup d'oeil sur l'ensemble de tous ces documents, et de l'appréciation qu'il fait de la valeur historique de chacun d'eux en particulier. Tous ceux qui, pour leurs recherches historiques, ont été à même d'employer de pareils « Regesta » savent tout ce qu'ils coûtent de peines, de constance dans le travail et de lectures variées. La relation de M. de Bunge lui a valu déjà les éloges de tous ceux qui ont eu l'occasion de la connaître.

« Il est vrai que, d'après les paroles du rapporteur, on pourrait souhaiter parfois encore plus d'éclaircissements, et entre autres, des renvois plus nombreux aux chroniques livoniennes et russes et autres sources historiques; mais ce serait là un nouveau travail qui renverrait à bien loin la réalisation de l'entreprise actuelle.

« L'importance toute particulière du travail de M. de Bunge, relativement à l'histoire de Russie consiste non seulement en ce qu'une partie des documents et le contenu de son résumé a trait directement à Novogorod, Pskov, la Russie occidentale et la Lithuanie, mais surtout en ce que les données chronologiques fournies par cet ouvrage, appuyées par d'autres sources livoniennes, permettent de rétablir la chronographie de la Lithuanie et de la partie nord-ouest de la Russie.

« Les parties de la collection qui doivent suivre contiendront encore plus de documents inédits, parmi lesquels un plus grand nombre ayant rapport directement à la Russie.

« On ne peut terminer cette appréciation, sans émettre le voeu sincère que la vaste entreprise de M. de Bunge puisse

être continuée avec succès; mais, comme une publication de ce genre ne peut compter sur un grand nombre de souscripteurs, et que les moyens de l'auteur, consistant principalement dans les offrandes volontaires et non renouvelées de quelques particuliers, sont épuisés, il est à craindre que ces circonstances n'empêchent la continuation de cette publication. »

Par ces considérations, et s'en référant au paragraphe 10 du règlement des prix Démidoff qui dit que les livres non russes écrits dans les langues d'un emploi général, pourront être admis au concours, si les sujets qu'ils traitent ont un rapport direct à la Russie et ont coûté à l'auteur de longs et sérieux travaux, M. Kunik a proposé d'accorder un prix à M. de Bunge.

L'Académie, se rangeant à cet avis, a accordé à M. de Bunge une prime d'encouragement.

III.

Le troisième ouvrage couronné est une oeuvre spéciale sur la paléontologie russe, ayant pour titre:

Palaeodendrologium rossicum, ou Recherches comparatives d'anatomie microscopique sur les bois fossiles de la Russie; manuscrit suivi d'un atlas de dessins, par le Docteur Mercklin.

Dans le monde primitif, par suite de l'abondance des eaux et probablement d'une température terrestre plus élevée, les plantes ligneuses ont dû jouer un rôle important; aussi cette partie de la paléontologie offre-t-elle à tout esprit curieux un intérêt particulier. Déjà les premiers voyageurs scientifiques en Russie, Messerschmidt, Lepelkine, Georgi et Pallas, ont recueilli quelques renseignements sur le bois fossile; mais leurs déterminations étaient superficielles et basées seulement sur la forme extérieure. Ce n'est que tout récemment que les développements de la géognosie ont permis de faire sur ce sujet des études plus approfondies. La plus grande partie de ces débris a été trouvée dans les couches permienues et carbonifères, tandis que jusqu'à présent dans les nouveaux gisements le nombre en était très petit. Surtout on ne trouvait aucune espèce d'arbre à feuilles. C'est là en grande partie ce qui a déterminé l'auteur de l'ouvrage ci-dessus indiqué à s'occuper de cette partie de la science.

L'Académicien adjoint Jelezouff chargé, ainsi que les Académiciens Ahich et Ruprecht, de faire le rapport relatif à cet ouvrage, s'exprime en ces termes:

« L'auteur a consacré ses efforts à un objet assez nouveau jusqu'à ce jour en Russie: l'étude des plantes fossiles dans lesquelles on peut retrouver des traces de l'organisation intérieure. Un pareil travail ne peut être entrepris qu'à l'aide de recherches microscopiques très soigneuses et d'une connaissance profonde de l'anatomie des plantes actuellement existantes; aussi M. Mercklin avait-il plus de moyens de

réussite que tout autre, non seulement à cause de ses travaux antérieurs; mais aussi par suite des fonctions qu'il remplit au Jardin Botanique Impérial, où il existe une belle collection d'échantillons de toute espèce d'arbres.

Le travail en question présentait du reste de grandes difficultés. Les débris de la flore primitive consistent, comme on sait, en fragments de bois pénétrés de substances minérales, telles que le silice et le carbonate de chaux; il fallait donc avant tout préparer le bois soumis à l'étude, et réduire les fragments à un tel degré de finesse et de transparence, qu'ils pussent enfin se prêter aux observations. C'est là un travail à la fois si minutieux et si fatigant, que la détermination de 22 espèces de bois a coûté près de trois années de peines.

Les inductions tirées de ces observations sont exposées avec tant de détails et de clarté que quiconque se livre à ce genre d'études aura désormais un moyen certain de comparer et de déterminer les pétrifications de cette nature qui pourront être trouvées ultérieurement.

L'auteur a divisé son ouvrage en cinq chapitres; le premier démontre l'importance des recherches anatomiques pour parvenir à déterminer les plantes, tant vivantes que fossiles; le second fait ressortir la difficulté de réunir en genres les différentes espèces de plantes même vivantes et par conséquent s'offrant tout entières aux recherches, mais à bien plus forte raison des plantes fossiles, que l'on trouve rarement dans leur entier; le troisième expose les causes de la rareté des espèces de bois fossile, en présence de la masse énorme de plantes ligneuses que présentait le monde primitif; le quatrième jette un coup d'oeil sur le développement historique de cette branche des sciences en Russie; et le cinquième enfin explique la marche à suivre dans les recherches sur les bois fossiles, et le moyen employé le plus ordinairement pour obtenir des paillettes extrêmement fines et transparentes.

M. Mercklin a joint à son ouvrage un grand nombre de dessins faits par lui-même au moyen du nouvel appareil de Nobert, et dont on peut en conséquence garantir la parfaite exactitude.

La partie principale de ce travail consiste dans la description des espèces de bois fossiles observés par l'auteur lui-même. Il a tiré de ses observations cette déduction, que non seulement les genres, mais les espèces même des bois fossiles présentent dans leur texture microscopique des signes distinctifs qui permettent de les séparer sans erreur, différences souvent très difficiles à exprimer par des mots, et plus encore à faire entrer dans les diagnoses générales. Le dessin seul peut rendre exactement toutes les finesses de la construction des plantes fossiles.

L'auteur n'a pas négligé d'étudier la littérature du sujet qu'il traitait. Sur les espèces à feuilles les travaux bien connus d'Unger sont presque la seule source à étudier. Le nombre des espèces qui y sont décrites s'élève à 50 envi-

ron; mais les 4 espèces trouvées en Russie et décrites pour la première fois par l'auteur, ne rentrent dans aucune de celles que Unger a déterminées, quoiqu'elles appartiennent à des genres déjà connus. Ces espèces sont pour nous quelque chose de nouveau en paléontologie.

Sur les 18 espèces décrites de bois pétrifié appartenant aux conifères, 5 sont du genre *Pinites*, 3 du genre *Araucarites*, et le reste du genre *Cupressinoxylon*. Ces genres sont connus; mais, à l'exception de deux, les espèces dont il s'agit ont été déterminées pour la première fois, de sorte que le nombre des bois fossiles conifères connus sur le sol russe se trouve doublé. Vient ensuite une dissertation sur le genre si étendu des *Cupressinoxylon* qui, jusqu'à ce jour, n'était pas séparé d'une manière assez précise des plantes abietinées.

À la fin de l'ouvrage se trouve une liste détaillée de toutes les plantes fossiles trouvées en Russie jusqu'à ce jour et s'élevant à 300 espèces classées d'après le système naturel.

Indiquant ensuite quelques défauts de l'ouvrage, qui, du reste, ne diminuent en rien son mérite, M. Jéleznov termine son rapport par les mots suivants:

«C'est là un travail d'une grande perfection, sur un sujet très restreint; et comme l'ouvrage en question ne laisse presque rien à désirer sous le rapport du soin et de la conscience apportés aux recherches, l'auteur mérite en tous cas l'attention toute particulière de l'Académie.»

Un dépouillement du scrutin le travail de M. Mercklin a été jugé digne d'un prix de seconde classe; et en outre il a été accordé à l'auteur une somme proportionnée aux frais considérables que doit coûter la publication des nombreux dessins qui se rapportent à son ouvrage.

IV.

Le quatrième ouvrage couronné au concours actuel est également un travail spécial; il appartient à la physique, notamment à l'électrodynamie, et a pour titre:

«De la conductibilité galvanique des fluides, par A. Savéliév, Docteur en physique et Professeur à l'Université Impériale de Kasan.» (En langue russe.)

Si grands que soient les progrès qu'ont faits dans ces derniers temps les sciences naturelles en général, et chacune de leurs branches en particulier, aucune n'a présenté des résultats aussi étonnants que l'électro-galvanisme. Ce que l'antiquité eût considéré comme fabuleux, comme un produit fantastique de l'imagination humaine, ainsi la transmission de la pensée d'un pays à l'autre avec une vitesse presque instantanée, nous le voyons s'accomplir à chaque instant sous nos yeux à l'aide du galvanisme.

Au premier regard jeté même superficiellement sur la marche historique de cette science, dit l'auteur dans sa préface, nous sommes vivement frappés par deux circonstances qui la caractérisent plus particulièrement: son développe-

ment rapide et sans exemple, et les applications pratiques qui ne cessent de l'accompagner. Née au commencement du siècle dernier, cette science, dans son développement actuel, compte déjà quatre époques. Par ses applications si importantes et si merveilleuses elle pénètre de plus en plus aujourd'hui dans la vie sociale, de sorte que plusieurs de ses applications pratiques forment déjà dans l'industrie de vastes branches désormais séparées.

«On peut dire hardiment que, dans cette science, tout travail nouveau, toute découverte nouvelle a plus ou moins rapport à la pratique, que chaque pas fait en avant par la théorie amène quelque perfectionnement nouveau dans les applications techniques. Il n'est donc pas étonnant que, de nos jours le galvanisme soit devenu l'étude favorite de tant de savants, et que, plus que toutes les autres, cette partie de la physique attire l'attention générale.»

M. Savéliév a choisi pour sujet de son travail actuel une seule des questions que présente le galvanisme, et notamment la conductibilité galvanique des fluides, et s'est proposé d'examiner d'une manière critique toutes les recherches faites jusqu'à ce jour, et en général l'état actuel de nos connaissances dans cette partie.

Ce travail a été examiné par les académiciens Lenz et Jacobi, et le premier s'exprime ainsi dans son rapport:

«Nos connaissances sur les phénomènes produits par le courant galvanique ont acquis, il faut en convenir, dans un espace de temps relativement fort court, un certain degré de perfection; et cependant un de ces phénomènes nous était fort peu connu, quoique, dès l'abord, il eût attiré fortement l'attention des savants, et que, sans aucun doute, il soit la clef de résultats des plus importants pour la science: nous voulons parler de la conductibilité des fluides, par rapport au courant galvanique. L'auteur de l'ouvrage que nous avons examiné, a donc agi fort sagement en choisissant, pour en faire l'objet d'une étude toute particulière, cette partie si peu connue jusqu'à présent.

«La lenteur des progrès obtenus dans cette partie de l'électrodynamie est due, selon l'auteur, à ce que, au moment où le courant galvanique traverse les fluides, il se manifeste presque toujours, avec la conductibilité, un autre phénomène encore plus énigmatique appelé polarisation des électrodes, et dont l'influence est fort difficile à distinguer de l'action de la conductibilité elle-même, notamment à cause de l'inconstance de la polarisation pendant l'action du courant galvanique.

«Jetant d'abord un coup d'oeil historique sur tous les travaux existant jusqu'à présent dans cette partie de la science, coup-d'oeil qui prouve à quel point l'auteur est versé dans la littérature de son sujet, et avec quelle fidélité impartiale il apprécie les travaux de ses prédécesseurs, M. Savéliév passe ensuite aux expériences faites par lui-même à Kasan. Ici se présentent entre autres ses expériences sur les changements de conductibilité de l'acide sulfurique étendu d'eau,

selon les diverses proportions du mélange. Ces expériences, imprimées tant dans le Bulletin de l'Académie, que, pour la 1^{re} fois dans la brochure que nous examinons, forment la plus grande partie de l'ouvrage, et sont certainement au nombre des plus exactes qui aient été faites dans ce genre; quoique, d'après l'aveu de l'auteur lui-même, elles ne suffisent pas encore pour résoudre entièrement toutes les questions que présente ce sujet.

«Enfin l'auteur arrive à l'examen de cette question très importante: «Les fluides laissent-ils passer le courant galvanique en vertu seulement de leur décomposition, ou bien la conductibilité se comporte-t-elle en eux de la même manière par exemple que dans les métaux?»

«Quoiqu'il n'ait pu prendre entièrement connaissance de toutes les recherches nouvellement faites sur cette matière, M. Savéliév penche pour la première de ces deux opinions, c'est-à-dire que les fluides ne livrent passage au courant galvanique qu'en vertu de leur conductibilité. Il appuie cette opinion sur ses propres expériences, d'où il résulte que, lors même qu'au passage du courant galvanique à travers un fluide on ne remarque aucune trace de décomposition chimique, cependant les électrodes n'en sont pas moins polarisées.»

Se fondant sur ce que l'ouvrage de M. Savéliév appartient à ces productions, rares dans notre littérature, où se trouve exposée avec une parfaite connaissance de cause et une juste critique l'une des questions de physique les plus importantes pour notre époque; et en outre sur ce que la solution du problème posé est amenée en grande partie par les recherches expérimentales de l'auteur lui-même, les rapporteurs ont jugé cet ouvrage digne d'un prix de seconde classe, et l'Académie a confirmé leur avis.

V.

Dans plusieurs branches des sciences naturelles la Russie manque jusqu'à présent de bons manuels; et le besoin d'un pareil livre d'étude se faisait sentir entre autres dans la chimie analytique. C'est cette lacune que le lieutenant-colonel du Corps des ingénieurs des Mines Ivanov 1^{er}, professeur de chimie à l'Institut des Mines, a voulu combler en publiant (en langue russe) à l'usage des établissements d'éducation de l'Administration des Mines un livre intitulé:

«Premiers éléments de chimie analytique» en 3 parties. L'Académicien Fritzsche a émis sur ce travail l'avis suivant:

«Les éléments de chimie analytique du lieutenant-colonel Ivanov présentent en trois volumes un traité de l'analyse qualitative et quantitative des corps inorganiques. La première partie traite des différents procédés qui peuvent être employés dans les travaux analytiques, et des réactifs nécessaires pour produire les analyses. L'auteur y indique en outre comment doivent être préparés les réactifs, les conditions

de leur pureté, et leur emploi pour découvrir la présence des divers éléments chimiques ainsi que les moyens de séparer ces derniers les uns des autres.

«La seconde partie traite en général de l'analyse qualitative et de son application à l'examen des compositions minérales qui se rencontrent le plus ordinairement dans la nature. L'auteur ne se borne pas à l'examen de quelques cas faciles; mais il analyse également la plupart des particularités qui se présentent dans les recherches de cette nature.

«Dans la troisième partie se trouve décrite l'analyse quantitative dans toute la plénitude nécessaire pour atteindre le but que l'auteur s'est proposé. On y trouve également indiqués les moyens de séparer les uns des autres et de déterminer les quantités de toutes les substances minérales, à l'exception seulement de celles qui se rencontrent rarement dans la nature, et sont peu employées.

«L'auteur indique ensuite l'application des lois générales à l'examen des minerais les plus importants, aux mélanges des métaux, aux produits des fonderies, et à d'autres substances d'une grande importance ou dont l'examen exige l'emploi de procédés particuliers, tels que: la pierre calcaire, le manganèse, le sel commun, les eaux minérales, les matières inflammables et la poudre. Enfin l'auteur expose très clairement la méthode d'analyse au moyen des solutions titrées, avec application de ce procédé à l'analyse quantitative de certaines substances, pour lesquelles on peut apprécier tout particulièrement l'utilité et l'importance de cette nouvelle découverte de la science.

Le rapporteur rend toute justice aux soins apportés par l'auteur à son travail. L'exposition de chaque objet d'étude séparé est faite de la manière la plus complète et la plus claire, remplit enfin toutes les conditions que l'on peut exiger d'un manuel, de telle sorte que ce livre fait non seulement connaître l'état actuel de la branche des connaissances chimiques dont il traite; mais de plus enseigne les travaux pratiques qui y ont rapport; puisqu'il renferme toutes les données nécessaires à cet effet.

Les dessins ajoutés au texte et soigneusement exécutés par M. Kourenkoff, facilitent la connaissance parfaite des procédés, et donnent une connaissance exacte et facile à saisir par les étudiants des différents appareils décrits dans le livre, et de leur emploi.

«On comprend facilement, dit en terminant son rapport l'Académicien Fritzsche, qu'un pareil livre ne présente point de faits nouveaux et ne peut avoir d'importance réelle pour la science elle-même; mais par les motifs exposés ci-dessus, et comme étant le premier manuel original écrit en russe dans cette partie, le livre de M. Ivanov mérite l'approbation de l'Académie, qui récompensera dignement l'auteur de cet utile travail, en lui accordant un prix de second degré.»

L'Académie s'est rangée à cet avis.

VI.

Un savant, appartenant à ce peuple oriental ami et allié de la Russie, et qui, fixé dans ce pays, a déjà rendu à sa nouvelle patrie plus d'un service dans la science et dans l'enseignement, M. Kasembek, professeur à l'Université de cette ville, pensant que la connaissance de la langue turque pouvait être utile aux officiers russes, proposa d'ouvrir gratuitement un cours de cette langue, dans un des établissements d'éducation militaire. Cette offre reçut l'approbation suprême et M. Kasembek fut autorisé à ouvrir ce cours à l'Académie militaire. Là se réunirent d'assez nombreux auditeurs qui, grâce à l'enseignement habile du professeur, firent de rapides progrès dans la langue turque.

Cependant, dès le commencement de ce cours, le professeur Kasembek éprouva les plus grandes difficultés faute d'un manuel répondant au but que devait atteindre un pareil enseignement. Toutes les grammaires employées pour l'étude de la langue turque sont écrites en langue étrangère; la seule écrite en russe est celle de Kasembek; et toutes sont faites pour un cours d'une plus longue étendue. Quant à un manuel abrégé, mais satisfaisant, du moins en partie, il n'en existait aucun jusqu'alors en langue russe. M. Kasembek résolut donc de faire lui-même un manuel de cette sorte, et c'est ainsi que se forma le travail qu'il a présenté à l'Académie sous le titre de

«Manuel à l'appui d'un cours de langue turque ouvert par le Mirza Alexandre Kasembek, professeur à l'Université Impériale de St.-Petersbourg et Conseiller d'Etat actuel.»

Il résulte du rapport de l'Académicien Don que cet ouvrage est composé de trois parties: grammaire, chrestomathie et dictionnaire.

La grammaire, à la fois concise et très claire, met l'étudiant à même de connaître dans un espace de temps relativement très court, et sans le secours d'aucun maître, les principes fondamentaux de la langue turque, et cela suffisamment pour se familiariser avec les propriétés de cette langue, et se perfectionner facilement plus tard, tant dans la théorie que dans la pratique. Et comme la langue turque présente une grande quantité de mots arabes, dans une foule de formes différentes, l'auteur, pour faciliter l'étude à ceux qui ignorent l'arabe, a joint à son ouvrage un indicateur expliquant toutes les formes empruntées à cette dernière langue. C'est là un avantage qui manque, du moins dans cette étendue, à la grande grammaire turco-tatar du même auteur. Les règles et indications sont toujours appuyées d'un nombre suffisant d'exemples, et c'est là ce qui donne à l'ouvrage une véritable utilité pratique.

«On doit encore des remerciements à l'auteur pour avoir joint à son travail les sept caractères d'écriture différents, employés en Turquie. En effet, nos livres imprimés nous en font connaître ordinairement un seul, le Nes-Khi; mais cela est tout à fait insuffisant pour déchiffrer un manuscrit écrit

dans un autre caractère quelconque. Le manuel en question présente des exemples de toutes ces différentes écritures. L'utilité pratique de cette addition, tant pour le drogman que pour le savant, est évidente.

« D'un autre côté la chrestomathie, également écrite en caractères différents, présente des textes turcs imprimés d'après l'ancienne et d'après la nouvelle manière, tant en prose qu'en vers, en observant la gradation nécessaire de difficulté, et permet par cela même à l'étudiant de suivre l'osmanli ou dialecte de Constantinople à travers tout son développement historique, en lisant et comprenant en même temps les textes écrits en vieille langue turque.

« Le dictionnaire russe-turc renferme tous les mots qui se présentent dans le texte de l'ouvrage, et par conséquent dispense l'étudiant d'avoir recours à un autre dictionnaire pour traduire les textes orientaux du livre. Pour augmenter la valeur pratique de son dictionnaire, l'auteur, à l'instar du dictionnaire arabe de Freitag, a marqué d'un chiffre tous les mots turcs cités pour indiquer leur correspondance avec les mots du dictionnaire russe-turc, ce qui, jusqu'à un certain point, peut tenir lieu d'un dictionnaire turc-russe. Enfin on doit approuver également l'auteur d'avoir joint à son dictionnaire une liste des noms propres, dont l'orthographe présente souvent de véritables difficultés.

« Quant à l'ordre suivi dans l'ouvrage, le rapporteur pense qu'on ne peut faire à cet égard aucune critique grave; et comme ce manuel est le premier et le seul de son espèce dans la littérature russe, comme il facilite l'étude de la langue turque, si importante pour la Russie, et de ses différentes écritures, et que son utilité a déjà été expérimentée; le rapporteur pense qu'il est juste d'accorder un prix de second degré à l'honorable auteur, dont les efforts sont infatigables dans le domaine de la littérature orientale. Cette récompense est d'autant plus méritée, ajoute le rapporteur, qu'au dernier concours, par suite du grand nombre d'ouvrages présentés, l'auteur n'a point reçu de prix, quoique l'ouvrage alors présenté par lui, l'édition du Derhend-nameh, eût été jugé digne d'être couronné. L'Académie a complètement partagé cet avis.

VII.

Il a encore été accordé un prix de second degré à l'invention aussi curieuse qu'ingénieuse qui a pour but de faciliter, au moyen d'un mécanisme, les calculs concernant des calendriers, et plus encore les différents calculs ayant rapport aux recherches chronologiques.

Personne n'ignore que la chronologie, cet auxiliaire indispensable de l'histoire, a des difficultés à elle propres, et d'une grande importance. Le chronologue doit pouvoir non seulement calculer avec facilité et certitude toutes les données que lui fournit sa science, mais encore accorder entre

elles ou rectifier, dans les ouvrages historiques, des indications de temps en apparence contradictoires, ou confuses, ou même entièrement fausses. Toute négligence, toute erreur de calcul peut induire dans de graves erreurs, peut même égarer complètement. On ne peut donc méconnaître l'utilité des efforts tentés pour faciliter ce genre de travail.

L'un de nos compatriotes, M. Alexandre Golovatzky, officier attaché aux écuries de Sa Majesté, a inventé une machine chronologique propre à calculer les différentes données concernant les dates du vieux style, et a présenté en 1853 cette machine au jugement de l'Académie.

L'examen de cette invention fut confié d'abord à l'Académicien Wisnievsky, comme mathématicien chronologue expérimenté; mais l'Académie jugea plus tard nécessaire de confier ce rapport à une commission spéciale, formée des Académiciens Wisnievsky, Pèrevochitchikov, Korkounov et Kunik.

Le premier d'entre eux, qui s'était beaucoup occupé de cette invention, en a fait un rapport détaillé, imprimé séparément sous ce titre:

« Description de la machine chronologique de Golovatzky, par l'Académicien Wisnievsky. Avec 4 planches.

Indiquant d'abord les différents moyens existant déjà pour le calcul du temps dans le vieux style, et notamment les travaux publiés à ce sujet par feu l'Académicien Schubert, par le professeur de l'Université de Moscou, Pèrevochitchikov, actuellement membre extraordinaire de l'Académie, et enfin par M. Khavsky, l'Académicien Wisnievsky passe à la machine chronologique nouvellement inventée, et fait une description détaillée de sa construction et de son emploi.

Il résulte de ce rapport que la machine de M. Golovatzky mérite une attention toute particulière par l'application ingénieuse de la mécanique à la solution des problèmes chronologiques sans le secours d'aucun calcul d'arithmétique. Cette machine indique pour chaque année prise depuis la naissance de J. C. les jours de la semaine correspondants aux dates des mois et vice versa, ainsi que les différentes dates de la fête de Pâques et des principales fêtes mobiles de l'église. Bien plus, elle indique d'un seul coup toutes les données chronologiques relatives à toutes les années d'un siècle dans lequel on a pris une année quelconque, et permet ainsi de faire des confrontations chronologiques.

Mais le principal avantage de cette machine, c'est qu'elle indique directement et sans le secours de cycles ni de elf, le jour ou la date cherchée d'une année quelconque de l'ère chrétienne, ce qui non seulement rend impossible toute erreur, mais de plus épargne beaucoup de peines et de temps. En outre, et cela est d'une grande importance, toutes ces données sont fournies par la machine avec la plus parfaite

exactitude, car on y arrive par voie mécanique; tandis que les données chronologiques cherchées avec une grande peine et une perte de temps considérable, au moyen de calculs arithmétiques, sont loin d'être toujours exactes.

Comme conclusion de son rapport l'Académicien Wisniewsky affirme que la machine de M. Golovatzky peut être considérée comme une des plus parfaites machines à calculer, à cause de la rapidité avec laquelle elle indique les données chronologie demandées; et par cette raison il la présente comme digne d'un prix Demidoff de second degré.

D'un autre côté l'Académicien Kunik ayant examiné la susdite machine comme historien, en dit ce qui suit:

«La machine chronologique inventée par M. Golovatzky a été déjà examinée par deux mathématiciens-chronologues expérimentés, Messieurs les Académiciens Wisniewsky et Pérévchtchikov. Tous les deux ont attesté, par écrit et verbalement, l'exactitude du mécanisme, et ont rendu pleine justice à l'ingéniosité de M. Golovatzky. Quant à l'usage pratique, et notamment pour les historiens qui travaillent à la chronologie Byzantino-russe, j'ai fait avec quelques collègues un essai de la machine en question, en calculant avec son aide différentes données historiques dont la justesse avait été d'abord constatée par nos moyens ordinaires, et j'ai trouvé que la machine avait soutenu avec éclat son examen d'histoire

«Cela ne veut pas dire cependant, que la machine puisse porter la chronologie byzantino-russe à ce degré d'exactitude qu'elle doit atteindre plus tard: la critique chronologique est seule capable d'amener ce résultat; mais la machine est certainement propre, pour tout ce qui peut se résoudre par le mécanisme, à faciliter beaucoup au chronologue la partie mécanique de son travail. En effet la chronologie byzantino-russe exige un grand nombre de procédés mécaniques de cette nature.»

Exprimant ensuite quelques doutes sur la possibilité de faire de cette machine un emploi général, surtout à cause de son volume, M. Kunik se pose cette question: quels sont les historiens qui feront usage de cette machine?

A ce point de vue le rapporteur divise les historiens en deux catégories: ceux qui ne se sont jamais occupés de calculs chronologiques, et ceux qui jusqu'à présent ont employé pour leurs recherches chronologiques les tables connues, faites dans ce but.

«Pour les premiers la machine de M. Golovatzky a, de notre temps, une importance incontestable. En outre, tout historien commençant aura plutôt recours à la machine qu'aux tables chronologiques existant actuellement.

«Quant aux derniers, la machine n'a pour eux qu'une valeur relative, en ce qu'elle simplifie le calcul, toujours plus compliqué à l'aide des tables, dont beaucoup ne sont

d'ailleurs pas entièrement sûres. Comparativement à ces moyens, la machine de M. Golovatzky présentera de grands avantages, surtout quand elle sera réduite à de plus petites proportions.

«Mais avec le temps, lorsqu'on possédera des tables chronologiques plus simples et plus justes (M. Kunik les appelle des logarithmes chronologiques), la machine de M. Golovatzky deviendra superflue aux historiens.

«Ainsi la machine dont il s'agit restera parmi les autres inventions à nous connues, le moyen le plus simple quant à présent. Si donc l'Académie accorde un prix à M. Golovatzky, ce sera surtout en considération du merveilleux talent mécanique de l'inventeur.»

Quoique cette opinion de l'Académicien Kunik fasse supposer que l'utilité pratique de la machine dont il s'agit ne puisse être maintenant très répandue, cependant l'Académie, prenant en considération d'une part le génie mécanique de l'inventeur, et d'autre part se souvenant que la susdite machine lui a été présentée en 1852, alors que, vu l'état où se trouvait la chronologie, cette invention avait toute son importance; puis enfin se fondant sur les précédents exemples de prix accordés à des inventions analogues (une machine à compter et un planimètre) l'Académie a trouvé parfaitement juste d'accorder à M. Golovatzky une prime d'encouragement.

Par suite du grand nombre d'ouvrages honorés cette fois d'un avis favorable par Messieurs les rapporteurs, l'Académie, forcément limitée dans le nombre des prix qu'elle peut distribuer, n'a pu accorder à plusieurs d'entre eux que des mentions honorables.

Ces ouvrages, classés d'après le nombre des voix qu'ils ont obtenues au ballottage, sont les suivants:

«Chants de divers peuples», traduction par Berg; rapporteurs: les Académiciens Plenev et Sreznewsky.

«Des prix dans l'ancienne Russie», recherches historiques par Michel Zablotzky; rapporteur l'Académicien Oustrialov.

«Manuel de l'industrie sucrière», par Witt; rapporteurs l'Académicien Fritzsche et le professeur Ilienkov.

«Sur le droit pénal et la procédure criminelle en Livonie, Esthonie et Courlande», par M. de Wolfeld; rapporteurs: le Professeur Ziegler de l'Université de Dorpat et l'Académicien extraordinaire Schiefner.

«Cours de géographie russe», par Jacques Kouznetzov, 2^{me} édition; rapporteur l'Académicien adjoint Vessélovsky.

«Coup d'oeil historico-statistique sur les établissements d'enseignement du cercle universitaire de St.-Petersbourg,

de 1829 à 1853., par A. Voronov; rapporteur l'Académicien extraordinaire Kunik.

Tous ces rapports seront imprimés dans le compte rendu détaillé du XXIV concours Demidoff.

En terminant ce compte rendu du Concours pour l'année 1854, l'Académie doit encore témoigner toute sa reconnais-

sance aux savants qui, en dehors de son sein, ont bien voulu coopérer à l'examen de quelques-uns des ouvrages présentés, et, comme témoignage de cette reconnaissance, elle a décerné deux médailles de premier ordre, aux généraux Destrem et Laskowsky, et deux médailles de second ordre aux professeurs Ziegler et Iljenkov.

BULLETIN
HISTORICO-PHILOLOGIQUE

XIV.

BULLETIN

DE

74102

LA CLASSE HISTORICO-PHILOLOGIQUE

DE

L'ACADÉMIE IMPÉRIALE DES SCIENCES

DE

St.-Petersbourg.

TOME QUATORZIÈME.

(Avec 6 planches lithographiées.)

✓

St.-Petersbourg

chez Eggers et Comp.

Leipzig

chez Léopold Voss.

(Prix du volume 2 roubles 70 cop. d'arg. pour la Russie, 3 écus de Pr. pour l'étranger.)

1857.

IMPRIMERIE DE L'ACADÉMIE IMPÉRIALE DES SCIENCES.

TABLE DES MATIÈRES.

(Les chiffres indiquent les numéros du journal.)

Compte-rendu de l'Académie pour les années 1854 et 1855.
Par M. Middendorff. 1 — 6.

I.

MÉMOIRES.

Vessilovsky. Des vents de pluie en Russie. 7. 8.
Radloff. Einige kritische Bemerkungen über Hrn. Buschmann's Behandlung der Kinsai-Sprache. 17. 18. 19.
Barr. Der alte Lauf des armenischen Araxes. 20. 21. 22.

II.

NOTES.

Brosset. Notice sur la plus ancienne inscription arménienne connue. 7. 8.
Schiefner. Ueber eine eigenthümliche Art tibetischer Composita. 7. 8.
Brosset. Notice sur un document géorgien du XVII^e s. 9.
— Notice détaillée sur les églises de Sawané et de Manglis. 11.
— Notice sur la plus ancienne inscription arménienne connue. 11.
Gombojew. Secharig burjtische Räthsel. 11.
Schiefner. Einige Bemerkungen zu den Liedern der Woten. 11.
Keil. Zur griechischen Anthologie. 12. 13.
Schiefner. Das dreizehmonatliche Jahr und die Monatsnamen der sibirischen Völker. 12. 13. 14. 15.
Khanykov. Lettre à M. Dorn. 14. 15. 16.
Bartholomae. Lettres sur la numismatique géorgienne. 16. 17. 18.
Dorn. Ueber einige Muschel-Talismane. 19.

III.

CORRESPONDANCE.

Anhquist. Aus einem Briefe an Hrn. A. Schiefner. 10.
Kreutzwaldt. Ueber die Monatsnamen der Esten. Auszug aus einem Briefe an A. Schiefner. 19.
Khanykov. Lettre à M. Dorn. 23. 24.
Extrait d'une lettre de M. Bartholomaei à M. Dorn, datée de Lenkoran, 12 mai 1857, contenant des observations numismatiques concernant les règnes de Kovad et de Khosrou I. 23. 24.
Extraits des lettres de M. Bartholomaei à M. Dorn, datées de Lenkoran, 30 juin et 6 juillet, et de Tiflis, 11 août 1857, de même d'une lettre de M. Khanykov, datée de Tébri, 5 (17) juin 1857. 23. 24.

IV.

RAPPORTS.

Dorn. An die histor.-philol. Classe der Kaiserl. Akademie der Wissenschaften (über Lerch's Reisebericht). 1 — 6.
Lersch. Bericht über eine im Auftrage der histor.-philol. Classe der Kaiserl. Akademie der Wissenschaften unternommene Reise zu den kriegsgefangenen Kurden in Roslawl, im Gouvernement Smolensk. 1 — 6.
Köppen. Vorläufiger Bericht über die Areal-Berechnung Schirians. 12. 13.
Lersch. Bericht über: »Notice sur la littérature et les tribus kourdes, tirée des documents kourdes recueillis et traduits par A. Jaba, consul de Russie à Erzeroum. 20. 21. 22.
Dorn. Bericht über die von Hrn. Gardenier Bartholomaei dem Asiatischen Museum verehrten Münzen. 23. 24.

V.

BULLETIN DES SÉANCES.

Séances du 20 mai (2 juillet) et du 1 (13) août 1856. 9.
Séance — 22 août (3 septembre). 10.
Séances — 12 (24) septembre et du 3 (15) octobre. 11.
— 17 (29) octobre, du 31 octobre (11 novembre) et du 14 (26) novembre. 12. 13.
— 5 (17) et du 19 (31) décembre. 14. 15.
— 23 janvier (4 février), du 6 (18) et du 20 février (4 mars) 1857. 17. 18.
— 6 (18), du 20 mars (1 avril), du 24 avril (6 mai) du 8 (20) et du 22 mai (3 juin) et du 5 (17) juin. 19.

VI.

ANNONCES BIBLIOGRAPHIQUES.

1 — 6. 7. 8. 10. 12. 13. 23. 24.

VII.

CHRONIQUE DU PERSONNEL.

9. 10. 14. 15. 17. 18. 19.

VIII.

SUPPLÉMENT.

Compte-rendu général sur le vingt-cinquième concours des prix Démidoff par C. Vessilovsky.

REGISTRE ALPHABÉTIQUE.

(Les chiffres indiquent les pages du volume.)

Ahlquist. Extrait d'une lettre à M. A. Schiefner. (Renseignements sur les Tchouvaches.) 145.
 Année de treize mois. Voir Schiefner.
 Anthologie grecque. Voir Keil.
 Araxes. Voir Beer.
 Arménienne — inscription. Voir Brosset.
 Beer, sur l'ancien cours de l'Araxes en Arménie. 305.
 Bartholomaei, nommé membre correspondant. 240.
 — Lettres sur la numismatique géorgienne. 246. 279.
 — Extrait d'une lettre à M. Dorn, datée de Lenkoran, 12 mai 1857, contenant des observations numismatiques concernant les règnes de Kourad et de Khosrou I. 371.
 — Extraits des lettres à M. Dorn, datées de Lenkoran, 30 juin et 6 juillet et de Tiflis, 11 août 1857. 378.
 Bodiansky obtient un prix Démidoff. Suppl. 2.
 Bouriat — enseignes. Voir Gomboier.
 Brachmann obtient une médaille Démidoff. Suppl. 14.
 Brosset. Notice détaillée sur les églises de Sawané et de Manglia. 161.
 — Notice sur la plus ancienne inscription arménienne connue. 118. Appendice 168.
 — Notice sur un document géorgien du XVII^e s. 129.
 — promu au rang de conseiller d'état actuel. 144.
 Buschmann. Voir Radloff.
 Chansons des Wotes. Voir Schiefner.
 Composés tibétains. Voir Schiefner.
 Comptes-rendus de l'Académie. Voir Middendorff.
 — général sur le 25^{me} concours des prix Démidoff. Suppl.
 Cracell obtient un prix Démidoff. Suppl. 12.
 Document géorgien du XVII^e s. Voir Brosset.
 Doellen obtient une médaille Démidoff. Suppl. 14.
 Dorn décoré des insignes de l'ordre persan du Lion et du Soleil 1^{re} classe. 288.
 — Introduction au rapport de M. Lerch. 74.
 — Rapport sur les dons offerts au Musée asiatique par M. Khanykov. 216.
 — Rapport sur les monnaies offertes au Musée asiatique par M. le Colonel Bartholomaei. 390.
 — sur quelques talismans en coquille. 294.
 Églises de Sawané et de Manglia. Voir Brosset.
 Enseignes des Bouriat. Voir Gomboier.
 Eschons. Voir Kreutzwald.
 Garvin de Tassé élu membre correspondant. 240.
 Géorgien — document. Voir Brosset.
 Giriaty obtient un prix Démidoff. Suppl. 11.
 Gomboier. Soixante enseignes des Bouriat. 170.
 Grigoriev obtient une médaille Démidoff. Suppl. 14.
 Inscription arménienne. Voir Brosset.
 Jaba. Voir Lerch.
 Keil. Remarques relatives à l'anthologie grecque. 177.
 Khanykov. Dons offerts au Musée asiatique. Voir Dorn.
 — Extrait d'une lettre à M. Dorn. 378.
 — Lettres à M. Dorn. 219. 241. 353.
 Khosrou I. Voir Bartholomaei.
 Kiniaie — langue. Voir Radloff.
 Köppen. Rapport préalable sur la détermination de la superficie de la Sibérie. 205.

Köppen reçoit en don une tabatière ornée du chiffre de S. M. l'Empereur. 288.
 Kourdes. Voir Lerch.
 Kourad. Voir Bartholomaei.
 Kreutzwald. Sur les noms de mois des Esthons. 296.
 Kruik décoré de l'ordre de St.-Wladimir de la 4^{me} Classe. 288.
 Langue Kiniaie. Voir Radloff.
 Laquière obtient un prix Démidoff. Suppl. 5.
 Leontiev élu membre correspondant. 240.
 Lerch. Rapport sur son voyage. 76.
 — Rapport sur un travail de M. Jaba concernant la littérature et les tribus Kourdes. 349.
 Lettre de M. Khanykov à M. Dorn. 219. 241. 378.
 — de M. Bartholomaei à M. Dorn. 371.
 — de M. Kreutzwald à M. Schiefner. 296.
 Lettres sur la numismatique géorgienne. Voir Bartholomaei.
 Manglia. Voir Brosset.
 Meineke élu membre correspondant. 240.
 Middendorff. Comptes-rendus de l'Académie pour les années 1854 et 1855. 1.
 — promu au rang de conseiller d'état actuel. 144.
 Nebotzine obtient un prix Démidoff. Suppl. 7.
 Noms des mois. Voir Kreutzwald et Schiefner.
 Numismatique des règnes de Kourad et Khosrou I. Voir Bartholomaei.
 — géorgienne. Voir Bartholomaei.
 Oundolsky obtient un prix Démidoff. Suppl. 4.
 Radloff. Quelques remarques critiques relatives à l'essai de M. Buschmann sur la langue Kiniaie. 257. 289.
 Sablotzky élu membre correspondant. 240.
 Sawané. Voir Brosset.
 Scalevsky élu membre correspondant. 240.
 Schiefner. L'année de treize mois et les noms de mois chez les peuples de la Sibirie. 188. 209.
 — Quelques remarques concernant les chansons des Wotes. 174.
 — Sur une espèce particulière de composés tibétains. 125.
 Sévertzov obtient un prix Démidoff. Suppl. 10.
 Sibirie. Voir Köppen et Schiefner.
 Sidonsky obtient une médaille Démidoff. Suppl. 14.
 Soloviev obtient un prix Démidoff. Suppl. 9.
 Stephan décoré de l'ordre de St.-Stanislas de la 2^{de} classe. 298.
 Talismans en coquille. Voir Dorn.
 Tchouvaches. Voir Ahlquist.
 Tibétains — composés. Voir Schiefner.
 Vesselsky. Comptes-rendus général sur le 25^{me} concours des prix Démidoff. Suppl.
 — Des vents de pluie en Russie. 97.
 — élu membre de la Société impériale des naturalistes et du Comité d'acclimatation des végétaux de Moscou 304.
 — nommé chevalier de l'ordre de St.-Anne de la 2^{de} classe, orné de la couronne. 160.
 Voigt élu membre correspondant. 240.
 Winesler élu membre correspondant. 240.
 Wotes — chansons. Voir Schiefner.
 Zachariae de Lingenthal élu membre correspondant. 240.
 Zarubine obtient un prix Démidoff. Suppl. 13.

DES SCIENCES HISTORIQUES, PHILOGIQUES ET POLITIQUES

DE

L'ACADÉMIE IMPÉRIALE DES SCIENCES

DE SAINT-PÉTERSBOURG.

Ce Recueil paraît irrégulièrement par feuilles détachées dont vingt-quatre forment un volume. Les abonnés recevront avec le dernier numéro l'enveloppe, le frontispice, la table des matières et le registre alphabétique du volume. Les comptes rendus annuels de l'Académie entreront dans le corps même du Bulletin; les rapports sur la distribution annuelle des prix Demidoff y sont annexés en guise de suppléments. Le prix de souscription, par volume, est de trois roubles argent tant pour la capitale que pour les gouvernements, et de trois thaler de Prusse pour l'étranger.

On s'abonne à St.-Petersbourg chez Eggers et Cie., libraires, commissionnaires de l'Académie, Nevsky-Prospect, No. 1 — 10. Les abonnés des gouvernements sont priés de s'adresser au Comité administratif (Комитетъ Имперскаго), Place de la Bourse, avec indication précise de leurs adresses. L'expédition des numéros se fera sans le moindre retard et sans frais de port. Les abonnés de l'étranger s'adresseront, comme par le passé, à M. Léopold Voss, libraire à Leipzig.

SOMMAIRE. *Compte-rendu de l'Académie pour les années 1854 et 1855. MIDDEMORFF. RAPPORTS. 1. 2. Rapport de M. LEROUX sur son voyage, avec une Introduction de M. DONS. ANNONCE BIBLIOGRAPHIQUE.*

COMPTE RENDU de l'année 1855.

I.

DISCOURS

DU SECRÉTAIRE PERPÉTUEL.

(Lu à la séance solennelle du 29 décembre 1855.)

Elle s'est éteinte, la voix qui, en ce jour solennel a régulièrement retenti dans cette salle, durant vingt-sept années!

Novice dans la charge qui m'appelle, Messieurs, à Vous rendre compte de l'état actuel de l'Académie et des changements par lesquels elle a dû passer, depuis son dernier compte-rendu, j'éprouve une vive émotion à la pensée des ravages cruels que la mort a produits dans les rangs de notre corps savant.

Un quart de siècle s'est écoulé depuis les sévices, inouis jusqu'alors, qui ont signalé les années 1831 et 1832. Mais c'étaient là des années de calamité universelle: l'épidémie terrible, qui depuis s'est fixée en Europe, s'abattit de l'Inde sur nous, pour la première

fois. L'Académie se soumit avec résignation aux pertes universellement imposées par cet impitoyable fléau; elle consigna dans ses annales 11 décès en 1831, et jusqu'à 15 l'année suivante.

Tout immenses qu'étaient ces pertes pour la science, nous avions cependant de quoi nous rassurer: le cercle intime de l'Académie, les liens de notre famille scientifique — passez-moi cette expression — n'avaient essayé aucune atteinte, et quinze ans après ces pertes, mon prédécesseur put appeler l'attention de cette illustre assemblée sur le fait étrange, que la mort, en frappant les membres effectifs de l'Académie, se contenta rarement d'une seule victime dans la même année. Depuis trente ans, à neuf reprises différentes, le compte-rendu a dû signaler la mort de deux de nos confrères*); mais en revanche les années intermédiaires avaient été signalées par l'absence de

*) Après Scherer et Sevastianov, morts en 1824, l'année suivante vit s'éteindre Schuberth et Fuss; puis en 1831 Lenz et Zakharov; deux ans après, Köhler et Herman, l'année suivante c.-à-d. en 1839 Tarkhanov et Bongard; enfin en 1844 Krug et Trinius, après quatre années écoulées sans aucune perte.

Les années 1846, 1851 et 1854 ont depuis confirmé cette vérité affligeante, en nous enlevant chacune simultanément nos collègues Zagorsky et Lobanov, Frähn et Gräfe, Kotchétov et Bedrednikov.

tout décès, ou du moins n'ont eu à déplorer qu'une seule victime.

Cette année, le deuil s'est étendu sur l'Académie dans des proportions tout à fait extraordinaires. Vingt de ses membres, qui au commencement de l'année, et même au printemps dernier jouissaient encore de la vie, sont maintenant l'objet de nos regrets. L'Académie a été frappée dans son foyer central par la mort de quatre de ses membres effectifs; la consternation est entrée dans son sein par la disparition simultanée de son président et de son secrétaire, suivi de près par l'archiviste; en un mot, par la désorganisation du bureau de l'Académie, dont le personnel était resté le même depuis un quart de siècle; enfin elle a déploré avec tout l'Empire la perte de son Auguste Souverain, perte d'autant plus sensible que Sa Majesté l'Empereur, le plus illustre des membres honoraires, était de plus le bienfaiteur, le régénérateur de l'Académie.

Nous l'avons dit; nous le proclamons hautement! Ce n'est point une de ces phrases banales qu'on adresse à la souveraine puissance; ce n'est pas non plus une de ces effusions de cœur éphémères: le cœur doit se taire devant Vous, et laisser parler cette raison austère, qui seule érige les monuments impérissables de l'histoire des peuples.

Nous fournirons donc les preuves de nos assertions. Quel fut le point de départ le plus reculé de la nouvelle ère, dans laquelle est entrée l'Académie?

Ce fut sans contredit cette nomination suprême, par suite de laquelle, le 28 janvier 1818, l'Académie, convoquée en assemblée extraordinaire, accueillit son nouveau président, jusque là curateur de l'arrondissement de St.-Petersbourg.

L'état de délaissement dans lequel M. Ouvoroff trouva l'Académie à son entrée en fonctions, est consignés dans nos annales. Il y a nombre d'années qu'en ce même jour qui vous réunit aujourd'hui, lecture fut faite d'un tableau frappant qui représentait l'état déplorable des choses, à cette époque. Tout n'était que ruines*): depuis le corps de logis, avec toutes les dépendances scientifiques, jusqu'aux chaires désertées.

Suffisait-elle donc, cette nomination bienheureuse d'un chef éclairé, savant même, dont les lumières guidaient un caractère ferme, auquel la jeunesse donnait une activité ambitieuse et dévorante; suffisait-elle,

demandons nous, pour relever, à elle seule, ce qui était tombé en décadence?

- Dans les neuf premières années de sa présidence
- l'insuffisance de notre *Etat* s'opposait impérieusement à toute amélioration générale qu'on aurait pu tenter.

(Ce sont les propres termes de l'annaliste de l'Académie*), la réponse précise qu'il fit à notre question, il y a plus de 10 ans.

Or, l'intervention directe d'Alexandre le Béni, le sage discernement de son choix restaient sans effet, et la mort inopinée du monarque bien-aimé coupa court aux espérances de l'Académie — qui cependant ne tardèrent pas à reprendre un nouvel élan.

Le jubilé séculaire de l'Académie, qui tombait à cette même époque, fut l'occasion que l'on saisit pour entreprendre une réforme complète de cet établissement, qui témoigne, pour ce qui concerne l'intelligence humaine, de la haute position que tient la Russie parmi les puissances de premier ordre; car l'avancement des sciences est une des missions réservées aux états modèles.

En 1826, feu l'Empereur, entouré de son Auguste famille, honora de sa gracieuse présence l'assemblée solennelle de l'Académie. Sa Majesté daigna accepter le titre de membre honoraire, et fit subir à l'Académie une réorganisation complète. C'est à ce jour mémorable que nous devons tout ce que nous sommes aujourd'hui.

En 1827 le Secrétaire perpétuel, dans son compte-rendu, en appela encore à l'indulgence de son auditoire**), en faisant remarquer que le nombre des académiciens était réduit à moins de la moitié de celui fixé par le règlement.

Cependant, cette même année nous apporta le bienfait de la Sanction suprême, accordée préalablement aux changements de l'*Etat*, dont le total fut presque doublé. Ces faveurs n'attendirent même pas le rétablissement des finances, dérangées par deux guerres onéreuses; elles ne furent que légèrement retardées par la troisième, qui éclata à la fin de l'année 1830.

Un seul fait avait tout rétabli. Edifices, collections scientifiques, hautes capacités***) — tout surgissait, comme par enchantement.

Il y a quatre ans que l'Académie a pieusement solennisé le 25^{me} anniversaire de cette régénération, dont

*) Recueil des actes, séance du 12 janvier 1843, p. 184 et 185 et Rec. d. a. 1827, p. 47.

*) Rec. d. a. 1843, séance du 12 janvier 1843, p. 188.

**) Речь Президента et Rec. d. a. 1827 p. 47.

***) Rec. d. a. 1829 p. 8; 1830 p. 3; 1843 p. 192, 194.

l'impulsion primitive dure jusqu'à présent, quoique les soucis, inséparables du gouvernement d'un si vaste empire, eussent détourné le Monarque de Ses rapports immédiats avec les hautes sciences, et l'eussent entraîné dans des directions toutes différentes. Et pourtant, les fréquentes expéditions scientifiques, largement dotées, et surtout la dotation généreuse du superbe observatoire central de Poulkova, dont les particularités remarquables seront exposées dans cette séance même, n'attestent-elles pas Sa constante bienveillance à notre égard?

En 1833, le président de l'Académie avait été appelé au ministère de l'instruction publique. Les devoirs nombreux attachés à cette charge divisèrent nécessairement ses efforts, mais l'Académie regagnait par la plus puissante influence de son président, ce qu'elle perdait à son éloignement des occupations académiques, pour lesquelles du reste il conserva un attachement invariable; ce qui est prouvé par la lettre adressée dans cette occasion à l'Académie par feu M. le comte Ouvrloff, et dont voici les propres termes: «Les relations mutuelles, entre l'Académie et moi, dans l'espace d'un quart-de-siècle, ont affermi «à jamais notre union». En effet nous avons vu cet attachement du président se prolonger jusqu'à la tombe — continuer même après sa retraite du ministère *) — continuer même après les coups terribles qui avaient foudroyé cet esprit éminent.

Il ne survécut que peu de mois au dernier académicien de ceux nommés avant sa présidence: M. Wisniewsky. — M. Fuss, admis à l'Académie sous les auspices du défunt président et la même année, nous a quitté presque en même temps que lui. De plus, par une singulière coïncidence, le sort du secrétariat de l'Académie semble avoir été intimement lié à celui du trône: l'entrée en fonctions de MM. Fuss, père et fils, coïncide avec l'avènement au trône des Empereurs Alexandre I^{er} et Nicolas, et la mort est venue enlever presque simultanément ces Monarques et leurs deux fidèles sujets **).

Ce serait, Vous le voyez, Messieurs, une impossibilité complète pour l'historien de l'Académie, de séparer les uns des autres les noms de Nicolas I^{er}, et ceux de ses fidèles serviteurs Ouvrloff et Fuss. Exposer, au nom de l'Académie leurs mérites, ce serait vouloir dérouler plus de trente ans de l'histoire de

notre Académie, trente ans d'une période de régénération complète, trente ans de mouvement incessant, dans un siècle miraculeux par les progrès gigantesques de l'intelligence humaine.

Je renonce à une tâche qui dépasserait de loin mes forces, mais je suis heureux qu'un orateur renommé ait peint sous de vives couleurs cette époque, dont je viens d'indiquer seulement l'importance, en groupant cet imposant ensemble autour de la personne de notre ancien président.

L'Académie ne tardera pas non plus à témoigner les sentiments de profonde gratitude qu'elle porte à la mémoire de son ancien secrétaire; elle proclamera le mérite de ce dévouement si éclairé et si complet, mais elle se voit obligée de remettre ce témoignage éclatant de reconnaissance, jusqu'à ce qu'elle ait pu démembrer cette masse de faits qui doivent entrer dans sa biographie.

Revenons maintenant à la tombe des trois membres internes, dont les titres à la reconnaissance de tous ceux qui apprécient les conquêtes ardues de l'intelligence, sont établis à jamais, mais dont la vie retirée, vie d'anachorètes fuyant les dissipations du monde, s'efface si facilement de la mémoire des contemporains, entraînés par le tourbillon des événements du jour.

S J Ö G R E N.

Sjögrén naquit en Finlande, l'an 1794. Il passa d'une école primaire de Lowisa au gymnase de Borgo.

Rendons à cette occasion un juste hommage à quelques restes de l'ancienne grandeur des gymnases, ces ci-devant hautes écoles, dont les formes surannées et parfois assez bizarres, bannies partout ailleurs, ont trouvé un refuge dans les solitudes des petites villes du nord. Avec quelques singuliers accessoires, datant des siècles passés, ces écoles ont emporté avec elles le secret de développer dans les jeunes gens, avec le goût des sciences, les principes, qui constituent la solidité et l'indépendance du caractère.

Passant, en 1813, du gymnase à l'université d'Åbo, le jeune Sjögrén y apporta donc, non seulement un goût décidé pour les études historiques et littéraires, mais aussi les connaissances préliminaires, indispensables pour ses études ultérieures, qu'il poursuivait avec la tenacité particulière qui caractérise sa nation.

Rask, le fameux Danois qui allait entreprendre son grand voyage philologique, par la Russie en Perse et aux Indes, s'arrêta en 1818 à Åbo, pour y étudier le finnois. L'année suivante, celle où Sjögrén par-

*) En 1849.

**) MM. Fuss, père et fils, sont morts le premier le 23 décembre 1838, le second le 10 janvier 1853.

vint au doctorat, Rask était déjà parti pour St.-Petersbourg, mais l'ascendant de ses idées se faisait encore vivement sentir à Åbo, et Sjögren le subit, à tel point, que, bien qu'il n'eût jamais eu l'occasion d'une entrevue avec Rask, il lui écrivit, exposant son projet d'entreprendre, au profit des langues tchouides, un voyage pareil à celui que projetait le célèbre Danois, en faveur des langues scandinaves.

Encouragé par Rask, Sjögren accueillit l'offre qui lui fut faite d'une place de précepteur, ce qui le plaçait à 30 verstes de notre capitale, où il espérait trouver des ressources littéraires plus abondantes, et l'occasion d'étudier la langue et l'histoire russes.

Constamment adonné aux études préparatoires pour le voyage qu'il méditait, notre savant écrivit en 1821 un petit traité sur la langue et la littérature finnoises. Ce premier essai, bien que simple manuscrit, n'échappa point à l'attention éclairée du Grand-Chancelier Roumiantzov, protecteur des sciences resté sans rival: il fit publier l'article en question à ses propres frais, et au profit de l'auteur, et ouvrit au jeune savant les portes de sa bibliothèque.

Sjögren s'enfonça dans l'étude aride des chroniques et des sources de l'histoire et de la géographie russes, en général *).

Après des travaux d'histoire et quelques écrits polémiques concernant une grammaire finnoise et la traduction karélienne de l'évangile selon St.-Matthieu, et après une excursion scientifique dans les gouvernements de Novgorod et d'Olonetz, Sjögren, en attendant reçu bibliothécaire de l'illustre Chancelier, le Médecin de l'époque, se trouva enfin au comble de ses désirs. Dès 1823, Sa Majesté l'Empereur, condescendant à une proposition du Secrétaire d'Etat de Finlande, le Baron Rehnbinder, avait gracieusement alloué la somme annuelle de 3000 r. ass. pour un voyage scientifique qui devait durer deux ans, dont l'objet était l'étude des races finnoises, disséminées en Russie.

Vous vous attendez sans doute à voir Sjögren s'élançer vers le but de ses vœux les plus ardents, poursuivre avec tant de persévérance durant quatre ans de travaux? — Eh bien, non!

Telle est la solidité de son esprit, au milieu de tant d'ardeur, qu'il consacre une cinquième année à des

études préparatoires. Ce n'est qu'en 1824 *) qu'il se croit suffisamment préparé pour entreprendre sa course lointaine.

Commencant par l'ouest du gouvernement d'Olonetz, il traverse, dans une direction nord-ouest, la Finlande et longe ses frontières scandinaves. Arrêté par la Mer Glaciale, il se replie vers l'est, et passant par la Laponie russe, traversant la Mer Blanche, il atteint enfin, à Mézène, les bords orientaux de cette méditerranée. Il retourne, harassé de fatigues, à Arkhangelsk. Là une grave maladie, paralysant ses forces épuisées, le retient sur les lieux pendant des mois entiers. Sur ces entrefaites le terme prescrit pour son voyage vient à expirer.

Mais le zèle infatigable de notre savant philologue ne connaît point de bornes: sa convalescence fut employée à la rédaction d'un rapport très détaillé, qui lui valut, sur l'intercession de feu l'académicien Krug, une prolongation de deux ans pour son voyage.

Telle est cependant l'ardeur de Sjögren, que, pour une seconde fois, il dépasse — et de toute une année — le terme qu'on lui avait accordé. Cette fois-ci il s'applique à l'étude de la race finnoise, occupant le nord-est de la Russie européenne, à partir d'Arkhangelsk vers le sud jusqu'à la grande route de Sibérie.

La durée quinquennale de son voyage, il la trouve beaucoup trop courte, parce qu'il dut renoncer non seulement à pénétrer dans le nord-ouest de la Sibérie, mais même à descendre le Wolga, pour étudier les différentes peuplades finnoises, disséminées le long de ce fleuve. C'est que Sjögren était insatiable! Loin de se contenter des strictes limites de sa spécialité intime, il voulait tout saisir, il voulait embrasser de ses recherches non seulement la linguistique, l'archéologie et l'ethnographie, mais aussi l'histoire, la statistique, la géographie et jusqu'à la topographie.

Le peu de mots que nous avons pu accorder à ce premier voyage scientifique de Sjögren, auront suffi pour mettre en évidence le caractère tout à fait académique des travaux de notre savant. L'Académie ne pouvait donc se dispenser de se l'aggréger **).

Sjögren se ménagea si peu, que déjà l'an 1834 il eut épuisé, par des études démesurées, les nerfs de son oeil droit, plus faible que l'autre par suite d'un

*) Le 13 juin.

**) Adjoint depuis 1829, le 30 septembre, il fut avancé au bout d'un an et demi (le 24 mars 1831) au grade d'académicien extraordinaire, et deux ans plus tard l'Académie lui confia en sus la direction de la seconde section de sa bibliothèque, qui contient les livres imprimés en langues étrangères.

*) Nous citerons pour preuve ses traductions des voyages de Mourawiew à Khiva et au pays des Troukhmans, et de Nasarov au Khokhand, restées inédites.

coup fatal reçu dans sa jeunesse, et plus affecté par les rhumatismes, qu'il est inévitable de contracter dans de pareils voyages. En vain eut-on recours à toutes les ressources de l'art médical: il perdit son oeil droit. Le seul moyen de prévenir des suites encore plus graves, était de recourir au climat et aux sources bienfaisantes du Caucase. Muni, grâce à l'intercession de feu le président, de tous les moyens nécessaires, notre malade se mit en route l'automne de 1835 (le 9 sept.), pour ne revenir que dans le commencement de l'année 1838 (le 7 janv.).

Le voilà de retour, fortifié par un repos et un traitement de deux ans. Mais quel a pu être ce repos, d'un académicien de la trempe de Sjögren?

Pendant ce court intervalle il s'est rendu à Tiflis, pour y arrêter son plan d'existence; puis, ayant rebroussé jusqu'aux eaux salutaires, tout en leur demandant le rétablissement de sa santé délabrée, il descend le Kouban, entreprend le passage de la mer d'Azow, traverse la Crimée, les steppes Nogaises, et, revenu du côté du Don, il repartit aux eaux thermales. Ce n'est pas tout: il quitte la grande route militaire et pénètre au milieu du Caucase, jusque dans l'Imérétie même.

A entendre toutes ces manifestations d'une inquiétude fiévreuse, on serait tenté de les traiter d'effluves morbides. A quoi bon, cette agitation d'un malade, qui paraissait physiquement épuisé?

C'est que Sjögren était à la poursuite des vestiges que les langues indo-germaniques avaient laissées, lors de leur marche primordiale; c'est qu'il avait saisi la langue «Osse» dans ses relations les plus complexes, et sous le haut point de vue des tendances linguistiques contemporaines. Aussi l'Institut de France se crut-il obligé de décerner la médaille en or du prix Volney à ces travaux de Sjögren, fruits de ses loisirs au Caucase.

En 1846 nous rencontrons derechef Sjögren en voyage, à la recherche des anciens habitants de la Livonie et de la Courlande, dont les quelques faibles restes sont prêts de s'éteindre et de s'effacer. Six ans plus tard il revint à la charge de cette tâche qui lui avait été confiée par la Société Impériale de Géographie, et il visita entr'autres la petite île de Runö. — Ce fut sa dernière excursion.

Nous n'avons fait mention des courses lointaines de feu notre collègue, que pour indiquer les sources auxquelles ce scrutateur pénétrant avait puisé les richesses d'érudition presque inconcevables, qui jaillis-

saient si souvent, je veux dire, chaque fois que l'Académie lui confiait les jugements à porter sur des travaux présentés de la part du gouvernement, ou des savants du pays.

En parcourant la longue liste des traités écrits par Sjögren, Vous y trouverez le grand nombre des recherches de philologie, d'ethnographie et d'histoire, dans lesquelles il s'était engagé de son propre mouvement, entrelacées d'une foule de rapports sur des ouvrages traitant du finnois, de l'esthonien, des langues zyriane, tcheremisse, mordvine, laponne, samoïède, osse, tcherkesse etc., en un mot, tout un monde de sujets différents, dans chacun exigeait de nouvelles études approfondies, et donnait naissance à un travail détaillé, d'une valeur scientifique consommée.

Sa critique avait constamment une utilité pratique et directe: elle indiquait les changements à faire subir aux manuscrits qu'on lui soumettait.

Voilà comment Sjögren, en relation constante avec les efforts des linguistes et du clergé, occupé à labourer le vaste champ des langues tchouides et caucasiennes sur toute l'étendue de notre Empire, exerçait partout une influence efficace sur toutes les entreprises de ce genre, parmi lesquelles il distingua d'une affection véritablement paternelle les acquisitions éblouissantes résultées du voyage de feu Castrén.

Effectivement Sjögren n'était pas seulement le moteur de cette expédition si méritoire pour notre Académie. En y regardant de plus près, Vous ne verrez dans Castrén que comme une météorose de Sjögren. Au commencement de cette esquisse nous avons dit que l'Oural avait mis un terme aux entreprises de Sjögren, dont les vues scientifiques visaient toujours bien au-delà. Son corps débile se refusait aux instigations ardentes de son esprit investigateur, qui semble avoir passé, tout entier, dans Castrén, dont les voyages ne sont, pour ainsi dire, que le complément des entreprises de Sjögren.

Sjögren ne survécut pas longtemps à son disciple. Sa mort précéda de quatre jours seulement celle du secrétaire perpétuel, M. Fuss. A l'âge de soixante et un ans il s'éteignit *) d'épuisement.

Si nous n'avons eu pour but que de faire entrevoir tout le vide que sa mort laisse dans le corps académique, nous aurions pu résumer notre tâche en ce peu de mots: *c'est en vain jusqu'ici que l'Académie cherche à remplacer Sjögren.*

*) Le 6 janvier.

Avec d'autant plus de sollicitude elle désire donc se conserver cette précieuse collection, qui servit de base à ses écrits, et qu'il avait travaillé à compléter durant toute sa vie. Je parle de la bibliothèque du savant, et ceux qui savent apprécier ce que c'est qu'une bibliothèque spéciale de 10,000 ouvrages, que les prédilections d'un savant tel que Sjögren ont formée d'après un système rigoureux, comprendront nos vœux et nos craintes. Ce trésor négligé, nous aurons, pour ainsi dire, dispersés les cendres du vieux phénix, desquelles nous aurait pu surgir son successeur.

Résumons le caractère de Sjögren; il offre le type des vertus scandinaves; nous admirons en lui cette mère délibération avant chacune de ses entreprises, cette tenacité inébranlable à la poursuivre, et enfin sa probité rigide, soutenue par une rare simplicité de mœurs.

WISNIEWSKY.

Un autre savant dont nous regrettons vivement la perte appelle maintenant notre attention.

Ce fut Bode, à Berlin, qui dirigea les études en astronomie de Wisniewsky, et qui, appréciant le zèle et le talent éminent de ce jeune homme de 22 ans, le recommanda instamment en 1803 à l'académicien Schuberth, en qualité d'aide à l'observatoire de l'Académie de St.-Petersbourg.

Dès l'année suivante Wisniewsky fut nommé membre adjoint de l'Académie et consacra la majeure partie des deux premières années de sa nouvelle position, à des observations sur les oppositions planétaires, qui furent livrées aussitôt au public.

De 1808 à 1812 sa réputation européenne d'habile observateur se consolida d'une manière éclatante. Ce ne fut pas une de ces découvertes fortuites dans les champs de l'espace, qui livra son nom à la célébrité: armé d'instruments insuffisants, Wisniewsky entra en lice avec les astronomes les plus renommés de l'Europe qui occupaient les observatoires les mieux dotés, et il les vainquit par cette puissance d'observation toute exceptionnelle qui le distinguait. Aussi l'éminent Bessel lui-même qualifiait-il notre académicien de «virtuose en fait d'observations», appréciation largement méritée par une triple victoire dans un concours des observateurs les plus habiles de l'Europe.

Déjà la mi-février les astronomes avaient perdu de vue la grande comète de 1807. Wisniewsky la poursuivait jusqu'au 27 mars. Le 29 mars de l'an-

née suivante, il découvrit lui-même une comète télescopique, que Pons, favorisé qu'il était par le ciel de Marseille, avait du reste aperçue trois jours plus tôt; enfin en 1812 Wisniewsky seul parvint à ressaisir la grande comète de 1811, disparue déjà à deux reprises, et il la poursuivit encore plus de deux semaines, après que tous les astronomes l'avaient perdue de vue. Ce résultat, obtenu non pas au milieu des facilités d'un observatoire en règle, mais en voyage pour une mission géographique, lui valut les acclamations unanimes du monde éclairé et des spécialistes.

Argelauder utilisa les observations de Wisniewsky, dans son travail éminent sur l'orbite de la comète de 1811, mais nous ne voulons d'autre témoignage à ce sujet que celui de Bessel, qui d'ailleurs a fait un grand usage des travaux de Wisniewsky, en développant, dans son ouvrage classique, les données de ce dernier sur la comète de 1807. Voici ce que dit Bessel dans une missive adressée à Bode: «les observations de M. Wisniewsky faites entre le 19 juillet et le 5 août 1812 à Novo-Tcherkask, offrent sans contredit le plus grand intérêt. Elles sont uniques en leur genre, attendu, qu'à l'exception de la comète en question, aucune n'a été observée dans de pareilles circonstances, c.-à-d. après sa conjonction supérieure avec le soleil, et surtout étant si peu lucide. Tous les astronomes sont infiniment redevables à M. Wisniewsky d'avoir de nouveau découvert ce corps céleste; découverte tentée infructueusement par beaucoup d'observateurs et même jugée invraisemblable par beaucoup d'autres». S'adressant au secrétaire perpétuel, M. Fuss le père, Bessel s'exprime ainsi: «J'admire cet explorateur sans pareil qui d'erechef a devancé de «beaucoup les efforts de tous les autres astronomes, et en conséquence a fort perfectionné la théorie des «comètes».

Cependant, c'est dans le domaine de la géographie de notre pays que réside le mérite principal de Wisniewsky. M. Struve, vétéran lui-même, mais néanmoins le représentant d'une génération bien postérieure à celle de Wisniewsky, s'est honoré lui-même en reudant, dans son coup d'oeil jeté sur l'histoire des travaux géographiques en Russie*), une justice éclatante au mérite distingué de notre collègue décédé. Ce mérite, voilé, pour ainsi dire, par l'excessive modestie du défunt, allait être entièrement éclipsé par le grand nombre de nouvelles investigations.

*) Записки Русскаго Географическаго Общества. 1849. Кн. 1, стр. 81; et Table des positions de M. Struve.

En constatant le peu de vraisemblance que de notre siècle les levées trigonométriques, poursuivies avec tant de zèle, puissent jamais embrasser, ne fut-ce que la Russie européenne, M. Struve a fait ressortir la nécessité urgente de pousser les travaux géodésiques par un cumul de points fixés astronomiquement. Eh bien, l'année 1845, le calcul du nombre de tels points bien établis pour la Russie européenne en donna un total de 272, dont pas moins des deux tiers, c.-à-d. 181, ont été déterminés par Wisniewsky tout seul, et durant le court intervalle d'à-peine dix ans*). Encore ce nombre de 181 n'est il qu'un reste, après déduction faite d'à-peu-près 40 autres, qu'on a pu déterminer depuis avec un bien petit surcroît de précision.

Cela, Messieurs, fait un total de 223 positions réparties sur un espace occupant pas moins de 40 degrés de longitude et 22 de latitude, depuis la ville de Mézène au nord jusqu'au mont d'Elbrous au midi, depuis Libau à l'ouest jusqu'à la chaîne de l'Oural à l'est. Pour bien saisir la valeur de ces chiffres, rappelons-nous, qu'en dépit des efforts réitérés de notre Académie, dans le courant de tout le siècle passé, jusqu'à Wisniewsky, on n'avait réussi à déterminer astronomiquement que 67 points de l'Empire de Russie, dont une grande partie appartenait en outre à la Russie d'Asie.

La vérification la plus scrupuleuse des déterminations de feu Wisniewsky à l'aide des moyens actuels, loin de porter atteinte à ses travaux, n'a fait que mettre en évidence le mérite de son exactitude rigoureuse. Les différences constatées à présent ne dépassent pas 5" de l'arc pour les latitudes, et 2" de temps pour les longitudes: différences qu'il faut envisager sous le point de vue de l'histoire, car en effet presque un demi-siècle de progrès éclatants s'est écoulé depuis les observations en question.

L'exactitude éminente de feu notre collègue, son savoir et sa persévérante assiduité savaient suppléer même aux imperfections des instruments d'observation au commencement de notre siècle. Le Théodolite de Reichenbach n'étant pas encore inventé, un simple sextant de Troughton, mesurant dix pouces au rayon, et accompagné d'une longue-vue de Ramsden de trois pieds de longueur et de deux chronomètres de poche, faisaient, entre les mains de notre académicien, office d'un instrument universel.

Cela se conçoit pour les latitudes; mais les longitudes? C'est précisément ce qui coûta à Wisniewsky dix ans de voyage et de travaux continuels. Il lui fallait guetter les occultations astrales, il lui fallait aller et revenir sur ses pas à bien des reprises, afin de se procurer pour les longitudes 13 points fondamentaux, qui, réunis aux trois uniques précisés antérieurement, lui fournirent le réseau de 16 villes principales dispersées dans la Russie européenne, comme autant de points de départ pour les opérations ultérieures.

Ce n'est pas tout. Dans ce temps là, pour gagner des observations correspondantes, il lui fallut avoir le courage de s'attaquer par anticipation au calcul de toutes les occultations d'étoiles qui devaient avoir lieu durant les dix années de son voyage; travail pénible à cause de l'imperfection des tables astronomiques à cette époque. Wisniewsky s'en chargea, publia régulièrement ses calculs dans les annuaires de Bode, et le premier il introduisit ainsi dans les éphémérides astronomiques annuelles une partie qui à présent est devenue indispensable.

Toutefois, eu égard au vaste terrain qu'il s'agissait de fixer, ces bases auraient été de loin trop insuffisantes, si notre observateur n'avait eu recours, en vrai académicien, à un expédient scientifique, dont le premier il fit usage sur une grande échelle: ce fut, d'employer le procédé pour lequel M. Struve propose la dénomination d'*interpolation chronométrique*.

Il serait inutile de s'étendre ici sur le temps qu'il faut pour calculer les résultats numériques d'une série d'observations incessantes de dix ans. Aussi Wisniewsky ne se donnait pas même le temps nécessaire pour la publication de ses travaux géographiques, occupé qu'il fut, jusqu'à sa mort, de donner à ses calculs toute l'exactitude possible. En attendant il communiqua au Général Schuberth, ci-devant chef du corps des Topographes, les données nécessaires pour la rédaction de cartes exactes de la Russie*), calculées jusqu'à un degré de précision suffisant.

C'est donc Wisniewsky qui a posé les fondements pour une géographie exacte de la Russie; il les a posés si bien que, pour beaucoup de parties essentielles, cette branche repose encore aujourd'hui exclusivement sur les déterminations de Wisniewsky, quelques progrès qu'elle ait fait depuis, grâce aux travaux de l'Observatoire-central-Nicolas, de l'Etat-major Impérial, de la Marine et de la Société géographique Russe.

*) De 1806 à 1815.

*) Руководство для всислелій тригонометрической системы. С. Петерб. 1826.

Ajoutons en passant, que Wisniewsky détermina le premier, non seulement la situation, mais encore l'élévation de l'Elbrous. Il lui assigna sa place comme sommet le plus élevé de l'Europe. N'apercevant cette montagne qu'à une distance très considérable, il dû encore recourir à des méthodes fort ingénieuses.

Nous avons vu Wisniewsky débiter par des découvertes qui eurent du retentissement dans toute l'Europe; nous l'avons vu, en véritable savant, trouver des expédients ingénieux, de nouvelles méthodes. Une des plus belles récompenses du savant, une renommée scientifique très répandue au-delà des bornes de l'empire, lui était donc assurée pour l'avenir. Mais feu notre collègue, dont les services étaient réclamés par les exigences administratives de notre patrie, sacrifia tout à celles-ci et leur voua, avec une complète abnégation, la seconde moitié de sa vie. Voilà, Messieurs, ce qui nous a imposé l'obligation particulière, de donner plus de détails à l'éloge présent que le temps ne le comportait, pour rendre un juste hommage aux mérites de Wisniewsky, ici même, dans le pays auquel il a dévoué ses longs et pénibles travaux.

L'Académie célébra, le 15 février 1854, le jubilé séculaire de Wisniewsky comme membre de la conférence; fait unique, illustré par une marque distinguée de la haute bienveillance du souverain.

Tel fut, Messieurs, Wisniewsky l'académicien, né en 1781 au Royaume de Pologne, mort l'année courante à St.-Petersbourg.

Il ne nous reste que le triste devoir de rappeler sommairement les infirmités qui accablèrent feu notre collègue dans les dernières années de sa vie.

Ermite scientifique par goût, vérifiant jour et nuit le trésor de chiffres amassé durant les meilleurs années de sa vie, Wisniewsky fut enfin forcé de renoncer définitivement à tout commerce avec la société.

Au total sa santé vigoureuse avait pu résister aux excès de son ardeur scientifique et aux intempéries innombrables auxquelles l'exposaient des voyages continuels, embrassant plus de 150.000 verstes; mais enfin elle dut céder à des attaques sur l'ouïe: il devint d'abord demi-sourd, et puis sourd tout-à-fait.

Néanmoins son exactitude scrupuleuse ne se démentit jamais. Il venait ponctuellement aux séances, son chronomètre régulateur à la main. En lisant les procès verbaux, en demandant à ses voisins des explications par écrit, il tâchait de regagner ce qui lui avait échappé des discussions. Le souvenir de ce septagénaire, oppressé des angoisses hydropisiques

qui durent mettre fin à sa vie, épuisé par l'extrémité, mais jusqu'au dernier soupir fidèle à son devoir: se faisant porter dans un brancard aux séances, même au haut de la tourelle du petit observatoire, pour y soigner ses chers chronomètres; le ressouvenir, dis-je, de ce vieillard infirme, portant déjà les empreintes prononcées de son agonie prochaine, mais néanmoins se revêtant à grande peine de son uniforme de parade, pour assister à la messe solennelle, pour se ranger après cela, en grande tenue, à côté de sa batterie astronomique, doit nous rappeler ces caractères antiques et modèles, qui lors même que tout sacrifice est devenu inutile — meurent sur le champ de bataille, à leur poste, heureux de donner leur dernier soupir au devoir.

Dans ces efforts infructueux d'un vieillard qui avait fait son temps, nous reconnaissons l'homme si scrupuleusement dévoué à son devoir, qu'il s'était fait une obligation de porter, dans ses voyages chronométriques, les chronomètres sur son corps, afin de les maintenir dans une température aussi constante que possible. Ce n'est pas tout — je n'oserais Vous le dire si le fait n'était avéré — pendant dix ans de voyage il ne chercha le sommeil que dans une espèce de fauteuil, pour ne pas faire dévier ses chronomètres de la pose verticale.

Ajoutons que loin d'altérer l'excellence de son caractère, la perte de son ouïe ne fit que la mettre d'avantage en évidence. Privé par sa surdité du plus puissant moyen de la réciprocité, indispensable pour tout membre des sociétés humaines, Wisniewsky put bien s'égarer sur le sentier ténébreux de quelque idée scientifique préconçue, mais son existence isolée ne porta aucune atteinte à la bonté de son cœur, qui ne pouvait plus s'épancher autrement que par des actes nombreux de charité.

Bien des funérailles académiques ont eu une pompe plus éclatante, mais aucun char funèbre n'a été suivi d'une foule si nombreuse d'indigents. Hommes, femmes, enfants, tous accouraient pour rendre leur dernier hommage de gratitude aux cendres respectées de l'homme de bien, qui avait survécu au savant, et qui n'avait pour famille que les nécessités.

M E Y E R.

Charles Antoine Meyer naquit à Vitebsk le 20 mars 1795. Demeuré orphelin à l'âge de 13 ans, il eut à lutter dès son enfance avec les dures réalités de la vie positive, il dut passer par la rude école du

monde, qui ne laisse pas de servir puissamment au développement du caractère. Les personnes, qui plus tard eurent des relations avec lui, trouveront dans ces circonstances l'explication du genre de vie retiré et indépendant qu'il affectionnait, et saisiront d'autre part les causes de cette timidité habituelle à notre digne savant, dont la modestie contrastait d'une manière frappante avec la suffisance présomptueuse de tant d'individus, qui de nos jours, en dépit de leur nullité, ne manquent pas d'obtenir des succès dans le monde.

Conformément aux dernières volontés de son père (Henri), il s'apprêta dès l'âge de 14 ans, à administrer la pharmacie dont il avait hérité à Vitebsk. Ce fut à l'âge de 18 ans (au mois d'août 1813) qu'il commença ses études à l'Université de Dorpat, où il obtint d'excellents certificats et acquit le grade pharmaceutique qu'avait ambitionné pour lui son père. S'étant ainsi acquitté du devoir sacré que lui imposait la volonté du défunt, et n'écoulant plus qu'une vocation décidée pour la botanique, il aliéna son héritage, et, peu soucieux de l'avenir, s'adonna à l'étude approfondie de sa science de prédilection. Déjà en 1818, il accompagnait le célèbre Ledebour, professeur de botanique à Dorpat, dans un voyage scientifique que ce dernier fit en Crimée, en revint avec lui et ne cessa dès-lors, pendant cinq années consécutives, de le seconder dans ses savants travaux, avec toute l'assiduité d'un disciple dévoué. Ce fut à cette époque que Meyer publia quelques plantes nouvelles, premier résultat de ses recherches, qui fut suivi, en 1825, d'une Description de nouvelles Graminées, accompagnée de 14 planches, travail que l'Académie jugea digne d'être inséré dans ses Mémoires.

L'avènement au trône de l'Empereur Nicolas ouvrit, peu de temps après, cette longue série d'expéditions scientifiques qui jette tant de lustre sur Son règne, et Meyer fut engagé à accompagner son protecteur Ledebour dans un voyage, qui avait pour but l'exploration de l'Altai. Il se rendit avec empressement à cette invitation, qui venait réaliser des espérances caressées depuis le commencement de sa carrière scientifique; car son voyage en Crimée et toutes ses études antérieures pour lesquelles il avait sacrifié son patrimoine, n'avaient jamais été, dans sa pensée, que des travaux préparatoires.

Après avoir examiné les régions occidentales de l'Altai, — travail qu'il exécuta sans le concours de Ledebour — et exploré la végétation des steppes en

amont de l'Irtych, jusqu'au Saisan-Nor et jusqu'aux carrières de Karakaly, remarquables par les Diophtases qui s'y trouvent, Meyer revint à Dorpat, où il s'occupa jusqu'en 1829 à rédiger la relation de son voyage, qui parut dans l'ouvrage de Ledebour. Il prit aussi une part active à l'édition de la « Flora Altaica », quant aux familles des Renonculacées, des Crucifères, des Salsolacées etc.

La réputation bien méritée que lui valurent ces travaux, jointe à la connaissance approfondie qu'il avait acquise de la Flore Caspico-Caucasienne — connaissance dont il avait fourni des preuves en classifiant les plantes recueillies par Eichwald — témoignaient hautement de son aptitude aux investigations botaniques. Aussi fut-ce sur lui que tomba le choix de l'Académie en 1829; elle l'adjoignit, pour la partie botanique, à une expédition scientifique qui devait accompagner une division militaire dirigée sur l'Elbrouz. Cette expédition ayant été couronnée de succès, l'Académie fournit à Meyer les moyens nécessaires pour pousser plus loin ces explorations, de sorte qu'elles ne se bornèrent plus aux côtes occidentales de la mer Caspienne et à plusieurs points élevés du Caucase — tels que le Kasbek, le Schagdagh, le Tusandagh et la chulac jusque-là entièrement inconnue des monts Talyche —, mais qu'il trouva la possibilité d'étendre ses recherches jusqu'aux frontières de la Perse.

Après dix-huit mois de travail dans des contrées où sévissait le choléra, si redouté alors, Meyer compulsa les trésors qu'il avait amassés et leur consacra une description, embrassant plus de 2000 espèces, parmi lesquelles il s'en trouva nécessairement un bon nombre de toutes nouvelles.

En 1831, l'Académie, bientôt après la publication de la description susdite, accueillit notre infatigable voyageur au nombre de ses membres correspondants, et Meyer, nommé en même temps directeur-adjoint au Jardin Botanique Impérial, exerça dès lors une influence prononcée sur les progrès de la botanique en Russie, vû qu'il prit une part active à la description des récoltes botaniques de la plupart des voyages scientifiques entrepris de son temps dans notre patrie. Obligés que nous sommes de nous renfermer dans des limites étroites, nous nous bornerons à une simple énumération de ces travaux: il décrit les collections de Kareline, Göbel, Turczaninoff, Schrenk, Szovitz, Hohenacker, Frik, Wittman etc., jusqu'à celles de Middendorff. La mise en

ordre des matériaux de l'expédition nommée en dernier lieu fut achevée par Meyer, peu avant sa mort, de concert avec M. le professeur Trautvetter.

Si l'on considère, qu'élus Adjoint de l'Académie en 1839, Meyer, malgré son mérite incontestable, ne pût être promu au grade d'Académicien effectif qu'en 1845, lorsque le fauteuil de botanique fut devenu vacant par la mort de Trinius, on en conclura que l'Académie procède à ses élections avec une sévérité exemplaire et que le nombre restreint de ses chaires lui suscite maintes fois des retards à l'accomplissement de son désir très sincère de rendre au mérite les hommages qui lui sont dus.

En 1851, notre Académicien fut nommé Directeur du Jardin Botanique, au service duquel il avait consacré vingt années de sa vie. Il ne faiblit jamais dans ses efforts pour enrichir cet établissement des plantes les plus curieuses et de nouvelles formes, dont un nombre considérable a été depuis répandu dans les jardins de plaisance. Nous ne pouvons ici passer sous silence une des œuvres de son administration: le bassin destiné aux plantes aquatiques, qui attire une grande affluence de visiteurs autour de la plante gigantesque, connue sous le nom de «Victoria Amazonica». Frappés des dimensions colossales de cette superbe plante, bien peu des curieux qui viennent admirer l'aquarium qui la contient, se seront probablement aperçus, qu'outre la «Victoria Amazonica», il renferme tout un monde de plantes aquatiques.

Nous ne saurions énumérer ici les écrits botaniques, montant à près de cinquante, où Meyer consigna les fruits de ses recherches.

C'est principalement la partie systématique, et surtout celle des monographies botaniques, qui doivent à Meyer un développement considérable et unanimement reconnu par les arbitres de la science, bien que feu notre collègue se fût presque exclusivement borné à l'étude de la végétation de notre patrie.

Malgré cette restriction qu'il s'imposait, la justesse frappante de ses descriptions, la sûreté de son jugement et l'exactitude scrupuleuse de ses recherches, donnèrent à ses travaux une portée qui ne fut pas sans influence sur la caractérisation des genres et des groupes. Les familles des Crucifères, Renonculacées, Salsolées, Chénopodées, Cypérées, Euphorbiées, Grossulariées, Zygophyllacées, Orobanchées etc., traitées dans la *Flora Altaica*, se sont tout d'abord ressenties de cette influence bienfaisante des études de feu M. Meyer. Surtout la série de ses derniers travaux

sur les Polygonées et les Daphnées porte le cachet d'une perfection notable, qui date de la monographie généralement appréciée du genre ardu Ephédre.

Pour faire bien saisir le genre des mérites de feu notre collègue, nous signalerons enfin qu'il s'attaqua de préférence aux genres les plus redoutés pour les difficultés qui leur sont inhérentes, tels que: Carex, Hymenobrychis, Agrimonia, Cornus, Monolepis, Naphophytum, Rosae cinnamomeae, Cirsium, Weigelia, Alyssum, Centaurea, Crepis, Astragalus.

Nous lui devons aussi la fondation du recueil botanique: *Материалы къ ближайшему познанию произрастности Россійской Имперіи* *), qui, tout en fournissant des matériaux précieux, continue de répandre le goût de cette science en Russie et concourt même à enrichir le dictionnaire Russe de dénominations vulgaires des plantes indigènes.

De plus, les questions pratiques du jour l'entraînèrent à leur tour, ce qui produisit ses traités sur les différentes espèces de blé, sur la maladie des pommes de terre, sur l'ullucius, le ginseng etc.

Par sa longue expérience, jointe à son profond savoir, il dirigeait à double titre presque toutes les recherches botaniques instituées de son temps en Russie. Cette perte, pour le moment irréparable, nous fait malheureusement prévoir une interruption déplorable dans les études de botanique systématique, à cause de sa coïncidence avec la mort de plusieurs hautes capacités Européennes dans cette même tendance.

Nous avons dû nous borner à esquisser rapidement les vies de ces savants, vies qui n'ont été qu'une suite de labeurs incessants, poussés jusqu'à la souffrance. Nous n'avons donc pu parler que très succinctement des services distingués que ces défunts glorieux ont rendus à la science. Cependant nous avons déjà empiété sur les droits des vivants, par trop d'étendue, pieusement accordée à la mémoire des morts. Je l'ai fait, persuadé que j'aurai l'assentiment de mes confrères ici-présents, et que l'assemblée préférera l'impartialité de l'histoire à la relation la plus fidèle d'actions contemporaines.

Cependant il ne nous reste plus que le temps nécessaire pour compléter notre effrayante liste de décès. L'Académie déplore la perte des membres ex-

*) Aussi sous le titre: Beiträge zur Pflanzenkunde des Russischen Reiches.

ternes suivants, qui cette année lui ont été enlevés par la mort :

Les membres honoraires appartenant à notre pays : comte Kouschew-Besborodko, comte Protaïov, général Destrem.

Le membre honoraire de la Classe russe : l'archiprêtre Malov.

Les associés honoraires étrangers : Gauss à Göttingue, Parry à Londres, et Tiedemann à Heidelberg.

Les membres correspondants : Ricord et Nevo-line à St.-Petersbourg, Paucker à Mitau, Kyber à Nicolaïev, Simonov à Kazan, Duvernoy à Paris, Hermann à Göttingue.

Les noms de ces défunts illustres parlent d'eux mêmes et sont des épitaphes dont tout homme éclairé comprendra la valeur.

Il nous reste à enregistrer encore les pertes douloureuses qui ont été proclamées en ce lieu l'année passée, mais qui doivent être maintenant consignées dans les annales écrites de notre Académie. Nos membres internes Kotchév et Bérédnikov, nos membres honoraires Wylie, Lindenau à Altenbourg, Raoul-Rochette à Paris, et Angélo Mai à Rome, nos correspondants F. Fischer, Martius, Melloni et le comte Mannerheim nous ont manqué dès l'année dernière. Les blessures faites à l'Académie par leur trépas ont été cicatrisées, il est vrai, par autant de nominations remplaçant dignement les célèbres défunts, mais elles n'en sont pas moins vivement ressenties dans l'histoire contemporaine de la science.

Pour recouvrer des pertes essayées dans son cercle intime, l'Académie s'est hâtée de recourir à l'énergie de nouveaux et plus jeunes coopérateurs. Elle se félicite d'avoir pu, en déviant de la stricte observance de succession dans les mêmes branches scientifiques auxquelles appartenaient les membres décédés, rendre une justice bien méritée à des savants indigènes. D'ailleurs M. Hess était encore à remplacer.

L'importance et l'étendue toujours croissante de la chimie, son influence prononcée sur la prospérité de l'économie nationale, ses fréquentes applications à l'industrie et aux besoins journaliers autorisaient amplement l'Académie à s'aggraver un savant chimiste qu'elle désirait depuis longtemps associer à ses tra-

Messieurs, la grandeur des découvertes ne se mesure aujourd'hui, pas plus en chimie que dans les sciences naturelles descriptives, sur le nombre de combinaisons et de dénominations nouvelles. Je m'abstendrai donc, à bon droit, de Vous faire ici l'énumération de cette série de noms appartenant à la terminologie parfois bien bizarre de la chimie organique, que notre nouveau collègue a fait entrer dans la science; mais disons que toutes les recherches qui ont distingué sa carrière scientifique, ont poursuivi avec persistance un plan arrêté et scientifiquement conçu. Guidé par des vues théoriques M. Zinine s'est appliqué, sans s'exagérer la portée de ses forces, non seulement à des faits détachés de décompositions chimiques, mais à des séries entières composées de combinaisons organiques nombreuses, chaos qu'il a su débrouiller et qui aujourd'hui commence à se soumettre à une loi générale et nette. Nous regrettons sincèrement que ce ne soit pas ici le lieu de développer plus en détail cette belle loi des substitutions, justifiée par une réussite complète, puisqu'elle a subi son dernier examen. Notre chimiste, étant du nombre de ceux engagés dans la direction des recherches dont nous parlons ici, a su produire artificiellement des combinaisons qui démontrent strictement la théorie des substitutions, non seulement des éléments chimiques, mais aussi celles des groupes constituants mobiles.

Cette voie d'investigation nous mènera, il faut l'espérer, à un système qui nous fera trouver un jour fort simple et fort naturel les mille transformations véritablement protéiques par lesquelles l'aliment le moins composé passe, moyennant la digestion, à l'état d'une variété miraculeuse de tissus anatomiques et de matières secrétées.

Par la nomination de M. le lieutenant colonel Kokcharov au grade d'Adjoint, l'Académie s'est empressée de remplir un de ses devoirs, celui d'ouvrir un asyle protecteur aux personnes qu'une tendance scientifique prononcée, mais trop spéciale, exclut de toute autre carrière. Destiné d'abord à la vie pratique, M. Kokcharov s'est entièrement voué à une spécialité qui, après avoir semblé s'arrêter, a, grâce à des travaux récents, pris un nouveau développement, auquel notre savant a eu une belle part. Ici nous ne voulons pas faire allusion aux travaux relatifs à la carte géologique de la Russie, auxquels M. Kokcharov a participé en suite de l'expédition dont il faisait partie sous la direction de notre célèbre confrère Murchison et du savant de Verneuil; nous parlons de ses

travaux cristallographiques, des mesures d'angles à l'aide de l'instrument ingénieux connu sous le nom de goniomètre à réflexion; objet d'étude trop spécial pour qu'il nous soit permis de nous y arrêter longuement. Les recherches de notre collègue actuel, si favorablement accueillies par les premières autorités et jusqu'en Amérique, ont fait disparaître plusieurs prétendues exceptions, et par leur extrême précision elles ont fait pressentir même l'identité chimique de deux espèces de minéraux que l'on croyait différentes, par suite de quelques analyses chimiques mal interprétées.

Comment m'y prendre, Messieurs, pour étaler devant Vous un tableau de l'activité de notre Académie pendant le dernier intervalle biennal? comment parcourir en quelques courtes minutes, qui ne suffiraient point à l'énumération la plus rapide des titres seuls des articles imprimés, tout ce vaste domaine scientifique cultivé par nos savants de l'Académie?

C'est exiger l'impossible que de vouloir resserrer cette abondante récolte scientifique dans le cadre étroit que m'imposent les égards dus à la patiente indulgence de mon auditoire, dont je craius d'avoir déjà abusé.

Permettez donc d'appeler à mon aide la parole écrite: le compte-rendu imprimé, dont l'émission ne se fera pas attendre, Vous offrira les renvois aux sources elles-mêmes, qui répondront à tout appel plus sérieux. Là l'ensemble de nos tendances scientifiques et le mérite individuel de chacun de nos membres comparaitront devant Votre jugement; ici, évitant un vaste panorama qui ne ferait que dérouler des lointains où la vue se perd dans le vague, à cause de la surabondance, nous cédon's volontiers notre place au thème de la lecture qui suivra la nôtre. Toutefois, passant sous silence le gros des travaux académiques et les noms de leurs auteurs, nous croyons devoir présenter ici un résumé rapide de quelques uns de ces travaux exécutés durant les dernières années, qui ne sont qu'incidentels, mais qui font entrevoir une application pratique plus immédiate.

I^{re} SECTION.

Voyages.

1) M. l'académicien Baer, depuis trois ans sur la mer Caspienne et sur ses principaux affluents, s'est occupé de recherches pratiques tendant à régler, d'une manière plus rationnelle, l'administration des eaux et de la pêche.

2) Sous la direction de MM. les académiciens Struve deux expéditions chronométriques, au profit de la géographie exacte de notre empire, partant de Poulkova ont été dirigées, l'une sur Dorpat, l'autre sur Moscou, Saratov et Astrakhan.

3) Notre astronome M. Döllén vient d'exécuter dans le district des mines de l'Oural des opérations astronomiques, qui serviront de point de départ pour la confection de cartes topographiques exactes.

4) M. l'académicien Hamel est, par ordre de Sa Majesté l'Empereur, en mission en Amérique, pour des affaires de technologie appliquée.

5) M. l'académicien Helmersen a publié les résultats d'un voyage entrepris dans le but d'examiner les causes de l'irruption de la mer Noire dans les lacs salés de la Bessarabie (qui dès lors avaient cessé de produire du sel) et de rechercher les moyens d'y remédier; recherches qui se lient à celles de M. Baer sur l'origine des lacs salés près la mer Caspienne.

6) L'éboulement de terre au gouvernement de Toul'a a été inspecté sur les lieux par M. l'académicien Abich, par ordre exprès de Sa Majesté feu l'Empereur Nicolas.

7) M. le Dr. Schrenk voyage sous les auspices de l'Académie depuis deux ans au sud de la mer d'Ochotsk, et dans sa mission scientifique il a pu déjà rendre sur les lieux des services directs aux autorités locales, qui ont requis sa coopération aux grandes entreprises du gouvernement dans ces contrées.

8) Enfin mentionnons ce fragment du journal encore inédit des longs voyages de M. Abich, concernant une localité de l'Asie-Mineure très riche en soufre, qu'il s'est hâté de publier en égard aux circonstances actuelles.

II^{re} SECTION.

Travaux au profit de l'industrie, de l'agronomie et de l'économie politique en général.

1) Changements produits dans les métaux par le martelage et le laminage, examinés par M. Kupffer.

2) Le grand travail climatologique de M. Wessélowsky ayant spécialement pour but de donner des directions rationnelles aux dispositions gouvernementales en fait d'économie politique et d'agronomie. Le mémoire sur les dégâts causés par la grêle a déjà mis sous les yeux du public un petit échantillon de cette entreprise hautement méritoire.

3) Les recherches entamées par M. l'académicien Jeleznov sur la conductibilité des terres et surtout de notre fameux «tchernosem» quant à la chaleur; en rapport avec des observations de la température du sol et du soussol jusqu'à la profondeur de 5 pieds, et avec les effets du drainage dans notre climat.

4) Les recherches microscopiques du même académicien participant à une enquête administrative sur les moyens de découvrir dans la farine de seigle la présence de l'ergot, pernicieux pour la santé publique; recherches qui ont conduit notre académicien à y constater la présence de 5 et même jusqu'à 1½ d'ergot.

5) Une suite d'écrits en réponse à des questions adressées officiellement à l'Académie, concernant les dégâts causés par des insectes nuisibles, par M. le conservateur de l'Académie Ménétries.

6) Les dénombrements statistiques et l'entreprise des mesures des aires des gouvernements et des districts, exécutés par M. l'académicien Köppen.

7) Le nouveau planimètre, remarquable par sa simplicité, à l'usage des arpenteurs inventé par M. l'académicien Bouniakovsky.

8) Un petit essai physiologique tendant à concilier et à rapprocher les études scientifiques de Hippologie avec les expériences des hippognostes pratiques.

II^{ème} SECTION.

Direction de divers travaux; manuels, guides, critiques.

1) La direction donnée par notre observatoire central aux entreprises topographiques et hydrographiques de l'état major et de la marine, et celle des travaux de l'une des sections d'officiers de l'état major, établie à cet effet à Poulkova.

2) Le manuel des hautes mathématiques à l'usage des écoles militaires, par M. l'académicien Ostrogradsky.

3) Le petit manuel expliquant l'usage des éphémérides anglaises, par M. Othon Struve.

4) Le guide des salles des antiques de l'Ermitage, par M. Stepiani.

5) Les travaux rectifiant la chronographie en elucidant les vrais rapports entre l'ère de mars et l'ère de septembre.

6) Les critiques et les comparaisons d'un grand nombre d'ouvrages présentés au concours Démidoff.

7) Les rapports sur des ouvrages reconnus dignes d'être soumis à Sa Majesté par M. le Ministre de l'instruction publique dans ses rapports quadrimestriels sur les ouvrages scientifiques les plus notables.

8) Enfin toute une série de rapports critiques sur des ouvrages manuscrits, transmis de la part du gouvernement. Nous ne mentionnons qu'une chrestomatie géorgienne, un catéchisme et un abrégé de l'histoire sainte en langue osse-tagaoure, un manuel du dialecte tatar de l'Aderbidshan, des matériaux pour la langue thouché, des vocabulaires tcheremisse, tchouvache, kalmouke, tcherkesse, des ouvrages de géographie, de physique, de climatologie, de mathématiques etc. etc.

L'énumération que nous venons de faire a dû Vous convaincre, Messieurs, de la grande activité de notre Académie, même dans le champ accessoire des applications répondant plus directement aux exigences du gouvernement. Forts de cette bonne conscience, qui prévient tout mésentendu, nous n'hésitons pas à déclarer hautement que s'il y a quelque danger à éviter pour notre Académie, ce n'est pas l'égarement dans des questions abstruses, mais plutôt l'entraînement vers des tendances pratiques, aujourd'hui dominantes.

A la poursuite de résultats — tranchons le mot — de profits purement matériels, l'esprit de notre époque suit les impulsions d'un matérialisme égoïste.

Il n'y a que deux refuges contre ce mal envahisseur, ce sont le sentiment religieux du devoir et l'amour généreux de la science avec ses nobles dévouements. Conservons les, Messieurs, répandons les dans cette grande nation, suscitons en elle, en nous appuyant sur une instruction solide, des spécialistes adonnés tout entiers à leurs vocations respectives, — et la prospérité de l'état en résultera d'elle-même.

Fort de sa bonne conscience l'Académie a comparu aujourd'hui devant son tribunal annuel. Nous allons retourner à nos travaux habituels en saluant avec joie et reconnaissance la faveur de notre auguste monarque dans la personne de notre illustre président.

Une vaste carrière s'ouvrira à nos efforts, soutenus par la protection éclairée de Votre Excellence, par la bienveillance notoire du ministère et par la faveur Impériale qui daigne aujourd'hui se manifester si gracieusement par la présence de notre auguste visiteur.

II.

ÉCRITS PUBLIÉS PAR LES ACADÉMICIENS DÉFUNTS.

1) Par feu M. Sjögren*).

- 1) Ueber die finnische Sprache und ihre Literatur. St. Petersburg. Gedruckt bey N. Gretsich. 1821. (VIII u. 71 S. in-8°).
- 2) An das geehrte Publicum und den Herrn, Theol. Dr. Probst und Ritter, Johann Strahlmann, Verfasser der Finnischen Sprachlehre für Finnen und Nicht-Finnen. (St. Petersburgische Zeitschrift, herausgegeben von Aug. Oldekop. 7ter Bd. 1822, pag. 125 — 135, 169 — 176, 220 — 226, 266 — 271.)
- 3) Till det vördade Publicum, och till Hr Theol. Doctorn, Prosten och Riddaren Johan Strahlmann, Författare till Finnische Sprachlehre für Finnen und Nicht-Finnen. (Mæmosyne. Åbo, 1822 pag. 327 — 347.)
- 4) Critique de l'ouvrage intitulé: Терпанъ мѣсяцъ Шюндорукъ сына святаго Юангеанъ Маттеѣиста, Кармалданъ кѣлѣлѣя — Печатануу свѣтѣйнаго-Правителствующаго-Синодалъ кашишминистъ, Веніггенъ Библейскоинъ канца-купанъ алола. — Питери, 1820 (Mæmosyne. Åbo, 1822, pag. 141 — 156, 163 — 169.)
- 5) Critique de l'édition d'Ibn-Foslan publiée par Fräbn. (St. Petersburgische Zeitschrift, herausgegeben von Aug. Oldekop. 13ter Bd. 1825, pag. 348 — 371.)
- 6) Lettre datée de Lodiñoe Pole le 21 décembre 1821 (Journal de St. Pétersbourg. 1825. N° 24, Åbo Tidningar. 1825. N° 33).
- 7) Lettre datée de Pétrozavodsk le 6 janvier 1825 (Journal de St. Pétersbourg. 1825. N° 30. Åbo Tidningar. 1825. N° 44).
- 8) Critique de trois ouvrages publiés en langue laponne par le pasteur Hjelt (Åbo Tidningar. 1826. N° 67, 69, 70).
- 9) Utur ett bref från Hr. Magister Sjögren. (Åbo Tidningar. 1827. N° 28, 29).
- 10) Extrait d'une lettre datée de Velok. (St. Petersburgische Zeitung. 1827. N° 92).
- 11) Utdrag af ett bref ifrån Mag. Sjögren. (Åbo Tidningar. 1827. N° 92, 93).
- 12) Auszüge aus ältern Briefen des Dr. Sjögren an den Hrn. Akademiker, Staatsrath Fräbn aus Pinea (St. Petersburgische Zeitung. 1828. N° 20. Åboer Tidningar. 1828. N° 26. Ср. Бюджеторское членство П. Кенена, 1825, p. 213 et Finlands Allmänna Tidning 1838. N° 32).
- 13) Lettre de M. Sjögren, sans date. (St. Petersburg. Zeitung. 1828. N° 29 pag. 344. Åbo Tidningar. 1828. N° 99).
- 14) Auszug aus einem Schreiben des Dr. Sjögren an den Hrn. Akademiker Staatsrath von Fräbn. (St. Petersburg. Zeitung N° 13, Journal de St. Pétersbourg. 1. N° 21, Åbo Tidningar N° 27. 1828.)
- 15) Auszug aus einem Briefe des Dr. Sjögren an den Herrn Grafen Mannerheim. Kasan, den 9 März 1828. (St. Petersburg. Zeitung. N° 31, Åbo Tidningar. N° 100. 1828).
- 16) Anteckningar om församlingarne i Kemi-Lappmark af And. Job. Sjögren. Helsingfors. Tryckt hos J. Simelius Enka. 1828. VI et 105 pag. in-8°.
- 17) Auszug aus einem, an Seine Erlaucht, den Herrn Staats-Sekretär Finlands, Grafen von Rehbinder, abgestatteten Berichte des Dr. Sjögren über dessen auf Allerhöchsten Befehl angestellte wissenschaftliche Reise zur Untersuchung der Finnischen Völkerschaften in Russland. (St. Petersburg. Zeitung. 1829. N° 123 — 125).
- 18) Bemerkungen über die Russischen Lappmarken. (Russische Miscellen, herausg. von G. Engelhardt. 3tes Bdehn. St. Petersburg 1830. p. 1 — 67. Réimprimé dans les Annales für Erd-, Völker- und Staatenkunde. von Berg-haus, Th. II. Berlin 1830, pag. 569 — 608).
- 19) Историческій, Статистическій и Филологическій опытъ о Зырянцахъ. (Членъ Имп. Акад. Наукъ. Книжка I. Спб. 1831. p. 76 — 84).
- 20) Ueber den grammatischen Bau der Sürjänischen Sprache mit Rücksicht auf die Finnische. (Mémoires de l'Acad. de St-Pé. VI Série. Sciences politiques, Histoire etc. Tome premier (1832). pag. 119 — 169).
- 21) О грамматическихъ свойствахъ Зырянскаго языка въ отношеніи къ Финскому. (Членъ Имп. Акад. Наукъ за 1829 и 1830 годы. Кн. I. Спб. 1831. pag. 79 — 84).
- 22) Ueber die älteren Wohnsitze der Jemen. 1ste Abth. (Mém. de l'Acad. Imp. des Sc. VI Série. Sc. Pol., Hist., Philol. T. I. Livr. 3. pag. 263 — 310).
- 23) О древнѣйшихъ обитателяхъ Ямн: 1-е Отд. (Членъ Имп. Акад. Наукъ... Кн. I. 1831. pag. 14 — 23).
- 24) Ueber die älteren Wohnsitze der Jemen. 2te Abth. (Mém. VI Série. Sc. Pol., Hist., Philol. T. I. Livr. 4. pag. 311 — 345).
- 25) Wann und wie wurden Sawolotschje und die Sawolotschen Teuchden Russisch? (Mém. Sc. Pol., Hist., Philol. T. I. Liv. 6. pag. 491 — 526).
- 26) Ueber die Finnische Bevölkerung des St. Petersburgischen Gouvernements und über den Ursprung des Namens Ingermannland. S. Petersburg 1832. (Aus den Mémoires. VI. Série. Sc. Polit. Hist. Tome II besonders abgedruckt.)
- 27) Was bedeutet das in den Russischen Chroniken unter dem Jahr 1024 vorkommende Wort Яма? (Mém. Sc. Polit., Hist. etc. T. II. Livr. 6. pag. 563 — 592).
- 28) Akademische Reise in den Kaukasus. (St. Petersburg. Zeitung. 1835. N° 214. Журн. Муш. Нап. Псков. 1853.

* Extrait des articles insérés par M. Kunik dans le Bulletin Historico-philologique, Tome XII, N° 14, Supplément, et dans les Ученые Записки И. Акад. Наукъ no I и III Отд. Томъ III, pag. 569 — 583.

- Ч. VIII стр. 323 — 326. О цѣлѣ путешествія Академика Шергенса на Кавказъ).
- 29) Extrait d'une lettre adressée à M. Fröhn par M. Sjögren de Piatsigorsk, le 27 avril 1836. (Bull. Sc. T. I. N° 14 et 15. pag. 111 et suiv.)
- 30) Extrait d'une lettre de M. Sjögren à M. Fröhn (Simphéropol, le 26 nov. 1836. Bull. Sc. T. I. N° 23. pag. 182).
- 31) Extrait d'une lettre de M. Sjögren à M. Fröhn (Wladikawkas, le 19 avril 1837. Bull. Sc. T. II. N° 17 et 18. pag. 271 et suiv.)
- 32) Extrait d'une lettre de M. Sjögren à M. le Président de l'Académie (Tiflis le 3 juin 1837. Bull. Sc. T. II. N° 23. pag. 365 et suiv.)
- 33) Lettre de M. Sjögren à M. Krug (Mosdok le 20 octobre 1837. Bull. Sc. T. III. N° 14 — 17. pag. 219 et suiv.)
- 34) Voyage dans les vallées centrales du Caucase, pour l'étude approfondie de la langue, des moeurs et des traditions populaires des montagnards de l'Ossétie, fait en 1836 et en 1837 par M. Sjögren, de l'Académie Impériale de St.-Petersbourg. Traduit de l'Allemand par le Rédacteur des «Nouvelles Annales des Voyages». Paris 1848. T. I. pag. 129 — 143, 268 — 292. T. II. pag. 276 — 327.
- 35) Manuscrit géorgien offert en don au Musée asiatique. Rapport de M. Sjögren. (Bull. Sc. T. III. 1838. N° 21. pag. 335.)
- 36) Manuscrits relatifs au Caucase offerts au Musée asiatique par M. Steven; rapport de M. Sjögren. (Bull. Sc. 1838. T. III. N° 24. pag. 381 et suiv.)
- 37) De vita rebusque gentis Olai Sancti, regis Norvegiae. Commentatio historico-critica. Pars III. (Extrait dans le Bull. scientif. T. IV. N° 2).
- 37*) Rapport sur deux ouvrages de M. Brosset relatifs à la langue géorgienne, inséré dans la St. Petersburg. Zeitung 1838. N° 97.
- 38) Ueber Kраткія грамматическія правила принадлежатія къ языку Пермскаго языка, составленные города Соликамска Свято-Троицкаго Собора Протоіерея Феодора Любимовымъ; von A. J. Sjögren. (Bull. Sc. 1838. T. IV. N° 15. pag. 231 et suiv.)
- 39) De Finnis aliaque Tachudicia genibus scientia et usu metallorum antiquitus insignibus. (Extrait dans le Bull. sc. T. VI. N° 11 u 12).
- 40) Ueber das Werk des Königl. Dänischen Etatsrathes und Professors Finn Magnusen, Runamo og Ranerne betitelt. ... 1842. (149 pag. in 8°, avec une planche lithographiée).
- 41) Anmerkungen (Voy. le rapport de M. Napierky sur les Necrolivonica de M. Kruse, inséré dans le Дѣла. Присужд. учр. П. Н. Демидовымъ награжд. Сиб. 1843. pag. 223 — 226).
- 42) Instruction générale donnée à M. Castrén, voyageur chargé par l'Académie de l'exploration de la Sibirie septentrionale et centrale sous le rapport de l'ethnographie et de la linguistique, par M. Sjögren. (Bull. histor.-philol. 1844. T. I. N° 21. pag. 326 et suiv. A. Castrén's Reiseberichte und Briefe aus den Jahren 1845 — 1849. St. Petersburg. 1856. pag. 505 — 514).
- 43) Разборъ сочиненія Магистра Матвія Александра Кастрена подъ заглавіемъ: Elementa grammaticae Syriacae, составленный Г. Экстраординарнымъ Академикомъ Шергеномъ. (13-е Присужд. учр. П. Н. Демид. награжд. Сиб. 1844. pag. 87 — 92).
- 44) Разборъ сочиненія Г. Видемана подъ заглавіемъ: Versuch einer Grammatik der Syriacischen Sprache etc., составленный Г. Экстраординарнымъ Академикомъ Шергеномъ. (13-е Прис. учр. П. Н. Демид. награжд. Сиб. 1844. pag. 101 — 105).
- 45) Rapport sur l'ouvrage intitulé: Berufung der Rodsen, von E. Kunik. 1ste Abth. (Bull. histor.-philol. T. II. 1844. N° 7. pag. 98 et suiv.)
- 46) Ueber Fr. Adelung's Literarischen Nachlass. (St. Petersburg. Zeitung. 1844. N° 210).
- 47) О книгахъ и рукописяхъ О. П. Аделунга. (Сиб. Вѣд. 1844. N° 231 u 232).
- 48) Осетинская Грамматика съ краткимъ словаремъ Осетинско-Россійскимъ и Россійско-Осетинскимъ. Соч. А. Шергена. Сиб. 1844. Ч. I и II.
- 49) Ipon Еззакхур, das ist Ossetische Sprachlehre, nebst kurzem Ossetisch-Deutschen und Deutsch-Ossetischen Wörterbuche, von Dr. A. Sjögren. St. Petersburg. 1844.
- 50) Vom Einflusse des Accents in der Lappländischen Sprache; von Dr. M. A. Castrén (Rapport de M. Sjögren. Voy. Bull. histor.-philol. T. II. N° 22. pag. 337 et suiv.)
- 51) Разборъ сочиненія Г. Старшаго Учителя Видемана подъ заглавіемъ: Versuch einer Grammatik der Tscherekmischen Sprache составленный Г. Акла Шергеномъ. (15-е Присужд. учр. П. Н. Демид. награжд. Сиб. 1846. pag. 112 — 120).
- 52) Reise nach Livland und Kurland zur genauen Untersuchung der Reste der Liwen und Krewingen. (Denkschriften der russ. geogr. Gesellschaft zu St. Petersburg. 1ster Bd. Weimar 1849. pag. 432 — 605).
- 53) Rapport sur un ouvrage manuscrit intitulé: Словарь Русско-Черкесскій или Адигскій съ краткою Грамматикою. Составленный Колл. Асс. Люлье.... Par M. Sjögren. (Bull. histor.-philol. T. IV. N° 11).
- 54) Донесеніе о рукописномъ сочиненіи подъ заглавіемъ: Словарь-Русско-Черкесскій или Адигскій съ краткою Грамматикою. Составленный Колл. Асс. Люлье. 360 стр. in-fol. Сиб. Вѣдом. 1847. N° 235, 236).
- 55) Шергенъ (Андрей Михайловичъ), Voy. Справ. Зап. Саваръ Т. XII. Сиб. 1847. pag. 251 — 254.
- 56) Ossetische Studien mit besonderer Rücksicht auf die Indo-europäischen Sprachen. 1ste Liefer. Die Selbstlauter. (Mém. VI Série. Sc. Polit. etc. T. VII. St.-Petersb. 1848. pag. 571 — 652).

- 57) Zur Ethnographie Liwlands. (Bull. histor.-philol. T. VII. № 1 — 5. Melanges Russes. T. I. Livr. 2. pag. 160 — 234).
- 58) Разборъ сочинений Г-на Павла Саввантова, подъ заглавіемъ: Грамматика Зырянскаго языка и Зырянско-Русскій и Русско-Зырянскій Словарь, составленный Акад. Шергеномъ. (19-е Пр. учр. П. Н. Демид. награда. Спб. 1850. pag. 192 — 203).
- 59) Разборъ сочинения Г-на Ф. Н. Вадимова, подъ заглавіемъ: Grammatik der Woljatischen Sprache, составленный Акад. Шергеномъ. (19-е Пр. учр. П. Н. Демид. награда. Спб. 1850. pag. 105 — 123).
- 60) Neue ehnische Uebersetzungen der Bacmeister'schen Sprachprobe als Nachtrag zu meinem Aufsatze: Zur Ethnographie Liwlands. (Bull. histor.-philol. T. VIII. № 1 — 4. Mel. Russes. T. I. pag. 510 — 585).
- 61) Bemerkungen zu dem Aufsatze: Neue ehnische Uebersetzungen der Bacmeister'schen Sprachprobe u. s. w. 1851. (Bull. histor.-philol. T. VIII. № 12 et 13. Mel. Russes. T. I. Livr. 6. pag. 615 — 642).
- 62) Ueber die Bedeutung des Ehnischen Namens für den Regenbogen: *Wätkerkaar*. 1851. (Bull. histor.-philol. T. IX. № 10 et 11. Melanges Russes. T. II. Livr. 2. pag. 105 — 136).
- 63) Разборъ сочинения: Die Schweden an den Küsten Ehnlands und auf Runö. Eine historisch-ethnographische Untersuchung von C. Russwurm, Inspector der Schulen zu Narva. MS. Составленный Г. Орд. Акад. Шергеномъ. (21-е Присужд. учр. П. Н. Демид. награда. 1852. pag. 73 — 79).
- 64) Материалы для сравненія областныхъ великорусскихъ словъ со словами языковъ славянскихъ и восточныхъ. Акад. А. М. Шершен. А — Н. (Извѣстія II Отд. Импер. Акад. Наукъ. Томъ I. Материалы. pag. 145 — 165. Спб. 1852).
- 65) Rapport de M. Sjögren sur son voyage. 1852 (Bulletin histor.-philol. T. X. № 17. Mel. Russes. T. II. Livr. 3. pag. 235 — 242).
- 66) Ueber das Werk: Ehnische Volklieder. Urchrift und Uebersetzung von H. Neus. Reval 1850 — 1852. (22-е Пр. учр. П. Н. Демид. награда. Спб. 1853. pag. 133 — 146. Bull. T. XI. № 20, 21. Mel. Russes. T. II. Livr. 4. pag. 379 — 389).
- 67) Очеркъ жизни и трудовъ Кастрена. (Вѣстникъ Русскаго Географическаго Общества. Спб. 1853. Ч. VII. Отд. VII. pag. 100 — 133).
- 68) Teckning af M. A. Castréns lefnad och verksamhet. (Soomi. Helsingfors 1854. pag. 237 — 283).
- 69) *Forveert* (III—VIII) Introduction à l'ouvrage intitulé: Der Ehnsten abergläubische Gebräuche, Weisen und Gewohnheiten von Johann Wolfgang Boelter. St. Petersb. 1854).
- 70) Разборъ сочинений Нестора Ед. Арена подъ заглавіемъ: Grammatik der ehnischen Sprache. . . und Sprach-

fehler der ehnischen Bibel. . . составленный Акад. Шергеномъ. (23-е Пр. учр. П. Н. Демид. награда. Спб. 1854. pag. 173 — 181. Bull. Hist.-phil. T. XII. № 6. Melanges Russes. T. II. pag. 418 — 426).

2) Par feu M. Wisniewsky.

- 1) *Observationes Cereris, Palladis, Junonis, Saturni, Uranique habitae in specula Academiae Scientiarum Imperialis.* «Nova Acta Ac. Scient. Imp. Petrop.» T. XV. pag. 533. Présenté à la Conférence le 11 septembre 1805.
- 2) Nachricht von der Petersburger Sternwarte (du 16 septembre 1803 et du 27 avril 1804). «Berliner Astronom. Jahrbuch.» 1807. pag. 209.

Contient des renseignements intéressants sur l'organisation qu'avait alors l'observatoire et sur les améliorations qui y furent apportées.

- 3) Berechnung der wahren Conjunction bei der Sonnenfinsterniss vom 16. Aug. 1803 und Beobachtung der Bedeckung der Pleiaden auf der Kaiserlichen Sternwarte zu St. Petersburg angestellt. Vom Collegienrath Schubert und Adjunct Wisniewsky. «Berl. Astr. Jahrb.» 1807. pag. 238 (daté le 28 janvier 1804.)
- 4) Beobachtungen der Venus, des Saturnus, der Ceres, Pallas u. Juno etc. (Extraits de lettres datées 1804 et 1805.) «Berliner Astronom. Jahrbuch.» 1808. pag. 252.

Tiré du mémoire: *Nova Acta XV* pag. 533. et contient outre on l'observation de l'occultation de l'étoile α Sagittarii.

- 5) Astronomische Beobachtungen. (Extraits de lettres. St.-Petersbourg 22 nov. 1805. Cherson 4 juillet 1806. Wilna 1 sept. 1806.) «Berliner Astronom. Jahrb.» 1809. p. 264.

Contient des occultations d'étoiles observées à St.-Petersbourg, Réval et pendant son voyage; ainsi que des renseignements sur ce même voyage et sur l'observatoire de Wilna.

- 6) Astronomische Nachrichten. (Tirés de deux lettres datées Kharkov le 25 (13) octobre 1807 et St.-Petersbourg le 5 mars n. S. 1808.) «Berlin. Astr. Jahrb.» 1811. p. 222.

Par rapport au plan de son voyage géographique et aux occultations correspondantes d'étoiles qu'il désirait observer.

- 7) Schreiben aus St. Petersburg vom 24. März (5. April) 1808. «Berliner Astronom. Jahrbuch.» 1811. p. 216.

Sur une comète qu'il avait découverte dans le Camélopard.

- 8) Schreiben aus Astrachan vom 16. März 1809. «Berliner Astronom. Jahrbuch.» 1812. p. 227.

Sur la comète qu'il découvrit au mois de mars 1808. Sur des occultations d'étoiles observées pendant le voyage. Sur la détermination chronométrique des longitudes. Catalogue des occultations d'étoiles pour 1809 sur un méridien situé à $2^{\circ}0'$ de celui de Greenwich, et pour latitude $52^{\circ}5'$.

- 9) Schreiben datirt St. Petersburg den 5. December 1809. «Berliner Astronom. Jahrbuch.» 1813. pag. 197.

Contient des renseignements sur son voyage et un catalogue des occultations d'étoiles pour 1810.

- 10) Observations de la grande comète de l'année 1811 faites à Nouveau Tcherkask au mois d'août. 1812. Mémoires de l'Académie Impériale des sciences de St.-Petersbourg. T. VI. pag. 256. Présenté à la Conférence le 20 sept. 1815.
- 11) Nachtrag zu dem im Jahrbuch 1813 befindlichen Verzeichniss in Berlin sichhabender Sternbedeckungen. •Berliner Astronom. Jahrbuch. 1816. pag. 219.

Envoyé du Caucase.

- 12) Beobachtungen des grossen Cometen von 1811. zu Neutcherkask, am 31. Juli, 8., 11., 12., 15. u. 17. Aug. n. S. 1812. •Berliner Astron. Jahrbuch. 1816. pag. 261.

Identique pour la plupart avec le mémoire du T. VI pag. 256, mais reçu à Berliu le 26 novembre 1812, tandis que le mémoire présenté à l'Académie porte la date du 20 septembre 1815. C'est donc l'article publié en langue allemande, par Bode, qui est le primitif, bien que son introduction soit plus courte que celle du mémoire.

- 13) Mesure de la hauteur du mont Elbrus au-dessus du niveau de la mer. •Mém. de l'Acad. T. VI. pag. 159. Prés. à la Conférence le 20 mars 1816.
- 14) Vérification de la latitude de l'Observatoire de l'Académie Impériale des sciences. •Mém. de l'Acad. T. VII. pag. 225. Prés. à la Conférence le 2 octobre 1816.
- 15) Diamètre de la Lune déduit des occultations d'Aldébaran. •Mém. de l'Acad. T. VIII. pag. 125. Prés. à la Conférence le 2 avril 1817.
- 16) Longitude de Siarvopol déterminée par l'observation des occultations d'étoiles β , γ et α du taureau. •Mém. de l'Acad. T. IX. p. 101. Prés. à la Conférence le 4 février 1818.
- 17) Passage de la Comète de 1819 au méridien, observé à l'Observatoire de l'Académie Impériale des sciences. T. IX. pag. 125. Prés. à la Conférence le 8 août 1819.
- 18) Longitude de Kherson déterminée par les observations d'occultations de 1 $\frac{1}{2}$ des poissons et de ϵ du taureau. •Mém. de l'Acad. T. IX. pag. 161. Prés. à la Conférence le 16 août 1820.
- 19) Longitude d'Orenbourg, déterminée par l'observation de l'occultation de l'étoile 96 du verseau. •Mém. de l'Acad. T. IX. pag. 216. Prés. à la Conférence le 24 janvier 1821.
- 20) Longitude de Cathérinebourg, déterminée par l'observation de l'occultation d'Aldébaran. •Mém. de l'Acad. T. IX. pag. 263. Prés. à la Conférence le 12 septembre 1821.
- 21) Longitude d'Aldébaran, déduite des occultations d'étoiles par la lune. •Mém. de l'Acad. T. X. pag. 45. Prés. à la Conférence le 20 janvier 1819.
- 22) Longitude de Tambor, déterminée par l'observation de l'occultation de l'étoile 180 par la lune. •Mém. de l'Acad. T. X. pag. 125. Prés. à la Conférence le 2 oct. 1822.
- 23) Aus einem Schreiben vom 13. Juli 1826. St. Petersburg. •Berliner Astronom. Jahrbuch. 1829. pag. 208.

Avis intéressant sur l'étendue des résultats de son voyage pendant un laps de 9 ans en Russie, durant lequel il a observé près de 20,000 altitudes du soleil et d'étoiles et plus de 40 occultations d'étoiles, ce qui l'a mis à même de déterminer la position de 300 villes et points situés dans 48 gouvernements différents. — Wisniewsky dit:

«J'ai déjà fourni au Dépôt impérial des cartes topographiques la position de 250 points. Il m'en reste encore à calculer 30, ce que j'entreprendrai, aussitôt que j'aurai terminé quelques autres travaux. Vers la fin de l'année courante je vous présenterai le résultat général de ce travail géographique.»

- 24) Описание хронологической машины Г-на Головацкого. Въ Типогр. Имп. Акад. Наукъ. Спб. 1855.

3) Par feu M. Meyer.

1825. *Novae plantarum species descriptae et iconibus illustratae.* Cum tab. 2. (Mss. transmissum 1825 nisi prius.) Mém. soc. nat. Mosc. Vol. VII (1829) p. 135.
- *Cyperaceae novae, descriptionibus et iconibus illustratae.* Cum tab. 14. Acad. exhib. 9 Nov. 1825. Mémoires présentés par divers savants à l'Acad. Pétersb. T. I (1831). p. 195.
1831. *Verzeichniss der Pflanzen, welche während der, auf Allerhöchsten Befehl in den J. 1829 und 1830 unternommenen Reise im Kankasus und in den Provinzen am westlichen Ufer des Kaspischen Meeres gesammelt worden sind.* St. Petersburg. 1831. 4°.
1836. *Bemerkungen über einige Hymenobrychia-Arten.* Gelesen 27. Jan. 1836. Mémoires présentés à l'Acad. de St.-Petersb. T. III (1837). p. 637. Un extrait dans le Bull. scient. de l'Acad. de St.-Petersb. T. II. p. 33.
1837. *Beschreibung einer neuen Art der Gattung Catalpa.* Lu le 17 février 1837. Bull. ac. Acad. Pétersb. T. II. p. 49.
1838. *Missbildungen, beobachtet an Cardamine pratensis.* Lu le 21 sept. 1838. Bull. ac. Acad. Pétersb. T. IV. p. 375.
1840. *Das Alyssum minutum und die zunächst verwandten Arten.* Avec 2 planches. Lu le 3 avril 1840. Mém. Acad. Pétersb. T. IV. p. 1. Imprimé séparément en 1840. L'extrait au Bull. ac. Acad. Pétersb. T. VII. p. 131.
- *Einige Bemerkungen über die natürliche Familie der Polygonaceen.* Avec une planche. Lu le 26 juin 1840. Mém. Acad. Pétersb. T. IV. p. 135. Imprimé séparément 1840. Extrait dans le Bull. ac. Acad. Pétersb. T. VII. p. 313. No. 23.
1841. *Einige Bemerkungen über den Bau der Cruciferen.* Lu le 27 août 1841. Bull. ac. Acad. Pétersb. T. IX. No. 209.
- *Einige Worte über die Nebenblätter bei Lotus.* Avec 1 planche. Lu le 27 août 1841. Bull. ac. Acad. Pétersb. T. IX. No. 187.
1842. *Revision der Arten der Gattung Agrimonia.* Lu le 1 avril 1842. Bull. ac. Acad. Pétersb. T. X. p. 337 No. 22.

1812. Ueber den Ginschen, vorzüglich über die botanischen Charaktere desselben und der zunächst verwandten Arten der Gattung *Panax*. Avec 2 planches. Dans Ganger's Repert. für Pharmazie u. prakt. Chemie. Jahrg. I. pag. 516. L'extrait au Bull. phys.-math. Acad. Petersb. T. I. pag. 337. Lu le 20 janvier 1813.
1813. Instruction spéciale pour la Botanique, donnée à M. le Dr. de Middendorff pour son Voyage en Sibirie. Bull. phys.-mathém. Acad. Petersb. T. I. pag. 183. No. 12 (émis le 28 janv. 1813).
- Bemerkungen über die Gattungen der Daphnaceen ohne perigynische Schuppen, nebst einer Charakteristik derselben. Lu le 17 février 1813. Bull. phys.-math. Acad. Petersb. T. I. pag. 353. No. 23.
- Die Gattungen *Monolepis* Schrad., *Oligandra* Less. und *Nanophytum* Less. näher charakterisirt. Lu le 3 mai 1813. Bull. phys.-math. Acad. Petersb. T. II. p. 129.
1813. Bericht über Hrn. Dr. Gottsche's: Anatomisch-physiologische Untersuchungen über *Haplomitrium Hookeri*. Lu le 8 décembre 1813. Bull. phys.-math. Acad. Petersb. T. II. p. 210.
1814. Flora provinciae Tambov, oder Verzeichniss der im Gouvernement Tambov beobachteten Pflanzen. (Imprimé aussi en langue allemande.) Forme la première livraison d'une compilation botanique publiée par l'Académie sous le titre: Beiträge zur Pflanzenkunde des Russischen Reiches. St. Petersb. 1814. 8°.
- Ueber einige *Cornus*-Arten aus der Abtheilung *Thelycerania*. Lu le 11 octobre 1815. Mém. Acad. Petersb. T. V. Imprimé séparément en 1815. L'extrait au Bull. phys.-math. Acad. Petersb. T. III. pag. 371. No. 22.
1815. Einige Bemerkungen über die Gattung *Pimela Banks*. Lu le 25 janvier 1815. Bull. phys.-math. Acad. Petersb. T. IV. pag. 71.
- Versuch einer Monographie der Gattung *Ephedra*. Avec 8 planches. Mém. Acad. Petersb. T. V. pag. 35. Imprimé séparément 1816. Extrait au Bull. phys.-math. Acad. Petersb. T. V. pag. 33. No. 3. Lu le 10 oct. 1815.
1816. Ueber die Zimmtrosen, insbesondere über die in Russland wildwachsenden Arten derselben. Lu le 15 mai 1816. Mém. Acad. Petersb. T. VI. Tiré à part en 1817; l'extrait au Bull. phys.-mathém. Acad. Petersb. T. VI. pag. 44.
- Bericht über die sogenannte Manna von Sawel. Lu le 23 octobre 1816. Bull. phys.-math. Acad. Petersb. T. VI. pag. 236.
1817. Ein paar Worte über *Centaurea Phrygia* L. Lu le 16 avril 1817. Bull. phys.-math. Acad. Petersb. T. VI. pag. 132.
- Einige Bemerkungen über die jetzt herrschende Kartoffelkrankheit. Lu le 5 novembre 1817. Bull. phys.-math. Acad. Petersb. T. VI. pag. 348.
1818. De *Girasia ruthenica* nonnullis commentatio botanica. Acad. exhib. 25 Febr. 1818. Mém. Acad. Petersb. T. VI. pag. 41. Scorsini edit. 1818.
- Flora provinciae Wiatka. C'est la 5ème Livr. des Beiträge zur Pflanzenkunde des Russ. Reiches. 1818.
1819. Verzeichniss der von Hrn. Dr. Kolenati in dem mittlern Theile des Caucasus etc. gesammelten Pflanzen. C'est la 6ème Livr. des Beiträge zur Pflanzenkunde des Russ. Reiches. 1819.
1820. Kleine Beiträge zur näheren Kenntniss der Flora Russlands.
- I. *Plantarum species novae, in imperio Ruthenico sponte crescentes, descriptionibus illustratae.*
- II. Ueber einige *Crepis*-Arten aus dem Caucasiischen Florengebiete.
- III. Ueber *Astragalus Galactites* Pall. und einige, mit demselben zunächst verwandte Arten. Mém. Acad. Petersb. T. VII. Tiré à part en 1820.
- Kurze Notiz über den *Ulmus*. Lu le 20 décembre 1820. Bull. phys.-math. Acad. Petersb. T. IX. pag. 264 (émis 1821).
1821. Einige Pflanzennissbildungen, beobachtet und beschrieben. Mit 1 Taf. Lu le 17 octobre 1821. Bull. phys.-math. Acad. Petersb. T. X. pag. 121 (émis 1822).
1823. Erster und zweiter Nachtrag zur Flora von Tambov. Beiträge zur Pflanzenkunde des Russ. Reiches. IX. Lief. (1823). S. 1 — 39; 117 — 132.
1825. Einige Bemerkungen über *Epilobium Dodonaei* und die verwandten Arten. Lu le 1 septembre 1825. Bull. phys.-math. Acad. Petersb. T. XIII. p. 156.
- Einige Bemerkungen über *Diervilla*, *Weigela*, *Calyphtrum* und eine neue mit ihnen verwandte Gattung (*Calyptrostigma*). Lu le 17 novembre 1825. Bull. phys.-math. Acad. Petersb. T. XIII. No. 13.
- En commun avec feu F. E. L. Fischer:
1835. Lettre sur le genre *Xeranthemum*. Mém. soc. Natur. Moscou. T. X. pag. 325.
- Beschreibung einer neuen *Bergia*, nebst einigen Bemerkungen über die Familie der *Elatinaceen* überhaupt. *Linnaea* X (1836), pag. 60. — Observations sur la famille naturelle des *Elatinées* et description d'une nouvelle espèce de *Bergia*. Voyez: Fête séculaire de Charles de Linné etc. Moscou 1835, pag. 19.
- 1835 — 47. *Animadversiones botanicae in Indries seminum horti Imper. botan. Petropolitani, ab a. 1835 — 1847. 13 Fasciculi in-8°.*
1837. 8. Bericht über die Getreide-Arten (und deren Varietäten), welche im J. 1836 u. 1837 im Kaiserl. botanischen Garten zu St. Petersburg gebaut wurden. St. Petersb. Zeitung 1837. No. 72; 1838. No. 117.
1839. Einige Bemerkungen über die Blüthen der *Ludnolia glaucescens*. Lu le 4 octobre 1839. Bull. ac. Acad. Petersb. T. VI. pag. 199.

1810 *Seraphyta multiflora*, eine neue Orchideen-Gattung aus Mexico. Lu le 31 janvier 1810. Bull. sc. Acad. Pétersb. T. VII. pag. 23.

— *Uwarowia chrysanthemifolia* Bunge, descriptione et icone illustrata. Cum tab. 1. Acad. exhib. 28 Aug. 1810. Mém. Acad. Pétersb. T. IV. pag. 133.

1811 Ueber eine neue Pflanzengattung (Synnarchena) aus Brasilien. Gelesen 15. Januar 1811. Bull. sc. Acad. Pétersb. T. VIII. pag. 253.

1811, 2. Enumeratio plantarum novarum a cl. Schrenk lectarum. Petrop. 8^o Fasc. 1, 1811. II, 1812. Conf. Pritzel Thesaur. No. 3209; Bull. sc. Acad. Pétersb. X. 253, 353 et Bull. phys.-math. Acad. Pétersb. T. III, pag. 106, 209, 305.

1814. *Asterostigma*, eine neue Pflanzengattung aus Brasilien. Lu le 31 mai 1814. Bull. phys.-math. Acad. de St.-Petersb. T. III. pag. 148.

1816, 52. *Sertum Petropolitano* seu icones et descriptiones plantarum, quae in horto botanico Imperiali Petropolitano floruerunt. Petrop. fol. I, 1816; II. 1832.

Contributions aux ouvrages d'autres savants:

Ledebour, Reise durch das Altaigebirge und die soongorische Kirgisenstepp. Berlin 1829, 30. 2 Tble. 8^o. (Le II Tome pag. 171 — 516 contient la relation du voyage de M. Meyer.)

— Flora Altaica. Adjutoribus C. A. Meyer et A. a. Bunge. IV Voll. Berol. 1829 — 31. 8^o.

Eichwald, Plantarum novarum vel minus cognitarum fasciculi duo. Vilnae 1831. 33. Fol. (La préface indique M. Meyer comme collaborateur.)

Verzeichniss der im J. 1838 am Saissang Nor und am Irtytsch gesammelten Pflanzen. Mit 16 Taf. Ein zweites Supplement zur Flora Altaica. Anfangen von Bongard, beendigt von Meyer. Mém. Acad. Pétersb. T. IV. pag. 157. Separat-Abdruck 1841; en extrait au Bull. sc. Acad. Pétersb. T. VIII. pag. 337. No. 22.

v. Baer, Bericht über wissenschaftliche Arbeiten und Reisen etc. Botanik von C. A. Meyer. Voy. Baer n. Helmersen: Beiträge zur Kenntniss des Russ. Reiches. IX. Band (1845). S. 416.

Flora Ochotensis phaenogama. Bearbeitet von E. R. v. Trautvetter u. C. A. Meyer. 1855. Voy. Middendorff's Sibirische Reise. Band I. Theil II (publié en janvier 1856).

III.

SUJETS TRAITÉS EN 1854 ET 1855

DANS LES SÉANCES ET LES PUBLICATIONS DE L'ACADÉMIE.

I. SCIENCES MATHÉMATIQUES ET PHYSIQUES.

a. Mathématiques.

ТЧУРВЧЕВ. Sur l'intégration des différentielles qui contiennent une racine carrée d'un polynôme du 3^{me} ou 4^{me} degré (lu le 20 janvier 1851. Extrait Bull. phys.-math. T. XII. No. 20. Mém. sc. math. et phys. T. VI, imprimé à part. Mém. math. et astr. T. II. Liv. 1).

Dans ce mémoire, l'auteur donne une méthode générale et directe pour cette intégration, en tant qu'elle est possible sous forme finie. D'après ses recherches, publiées en 1853, dans le *Journal de mathématiques pures et appliquées*, de M. Liouville, cette intégration se réduit à la détermination des fonctions entières et des nombres qui vérifient certaines conditions. Dans le Mémoire présent il donne une méthode pour trouver ces inconnues, tant qu'il s'agit de l'intégration des différentielles en question, ce qu'il parvient à faire au moyen d'une certaine réduction de ses équations, d'après laquelle leur solution se réduit à un problème résolu par Abel (Oeuvres complètes, T. I. p. 33). L'auteur remarque que cette réduction de ses équations est indispensable aussi pour simplifier l'intégration des différentielles plus compliquées, et qu'elle peut être avantageusement employée dans d'autres recherches d'Analyse Transcendante, et dans la théorie des Nombres elle-même, où cette méthode donne un procédé, à l'aide duquel on trouvera la représentation des nombres par les formes quadratiques. Quant aux différentielles qui contiennent une racine carrée d'une fonction du quatrième degré, cette méthode de réduction fournit un rapprochement très intéressant de la construction des valeurs irrationnelles, avec la règle et le compas, et l'intégration des différentielles sous forme finie. En terminant son Mémoire l'auteur fait le résumé des procédés qu'il a employés dans ses recherches, constituant la méthode générale d'intégration des différentielles contenant une racine carrée d'un polynôme du troisième ou du quatrième degré, en tant que cette intégration est possible sous forme finie.

БОННИКОВСКИЙ. Note sur les maxima et les minima d'une fonction symétrique entière de plusieurs variables (lu le 3 février 1855. Bull. phys.-math. T. XII. No. 23. Mém. math. et astr. T. II. Liv. 1).

M. Bonnikovsky fait observer que le maximum ou le minimum d'une fonction de cette nature correspond le plus souvent à l'hypothèse que ces variables ont une valeur commune. Cette remarque est si naturelle qu'elle doit être présentée sans doute à beaucoup de personnes, et c'est pour constater la portée de cette induction, que M. Bonnikovsky a soumis la question à une analyse rigoureuse. L'examen qu'il en a fait l'a conduit à la conclusion que si l'on sait, a priori, qu'une fonction entière symétrique du 2^e ou du 3^{me} degré, à un nombre quelconque de variables, admet un maximum ou un minimum, ce maximum ou ce minimum ne pourra avoir lieu que pour des valeurs égales des variables. Mais si le degré de la fonction est supérieur au troisième, on ne pourra rien prononcer, a priori, sur la nature des valeurs qui correspondent aux maxima et minima: à la vérité, elles seront égales entr'elles dans la plupart des cas, mais aussi, dans d'autres, elles pourraient être inégales.

POPOV. Sur les intégrales des équations générales qui représentent l'équilibre thermo-dynamique des corps élastiques (lu le 31 mars 1853. Учен. Зап. III, вып. 2, Мел. math. et astr. T. II, 2 et 3 Liv.).

M. POPOV, professeur de l'université de Kasan, cite les intégrales d'un système d'équations à différences partielles, sans présenter l'analyse qui l'a conduite aux résultats cités.

OSTROGRADSKY. Mémoire sur la théorie générale de la percussion (lu le 26 mai 1853. Мем. ac. math. et phys. T. VI, imprimé à part).

L'auteur a pour but d'établir la théorie générale des changements brusques que peut subir le mouvement d'un système de corps. Les changements dont il s'agit viennent ordinairement de deux sources : 1^o des forces impulsives, c'est-à-dire des forces qui agissent avec la plus grande intensité mais, généralement, pendant une très courte durée. 2^o des liaisons qu'on introduit dans le système et auxquelles les vitesses ne satisfont point. Ces liaisons font changer très brusquement les vitesses du système et souffrent elles-mêmes une petite altération jusqu'à ce que les vitesses remplissent les conditions qu'elles leur imposent ; la percussion est alors achevée et le système reprend son cours de mouvement où rien de très brusque n'arrive.

L'auteur du mémoire part de l'équation générale du mouvement qu'il énonce ainsi : La somme des moments des forces motrices et des forces qui remplacent les liaisons du système, réunie à la variation de la force vive, forment une dérivée exacte relative au temps. Après avoir modifié l'expression analytique de cette équation, par la considération de l'extremité petite de la durée, pendant laquelle s'achève le changement brusque, l'auteur multiplie le résultat par l'élément du temps et l'intègre depuis le commencement jusqu'à la fin de la percussion. L'intégrale dont il s'agit renferme les percussions dues aux forces motrices, percussions qui sont inconnues. L'auteur les élimine par la considération des effets que les forces produiraient en agissant, chacune, sur un point isolé, car alors leurs effets sont censés connus. Le résultat de cette élimination est une équation qui renferme toute la théorie de la percussion. En résolvant cette équation l'auteur obtient les vitesses après les changements brusques, ce qui est l'objet de la question. L'application de la théorie générale aux cas particuliers conduit l'auteur à un théorème qui renferme comme cas particulier celui de Carnot, sur le choc des corps privés d'élasticité. Puis il démontre aussi que dans le système des liaisons l'introduction d'une nature particulière ou diminue la force vive, et cette diminution est précisément la force vive due aux vitesses perdues.

BOUNIAKOVSKY. Sur les diviseurs numériques invariables des fonctions rationnelles entières (lu le 4 août 1853. Bull. phys.-math. T. XIII, No. 10 en extrait. Мем. ac. math. et phys. T. VI).

L'auteur donne la solution complète d'une question qui se rattache à la théorie des congruences des degrés supérieurs pour un module composé quelconque. Le problème consiste à déterminer le plus grand diviseur numérique constant d'un polynôme donné quelle que soit la valeur entière attribuée à la variable. Quand le polynôme sur lequel on opère, est irréductible, et qu'on le débarrasse, par la division, de son facteur numérique invariable, on obtient une fonction entière qui ne présente plus aucun caractère de divisibilité, et que l'on peut appeler par cette raison *fonction indivisible*. M. Bouniakovsky fait observer à la fin de son mémoire, qu'une fonction de cette nature doit nécessairement représenter une *infinité* de nombres premiers. Cette propriété remarquable des fonctions indivi-

visibles, qu'il serait sans doute bien difficile de démontrer d'une manière rigoureuse, constitue visiblement une extension du fameux théorème sur les progressions arithmétiques, en vertu duquel toute progression de cette espèce, dont la raison et la différence sont des nombres premiers entre eux, comprend une infinité de nombres premiers absolus.

DAVIDOV. Note sur le maximum du nombre des positions d'équilibre d'un prisme triangulaire homogène, plongé dans un fluide (lu le 4 août 1853. Bull. phys.-math. T. XIII, No. 10. Мел. math. et astr. T. II, Liv. 4).

L'auteur de cet article, en rappelant que M. Bouélaïkovsky a le premier démontré que le maximum du nombre des positions d'équilibre d'un prisme triangulaire, homogène, plongé dans un fluide, ne peut jamais aller au delà de 15, reprend cette question, et expose une analyse ingénieuse par laquelle il prouve que ce maximum ne peut pas surpasser le nombre 12.

ТЕНЬВУШЕВ. Note sur une formule d'analyse (lu le 20 octobre 1853. Мел. math. et astr. T. II, 3 Liv. Bull. phys.-math. T. XIII, No. 14).

Dans cette note l'auteur donne une série qui fournit le même résultat que la formule d'interpolation de Lagrange, quand l'on prend tous ses termes, et qui donne la valeur approximative, avec les coefficients indiqués par la méthode des moindres carrés, si l'on ne prend que ses premiers termes en nombre égal à celui des termes qu'on veut retenir dans le développement de la fonction cherchée.

ЧЕХОВИЧЕВ. О непрерывных дробях (lu le 12 janvier 1853. Bull. phys.-math. T. XIII, No. 13. Учен. Зап. III, 5).

Dans ce mémoire sur les fractions continues, M. Tchekovitch démontre comment, à l'aide du développement d'une certaine expression en fraction continue, on parvient à trouver la valeur approchée de la fonction cherchée avec la moindre erreur à craindre. Pour la détermination de cette valeur il donne trois formules, dont l'une comprend, comme cas particulier, celle qui a été l'objet de sa note, lue le 30 octobre de l'année passée. En définitive, il montre d'après ces formules, les propriétés remarquables des expressions déterminées par le développement de certaines fonctions rationnelles en fractions continues.

POPOV. Теория определенного интеграла

$$\int_0^{\infty} \frac{x^a - x^b dx}{1+x}$$

(lu le 16 mars 1853).

СOMOV. Sur un cas particulier de la rotation d'un corps solide pesant (lu le 13 avril 1853. Bull. phys.-math. T. XIV No. 8. 9. Мел. math. et astr. T. II, Liv. 4).

Ce mémoire contient la solution rigoureuse du problème de la rotation autour d'un point fixe d'un corps solide pesant, lorsque ce corps a deux moments d'inertie principaux égaux, et que le point fixe est situé sur l'axe, auquel répond le troisième moment. Cette solution comprend, comme cas particulier, celle du pendule conique, et donne l'explication des phénomènes curieux que l'on observe sur le gyroscope ou la machine de Bonenberger.

OSTROGRADSKY. Sur la rotation des corps solides (lu le 27 avril 1853).

L'auteur a pour but de discuter quelques points de l'analyse de Lagrange relative au problème célèbre de la rotation des

corps solides. Il considère l'analyse dont il s'agit comme la plus élégante qui ait été proposée pour le même objet, il y ajoute quelques considérations, non énoncées par Legendre, et il offre quelques moyens pour simplifier les calculs de cet illustre géomètre.

Восняковский. Note sur un planimètre de nouvelle construction (lu le 15 août 1855. Bull. phys.-math. T. XIV. No. 10. Méth. math. et astr. T. II. Liv. 4.).

L'extrême simplicité de la construction de ce nouvel appareil, dont M. l'Académicien présente deux modèles à l'Académie, garantit d'un côté son exactitude et contribue de plus à rendre son prix plus modique que celui des instruments de la même espèce, employés par les arpenteurs.

Остроградский. Руководство начальной геометрии. Курс II. общего класса. (Présenté le 28 septembre 1855).

б. Astronomie.

O. STURVE. Expéditions chronométriques de 1845 et 1846, II^{de} partie. (Lu le 13 novembre 1849. Mém. sc. math. et phys. T. VI. p. 1.)

Deux grandes expéditions chronométriques, exécutées en 1845, avaient donné les différences en longitude entre l'Observatoire central Nicolas à Poulkova et les Observatoires de Moscou et de Varsovie, ainsi que les positions des stations intermédiaires de Valdaï, Vilkomir et Nidok. La description de ces travaux avait formé l'objet de la première partie du mémoire. La seconde partie donne les résultats de la seconde expédition exécutée en 1846 par M. O. Sturve, et qui, partant de Moscou, toucha la Mer Noire, et parvint jusqu'à Varsovie, d'où elle retourna sur le même chemin au point initial, Moscou. Cette partie a fourni 8 nouveaux points fondamentaux pour la géographie de l'Empire, par les positions exactes de Kharkov, Nicolaïev, Kiev, Jitomir, Odessa, Kremenitshoug, Paltava et Orel.

— Positions géographiques déterminées en 1847 par le lieutenant-colonel Lemm dans le pays des cosaques du Don. Mém. de M. O. Sturve. (Mémoires sc. math. et phys. T. VI. p. 235. avec 1 planche).

Ce mémoire contient les positions, latitudes et longitudes, de 73 points du pays des cosaques du Don, régulièrement répandus sur un terrain de 5° 11' d'étendue en latitude et de 6° 40' en longitude, ou entre les latitudes 46° 10' et 52° 21' et les longitudes 7° 25' et 14° 14' à l'est de Poulkova. Une addition donne les résultats des travaux analogues, exécutés également en 1847, par le major-général Wronitschenko, dans les gouvernements Orel, Tambour, Voronège, Riazan et Vladimir. Le nombre des points déterminés par M. Wronitschenko s'élève à 71. Ces points se trouvent sur 3° 51' en latitude, entre 51° 5' et 54° 56' et sur 9° 34' en longitude, entre les longitudes 3° 26' et 13° 0' à l'est de Poulkova.

O. STURVE. Positions géographiques déterminées en 1848 par le lieutenant-colonel Lemm. Mémoire de M. O. Sturve (Mém. sc. math. et phys. T. VI. p. 330).

Ce mémoire contient 43 points déterminés du gouvernement de Norgorod, situés entre les latitudes 58° 23' et 60° 56' et entre les longitudes 10° 46' et 9° 34' à l'est de Poulkova.

Фаворский. Positions moyennes, pour l'époque de 1790, des étoiles circumpolaires, dont les observations ont été publiées par Jérôme Lalande dans les Mémoires de l'Académie de Paris de 1789 et 1790. Publié par ordre de l'Académie Impér. des sc. de St. Pétersbourg. 1851. in 4°.

O. STURVE. Sur un nouveau télescope (lu le 31 mars 1851).

W. STURVE. Sur l'état actuel de la bibliothèque de l'Observatoire central (lu le 12 mai 1854).

Dans ce rapport le directeur de l'Observatoire central porte à la connaissance de l'Académie l'augmentation importante de la bibliothèque de l'Observatoire, depuis la publication de son catalogue, en 1845, jusqu'au premier avril 1854; sans compter l'enrichissement insaisissable qu'a obtenu la bibliothèque par l'acquisition de 416 ouvrages, anciens et en partie très-rare, en 455 volumes, achetés de la collection Naumann, mise en vente à Leipzig à cette époque. Pour cet achat les soins éclairés et bienveillants de S. E. M. le Ministre de l'Instruction publique avaient accordé une subvention de 1000 roubles des fonds du ministère.

Гусев. Наблюдения периодических планетных поясов на Виленской Обсерватории (lu le 6 octobre 1854. Ученый Записки Т. III. вып. 2).

Равновостников. Обь эллиптического движения планет. (Mémoire sur le mouvement elliptique des planètes) (lu le 17 novembre 1854. Ученый Записки Т. III. вып. 3).

Ce mémoire présente une analyse de la «theoria motus corporum coelestium in sectionibus conicis» par Gauss. L'auteur s'applique à résoudre quelques questions de cette théorie à l'aide des procédés les plus simples proposés par le fameux géomètre; à substituer des formules plus usitées à quelques autres qui sont propres à Gauss; à amplifier plusieurs questions ardues, auxquelles Gauss n'a touché qu'en passant, par le développement de quelques nouvelles formules. P.

O. STURVE. Nouvelle détermination de la parallaxe annuelle des étoiles α Lyrae et β Cygni (lu le 15 décembre 1854. Méth. math. et astr. T. II. Liv. 4. Bull. phys.-math. T. XIII. No. 18).

Les résultats auxquels l'auteur est parvenu, sont :
parallaxe de α Lyrae = 0,133 $\pm$ 0,009,
» β Cygni = 0,191 $\pm$ 0,025.

— Résultats d'observations faites sur des étoiles doubles artificielles (lu le 15 décembre 1854. Bull. phys.-math. T. XIII. No. 3. Méth. math. et astr. T. II. Liv. 1).

Dans cet article M. O. Sturve démontre que les angles de position, dans les étoiles doubles d'une distance angulaire au-dessous de XII, observés à Poulkova, et antérieurement par M. W. Struve à Dorpat, sont sujets à certaines erreurs systématiques qui dépendent de la distance et de l'angle que fait la ligne de direction entre les deux centres avec le cercle vertical. Il parvient finalement à une formule empirique qui donne les corrections à porter sur les angles observés.

— Nachrichten über den neuen Kometen von Herrn Dr. Schweitzer in Moskau (lu le 27 avril 1855. Méth. math. et astr. T. II. Liv. 4. Bull. phys.-math. T. XIV. No. 4. 5).

— Elemente der Bahn des Kometen von 1853 (lu le 27 avril 1855. Bull. phys.-math. T. XIV. No. 9. Méth. math. et astr. T. II. Liv. 4.).

Равновостников. Влияния возмущения семи больших планет (lu le 7 décembre 1855). (Il entrera dans les Ученый Записки).

Ce mémoire se compose de 3 parties: 1) la 1^{re} contient les modifications séculaires périodiques des excentricités, des longitudes des périhélie, de l'inclinaison des plans des orbites à l'écliptique et des longitudes des noeuds, comme aussi les fonctions des perturbations jusqu'au premier degré des excentricités et des inclinaisons. La 2^{de} contient le complètement de ces

perturbations au moyen des membres du 3-me ordre relativement aux excentricités et aux lunaisons; et la 3-me traite de la question sur la stabilité du système solaire.

« La première de ces 3 parties a été présentée à l'Académie le 7 décembre 1855. On y trouve d'abord les méthodes les plus succinctes et directes de construction des formules exprimant toutes les perturbations précises, puis le calcul de ces mêmes perturbations d'après les données adoptées par M. Leverrier, à l'exclusion de la masse terrestre équivalente, suivant ma détermination — $1/54575$. Malgré l'identité des données, beaucoup des résultats que j'ai obtenus, diffèrent essentiellement des résultats trouvés par M. Le Verrier, le mouvement rétrograde du périhélie de Vénus, notamment, donne un résultat trois fois moindre que celui de M. Leverrier. Une telle différence des résultats m'a déterminé à conserver dans les mémoires tous les détails, au moyen desquels on sera à même de vérifier mes calculs.

Il est encore digne de remarque que les chiffres de la diminution annuelle observée dans l'inclinaison de l'écliptique vers l'équateur, la précession des équinoxes et les mouvements des périhélie de l'orbite terrestre sont presque conformes aux résultats obtenus au moyen des observations, prouve que l'évaluation de la masse des 7 planètes possède un degré satisfaisant de justesse. » P.

O. STRUVE. Sur les parallaxes de α Aurigae, γ Cassiopeae et μ Cassiopeae (lu le 21 décembre 1855).

Les parallaxes des ces étoiles, déterminées par M. O. Struve à l'aide d'observations micrométriques faites moyennant la grande lunette parallactique, sont :

$$\begin{aligned} \text{parallaxe de } \alpha \text{ Aurigae} &+ 0.305 \pm 0.013 \\ \text{» } \gamma \text{ Cassiopeae} &+ 0.154 \pm 0.013 \\ \text{» } \mu \text{ Cassiopeae} &+ 0.342 \pm 0.032 \end{aligned}$$

W. STRUVE. Fondation de l'Observatoire central de Russie par l'Empereur Nicolas I., de glorieuse mémoire (lu le 29 décembre 1855).

c. Sciences physiques.

JELEZNOV. Recherches sur la conductibilité du sol pour la chaleur (lu le 3 février 1855).

La conductibilité de la chaleur est une des propriétés les plus importantes des terrains agricoles, parceque c'est grâce à elle que la chaleur atmosphérique pénètre plus ou moins profondément dans les couches de la terre, où les plantes puisent leur nourriture. Il n'y a que Schuller, qui ait étudié cette propriété, encore l'a-t-il fait d'une manière moins satisfaisante que ses autres recherches. Il était donc nécessaire de la soumettre de nouveau à des expériences plus précises. C'est ce que M. Jeleznov a tenté en entreprenant les recherches sur la conductibilité de la chaleur par les terres. Il a examiné les variétés les plus remarquables du sol russe, prises sur une étendue très considérable, dans les trois états différents, dont la conductibilité dépend essentiellement, savoir : à l'état sec, non tassé; à l'état sec et comprimé; enfin à l'état humide. Jusqu'à présent il n'a présenté à l'attention de l'Académie que la première partie de ces recherches, comprenant les terres à l'état sec, non tassé. Il en résulte, que la terre tourbeuse est le plus mauvais conducteur de la chaleur; viennent ensuite les argiles, les sables et enfin les terres noires (les tchernozem). Il a obtenu ces résultats en remplissant convenablement des cylindres métalliques à parois minces, par les terres en question, en les chauffant jusqu'à 30° R. et en observant le temps du refroidissement de 5° à 3°.

Pour compléter ces recherches sur la même propriété des terres, mais à l'état variée, c. à d. dans la nature même, il a communiqué ses observations sur la conductibilité du tchernozem, faites pendant un voyage dans le gouvernement de Tonia, district Novosil, et dans celui de Koursk, district Staroï-Oskol. Ces observations faites dans les bœres, pendant trois jours, dans chacune des deux localités, font voir, que les variations

diurnes disparaissent à une profondeur de 2½ pieds, qu'à un pied elles sont encore fort sensibles et que les maxima pénètrent plus difficilement que les minima, parceque dans le dernier cas la température des couches sous-jacentes agit sur le refroidissement du sol, de concert avec l'abaissement de la température de l'atmosphère.

MORITZ lettre à M. Lenz, Rectification d'une erreur découverte dans la table de M. Regnault, relative à la force expansive de la vapeur d'eau (lu le 17 février 1855). Bull. phys.-math. T. XIII. No. 3. Mel. phys. et chim. T. II. Liv. 2.

KUPFFER. Comptes-rendu annuel présenté à S. E. M. le Ministre des finances sur les travaux exécutés en 1853, à l'Observatoire physique central (lu le 28 avril 1854). Учен. Зап. T. III. Вып. 2.

M. l'Académicien Kupffer a présenté à l'Académie le Comptes-rendu, qu'il adresse annuellement, en sa qualité de Directeur de l'Observatoire physique central à Son Excellence M. le Ministre des Finances.

Dans cette publication M. Kupffer expose les expériences qu'il a faites sur la flexion des lames élastiques, et par lesquelles il est parvenu à déterminer avec une grande précision le coefficient d'élasticité de plusieurs métaux. Ces expériences établissent l'exactitude d'une nouvelle formule, qui donne le coefficient d'élasticité avec la même rigueur que celle, fondée sur les oscillations transversales, dont il a été question dans son dernier compte-rendu, et elles confirment le fait, annoncé dans le même compte-rendu, que le martelage et le laminage augmentent de beaucoup la force élastique des métaux; cette découverte jette une nouvelle lumière sur la nature des transformations, que les métaux subissent par le travail.

Une autre série d'expériences a eu pour objet la détermination de la dilatation des métaux par la chaleur; cette dilatation a été trouvée par l'augmentation de la durée des oscillations d'un pendule, dont la tige était confectionnée du métal en expérience. Ces recherches établissent la loi remarquable, que pour le même métal, p. e. pour le cuivre jaune, dont la pesanteur spécifique varie beaucoup selon le travail qu'il a subi, la dilatation par la chaleur est d'autant plus grande que le métal a moins de densité. M. Kupffer s'est encore occupé à élaborer un projet concernant des recherches sur la résistance à la rupture des matériaux fabriqués en Russie. Cet objet, comme on sait, a attiré l'attention de plusieurs gouvernements, et en Angleterre surtout on a fait une multitude d'expériences sur la force du fer et de la fonte, dont les résultats forment actuellement la base de tous les calculs pour les dimensions qu'il faut donner aux différentes pièces de fer et de fonte entrant dans la construction des ponts, des chemins de fer, des bateaux à-vapeur et des locomotives. M. Kupffer a pensé, que les ingénieurs russes devraient avoir, pour leurs calculs, des données sur la force des matériaux russes, qui diffèrent souvent considérablement des matériaux étrangers et leur sont quelquefois supérieurs en qualité; citons, par exemple, le fer; de sorte qu'il y aurait probablement, pour plusieurs matériaux, une grande économie à faire, si l'on connaissait bien exactement leur force de résistance. L'ailleurs, en Angleterre et en France il a été fait des expériences en ce genre dans un but fort spécial, témoins par exemple celles qui ont précédé la construction du pont de Menai; il serait bien temps d'envisager la question sous un point de vue plus général et plus scientifique.

LENZ. Ueber die Proportionalität der Stromstärke mit dem erzeugten Elektromagnetismus (introduit, lu le 23 juin 1854).

Des expériences faites par M. Lenz en commun avec M. Jacobi il y a six ans, et consignées dans le II. Tome du Bulletin phys.-math., les amènent à conclure, que le magnétisme des électro-aimants s'accroît en raison directe de la force des courants qui les excitent. Cette loi a été confirmée dans toute sa rigueur pour les courants et les noyaux de fer dont les deux

Académiciens ont fait usage. Il y avait tout lieu d'admettre que cette proportionnalité ne pouvait s'étendre jusqu'à l'infini, vu qu'il y aurait alors possibilité de convertir tout fil de fer en un amant des plus puissants. Les essais, toutefois, ne furent pas poussés au-delà des limites pour lesquels MM. Lenz et Jacobi avaient déduit cette loi, ces limites étant suffisantes pour le but pratique qu'on avait alors en vue. M. Muller, ayant poursuivi ces expériences, trouva que la loi en question cesse d'être rigoureusement exacte, dès que l'on change sensiblement le diamètre du fer, en maintenant toujours la force du courant au même degré, ou que l'on augmente considérablement l'intensité du courant pour la même pièce de fer. D'après ce qui a été dit plus haut, l'on peut conclure «a priori» que ce résultat obtenu par M. Muller doit être exact; mais il s'agit surtout de déterminer le rapport entre l'intensité du courant et l'épaisseur des noyaux, pour lequel ladite proportionnalité entre cette intensité et le magnétisme développé cesse d'exister. M. Muller a essayé de résoudre le problème au moyen d'une formule empirique. Des essais ultérieurs, faits par Bunsen et Koosen, ayant pleinement confirmé la loi, pour des conditions où, selon M. Muller, elle devait cesser d'avoir lieu, M. Lenz a cru nécessaire d'entreprendre une nouvelle série d'expériences, en se servant en partie de la méthode de Koosen, en partie de procédés qui lui appartenaient en propre. Les résultats qu'il obtint cette fois, démontrent, du moins, pour l'espace de fer qu'il a employé, que l'application de cette loi de proportionnalité s'étend bien au-delà des limites que lui assigne la formule Muller, mais que si l'on continue de renforcer encore les courants, il s'en suit en effet une altération de cette proportionnalité. M. Lenz a observé à cette occasion le fil suivant, qu'il ne pouvait prévoir: quand les courants étaient faibles, le magnétisme croissait un peu plus rapidement que l'intensité du courant. Cette circonstance lui fit soupçonner qu'il existe une source d'erreur dans la construction des instruments employés, et lui imposa le devoir de remettre la publication de ses expériences jusqu'au temps, où, par certaines modifications, il aurait fait disparaître ces inconvénients.

JACOBI. Sur la décomposition électrolytique des acides organiques et du sous-sulfate de soude (annoncé le 1 septembre 1853).

La décomposition électrolytique d'une solution d'acide oxalique pure ou mélange d'acide sulfurique étendu d'eau, que M. Jacobi a commencé à examiner, a présenté des abord plusieurs circonstances dignes d'intérêt, mais compliquées. Cette décomposition s'opère déjà par un seul couple de Gravez et sous l'action d'un courant beaucoup plus faible que celui qu'exige la décomposition de l'acide sulfurique seule. En interposant dans le circuit deux voltmètres, l'un chargé d'acide sulfurique et l'autre du mélange mentionné, la quantité de gaz développée dans ce dernier, a été dans quelques cas plus que le double de celle développée dans le voltmètre à acide sulfurique. La proportion de ces deux quantités n'était pas constante et parut dépendre de la forme du courant. La nature des gaz dégagés par la décomposition du mélange n'a pas encore pu être examinée. Les expériences ayant été interrompues par des circonstances particulières, M. Jacobi se propose de les reprendre à la première occasion.

JALEZNOV. Note sur la station météorologique de Narono (lu le 3 novembre 1853). Bull. phys.-math. T. XIII. No. 16. Mel. phys. et astr. T. II. Liv. 2).

Dans cette note M. Jaleznov annonce à l'Académie, que l'observatoire météorologique, établi dans cette localité, a commencé à fonctionner dès le 1^{er} Novembre n.s. Cet observatoire, situé sur le plateau du Valdai dans le gouvernement de Novgorod, entre Petersburg et Moscou, est destiné surtout à servir de base aux études physiologiques sur les rapports qui existent entre les phénomènes de la végétation et ceux qui se passent dans l'atmosphère et dans le sol. Ces études, à part l'intérêt purement scientifique, pourront contribuer à l'extinction des plus sérieux questions, qui intéressent au plus haut degré l'agriculture.

Une de ces questions, qui mérite une attention particulière, est le drainage. Pour que ce mode de perfectionnement du sol puisse se répandre chez nous, il est important de s'assurer avant tout, jusqu'à quel point il est avantageux dans un pays où les produits de l'agriculture ont un prix très modéré. M. Jaleznov a entrepris d'élucider cette question par des expériences. A cet effet on a commencé à observer la température du sol sur le champ d'épreuve, avant de l'avoir drainé, jusqu'à la profondeur de 3 pieds, et on a obtenu les moyennes suivantes pendant les 11 premiers jours d'observation.

Température de la terre de la partie du champ destinée à être drainée.					Température de la terre de la partie du champ qui restera non drainée et servira de point de comparaison.				
8 pieds.	1 pied.	3 pieds.	2 pieds.	1/2 pied.	8 pieds.	3 pieds.	2 pieds.	1 pied.	1/2 pied.
5,83 R.	5,04	4,40	3,84	2,43	5,32	5,09	4,71	3,89	2,26

VASSÉLOVSKY. Des variations diurnes de la direction moyenne du vent à St. Petersburg (lu le 10 novembre 1853). Bull. hist.-phil. T. XII. p. 177. No. 12. 13. Mel. russes T. II. Liv. 3).

— Статистическое наблюдение о градобитиях въ Россіи (lu le 9 février 1853. Учен. Записки. T. III. Liv. 3. et un extrait du même mémoire, en langue française dans le Bull. hist.-phil. T. XIII. No. 1. 2.

— О вскрытіи и замерзании рѣкъ въ Россіи (lu le 20 avril 1853).

— Несколько данныхъ для повнѣнія календаря Воронежской губерніи (lu le 18 mai 1853. Учен. Зап. T. III. ann. 4).

M. Vassélovsky a employé ses soins et une grande partie de son temps à achever son travail étendu Sur le Climat de la Russie. Les dimensions qu'a prises cet ouvrage, écrit en langue russe, ont fait adopter à l'auteur le projet de le faire paraître en forme d'un volume séparé qui est déjà sous presse. Les résultats des nombreuses observations météorologiques, faites en Russie, y sont réunis en un tableau, qui est le premier essai d'une climatologie de ce vaste pays. Les phénomènes météorologiques étant exposés dans l'ouvrage de M. Vassélovsky par rapport à l'influence qu'ils exercent sur l'économie agricole, la statistique et l'agronomie y trouveront des bases solides pour des recherches d'utilité pratique.

Occupe à surveiller l'impression de son ouvrage, cet Académicien en a donné quelques extraits dans les Ученые Записки et dans le Bulletin de l'Académie sous forme d'articles détachés, qui viennent d'être énumérés.

JALEZNOV. Sur la détermination de la masse de neige qui s'accumule sur le sol (lu le 13 avril 1853. Bull. phys.-math. T. XIV. No. 1. 2. 3.)

SCHRENE. Lettre (lu le 12 mai 1853. Bull. phys.-math. T. XII. No. 23. Mel. phys. et chim. T. II. Liv. 1).

2^{de} lettre (lu le 9 juin 1853. Bull. phys.-math. T. XIII. No. 6. Mel. phys. et chim. T. II. Liv. 2).

3^{me} lettre (lu le 13 avril 1853. Bull. phys.-math. T. XIV. No. 1. 2. 3).

MORITZ. Ueber den Salzgehalt des Wassers an der Südwest-Küste des Kaspiischen Meeres (lu le 10 août 1853. Bull. phys.-math. T. XIV. No. 11).

M. Moritz fournit dans ce travail le poids spécifique de l'eau sur quatre différents points de la mer Caspienne. Ces déterminations faites à l'aide de l'aréomètre se distinguent avantageusement d'autres de la même nature, en ce que toutes les erreurs ont été évitées par une rectification fort consciencieuse

jusque dans les moindres détails de l'appareil. Le maximum du poids spécifique s'est rencontré près Bakou; il était de 1,00609, à 22,3° R.

L. KAZ. Diagrammes représentant le flux et le reflux dessinés par le hypsographe établi à Sitka (lu le 22 juin 1855).

L'enregistrement graphique des marées présenté à l'Académie par M. Lenz, nous offre de riches matériaux où sont consignées des observations fort exactes du flux et du reflux, effectuées pendant plusieurs années de suite à l'aide d'un hypsographe de son invention établi à l'île de Sitka dans le port de Novo-Archangel'sk. M. Lenz a déjà réduit en chiffres une partie de ces indications, et se propose de les publier en détail dès que ces réductions seront achevées.

HANDEL. Correspondance sur la machine calorifique d'Erickson; description de cette invention, insérée dans la gazette allemande (septembre 1855).

— Renseignements ultérieurs sur le bateau calorifique d'Erickson (présenté le 22 juin 1855).

— Communications relatives à la télégraphie sous-marine (Deringsdrähte ohne Gutta-percha) (lu le 10 août 1855 et le 7 septembre 1855).

d. Chimie.

ZINKE. Ueber die mit Ardylen copulierten Harstoffe (lu le 3 février 1855). Bull. phys.-math. T. XII. No. 18. Mél. phys. et chim. T. II. Liv. 1).

Les travaux de M. Hoffmann nous ont fait connaître une série de corps qui dérivent de l'urée par la substitution de ses quatre équivalents d'hydrogène par les groupes alcooliques ou éthyliques. Zinke, en étudiant l'action des chlorures des acido-gènes sur l'urée, a produit une série des corps dérivés de l'urée par substitution d'un équivalent de son hydrogène par un équivalent des groupes acido-gènes. Les hexaméthyle, l'acétylurée, la butyrylurée et la valérylurée sont les combinaisons que l'on a préparées et soumises à l'analyse. La manière dont ces corps se comportent à une température qui surpasse de quelques degrés la température de leur fusion, les caractérisent très bien et donne le moyen de les distinguer facilement; ils se décomposent par l'action de la chaleur en acide cyanurique et en amides correspondantes aux groupes acido-gènes qui étaient contenus dans les urées prises pour l'expérience.

SKOBLIKOV. Lettre à M. Fritzsche (lu le 17 mars 1855). Bull. phys.-math. T. XII. No. 20. Mél. phys. et chim. T. II. Liv. 1).

M. Skoblikov, depuis professeur à l'université de St.-Petersbourg, annonce à M. Fritzsche, qu'en faisant passer à une température élevée des vapeurs de sulfure de carbone sur des borates, il a obtenu du sulfure de bore et des sulfates métalliques.

TRAPP. Ueber die Verbindungen des Chlors mit Jod (lu le 31 mars 1855). Bull. phys.-math. T. XIII. No. 1. Mél. phys. et chim. T. II. Liv. 1).

M. Trapp, professeur à l'Académie médico-chirurgicale de St.-Petersbourg, a découvert une nouvelle combinaison du Jode avec le Chlore, qui, tout en ayant la même composition que le Chlorure de Jode liquide, formé d'un équivalent de chacun de ces corps, en diffère pourtant très distinctement par ses états solides. M. Trapp a obtenu ce nouveau Chlorure de Jode en grande et haut cristallin, qui ne se fond qu'à 25 Centigrades. Les deux autres combinaisons du Jode avec le Chlore déjà connues ont été nouvellement analysées, et en outre M. Trapp a essayé, quoique sans résultat, de transformer le Chlorure liquide dans le solide, en le chauffant jusqu'à 180 degrés en vase clos.

CLAUS. Ueber die Platinbasen (lu le 26 mai 1855). Bull. phys.-math. T. XIII. No. 7. Mél. phys. et chim. T. II. Liv. 2).

M. Claus, professeur à Dorpat, en continuant ses recherches sur les métaux qui accompagnent la Platine, a obtenu deux nouvelles bases ammoniacales, contenant du Rhodium et de l'Iridium. Or comme ces nouvelles combinaisons ne s'accordaient pas, d'après les analyses de M. Claus, avec la théorie généralement admise pour ces sortes de bases, M. Claus a exposé dans un mémoire présenté à l'Académie une nouvelle théorie sur ces corps. En admettant que l'ammoniac dans certaines combinaisons peut jouer un rôle passif relativement à sa basicité, et qu'il peut fonctionner à la manière de l'eau, tantôt comme base, tantôt comme corps neutre, M. Claus pense que la basicité des corps en question dépend non pas d'un groupe ammoniacal, contenant du métal à la place d'une partie de son hydrogène, mais d'un oxyde métallique, combiné avec de l'ammoniac non basique.

FRITZSCHE. Ueber eine neue phosphorhaltige organische Säure (lu le 6 octobre 1855). Bull. phys.-math. T. XIII. No. 12. Mél. phys. et chim. T. II. Liv. 2).

M. Fritzsche a obtenu un nouvel acide organique contenant du phosphore, en soumettant à l'action de l'oxygène de l'air atmosphérique une dissolution de phosphore dans l'essence de houille. Cet acide, se déposant dans la dissolution en forme de flocons gélatineux abondants, n'a pourtant pas pu être obtenu ni en état cristallin, ni même en état de parfaite pureté. Comme il ne forme que des sels incristallisables et qu'en outre il s'altère facilement, M. Fritzsche, malgré beaucoup de tentatives et de temps consacrés à son étude, n'est pas parvenu à déterminer exactement sa composition, et a dû se borner à communiquer une foule d'observations intéressantes sur la formation et les qualités de cet acide.

— Abhandlung über ein Doppelsalz aus Bromnatrium und bromsaurem Natron (lu le 12 octobre 1855).

Le même auteur a découvert un nouveau sel double composé de bromure et de bromate de Sodium, combinaison qui a été obtenue en beaux cristaux, dont M. Kokscharoff a donné la description cristallographique. Ce sel est analogue au sel iodé découvert en 1827 par M. Mitscherlich; mais tandis que celui-ci pouvait être regardé, soit comme sel double, soit comme iodate de Soude, le sel bromé n'est positivement qu'un sel double, vu qu'il n'attaque nullement l'ammoniac, et promptement se décompose par les bromures alcalins.

ZINKE. Ueber die künstliche Bildung des aetherischen Senföls (lu le 12 janvier 1855). T. XIII. No. 17. 18. Mél. phys. et chim. T. II. Liv. 2).

— Ueber einige neue Körper aus der Propylenreihe (lu le 16 février 1855). Bull. phys.-math. T. XIII. No. 22. 23. Mél. phys. et chim. T. II. Liv. 3).

Dans deux autres articles présentés à l'Académie, M. Zinke a démontré l'identité du groupe mobile, contenu dans les composés allyliques avec le groupe propylylique, par la production du corps principal de la série allylique, nommément de l'huile essentielle de la moutarde, au moyen de l'iode de propylyle. Il a produit ensuite avec le même groupe des corps correspondants par leur constitution et leurs réactions aux éthers dans les séries alcooliques et a démontré l'identité de l'action du mercure sur les iodures des groupes alcooliques et du groupe propylylique, de sorte que la (mobilité) substituabilité de ce groupe à la manière des groupes éthyliques peut être considérée comme démontrée. Ce travail est le point de départ d'une série des recherches sur les groupes de la forme $C_n H_{n-1}$ en général.

ENGELHARDT. Ueber die Einwirkung des Anilins auf Iatin, Bromisatin und Chlorisatin (lu le 16 février 1855. Bull. phys.-math. T. XIII. No. 22. 23. Mél. phys. et chim. T. II. Liv. 3).

— Ueber die Einwirkung des Bromanilins und Chloranilins auf Iatin (lu le 16 mars 1855. Bull. phys.-math. T. XIV. No. 21. Mél. phys. et chim. T. II. Liv. 3).

Mr. Engelhardt, officier d'artillerie attaché à l'arsenal de St. Pétersbourg, a étudié et décrit dans deux mémoires l'action de l'Aniline sur l'Iatine et ses dérivés chloré et bromé d'un côté, et des dérivés chloré et bromé de l'Aniline sur l'Iatine de l'autre côté. Les produits obtenus ont été exactement ceux auxquels l'on devait s'attendre, non-seulement des corps analogues à l'Imessine, découverte par M. Laurent, qui dans leurs dérivés bromé et chloré présentent cela de remarquable, que de deux corps composés exactement des mêmes éléments dans les mêmes proportions, l'un se décompose par la potasse caustique toujours en Iatine et Chlor- ou Bromaniline, et l'autre toujours en Chlor- ou Bromisatine et Aniline.

БАРДОВ. Sur les phénomènes de copulation et les formules qui les expriment (lu le 31 mars 1855. Bull. phys.-math. T. XII. No. 25. Mél. phys. et chim. T. II. Liv. 1).

Dans un mémoire, extrait d'une dissertation, M. Бѣкетов, jeune chimiste, nommé depuis professeur à l'Université de Kharkov, a soumis à un examen critique deux lois énoncées en formules par M. Gerhardt, et qui devaient servir à expliquer les phénomènes de copulation et de substitution chimiques, non-seulement la loi de basilité et celle des résidus, M. Бѣкетов trouve que ni les formules de M. Gerhardt, ni leur correction proposée par M. Strecker, ne sont applicables à tous les cas des phénomènes en question, et il les remplace par une nouvelle forme plus générale et capable de mieux exprimer le principe chimique des réactions auxquelles elle se rapporte. Nous ajoutons les conclusions que l'auteur tire de son mémoire.

1. Le phénomène de copulation dans le sens de la symétrie de la réaction est une double décomposition ou substitution qui transporte, d'un côté, les éléments d'une valeur métallique, et de l'autre, les groupes organiques.

2. La suite d'une copulation est l'élimination d'éléments d'une valeur pour ainsi dire minérale (métallique, amphotère, holoïde), qui atteint son maximum dans le dernier terme, où les groupes se rangent sous l'influence d'un seul (rarement de deux) élément minéral (l'azote ou l'oxygène) qui détermine le type.

3. Les phénomènes de copulation se rapprochent des doubles décompositions salines, en ce que les éléments agissants sont d'une valeur analogue, et que tous les deux ils ne donnent lieu à aucun changement de cet état. Ils se distinguent, au contraire de ceux de métalloïde, qui s'exercent sur d'autres éléments et qui présentent des phénomènes d'altération ou de changement d'état, puisqu'il se fait une véritable combustion de l'hydrogène, qui passe de l'état métalloïde à l'état métallique (dans l'acide chlor-hydrure par exemple).

ENGELHARDT. Ueber die Einwirkung der Chlormetalle auf Jodblei (lu le 10 avril 1855. Bull. phys.-math. T. XIV. No. 10).

Dans un troisième mémoire le même auteur a développé l'action des Chlorures métalliques sur le Jodure de Plomb. Il a trouvé qu'il n'y a que les Chlorures ferrique et cuprique qui mettent en liberté du Jode par leur action sur les Jodures, tandis que les autres Chlorures produisent des combinaisons doubles, dans lesquelles une partie du Jode a été remplacée par du Chlor.

СЧИЧКОВ. Ueber die Zusammensetzung des Knallqueck-silbers und einige Zersetzungsprodukte desselben (lu le 8 juin 1855. Bull. phys.-math. T. XIV. No. 7).

L'auteur, officier d'artillerie attaché à l'école d'artillerie, en entreprenant des recherches sur la constitution des fulminates, et en faisant agir sur le fulminate de mercure des chlorures alcalins, dans le but de substituer au mercure un métal alcalin, a découvert un nouvel acide, isomère de l'acide cyanurique. Ce travail a presque coïncidé dans sa publication avec de semblables recherches de M. Liebig, qui a obtenu le même acide; mais la priorité et l'indépendance du travail de M. Schichkov, de celui de M. Liebig, sont suffisamment constatées, pour que cette coïncidence ne diminue nullement le mérite du remarquable travail du jeune chimiste russe. Outre la découverte de l'acide isocyanurique (substantielle de Mr. Liebig) le mémoire de M. Schichkov traite encore d'autres combinaisons en rapport avec la formation de cet acide, non-seulement une combinaison de Jodure de Potassium avec le fulminate de mercure, une combinaison d'oxyde de mercure avec l'isocyanurate de potasse et plusieurs produits secondaires.

II. SCIENCES NATURELLES.

a. Minéralogie.

КОЧКАРОВ. 1. Ueber Klinochlor von Achmatovsk am Ural (lu le 20 sept. 1854. Bull. phys.-math. T. XIII. No. 9. Mél. phys. et chim. T. II. Liv. 2).

2. Ueber den zweiaxigen Glimmer vom Vesuv (lu le 20 septembre 1854. Bull. phys.-math. T. XIII. No. 10. Mél. phys. et chim. T. II. Liv. 2).

Dans le courant de 1855 M. Kockharov a continué son ouvrage: « Materialien zur Mineralogie Russlands. » Il a eu pour but, de passer soigneusement en revue et de décrire les divers espèces de minéraux de Russie avec leurs variétés nombreuses et souvent fort remarquables; tout en apportant la plus grande attention aux conditions cristallographiques et spécialement au calcul gonimétrique. Il décrit ainsi l'année passée: le mica, le tchervinite, le néphéline, le sulfate d'autimoine, le pyrophilite, le vitriol de plomb, le tellure d'argent, le tellure de plomb et la topaze. Ces descriptions furent accompagnées de 13 planches contenant 152 représentations de cristaux, projetées par M. Kockharov.

Les cristaux du mica à axe double ont été soumis par M. Kockharov à un calcul assez exact et minutieux; ses recherches l'ont amené au résultat que le système de cristallisation du mica à axe double n'est pas, comme on le prétendait jusqu'à présent, monoclinodrique, mais rhomboïde. C'est la formation bimétrique des cristaux du mica qui a donné lieu à cette erreur. En général il a décrit et éclairci complètement les principes sur lesquels sont basées la cristallisation du mica et la formation des bimètres.

КОЧКАРОВ. Beitrag zur Kenntniss einiger Mineralien (lu le 29 février 1856).

Le Brookite. a) Dans les cristaux du Brookite provenant des fouilles d'Atiansk (aux environs des mines de Minsk sur l'Oural) M. Kockharov a déterminé une nouvelle pyramide rhomboïde, qu'il formule ainsi que suit:

$$K = (a : \frac{1}{2} b : \frac{1}{2} c) = 2F_1$$

La lettre K indique les plans de la nouvelle forme que représentent les figures accompagnant l'article; les autres termes de la formule sont les signes cristallographiques de cette forme, le premier d'après Weiss, le second d'après Naumann.

b) Pour les cristaux du Brookite waïtseïm M. Kockharov a fait plusieurs mesurages rigoureux, qui servent de complément aux mesurages antérieurs de l'auteur. Le Molybdénite et la Pyroxénite. À l'époque où M. Kockharov publiait les résultats de ses recherches relativement au Klinochlor extrait des mines d'Achmatovsk sur l'Oural (Nipodolite F. Kobelt; Chlorite G. Rose) et se explique la cristal-

Illostion remarquable (Bull. de la Classe phys.-math. de l'Académie Imp. des sciences du St.-Petersbourg T. XIII, p. 38), il s'aperçoit entre autres, que les minéraux à 6 angles ou hexagones (ces minéraux se distinguent par une texture fort lamelleuse, pareille à celle de la pierre spéculaire, *vitrum ruthenicum*), présentent les mêmes particularités que le Klinoclinoïde, ce qui tend à les exclure du système hexagone. Aussi, depuis lors le nombre des minéraux qu'il convient de ne plus ranger sous le système sextangulaire ne fait-il qu'augmenter; beaucoup d'espèces de mica, le Leuchtenbergite et le Graphite ont cessé d'être comptés parmi les minéraux hexagones. Il en est de même maintenant du Molybdénite et du Pyrosalmite.

Les exemplaires du Molybdénite (éclat de Molybdène) d'Adou-Tschion (Nertschinsk) se trouvant dans la collection de M. Kokcharov, prouvent incontestablement que les facettes de ce minéral, ayant une délimitation hexagone, ne sont pas des cristaux simples, mais que ce sont des cristaux trigonimaux en tous points ressemblants aux cristaux trigonimaux remarquables du Klinoclinoïde des mines d'Akhmatovsk. Pour cette raison l'éclat du molybdène ne doit plus être considéré comme appartenant au système hexagone; au contraire il faut le ranger au nombre des cristaux du système monoclinométrique, ou bien du rhomboïde. Il est impossible de déterminer pour le moment lequel de ces deux systèmes appartient l'éclat de Molybdène, vu l'impossibilité de soumettre les cristaux à des mesures goniométriques exactes.

M. Kokcharov a trouvé dans le pyrosalmite les mêmes particularités, qui ont servi de base à la découverte des cristaux trigonimaux remarquables du Klinoclinoïde. Il importe donc d'éliminer aussi le Pyrosalmite du système hexagone et de le classer sous l'un des systèmes monoclinométrique ou rhomboïde.

La Topaze. Le colonel des ingénieurs des mines Akhmatov a envoyé à M. Kokcharov en 1853 deux petits cristaux de topaze, trouvés dans un des gisements aurifères appartenant au marchand Bakakine, dans le gouvernement d'Orenbourg, au pied d'un filaire la description. Ces cristaux présentaient sous tous les rapports une ressemblance tellement frappante avec les cristaux des topazes du Brésil, que M. Kokcharov, craignant qu'il n'y eût quelque méprise, ne put se décider à livrer ce fait au public, jusqu'à ce qu'il ne fût confirmé d'une manière plus positive. Aujourd'hui cependant il ne reste plus le moindre doute sur la découverte en Russie de topazes qui ne le cèdent en rien à ceux du Brésil, vu que le lieutenant des ingénieurs du corps des mines Barbotte de Maray a été sur les lieux mêmes où furent trouvés ces deux pierres, et qu'il a communiqué sur ce nouveau gisement de topaze un article inséré dans le Journal des Mines (1854, 1^{re} partie, p. 437). Dans son article M. Kokcharov décrit en détail les cristaux des topazes qu'il tient de M. Akhmatov, de même que ceux d'une topaze qu'il a reçue récemment de la part de M. le lieutenant-colonel Peretz des ingénieurs des mines. Ces topazes sont analogues à ceux du Brésil sous le rapport aussi du poids relatif, car, d'après les déterminations du capitaine Denilov, des ingénieurs des mines, leur poids relatif est 3,322, c'est à dire qu'il est identique avec le poids obtenu par M. Kokcharov pour un cristal du Brésil numéroté 3,322. L'authenticité de l'existence en Russie de topazes parfaitement identiques avec ceux du Brésil est prouvée d'une manière évidente par les minéraux qui les accompagnent. Au nombre de ces derniers se trouvent le corindon rose et blanc, les paillets d'éméraude, le Chrysoberyl transparent, l'olivine, le cyanite et autres. — Tous ces minéraux ont des propriétés parfaitement distinctes des minéraux trouvés jusqu'ici sur l'Oural.

II. STRAUVE. Ueber die Zusammensetzung des Vivianits von Kertsch und des Eisenaurs (du 22 juin 1855. Bull. phys.-math. T. XIV, No. 11).

ASTICH. Notiz über ein schwefelreiches Tuffgestein in der Thalebene von Dyadin (du 22 juin 1855. — Bull. phys.-math. T. XIV, No. 8, 9).

b. Géologie et Paléontologie.

GRÜNEWALD. Ueber die Versteinerungen der Silurischen Kalksteine von Bogoslovsk. Ein Beitrag zur Geologie des östlichen Ural (mit 5 Tafeln) (du 12 mai 1853. Mém. des sav. étr. T. VII.)

M. Hofmann, Colonel au corps des Ingénieurs des Mines, bien connu par les nombreuses explorations géologiques auxquelles on s'est livré, qu'il a faites dans l'Oural, dans l'Asie orientale et en Finlande, a entrepris récemment un vaste travail: celui d'examiner les districts des mines de l'Oural, appartenant à la Couronne, et d'en lever des cartes géologiques, tâche pénible à laquelle il a déjà consacré trois étés consécutifs. Au nombre des jeunes savants qui l'ont accompagné dans ses longs voyages, se trouve M. Maurice de Grunewald, géologue instruit et zélé, qui s'est voué avec ardeur à l'étude des restes organiques. Revenu de son premier voyage dans l'Oural (1853), M. de Grunewald publia dans les Mémoires de l'Académie son traité précité sur les pétrifications de l'Oural septentrional. Les recherches de M. de Grunewald ont jeté sur ces pétrifications confirmées en général ce qu'a énoncé d'abord L. de Buch et après lui M. Murchison, Verneuil et Keiserling par rapport au gisement de ces calcaires, mais il ne trouva pas de preuves en faveur de l'existence de la formation devonienne, que ces trois derniers savants avaient trouvée à l'ouest de Bogoslovsk et près de la rivière Kakira. Outre beaucoup d'espèces siluriennes connues, M. de Grunewald en décrit encore de nouvelles. Il est surtout digne d'être mentionné qu'il est parvenu à découvrir près de Bogoslovsk le «Pentamerus Knighti» et de démontrer en conséquence que l'espèce analogue «Pentamerus Vogulicus» n'est pas, comme on le supposait, l'équivalent pour ainsi dire du *Pentamerus Knighti* dans l'Oural. Des 42 formes déterminées par M. de Grunewald, on n'avait trouvées jusqu'à présent que 10 dans l'Oural, et cinq en sont tout à fait nouvelles. Toutes ces espèces d'ailleurs attestent que les calcaires de Bogoslovsk appartiennent à la formation silurienne supérieure.

ASTICH. Ueber einen in der Nähe von Tula statt gefundenen Erdfall (du 1 septembre 1853). Bull. phys.-math. T. XIII, No. 22, 23. Mém. phys. et chim. T. II, Liv. 3.

Un écoulement crateriforme ayant eu lieu dans la région méridionale du gouvernement de Tula, l'auteur fut désigné par l'Académie pour examiner ce fait et en rechercher la cause.

Déjà de nombreux phénomènes du même genre avaient eu lieu à des époques antérieures dans cette région. Ils sont intimement liés à la nature du sol, et on les observe constamment le long du bombardement devonien, dirigé à peu près de l'O à l'E et qui sépare la Russie européenne en deux bassins distincts, l'un septentrional, l'autre méridional.

L'horizontalité du terrain, qui couvre la pente de cet arc devonien et le développement considérable qu'y prennent les argiles et les sables de l'époque silurienne, ont favorisé, surtout dans les forêts, la formation des marais, qui disparaissent rapidement aujourd'hui à cause des défrichements. Les eaux de ces marais presque toujours sans écoulement extérieur s'infiltraient jusqu'à 200 ou 300 pieds de profondeur à travers l'étage carbonifère inférieur, composé de calcaires, de marnes et d'argiles sableuses, dont la stratification n'offre aucune régularité. Elles arrivaient ainsi sur une puissante assise de schiste friable reposant sur les calcaires et sur les marces gypsifères de l'étage devonien supérieur. De là il résulte un lavage souterrain continu, favorisé par le plongement des couches vers le Nord. Ce lavage a produit à superficie des enfoncements crateriformes souvent alignés en ligne droite et dont on compte parfois dix à treize sur l'étendue d'un kilomètre. Les lacs qui en résultent ressemblent souvent à ces petits cratères à laves, si fréquents dans l'Eifel. Une végétation vigoureuse y détermine bientôt la formation de petites fougères, des arbrustes y naissent et finissent par consolider le sol mouvant, qui peu à peu se transforme en une sorte de tourbière, laquelle redevient forêt dans un certain espace de temps.

Il est évident, que les mêmes agents, qui produisent de nos jours des cavités elliptiques de 400 à 600 toises carrées, produisaient au commencement de notre époque des changements beaucoup plus considérables dans la configuration du sol.

HELMERSEN. Geognostische Untersuchung der Devonischen Zone des mittlern Russlands von der Dina bis Woronesch (lu le 22 septembre 1853). Bull. phys.-math.

L'Académicien Helmersen traite dans ce mémoire du terrain Devonien, qui dans les provinces centrales de la Russie, s'étend des bords de la Duna jusqu'à Woronesch. Il examine ce terrain en 1850, et dans le compte rendu pour l'année 1852 nous avons fait mention d'un rapport préalable qu'il fit à ce sujet à la Société Impériale Russe de géographie, et qui fut imprimé dans le Bulletin de cette Société. En 1853 M. Pacht, jeune savant très distingué dont nous regrettons la mort prématurée, ne charges de poursuivre les recherches commencées par M. de Helmersen, et les poussa jusqu'à Simbirsk et Samara sur le Wolga. Ces deux voyages avaient pour but principal de mieux faire connaître le caractère géologique de ce sol élevé du centre de la Russie, qui tantôt prenant la forme de chaînes, tantôt se présentant en forme de plateaux et changeant de direction, occupe toute la distance comprise entre la rive droite de la Duna et la rive droite du Wolga dans la province de Simbirsk. C'est ici que cette bande élevée, composée dans sa partie occidentale de couches Devoniques et crétacées, et dans sa partie orientale de couches crétacées et tertiaires, va aboutir sur la rive droite du Wolga dans les hauteurs pittoresques connues sous le nom de Жерынецкий ропка ou Чарынецкий Яры. En attendant, M. de Helmersen complète son rapport préalable en y ajoutant beaucoup de détails géologiques et physiques. Le mémoire paraîtra sous peu en langue russe, conjointement avec un mémoire rédigé par feu M. Pacht, dans les Mémoires de la Société Géographique. Le rapport de M. Pacht en outre contient la description des fossiles, recueillis par lui dans les couches Devoniques des provinces d'Orel et de Woronesch et dont un certain nombre a été reconnu présenter des espèces nouvelles. Il y a même M. Pacht communique des observations très importantes sur le terrain tertiaire de ce pays et entre autres sur les couches qui forment les échantillons de certaines espèces de bois pétrifiées, si communs dans les provinces de Simbirsk et de Samara.

Le même académicien a présenté un mémoire sur les lacs salés de la Bessarabie, qui n'a pas encore paru.

En 1852, il fut chargé par M. le ministre des finances d'examiner ces lacs sous le point de vue géologique et technique. Jusqu'en 1830 ces lacs, alors entièrement séparés de la mer Noire par une dune de sable en partie mouvante, en partie fixée par des herbes, et soumise pendant les chaleurs d'été à une action très intense d'évaporation, avaient fourni presque sans interruption des récoltes très abondantes de ce sel que produisent les eaux fortement salées de pareils lacs, arrivées à l'état de saturation. Or, en 1830, les eaux de la mer Noire, soulevées par des tempêtes d'une violence extraordinaire, dépassèrent de 7 pieds leur horizon ordinaire sur la côte de la Bessarabie. Le niveau des lacs étant depuis bien des années constamment plus bas de 7 pieds environ que celui de la mer, il s'ensuivit à l'époque de ces ouragans une différence de 14 pieds entre les deux horizons; et comme la hauteur de la dune, qui dans ces lieux borde la mer Noire, ne dépasse jamais 11 ou 12 pieds, il est évident que les vagues de la mer agitée devaient atteindre même les points culminants de cette dune basse. Elles finirent par la creuser et la détruire en beaucoup d'endroits, et, une fois le passage franchi, les flots de la mer se précipitèrent avec violence dans les lacs, qu'ils envahirent jusqu'à leurs dernières anfractuosités de leur rivage. L'effet le plus fâcheux de cette invasion fut que les eaux des lacs, délayées par une si grande portion d'eaux maritimes, cessèrent aussitôt de produire du sel. Tel était l'état des choses que M. de Helmersen arriva sur les lieux. D'abord il examina tous les travaux qu'on avait entrepris pour combler les canaux creusés dans la dune par l'action des

flots; et pour mettre par là même les lacs à l'abri d'une nouvelle invasion; mais, faute de bons matériaux de construction ces travaux n'ont pas eu le succès qu'on en avait espéré. Par la même raison, c'est-à-dire, par l'absence de matériaux convenables, il serait impossible de construire sur le bord de la mer une digue, qui puisse à jamais servir de défense contre les eaux agitées de cette mer, renommée pour sa turbulence. Ensuite M. de Helmersen passa à un examen géologique détaillé des bords des lacs salés et de leurs environs et, de retour de son voyage, il rédigea un rapport sur toutes ses recherches. Ce rapport est composé de deux parties, dont l'une contient une description géographique et statistique de ces lieux et l'autre la description géologique des bords des lacs et du terrain tertiaire entre Odessa et l'embouchure du Danube.

VOLLSTEDT. Ueber die Prioritäts-Rechte der Trilobitengattung *Zethus* gegen die Gattung *Cryptonygmus* Eichenald (lu le 1 décembre 1853). Bull. phys.-math. T. XIII. No. 19)

HELMERSEN. Ueber das langsame Emporsteigen der Ufer des baltischen Meeres, und die Wirkung der Wellen und des Eises auf dieselben (lu le 26 octobre 1853). Bull. phys.-math. T. XIV. No. 13, 14.

Mémoire sur le soulèvement lent et graduel, remarqué dans une grande partie de la Suède, en Finlande et en Estonie. On sait qu'en 1731 l'Académie des sciences d'Upsala entreprit de constater l'abaissement du niveau de la Baltique. On fit des entailles sur des rochers au niveau de la mer, et au bout d'un siècle il fut démontré qu'elles se trouvaient de 2 à 3 pieds au-dessus des eaux. Mais cet abaissement des eaux n'étant pas le même sur tous les points observés, et n'entraînant pas celui des mers voisines, on conclut de ces observations que dans une grande partie de la Suède et en Finlande le terrain s'élève graduellement, lentement, tandis que dans la partie méridionale de la Suède, comme par exemple à Trollberg, il s'affaisse de la même manière. Un des effets de ce soulèvement graduel consiste dans l'agrandissement, quoique très lent, des côtes. En effet on cite d'assez nombreux exemples, tant en Suède qu'en Finlande, que des îles, voisines du rivage et séparées de celui-ci par un détroit à bas fond, ont été transformées en presqu'îles, ou en d'autres termes, que ces bas-fonds, en s'élevant conjointement avec les îles et la terre ferme, ont été avec le temps transformés en isthmes. De même on observe un agrandissement graduel de la terre ferme sur le rivage de l'Estonie et les îles adjacentes, comme par exemple à Dagö, Oesel, Nucko etc. Souvent ces agrandissements ne sont simplement que l'effet des attérissements, cependant quelques circonstances donnent lieu d'admettre que dans certaines localités l'accroissement du rivage s'effectue à la suite du soulèvement seculaire. Pour constater ce fait il faudrait faire dans les provinces Baltiques des entailles sur des rochers au niveau de la mer, à l'instar des entailles faites en Finlande et en Suède. Mais comme les rochers qu'on voit sur la côte de l'Estonie et des îles se composent de couches sédimentaires très friables et sujettes à la dégradation, et comme en Litonie et en Courlande il n'y a pas un seul rocher sur la côte, M. de Helmersen propose d'agir de la manière suivante: On choisit des points fixes rapprochés de la côte, comme des églises ou d'autres constructions en pierres ou en briques, de déterminer de la manière la plus précise la hauteur absolue du sol sur lequel reposent ces bâtiments et de répéter ces déterminations de 25 à 25 ans, ou même plus souvent, toujours en poursuivant le nivellement du point de départ fixe jusqu'à la côte dans la direction la plus courte. Ce mémoire en outre donne des détails assez curieux sur l'énorme puissance des vagues de la Baltique, la surintendence des rochers abruptes se trouvent immédiatement exposés à la mer ouverte, comme par exemple au Port Baltique.

ASTIC. Mémoire sur la géologie des îles volcaniques de la Méditerranée et spécialement des îles de Lipari (lu le 13 novembre 1853).

L'auteur s'est borné dans sa lecture à donner les détails sur une excursion à l'île de Stromboli et spécialement sur l'entrée prise de visiter le fond du cratère de ce vol an. Cette tentative périlleuse n'ayant été abordée jusqu'alors par personne, fut couronnée d'un parfait succès, grâce à la réunion imprévue de circonstances rares et favorables.

L'activité continue de ce volcan remarquable que nous voyons aujourd'hui tel que les anciens le connaissent, rend son cratère aussi intéressant qu'instructif pour la théorie des volcans.

Le dégagement des fluides élastiques, qui en s'échappant de la lave liquide, produisent le déversement périodique de celle-ci à travers des ouvertures coniques, dont le fond du cratère est parsemé; celui-ci est à 2178 pieds au-dessus de niveau de la mer, et à 600 pieds au-dessous du point culminant de l'île.

L'auteur protégé par un vent favorable, une régularité particulière dans les mouvements éruptifs du volcan, et muni de quelques appareils et réactifs conveables y descendit dans le but d'obtenir sur la voie expérimentale des renseignements positifs sur la nature des vapeurs, qui traversent la lave fondante et des sublimations qu'elles déposent sur cette voie.

L'auteur parvint aux conclusions suivantes :

Dans les vapeurs de la lave de Stromboli les acides à base de soufre prédominent; l'acide hydrochlorique n'y est que subordonné; c'est ordinairement le contraire au Vésuve. Toutefois les sublimations du muriate de l'ammoniac paraissent fort abondantes au cratère de Stromboli. L'auteur émettait des fumées incandescentes sous forme de petits fours dont les vides se formaient qu'une seule masse de muriate d'ammoniac, de cinq ou six poudres d'épaisseur, cristallisée, compacte et colorée par le chlorure de fer. Les vapeurs s'échappaient des fissures de cette masse y déposèrent des tubes allongés et coniques d'un sel ammoniac tout pur et blanc. Les sublimations du muriate de soude paraissent manquer totalement au cratère de Stromboli. Ces circonstances importantes sous le point de vue théorique se répètent aussi dans le cratère de l'île de Vulcano; elles présentent une anomalie inattendue contre la supposition habituelle d'un accès nécessaire et direct de l'eau de la mer au foyer volcanique. Certes, nulle part un accès de cette nature ne serait plus facilité que sur l'île de Stromboli.

BAKER. Kaspische Studien (lu le 17 novembre 1854). Bull. phys.-math. T. XIII. No. 13. 14. Mém. phys. et chim. T. II. Liv. 2.

— (lu le 12 janvier 1855). Bull. phys.-math. No. 20. 21.

— (lu le 20 janvier 1855). Bull. phys.-math. T. XIV. No. 1—3. Mém. phys. et chim. T. II. Liv. 3.

KHANYKOV. Lettre relative à un tremblement de terre qui a eu lieu à Téhéran dans la nuit du 10 au 11 septembre (lu le 3 novembre 1854). Extrait dans le Bull. phys.-math. T. XIII. No. 15. 16. Mém. phys. et chim. T. II. Liv. 2).

— 2^e lettre (lu le 16 mars 1855).

DITTMAR. Mémoire sur la géologie du Kamtschatka, avec une carte (lu le 27 avril 1853). Bull. phys.-math. T. XIV. No. 16. Ein Paar erläuternde Worte zur geognostischen Karte Kamtschatka's.

ABICH. Sur les derniers tremblements de terre dans la Perse septentrionale et dans le Caucase, ainsi que sur des eaux et des gaz s'y trouvant en rapport avec ces phénomènes (lu le 16 mars 1855. Bull. phys.-math. T. XIV. No. 4. 5.)

L'auteur expose les données de M. Khanykov, concernant les tremblements de terre, qui ont eu lieu à Téhéran depuis le 8 avril 1843 jusqu'au 16 août 1853; il s'arrête sur rapports intimes qui existent entre les tremblements de terre, leurs direc-

tions et celles des chaînes de montagnes dans l'Azerbaïdjan comme dans l'Arménie russe et dans le Caucase; puis il examine les rapports entre les tremblements de terre et les phénomènes volcaniques dans ces pays; il considère sous ce point de vue les sources thermales aux alentours des quatre volcans éteints: l'Elbouruz, le Karbek, l'Arrat et le Naralan, et les phénomènes des éruptions boueuses et de gaz enflammé, dont le retour périodique est un trait de physique caractéristique pour les presqu'îles caucasiennes, d'Apcheron et de Tsmam, y compris la province de Chemakhal.

L'auteur développe les résultats d'une série d'analyses comparatives faites par MM. les professeurs Schmidt à Dorpat et Buneev à Heidelberg, tant du gaz, qui se dégage d'une source chaude au pied du Naralan ou Perse, tant du gaz inflammable recueilli par l'auteur sur les presqu'îles de Kertch et de Tsmam sur la côte et sur les pentes de différents montagnes si-dites volcans de boue. La coïncidence entre les résultats de ces analyses met hors de doute la parfaite identité des gaz inflammables qui sortent de la terre dans les péninsules caucasiennes. Ces recherches constatent, que le gaz des sautes est identique avec le mélange gazeux, qui se dégage quelquefois en grande quantité de la vase des eaux stagnantes et de la bouillie de certaines mines. Les traces de ce même gaz se trouvent dans une quantité de sources dont les effluents traversent des schistes ou des calcaires imprégnés d'asphalte.

L'absence totale de l'hydrogène et de l'oxyde carbonique dans les gaz des presqu'îles démontre évidemment, que leur origine ne peut être attribuée à l'influence d'une chaleur ignée sur des résidus organiques ou des couches de bouillie, car tous les gaz obtenus artificiellement à l'aide d'une température élevée par cette voie, sont plus ou moins mélangés d'hydrogène et d'oxyde carbonique.

L'auteur en insistant sur ce rapport direct entre les gaz des sautes et les phénomènes volcaniques, s'arrête à l'intime affinité géologique qui existe entre le gaz hydrogène proto-carboné, les différentes espèces de bitume, l'asphalte proprement dit et le sel marin; il rappelle la fréquence des faits dans la nature, qui placent les corps ici mentionnés dans un rapport intime avec les phénomènes volcaniques, y compris les sources chaudes, les tremblements de terre et les volcans de boue, en jetais des flammes et en lançant des fragments de rochers parfois sonnés sous forme de véritable lave porreuse.

En résumant les preuves nombreuses de cette affinité géologique, dont l'histoire caucasienne et spécialement le littoral de la mer Caspienne sont le théâtre, il paraît à l'auteur que l'hypothèse artificielle de l'origine du bitume minéral est revêtue en doute, qu'elle doit être abandonnée, hypothèse qui regarde le pétrole et l'asphalte comme les produits d'une décomposition permanente de dépôts de bouillie ou des restes organiques d'origine animale, opérée par l'influence d'une chaleur volcanique ignée. L'auteur regarde le pétrole comme corps composé primaire engendré dans l'intérieur du globe, d'où il monte comme l'acide carbonique dont l'origine n'est plus connue.

WIKAR. Microscopische Analyse eines organischen Polir-schiefers aus dem Gouvernement Simbirsk (lu le 23 juin 1854. Bull. phys.-math. T. XIII. No. 17. 18).

C'est une analyse microscopique illustrée, d'un tripol d'origine organique découvert sur les environs de Simbirsk. Il se rapporte que les particules constituantes sont analogues aux formes de tripol reconnues par Ehrenberg sous Elst-Cois, vu l'absence d'animaux calcaires, tandis que les animaux aquatiques s'y trouvent abondamment; phénomène par lequel il diffère de toutes les espèces de tripol observées jusqu'ici en Europe.

c. Botanique.

TRAUTVETTER. Ueber die Smeonien des Kiowischen Gouvernements (lu le 20 janvier 1854. Bull. phys.-math. T. XII. No. 22. Mém. biol. T. II. Liv. 2).

MEYER. Zweiter Nachtrag zu der *Florula* von Tambow (lu le 26 mai 1855. Beiträge zur Pflanzenkunde des Russischen Reiches. Lief. 9).

— Einige Bemerkungen über *Epilobium Dodonaei* und die verwandten Arten (lu le 1 septembre 1855. Bull. phys.-math. T. XIII. No. 10. Mém. biol. T. II. Liv. 2).

TRAUTVETTER. Ueber die *Utricleae* des Kiewschen Gouvernements (lu le 6 septembre 1855. Bull. phys.-math. T. XIII. No. 12. Mém. biol. T. II. Liv. 2).

RUPECHT. Flora Ingrica II^{de} partie, contenant toutes les familles *Calyceiflorae* (présenté le 17 novembre 1855. L'ouvrage n'a pas encore été émis).

Dans le courant de cette année M. Ruprecht s'est exclusivement occupé de la rédaction fort pénible de la 2^{de} partie du la Flore d'Ingrica, dont un exemplaire imprimé a été déposé sur les bureaux de l'Académie. Cet ouvrage, fort de 30 feuilles imprimées, couvrant exactement toutes les polypétales, renferme en 42 familles, 151 genres et 283 espèces, nombre équivalant presque à la moitié de toutes les familles et de tous les genres des phanérogames de notre flore locale. En y joignant les composées, dont la dernière feuille se trouve sous presse, on obtient 57 familles 187 genres et 387 espèces. Quant aux « cryptogames », ces plantes formeront un corps d'ouvrage à part. Bien que chaque page offre déjà maintenant un attrait scientifique à toutes les personnes qui y rattachent un intérêt spécial, on ne peut pourtant pas aborder encore la rédaction de la partie générale, où seront consignés les résultats géographiques, statistiques et historiques comme aussi d'autres observations. Ces raisons déterminent M. Ruprecht à faire paraître l'ouvrage non par cahiers séparés, mais bien dans toute son étendue, afin qu'il puisse satisfaire pleinement aux exigences de la science. Pour de plus amples détails sur le plan qui a été suivi dans l'ouvrage en question, M. Ruprecht réfère à sa communication de l'année passée.

MEYER. Einige Bemerkungen über *Diervilla*, *Weigela*, *Calyphyrum* und eine neue mit ihnen verwandte unbeschriebene Gattung (lu le 17 novembre 1855. Bull. phys.-math. T. XIII. No. 15).

JELIZKOV. Mémoire sur l'anatomie du cône et du bois de l'*Abies Sibirica*, Ledeb. (lu le 26 janvier 1855).

Le bois et les fruits de l'*Abies sibirica*, provenant des environs d'Otkansk, ont été l'objet de ces études anatomiques. L'auteur fait voir que la caduète des écailles, qui distingue si nettement le genre *Abies* des autres conifères, provient non de l'existence des articulations, comme on pouvait s'y attendre, mais de la rupture du tissu ligneux et fragile à la base des écailles, par le moyen d'un mécanisme particulier. Ce mode de détachement est commun à tous les *Abies*. Après avoir passé en revue la structure des différentes parties du bois de cet arbre, l'auteur décrit les modifications que les parties éprouvent en entrant dans l'axe du cône. Cet article se termine par quelques considérations organographiques, relatives à l'identité des écailles du fruit des conifères avec la feuille carpelle des autres fruits.

ГОВВАТЧИНСКИЙ. Прикаспійская Волжско-Уральская Флора (lu le 2 mars 1855. Материалы къ ближайшему познанию произрабаемости Россійской Имперіи).

TRAUTVETTER. Ueber die *Cuscutaceae* des Kiewschen Gouvernements (lu le 16 mars 1855. Bull. phys.-math. T. XIII. No. 21).

G. BORZSCZOV. Enumeratio muscorum Ingricae (lu le 26 août 1855. Beiträge zur Pflanzenkunde. Lief. 10).

— Musci Taimyrenses et Boganidenenses (lu le 25 mai 1855, pour le 1^{er} Tome du voyage en Sibérie de M. Middendorff).

RUPECHT. Einige Worte über die Gattung *Calyptrostigma* (lu le 22 juin 1855. Bull. phys.-math. T. XIV. No. 6).

TRAUTVETTER. *Florula insularis Novaja-Semlja* (lu le 10 août 1855).

E. BORZSCZOV. Fungi Boganidenenses et Ochotenenses (lu le 7 septembre 1855).

TRAUTVETTER. Ueber *Camforoma ovata* Walld. et Kù. und *annua* Pall. (lu le 9 novembre 1855. Bull. phys.-math. T. XIV. No. 12).

RUPECHT. Compositae florum Ingricae. (Pour la troisième partie de la Flora Ingrica; (lu le 23 novembre 1855).

— Animadversiones in plantas nonnullas horti Imp. botanici Petropolitani 1851 — 1854 (lu le 21 décembre 1855. Bull. phys.-math. T. XIV. No. 15).

d. Zoologie.

MIDDENDORFF. Bemerkungen zur Kenntniss der Wärme-Ökonomie einiger Thiere Russlands (lu le 20 octobre 1855. Bull. phys.-math. T. XIII. No. 18. Mém. biologiques T. II. Liv. 2).

L'opinion généralement accréditée de nos jours, que les animaux hibernants recherchent un gîte souterrain d'hibernation, pour y trouver une température constante et invariablement maintenue au dessus de zéro, par la chaleur émanant de l'intérieur de notre globe, se trouve réfutée par les observations géothermiques, instituées en Sibérie. Les marmottes et les spermophiles y creusent toujours leurs terriers d'hiver dans un sol gelé, et au lieu de rester engourdis jusqu'à ce que la chaleur du soleil printanier vienne les réveiller, ces animaux se dégoûtent à l'époque même où le froid atteint au fond de leurs abris son plus haut degré d'intensité annuelle.

Dans la seconde partie de cet article l'auteur réfute les assertions réitérées de M. A. Ermann, qui soutient que l'époque de l'arrivée annuelle des hirondelles se trouve en coïncidence constante avec une température moyenne de 7° R., que l'on a observée pendant le jour de l'arrivée de ces oiseaux.

BRANDT. Bericht über *Capra Aegagrus* und die Angoraziege (lu le 1 décembre 1854. Bull. phys.-math. T. XIII. No. 23).

L'auteur, se fondant entre autre sur des comparaisons craniologiques, reconnaît la *capra aegagrus* pour la souche originelle dont est issue notre chèvre ordinaire domestique. La synonymie rectifiée de la véritable chèvre d'Angora, et la description détaillée de l'animal sont destinées à l'ouvrage de M. Tchibatchev sur l'Asie Mineure.

— Bemerkungen über die Gattungen *Gerbillus*, *Meriones*, *Rhombomys* und *Pandionomys* (lu le 15 décembre 1854. Bull. phys.-math. T. XIV. No. 4. 5).

— Einige Worte über die craniologischen Unterschiede von *Cricetus vulgaris*, *nigricans*, *pharus* und *songarus* als Repräsentanten zweier Typen des Hamsterschädels (lu le 15 décembre 1854. Bull. phys.-math. T. XIV. No. 12).

Ses études sur les rongeurs déterminèrent l'auteur à consigner dans deux mémoires insérés au Bulletin scientifique, ses observations relativement aux genres : *Gerbillus*, *Meriones*, *Rhombomys* et *Psammomys*, ainsi qu'à deux types particuliers du crâne du genre *Cricetus*, qui se distinguent du plus extérieurement par leur coloration.

MIDDENDORFF. Esquisse de la vie organique en Sibirie (lu en séance publique le 29 décembre 1854).

CZENKOVSKY. Bemerkungen über Stein's Äcnetenlehre (lu le 26 janvier 1855. Bull. phys.-math. T. XIII. No 17. 18).

M. Cienkowski, professeur de botanique à l'Université de St.-Petersbourg, en conséquence d'observations qui lui appartiennent en propre, revoque en doute la théorie de Stein par rapport aux acnètes, en vertu de laquelle les vorticelles, moyennant une formation cystique, se métamorphosent en acnètes, qui à leur tour procèdent d'acnètes par des embryons, se mouvant intérieurement et flouissant par s'en dégager.

BOBE. Beobachtungen über die Ankunft der Vögel (lu le 3 février 1855. Bull. phys.-math. T. XII. No 19. Mém. biologiques T. II. Liv. 2).

MIDDENDORFF. Hippologische Beiträge. 21 Tafeln (lu le 16 mars 1855. Bull. phys.-math. T. XIV. No 6).

En relevant, d'un côté, le contact intime entre les proportions des os, comme leviers constituant le mécanisme moteur du cheval, avec les trois principales allures naturelles de cet animal — le pas, le trot et le galop — et partant, sous un autre point de vue, du fait, que la locomotion ne saurait être accélérée autrement que par l'allongement, ou bien par la répétition plus fréquente des équipements, l'auteur en déduit, que la différence des proportions dans la conformation des races chevalines dépend directement tant de l'usage auquel chaque cheval a été élevé, que de la configuration du terrain sur lequel son éducation s'est faite. Voyant prédominer l'un ou l'autre, tantôt l'un ou de ces principes, l'auteur s'en est servi comme base d'un système raisonné de la répartition des races chevalines. Cependant, pour parvenir à de tels résultats, il a fallu se rendre compte non seulement des mesures relatives, mais aussi de la grandeur des angles formés par les positions réciproques des différents leviers moteurs de l'organisme. Moyennant un instrument d'une construction extrêmement simple et à la portée de tout le monde, instrument auquel l'auteur a donné le nom de *Hippofonimeter*, il est facile de mesurer les moindres et minimes d'ouvertures que peuvent atteindre les angles en question pour chaque cheval pendant qu'il se trouve en mouvement.

Enfin l'auteur a tâché de rallier entre elles les parties scientifiques et pratiques de l'hippologie, en simplifiant sous forme de lignes, sortes de diagrammes, l'intelligence des directions dans lesquelles agissent les fractions cooperatives des muscles, préparées au mouvement des extrémités.

BRANDT. Untersuchungen über die craniologischen Entwicklungsstufen und die davon herzuleitenden Verwandtschaften und Classificationen der Nager, mit besonderer Beziehung auf die Gattung Castor (lu le 8 juin 1855. Bull. phys.-math. T. XIII. No 7 [en extrait]. Mém. biologiques T. II. Liv. 2. Mém. sc. natur. T. VII. p. 125).

Outre la craniologie comparée, très détaillée et accompagnée de 12 planches, on trouve dans ce travail une histoire de l'ordre des rongeurs et de leurs familles, avec une classification nouvelle, basée tant sur la configuration du crâne que sur d'autres indices, et qui met en évidence plusieurs groupes nouveaux, ou mieux caractérisés. La conclusion enfin de ce travail traite de la cohérence harmonique des différents groupes de rongeurs, formant entre eux comme les divisions d'un grand entier.

Ayant eu vue de déterminer d'une manière plus positive les différents noms donnés au castor par diverses sources du genre

humain, et de faire ressortir l'influence que cet animal et ses produits ont exercé sur les peuples les plus divers, M. Brandt communiqua à MM. Schnefer et Chwolschn les faits qu'il avait recueillis à ce sujet, tant qu'à celui du castor, chez divers peuples nombreux, et son travail, enrichi des remarques de ces savants, ne saurait manquer d'être, d'un côté, un intérêt zoo-historique, tandis que d'autre part il touche de près l'éthnographie et la linguistique. Ainsi, par exemple, les renseignements sur les détails sur une seule et même dénomination, dont se servaient primitivement toutes les tribus indo-germaniques (riques) pour désigner le castor. Le mémoire en question porte pour titre : *Bemerkungen über Benennung des Bibern bei verschiedenen Völkern*.

La littérature arabe, dans ses rapports avec l'histoire naturelle, avait été fort négligée jusqu'à nos jours. Grâce à l'obligeante collaboration du Dr. Chwolschn, M. Brandt a été à même de tirer profit pour l'histoire du castor, de toutes les principales sources littéraires arabes aujourd'hui connues, qui contiennent des données d'histoire naturelle. Il résulte de ces recherches, que les auteurs arabes (et même ceux d'entre eux qui sont renommés comme historiens de la nature) n'offrent que fort peu de faits nouveaux, bien qu'ils soient encore à consulter pour la géographie du royaume animal. Les recherches en question ont pour titre : *Beiträge zur Kenntniss des Bibern bei den Arabern* (lu le 22 juin 1855).

Les deux dissertations précitées forment également une partie des contributions publiées dans le 7^{ème} volume des Mémoires de l'Académie, dont la publication aura exigé quelques retards, ce de quoi M. Brandt a profité pour y ajouter, sous la forme de supplément, de nombreuses additions aux dissertations conclues dans les contributions précitées et sorties de presse avant le reste de l'édition sur la zébrille, les chiroptères de la Russie et la partie historique des rongeurs.

BRANDT. Enumeratio corporum animalium Musei Imper. Academiæ scientiarum Petropolitanae. Classis insectorum. Ordo Lepidopterum. Pars I. Lepidoptera diurna. Accedunt Tab. VI. 1855. VIII. et XV. et 97 pag. in-8°.

Ce travail est dû aux soins réunis de MM. Ménétrier et Brehmer; la 1^{ère} livraison de ce catalogue des papillons diurnes appartenant aux collections académiques est précédée d'une histoire du musée zoologique, écrite en langue latine par M. Brandt, et contient en dernier lieu un appendice, embrassant plusieurs espèces, soit nouvelles, soit peu connues, illustrées par 6 planches coloriées, soigneusement exécutées par M. Pappe. Cette « Enumeratio » n'est donc rien moins qu'un simple catalogue, mais bien un travail satisfaisant aux exigences scientifiques.

MIDDENDORFF. Die Iseptesten Russlands (lu le 22 juin 1855. Mém. sc. natur. T. VIII).

Le groupe le plus important des manifestations intellectuelles dans les brutes, celui des talents lunés, ne peut être éclairci que par des observations judicieuses, nous dit-on avec affinité avec le génie lui-même, qui cependant est le comble de la prééminence de l'homme sur les animaux. La nature intime de l'instinct est une matière tellement délicate, qu'elle a constamment échappé à toutes les tentatives de la haute philosophie, et qu'elle échappera de même aux dissections comparatives les plus microscopiques du cerveau.

C'est sous ce point de vue que l'auteur aborde la question des migrations annuelles des oiseaux et de l'infatigabilité miraculeuse qui dirige ces pérégrinations de long cours.

Le mouvement imprimé de nos jours aux recherches météorologiques a créé les observatoires, attaqués actuellement avec tant d'activité. On est parvenu à observer aussi par les nombres périodiques, les dates du passage des différentes espèces d'oiseaux. Il serait cependant superflu de chercher des essais d'exploitation scientifique sur la foule des observations sur ce sujet, qui se sont accumulées jusqu'à présent. Ce manque frappant de résultats, quand même provisoires, s'explique facilement par les irrégularités, en partie contradictoires, qui four-

millent dans les listes où sont consignés l'arrivée et le départ des oiseaux voyageurs. Néanmoins, l'auteur du présent ouvrage a cru devoir confronter toutes les données positives sur les dates du passage d'un grand nombre d'espèces, dans toute l'étendue du vaste empire de Russie. En calculant des moyennes pour l'arrivée, il est parvenu à tracer sur la carte des lignes d'arrivée simultanée en Russie, lignes qui, sous le nom d'*Isotriptènes*, viennent se ranger parmi leurs semblables les *isochimènes*, *isothermes* etc., et qui, près des frontières européennes de la Russie, coïncident à peu près avec les *isochimènes*, en sorte qu'elles y prennent une direction presque méridienne, en suite de quoi à des points distants l'un de l'autre jusqu'à dix degrés de latitude, l'arrivée de la même espèce d'oiseaux est souvent isochrone.

Les *Isotriptènes* permettent d'entrevoir que les individus de la même espèce d'oiseaux prennent des directions bien différentes, en exécutant leur passage; en Europe nous voyons prédominer la direction SO — NE; dans l'intérieur de l'Asie celle du N au S et dans l'Asie orientale la plus reculée, la direction SE — NO.

Toutes ces directions paraissent converger à peu près vers le milieu des côtes glaciales de l'Asie. Ainsi il se pourrait bien que les migrations des oiseaux se dirigent sur le pôle de la force magnétique, d'autant plus, qu'une pareille hypothèse faciliterait l'explication de cette infatigable élanité qui dirige les oiseaux de passage par les brumes et les ténèbres.

Quoiqu'il en soit de ces idées anticipées, on ne saurait plus douter de la lenteur avec laquelle procèdent les oiseaux de passage. La vitesse moyenne des plus rapides n'est souvent que de 3 milles géographiques par jour, et ne dépasse pas 9 milles.

Kessler. Observations sur l'arrivée des oiseaux de passage à Kiev en 1855 (lu le 22 juin).

e. Anatomie et physiologie.

Baer. Notice sur un monstre double vivant (lu le 16 avril 1854. Bull. phys.-math. T. XIV. p. 34).

Gruhn. Anatomie der Eingeweide des Leoparden (lu le 27 avril 1855, annoncé dans le Bull. phys.-math. T. XIV. p. 39).

— Ueber das Tränenbein der strausartigen Vögel überhaupt, und über das os *supraorbitale* und das neue os *infraorbitale* *Struthio-Camelus* insbesondere. Mit 3 Tafeln (lu le 22 septembre 1854. Bull. phys.-math. T. XIII. No. 11. Mém. biologiques T. II. Liv. 2).

M. le professeur de l'Académie médico-chirurgicale Dr. Gruber a communiqué, au Bulletin, des recherches qu'il a faites sur l'os lacrymal des oiseaux de l'espèce des autruches, ainsi que sur l'os supraorbitale et un os infraorbitale particulier à l'autruche africaine; ce mémoire est accompagné de planches.

— Ueber den Ohrknorpel oder Gehörgangsknopf des Grif-felzungsmuskels. Mit 2 Tafeln (lu le 20 octobre 1854. Bull. phys.-math. T. XIII. No. 17. 18).

C'est au même auteur que nous devons le mémoire, illustré aussi de figures, sur la partie du muscle stylohyoïde s'attachant aux os temporaux chez l'homme, et sur un muscle équivalent chez le phoque.

Ovsjannikov et Jakoubovitch. Mikroskopische Untersuchung über den Nervenursprung im Gehirn (lu le 12 octobre Bull. phys.-math. T. XIV. No. 11).

III. SCIENCES PHILOGIQUES ET HISTORICO-POLITIQUES.

a. Philologie.

Wassiliev. Die auf den Buddhismus bezüglichen Werke der Universitäts-Bibliothek zu Kasan (lu le 27 janvier 1855. Bull. hist.-phil. T. XI. No. 22—23. Mém. asiat. T. II. Liv. 4. Yuen. Zan. T. III. Liv. 1).

Bien que dans le courant des deux dernières années, M. Schiefner n'ait pu pousser plus loin ses recherches sur la langue tibétaine, ni les études qu'il avait entreprises sur l'histoire du Bouddhisme, il a été cependant à même de présenter à l'Académie un petit traité du professeur Wassiliev, dans lequel ce savant fournit des renseignements sur des ouvrages tibétains et chinois en rapport avec le Bouddhisme, qui se trouvent à la bibliothèque universitaire de Kasan, et dont une partie fut acquise par lui même à Péking. Ce mémoire atteste l'activité signalée de M. Wassiliev, pendant son séjour de dix ans à Péking.

Savéliev. Vierzehn unedirte Samanidenmünzen (lu le 10 mars 1855. Bull. hist.-phil. T. XII. No. 6. Mém. asiatiques T. II. Liv. 4).

M. Savéliev décrit quatorze monnaies inédites samanides en argent.

Söögren. Ueber das Werk: Ebstnische Volkslieder von H. Neus (Russisch: 22-oe присуждение урядныхъ II. II. Демидовыхъ патрадъ p. 133—146). Mém. russ. T. II. Liv. 4. Bull. hist.-phil. T. XI. No. 21).

— a) Ueber die Grammatik der ebstnischen Sprache Revalschen Dialects von Ed. Ahrens.

b) Sprachfehler der Ebstnischen Bibel. Gesammelt und den Predigern der Ebstn zu unbefangener Prüfung empfohlen, von Ed. Ahrens (lu le 17 avril 1854. Bull. hist.-phil. T. XII. p. 91. Mém. russ. T. II. Liv. 4).

Schiefner. Notiz: Zur Ebstnischen Mythologie (lu le 21 avril 1854. Bull. hist.-phil. T. XII. p. 54. Mém. russ. T. II. Liv. 4).

L'étendue toujours croissante qui prend le domaine de la philologie comparative a donné lieu de nos temps à des tentatives réitérées pour établir une mythologie comparée. En 1853 l'Académie publia les leçons de Castrén sur la mythologie finnoise, et en 1854 elle fit paraître à ses frais les chansons mythiques et magiques des Esthoniens, recueillies par Kreutzwald et commentées par Neuss, — ouvrage fort important pour la mythologie. Un conte cité par M. Lagos, arpentier au service du gouvernement, et communiqué par Kreutzwald, fournit à M. Schiefner le sujet de l'article cité ci-dessus, où il fait ressortir l'importance de ce conte pour l'interprétation physique des mythes.

Dorn. Chr. M. Frahenii opusculorum posthumorum pars prima imagine beati ornata. Nova supplementa ad recensio-nem nunciorum muhammedanorum Acad. Imp. scient. Petropolitane additamentis editoria aucti, subijunctis ejusdem de Frahenii vita, operibus impressis et bibliotheca relationibus. Edidit Bernh. Dorn. Petropoli 1855, in-8°.

Cet ouvrage est le premier volume des ouvrages posthumes de M. Fraheni, et contient la continuation de la célèbre *Reccor-ta* jusqu'à l'année 1854, c.-à-d. il donne la description de toutes les monnaies mahométanes incorporées au Musée asia-

tique après l'année 1828, en sorte que le médaillon musulman dudit musée possédé à présent le colotype complet imprimé. Jusqu'à l'année 1843 il était fait par M. Fraehn, depuis 1843 jusqu'à 1854 M. Dorn l'a composé principalement d'après des matériaux laissés par M. Fraehn. Y sont en outre insérés : la description des monnaies indiennes par M. Schiefeler, et des remarques sur les monnaies des Khans de Boukhara, Khiva et Khokand par M. Khanykov. Les trois appendices dus à M. Dorn sont : 1) une succincte biographie de l'illustre savant, 2) l'énumération de ses ouvrages imprimés et 3) un rapport sur sa bibliothèque incorporée au Musée asiatique. Ces appendices peuvent servir à rectifier différentes inexactitudes qui se sont glissées dans les biographies de M. Fraehn, écrites par quelques auteurs étrangers à l'Académie. Le tout porte un témoignage éclatant de l'infatigable application et d'érudition de l'illustre défunt. Le second volume de ses œuvres posthumes, préparé par M. Dorn pour la presse, a été déjà présenté à la Classe, mais l'édition en a été retardée par des circonstances toutes particulières.

DORN. Noch einige Nachweisungen über Pellyw-Münzen (lu le 21 avril 1855). Bull. hist.-phil. No. 6. Mém. asiatiques T. II. Liv. 4).

M. Dorn ayant eu l'occasion de revoir en des premières collections de monnaies asiatiques et quelques autres collections moins riches, communiqua des remarques sur différentes pièces intéressantes, en ajoutant les observations judicieuses de M. le colonel de Bartholomae sur l'ouvrage de M. Moritzmann.

— Latif-Effendi's Geschichte der Chane von Scheki (lu le 10 novembre 1855). Mémoires).

C'est une histoire du Khanat de Chéki en langue turque d'Azerbaïdjan, écrite par Latif-Effendi, et qui fait suite aux Mémoires de M. Dorn sur l'histoire et la géographie du Caucase publiés dans les mémoires de l'Académie.

GROWINGK. Ueber die im Granit geritzten Bildergruppen am Ostufer des Onegasees (lu le 5 mai 1855). Bull. hist.-phil. T. XII. p. 97. Mém. russes T. II. Liv. 4).

M. Growingk, actuellement professeur à Dorpat, a livré un petit mémoire «Ueber die im Granit geritzten Bildergruppen am Ostufer des Onegasees»; ces groupes forment un complément intéressant à l'inscription hiéroglyphique, dont il est fait une mention particulière dans l'ouvrage publié en 1847 par Schottkroff, sur les tribus sauvages de l'Amérique; mention qui a donné lieu au travail instructif du spirituel Steinthal, sur le développement de l'écriture.

KHANYKOV. Extrait d'une lettre à M. Dorn (lu le 5 mai 1855). Bull. hist.-phil. T. XII. No. 7. 8. Mém. asiatiques T. II. Liv. 4).

M. Khanykov continue de donner des renseignements intéressants sur différentes branches de la littérature mahométane, presque toujours accompagnés de précieuses offrandes au Musée asiatique. Ainsi nous donne-t-il des détails sur une *Mokdmdt* arabe acquise par lui; sur un dictionnaire en langue persane de noms propres connus sous le titre de *Kitab-âl-ridjal* ou Livres des hommes, qu'il présente à l'Institut mentionné, et sur une copie du *Cherif-naméh* ou Histoire des Kourdes. Il nous informe que son travail sur les fragments du 3-me volume du *Rehid-âl-Din* avance, et qu'il en a déjà traduit plusieurs chapitres. Enfin il nous transmet le récit de l'installation des Anglais à Kaboul et de la cause de leurs désastres dans l'Afghanistan, cause en langue afghane par un naïf du Kandahar.

SJÖBERG. *Denare tota, quæ interit quidam* «Jetteem» recant, in einer Urkunde des lithauischen Königs Mindowe, vom Jahre 1259. Ein Beitrag zur Geschichte Ost-

Europa's um die Mitte des 13ten Jahrhunderts (lu le 2 juin 1855).

Au lieu de Jetteem, de vieux imprimés contenaient *Jetteem*, variante qui porta Thumann, historien médiéval du siècle dernier, à admettre que ce nom propre était une désignation de lieu, d'où il infère une grande diffusion de la race lithuane le long des côtes SE de la mer Baltique jusqu'au nord de la Lithuanie. Au premier abord cette conclusion paraît si plausible à l'éditeur, qu'il la communique, comme l'avaient fait d'autres avant lui, à se ranger à l'opinion de Thumann, sans qu'à ce qu'un examen plus approfondi l'eût convaincu qu'il fallait y renoncer totalement, puisque ce nom, dans sa nouvelle acception, vérifiée sur des manuscrits, comporte non une dénomination géographique ou topographique, mais bien une désignation ethnographique appropriée à un peuple sauvage mais courageux, appelé *Jetteem*, *Jetteem*, ou *Jetteem*, et non pas *Jetteem*, qui habitait les forêts primitives de la Pologne, et auquel l'état de confusion où se trouvait l'Europe orientale au moyen-âge permit de joindre pendant longtemps un rôle important dans l'histoire de la Pologne, du sud-ouest de la Russie, de la Lithuanie, de l'ordre Teutonique en Prusse, Courlande et Livonie, jusqu'à ce qu'enfin il fut en partie détruit par des guerres perpétuelles, ou dispersé dans diverses contrées, ou sorte que son nom même disparut de la surface du globe. On s'est borné jusqu'à nos jours à faire de stériles recherches sur l'origine supposée de ce peuple énigmatique, que l'on faisait remonter jusqu'à l'antiquité classique; quant à ses exploits, appartenant à l'histoire, ils ne furent mentionnés que fugitivement, sans que l'on se donnât la peine de les soumettre à un examen critique et de les considérer dans leur enchaînement et dans leur action sur les relations politiques des états avoisinants. Cette omission est d'ailleurs justifiée par le fait que même des savants de la part desquels, vu le but spécial de leurs recherches, l'on était en droit d'attendre des renseignements positifs sur nos Jetteems, tels que le profond historien de la Prusse, le vénérable Voigt de Königsberg, ne possédaient ni le savoir ni le russe. Ils ne pouvaient donc mettre à profit, comme source d'indices, les chroniques russes. Il faut ajouter à cela la circonstance que la plus importante de toutes les sources citées en dernier lieu, nommée la chronique dite *wolgytjens*, qui offre sur nos Jetteems les détails les plus amples et les plus précieux, n'a été imprimée qu'en 1843 dans le XI. t. de l'édition complète des chroniques russes, publiées par les soins de la Commission Archéographique, et forme une partie du manuscrit *Hyatiewski*. Bien que Karamzine, dans son Histoire de l'Empire de Russie, nous ait donné sur les Jetteems des renseignements qu'il déduit de ses nombreuses remarques, tirées de manuscrits, ces extraits mêmes furent omis dans la traduction de son histoire faite pour l'étranger, vu qu'on les aurait regardés comme des accessoirs, n'ayant qu'une valeur trop secondaire. Il a été pour Sjoberg d'un avantage incontestable d'avoir eu à sa disposition ces notices dans leur ensemble, dans les chroniques mêmes; il leur a consacré une étude des plus soignées et les a analysées dans leur relations avec toutes les sources qui lui ont été accessibles, tant russes et polonaises que lithuaniennes et prusso-lithuaniennes. De la sorte Sjoberg a établi un tableau détaillé d'une période assez considérable du XIII^{me} siècle, jetant, outre le jour, un jour nouveau et plus juste sur l'histoire des Jetteems mêmes et des pays limitrophes. Nous pouvons nous flatter d'être arrivés à des éclaircissements inespérés, offrant un grand intérêt et de nouveaux points de vue, dont profitera notre histoire nationale et notamment celle de la partie sud-ouest de la Russie. Ce travail si intéressant devait entièrement récompenser le savant académicien des peines que lui déjà colères ce travail, éloigné du cercle de ses occupations habituelles, et ne permettait pas non plus de regretter le temps qu'il lui a fallu consacrer à la mise en ordre de cette dissertation étendue, dont la révision a dû être temporairement suspendue pour des causes indépendantes de la volonté de l'auteur. D'après le désir du prince Worontow, le défunt rédigea, de concert avec MM. Brestov, Böhlingk, Dorn et Schiefeler un mémoire relatif aux objets d'ethnographie et de linguistique vers lesquels devra se porter, de préférence, l'attention de la Section Caucasienne de

la Société géographique Russe. Quant aux ouvrages que Sjögren a recommandés à l'Académie comme dignes d'impression, les suivants sont sortis de la presse dans le courant de l'année 1854 et se trouvent en vente :

SCHIEFNER. An die Leser der deutschen Kalewala-Uebersetzung (lu le 16 juin 1854. Bull. hist.-phil. T. XII, p. 129. Mém. russ. T. II. Liv. 4).

La traduction allemande de la Kalewala par M. Schiefner, fut publiée en 1852, et critiquée en 1854 dans le journal Suomi, paraissant à Helsingfors, par le candidat Ahlquist, fort versé dans les poésies runiques.

— **Kurze Charakteristik der Thusch-Sprache** (lu le 2 juin 1854. Bull. hist.-phil. T. XII, p. 103. Mém. asiat. T. II. Liv. 4. Учен. Зап. Т. III. Liv. 1).

Une décision prise en 1853 par l'Académie relativement à la publication des matériaux linguistiques qui se trouvent au Musée asiatique, porta M. Schiefner à passer en revue les écrits du prêtre Job Talscarov, sur le dialecte kiste qui se rencontre dans le Thouchet. Assisté par le frère de cet ecclésiastique, George Talscarov, pour lors à St.-Petersbourg et mort depuis, il parvint à approfondir la remarquable structure de cette langue et à publier dans le Bulletin un article portant le titre : « Kurze Charakteristik der Thusch-Sprache » servant de précurseur à un plus vaste travail.

BROSSET. Traduction des chroniques géorgiennes de Sekhnia-Tekheidzé et Papouna Orbelian 1658 à 1758 avec notice sur leurs auteurs (lu le 15 septembre 1854. Comp. Histoire moderne de la Géorgie).

M. Brosset s'occupe entièrement de la publication de ses travaux sur l'Histoire moderne de la Géorgie, depuis l'an 1469, jusqu'à un temps aussi rapproché que possible de notre époque; une première livraison, comprenant les histoires du Kartli, du Akketh, d'Akhal-Tsikhe, de l'Imereth, traduites du Géorgien, par Wakhourbt, et de nombreuses additions, où l'on remarquera de longs extraits de l'histoire d'Imerdzhan Gorgisdzindzé, paraîtra sous peu. M. Brosset a présenté à l'Académie sa traduction des chroniques de Sekhnia Tekheidzé et Papouna Orbelian, qui devra entrer dans la seconde livraison de son ouvrage. Ces intéressantes chroniques ont été découvertes en Géorgie par l'un des anciens membres de l'Académie, Guldenstadt, et traduites en russe par ses soins.

KHANYKOV. Lettre à M. Dorn (lu le 27 octobre 1854. Bull. hist.-phil. T. XII. No. 11).

M. Khanykov communique à M. Dorn les noms géographiques qui se trouvent mentionnés dans l'ouvrage de Nurekahi, qui servent à compléter la géographie de l'arrondissement de la ville de Bonkhara; il rend compte de trois manuscrits orléaux acquis par lui. L'un de ces manuscrits contient l'explication des mots du vieux persan tombés en oubli, par Hafiz Adhakt, et dont il promet une copie pour le Musée asiatique, laquelle, en effet, a été reçue depuis. Le second ouvrage avertit, et dont il transmet aussi une copie, est une cosmographie, traduite de l'arabe en turc-djaghatai à Bonkhara. Le troisième ouvrage est une histoire du Ghilan, intitulée Tarikh-i-Khiani, composée par Ali, fils de Chams-eddin, fils de Hadji-Hussein, et dont l'impression va être achevée ces jours-ci par M. Dorn, à qui M. Khanykov a eu la bonté de communiquer son manuscrit, qui est le seul complet connu. M. Khanykov finit sa lettre intéressante par donner la description de deux dons offerts par lui au Musée asiatique, savoir d'un tchikh-tax ou coupe de derviche, et d'un *astroia* confectionné pour le sultan Hussein Sewefy.

VELIAMINOV-ZERNOV. Lettre à M. Fusa (lu le 27 octobre 1854. Bull. hist.-phil. T. XII. No. 12. 13).

M. Veliaminov-Zernov rend compte d'une chronique d'Abdullah-Behadri Khan, de la dynastie des Scheibanides, intitulée *Scherif-naméh-i-Schahi*, par Hafiz-Javahir ben Mir-Mouhammed et Bonkhary, ouvrage précieux pour l'histoire de l'Asie centrale, et dont il se propose de faire un extrait complet qu'il publiera en langue russe.

SCHIEFNER. Ueber die nepalischen, assamischen und ceylonischen Münzen des Asiatischen Museums (lu le 27 octobre 1854. Bull. hist.-phil. T. XII. No. 9. 10).

Pour se conformer au désir du directeur du Musée asiatique de l'Académie, M. Schiefner a publié cette courte notice sur les monnaies du Népal, d'Assam et de Ceylan, que possède ce cabinet.

SAVÉLIEV. Unedrite Samaniden Goldmünzen (lu le 19 janvier 1855. Bull. hist.-phil. T. XII. No. 14. Mém. asiatiques T. II. Liv. 4).

A l'occasion de quatre monnaies Samanides d'or, que S. E. M. le comte Perovski, ministre des affaires impériales, avait reçu de Perse, M. Savéliev passe en revue de semblables pièces connues, conservées dans d'autres collections de la Russie et de l'étranger.

SCHIEFNER. Essai sur la langue thouch (phonologie et étymologie jusqu'au pronom inclusivement et glossaire thouch (lu le 9 mars 1855).

— **Ein kleiner Beitrag zur mongolischen Paläographie** (lu le 6 avril 1855. Bull. hist.-phil. p. 286). Mém. asiat. T. II. Учен. Зап. Т. III. Liv. 5).

Une monnaie de Houlghon, en deux langues, qui se trouve au Musée, a donné lieu à ce petit mémoire, où il est traité, par rapport à cette monnaie, d'une découverte intéressante sur la paléographie mongole.

CHEIKH MOHAMMED TANTAWY. Observations sur la rhétorique des nations musulmanes de M. Garcin de Tassy (lu le 6 avril 1855. Bull. hist.-phil. T. XII. No. 15. 16).

Le professeur Cheikh Mohammed Tantawy communique des remarques sur les articles de M. Garcin de Tassy sur la rhétorique musulmane, publiés dans le Journal asiatique, remarques qui contiennent des développements nouveaux des idées émises par l'auteur.

DORN. Die von dem Exarchen Eugenius der Akademie vertheilten 14 Münzen (Bull. hist.-phil. T. XII. No. 19. 20).

M. Dorn donne l'énumération d'une collection de monnaies orientales, présentées au Musée asiatique par S. E. l'Exarche Eugène.

SCHIEFNER. Ueber die ethnographische Wichtigkeit der Eigenthumszeichen (lu le 18 mai 1855. Bull. hist.-phil. T. XII, p. 321. Mém. russ. T. II. Liv. 5. Учен. Зап. Т. III. Liv. 5).

Dans ces derniers temps il a été fait des recherches considérables, particulièrement en Allemagne, sur les parafes et les marques domestiques (Hausmarken), qui ont été en usage prin-

cipalement chez les peuples de race germanique, d'où ils se sont répandus ailleurs, comme par exemple, chez les Finnois et les Lapons. Bèja en 1842 Sjögren a fait observer qu'une collection de paraboles finnoises offrirait une très grande importance. Ces sortes de signes se rencontrent au reste chez des nations encore moins civilisées; les Samois, par exemple, en possèdent un nombre assez considérable, et l'un a des raisons bien fondées pour conclure plutôt, qu'elles ont été introduites chez ce peuple par communication et non par invention. C'est dans le but de stimuler autant que possible les efforts des personnes qui se trouvent à même de faire des collections de ces signes caractéristiques, que M. Schiefner a écrit un article traitant de leur importance au point de vue ethnographique.

KASEMBEK. Explication en langue russe de plusieurs inscriptions en langue arabe (lu le 1 juin 1855. Voen. San. T. III, 15).

M. le professeur Kasembek a adressé à M. Brosset une lettre en russe, où, après avoir expliqué une inscription turque se trouvant sur la porte occidentale de la forteresse de Soukhoub-Kalch, objet principal de ses recherches, entreprises sur la demande de M. Brosset, il traduit et commente quelques autres inscriptions rapportées de Turquie dans ces derniers temps.

BROSSET. Очеркъ критической Исторіи Грузин. до 1469 г. въ сокращенномъ видѣ (présenté le 3 août 1855).

C'est un manuel d'histoire ancienne de la Géorgie jusqu'à 1469, ouvrage où l'auteur a fait entrer tous les faits qui lui ont paru acquis à la science au moyen de la critique des sources.

SCHIEFNER. Ueber den Mythengehalt der finnischen Märchen (lu le 8 août 1855. Bull. hist.-phil. T. XII, p. 329).

Les contes finnois publiés par la société littéraire à Helsingfors sont riches en contenu mythique, qui se rattache en partie aux chants épiques des Finnois. Dans le but de signaler la filiation de ces contes avec les chants épiques, M. Schiefner a rédigé le présent article.

WIEDERMANN. Ueber die neueste Behandlung der Estnischen Grammatik (Bull. hist.-phil. T. XIII. No. 3. 4. 5. 6. 7).

M. Schiefner qualifie d'apparition très heureuse dans le domaine des langues finnoises un Mémoire, envoyé à l'Académie par M. Wiedemann, de Reval, sous le titre « Ueber die neueste Behandlung der Estnischen Grammatik », dans lequel l'auteur, fort avantagusement connu par ses recherches sur les langues zylane, tchérenisse et wolake, soumet à une critique approfondie les travaux de M. Ahrens et Fahlmann sur la grammaire estonienne.

KHANYKOV. Lettre à M. Dorn (lu le 16 novembre 1855).

M. Khanykov donne un compte-rendu assez détaillé d'un manuscrit arabe intitulé *Balances de la sagesse*, qui contient des notions précieuses sur l'état de la physique au XII^e siècle chez les Arabes.

LERCH. Recherches sur les Kourdes (lu le 16 novembre 1855). Formera un ouvrage à part.

M. Lerch, candidat de l'université de St.-Petersbourg, présente les premières de ses études sur les Kourdes, qui depuis

ont paru sous le titre de Исследования оъ Кюрдскихъ Расахъ въ двухъ мѣсяцахъ, чтеиномъ ХАНСЕНЪ. Копія 1, 1860, 1-56. Notre jeune auteur, qui s'est voué à une branche d'histoire orientale qui jusqu'à présent n'était que trop négligée, malgré la haute importance qui y est attachée, promet de recueillir cette lacune sensible. Aussi commence-t-il par donner une complète énumération des ouvrages traitant des Kourdes, et il lui paraît communiquer les noms des nombreuses tribus de cette nation, sous le nom d'un dictionnaire de vérifier en partie pendant son séjour à Koudavi, où l'Académie l'a envoyé pour profiter de la présence des prisonniers Kourdes. M. Lerch est à présent occupé à composer une grammaire et une chrestomathie kourde, résultat de son voyage, et procédera alors à la publication en russe et à la traduction du *Cherif Namak* ou histoire des Kourdes, dont le meilleur manuscrit se trouve ici à St.-Petersbourg, et dont l'édition a été depuis longtemps désirée par les orientalistes.

DORN. Shum enique. (Bull. hist.-phil. T. XII. No. 8. 9, p. 139).

M. Dorn rectifie quelques inexactitudes émises dans des journaux étrangers concernant les manuscrits du Musée asiatique et l'histoire des Kourdes par Cherif-ed-Din.

SCHIEFNER. ALEXANDER CASTRÉN'S Grammatik der samojedischen Sprachen. Im Auftrage der Kaiserlichen Akademie der Wissenschaften, herausgegeben von A. Schiefner, in 8°.

— A. CASTRÉN'S Wörterverzeichnisse aus den samojedischen Sprachen. Bearbeitet von A. Schiefner in 8°.

— A. CASTRÉN'S Reiseberichte aus den Jahren 1845 — 1849. Im Auftrage der Kaiserlichen Akademie der Wissenschaften herausgegeben von A. Schiefner. Mit 3 lithographierten Beilagen, in-8°.

En sa qualité de membre de la commission pour l'édition de l'héritage scientifique que nous a légué le voyageur distingué Alex. Castrén, M. Schiefner a publié dans le courant des années 1854 et 1855 la grammaire des idiomes samoïdes de Castrén, ainsi que les glossaires qui y sont contenus avec les spécimens linguistiques. L'importance des investigations philologiques de ce célèbre voyageur était parfaitement établie, il serait superflu de nous y arrêter. La langue samoïde constitue, pour ainsi dire, le chaînon intermédiaire qui relie les dialectes finnois aux idiomes tatares, et c'est sous ce point de vue qu'elle a fixé l'attention de l'Académie, qui se hâta, à la recommandation de Sjögren, de confier à Castrén l'examen critique de cette langue, et de lui fournir les moyens indispensables pour résumer dans ce travail pénible et dispendieux. M. Schiefner a apporté tous les soins à ce que la legs littéraire du défunt investigateur fût publié d'une manière digne de l'Académie. En outre, dans le courant de la présente année, notre savant confrère a livré à l'impression la correspondance et les relations de voyage de Castrén, qui forment le 2^e volume de son ouvrage.

BROSSET. Discours prononcé aux obsèques de M. l'académicien Sjögren (Bull. hist.-phil. T. XII. p. 209. Mém. russ. T. II. Liv. 5).

GHEVOND. Histoire des Khaliqes, traduite de l'arménien en langue russe par M. Patcanianis.

M. Brosset, pour remplir le vœu exprimé antérieurement par la Classe, relativement à la publication des historiens arméniens inédits dont il se trouve ici des copies, a confié à M. Patcanianis, étudiant distingué de l'Institut Pédagogique, le soin de traduire en russe l'Histoire des Khaliqes par le variabéd Ghevond, du IX^e siècle à ce que l'on croit. La traduction, soigneusement faite, a été mise sous les yeux de la Classe.

TCHOURBINOV. Histoire de la Géorgie (texte géorgien), par Wakhoucht et autres, II^e partie, renfermant l'histoire moderne, depuis l'an 1569 jusqu'au commencement de ce siècle, publié en géorgien, in 4^o.

BÖHLINGK und ROTH. Sanskrit-Wörterbuch. I^{re} partie.

Le dictionnaire sanscrit, publié par l'Académie se compose de deux éléments incompatibles jusqu'à un certain point : d'une part, de matériaux provenant des vocabulaires compilés par des savants hindous lettrés, et d'autre part de ceux recueillis par MM. Böhtlingk et Roth ont empruntés à la littérature sanscrite. S'il y avait eu possibilité d'exploiter et d'utiliser toute la somme des vocabulaires sanscrits que nous ont légués le siècle, l'on aurait pu se passer des matériaux dits des vocabulaires indiens, sans qu'il en fût résulté de grand tort, vu leur pauvreté et leur insignifiance par comparaison avec tout le trésor linguistique ; il en serait en outre résulté l'avantage de ne pas avoir à rectifier les erreurs innombrables et les altérations que présente la science hindoue. A défaut des ressources précitées et par suite de l'insuffisance de moyens, les auteurs du lexique ont dû compléter les déficiences de leurs propres collections par les recueils signalés, acceptant en même temps tous les défauts de ces derniers.

Ayant eu vue cette appréciation des matériaux compilés par les lexicographes indiens, les collaborateurs se sont vus forcés de donner le plus d'extension possible aux collections qui leur appartenaient en propre, afin d'asseoir la lexicographie sur des bases solides. Le travail fut réparti de la manière suivante : M. le Professeur Roth à Tübingue se chargea des principaux livres de la littérature des Védas et de l'ouvrage sur la médecine Nacrut, pendant que M. Böhtlingk examinait le reste des monuments littéraires et mettait en ordre les matériaux rassemblés. L'Académie a lieu de se réjouir du bonheur qu'en M. Böhtlingk de trouver pour le domaine ardu de la littérature des Védas un collaborateur aussi expérimenté, aussi capable que l'est M. Roth. Quatre livraisons montant à 40 feuilles sont depuis longtemps entre les mains des savants spéciaux, et se sont conciliés des suffrages unanimes, non seulement en Europe, mais encore aux Indes et en Amérique. La première partie contenant toutes les voyelles a quitté la presse, de façon qu'un sixième de l'ouvrage entier se trouve actuellement achevé. Il est encore à mentionner que MM. Weber à Berlin, Stenzler à Breslau et Whitney à New-Haven, au Connecticut, ont puissamment contribué pour leurs quote-part à la rédaction du dictionnaire.

Les collaborateurs MM. Roth et Böhtlingk ne se sont jamais vus.

A. Statistique, Ethnographie.

KÖPPEN. Zahl und Vertheilung der Deutschen im Königreiche Polen, im Jahre 1851 (lu le 27 janvier 1853. Bull. hist.-phil. T. XII, No. 15 et 16; Mém. russes T. II, Liv. 5).

Ayant recueilli et publié les données relatives aux Lithuaniens, occupant une partie du royaume de Pologne, M. Köppen, dans l'intérêt de l'ethnographie, a rassemblé ces notices sur les Allemands de la Pologne.

KÖPPEN. Der Rogwold'sche Stein vom Jahre 1171 und die Steinschriften in der Düna (lu le 24 février 1854. Bull. hist.-phil. T. XII, No. 3, 4 et 5; Mém. russes T. II, Liv. 4).

En russe sous le titre :

О РОГВОЛДОВСКОМЪ КАМНѢ И ДВИНСКИХЪ НАДПИСЯХЪ (Учен. Записки Т. III, вып. 1).

Ne cessant d'attacher une grande valeur aux antiquités nationales, à l'étude desquels M. Köppen a consacré une partie considérable de sa vie, il a présenté à l'Académie une note au sujet d'une pierre de Rogwold, de l'année 1171, qui se trouve au district de Kops, gouvernement de Mohiler, et dont notre académicien avait fait un dessin en 1819. A cette occasion M. Köppen communique des renseignements sur quelques pierres avec inscriptions qui se trouvent dans la Düna.

— О числѣ жителей въ Россіи по губерніямъ и уѣздамъ въ 1851 году, на основаніи 9-ой народнаго переписи (lu le 30 juin 1854. Almanach de 1855).

Considérant que les données offertes par le 8^e recensement ne sauraient plus servir de base pour les combinaisons administratives et statistiques, M. Köppen a fait toutes les démarches nécessaires pour se procurer les résultats obtenus par le dernier dénombrement (le 9^{me}).

Pour obtenir une évaluation tant soit peu exacte de la population en Russie, en 1851, il a fallu nécessairement recourir à l'intervention du Ministère des Finances, à celui du Ministère de la Guerre, du Ministère de l'Intérieur, du Comité Sibérien, de l'Administration Civile du Caucase, de la Compagnie Russo-Américaine et des Secrétariats d'Etat du royaume de Pologne et du grand-duché de Finlande. Ayant inséré dans les calendriers de St. Pétersbourg pour l'année 1853, publiés en langues russe et allemande, les données qu'il avait obtenues sur la population de la Russie, répartie par gouvernements et par districts, M. Köppen s'occupe actuellement de la rédaction des pièces justificatives.

Ces recherches dans leur application aux différentes localités ont de nouveau fait sentir le besoin impérieux de posséder une connaissance aussi exacte que possible de l'étendue, non-seulement des gouvernements, mais encore des districts pris à part.

Cette nécessité a été pour MM. Köppen et Vesselowsky un motif d'insister auprès de l'Académie sur l'urgence de faire achever le travail entamé à l'instance de M. Köppen par M. l'astronome Schweitzer, qui sous la direction de M. l'académicien Struve (père), a déterminé l'aire des gouvernements indiqués sur la carte spéciale de la partie ouest de la Russie, dressée par le général Schubert et publiée par le Dépôt topographique du Ministère de la Guerre. L'Académie, par un arrêté récent, a accueilli avec empressement l'offre de M. Schweitzer de calculer l'étendue non-seulement des gouvernements nouvellement organisés et délimités de la Russie d'Europe, mais aussi celle de tous les gouvernements et provinces en général de l'Empire, avec les principales sous-divisions administratives.

Des demandes répétées adressées à M. Köppen, tant de la part de ses compatriotes que de celle d'étrangers, relativement

au chiffre des dissidents en Russie, ont porté M. Köppen à s'adresser par la voie de l'Académie au Ministère de l'Intérieur, afin d'obtenir du Département des cultes étrangers les notices dont il dispose à cet égard. Les données que ce Département a bien voulu lui fournir, paraîtront en langue russe dans le Répertoire des matériaux statistiques. Notre académicien les a insérées quelquefois dans le Bulletin sous le titre :

KÖPPEN. Ueber die Bewohner fremder Confessionen in Russland, im Jahre 1853 (lu le 9 février 1855. Bull. hist.-phil. T. XII, No. 14; Mém. russes T. II, Liv. 5).

DITTMAR. Ueber die Koräken und die ihnen sehr nahe verwandten Tschuktschen (lu le 1 juin 1855. Bull. hist.-phil. T. XIII, No. 6. 7).

Parmi les travaux des savants étrangers, dont l'Académie a confié l'examen à M. Köppen, il tient à devoir de signaler les notices ethnographiques fort remarquables que M. Dittmar a communiquées du port Pétrouparlovsk. L'auteur a fourni non-seulement des descriptions détaillées sur les mœurs des Koräkes et des Tschouktschis, mais il y a aussi joint une carte avec indication des limites séparant les différentes tribus et les dialectes kamtschadales et koräkes; on y trouve le tracé des routes que suivent les peuples nomades, au nombre desquels se rencontrent aussi les Lamoutes, qui n'ont commencé à paraître au Kamtschatka que dès le second quart du siècle présent. (Bull. hist.-phil. T. XIII, p. 80.)

c. Histoire de Russie.

КУНИК. О связи Трапезунтско-сасаньской войны 1223 года с первым нашествием Татар на северное Черноморье (lu le 21 avril 1854. Учен. Зап. Т. II, Вып. 5).

— Основание Трапезунтской Империи в 1204 году (lu le 16 juin 1854. Учен. Зап. Т. II, Вып. 5).

— О признании 1223 года временем битвы при Калкы (lu le 16 juin 1854. Учен. Зап. Т. II, Вып. 5).

КУНИК. Résumé des recherches chronologiques sur la première invasion des Tatares en Russie

— О перенесении Иконы св. Николая из Корсуна в Новгород, в 1223 году. Материалы, служащие к восстановлению первоначальной Новгородской летописи, с 1218-го по 1224-й год (lu le 30 juin 1854. Учен. Зап. Т. II, Вып. 5).

— Renseignements sur les sources et recherches relatives à la première invasion des Tatares en Russie (lu le 19 janvier 1855. Bull. hist.-phil. T. XII, p. 201. Mém. russes T. II, Liv. 4).

— Краткія извѣстія о трехъ вновь открытыхъ оладѣхъ Ломоносова (lu le 19 janvier 1855. Учен. Зап. Т. III, Вып. 2-ой).

ENGELMANN. Beiträge zur Berichtigung der russisch-livländischen Chronologie (lu le 4 mai 1855. Bull. hist.-phil. No. 21—24 du XII T. Mém. russes T. II, Liv. 5).

KENIG. Bericht über die chronologische Abhandlung des Herrn Engelmann (lu le 4 mai 1855. Bull. hist.-phil. T. XII, p. 328. Mém. russes T. II, Liv. 5).

— О трудахъ Византиниста Мулаха (lu le 1 juin 1855. Учен. Зап. Т. III, Вып. 3-й).

REGULY. Extraits d'ouvrages publiés en hongrois relatifs à l'histoire des Petschénegues et Koumans turcs (lu le 1 juin 1855).

OESTRILÖV. Documents se rapportant au 5^{me} volume inédit de l'Histoire de Pierre le-Grand (lu le 15 juin 1855).

BONNELL. Erste Abtheilung der livländisch-russischen Chronographie von Rurik bis 1237, mit erläuternden und beweisenden Exkursen (lu le 13 août 1855).

КУНИКЪ. Оторскіихъ Печенегахъ и Половцѣхъ по малярскимъ источникамъ съ указаніемъ на повѣстия наскалованія о черноморскіихъ торскіихъ народахъ отъ Атланы до Чингисхана (lu le 5 octob. 1855. Учен. Зап. Т. III, Вып. 5).

d. Antiquités grecques et romaines.

STEPHANI. Der ausruhende Herakles, ein Relief der Villa Albani. (Mém. de l'Acad. sér. VI. T. VIII, p. 251—540).

Le mémoire présenté en 1854 sous le titre : «Hercule en repos» a pour principal objet un célèbre relief de la Villa Albani, aux environs de Rome, qui forme un des monuments les plus importants de l'art relativement à la fable d'Hercule, tant par sa partie iconographique que par ses inscriptions. La première partie traite de l'histoire du relief et passe en revue les ouvrages très nombreux qui s'y rapportent. La seconde partie donne d'amples développements au sujet de la croyance, fort répandue dans l'antiquité, en une vie au-delà du tombeau, surpassant à un degré éminent celle d'ici bas, par les voluptés matérielles et non-matérielles par les plaisirs de la table. L'on y trouve aussi des indications et même des discussions séparées sur les témoignages des anciens auteurs, ainsi que sur les ornements de nombreux monuments sépulcraux qui viennent appuyer cette croyance; plusieurs autres singularités de l'antique culte des morts et surtout celle du monument sépulcral, y sont traitées en détail. La croyance en une vie au-delà du tombeau, riche en jouissances matérielles, trouve son point d'appui principal dans le mythe selon lequel Hercule, ce représentant par excellence de l'homme viril, jouit, pour prix de ses peines ici-bas, d'un repos de cette nature. La troisième partie traite par conséquent de tous les monuments d'art représentant Hercule en repos, y compris tant ceux dont nous sommes redevables au seul sentiment esthétique, que ceux dont le but direct était de consoler l'humanité, tout en offrant à ses regards le mystère de la vie à venir. A ce propos il était tout naturel d'introduire le célèbre torse du Vatican et l'Hercule Farnèse avec ses nombreuses reproductions, qui ont donné lieu à diverses interprétations nouvelles. La quatrième partie traite en détail du relief du la Villa Albani tant sous le rapport des inscriptions, rétablies d'une manière plus exacte au moyen d'une nouvelle copie qu'en a faite M. Stephani, que sous celui des ornements, d'où il ressort que le relief ne représente pas l'apothéose d'Hercule, comme on le supposait généralement, destiné

à faire office d'étude dans les écoles, mais qu'il offre l'image d'Hercule, se reposant à la fin de sa vie terrestre de ses travaux et jouissant des délices bacchiques dont il fut récompensé. L'artiste avait donc en vue pour le spectateur la pensée de consolation des souffrances de cette vie.

STEPHANI. *Parerga archaeologica* No. XII, XIII. (lu le 13 janvier 1854. Bull. hist.-phil. T. XI. p. 235. Mém. gréco-romains T. I. Liv. 5).

— No. XIV, XV, XVI, XVII. (lu le 4 mai 1855. Bull. hist.-phil. T. XII. No. 17 — 20. Voy. aussi Mém. gréco-romains T. I. Liv. 6).

Parergon XII. Inscription métrique en langue grecque, à l'Érmitage.

Parergon XIII. Deux inscriptions grecques de Paros.

Parergon XIV. Sur quelques figures secondaires, qui se rencontrent sur les œuvres d'art antiques, motivées non par le mythe même, mais par des considérations artistiques. Cela se rapporte surtout aux satyres et au dieu Pan, faisant partie des représentations mythiques, et que jusqu'ici l'on a dérivé, — à tort, dit notre auteur — des formes données aux mythes dans le drame satyrique. Il en est de même de quelques figures de femmes, ne tenant au mythe pas plus que les satyres et les Pans précités, mais qui doivent leur origine au désir qu'avait l'artiste d'impressionner le spectateur et de réveiller à ses yeux l'importance de l'action représentée, en provoquant dans son âme un sentiment d'épouvante.

Parergon XV. Sur un vase peint conservé au musée de l'Ermitage Impérial.

Parergon XVI. Sur quelques pierres gravées de la collection Impériale.

Parergon XVII. Inscription métrique en langue grecque, à la villa Albani.

СТЕФАНИ. Путеводитель по античному отделе Эрмитажа. Article qui a paru dans le quatrième Tome des *Pro-museum* de M. Léontiev et qui contient une explication succincte des principaux monuments d'art grecs et romains de ce musée Impérial.

BECKER. Ueber die im südlichen Russland gefundenen Henskelschalen auf griechischen Thongefässen.

1^{er} Art. (lu le 13 janvier 1854. Bull. hist.-phil. T. XI. No. 20 — 24).

2^d Art. (lu le 10 mars 1854. Bull. hist.-phil. T. XII. No. 3 — 5. Comp. Mém. gréco-romains T. I. Liv. 5).

Ces articles de M. Becker contiennent une liste, lors de la rédaction complète, de toutes les inscriptions sur les anses d'amphores grecques découvertes dans la Russie méridionale.

RAPPORTS.

1. AN DIE HISTORISCH-PHILOLOGISCHE CLASSE DER KAISERLICHEN AKADEMIE DER WISSENSCHAFTEN; VON B. DORN. (Lu le 20 juin 1856.)

Es ist mit besonderem Vergnügen, dass ich mich dieses Mal an die Classe wende. Ich glaube die sichere Hoffnung aussprechen zu können, dass wir auf dem Wege sind, wieder einen wichtigen Zweig der morgenländischen Sprach- und Geschichtswissenschaft, der trotz der wiederholten Bemühungen und Erinnerungen der Gelehrten, und namentlich hier zu Lande Fraehn's, bis jetzt immer noch allzusehr im Dunkeln lag, durch die Arbeiten inländischer Orientalisten in helles Licht zu setzen — ich meine die Sprache und Geschichte des Kurden-Volkes. Der Candidat der St. Petersburgischen Universität, Hr. P. Lerch, ist von seiner Reise nach Roslawl, wobin ihn die Akademie mit Genehmigung Sr. Erlaucht, des Hrn. Präsidenten, zum Behufe der Erlernung der kurdischen Sprache und anderer den erwähnten Volkstamm betreffende Forschungen geschickt hatte, zurückgekehrt. Er hat in seinem ausführlichen der Classe vorgelegten Berichte, welchem diese Zeilen nur als Einleitung dienen sollen, hinlängliche Rechenschaft von seinem erfolgreichen Verkehr mit den kriegsgefangenen Kurden gegeben, und mir ausserdem die folgenden Sprachproben und Texte vorgelegt.

I. Prosa.

a) Im Dialect Kurmändji.

- 1) Uebersetzung von 7 Erzählungen aus Dieterici *Chrestomathia Ottomane*. Berlin 1854. 8°. pag. 31 — 38.
- 2) Uebersetzung von 18 Fabeln in türkischer Sprache aus Letellier *Choix de Fables*. Paris 1826. 8°.
- 3) Zwei Märchen und eine Fabel.
- 4) Umständliche Erzählung der Schicksale des Mir von Palu Awdullah-Bag.
- 5) Erzählung der unglücklichen Liebe der Häuptlingstochter vom Stamme Rômi.
- 6) Uebersetzung der von Zetterquist einstweilen in 6 Sprachen herausgegebenen finnischen Rune.

b) Im Dialect Zaza.

- 1) Drei ausführliche Erzählungen von Fehden kurdischer Stämme.
- 2) Zwei Märchen.
- 3) Eine Sage vom Vogel *gên* (Uhu).

Ausserdem bat Hr. Lerch einzelne Gespräche niedergeschrieben, so wie die Bachmeister'schen Sprachproben in beide Dialecte übersetzt.

II. Poeste.

25 Volklieder, von denen einige 20 und 40 Verse lang sind. Sie sind meistens im Kurundjdi-Dialect, einige aber haben Eigentümlichkeiten des Zaza. Der Inhalt ist erotisch und heroisch.

Die nähere Einsicht und Prüfung dieser Sprachproben und Texte hat in mir die Ueberzeugung hervorgebracht, dass ihre gewissenhafte, sorgsame Bearbeitung Hrn. Lerch wirklich in den Stand setzen wird, einen Abriß der kurdischen Sprachlehre und eine kleine Chrestomathie nebst Glossar zu liefern, welche als Grundlage und Veranlassung zu ferneren ausführlicheren Arbeiten auf diesem Felde dienen werden. Ich erlaube mir daher bei der Classe darauf anzutragen, dass Hr. Lerch in den Stand gesetzt werde, seine aus Roslawl mitgebrachten wissenschaftlichen Materialien bearbeiten und zum Druck vorbereiten zu können, damit er durch eine solche Unterstützung gehoben und ermuthigt auch die Durchführung seiner anderen das Kurdenvolk betreffenden Arbeiten fest im Auge behalte.

Ich kann diese Gelegenheit nicht vorbeigehen lassen, ohne auch noch andere besonders günstige Umstände zu erwähnen, die die Erfüllung meiner im Anfange des Berichtes ausgesprochenen Hoffnung verhessen, und die sogar als eine neue Veranlassung erscheinen dürften, dem jungen Gelehrten die erbetene Unterstützung nicht zu versagen. Das Hauptverdienst zur Erforschung und Bearbeitung einer Sprache, die wir nicht im Lande wo sie gesprochen wird selbst, oder wenigstens durch einen längeren Umgang mit Eingebornen erlernen können, sind Texte. Sobald mir Hr. Candidat Lerch seine dahin gehenden Entschluss kundgab, unterliess ich es nicht, mich nach Asien zu wenden, um aus dem Kurdenlande selbst oder durch gehorene Kurden neue Hilfsmittel zu erlangen. Meine Bemühungen sind nicht erfolglos geblieben. Ich will daher für jetzt nur vorläufig bemerken, dass mir von zwei Seiten her grössere kurdische Texte versprochen sind, die in nicht gar zu langer Zeit ankommen dürften; ausserdem ist die Verfertigung einer kurdischen Uebersetzung des Gulistan in vollem Gange, und wird, wenn beendigt, schon allein bedeutende Beiträge zur Grammatik und Wortkenntnis liefern. Dieselbe wird von einem gebildeten Kurden verfasst und da derselbe unsere Wünsche kennt, so wird er hoffentlich nur vorausichtlich bloss dann persische, arabische oder türkische Wörter gebrauchen, wenn dieselben dem kurdischen Sprachsatze selbst abgehen. Die Erfahrungen, die mir sowohl die von einem gebildeten Afghanen verfasste afghanische Uebersetzung des Gulistan, so wie die von einem desgleichen Maanderaner verfertigte maanderanische Uebersetzung mehr-

erer persischen Texte an die Hand geben, bestimmen mich zu der Bemerkung, dass ich der von Hrn. Candidat Lerch S. 95 ausgesprochenen Ansicht über solche von gebildeten Kurden herrührende Texte oder deren Rechtschreibung nicht durchaus beistimmen kann. Wie förderlich die angedeuteten zu erwartenden Texte für die in Rede stehende Arbeit sein dürften, lässt sich leicht ermessen. — Ferner ist eine französische Uebersetzung des Scheref-naméh von einem jungen russischen Orientalisten und ehemaligen Zögling der Kasaner Universität schon beendigt und hat die günstigsten Voraussetzungen für sich. Es bleibt dann also nur noch die Herausgabe des Textes übrig, von dem sich bekanntlich in St. Petersburg in der Kaiserlichen öffentlichen Bibliothek das beste vom Verfasser selbst durchgesehene Exemplar befindet.

2. BERICHT ÜBER EINE IM AUFTRAGE DER HISTORISCH-PHILOLOGISCHEN CLASSE DER KAISERLICHEN AKADEMIE DER WISSENSCHAFTEN UNTERNOMMENE REISE ZU DEN KRIEGSGEFANGENEN KURDEN IN ROSLAWL, IM GOUVERNEMENT SMOLENSK; VON PETER LERCH. (Lu le 20 juin 1856.)

Bereits am 6. dieses Monats hatte ich die Ehre, der Classe in einem kurzen Schreiben die Rückkehr von meiner Reise anzuzeigen, die ich im Auftrage der Akademie, mit Genehmigung des Hrn. Präsidenten, Sr. Erlaucht des Grafen D. N. Bludow, unternommen hatte. Jetzt, nachdem ich meine im Umgang mit den Kurden gesammelten Materialien einigermaassen geordnet habe, gebe ich in einem ausführlichen Bericht, den ich hiermit der geehrten Classe zur Prüfung vorlege, Rechenschaft von meinen wissenschaftlichen Beschäftigungen, die das von Seiten der Akademie in mich gesetzte Vertrauen mir während des Aufenthalts in Roslawl zur Pflicht machte.

Am 28. Februar d. J. verliess ich, nach Beendigung des Drucks des ersten Heftes meiner Forschungen über die Kurden, St. Petersburg. Zuerst begab ich mich nach Smolensk, wo ich mich des wohlwollendsten Empfanges von Seiten Sr. Excellenz des Hrn. Civil-Gouverneurs, General-Lieutenants Alferdow, zu erfreuen hatte, der durch die Art und Weise, wie er meine Wünsche aufnahm, mich zu vielem Danke verpflichtet hat. Am 7. März traf ich in Roslawl ein. Nach Ueberreichung eines Schreibens des Gouvernements-Chefs an die dortige Stadthoheit leitete ich mit deren Unterstützung noch an demselben Tage meinen Verkehr mit den kriegsgefangenen Kurden ein und ging sodann an die Lösung meiner Aufgabe.

zu der, wie der geehrten Classe bekannt ist, ich durch meine früheren Studien mich bis zu einem gewissen Grade vorbereitet fühlen durfte.

In der mir von der Classe erteilten Instruction war die nöthige Rücksicht auf die Zeit und die Umstände, unter welchen ich an mein Vorhaben ging, genommen worden. Die Classe hatte erstens vorausgesehen, dass schon die Kürze der Zeit, welche ich bei der bevorstehenden Auswechselung der Gefangenen auf meinen Gegensatz verwenden konnte, mir nicht gestatten würde, zur Aufhellung desselben so viele und so mannichfaltige Materialien zu sammeln, als es in Rücksicht auf den bisherigen Zustand der kurdischen Studien wünschenswerth wäre. Zweitens war das Ziel meiner Reise keine Gegend, wo die Kurden massenweise zusammenleben und wo also dem Reisenden reichlich Gelegenheit zum alleitigen Forschen und Beobachten geboten wird, sondern eine Kreisstadt im Innern unsers Reiches, wohin nur eine verhältnissmässig kleine Anzahl von Kurden durch die Zeitverhältnisse verschlagen worden waren. Ungeachtet dieser Umstände glaubte die historisch-philologische Classe die Ueberzeugung hegen zu dürfen, dass selbst ein verhältnissmässig kurzer Umgang mit einigen wenigen kriegsgefangenen Kurden mir, bei der weitern Bearbeitung meiner aus orientalischen Quellen, so wie aus englischen, französischen, deutschen, italienischen und russischen Reisebeschreibungen oder Aufsatzen gesammelten reichhaltigen Materialien, vielfach zu Statten kommen würde, wäre es auch nur, um zunächst eine richtige Einsicht in die Phonetik des Kurdischen zu gewinnen und wenigstens einen Theil der Wörtersammlungen, Nachrichten und Angaben europäischer Reisenden über die Kurden zu verificiren. Ich meinerseits konnte nur dieselben Hoffnungen hegen und musste ihre Verwirklichung, so weit dieselbe unter den gegebenen Umständen überhaupt möglich war, um so mehr wünschen, als ich aus eigener Erfahrung wusste, wie viele der zahlreichen Reisenden, welche über die Kurden bis jetzt berichtet haben, theils in Folge des Mangels an wissenschaftlicher Vorbereitung, theils in Folge der Ungunst von Umständen, sich in ihren Berichten entweder in Widersprüche verwickeln oder zu Missverständnissen selbst hinsichtlich der einfachsten Dinge Anlass geben, und wie besonders die von ihnen gebotenen Sprachproben von den europäischen Sprachforschern bisher nur zu sehr beschränkten Zwecken benützt werden konnten. In letzterer Hinsicht konnte selbst ein nicht langer Umgang mit zwei oder drei kurdischen Individuen mich in den Stand setzen, die eigentliche Beschaffenheit und den relativen Werth der bis jetzt bekannten kurdischen Wörtersammlungen und grammatikalischen Aufsätze besser, als es mir früher möglich war, zu würdigen, da es namentlich auch darauf ankam, die kurdische Aussprache richtig aufzufassen und sie genauer, als es bis jetzt geschrieben war, durch die Schrift zu fixiren. Bei einem etwas längeren Aufenthalt unter den kriegsgefangenen Kurden konnte ich sogar hoffen, noch weitere Aufträge der Classe zu erfüllen, nämlich, wie sie wünschte, aus dem Munde der Kurden selbst zusammen-

hängende Sprachproben zu sammeln und zugleich in das Verständnis derselben einzudringen.

Obgleich unter den erwähnten Umständen meine Hauptaufgabe darin bestand, die kurdische Sprache zu erforschen, so bot sich mir doch, ungeachtet der Kürze der mir zugemessenen Zeit, von selbst die Gelegenheit dar, mich in mehrfacher Hinsicht über das Volk der Kurden selbst zu unterrichten. Ich halte es für meine Pflicht, der Classe einige Resultate meiner Beobachtungen und Erkundigungen hier mitzutheilen, da die von mir beabsichtigte Verarbeitung der gesammelten Materialien, so wie die Herausgabe des persischen Textes der Kurdenchronik nach dem hier befindlichen Originale mir auf längere Zeit von der Bearbeitung des rein ethnographischen Theils meines Werks abhalten dürfte. Der Natur der Sache nach muss ich dabei theils zur Veranschaulichung der Art und Weise, wie ich meine Erkundigungen einzog, theils zur Berichtigung und Aufhellung der bisher zugänglichen Quellen über die Kurden in verschiedene Details eingehen.

Ich fand in Roslawl¹⁾ die Repräsentanten mehrerer kurdischen Stämme, im Ganzen einige fünfzig Individuen, vor. Sie waren aus den folgenden Liwa der asiatischen Türkei gebürtig: *Merdin, Djézire* (Ejale Hekkijär), *Derssem, Musch, Diarbekir* (Ejal Kurdistan), *Urfa, Bitridjik* (Ejal Haleh), *Charput, Molatiah, Mälen, Arabgir* (Ejal Charput) und *Erzerum* (Ejal. gl. Namens). Sie gehörten also den obern Flussgebieten des Euphrat und Tigris, dem grössten Theil des westlichen Kurdistans, an. Alle sprachen, ausser dem Kurdischen, das Türkische nach dem anatolischen Dialect. Das Russische hatten sich Einige (in anderthalb Jahren) so weit angeeignet, dass sie sich zur Nothdurft darin verständigen konnten. Schreiben verstand Keiner von ihnen; nur einige Wenige, die lausam lesen konnten und auch oft in Bruchstücken des Korans lasen — dem solche führte fast jeder Gefangene nett geschrieben und zierlich gebunden bei sich — vermochten die Buchstaben des arabisch-persischen Alphabets hinzuzunehmen. Durch diesen Mangel an Schulbildung benahm den Söhnen der Berge wenig an Interesse für mich, und mein mit ihnen während elf Wochen (bis zum 26. Mai) auf's Lebhafteste gepflegter Verkehr bat mich überzeugt, dass die von mehreren Reisenden vielen kurdischen Stämmen zugeschriebenen guten Eigenschaften durchaus nicht übertrieben sind¹⁾. Ich habe bei ihnen nicht nur Mässigkeit im Genuss der Speise, Gemüth, Erkenntlichkeit gegen empfangene Wohlthaten, Bescheidenheit, Ehrlichkeit

1) S. besonders die Reisen von Cl. J. Rich, J. B. Fraser, B. Poujoulat, A. H. Layard, J. Perkins, H. Southgate, den Artikel in der Nord. Biene 1853 № 283 (übersetzt in der Petersb. Zeitung 1856 № 13 u. 14) und in «Le Nord» vom 18. April 1856, so wie meine Nachrichten о «въ спассенныхъ Купцахъ а въ спассенныхъ, Чоповыхъ Халлахъ». Кн. I. Сиб. 1856 (Forschungen über die iranischen Kurden und ihre Vorfahren, die nördlichen Chaldäer. Buch I. St. Petersburg. 1856. №). S. 28 — 32.

und Gradheit der Gesinnung beobachten können, sondern ich bemerkte bei ihnen auch einen entwickelten Sinn für Geselligkeit, für lebhaftes Unterhaltung, ein offenes aufmerksames Auge für alles sie Umgebende. Sehr selten sah man einen Kurden allein durch die Strassen der Stadt wandeln, und in ihren Wohnungen, wo acht bis zwölf Kriegsgefangene (Kurden und Türken) zusammen lebten, herrschte Eintracht und Heiterkeit. Die Kurden besuchten einander oft und bei solchen Gelegenheiten wurde des Tabaks nicht geschont. Waren sie in grösserer Anzahl versammelt und unter ihnen ein Sänger anwesend, dann musste dieser die Lieder ihrer Heimath vortragen. Für letztere zeigten sie viel Anhänglichkeit und waren auf dieselbe ebenso wie auf ihre Nationalität, die sie ungeachtet des Muhammedanismus bewahrt haben, stolz. Von ihren Stammeshäuptlingen sprachen sie immer mit Begeisterung, wussten deren Tapferkeit, Grossmuth und andere gute Eigenschaften zu rühmen oder erzählten mit Bährung deren tragische Schicksale, die bei der Wortbrüchigkeit und Grausamkeit der türkischen Pascha in Asien nicht selten sind.

Die Lieder, welche die Kurden mir oft vorsangen und die ich zum grössten Theile aufgezeichnet habe, sind erotischen und heroischen Inhalts³⁾. Von den kurdischen Volksliedern kann man überhaupt mit Recht sagen, was Abowian⁴⁾ von denselben schreibt, dass in ihnen die Kurden einfach, ohne rhetorischen Prunk ihre Heimath, ihre Berge, Thäler und Bäche, ihre Helden und deren Thaten und Waffen, so wie alles ihrem Gefühle und ihren Begriffen Zugängliche besingen. Auch fehlt es diesen Liedern, wie ich bemerkt habe, nicht an Humor. Die heroischen Kurden beziehen sich meistens auf jene Kämpfe, in denen die Kurden so oft ihre Unabhängigkeit gegen die türkische Gewalt zu behaupten suchten und an denen, wie uns Moltke berichtet, selbst Frauen Theil nahmen. Unter den von mir aufgezeichneten Liedern ist eins, das sich auf die Aufstände im Kharsan-Dagh bezieht und welches mir Hassan, ein in der Nähe von Palu gehorener Zaza, dem ich einen grossen Theil meiner prosaischen und poetischen Texte verdanke, oft vorsang; doch immer, wenn es geschah, musste er einige Mal innehalten, um dem Gefühle der Rührung, das ihn bei der Erinnerung an den Heldenmuth⁵⁾ und die Leiden seines Volkes beschlich, Raum zu geben. Seine

Antwort, wenn ich ihn in solchen Fällen fragte, warum er nicht im Gesange fortfahre, lautete: *dili me deshouste* (mein Herz brennt!). Dasselbe ereignete sich mit ihm bei prosaischen Erzählungen von stattgefundenen Feldzügen zwischen einzelnen kurdischen Stämmen oder Tribus, an denen er Theil genommen. Er konnte nicht mit genug Wärme und Liebe von dem einigigen Mir von Palu, Awdullah Baeg, den er mir als einen starken und tapfern Mann schilderte und dessen in der Verbannung beschlossenes Leben er mir erzählte, so wie von andern Stammeshäuptlingen reden. Ueberhaupt war dieser Hassan einer der gemüthlichsten und treuherzigsten Kurden, die ich in Roslawl⁶⁾ angetroffen habe.

Die Kurden sind nicht nur Freunde des Gesanges, sie lieben auch den Tanz. Türken, die überhaupt nicht die Beweglichkeit und Lebhaftigkeit zeigten, wie ich sie an den Kurden so vielfältig zu beobachten Gelegenheit hatte⁷⁾, sah ich nie tanzen, und doch waren sie eben so zahlreich, in der letzten Zeit meines Aufenthalts in Roslawl⁸⁾ drei Mal so stark als die Kurden vertreten⁹⁾; auch sprachen die Türken im Vergleich mit den Kurden wenig. Ausser dem einförmigen Tanze, wo die Kurden einander um die Hüften faasend eine lange Kette bildeten, führten sie einmal, als ich sie besuchte, um mich als ihren Gast zu heulstigen, einen Tanz zu Zweien auf, bei dem Schwert und Schild gebraucht werden. Es versteht sich, dass diese beiden Dinge in Roslawl¹⁰⁾ ersetzt werden mussten. Sie wussten sich auch zu helfen: statt des *schimschijr* (Säbel) wurde ein Pfeifenrohr genommen und der *meriat* (Schild) durch einen Holzschub repräsentirt. Zu läugnen ist nicht, dass sie bei diesem Tanze viel Gewandtheit zeigten.

5. Bei festlichen Gelegenheiten treten bei den Kurden halbentkleidete Ringer, *palwan* geheissen, auf. Dieses Wort ist wohl das persische *pehlwan*.

6. Anfangs Mal kamen noch gegen dreihundert Mann türkische Gefangene in Roslawl¹¹⁾ an, die einen Theil der Besatzung von Kars ausgemacht hatten und meistens aus Artilleristen bestanden, um mit den dort schon anwesenden Unterthanen des Sultans nach ihrer Heimath zurückbefördert zu werden. Auch waren unter ihnen einige dreissig Kurden, aus den Liwa, die ich oben angegeben, gebürtig. Durch einige Gardji (Georgier), die ebenfalls mit ihnen waren, liess ich mir die Basmeister'schen Sprachproben aus dem Türkischen in ihre Sprache übersetzen, so wie ich auch einige hundert Wörter ihnen anfragte, so wie wenigstens einigermaßen die Eigenähnlichkeit der westgeorgischen Volksmundart kennen zu lernen. Hr. Akademiker Brosset, dem ich diese Sprachproben gezeigt, erklärt, dass dieselben fast durchgängig mit der Mundart, die man gewöhnlich »georgische« nennt, übereinstimmen und von dem sogenannten Patois der Lazen und Mingrelier ganz entfernt sind. Die von mir ausgefragten Individuen waren aus dem Dorfe Imergaum, in der Nähe des Städtchens Sathlebi. Letzteres ist auf der Kieperl'schen Karte der Euphrat- und Tigris-Länder (Berlin 1854 in 4 Blättern in fol.) in der Landschaft Schwachethi angegeben. Zum Islamismus waren jene Dorfbewohner erst seit 100 Jahren bekehrt worden. S. K. Koch Der Zug der Zerkulanten, nach Xenophons Anabasis geographisch erläutert. Leipzig. 1850. 8^o S. 199 — 200.

3) Bis jetzt sind von kurdischen Volksliedern nicht mehr als 12 Zeilen im Original-Texte (s. Wagner's Reise nach Persien und dem Lande der Kurden. Bd. II (Leipzig 1852. 8^o) S. 258 und Layard Description of the prov. of Khuzistan im Journ. of the Roy. Geograph. Soc. Vol. XVI. part 1. Seite 83 u. 84) bekannt geworden. Uebersetzungen finden sich bei Wagner a. a. O. S. 256 — 258 und bei Jolowicz Polyglotte der orientalischen Poesie.

3) S. Karsnaz 1848. 47. 47. S. 188.

4) Characteristisch ist, wie sich ein Mal ein Kurde über die Türken in Bezug auf Tapferkeit aussprach. *Dili Türken ünne*, die Türken haben kein Herz (wörtlich: Herz der Türken ist nicht), sagte er zu mir.

Besonders trat die Lebhaftigkeit des kurdischen Charakters in ihren Gesprächen hervor, in denen Viele von ihnen sich als intelligente, für alle rein menschlichen Verhältnisse sich interessirende Leute bewiesen. Ich konnte mich mit ihnen, sobald ich es zu einer gewissen Fertigkeit im Kurdischen gebracht hatte, nicht nur über ihre Heimath und deren Verhältnisse, sondern auch über Gegenstände der Moral unterhalten. Dass Letztere bei ihnen nicht ein blosser Wortschall war, sondern dass auch ein tiefes sittliches Gefühl ihnen angeboren ist, kann folgender Zug zeigen. Unter den Schicksalsgefährten der Kurden waren zwei Araber aus der Nähe von Mossul, die sich mehrere kleine Diebereien zu Schulden kommen liessen. Gleich in den ersten Tagen nach meiner Ankunft, warnten mich die beiden Kurden, die ich zuerst kennen lernte, vor jenen beiden Individuen und riefen mir, sie nicht bei mir zu empfangen. Eines Tages als ich einige meiner kurdischen Freunde in ihrer Wohnung aufsuchte, fand ich die ganze Gesellschaft in grösster Aufregung. Sie hatten die Araber beim Stehlen einiger Scheite Holz im Stadthospitale ertappt und diese Verletzung des Eigenthums einer öffentlichen Wohlthätigkeitsanstalt hatte dermassen ihren gerechten Unwillen erregt, dass sie denselben den Arabern auf ziemlich unsanfte Weise vermittelst ihrer Hände batten fühlen lassen.

Auch für unsere europäischen Verhältnisse interessirten sich die Kurden, namentlich Mehmed, zweiter Sohn Ali-Agha's, des verstorbenen Häuptlings vom Stamme Rischwan, der bei Sürek lebt und gegen 750 Zelte im Sommer zählt. Er war noch jung, 25 Jahr alt, Unterofficier in der türkischen Armee, und befragte mich oft — und seine Fragen waren stets wohl überlegt — über unser Familienleben, unsere religiösen und gesellschaftlichen Verhältnisse, ohne dabei an seiner Heimath weniger als andere Kurden zu hängen. Auch für das Russische zeigte er viel Interesse, so wie ihm auch ein gewisser Witz eigen war. Ueberhaupt konnte es mir nur bei seiner Gesprächigkeit so wie bei der andrer Kurden, die mich täglich besuchten, gelingen, nach achtwöchentlichem Verkehr mit ihnen die Unterhaltung mit ihnen im Kurmändji- (oder Kermändji-?) Dialect, zu führen. Als sie diesen Fortschritt bei mir bemerkten und nun mit mir in ihrer Muttersprache reden konnten, gewannen die guten Leute mich doppelt lieb. Genannter Mehmed sprach das Kurmändji sehr rein, eben so wie Hussein, mütterlicherseits Neffe Djemal-agha's, des Anführers einer Tribu vom Stamme *Petschdr* (bei Diarbekir), und andere aus wohlhabenden Familien abstammende Kurden. Andere, weniger intelligente und entwickelte Kurden liessen sich, wie ich mit der Zeit be-

merken konnte, eine getrübtete Aussprache und Veracklockung der Endungen zu Schulden kommen.

Nachdem ich von den moralischen Eigenschaften der Kurden, so weit ich solche zu beobachten Gelegenheit gehabt, wenn auch nur in aller Kürze gesprochen, gehe ich an eine gedrängte Schilderung der äusseren Erscheinung derselben. Auf ihr Aeusseres verwandten sie mehr Sorgfalt, als die mit ihnen gefangenen Türken. Oben erwäunter Hussein ging an jedem heitern Maitage weiss gekleidet, obgleich er nur einen weissen Anzug besass, den er selbst am Flusse wusch. Unter der weissen enganschliessenden, vorn offen stehenden Jacke trug er eine schwarze Tuchweste, die mit Silber und rother Seide zierlich gezieret war und die er auch an kalten Tagen unter seinem groben Soldatenrocke, dem er einen eleganten Schuitt zu geben gewusst hatte, nicht ablegte. Sein Freund Ali aus Hèni, vom Stamme Hèni, war auch immer sauber und schmuck gekleidet⁷⁾. Mehmed selbst ging, bis auf einen rothen Fess, ganz wie ein Europäer gekleidet.

Schon durch ihre Gestalt zeichneten sich die meisten Kurden in Roslawl' vor den Türken und übrigen Gefangenen aus. Die dortigen Einwohner bewunderten ihren schlanken Wuchs. Ihr Gesicht war meist ausdrucksvoll und trug keine scharf markirten Züge. Das dunkle, fast immer schwarze Haar war bei vielen fein gekräuselt oder fiel in Locken auf die Schultern herab. Ihr Gesicht war oval, die Augen hatten das reine Gepräge der indo-europäischen Race und waren durchgängig dunkel, meistens glänzend. Eine Adlernase habe ich bei ihnen nicht gefunden, doch waren ihre Nasen meistens von schöner Form und näherten sich bei Manchen der altgriechischen; bei Einigen aber fiel mir die ausserordentliche Dicke der Nasen und Lippen auf.

Physiognomien, wie sie in der Rich'schen (Narrative of a residence in Koordistan vol. II. zu Seite 85) Abbildung eines Jesidenpaares vorkommen, habe ich auch unter den mir bekannt gewordenen Kurden getroffen. Diese waren jedoch alle Muhamedaner von der Sekte Schafi', nur einer, ein Nomade, zum Stamme Omärigân gehörig, bekannte sich zur Lehre Hanefi.

Bei dem Grade der Bildung, den die in Roslawl' anwesenden Kurden besaßen, war bei ihnen keine Kenntniss ihrer Vorzeit vorauszusetzen. Ich konnte sie also, ausser der Sprache, nur über ihr Leben, wie es jetzt gestaltet ist, und über ihre Heimath ausfragen. Hier muss ich bemerken, dass sie meistens viel Ortskenntniss bewiesen. Sie wussten mir nicht nur die Stämme zu nennen, die in ihrer Nähe leben, sondern auch entferntere und namentlich viele Ortschaften. So gab mir Hassan alle 34 Dörfer (dau) an, die von seinem

7) Das j ist französisch auszusprechen. Beide Formen sind gebräuchlich. Ich bemerke dies für einen mir wohl bekannten Gelehrten, der die von mir gebrauchte Form *Kermändji* corrigiren zu müssen glaubte, da er, wie er behauptete, *Kurmändji* zu hören gewohnt wäre.

8) Dadurch wird bestätigt was in dem oben Anmerk. 4 aus der Nord. Biene citirten Artikel von den Kisidern, die sich die Kurden in Roslawl' gemacht, gesagt worden ist.

Stamme (Siwân) bewohnt werden. Ähnliche genaue Angaben habe ich auch von andern kurdischen Individuen erhalten.

Die Häuptlingswürde im Stamme geht, wie sie mir mittheilten, nicht vom Vater auf den Sohn über, sondern sie wird von dem verstorbenen Häuptling im Alter am nächsten stehenden Bruder geerbt. Sind keine Brüder des letzten Häuptlings eines Stammes mehr am Leben, dann erbt sie der älteste Sohn des ältesten Bruders. Es ist also bei ihnen eine Art Seniorat gebräuchlich. Folgendes sind die Beziehungen der Verwandtschaftsgrade in der kurdischen Familie ⁹⁾.

Gatte	mir	(Kurm.)	mîrdê (Zaza)
Gattin	z'in		a'nei
Vater	bâv		bauk
Mutter	dia, da		daik
Sohn	lau, lauk		lâs
	lô, kurro ¹⁰⁾		
Tochter	kec', kec'ik		keina, kének
Bruder	bera		bera
Schwester	xoêng		uai
Onkel, väterl. S.	âp, am		dât
• mütterl. S.	xâl		xâl
Tante, väterl. S.	?		amma
• mütterl. S.	maet'vk		xâlâ
Neffe, väterl. S.	berâzi		
• mütterl. S.	xoarzi		
Vetter, väterl. S.	pîsmân		
• mütterl. S.	xâlêza		
Cousine	dotma		
Schwiegervater	gaûr		
Schwiegermutter	goasia		
Schwiegersohn	zâva		
Schwiegertochter	bûk, bûk		
Grossvater	bâ - pir		pirik
Grossmutter	bâ - pic		deka
Stiefvater	bâ - marê ¹¹⁾		
Stiefmutter	dâ - marê		

Für ihre Genealogien haben die Kurden ebenfalls ein gutes Gedächtniss. So kennen sie mehrere Generationen rückwärts, wie z. B. Hassan, der die Namen seiner Vorfahren acht Generationen hinauf kannte.

Die nomadisirenden Kurden, westlich vom Tigris, heissen und nennen sich nach ihrer Aussage, zur Unterscheidung von

den sesshaften, Karatschadir (*karacadir*). Östlich vom Tigris, und zwar nördlich von Mossul scheint, so viel ich habe ermitteln können, für die kurdischen Nomaden die Bezeichnung *kerer* gebräuchlich zu sein. Die Zelte der Nomaden sind meistens von schwarzer Farbe, der Stoff besteht aus Filz von Ziegenhaaren. Feuer wird natürlich unter freiem Himmel gemacht. Der Heerd ist ein Dreifuß (Argun, K. Kuçelân, Z.), an dem der Kessel (*berdê*) hängt. Brod wird auf einem runden flachen Eisenblech (soll. K. taûk, Z., türkisch çelâk), das auf die Spitze des Dreifusses gestellt wird, gebacken.

Die alten kurdischen Monatsnamen konnten mir mehrere von den Kurden in Roslawi¹²⁾ nennen. Ich habe drei verschiedene Lesarten gesammelt, die ich hier mit Bezeichnung der Gegenden zusammenstelle, aus welchen die Individuen, von denen sie mir mitgeteilt wurden, stammen.

Bei Diarbêkir.	Zaza bei Pâla	Bohtan und zwisch. Mardin und Nisibin.
1. Adâr	Adâr	Adâr
2. Nisân	Nisân	Nisân
3. Gultân	Gultân	Gultân
4. Hâzirân	Hâzirân	Hâzirân
5. Tæmûz	Tæmûz	Tæmûz
6. ?	?	Tabag
7. Elul	Ælul	Elun
8. 'Cætei peîn ¹³⁾	Âime ¹⁴⁾ paizi ¹⁵⁾ vaer-jenne	Tisrin
9. 'Cætei paîn ¹³⁾	Âime paizi pejenne	Tisrin paî
10. Kanuni peîn	Âime kanuna vaerjenne	'Cvîa
11. Kanuni paîn	Âime kanuna pejenne	Kânun
12. Subât	Sebât	Sybât

Man sieht, dass in diesem Verzeichniss Abweichungen von dem von Garzoni (S. 56) gegebenen vorkommen; doch muss ich mich hier jeder Vergleichung mit den Monatsnamen der Syrer, Juden und anderer Völker, so wie aller Combinationen enthalten ¹⁶⁾. In ganz allgemeinem Gebrauch scheinen übrigens die von mir aufzeichneten Monatsnamen nicht zu sein. Die Länge der Monate konnte mir nur ein Kurde, aus der Gegend zwischen Mardin und Nisibin gebürtig, angeben. Nach ihm sollen die Kurden jeden Monat zu 30 Ta-

¹²⁾ peîn im Kurm., wie *werjenne* im Zaza = erster.

¹³⁾ paizi im Kurm., wie *pejenne* im Zaza = anderer.

¹⁴⁾ dime, dima im Zaza = Monat = Kurm. mabî; Mond = Zaza ime, Kurm. hîw.

¹⁵⁾ paiz im Kurm. und Zaza = kühl, Herbst, kühle Jahreszeit.

¹⁶⁾ Von kurdischen Monatsnamen wird gehandelt in dem Werke von Th. Benfey u. M. A. Stern: Ueber die Monatsnamen einiger arabischer Völker. Berl. 1836. 8°, namentlich S. 19 - 21 (vergl. die Reconnaissance von E. Bournou im Journ. d. Sav. 1837 S. 265 - 280 u. 321 - 333, vorzüglich aber die von Pott in der (Halle'schen) Allg. Literaturzeitung 1839. Ergänzungsb. 46 - 50).

⁹⁾ Die Consonanten der kurdischen Wörter gebe ich von hier an nach dem von Sjögren in seinen Östlichen Studien angewandten Alphabet.

¹⁰⁾ Garzoni schreibt an mehreren Stellen kurz. Prof. Pott (Etymologische Spähe in Zeitschr. f. d. vergl. Sprachforschung von A. Kuhn Bd. V S. 285 u. fig.) vergleicht dieses Wort mit dem griechischen $\alpha\sigma\pi\epsilon\sigma$, $\alpha\sigma\pi\epsilon\sigma$, $\alpha\sigma\pi\epsilon\sigma$ und sieht in dem $\alpha\sigma\pi\epsilon\sigma$ $\alpha\sigma\pi\epsilon\sigma$ $\alpha\sigma\pi\epsilon\sigma$ $\alpha\sigma\pi\epsilon\sigma$ $\alpha\sigma\pi\epsilon\sigma$. Ich muss gestehen, dass ich in dem oben angeführten kurdischen Worte deutlich zwei r, wie in dem deutschen murren, hörte.

¹¹⁾ Mâr = Hochzeit, Heirat.

gen annehmen. Am Ende des Jahres, sagte er, schaltet man 6 Tage ein; doch wird dies wohl nur vom Schaltjahre gelten.

Sternnamen erfuhr ich auch einige, doch habe ich nicht von allen die Bedeutung ermitteln können.

Kurdîdîjt.	Zasa.	
haft hera (sieben Brüder ¹⁷⁾)	'Sianeki	(der kleine Bär?)
kâlê besari ¹⁸⁾ (der Alte ohne Kopf)	?	der grosse Bär
mêzin	?	die Wage
kawrankerân	âamus karân	(ein Stern, der im Winter glänzt).
kumyî aîwian ¹⁹⁾	palân	?
hawâlâ hlwi	astardê ââmê od. astard ²⁰⁾ rôûi	die Venus.
pêuir (peuir)	?	?
rêa kadizân ²¹⁾	râjeri pîra amê-rvne od. paui qocân	die Milchstrasse.
zônûik	?	(2 Sterne).

Esien so wie die Kurden in einigen Sternen lebende Wesen sehen, hat ihr Aberglaube auch einige Repräsentanten des Thierreichs in nähere Beziehung zum Menschenleben gebracht. So scheint der Glaube, dass der Kuckuk früher Mensch gewesen, unter den Kurden ziemlich verbreitet zu sein. Als Hussein auf einem Ausfluge, den ich mit ihm machte, den Kuckuk rufen hörte, erzählte er mir, dass dieser Vogel er nannte ihn *pepuûû*, - *kakô* - (Bruder) rufe. Er sei früher ein Mensch gewesen, habe seinen Bruder erschlagen und sei zur Strafe von Gott in einen Vogel verwandelt worden. Aus Reue rufe er Bruder! Bruder! Ein anderer Kurde aus dem Rohtangebirge sagte mir, der Kuckuk rufe: *hi kuît, hi kuît* (wer erschlug?, me *kuît, me kuît* (ich erschlug) und schosse dann einen klagenden Ton aus. Hassan der Sänger hat mir eine ganze Erzählung im Zazadietisch dictirt, nach welcher der Vogel *gêin* (oder *gôhin*, wahrscheinlich der Uhu)

früher ein Mädchen gewesen sei, das aus Trauer über den Tod des Bruders, der von der Stiefmutter ermordet worden sei, den Schläfer in die Verwandlung in einen Vogel gegeben habe.

Der Storch (*laglag*)²²⁾ wird bei den Kurden wie bei vielen Völkern für heilig gehalten. Sie hegen den Glauben, dass er im Herbste nach Mekka und Medina ziehe, und nennen ihn daher *xazî laglag* (Hadji laglag). Von hier ziehen nach ihrer Aussage die Störche noch weiter, um in einem Tempel sich zu versammeln; dann sterben die Alten und nur die Jungen vom letzten Jahre kehren zu den Nestern zurück, in denen sie aufgewachsen. — In dem weissen Hahne sehen sie den Wecker und Rufer zum Gebet; dass sie einen weissagenden Vogel in ihm sehen, habe ich nicht bemerkt, obgleich ich oft das Gespräch darauf hinleitete²³⁾.

Nach Spuren und Ueberrasten alter Mythologie zu forschen, ist, wenn man es mit Muhammedanern zu thun hat, nicht leicht, ja fast unmöglich. Das war auch bei den Kurden der Fall. Sie kennen fast Alle den Inhalt des Korans und die Sagen, die derselbe enthält und sind daher nicht leicht zu Mittheilungen von Vorstellungen zu veranlassen, die jenen Buche widersprechen. Eines Tages fragte ich die Kurden, welche natürlich keinen Begriff von der Kugelgestalt der Erde haben: wovon wird Alles, was auf der Erde ist, getragen? Uns trägt die *gûmasi*, sagte einer. Als ich weitere Erklärungen darüber haben wollte, brachen sie das Gespräch ab. Ich kam später auf dieses Thema mehrmals zurück, erfuhr aber weiter nichts, als dass davon im Buche Ilmohel (?) die Rede sei. Einer behauptete, sein Vater habe das Buch gelesen.

Was ich von den in Roslawl anwesenden Kurden über ihre heidnischen Volksgenossen, die Jesiden, erfuhr, war nicht viel und stimmt mit den gewöhnlichen Erzählungen der Reisenden über diese Religionssecte überein. Von Interesse dürfen vielleicht folgende kurze Nachrichten über die sogenannten *‘Cerah-sunderân*²⁴⁾ (Lichtansücher) sein. Es soll

22) Vgl. das in unsern südlichen Gouvernements vorkommende *arkand* und das neugriechische *arkân*. Siehe übrigens Pott in der Zeitschr. f. d. K. d. Morg. IV. S. 31.

23) Ich habe allen Grund, an der Wahrheit des in No. 152 der Nordischen Bienen vom J. 1855 beschriebenen Hahnenkampfes, den die Turken in Roslawl zur Entscheidung der orientalischen Frage veranstaltet haben sollen, zu zweifeln und behaupte dreist, dass die drei Holzdrukke, welche im Jahre 1835 in Moskau zur Veranschaulichung dieses Kampfes erschienen und welche ich hier in einer reichhaltigen Privatsammlung von russischen Bildern und Schriften über den orientalischen Krieg gesehen habe, reine Phantasiestücke sind. Keiner der in Roslawl befindlichen türkischen und kurdischen Kriegsgefangenen wusste etwas von einem Kampfe der Art und selbst die dortigen Einwohner versicherten, dass zu ihnen die erste Kunde davon nur durch die Nordische Biene selbst gelangt wäre. Man glaubte dort auch den Emseren jener Nachricht zu kennen und bezeichnete ihn als einen bekannten Spassvogel.

24) Ich halte diese Benennung nicht für ursprünglich kurdisch,

17) Ein Kurde aus Ufa, der diesen Sternbildnamen nicht kannte, nannte mir ein Sternbild: *haft histerdîk* (die sieben Sterne). Sie denken sich dieselben als eine Familie.

18) Die vier Sterne, die in unserm Sternbilde den Rücken des Bären (oder des Wagens) ausmachen, heissen bei den Kurden *der Alten*. Sein Kopf sei, wie sie meinen, in der Sterngruppe, die von jenem rechts hinaussticht und bei ihnen *kumyî aîwian* (auch *komi siwân*) heisst, versteckt. Die drei Sterne, die bei uns den Schwanz des grossen Bären (die Deichsel des Wagens) bilden, heissen bei ihnen *die zwei Brüder und die blinde Mutter des Alten*.

19) S. die vorhergehende Anmerk.

20) *astard* Z., *husterg*, *istêr*, *istêrk*, *istêrk*. Kurm. = Stern.

21) Vgl. L. Ideler Untersuchungen über den Ursprung und die Bedeutung der Sternnamen. Berl. 1809. 8°. S. 78 u. 307.

deren auch nordwestlich von Malatiah, in den Dörfern Hassan-Badrik, Chakim-lyan, Aladja-lyan, Delluk-dasch u. a. geben. Sie sollen Ali für ihren Gott ausgeben und von den Muselmännern Kizilbasch genannt werden. Sie tragen, wie man mir sagte, rothbraune, spitze Fellmützen, deren Enden vorn über das Gesicht herunterhängen. Diese Kopfbedeckung soll beiden Geschlechtern gemein sein. Sie kleiden sich grün und gehen in Schuhen von Rosshaaren. Die Männer rasiren das Haupthaar, aber den Bart berührt keine Scheere und kein Messer. Die Frauen sollen die Haare in neun bis zehn Zöpfen tragen und diese mit Korallen schmücken. Merkwürdig ist, dass bei den ihnen zugeschriebenen Versammlungen, die in einem grossen Gebäude stattfinden, der Hahn ebenfalls wie bei den Jesiden eine Rolle spielen soll. An das Licht, vor welchem das geistliche Oberhaupt die Gebete liest, ist ein Hahn angeketet. Wenn die Gebete zu Ende sind, wird der Hahn mit einem Stöckchen geschlagen. Natürlich bleibt er dabei nicht ruhig, sondern sucht sich den Schlägen zu entziehen, wirft den Leuchter um und löscht das Licht aus. Dies soll das Zeichen zum Anfang der heucheligen Orgien sein, die den Lichtauslöschen nachgesagt werden. — *Relata refero.* — Welchem Volkstamme sie angehören, konnte ich nicht erfahren.

Am Schluss meines Referats über den ethnographischen Theil meiner Studien in Roslawl²⁵ gebe ich zum Beweise, dass die Reisenden bei weitem noch nicht sämtliche kurdische Stämmenamen aufgezeichnet haben, ein Verzeichniss der Stämmennamen, die ich dort gesammelt habe und die mir bis jetzt unbekannt geblieben waren. Auch konnten mir die Kurden viele von den Namen nennen, die von mir in meiner Abhandlung über die kurdischen Stämme angeführt sind; ich habe nicht versäumt solche nach der Aussprache der Kurden aufzuzeichnen.

Unter den Koçer²⁶ im Bohtangebirge giebt es folgende Stämme:

<i>Dedêran,</i>	<i>Sôran,</i>
<i>Mirân,</i>	<i>Reikân,</i>
<i>Alegân,</i>	<i>Amadi-mandân,</i>
<i>Semakân,</i>	<i>Kendall,</i>
	<i>Siledân.</i>

Letztere tragen Schilde.

Im Bohtangebirge lebt auch der Stamm *Rômi*. Hassan er-

sondern für eine Erfindung der Perser oder Turken. *Cerâh* ist das persische *مرغ*, das auch im Osmanni gebräuchlich ist. Man muss nicht vergessen, dass diese Benennung den geheimnisvollen Heiden von den Muhammedanern gegeben wird. Sie selbst werden sich nicht so nennen, eben so wenig als die protestantischen „Mucker“ oder die „Mömiers“ der französischen Schweiz sich selbst diesen Namen geben. Statt *cerâh sonderân* hört man auch *çêlah sonderân*, *mâm-sonderân*.

25) Einige Kurden aus dem Bohtangebirge sprechen Koçel aus.

zählte mir die Liebe der Tochter des *Rômi-bag's* Hallie-Zelhâi (Hallie - Zelhâi) zu einem jungen Maune, der im Dienste ihres Vaters stand. Ein *Rômi-Kurde*, der in die Nähe von Palu gekommen war, hatte ihm diese sich tragisch endende Geschichte erzählt. Auch hatte derselbe ihm ein darauf bezügliches Lied mitgeteilt, von dem aber Hassan nur die ersten Verse mir mittheilen konnte. Jene Erzählung macht einen Bestandtheil meiner kurdischen Texte aus.

Die ziemlich unabhängigen *Tuzik* (auf Kiepert's Karte der Euphrat- und Tigris-Gegenden: *Dushik*, bei Layard, *Discoveries*, S. 9: *Dudjook*²⁷) bestehen aus vielen Stämmen. Die Namen derselben, die mir genannt wurden, tragen wenigstens meistens ein offenbar türkisches Gepräge, wie Jeder sich leicht aus folgender Liste überzeugen kann:

<i>Koza-ûagi,</i>	<i>Gulûbi,</i>
<i>Ferat-ûagi,</i>	<i>Bet-ûagi,</i>
<i>Karabarlû,</i>	<i>Gauûagi,</i>
<i>Bozên-ûagi,</i>	<i>Rek-ûagi,</i>
<i>Sâm-ûagi,</i>	<i>Brutanî,</i>
<i>Necin-ûagi,</i>	<i>Kerr-û-ogli,</i>
<i>Kirvanlu,</i>	<i>Sâr-ogli,</i>
<i>Sam-ogli,</i>	<i>Sau-zusin-ogli</i>
<i>Gulûb-ûagi,</i>	<i>Baztîarlû.</i>
<i>Topuz-ûagi,</i>	

Zwischen *Semâd* und *Adiaman* lebt in einigen dreissig Dörfern der Stamm *Balan*, der nicht zu verwechseln ist mit dem Stamme *Bulanux*, der östlich von den *Tuzik*-Stämmen lebt. Neben dem Stamme *Balan* lebt der Nomadenstamm (*karsâ-dîr*) *Xadr-rôr*.

Südlich von den *Bulanux* leben in Dörfern die Stämme: *Göedere* und *Sineda*, letzterer in der Nähe von Palu. In *Hênî*²⁸ wohnt der Bag des Stammes *Dêmi*. Um Diarbêkir leben fünf Stämme, die die Namen der Häuptlinge führen. Sie nennen sich zusammen: *Peçêr-Kurd*.

Nachdem ich mit verschiedenen kurdischen Individuen in Roslawl²⁹ in Verkehr getreten war, richtete ich, wie oben angeführt worden, mein Hauptaugenmerk auf die Erlernung ihrer Muttersprache. Ich erfuhr bald, dass unter ihnen zwei Mundarten die bedeutend von einander abweichen, vertreten waren: die eine nannten sie *Kurmânîdji* oder *Kermânîdji*, die andere *Zaza*³⁰. Ich glaube hier andeuten zu müssen, wie weit sich meine Kenntnis der kurdischen Sprache bei meiner Abreise nach Roslawl³¹ erstreckte.

Die Hilfsmittel, die ich damals benutzen konnte, bestanden hauptsächlich in Sammlungen kurdischer Wörter, die jedoch

26) S. meine *Haczkao*, S. 87.

27) Auf der Karte von Kiepert: *Hini*, südlich von Palu.

28) Z ist in diesem Namen nach französischer Weise auszusprechen.

auf eine meist vage, mangelhafte, mitunter auch fehlerhafte Weise transscribirt waren, so dass selbst ein noch so sehr mit der Geschichte der iranischen Sprachen vertrauter Forscher nur einen verhältnissmässig geringen Nutzen daraus ziehen konnte. Um ein irgendwie sicheres Verständniss der Grammatik zu gewinnen, dazu fehlten durchaus die Quellen. Vor allem besaßen wir keine zusammenhängende kurdische Texte, die zu einer solchen Einsicht durchaus erforderlich sind: aus den wenigen von Pater Garzoni ²⁹⁾ und Prof. Beresin ³⁰⁾ uns mitgetheilten Gesprächen liess sich wenig dafür gewinnen. Ferner war das, was uns die Genannten über grammatische Formen im Kurdischen mittheilen, nicht hinreichend, um sich auch nur nothdürftig mit Kurden selbst in ihrer Muttersprache verständigen zu können, selbst wenn man hinsichtlich der Phonetik derselben — was bekanntlich noch nicht der Fall war — im Reinen gewesen wäre. Ausserdem blieb Manches, was jene beiden Autoren mittheilen, unklar und unzuverlässig. Anderes enthielt Widersprüche ³¹⁾.

Zuerst bemühte ich mich mit Hilfe des Türkischen einzelne Wörter aus beiden Dialecten kennen zu lernen, namentlich solche, vermittelt derer ich hoffen konnte, in kürzester Zeit eine Unterhaltung mit ihnen in ihrer Mundart selbst an-

kupfen zu können. Einigermassen wurde mir diese Sammlung dadurch erleichtert, dass ich mir selbst schon früher ein kleines Glossar von kurdischen Wörtern nach europäischen Berichterstatern angelegt, welches zu verificiren ich mir besonders vorgenommen hatte. Bei diesen Sammlungen hatte ich vorzugsweise das *Kurmâdji* als das mehr verbreitete Idiom im Auge. Zunächst gab ich genau Acht auf die einzelnen Laute der kurdischen Sprache und bemühte mich sie durch die Schrift zu fixiren. Die Wahl eines passenden Alphabets war mir durch des verstorbenen Akademikers Sjögren Ossetische Grammatik erleichtert, mit der ich mich noch vor meiner Reise vertraut zu machen gesucht hatte. Auch ausserdem kam mir die Bekanntschaft mit diesem Werk sehr zu Statten: nicht nur weil darin gleichfalls eine iranische Sprache behandelt wird, sondern weil es mir auch eine gewisse Anleitung gab, wie man bei der Erlernung einer noch gar nicht bearbeiteten Sprache aus dem Munde des Volkes, das sie redet, zu verfahren habe. Ich wählte das von Sjögren unter Zugrundelegung des russischen Alphabets aufgestellte ossetische, weil die bei den Kurden gebräuchlichen arabisch-persischen Schriftzeichen zur Bezeichnung der einzelnen kurdischen Laute, namentlich der Vocale, durchaus nicht ausreichen. In der Wahl dieses Alphabets konnte ich um so weniger schwanken, als Russland 10.000 kurdische Unterthanen in Transcaucasien zählt, von denen manche schon das russische Alphabet kennen? Ich ging, da nur vermittelt einer möglichst genauen Orthographie die richtigen Gesetze einer Sprache erkannt werden können, von dem Grundsatz aus, dass für jeden einfachen Laut ein einfaches Schriftzeichen zu setzen wäre. Sjögren's Alphabet liess mir in dieser Beziehung nichts zu wünschen übrig.

Nachdem ich eine gewisse Anzahl von kurdischen Wörtern kennen gelernt und die wichtigsten grammatischen Formen nach Möglichkeit zu ermitteln gesucht hatte ³²⁾, ging ich an das Uebersetzen der bekannten grammatischen (Baemeister'schen) Sprachproben, die ich mir zu diesem Zwecke erst in's Türkische überasetzte und dann einzeln den Kurden zur Uebersetzung in die beiden Dialecte Kurmâdji und Zaza vorlegte. Diese Arbeit, die ich mit den intelligentesten und ihren respectiven Dialect am reinsten redenden Kurden wiederholt vornahm, führte mich den Verständniss der Sprache näher. Jetzt erst konnte ich es versuchen, dann und wann die Unter-

29) Seine Grammatica e Vocabulario della Lingua Kurda wurde 1787 von der Propaganda in Rom (288 SS. 8^o) herausgegeben.

30) S. seine Rech. sur les dialectes musulmans. 2^e partie: dialectes persans. Casan 1853. 8^o. (Aus den Y'uen. Zan. Kas. Y'uen.).

31) So erfahren wir weder von P. Garzoni, noch von Hrn. Beresin etwas über die Biegung der Nomina und Pronomina. Eine Form für die zukünftige Zeit des Activi kennt Garzoni nicht. Sein Futurum passivi ist meines Dafürhaltens ein Präteritum. Für das Präsens giebt er eine Form an, die ich jetzt für das Futurum ansehe. Für den Dialect, den Hr. Beresin «Kurde oriental» nennt, sind die Formen des Verbums zahlreicher als bei Garzoni, doch fehlt auch bei ihm für die meisten von ihm unregelmässig gewonnene Zeitwörter das Futurum. Für den Dialect, den er in Mossul kennen lernte, giebt er keine Form für dieselbe Zeit an. Ueberhaupt sind seit 1787 die Quellen für die Kenntniss des Kurdischen um nichts Bedeutendes vermehrt worden. Auch die «handschriftlichen Bemerkungen über die Geschichte, Stämme und Sprache der Kurden», die Hr. Sawlow aus dem Nachlass des verstorbenen Prof. Dittl ein paar Tage vor meiner Abreise an St. Petersburg der Akademie für das asiatische Museum gefälligst übergab, enthalten nur wenige Fragmente einer grammatischen Beschreibung der kurdischen Sprache und bedürfen einer genaueren Prüfung. Seiner Arbeit lagen auch keine Texte zu Grunde: nur für das Idiom der Laren führt er zweiten Belege aus einer Ode «Gott's des Mullah Nedjef, für die andere kurdischen Mundarten aber nur kurze einfache Sätze an, die keinem zusammenhängenden Texte angehören und kaum einem Gespräche entlehnt zu sein scheinen. Er behandelt drei kurdische Mundarten: 1) die der Kurden in Khorassan, 2) die der Ler, 3) die der Lek. Ich besahe mir vor, bei Gelegenheit der Veröffentlichung der von mir in Roslawi gesammelten Materialien und der von mir gewonnenen Resultate eine gewissenhafte Beurtheilung der erwähnten Materialien Dittl's, so wie der Arbeiten aller meiner Vorgänger auf dem Gebiete des Studiums des Kurdischen zu geben.

32) Ich glaube hier auf die Schwierigkeit aufmerksam machen zu dürfen, auf die man bei solchen Geschäften mit Lenten, welche kein Bewusstsein von dem Unterschiede grammatischer Formen haben, stößt. So vergingen mehr als zwei Wochen, bis ich hinter die einfachsten grammatischen Erscheinungen und Beziehungsformen kam. Das einzige Mittel, durch solche Leute ein Verständniss ihrer Sprache zu erlangen, besteht darin, sich von ihnen zusammenhängende Texte dictiren zu lassen, sobald man einen gewissen Vorrath von Wörtern im Gedächtnis hat und mit den einzelnen Lauten der Sprache vertraut geworden ist.

haltung kurdisch zu fñhren und an die Conspirirung grösserer Texte zu geben. Ich wählte dazu vorerst die sieben in Fr. Dieterici Chrestomathie Ottomane Berl. 1854 (XXXVIII u. 163 SS. 8°) S. 31 — 38 abgedruckten Schwänke des Khodja Nasreddin, die ich mit dem erwähnten Hussein in den Kurmändji-Dialect übersetzte. Mit ihm übersetzte ich auch achtzehn türkische Fabeln aus L. V. Letellier Choix de Fables, traduites en Turc, Paris 1826. 8°. Ausserdem theilte derselbe Kurde mir eine humoristische Fabel vom Adler, Fuchs und Wolf, eine auf den König der Vögel (Suleiman) bezügliche Sage, so wie ein langes Märchen, in dem sehr viele Personen auftreten, mit. Ich unterliess es nicht diese Erzählungen nachzuschreiben.

Andere prosaische Texte in demselben Dialecte schöpfte ich aus dem Munde des ebenfalls erwähnten Hassan. Er war ein ächter Zaza, vom Stamme Siwan, aus dem Dorfe Kasan (bei Kiepert: Kaschan), in der Nähe von Palu, gebürtig, kannte auch das Kurmändji und hatte einen Schatz von Liedern inne. Ich schrieb nach seinen Worten im Kurmändji-Dialect eine umständliche Erzählung der Misslichkeiten zwischen dem oben genannten Mir von Palu Awdullah Bag und dem Pascha von Charpi und des Erstern Verharmung nach Rumelien, so wie die Erzählung der romantisch-tragischen Schicksale der Håupflingstochter vom Stamme Rõmi nider.

Für die Kenntniss des Zaza-Dialects war dieser Hassan meine Hauptquelle. Die ihm entlehnten Texte in dieser Mundart enthalten drei umständliche Erzählungen kurdischer Fabeln, an denen er Theil genommen, zwei Märchen und die Sage vom Vogel goin (Übu).

Ausserdem habe ich noch einige Gespräche und Idiotismen in beiden Dialecten aufgezeichnet.

Meine Quellen für Volkslieder waren drei Kurden. Erstens der oft genannte Hassan, nach dessen Behauptung es keine Lieder im eigentlichen Zaza gehen soll, doch enthalten die von ihm mir mitgetheilten Lieder, acht an der Zahl, Eigenthümlichkeiten dieser Mundart. Eine andere reiche Quelle für Lieder war für mich der gutmüthige Mehemmed aus Semât, der mir 13 Lieder vorsang und distirte. Zwei Lieder verdanke ich dem Kurden Ali vom Stamme Bëmi.

Das Zaza ist nach den von mir eingezogenen Erkundigungen in den Gegenden um Musch, Palu, unter den zahlreichen Tuzik-Stämmen und unter dem Stamme Dümbeli³³⁾ verbreitet. Gewöhnlich kennt jeder Zaza auch das Kurmändji. Dieses scheint im Ganzen westlichen Kurdistan, d. h. von Mossul bis Kleinasien verbreitet zu sein³⁴⁾. Ich habe

gefunden, dass das von mir erlernte Kurmändji sehr viel Uebereinstimmendes mit den durch P. Garzeni und Prof. Beresin bekannt gewordenen kurdischen Mundarten bietet und vielleicht darf man annehmen, dass die kurdische Sprache sich in 5 Zweige theile, nämlich in die Idiome der vier von Scheref Chan angeführten Zweige des Kurdenvolkes und in das Idiom Zaza. Dieses bietet einige Analogien mit dem Ossetischen, die mich veranlassen, im Studium von Sjögrens Grammatik auch in Roslawl fortzufahren. Bei den das Kurmändji von Geburt an redenden Kurden habe ich in genannter Stadt Verschiedenheiten in der Aussprache einzelner Wörter, so wie in einzelnen Formen bemerkt, namentlich zeigte sich diese Verschiedenheit bei Individuen, die nördlich und südlich vom obern Lauf des Tigris stammten, doch war diese Verschiedenheit nicht so gross, dass die Repräsentanten der verschiedenen Kurmändji-Stämme einander nicht hätten verstehen können. Nur das Zaza blieb den Kurmändji bis auf einzelne Wörter unverständlich.

Dass das Kurdische, wie Pott schon längst an mehreren Orten ausgesprochen und auch nachgewiesen, eine selbstständige Volkssprache — Rödiger gebraucht den Ausdruck Volksidiom — und kein neupersischer Dialect ist, daran zu zweifeln bietet mein bisheriges Studium dieser Sprache nicht die geringste Veranlassung. Ich bemerke dies, weil bei uns Prof. Beresin die kurdischen Mundarten, die er auf seiner Reise kennen lernte, nur als Dialecte der persischen Sprache behandelt (S. seine oben Ann. 30 chirten Dialectes persans). Die Abweichungen des Kurdischen vom Persischen wurzeln sicher grösstentheils in der sehr frühen Trennung der Kurden vom iranischen Hauptstamme.

Die Laute, die ich in beiden Dialecten (Kurmändji und Zaza) vorgefunden, sind in folgender Tabelle angegeben: es sind 13 theils lange, theils kurze Vocale und 23 Consonanten; von Letzteren hat das Kurmändji zwei weniger als das Zaza (i und j). Ich habe sie mit einigen wenigen Abänderungen, die mir zweckmässig schienen, nach Sjögrens ossetischem Alphabet, wie er es in den beiden Ausgaben seiner ossetischen Sprachlehre³⁵⁾ aufgestellt hat, wiedergegeben. Auch habe ich seine auf das lateinische Alphabet gegründete Transcription für das Ossetische, die er in seinen Ossetischen Studien angewandt hat, so wie das Zend- und neu-persische Alphabet, mit Benutzung von Spiegels Pârsi-Gram-

men. Ich finde den von H. Beresin (in einem Reiseberichte), jenem um die Kenntniss Kurdistan hoch verdienten Manne, der leider zu früh starb, gemachten Vorwurf, dass sein kurdisches Wörterverzeichnis arm sei und Zweifel erwecke, durchaus unverdient. Ausser dem (Narrat. of a resid. i. S. 394 — 395) nach 4 Mundarten gegebenen Verzeichnisse sind im Laufe der Reisebeschreibung vielfältig die kurdischen Benennungen von Naturgegenständen eingestreut, die oft sehr genau wiedergegeben sind, obgleich Rich kein Linguist war.

35) Оссетическая Грамматика. Спб. 1842. 2 voll. 8°. Vol. I S. 36 und Ossetische Sprachlehre. St. Peterb. 1844. 4°. pag. 30.

33) Die Dümbeli leben nördlich von Palu. Abowian (Kasaka 1848, № 46, S. 164) giebt die Verbreitung des Zaza mit mir übereinstimmend an. Vgl. meine Hactarhos. S. 39 u. 73.

34) Auch die Sprache der Kurden von Suleimania scheint, den von Rich gesammelten Wörtern zu urtheilen, zum Kurmändji zu gehö-

matik und Vullers' Institutions linguae persicae nebenbei gestellt, behalte mir jedoch für die Zukunft eine zweckmässigere Anordnung der Laute vor.

I. Vocale.

Kurdisch nach Sjögren's Alphab.	Zend, Pārsi u. Huzdresch.	Neupersisch.
a (a)	ا	ا
ā (ā)	آ	آ
æ (æ) (= a)	—	—
e (e)	ε	—
ē (ē)	ه, ع	—
i (i)	ی	ی
ī (u?)	ی	ی
ı ³⁶⁾ (v)	—	—
o (o)	و	—
ō (u)	و	—
ū (ū)	—	—
y (u)	ی	ی
ȳ (ū)	ی	ی
ÿ (ū)	—	—

II. Consonanten.

a) Spiranten.

h (h)	ه	ه
x (x)	—	خ

b) Kehllaute.

r (g)	ر	ر
ṛ (ḡ)	ر	ر
ř (ḡ)	—	—
k (k)	ک	ک
ḡ (ḡ)	ق	ق

Kurdisch nach Sjögren's Alphab.	Zend, Pārsi u. Huzdresch.	Neupersisch.
K (k)	—	—
q (q)	ق	ق
ū (ū)	و	—

c) Zischlaute.

z (z)	ز	ز
ḡ (ḡ)	ج	ج
æ (ā)	ع	ع
c (s)	س	س
sh (š)	ش	ش
ç (č)	چ	چ

d) Zungenlaute.

l (d)	د	د
l (d)	—	—
n (n)	ن	ن
ñ (ñ)	—	—
r (r)	ر	ر

e) Lippenlaute.

b (b)	ب	ب
w (w)	و (و > >)	و
p (p)	پ	پ
f (f)	ف	ف
m (m)	م	م

f) Schmelzende.

l (l)	ل	ل
p (r)	ر	ر

g) Halbvocal.

j (j)	ی (ی)	ی
-------	-------	---

36) Dieser Laut hält die Mitte zwischen dem russischen *i* und *u*.

Aus dieser Tabelle sieht man, wie arm das arabische Alphabet für die Bezeichnung der Vocale in den neu-iranischen Sprachen ist und wie viel dieselben durch Anfügung des sogenannten Zendalphabets, selbst in Betreff der Consonanten, gewonnen haben würden. Auch glaube ich, dass in kurdischen Texten, wenn sie von einem irgend gebildeten, jedoch keine europäische Sprache grammatisch kennenden Kurden herrührten, Vieles dunkel bleiben würde³⁷⁾, weil jener wahrscheinlich sich vorzugsweise an die im Türkischen oder Persischen übliche Rechtschreibung halten und sogar Wörter wie *as* (die Wasser), *me* (die Frau), *hac* (harp Pferd), *azmān* (azmān

Himmel; آب, زن, لب, آبان schreiben und die feineren Unterschiede auszudrücken nicht im Stande sein würde. Dieser Umstand wird die Herren Pott und Rödiger zurückgehalten haben, eine kurdische Formenlehre zu veröffentlichen, da die ihnen zugänglich gewordenen, vom Missionär Hörnle mitgebrachten kurdischen Texte³⁸⁾ wahrscheinlich aus dem von mir angegebenen Grunde ihnen Hindernisse in den Weg legten.

Prof. Pott's Abhandlung »Naturgeschichtliches aus der Kurdischen und andern Sprachen Westasiens« (Zeitschrift für die Kunde des Morgenlandes, Bd. IV, S. 1—42, 259—280, Bd. V, S. 57—83 und Bd. VII, S. 91—167), eine sehr schätzenswerthe Arbeit, in der dieser Gelehrte die kurdischen Namen von Naturgegenständen mit den Namen derselben in andern Sprachen Vorderasiens zusammenstellt — veranlasste mich, in meinem Verkehr mit den Kurden Namen der Art vorzüglich im Auge zu haben. Ferner habe ich die bekannte finnische Rune, die von Zetterquist einstweilen in sechs Sprachen (im 1^o) veröffentlicht ist, in einer prosaischen Uebersetzung, mit Zurathziehung Mehmed's vom Stamme Rischwān, kurdisch wiedergegeben versucht.

Somit glaube ich vorläufig, wenn auch nur im Allgemeinen, nachgewiesen zu haben, dass es mir gelungen ist, einen nicht unbedeutlichen Theil meiner Aufgabe zu lösen. Wäre es mir vergönnt gewesen, noch längere Zeit unter den Kurden zu verweilen, so würde die Ernte noch reichlicher ausgefallen sein, da es mir natürlich, je länger ich mit ihnen umging, desto leichter wurde, in das Wesen ihrer Sprache

einzudringen und meine Wörtersammlung zu vermehren. Die geehrte Classe wird, wie ich hoffen darf, bei Abschätzung der von mir gewonnenen Resultate billiger Weise nicht nur auf die Umstände und die Kürze der Zeit, die ich unter den Kurden zubachte, sondern auch auf die vielfachen Schwierigkeiten Rücksicht nehmen, die ich zu überwinden hatte. Ohne meine Kräfte und die von mir gemachten Beobachtungen und Sammlungen zu überschätzen, glaube ich doch versichern zu dürfen, dass die von mir im Auftrage der Kaiserlichen Akademie unternommene Reise mir für meine ferneren kurdischen Studien von wesentlichem Nutzen sein wird. Nicht nur vermag ich jetzt denselben eine grössere Ausdehnung zu geben, sondern ich kann dieselben, wie ich schon jetzt sehe, in vielen wichtigen Punkten mit grösserer Sicherheit als bisher fortsetzen. Namentlich verdanke ich der persönlichen Bekanntschaft mit den Kurden, dass ich nun von Vielen, was dem Arbeiter auf dem Gebiete des Kurdischen aufzulöst, eine lebendige Anschauung habe und dass ich demnach auch für die Berichte der Reisenden über die Kurden und ihre Sprache ein genaueres Verständnis und ein sichereres Urtheil besitze. Diese erfreulichen Wahrnehmungen, die ich schon während meines Aufenthalts in Roslawi machte, erhöhen um Vieles meinen aufrichtigen Wunsch und mein Bemühen, dem in mich von Seiten der Classe gesetzten Vertrauen zu entsprechen, so wie dasselbe durch gewissenhaftes Ausbeuten der während der kurzen Dauer meines Verkehrs mit den Kurden gemachten Sammlungen zu rechtfertigen. Ich gedanke zunächst an die Verarbeitung meiner linguistischen Materialien, namentlich an die Zusammenstellung eines Glossars und die Ausarbeitung der Grundzüge einer kurdischen Laut- und Formenlehre zu geben und hoffe sie zum Schlusse dieses Jahres der geehrten Classe zur Prüfung vorlegen zu können.

St. Petersburg, 19. Juni 1856.

ANNONCE BIBLIOGRAPHIQUE.

Sanskrit-Wörterbuch, herausgegeben von der Kaiserlichen Akademie der Wissenschaften, bearbeitet von Otto Böhtlingk und Rudolph Roth. Zweiter Theil. Bogen 1—10. क-काम्प.

Prix: 90 Cop. gr., — 1 Thlr.

37) Dieselbe Tabelle ist schon früher von E. Rödiger ausgesprochen worden. In den Kurdischen Studien (Zeitschrift für die Kunde des Morgenlandes Bd. III S. 14) sagt dieser Gelehrte: »Es würde die Kenntnis dieser (d. h. der kurdischen) Sprache ungemein fördern und ihren Character erst recht zur Anschauung bringen, wenn wir mehr zusammenhängende kurdische Texte hätten. Wir meinen aber vorzugsweise Texte, die das eigentlich kurdische Volkseidom darstellen. Solche würde am besten ein Europäer aus dem Lande geborner Kurden concipiren; denn ein in seiner Weise gebildeter Kurde wird, wenn er einmal schreiben gelernt hat, immer eher ein verdorbtes Persisch oder Türkisch, als seine reine Muttersprache schreiben.«

38) Siehe a. a. O. S. 15—17.

DES SCIENCES HISTORIQUES, PHILOLOGIQUES ET POLITIQUES

DE

L'ACADÉMIE IMPÉRIALE DES SCIENCES

DE SAINT-PÉTERSBOURG.

Ce Recueil paraît irrégulièrement par feuilles détachées dont vingt-quatre forment un volume. Les abonnés recevront avec le dernier numéro l'enveloppe, le frontispice, la table des matières et le registre alphabétique du volume. Les comptes-rendus annuels de l'Académie entreront dans le corps même du Bulletin; les rapports sur la distribution annuelle des prix Démidoff y sont annexés en guise de supplément. Le prix de souscription, par volume, est de trois roubles argent tant pour la capitale que pour les gouvernements, et de trois thaler de Prusse pour l'étranger.

On s'abonne à St.-Petersbourg chez Eggors et Cie., libraires, commissionnaires de l'Académie, Nevsky-Prospect, No. 4 — 10. Les abonnés des gouvernements sont priés de s'adresser au Comité administratif (Коллегія Исполнениа), Place de la Bourse, avec indication précise de leurs adresses. L'expédition des numéros se fera sans le moindre retard et sans frais de port. Les abonnés de l'étranger s'adresseront, comme par le passé, à M. Léopold Voss, libraire à Leipzig.

SOMMAIRE. MÉMOIRES. 1. *Des vents de pluie en Russie.* VASSÉLOVSKY. **NOTES.** 1. *Sur la plus ancienne inscription arménienne connue.* BROSET. 2. *Sur une épique particulière de composés tibétains.* SCHIEFNER. **ANNONCE BIBLIOGRAPHIQUE.**

MÉMOIRES.

1. DES VENTS DE PLUIE EN RUSSIE; PAR C. VASSÉLOVSKY. (Lu le 1 août 1856.)

La rencontre de deux masses d'air de températures assez différentes pour pouvoir produire une condensation de vapeurs aqueuses, étant une des causes générales de la pluie, il s'ensuit que les vents doivent exercer une influence considérable sur le phénomène de la pluie. Pour apprécier d'une manière rigoureuse cette influence il aurait fallu noter, pendant un certain nombre d'années, toutes les fois qu'un vent a été remplacé par un autre, de même que tous les cas où chaque changement de la direction du vent a été suivi de près par de la pluie ou de la neige. Mais de pareilles observations n'existent encore nulle-part. A défaut de pareilles données il ne nous reste qu'à tirer profit des observations telles qu'on les trouve dans les registres météorologiques actuellement en usage, où l'on note aux heures fixes la direction du vent, de même que tous les cas de pluie ou de neige¹⁾, qui ont eu lieu aux mêmes heures²⁾.

1) La neige et la pluie étant, sauf la différence de la forme, le même phénomène météorologique, je les comprendrai tous les deux dans le courant de cette note, pour éviter la répétition, sous la dénomination de pluie.

2) L'état actuel de nos observations météorologiques ne permet

Pour constater d'après de pareilles observations quels sont les vents les plus pluvieux, on se contente quelquefois de calculer: combien de fois il a plu par chaque vent dans le courant de plusieurs années; et puis, pour éliminer la différence des nombre provenant du nombre inégal des observations journalières et du nombre des années que l'on a calculées, on réduit la somme de tous les cas de pluie à 100. Mais cette méthode de calcul ne peut pas faire reconnaître les vents les plus pluvieux, car évidemment le vent qui donne les pluies les plus fréquentes n'est pas toujours celui qui est le plus pluvieux: la fréquence des différents vents n'étant pas la même, c'est par le vent dominant qu'il y aura le plus de pluie, quand même tous les vents auraient la même probabilité d'amener la pluie. Je m'explique par un exemple. Dans l'espace de 15 années, il a plu à Jakoutsk 389 fois par le vent du nord, et 57 fois par le vent du sud-ouest; ainsi y a eu par le vent du nord presque 7 fois plus de pluie que par le vent

pas encore d'employer dans de pareilles recherches des méthodes plus rigoureuses de calcul. Il est à remarquer que les observations horaires, faites à St.-Petersbourg et Iekaterinbourg, font supposer, que la rotation de la terre n'est pas sans influence sur la direction des vents, dont la répartition est un peu différente — le jour et la nuit; d'après d'autres observations il semblerait qu'il y a aussi une différence entre le jour et la nuit, quant à la quantité de la pluie; et malgré cela nous sommes obligés pour les recherches sur les rapports généraux entre les vents et la pluie dans un certain nombre de localités, de nous servir d'observations, qui n'ont été faites que pendant le jour.

du sud-ouest; mais pendant la même série d'années, le vent du nord a soufflé 2900 fois, et le vent du sud-ouest 281 fois; ainsi, bien que le nombre des cas de pluie soit plus grand dans l'année pour les vents du nord que pour les vents du sud-ouest, il n'en est pas moins vrai que chaque fois que le vent du nord souffle, il n'y a que 0,13 de probabilité pour qu'il pleuve, tandis que la probabilité pour le vent du sud-ouest est de 0,20. — Pour étudier les propriétés des vents, considérés par rapport aux pluies, il convient de constater la probabilité de la pluie par les différents vents dans diverses régions. A cet effet j'ai calculé cet élément d'après le procédé ordinaire, en divisant pour chaque vent le nombre de fois qu'il a plu par le nombre total de fois que ce vent a soufflé; le quotient indique combien de fois le vent a dû souffler pour amener une fois la pluie. Dans le but d'étudier les propriétés des vents sous le rapport de la pluie en Russie, j'ai fait de pareils calculs pour plusieurs localités, choisies dans les différentes régions et pour lesquelles on a des observations météorologiques d'un nombre suffisant d'années. De plus, ayant eu en vue de reconnaître les rapports généraux j'ai dû laisser de côté les stations météorologiques, situées dans des montagnes ou à leur proximité, puisque dans de semblables localités il arrive souvent que les vents indiqués par la girouette ne sont pas ceux qui traversent le pays, mais bien des vents réfléchis par les pentes de montagnes et détournés par conséquent de leur direction primitive. Un vent, qui venant donner contre une montagne arriverait ensuite jusqu'à la girouette dans une direction toute autre que sa direction première, conserverait nécessairement ses propriétés (température, pression atmosphérique, état hygrométrique etc.), et dès lors l'étude des propriétés des différents vents devient très difficile sinon impossible³⁾.

3) On a un exemple pareil dans Zlatoust, où les indications de la girouette trahissent évidemment l'effet des montagnes, dont l'endroit est entouré. Le calcul des observations, faites sur le vent à Bogoslovsk, Iekaterinbourg, Oufa, Bernaï, montrent que la région des vents du sud-ouest, dominants dans toute la Russie d'Europe, à l'exception des steppes des gouvernements méridionaux, s'étend jusqu'à l'Oural et au-delà jusqu'à l'Altai, n'en déplaie à M. Babinet, qui a soutenu le contraire (v. *Études et lectures sur les sciences d'observation*, Paris, 1856, II, 90 et 121). Ainsi à Iekaterinbourg, qui quoique à une élévation absolue de 850 pieds anglais n'est pas cependant dans les montagnes, mais bien à un endroit où l'abaissement et l'aplatissement de la chaîne de l'Oural facilitent les communications entre la Russie d'Europe et la Sibirie, le calcul de dix années d'observations (1841—1850) m'a donné pour direction moyenne du vent S 89° O. Des résultats semblables sont fournis par Nijné-Taguilsk (S 86° O) et Bogoslovsk (S 84° O); tandis que pour les quatre années (déc. 1849—nov. 1853) la direction moyenne du vent à Zlatoust se trouve être N 66° O, par la raison que le vent du nord-ouest est représenté par le chiffre 37,37 sur 100 de la somme totale de tous les vents. De plus la prédominance du vent du nord-ouest à Zlatoust est invariablement la même dans tous les mois et dans toutes les années. Ce phénomène ne peut pas être expliqué par la supposition que les années soumises au calcul pouvaient être exceptionnelles; puisque ces mêmes années (déc. 1849—nov. 1853) non

La prédominance des vents du sud-ouest, un vaste océan d'un côté et un continent encore plus vaste de l'autre, telles sont les causes principales qui influent sur les pluies en Europe, et mettent cette partie du monde dans des conditions si exceptionnellement favorables. Le courant polaire est un vent froid et sec; le courant équatorial est un vent chaud et humide; mais comme, à cause de la rotation de la terre, le vent du nord, à mesure qu'il avance, tend de plus en plus à devenir un vent de l'est, et le vent du sud à se transformer en un vent du sud-ouest, il s'ensuit que le vent le plus froid et le plus sec est celui du nord-est, et non pas du nord, et le vent le plus chaud et le plus humide est celui du sud-ouest, et non pas du sud. — Si au dessus de notre continent le vent du nord-est soufflait constamment, l'Europe n'aurait jamais eu de pluie, et aurait eu sous ce rapport le sort des déserts sans pluies du Sahara et de Gobi. La raison en est que ce vent, se rendant à travers un continent sec dans des latitudes moindres et rencontrant des températures de plus en plus élevées, s'éloigne progressivement de l'état de saturation. Si au contraire c'est le vent du sud-ouest qui soufflerait constamment sur notre continent, nous aurions eu des pluies continuelles, un déluge sans fin, car ce vent humide, chargé de toutes les vapeurs que sa température élevée lui a permis d'enlever à l'océan en le traversant, rencontre dans les latitudes plus hautes des causes constantes de condensation des vapeurs aqueuses⁴⁾. Mais comme, fort heureusement pour nous, le trait caractéristique de notre climat consiste, quoique le *propheta vulgus* s'en plaint quelquefois, dans une variabilité incessante de ces deux vents, d'où résultent aussi toutes les autres directions du vent, le remplacement réciproque et continu d'un de ces vents par un autre produit chez nous ces alternatives de temps sec et de temps pluvieux, si favorables

seulement donnent pour Iekaterinbourg une direction moyenne du vent presque pareille à celle obtenue pour la période décennale 1841—1850, mais montrent même que les vents de l'ouest et du sud-ouest y étaient encore plus fréquents que pour la période des 4 années, pour lesquelles j'ai calculé les observations de Zlatoust. On doit en conclure que ces quatre années ne s'écarteraient pas, quant à la répartition annuelle des courants aériens, de la règle générale. L'annonce offerte par les observations anémométriques de Zlatoust ne s'explique que par la position particulière de lieu des observations; avec une élévation de plus de 1300 pieds angl., l'endroit est encaissé pour ainsi dire au milieu des montagnes qui ont de 900 à 3000 p. d'élévation absolue, de sorte que la girouette de l'observatoire obéit aux vents qui arrivent jusqu'à elle à travers des gorges de montagnes et après avoir par conséquent changé de directions, étant réfléchis de mille manières par les différentes pentes des montagnes environnantes. Les angles de ces réflexions peuvent être si différents, suivant la position des plans à l'égard du vent qui arrive, tant en sens vertical, que horizontal, qu'un vent peut arriver jusqu'à la girouette de l'observatoire dans une direction toute opposée à sa direction primitive, sans changer cependant ses propriétés hygrométriques et autres.

4) Kamitz, *Lehrbuch der Meteorologie*, I, 433.

pour la végétation, pour notre industrie agricole, de même que pour toute la vie organique et pour l'existence de l'homme.

Cependant, malgré la variété des phénomènes amenés par le déplacement réciproque de ces vents, ceux-ci conservent toujours le même caractère, savoir—par les vents du nord il y a toujours le moins de pluie, et par les vents du sud il y en a le plus. Quoique ce fait était généralement connu, ce n'est que Leopold von Buch qui le premier soumit la question de l'influence des vents sur la pluie à un examen approfondi et scientifique : mais il n'a étudié dans ce but que les observations de Berlin⁵⁾. Après lui des recherches sur ce sujet ont été faites pour plusieurs localités de l'Europe occidentale, par M. le comte de Gasparin⁶⁾ et Schübler⁷⁾. Mais c'est surtout M. le professeur Kämtz qui a embrassé la question dans sa plus grande généralité, en tant du moins que le permettaient les observations dont il pouvait disposer alors⁸⁾. Cependant toutes ces recherches⁹⁾ n'ayant eu pour base que les observations faites dans quelques parties de l'Europe occidentale¹⁰⁾, il était impossible d'embrasser la question dans toute sa généralité pour notre continent. Aussi M. Kämtz,

arrêté par les anomalies, que présentaient les vents pluvieux à Åbo, Uleåborg et St.-Petersbourg, n'a pas hésité admettre la supposition : que quant à l'influence des vents sur la pluie, la loi générale reconnue pour l'Europe occidentale n'est plus applicable à la Russie, et qu'en avançant plus à l'est, à partir du méridien de Moscou, on arriverait peut-être à un endroit, où toute différence dans les propriétés des vents à amener la pluie disparaît, comme cela se voit en partie à St.-Petersbourg, où les pluies sont presque également fréquentes par tous les vents¹¹⁾.

Ce n'est que maintenant, lorsque le vaste système de stations météorologiques, organisé par la Russie, a fourni des séries d'observations assez longues, qu'il est permis d'aborder ces recherches dans l'espoir d'arriver aux deductions plus générales. Ayant soumis au calcul les registres météorologiques des localités qui m'ont paru les plus propres à donner des résultats concluants, j'ai réuni dans le tableau suivant¹²⁾ les éléments numériques, fournis par mes calculs, en y joignant les localités, pour lesquelles de semblables éléments ont été calculés par M. Kämtz.

Probabilité de la pluie par les différents vents¹³⁾.

(Les chiffres indiquent combien de fois chaque vent a dû souffler pour amener une fois de la pluie.)

	N	NE	E	SE	S	SO	O	NO
Russie.								
Arkhangel.....	7,5	7,5	6,1	5,7	4,4	4,3	4,6	6,8
Uleåborg.....	8,2	4,3	4,9	4,3	4,3	5,7	6,6	7,9
Åbo.....	5,1	3,5	2,7	3,4	3,1	3,8	5,7	5,8
St.-Petersbourg a)....	5,3	3,2	3,0	2,7	2,6	3,3	2,8	3,5
— b).....	5,2	5,7	4,5	4,4	4,6	6,0	5,7	13
Dorpat.....	3,6	6,7	4,4	2,4	1,7	4,0	2,1	2,6
Riga.....	9,3	10,0	9,0	11,0	9,8	9,3	8,5	7,0
Wladimir.....	3,8	2,9	2,0	1,9	1,9	2,2	2,8	3,0
Moscou.....	4,6	3,3	3,2	3,2	3,1	3,3	3,2	4,4
Gorki, gour. de Mohilev.....	10,7	14,0	8,3	6,7	7,3	4,9	6,6	6,4
Poltava.....	5,1	3,6	3,9	3,3	2,8	2,1	2,3	3,0
Iekaterinodar.....	20,4	9,0	10,6	6,1	8,2	4,3	7,2	10,1
Ferme-école de Samara.....	51,8	24,1	21,0	11,1	13,4	8,1	5,7	13,2
Iakoutsk.....	7,4	8,2	6,2	7,2	6,9	4,9	6,9	7,1

5) *Abhandlungen der Akad. von Berlin.* 1818 — 19, p. 101.

6) *Bibliothèque Universelle*, XXXVIII, p. 180, et *Cours d'Agriculture*, II, 296 — 299.

7) *Schwaigger's Jahrbuch der Chemie und Physik*, XXV, 349.

8) *Lehrbuch der Meteorologie*, I, 433 — 442. Depuis la publication de cet excellent ouvrage, dont le premier volume a paru en 1831, M. Kämtz a repris les recherches sur ce sujet, comme on le voit d'après sa lettre, adressée à M. Quetelet et insérée dans le *Bulletin de l'Acad. de Belgique*, 1855, XXII, 143 — 149; mais les résultats de ces nouvelles recherches ne sont pas encore connus.

9) De même que les travaux de M. Dove (*Meteorologische Unter-*

suchungen, Berl. 1837, p. 239 et Intrad.), de M. Quetelet (*Annales de l'Observatoire Physique de Bruxelles*), et d'autres.

10) Pour les parties de l'Europe à l'est de la Baltique M. Kämtz n'avait pour ses recherches (1831), que les observations de Uleåborg, Åbo, St.-Petersbourg et Moscou.

11) *Lehrbuch der Meteorologie*, I, 442.

12) Les éléments numériques, qui ont servi à calculer la probabilité de la pluie par les différents vents, donnée dans ce tableau, se trouvent réunis à la fin de ce mémoire.

13) Tout en voulant rendre ce tableau aussi complet que possible pour la Russie, j'ai dû cependant renoncer à y comprendre quelques

	N	NE	E	SE	S	SO	O	NO	
Europe occidentale.									
La-Rochelle.....	11,1	22,4	8,7	5,9	3,2	1,0	6,3	8,6	Kamitz, <i>Lehrb.</i> I, 437.
Carlsruhe.....	5,3	11,8	15,7	4,8	3,8	1,0	3,3	4,4	Gehler's <i>Physik. Wörterb.</i> VII, 1271.
Münich.....	6,3	7,2	15,8	11,6	5,9	3,2	1,0	4,9	
Manheim.....	6,1	8,4	6,3	3,3	1,9	1,3	2,9	4,6	
Wurzburg.....	8,3	11,2	8,9	3,3	4,1	2,4	5,4	6,8	
Prague.....	4,3	9,2	13,5	12,7	7,8	5,1	4,3	3,8	Kamitz, <i>Lehrb.</i> I, 434 et 437.
Berlin.....	5,8	8,1	8,8	6,9	3,8	1,9	4,2	4,3	
Copenhague.....	14,3	14,5	12,5	8,3	6,1	6,1	7,7	12,3	

localités, pour lesquelles la probabilité de la pluie a été calculée par divers savants. J'en dirai ici quelques mots d'explication. M. Kamitz dans sa lettre à M. Quetelet (*Bulletin de l'Acad. de Belgique*, XXII, 149) donne cet élément pour Nijne-Tagnik, mais son calcul n'est fait que d'après deux années d'observations, et de plus, l'endroit se trouvant dans les montagnes ou dans leur voisinage, il est toujours permis, comme nous avons déjà indiqué (note 3, à la page 99), de se méfier du résultat, surtout quand il s'agit trop de ce qui a été trouvé pour la pluralité des autres endroits. M. Danilevski, dans son travail intéressant sur le climat du gouvernement de Volodga (*Januara Ispisanijskaja Putevaja Ispisanijskaja Otsvetstva*, IX, 73), donne la répartition des cas de pluie et de neige d'après les vents, pour la ville de Volodga. Les calculs, d'après les chiffres présentés par lui, donnent:

	N	NE	E	SE	S	SO	O	NO
Nombre de pluies par chaque vent, le total étant égal à 100	6,5	13,0	16,7	21,1	13,5	11,1	10,2	7,8
Probabilité de la pluie.	6,7	3,2	2,2	3,1	2,9	6,9	4,1	7,2

Ainsi la plus forte probabilité par le vent de l'est, et la moindre par le vent du sud-ouest, c.-à-d. l'opposé de ce que de longues séries d'observations ont montré pour Arkhangel d'un côté, et d'un autre pour Moscou, Vladimir etc. Cette anomalie ne peut s'expliquer que par le trop petit nombre d'années d'observations (du 13 janvier 1844 jusqu'au mois de mars de 1847), qui ont servi de base à ce calcul. De plus les cas de pluie sont donnés par M. Danilevski séparément des cas de neige, et puis ils sont fondus ensemble dans un même total; on se demande: n'y avait-il pas de double emploi pour les cas où il y avait pluie et neige en même temps. — Enfin, M. Basiner (*Журнал Минер. Логой. 1855* LV, 1, 36 — 42, et 1856, LVIII, 11, 211 — 218), en donnant des résumés des observations météorologiques faites près de Kiev, indique la répartition des pluies d'après les vents pour les deux années 1854 et 1855, et arrive à la conclusion, que «dans l'une et l'autre année il y a eu le plus de pluie par les vents venant du sud-est et ces pluies étaient les plus abondantes, viennent ensuite les vents du nord-est et du nord-ouest; quant aux vents du sud-ouest ils étaient les plus pauvres en pluie. L'identité des rapports présentée par l'une et l'autre de ces années, fait supposer selon toute vraisemblance que ce résultat n'est pas l'effet de causes accidentelles, mais qu'en général à Kiev les vents venant du côté de l'est, et surtout les vents du sud-est, l'emportent sur les autres, quand à la probabilité de la pluie.» — Mais quand on examine de plus près les éléments numériques, sur lesquels est basée cette conclusion, on ne tarde pas à se convaincre qu'elle n'est pas admissible. D'abord, deux années d'observations sont loin d'être suffisantes pour établir une loi générale dans un pareil cas; dans nos latitudes on ne peut s'attendre après une série d'observations aussi courte à un résultat approchant d'assez près de la vérité — même pour la température moyenne; à plus

forte raison il doit en être ainsi pour le vent et la pluie, phénomènes bien plus variables que la température. En second lieu, M. Basiner a établi sa déduction sur l'examen de la simple répartition des pluies d'après les vents, oubliant que si les pluies par certains vents étaient plus fréquentes, c'est que ces vents aussi avaient soufflé plus souvent. En effet, si nous calculons la probabilité de la pluie par chaque vent d'après les données de M. Basiner, nous obtenons un résultat un peu différent du sien.

Kiev, 2 années (1854 — 1855).

	N	NE	E	SE	S	SO	O	NO
Répartition des pluies	8	30	5	48	2	39	12	34
Probabilité de la pluie	13,9	9,4	20,0	8,9	39,0	10,3	14,1	9,6

c'est-à-dire les vents dans la première ligne se rangent autrement que dans la seconde. De plus M. Basiner s'est cru autorisé à généraliser le résultat des deux années d'observations de manière à en faire une loi générale pour Kiev, par la raison que chacune des deux années présente, à son avis, des résultats semblables quant aux rapports des vents avec la pluie. Cependant en calculant la probabilité de la pluie pour chacune des années séparément, nous trouvons au contraire des résultats assez différents entre eux:

		N	NE	E	SE	S	SO	O	NO
Probabilité de la pluie	1854	14,8	8,2		10,0		10,0	13,3	8,0
	1855	17,7	10,7	11,6	8,2	20,0	10,8	17,2	13,8

Enfin on doit remarquer que les résumés donnés par M. Basiner ne paraissent pas avoir été calculés d'une manière tout-à-fait contenable pour la recherche des rapports qui existent entre la direction des vents et la pluie; savoir: il donne pour le vent les sommes mensuelles d'après les observations faites trois fois par jour, — et pour les pluies il se borne aux nombres des jours de pluie, et non des cas de pluie, survenus aux heures des observations. Après cela il est permis de se demander: par quelles considérations se guidait-il pour classer d'après les différents vents les jours pluvieux, pendant les quelles aux heures des observations en avait également de la pluie, et les directions du vent étaient différentes, ce qui arrive partout et devait nécessairement se rencontrer aussi pour Kiev. Si pour la fréquence des vents on suppose le nombre de fois que chaque vent a été observé aux heures fixes, on doit faire la même chose pour les cas de pluie, quand on veut étudier les rapports que présentent les deux phénomènes. Si M. Basiner avait fait des calculs d'après ce procédé, il se peut aisément qu'il aurait obtenu un résultat différent pour la pluviosité des vents à Kiev. Par toutes ces raisons je ne crois pas que la conclusion de M. Basiner soit assez solide pour pouvoir supposer que Kiev fasse exception à la loi générale, qui s'applique aussi à cette région, comme on peut le voir d'après les observations de Gorki, de Peltava et du Iekaterinoslav.

L'examen des données de ce tableau permet d'arriver aux conclusions suivantes :

1°) Sur toute l'étendue de notre continent, depuis les côtes de l'Océan Atlantique jusqu'aux rives du Léna, sur plus de 140 degrés de longitude, les vents les plus pluvieux sont ceux du S., du SO. et de l'O., tandis que les vents du N., du NE. et de l'E. le sont le moins. L'influence inégale de ces vents sur la production de la pluie, loin de s'effacer sur les confins de l'Europe occidentale avec les plaines de la Russie, se prolonge jusqu'aux limites extrêmes du continent Russe, jusqu'à la Mer Blanche d'un côté et jusqu'à Jakoutsk d'autre. A Arkhangel, par exemple, qui a au nord le voisinage du vaste bassin de la Mer Glaciale, avec son golfe — la Mer Blanche, le vent du N. est cependant le moins pluvieux, et la probabilité de la pluie par le vent du SO. est presque double de celle du vent du N. L'universalité de la cause qui produit ce fait se révèle surtout à Jakoutsk, qui quoique séparé de l'Océan Atlantique par presque 140 degrés de longitude (à compter du méridien de Lisbonne), offre néanmoins pour la pluie une probabilité 1,5 fois plus grande par le vent du SO. que par celui du N. — De même, au fond de la steppe Trans-Volgaïenne, à une distance d'environ 750 milles géographiques des côtes occidentales, — malgré l'existence dans la direction sud-est du vaste bassin de la mer Caspienne, la plus grande probabilité de la pluie, d'après les observations de la ferme-école de Samara, est par le vent de l'O. et du SO., comme dans la plus grande partie de l'Europe occidentale, et la moindre par le vent du N. Les autres vents se rangeant entre ces deux extrêmes d'une manière très régulière : de plus comme les vents de l'O. l'emportent, quant à la probabilité d'amener la pluie, même sur ceux du SO., on doit regarder la pluviosité de ceux-ci comme indépendante de l'action du bassin, comparativement restreint, de la Mer Noire, qui se trouve dans une direction sud-ouest par rapport à la steppe du Volga. D'après la remarque de Pallas¹²⁰, en hiver les vents de l'ouest et du sud-ouest amènent en Crimée la pluie ; ceux du sud un temps doux et des brouillards ; ceux de l'est un temps sec et aerein, et ceux du nord la gelée. Ainsi malgré la position péninsulaire de la Crimée, les différents vents conservent leurs caractères généraux, qu'ils ont sur tout le continent.

Ce fait s'explique quand on envisage les principes qui régissent les grands mouvements de l'atmosphère dans nos latitudes. Plus l'air est chaud plus il peut contenir de vapeurs aqueuses sans se saturer par elles. Le vent du S., qui à cause de la rotation de la terre se convertit, à mesure qu'il avance vers les latitudes plus élevées, en un vent du SO., n'est que le vent-alisé NE., qui après avoir subi un réchauffement sous l'équateur, s'élève dans les couches supérieures de l'atmosphère, pour aller s'épancher de là vers les pôles, et dans cette direction vient raser la terre dans nos latitudes pour donner à l'Europe les bienfaits de la chaleur et de l'arrose-

ment, dont la source est dans les contrées tropicales. Les masses d'air emportées par ce vent chaud et humide vers les pôles, après avoir eues une réfrigération progressive dans leur trajet vers les latitudes de plus en plus élevées, et s'être déchargées par conséquent de toutes les vapeurs qu'elles ne pouvaient plus contenir à cause de l'abaissement de température, reviennent comme vent froid et sec du N. et du NE., se dirigeant du pôle vers les latitudes moins élevées. Ceci sert à expliquer et à établir d'une manière générale, que dans toute notre hémisphère, dans les latitudes moyennes, sauf quelques localités qui se trouvent dans des conditions topographiques exceptionnelles, le vent du NE. est toujours plus froid que celui du SO., et par conséquent contient moins de vapeurs d'eau : de là la différence de ces deux vents quant à la production de la pluie.

2°) Une des conséquences de ces principes généraux serait que le vent du SO., à mesure qu'il s'avance à travers le continent Européen vers le nord-est dans des latitudes plus élevées, subissant une réfrigération progressive et perdant dans son trajet de plus en plus ses vapeurs aqueuses, dont la perte ne peut plus être compensée par de nouvelles évaporations (d'abord parce qu'il se porte à travers un continent et ensuite parce que sa température décroissante ne lui permet plus d'absorber la même quantité de vapeurs qu'il avait primitivement), devient graduellement moins pluvieux. D'un autre côté, les masses d'air qu'il contenait, après avoir passé, au voisinage du pôle, dans le vent du NE., et après avoir reçu, peut-être, par l'évaporation de la mer circumpolaire, de nouveaux contingents de vapeurs, — viennent dans leur trajet du nord-est au sud-ouest dissiper graduellement ces vapeurs, sous forme de pluies, et de cette manière, quand le vent du NE. a atteint les latitudes moins élevées, il est encore moins pluvieux, qu'il ne l'a été à son point de départ, dans des latitudes plus élevées. Par conséquent, — en ne parlant que du continent Européen, y compris la Sibérie jusqu'au méridien de Jakoutsk, — les vents du SO. et du S. doivent être dans les régions méridionales et occidentales de ce continent plus pluvieux que dans les régions septentrionales et orientales, et les vents du N. et du NE. moins pluvieux ; en d'autres termes : les différences entre les différents vents, quant à la probabilité de la pluie, doivent graduellement devenir moindres, à mesure qu'on avancerait sur notre continent, en se dirigeant du sud-ouest au nord-est, des côtes de la France jusqu'à Arkhangel et Jakoutsk. En effet, la comparaison des localités de l'Europe occidentale (représentées dans le tableau ci-dessus), avec Moscou, Wladimir et autres, fait voir, que pour les premières, les chiffres qui représentent la probabilité de la pluie varient d'un vent à un autre d'une manière bien plus forte que pour les dernières. Si pour voir ces rapports d'une manière plus claire, nous disposons les localités de notre tableau dans l'ordre dans lequel on les rencontrerait sur la carte en allant du sud-ouest vers le nord-est, — et calculons ensuite pour chaque localité le rapport qui existe entre le vent le plus et le moins pluvieux, nous aurons les valeurs suivantes :

¹²⁰) Voyages dans les gouvernements méridionaux de l'Empire de Russie en 1793 et 1794. Trad. par Delaboulaye et Tonnelier. Paris 1805. II, 422.

Latitude	Longitude à l'est du 1 ^{er} méridien	Noms des lieux	Rapport entre le vent le plus pluvieux et celui qui l'est le moins.
46° 9'	16° 32'	La Rochelle	3.6
49 1	26 5	Carlsruhe	4.7
48 9	29 14	Munich	4.7
49 29	26 8	Manheim	3.1
49 48	27 36	Wurzburg	2.7
50 5	32 9	Prague	3.4
52 31	31 3	Berlin	3.1
55 41	30 14	Copenhague	2.3
49 35	52 16	Poltava	2.4
51 15	48 35	Gorki	2.2
56 37	41 46	Riga	2.0
55 43	55 14	Moscou	1.6
56 7	58 3	Wladimir	2.0
61 32	58 14	Arkhangel	1.7
62 2	117 13	Iakoutsk	1.3

La régularité, avec laquelle ces chiffres sont décroissants, est en vérité frappante, et indique certainement l'effet non d'une cause accidentelle, mais bien d'une loi générale et d'une cause constante. A Jakoutsk la probabilité de la pluie par le vent le plus pluvieux n'est que de 1.5 fois plus forte que celle du vent le moins pluvieux; tandis qu'à La-Rochelle l'une est plus forte que l'autre 5.6 fois; et entre ces deux termes extrêmes les chiffres viennent se ranger absolument dans l'ordre des latitudes et des longitudes.

3°) Que le vent du N., à mesure qu'il s'avance, tend à se transformer en un vent du NE., paraît expliquer ce fait remarquable, que le minimum de probabilité de pluie, appartenant aux vents du NE. et de l'E. dans l'Europe occidentale, passe aux vents du N. en Russie. A La-Rochelle ou à Munich, par exemple, le vent du nord-est est un vent qui a son point de départ bien plus au nord, que le vent même du nord.

4°) Les vents du N. et ceux du NE. sont plus pluvieux dans les régions septentrionales et orientales de la Russie, que dans l'Europe occidentale (comparez: St.-Petersbourg, Dorpat, Wladimir, Moscou — d'un côté, — avec Manheim, Munich, La-Rochelle de l'autre; mais si depuis Arkhangel et Moscou nous nous dirigeons droit au sud, — nous trouvons en arrivant aux steppes, qui forment la partie la plus méridionale de la Russie, que les pluies par les vents du N. disparaissent presque complètement. En ajoutant à cela, que les rares pluies par le vent du N., qui dans les observations de Iekaterinoslav et de la ferme-école de Samara figurent dans les totaux annuels, appartiennent presque exclusivement à l'hiver, tandis qu'en été il n'y a presque jamais de pluie par le vent du N., on comprendra aisément que la cause de ce phénomène consiste dans les chaleurs qui y régner en été, accompagnées d'une sécheresse excessive de l'air; le vent du N. et du NE. rencontrant dans les steppes une atmosphère embrasée, si éloignée du point de saturation¹⁴⁾, ne peut

14) Dans la Steppe Platowskaya un peu au nord de l'Altaï, M. Humboldt a trouvé le 5 août, le point de rosée 4°3 C. au-dessous du point de congélation, la température de l'air à l'ombre étant de 23°7 C.; la température de l'air aurait dû se refroidir de 28° C. avant de déposer de la rosée. *Asie Centrale*, III, 87. On connaît d'a-

baïsser la température au point de pouvoir produire de la pluie.

L'influence des vents sur la pluie n'est pas la même pour toutes les saisons de l'année, comme on peut le voir d'après le tableau suivant:

Probabilité de la pluie par les différents vents selon les saisons.

Arkhangel.								
	N	NE	E	SE	S	SO	O	NO
Hiver.....	6.9	4.9	5.3	4.2	3.6	3.3	3.6	5.1
Printemps....	8.3	7.0	6.8	8.1	4.8	3.3	5.1	7.4
Été.....	8.2	11.5	8.3	13.4	6.8	3.9	12.7	9.5
Automne.....	5.5	5.8	4.6	3.9	4.1	4.4	4.0	4.5

St.-Petersbourg.								
Hiver.....	4.8	4.3	4.8	4.7	4.3	4.7	6.3	8.3
Printemps....	5.1	6.6	5.0	4.4	5.1	3.2	7.2	3.0
Été.....	8.6	6.9	5.1	3.5	3.9	4.4	5.9	3.9
Automne.....	4.3	4.6	3.6	3.4	4.4	4.2	4.7	6.8

Wladimir.								
Hiver.....	4.6	2.7	2.4	2.0	1.9	2.1	2.7	6.2
Printemps....	3.5	3.5	2.0	2.2	1.9	2.5	3.1	3.7
Été.....	3.4	2.4	2.0	1.9	1.8	2.1	2.4	2.4
Automne.....	3.5	3.4	1.8	1.9	1.7	2.2	3.2	2.3

Gorki.								
Hiver.....	13.1	18.2	8.5	6.7	7.7	5.7	6.8	8.4
Printemps....	9.2	8.4	10.5	6.9	10.4	4.2	6.1	5.3
Été.....	9.7	7.6	6.5	3.8	6.2	4.7	3.1	6.3
Automne.....	11.8	13.9	8.0	7.3	7.2	5.1	7.7	7.1

Iekaterinoslav.								
Hiver.....	11.0	8.0	9.4	5.8	3.6	3.4	8.6	6.3
Printemps....	33.0	9.3	12.9	5.9	8.1	5.7	8.3	14.8
Été.....	88.0	11.6	12.3	7.6	25.5	5.8	5.6	16.7
Automne.....	14.2	8.8	9.3	7.0	11.4	6.1	9.7	7.9

Ferme-école du gouvernement de Samara.								
Hiver.....	28.0	22.9	23.5	8.8	13.6	10.2	9.7	28.7
Printemps....	68.0	42.5	27.1	10.7	12.0	8.4	8.7	14.5
Été.....	53.5	19.8	18.6	9.0	11.1	6.9	6.3	11.1
Automne.....	18.4	18.6	28.8	17.5	16.8	7.0	7.5	11.1

Iakoutsk.								
Hiver.....	11.0	1.6	12.2	12.7	17.5	13.3	12.5	9.7
Printemps....	9.0	7.0	6.5	9.3	8.1	4.3	7.9	9.8
Été.....	7.6	6.5	6.6	9.1	7.0	4.4	6.5	6.3
Automne.....	4.6	3.3	4.6	3.7	4.1	4.6	5.4	3.0

près les observations de MM. Helmercen, Basiner, Khanykov etc., quelles limites extrêmes atteint la sécheresse de l'air dans les steppes. M. Khanykov a observé dans la steppe des Kirghises une sécheresse, qui allait, d'après les tables psychrométriques d'August, jusqu'à $\frac{e}{e_s} = 0.08$, ce qui est une sécheresse deux fois plus grande que celle qui a été observée par M. Humboldt et qui a été souvent citée comme le plus grand degré de sécheresse, qui jamais ait été observé dans les basses régions de l'atmosphère. V. *Журн. Метеор.*, 1844, VIII, 52.

Le petit nombre de localités que contient ce tableau, ne permet pas de trop généraliser les conclusions. On ne peut cependant ne pas remarquer que dans tous ces endroits, à l'exception d'Arkhangel et de Iekaterinoslav, — la probabilité de la pluie pour tous les vents est en général en été ou en automne plus forte, qu'en hiver ou au printemps. — Les exceptions à cette règle qui se voyent dans ce tableau peuvent provenir du nombre insuffisant d'observations; car si une période d'années peut faire ressortir assez clairement les rapports qui existent pour les moyennes annuelles, il en faut une bien plus longue pour que les moyennes des saisons soient assez à l'abri de l'effet des causes accidentelles. — Pour expliquer la plus grande pluviosité des vents pendant la moitié chaude de l'année comparativement à la plus froide, je rappellerai l'hypothèse suivante de M. Dove¹⁵⁾: en se demandant pour quelle raison le nombre des cas de pluie et de neige en Prusse est assez également réparti entre tous les mois de l'année, il dit: «ce ne serait pas le cas, si les vents étaient l'unique cause de la pluie, car la prédominance des vents du S. sur ceux du N. est en Prusse plus forte en hiver, qu'en été; de plus, la température décroît en hiver plus rapidement vers le nord. Ainsi en été devrait se rencontrer moins souvent qu'en hiver le cas, que les courants aériens horizontaux, se transportant au-dessus d'un terrain de plus en plus froid, se déchargent de leurs vapeurs par la pluie; par conséquent si les pluies n'avaient pour cause que les vents, elles auraient été plus fréquentes en hiver, qu'en été. Mais comme les observations montrent le contraire, il faut qu'il y ait pour la pluie encore d'autres causes, que les changements dans la direction du vent. Ces autres causes de réfrigération se trouvent dans les régions plus élevées de l'atmosphère. L'air qui se réchauffe près de la terre, s'élève; pendant cette ascension, tout en se raréfiant, il se refroidit graduellement, ce qui force les vapeurs que cet air enlève avec lui, de prendre l'état liquide. Ces précipitations aqueuses doivent arriver pendant le jour plus souvent que pendant la nuit, par la raison que c'est alors que s'établissent avec plus d'énergie les courants ascendants. Si ce phénomène se produit aussi en Prusse, il devrait s'ensuivre, que les quantités de pluie recueillies le soir devraient être plus grandes que celles qui sont recueillies le matin, et c'est effectivement ce qui se voit dans les observations de Crefeld et d'Arys (sur le lac Spirding), où les jauges du matin donnent des quantités de pluie bien moindres que ceux du soir. Ainsi la nature du terrain exerce dans nos parages une influence importante quant à la production de la pluie.»

Il se peut que la plus grande probabilité de la pluie en été, comparativement à l'hiver, puisqu'elle se manifeste également pour tous les vents, soit l'effet de ces courants ascendants, dont parle M. Dove. — Si Arkhangel et en partie St.-Petersbourg font exception à cette règle, c'est que,

à cause de leur position maritime, le phénomène des courants ascendants pendant l'été ne s'y produit pas sur une échelle assez considérable. Il serait plus difficile d'expliquer l'anomalie que nous voyons à Iekaterinoslav. Sans hasarder une explication plus ou moins incertaine, je dois remarquer, que toutes nos observations sur le vent sont encore si imparfaites qu'elles ne nous permettent pas quelquefois de nous aventurer trop en avant dans toutes les particularités que présente ce phénomène. Ainsi pour ne citer qu'une circonstance, nos déductions sur les rapports des vents quant à la pluie ne sont basées que sur les observations des courants aériens inférieurs, qui viennent raser la terre; mais les observations de M. Heinrich à Ratisbonne¹⁶⁾, de M. Quetelet à Bruxelles¹⁷⁾, de M. Bertrand de Dône à Puy en Velay¹⁸⁾ etc., font voir qu'à une élévation comparative-ment insignifiante au-dessus de la surface de la terre, il règne fort souvent des courants tout autres que ceux qui dans le même temps rasant la terre, et que la direction des courants supérieurs est quelquefois diamétralement opposée à celle des courants inférieurs de l'atmosphère; mais ces observations ne sont jusqu'à présent ni assez multipliées, puis qu'elles n'ont été faites que dans peu d'endroits, ni assez exactes¹⁹⁾, pour permettre de conjecturer sur les rapports qui existent entre les courants supérieurs et inférieurs de l'atmosphère dans différentes régions de notre continent et dans les différentes saisons. — Et cependant ces courants supérieurs ne peuvent certainement pas rester tout à fait étrangers au phénomène de la production de la pluie.

La température peu élevée, qui accompagne le vent du N., en hiver, est cause qu'avec ce vent il y a le plus souvent de la neige, dans l'Europe occidentale. D'après L. v. Buch²⁰⁾, il neige à Berlin, sur 100 observations:

N	NE	E	SE	S	SO	O	NO
11,1	17,5	7,0	7,3	5,0	15,7	14,7	21,3

Mais c'est ainsi que les choses se passent dans l'Europe occidentale où les froids de l'hiver ne sont pas aussi forts que chez nous, et où même les vents du S. et du SO. pour la plupart n'apportent pendant cette saison que de la pluie, car la température de ces vents généralement n'est pas assez basse pour pouvoir cristalliser l'eau. Tandis que, dans les régions septentrionales et centrales de la Russie, à cause des froids de l'hiver, c'est encore par les vents du SO. qu'il neige

16) Kämtz, *Lehrb.* I, 162.

17) *Annales de l'Observ. royal de Bruxelles* VI, 6 et 42.

18) *Annuaire météor. de la France*, 3^e année (1851), p. 357.

19) Puisqu'elles ne peuvent se faire que lorsqu'il y a des masses au ciel, et que de plus nous n'avons pas de moyens faciles de constater la hauteur de la couche dans laquelle les courants supérieurs se manifestent; de plus il y a quelquefois simultanément plusieurs courants supérieurs superposés et allant dans des directions différentes etc.; et avec tout cela nous manquons de moyens de soumettre tous ces phénomènes variés aux observations régulières.

20) *Abhandl. der Akad. zu Berlin*, 1818 — 19, p. 95.

15) *Mittheilungen des statistischen Bureau's in Berlin*, 7ter Jahrg. (1854), p. 133.

le plus souvent, comme on le voit d'après les données suivantes :

Fréquence des cas de neige par les différents vents.

(La somme des observations = 100.)

	N	NE	E	SE	S	SO	O	NO
St-Petersbourg ²¹⁾	6,9	11,0	9,2	13,6	18,8	23,1	11,7	2,8
Wologda ²²⁾	6,9	14,3	17,9	18,6	11,3	8,0	12,1	7,8

Mais dans la Russie méridionale, d'après la remarque de M. J. Demole ²³⁾, ce sont au contraire les vents du N., du NE. et du NO. qui en hiver, en augmentant le froid, apportent la neige, qui y arrive fort rarement sans eux; ces mêmes vents entretiennent en été la sécheresse.

Si, d'après la remarque de L. von Buch, il nous était possible de poursuivre la direction de chaque vent à travers toute l'atmosphère, le contraste que nous voyons entre le vent du NE. et le vent du SO. se serait manifesté d'une manière encore plus saillante; car la confrontation des observations simultanées prouve que fort souvent le vent du SO. s'est déjà établi dans des localités voisines, lorsqu'il pleut par le vent du NE. Quelquefois le vent du SO. a déjà percé dans les couches supérieures de l'atmosphère, pendant que le vent du NE. se maintient encore à la surface de la terre, pour lui céder bientôt sa place ²⁴⁾. Mais même dans le cas où il pleut par le vent du NE., on voit une différence considérable dans le caractère des pluies tombant par le vent du NE. et celles qui sont apportées par le vent du SO. Quand le vent NE. s'élève tout à coup, — la température baisse rapidement, les vapeurs aqueuses se condensent en peu de temps, la pluie tombe serrée et en forme de grosses gouttes; mais toute l'eau est bientôt déversée sur la terre et le beau temps s'établit. Au contraire, quand il pleut par un vent du SO., la pluie est ordinairement fine et prolongée. C'est par cette raison que la quantité d'eau qui tombe sous forme de pluie, est la plus grande par les vents qui ont la plus grande probabilité d'amener la pluie ²⁵⁾. Les quatre années d'observations de

M. Bönicke (1851 — 1854), à la ferme-école de Samara, d'après mes calculs, donnent les nombres suivants :

	Nombre de fois qu'il a plu ou neigé	Quantité d'eau tombée. Ponces anglais	Quantité d'eau tombée par chaque pluie. Lignes anglaises
N	3	0,88	1,76
NE	14	7,98	3,70
E	11	6,21	3,63
SE	39	9,87	2,33
S	29	3,38	1,86
SO	78	27,65	3,34
O	36	9,17	2,35
NO	41	10,88	2,65
Sommes	253	78,02	3,08

Ainsi pour la moyenne annuelle, la plus grande quantité tombe par le vent du SO., car ce même vent est le plus pluvieux, c'est-à-d. présente la plus forte probabilité d'amener la pluie. La dernière colonne verticale indique le caractère remarquable des pluies tombant par les différents vents, savoir : les pluies les plus abondantes sont celles qui tombent par les vents du NE. et de l'E.; en d'autres termes ce sont ces vents qui amènent le plus souvent les pluies torrentielles, qui en peu de temps déversent de grandes quantités d'eau, mais qui sont le plus souvent suivies de sécheresse. Ainsi, quoique les quantités annuelles d'eau de pluie qui tombent dans les steppes de la Russie méridionale ne sont pas de beaucoup moindres que celles qui tombent dans les régions du nord et du centre de la Russie d'Europe, ces steppes ont néanmoins beaucoup à souffrir des sécheresses, précisément par la raison que des pluies prolongées y sont un phénomène trop rare, surtout au printemps et en été : le plus souvent il y tombe des pluies d'averse, la plupart par des vents du NE. et de l'E. ou du SO., et accompagnées d'orages : elles sont par conséquent de courte durée et sont-vent accompagnées de forts ouragans. L'effet de pareilles pluies sur la végétation, pendant les chaleurs excessives de l'été des steppes, ne peut guère être prolongé : à peine sont-elles tombées que les rayons brûlants du soleil dessèchent de nouveau la terre, peu humectée par elles. Il existe même, parmi les agriculteurs des steppes de la Russie méridionale, une conviction, fondée certainement sur des observations, que ces sortes de pluies sont plutôt nuisibles, qu'utiles pour les exploitations rurales. Ainsi M. Baum, qui a donné un exposé judicieux des propriétés du climat de Iekaterinnalag ²⁶⁾, dit que des pluies prolongées et accompagnées de calme y sont tout aussi rares, que les averses subites et tombant à la suite de forts orages et d'ouragans sont fréquentes. Ces dernières sont plus nuisibles qu'utiles, par la raison que la terre, fortement desséchée, s'imprègne dans ces cas à une profondeur tout à fait insignifiante : l'eau ne pouvant s'infiltrer dans la

21) 13 années d'observations de M. Visniewski; voir les tableaux à la fin de ce mémoire.

22) 3 années, 1844 — 47, dans *Землеу. Мун. Рущк. Геогр. Обществу*, IX, 72.

23) *Землеу. Обществу Сельск. Хозяйства Южной России*, 1841, No 2, et *Мун. Мун. Геогр. Мун.* 1841, III, 294 (Облагод.).

24) Kamitz, *Lehrb.* I, 435.

25) Gasparis, *Cours d'Agriculture* II, 297. — Kamitz, *Lehrb.* I, 438. D'après les observations de M. Binder, à Gengen, il est tombé en 6 ans (1823 — 28), sur une surface d'un pied carré :

par le vent du N.	33,3 ponces cubes
» » » NE.	40,2 » »
» » » E.	20,7 » »
» » » SE.	10,1 » »
» » » S.	46,1 » »
» » » SO.	231,7 » »
» » » O.	476,0 » »
» » » NO.	141,8 » »

1000,0 ponces cubes.

26) *Мун. Мун. Геогр. Мун.* 1851, XXXIX, II, 31.

terre, s'élance par torrents dans la direction des pentes, dévaste les champs et les jardins, et encombre le terrain de pierres et de graviers. Quelquefois même le menu bétail a de la peine à se sauver de la mort. Le même fait est attesté par M. Basiner ²⁷, qui cite surtout l'année 1850 comme ayant présentée ce phénomène d'une manière frappante. Dans toute la Russie méridionale, des averse arrivées cette année à la mi-mai, ne pouvaient avoir d'influence bienfaisante sur la végétation, puisque, étant de courte durée, elles étaient en outre constamment accompagnées de vents, qui enlevaient à la terre les dernières traces de l'humidité. On a même fait la remarque, que ces pluies ont fait dans beaucoup de localités plus de tort que de bien : sans parler de l'effet nuisible sur la végétation d'une pluie froide tombant subitement sur une terre brûlée par le soleil, on doit dire qu'une terre desséchée, s'imprégnant difficilement d'eau et étant exposée immédiatement après la pluie à l'action des rayons solaires, se durcit facilement à sa surface, se couvre de fissures, et par là les racines tendres des plantes sont mises à nu ou déchirées. A de pareilles pluies, si peu bienfaisantes, succéderaient sans transition de fortes chaleurs et une sécheresse qui a duré depuis la moitié du mois de mai jusqu'à la mi-août, — et la conséquence en était une récolte totalement manquée. C'est à peu près de la même manière que peint ce phénomène M. Guersévanov ²⁸; il va même jusqu'à vouloir établir une division des pluies en deux classes, pour que les pluies nuisibles n'aient rien de commun avec les autres, pas même le nom, puisqu'il propose d'appeler les unes, celles qui sont profitables à l'agriculture, *pluies humides*, et les autres, désastreuses, — le croirait-on? — *pluies sèches*!

Nombres des cas de pluie et de neige distribués d'après les vents.

I. St-Petersbourg.

Observations de M. Visnievski, faites trois fois par jour, pendant 13 années, 1822 — 1835. *Mémoires de l'Acad. Imp. des sciences de St-Petersbourg*. VI Sér. T. IV.

Pluie et neige.

	N	NE	E	SE	S	SO	O	NO
Janvier	13	31	28	23	33	68	39	4
Février	10	24	15	26	34	60	28	4
Mars	8	21	9	22	43	60	21	2
Avril	8	36	23	28	30	43	34	9
Mai	17	42	25	21	19	37	35	6
Juin	5	29	30	11	19	35	39	4
Juillet	8	34	16	18	20	56	36	11
Août	7	26	33	25	30	70	51	12
Septembre	23	23	19	26	27	65	33	8
Octobre	17	22	18	31	53	90	23	4
Novembre	20	34	28	42	67	76	42	7
Décembre	9	21	16	43	86	60	19	7

²⁷) *Журн. Муз. Погод. Импер.* 1851, XL, II, 67.

²⁸) *Журн. Муз. Погод. Импер.* 1850, XXXVII, IV, 106

	N	NE	E	SE	S	SO	O	NO
L'Année	143	343	239	316	461	720	402	78
Hiver	32	76	38	92	153	188	86	15
Printemps	33	99	57	74	92	140	90	17
Été	20	89	79	54	69	161	126	27
Automne	60	79	65	99	147	231	100	19

Nombre des vents.

L'Année	762	1978	1199	1383	2043	3305	2404	413
Hiver	133	345	279	429	660	878	539	125
Printemps	178	638	283	310	471	730	651	85
Été	172	613	402	305	272	713	713	104
Automne	239	362	235	339	610	982	471	129

Distribution des cas de pluie d'après les vents, séparément des cas de neige.

(Les nombres des deux tableaux qui suivent étant fondus ensemble donneraient des totaux un peu plus grands que les chiffres du premier tableau: c'est que dans celui-ci tous les cas où il y eut pluie et neige en même temps comptent une fois, tandis que dans les deux tableaux qui suivent ils ont été comptés dans l'un et dans l'autre.)

Neige.

	N	NE	E	SE	S	SO	O	NO	Calmes
Janvier ..	13	31	28	23	33	66	38	4	6
Février ..	10	24	14	26	33	51	26	4	8
Mars	8	21	7	21	36	42	17	2	5
Avril	7	22	17	15	13	21	18	5	3
Mai	5	8	—	—	—	2	—	—	—
Juin	—	—	—	—	—	—	—	—	—
Juillet ...	—	—	—	—	—	—	—	—	—
Août	—	—	—	—	—	1	—	—	—
Septemb. .	1	3	—	—	—	1	2	1	—
Octobre ..	10	4	4	7	7	22	5	4	1
Novemb. .	20	31	25	30	31	29	19	6	2
Décemb. .	9	21	14	40	71	42	15	7	4
Sommes ..	83	167	109	162	224	276	140	34	32

Pluie.

Janvier ..	—	—	—	—	—	2	2	—	—
Février ..	—	—	—	2	2	9	3	—	—
Mars	—	—	2	1	9	19	4	—	—
Avril	1	16	8	13	17	27	17	4	7
Mai	13	36	25	21	19	36	35	5	9
Juin	5	29	30	11	19	35	39	4	9
Juillet ...	8	34	16	18	20	56	36	11	13
Août	7	26	33	25	30	70	51	12	10
Septemb. .	23	20	19	26	27	64	35	8	8
Octobre ..	8	19	14	24	47	72	19	—	5
Novemb. .	—	3	3	13	37	49	23	1	1
Décemb. .	—	—	3	3	16	19	4	—	—
Sommes ..	65	183	133	157	213	458	268	43	61

II. Arkhangel.

Observations de M. Sylvestrov, faites trois fois par jour, pendant 18 ans et 3 mois, 1813 — 31. *Mémoires de l'Acad. Imp. des Sciences de St.-Petersbourg*. VI Sér. T. III.

Pluie et neige.

	N	NE	E	SE	S	SO	O	NO
Janvier	16	13	35	73	83	109	76	17
Février	6	13	19	57	51	81	89	11
Mars	18	7	17	52	52	53	53	31
Avril	13	21	39	27	19	32	27	31
Mai	49	18	28	18	23	8	33	28
Juin	32	19	28	13	14	12	12	27
Juillet	36	6	22	16	12	21	13	16
Août	37	25	32	22	23	31	24	31
Septembre	43	15	28	28	27	32	36	37
Octobre	38	20	43	32	28	77	90	28
Novembre	19	14	38	83	66	99	91	26
Décembre	19	19	37	66	61	97	99	12
L'Année	324	193	366	487	451	637	643	297
Hiver	39	43	91	196	153	290	264	43
Printemps	80	49	84	77	96	93	115	96
Été	103	50	82	51	49	64	46	77
Automne	100	19	109	163	151	208	220	81

Nombre des vents.

Janvier	80	66	160	288	171	360	302	71
Février	81	67	153	261	193	269	278	77
Mars	125	80	129	257	213	277	219	181
Avril	119	119	213	303	156	153	105	236
Mai	328	166	233	186	93	91	114	296
Juin	317	217	202	188	83	65	98	294
Juillet	303	181	247	284	91	121	161	224
Août	243	178	230	212	156	189	383	210
Septembre	268	113	172	174	164	213	213	159
Octobre	191	110	166	196	225	306	328	135
Novembre	93	61	161	260	228	375	336	67
Décembre	109	89	169	257	192	328	381	70
L'Année	2350	1426	2239	2760	1969	2787	3007	2023
Hiver	278	222	482	829	358	957	961	221
Printemps	665	344	573	623	462	501	583	713
Été	961	376	679	681	332	375	381	728
Automne	332	284	363	610	617	924	877	361

III. Wladimir.

Observations de M. Aliakrinski, faites trois fois par jour, pendant 25 années, 1832 — 1855. *Журн. Муз. Ревд. Навы*. 1851, XXXIX et XL; *Съобщение Юрскаго Общества Сельскаго Хозяйства съ отношеніи за 1854 годъ*. M. 1855; *Омвѣтъ Юрскаго Общества Сельск. Хозяйства за 1855 — 56 годъ*. M. 1856; — et les résués météorologiques, qui m'ont été communiqués par M. Doubrinski pour les années 1851, 1852 et 1853.

Pluie et neige.

Janvier	22	9	16	30	72	48	56	13
Février	20	11	31	42	74	33	39	11
Mars	8	8	25	42	63	47	34	23
Avril	42	17	26	40	75	34	80	29
Mai	46	17	27	38	44	54	72	47
Juin	39	16	23	30	61	67	108	54

	N	NE	E	SE	S	SO	O	NO
Juillet	32	16	32	46	48	19	190	32
Août	33	11	38	38	47	19	54	49
Septembre	47	19	11	35	37	47	54	48
Octobre	14	11	29	38	81	63	63	54
Novembre	26	8	17	38	121	82	41	22
Décembre	22	12	18	39	92	65	71	13

L'Année	365	177	269	476	817	638	747	415
Hiver	64	32	65	111	238	146	160	37
Printemps	90	42	78	120	184	133	156	99
Été	124	65	69	111	150	166	262	153
Automne	87	38	57	131	243	191	163	121

Nombre des vents.

Janvier	104	46	51	68	128	117	132	70
Février	81	18	48	74	153	93	133	86
Mars	73	33	45	105	131	121	147	112
Avril	117	60	51	83	103	96	157	104
Mai	125	53	51	73	111	122	187	149
Juin	112	47	42	62	92	140	296	125
Juillet	117	49	53	63	90	107	243	113
Août	137	63	45	87	91	106	176	127
Septembre	127	65	33	63	91	119	205	95
Octobre	81	42	37	54	138	131	164	115
Novembre	79	21	30	74	165	162	118	74
Décembre	109	21	36	76	157	161	168	74

L'Année	1315	523	531	886	1481	1435	2086	1244
Hiver	297	88	138	218	110	214	433	230
Printemps	315	148	153	261	380	316	491	365
Été	416	159	140	212	217	353	625	365
Automne	287	128	100	195	417	432	517	284

IV. Gorki, gouv. de Nohilev.

Observations de M. Schmidt, à l'Institut agronomique, faites trois fois par jour pendant 11 années, 1844 — 1855. *Annales de l'Observatoire Physique Central de Russie pour l'année 1852*.

Pluie et neige.

Janvier	5	6	22	8	16	20	18	15
Février	3	3	10	29	13	32	26	15
Mars	8	5	6	23	11	23	25	36
Avril	13	20	7	20	5	19	25	32
Mai	4	10	23	27	8	42	20	38
Juin	5	14	9	13	40	12	35	49
Juillet	13	11	12	24	15	40	13	32
Août	1	8	18	14	13	28	18	21
Septembre	4	8	20	9	10	28	27	18
Octobre	9	4	17	24	17	37	9	30
Novembre	3	10	9	16	11	41	21	11
Décembre	6	10	8	19	10	23	25	19

L'Année	78	109	161	228	444	377	263	319
Hiver	16	19	44	56	39	75	70	49
Printemps	25	35	36	70	24	86	70	117
Été	19	31	39	33	40	110	66	94
Automne	16	22	46	49	41	106	87	59

Nombre des vents.

Janvier	59	134	168	95	90	113	141	130
Février	53	81	79	168	108	176	119	116
Mars	77	74	131	141	112	167	176	202
Avril	101	132	84	146	65	122	136	204
Mai	54	87	162	192	65	129	116	218
Juin	58	73	99	68	50	183	174	195

	N	NE	E	SE	S	SO	O	NO
Juillet	83	94	58	132	77	162	96	229
Août	41	87	96	110	122	170	132	173
Septembre	61	136	88	73	66	163	174	130
Octobre	80	94	128	112	99	173	113	195
Novembre	47	79	152	143	129	200	134	83
Décembre	98	128	92	113	104	135	186	167
L'Année	811	1196	1337	1328	1087	1835	1746	2652
Hiver	210	346	339	376	302	424	476	413
Printemps	232	293	377	482	242	338	428	624
Été	194	251	253	310	219	343	402	396
Automne	188	306	368	360	294	338	440	419

V. Iekaterinostav.

Observations faites au Gymnase, trois fois par jour, pendant 10 années, 1833 — 1842. *Annales de l'Observatoire Physique Central de Russie pour l'année 1847.*

Pluie et neige.

	N	NE	E	SE	S	SO	O	NO
Janvier	5	6	10	23	36	14	9	5
Février	1	4	7	9	15	7	1	2
Mars	1	11	4	14	22	24	2	5
Avril	2	4	5	16	11	4	2	3
Mai	0	3	19	31	10	10	13	1
Juin	0	4	16	10	4	10	29	5
Juillet	1	1	7	6	0	20	34	1
Août	0	2	1	1	2	15	19	1
Septembre	0	0	12	2	1	5	0	4
Octobre	2	6	12	9	11	9	8	4
Novembre	4	12	11	14	11	13	18	10
Décembre	2	11	20	17	21	19	11	8
L'Année	18	64	121	154	138	148	157	46
Hiver	8	21	37	49	66	40	21	15
Printemps	3	18	25	63	13	36	19	9
Été	1	7	24	17	6	43	82	7
Automne	6	18	35	25	23	27	35	15

Nombre des vents.

	N	NE	E	SE	S	SO	O	NO
L'Année	361	573	1289	989	1130	816	1131	463
Hiver	88	167	346	291	368	215	181	95
Printemps	100	167	322	374	347	205	158	133
Été	88	81	296	130	153	262	457	117
Automne	85	159	325	201	262	164	338	118

VI. Ferme-école du gouvern. de Samara.

Observations de M. Bünicke, faites trois fois par jour, pendant 7 années, 1848 — 1854. *Bulletin Hist.-Phil. de l'Acad.* XIII, 283.

Pluie et neige.

	N	NE	E	SE	S	SO	O	NO
L'Année	18	36	36	63	47	136	66	84
Hiver	7	9	10	20	11	31	10	7
Printemps	2	6	40	24	12	37	14	16
Été	2	12	10	10	10	27	23	36
Automne	7	9	6	12	11	41	19	25

Nombre des vents.

	N	NE	E	SE	S	SO	O	NO
L'Année	572	867	865	702	631	1102	506	1111
Hiver	196	206	235	177	194	317	97	201
Printemps	136	254	271	225	141	310	122	232
Été	111	238	186	90	111	186	145	400
Automne	129	168	173	210	185	289	142	278

VII. Iakoutsk.

Observations de M. Névérov, faites trois fois par jour, pendant 15 années et ¹/₂, 1829 — 1844. *Annales de l'Observatoire Physique Central de Russie pour l'année 1848.*

Pluie et neige.

	N	NE	E	SE	S	SO	O	NO
Janvier	30	4	2	0	2	0	0	5
Février	16	5	1	2	7	2	5	4
Mars	19	5	5	3	16	0	10	6
Avril	24	11	6	5	11	5	8	7
Mai	34	5	17	3	26	11	32	12
Juin	17	11	32	9	19	3	19	12
Juillet	18	11	22	6	29	10	23	7
Août	29	2	19	5	19	6	19	11
Septembre	25	9	15	6	23	7	25	10
Octobre	61	16	16	11	38	4	29	17
Novembre	74	6	8	5	9	5	6	9
Décembre	48	13	1	1	4	1	6	4
L'Année	389	94	141	56	203	57	182	164
Hiver	94	22	4	3	13	3	11	13
Printemps	77	21	28	11	33	19	50	23
Été	85	24	73	20	67	19	61	30
Automne	163	31	39	22	70	16	60	36
L'Année	2000	510	896	103	1109	281	1219	739
Hiver	1048	100	49	38	227	40	137	126
Printemps	697	146	182	102	127	82	391	246
Été	419	155	684	182	170	83	395	188
Automne	746	108	181	81	285	74	323	179

Nombre des vents.

NOTES.

I. NOTICE SUR LA PLUS ANCIENNE INSCRIPTION ARMÉNIENNE CONNUE; PAR M. BROSSET. (Lu le 1 août 1856.)

M. le Colonel Bartholomaei, dans son voyage à travers le pachalik de Baïazid, en 1855, a eu l'heureuse chance de recueillir une belle inscription arménienne, objet de cette Notice, sur laquelle il donne les détails suivants:

« Monastère de S. Jean, dit Sourb-Ohannès.

« Sur l'un des affluents de l'Euphrate, nommé Mourad-Tchaï, à une quinzaine de verstes plus bas que le château-fort de Diadin, est situé, sur la rive gauche, le grand et antique monastère, nommé par les Arméniens Sourb-Ohannès et par les Turcs Uch-Kilissch, les Trois-Eglises¹. La branche de l'E-

¹ On trouve en effet sur les dernières cartes de la Transcaucasie, à la distance indiquée, un lieu nommé Koy-Kuzak, et sur une ancienne carte de Guill. Delile, Uch-Kilissa; plus bas, Sourb-Carabiet ou le S.-Esprit (du S. Jean Baptiste), Pèlerinage des Arméniens.

phrate sur laquelle se trouve le monastère est en cet endroit si peu large et si peu profonde, que pendant toute l'année, excepté lors de la crue des eaux, on la passe à cheval et même à pied, sans que l'eau atteigne au genou, et nonobstant cela il y a, à quelques centaines de pas du monastère, un beau pont construit en pierres de taille. Ce pont est très haut et assez large; il a été construit, au dire des habitants, par le sultan Amourad, mais aucune inscription n'est restée pour certifier ou démentir cette tradition.

Dans l'enceinte fortifiée du monastère, il y a une seule église entourée d'édifices petits et mesquins; mais sur les hauts rochers qui la dominent, ainsi que sur la rive droite du Mourad-Tchai, en face du monastère, on voit encore les ruines de deux églises plus petites et même, à ce qu'il n'a paru, beaucoup moins anciennes que Sourh-Oghannès; mais la présence de ces ruines explique le nom turk de Uch-Kilisich.

Sourh-Oghannès apparaît comme une masse informe et noire, mais imposante par ses dimensions. L'architecture en est lourde, massive et écrasée par le haut, dont tous les angles sont très ouverts: elle rappelle, dans l'ensemble de ses lignes, les ruines de Djumri-Patiosani, ancienne église géorgienne, située sur une hauteur en face de Mitzkhéta et non loin de Tiflis.

Nous fûmes frappés de l'aspect d'antiquité de l'édifice, et les moines, que j'interrogeai, me répondirent qu'il a été construit par S-Grégoire l'Illuminateur, trois ou quatre ans avant le monastère d'Edchmiadzin. Puis ils nous racontèrent que des païens l'ayant démoli, il fut reconstruit une seconde et dernière fois sous l'empereur romain Eraclé-Tagavor. Le monastère fut pillé par Tamerlan, qui enleva tous les trésors, les images, les reliques, les livres, mais ne fit point démolir l'édifice, qui depuis ce désastre resta inhabité et l'église déserte, jusqu'à la moitié du XVII^e siècle, ou vers 1650 — 1670; alors on répara les constructions dans l'enceinte; de pieuses donations des Arméniens de Baiazid et de Toprali-Kalé ou Alachkerd facilitèrent la réédification du monastère antique, et depuis lors il est devenu le siège d'un évêque, qui relève du patriarche catholique d'Edchmiadzin. Nous apprîmes aussi qu'il y a quelques années encore il y avait à Sourh-Oghannès une école ou un séminaire, mais que les autorités turques l'ont aboli, en 1850. Voilà tout ce que j'ai pu recueillir de traditions orales sur le monastère.

J'ai dû passer plusieurs jours à Sourh-Oghannès, et j'ai pu profiter de mes moments de loisir pour en examiner toutes les inscriptions et les antiquités. A mon grand étonnement, je vis sur quelques pierres des caractères syriaques, mais ces inscriptions ne sont que des fragments inutilisés; elles ont été mises là par hasard et sans intention, car les pierres sur lesquelles elles avaient été gravées sont entrées dans le mur comme matériaux de construction. Si, d'un côté, elles ont moins d'intérêt, en ce que ces pierres tumulaires ne se rapportent pas à l'église où elles figurent, d'un autre côté, elles sont évidemment plus anciennes que l'église elle-même, et elles n'ont paru dignes d'être notées à cause de leur antiquité.

Une longue inscription arménienne, en caractères réguliers, dont les lettres ont chacune un quart d'archine de haut, occupe une partie du mur latéral, tout le mur de l'autel et passe sur l'autre mur latéral, où elle finit²⁾. Cette inscription est en une seule ligne, mais elle a 85 pas de long. Je l'ai copiée avec tout le soin possible, mais malheureusement j'ai dû laisser beaucoup de lacunes, là où les lettres étaient entièrement effacées par le temps.

En-dessus des premiers mots de cette inscription on me fit remarquer des lettres numérales, qu'on me dit être la date, et je les copiai; mais je dois avouer ici mes scrupules, car je suis convaincu que ces deux lettres sont apocryphes. Elles sont tracées par une autre main que celle qui a inscrit le reste; elles me paraissent même beaucoup moins anciennes que la grande inscription.

Près de la porte d'entrée je fus étonné de voir une inscription confuse (?) mais pas trop ancienne, à en juger par les points diacritiques, dont on voit quelques-uns sur les lettres. Cette inscription arabe a dû être tracée sur l'édifice même, car elle occupe une pierre, et quelques lignes passent sur la pierre adjacente. Malheureusement cette inscription arabe sur une église chrétienne est si endommagée qu'on ne pourra rien en tirer, je suppose; mais le fait en lui-même est bien étrange et digne, ce me semble, d'être constaté. Je vis, en outre, beaucoup de petites inscriptions, plus ou moins grossières, en caractères arméniens, menus et irréguliers. Ce sont des ex-voto, mais il n'y en avait pas de plus anciens que de la fin du XVII^e s. Je les fis lire par un des moines, mais comme elles ne me parurent ni assez anciennes ni assez intéressantes, je ne pris point la peine de les copier. Elles sont éparpillées sur tous les murs de l'église, à hauteur d'appui et jusqu'au sol. On me montra, en outre, quelques autres inscriptions sur des dalles de marbre, dont l'une au-dessus d'une fontaine, l'autre au-dessus d'une porte d'entrée. Elles font foi, qu'en 1760 ou 1780 la fontaine et la porte ont été construites par tel et tel évêque de Sourh-Oghannès. On me fit voir aussi les pierres tumulaires de ces mêmes évêques et de quelques autres moines anciens. Je ne crus pas nécessaire de copier des renseignements si modernes et d'un si médiocre intérêt.

On me fit voir aussi le trésor du monastère, qui occupe un petit garde-muble, ménagé dans un des angles, derrière le maître-autel. Il y vis des reliquaires, des ciboires, des livres, le tout en vermeil et d'un assez joli travail, et on me lut les inscriptions, qui nomment les donateurs; mais tout cela est du dernier siècle, sauf quelques objets, qui remontent à la fin du XVII^e. Tout ce que je trouvai dans ce trésor me parut

2) L'inscription commence donc au S., et par l'E., va gagner le côté septentrional; c'est précisément comme la grande inscription de Samchwidzé, recueillie par notre habile antiquaire, et dont l'explication se trouve dans le Bull. hist. philol. t. X, p. 104. Quant aux parties manquantes de ces deux pièces, je crois que la main de l'homme a plus contribué à leur destruction que celle du temps.

bien pauvre, surtout bien moderne, et parlant peu digne d'être noté.

Tels sont les renseignements que nous a obligamment communiqués M. Bartholomaei, pour nous mettre à même d'apprécier la grande et belle inscription ci-dessus mentionnée, dont la teneur est telle :

ԶԻ
 ՔԱՆԵ ԵՒ ՍԵ ԵՐԱՅԵ ԵՐԵՐԱՆ ԶԵԼԵԿ-
 ԴԻ ԹԵՂԵՏԻՈՒԹ ԷՐԱՏԻՑ ԵՐԱՅԵՆ Ե) ... ԻՔ
 ԵՐԱՅԵՆ ԻՔ Ե) ԵՐ [Է] ԵՐ Ե)
 ՎԵԼԵՑ ԵՐԻՑ ԷՐՇՈՅԻՒԹ ԵՑ ԷՐՈՒԵ
 ԵՐԻՒ ՍՐԲԱՑ ԵՐԱԳԼԵՏԻՈՅՍ Ե)
 ՔՈՒԹ Ե) ԵՐԵՆ ԵՐԵՆ [Է] ԵՐԵՐԱԴԻ ԹԵ

3) Ici sont indiqués de légers restes de lettres comme **ՏԵ** ou **ՏՄ** Բ; le sens demanderait quelque chose comme **ԵՐԲ** «le jour».

4) Ce mot est superflu ici ou avant le mot précédent.

5) Avant et après ce mot, dont les restes sont bien nets, devraient se trouver un nom propre, celui du fondateur, et une partie de ses titres : c'est l'altération de cette partie essentielle de l'inscription, ici, comme dans beaucoup de monuments déjà connus, en Géorgie et en Arménie, qui me fait penser qu'une mauvaise volonté préconçue a présidé à la mutilation de la pierre.

6) Pour remplir la lacune du commencement de ce mot il faut fixer d'abord quelle année du règne d'Héraclius pouvait répondre à celle de l'ère arménienne marquée au dessus du premier mot de l'inscription, par les lettres numériques **ԶԻ** 83.

Héraclius ayant été couronné empereur le 7 octobre 610, la 21^e année de son règne, mentionnée au commencement de l'inscription, celle où fut posé le fondement de l'église de Sourb Ohannès, tombe donc en octobre 631.

D'autre part, l'opinion commune fixe le commencement de l'ère arménienne à l'an 552 de J.-C., ce qui donne, pour la 21^e année de l'empereur Héraclius, l'année arménienne **ԷԹ** 79; pour atteindre à **ԶԻ** 83, il faudra ajouter quatre ans, et, pour compléter la lacune qui nous occupe, les lettres **[ՔԱՆԵ ՆՈՒԹ]**. Il est vrai que cette lecture, en ne donnant que sept lettres, pour répondre aux sept points de la copie, rejette la conjonction **ԻԵ** et, entre les deux mots *vingt-quatrième*, mais tout autre nom de nombre, sans coïncider avec la date 81, laisserait subsister la même difficulté. Car **ՔԱՆԵԼԵԹ**... 22^e, **ՔԱՆԵԼԵԹ**... 23^e, donnent l'un neuf, l'autre huit lettres : ainsi je m'en tiens à la 24^e année, ou 634 — 635.

Je ne crois pas devoir examiner ici à fond la question de la date de la fixation du calendrier arménien, événement sur lequel les auteurs arméniens eux-mêmes ne sont pas d'accord, les uns le mentionnant en 551, d'autres en 552 ou en 553.

Voici pourtant ce que dit à ce sujet Asotik de Taron, historien de la fin du X^e s.

«Ter Nersès fut élu catholique en la 7^e année de Méjé, prince d'Arménie : il était du village d'Achtars, dans le cañon de Bagré-

vand, et siégea neuf ans. Dans la 4^e année de son patriarcat, la 10^e du prince Méjé, il rassembla dans la ville de Davin un concile, dont, les principaux assistants étaient l'évêque Petros Kertogh, de Siounie, et Nerschaph, de Taron, qui fixèrent le calendrier arménien, en la 14^e année de l'empereur Justinien, fondateur de S. Sophie; dans la 24^e année de Khosrov Cavat, roi de Perse, celle-même où S. Hrit-Bourout souffrit le martyre pour le Christ. Depuis cette année et ce temps les Arméniens renoncèrent à la communion des Grecs. C'était alors, pour les Grecs l'an 304 depuis la 5^e année de l'empereur Philippe. Le total des années depuis la naissance du Sauveur jusqu'au concile de Davin et au calendrier arménien est de 553; depuis la prédication de S. Grégoire, qui fut le commencement de la connaissance de Dieu en Arménie, 552 ans.»

L'année 248, quatrième de l'empereur Philippe, fut remarquable par la célébration des jeux pour la millième année de la fondation de Rome.

Vardan, p. 46, 7, s'exprime ainsi, au XIII^e s. :

«Ter Ghevond fut patriarche pendant 2 ans, puis Ter Nersès pendant un espace de temps pareil... Dans ce temps là mourut S. Hrit-Bourout... A S. Nersès succéda Ter Hovhannès, pendant 15 ans; après lui Ter Nersès, 30 ans. Dans la 10^e année de son patriarcat, la 30^e de Khosrov fils de Cavat, la 13^e de Justinien, qui construisit S. Sophie, furent institués l'ère et le comput arménien, parce qu'à cette époque le cycle de 552 ans était achevé.»

Ciracos, p. 16, 17, 18, au XII^e s.

«Ter Ghevond siégea 2 ans... après lui, Ter Nersès, 9 ans... après Nersès le patriarche ébut à Hovhannès, durant 15 ans... après Hovhannès, à Ter Movses. Dans la 3^e année de son patriarcat, s'accomplit l'an 553 depuis la naissance de J.-C. Il réunit donc les hommes sçavants de son temps, parmi lesquels se trouvaient Athanas, supérieur du couvent de Sourb-Carapet, qui arrangèrent le comput arménien et par-là mirent ordre à la Pâque, ainsi qu'aux autres fêtes....»

Pour ne pas allonger mes extraits, je me contente de ce peu de mots; mais Ciracos donne bien d'autres détails.

Mkhitar d'Astivank :

«En 553, le 25 mars, se termina le cycle de 200 ans d'André Par ordre du patriarche Movses, Athanas Tarontsi de Glacavan, composa le comput arménien, en 833 de l'ère syrienne, 6289 de l'ère des Hébreux, 6004 de celle des Romains, 96 de celle des Egyptiens, 10 de celle des Ethiopiens, ... des Arabes, ... des Macédoniens ... Ce comput arménien est mobile ...» Il ajoute beaucoup de détails très curieux sur l'usage du nouveau comput. Samuel d'Ain, dans sa Chronique, met le commencement de l'ère arménienne en 553.

Suivant Chahkhatounov, dans sa Description d'Edchmiadrin, t. I, p. 181, Nersès II fut catholique durant 8 ans, 524 — 533, et tint un concile à Davin; puis Hovhannès II, 533 — 551; puis Movses II, 551 — 578; en 552, il institua le comput arménien.

Elieone Orbellian, déjà cité par moi en extraits dans le Bulletin scientifique, t. IX, No. 17, assigne également l'année 553 de l'ère chrétienne pour la fixation du comput arménien, et le P. Khatchatour, cité là, explique d'une manière très plausible comment, par défaut de bissextiles, deux années vagues arméniennes se sont rencontrées avec l'année 1320 de J.-C., ce qui fait que maintenant il faut seulement retrancher 551 de l'année courante pour obtenir l'année correspondante arménienne. On peut aussi voir ce qu'a dit le P. Tchamitch, dans sa grande Histoire d'Arménie, t. II, p. 256 et dans la Note sur le chapitre 40 du II^e livre.

Mais je laisserai ici toutes ces recherches accessoireles, quelque intéressantes qu'elles soient, pour deux raisons : 1^o Ce n'est pas en

ԳԵՌՈՐԻ ԵՍՏՄԵԼ ԴԵՐՄԱՐԻՒՄ ?) . .
 ԴՌ..... (ԲԵՐՈՒՅ) ԵՂԻԻ ԿԵՏԵՐՈՒՄ
 ԴՌԵՆ ԳՈՐԴՈՒՅՍ (ՏԵՂԵՐՈՒՅԵՆ ?)... ԿԵ-
 ՄԻՒ ԵՍՏՄԵԼ ԵՐԵՐԵ ՂԵՐԵՂԵՍՈՒ-
 ՔԵԼՈՒ (ԲՈ ՔԵՐԵԴՈՒՄ) ԵՂՆԵՅԵՐ.

Je remarque qu'en général toutes les lettres ont une forme particulière régulière, sans aucune particularité dans le tracé qui mérite d'être relevée, et que la hauteur de quatre verchuks les rendait très faciles à distinguer pour un antiquaire à l'oeil aussi exercé que M. Bartholomaei: c'est pour cela qu'il ne m'a pas paru nécessaire de donner un fac-similé de sa copie. Les points que j'ai laissés ici dans la mienne répondent à autant de lettres, dont l'absence sur la pierre est signalée dans l'original. Enfin les mots sont sans séparation.

Voici maintenant comme je transcris et comprends l'inscription de Sourb-Ohannès:

ՏՊԻ.

Քան ի մի անոն աստուածայազ Թագաւորի Հե-
 րակդի, Տրուպի անոնք... աւր էր երեսուն, եւ....
 Տայր... վանաց երեց, Տանդիւր աստուծոյ, Հի-
 ճարդի սրբոյ Եկեղեցւոյ. ի քան ի չորրորդ ամի
 Նոյն Հերակդի Թագաւորի, յամենան նաւասարդի...
 դռ.... Եկն կասարումն նոյն զորոյնս անդիւյզեն....
 կամաւ. ամենայն իրաւ ք զարդասպետութեան խորի-
 զեղիտ աշննցոյ:

• En 83 de l'ère arménienne, 635 de J.-C.

passant qu'une pareille question peut être résolue: 90 Un savant français, M. E. Bulaurier, s'occupe depuis plusieurs années de recueillir tous les matériaux concernant la chronologie arménienne, et croit être arrivé à une solution du problème, satisfaisante à tous égards. Son travail ne saurait tarder à paraître.

7) Le 30 du mois de brotits, le dernier de l'année arménienne, répondant en 631 au 21 mai, et le mois de navasard, 1er de l'année arménienne, en 635, répondant à juin juillet. Le quinquième du mois de navasard me paraît peu important à fixer par une conjecture plus ou moins probable. Toutefois, on verra plus bas que le 1er de navasard était l'époque d'une fête religieuse et d'une foire très fréquentée, dans la contrée où se trouve Sourb-Ohannès: ainsi peut-être faudrait-il lire ici conformément à cette indication.

8, 9) Je ne puis me rendre compte des lettres mises par moi entre (), et dont les restes, à-peine visibles, ne donnent aucune idée de sens. Quant à ce qui suit, je n'entreprendrais point de le traduire, si les moines n'avaient assuré M. Bartholomaei que le dernier mot, qui renferme certainement un nom ethnique, comme Aghdjetsi, d'Aghdja, provient du nom d'un pays situé au voisinage du couvent. Soit, mais ce lieu n'est pas autrement connu. Aghdja, s'il existe réellement une telle localité, me paraîtrait être un nom turk, et par conséquent bien moderne pour figurer dans une inscription aussi ancienne que celle-ci.

«En la 21e année de l'empereur Héraclius, protégé de Dieu, c'était le 30e jour du mois de brotits, moi le père...., supérieur du couvent de...., avec le bon plaisir de Dieu, j'ai posé le fondement de cette sainte église, et en la 21e année du même empereur Héraclius, le... du mois de navasard, à eu lieu l'achèvement de mon dit oeuvre.... Par la volonté et avec la science accomplie de.... Aghdjetsi.»

Sans doute, au point de vue philologique, il manque beaucoup de chose à cette interprétation pour être complète, du moins l'essentiel en est parfaitement clair et positif: l'église de Sourb-Ohannès a été fondée et achevée à une époque certaine du règne d'Héraclius, mais sous un supérieur du couvent et par un architecte dont les noms restent inconnus.

L'histoire byzantine et celles de Géorgie et d'Arménie nous apprennent que le prince grec exerça en Asie ses belles campagnes contre les Perses dans les six années 622 — 628. S'il ne passa pas précisément par la partie de l'Arménie aux sources du Mourad-Tchak, très probablement détalement de ses troupes dut la traverser à la traverser il alla dans l'Atropatane et en Albanie. En tout cas le bruit de son nom et de ses victoires remplit ces contrées, comme on peut le voir dans l'Histoire du Bas-Empire par Lebeau, t. XI, l. LVII, sq.; dans l'Histoire ancienne de Géorgie, p. 222 — 223; Ad-dit, et réclaircis, p. 413, 489, et comme on le verra encore mieux dans la traduction russe de l'Histoire de Sébéos, contemporain des faits, auteur dont j'ai donné une ample notice dans le fil de rapports sur mon voyage, p. 49 suiv.

Il me reste maintenant à faire connaître plus amplement le lieu où s'est conservée notre inscription.

Le P. Indjadj, dans son Arménie moderne, en arm. Venise, 1806, p. 116, décrivant le canton de Nahin, pachalik de Baiazid, territoire de Diadin, s'exprime ainsi:

«Iutch-Kilisa. Monastère et grande église sous le nom de S.-Grégoire-l'Illuminateur, bâtie sur une montagne anciennement nommée Npat, au bas de laquelle coule l'Euphrate ou Mourad-Tchak; ce lieu est à environ 3 heures de Diadin, à trois marches d'Edschmiadzin. Ici réside le chef spirituel de tout le pachalik de Baiazid. L'église, entièrement construite en pierres, est haute et grande; on en attribue la construction à l'empereur Héraclius, bien que S.-Grégoire en ait autrefois fondé une ici, comme on peut le voir dans l'Arménie ancienne. Les Turcs l'appellent Iutch-Kilisa, d'après Edschmiadzin, qu'ils désignent par le même nom.

«Il y avait autrefois une grande foire ou *Banair* auprès du couvent, lorsque la monarchie des Perses subsistait encore; c'est pourquoi les gens du voisinage nommaient ce lieu Chérét, qui a une telle signification. On y voit encore aujourd'hui des restes de cabarets du chérét ou lieu de foire. Il y a sur l'Euphrate un grand pont en pierres, d'une seule arche, car le fleuve n'est pas large, et peut en été se traverser à pied, le pont été hâtié beaucoup de nos ancêtres, après avoir adopté la foi chrétienne, au temps de la prédication de S. Grégoire.»

Ces notes sur l'état moderne de Sourb-Ohannès confirment plusieurs des indications de M. Bartholomaei et surtout le fait principal mentionné dans notre inscription. J'y joindrai le résumé des recherches du même P. Indjij, consignées dans son Arménie ancienne, p. 506 sqq.

Notre auteur parle là d'un village de Bagovan, Bagavan ou Bagnats-Avan, «Bourg des Dieux», dans le canton de Bagrévand, aux sources de l'Euphrate, où, suivant les plus anciennes traditions de l'Arménie, le 1er du mois de Navasard, se célébrait une fête en l'honneur d'Armadz-Il-hospitalier. Cette fête avait été instituée par le roi Tigran, en l'honneur du tombeau de son frère Majan, pontife des idoles, qui y avait été enterré. Le village de Bagavan était construit sur le mont Npat, au bas duquel coule l'Euphrate. Là se trouvait une chapelle dédiée à S. Grégoire l'Illuminateur, mais qui avait été fondée par lui, et où il avait déposé des reliques de S. Jean et de S. Athénagène. Par la suite la fête de ces deux saints remplaça celle dont il vient d'être parlé. Au VII^e s. cette chapelle fut pillée par un ostien ou gouverneur musulman qui, pour s'en approprier les riches ornements, y massacra quarante moines vivant dans le couvent bâti au voisinage. C'est ce monastère, aujourd'hui nommé Inteh-Kilisa, qui est fort révéré des Arméniens, parce que le roi Trdat y fut baptisé dans l'Euphrate avec toute sa suite, et parce qu'il servit de retraite au catholikos S. Sahak, lorsqu'il fut déposé par le roi de Perso Vahram V, en 428.

Je ne pense pas qu'il existe une inscription arménienne plus ancienne que celle-ci, et quoique M. Bartholomaei suppose que la date a été mise postérieurement, cette assertion ne me semble pas susceptible d'être démontrée. J'aimerais mieux admettre que l'inscription elle-même, toute positive qu'elle est, n'est pas contemporaine. Ainsi, jusqu'à preuve du contraire, j'admets que ce précieux monument est du VII^e s. comme les inscriptions de Djouari-Patiosani vis-à-vis de Mitzkébha; v. à ce sujet mon 1er Rapp. p. 43 et suiv.

2. Ueber eine eigenthümliche Art tibetischer Composita; von A. SCHIEFNER. (Lu le 20 juin 1856.)

In den von mir im Jahre 1851 veröffentlichten tibetischen Studien habe ich (im *Bulletin hist.-phil. T. VIII Sp. 352 = Mélanges asiatiques B. I S. 393*) bei Besprechung des sogenannten tibetischen Artikels auf einige Fälle aufmerksam gemacht, in denen das Formwort bei Zusammensetzungen nicht unterdrückt wird. Von den dort angeführten Beispielen haben zwar ལྷ་མོ་ཁྱེ་, Schauspielhaus, und ལྷ་མོ་ཅན་, schattig, ihre völlige Richtigkeit; wenn ich aber ལྷ་མོ་ལྷ་, Schneebuhn, und ལྷ་མོ་, Eilbote, in gleicher Reihe genannt habe, so beruht

dies auf einer unrichtigen Auffassung. Vor allen Dingen ist zu berücksichtigen, dass nicht ལྷ་མོ་, sondern nur ལྷ་མོ་ als

Name eines Vogels vorkommt, und ebenso ist das Wort für Vogel nicht ལྷ་མོ་, sondern einfach ལྷ་ oder, mit Hinzufügung des Geschlechts, ལྷ་མོ་, das Vogelmännchen, der Hahn, ལྷ་མོ་,

das Vogelweibchen, die Henne; vgl. Csoma, *Grammar of the tib. lang.* § 72, Schmidt, *tib. Gramm.* § 58. Wir werden also wohl dem Formwort ལྷ་ hier eine andere Bedeutung zuer-

kennen müssen, die sich am nächsten denjenigen Fällen anreihen lässt, in denen dasselbe am Ende gewisser Composita erscheint, wie die in den tibetischen Studien a. a. O. Sp. 351 = *Mél. asiat.* pag. 392 angeführten Beispiele ལྷ་མོ་ལྷ་མོ་,

einfüssig, ལྷ་མོ་ལྷ་མོ་, zweifüssig, leicht veranschaulichen. Blei-

ben wir vor der Hand bei den obigen Fällen stehen, so haben wir in ལྷ་མོ་ལྷ་, welches dem Sansk. *हलिक*, Hasel-

buhn, entspricht, einen Vogel, der weder ལྷ་མོ་ (nach Kowalewski, im mong. Wörterb. S. 821 unter ལྷ་ *chalik*) Birk-

henne ist noch ལྷ་མོ་ (welches dem Sansk. *हलिक*, bei Kowalewski a. a. O. S. 286 dem mong. ལྷ་ *itagu*, Rebhuhn, entspricht), sondern zwischen beiden ལྷ་ steht, von diesem und jenem Vogel etwas hat, ohne mit einem derselben identisch zu sein. Sind in diesem Falle mehrere, wesentliche gemeinsame Merkmale in Betracht gezogen worden, so hat das andere Beispiel ལྷ་མོ་ das Eigenthümliche, dass, wie

es auch schon die Bedeutung «Eilbote» andeutet, nur auf die sowohl dem Vogel (ལྷ་) als auch dem Rosse (ལྷ་) eigenthüm-

liche «Geschwindigkeit» Rücksicht genommen worden ist und so der Eilbote ohne Vogel noch Ross zu sein mit beiden ein Merkmal, die Geschwindigkeit, gemein hat. Im Ganzen genommen ist die Zahl solcher in der gegenwärtigen Sprache vorkommender Zusammensetzungen eine sehr beschränkte, aber die wenigen jetzt nachweisbaren Fälle lassen keinen Zweifel übrig an der Richtigkeit der oben ausgesprochenen Auffassungswiese, interessanter ist es, dass mehrere Fälle sich an das Wort ལྷ་ anknüpfen lassen. Voran steht das Wort ལྷ་མོ་, das die Begriffe Vogel und Maus (ལྷ་མོ་) nebeneinander-

stellt, um verschiedene Arten fliegender Nager zu bezeichnen. Das viersprachige Wörterbuch führt deren drei mit näherer Bezeichnung an: 1) ལྷ་མོ་ལྷ་, ein grösseres fliegendes Eichbörnchen, das die Mongolen als fliegenden Fuchs (ལྷ་མོ་ *naku ynegu*) auffassen; 2) ལྷ་མོ་ལྷ་, eine klei-

DES SCIENCES HISTORIQUES, PHILOLOGIQUES ET POLITIQUES

DE

L'ACADÉMIE IMPÉRIALE DES SCIENCES

DE SAINT-PÉTERSBOURG.

Ce Recueil paraît irrégulièrement par feuilles détachées dont vingt-quatre forment un volume. Les abonnés recevront avec le dernier numéro l'enveloppe, le frontispice, la table des matières et le registre alphabétique du volume. Les comptes rendus annuels de l'Académie entreront dans le corps même du Bulletin; les rapports sur la distribution annuelle des prix Dèmidoff y sont annexés en guise de supplément. Le prix de souscription, par volume, est de trois roubles argent tant pour la capitale que pour les gouvernements, et de trois thalers de Prusse pour l'étranger.

On s'abonne à St-Petersbourg chez Eggers et Cie., libraires, commissionnaires de l'Académie, Nevsky-Prospect, No. 1 — 10. Les abonnés des gouvernements sont priés de s'adresser au Comité administratif (Комитетъ Правленія), Place de la Bourse, avec indication précise de leurs adresses. L'expédition des numéros se fera sans le moindre retard et sans frais de port. Les abonnés de l'étranger s'adresseront, comme par le passé, à M. Leopold Voss, libraire à Leipzig.

SOMMAIRE. NOTES. 3. Notice sur un document géorgien du XVII^e s. BROSSET. BULLETIN DES SÉANCES. CHRONIQUE DU PERSONNEL.

И О Т Ъ С.

3. NOTICE SUR UN DOCUMENT GÉORGIEN DU XVII^e s.:
PAR M. BROSSET. (Lu le 1 août 1856.)

L'événement auquel se rapporte le document géorgien que j'entreprends d'expliquer n'a pas par lui-même une importance majeure: il est simplement mentionné à son tour par les historiens, et l'on en peut voir les circonstances connues dans l'histoire moderne de la Géorgie. Toutefois l'incertitude chronologique des textes, relevée dans les notes que j'y ai jointes, et l'inventaire authentique de la dot d'une reine de Géorgie, au XVIII^e s., sont deux objets qui méritent de fixer pour un moment l'attention du lecteur curieux.

En effet, au sujet du premier, l'Histoire moderne, p. 65, dit que le roi Rostom, ayant été envoyé par le chah, vint à Tiflis en 1631, et p. 69, après l'an 1636, qu'étant devenu veuf il épousa la princesse mingrélienne Mariam. Or une charte persane-géorgienne, que j'ai vue aux Archives du Sénat, à St-Petersbourg, datée du mois de rébi-oul-akbir 1042 de l'Hégire, conséquemment du mois d'octobre 1632, nous apprend que Rostom-khan a reçu la Géorgie et vient d'y être expédié par Chah-Séfi II. On trouvera plus de détails à ce sujet dans un grand travail intitulé: Études sur les chartes.

Une autre pièce, se trouvant au Musée asiatique, parmi celles copiées par les soins du prince Dimitri Orbelian en 1818, est datée de l'an 323 du cycle pascal 1635 de J.-C., et

donnée par le roi Rostom conjointement avec la reine Mariam. Elle est malheureusement sans date.

Ces documents, que je n'ai étudiés que depuis peu, établissent d'une manière certaine les deux faits relevés plus haut: l'avènement réel, en 1632, de Rostom, fils de Daoud-Khan, frère du roi de Kartli Simon I^{er}, et son second mariage au moins en 1635. Naturellement l'histoire ne donne aucun détail sur la dot de la reine Mariam, soeur du dadian Léwan II, bien qu'elle nous fasse connaître les circonstances principales de son mariage.

Quant à l'acte dont je m'occupe, et qui renferme la liste de la dot de la reine, il se trouve parmi les papiers de la famille Koboulof, l'un des premiers du Cakhet, qui l'a reçu de la reine elle-même, lorsqu'elle faisait restaurer le monastère de Choua-Mtha et assignait ce lieu pour sépulture aux princes Koboulof. Il se trouve maintenant dans la possession du colonel prince David, dont l'ancêtre était mdiwan-beg ou premier secrétaire et juge, au temps du roi Rostom, et avait été envoyé par lui en Mingrelie, pour amener delà en Géorgie sa fiancée. C'est au sotchik prince Soukhian Barathof, propriétaire de terres dans le gouvernement de Tiflis, que l'Académie est redevable de la communication de ce curieux document, qui nous a été envoyé le 15 décembre 1853, de Qwarel, lieu situé sur la gauche de l'Alazan.

Au point de vue de la langue, cet acte est rédigé en bon géorgien, mais il fourmille de termes appartenant aux langues musulmanes, servant à désigner les étoffes et autres objets, aussi étrangers à la langue géorgienne que les industries

dont ils sont le produit; pour nommer ceux-ci, il a bien fallu recourir aux expressions dont on se sert dans les pays d'où ils ont été apportés. Afin de comprendre ces mots et de les rendre en français j'ai fait usage d'abord du Dictionnaire persan-arménien de Douz-Oghlou, imprimé à Constantinople en 1826, mais surtout des communications obligantes de notre collègue M. Dorn et de M. Tchoubinef. Si, avec ces secours, je n'ai pas réussi à tout expliquer, à tout préciser, les lecteurs voudront bien, je l'espère, me tenir compte de la difficulté d'un pareil travail technique et de celle, en particulier, qu'on éprouve à reconnaître et à faire reconnaître à un tiers, si habile soit-il, les mots musulmans sous leur enveloppe géorgienne.

Voici la traduction fidèle de cette pièce, très propre à donner une haute idée de la richesse des anciens dadians.

Liste de la dot¹⁾, remise par Lévan-Dadian au roi Rostom, quand celui-ci épousa la sœur de Lévan.

NB. Le commencement de cet écrit ne paraît pas, dans l'original, qui est très vieux, et où quelques fins de lignes sont oblitérées.

L'acte commençait, à ce qu'il paraît, par une invocation à la Sainte-Trinité, dont il reste encore cinq lignes, incomplètes pour le sens. Le reste est comme il suit.

«... Avec l'assistance et intercession de la très Sainte Mère de Dieu, notre reine, inviolée, souverainement bénie, pure de tout souillure, Marie toujours vierge, à laquelle le Christ Notre-Seigneur emprunta un corps et participa à toute humanité; par la puissance et assistance du bois de la vie, qui a porté les épaules du Christ, qui est l'arme des croyants, qui couronne par sa force les rois et serviteurs de Dieu; par l'intercession et assistance de tous les saints du ciel;

«Nous, exalté de Dieu, affirmé de Dieu, puissant, invincible et jamais vaincu, souverain dadian, seigneur Lévan, mû par l'affection, nous avons fiancé notre désirable et bien-aimée sœur, la dame Mariam, au roi des rois le seigneur Rostom, exalté de Dieu, affirmé par le haut souverain²⁾, et lui avons fait emporter comme dot, défense et protection, une image de la très Sainte Mère de Dieu, pesante et d'une beau travail. En haut se trouve un gros et précieux rubis balais³⁾, plus deux autres beaux rubis, plus petits, et trois autres rubis et vingt-quatre perles solitaires; plus bas, cent trente-sept perles, vingt-deux turquoises de Nichabour⁴⁾ et encore vingt-huit autres pierres précieuses.

«Et encore une image de la très Sainte-Vierge, avec parement et chaîne d'or, pour suspendre au cou; outre cela une image de S. George, avec parement de métal, deux images de la très Sainte-Vierge, une image des douze fêtes du Seigneur, un Pantier, un Livre d'heures, un exemplaire de l'Akaphiste, un autre livre de prières à la très Sainte-Vierge, et, en fait de livres profanes, un Rostomiani et un Wepkhhis-Tqumani⁵⁾; pour dire la messe, Sérapion Tchidjawadzé, fils de Thawad, avec ses serviteurs.

«Nous avons offert une suivante, une duègne⁶⁾, personne honorable, merveilleusement élevée, avec sa suivante à taille de jonc, allant à cheval; deux autres suivantes, deux maskhours ou serviteurs; une seconde suivante, Kaghaldia⁷⁾, camériste⁸⁾ de la présence, avec sa suivante; une troisième, Isakhar, avec sa suivante; une quatrième, Tsqmarasakhar⁹⁾; une cinquième, Zilfiqar, avec sa suivante; une sixième, Ssoroupowariseoul¹⁰⁾; une septième, Mang; une huitième, Lagoundisa¹¹⁾; une dixième, sic, Sandomisa¹²⁾; une onzième, Gmiriseoul¹³⁾; en tout, douze suivantes à cheval, sept servantes à cheval. Comme fourrier, Othar Tekkheidze, fils de thawad; un autre fourrier, Ikhtiane Khintcir; pour adjoint ou porteur d'ordres, Phatria-Bawa, fils d'aznaour; un autre adjoint, Batci Djapharidze; pour échanton¹⁴⁾, Kai-khosro Mikeladzé, fils de thawad; un second échanton, Pataria; un garde-vin, Gagoulia Monchkwabont; un second garde-vin, Bagouai Coghochwili; un trésorier, Patiaï Cwartzkheia; un second trésorier, Tholieaca Melia; un cuisinier, Thobikhilai Landchqaphia; un second cuisinier, Khilai Kikawa; un page, Gagoulia Babachia; un second page, Badzour Béréja; un boudlanger¹⁵⁾, Nana Djighareawa; un palefrenier¹⁶⁾, Kighai Tchabab; un second, Knikerda Eragia; un troisième, Nasqidai Gouchmanidzé.

«En effets de couchage, nous avons donné un grand tapis blanc, un lit de plume, en velours vert, un grand matelas pesant, piqué croisé¹⁷⁾, avec des draps; un autre drap piqué;

5) Ce sont deux romans, dont le second est connu sous le nom de l'Homme à la peau de tigre, *Gapoca nom*.

6) Mot = mot «une nourrice», *nanasa*, gouvernante.

7) «De papier;» ainsi nommée sans doute à cause de sa souplesse ou de son tout.

8) «سراپيون», *serviteur de la chambre*, se dit ordinairement des serviteurs mâles; ici ce doit être une «fille d'honneur», qui donne à laver.

9) «Tu es douce.»

10) «Sans pareille.» Mang «la perle.»

11) «Pierre précieuse, hyacinthe.»

12) «Confidence.»

13) «Chevaleresque.»

14) Merikibé, *مرکاب*, de *رکاب* «coupe.»

15) Khabazi, *خبازي*.

16) Medjinibé, *مدجنيب*.

17) *خاموشه*: P. *جام* croulé, *جامه* fente? Soit une mailleure indication *جامرب* est une sorte de vêtement royal chez les Touraniens.

1) En géorgien, *გოგო*, *sthiéw*, en arménien *ordjun ojil*, en Persan *زرت*.

2) I. E. le roi de Perse.

3) Badakhchani, du nom de la province du Khorassan où se trouve cette sorte de rubis, et dont Balkh est une des principales villes; Dberbel-et Bill, or.

4) Les turquoises se tirent de deux mines, aux environs de Nichabour; l'une à 3 journées de Mechhed, c'est la vieille roche; l'autre à cinq journées de là, c'est la nouvelle et la plus abondante; Tavernier, Voyages, Paris 1679, in-12^e. H. rel. p. 358.

un oreiller pesant, piqué croisé; un second oreiller de velours, tissu d'or; d'autres coussins, piqués droit¹⁸⁾; une couverture d'étoffe d'or pur unie¹⁹⁾; une seconde, tissée d'or; un rideau de devant, de travail grec²⁰⁾, à figures.

«En objets du domaine des caméristes²¹⁾, nous avons offert une modeste en perles, avec deux mille perles, et huit boutons d'or à jour²²⁾; un collier de vingt grosses perles et de cinq rubis balais²³⁾; des boucles d'oreilles d'or, avec quatre grosses perles solitaires, quatre turquoises de Nichabour, deux gros pendants de rubis balais et deux hyacinthes précieuses²⁴⁾; d'autres boucles d'oreilles d'or plus courtes, avec deux grosses hyacinthes, deux grosses perles solitaires et deux rubis balais; d'autres belles²⁵⁾ boucles d'oreilles, courtes, avec quatre grosses perles solitaires, deux turquoises et deux pendants de rubis balais; deux pièces de toupet²⁶⁾, en perles; deux diadèmes précieux²⁷⁾, ornés de quatre perles solitaires, de quatre gros rubis balais et de cinq turquoises de Nichabour; de diadèmes et de voiles, brodés en fils d'or, lamés de métal²⁸⁾, deux neuvaïnes; une coquille de nacre, avec son broyeur en cristal²⁹⁾; un samtol³⁰⁾ d'argent, joliment travaillé; un porte-bâtonnets³¹⁾, avec quatre bâtonnets d'argent; un tchoph³²⁾, une bourse à cheveux³³⁾; un vase pour le surmé ou autimome³⁴⁾.

18) სიჯადო, P. خال, «étoffe striée.»

19) სრასალ, P. سراسر.

20) Οουρουμouli, d'Ouroom, Grèce, ou d'Ouroomliash.

21) სიჯადო; s'il s'agissait de la toilette d'un homme, j'aurais traduit «du domaine des lequis; mais déjà ou a vu plus haut le mot *pharechi* appliqué à une femme.

22) Mouchabakh, P. شال «toile d'araignée, voile, chose à jour.»

23) Ici le texte porte სიჯადო, que je lis სიჯადონის.

24) Le mot *lagundi*, que je traduirais partout de la soie, a en effet, et dans le géorgien et dans le russe (азонъ) une signification vague, bien qu'absolument il signifie une hyacinthe, pierre rouge, mais infiniment moins précieuse que le rubis. Dans l'orient, d'après Tavernier, on appelle *rubis* toutes les pierres de couleur. Le saphir est donc un rubis bleu, l'émeraude un rubis vert....

25) Khassa, P. خاصه, princier, excellent de métal pur.

26) Sakotclaré, du géorg. სკოტლარი, toupet; il s'agit d'une petite pièce qui se fixe sur le sommet de la tête.

27) On sait que les Géorgiennes portaient sur la tête un ornement dit *thacnakravsi* «diadème.»

28) Monquich, A. مقش, brodé, lamé.

29) Je suppose qu'il s'agit d'une coquille pour le fard.

30) P. სამ, *sournaou*? Cette étymologie ne rend compte que de la première partie du mot.

31) სიჯადო; je suppose qu'il s'agit de l'instrument portant les aiguilles d'argent avec lesquelles se distribue le surmé dans les sourcils et sur les cils, pour les leindre en noir.

32) სიჯადო, P. صوب, verge, bâton?

33) სიჯადო peut aussi signifier «un instrument à diviser les cheveux?»

34) C'est avec quoi les dames se teignent les cils et les sourcils; P. سمره.

«Un miroir monté en or et pierreries³⁵⁾, avec quarante-sept hyacinthes et rubis balais; un second miroir magnifique, monté en nacre de perles³⁶⁾; un troisième, en niellure³⁷⁾; un grand fouet³⁸⁾, où se trouvent trois gros rubis balais, vingt-neuf grosses perles, deux gros rubis, quarante hyacinthes, quatre-vingt-dix turquoises de Nichabour; un porte-aigrette³⁹⁾ en or, avec une grosse turquoise de Nichabour et dix gros rubis balais; un second porte-aigrette magnifique, en pierreries, en forme de grande feuille, avec quarante hyacinthes et turquoises; une autre aigrette plate, en or, avec huit gros rubis balais, dix turquoises de Nichabour, quinze grosses perles et son aigrette⁴⁰⁾; un cinquième, *sic*, porte-aigrette incliné, composé de huit turquoises de Nichabour, huit perles, quatorze hyacinthes vermeilles⁴¹⁾,... et six émeraudes; en outre, un sixième porte-aigrette d'or, plus petit, avec une grosse turquoise de Nichabour, huit grosses perles et six émeraudes; un jonc⁴²⁾ d'or, formé d'un gros rubis balais, d'une grosse turquoise, de vingt turquoises de Nichabour et de six émeraudes; une *cassolette* à musc, grande et garnie de perles, avec sa chaîne de pierreries; un grand collier⁴³⁾ d'or, avec vingt gros rubis balais, trente hyacinthes, dix-sept turquoises et dix émeraudes; un autre collier, plus petit, avec treize turquoises de Nichabour, neuf hyacinthes et sa chaîne d'or; une boîte à blanc⁴⁴⁾, d'argent travaillé⁴⁵⁾; neuf bagues d'or, en hyacinthes et rubis.

«En fait de vêtements, nous avons donné neuf diverses modestes⁴⁶⁾ magnifiques, en chamour⁴⁷⁾, avec leur chaîne en or et bandoulière; une robe en satin blanc européen; une seconde robe, en satin européen bleu-céleste; une troisième, en satin européen violet; une quatrième, en satin européen jaune, avec ses boutons or et pierreries, une sixième, en *karqia*⁴⁸⁾ tissu d'or, avec les boutons d'or niellé; une septième,

35) P. مرصع.

36) P. صدفکار.

37) P. سیاه.

38) T. فچه.

39) Je distingue le სიჯადო du ჯადო; le fer est pour l'aigrette, le second est l'aigrette même.

40) P. زلف, aigrette.

41) P. قرمز, écarlate; après ce mot viennent deux qualifications données à ces pierres, ჟრანკი ფხანგი *phrang phassadi*, dont j'ignore la valeur. «Facétie à l'Européenne?»

42) სიჯადო, verge souple, lien. Est-ce une ceinture, un ornement pour les cheveux? Junc, est le terme français, pour une bague de diamants sortis circulairement; *chaloette*?

43) P. عنبره, proprement, collier d'ambre, boîte à ambre.

44) სიჯადო, boîte à céraus.

45) P. سافه.

46) სიჯადო «pour la poitrine» modeste ou corsage.

47) Objet ou étoffe inconnue.

48) სიჯადო; ce mot n'a pu être retrouvé.

en khara ⁴⁹) cramoisie, tissu d'or; une huitième, en taffetas ⁵⁰) européen blanc; une neuvième, en taffetas européen noir; une ceinture de djigerbad ⁵¹) et un châle; une ceinture brodée, rouge; deux ceintures de dalband ⁵²), tissées d'or; une pelisse de zibeline noire ⁵³), en velours ⁵⁴) européen cramoisi, piquée en croisé, de fil d'or; une autre pelisse, de marte, en velours blanc européen; une troisième, de marte, en khara tissu d'or; une cinquième, de lièvre, en velours vert européen; une sixième, de marte, en satin européen, couleur de chair; une septième, de marte, en velours européen bleu de ciel; une huitième, de marte, en taffetas blanc européen; une neuvième pelisse, en satin noir; une dixième, en satin violet, avec sa fourrure; une onzième pelisse, de lièvre, en velours blanc européen; une robe de marte, en khara tissu d'or; une seconde robe, en taffetas européen bleu de ciel, avec sa fourrure de marte; quatre pièces de boutons en pierres, pour les pelisses.

«En objets pour la table ⁵⁵), nous avons donné un grand tapis en coton; un second moindre ⁵⁶), en feutre; un matelas ⁵⁷) richement piqué en carré ⁵⁸), et une couverture pour le matelas; un rideau à mettre par derrière, en toile d'or unie; un bassin avec aigière ⁵⁹) d'argent; un dessus de table en kargia... tissu d'or; un second dessus, en peau parfumée ⁶⁰); six grands plats d'argent; un azarpech d'argent; deux superbes plats en porcelaine; deux coupes à pied, en or; un coula d'or ⁶¹), un entonnoir d'or; une écritoire, or et pierreries; une salière en or, une cuillère en or, une soucoupe en or; un grand flacon d'or, à long col ⁶²); un grand verre à pied, d'argent; une tasse à boire, d'argent;

deux flambeaux d'argent, deux petits vases ⁶³) d'argent; un vase à boire, en forme de vaisseau, d'argent.

«En objets du service de la chambre, nous avons donné une grande aigière d'argent et sa cuvette; une bonne tenue, avec de grands tapis blancs, à haute laine.

«En fait d'écurie, nous avons donné un bon cheval, avec une selle, or et pierreries, une bride et un poitrail en pierreries, une sangle ⁶⁴) piquée en croisé. La selle porte trois cents hyacinthes rouges, quatre cents turquoises de Nichabour, grosses et petites; la bride a quarante-cinq pierres et vingt-cinq boucles métalliques; un cheval oulaq ⁶⁵), allant à l'amble, avec une autre selle d'or, portant soixante-quatre turquoises et quarante-six gros rubis balais, non compris les petits rubis et hyacinthes, avec sa bride en pierreries, son poitrail et son anneau de mors ⁶⁶), et de plus une sangle piquée croisée; une troisième selle, ornée de perles, ainsi que ses accessoires; trois housses riches ⁶⁷), tissées d'or; un cheval d'écurier, avec son harnachement; dix chevaux de suivantes ⁶⁸) et de charge, onze chevaux de domestiques.

«Pour le moment, voilà ce que nous donnons. Pour la suite nous mettons à leur ⁶⁹) disposition notre tête, notre principauté et nos grands.»

Léwan a signé son nom sur l'original.

Comme la reine Mariam fut, ainsi que le dit l'histoire, forcée par le chah de contracter un nouveau mariage avec le roi Chah-Nawaz Ier ou Wakhtang V, en 1658, après la mort de Rostom, et qu'un contemporain, le poète-historien Phéchang nous a tracé le tableau de cet événement, je demande la permission d'insérer ici sa relation. Dans la Notice que j'ai consacrée à Phéchang, Hist. mod. de la Gê. p. 605, j'ai dit que cette dernière est fautive et inexacte et renferme plusieurs graves erreurs. Je n'insisterai donc ici que sur la partie du récit poétique analogue à celle du document qui m'occupe, les présents du roi à sa fiancée, la dot de la reine et le luxe de la fête, tels que la fantaisie du poète les a esquissés. Une autrefois je pourrai raconter, d'après le même auteur, les circonstances plus véridiques d'un mariage conclu vers l'an 1661 entre Léwan III, neuveu du grand Léwan et de la reine Mariam, et Thamar, nièce du roi Chah-Nawaz Ier. Ces deux extraits donneront, je le crains, une mince idée du poète, mais du moins ils feront connaître plus intimement sa ma-

49) P. خارا, forte étoffe de soie brillante, moirée.

50) P. كچا, étoffe de soie, à fleurs.

51) P. چکر بند «ce qui lie le foie»; chose longue et souple; châle, châle.

52) P. دال بند, étoffe moirée, blanche.

53) P. نیرامور, P. سور, Niesamur.

54) P. کوارید, Kwarid.

55) P. دایرگاه, on a vu plus haut la double signification du persan رگاب et du dérivé géorgien merklaphé, échanton, écuyer; ici le mot géorgien signifie proprement «tenait à la coupe».

56) Le premier tapis est nommé orklo, «pelucheux, à haute laine»; l'autre khalitcha, P. خلیچا «tapis ras».

57) P. دوشاک, Dushak.

58) Ici au lieu de دایرگاه on lit دایرگاه, qui se prête à l'éty. moineq: چهارگان «quatre pans, en carré»; le sens restant le même qu'avec چار «croisé»; peut-être, «brodé d'arabesques, de fleurs».

59) P. طشت, Tush.

60) P. بلغاری, Bourghli.

61) Vase à col tordu, dont l'intérieur est divisé en trois conduits, par où le vin sort en faisant glouglou.

62) P. سورا, Sura.

63) Boutini «petit vase ou meuble en bois».

64) P. اسار, Ar. ligament.

65) La diversité des significations du mot الاغ «cheval de poste, de forte taille, de petite taille, âne, a me forcé à transcrire simplement le mot.

66) P. دجل, Djilaw.

67) P. بركسون, Borkisson.

68) Sapharcho, suivant ce que j'ai dit plus haut du mot Pharéchi, signifie «de page» ou «de fille d'honneur».

69) I. E. «à la disposition du roi Rostom».

nière et les mœurs géorgiennes. Je ne crains guère moins de ne pouvoir faire passer exactement dans notre langue et rendre supportables les figures poétiques du style oriental.

« Ici les sages et intelligents vizirs, affligés que le roi soit sans compagne ⁷⁰⁾, tiennent conseil et délibèrent.

« Jamais, dirent-ils, un roi ne s'étant vu sans reine, il convient que nous cherchions une fille; si quelquel'un de vous en connaît une par renommée, qu'il le dise. On s'enquit de chaque souverain vassal ⁷¹⁾, les vizirs discutèrent et dirent ce qui convenait.

« Ils délibérèrent, sans trouver de fiancée assortie à l'époux. Le roi s'affligeant d'être sans soleil, car il manquait quelque chose à son cœur, « Prince, dirent ses serviteurs, comment te faire hommage d'un objet égal à toi? Patientie un moment et nous trouverons quelque part une Phèri ⁷²⁾.

« Ne traitez pas de blasphème ce que je vais dire, reprit l'un d'eux. J'ai appris que le souverain des Mers, on l'appelle Lëwan ⁷³⁾, possède une charmante fille, telle que personne n'en a eu. Qui osera la demander sera favorisé de Dieu.

« J'ai rencontré quelqu'un qui l'a vue, et dont la langue s'embarrassait à la louer; elle brille, disait-il, et n'en doutez pas, comme un soleil sans égal; la lune dans son plein lui chercherait querelle; une émeraude digne d'elle est attachée sur son sein de crystal.

« Ce soleil, nommé Mariam et brillant comme l'aurore, est pare comme la rose matinale pour le rosignol et communique des teintes de pourpre aux étoiles ses suivantes. Un trône lui convient; il répand des rayons comme l'aurore sur un parterre.

« Entendant ce discours consolant, « Puisque nous avons

70) *ჰეი-კომპანონი*, P. *ჰეი* «pair, compagnon.»

71) Wakhboucht, dans sa Description de la Gé. p. 23, dit en effet que les rois de Géorgie avaient pour règle de n'épouser que des filles de souverains; mais c'est une exagération, car la plupart des rois de ce pays furent des filles de thavads ou d'érishav.

72) Le mot géorgien *ჰერი* signifie «couleur, chose», et est pris évidemment dans ce sens au 2e vers du quatrain. Ici, au contraire, je crois qu'il est la transcription du persan *بري* «fée, bon gosse», car dans le roman Miriani, il est souvent employé de la sorte; v. Journ. asiat. 1836.

73) Lëwan II, dadian 1611 — 1657, avait une sœur, Mariam, qui épousa d'abord, en 1621, Saïmon, fils de Mamia II Gouriel, et lui fut enlevée en 1625, quand Saïmon eut fait périr son père; puis, en 1645 le roi Rustom et, en 1658, Chah-Nawaz Ier: Lëwan, frère de Mariam, était mort lors de son troisième mariage. Quant au titre de *roi des mers*, il s'explique par la position géographique de la Mingrétie, et est consacré soit par la présence d'un vaisseau sur les armoiries modernes des dadians (*ოჭუ. რეპოსაშა...*, L. VI, No. 2), et sur la tombe de Nino-Dadiane, à S. Alexandre Nerski, ainsi que par la qualité de *მეპ-აოპოცე* *amazi* donnée au petit-neveu de Lëwan II, Hist. mod. de la Gé. p. 398, dans un document officiel russe.

trouvé, dirent les vizirs. le baume réparateur des blessures, amenez au roi le soleil qui infuse la vie; et leur cœur, jusque-là brûlé d'un feu ardent, se calma.

« Envoyons, ajoutèrent-ils, pour demander ce soleil, un exprès chargé, non de paroles amères ⁷⁴⁾, mais de l'agréable propos. Donne-nous pour reine ta fille, resplendissante de lumières et seule, dans l'univers, digne d'un grand monarque.

« Après délibération, ils expédièrent un thavadi à la parole éloquent, porteur d'un doux message, approprié à la personne: « Prince des mers, dirent-ils, écoutez nos paroles et donnez votre fille ⁷⁵⁾ à notre incomparable monarque. Souverain de noble race, vainqueur de ses ennemis, la renommée de la beauté resplendissante l'a vaincu. Vous êtes sa plus chère espérance, vous n'oserez pas la décevoir. Chaque ennemi lui semble un fétu, duquel il ne peut que triompher.

« Ici le Souverain entend des rapports flatteurs sur la fille de Lëwan; on envoie, pour la demander, un didéboul ⁷⁶⁾, porteur d'un doux message d'amour.

« L'envoyé partit. Sans s'arrêter le moindre moment, il partit résolument dans l'Odicé, en trois jours et quatre nuits ⁷⁷⁾. Le dadian en fut informé à l'heure du réveil et ressentit une joie qu'aucun plaisir n'eût égale.

« Dès le point du jour, l'envoyé fut mandé, et on lui dit d'exposer tout ce qui lui avait été confié. « Prince, répondit-il, moi votre serviteur et esclave, je suis dépêché vers vous par le monarque universel.

« Voici les paroles, non pas sigres, mais bien douces, que vous transmet ⁷⁸⁾ le monarque. Informé que vous avez une fille ⁷⁹⁾ brillante comme le jour, il vous la demande pour reine et n'en désire pas d'autres, réclame votre amitié, et veut que dès ce jour vous soyez son frère et parent.

« Son message, répondit Lëwan, est fort bon; sachant qu'il est un grand roi et ne voulant pas d'autre alliée, j'agirai en

74) On trouvera souvent chez notre poète et malheureusement chez des auteurs plus élevés que lui des oppositions de ce genre, amenées pour l'ordinaire par les nécessités de la versification, où elles servent de chevilles.

75) Ici le poète se sert du mot *სული*, signifiant bien fille, issue du père, tandis que précédemment, au second quatrain, il employait le mot *ქალი*, une demoiselle à marier.

76) C.-à-d. un prince du plus haut rang.

77) De Tiflis à Zougdid, en Mingrétie, la distance est de 346 v. par la route de poste.

78) Dans le langage géorgien, l'inférieur parlant à son supérieur «so, rappelle, *ცხელა, ადონაშა*, le supérieur, au contraire, s'adresse, *აუკუნაშა*. Ces formules sont devenues familières.

79) Ici encore le poète se sert du mot *ქალი*, demoiselle, mais il reste conséquent avec lui-même, lorsqu'il ajoute que le roi de Karthli veut devenir son frère.

homme sage, qui fait ce qui lui paraît bien. J'ai donné parole d'amitié, emporte-la, avec ce qu'il faut pour le voyage ⁸⁰).

Arrivé près du roi, le visage content, redisant les louanges du soleil, l'envoyé lui exposa tout ce qui pouvait fortifier son cœur. «Ou vous donne, dit-il, l'astre objet de vos recherches; et le roi consolé s'écria: «Mon soleil obscurci a recouvré ses clartés.»

Prince, lui dit-on, sans vous occuper d'arrangements ⁸¹), commencez plutôt par envoyer les cadeaux de fiançailles, car on attend de vos nouvelles, et tout retard serait inconvenant. — Pierrieres et bijoux, ordonna le roi, soient mis en avant pour ce soleil.

On prépara un envoi de perles et de rubis, on fit un choix des pierres les plus belles et les plus convenables; voilà un rubis, un bijou ⁸²), digne d'approcher du soleil; qu'elle le voie, la merveille incomparable, à qui ce rubis est inférieur!

Pour porter ce bijou, tel que le fils de l'homme n'en a pas vu, on désigna des fiancés, ainsi qu'il convient à un souverain. Chacun l'admirait, mais le héros ne le voyait pas, le vainqueur des vainqueurs n'appréciait pas le poids de ce trésor.

Au départ le roi, d'un air riant, confia ce message à l'envoyé: «Dis-lui que toute ma vie je serai son tributaire, que nous sommes des amis inséparables, que mon bonheur sera de veiller sur lui, que s'il se présente quelque ennemi je l'en ferai cruellement repentir ⁸³).

«Ici le puissant monarque envoie un cadeau de fiançailles au dadian Lëwan, pour s'attacher la jeune fille au visage semblable à la lune.

«Chargés du bijou, digne d'être apprécié par les hommes, deux envoyés, un thawad laïc et un moine, franchirent le Likheth ⁸⁴) et s'arrêtèrent à la dernière cime des monts; malgré leur désir d'une entrevue: l'ordre divin les retenait.

Ils arrivent, ils viennent en ta présence, dit-on au dadian, les exprès du monarque, apportant le cadeau de fiançailles: hyacinthes, émeraudes, rubis taillés en cabochon ⁸⁵), perles grosses, qui semblent des oeufs; les petites elles-mêmes ne sont pas sans valeur.»

80) «برك او بلك», P. كوكب, feuillo, préparatif des choses nécessaires pour le voyage. Peut-être faudrait-il traduire «emporte-la avec la feuille», contenant ma réponse écrite.

81) I. E. de conditions préliminaires, de discussions relatives au futur mariage.

82) «كوكب», P. كوكب, arm. Գրգռ, գրգռաբ.

83) Je ne suis pas sûr d'avoir saisi le sens de ce quatrain, où la grammaire n'est pas régulièrement observée.

84) Soit le mont Likh, entre le Kartli et l'Iméréth, soit l'Iméréth même, appelée en Géorgien Likhi-Imier, le pays par-delà les monts Likh.

85) «برك او بلك», P. كوكب, tente à toit rond.

«On s'apprête de tous côtés, on fait les dispositions convenables, on convoque les didébouls par lettres pressantes. Les dames, les hommes, tout ce qui est fils de seigneur, se munissent d'objets merveilleux, qu'ils emporteront

«Le dadian dépêche aux fiancés un thawad, qui s'attache à eux, désigne l'adjudant ⁸⁶) chargé de leur service, garde près de lui les gens convenables et écarte les autres. Pour les fiancés, ils se hâtent et demandent quand ils seront présents.

Accours de toutes parts, les thawads remplissent la contrée. Comment louer les dames, égales en attraits? les appareillages se couvrent de tapis, se décorent comme des palais: on suspend les tentures de velours ⁸⁷), brodées d'or.

«Qui n'eût voulu voir la jeune fille, parée suivant son mérite? Les anges eux-mêmes l'admiraient, en disant: «Qu'est-ce que le soleil a produit de mieux qu'elle? Debout, assis, chacun tressaillait et disait: «C'est assez d'éclat, on n'y peut rien ajouter.»

«Les didébouls, invités à s'asseoir d'un côté, les rangs des jeunes filles, rivalisant d'attraits, s'assirent à part. Pour Marïam, sur son trône, où elle l'emportait sur le soleil et sur la lune, les fiancés lui offrirent ce dont ils étaient chargés.

«Lorsqu'à son cou de cristal on eut attaché les perles et les diamants, «Quelles pierrieres!» s'écrièrent les personnes présentes: «Cela est sans prix, dirent les sages: on n'en saurait faire le compte. Nous devons en acquitter la valeur ou rester sous le poids de la dette.»

«On dressa une réjouissance: ce fut une boisson, un divertissement, des chansons sans fin. Par l'effet de l'ivresse, les hommes s'en-allaient chancelants, de-ci, de-là, frappés de vin, en proie à un délire général. Le vin, suivant son habitude, obscurcissait les intelligences.

«Au point du jour les fiancés, congédiés, gratifiés d'argent et de non peu d'étoffes, exécutèrent leur départ au milieu d'un concert de louanges, et, sans éprouver aucun accident, franchirent leur longue route.

«Arrivés devant le monarque, rayonnant de joie, ils lui rapportent ce qu'ils ont vu, se confondent en éloges, parlent du soleil que leurs yeux ont contemplé à loisir, de la beauté du palais et des appartements, et du trône porté ⁸⁸) sur des colonnes d'or.

«Le dadian vous transmet cette parole douce comme le sucre: «Nous sommes amis inséparables.» Il en a pris le ciel à témoin, il a des milliers de fois ordonné de hâter la noce. Sa richesse, enlevée à l'ennemi, est infinie comme la mer.

86) Mandator. Le dadian Waneg se qualifie lui-même «chef des adjudants», ce qui était une des grandes dignités de la cour de Géorgie; Vite Rapp. sur mon Voyage, p. 38; Descript. de la G. p. 19, où le mot mandator n'est pas exactement rendu. D'autres témoignages attribuent également ce titre aux anciens dadian; Vite Rapp., p. 42.

87) C'est ainsi que le Dictionnaire géorgien de Soukhba-Saba explique le mot «ბრძოლი», *brzino*, dont l'étymologie m'est inconnue.

88) «ბრძოლი», mot douteux.

«Je dois, dit le roi, écarter ces pensées⁸⁹⁾. Hâtons-nous, sans nous arrêter, de gagner ce jardin des roses, car son amour fait la joie de mon cœur, qu'il domine : c'est là ma vie, tout le reste n'est bon qu'à éloigner⁹⁰⁾.»

«Il écrivit partout que l'on fit les apprêts de la noce. Venez tous, disait-il, je m'encombre à mes desirs; venez présentement, ne différez pas jusqu'au lendemain, moi-même je pars, pour rejoindre l'époux sans pareil dans la création.

«Habillez-vous, partez, munis de deux mois de vivres, on vous convoque, avec chevaux et armures convenables, à des preux, afin, si nous devons franchir au loin des monts et des collines, de châtier des ennemis que nous devons vaincre.⁹¹⁾

«Il expédia deux *thawads*, pour ramener le soleil, et d'innombrables serviteurs, chargés d'apporter les effets. En gens sages et intelligents, ceux-ci, sans aucun retard, partirent légèrement équipés et se mirent en route.»

«Ici l'illustre monarque Chah-Nawaz, envoie deux *didouls* pour amener l'astre du monde, et se rend lui-même à Ali.

«Les paronymes du grand monarque étant arrivés dans l'Olich, «Ceux que nous attendions sont venus,» rapporta-t-on à Léwan, qui ordonna de leur assigner un logement quelque

89) I. K. Je ne dois pas penser à la richesse du dadian, car mon cœur est tout entier à l'amour.

90) Je ferai remarquer ici qu'une des difficultés de la traduction des vers géorgiens, dits *chairs*, consiste dans les différents sens que prennent les mots formant la rime, ordinairement composée de plusieurs syllabes. En voici quelques exemples, tirés du fragment qui m'occupe en ce moment. Plus haut, au deuxième *tsin*, la rime est formée par le mot *ჰეტი*, qui signifie «chose, couleur, fée,» et dont le sens se modifie dans la composition. Au 2^e vers, *ჰესხეტი* «de couleur assortie, bien assorti;» au 3^e vers *ჰეტი* «une chose;» au 3^e, *მესხეტი* «convenable;» au 4^e, *ჰეტი* «une Phéri.» Plus loin la rime est formée de *მეგრე*, «regarder,» *მეგრე* «que fait le soleil?» *მეგრე* «qui était d'abord;» *მეგრე* «qu'ajouter à cela?» Ici, c'est le mot *მეგრე* qui termine les quatre vers. Au premier, il se décompose ainsi *მეგრე-მეგრე* «à rejeter en arrière» au 2^e, il signifie simplement «en arrière;» au 3^e, il conserve sa signification propre «distraction, divertissement;» au 4^e, «ce qu'il faut rejeter, mépriser.» En tout cas, il faut étudier l'intention du poète, et l'on n'est pas toujours certain de réussir.

91) Le roi Rostom, second époux de la princesse Mariam, eût pu tenir un pareil langage, puisque le roi d'Iméthé s'opposait à son union à la famille du dadian, et en effet il dut aller chercher sa fiancée les armes à la main, comme le dit l'histoire. Mais rien de semblable n'eut

part, chez des tiers⁹²⁾, car nous devons, dit-il, hâter les préparatifs de cette journée.»

«De toutes parts on fit les apprêts de la fête des noces, les grands accoururent en troupes nombreuses, suivis d'une foule de dames, toutes plus belles l'une que l'autre; ce n'étaient que jeux et plaisirs, on n'entendait pas un seul gémissement.

«Le traitement fait aux paronymes dépassa toutes les bornes: nombreux présents, non sans valeur, mais magnifiques; l'or fut entassé auprès d'eux, en trois fois vingt masses, et la dot égale à la mer apportée au grand jour.

«Pour servir de trône au soleil on façonna un châssis d'or et de pierres, avec une voûte d'or, pour couvrir la lige de l'aloès, et on l'enferma d'une riche étoffe lamée: c'était brillant comme le jour, la nuit ne se montrait plus.

«La dot de la reine ayant été remise, on partit sur-le-champ, sans différer d'une minute, et l'on se mit en route, tant on avait hâte; mais nos yeux virent le soleil assombrir⁹³⁾ par la séparation.

«Le monarque entra et s'assit, dans sa splendeur, auprès du soleil: «O toi, dit-il, que j'aime plus que mon âme, tu es affligée de la séparation de ton frère; ainsi va le monde, quelque route que l'on suive. Ecoute, puisque tu es entrée dans tes domaines, il vaut mieux te livrer au divertissement.»

«Cette nuit, ils invitèrent leurs intimes au repas qui se préparait, et firent venir les musiciens exécutant des danses. Dans son transport le roi disait: «Y a-t-il rien qui l'emporte sur elle? Et tout entier au plaisir de vivre, il ne détachait pas un moment ses yeux du spectacle.

«Au milieu de ce divertissement sans pareil, la rose prenait les plus vives couleurs, le monde s'embellissait, la rose s'empourprait, les spectateurs ne pouvaient retenir leurs éloges: on comprenait qu'une fois la rose assortie, il avait retrouvé la raison.

«Aux accords frappés sur la mandoline les voix aiguës prennent l'unisson; les mélodies de la guitare, les sons du tambourin, unis à ceux des cymbales, remplissent le palais, les rues et les carrefours; en entendant les harpes harmonieuses on se croit transporté en paradis.

«Ici le monarque sublime vient à Tiflis et célèbre sa noce.»

Mais je termine mon extrait, afin de ne pas fatiguer le lecteur.

et ne put avoir lieu lors du mariage de Chah-Nawaz Ier, dont il est ici question.

92) J'avoue que je ne sais point le motif de cet ordre.

93) *მეგრეტი*, mot douteux. Il vient ensuite un quatrain, que j'ai renoncé à traduire, à cause de l'obscurité du langage.

BULLETIN DES SÉANCES DE LA CLASSE.

SÉANCE DU 20 JUIN (2 JUILLET) 1856.

M. Schiefner présente pour le Bulletin un article, intitulé: *Ueber einige eigenthümliche Composita der tibetischen Sprache*.

M. Kunik présente un exemplaire imprimé de la traduction russe de son article: «Essai pour éclaircir, au moyen de l'histoire comparée, la question de l'influence des traniens sur les destinées de la race sémitique», mémoire publié en 1855 au Bulletin et dont le Journal du Ministère de l'Instruction publique a cru devoir donner une traduction. M. Kunik n'y a ajouté, faute de temps, qu'un supplément, renfermant quelques éclaircissements sur le sujet en question. La susdite traduction sera déposée au Musée asiatique.

M. Dorn, en soumettant à la Classe un rapport détaillé de M. Lerch sur son voyage à Kowlai, le fait précéder d'une introduction, où il donne l'appréciation des travaux de ce jeune savant. M. Dorn se félicite que l'Académie, en ayant donné à M. Lerch les moyens de faire son voyage, a frayé la voie à une nouvelle branche des études orientales, qui toute importante qu'elle soit, n'a été jusqu'à présent que peu cultivée, savoir la langue, l'histoire et l'état des tribus Kourdes. M. Lerch a parfaitement répondu aux espérances de l'Académie comme son rapport l'atteste. Contenant que les matériaux, recueillis à Kowlai, peuvent servir à établir les éléments d'une grammaire Kourde ainsi qu'à former une petite chrestomathie accompagnée d'un glossaire explicatif, M. Dorn propose de mettre le jeune orientaliste, au moyen d'une subvention, en état de consacrer tout son temps à la mise en ordre desdits matériaux et à la composition des ouvrages mentionnés. La Classe, audition faite de cette proposition et après avoir pris connaissance du rapport de M. Lerch, décide: 1^o de publier le rapport de M. Lerch avec l'introduction de M. l'Académicien Dorn au Bulletin et de le faire imprimer séparément en langue russe. 2^o De charger le Secrétaire perpétuel de faire les démarches nécessaires auprès de Son Excellence M. le Président à l'effet d'obtenir pour M. Lerch une subvention mensuelle de 40 R. argent, à dater du 1^{er} juin jusqu'à la fin de l'année courante. 3^o D'engager M. Lerch à achever les travaux mentionnés dans l'espace de temps désigné, en tenant M. Dorn au courant de ses occupations, dont ce dernier voudra bien en temps opportun informer la Classe.

M. Schiefner communique qu'après avoir examiné les papiers provenant de la succession de feu M. Sjögren, il a d'abord réuni tous les matériaux qui se rapportent à la langue des Lwos. Il prie la Classe de vouloir confier ces matériaux, ainsi que les projets et les esquisses d'une grammaire et d'un lexique allemand-lwos de M. Sjögren, à M. le Maître Supérieur Wiedemann à Rival, connu par ses vastes recherches relativement aux idiomes de la même souche, en l'invitant d'appliquer son travail à ces matériaux.

Le même Académicien fait part à la Classe que M. Wiedemann se propose de publier une grammaire mordvine raisonnée et comparée. Il prie l'Académie de lui faire le prêt de plusieurs ouvrages qui lui sont nécessaires. M. Schiefner propose en outre de mettre à la disposition de M. Wiedemann les dictionnaires et autres matériaux touchant la langue mordvine, faisant partie de la bibliothèque de feu M. Sjögren, qui entre autres ouvrages, contient des extraits que cet Académicien a tirés des manuscrits du P. Macary et de ceux du Maître Supérieur Wald. Bien que M. Wiedemann en ait déjà pris connaissance, ce dont font preuve ses références à la Classe en date du 27 octobre 1854, les extraits de M. Sjögren ne manqueraient pourtant pas de lui être fort utiles. La Classe autorise M. Schiefner de

communiquer à M. Wiedemann les ouvrages et les manuscrits désignés.

SÉANCE DU 1 (13) AOÛT 1856.

M. l'Académicien Brossel présente et lit deux notices: 1. *Sur un document géorgien du XVII^e siècle*, et 2. *Sur la plus ancienne inscription arménienne connue*. Cette inscription est intéressante au point de vue chronologique et en ce qu'elle éclaircit quelques questions littéraires qui s'y rattachent. Les deux notices paraîtront au Bulletin.

M. l'Académicien Schiefner présente un ouvrage ayant pour titre: *Grundzüge einer tungusischen Sprachlehre, nebst kurzen Wörterverzeichnis*, servant de continuation à l'édition des oeuvres de feu M. Castrén: *Nordische Reisen und Forschungen*.

M. l'Académicien Vessélowsky présente un mémoire: *Sur les vents de pluie en Russie*, qui sera inséré au Bulletin de la Classe.

M. l'Académicien Köppen fait la proposition suivante: Il est surprenant de signaler que l'opinion, suivant laquelle on était porté à considérer les Teptiars comme un peuple à part, est erronée. C'est plutôt une classe distincte d'habitants, formant un état intermédiaire entre les cultivateurs domiciliés sur les terres de l'Etat (rocysarcenue roccenue) et les troupes cosaques; cette caste est un aggrégé d'habitants de races mêlées. Mais faute de connaître le chiffre exact de la population des Teptiars distribuée d'après les nationalités, les Ethnographes et les Statisticiens ne sauraient préciser le nombre exact de ces diverses peuplades. Un oukase du Sénat libéral du 19 août de l'année présente incorpore les Teptiars aux troupes bachkires, mesure qui les soumet au ressort du Département des Colonies militaires. M. Köppen propose en conséquence de prier ledit Département de vouloir bien communiquer à l'Académie des données sur le nombre des Teptiars dans chaque gouvernement et de leur distribution ethnographique suivant les districts.

L'Académicien Vessélowsky, en sa qualité de Secrétaire perpétuel ad interim, annonce à la Classe que Son Excellence M. le Président a donné son approbation à ce que M. l'Astronome Schweitzer à Moscou, soit chargé de la détermination de l'aire des gouvernements et des districts de la Russie.

Son Excellence M. le Président a bien voulu donner son consentement à la proposition de la Classe (v. Séance du 20 juin) d'accorder à M. Lerch une subvention mensuelle, à partir du 1^{er} juin jusqu'à la fin de l'année courante.

M. Brossel, en présentant le programme d'une bibliothèque historique arménienne, que M. Dulaurier se propose de publier à Paris, appelle auprès de la Conférence la demande qu'il fait de la communication du manuscrit arménien du Musée asiatique, contenant l'histoire écrite par Oukhibanès d'Ourha. Accordé.

La Société des Antiquaires de Picardie adresse une lettre datée d'Amiens le 17 juin, dans laquelle elle exprime le désir de renouer ses relations avec l'Académie, interrompues par suite des derniers événements.

CHRONIQUE DU PERSONNEL.

MM. Middendorff, Secrétaire perpétuel de l'Académie, et Brossel, Académicien ordinaire, ont été promus au rang de conseiller d'état actuel.

Émis le 21 septembre 1856.

DES SCIENCES HISTORIQUES, PHILOLOGIQUES ET POLITIQUES

DE

L'ACADÉMIE IMPÉRIALE DES SCIENCES

DE SAINT-PÉTERSBOURG.

Ce Recueil paraît irrégulièrement par feuilles détachées dont vingt-quatre forment un volume. Les abonnés recevront avec le dernier numéro l'enveloppe, le frontispice, la table des matières et le registre alphabétique du volume. Les comptes-rendus annuels de l'Académie entreront dans le corps même du Bulletin; les rapports sur la distribution annuelle des prix Démostoff y sont annexés en guise de supplément. Le prix de souscription, par volume, est de trois roubles argent tant pour la capitale que pour les gouvernements, et de trois thaler de Prusse pour l'étranger.

On s'abonne à St.-Petersbourg chez Eggers et Cie., libraires, commissionnaires de l'Académie, Nevsky-Prospekt, No. 1 — 10. Les abonnés des gouvernements sont priés de s'adresser au Comité administratif (Комитетъ управленія), Place de la Bourse, avec indication précise de leurs adresses. L'expédition des numéros se fera sans le moindre retard et sans frais de port. Les abonnés de l'étranger s'adresseront, comme par le passé, à M. Léopold Voss, Libraire à Leipzig.

SOMMAIRE. CORRESPONDANCE. 1. Extrait d'une lettre de M. AUG. AHLQUIST à M. A. SCHIEFNER. BULLETIN DES SÉANCES. CHRONIQUE DU PERSONNEL. ANNONCE BIBLIOGRAPHIQUE.

CORRESPONDANCE.

1. AUS EINEM BRIEFE DES CANDIDATEN AUG. AHLQUIST AN HERRN A. SCHIEFNER. (Lu le 22 août 1856.)

Kosmodemjansk, den 6. August 1856.

Der Zweck meiner Reise war bekanntlich eine genauere Durchforschung der in den Wolga- und Ural-Gegenden befindlichen finnischen Sprachen. Nachdem ich am 19. Februar aus Helsingfors aufgebrochen war, verweilte ich drei Wochen in St. Petersburg und gelangte erst den 21. März nach Kasan, das ich mir zum ersten Mittelpunkt meiner Reise ausersahen hatte.

Bei genauerer Prüfung meines Reisezweckes schien es mir, dass die Erforschung des Tschuwaschischen meine erste Aufgabe sein müsste. Die Abstammung der Tschuwaschen ist noch jetzt in Dunkel gehüllt und während ein Theil der Gelehrten dieselben geradezu der finnischen Völkergruppe beizählt, haben andere sie für reine Stammgenossen der Türken ausgegeben, ohne auf eine genaue Behandlung desjenigen einzugehen, was mehr als irgend etwas die Verwandtschaft nachweisen kann, nämlich die Sprache. Dieser Umstand und mein Wunsch, diese Streitfrage endlich zu erledigen, entschuldigen mich wohl hinlänglich, wenn ich von meiner Hauptaufgabe zu weit abgewichen bin. Noch mehr rechtfertigt mich auch der Umstand, dass das Studium des Tschuwas-

schischen insofern zu der Erforschung der finnischen Sprachen in Beziehung steht, als es im Norden dem Tscheremissischen benachbart ist und im Süden sich die Sprachgränzen des Tschuwaschischen und Mordwinischen berühren und, wie ich nentlich mich zu überzeugen Gelegenheit gehabt habe, das Tschuwaschische sowohl auf das Mordwinische und namentlich auf das Tscheremissische eingewirkt, als auch seinerseits Einwirkungen dieser Sprachen erfahren hat. So kann ich wohl behaupten, dass ich durch das Studium des Tschuwaschischen auf meiner Reise - zwei Fliegen mit einer Klappe schlage - und begann dasselbe bereits in Kasan. Die daselbst befindlichen Druckwerke waren sehr unbedeutend; eine im J. 1820 in Kasan gedruckte Uebersetzung der vier Evangelien und eine kleine biblische Geschichte, die ebendasselbst im J. 1832 erschienen ist, sind die Ecksteine des tschuwaschischen Schriftthums. Rechnet man hiezu noch einige theils auf Veranstaltung der Bibelgesellschaft, theils von andern verfasste Gebethbücher, so hat man alles, was bisher in dieser Sprache erschienen ist. Eine bereits im vorigen Jahrhundert verfasste Grammatik ist ein elendes Machwerk und nicht viel besser ist eine im J. 1836 zu Kasan gedruckte Sprachlehre nebst Wörterverzeichnis. In Kasan beschränkten sich meine tschuwaschischen Studien darauf, dass ich mit einem im Tschuwaschenlande gebornen Kirchendiener die obengenannte Evangelien-Uebersetzung durchnahm, wobei mir der Umstand von grosser Hülfe war, dass der Verfasser der letztgenannten Grammatik mir gestattete, von seinem Verzeichniss der in der Evangelien-Uebersetzung vor-

kommenden Wörter eine Abschrift zu nehmen. Ausserdem übte ich mich einen Monat lang im Tatarischen, wobei der Mulla Biktemir Jusofow mein Lehrer war.

Bei Eintritt des Sommers begab ich mich am 30. Mai ins Tschuwaschenland, wo ich meinen Wohnsitz in dem Kirchdorf Ischäki in Kosmodemjansk Kreis, 25 Werst südlich von der Wolga, aufschlug. In diesem Dorfe blieb ich volle sechs Wochen. Dort sammelte ich theils grammatisches, theils lexicales Material, daneben aber auch etwa ein halbes Hundert Lieder und 100 Räthsel, welche Sprachproben ich fast sämmtlich von einem Sänger erhielt, der unfern der Kirche von Ischäki wohnte. Von Ischäki begab ich mich nach Kosmodemjansk, der Hauptstadt des an der Wolga belegenen Kreises. Unter der Zahl der niedern Beamten befand sich einer, der mich namentlich dahingezogen hatte, nämlich der Tschuwasche Spiridon Michailow, der jetzt das Amt eines tschuwaschischen Übersetzers bei dem Kreisgericht bekleidet und zugleich Secrétär des Kreishauptmanns ist. Er hat in der Kasanischen Gouvernementszeitung mehreres über die Alterthümer, Sitten und Gebräuche seines Volks mitgetheilt, so dass man auch in St. Petersburg auf ihn aufmerksam geworden ist, wo die Kaiserliche Geographische Gesellschaft ihn zu ihrem Correspondenten ernannt hat. Zweitens zog mich der Umstand hin, dass der Geistliche Gromow hier lebt, welcher eine Reihe von Jahren an einem Tschuwaschischen Wörterbuch gearbeitet hat, das er vor mehreren Jahren handschriftlich nach St. Petersburg sandte, wo es *post varios casus* an die Akademie der Wissenschaften gelangt ist. Mit Hülfe der beiden genannten Männer habe ich mich drei Wochen lang mit Erlernung des Tschuwaschischen abgegeben und meine Sammlungen sind jetzt in dem Zustande, dass, wenn ich auch selbst keine Zeit haben würde sie zum Druck vorzubereiten, ein anderer diese Arbeit leicht ausführen könnte.

Zu diesem Bericht über meine wissenschaftliche Thätigkeit während meines Aufenthalts unter den Tschuwaschen erlaube ich mir einige Bemerkungen über dieses Volk selbst hinzuzufügen.

Der grössere Theil dieses Volks lebt im Kasanischen und Simbirskischen Gouvernement auf der knieförmigen Landstrecke, welche die Wolga in ihrem bei Kasan von Osten nach Süden sich richtenden Laufe bildet. Als Südgränze des Tschuwaschenlandes kann man den 55. Breitengrad und als Westgränze den im Süden in die Wolga fallenden Nebenfluss Surá ansehen. Nur an den Rändern dieses Bezirks leben andere Völker, nämlich im Osten in der Gegend der Städte Swijschak und Binisk Tataren und Russen, längs der Wolga, Surá und andern Flüssen vorzüglich die zuletzt genannten Völker und an der Surá-Mündung längs der Wolga ostwärts in der Umgegend der Stadt Kosmodemjansk einige zehntausend Berg-Tscheremissen, welche so benannt werden, weil sie auf dem rechten Wolgauer, auf der sogenannten Bergseite leben, wogegen der grössere Theil dieses Volks, der auf dem linken, niedrigen Ufer dieses Stroms lebt,

Wiesen- oder Wald-Tscheremissen genannt werden. Die Zahl der auf dem genannten Gebiete lebenden Tschuwaschen beträgt an 400,000 Seelen; rechnen wir aber auch die Tschuwaschen hinzu, die in den Gouvernements Saratow, Samara und Orenburg leben, wohin sie in neuerer Zeit aus ihrem Stammlande versetzt worden sind, so beträgt die Gesamtzahl etwa 435,000 Seelen.

Das Land ist eine flache Ebene, die sich jedoch hie und da zu steilen Höhenzügen erhebt, zwischen denen die Niederungen gutes Wiesenland darbieten, da die Niederungen gewöhnlich durch einen Bach oder Fluss bewässert werden. Der Boden besteht aus schwarzer lockerer Erde, in der man nicht selten Steine findet und die bei geringer Mühe eine ergiebige Ernte darbietet oder wie in Rubeberg's Elensschützen Peter die Länder des Matthias von Kuru lobt,

*Acker, die wechswel's' Blüth und wechswel's' liegen in Brache,
Fruchtbar und voll von lockern Schollen auf Boden von Lehmgrund.*

Die gewöhnlichen Getreidearten sind: Roggen, Gerste, Hafer und Buchweizen (Weizen wird selten geäset), von denen in guten Jahren mehr als 10 — 12 Millionen Pud aus dem Kasanischen Gouvernement zur Ausfuhr kommen, das Pud Roggen aber im Herbst nicht theurer als mit 15 Cop. S. bezahlt wird. Diese Zahlen bezeugen zur Genüge die Fruchtbarkeit dieses Landes und es sind ja die Strecken von dem mittlern Lauf der Wolga, von Nischny-Nowgorod bis Saratow, die grosse Vorrathskammer, aus der das ganze Nordrussland und ein grosser Theil des übrigen Europa sein Brot bezieht. Ausser dem Ackerbau geben die Waldwirthschaft und Bienenzucht, der Dienst auf den Wolga- und Kama-Schiffen und im nördlichen Theil des Gouvernements die Waldjagd, das beschwerliche Gewerbe der Wald-Tscheremissen, denen meist dicke Wälder zu Theil geworden sind, hinlänglichen Gewinn. In den übrigen Theilen des Gouvernements, namentlich in den Tschuwaschensitzen, gibt es nur sehr wenig Wald ausser jenen grossen Eichenwäldern, welche hie und da zum Besten der Krone gelugt werden und deren Nutzung den Landbewohnern auf das Strngste untersagt ist. Wegen dieses Holz mangels haben auch die Tschuwaschen-Dörfer ein sehr unbedeutendes Aussehen, da ihre Hütten und Vorrathshäuser klein sind, der grösste Theil der Nebengebäude aber eben so wie die Zäune aus Flechtwerk bestehen, die Dächer aber sämmtlich mit Stroh gedeckt sind, welches bald schwarz wird und den Dörfern ein trauriges Aussehen giebt. Die Bevölkerung dieser Dörfer ist jedoch recht dicht, da es in manchen derselben an 60. 80. ja sogar an 100 Höfe giebt.

Bezeugt auch die Sprache eine nahe Verwandtschaft oder wenigstens eine starke Vermischung der Tschuwaschen mit den Tataren, so kann man dies durchaus nicht von dem Aussehen behaupten. Der Tatar ist lang und stark, der Tschuwasche klein, mager und sehr selten breitschultrig; der Tatar ist selten blond, meist rothwangig und von sehr weisser Hautfarbe, der Tschuwasche dagegen blondhaarig und von weit dunklerer Hautfarbe als der Tatar und nur sehr selten trifft man unter

den Tschuwaschen einen mit hellerer Hautfarbe. Auch in ihrem sonstigen Wesen würde derjenige, der Gelegenheit haben würde beide Völker genauer kennen zu lernen, einen grossen Unterschied finden; so ist der Tschuwasche sehr schüchtern und furchtsam und entfernt sich von seinem Heerde nur im Nothfall, vor den Russen sucht er seine Nationalität zu verbergen, was ihm jedoch selten gelingt, da er einen so harten Kopf hat um die Sprache der letztern zu erlernen. Der Tatar dagegen streift, wenn es sich so trifft, mit seiner Waare durch die ganze Welt, schämt sich weder seiner Nationalität noch seines Glaubens, und beobachtet seine Sitten und Religionsgebräuche ebensowohl auf den Marktplätzen der Fremde als in der Einsamkeit seines Harems. Deshalb halten auch andere Völker und namentlich die Russen die Tataren in Ehren, wogegen sie die Tschuwaschen stets beschimpfen und zum Boesen haben. Um den Charakter des Tschuwaschen genauer aufzufassen bedarf man keines andern bessern Grundzuges als des häufig vorkommenden Falles, dass er sich, um an seinem Feinde Rache zu nehmen, in dem Hofe des letztern erhängt, um ihn auf diese Weise allen Unannehmlichkeiten, welche die gerichtliche Unterzuehung mit sich führt, auszusetzen. Auch in der Kleidung stimmen die Tschuwaschen und Tataren nicht überein, da die Tataren sich ganz orientalisches kleiden, die Tschuwaschen dagegen, namentlich die Männer, sich von der russischen Tracht sonst nicht sehr unterscheiden, nur mit Ausnahme der Fuszbekleidung, die bei den Russen meist aus Stiefeln, bei den Tschuwaschen aber aus Basischuhen und statt der Strümpfe aus wollenen, an den Knien zusammengebandenen wollenen Wickelbänder besteht, an deren Farbe man unterscheiden kann, aus welchem Kreise der Tschuwasche stammt, so wie es ähnlich mit der Farbe des Rockes bei den Wiburg'schen Bauern der Fall ist. Die Weiber dagegen haben ihre eigenthümliche Tracht, welche im Sommer sehr einfach ist, nämlich aus einem blossen, bis über die Knie herabreichenden Hemde und Basischuhen wie bei den Männern besteht. Die Schenkel werden eben so wie bei den Männern bewickelt, nur in zahlreichen Schichten, weil sich die Tschuwaschischen Schönen um so reizender halten, je dicker ihre Beine sind, welche Sitte sich auch nicht nur bei den Tschuwaschen, sondern auch bei andern finnischen Völkern, z. B. bei den Woten in Ingermannland und, nach Krenzwald, auch bei den Pleskau'schen Ebsten findet. Eine andere diesen Völkern mit den Tschuwaschen gemeinsame Sitte ist es, dass die Weiher Silbergeld als Schmuck tragen. Bei den Tschuwaschen findet man Silbermünzen (10, 15, 20, 25 bis 30 Kopfenstücke) nicht nur in den Haarbinden und an den hinter den Ohren herabhängenden spannenlangen Bändern, sondern auch besonders an dem sogenannten *Schilgum* (sülgum). Es ist dies ein 8 Zoll langes und 4 Zoll breites ledernes Brustschild, das an einem ledernen Riemen vom Halse auf die Brust herabhängt und dessen Aussenseite ganz und gar mit aufgenähten Silbermünzen bedeckt ist. Schwer ist es zu sagen, dass dieser Schmuck zu irgend etwas andern dienen soll, als anzudeuten, dass wenn etwa oben so theure Waare zu finden ist,

unten ganz andere Schätze ruhen müssen, und er soll den Tschuwaschen so lieb sein, dass sie sich nicht einmal in der Nacht von demselben zu trennen vermögen. Auf dem Kopfe haben sie eine weisse Binde, deren Saum auf die Schultern herabhängt, die aber im Sommer selten getragen wird. Mit dieser Kleidung gehen sie sowohl an Sonn- als Wochentagen und nur bei besonders feierlichen Gelegenheiten, namentlich bei Hochzeiten habe ich die Tschuwaschen-Töchter in einem weiteren Rocke, mit Husarenmantelartigem weissen Ueberwurf auf den Schultern und einer Kopfbedeckung gesehen, welche gerade eine solche Gestalt hat, als wie ein seiner Spitze beraubter umgestülpter Zuckerhut und welcher nach Art des oben erwähnten Schmuckes von oben ringsum mit Silbermünzen verziert ist.

In Betreff der Religion befindet sich dieses Volk auf einer merkwürdigen Entwicklungsstufe, die man weder Christenthum, noch Islam oder Heidenthum nennen kann, sondern in der Elemente aller drei Formen gemischt sind. Die Tschuwaschen sind im J. 1743 zum Christenthum bekehrt worden und zwar mit einem solchen Erfolge, dass sich jetzt nur noch einige tausend ungetauften in diesem Volke vorfinden. Wollte sie aber Jemand für gute Christen halten, so mag er früher bedenken, wie tiefe Wurzel wohl das Christenthum im Jahre 1237 in Finnland geschlagen habe, d. h. hundert Jahre nachdem der Bischof Heinrich die Finnen zum ersten Male getauft hatte. Die Tschuwaschen waren, bevor sie unter russische Botmäßigkeit kamen, den Tataren dieser Gegend unterthan, haben sich aber nie zu ihrem Glauben bekannt, welcher Umstand von grossem Gewicht denen gegenüber ist, welche sie unbedingt zu reinen Tataren machen wollen, weil sich bekanntlich sämtliche türkische Völker dem Islam zugewandt haben, und meines Erachtens muss man diesen Umstand, so wie auch den oben besprochenen grossen Unterschied in dem Aussehen der Tschuwaschen und Tataren, welche freilich seit undenklichen Zeiten in demselben Lande gelebt haben, auf das Grundsätzliche in Betracht ziehen. Doch sind einige Spuren von den Religionsgebräuchen der Tataren unter den Tschuwaschen zurückgeblieben. So sollen unter den ungetauften Tschuwaschen noch einige in Polygamie leben; dieselben sollen auch noch ihr Haar rasiren, welche islamitische Sitte bei den Tataren ganz allgemein ist und auch unter den Tschuwaschen verbreitet gewesen zu sein scheint; auch feiern noch jetzt alle christlichen Tschuwaschen den Ruhetag nicht am Sonntag, sondern am Freitag. Als Entlehnung von den Tataren kann man auch die frühere Sitte der Tataren, Pferdefleisch zu essen, ansehen, welche Sitte jetzt aufgegeben zu sein scheint, und ihren Widerwillen gegen Schweinefleisch, das sie noch nicht zu essen gelernt haben. Ein grosser Theil ihres Glaubens ist noch bis auf den heutigen Tag heidnisch. Die Nachrichten, die ich darüber selbst gesammelt habe, so wie die Erzählungen der russischen Geistlichen und Schriftsteller geben von der Tschuwaschischen Mythologie folgendes Bild.

Die beiden Hauptwesen, welche die Welt regieren und

den Tschuwaschen Glück oder Unglück verleihen, sind: *Tóra* das gute Wesen, und *Keremét*, das böse Wesen. Von den guten Wesen, von denen jedes seinen besondern Antheil an der Regierung der Welt hat, sind die vorzüglichsten:

Luftgötter.

1) *Süldi Tord*. *Süldi* kommt vom Worte *sül*, oben, und dem *Süldi -di*, mit, und bedeutet den Oberen, *Süldi Tord* also den oberen Gott, der oben im Himmel wohnt und, obwohl Oberherrscher der Welt, sich, nach dem Glauben der Tschuwaschen, nur am Freitag auf die Erde begiebt, um dort nachzusehen, ob die Menschen am Ruhetage verbotene Arbeit thun und ob die Weiber an solchen Tagen die Stube bis zum Mittag ungeheizt lassen, für welche Vergehen er Strafe sendet. Er hat verschiedene Namen, je nach den verschiedenen ihm zugetheilten Functionen: z. B. *Sjuda-tuyny Tora* (*Suda-tuyny Tóra*), der Licht schaffende Gott, *Tschon-sjoradan Tora* (*Con-soradan Tóra*), der Seelen schaffende Gott, *Sirschu-aschache* (*Sir-su-asše*), der Vater von Land und Wasser, *mun Tóra*, der grosse Gott, *mun gra Tóra*, der grosse gnädige Gott u. s. w. Er hat eine Mutter, eine Gattin und einen Sohn, die auch als Götter zu Hülfe gerufen werden,

z. B. *Toryn weynische sürän* (*Töryn uwyné sürän*), der vor Gott einerschreitende Vorläufer; *Alyk ozjan* (*Alyk ozän*), der Thürschliesser, eig. Thüröffner, *Pülüche* oder *Pülüchs* (*pülüxe* oder *pülüs*), der Bote, welche Benennung jetzt von dem zum Christenthum Bekehrten für die Engel gebraucht wird, *hurbin*, der Opferempfänger u. s. w., welche alle wiederum ihre Mütter, Weiber, Kinder und Diener haben, wodurch die Zahl der Himmlischen bedeutend zunimmt. Als Gehülfen von *Süldi Tóra* kann man folgende ansehen:

2) *Ásla-adi Tóra*. Mit diesem Namen verhält es sich wie mit dem finnischen *Ukkonen*. *Ásla-adi* (von *ásla* gross und *adi* Grossvater) bedeutet nämlich gerade dasselbe was das finnische Wort; dem finnischen *Ukkonen jyrisee* - der Grossvater lármt, d. h. es donnert, entspricht das tschuwaschische *ásla-adi áwádt*, - der Grossvater singt.

3) *Kébe*, der Richter, trägt Sorge für die Aufrechterhaltung und Ausübung des Rechts unter den Menschen. Diesen Gott sehen jedoch die Tschuwaschen jetzt nicht für besonders mächtig an, weshalb sie ihn auch nicht sehr in Ehren halten.

4) *Pigambór* oder *Pihambár*, der Heerdengott. Wie dieser dem Islam entlehnte Name zu dieser Bedeutung gekommen sei, ist schwer zu sagen.

5) *Pereýt*, der Gott des Reichthums, der Schätze und des Kindersegens.

6) *Chweli-Tóra* (*Xwel-Tóra*), der Sonnengott.

7) *Oich-Tóra* (*Oix-Tóra*), der Mondgott.

8) *Sit-Tóra* (*Sit-Tóra*), der Windgott.

Von diesen niedern Himmelsgöttern haben die Tschuwaschen keine so klaren Begriffe wie von dem Obergott, so

dass sie auch nicht wissen, ob sie Weiber, Mütter und sonstiges Gesinde haben oder nicht, weshalb einige es behaupten, andere aber verneinen.

Von den guten Erdgöttern sind die vorzüglichsten:

1) *Sjol-Tóra* (*Sol-Tóra*), der Weggott, der Beschützer der Reisenden.

2) *Kij-Tóra* (*Kil-Tóra*), der Hausgott, der dem schwedischen *tomt* entspricht.

3) *Kardy-Tóra*, der Hofgott, der die Hausthiere und Hunden schützt.

4) *Wurmán-Tóra*, der Waldgott, der Schützer der Wälder, den die Jäger früher um Hülfe anriefen.

5) *Sirdi-Patscha* (*Sirdi-Pačá*), der Erdfürst, welchen die Tschuwaschen nebst seiner Frau und Kindern früher vergötterten und es noch thun sollen.

Das böse Element in der Welt ist *Schoitan* (*Soitan*), sein Bote ist aber jetzt *Keremét*. Der letztere war eigentlich ein Sohn des Obergottes und wanderte durch die Welt, indem er den Menschen jegliche Wohlfahrt und Erfolge verlieh. Doch durch die Anschläge *Schoitan's* ergriffen ihn die Menschen einst auf seiner Wanderung und tödteten ihn. Um diese Missethat vor dem Vater des Ermordeten zu verbergen, verbrannten sie seinen Leichnam und zerstreuten die nachgebliebene Asche in die Winde. Der Getödtete war aber deshalb nicht verloren. Wo diese Asche auf die Erde fiel, da wuchsen Bäume und mit diesen zugleich wurde auch *Keremét* wieder zum Leben gebracht, aber nicht als ein Wesen wie früher, sondern in sehr grosser Zahl, so dass es jetzt in jedem Dorfe, je nach der Grösse desselben, einen, zwei, ja auch drei *Keremét's* giebt. Auch war *Keremét* nun nicht mehr der wohlthätige Sohn des Obergottes wie früher. Die von den Menschen ihm zugefügte Missethat rächt er nun unablässig dadurch, dass er sowohl Seelenleiden als Körperqualen über sie sendet und ihren Heerden Böses zufügt. Er weilt gewöhnlich im Walde, da aber im Tschuwaschenlande der Wald abzunehmen anfängt, so sieht man auf den Feldern jedes Dorfes einen oder mehrere kleine Linden- oder Eichenheime, die ebenfalls *Keremét* genannt werden und als Sitze *Keremét's* nachgelassen sind; denn würde er durch die Schmälerung seines Aufenthaltsortes sehr benetzt werden, so würde er in Wuth gerathen. Sonst leht er auch in Seen, Quellen, Schluchten u. s. w. Wird das Dorf versetzt, so zieht der *Keremét* mit oder, wenn aus dem Dorfe ein neues Dorf hervorgeht, so erhält dieses auch einen neuen *Keremét* in dem Sohne des *Keremét* aus dem Mutterdorfe, denn die *Keremét's* heirathen und zeugen Kinder, ganz wie die Götter. — *Schoitan* (*Soitan*) selbst aber, der Urheber alles Bösen, ist bei den Tschuwaschen ganz in Vergessenheit gerathen. — Ausser den *Keremét's* werden als böse Geister noch *Eselj* (*Eselj*) und *Jirich* (*Jirix*) genannt. Der erstere ist ein Todesgott, der durch den Schlag tödtet, der letztere auch die Menschen mit verschiedenen Krankheiten heim, z. B. mit Blattern, Räude, Krätze, Geschwülsten, Augenschmerzen u. s. w.

Obwohl, wie bemerkt worden, der grössere Theil des Tschuwaschenvolks jetzt getauft ist, so sind doch die früheren Götter nicht ganz aufgegeben, was man daraus ersieht, dass man ihnen von Jahr zu Jahr Opfer bringt. Die gewöhnlichen Opfertiere sind: Pferde, Ochsen, Kühe, Schaafe, Gänse und Hühner. Die Opfer sind aber entweder allgemeine, an denen die ganze Dorfschaft oder mehrere Dorfschaften theilnehmen, oder Privatopfer, die eine einzelne Person oder ein Familienvater verrichtet, und zweitens werden die Opfer entweder den Göttern oder den *Keremé* dargebracht. Sowohl dies als auch die Art und Weise des Opfers und seinen Umfang bestimmt der sogenannte *Josse*. Dies Wort kommt von *jom* oder *jomá*, Wort, und bedeutet „Sprecher, Wahrsager, Zauberer“. Ist Jemand von den obengenannten Krankheiten befallen, so wird sogleich nach dem *Josse* geschickt. Er spürt nach der Ursache der Krankheit und bestimmt als Opfer für diesen oder jenen Gott oder *Keremé* z. B. ein schwarzes Schaafe. Dann wird Bier gebraut und den nächsten Verwandten Kunde von dem Opfer gegeben. Zum Opfer kommen alle in reinen Kleidern und mit nüchternem Magen. Dann wird das Schaafe zu dem auf dem Hofe befindlichen Baum geführt und dort unter Gebeten geschlachtet. Das Fleisch wird in den Kessel gethan, das Fell aber, der Kopf und die Eingeweide in ein Bündel gewickelt. Ist das Essen gar, so wird wieder gebetet und nach dem Essen das Bündel den Göttern verbrannt und die Asche in die Winde zerstreut. Dann geht man daran Bier und Brauntwein zu trinken, ja auch zu tanzen, welcher Jubel je nach den Vorräthen des Hauses und andern Umständen einen Tag oder länger dauert. Die den *Keremé*'s dargebrachten Opfer sind ganz ebenso, nur mit dem Unterschiede, dass sie an dem Orte selbst verrichtet werden, wo, wie oben bemerkt worden, sich in jedem Dorfgebiet der *Hain* oder häufig auch nur eine Schlucht befindet. Lepechin erzählt in dem Tagebuche von seiner Reise zu Ende des vorigen Jahrhunderts, dass er in den *Keremé*-Hainen grosse unzählige Zerstörungen gesehen habe, in denen grosse Volkschaaren ihr Opfer darbrachten. Die *Keremé*-Verehrung hat, wie man ohnehin vermuthen kann, seither merklich abgenommen. Ausser den oben erwähnten Opfern wird den *Keremé*'s auch Geld dargebracht, wobei es denn sowohl Silber- als Kupfer-*Keremé*'s giebt, je nach der Art des dargebrachten Geldes. Da die jetzige Zeit in allen Stücken klinger sein will, so hat man es jetzt gelernt den *Keremé* zu betrügen, denn statt des Silbergeldes giebt man ihm jetzt nur geldähnliche Zinnstückchen und statt der Pferdeopfer, welche er jetzt natürlich nicht mehr bekommt, opfert man ihm kleine Pferdebilder, die aus Pfefferkuchenteig gebacken sind. Solche kleine Opfer kann der *Keremé* jedoch selten in Ruhe geniessen, denn die Russen sammeln dieselben gleich nach dem Opfer auf, und ich muss selbst gestehen, dass ich einmal mit einer Schaar russischer Knaben einen *Keremé* herabren half, der in einer alten Eiche seinen Wohnsitz hatte, wobei die Bente aus 15 Kop. Silber in verschiedenen an den Wurzeln und im Umkreise der Eiche gefundenen Geldstücken bestand. Ferner in einer

ganzen Menge mehr oder minder verschimmelter Pfefferkuchenpferde, welche den Knaben zu Theil wurden, und einigen zwanzig geldähnlichen Zinnstückchen, die ich behielt.

Feierlicher ist ein allgemeines Opfer, welches ein Dorf oder mehrere Dörfer zusammen verrichten. Gewöhnlich finden solche Opfer zweimal im Jahre statt, nämlich zuerst nach der Saat, um den Peterstag, welches Opfer dargebracht wird, um eine gute Ernte von den Göttern zu erhitzen, und zweitens im Herbst gegen Ende des November ein Dankopfer für die Ernte. Die Zeit des ersten Opfers fiel mit der Zeit meines Aufenthalts in Ischaki zusammen, aber obwohl ich gebört hatte, dass man zu diesem Zweck Geld im Dorfe sammelte und obwohl ich durch einen besondern Boten den für das Opfer angesetzten Tag zu erfahren gehofft hatte, verstanden die Tschuwaschen es dennoch, diesen so irre zu führen, dass die Feierlichkeit schon vorüber war, als ich mich anschickte dieselbe zu sehen. Mein Schaden war jedoch nicht sehr gross, da es hinlänglich bekannt ist, wie es bei solchen Gelegenheiten hergeht. Auf folgende Weise beschreibt ein früherer Augenzeuge das Frühlingsopfer der Tschuwaschen.

„Etwa 8 Werst vom Dorfe Isenewa war eine in der Nähe eines Eichenwaldes befindliche Schlucht zum Gebet und Opfer ausersehen worden, wohin etwa um 9 Uhr Morgens die Tschuwaschen aus zehn Dörfern, jedoch ohne ihre Weiber, wanderten. Ich kam auf den Platz, als man gerade die Kessel auf das Feuer hob, Wasser trug und die Opfertiere zu schlachten Anstalt machte; einige Kühe, einige schwarze Schaafe und mehrere Hausvögel waren zum Schlachten in Bereitschaft. Alle diese Thiere werden mit dem zum Behufe des Opfers gesammelten Gelde und zwar ohne alles Dingen gekauft; was der Verkäufer fragt, wird gezahlt und das Dingen beim Kauf von Opfertieren für die grösste Sünde gehalten.“

„Als die Kessel auf's Feuer gestellt und das Wasser beheizet war, schritten vier alte Männer in die Mitte der Schlucht und fingen an zu beten, indem sie *Tora* anstehen, dass er ihr Opfer segnen möchte. Alle Umstehenden senkten zugleich ihr Haupt und murmelten vor sich hin. Als dieses kleine Gebet zu Ende war, gingen die vier Greise an die Heerde heran und ihnen nach trug ein halbes Zehend Tschuwaschen Wasser in Eimern. Die Greise nahmen die einzelnen Eimer und sprengten Wasser auf den Rücken jeder Kuh und jedes Schaafes. Die Kühe und Schaafe, welche bei dem Besprengen gezittert und sich bewegt hatten, brachte man an einen besondern Ort, diejenigen aber, die stillgestanden hatten, liess man an Ort und Stelle. Auch alle Vögel brachte man an die Stelle, wo die Kühe, die gezittert hatten, hinkamen. Die Tschuwaschen glauben nämlich, dass die Thiere, die bei dem Besprengen mit Wasser regungslos bleiben, unrein sind und nicht zum Opfer tugen und solche Thiere schlachten sie durchaus nie beim Opfern.“

„Nach der Wasserprobe entstand ein ungeheures Blutvergiessen: man tötete drei Kühe, Schaafe und eine grosse Anzahl Vögel, andere zogen die Haut ab, nahmen die Eingeweide heraus und rupften die Vögel. Alles dies geschah ziem-

lich rasch. Das Fleisch, das man in grosse Klumpen zerbackt hatte, lag in einem Haufen, die Köpfe, Häute und Eingeweide in einem andern. Als das Wasser in den Kesseln zu kochen anfang, wurde das Fleisch in die Kessel gethan und nach Bedarf Salz darauf geschüttet, die Eingeweide aber wurden an Ort und Stelle gelassen.

•Nachdem Alles so zum Kochen bereitet war, schickten sich die Tschuwaschen wiederum zum Gebet an und stellten sich in Reihen, etwa dreissig in die Länge und eine Reihe hinter der andern; die vier Greise aber standen vor den übrigen. Seine Mütze hielt jeder unter seinem linken Arme. Die Greise fingen an zu beten, die andern stimmten halblaut mit ein und die von den Greisen gemachten Bewegungen ahmten die übrigen genau nach, indem sie bald ihre Augen mit der Hand reinigten, bald ihre Hand gen Himmel erhoben, bald sich auf die Knie herabliessen, zur Erde fielen und bald darauf sich wieder erhoben; die meiste Zeit jedoch standen sie an einer Stelle mit niedergeschlagenen Augen. Das Beten dauerte so lange, dass ich es nicht mehr aushalten konnte es anzusehen, sondern ich begab mich in den Eichenhain, verzehrte mein Frühstück, schlummerte ein Weilchen, die Tschuwaschen aber beteten während der ganzen Zeit und hörten nicht vor 4 Uhr Nachmittags auf. Als das Beten zu Ende war, trieb der Hunger die Tschuwaschen zum Essen, sie nahmen das Fleisch aus dem Kessel, gossen die Brühe in grosse Schalen und assen mit Gier. Die Vögel waren in besondern Kesseln gekocht und wurden zu Ende der Mahlzeit verpeist.

•Nach der Mahlzeit betete man wiederum und ging dann in grossen Scharen zu der Stelle, wohin man die Köpfe und Eingeweide der geschlachteten Thiere gelegt hatte. Die Knochen wurden in eine Binsenmatte gesammelt und mit den Köpfen zusammen auf einen Ort geworfen. Darauf machte man ein grosses Feuer an; die Köpfe, Häute, Eingeweide und Knochen that man nun auf Feuerbrände und vermehrte die Gluth so lange, bis Alles zu Asche verbrannt war. Darauf sammelte man die Asche mit einer Schaufel auf eine Matte und trug sie in derselben in den Eichenhain; ein Greis, mit der Schaufel in der Hand, folgte und, nachdem er in den Eichenhain gekommen war, warf er die Asche mit der Schaufel in der Richtung des Windes. Ein anderer Greis ging zu dem benachbarten Felde; ihm nach trug man die Federn auf eine zur Herbstsaat geackerten Stelle. Hier blies der Greis die Federn in die Luft, was deshalb geschah, damit das Feld gute Ernte gäbe. Die Russen lassen aber die Federn nicht lange auf dem Felde liegen, sie sind mit Weibern und Kindern in der Nachbarschaft auf der Lauer und sobald die Tschuwaschen fortgehen, sammeln sie die Federn rasch für sich auf. Mit diesen Ceremonien endigte auch das Frühlingsopfer. Nach Hause gekommen, trinken die Opferer einige Tage gar tüchtig und dabei fehlt es nicht an Tanz und anderer Belustigung.

In dem alten Glauben der Tschuwaschen findet sich keine Ahnung von einem zukünftigen Leben, denn wäre dies der Fall gewesen, so hätten sie sich sicherlich so wie andere Völker einen Gott der Unterwelt geschaffen und, was noch weit

wichtiger ist, es hätte sich ihre Mythologie ganz anders gestaltet. Dem Islam entlehnt ist, wie wir mit Wahrscheinlichkeit annehmen dürfen, der Glaube, dass das zukünftige Leben jenseits des Grabes dem irdischen Leben so ziemlich ähnlich gestaltet sei, nur mit dem Unterschiede, dass dort Alles in Ueberfluss sei, dass man keine Kriegsdienste zu verrichten, keine Sporteln zu entrichten habe u. s. w. Den Todten giebt man deshalb etwas Geld, Tabak, eine Pfeife und andern unumgänglichen Gebichtsbedarf mit. Bei dem jährlich auf dem Friedhof stattfindenden Gedächtnissfest der Todten, bei welcher Gelegenheit es nicht an gewaltigem Trinken und jeglicher Art kecken Muthwillens fehlt, ergänzt man solche Gaben, indem man Kleidungsstücke, Geräthschaften und namentlich eine grosse Zahl von Speisevorräthen: Brantwein, Bier, Tabak u. s. w. auf's Grab thut. Diese Sitte könnte man auf Liebe und Sorge um die heimgegangenen Verwandten deuten; so ist es jedoch keineswegs, denn alle diese Gaben werden ihnen nur aus dem Grunde dargebracht, damit sie in ihrem jetzigen Aufenthalt verbleiben und nicht nach ihrer frühern Wohnung zurückkehren, um dort die Ruhe zu stören. Die Furcht vor den Verstorbenen ist bei den Tschuwaschen sehr gross, wie man es aus der Darbringung dieser Gaben ersieht, so wie auch daraus, dass man im Todesfall alle Kleider des Verstorbenen in den Wald oder einen Graben wirft, von wo in der Nähe lauernde Liebhaber sich dieselben holen, so wie sie auch mit wachsamem Auge dem tschuwasischen Todtenfest folgen und so nicht ohne Erfolg die auf den Gräbern gelassenen Waaren und Speisen auf sammeln.

Die bei den Tschuwaschen vorkommenden Lieder sind nicht sehr reichlich und auch nicht sehr lieblich. Epische Lieder habe ich bei ihnen durchaus nicht gefunden und die mit diesen in Zusammenhang stehenden Zauberlieder fehlen den Tschuwaschen ebenfalls, so wie man bei ihrem *Jomse* nie bei irgend einer Gelegenheit herkömmliche Worte hört. Ihre Poesie beschränkt sich nur auf lyrische Lieder, deren ich eine gute Zahl kennen gelernt habe. Das Lied befolgt kein bestimmtes Metrum, scheint aber dennoch jambisch zu sein, so wie man auch der ganzen Sprache einen jambischen Charakter zuerkennen kann, wogegen die finnische einer rein trochäischen Charakter hat. Ausserdem findet sich in den tschuwasischen Liedern Alliteration. Da russische Schriftsteller ein gar zu ungünstiges Bild von den Liedern der Tschuwaschen entworfen haben, halte ich es für meine Pflicht, hier einige Proben mitzutheilen.

1.

Knabenlieder.

Hundert siebzig Balken führt' ich, eine Stube baut' ich, zwölf Fenster hieb ich ab u. s. Aus zwei Fenstern schaute ich selbst, an zehn Fenstern sitzen zehn Jungfrauen, sie blicken ein Mal hinaus, das zweite Mal lächeln sie. Ich ging von Dorf zu Dorf, fand nirgends ein erwachsenes Mädchen. In einem Dorfe sah ich ein Mädllein, dies wollte ich nehmen, hatte

aber kein Geld¹⁾; «Komm mit mir!» wollte ich ihr sagen, hatte jedoch nicht den Muth.

2.

Ich ging von Wald zu Wald, fand keine reife Traubenkirche; ich ging von Dorf zu Dorf, fand nicht das geliebte Mädchen. Ich wollte die Kirche essen, die Speise ist schwarz, mit Brot gar gut zu essen; andere Beeren wollte ich essen, die Speise ist roth, mit Brot gar gut zu essen; ich wollt' das Mädchen nehmen, nehmen die Blondelocke, mit ihr zu leben ist es gut.

3.

Ich ging und ging den Weg entlang, ich kam in einen dichten Wald. Ich such' den Nussbaum auf, aus diesem floss Milch hervor, ohne Milch esse ich nicht Brot; ich such' die Ulme auf, von ihr flug eine Biene her, von der Biene floss Honig, ohne Honig esse ich nicht Brot. Ich ging und ging den Weg entlang, ich kam ins Dorf, des Dorfes Hunde fingen an zu bellen, des Dorfes Weiber nahmen mich fest; auf ein blondgelocktes Mädchen warf ich mein Auge, ich wollte es für mich nehmen, mein Vater gab nicht Geld, der Priester nicht den Brief.

4.

Unses Dorfes Mädchen, unsres Dorfes Mädchen, (springen) über den Zaun wie Wölfe, über den Zaun wie Wölfe, andren Dorfes Mädchen, andren Dorfes Mädchen (gehen) unter den Zaun wie Mäuse, unter den Zaun wie Mäuse. Unses Dorfes Mädchen, unsres Dorfes Mädchen fahren mit zwei Pferden, fahren mit zwei Pferden, andren Dorfes Mädchen, andren Dorfes Mädchen fahren mit zwei Säuen, fahren mit zwei Säuen.

5.

Mein Vater gab mir ein schwarzes Pferd; «lass mich es schirren» dachte ich einmal; da ward das Pferd zum Eichenklotz! Mein Vater gab mir eine weisse Kuh; «lass mich sie melken» dachte ich einmal; da ward die Kuh zum Birkenklotz! Mein Vater gab mir ein rothes Schaaß; «lass mich's scheeren» dachte ich einmal; da ward das Schaaß zum rothen Stumpf! Der Vater gab mir einen seidenen Gurt; «lass mich ihn umschlingen» dachte ich einmal; da ward der Gurt zu Binsen! Mein Vater gab mir ein seidenes Tuch; «lass mich's in den Gürtel binden» dachte ich einmal; da ward das Tuch zum Ahornblatt.

6.

An dem Wege liegt mein Feld; es trägt keine Frucht, daher der Kummer; ich habe ein schwarzbraunes Ross; es bleibt nicht auf dem Wege, daher der Kummer; ich habe ein stilles und stummes Weib; sie spricht nicht gut, daher der Kummer.

Die drei letzten Lieder sehen wie Spottlieder aus.

1) Die Tschuwassen zählen wie viele andere asiatische Völker für ihre Weiber das sogenannte Brautgeld (*kaïgm*).

7.

Mädchenlied.

Ich drohte den Landweg zu gehen, hatte Furcht vor Russen, vor Tataren; ich drohte den Dorfweg zu gehen, hatte Furcht vor Dieben; ich drohte den Feldweg zu gehen, hatte Furcht vor Windeswehen; ich drohte durch den Wald zu gehen, hatte Furcht vor Bären, Wölfen; ich drohte durch das Dorf zu gehen, hatte Furcht vor Hunden; ich drohte an des Dorfes Rand zu gehen, hatte Furcht vor jungen Buben.

8.

Rekrutenlied.

Ach mein Vater, ach meine Mutter, wäre ich ein Gänselein, ich flüge auf mein eigenes Dorf. Wäre ich des Dorfes Pforte, kämen des Dorfes Leute, öffnete ich selber mich und ginge selbst auch zu; wäre ich des Hofes Pforte, käm der Vater, käm' die Mutter, öffnete ich selber mich und ginge selbst auch zu. — Der Mond scheint auf die Länder, die Länder sind unser Marsch; die Sterne steigen auf die Wege, die Wege sind unsre Gänge. — Stürmend fliegt einher das Schneegestöber, so auch unsre Haare²⁾; reichlich strömt herab der Regen, so auch unsre Thränen; auf der Wolga schwimmen Eisseschollen, so auch unsre Leichen. — Auf dem Anger steht eine alte Eiche, das ist unser Vater; auf dem Anger steht eine alte Birke, das ist unsre Mutter.

9.

Trinklied.

Mein Vater ist *Laschmān*³⁾, meine Mutter Brotbereiterin, mein ältester Bruder ist Dorfhaupt, mein mittlerer Postknecht, mein jüngster Fassbinder; des ältesten Bruders Weib ist Sängerin, des mittleren Bruders Weib ist Tänzerin, des jüngsten Bruders Weib ist Harfnerin; ich selbst bin Löffler⁴⁾.

Es wäre nun wohl auch der Ort dazu, einen allgemeinen Ueberblick über die Sprache der Tschuwassen und über deren Verwandtschaft mit dem Türkischen einerseits und andererseits mit den finnischen Sprachen und namentlich mit dem Tscheremissischen zu geben. Aber theils sind meine Mittheilungen ohnehin schon zu stark angewachsen, theils habe ich von der zuletztgenannten Sprache, namentlich von der Mundart der sogenannten Berg-Tscheremissen, die dem Tschuwassischen beuaubar ist, noch nicht so genaue Kenntniss, dass ich mich mit Sicherheit auf eine Vergleichung einlassen könnte. Deshalb lasse ich eine Besprechung sowohl dieser Sprache als auch des Tschuwassischen bis auf ein anderes

2) Bekanntlich werden den Rekruten bei ihrer Annahme die Haare kurz geschoren.

3) So heisst in den Kronsförsten der Holzfüller.

4) Die Tschuwassen trinken sowohl Bier als Brantwein mit Löffeln.

Mal und begeh mich jetzt bald zu den nicht weit von hier wohnenden Berg-Tscheremissen, um deren Sprache zu erforschen. Wie lange diese Beschäftigung dauern werde, kann ich noch nicht mit Bestimmtheit sagen; vor zwei Monaten glaube ich aber nicht fertig zu werden.

Zum Schluss lasse ich meine Vermuthung über die Etymologie des Namens Tschuwassch (Čuwas) folgen. In seinen Reiseberichten erklärt Castrén die Namen einiger finnischen Völker aus dem Worte Wasser, z. B. Mordwa aus den Wörtern mort oder murt, Mensch, und wa, Wasser, Wotjak ebenfalls aus dem letztgenannten Worte u. s. w. Der Name Čuwas kann auch aus dem Tschuwasschen selbst ebenso erklärt werden. Hier heisst nämlich „Wasser“ šu, an welches Wort so wie an andern auf u auslautenden einsilbigen Wörtern vor vocalisch anlautender Endung w eingefügt wird; z. B. šuwá, zum Wasser, tuwá, zum Berge, šuwá, zur Butter, von den Wörtern šu, Wasser, tu, Berg, šu, Butter. Die Endung -as

aber ist eine Ableitungsalbe, welche ein Besitzendes bedeutet, z. B. adás, Namensvetter, von at oder jat, Name; ačás, zart, empfindlich, von ačá, Kind; jiwás, rubig, sanft, von jiwá, Nest; und in den alten Tschuwasschennamen: Tumaš von tum, Lehm, Orbaš von orba, Gerste, Olgaš von ólyg, Wiese u. s. w. Auch ist zu bemerken, dass die Tschuwassen auch für Fluss kein anderes Wort als šu haben, denn das Wort širmá, das Schlucht (russ. оспа́рь) bedeutet, wird nur von solchen Flüssen gebraucht, die im Grunde von Schluchten fliessen. Demnach bedeutet der Name Čuwas Anwohner von Wasser oder Flüssen (Wassermänner, Flussmänner), was dieses Volk auch seit undenklichen Zeiten gewesen ist. Die einzige Schwierigkeit dabei ist der Uebergang von š in č. Doch solche und noch grössere Veränderungen kommen häufig bei Volksnamen vor und da die genannte Ableitung sonst sehr natürlich ist, so halte ich sie, bis eine bessere gefunden wird, für die einzig annehmbare Erklärung des Namens Čuwas.

BULLETIN DES SÉANCES DE LA CLASSE.

SÉANCE DU 22 AOÛT (3 SEPTEMBRE) 1856.

M. Schiefner recommande à l'insertion au Bulletin de la Classe l'extrait d'une lettre de M. le Candidat Ahlqvist, contenant des renseignements sur les Tchouatches.

Le même Académicien présente un article de Galseng Gombotey, attaché à l'Université de St.-Petersbourg, les soixante énigmes bouariques, qui en forment le sujet, offrent beaucoup d'intérêt sous le rapport ethnographique et linguistique et vont paraître au Bulletin.

M. Köppen, en présentant à la Classe un nouvel ouvrage de M. Schnitzler. Correspondant de l'Académie, ayant pour titre: «L'Empire des Tsars, un septième des terres du globe, au point actuel de la science. Ire partie. Le territoire, tableau naturel. Paris et Strasbourg. 1856. 8vo., communique que ce travail formera cinq volumes de paravents étendus. A juger par la partie publiée, ce sera, suivant M. Köppen, une oeuvre des plus vastes et des meilleures de toutes celles qui ont paru à l'étranger, relativement à la Russie.

M. Dorn, en annonçant que l'impression du II^eme volume de ses «Sources mahométanes» contenant le texte est achevée et qu'il n'en reste à publier que le IV^eme volume, renfermant des extraits de Masoudy - Iskender - Mouschil etc., prie la Classe d'ordonner l'impression de cette 4^eme partie, dans laquelle entreront également les détails géographiques présentés à la Classe le 13 (25) octobre 1848. Décide de procéder à la mise sous presse du IV^eme volume soudit.

La communication de M. le Ministre de l'Instruction publique du 28 juillet, annonçant que l'inspecteur de la Cavalerie de réserve a remis au Ministre de la guerre 149 monnaies d'argent exhumées par le colon militaire Schwettz dans l'arrondissement de Kiev et de Podolie. M. le Ministre de l'Instruction publique, désirant savoir si l'Académie compte garder les dites monnaies et quelle serait la qualification à fixer à l'individu qui les a trouvées, la Classe décide d'envoyer les 149 pièces au Cabinet numismatique, pour qu'elles y soient déterminées et évaluées.

La note du Département asiatique du Ministère des Affaires étrangères (11 août No. 2247) faisait part que la Légation d'Autriche

à St.-Petersbourg a prié M. le Ministre-Adjoint des Affaires étrangères de communiquer à M. Barb., Professeur à l'Ecole polytechnique à Vienne, le manuscrit persan qui se trouve au Musée asiatique et qui contient l'histoire des Kourdes (Tarich-al-Ekrod). Résolu de répondre que l'Académie regrette de ne pouvoir pour le moment satisfaire cette demande, vu que des études qui occupent présentement l'Académie lui rendent, pour le moment, indispensable le manuscrit susmentionné.

Le Secrétaire perpétuel ad interim rappelle à la Classe que le terme qui a été fixé au 1^{er} août, pour le prix d'histoire, proclamé le 29 décembre 1853 vient d'échoir. — Un seul ouvrage, sous le titre: «Origines de l'Histoire de Georgie» ayant été présenté, la Classe en confie l'examen à M. l'Académicien Brosset, qui en fera son rapport.

CHRONIQUE DU PERSONNEL.

L'Académicien extraordinaire Vessélowsky est nommé Chevalier de l'Ordre de St.-Anne de la 2^e classe, orné d'une couronne.

ANNONCE BIBLIOGRAPHIQUE.

Compte rendu de l'Académie Impériale des sciences de St.-Petersbourg. Année 1854 et 1855. Par le Secrétaire perpétuel A. de Middendorff. 155 pages.

Prix: 1 Rbl. 25 Cop. arg. — 1 Thl. 12 Gr.

Émis le 6 octobre 1856.

DES SCIENCES HISTORIQUES, PHILOLOGIQUES ET POLITIQUES

DE

L'ACADÉMIE IMPÉRIALE DES SCIENCES

DE SAINT-PÉTERSBOURG.

Ce Recueil paraît irrégulièrement par feuilles détachées dont vingt-quatre forment un volume. Les abonnés recevront avec le dernier numéro l'enveloppe, le frontispice, la table des matières et le registre alphabétique du volume. Les comptes-rendus annuels de l'Académie entreront dans le corps même du Bulletin; les rapports sur la distribution annuelle des prix Démidoff y sont annexés en guise de suppléments. Le prix de souscription, par volume, est de trois roubles argent tant pour la capitale que pour les gouvernements, et de trois thaler de Prusse pour l'étranger.

On s'abonne à St.-Petersbourg chez Eggers et Cie., libraires, commissionnaires de l'Académie, Navsky-Prospect, No. 1 — 10. Les abonnés des gouvernements sont priés de s'adresser au Comité administratif (Koumers Ispasenia), Place de la Bourse, avec indication précise de leurs adresses. L'expédition des numéros se fera sans le moindre retard et sans frais de port. Les abonnés de l'étranger s'adresseront, comme par le passé, à M. Léopold Voss, libraire à Leipzig.

SOMMAIRE. NOTES. 4. Notice détaillée sur les églises de Sawané et de Manglis. BROSSET. 5. Notice sur la plus ancienne inscription arménienne connue. BROSSET. 6. Soixante énigmes des Bouriates. GOMBOÏEV. 7. Quelques remarques concernant les chansons des Wotes. SCHNEIDER. BULLETIN DES SÉANCES.

NOTES.

4. NOTICE DÉTAILLÉE SUR LES ÉGLISES DE SAWANÉ ET DE MANGLIS; PAR M. BROSSET.
(Lu le 3 octobre 1856).

(Avec deux Planches lithographées).

Je me propose de consacrer ici une notice détaillée aux deux églises de Sawané, gouvernement de Koutchaï, canton de Satchkhéré, et de Manglis, gouvernement de Tiflis, canton du même nom. De la première, qui est à-peine connue, je possède des inscriptions fort curieuses, relevées pour la première fois par M. Dimitri Méghwinethkhoutzèsouf, de Gori, en 1850, puis des fac-similés et des plans détaillés que m'a communiqués en novembre 1853 M. le colonel du génie, aujourd'hui général Khodzko, décoré de S.-Staniaslas première classe, pour sa belle conduite le 4 juin 1851, dans une glorieuse rencontre de l'armée russe avec les Turcs, au-delà du Tcholokh. Pour l'autre, depuis mes dernières tentatives de déchiffrement, j'ai reçu également, en février 1853, de M. Oumanetz, membre de la Section transcaucasienne de la Société Impériale de Géographie, une collection de plans et d'inscriptions qui me paraissent, ainsi que les précédents, mériter d'être mis sous les yeux des lecteurs, de façon à former deux monographies. C'est pour moi un double plaisir de remercier de leur obligeance les auteurs de ces travaux, dont

l'honneur sera pour eux, et de concourir pour ma part à mettre en lumière, non sans profit, je l'espère, pour la science historique, des matériaux nouveaux en grande partie.

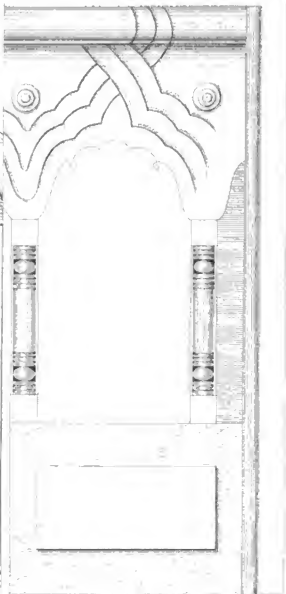
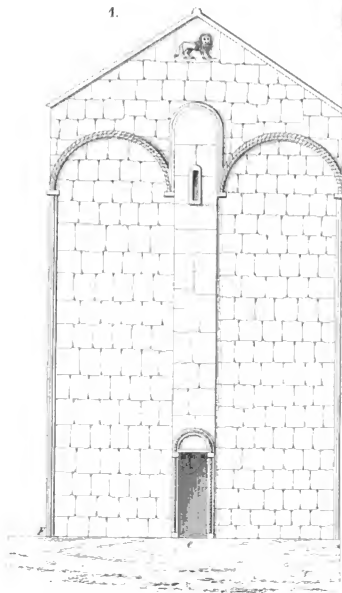
I. Eglise de Sawané.

Le véritable nom du lieu dont je m'occupe est, sur la carte de l'Etat-Major de Tiflis, gravée en 1846, Casaan; dans les inscriptions que je vais examiner, Sawané; dans la Description de la Géorgie, p. 369, Sawaneth¹⁾. Naturellement l'orthographe ancienne et lapidaire doit prévaloir, mais celle qu'a suivie le géographe paraît être devenue populaire de son temps. Voici ce qu'il dit de Sawaneth. « Plus haut que Modnakhé, aussi sur le bord de la Quirila, est l'église de Sawaneth, sans conspice, d'une admirable construction, car elle est tout entière monolithique, avec son iconostase, » ou plutôt, comme il faut lire, sans égard à la grammaire: « car elle est ornée d'un iconostase monolithique²⁾ »; encore cette assertion inexacte sera-t-elle contredite plus bas. Non qu'il y ait toute-fois rien d'impossible à ce qu'une chapelle de petite dimension soit formée d'une seule pierre: il y avait de tels sanctuaires dans l'ancienne Egypte, et tous les voyageurs qui

1) შავნ, arm. *q'aw-n*, signifie une habitation paisible, un couvent de la *szav-né* Sawané, lieu propre pour une telle résidence. Sawaneth serait le pays où elle est construite. On se rappelle que l'Annaliste fait dériver de ce dernier mot le nom du Souvaneth; Géogr. de la G^e, p. 413.

2) *ნაშენი არს მთლიან ერთი ქვის კანკლითურად.*

1.



Édifice, l'apex au point angulaire.



21

MF 1 + LF 012
 3754
 32 462503
 405274 23
 17411792696m
 95063206

4.

وفاقیہ اسلامیہ
سلفا دینا اور سلفا
السوفا وکلمہ
برخا بر فکسر
رد سور و ص

3.

[illegible]

၆၁

1000

6. SECHZIG BURJATISCHE RÄTHSEL, MITGETHEILT
VON GALSANG GOMBOJEV. (Lu le 22 août
1856.)

Bei den transbaikalischen Burjäten ist es Sitte, dass man sich nach dem frugalen Mahl bei jungen Eheleuten versammelt, um die langen und langweiligen Winterabende durch Spiele verschiedener Art, namentlich durch das Räthselspiel zu verkürzen. Zu diesem Zwecke theilen sich die Anwesenden ohne Unterschied des Geschlechts in zwei gleiche Hälften und kommen darüber überein, wie viel mal es jeder Hälfte erlaubt sei, die Lösung des von der andern aufgegebenen Räthfels zu versuchen. Darauf geht man an das Aufgeben der Räthfel, wobei man die einmal festgesetzte Zahl der Antworten einhalten muss; wird das Räthsel nicht gelöst, so muss die Hälfte, der das Räthsel aufgegeben war, eins ihrer Mitglieder ausliefern, sowie auch die siegende Hälfte das Recht behält ein neues Räthsel aufzugeben. Bei der Auslieferung der einzelnen Spielenden der besiegten Hälfte schreitet die siegende Hälfte zum Verkauf des ausgelieferten und bietet ihn mit folgenden Worten aus.

Tailak tailak temēnēs,	Für ein erwachsenes Kameel,
tabug ūta badānās,	für fünf Ranzen Badān ¹⁾ ,
dynin dynin xerēs,	für ein vierjähriges Rind,
dyrbyn ūta badānās,	für vier Ranzen Badān,
gunag gunag xerēs,	für ein dreijähriges Rind,
gurbug ūta badānās,	für drei Ranzen Badān,
seterxel zānēs,	für eine abgebrochene Nadel,
setmerxel xadagās,	für ein unbefrautes Seidentuch,
teimu neretj imu xyni	N. N. (eig. der sobenannte) diesen Menschen
xudaldzj bainap,	bin ich verkaufend,
abau durtai xyn bainu?	ist ein Mensch da, der Lust zu kaufen hat?

Zu andern Zeiten, als an den Winterabenden, ist das Räthselaufgeben verboten, da man das Vorurtheil hat, dass das Vieh dann Missgeburten werfe. Es heisst: onisxa bu xelektj, mali tulu maiga boxo garxo: sprechen nicht Räthsel, die Jungen des Viehs gehen krummbeinig und schwerfällig hervor.

Von den Räthseln der Burjäten, die zum Theil sich den Räthseln anderer Völker nähern, zum Theil aber ganz eigenthümlicher Natur sind, wollen wir hier eine Anzahl mittheilen²⁾.

1) Badān ist der mongolische Name für eine Art Steinbrech (*saxifraga crassifolia*), die, wie Pallas: Nachrichten über die mongol. Völkerstämme Bd. I S. 181 lehrt, zu den Theesurrogaten gehört.

2) Rückblicklich der Lautbezeichnung ist zu bemerken, dass für das Burjatische auch die von Castrén für das Samojedische angewandten Zeichen gebraucht worden sind; namentlich bemerken wir, dass x = kh (russ. x), ŋ = ng, l = lj, f = fj, š = sch, t = šša,

1. mųsın dēre mųgun ajaga; auf dem Eise eine silberne Schaale. — sara, der Mond.
2. urtu xųg oroi dēgur aldaba; auf dem Scheitel muss ein langer Mensch mit den Armen. — tegerin oidol, die Milchstrasse, eig. des Himmels Naht oder Weg.
3. xaxodo oirxan bolbotige, nexede nexede uge; ist es beim Schauen auch nahe, holt man's beim Jagen nicht ein. — solongo, der Regenbogen.
4. ama uge bolot dūtai; aldar uge bolot nerde: ohne Mund mit Stimme versehen, ohne Ruhm mit einem Namen begabt — xadain dūra, das Echo.
5. uglō durbō, edur dunda xojir, udesi gurba; am Morgen vier, am Mittag zwei, am Abend drei. — xųg, der Mensch.
6. jirsu aیلin sudu uge, alsan xone jasn uge; der gekommene Gast ist zahlos, das geschlachtete Schaafl ist knochenlos. — nirai, der Neugeborene. Zum Verständniss ist hinzuzufügen, dass, wenn ein Gast erscheint, gewöhnlich zu seiner Bewirthung ein Schaafl geschlachtet wird, so dass „das geschlachtete Schaafl“ hier von der Mutterbrust als der Speise des neugeborenen Gastes gebraucht wird.
7. dobo dēre dolon nuxe; auf dem Hügel sind sieben Löcher. — nūr, das Gesicht.
8. ajagadu alak bulak; in der Schaale Kunterbuntes. — nido, das Auge.
- 8a. barixudu barim xurxu uge bolot, tabixadu tal dūrin; beim Ergreifen fühlt es nicht den Griff, beim Lassen wird die Steppe bedeckt (erfüllt). — nido, das Auge.
9. burxan xųset burgasār nästek; Gottes Kinder spielen mit Weidenzweigen. — sormoso, die Augenwimpern.
10. xoxorle xoriu jamā; in der Grube zwanzig Ziegen. sudu, die Zähne.
11. xadain cāna gērde mori soiltotoi; hinter dem Berge steht ein rothes Pferd in Dressur. — xele, die Zunge.
12. ūliu cāna tūlain xepetse; hinter dem Berge ist des Haasen Lager. — silnei xoxor, das Nackengrübchen.
13. jabugu uge bolot xultē, nisxu uge bolot dalitē; obwohl es nicht geht, hat es Füsse, obwohl es nicht fliegt, hat es Flügel. — nirūni jasu, der Wirbelknochen.

c = tsch, ǰ = dsch, n = nj, l = lj, c = ts, x = russ.

3, ǰ = ds ist; nur dem Burjatischen eigenthümlich ist das mouillirte x (x̄). In Bezug auf das Grammatische findet man Auskunft in der nächstens erscheinenden burjatischen Sprachlehre Castrén's.

Schleifer.

14. edur girté, suui gažā; bei Tage zu Hause, bei Nacht draussen. — gar, der Arm. Weil der Arm bei Tage im Aermel steckt, bei Nacht nicht.
15. noidei xūxet nogōn torgon torlekēt; Herrenkinder in grünen seidenen Gewändern. — dūy, die Milz.
16. myucugur xūxen myūn dēltē; ein rundes Mädchen in silberner Kleidung. — būro, die Nieren.
17. urdās jirsin durbūn xūni, xojirne daxutai, xojirne dāxu ugē; von Süden kamen vier Männer, zwei derselben im Pelzkleide, zwei ohne Pelzkleid. — ebur ēike, die Hörner mit den Ohren. Es ist zu bemerken, dass dāxu einen Pelz bedeutet, dessen Fellseite nach aussen gekehrt ist.
18. xoitō nūrin xulusu saixan, urda nūrin deresu saixan; des nördlichen Sees Schilf ist schön, des südlichen Sees Pflanzengras ist schön. — morini del sūl, Mähne und Schweif des Pferdes.
19. oidal ugē bolōt zuideltē; obwohl ohne Naht, doch streifig. — mali erēn, Buntheit des Viehs.
20. nomon ulāu somon cagan; hat einen rothen Bogen, einen weissen Pfeil. — deleg, die Euter.
21. jak nomo jasun xupētē; ein kurzer Bogen mit Knochensehne. — Der untere Markknochen des Vorderbeins (ulna); er heisst bei den Burjäten xaretu cūmygu, der Gastknochen, weil er geehrten Gästen vorgesetzt wird; doch darf ihn kein Fremder von niederem Stande verzehren. Mit Kletten (gilagana) angefüllt, wird dieser Knochen an der Jurte aufgehängt, weil er so gegen Wölfe schützt.
22. nojone bōldū xonoba; sein Herr übernachtete bei dem Knecht. — noxoi, der Hund. Wenn der Hund schläft, so steckt er die Schnauze unter den Schwanz, der als Knecht gilt, während die Schnauze der Herr ist.
23. xog xog dūtē, xondoloi dēre xotogotē; es hat eine Stimme Chong, Chong, auf dem Hintern hat es ein Messer. — noxoi, der Hund.
24. bug bug guidultē, buḡur buḡur cogondoi; es hat einen Lauf Bug, Bug, einen krausen Sprung. — tūlai, der Haase.
25. gažarin doro šara tos; unter der Erde gelbe Butter. — tarbaga, das Murmeltier.
26. dērēs būsan šine, degnāl dēr toktošig šine, xureca xulagar ottolšog šine, xurein usōr axasay šine; wie vom Himmel gefallen, wie auf einen Rasenbühl niedergelassen, wie mit einem scharfen Messer beschitten, wie mit Regenwasser gewaschen. — yodūgy, das Ei.
27. tek tek gešxedeltē, texin šārin gutultoi, alak bulak daxutai, altig uraga čirebe; es hat einen Gang Tek, Tek, es hat Stiefel aus Hammelleider, es hat einen kunterbunten Pelz, es zieht einen goldenen Strick nach sich. — sažāgai, die Elster.
28. xilar xūxen tegir nebt xarba; ein schielendes Mädchen sah durch den Himmel. — žagsun, der Fisch.
29. taldu tažirgar erēn buxa, manaidu maiga cōde; auf der Steppe ist ein haarloser bunter Ochse, bei uns ein krummbeiniger Passgänger. — milxet, der Frosch.
30. egeci dū xojir ej cōc; zwei Schwwestern sind gleich an Wuchs. — xalga, die Thüre.
31. xarmūe emgen xamurtā xisū ugē; ein habgütiges Weib hat keinen Geruch in der Nase. — čurga, das Schloss.
32. edur xoiši, šūni orakši; bei Tage nach Norden, bei Nacht nach Süden. — yrxu, die Zeltkappe.
33. cānās čine noḡorgon žanice baina; hinter dir balzt es die Faust. — xauia qdēr, Wandklammer aus Leder, welche zur Befestigung des Holzgerippes der Jurte dient.
34. xara jamā čagandai, cagan jamā čagandai; eine schwarze Ziege läuft, eine weisse Ziege läuft. — toḡondo ūle nūže baina, am Kessel wandert die Wolke. Es bezieht sich dies auf den Kesselruss (= schwarze Ziege), auf welchem bei herannahendem Frost das Feuer (= weisse Ziege) zu laufen pflegt.
35. dabša dabša baiži, daldā oroḡo; näher und näher rückend verschwindet es. — cūcal, Feuerbrand.
36. xubxur xone xēpte xēpte baiži targulba; ein graues Schaaf ward bei dem Liegen fett. — ynesuy, die Asche.
37. bāxan nūrto badma ceecek; in einem kleinen See eine Lotusblume. — žula, die Lampe.
38. agaxaju amatai bolbačigi, žalgixu xōloi ugē; obwohl es einen offestehenden Mund hat, hat es keinen schluckenden Schlund. — xaitē, die Scheere.
39. orok žosak uragā čirin žugdaba; es lief eine graue Geis ein Seil nach sich schleppend. — žū, Nadel, auch tebene, grosse Ledernadel.
40. ūlin čāna ogireak, xadain čāna xajireak; hinter dem Berge Verwirrung, hinter dem Felsen Unordnung. — xugūny (ein kleiner Strick, der zum Anbinden der der Kähler und Schaaf dient).
41. alcejaxadu bulžaxu; bei dem Auseinanderziehen rundet es sich. — tobēi, der Knopf.
42. Galba gažar doḡoba, Galba leckte die Erde. — gutulin ulā, die Stiefelsohle. Galba ist ein beliebiger Eigenname.
43. jak milxet naiman šandāsutai; ein Sumpffrosch mit acht Sehnen. — emēl, der Sattel.
44. egeci dū xojir nūr nūrē xaraleadak ugē; zwei

- Schwester sehen einander nicht ins Gesicht. — emélin búrga, Sattelbogen.
45. éamás biéxag bolót, éamaige xaiže orxiba; war es auch kleiner als du, warf es dich fort. — dýrö, Steigbügel.
46. búx xux xojir dirte; ein starker Mann mit zwei Kissen. — nomo, der Bogen.
- 46a. arbagaxan xubux arban xux teté; ein kleiner Knabe ist zehn Männern gewachsen. — nomo, der Bogen.
47. borokéi xone buržiginá buržiginá baiži búšbo; ein graues Schaaf ward, während es sich drehte, trachtig. — éryl, die Spindel; vergl. hiezu No. 35.
48. xaxodo mur ugé, xaxoxodo éós ugé; sucht man's, hat es keine Spur, sticht man's, hat's kein Blut. — ogoco, das Boot.
49. manai gažanás utá garci, magusio tolgoido gal asba; von unserem Hofe ging Rauch hervor, auf dem Kopfe des Kobolds haftete Feuer. — ganža, die Pfeife.
50. muitugur wné murguldóndu durtai, mynoxe xojir xóxet airelin xokto durtai; eine horulose Kuh liebt es zu stossen, zwei so eben dagewesene Jungfrauen lieben Quarkreste. — tamre tatko, Tabackschnupfen. Der Airul (airaghul) ist eine Art comprimierter Milch, die man in Gestalt von Käse isst.
51. xacuin użutý xara bulaga; an dem Ende des Aermels ein schwarzer Zobel. — torxo, das Gefäß, das zur Bereitung des Milchbranntweins dient und aus dem eine armförmige Röhre führt.
52. nairalžin modo, naimaž minan salatai, salá byri úrté, úr undýgté, der Baum Nairaldshin mit achttausend Zweigen, an jedem Zweige ein Nest, in jedem Neste Eier. — xosi, die Ceder.
53. altin abát, abderin xaiže orxiba; das Gold nahm er, die Schachtel warf er fort. — samur, die Nuss.
54. garxan gažarás, galžúrxañ dères, wuxuñi xuduktu, yğirxen taldu; es hat sein Entstehen aus der Erde, wird rasend von oben, kommt um im Brunnen, vergeht auf der Steppe; oder auch garxan gažarás, degdexen dères, umxirxen taldu; es hat sein Entstehen aus der Erde, es erhebt sich von oben, verfällt auf der Steppe. — xamídl, Salzkraut, Salsola.
55. éi bos bi súnaj; steh du auf, ich setze mich. — myr, die Spur; (wird gesagt mit Rücksicht darauf, dass die Hinterfüsse der Thiere in die Spuren der Vorderfüsse treten).
56. Byrgut býsé gébe; Byrgut hat seinen Gürtel verloren. — girin sóre, die Kibikitsen Byrgut, ursprünglich in der Bedeutung »Adler«, hier ein Eigenname, der wegen der Alliteration gewählt ist.
57. ižin torusun evén désuige ebxeži bolxu ugé; der von der Mutter gewundene bunte Strick lässt sich nicht zusammenknüpfen. — xargul, der Weg.
58. urtu xux uanganá delduis xurba; ein langer Mensch erreichte nicht die Mähne des Füllens. — xargui oder žam, der Weg.
59. axai gexu ugé jümigi axai gebe; man nannte Dinge axai (Mutter), die nicht axai (Mutter) sind. — Bezieht sich auf Wörter, die auf axai ausgehen; z. B. gažai, Schwein, euxrai, Hecht, bolčixrai, Drüse, žarārai, kleine Fische, magudxai, Ungeziefer.
60. abđa xurbubi, ižidé is xurbubi; ich erreichte den Vater (aba), nicht erreichte ich die Mutter (iži). Bezieht sich darauf, dass bei dem Worte aba die Lippen sich schliessen, was wegen des mangelnden Lippenlauts bei iži nicht der Fall ist.

7. EINIGE BEMERKUNGEN ZU DEN LIEDERN DER WOTEN; VON A. SCHIEFNER. (Lu le 31 octobré 1856.)

Der um die estnische Litteratur vielfach verdiente Dr. Kreutzwald in Werro hat mir brieflich einige Bemerkungen zu den von mir (im Bulletin historico-philologique T. XIII, No. 23, 24. Mélanges russes T. III, p. 207 — 236) metrisch übertragenen Liedern der Woten mitgetheilt. Da dieselben auch noch von anderer Seite Bemerkungen hervorrufen könnten, halte ich es für angemessen sie der Oeffentlichkeit zu übergeben.

Lied I, Vers 6, werden Šátré sáppogat von Ahlquist als »Kronstadt's Stiefel, also wohl zur See nach Kronstadt (Šári) gekommene« erklärt. In Wierland heissen dieselben nach Dr. Kreutzwald saare saapad. Er hält dieselben für identisch mit finnischen Stiefeln (Soome saapad), welche sich dadurch von andern Stiefeln unterscheiden, dass wie bei den Passeln (d. h. ledernen Bauerschuhern der Esten) die Sohle zugleich einen Theil des Oberleders bildet.

Ebensodaselbst. Vers 22, bezeichnet wíndé wíhts nach Ahlquist einen öligen, butterweichen Besen. Bei den Esten heisst, nach Dr. Kreutzwald, wíne wíht eine Badequaste, die, mit besprochenem Brannwein benetzt, zu Heilzwecken angewandt wird.

Zum Pfingstliede (No. 17) besitzt Dr. Kreutzwald eine fast wörtlich übereinstimmende Variante aus dem Plekauzen, wie denn überhaupt auch seiner Meinung nach die Wotenlieder auffallende Verwandtschaft mit den estnischen Volksliedern verrathen. Als Beleg theilt er noch folgendes zu No. 20 stimmende Lied aus Wierland mit.

Waatsin merda meie toasta,	Sab' das Meer aus unserm Hütte,
Meri oli meie öue alla,	War an unserm Hof gelegen,
Lained meie lauda eessa,	Wellen wogten vor dem Viehhof,

Tuba oli meredelle,
Kamber teatud kuiwikulle,
Neidu teatud toa purgas,
Kana kuida kamberissa.

Neidu koob kuida wööda,
Õigutab hõbe eiekesi;
Waskisilla wärtimilla
Lüksi karki kulda lünga,
Hõbe eie õrnakene;
Neidu nuttes isadalle,
Tant aga tige taplemaie,
Piigakasta peksemaie.
Neiu nutab, pisar palgib,
Weereb wesi silmadelle,
Punasilile palgedelle,
Rahass' pandud rindadelle,
Memme tütar meelitama;
Tütar aga nutab tuska,
Weereb wesi silmadelle,
Pisar piki palgesida,
Kurbins' oja langeb kulmalt,
Langeb lapse rindadelle,
Kastab käikse krooksusida,

Wie im Meere stand die Hütte,
In dem Trocknen eins Kummer;
In dem Winkel sitzt das Mädchen,
Hühchen in der goldenen Kammer.

Goldne Gürtel wußt das Mädchen,
Spannet ein die Silberfaden;
10 Von der kupferernen Spindel
Ging entzwei der goldne Faden,
Riss die Silberschnur die zarte;
Weinend klagte sie's dem Vater,
Böse schalt sie aus der Alte,
Fing das Mädchen an zu schlagen.
Weint das Mädchen, Tropfen rinnen,
Wasser fliesset in die Augen,
Auf die rosenrothen Wangen,
Auf des goldgeschmückten Busen.
20 Tröstend kam herbei die Mutter;
Doch die Tochter weinet traurig,
Wasser rinnet in die Augen,
Tropfen fliessen auf die Wangen,
Von der Schläfs stürzt der Trau'rboch,
Stürzt er auf des Mädchens Busen,
Fauchet an die Aermelkräusen,

Roomaskirja rooka peale,
Kirju wöö kirja peale.

Rinnet auf des Rockes Streifen,
Auf des bunten Gürtels Blumen.

Zu No. 22. «Der im Grabe erwachte Bruder» ist in den von Neus herausgegebenen Liedern No. 17 «Der Grabesuch» zu vergleichen.

Nachdem meine Uebersetzung der wotischen Lieder bereits dem Druck übergeben war, benachrichtigte mich Ahlquist über einen Misgriff, den ich mir bei Uebersetzung von No. 24 hatte zu Schulden kommen lassen. Das Vers 2 und 5 vorkommende üwö hat nicht mit üwwi, Hof, zu thun, sondern ist der Genitiv von öpo, Pferd. Es sind demnach die ersten fünf Verse des Liedes so zu berichtigen:

Öpo kommas kōminaza	In der Truss stampft ein Rösslein,
Mi se on üwö' peräzi?	Was ist das wohl hinterm Rosse?
Moisa, möisa meli tarkka.	Rathe, rathe scharfen Sinnes.
«Mä möisan, mihs en möisa:	«Rathe schon, warum nicht rathe:
Reči on üwö' peräzi.»	Ist ein Schlitzen hinterm Rosse.»

Mit diesem Liede sind in der Neus'schen Sammlung No. 107 E und F zu vergleichen, deren letzteres in mir die falsche Auffassung von üwö' veranlaßt hat; der Anfang lautet:

Möistke, möistke, mehed nored!	Rethet, rathet, junge Männer!
Mis seal meie öue alla?	Was ist unter unserm Hofe?

BULLETIN DES SÉANCES DE LA CLASSE.

SÉANCE DU 12 (24) SEPTEMBRE 1856.)

SÉANCE DU 3 (15) OCTOBRE 1856.

M. Böhltingk annonce la réception du Volume et dernier volume de l'Encyclopédie de Raddhakanta, envoyé de Calcutta. Il remet en même temps quelques cahiers en langue chinoise que la Classe décide de déposer au Musée Asiatique.

M. Korkouov, rédacteur du calendrier, désirant insérer dans l'annuaire pour l'année 1857 une table comparative des distances entre les villes de gouvernement de l'Empire, prie l'Académie d'entretenir en relations avec le Département des postes, dans le but d'obtenir de pareils tableaux ou de pouvoir recueillir ceux qui sont entrés au calendrier de 1850. Résolu de faire à cet effet les démarches nécessaires auprès du Département des postes.

M. Schiefner communique que M. l'interprète Spiridion Mikhailov, collaborateur de la Société Géographique, lui a fait parvenir par l'entremise de M. le Candidat Ahlquist des paraphes (Handzeichen) des Tschouwach. MM. Pabst à Reval, le Dr. G. Schultz à St.-Petersbourg et Russwurm à Hapsal ont déjà antérieurement fait part à M. Schiefner des marques de propriété recueillies à Rével, parmi les insulaires suédois et à l'île de Hogland. Le Secrétaire perpétuel est chargé par la Classe de remercier M. Mikhailov de son envoi obligeant.

Le même académicien fait part à la Classe que le Dr. Ch. Bursy à Mitaui a envoyé un travail du Pasteur Büttner sur les changements survenus dans notre climat, que désirait consulter M. Vessélovsky. Décidé d'exprimer à M. le Dr. Bursy les remerciements de l'Académie.

M. Brosset présente et lit une: «Notice détaillée sur les églises de Sawané et de Mangia.» Elle sera insérée au Bulletin de la Classe.

M. Schiefner met sous les yeux de la Classe un volume adressé par lui à la presse et faisant partie de la collection des œuvres de M. Casirén; ce volume est composé d'une grammaire Bonriate accompagnée d'un petit dictionnaire de cette langue. M. Schiefner est autorisé par la Classe de commencer l'impression de ce volume.

M. Horn présente le texte imprimé du Tarikh-i-Ghilân d'Abdoul-Fattah-Foumeny, qui va paraître dès que la préface et les tables des matières seront terminées.

M. le Ministre de l'Instruction publique adresse à l'Académie 271 monnaies d'argent, exhumées par la femme d'un soldat domicilié au village de Krasno dans l'arrondissement de Priouki (gouvernement de Poltava) et demande si l'Académie trouve utile de les acquérir pour son musée. Résolu d'envoyer lesdites monnaies au Cabinet numismatique pour qu'elles y soient déterminées et évaluées.

M. Stephanl remet de la part de M. le Prof. Roulex un ouvrage intitulé: Choix de vases peints du musée d'antiquités de Leyde, que l'auteur offre à l'Académie. Résolu d'exprimer au donateur la reconnaissance de l'Académie.

Émis le 9 novembre 1856.

DES SCIENCES HISTORIQUES, PHILOLOGIQUES ET POLITIQUES

DE

L'ACADÉMIE IMPÉRIALE DES SCIENCES

DE SAINT-PÉTERSBOURG.

Ce Recueil paraît irrégulièrement par feuilles détachées dont vingt-quatre forment un volume. Les abonnés recevront avec le dernier numéro l'enveloppe, le frontispice, la table des matières et le registre alphabétique du volume. Les comptes-rendus annuels de l'Académie entreront dans le corps même du Bulletin; les rapports sur la distribution annuelle des prix Démidoff y sont annexés en guise de suppléments. Le prix de souscription, par volume, est de trois roubles argent tant pour la capitale que pour les gouvernements, et de trois thaler de Prusse pour l'étranger.

On s'abonne à St.-Petersbourg chez Eggers et Cie, libraires, commissionnaires de l'Académie, Nevsky-Prospect, No. 1 — 10. Les abonnés des gouvernements sont priés de s'adresser au Comité administratif (Комитетъ Правленія), Place de la Bourse, avec indication précise de leurs adresses. L'expédition des numéros se fera sans le moindre retard et sans frais de port. Les abonnés de l'étranger s'adresseront, comme par le passé, à M. Leopold Voss, libraire à Leipzig.

SOMMAIRE. NOTES. 8. *Remarques relatives à l'anthologie grecque.* KEIL. 9. *L'année de treize mois et les noms des mois chez les peuples de la Sibirie.* SCHIEFER. RAPPORTS. 3. *Rapport préalable sur la détermination de l'aire de la Sibirie.* KÖPPEN. BULLETIN DES SÉANCES. ANNONCE BIBLIOGRAPHIQUE.

NOTES.

8. ZUR GRIECHISCHEN ANTHOLOGIE; VON PROFESSOR KARL KEIL IN SCHULFFORTA. (Lu le 19 décembre 1856.)

Die Hoffnung auf eine baldige neue Ausgabe der griechischen Anthologie in der Teubner'schen Bibliothek scheint durch den vielbeklagten, frühen Tod Schneidewin's wenn nicht vereitelt, doch in ungewisse Ferne gerückt zu sein. Wie verlaudet, steht aber eine gleiche Arbeit, welche auch sämtliche auf Steinen erhaltene Epigramme umfassen wird, von dem grossen Berliner Meister zu erwarten, dem die Uebersetzung jeglicher Art der griechischen Poesie schon so unendlich viel Schönes verdanken. Möge denn dieses Unternehmen in

nicht allzu ferner Frist ein glückliches Ende erreichen! Einige Scherlein zu dem grossen Ganzen will ich im Nachstehenden zu bieten versuchen.

I.

Das folgende von Dr. Baumeister im Philologus, 1854, Th. IX. S. 182 — 3 mitgetheilte metrische Epitaphium aus Kleonai ist um dieselbe Zeit auch durch Dr. Bursian in den Monumenti, Annali e Bullettini des Archaeologischen Instituts in Rom, 1854 S. XXXIV a — b, und nach einer Copie dieses gelehrten Reisenden von Rangabis: Antiq. Hellén. V. II. No. 2220^b p. 937, herausgegeben worden, leidet aber seither noch an mehreren Gebrechen, welche die autschediastische Behandlung Schneidewin's nicht beseitigt hat. Aus beiden Copieen ergibt sich diese Gestalt:

ΝΟΜΩΝΙΑΜΕΓΑΛΟΠΟΛΙ

ΧΑΙΡΕ

ΙΚΑΡΙΟΥΜΕΝΠΑΙΔΑΠΟΛΥΣΗΛΩΤΟΝΟΜΗ...

ΗΝ.ΣΕΝΔΕΛΤΟΙΣΕΞΟΧΑΠΗΝΕΛΟΠΗΝ

5 ΣΗΜΑ/ΡΕΤΗΝΚΑΙΚΥΔΟΣΥΠΕΡΤΑΤΟΝΟΥΤΙΣΕΠΑ...

ΙΣ...ΛΙΓΥΡΩΝΑΣΙΑΠΟΣΤΟ...

ΟΥΝΕΚΑΔΕ.ΣΕΝΑΣΓΕΝΟΜΩΝ...Ο.....

ΤΗΚΕΔΟΝΙΣΤΥΓΕΡΉ

Z. 3 haben die Abschriften übereinstimmend ΠΟΛΥΣΗΛΩΤΩΝ. Z. 5 liest Bursian ΣΩΜΑ/PETHN. Rangabis ΣΩΜΑ PETHN: Baumeister ΣΗΜΑ . PETHN. Derselbe lässt irrtümlich ΚΑΙ weg. Z. 7 steht bei Rang. ΟΥΝΕΚΑ unter ΛΙΓΥΡΩΝ Z. 6; das letzte O hat nur Burs., welcher Z. 8 I statt I bietet.

Νομωνία Μεγαλόπολι
χαίρε.

Ἰκαρίου μὲν παῖδα πολυσήλωτον Ὀμη[ρος]
ἦρ[η]σ' ἐν δόλοισι ἔβηχα Πηλεΐδην·
σ[η]ν δ' ἄλρετῃ καὶ κῆδος ὑπέρτατον οὕτως ἐπαίνος
[ισ]χύνει λιγυρῶν ἔσαι ἀπὸ στομάτων
οὐνὲν ἄ[ρ]ε[ι] εἰ[ς] ἔ[δ]ρα[ς] [σ]ε, Νομωνί[α], ἔχαγ' Ὀλύμπου
ἐκθεδόνι στυγερῇ Ζεὺς φθιμένων Κρονίδης.

Baumeister bemerkt ausdrücklich, in der Ueberschrift fehle am Rande der Zeile Nichts, und der Stein habe einen vorversiegenden Rand. Gleichwohl ergänzt er Μεγαλοπολίτισσα mit der Annahme, der Künstler habe sich in der Grösse des Raumes verrechnet und jenes Wort unvollendet gelassen. Warum sollte dann aber das Fehlende nicht vor χαίρε seinen Platz gefunden haben? Uebrigens, wenn Nomonia arkadischen Ursprungs wäre, langte Μεγαλοπολίτις aus (wie Rangabis schreibt), denn so späte Formen wie κλίτισσα (Lobeck: Patholog. proleg. p. 416) und ἱέραισα (C. I. G. No. 3009 b. 2. Vol. II. p. 71, Wiener: Grammat. des neutestam. Sprachidioms S. 22, 2 der 6ten Ausg.) sind in dem vorliegenden Epigramme schwerlich glaubhaft. Kurz, die Beerdigte stammte nicht aus Megalopolis, sondern aus Kleonai und hiess, woraus zugleich die römische Periode und zwar vielleicht das erste Jahrhundert vor Christus erhellt, Νομωνία Μεγαλόπολις. Die gens Numonia ist hinlänglich bekannt (vgl. den C. Numonius Vala, an welchen von Horatius Epist. I, 15 gerichtet ist, mit der Note von Obbarius S. 212, Letronne: Recueil des Inscrip. Grecq. et Lat. de l'Égypte V. II. No. CXV. p. 158. und Mommsen I. R. N. No. 91, C. Numonio C. f. Valae patrono); Νομωνία aber neben Numonia lat. man mit Num. Numma, Numicius u. A. zusammenzustellen; a. Wankowski: Antiq. roman. e graecia fontibus explic. p. 13. Μεγαλόπολις endlich kann füglich Frauennamen sein wie Νουκίτις, was Pape nur aus Anth. Pal. VII. 340. I beibringt; a. noch C. I. G. No. 2986, 5. No. 3006, 5. No. 3352, 2. No. 8150. Bull. Napol. Nuova Ser. To. I. Tav. 3. Plut. Fort. Rom. c. 4. p. 318. c.

Z. 3 wird die Schreibweise πολυσήλωτον durch Baumeister zu bestimmt verbürgt (σῆμα der Stein), als dass wir sie ändern dürfen. Umgekehrt findet sich freilich häufiger ein Z statt eines Σ vor Consonanten, wofür allbekannte Beispiele Ζμύρνα, Ζεφύραγος, κάμαρος C. I. G. No. 6015, 2. Vol. III. p. 821. Azmuenus Mommsen I. R. N. No. 5256. u. a. sind. Franz: Elem. epigr. graec. p. 217. Schneider: Elementarlehre d. latein. Sprache S. 381. Dass indess auch Z die Stelle

des Σ vertreten könne, beweist in Bestätigung des vorliegenden Falles der samische Titel aus römischer Zeit bei Ross: Inscr. graec. ined. Fasc. II. No. 193, 5. p. 78: ΙΖΑΓΟΡΑΣ-ΤΗΣΣΩΓΕΝΟΥΣ und der melische ebend. Fasc. III. No. 216. a S. 8: ΙΖΑΓΟΡΑΝΣΩΠΟΥ, wofür der Herausgeber an beiden Stellen zu rasch [ι]σ[α]γ[α]ρ geschrieben hat. Ein vierter Beleg ist die Stèle im Museum zu Athen, deren Lesung vollkommen fest steht, Ross: Archaeolog. Aufsätze, Erste Samml. S. 27:

...ΙΣΤΟΜΑΚΗΟΛΥΚΙΩΝΟΕΤΡΙΚΥΡΥΣΙΟΥ

für Τρικυρίου. Ein fünftes Beispiel endlich bietet C. I. G. No. 2726, 2. Vol. II. p. 190 (vgl. p. 1108. b) aus Stratonicea: ΚΩΡΑΖΙΔΑ statt ΚΩΡΑΣΙΔΑ, Κωραζίδα, eine Frau aus Κόρασα. a. Boeckh zu No. 2723. p. 489. b.

Z. 4 schlug Schneidewin mit unnötiger Aenderung des Ueberlieferten: ἦται' ἐν δόλοισι vor, Rangabis: ἦταν' ἐν δ.; Baumeister und Bursian lesen ohne Acht auf die Structure: ἦν ἦ' ἐν δ. Uebrigens wäre wohl auch ἦσαν δόλοισι statthaft. Die Vergleichung mit der Penelope kehrt häufig wieder. So auf dem jüngst durch Stephani herausgegebenen Epitaphium des Museums in Kertsch, Bull. hist.-phil. To. XIII. S. 163. = Mel. græco-rom. To. II. S. 26:

Ἀμκισὺ πολέστειν ἀφίκαν, Κλεσίβικαν,
Βί[ε]ν[ε]ν ἀρετῆς ὕκα Πανελιά[ν],
ἤπασι δυσπενδῆς ἄλδα,

wo Welcker: Syllog. epigr. No. 157. S. 202 (= C. I. G. No. 1109 aus Sparta; a. auch No. 1447. II. eben daher) verglichen wird. Derselben Schmeichelei begegnen wir in einem dritten spartanischen Grabsteine bei Ross: Reisen und Reiserrouten durch Griechenland S. 23. V. 16:

ἄλλην Πηλεΐπειαν ἐλαινάτο κυδαλίμῃ χθόνι
Σπάρτην, Τισαμενὺν ἡσπεσίῳ ὑγατέρα·
ταύῃ μῆτιν ἔην ἡδ' ἔστα καὶ νόν ἐσθλόν,
ἔργα τ' Ἀθηναίης ἡδὲ σαφροσύνην.

Vgl. noch C. I. G. No. 6292, 1. Vol. III. p. 731 (= Welcker: Syll. epigr. No. 56. S. 82):

Σαμὴν Πηλεΐπην ὁ πάλαι βίος, ἔσχε δὲ [χ]ὺν
σεμνὴν Φηλικίαν, οὐ τάχα μειοτέρην —,

Anth. Pal. VII. 557, 2:

Σηλοτέρην δ' ἤρασε (Ἀϊδῆς) —
πάντ' ἀπομαζαμένων ἔργα τὰ Πηλεΐδης,

und was Ovidius von seiner Gattin rühmt Trist. I, 6, 2f:

Tu ai Maenonium vatem sortita fuisses,
Penelopes esset fama secunda tuae.

Sonst war auch die ehrende Bezeichnung einer treuen und sich aufopfernden Gattin als νέα Ἀλκαστις nicht selten, a.

Anth. Pal. VII, 691, 1. C. I. G. No. 6336. V. III. p. 946 und das. Franz, No. 6235. 7:

ἢ πάσας παρήμεψε φιλόθερος ἥρωνας,
Ἄλκιστιν πινυτή, μερμή δ' ἐρατώπιδα Λήτην.

Höher in ihrem Lobe versteigt sich die Grabschrift von Siki-
nos C. I. G. No. 2447. V. II. p. 1082 — 3:

Εἰδός μὲν πα[ρόμοιος] ἔφυς Ἡρῆς] βασιλείης,
ἐργα δ' Ἀλκ[αίης] [ποικίλα πολλὰ] ἐ]β[ί]βη,

während umgekehrt die Vergleichung mit den Heroinen auch
allgemeiner gehalten wird, wie auf Syros C. I. G. No. 2347. o.
B. 6. V. II. p. 1062:

προτέραις ἐναρίτμιον ἥρωσιναις,
οὐνεκα δὴ σοφίῃ τε σαρφροσύνῃ τε νοῖοι
πικρὰν τι πασάντων προπεριστάτῃ ἔσκε γυναῖκιν,

und in dem makedonischen Epitaphium bei Welcker: N.
Rhein. Mus. VII. 1850. S. 615 No. 3. 3 (= Φιλολογικὴς Συν-
ᾠδῆς, φυλλ. 5. καὶ 6. Ἀπρῖλ. 1819 S. 296):

τῆλυτέτην με τοκῆς ἀντίτερον ἀδελφόνος,
Ἀπτυριν, ἥδ' ὅσον πάμπαν ἀρειστέτην.

Wie endlich die Frau in Thessalonike C. I. G. No. 1793. V. II.
p. 56 (= Leake: Trav. in north. Gr. No. 136) gebissen habe,
von der Z. 2 gesagt ist:

τοῦτο γὰρ ἐν ζωῶσιν ἐπάνωμον ἔσκε γυναῖκί
οὐνεκα ἦς ἀρετῆς καὶ σωφροσύνης μάλ' ἀρίστης,

lässt sich aus den Trümmern der ersten Zeile

Ι. ΝΗΙΙΙΙΙΙ Ζ Α Ι Ο

nicht bestimmt entnehmen, wenn man auch etwas auf Πην-
ελπίη Zuflucht rathen möchte.

Z. 5 und 6 hatte σὺν δ' ἀρετῇ (σὺν, ἀρετῇ Baumei-
ster, Burian, Rangabie) und ἰσχυρί zuvor Schneidewin
hergestellt. Mit ἔπαυτος (Rang. ἐπ' αὐτῶν) glaube ich das Rich-
tige getroffen zu haben. Vgl. Anth. Pal. IV, 277. 1.

αὖτε δὲ τεύχεον
ἔστυνε (γρᾶφι) καὶ λεγυρὸν ἦδ' ἄλλοις στυμμάτων.

Z. 7 und 8 soll das Gegebene natürlich bloss als Versuch
gelten. ΕΔΡΑΣ zunächst aus ΕΝΑΣ zu bilden, wenn trotz
der Uebereinstimmung beider Copieen nicht überkühn erschei-
nen. Dann vgl. C. I. G. No. 1907. bb. 1. V. II. p. 986:

ἦδ' ὅν ἐς ἀθανάτους πολλοὶ κατ' Ὀλύμπιον ἔβην,
und V. 11:

ἀθανάτος ψυχὴ τὰ μὲν οἰκία τῶν ἐν Ὀλύμπῳ αἰῶ.
Anthol. Pal. VII, 659. 3:

οὐ μὲν ἔβην τοῖσι παρ' ἀνδράσι —.

Doch nicht hieher dürfe das spartanische Epigramm bei
Ross: Reisen u. Reiserouten S. 23 V. 20 zu beziehen sein:

ταύτη καὶ γένος ἔσχευς ἐτήτυμον, Ἡρακλεια,
Ἡρακλῆυς. Φαῖβον, πρὸς δὲ τ' Ὀλύμ[πι]δων.
οἱ σε κατ[ε]χόμενον ἔβρυσιν ἀνηρεύειν, αἶς,
αὐτοκασιγν[ή]την ἔβαν ἐς ἐν [π]έριον.

Welcker hat in N. Rhein. Mus. Th. III. 1845 S. 240 v. 10
diese sämtlichen Ergänzungen von Ross stillschweigend
wiederholt. Ulrichs dagegen (Ross S. 24) vorgeschlagen:

οἱ σε κατ[ε]χόμενον αὐβρυσιν ἀνηρεύειν, αἶς
αὐτοκασιγν[ή]την ἔβαν ἐς ἐν [κ]αὶ ἴσαν.

Mir dünkt ἔβρυσιν ἀνηρεύειν, αἶς wie erhoben sie zu ih-
ren Sitzen bedenklich, schon wegen des ἔβαν im Pentame-
ter. Aber auch αὐβρυσιν und das einsilbige ἐν sagen nicht
zu. Deshalb bin ich auf diese Lesung gefallen:

οἱ σε κατ[ε]χόμενον κύβρυσιν ἀνηρεύειν, αἶς
αὐτοκασιγν[ή]την ἔβαν ἐς ἀθανάτων.

• Dieh beim Sterben (κατ[ε]χόμενον, wenn nicht κατ[ε]χόμενον
zu lesen ist, da KATE vermerkt wird) enttraffen sie (Hera-
kles, Phoeos, die Götter überhaupt) als eine liebliche
Schwester für ihre Töchter zum Sitz der Unerstlichen.
Vergl. C. I. G. No. 2447. 6. V. II. p. 1083:

οὐνεκα ἀθανάτοις [οἱ]ς [ἐ]στὶ πρὸς σφᾶς] συνάγειραν
τὸν προπάλαι καλ[ε]μένον κύβο[ς] ἐνεγκ[α]μένον.

Ἀνερέπεισθαι aber kommt bekanntlich nicht bloss von den
Harpynen (Odys. 1, 241. C. I. G. No. 6280. B. 14. V. III. p.
919) vor; s. Iliad. XX, 231:

τὸν καὶ ἀνηρεύσαντο θεοὶ διτ' εἰνεοῦσεν.

Ferner wird gestattet sein, am Ende einer verwischten Zeile
ΕΘΝ in ΑΘΑ[NATΩΝ] zu verwandeln. Θᾶκον ἐς ἀθανά-
των wäre dann gesagt wie: χώρην πέφυκον ἐπ' εὐσεβῶν Anth.
Pal. VII, 260. 8. Hermesian. v. 93: εὐκ[ε] ἐς Ἀσπασίης πα-
λαιμνος, C. I. G. No. 4284. 6. V. III. p. 152: Ἐρμείη πόντος
χώρον ἐπ' εὐσεβῶν u. a. Siehe auch Anth. Pal. VII, 587. 1:
δέκτο δὲ Σώκας Ἰκονίτης, und VII, 363, 3:

ψυχὴ δὲ κατ' οὐρανόν, ἥχι παρ' Ὀρεῶς.
ἥχι Πλάτων, ἱερὸν σεοδῆγμον δόκον ἐρεῦραν.

Doch um zur Megalopolis zurückzukehren, so lasse ich
diese wenigstens nicht ohne antiken Vorgang durch den Kro-
niden selber in den Himmel geführt werden. Denn in der
schon erwähnten makedonischen Grabschrift (Welcker: N.
Rhein. Mus. Th. VII. S. 615. No. 3, 1) heisst es:

Ἀντί σε κυδαλίμας ἀρετᾶς, πολυήρατα κόρυς,
ἦσαν ἐς Ἥλυστον αὐτὸς ἀναξ Κρονίδης,

wozu die Note: novum est quod Jupiter ipse in Elysium
duxisse dicatur Apyrtin propter virtutem eine Beschränkung
zulässt. Ausserdem nämlich, dass die durch Blitz Getödteten
Zeus in den gestirnten Himmel versetzte (C. I. G. No. 3511. a.

V. H. p. 841), so geleitete er ebendabin auch seine Stellvertreter auf Erden:

ἡ γὰρ ἀνακτας
τοῖσιν οὐκ ἄδρας, Ζεὺς δ' ἐς Ὀλύμπου ἄγει,

Anth. Pal. VII, 241, 11.

Z. 8: εὐλομένη ψυχῆς δόρμον τρεχιδόνι, Anth. Pal. VII, 475, 6: τρεχιδόνας βιότης καὶ δουλείην ἐρίτευεν, C. I. G. No. 6203, 3, V. III. p. 883. Schliesslich noch eine Bemerkung. Wer sich ganz streng an die überlieferten Buchstaben Z. 7 anschliesst, könnte etwa vermuthen:

Ὀυνεκα δελ[ι] σ' ἡδ[ι]ρας γε. Νερων[ι]α, ἔσαι Ὀλύμπου,
τρεχιδόνι στυγε[ρ] ἢ πουσάμην βιότου,

a. C. I. G. No. 127, 17: κόμην ἐν ἡγάθεῳ πουσάμενος βιότου.
Ebenso wäre möglich:

Ὀυνεκα ἀ[ρ'] ε[ι]ς ἡδ[ι]ρας γε. Νερων[ι]α, ἔλτες Ὀλύμπου,
τρεχιδόνι στυγε[ρ] ἢ πουσάμην βιότου,

nur dass in beiden Fassungen die particula παμφάρμακος γε sehr überflüssig scheint.

II.

Im Philologus Th. IX, 1834, S. 167 fgde hat mein gelehrter und sehrschöniger Freund A. Nauck unter anderen Inschriften, von denen ich später besonders auf No. 312 bei Ross: *Inscr. graec. ined.* zurückkommen werde, S. 172 auch das corycraeische Epitaphium des Astronomen und Dichters Mnaseas C. I. G. No. 1907, V. H. p. 36 an einigen Stellen sehr glücklich und zwar unbewusst ebenso wie Meineke, an mehreren jedoch meines Erachtens so behandelt, dass das Aechte noch zu suchen ist. Ob meine Versuche nach den Bemühungen an vieler trefflicher Männer stichhaltiger seien, stelle ich dem Ermessen Kundiger anheim. Der drei Mal, von Mustoxy des, Dodwell und Schinas abgeschriebene, vor Boeckh aber durch Welcker, Graefe und Osann, nach ihm durch Meineke (*Zeitschrift für Alterthumswiss.* 1844 No. 131, S. 1048) ergänzte Titel lautet im Wesentlichen nach der Copie des ersten Herausgebers, die, wie Nauck richtig erkannt hat, die zuverlässigste ist, also:

ΟΔΙΤΑΒΑΙΟΝΣΑΜΑΤΙΣΤΑΘΕΙΣΠΑΡΑ
ΜΑΘΙΟΝΚΕΝΑΤΡΕΚΙΑΝΙΣΘΙΔΩΣΠΑΤΡΟΣ
ΑΘΗΝΙΩΝΟΣΟΥΝΤΑΦΗΣΙΚΑΝΖΕΤΑΙ
ΚΑΙΜΝΑΣΕΑΝΑΥΔΑΣΟΝΟΥΝΟΜΑΦΘΙΟΥ
ΚΑΙΓΝΩΘΙΜΟΥΘΥΟΙΣΙΣΟΦΩΣΕΤΕΡΠΕΤΟ
ΑΙΜΕΝΤΑΚΟΣΜΟΥΣΕΜΝΑΚΑΙΔΙΑΣΤΕΡΩΝ
ΔΙ... ΕΤΑΝΠΥΡΩΠΟΝΑΙΘΕΡΟΔΡΟΜΩ
... ΚΑΙΓΕΩΜΟΡΟΝΤΕΧΝΑΝ
ΓΡΑΜΜΑΙΣΙΝΙΧΝΕΥΤΕΙΡΑΝΕΥΑΔΕΙΝΔΕΟΙ

10 ΚΑΤΕΙΔΟΜΗΡΟΥΔΕΛΤΟΝΑΣΕΝΙΠΤΥΧΑΙΣ
ΟΠΠΛΑΝΑΤΑΣΕΣΤΙΛΑΡΤΙΟΥΓΟΝΟΣ
ΚΑΙΜΗΝΙΑΚΑΡΝΙΑΤΩΝΕΠΑΤΡΕΚΕΣ
ΔΑ.ΕΞΑΠΑΝΤΩΝΕΣΘΛΟΝΑΡΑΤΟΚΛΕΟΣ
ΝΕ.ΝΔΕΝΑΚΜΑΙΚΟΥΡΩΝΩΠΟΡΕΝΤΕΧΝΑΝ
15 ΟΗΗΝΕΥΝ... ΤΡΩΚΟΝΤΑΔΗ
ΥΠΛΑΙΩΠΙΔΕΙΩΝΑΣΕΙΣΙΔΩΝΦΑΟΣ
ΠΟΘΕΙΝΟΣΑΣΤΟΙΣΤΑΝΔΥΠΗΛΥΘΕΧΘΟΝΑ

Mein Vorschlag ist nun folgender:

Ὀδίας, βαλὼν σάματι σταθίς πάρα,
μύθος κεν ἀτρέμιαν ἔστι δ' ὡς πατρὸς
Ἀσπριῶνος οὖν ταφῇσι κληῖται,
καὶ Μνασίαν αὐδάσων εὐνομα φθιτοῦ.
5 καὶ γνῶσι μύθους, οἷς σφωρὶ ἐτέρπετο.
ἢ μὴν τὰ κόσμους τεχνὰ καὶ δι' ἀστέρας
διδασκῇ τὴν πυρῶν αἰθεροδρόμων
Φαίβου κλειούτων καὶ γεωμέτρων τέχνην
γραμμασίαν ἐκνούμεραν εὐαδὲν δὲ οἱ
10 κατέ[σ]θη Ὀμήρου δίδου, ἃς ἐν πυκναῖς
ἐ[στ]ρηπλανάτας ἐστί Ααρτίου γένος
καὶ μῆρας ἢ [β]αρτί[ε]ρα τῶν ἐπ' ἀτρέμις
δαί[ε]ς ἀπύκτων ἐσθλὴν ἀρετὴν κλέος
νέ[ε]ον δ' ἐν ἀμυγῇ κόρυον, ὃ πάρος τέχνην,
15 ἔργ[ε]ται[ε]ν [ἐ]τέ[ε]ρα βανόντα· τε[τ]ρακοντα ἡ
ὑπ' ἄλλω πλειόνας εὐαδὼν φάος
πιδυνὸς ἀστέας τάνδ' ὑπέρυθε χεῖντα.

Weil Schinas Z. 4 geändert hatte: καὶ Μνασία δ' αὐδάσων εὐνομα φθιτοῦ, so sei die Erinnerung gestattet, dass Μνασίαν αὐδάσων εὐνομα φθιτοῦ eben so gesagt ist, wie das ganz gewöhnliche εὐνομα κλειούτων oder εὐνομαζέων τινά, und wie bei εὐνομα ἔστι τοῖς τοῖς Name selber mit εὐνομα immer in demselben Casus steht, Krueger: *Syntax* §. 13, 3, 6. Vgl. C. I. G. No. 6211, 2, V. H. p. 887: Ἀσπριῶνα δ' ἐγὼ λεγόμενον κλειούτων εὐνομα φθιτοῦ. Uns schon auffälliger erscheinen Bedeweisen wie: Περικλείδης τὸς σῶμα κληῖται: ἔνθ' ὁδός, ἀκαμῶν. Titel bei Welcker: N. Rhein. Mus. Th. I, 1812, S. 206 No. 10, 1. Vergl. auch Meineke: *Vindice*, Strabon, p. 52. Αὐδάσων als *Didammas* ist hier am Platze; schwerlich aber darf bei Aeschylus *Fragm.* 20 Nauck: πῶς δ' ἔστιν Ἀργεῖος ἱερὸν, αὐδάσων, ἔξλην dieselbe Form geduldet werden, sondern es ist vielleicht αὐδάζων zu schreiben.

V. 3 wird οἷς σφωρὶ ἐτέρπετο wegen des doppelten Sigma aller drei Copieen gegen Meineke's sonst sehr hübsches οἷς ὁ φῶς ἐτέρπετο zu halten sein. Ueber die vorzugswürdigen den Dichtern gegebene Bezeichnung σφωρὶ vergleicht Nauck Hecker's *Comm.* Callim. p. 53.

V. 6 schrieb Nauck in Ermangelung eines besseren Vorschlags mit Boeckh:

καὶ δὲ ἀστέρων

δι' ἡλίου τὰν πυρρὸν αἰθερὸρρέων
κἀλευθον, ἧ δὲ καὶ γεωμέτρων τέχνην —

obwohl der Ausdruck δὲ ἀστέρων δὲ ἡλίου sich kaum rechtfertigen lasse, Welcker's missfall zunächst in der Ergänzung Graefe's $\eta \mu \epsilon \nu \tau \alpha \sigma \iota \nu \alpha \nu \kappa \alpha \iota \delta \epsilon \alpha \sigma \tau \epsilon \rho \omega \nu$ || δι' ἡλίου τὰν πυρρὸν αἰθερὸρρέων || ἧ δὲ ἀμφὶ γὰρ τε καὶ γεωμέτρων τέχνην) der Bezug der μῦθοι auf die Geometrie, Syll. epigr. p. 39. Allein dieser Anstoss scheint unbegründet, und dies nur so mehr, wenn der ausgezeichnete Gelehrte den Mnaseas bei Manetho V. 266: ἀστρόλογον πυντὸν καὶ ἑτήτορα καὶ φιλόμευσον ἰνδμετρεῖ καὶ μέτρων ποιήμασιν εὐστοχον ἄνδρα p. 37 mit Recht für den Unsern hält, so dass man bei den μῦθοι an astronomische Gedichte denken darf, obwohl die Geometrie von Mnaseas in Prosa gelehrt sein mag. V. 7 habe ich πυρρὸν mit den Meisten geschrieben; ΑΥΓΩΠΩΝ αὐγυὸν bietet nur Sclhinas. Vgl. Aeschyl. fr. 293, 4 Nauck: ἐν δ' ἤλιος πυρρὸς ἐκλάμψας ἤτοι. V. 8 ist κἀλευθον von mir aus dem C. I. G. entlehnt; Osann: Auctor. lex. graec. p. 67 setzte: τὰν πυρρὸν αἰθερὸρρέων || φλόγ' ἔλκω τε καὶ γ. τ. Allein Genetive auf o sind nicht in dem Text zu bringen, s. V. 4 φῶτος, V. 6 πόρτου, V. 10 Ὀμήρου. V. 8 wird die γεωμέτρων τέχνη in Passow's Wörterbuche s. v. γεωμ. als „Geschicklichkeit des Ackerbauers“ gedeutet, offenbar ohne dass die Stelle selbst eingeschoben war. V. 9 giebt Mustoxydes ΕΥΑΔΕΙΝΔΕΟΙ: ΕΥΑΔΕΙΝΔΟΙ oder, nach Welcker: Syll. p. 39. ΕΥΑΔΕΙΝΤΟΙ Schinas; ΕΥΑΔΕΙΔΟΙ Bodwell. Boeckh's εὐ[α]δεῖν kann, des Sinnes zu geschweigen, schon darum nicht statt haben, weil die Copien übereinstimmend A an dritter Stelle zeigen. So bleibt entweder εὐάδης, ein neues Wort von dem ebenfalls vorausgesetzten εὐάδης, übrig oder mit Nauck: εὐ ἰδέν, was dieser schon in Aristophan. Byz. fr. p. 178 a. E. vorgeschlagen hat. Nun ist allerdings von Boederle in Homer. Glossar. I. S. 181 n. 277 Widerspruch gegen den Satz Jenes, dass bei Homer εὐ ἰδης statt des von Altiors her anerkannten εὐάδης (Abrens: Dial. aeol. p. 36 No. 11 a. E. p. 37 unten) zu schreiben sei, aus dem Grunde erhoben worden, weil dann Stellungen, wie εὐάδην εἰ, εὐ γάρ ἰδην, nicht fehlen würden. Gesetzt aber auch, homerisch sei nur εὐάδης, so könnte doch der Verfasser des Epitaphiums εὐ ἰδέν geschrieben haben, entweder in falscher Auffassung des epischen ΕΥΑΔΕΝ durch εὐ ἰδέν, oder in eigener Bildung von εὐ und ἰδέναι. Uebrigens entspricht das δὲ in εὐάδην oder εὐ ἰδέναι δὲ εἰ dem ἧ μὲν V. 6. Jetzt fragt sich aber, ob der von Nauck angegebene Sinn: „Mnaseas faul (κατεῖθε), dass ihm Homer wohlgefallenzulässig ist. Mir scheint diese Andruckweise etwas Gezwungenes und Unnatürliches zu haben. Deshalb habe ich mit leichter Aenderung (Δ in φ) gewagt: κατεῖφ' — i. Er erklärte, sprach es aus, dass er an Homer Wohlgefallen habe.“ Wobei anzunehmen ist, dass Mnaseas ein Erklärer Homer's war. Boeckh's oben erwähnten εὐάδην würde eine Nach-

ahmung der homerischen Poesie andeuten; dawider ist indess das Folgende, wo bloss der Inhalt der homerischen Epen angegeben wird. V. 10: Ὀμήρου δέκτον, vgl. das unter No. I. behandelte Epigramm V. 1 Ὀμήρος ἦν γ' ἐν δέκτοις ἐπέων Ἡγηλέων. V. 11 ist τριπλῶντας eine schöne Besserung Nauck's, die aber Meineke vorweggenommen hatte, Ingelichen haben Beide V. 12 καὶ μῆνης ἡ βαρεῖα vortrefflich hergestellt, nur dass Nauck's Anthmassung, vielleicht sei βαρεῖα wegen der Ueberlieferung KAPNHIA aufzunehmen, keine Wahrähnlichkeit hat. Denn erstens erwartete man βαρεῖα, wie auch nur Formen die Art der berufenen Abrens: Dial. dor. p. 163 (βῆρα, πόλρα, πασιχέρρα, beibringt, Formen, welche sonst bekümmert auch auf nicht dorischen Titeln häufig genug sind (Hδῆα u. a., Franz: Elem. epigr. gr. p. 217). Sodann widerstreitet einem βαρεῖα hier die Schreibweise ἀτρέκεια V. 2.

Ehds. ist τῶν ἐν ἀτρέκεις von Nauck als fraglich hingestellt, befindet sich jedoch unzweifelhaft auf dem Steine und entspricht dem einfachen homerischen ἀτρέκεις für ἀτρέκεις, mit Zutritt der Präposition wie in den gewöhnlichen Wendungen: ἐπὶ πολῷ, ἐπὶ μέγα, ἐπὶ βραχὺ, ἐπὶ σμικρῷ u. s. w. V. 13 a. A. erachtet Nauck παρὶς ἀπάντων für allein möglich. Ich gestehe, schon mit dem Sinne nicht fertig zu werden, insofern meines Wissens παρὶς ἀπ. nicht so viel sein kann, wie παρὰ ἀπάντων. Darum habe ich ΔΑΕΙΣ vermuthet, was den Genetiv τῶν ἀπάντων zulässt; πόλμαυ δότμαυ: sagt Homer II. XXI. 487. V. 15 — 5 liest Nauck:

νέχοι δ' ἐν ἀκμαῖς κέρων, ἧ πόρων τέχνην,
εἰ οὖν ἐν [ἀστέρων] λείπει.

Die ἄστρα entsprechen sonstiger Anschauung, s. Anth. Pal. VII. 61, 4: οὐδὲ τῶν ἀστέρων οὐκ ἐστὶ. Das Imperfectum dagegen würde zu den verhältnissmässig gar seltenen Stellen zählen, wo statt des Präsens, Perfectum oder Aoristus dieses Tempus jenes Zeitwortes auf Grabmonumenten gebraucht ist. Mir sind gegen eine sehr grosse Anzahl von Beispielen der angeführten drei andern Zeiten bloss folgende vier Imperfecta bekannt: Anthol. Pal. VII. 659, 1:

νήπιον οὐδὲν ἔλειπε: ἐν ἡλικίᾳ δὲ καὶ αὐτός,
Εὐρύμεδον, εὐρῶν τοῦδε τῶν ὄντων ἔλαχε.

Ehendaselbst 571, 1:

Ὀρχέρος οὐκ ἔμενεν, τάχα τις τότε λείπειτο Μούσα.

Anth. Pal. App. Epigr. No. 257, 26:

καὶ κατελείπον τεκιδόντας τοῖσι με γενομένους.

C. I. G. No. 3847, i. s. V. III. p. 1082:

καὶ λόπας μεγάλας κατελείμπανες τοῖσιν ἄδελφοις.

Ein ἔλειπε aber würde diesem Epigramm nicht aufzubringen sein. Tritt nun hinzu, dass allein Mustoxydes ONYNEIN. Bodwell und Schinas vollständiger ONHNEYN gelesen

haben, so gewinnt mein Versuch OPHNEIN statt ONHNEYN wohl einige Berechtigung. Für ἐὶν θανάτω ist natürlich nicht einzustehen. Dass aber den Maesaei, vor dem nach meiner Muthmassung sein Sohn in kräftiger Jugend starb, kein näherer Verwandter überlebte, deutet vielleicht auch der kurze Ausdruck παλαιός ἀστος an Z. 17. Vergl. Syll. inacr. boeot. No. LX, a. 1. p. 171:

Ἀστος κ' αἱ ξεινοὶ φανείσιν φίλοις

wo zu den Parallelstellen noch Anth. Pal. VII, 99. 5:

καίσαρ δ' εὐρυκόρψ ἐν πατρίδι τίμνος ἀστος

hinzugefügt werden kann. Zu Z. 16 ὅπ' ὀλίγῃ s. Ahrens: Dial. dor. p. 39.

Zum Schluss gedanke ich des ebenfalls corcyraischen Epitaphiums in C. I. G. No. 1907. bb. Vol. II, p. 987, welches von V. 17 an nach Boeckh also lautet:

Τούτ' Εὐδοκὸς βροτοῖς πᾶσι παραίνω·
τῇ ψυχῇ μετ' ἀ[δ]ελφ[ο]ς καλ[ο]ν (ἐ) ταχ[υ]ταίς,
καὶ τὸν βίον τρυφῇ παρηγόρησεν,
20 εἰδὼς ἦν καταβῆς ἐς πόμα Λήδης.
οὐδ' ἐν τῶν ἐπ' αὐτὸν κάτω ποτ' ἔδρα,
ψυχῆς ἐκ μελῶν ἀπ[ο]πταλίσσας.

V. 18 magnopere corruptus est; quod dedimus videtur locum tueri posse: Animum computem fac pulchrum rerum qui natus es. Der Stein soll: ΤΗΨΥΧΗΜΕΓΑΛΩΣΚΑΛΟΝΤΕΧΘΕΙΣ haben. Indem ich nun mit Welcker, welcher im N. Rhein. Mus. Th. VII, 1850. S. 617. No. 3. 6. diese Poesie einfach abdrucken liess, die Besserungen μετὰδὸς und καλῶν dankbar annehme, schreibe ich, auch das vermuthete O festhaltend, doch sonst abweichend von beiden Herausgebern [ἐ]ταχ[υ]ταίς, was zum Zusammenhange stimmen dürfte. Wegen der Aufforderung zum Lebensgenuss, wie sie hier erlassen wird, siehe überhaupt die gelehrte Note Stephani's im Auserkl. Herakl. S. 16. No. 2, und in Betreff der Nichtigkeit eines jenseitigen Lebens denselben S. 41. No. 1. 2. Zu V. 17 — 18 vgl. C. I. G. No. 3827. S. 4. V. III, p. 1054:

ταῦτα τοῖς φίλοις λέγω·
παῖδον, τρύφῃσιν, ἔχουσιν ἀποθανεῖν σε δεῖ.

(Schneidewin: Philol. Th. IX. S. 447; Nauck: Fragm. trag. adesp. No. 68. p. 663 (Athen. VIII, p. 336. B.)

πᾶσιν δὲ θνητοῖς βούλεμαι παραίνεσαι,
τούτῃσιν ἐχουσιν ἡδὼς ὃ γὰρ θανὼν
τὸ μὴδὲν ἐστὶ καὶ σικα κατὰ χθονός·

und zu V. 21:

λοῦσαι, πῖε, φαγέ, βεύνησον·
τούτων γὰρ ὡς κάτω [οὐ]δέ[στι]ς ἔχει,

C. I. G. No. 3846. I. Vol. III, p. 1070. b.

8. DAS DREIZEHNMONATLICHE JAHR UND DIE MONATSNAMEN DER SIBIRISCHEN VÖLKER; VON A. SCHIEFNER. (Lu le 19 décembre 1856.)

Darf es als ziemlich allgemein bekannt angesehen werden, dass verschiedene Völker der Südeas das Jahr in dreizehn Monate theilen¹⁾, so ist es bisher gar wenig beachtet worden, dass eine ziemliche Anzahl von Völkern des russischen Reichs sich ebenfalls dieser Theilung des Jahres bedient haben und sich Theil noch bedienen. Ungefähr gleichzeitig mit den grossen Entdeckungsreisen auf der Südeas unternahm Georgi seine Reise durch verschiedene Gegenden des russischen Reichs und giebt zuerst, soviel mir bekannt ist, Nachricht von den dreizehn Monaten der Tungusen und der Burjäten. Weniger glücklich ging es ihm mit den Tschuwaschen, die nach seiner Angabe nur zwölf Monate haben sollen; doch lehrt eine genauere Mustering des von ihm mitgetheilten Verzeichnisses der Monatsnamen, dass seine Angabe unvollständig ist. In seinen Bemerkungen einer Reise in russischen Reich B. II S. 850 heisst es von den Tschuwaschen: »in zwölf Monat theilen sie jedes Jahr, das aus einem Sommer und Winter besteht und im November anfängt. Ihre Monate heissen: Tschuk Oich, Opfermonat, in welchem den Göttern von der neuen Ernte Opfer gebracht werden. Es ist unser November. Raschau Oich, December, Kasingerlaksch Oich, Januar, Nora Oich, Februar, Pasch Oich, März, Aga Oich, Pfingstmonat, April, Sul Oich, Sommermonat, Mai, Surtma Oich, in welchem zur Wintersaat gepflügt wird, Junius, Ud Oich, Heumonat, Julius, Sürta Oich, Sichel- oder Erntemonat, August, Jedan Oich, Ureschmonat, September, Jub Oich, Grabstättenmonat, October. Sein Irrthum besteht darin, dass er Jedan Oich als Dreschmonat hinstellt, während er von demselben ganz verschieden ist und als Flachs-Monat bezeichnet werden muss. Die richtige Anzahl der Monate finden wir in dem 1840 zu Kasan erschienenen Werke der Frau Alexandra v. Fuchs: »Aufzeichnungen über die Tschuwaschen und Tschereassen des Kasan'schen Gouvernements (Замѣтки о Чувашахъ и Черемисахъ Казанскаго Губернія)« S. 165. Leider sind die Namen einzelner Monate sehr entstellt und in dieser corrupten Gestalt auch in dem von Dr. Krönheim in Erman's Archiv für die wissenschaftliche Kunde Russlands B. III S. 98 mitgetheilten Anzuge abgedruckt worden. In ihrer richtigen Gestalt lauten dieselben also²⁾:

1) Vergl. Forster, Observations faites pendant la seconde voyage de M. Cook dans l'hémisphère austral . . . Paris 1778 p. 415 folg.; Georg Forster's sämtliche Schriften B. II S. 121; Freycinet, Voyage autour du monde, Partie historique II p. 592; Dieffenbach, Travels in New Zealand (Lond. 1843) Vol. II p. 122; und hauptsächlich Mainicke, Die Sudseevölker und das Christenthum. Preuss 1844. S. 105 f.

2) Bei der Transcription bediene ich mich des von Casteln für seine linguistischen Arbeiten gewählten Alphabets, in welchem s = ch, η = ng, ε = tsch (russ. ч), 3 = dsh (russ. дж),

1. čuk oix, Dankopfer-Monat, beginnt um die Mitte des November.
2. mun kyrlac oix, sehr steiler Monat.
3. kizin kyrlac oix, wenig steiler Monat.
4. noruz oix, Frühlings-Monat.
5. poza oix, freier Monat.
6. agga oix, Saat-Monat.
7. eu oix, Sommer-Monat.
8. xir oix, Mädchen-Monat.
9. uda oix, Heu-Monat.
10. sorla-oix, Sichel-Monat.
11. jidin-oix, Flachs-Monat.
12. awyn-oix, Tenne-Monat.
13. joba-oix, Grabsäule-Monat.

An einer andern Stelle des Werkes S. 101 finden wir statt des Monats xir-oix, Mädchen-Monat, welcher seinen Namen der Sitte, alldann Heirathen zu schliessen, verdanken soll, den Namen serina-oix, was, wie das von Georgi gebotene surtina-oix, aus surtine-oix, Brachfeld-Monat, entstanden ist. Was die Namen der übrigen Monate anbetrifft, so haben der zweite und dritte ihren Namen von der heftigern oder geringern Kälte: noruz ist aus dem altpersischen nauruz, dem Frühlingsfest, entstanden. Der poza-oix, der freie Monat, hat seinen Namen davon, dass in denselben keine ländlichen Arbeiten stattfinden. Der letzte Monat verdankt seinen Namen dem Todtenfest, das mit Gaben jeder Art auf den Gräbern gefeiert wird; vergl. Ahlquist's an mich gerichteten Brief im *Bull. hist. phil. T. XIV. No. 10* = *Mélanges russes T. III* S. 280. In dem neuesten Werke über die Tschuwassen, nämlich Sbojew's Untersuchungen über die Nicht-Russen des Kasan'schen Gouvernements, Kasan 1856 (Исследования оъ непрославахъ Казанской Губернии) finden wir auf S. 45 f. auch nur zwölf Monate aufgeführt, welche Zahl aber dadurch zu Stande kommt, dass xir oix und uda oix als zwei verschiedene Namen eines und desselben Monats aufgestellt werden. Das von uns gegebene Verzeichniss weicht nur darin von dem Verzeichniss der Frau A. v. Fuchs ab, dass wir mit Georgi a. a. O. und Sbojew nicht den joba oix, sondern den čuk oix als Anfang des Jahres ansetzen.

Es ist mir bisher nicht gelungen zu ermitteln, ob ausser den Tschuwassen noch andere in ihrer Nähe befindliche Völker finnischer oder tatarischer Abkunft eine ähnliche Jahres-eintheilung gekannt haben. Um so häufiger ist diese Erscheinung bei den verschiedenen Völkern Sibiriens. Von diesen muss ich zunächst die ugrischen Ostjaken nennen, deren Monatsnamen Castrén zwar nicht in dem seinem Versuch einer Ostjakischen Sprachlehre beigegebenen Wörterverzeichniss mitgetheilt, aber dieselben dennoch glücklicher Weise in

seinem handschriftlichen Wörterbuche verzeichnet hat. Sie lauten also:

1. xüjem tilis, Laich-Monat, entspricht etwa dem April
2. unž ele tilis, Fichten-Splint-Monat.
3. sümet ele tilis, Birken-Splint-Monat.
4. war tilis, Lachs-Wehre-Monat.
5. päm werda tilis, Heuernte-Monat.
6. tunt wäsa menda tilis, Gänse-Enten-Fortgang-Monat.
7. wélék-jüx tilis, oder Baum-Monat (Laubfall-Monat).
8. kurag xui tilis, Fussgänger-Monat, da die Menschen zu Fuss nach Hause gehen, wenn das Eis stehen bleibt.
9. tawag xui tilis, Monat, in dem man mit Pferden fährt.
10. éne tet éné-tilis.
11. ai tet éné-tilis.
12. wüt tilis, Wind-Monat.
13. wargai tilis, Krähen-Monat.

Die Namen des 10ten und 11ten Monats lässt Castrén unerklärt; sohlen sie vielleicht: grosser Winter - Rücken-Monat, kleiner Winter - Rücken - Monat bedeuten und darin eine Beziehung auf die Schnee- oder Eisdecke liegen? Ueber dem Worte tet, das man mit teda, tela (tete), Winter, zusammenstellen möchte, hat Castrén das mir unerklärliche tent geschrieben, das man mit tunt, Schnee, zusammenzustellen versucht sein könnte. Neben diesem Verzeichnisse muss ich eines andern erwähnen, das ich aus dem handschriftlich im Nachlasse Sjögren's befindlichen russisch-ostjakischen Wörterbuche des Geistlichen Wologodskij zusammengestellt habe. Die Monate sind, vom Januar an, folgende:

1. As xalta tylis, Monat, da der Ob stirbt (?), d. h. erfriert.
2. ut parta tylis, Monat, da der Tribut anbefohlen wird.
3. ai ker tylis, Monat der kleinen Schneekruste.
4. towy odyg tylis, erster Frühlingsmonat.
5. ün ker tylis, Monat der grossen Schneekruste.
6. joy nubyda tylis, Monat des unbeständigen Eises.
5. sorox jögöda tylis, Monat, da der Syrok (Salmo Wimba) kommt.
- wonx tylis, grüner (?) Monat.
7. tug kuttep tylis, Sommermitte-Monat.
8. murox tylis, Moltebeeren-Monat.
9. As lek podta tylis, Monat, da die Spur (der Weg) des Ob friert.
- sus odyň tylis, erster Herbstmonat.
10. As podta tylis, Monat, da der Ob friert.
- xor wogandta tylis, Monat, da die Männchen rufen.
11. wan xatlap tylis, Monat der kurzen Tage.
- rokyň kur tylis, Monat der betrügerischen Füsse.
- amp kur tylis, Monat der Handfüsse.
12. ut ponta tylis, Monat, da man den Tribut hinlegt.

t = sh (russ. ш), š = sch (russ. ш), z = franz. z (russ. з),
t, d, n, o = tj, dj, nj, sj sind.

Es ist sehr möglich, dass diese Namen, die den zwölf russischen Monatsnamen gegenüber genannt werden, in der That 13 Monaten entsprechen, wie man ähnlicher Weise in dem *Vocabulaire océanien - français et français - océanien* des Abbé Mosblech (Paris 1813 p. 211 auch nur zwölf Monate aus den Sprachen der Marquessa- und Sandwich-Inseln angeführt findet.

Auch bei den sogenannten *Jenissei-Ostjaken* (den *Jenisseien* Klaproth's) hat Castrén dreizehn Monate verzeichnet, deren Namen ich seinen handschriftlichen Materialien entnehme:

1. sila-gip, Sommer-Monat, entspricht unserem Mai.
2. ydde-antai-gip?
3. kübewan-gip, der Monat, da die Enten mausern.
4. ulbewan-gip, der Monat, da die Quakerente (*Anas clangula*) mausert.
5. eulag tag-gip, der Monat, da der Njema mit grossen Netzen gefangen wird.
6. êdok-gip, der Monat, da die Weide ihr Laub verliert.
7. keta-gip, Winter-Monat.
8. bag-teägal-gip, der Monat, da die Erde gefriert.
9. täbalap-gip, Reuthierbrunst-Monat.
10. iageagap, kleiner Monat.
11. keagap, grosser Monat.
12. diä-gip, Adler-Monat.
13. kafenep-gip, Eichhorn-Monat, in dem das gestreifte Eichhorn (*Sciurus striatus*) aus dem Neste kommt.

Nach einer Bemerkung Castrén's sollen die *Jenissei-Ostjaken* am Sym nur sieben Wintermonate zählen, nicht aber die Sommermonate; die Namen der erstern sind:

1. bag täger xip, der Monat, in welchem die Erde friert.
2. talbelep xip, Reuthierbrunst-Monat.
3. êjängäl, der kleine Monat.
4. xägäl, der grosse Monat.
5. die xip, der Adler-Monat.
6. küfenep xip, Eichhorn-Monat.
7. xüdebel xip, Laich-Monat, in welchem der Hecht laicht.

Der Reisegefährte Castrén's, Bergstadi, der sich eine Zeitlang mit dem *Jenissei-Ostjakischen* beschäftigte, hat folgendes Verzeichniss der Monatsnamen:

1. ôfug jokn feip, Laubfall-Monat.
2. bayen töür feip oder tuima bay töür feip, der Monat, in welchem die Erde zu frieren anfängt.
3. câbel feip, Hunde-Monat, der Monat, in dem sich die Hunde paaren.
4. ijenfeäfp, der kleine Monat.
5. xêreäfp, der grosse Monat.

6. dieda feip, der Adler-Monat.
7. kobda feip, der Eichhorn-Monat.
8. xüdebel feip, der Laich-Monat.
9. dûfenep feip, der Monat, in welchem die Ostjaken Fangapparate ausstellen, um Stierjâde und Hasen zu fangen.
10. sir feip, Sommer-Monat, wenn das Gras grünt.
11. sôsir feip, Sommermitte-Monat.
12. dâhan biröten feip, der Monat, in dem das Gras gelb wird.
tigbeseg dâhanda feip, der Monat der weissen Graspitzen.
13. xogdes feip, Herbst-Monat.

Bei den Tatern im Minussinschen Kreise des *Jenissei-schen Gouvernements* hat Castrén folgende Namen aufgezeichnet:

1. dâres ai, der milde, leichte Monat, mündlich auch taiga ai, Wahl-Monat, weil man in diesem Monat auf die Jagd geht; er entspricht etwa dem September.
2. kitik sok, kleine Kälte.
3. uluk sok, grosse Kälte.
4. al ai, der bunte Monat; es blicken kahle Erdflecke aus dem Schnee hervor.
5. kürgän, heftige Kälte, wunderbarlich auch kuzer gul.
6. bôzüx, hoch (wenn die Sonne hoch über den Horizont geht) auch argan kërek.
7. kâg, wenn die Vögel im Frühjahr ausliegen.
auch sen kërek.
8. koskar, sie nehmen zu, nämlich: die Tage.
auch ôrteng ai.
9. silkâr, auch këzël ai, der rothe Monat.
10. kitik silkâr.
11. toz-ai, Birkenrinde-Monat (wenn man Birkenrinde sammelt).
12. od ai, Gras-Monat.
13. orgag ai, Ernte-Monat.

Nicht bei allen Namen ist eine Erklärung hinzugefügt; der neunte Monat silkâr ist vielleicht durch das mongolische $\frac{1}{2}$ tîlger trocken, zu erklären, so dass der zehnte kleine $\frac{2}{3}$ Trockenheit bedeuten würde.

Von den Karagassen, welche den Minussinschen Tatern zunächst wohnen, finde ich in Castrén's Materialien für diese Sprache die Monatsnamen nicht angegeben; ein Verzeichniss derselben verdanken wir einem Aufsatze des jetzigen Civilgouverneurs von Jakutzk, Dr. Julius Stubendorff, in dem Boten der Kaiserlich Russischen Geographischen Gesellschaft (Вѣстникъ Императорскаго Рускаго Географическаго Общества) Jahrgang 1851 Heft 6 S. 251 folg.

1. somr ai (etwa vom 1. Mai bis 4. Juni) von somr, niedriges Gras.
2. dozar ai (vom 4. Juni bis 2. Juli) von dozor(?), Baumrinde; die Zeit, wo man Birkenrinde sammelt, die man zu den Sommerjuten braucht.
3. ai kysel ai (vom 2. bis 30. Juli), die Zeit, wenn *Lilium Martagon* (Lilienzwiebel Karg. ai) roth ist, d. h. blüht.
4. ai nar ai (vom 30. Juli bis 27. August), die Zeit, wenn die Lilienzwiebel gegraben wird.
5. eptünhai (vom 27. August bis 24. September), die Zeit, wenn die Ceder mit dem Hamner (eptün) geklopft wird, um die reifen Cederzapfen sammt den Nüssen herabzuschütteln.
6. šarütter ai (vom 24. September bis 22. October), die Zeit, wenn die Rennthiermännchen (šar) läufig sind (ütter).
7. kyster ai (vom 22. October bis 19. November), die Zeit, wenn man anfängt Zobel (kys) zu fangen.
8. yrgler ai (vom 19. November bis 17. December), die Zeit, wenn man während der kurzen Tage lange Rasten (yrgler) hält.
9. sōg ai (vom 17. December bis 15. Januar), Frost-Monat.
10. ulu sōg ai (vom 15. Januar bis 12. Februar), grosser Frost-Monat.
11. xrugōg (vom 12. Februar bis 12. März), die Zeit, da man auf dem tiefen, aber morschen Schnee namentlich Hirsche und Elenthier mit Schneeschuhen jagt.
12. torbyt ai (vom 12. März bis 9. April), die Zeit, da der Schnee klebrig wird.
13. yttalarai (vom 9. April bis 7. Mai), die Zeit, da man mit Hunden jagt. Es ist die Zeit, da sich durch die Nachfröste eine Kruste auf dem Schnee bildet, welche Kruste nicht stark genug ist, um Hirsche und Elenthier zu tragen.

Wenn auch die einzelnen Namen nicht ganz genau wiedergegeben sind und es auch schwer hält dieselben vermittelt der Materialien Castrén's zu berichtigen, so sind doch die Erklärungen höchst dankenswerth und es wäre zu wünschen, dass uns ähnliche Verzeichnisse auch von andern Völkern geliefert würden.

Wie ich bereits oben bemerkte, hat Georgi in den Bemerkungen einer Reise im Russischen Reich B. I S. 298 folgende dreizehn Monate der Burjäten verzeichnet; es sind von Neujahr an folgende:

1. Ulura hara, wenn die Bäche frieren.
2. Ura hara, wenn man den Wintervorrath besorgt.
3. Guhran hara, Rehmond.
4. Bago hara, Hirschmond.
5. Ilussa hara, Schafmond.
6. Ulasodem hara, wenn das Eis bricht.

7. Burgan hara, Frühlingsmond.
8. Basgiu burgan hara, Grasmond.
9. Gobi hara, Zwiebelmond.
10. Gossi hara, Milchmond.
11. Ulsiu hara, Melkmond.
12. Kug hara, wenn Nachgras kommt.
13. Manag hara, wenn es reift.

Auch fügt er hinzu, dass die Burjäten mit dem Anfange des Ulura Neujahr haben, das sie auch Sanga hara (weissen Monat) benennen.

Schon vor Georgi finden wir bei Strahlenberg, Das Nord- und östliche Theil von Europa und Asien (Stockholm 1730) S. 143: goschi als Julius und S. 144 jaran als October in seinem *Vocabularium Calmucko-Mungalicum* angeführt und noch früher hat Witsen die burjatischen und kalmückischen Monate in seinem Werke *Noord en Oost Tartarye. Tweede Druk Amsterd.* 1705 S. 71 und 301 aufgezählt. Sie beginnen vom März und sind:

Daurische (sic) ³⁾.

Kalmückische.

- | | |
|---------------------|------------------------------|
| 1. kuran sara | kuran sara. |
| 2. bugu sara | buhu oder bugu sara. |
| 3. dulan sara | dulan sara. |
| 4. ekki burgan | jily oder jeki burchan sara |
| 5. bago burgan sara | baha oder bago burchan sara. |
| 6. gutscha sara | hutscha oder gura sara. |
| 7. ku ubi burgan | kuubi oder kujuby sara. |
| 8. kodzir burgan | kodztier sara. |
| 9. edzin | edztzin sara. |
| 10. kokuk | kokuk sara. |
| 11. ular sara | ular oder ulan sara. |
| 12. uskin sara | ushier oder usken sara. |

Endlich müssen wir noch die Monatsnamen aufführen, wie dieselben von Castrén bei den niabneudinschen und tunkinischen Burjäten aufgezeichnet worden sind; der Jahresanfang fällt hier mit dem unsrigen zusammen; die Erklärungen sind ebenfalls von Castrén hinzugefügt. Die Namen lauten bei den niabneudinschen Burjäten:

1. gurug hara, Reh-Monat, da dem Reh in diesem Monat die Hörner wachsen.
2. bugu hara, Hirsch-Monat, da der Hirsch in diesem Monat gefangen wird.
3. kusa hara, Widder-Monat, da sich die Schaaf in diesem Monat paaren.
4. ulan zudug hara, Monat des rothen Landrückens, da der Schnee schmilzt und die Berge roth werden.

³⁾ In diesen Verzeichnissen habe ich mir einige Abweichungen von den in holländischer Aussprache geschriebenen Wörtern erlaubt; Witsen schreibt nämlich koeran, boegoe, doelan; auch habe ich einige Druckfehler beseitigt, z. B. ular statt ular.

sonnaja, Kopfgeleuk, eius; okti ist vielleicht nichts als okto, Weg, mira oder vielmehr mirä, Schultergeleuk. giraun erinnert an giramda, Knochen, okton kira (oder vielmehr kirä) heisst die Zeit des Weges, tura ist leicht als turäki, Dohle, zu erkennen; schonka und tukun, sowie ilkun, serula und hukterbi vermag ich nicht zu deuten. Ausserdem befürchte ich, wie bei dem Verzeichniss der burjatischen Namen, einige Versehen.

Neben diesem Verzeichniss muss ich das von Middendorff bei den Tungusen am Ochotskischen Meere notirte anführen, welches zwar nur zwölf Namen darbietet, aber einige ganz neue Data giebt. Ich habe dasselbe schon in dem Vorwort zu Castrén's Grundzügen einer tungusischen Sprachlehre S. XIII f. kurz besprochen. Die Namen sind, vom Mai angefangen:

1. orokto, Gras-Monat.
2. gorbiägan.
3. oldomarin, Fisch-Pferd-Monat.
4. irkin, Reife-Monat?
5. biläu, Handelgeuk.
6. icän, Ellnbug.
7. mirü, Schultergeleuk.
8. sonnaja, Kopfgeleuk.
9. me-mirü.
10. me-icän.
11. me-biläu.
12. buku.

Der fünfte bis elfte Monat werden nach den Gelenken des menschlichen Körpers benannt und zwar der fünfte bis achte, einer Andeutung zufolge, nach denen der linken Seite in aufsteigender Ordnung, der neunte bis elfte dagegen nach den Gelenken der rechten Seite in absteigender Ordnung. Der Name des zwölften Monats buku ist vielleicht mit buksu, Hintern, in Zusammenhang. Der Name des zweiten Monats ist mir nicht deutlich. Ueber die Bedeutung des dritten wüsste ich nichts hinzuzufügen; vielleicht beginnt der Fischfang um diese Zeit; den Namen des vierten erkläre ich wie den Namen des dritten Sommer-Monats bei Georgi. Der während des Drucks dieser Zeilen aus den Amurgegenden heimgekehrte Magister Leopold Schrenk theilt mir ein Verzeichniss von Monatsnamen der Tungusen am untern Amur mit. Diesem Verzeichnisse zufolge muss das Jahr mit dem December beginnen, da die Monate vom Mai bis September als sechster, siebenter, achter, neunter und zehnter bezeichnet werden. Diese Namen sind:

- | | |
|--------------------------|---------------------------|
| 1. iäa. | 7. nadan bä, 7ter Monat. |
| 2. gussi. | 8. jakfun bä, 8ter Monat. |
| 3. xuada. | 9. xujun bä, 9ter Monat. |
| 4. xou. | 10. juan bä, 10ter Monat. |
| 5. xella. | 11. poikenko. |
| 6. bugun bä, 6ter Monat. | 12. gya. |

Von diesen Namen ist uns nur der erste bekannt und zwar als Benennung des Octobers; die übrigen wage ich nicht zu deuten.

Durch den vor Kurzem ebenfalls von den Amur-Tungusen zurückgekehrten Candidaten Maack höre ich, dass es ihm nicht gelungen sei, mehr als 11 Monatsnamen zu erfahren. Vielleicht beruht dies auf Mangelhaftigkeit des Gedächtnisses einzelner Tungusen. Doch liegt uns wenigstens schon bei den Jurak-Samojeden der Fall eines elfmonatlichen Jahres vor. Die Namen der Monate sind bei diesen nach Castrén's Aufzeichnung (s. Wörterverzeichnisse aus den Samojedischen Sprachen S. 252) folgende:

1. wueba-jirf, Laubfall-Monat, entspricht dem August.
2. hör-jirf, Rennthierbrunst-Monat.
3. paewudea-jirf, der dunkle Monat.
4. jare-jirf, Sand-Monat (wenn die Winde den Schnee wie Sand einhertreiben).
5. hentalowa-jirf, auch hëu-jirf, der stille Monat (wenn die Winde nicht stürmen).
6. sawa-jirf, der gute Monat (wenn das Wetter dem Fange günstig ist).
7. limbe-jirf, Adler-Monat.
8. jabtu-jirf, Gänse-Monat.
9. suiju-jirf, Kälber-Monat.
9. sawu-jirf, Ueberschwemmungs-Monat.
10. wuenui-jirf, Frühlings-Monat; wuenui sagt man von Fischen, wenn sie in grossen Schwärmen stromaufwärts ziehen.
11. arka-jirf, der grosse Monat (weil die Tage oder der Monat sehr lang sind).

Bei den verschiedenen Stämmen der Ostjak-Samojeden hat Castrén jedoch zwölf Monate, deren Namen folgende sind:

1. täbegedil-ireäd, Laubfall-Monat (August).
2. tumbetële-ireäd, der Monat mit den langen Tagen.
3. cuedemapsu-ireäd, der Monat, wenn der Boden friert.
3. küptetël-ireäd, der Monat der kurzen Tage.
4. kalan-ireäd, Steuer-Monat, d. h. wenn die Steuer (das Wild) gefangen wird.
- kakal-ireäd, Daumen-Monat, da die Weiber wegen Kürze des Tages nur den Daumen eines Handschuhs fertig machen können.
5. keconzil-ireäd, këtondel-ireäd, Monat der Wintermitte.
6. kuere-ireäd, kuera-ireäd, kueräl-ireäd, Krähen-Monat, wenn die Krähen kommen.
7. limbi-ireäd, limbiw-ireäd, Adler-Monat.
8. tapet-suri-ireäd, tages-süril-ireäd, der Monat, in welchem die Sommerthiere ankommen.

9. kuelet-tiril-ireäd, der Monat, in dem die Fische laichen.
10. ütäl guezäl-ireäd, ütäl (utäl-, utäl-) kueädel-ireäd, der Monat, in dem es Wasser in den kleinen Bächen giebt.
11. kuetebeil-ireäd, der Monat, wenn die Fische getrocknet sind.
12. kuetebeil-ireäd, der Monat, da Fische gefangen werden.
13. muenzel-ireäd, wuenze- (wuenzel-) ireäd, der Njelma-Monat.

A. G. Schrenk bietet in seiner Reise nach dem Nordosten des europäischen Russlands durch die Tundren der Samojeden B. I (Dorpat 1838, S. 536 f. meist aus der holscheimischen Tundra folgende Namen, die er nach der Reihenfolge unserer Monate also verzeichnet:

1. sywy-jirij, der Mittel-Monat, von sywy, Mitte. tykypä-jirij, die Kälte bricht eine Au (tyka) [tubka] wie Holz (pä) (pea); muss wohl heißen: Axtstiel-Monat, vor Kälte berstet der Axtstiel.
2. jărij-jirij, Rückkehr-Monat, da die Sonne zum Sommer zurückgekehrt ist.
3. wamdozi-jirij [wamdasi-jirij], der Monat ohne Gewebe.
4. jembi-jirij [himbea-jirij], der Adler-Monat.
5. hale-jirij [hale-jirij], der Fisch-Monat, da man in Landseen zu fischen anfängt.
6. nitse-jirij, der Kalb-Monat, da die Renntiere kalben.
7. jeptoma-jirij [jabtuma-jirij], der Gänse-Monat, in dessen letzten Tagen die Gänse zu mausern anfangen.
8. tima-jirij [tima-jirij], der Flügel-Monat, da die Gänse, nach dem Mausern, wieder ihre Flügel zu gebrauchen im Stande sind.
9. malsnyn-jirij [malite-jirij], Malizen-Monat, weil die jetzt von den Renntieren gewonnenen Felle zu Malizen verwandt werden.
10. eelwy-jirij [selwy-jirij], die Renntiere streifen ihre haarige Haut von den Geweihen.
11. hore-jirij [höre-jirij], auch marembade-jirij, Renntierbrunst-Monat.
12. jäwngate-jirij, Seefisch-Monat, vom Fang des Omulj.
13. hamälowa-jirij, Jagd-Monat.
14. nerte-pajode-jirij [neribtei pa: wudea-jirij], der erste dunkle Monat, wo die Sonne im hohen Norden nicht aufgeht.
15. garka-pajode-jirij [arka paewudea-jirij], der grosse dunkle Monat.

In dem vorstehenden Verzeichnisse haben wir aus Mangel der von Schrenk eigens und zwar nicht sehr glücklich gewählten Lautzeichen in den Fällen, wo ein mouillirter Consonant

erforderlich war, die von Castrén gebrauchten Zeichen angewandt; auch ist den einzelnen samojedischen Namen, soviel das Material in Castrén's Wörterverzeichnissen uns erlaubte, die Castrén'sche Schreibweise beigegeben worden.

Entschieden nur zwölf Monate finden wir bei den Jakuten; die Namen sind verzeichnet in der Billings'schen Reise (*An account of a geographical and astronomical expedition to the northern parts of Russia performed by commodore Joseph Billings London 1862*) S. 122. Hauptsächlich nach diesem Verzeichnisse hat Böhlingk in seinem jakutischen Wörterbuche die Namen der einzelnen Monate angeführt. Das Jahr beginnt wie bei den Jenissei-Ostjaken, Karagassen und Tungusen mit dem Mai, nicht wie Schtschukin im Journal des Ministeriums des Internen (Журнал Министерства Внутренних Дел, Jahrgang 1854 Abtheil. 3 S. 13 behauptet, mit dem März. Die Namen der Monate sind:

1. май майа, Laich-Monat, Böhlingk S. 28.
2. бос майа, Fichten-Monat, Böhlt. S. 134: «In diesem Monat wird die Fichtenrinde eingesammelt, welche später gedürrt und zu Mehl zerstampft oder zerrieben wird.»
3. от майа, Gras-Monat, Böhlt. S. 21.
4. алырмах майа, Heugabel-Monat, Böhlt. S. 4, auch тордунуу, der vierte Monat, Böhlt. S. 100.
5. басынны, der fünfte Monat, Böhlt. S. 134.
6. алымны, der sechste Monat, Böhlt. S. 10.
7. сарынны, der siebente Monat, Böhlt. S. 158.
8. ахсынны, der achte Monat, Böhlt. S. 1.
9. тохсунуу, der neunte Monat, Böhlt. S. 95.
10. олуунуу, der zehnte Monat, Böhlt. S. 26.
11. кылу ытап, Böhlt. S. 72: «der Monat, da man die Füllen am Tage einfängt und nicht zu den Stuten lässt, damit diese gemelkt werden können.»
12. бос ыстап, Böhlt. S. 144: «der Monat, da das Eis fortschwimmt.»

Von diesen Namen ist zu bemerken, dass Billings den Fichten-Monat dem Mai, den Gras-Monat dem Juni und den Heugabel-Monat dem Juli entsprechen lässt, während andere Quellen Böhlingk's sie in der obenbenannten Ordnung geben.

Zwölf Monate giebt auch Steller in seiner Beschreibung von dem Lande Kamtschatka (Leipzig 1775) S. 359 von den Itälmenen an der penschinschen See an, bei denen das Sommerjahr ebenfalls mit dem Mai beginnt. Die Namen der Monate sind:

1. тауа көүтсч, Schnepfen-Monat, so benannt nach der Ankunft der Schnepfe (тауа).
2. көа көүтсч, Kuckucks-Monat, nach dem Kuckuck (көа күтсч, bei Pallas Zoogr. ross. asiat. p. 443 көа күтсчсч).

3. Ähtemstä köatsch, Sommer-Monat, von adämäs, Sommer.
4. kýchsua köatsch, Mondschein-Monat, weil man beim Mondschein zu fischen beginnt.
5. köasühta köatsch. Blätter und Kräuter fangen an zu welken und abzufallen.
6. pykis köatsch, Meisen-Monat, das Porus-Meischen wird dann sichtbar, das pyk, pyk ruft.

Das Winterjahr beginnt mit:

7. kasa köatsch. Nessel-Monat, es werden die Nesseln geraut und zum Trocknen aufgehängt
8. nökkbuos nabil, »ich habe etwas gefroren.«
9. sjhsä köatsch, von sysak, berühre mich nicht; es wird für Sünde gehalten, in diesem Monat aus Quellen oder Bächen mit dem Munde oder hohlen Steingeln zu trinken, es muss mit grossen hölzernen Löffeln oder Schalen geschehen.
10. kýtšha köatsch, Leiter-Monat, es wird die Leiter (kýtšha), die zu den Balagans führt, vor Kälte sehr brüchig.
11. ahdu köatsch, Rauchloch-Monat, weil der Schnee um das Rauchloch herum aufthaut und die Erde zum Vorschein kommt.
12. masgal köatsch. Bachstelzen-Monat, von der Ankunft der Bachstelzen.

Dagegen liefert Krascheninnikow in seiner Beschreibung des Landes Kamtschatka (Описание земли Камчатки) St. Petersburg 1755 B. II S. 18 nur zehn Monate sowohl bei den Anwohnern des Kamtschatka-Strumes als auch bei den nördlichen Bewohnern Kamtschatka's. Bei den erstern beginnt das Jahr im November und die Monatsnamen sind nach der Originalausgabe folgende:

1. čutligac kuleč, Sünden reinigender Monat.
2. kukamilinač kuleč, »durch den Frost brechen Aststiele.«
3. balatul kuleč, Anfang der Hitze.
4. kydyškunnýč kuleč, der Tag wird lang.
5. kaxtan kuleč, Monat der Schneekruste.
6. kuise kuleč, Rothfisch-Monat; benannt nach *Salmo Lycaodon*, der nach Pallas *Zoogr. kuischahusch* heisst.
7. ataba kuleč, Weissfisch-Monat.
8. kaiko kuleč, Kaikofisch-Monat, nach dem Kaikū (*Salmo Lagocephalus Pallas*).
9. kyžu kuleč, der grosse Weissfisch-Monat, so benannt nach dem *Salmo sanguinolentus Pallas*, *kydshahysch*.
10. kixteru kuleč, der Monat des abfallenden Laubes, der so lang sein soll wie drei unserer Monate.

Bei den nördlichen Kamtschadalen dagegen lauten die Namen:

1. keluol kuleč, Monat des Zufrierens der Flüsse.
2. kyzap kuleč, Jagd-Monat.
3. čutligac kuleč, Sünden reinigender Monat.
4. kukamilinač kuleč, Aststiele bersten.
5. kydyškonneč kuleč, die Zeit des langen Tages.
6. šito kuleč, Werfzeit der Seebiber.
7. kuul kuleč, Werfzeit der Seehunde.
8. koza kuleč, Werfzeit der zahmen Renntiere.
9. kaju kuleč, Werfzeit der wilden Renntiere.
10. kuilkoalideč kuleč, Anfang der Fischerei.

Auch sie machen aus einem Jahre zwei; das Winterjahr beginnt im November, das Sommerjahr im Mai.

Die Giljaken an der Amurmündung und auf der Insel Sachalin, welche zuletzt von Leopold Schrenk besucht worden sind, theilen, nach den gütigen Mittheilungen des letztern, das Jahr in einen Sommer und einen Winter, von denen der erstere fünf Monate (Mai — September), der letztere sieben (October — April) umfasst. Interessant ist dabei die Verschiebung der Namen auf der Insel Sachalin.

An der Amurmündung.

1. valten teji log, der Monat, da *Salmo Proteus* (teji) laicht?
kopengya log.
kittagac log, Harpunen-Monat?
2. tyč log.
pota log.
teji vota log, Monat, da *Salmo Proteus* gefangen wird.
3. mačen črar log, kleiner Monat.
4. pila črar log, grosser Monat.
lygi vota log, Monat, da *Salmo Lagocephalus* gefangen wird.
5. narvi log, Feder-Monat, d. h. Mauser-Monat.
čičgar log.
6. oni lami log, Halbjahr-Monat (?).
pocavo log.
7. tlo log.
8. an log, Jahr-Monat.
9. čam log, Adler-Monat.
10. kar log, Schneeschauel-Monat.
11. črad log.
12. arkail log.

Auf der Insel Sachalin.

1. pöttun log.
2. arkail log.
3. čo tačr log, Fisch-Eichhorn-Monat.
4. macki log, kleiner Monat.
5. pila log, grosser Monat.
6. gadgo log.

7. kavekü log.
8. ilo log.
9. klu.
10. cam log, Adler-Monat.
11. kar log, Schneeschaukel-Monat.
12. érad log.

Leider können mehrere der Namen aus Mangel hinlänglichen lexikalischen Materials nicht erklärt werden: kitta god log hängt vielleicht mit kitta, Harpune, zusammen, oni lami log scheint für asi lami log, Halbjahr-Monat, zu stehen, wie der December als Jahr-Monat dasteht. Der Fisch-Eichhorn-Monat bezieht sich theils auf den Fang des *Sciurus striatus*.

Von den Aino's auf den Kurilischen Inseln steht mir ein Verzeichniss der Monatsnamen zu Gebot, welches der numebrigste Conservator des zoologischen Museums, Wosnessensky, bei seinem Aufenthalt in Petropawlowak den Aufzeichnungen eines Geschäftsführers der russisch-amerikanischen Compagnie entnommen hat. Ueber den Jahresanfang wird nichts bemerkt, die Monate selbst scheinen sich aber mit den europäischen nicht zu decken; so erstreckt sich der erste aus dem Januar in den Februar hinein u. s. w. Die Namen sind:

1. totani, lange Tage.
2. ap rap, der Schnee schmilzt.
3. paigan éir éipo, Kohlmeisen-Monat.
4. kabju noga éipo, Möven-Eier-Monat.
5. ara noga éipo, Taucherhuhn-Eier-Monat, nach dem *Cephus Lomvia Pallas*.
6. sinun éipo, Fütterungs-Monat.
7. sagibi kar éipo, Lachs-Fang-Monat.
8. éir aruka éipo, Monat des Fettwerdens der Vögel, auch éir haru kar éipo, Vogel-Schlingen-Fang-Monat.
9. morsa sumka, das Gras trocknet.
10. morsa sumgi-éipo, Monat, da das Gras trocken wird.
11. to as éipo, Monat der kurzen Tage.
12. kolgai éipo, Winter-Monat.
13. éu rup, Schneeauffüllung.

Die Aleuten fangen nach den Mittheilungen Wenjamnow's in dem Werke: Записки объ островахъ Уналашкинскаго Острова St. Peterb. 1840 B. II S. 253 ihr Jahr mit dem März an. Die Namen der Monate sind.

1. kadúgix, der vorderste, auch kisagúnaK, die Zeit, da man Riemen nagt.
2. agalujigix kisagúnaK, die Zeit, da man zum letzten Mal Riemen nagt, auch sadáguu Kagik, die Zeit, da man draussen (ausserhalb des Hauses) isst.
3. icicéxux oder éigum tugidá, Blumen-Monat.
4. agalilim tugidá oder ógaligim tugidá, Thierjunge-Monat.

5. sadígnam tugidá, Monat, da die Thierjungen fett werden.
6. ugnam oder uxnam tugidá, der warme Monat.
7. égúlim tugidá, Behaarungs-Monat, da das Gefieder und die Behaarung der Thiere voll werden.
8. kimádágm tugidá, Jagd-Monat.
9. kimádágm kajin tugidá, der Monat nach dem Jagd-Monat.
10. agaljúgák oder agalgaluk, Seelöwen-Monat, da man Seelöwen fängt.
11. tugidágamak, der grosse Monat, ist länger als die übrigen.
12. anulgilák, Seeraben-Monat, da man den Urit (*Phalacrocorax pelagicus Pallas*) mit Netzen fängt.

Die Konjagen auf der Insel Kadjak beginnen nach Dwydow (Двуратное Путешествие въ Америку морскихъ оленей Хвостова и Давидова Спб. 1810; B. 2 S. 101 ihr Jahr mit dem August. Die Namen der Monate sind:

1. kabjagun, die Plejaden fangen an aufzugehen.
2. tugagun oder tagagun, der Orion geht auf.
3. kancaun, Reif legt sich auf's Gras.
4. kanúsauéi, auf den Bergen erscheint Schnee.
5. kaglagwik, die Flüsse und Seen frieren.
6. agwinyx, der sechste Monat.
7. kypnyxóéik, man zerschneidet getrocknete Fische in Stücke.
8. kwigit-anuit, das Eis bricht.
9. manixéixwak, die Raben legen Eier.
10. manixéicak, die Vögel, welche sich im Winter um die Insel herum aufhalten, z. B. Enten u. s. w. legen Eier.
11. kaig jaat, die Seerabben begatten sich.
12. managxat, die Seeschweine begatten sich.

Bei dieser Gelegenheit darf ich es nicht unterlassen, auch einige Monatsnamen der Thlinkhit oder Kaloschen anzumerken, deren Mittheilung ich meinem Freunde Radloff verdanke, von dem wir nächstens einige linguistische Versuche über die Völker des russischen Amerika zu erwarten haben.

taux liiss' oder nach Holmberg law' liiss', Gänse-Monat, entspricht dem Februar.

cik liiss', Monat des schwarzen Bären = März.
hin iak-nax kaan liiss', der Monat, in welchem aus dem Wasser Gras hervorwächst = April.

Kani liiss', Gras-Monat = Mai.
liiss' éat, der kleine (junge) Monat = August.
liiss'(n)éat, der grosse Monat = September.
kukaha liiss', Nebel-Monat = October.

(Schluss folgt.)

RAPPORTS.

3. VORLÄUFIGER BERICHT ÜBER DIE AREAL-BERECHNUNG SIBIRIENS. VON P. V. KOEPPEN. (Lu le 17 octobre 1856.)

Es freut mich der Akademie anzeigen zu können, dass mir vom Director der Universitäts-Sternwarte zu Moskau, Hrn. Schweizer, die ersten Resultate seiner für die Akademie unternommenen Areal-Berechnung Russlands nach Provinzen und Kreisen zugekommen sind.

Durch diese Planimeter-Arbeiten wird das über die Areal-Verhältnisse Sibiriens bisher obwaltende Dunkel möglichst gelichtet, und der Statistiker gewinnt somit sicherern Boden für seine Combinationen.

Die gelieferten Angaben sind von den nöthigen Erläuterungen begleitet, aus welchen zu ersehen ist, mit welcher Unsicherheit und Genauigkeit bei der Arbeit verfahren wurde. Ich will hier nur bemerken, dass die zu berechnenden Landstrecken und die grösseren Wasserbecken in der Regel mindestens fünf Mal mit dem Amalerschen Planimeter umfahren wurden und dass, so viel als möglich, die Contraction eines jeden Blattes besonders berücksichtigt ward.

Es versteht sich von selbst, dass die Areal-Berechnung auf Grundlage der neuesten Karten vorgenommen wurde, und zwar geschah dies für West-Sibirien nach der beim Stabe des Sibirischen Armee-Corps, im Maassstab von 50 Werst (7.125 D. Meilen) auf einen Englischen Zoll, auf $\frac{1}{2}$ Bll. und einer Klappe angefertigten Karte, die zu St. Petersburg, beim Militärisch-topographischen Dépôt, im J. 1846 gestochen und im J. 1853 verbessert ist. Diese Karte führt den Titel: Генеральная Карта Западной Сибири съ Киргизскою степью. Составлена при Штабѣ отаѣльнаго Сибирскаго Корпуса.

Гравирована въ Военно-топографическомъ Делѣ. 1848. Исправлена въ 1853 году. Da diese Karte die dem Eismeere zunächst befindliche Region nicht enthält, so konnte die Grösse des nördlich vom 65° Polhöhe liegenden Landes nur nach der Posnjakowschen, im J. 1825 erschienenen und 1844 verbesserten Karte berechnet werden*).

Für Ost-Sibirien bediente sich Hr. Schweizer einer noch unveröffentlichten, im Maassstab von 100 Werst auf einen Engl. Zoll, auf 12 Bll. angefertigten Karte, für welche alle bis zum J. 1853 zu Gebote stehenden Materialien benutzt wurden. Die von der Geographischen Gesellschaft aus unternommenen Bestimmungen der geographischen Positionen Ost-Sibirischer Orte, gleich wie die Aufzeichnungen neuerer Reisenden, werden ohne Zweifel manchen wesentlichen Beitrag zur Vervollkommenung dieser Karte liefern; doch auch so schon, wie sie da ist, dient sie zum erfreulichen Beweis, wie weit die ununterbrochene Erforschung jener Gegenden in neuester Zeit vorgeschritten ist.

Die Resultate der gelieferten Arbeit, über die uns ein Bericht von Hrn. Schweizer zugesagt ist, werde ich späterhin die Ehre haben der Akademie vorzulegen. Jetzt will ich nur die Hoffnung aussprechen, dass wir von nun an, in den Angaben über den Flächen-Inhalt Sibiriens, nicht mehr wie bisher, um tausende von Quadrat-Meilen irren werden. Wird doch selbst das, dem Europäischen Russland zunächst befindliche Tobolskische Gouvernement allein, in den vorhandenen Schulbüchern, noch um 1000 Q. Meilen grösser angegeben als es ist.

Den 17. October 1856.

*) Dieser, über den 65° N. B. hinausreichende Theil des Gouvernements Tobolsk, macht 11.6 % des ganzen Arealis von West-Sibirien aus.

BULLETIN DES SÉANCES DE LA CLASSE.

SÉANCE DU 17 (29) OCTOBRE 1856.

M. Köppen lit une note sur les résultats des travaux de M. Schweitzer pour la détermination de l'aire des provinces et districts de la Sibirie. Cette note paraîtra au Bulletin.

M. Schiefner lit un rapport sur les feuilles envoyées par l'ecclésiastique Gromov donnant des détails ethnographiques concernant les Tschouatches. La feuille contient un tableau assez animé des habitations et des costumes des Tschouatches. La 1^{re} traite a) des noms anciens et modernes des Tschouatches et des dénominations dont ils se servent pour désigner les autres nations; b) des lieux qu'ils ont habités jadis; c) de leur connaissance de l'écriture et des livres existant en langue tchouatche; d) de l'administration; e) de leur constitution physique; enfin f) de leurs qualités morales.

Tout en reconnaissant que ces notices fournissent des détails en partie inconnus et offrent des matériaux dignes d'attention pour l'ethnographie des Tschouatches, M. Schiefner conclut qu'elles ne peuvent dans leur état actuel être livrées à l'impression et exprime l'opinion que ces

matériaux conviendraient plutôt à la Société Impériale Géographique. Décidé d'en faire part à M. Gromov, en lui renvoyant ses manuscrits.

M. Stéphanoff communique qu'il a profité de son séjour à Berlin pour se mettre en relations avec l'artiste Martin Krause, attaché à la Galerie royale, à l'effet de se procurer pour le Cabinet Numismatique des empreintes au plâtre de la collection en gemmes. M. Stéphanoff, relevant toute l'importance d'une pareille acquisition, prie la Classe de l'autoriser à faire cette commande à M. Krause, qui se porte garant de la bonne exécution de chaque empreinte, Accordé.

Le Lieutenant-Colonel des ponts et chaussées Stuckenberg offre à l'Académie une collection de manuscrits trouvés après la mort de son père, auteur de divers ouvrages sur l'hydrographie et la statistique de la Russie. Elle se compose: 1^o d'une autobiographie de M. Stuckenberg, continuée par son fils en 1 vol.; 2^o de divers matériaux formant 3 vol.; 3^o d'indications bibliographiques sur divers sujets de géographie, d'histoire et de statistique de la Russie.

Résolu d'exprimer à M. Stuckenberg la reconnaissance de l'Académie.

SÉANCE DU 31 OCTOBRE (11 NOVEMBRE) 1856.

M. Schiefner présente et lit une note, portant le titre: *Einige Bemerkungen zu den Liedern der Woten*. Elle sera insérée au Bulletin.

M. Köppen rappelle que, grâce à la coopération du St.-Synode, l'Académie peut espérer d'avoir dans peu de temps un répertoire géographique complet de tous les lieux habités en Russie, appartenant aux paroisses de l'Eglise Orthodoxe grecque, relève la nécessité de compléter ce répertoire par des listes semblables des lieux habités appartenant aux paroisses des autres confessions, et émet le vœu que l'Académie se mette à cet effet en rapport avec le Ministère de l'Intérieur. La Classe approuve la proposition de M. Köppen.

M. Dorn prie la Classe de l'autoriser à faire l'achat d'une rareté bibliographique, savoir le Dictionnaire Turco-Arabo-Persan, connu sous le nom de *Lehdschet-el-lughat*, Constantinople 1216 = 1801, 2^{de} édition. Accordé.

Le Secrétaire préposé ad intérim donne lecture d'un projet d'annonce qu'il a rédigé concernant la place vacante d'Adjoint pour la Philologie classique (v. Séance du 17 octobre). La Classe en approuve la rédaction et autorise le Secrétaire à publier cette annonce par la voie des journaux.

La Classe procède à l'élection d'un troisième délégué pour la Commission chargée de la révision des règlements de l'Académie. Au dépouillement du scrutin, M. Böhltingk est élu à la majorité des voix.

Le Recteur de l'Université de Dorpat envoie 15 ouvrages demandés par l'Académie pour M. Engelmann, chargé par la Classe historico-philologique de rédiger un aperçu de l'histoire du droit byzantin. Il en sera accusé réception avec remerciements.

SÉANCE DU 14 (26) NOVEMBRE 1855.

Dans un article, inséré au Calendrier de St.-Petersbourg pour l'année 1855, relativement à la population de l'Empire de Russie, M. Köppen avait annoncé qu'il fournirait de nouveaux développements à ses données, fondées surtout sur le 9^{me} recensement. Il présente en conséquence tous les renseignements qu'il a recueillis sur le chiffre des habitants de la Russie en 1851 et exprime le désir que ce travail, portant le titre: *Анализ пенала на чинах населения въ Россіи въ 1851 году*, soit publié dans le recueil *Справочные материалы*, 4^{es} annuaires. M. Köppen se propose en outre d'ajouter aux 264 pages in-folio du texte et aux huit suppléments plusieurs tableaux, renfermant les déductions finales, et promet, pour le Bulletin, un aperçu de ce travail en langue allemande.

M. Köppen signale à l'attention de la Classe, que pour se conformer au § 3 du règlement, il propose le 1^{er} juin 1841 d'prendre les dispositions nécessaires afin de perfectionner le dénombrement de la population. Ensuite il présente à la III^{me} Classe en date de 8 (20) décembre 1848 des recherches sur le recensement en Russie avec indication des mesures administratives en vigueur à l'étranger à ce sujet. Or cet article n'ayant pas pu être publié pour lors, M. Köppen prie la Classe de l'autoriser à imprimer actuellement ce travail. Accordé.

M. Dorn communique que l'ouvrage de M. Frähn: *Annotationes ad Maresdotti opus Numismata orientalia illustrata*, soumis à la Classe en 1854 et destiné à entrer au premier volume des œuvres postumes de cet illustre auteur, n'y a pas trouvé place. M. Dorn a donc extrait du second volume «Quinque centuriae» présenté l'année passée, les remarques de M. Frähn sur l'ouvrage de M. Pietraszewski inti-

ulé: «Numi Muhammedanis» et propose de publier ces remarques, jointes à l'ouvrage sus-mentionné de Maresdotti en un volume à part. Adopté.

Le même Académicien présente à la Classe la Chrestomathie Kourde de M. Lerch, prête à être mise sous presse, et annonce qu'il produira le Glossaire dans la séance prochaine. M. Dorn se prononce favorablement sur ce travail, qui justifie pleinement l'entreprise du voyage de M. Lerch à Roslawi. Résolu de procéder à l'impression de la Chrestomathie, dès que les caractères indispensables seront prêts à la Typographie de l'Académie.

M. Kunik présente de la part de M. Mollenhoff, professeur à l'Université de Kiel, un ouvrage intitulé: *Ueber die Weltkarte und Chorographie des Kaisers Augustus*. La Classe charge M. Kunik de remercier le donateur.

Sur la prière de M. Dorn de le suspendre des ses fonctions en qualité de Directeur du Musée ethnographique, la Classe invite unanimement M. Schiefner à bien vouloir accepter la charge vacante. M. Schiefner accepte.

M. Ostrowski donne lecture d'une lettre de Son Excellence M. le Président annonçant que Sa Majesté l'Empereur a ordonné de publier les trois premiers volumes de l'Histoire de Pierre-le-Grand, et de porter la somme requise sur la Trésorerie de l'Empire. Reçu pour avis.

La communication de M. le Ministre de l'Instruction publique faisait part que M. Pietraszewski, lecteur des langues orientales à l'Université de Berlin, lui a envoyé la 1^{re} livraison de sa traduction du Zend-Avesta, priant qu'on lui facilité la publication de ce travail. Trouvant une grande affinité entre la langue du Zend-Avesta et tous les dialectes slaves, M. Pietraszewski espère que le concours du gouvernement ne lui sera pas refusé. M. le Ministre désirant connaître l'opinion de l'Académie au sujet de cette traduction et si l'entreprise mérite d'être encouragée, la Classe décide de confier l'examen de la première livraison à MM. Dorn, Böhltingk et Schiefner.

M. Afoussier, employé à la Cour civile de Kherson, soumet à l'examen de l'Académie un manuscrit intitulé: *Историческія и сравнительныя замѣтки по поводу*. MM. Köppen et Vesselsky se chargent d'en présenter un rapport.

ANNONCE BIBLIOGRAPHIQUE.

Mélanges asiatiques tirés du Bulletin historico-philologique de l'Académie Impériale des sciences de St.-Petersbourg. Tome III. Une livraison. pag. 559 — 666.

Contenu:	pag.
Dr. RICHARD WANDT, Der Teich Hiskias und der obere Giebon.	549
WASSILIEW, Notice sur les ouvrages en langues de l'Asie orientale, qui se trouvent dans la Bibliothèque de l'Université de St.-Petersbourg.	562
DOAN, Ueber die letzten dem Asiatischen Museum zugekommenen Peilew-Münzen.	608
SCHLEIER, Bericht über Herrn Professor Wassiljew's Werk über den Buddhismus, seine Dogmen, Geschichte und Literatur.	612
DOAN, An die historisch-philologische Classe der Kaiserlichen Akademie der Wissenschaften.	617
PETER LERCH, Bericht über eine im Auftrage der historisch-philologischen Classe der Kaiserlichen Akademie der Wissenschaften unternommene Reise zu den kriegsgefangenen Kurden in Roslawi. Im Guvernement Smolensk.	621
GAIBANG GOMBOJEW, Randbemerkungen zu Plinio Carpini.	630
Prix: 15 Cop. arg. — 15 Ngr.	

Émis le 28 janvier 1857.

DES SCIENCES HISTORIQUES, PHILOGIQUES ET POLITIQUES

DE

L'ACADÉMIE IMPÉRIALE DES SCIENCES

DE SAINT-PÉTERSBOURG.

Ce Recueil paraît irrégulièrement par feuilles détachées dont vingt-quatre forment un volume. Les abonnés recevront avec le dernier numéro l'enveloppe, le frontispice, la table des matières et le registre alphabétique du volume. Les comptes-rendus annuels de l'Académie entreront dans le corps même du Bulletin; les rapports sur la distribution annuelle des prix Démeidoff y sont annexés en guise de suppléments. Le prix de souscription, par volume, est de trois roubles argent tant pour la capitale que pour les gouvernements, et de trois thaler de Prusse pour l'étranger.

On s'abonne à St.-Petersbourg chez Eggers et Cie., libraires, commissionnaires de l'Académie, Nersky-Prospect, No. 1 — 10. Les abonnés des gouvernements sont priés de s'adresser au Comité administratif (Комитетъ Имперіи), Place de la Bourse, avec indication précise de leurs adresses. L'expédition des numéros se fera sans le moindre retard et sans frais de port. Les abonnés de l'étranger s'adresseront, comme par le passé, à M. Léopold Voss, libraire à Leipzig.

SOMMAIRE. NOTES. 9. L'année de treize mois et les noms des mois chez les peuples de la Sibirie. (Fin.) SCHIEFNER. 10. Lettre de M. KHNSTOV à M. DORN, précédée d'un rapport de cet Académicien. BULLETIN DES SÉANCES. CHRONIQUE DU PERSONNEL. RECTIFICATION.

NOTES.

9. DAS DREIZEHNMONATLICHE JAHR UND DIE MONATSNAMEN DER SIBIRISCHEN VÖLKER; VON A. SCHIEFNER. (Lu le 19 décembre 1856.)

(Schluss.)

Die Vergleichung dieser verschiedenen Verzeichnisse hat so manches Lehrreiche. Den Jahresanfang finden wir bei den Amur-Tungusen im December, bei den Tschuwaschen und in Kamtschatka im November; die minussinschen Tataren und nach Bausarow a. a. O. auch die Burjäten begannen ihr Jahr mit dem September, welchen Jahresanfang auch nach Bergstadi einige Jenissei-Ostjakenstämme haben müssen. Die Samojeden und Koungajen fangen mit dem August an, mit dem Mai aber nach Castrén die Jenissei-Ostjaken, die Karagassen, die Tungusen, die Jakuten; auch beginnen die Kamtschadalen und Giljaken ihr Sommerjahr mit dem Mai. Die ugrischen Ostjaken endlich fangen ihr Jahr, nach Castrén, mit dem April an. Es würden uns noch genauere Angaben vorliegen, hätten wir nicht meist mit Wörterverzeichnissen zu thun, in denen die bekannte Sprache der Fremden vorangeht.

Betrachten wir die Art und Weise der Benennung der einzelnen Monate, Benennung nach den Jahreszeiten finden wir nicht häufig: einen Sommer-Monat auf Kamtschatka, einen

Sommer- und Winter-Monat bei den Jenissei-Ostjaken, einen Winter-Monat bei den Aino's, einen ersten Frühlings- und ersten Herbst-Monat bei den ugrischen Ostjaken, einen Monat der Sommermitte sowohl bei den ugrischen als Jenissei-Ostjaken, einen Monat der Wintermitte bei den Ostjak-Samojeden. Nach dem hohen Stande der Sonne benennen die minussinschen Tataren einen Winter-Monat den hohen. Das Zunehmen der Tage giebt bei den minussinschen Tataren und auf Kamtschatka einem Monat den Namen; bei den Ostjak-Samojeden finden wir einen Monat der langen Tage, bei denselben und bei den Aino's einen Monat der kurzen Tage, woran sich bei den Karagassen der Monat der langen Rasten oder Nachtlager anschliesst. Die Samojeden haben auch einen dunkeln Monat. Der Mondschein-Monat auf Kamtschatka hat seinen Namen von dem Fischlage beim Mondscheine. Die Benennung des ersten Monats nach dem Aufgang der Plejaden bei den Koungajen erinnert an den alten indischen Monat Kṛtikā, der auch das alte Jahr begann; ihren zweiten Monat benennen die Koungajen nach dem Aufgang des Orion.

Mächtig greifen die Temperaturverhältnisse ein. Selten giebt die Wärme oder Hitze dem Monat den Namen, wir finden dies nur bei den Burjäten und auf Kamtschatka; um so häufiger tritt die Kälte auf: einen Reif-Monat giebt es bei den Koungajen, kleine oder grosse Kälte bei den minussinschen Tataren, ebendasselbst heftige Kälte, bei den Karagassen grossen Frost, bei den Samojeden und auf Kamtschatka einen Frost, der die Axtstiele, auch die Balagun-Leiter beraten macht. Die

Wirkungen der Kälte geben ebenso auch sonst Anlass zu Benennungen: das Zufrieren der Flüsse in Kamtschatka, der Flüsse und Seen bei den Konjagen, das Frieren des Erdbodens bei den Ostjak-Samojeden und Jenissei-Ostjaken, der geringere oder bedeutendere Gefrierungsgrad des Flusses (Ob) bei den Ostjaken. Wohl die Anstrengung, welche die Kälte herbeiführt, veranlaßt bei den Tschuwaschen den Namen eines steileren und weniger steilen Monats.

Eine grosse Rolle spielt die Schneedecke. Die Samojeden haben einen Monat, da der Schnee wie Sand vom Winde einhergetrieben wird, die Aino's einen Schneeauffüllungs-Monat, die Konjagen einen Monat, da der Schnee auf den Bergen erscheint; die Giljaken benennen einen Monat nach der Schneeschaukel. Tritt die Sonne mit ihren Strahlen hervor und schmilzt die Oberfläche des Schnees, so bildet sich durch die Nachfröste eine Schneekruste (Schneeharst), nach der auch die Letten einen Monat benennen; die Ostjaken haben einen Monat der kleinen und grossen Schneekruste und auch in Kamtschatka finden wir einen Monat der Schneekruste. Die Karagassen benennen einen Monat nach der Jagd, die vermittelst der Schneeschuhe auf dieser Kruste angestellt wird. Nach und nach schwindet die Schneedecke, nach der auch die Ebsten den März *ang kuu* *) benannt haben, der Schnee wird klein, wonach die Karagassen einen Monat benennen, so wie die Aino's nach dem Schmelzen; es treten Erdflecke hervor, daher der hunte Monat bei den minusinschen Tataren, bei den Burjäten der Monat des rothen Landrückens, auf Kamtschatka der Rauchloch-Monat, da der Schnee um das Rauchloch herum fortschmilzt, das Moraswerden des Eises benennt einen Monat bei den Ostjaken und Tungusen, das Brechen des Eises bei den Konjagen, das Fortschwimmen des Eises bei den Jakuten. Der Frühling tritt ein, es giebt Wasser in kleinen Bächen (bei den Ostjak-Samojeden), man benennt bei den Samojeden einen Monat, wie bei den Ungarn den Januar †), nach der Überschwemmung.

Nach dem Regenfall und sonstigem Unwetter könnten zwei Monate bei den Burjäten benannt sein, wie bei den Tungusen und Thlinkit einer nach dem Nebel. Die Ostjaken haben einen Windmonat, die Samojeden einen stillen Monat, da wegen der Windstille die Jagd gut ist.

Eine ganze Reihe von Völkern benennt einen oder mehrere Monate nach dem Gras, den Mai die Karagassen, Jakuten, Tungusen und Thlinkit ‡), die letztern den April nach dem Emporwachsen des Grases aus dem Wasser. Die Aino's haben einen Monat, da das Gras trocken wird, die Tschuwaschen, Ostjaken und minusinschen Tataren einen Monat der Heu-

erte, die Aleuten einen Blüten-Monat, die Jenissei-Ostjaken einen Monat, da das Gras vergilbt, da die Graspitzen weiss werden. Die Tschuwaschen, als Ackerbau treibendes Volk, benennen ihre Monate nach der Saat, der Brache, der Sichel und der Tenne, wie ähnlich die Ebsten einen solchen (*rükti ku*, eig. Riegen-Monat) kennen und auch die Albanesen einen Tenne-Monat (*Alonari* oder *lonari*, offenbar von *ἄλος* Tenne, siehe Hahn, Albanesische Studien Heft 2 S. 111) haben. Einen Flachs-Monat finden wir bei den Tschuwaschen, bei den Hälmen auf Kamtschatka einen Nessel-Monat, da die Nesseln gerauft und zum Trocknen aufgehängt werden. Die Burjäten haben ihren Lauch- oder Zwiebel-Monat und die Karagassen einen Monat von den rothen Blüten der Lilienzwiebel, einen zweiten, da die Zwiebel gegraben wird; auch der rothe Monat der minusinschen Tataren scheint sich hier anzuschliessen. Die letztern haben auch einen Ernte-Monat, den wir ferner bei den Wotjaken (*aran tolyz*) finden, die Tungusen einen Monat, wo die Früchte reifen, die Ostjaken einen Moltebeeren-Monat. Die Jakuten kennen einen Monat, da sie die Fichtenrinde ablesen, um sie dann gedörrt und gestampft zum Brodbacken zu gebrauchen, die Ostjaken einen Fichtensplint- und auch einen Birkenaplant-Monat, woran sich bei den minusinschen Tataren der Monat der Birkenrinde †) und bei den Karagassen der Monat der Baumrinde anschliesst. Hieran reiht sich der Hammer-Monat bei den Karagassen, der sich auf die Cedernuss-Ernte bezieht. Wie das Auflehen der Natur zu Benennungen veranlaßt, so auch das Absterben, daher die häufigen Benennungen nach dem Abfallen des Laubes und dem Welken des Grases, wie namentlich bei den ugrischen und Jenissei-Ostjaken, den Samojeden, den Kamtschadalen und Aino's.

Geben wir von der Pflanzenwelt auf die Thierwelt über, so wäre es eine Möglichkeit, dass ein tungusischer Monat nach den Mücken benannt ist. Ausgedehnter ist jedoch die Benennung der Monate nach den Fischen, ihrem Erscheinen, ihrer Laichzeit und ihrem Fange. So giebt es bei den Ostjaken einen Monat, da der Syrok kommt, einen Fischschwarm-Monat bei den Samojeden, einen Laich-Monat bei den ugrischen und Jenissei-Ostjaken †), den Samojeden, Jakuten und Burjäten, bei den Samojeden und Giljaken einen Fischfang-Monat, in Kamtschatka einen Monat des Fischerei-Anfangs und des Fischens beim Mondschein; eine Hauptrolle spielt der Fang der Seefische, daher der Lachswehr-Monat bei den Ostjaken, der Njela-Monat bei den Jenissei-Ostjaken und Ostjak-Samojeden, der Omulj-Monat bei den Samojeden, verschiedene Lachs-Monate bei den Giljaken, der Roth- und Weissfisch-Monat bei den Kamtschadalen, der Lachsfang-Monat bei den Aino's, so auch

4) Darnach ist bei Jacob Grimm, Geschichte der deutschen Sprache I, 400, *ang kuu* = Hecht-Monat zu berichtigen.

5) *viññihata*; s. Márton, Három nyelvből készült iskolai lexicon (Bétsben 1816) T. I. p. 247.

6) Auch die Wotjaken: *turyu poton tolyz*, Monat, da das Gras hervorkommt.

7) Den auch die Lappen haben: *pre-manno* = Juni.

8) Bei den Symchen Jenissei-Ostjaken rechnet man nach der Laichzeit des Hechtes, was sich vielleicht auch bei den Lappen in dem *cojos manod*, Hecht-Monat (?) wiederfindet.

ein Monat, da die Jenissei-Ostjaken Fang-Apparate zum Fange der Stierjähde und Hausen ausstellen. Bei den Ostjak-Samojeden finden wir einen Monat, da die Fische getrocknet sind.

Das Erscheinen und Verschwinden der Vögel, ihr Brüten, Mausern und Flüggewerden geben auch Anlass zur Benennung von Monaten. Ein samojedischer Monat heisst der Sommerthier-Monat, nach der Ankunft der Vögel. So werden namentlich die Krähen bei den uralischen Ostjaken, den Ostjak-Samojeden, wie bei den Lappen, die Seeraben bei den Tungusen, den Aleuten und Konjagen, die Adler bei den Samojejden, den Jenissei-Ostjaken und den Giljaken, der Auerhahn vielleicht bei den Tungusen, die Gänse bei den Samojejden und Thlinkhit, die Enten⁹⁾ während des Mauserns bei den Jenissei-Ostjaken, das Mausern der Gänse bei den Giljaken, das Fortfliegen der Gänse und Enten bei den Ostjaken, ihr Brüten bei den Konjagen, die Porus-Meise in Kamtschatka, ebenda selbst auch die Bachstelze, die Schnepfe und der Kuckuck, die Brütezeit der Möve, der Kohlmeise und des Taucherhuhns bei den Aleuten, die einen Monat auch nach dem Fortwerden der Vögel benennen, das Einfangen der Vögel vermittelt der Schlingen bei den Aino's, das Flüggewerden der Jungen bei den Samojejden und minussischen Tataren.

Wichtiger noch greift das Säugthier ein, zumal bei den Nomadenvölkern: das Kalben und Werfen der Jungen, die Brunstzeit und die Jagd der einzelnen Thiere sind mächtige Anlässe zur Benennung: das Kalben des Rennthiers bei den Samojejden, des wilden und zahmen Rennthiers bei den Kamtschadalen, die Brunstzeit der Rennthiere bei den uralischen und Jenissei-Ostjaken, den Karagassen und Samojejden, die Brunstzeit der Hirsche, Rehe, Ziegen und Schaaf bei den Burjäten, der Pferde bei den Jakuten, wo man die Füllen einfängt, der Hunde bei den Jenissei-Ostjaken, das Werfen des Seehundes und Seebibers bei den Kamtschadalen, der Seerubben und Meerschweine bei den Konjagen, die Zeit der Thierjungen und ihres Fettwerdens bei den Aleuten, der Behaarung bei den Aleuten und auf Kamtschatka, der Hornlosigkeit bei den Samojejden und des Hornwachses bei den Burjäten. Nach der Milch der Heerden nennen die Burjäten einen Monat, nach den zu Pelzen (Malizen) gebrauchten Rennthierfellen die Samojejden. Wichtig ist die Jagd bei den Nomaden. So finden wir einen Jagd-Monat bei den Samojejden, den Kamtschadalen und Aleuten, bei den Samojejden auch einen guten, weil zur Jagd günstigen Monat, bei den minussischen Tataren einen Wald-Monat; bei den Ostjak-Samojejden hat der Monat der Jagd den Namen des Schatz- oder Steiner-Monats erhalten, weil man die Abgaben in Thierfellen leistet; auch benennt man bei den Karagassen einen Monat nach der Jagd mit Hunden, einen andern nach der Jagd auf Schneeschuhen. Besondere Jagdgegenstände sind das Eichhorn bei den Jenissei-Ostjaken, Burjäten, Tungusen und Giljaken, der Zobel bei den

Karagassen, Burjäten, der Hirsch bei den Burjäten, der Seelöwe bei den Aleuten, der schwarze Bär bei den Thlinkhit. Der Stier-Monat (os tolyz) bei den Wotjaken dagegen geht wohl auf den Ackerbau.

Einzelne Benennungen sind sehr eigenthümlich, wie der Daumen-Monat bei den Ostjak-Samojejden, weil die Weiher in dieser Zeit wegen Kürze des Tages nur den Daumen eines Handschuhs fertig stricken können; ebenso merkwürdig ist bei den Ostjaken der Name Monat der Handfüsse, woneben die Benennung der trügerischen Flüsse steht; wahrscheinlich ist hier ein Bezug auf die Schlüpfzeit des frischen Eises. Ein Zeichen grosser Noth scheint das Nagen der Riemen bei den Aleuten zu sein. Daran schliesst sich auch das Zerschneiden gedörrter Fische in Stücke bei den Konjagen. Die beiden auf den Tribut bezüglichen Monate der Ostjaken bedürfen keiner weitem Erklärung. Der Mädchen-Monat der Tschuwaschen ist bereits oben erklärt.

Ganz vereinzelt steht die tungusische Benennung der Monate nach den Gelenken des menschlichen Körpers, erinnert aber an den Gebrauch von Körpertheilen zu Maassbestimmungen; s. Pott, *quinar* und *vigesimal* Zählmethode S. 1 f. Blossas Zahlen der einzelnen Monate findet sich nicht häufig, es tritt uns bei den Jakuten, bei den Amur-Tungusen und für einen Monat bei den Konjagen entgegen.

Beziehungen auf Feste finden wir bei den Tschuwaschen in dem Todtenfest- und Dankopfer-Monat, bei den Burjäten in dem weissen Monat, an den sich die Bezeichnung *aurus-ox* (Neujahrsfest-Monat) bei den Tschuwaschen anschliesst. Bei den Kamtschadalen hat der Monat der Sündenreinigung, so wie der Monat *ruire* nicht an eine religiöse Beziehung.

Jacob G. Grimm hat in seiner anregenden Abhandlung über die Monate in der Geschichte der deutschen Sprache B. I. S. 110 folg. auf die Verknüpfung zweier oder auch dreier gleichnamiger Monate hintereinander aufmerksam gemacht. Eine solche Verknüpfung tritt uns in den von uns behandelten Monats-Verzeichnissen in reichlichem Maasse entgegen. Bei den Tschuwaschen finden wir einen grossen und kleinen steilen Monat, bei den Ostjaken einen Monat des grossen und kleinen Winterrückens (?), einen Monat der kleinen und grossen Schneekruste, bei den minussischen Tataren einen Monat der grossen und kleinen Trockenheit (?), bei den Karagassen einen Monat der kleinen und grossen Kälte, bei den Burjäten einen grossen und kleinen Regen-Monat (?), bei den Samojejden einen ersten dunklen und einen grossen dunklen Monat, bei den Jenissei-Ostjaken, den Giljaken und den Thlinkhit schlechtweg einen grossen und einen kleinen Monat, wie Samojejden und Aleuten schlechtweg einen grossen Monat haben. Ferner sind in ähnlichen Verhältnissen die beiden Zwiebel-Monate bei den Karagassen, die beiden Monate des Riemennagens bei den Aleuten, die beiden Monate des Birken- und Fichtensplints bei den Ostjaken, der Entenmauserung bei den Jenissei-Ostjaken, der Jagd-Monat und der Monat nach der Jagd bei den Aleuten. Zu beachten ist es auch, wie bei den Burjäten zwei Monate den Namen Hirsch-Monat, zwei

• 9) Die Wotjaken benennen einen Monat (den Juli) nach dem Turpan (aus rülä).

den des Ziegen- oder Reh-Monats je nach verschiedener Bedeutung der Zeit in dem Thierleben führen.

Hatten wir an den Tschuwaschen ein Ackerbau treibendes Volk vor uns, so zeigen die ugrischen und Jenissei-Ostjaken, die Samojeden, Tataren, Karagassen, Burjäten, Tungusen mit ihren auf Fischfang, Jagd und Renntierzucht bezüglichen Monatsnamen mehr oder weniger den Charakter von Nomadenvölkern. Besonders stark treten die Beziehungen zu den Vögeln auf Kamtschatka und bei den Aino's hervor. Es finden sich jedoch einzelne Uebergänge und Nuancen. So stehen die Karagassen und minusinschen Tataren in mancher Hinsicht den ackerbauenden Völkern näher; die Jakuten verrathen sich als rosskundig.

Eine nähere Vergleichung der hier gegebenen Namen mit denen der europäischen Völker lassen wir bei Seite; ein aufmerksamer Leser der obengenannten Arbeit J. Grimm's wird eine solche leicht anstellen können. Nur mit wenigen Worten berühren wir hier die dort vorkommenden Monatsnamen der finnischen Völker. Die Namen der lappischen Monate sind nach Stockfleth in seinem *Norsk-Lappisk Ordbog* (Christiania 1852) 8°:

Bei den norwegischen Lappen. Bei den schwedischen Lappen.

- | | |
|---|--------------------------------------|
| 1. odda-jage bæve mannod, Neujahrstag-Monat. | |
| 2. govamannod (aus dem altnord. göi); s. Grimm a. a. O. S. 100. | kuovamanno. |
| 3. mué mannod, Schwannmonat. | hukkamanno. |
| 4. vuoräs mannod, Krähenmonat. | vuoräcis manno. |
| 5. cogos. | kantamanno, mærbmes, queddett manno. |
| 6. miesse mannod, Rennthierkalbs-Monat. | pese manno. |
| 7. snilčca mannod, Rennthierhaarfäll-Monat. | snilčcamanno. |
| 8. borge mannod, Rennthierbehaarungs-Monat. | porge. |
| 9. gassaborge, Dichthaar-Monat. | |
| 10. ragad mannod, Rennthierbrunst-Monat. | rakad manno, Rennthierbrunst-Monat. |
| 11. golgo mannod, Rennthierermattungs-Monat. | kolko manno, rakkad manno. |
| 12. bassates mannod, heiliger Monat. | golgom. |
| | passates manno. |

Ausser den von Jacob Grimm erklärten Namen ist cogos vielleicht mit conk, Hecht, im Zusammenhang, wozu der entsprechende schwedisch-lappische Name queddett-manno, Laich-Monat, zu stimmen scheint. Von den übrigen Namen ist kanta manno nach dem ersten Mai (kanta, vielleicht als Jahresanfang?) benannt; mærbmes weiss ich nicht zu deuten, pese

manno hängt vielleicht mit pesse, Birkenrinde, vuodkid mannod vielleicht mit vuoddo, Grundlage, zusammen und könnte seinen Namen von einem frühern Jahresanfang haben. Wie man sieht, schliessen sich die lappischen Namen auf's engste an die der sibirischen Nomadenvölker an. Anders ist es mit den Finnen und Esthen, die sich den Letten und Lithauern näher stehen. Der finnische Name für Januar tammi-kuu erinnert an den Axtstiel-Monat der Samojeden und der Kamtschadalen. Der Name für Februar helmi-kuu, Perlen-Monat, erwartet noch seine Erklärung; marras-kuu, der gebrechliche Monat, ist vielleicht corruptirt aus maru-kuu, Martins-Monat, den die Esthen noch haben. Dass letztere keinen Hecht-Monat kennen, bemerkte ich schon oben. Die oben öfters erwähnten wotjakischen Monatsnamen sind, so weit ich sie habe ermitteln können, folgende:

- Januar: tolsar tolyz, Wintermitte-Monat.
 sera tolyz.
 März: os tolyz, Stier-Monat.
 April: pyz-tolyz, warmer Monat.
 Mai: turyn poton tolyz, Monat, da das Gras hervor-
 kommt.
 Juni: wola tolyz, grüner Monat.
 Juli: turpan tolyz, Enten-Monat.
 August: aran tolyz, Ernte-Monat.
 November: ija künöton tolyz, Monat, da es zu Eis friert.
 December: juma tolyz, Gottes Monat.

Nachschrift.

Ein Schreiben des Hrn. A. Ahlquist aus Ardatow im Gov. Simbirsk vom 24. Januar belehrt mich, dass im Tschuwaschischen nicht agga-oix, sondern äga-oix geschrieben werden muss. Ausserdem schreibt Ahlquist statt kyräc, äg und sirtmä — kyräc, suw und sirtmä. Die Tschuweremissen sollen ihre eigenthümlichen Monats-Namen bereits vergessen und die russischen angenommen haben.

In Betreff der finnischen Monats-Namen theilt mir Herr C. G. Borg in Helsingfors Folgendes mit: Für helmikuu giebt es keine directe Erklärung im Finnischen, denn von helmi, Perle, kann der Name nicht hergeleitet werden. Bei den Schweden hies der Februar ehemals der *Göje*-Monat, da man der Göttin *Göje* [alt-nordisch *Göi*], der Tochter Thora, zum Gedeihen der Saat opferte. Nun lautet *hedelmä* (Saat, Ertrag) zusammengezogen *heelmä*, was sich dem helme sehr nähert, wie man auch häufig *helmekuu* statt *helmikuu* hört. Es kommt sowohl Lönnerot als mir nicht unwahrscheinlich vor, dass wir in *helmikuu* eben nur eine Uebersetzung des schwedischen Monats-Namens haben. Ausserdem haben die Finnen auch noch einen eigenen Namen für den Februar: *kaimala* oder *kaimalokuu*, den ich von *kaimo*, das erste Tagesgrauen, herleite. Diese Benennung soll daher entstanden sein, dass dann erst längere und wärmere Tage zu grauen beginnen.

• Auch für manche der anderen Monate giebt es ältere finnische Namen, deren einige in abgelegenen Gegenden des Landes noch jetzt allgemein gebräuchlich sind; so heissen der Januar und Februar beide *sydän-kuu*, Herz-Monate, der März *vahto-* oder *vahto-kuu*, Schaum-Monat, der April *hanki-kuu*, Schneetritt-Monat. Besonders interessant muss es Ihnen sein, dass Lönnerot irgendwo in Karelien eine Angabe aufzeichnet hat, derzufolge man vormals dort folgende dreizehn Monate gehabt hat:

1. *sydänkuu*, 1) Herz-Monat.
2. *sydänkuu*, 1)
3. *vahtokuu*, Schaum-Monat.
4. *huhtikuu*, Schwende-Monat.
5. *sulama-* oder *toukokuu*, Schmelz- oder Saat-Monat.
6. *kesäkuu*, Sommer-Monat.
7. *heinäkuu*, Heu-Monat.
8. *mieläkuu*, Eiter-Monat.
9. *elokuu*, Ernte-Monat.
10. *syyskuu*, Herbst-Monat.
11. *lokakuu*, Koth-Monat, auch *lihakuu*, Schmutz-Monat.
12. *roukokuu*, Schollen-Monat.
13. *joulukuu*, Weihnachts-Monat.

Ist es in dem vorstehenden Verzeichniss von Bedeutung, einen Schollen-Monat zu finden, der mit dem altlithauischen *gruden* und dem litauischen *grodinnis* etymologisch zusammenfällt, da *rauta*, gefroren, unebener Erdboden, schwerlich etwas anderes als das altl. *gruda* = lit. *grodas* ist, so hat von der andern Seite *mielä-kuu* durch Uebereinstimmung mit dem ehnatischen *mielä-kuu* Anspruch auf hohes Alter. Die beiden auf einander folgenden Herz-Monate (*sydänkuut*) sind wohl wegen der Intensität der Kälte so benannt, wie dies ja auch mit *tammikuu* ähnlich der Fall ist¹³⁾. Rücksichtlich *tammikuu* bemerkt Borg, dass man die Finnen noch jetzt von *iso-tammikuu* und *pikku-tammikuu* (Gross-Eiche und Klein-Eiche) sprechen hört, worunter sie den Januar und Februar meinen, und in einem Märchen heisst es: *Pieni tammikuu sanoi isälle tammelle: - jos minä olisin sinun siassasi, niin kylmäisin varsin heroisen vatsaan, akan k¹²et¹³!* *taikinaan ja si'on jalat tanterreen; mutta jos yöllä vähi kilistän, niin toinen silmäni päirvältä vetä vuoaa.*

10. Vielleicht ist auch der von Grimm a. a. O. S. 98 mit dem alav. *gruden* zusammengestellte *karimänot* dennoch von dem Adjectiv *harri* herzu-leiten.

11) Diese Worte erinnern sehr an die Beschwörung des Frostes (Pakkunen) in der Kalevala Rune XXX. V. 274 ff.

Kylmä katkittä tulello,
Hilut nautin tietoselle,
Käet nautin taikimahan,
Poika neitosen pörröben,
Utarihin aubeen maitto,
Vatsahan heroisen varsa!

Lasst die Kessel da gefrieren,
Auf des Ofens Heerd die Kohlen,
An den Teig des Weibes Hände,

• Die kleine Eiche sagte zur grossen Eiche: Wäre ich an deiner Stelle, so würde ich das Füllen an den Bauch des Pferdes, die Hände des Weibes an den Teig, die Füße des Schweines an die Flur frieren lassen; aber wenn ich in der Nacht ein wenig glänze, so lässt das eine Auge bei Tage Wasser fliessen.

Endlich darf es nicht unbemerkt bleiben, dass C. A. Gottlund in seinem von 1829—1832 zu Stockholm erschienenen Werke: *Otava P. II*, S. 85—90 die finnischen Monats-Namen zu erklären versucht hat. Nach ihm hat der *tammikuu* (Eichen-Monat) seinen Namen daher, weil er ebenso der härteste Monat ist wie die Eiche der härteste Baum. Der *heinäkuu* scheint ihm daher benannt zu sein, dass der Schnee beim Sonnenschein schmilzt, am Abend aber zu Perlen oder Eiszapfen friert.

AN DIE HISTORISCH-PHILOLOGISCHE CLASSE DER KAISERL. AKADEMIE DER WISSENSCHAFTEN; VON B. DORN. (Lu le 23 janvier 1857.)

Ich habe die Ehre die Classe hierbei von Seiten unseres Correspondenten, des wirkl. Staatsrathes Chanykov wiederum eine Anzahl von höchst werthvollen Geschenken für das Asiatische Museum vorzulegen. Da eine nähere Beschreibung derselben von der Hand des gelehrten Darbringers selbst beiliegt, so beschränke ich mich nur auf einige ergänzende Bemerkungen. Die Geschenke sind die folgenden.

I 418 Münzen und zwar

- a) 293 in Kupfer, meist *Arsaciden*, welche folglich an das allgemeine Münzcabinet kommen.
- b) 2 *Sassaniden*, eine in Kupfer, die zweite in Silber, von *Schahpur I*.
- c) 95 in K. bestehend aus *Atabeken*, *Hulaguiden*, neueren persischen und einigen andern, die noch näherer Untersuchung bedürfen.
- d) 21 M. in Silber: *Hulaguiden*, *Dchelaïriden* und *neu-pernischen*.
- e) 7 in Gold. An diese schliesst sich würdig die Goldmünze an, welche uns am Ende vorigen Jahres von dem asiatischen Departement des Ministeriums der auswärtigen Angelegenheiten zugekommen ist. Dieselbe ist ein halber Toman, mit den Inschriften:

1. ناصر الدين شاه قاجار
السلطان ابن السلطان
2. ضرب دار السلطنة
هرات

also in der eben eingenommenen Stadt *Herat* geprägt.

II. 17 Bruchstücke aus kufischen Koranen, und 1 desgl. aus dem Morgengebet.

III. Ein *arabischer Himmelsglobus* aus dem J. 1057—1647. Ich hatte im J. 1841 Gelegenheit ihm Astrolabium zu beschrei-

An der Mutter Brust den Knaben,
An die Euter alle Schaafräth,
An der Stute Leib das Füllen.

ben"), welches im J. 1031 der H. von dem Laborischen Astronomen *Muhammad Mubim b. Mulla Isä b. Schach Allah* (oder *Allahdad*), verfertigt war. Der Verfertiger dieser Himmelskugel *Schä- eddin Muhammad b. Käim Mubammed b. Isä b. Allahdad* ist wohl ein Neffe des ersten, da sechs und zwanzig Jahre zwischen der Verfertigung beider Instrumente liegen, und auf ersterem deutlich *مقيم*, auf letzterem *خدا داد* zu lesen ist. Den Namen *Allahdad* (*Allabdad*, vergl. *داد* *Chudadd* *الله* *Allahweirdi*) spricht Herr v. Chanykov *el-Heddä* aus. Auf jeden Fall ist diese Darbringung um so werthvoller als es die erste orientalische Himmelskugel ist, die ihren Weg nach Russland gefunden hat, während andere Länder, Deutschland, England, Italien, Frankreich dergleichen schon besaßen. Eine Abbildung halte ich für überflüssig, da sie im Ganzen — sie ist nur kleiner, und das Gestell verschieden — mit der übereinstimmt, welche in den *Transactions of the R. As. Soc. of Gr. Britain and Ireland* vol. II. so schön abgebildet ist.

IV. Eine persische Sonnenuhr. Das Museum besaß bisher noch keine. (Vergl. die lithogr. Taf.)
V. Ein Erlaß des Sefiden *Shah Husain* vom J. 1113 — 1701.
VI. Eine photographische Nachbildung der Keilschrift von *Uchm*.
VII. Eine illuminierte Darstellung des Einzigen des jetzigen Schahs von Persien in *Isfahan* im J. 1851.
VIII. Eine kleine Sammlung (*بیاض*) *kurdischer* Gedichte, über welche Herr Lerch einen ausführlicheren Bericht später zu liefern beabsichtigt.

St. Petersburg, den 23. Januar 1857.

10. LETTRE DE M. KHANYKOV à M. DORN. (Lu le 23 janvier 1857.)

(Avec une planche.)

Nismet-abad, le 4 (16) septembre 1856.

La notice sur le Tabérien que je Vous ai communiquée il y a de cela quelque temps, est tirée d'un ouvrage persan intitulé *Reaz-e-ussiahé* *رباض السبابة* et a pour auteur un certain Zein *el-ebidin de Chirvan* *زین العابدین شیروانی*. Cet ouvrage se trouve dans la collection de manuscrits orientaux, offerts au Musée asiatique par la veuve du colonel *Abbas Rouli Khan de Kouba* [No. 609⁹]. Dans plusieurs endroits de cet ouvrage, dont je possède le premier volume, probablement écrit de la main de l'auteur, il donne des détails sur sa vie, même au commencement de l'ouvrage il y a un long passage qu'on peut considérer comme son autobiographie. Ayant fait il y a de cela quelques années une analyse détaillée du 1^{er} volume de cet ouvrage pour la section caucasienne de la société géographique, je me fais un agréable devoir de Vous

communiquer quelques renseignements sur la vie de l'auteur, puisés en grande partie dans son ouvrage et vérifiés ici d'après les indications de quelques *moullas* qui connaissent personnellement cet homme remarquable.

C'est à *Chémakha* le 15 chaaban de l'an 1194 d. l'H. (1780 A. D.) que Zein *el-ebidin*, fils d'*Iskender le Chirvani* vint au monde, ou comme il le dit lui-même plus pompeusement :

از بیدای علم بنفای و مود قدم نهادم و از عالم رات
از پرور بدلار محنت و غرور افتادم
je passai des déserts de la nonexistence dans les espaces de la vie, et échangeai un état de tranquillité et de calme, contre celui des mécomptes et des tribulations.

Sa patrie présentait alors un triste spectacle. *Feth Ali Khan de Kouba* la ravageait très souvent au nord, et tous les malheureux de la Perse, dégoûtés par la sévérité et la main de fer d'*Agha Mouhammed Khan* qui commençait alors à établir son influence dans la Perse septentrionale, considéraient le sud du khanaat de *Chirvan* comme un théâtre de dépredations faciles, lucratives et parfaitement assurées contre toute punition légale. L'ombre du pouvoir, partagé par le khan de *Chirvan*, *Mouhammed Saïd* avec son frère *Aghassi-Khan*, non-seulement ne pouvait garantir les habitants de l'injustice des beks et des oppressions de tout genre, mais aggravait encore la tristesse de leur position, donc il n'y a rien d'étonnant que le père de notre auteur, musulman zélé, ait prit la résolution d'abandonner pour toujours sa patrie et de se transférer avec toute sa famille à *Kerbela*, pour y consacrer sa vie au recueillement et au jeûne. *Kerbela*, jusqu'à présent même, est un des centres du fanatisme musulman, mais à l'époque où notre auteur y vint, les circonstances particulières dans lesquelles le clergé persan s'est trouvé sous *Nadir-Chah* et quelque temps après sa mort, ont puissamment contribué à y développer ce défaut. L'indifférence de *Nadir* en matière de religion, dont il faisait parade, son inclination politique pour les sunnites, qu'il paya de sa vie, réussirent à mettre le fanatisme, pour ainsi dire, hors de mode à l'armée et à la cour, mais il n'était pas au pouvoir du chah de l'étonner dans le peuple et surtout parmi le clergé. Tous les membres influents de ce dernier se retiraient à *Kerbela*, et y entretenaient dans les mosquées et dans les écoles un zèle effréné pour le rite chiite. C'est dans ce milieu que notre auteur a reçu sa première éducation. Jus-

qu'à sa douzième année il étudia les humanités *علوم رسیه*

et les sciences dites arabes *علوم عربیه*, guidé par son père et par d'autres savants; mais comme il le dit lui-même, il ne puisa dans ces études que la triste conviction « que ce n'était qu'une perte de temps. Je dépensais inutilement une époque précieuse de la vie, sans gagner aucune information sur l'existence primitive, et sans avoir eu le moindre indice de la vie future, je parvins ainsi à l'âge de 17 ans; ceci me plonge dans un océan de doutes, et je me lançai dans les recherches. »

⁹) Bull. scient. T. IX. No. 3.

چون از تحصیل بجز تعطیل اوقات حاصل نکشت و عمر
کرافیه پیموده و بیست درگذشت نه از عالم مبداء خبری و نه
از جهان معاد اثری کردید و سنین عمر بگذره رسید در عصر
حیرت افتادم و قدم در مسجود نهادم

Une nuit son esprit fut vivement frappé par le sens du *hadith*: « Tout homme qui conçoit son âme, conçoit le Seigneur, » et il commença à chercher les moyens de parvenir au premier but indiqué par la tradition. Un de ses amis, le voyant fortement préoccupé et ayant appris le sujet de ses méditations, lui conseilla de ne pas se fier à ses propres forces, mais de recourir à l'aide d'un guide spirituel, et c'est d'après ce conseil que Zein et *abédin* se fit à tour de rôle *maride* de plusieurs professeurs. Mais dans les cours qu'ils professaient, il ne trouva pas non plus la solution de ce qu'il cherchait. Voilà comme il résume l'impression que lui firent ces stériles études :

علمای صورت پینان و ظاهر جوانی که از عالم معنی پیگیر
بودند نترسد نمودم حد و جهد بسیار کردم و مراسم نقص
و تجسس بجا آوردم بجز حیرت نیز نرسیدم و بجز از شبهه روی
ننمودم چون بغایت امر نظر کردم دهم که هر فرقه بر اعتقاد
خود اعتماد کرده بر امضای مشتهای طبع خویش مقصور شده
اند و موافق مطلوب خود دلیلی اعداد نموده اند بر وفق کثان
خود نشانی میدهند از منزل خویش آن الطن لا یغنی من
الحق شیا کرده بر طنون خویش گرفتار آمده بغیر پنداشته
اند و فومی دل بر ورق خیال داده چون جان نگاه داشته
اند لبس الجبر کالغایبه

« Dans les savants j'ai trouvé des gens qui ne sont que des conteurs et qui ne cherchent que l'extérieur, sans aucune science de la véritable signification des choses. Je me suis donné bien de peines. J'ai beaucoup marché dans la voie des questions et des recherches, mais je n'ai rencontré que l'indécision et le doute. Enfin quand j'ai pu approfondir la question, j'ai gagné la conviction que toute école se base exclusivement sur les convictions qui lui sont propres, qu'elles sont toutes immuablement empiennées dans les deductions de leur propre esprit, qu'ils se créent des démon-

strations conformes aux désirs de leurs cœurs, et qu'ils expliquent tout conformément à ce qui leur paraît probable, chaque école d'après son point de vue. Ils oublient le passage du *Quran* (Sourah X, vers 37), la *probabilité ne tient aucunement lieu de la vérité* », ils confondent le probable et le certain, et tranquilisent leurs cœurs par de vaines chimères, qu'ils choisissent comme leurs âmes. La narration ne remplace jamais la vision. »

Ayant ainsi changé de maîtres à plusieurs reprises, il résolut de chercher au loin, ce qu'il ne pouvait trouver chez lui, se rendit à *Baghdad* et de là partit pour son long voyage. Il visita en premier lieu l'*Irak Adjémi*, d'où il pénétra dans le *Ghilan*, et y resta assez longtemps. Enfin il le quitta.

از وقت باران و کثرت باران تر میمانم

à cause de la fréquence des pluies et de la rareté d'*amia*, et revint sa patrie le *Chirvan*. Puis à travers le *Moughan*, l'*Aderbidjan*, et le *Tabristan*, il passa dans le *Khorassan*, où il visita le tombeau de l'*Imam Riza* et les tombeaux des autres saints révéraient par les chiites. De là il se rendit à *Kaboul* par la route si peu connue du *Kouhistan* et du *Zaboulstan*. A *Kaboul* ayant fait la connaissance du célèbre mourchide *Hasan A'ly Chah*, il devint son disciple et passa avec lui à *Péchnour*. Là mourut son maître, en 1216 de l'H. (1801 A. D.), et pour distraire le chagrin que lui avait causé cette perte, il se décida à voyager dans l'*Inde*. Il ne précisa pas le temps qu'il y resta, se bornant à dire qu'il y resta longtemps, ce qui devient très probable si l'on fait attention à l'étude des pays qu'il y visita. Il dit avoir été au *Pendjab*, à *Delhi*, à *Oude*, à *Allah-abad*, au *Bengale*, dans le *Gudjérat*, le *Dakhan*, entreprit de longues excursions dans les îles de l'Océan indien, dans le *Soudan*, à *Matchin* (Canton) et dans le *Bénadiran*; enfin, à travers le *Sind* et le *Moultan*, il pénétra dans le *Kachemir*. Sur cette dernière route il rencontra, comme il dit, « de hautes montagnes difficiles à gravir, des forêts vierges et des chemins impraticables qui entravaient consti-

1) M. Kasimirsky traduit cette phrase par « mais l'opinion ne tient aucunement lieu de la vérité » ce qui ne présente pas un sens bien clair. M. Ullmann, comme toujours, a mieux saisi le sens de ce verset, il le traduit par « Doch die Meinung von ihnen folgen nur einer vorgefassten Meinung; aber eine bloss Meinung ist keineswegs noch Wahrheit. » Le *Qamous* décide, selon moi, cette question d'une manière bien satisfaisante, car il dit :

الظن لا يتردد الزايع بين طرفي

c. à-d. *Zenn* est ce qui est le plus probable entre deux convictions (croyances) dont aucune n'est certaine. En persan ce mot est employé dans le sens de supposition, d'idée propre à quelqu'un, de son opinion particulière, ainsi nous lisons dans *Methnawi* :

هر کسی از ظن خود شد بار من و زدرون من هست اسرار
c. à-d. « Tout homme est devenu mon ami d'après ce que je lui semblerais être » Et n'alla pas chercher dans son intérieur ses secrets. »

dérablement le voyage ». Ayant examiné le *Kachemir* en détail, il passa dans le *Tokharistan* par *Mouzzafferabad* et *Kaboul*, visita le *Touran*, le *Turkistan* et les montagnes du *Badakshan*, sans indiquer avec plus de précision les différents endroits de ces provinces qu'il parcourut, et revint enfin dans le *Fars*, à travers le *Khorasan* et l'*Irak*. Ce long voyage ne le satisfait pas; car à-peine de retour, nous le voyons partir pour le *Hedjaz* et *Jahroub* (Médine), se gardant bien de prendre le chemin direct. Par *Darab*, *Hourmouz*, *Oumman*, le *Hadramout* et la côte du *Yemen*, il passa en *Abyssinie*; de là ayant repassé le golfe arabe, il visita la *Meque* et *Médine*, d'où par le *Sa'ide* il passa en *Egypte*. Après y avoir fait la connaissance de tous les savants remarquables et des cheikhs les plus renommés, il visita la *Syrie* et la *Palestine*. A *Jérusalem*, dit-il, « j'ai eu le bonheur de baiser la terre du grand parmi les prophètes et du grand de la religion » il y fit dans la mosquée *Aqsa* un *namaz* à deux *raqiahs*, alla prier avec ferveur sur le *Sinai*, puis ayant visité la *Grande-Arménie*, l'*Asie-Mineure*, le *Karman*, la *Grèce*, *Constantinople*, *Aldine*, les pays occidentaux, les îles de la Méditerranée, l'empire du *Maroc*, il revint dans l'*Aderbidjan* à travers le *Diarbekr* et la *Petite-Arménie*, d'où il se rendit à *Téhéran*.

Assez bien reçu au commencement dans la capitale, il fut noirci par ses envieux aux yeux de *Feth Aliy Chah*, et fut très content quand le roi permit à son serf, comme il s'intitule humblement, de quitter sain et sauf la capitale. Il s'empessa de profiter de cette bienveillante permission, et par la voie de *Hamadan*, se rendit à *Chiraz*. Y étant resté peu de temps, il alla à *Kirman*; mais là, comme dans la capitale, on lui opposa le gouverneur de la ville qui l'offensa, comme il dit, sans préciser en quoi consistait cette offense, et l'obligea à revenir encore une fois à *Chiraz* en 1236 de l'H. (1820 A. D.), où il résolut de se fixer, et où il prit une femme. Mais le sort en décida autrement. Les moudjtéhids de *Chiraz*, n'approuvant pas ses opinions en théologie, lancèrent contre lui un *fatwa* qui le déclarait infidèle, ce qui l'obligea de s'enfuir de la capitale du sud de la Perse et de se réfugier en premier lieu à *Iezd*, d'où, après quelque temps, il passa à *Isphahan*. Là il apprit que 36 jours après que ses ennemis l'eurent obligé de quitter *Chiraz*, la population de cette ville fut décimée par la peste ou par le choléra, qui en quelques jours enleva plus de 8000 hommes. Croyant que ce malheur personnel l'avait fait assez oublier, pour qu'il pût risquer de reparaitre à *Chiraz* sans danger, il s'y rendit pour y prendre sa femme, avec laquelle il alla enfin se fixer, en 1237 de l'H. (1821 A. D.), dans un petit bourg du district d'*Isphahan*, *Qoumichéh*, où il est mort il y a de cela une quinzaine d'années.

Ses malheurs et l'inimitié de ses semblables aigriront l'esprit et le cœur de *Zein el abédin*, et il termine son autobiographie que je viens de résumer, par un passage plein d'a-mertume, où, contrairement à la manière orientale, il ne cache pas le fond de sa pensée sous un fracas de fleurs de rhétori-

que, mais parle au lecteur avec la rude franchise d'un homme persécuté et dégoûté du monde. Voilà ce passage :

واکنون از قیل و قال عالم و عالیشان برکنارم غرض آنکه مدت بیست و پنج سال در اقالیم سبعه کربده و زحمت کوناگون و مشقات از حد افزون کشیده با اولیای هر مذهب و فقرای هر ملت و علایای هر فرقه و عظامای هر مملکت و فہمای هر ولایت مجالست نمودم در هر طریقی صاحب تحقیق و در هر دینی صاحب یقینی و در هر مکاتبی اهل عرفانی و در هر خانقاهی دل آگهی و هر اقلیمی مکیب و هر دیاری شہرباری بود طریق مصاحبت پیسودم هر کسی را بجزی مفتون و هر شخصی بتیابی مرمون مشافعت نمودم عالم بعلم خود در بند و مکیم بحکمت خود خورسند عاقل بکنار خود مغرور و جاهل بکردار خود مسرور عابد بعبادت خود پایست و زاهد از زهد خود سرمست سلطان بسلطنت خود درناز و کدرا بسکنت خود دمنساز هر یکی بهوائی دل داده و در بی تمنائی افتاده چنانرا دیدم سرای بی بود و نودی بی وجود نه عزتش را اعتباری و نه دلش را مداري در ندش زهری مضر و در لطف قہری مستر لایم ازین کبرودار رسته و رشتہ تعلقات کسسته بضمون مثل اہل بیہی گمئل غبنہ نوم من راکب فیہا بی ومن تغل غنایا فقد عرق اکنون در غبنہ اہل بیت نشست شہرت نبوی و طریقت رضوی و مذهب جعفری دارم و محبت سلسلہ علیہ عالیہ نعمۃ اللہیہ را در دل و جان بہنگارم بیت خلاص حافظ از آن زلف نابدار مباد * کہ بستگان گمئل تو رستگانند

* Maintenant, loin des vanités et des tribulations de ce monde et de ses habitants, je n'ai qu'un désir (de conserver pour la postérité) ce que j'ai recueilli durant mes pérégrinations de 25 ans, dans les sept climats. J'ai enduré beaucoup de

• peines dans ces voyages. J'ai conversé avec les saints de toutes les religions et avec les pauvres de toutes les croyances, avec les savants de toutes les sectes, avec les gens d'esprit de toutes les classes de la société, avec les grands de tous les états et avec les possesseurs de l'entendement de tous les pays. Sur toutes les voies où il y avait des possesseurs de vérités, dans chaque religion où il y avait des possesseurs de certain, en tout lieu où il y avait des hommes savants, dans chaque *khanaka* (maison des soufis) où il y avait des gens éveillés, dans chaque zone de la terre qui a son gouverneur, dans chaque état qui avait son souverain, j'ai tâché de m'en rapprocher, et je n'ai pas dédaigné non plus d'examiner tout homme qui était épris de quelque idée, ou qui était amoureux de quelque fantaisie. Le savant porte les chaînes de sa science, l'artiste se réjouit de son art, l'homme d'esprit est fier de ses paroles, l'homme stupide est toujours content de tout ce qu'il fait, le dévot est lié par sa dévotion, l'hermite est enivré par son isolement, le sultan est aveuglé par son pouvoir, même le pauvre bâtit sa maison sur ses manques, bref chacun est entraîné par une chimère et poursuit un désir.

J'ai vu le monde et il m'a apparu comme un temple d'impossibilités, comme une vision sans essence. Ni la grandeur n'y est éternelle, ni l'humiliation n'y est stable, ses douceurs sont empoisonnées, ses caresses cachent la méchanceté. Par suite de cela, ayant échappé à toutes ces tribulations, ayant rompu les liens qui m'attachaient au monde, conformément au *hadith* mes proches sont semblables à l'arche de Noé, tout homme qui y entre est sauvé, mais celui qui ne suit pas le conseil du prophète sera noyé; je me tiens tranquille dans l'arche, je professe la loi du Prophète d'après le rite des Imams *Riza* et *Djafar*, et de cœur et d'âme je suis dévoué aux convictions des sectateurs élevés de *Nimet Oullah*. Vers *Hafiz* ne pourra jamais se soustraire à l'ensorcellement de ces boucles qui frisent. Car ce ne sont que les captifs qui jouissent de la liberté.

L'étendue des voyages de *Zein* et *abédin*, le but spécial qu'il poursuivait, c.-à-d. l'étude des différentes sectes de l'islamisme, l'aptitude qu'il possédait pour ce genre de recherches, inaccessibles à un voyageur européen, et auxquelles il était si bien préparé par ses études à *Kerbela*, la franchise qu'il met à dévoiler les secrets de ces différentes ramifications de l'islamisme, le soin qu'il apporte de donner presque partout l'histoire ancienne des villes qu'il décrit, la facilité qu'il avait de consulter très souvent des documents historiques et des sources littéraires qui nous sont inconnus, me font croire que cet ouvrage mérite à un haut degré l'attention des orientalistes, et si personne ne se décide à entreprendre la traduction complète de ce volumineux voyage, il serait bien désirable que les parties qui traitent de véritables terres *incognitas*, telles que le *Koukistan*, le *Zaboulistan*, une grande partie du *Khorasan*, la Transoxiane, l'intérieur de l'Arabie, le *Soudan* et l'*Abyssinie*, trouvaient bientôt un interprète studieux, et il peut être sûr que son travail méritera le suffrage de tous ceux

qui s'intéressent aux sciences. J'aurais certes entrepris moi-même ce travail intéressant, j'ai déjà fait une série d'extraits du premier volume; mais je ne possède que ce premier volume seul, qui contient une introduction, un aperçu général de la Perse, et les descriptions spéciales de l'*Aderbeïdjan*, de la *Petite-Arménie*, du *Chiracan*, du *Moughan*, du *Talych*, du *Khorasan*, qu'il étend jusqu'à *Bamian* et à *Hérat*, le *Zaboulistan*, le *Tabaristan*, le *Kirman*, l'*Irak Adjami* et l'*Irak A'rabi*, le *Ghilan*, le *Kourdistan* et le *Fars*, le tout écrit sur 490 pages, format petit in-folio, d'une écriture serrée, 23 lignes sur chaque page.

Je profite de cette occasion, Monsieur, pour Vous transmettre quelques objets que je Vous prie de vouloir bien offrir en mon nom au Musée asiatique.

I. 418 médailles et une tête de flèche²⁾; 386 médailles sont en bronze, 25 en argent et 7 en or. Du nombre des premières, 283 sont pour la plupart arsacides, 1 sassanide, et ont été détachées avec la tête de flèche à *Hamadan*, et 96 sont musulmanes. Je n'ai pas eu le loisir d'examiner en détail toutes les pièces de cette petite collection, mais je crois de mon devoir de signaler à Votre attention quelques-unes que j'ai pu étudier.

No. 1. Arg. Mon. de *Souleïman Khan*, en tout semblable à b II, p. 105 des Nov. Suppl. de Frähn, mais frappée en 743. Il est à remarquer qu'elle est argentée, ce qui prouve que les désordres qui ont suivi la mort d'*Abou Saïd Khan* ont réduit le trésor public en Perse à un triste état et ont forcé le gouvernement de recourir au billonnage.

No. 2. Arg. Mon. du Djélaïride *Ahmed Khan*. Le Musée possède déjà des monnaies de ce prince qui a eu un règne si agité, des monnaies frappées à *Tébriç*, *Ardibil* et *Khoï*, et décrites sous n° 7—12 des Nov. Suppl. p. 107—108, mais celle-ci a été frappée à *Baghdad*, où ce prince a fui après la perte de sa cause dans l'*Aderbeïdjan*.

No. L. Or. Mon. de *Khokand*, de *Khodair Khan*, frappée à *Khokand* en 1272.

No. II. Or. Dinar abbasside de l'an 172, au bas duquel on lit *Moussa*, qui est sans contredit le fils d'*Isa* préfet de l'Egypte.

No. III. Or. Trois monnaies persanes nouvelles, chacune de la valeur d'un *Kéran* et demi.

a) Face : السَّلْمَانُ ابْنُ السَّلْمَانِ نَاصِرُ الدِّينِ شَاهُ قَاهَارَ

Revers : ضرب دار السلطنة اصفهان, sans date.

b) Face : comme la précédente.

Revers : ضرب دار العبادة بزد

c) En tout semblable au ducal décrit dans ma lettre du 5 (17 décembre³⁾ 1855, mais de la même valeur que les précédentes.

2) Cette tête de flèche ne se trouve pas parmi les objets envoyés. (D.)

3) Bull. hist.-phil. T. XIII, No. 11. Mélanges asiat. T. II, p. 505. (D.)

Ces trois monnaies ont été frappées en petit nombre, et on les rencontre rarement dans la circulation.

No. IV. Or. Mon. du Seldjoukide iranien Sultan Toghrul, que j'ai tout lieu de supposer inédite, et qui me paraît remarquable comme commémoration d'un fait très grave dans l'histoire du khalifat de *Baghdad*, de la visite armée faite par ce prince seldjoukide au khalife *Qaim bi amrillah*, dans sa capitale, où il est resté depuis 447, jusqu'à 449 de l'H. (Voyez Weil, *Gesch. der Chal. T. III. p. 94 — 99.*)

Face :

لَا إِلَهَ إِلَّا
الله وحده
لا شريك له
الغالب بامر الله
امير المؤمنين
Cette légende cernée d'un cercle est entourée de deux lignes d'inscription:
بسم الله
ضرب هذا الدينار مدينة السلام سنة
ثان ولربيعين واربعماية
La ligne extérieure contient les versets 3 et 4 de la XXXe sourah, depuis le mot *الله* jus-

qu'à *بصر الله*. De trois côtés de la légende du milieu on voit trois mots que je lis : هذا أصغر للرجة c'est-à-dire, *ceci a cours dans le commerce* [? D.]. Nous savons que déjà le 22 de ramadhan de l'année 447, le nom de *Toghrul* a été associé à celui du khalife dans le *Khoutbeh*, dans toutes les mosquées de *Baghdad*; néanmoins ce prince a crû prudent de prévenir directement les habitants de la capitale de la légalité de la monnaie qu'il venait de frapper.

Le revers porte :

الله
محمد رسول الله
صلى الله عليه وسلم
السلطان الأعظم
شاهانشاه
لفطر بك
Autour de cette inscription on lit : محمد رسول الله أرسله بالهدى
ودين الحق ليظفروا على الدين كله
ولو كره الكافرين
qui est le 33e verset du Chap. IX du *Qoran*, sauf les mots محمد رسول الله qui ne se trouvent pas dans ce verset du *Qoran*, et qui furent ajoutés par les *Ouméyades*. L'on voit ainsi que ce *dinar* ressemble beaucoup à celui que le Musée possède déjà, frappé à *Nichabour* en 449 de l'H., décrit dans la *Rec.* p. 604, avec cette différence que, probablement pour témoigner son respect au khalife, *Toghrul* s'est contenté du titre de roi des rois, sans y ajouter l'épi-

thète هذا أصغر للرجة qu'on lit sur l'autre; par contre le هذا أصغر للرجة

[? D.] ne se trouve pas sur la monnaie de *Nichabour*. No. V. Or. Dinar très commun de *Montaucaakil a la Allah*, mais je ne puis y lire que l'année 223 (!) qui serait bien difficile à expliquer, car ce khalife n'est monté sur le trône qu'en 232 de l'Hedjire.

Avant de passer à d'autres sujets, permettez de Vous signaler une particularité bien remarquable de *Hamadan*, au point de vue numismatique. Je crois que nulle part au monde on ne déterre tant de médailles anciennes que dans cette ville, et surtout dans le ravin dit ravin de *Mourad Bek*, qui entre dans la ville au sud-ouest. La richesse du sol en toute sorte de restes métalliques de l'antiquité y est telle qu'il y a à *Hamadan* une classe nombreuse de pauvres gens, dont tout le gagne-pain consiste dans le lavage de la terre prise dans ce ravin. Ils pratiquent leur métier tout aussi régulièrement que les lavendeurs d'or de la Sibérie et de la Californie. L'année 1852, retenu à *Hamadan* assez longtemps par suite des désordres qui ont éclaté dans beaucoup d'endroits de la *Pers* après la tentative des *Habib* d'assassiner le roi, j'ai souvent assisté à ces lavages numismatiques, et j'ai été stupéfait de la masse de métal travaillé qu'on recueillait dans très peu de temps. Le plus souvent ce sont de ces petits cuivres arasés dont je Vous transmets quelques centaines, mais on y trouve aussi mêlées à ceux-là des monnaies abbasides, en or et en argent, des cuivres de l'époque musulmane et de petites idoles. C'est un fait tellement singulier que même, aidé par le souvenir des nombreuses révolutions dont *Hamadan* a été le théâtre, je n'ose formuler aucune hypothèse qui puisse servir à l'expliquer.

Il. 18 échantillons d'écriture kousfique, dont 5 sont des fac-similés et les 13 restants des feuillets authentiques. Je les ai numérotés au fur et à mesure de leur acquisition et non d'après leur ancienne probabilité.

Nos. 1 et 2. Fac-simile du titre et de la 1re page d'un *Qoran* conservé à *Ardébil*, dans la mosquée de *Chah Sefi Eddin*, offert à cette mosquée par *Chah Abbas* le grand. Ce manuscrit est soi-disant de l'écriture d'*Ally*, gendre du prophète, on lit même à la tête du *Qoran* *مألف أبي طالب* la seconde page (n° 2) est le commencement du chapitre LXV, jusqu'à la moitié du 1er verset, mais ce qui mérite d'être remarqué, c'est que dans le titre de la sourah il est dit que ce chapitre contient 11 aïebs, tandis que maintenant on le subdivise toujours en 12.

Nos. 3 et 5. Titre et troisième page d'un *Qoran* conservé dans le même endroit, offert, comme le précédent, par *Chah Abbas*. Le titre porte *كتبه وقده علي ابن أبي طالب* c.-à-d. écrit et doré par *Ali fils d'Abi Talib* au sept de

4) Je crois qu'on y lit plutôt l'année 235. (D.)

l'Hédjire. La troisième page est le chapitre LXVII, depuis le dernier mot du 1er verset, قَدِير, jusqu'au commencement du verset. L'écriture de ce manuscrit est fort belle, et les points rouges, qui tiennent lieu d'irabs dans les manuscrits koufiques, sont remplacés ici par deux traits // . Les originaux dont ces 4 numéros sont des fac-similés sont écrit sur un beau parchemin, admirablement bien préparé, mais je crois inutile de dire que malgré l'auguste affirmation de *Chah Abbas*, apposée à ces deux manuscrits et constatant leur authenticité, c'est évidemment une contrefaçon assez moderne. D'après le caractère des lettres, je crois que l'artiste qui les a tracées a étudié l'écriture koufique sur les derniers échantillons de cette écriture; mais tout habile qu'il fût en calligraphie, il n'était pas très versé dans le chariat d'après le rite des sectateurs d'Ally, car justement chez eux il est expressément défendu d'orner le *Qoran* par la dorure.

No. 5. Fac-similé d'une page d'un *Qoran* koufique, dont il ne reste qu'une cinquantaine de feuillets conservés dans la mosquée du *Cheikh Chihab Edine*, à *Aher*, dans le *Qeradagh*. C'est le Ch. III, depuis la moitié du verset 153 jusqu'au commencement du verset 158. La séparation des versets y est indiquée par trois traits inclinés III. Des points rouges, parfaitement semblables les uns aux autres, tiennent lieu d'irabs, et ils ne diffèrent que par la place qu'ils occupent au-dessus, à côté, ou au-dessous de la lettre dont ils déterminent la vocalisation. La première position correspond au *fathha*, la seconde au *zammeh* et la troisième au *kesara*; le *tenwin* est représenté par deux points, comme dans le mot بَصِير, dans la 15e ligne.

No. 6. Dix lignes du milieu de ce que les Chibites appellent دَعَاىَ مَغْنَمِ الْخَتَمِ, prière du matin, et aussi دَعَاىَ مَغْنَمِ الْخَتَمِ, oncle de l'exaucement de la prière. Ils attribuent la composition de cette prière à Ally, chez lequel, d'après la tradition, on l'a trouvée écrite de sa propre main; on prétend que le genre du prophète la récitait chaque matin. Elle a été traduite en persan par un surnité l'Emir *Rémal Eddin Meibodi*, connu aussi sous le nom de *Qazi Iszdi*, car il occupa ce poste sous les *Seffevides* et termina misérablement ses jours, aveuglé par ordre du roi. Je transcris ces deux pages ainsi :

اَللّٰهُمَّ مِنْ اَفْضَلِ خَلْقِ الْوَدَّائَةِ وَالصَّلَامَةِ وَاعْرِضْ اَللّٰهُمَّ
لِعَظَمَتِكَ فِي شَرْبِ مَنَابِعِ الْفُتُوْحِ وَاهْمِ اَللّٰهُمَّ لِعَظَمَتِكَ
مِنْ اَمَلِي زَقَرَاتِ الدُّمُوْعِ وَادِّبِ اَللّٰهُمَّ نَزَقَ الْفَرْقِ مَتَى يَارَبِّهِ
الْفُتُوْعِ اِلٰهِي اِنْ لَمْ تَبْتَدِئْهُنَّ الرَّحْمَةً مِنْكَ يَحْسِنُ

Pour compléter le sens de ce passage, il faut ajouter au commencement وَالْبَيْسِ et à la fin التَّوْبَتِ, et je le traduis ainsi :

« Oh Dieu ! convie moi des meilleurs vêtements de l'indication de la vraie route et du bien, permets par ta grandeur que mon cœur s'abreuve des sources de l'humilité; fais couler, par ton élévation, des coins de mes yeux, des ruisseaux de larmes; mets, o mon Dieu, à mes défauts qui se cabrent le frein de la modestie. Dieu ! ce n'est que par ta bonté que je puis obtenir l'exaucement de mes désirs. »

Les particularités de l'orthographe de ce passage, qui d'après toute probabilité a été transcrit dans le VIe siècle de l'Hédjire, consistent en ce que les *élifs* sont omis dans plusieurs mots, tels que : زَقَرَاتِ et زَفَرَاتِ, dans d'autres le *kesara* est remplacé par le *ou*, comme dans les mots نَزَقَ et خَرَقَ, et les *tehdids* des lettres qui suivent immédiatement l'article sont désignées par un trait rouge, liant l'*élif* et le lam de l'article, comme dans le mot السَّلَامِ.

No. 7. Chap. VI du *Qoran*, depuis la moitié du verset 139 jusqu'au mot وَالزَّرْعِ du verset 142.

No. 8. Chap. LXIV, verset 4 jusqu'au mot فَزَأْفُوا.

No. 9. Chap. X, depuis le verset 100 jusqu'au mot فَضْلِي du verset 3 du Chap. IX.

No. 10. Chap. LVI, depuis le verset 32 jusqu'aux mots اللَّاءِ الْبَرِّي du verset 67.

No. 11. Chap. XXXVI, depuis le mot بَرَكَمَ du verset 24, jusqu'à la fin du verset 34.

No. 13. Chap. XLVIII, depuis la fin du verset 18 jusqu'au verset 20.

No. 14. Ibid., depuis la fin du verset 18 jusqu'à la fin du verset 20.

No. 15. Ibid., depuis la fin du verset 8 jusqu'à la fin du verset 11.

No. 16. Les Chap. XXV, XXVI, XXVII et XXVIII, depuis le mot وَلَقَدْ du verset 42 jusqu'au verset 13 du Chap. XXVIII. L'écriture est très soignée et selon toute apparence est de la fin du VIe ou du commencement du VIIe siècle de l'Hédjire, c.-à-d. de l'époque où l'on commençait déjà à abandonner l'écriture koufique, et où les points diacritiques paraissent assez généralement dans les manuscrits.

No. 17. Chap. XLVIII, depuis le mot السَّوءِ du verset 6 jusqu'au mot يَاللّٰهُ du verset 9.

No. 18. Chap. VI, depuis le mot لَا اَقُوْلُ du verset 51 jusqu'aux mots تَكْلُرُ الذِّبْنِ du verset 52. En déchiffrant ce

feuille, comme tous les autres, à l'aide de l'excellente concordance du *Qoran* de Flügel, j'ai trouvé que l'illustre orientaliste a omis le mot *نَطْرَد*, ayant mentionné à la page 115 toutes les autres formes de la racine *نَطَر* qui se trouvent dans le *Qoran*.

J'observerai à cette occasion que la disparition des *Qorans* et d'autres manuscrits conquis doit être attribuée en grande partie à la coutume superstitieuse qu'ont les musulmans actuels, de supposer une influence toute particulière aux manuscrits de ce genre; ils les placent comme talismans sur la poitrine des gens gravement malades, et quand cela ne les sauve pas, les entrent avec ces morceaux de parchemin: voilà pourquoi on les recherche, et l'on dépêche des *Qorans* entiers pour les vendre par feuilles.

III. Une sphère céleste; le nom de l'artiste qui l'a faite se lit dans l'inscription suivante: *ابن صنعت ضياء الدين محمد ابن قابم محمد بن عيسى ابن الورداد اسطرلابي هابوني* c.-à-d. «Travail de Zu' Eddin Mouhammed, fils de Qaim Mouhammed, fils d'Isa, fils de Heddad, astrologue impérial de Lahor, dans l'année de l'Hedjire 1057 (1647 A. D.).» Dans cette année régnait à Lahor le père du fameux *Aurengzeb*, *Djihan Chah*; elle tombe dans l'époque des premiers établissements des Anglais dans les Indes, donc elle correspond à l'époque la plus brillante des souverains mongols dans l'*Indoustan*. Après la savante description que Vons avez donnée d'une sphère semblable, mais couverte d'inscriptions koufiques, conservée à la Société asiatique de Londres¹⁾, il serait superflu de décrire celle-ci, aussi me bornerai-je à l'observation suivante.

Dans nos catalogues d'étoiles il y a une quantité de mots barbares, évidemment d'origine arabe, mais aussi évidemment mutilés par une transcription vicieuse, et il me semble qu'il serait bon de se décider ou à les abandonner tout à fait ou à les revoir sur les originaux²⁾, pour ne pas conserver quelque chose d'évidemment inexact, qui ne dit rien ni à un Européen ni à un avant de l'Orient. Pour ne pas chercher trop loin des exemples, je me bornerai à observer que les étoiles λ et μ de la grande Ourse portent le nom de *Tania* (Voyez Astr.

pop. d'Arago, p. 338), qui est évidemment la *ناتبة* des Arabes, et qui en arabe a un sens précis, car ces étoiles se trouvent sur la 2^e patte de l'ours, tandis qu'en français cela ne dit absolument rien. De même ξ est intitulée *Alola* c.-à-d.

الفرقة الأولى, qui était le nom d'une étoile de la première patte de l'animal; le ζ est nommé *Talia*, ce qui est l'*الثالثة* des Arabes; β ou *Mirak* est bien transcrit, car les Arabes la

nommaient *مِرَاق* c.-à-d. taille, endroit où le corps se rétrécit; α , que nous appelons *Dubbeh*, ne portait pas ce nom chez les Arabes, puisque *Dubbeh* est le nom de toute la constellation. Les quatre étoiles α , β , γ et δ , disposées en trapèze, portaient

dans l'astronomie arabe le nom de *التنش*, à cause de la ressemblance de l'espace qu'elles circonscrivent à un brancard, dont les orientaux se servent pour porter les morts au cimetière, tandis que les trois premières étoiles de la queue de

l'ours, étaient désignées par le mot *البَنَات*, filles pleureuses qui tournent autour du brancard, et les transcrits européens en firent le *Benetnasch*, nom qu'ils ont improprement appliqué à l'étoile η ; γ porte chez nous le nom étrange de *Phæga*, qui est une mauvaise transcription de *فَخْغ* c.-à-d. enisse, terme que les Arabes appliquaient à la même étoile qui se trouve sur la cuisse de l'animal; le δ ou *Megrez* est une transcription correcte de *مَعْرَز* c.-à-d. racine de la queue. *Ackair*

est une transcription incorrecte de *الأكثر* des Arabes, quo M. Johnson place à tort dans la constellation de la petite Ourse (lesser bear). Enfin ϵ de cette constellation, appelée chez nous *Alloth*, est évidemment une mauvaise transcription de *العناق*, mot transformé par quelque copiste illettré en *العناق*.

Dans le *Qamous* cette étoile est mentionnée ainsi: *العناق* c.-à-d. l'*Enaq*, le milieu des filles du brancard.

En comparant ceci à la manière peu cérémonieuse dont les Arabes traitaient les noms grecs des constellations, on serait tenté de croire que les astronomes européens de l'époque de la renaissance, par esprit de représailles, ont voulu leur rendre la pareille, en extropiant leurs noms d'étoiles. Je possède un *tahrir* arabe de l'*Almageste*, qui commence par les mots:

بِسْمِ اللَّهِ الرَّحْمَنِ الرَّحِيمِ وَبِهِ نَسْتَعِينُ أَحَدُ اللَّهِ مَبْدِءُ كُلِّ مَبْدِءٍ وَغَايَةُ كُلِّ غَايَةٍ وَمُقْبَضُ كُلِّ خَبَرٍ وَوَلِيُّ كُلِّ هَدَايَةٍ وَأَرْوَمُ

حَسَنُ تَوْفِيقِهِ فِي كُلِّ بَدْءٍ وَنَهَايَةٍ وَاسْتَلَى عَلَى عِبَادِهِ الْخَصُوصِينَ بِالْعَنَاءِ وَالرَّحَابَةِ سَيِّدًا وَالْهُدَى وَالْمُسْتَوْبِينَ بِالنَّبَوَةِ وَالْوَلَايَةِ

et où j'ai trouvé une table très étendue des étoiles connues des Arabes, j'y puiserai quelques exemples de ces transcriptions: ainsi *Bootes* devient *Beuawitis* *بَوَاوِيس*, *Lyra* devient

Loura *لَوْرَا*, *Phoenix* devient *Aphnoukhis* *اَفْنَوْكُوس*, *Cetus* est transformé en *Qetus* *قَبْطُوس*, *Orion* en *Ourioun* *اُورِيُون*, *Procyon* en *Berrouqon* *بَرَوُقُون*, *Argonaxis* en *Irghous* *اِرْغُوس*,

1) Cf. mon Rapport ci-dessus p. 219. (D.)

2) Cf. Ideler, Untersuchungen über das Ursprung u. die Bedeutung der Sternennamen, Berlin, 1809. (D.)

Hydra en Adres ادرش *Centaurus en Quantouris* قنطوريس etc.

La chose la plus étrange est que la plupart de ces constellations avaient des noms anciens, arabes ou persans, mais les astronomes orientaux ne manquaient jamais de donner avant les autres les transcriptions travesties, dans le genre de celles que nous venons de citer.

IV. Un cadran solaire persan⁷⁾. C'est une tablette quadrangulaire en bronze, coupée au milieu par une ligne droite

qui porte l'inscription خط طهر, ligne méridienne. Cette ligne passe par un poinçon mouvant qu'on pouvait redresser, et qui servait de style, puisqu'elle traverse le centre d'une petite boîte circulaire qui contient une aiguille aimantée, ayant la forme d'un oiseau à ailes déployées, qu'on nomme مرغک.

Cette ligne est coupée sous un angle droit par une autre, dont les deux bords portent les inscriptions, l'un مغرب et l'autre مشرق, Occident et Orient. A droite du style, dans l'angle du cadre qui circonscrit le style et la boussole, on voit un quart de cercle divisé en 18 parties égales, de 5 en 5 degrés; chacune de ces divisions est subdivisée en 5 autres parties, dont chacune représente un degré. Une aiguille mouvante peut parcourir toutes les divisions de ce cadran et sert à indiquer la véritable direction de la qibleh,

déterminée par les انحرافات ou angles formés par les lignes qui réunissent le temple de la Mecque avec différents points donnés et par les méridiens de ces points. Ces angles pour divers lieux sont consignés dans la table qui forme le cadre extérieur du cadran. Elle est ainsi qu'il suit:

Koufeh	12° 31'	Astrabad	38° 48'
Hilleh	17 1	Seman	34 7
Bastreh	37 10	Damghan	38 5
Kerbéla	12 5	Sebéwar	44 8
Baghdad	12 45	Nichabour	46 26
Sarra min Fas	12 56	Tous	50 24
Kirmanshah	23 6	Tebbés	52 11
Hamadan	22 12	Tourchis	48 51
Chiraz	53 20	Qain	50 5
Ierd	48 37	Tous	45 6
Isphahan	11 5 (7)	Tébriz	15 40
Kachau	34 34	Maragha	16 17
Qoum	31 34	Nakhitchéwan	18 15
Saweh	29 18	Eriwan	16 20
Téhéran	37 26	Ardebil	17 53
Qazwin	25 34	Chirwan	20 9
Lahidjan	33 5		

En sus de cela le cadran solaire est traversé par 14 lignes divergentes, pour indiquer les heures du jour, qui se comptent, comme l'on sait, du lever au coucher du soleil. Audessus de la table des *inshiraf* on lit un quatrain, dont chaque vers occupe le centre d'une des lignes du cadre. Il est comme il suit:

خواهي بهر ديار شود قبله اشكار * خط جنوب نابع مرغک
 بده قرار * مد الف اکر بکداری بدان بلد * آن رو قبله
 است نوساکن بدان ديار

c.-à-d. « Si tu veux trouver la qibleh dans tout pays, Tu n'as qu'à faire coïncider la ligne du midi avec le petit oiseau. Si tu tournes l'autre bout de la droite vers ce pays, Ceci est la direction de la qibleh, ce pays étant ta demeure. » Ce quatrain résout la question bien simplement, car il conseille de se tourner vers le sud pour trouver la direction de la qibleh.

V. Une charte authentique du malheureux Séfévide Chah Hussein, donnée en 1113 de l'H. (1701 A. D.). Comme elle est écrite en نعلیق très enchevêtré, genre d'écriture qui s'est conservé dans les chancelleries des Séfévides jusqu'au temps de Nadir, et qu'elles ont hérité des *mirzas* de la dynastie mongole, je commence par la transcrire:

بسم الله الرحمن الرحيم
 با محمد باعلی
 الله العلی الله الکبیر
 محمد علی
 اسد الله حسن حسین علی
 محمد جعفر موسی علی
 محمد علی حسن محمد

ابو المظفر شاه سلطان حسين الحسيني الموسوي الصفوي

بهادر خان بنده شاه ولایت حسین سنه 1113

مسی الله جانب هرکه باعلی ننکوت * هرکه کوباش

من ندرام دوست * هرکه چون خاک نیست بر در او * کر

فرشته است خاک بر سر او

چون درینولاه امارت و حکومت پناه نطلبام لاماراه و الحکومه

باینده سلطان حاکم فرمايه دأع بعرض رسانيد که مبلغ شش

تومان و سه هزار و نود و شش دینار و نیم از بابت مالومها

7) Cf. la Pl. lithogr. (D.)

ووجهات ووجهات وحق دپوای خود را بدستوری که بصاحبان سیورغال سابق مهم سازی مینموده اند واصل مشار الیه ساخته چیزی فاسر و منکسر نسازند حکم وصال الکا، مزبور بخلای و حساب دخل در سیورغال مشار الیه ننموده قلم و قدم کونا، و کشیده دارند و بعضی اشراجات و عوارضات مسدود الأبواب براسم و رسم که بوده باشد مزاحت مجال دعابای محال سیورغال مشار الیه نریانند و رساله حکم مجدد طلب ندارند نشان دیشان لأزال نافذاً فی الأماکن و الأزمان بتوقع و قیوع منبع صایون اعلى مزین رجلی آورد اعتبار و اعتماد غایتد تحمیراً فی شهر ذی الحجه الحرام سنة ماء و ثلاث عشر بعد الالئ من العجرة التوبة علی حاجرها الف السلام و التبعة بدار السلطنة اصمهان حیث من ملولق الحدائق

ووجهات محال مذکوره ضمن دزخار بازار خدمت و جانشینانها بالباس خلیفه عم والد امارت پناه مشار الیه بعد از فوت او بشس الدین خلیفه ولد او شغف شده بود که در اسفار سانه مؤازی هفت نفر مرد مکمل و مسلح حاضر سازد و بعد از فوت شس الدین خلیفه چون وارثی از او نمانده بوده و با والد امارت پناه مومنی الیه بنی هم بوده اند سیورغال مزبور بدستور شس الدین خلیفه بوالد امارت پناه مزبور شغف شده بوده و در ایام حیات والد امارت پناه مشار الیه الباس خلیفه نامی بخلای عرض نموده بود که ولد شس الدین خلیفه است و سیورغال مزبور از والد مشار الیه قطع و در وجه الباس خلیفه مزبور مقرر و بعد از فوت او ببرهان الدین خلیفه ولد او شغف شده بوده و محال مشار الیه بتصدق فرق مبارک شده است و از او وارثی نمانده و استدعا نمود که سیورغال مزبور در وجه نجابت و رفعت و معالی پناه سراجاً محمد قاسم بیگ ولد او عیانت شود بنابر شغف بیغایت شاهانه دربار مشار الیه از ابتدا سه ماه و نیم بیلان بیل و جهیرا که بسبورغال مرحوم محمود سلطان والد امارت پناه مزبور مقرر بوده و از او قطع و بسبورغال الباس خلیفه و بعد از او در وجه برهان الدین خلیفه مقرر شده بوده و بلا عقب فوت شده بدستور مرحوم محمود سلطان و الباس خلیفه و برهان الدین خلیفه حسب الظاهر بسبورغال نجابت پناه مزبور شغف و مرحت فرمودیم که مرد سفرکش مقرر سیورغال مزبور را بدستور صاحبان سیورغال سابقه در اسفار سانه بچار و بساق شاهی حاضر سازد کدخدایان و رعایای محال مزبور رفعت و معالی پناه مزبور را صاحب سیورغال خود دانسته سال بسال

الموجهات ووجهات وحق دپوای خود را بدستوری که بصاحبان سیورغال سابق مهم سازی مینموده اند واصل مشار الیه ساخته چیزی فاسر و منکسر نسازند حکم وصال الکا، مزبور بخلای و حساب دخل در سیورغال مشار الیه ننموده قلم و قدم کونا، و کشیده دارند و بعضی اشراجات و عوارضات مسدود الأبواب براسم و رسم که بوده باشد مزاحت مجال دعابای محال سیورغال مشار الیه نریانند و رساله حکم مجدد طلب ندارند نشان دیشان لأزال نافذاً فی الأماکن و الأزمان بتوقع و قیوع منبع صایون اعلى مزین رجلی آورد اعتبار و اعتماد غایتد تحمیراً فی شهر ذی الحجه الحرام سنة ماء و ثلاث عشر بعد الالئ من العجرة التوبة علی حاجرها الف السلام و التبعة بدار السلطنة اصمهان حیث من ملولق الحدائق

Au-dessus du *toughra* on a tracé en lettres dorées : « Au nom de Dieu clément et miséricordieux, » et à l'encre bleue « O Monhammed! O A'ly. » A l'angle droit du cadre carré qui entoure le *toughra* on lit : « Dieu le grand » et au-dessous « Mouhammed, » à l'angle gauche « Dieu l'élevé » et au-dessous « A'ly. » Le *toughra* est une inscription bicolore : à l'encre rouge on a tracé : « Le père du victorieux Chah Sultan Hussein, » et à l'encre bleue « Bahadour Khan, descendant de Hussein, de Moussa et de Seff. » Dans les carrés formés par l'intersection des traits horizontaux des *yeis* à l'encre bleue et des traits verticaux des *elifs* à l'encre rouge on lit : *Lion de Dieu, Hassan, Hussein, A'ly, Mouhammed, Dja'far, Moussa, A'ly, Mouhammed, A'ly, Hussein et Mouhammed.* Le bas est occupé par une inscription à l'encre rouge, dans laquelle je n'ai pu déchiffrer que le mot « Emir ».

Cachet du Chah. En tête du cachet on lit : « Dieu est mon contentement, » dans l'intérieur : « Le serf d'A'ly, Hussein, en 1112. » Autour du cachet on lit le quatrain suivant : « Tout homme qui n'est pas attaché à A'ly, Il a beau être qui il veut, je ne suis pas son ami. Tout être qui n'est pas comme de la poussière à sa porte, Même s'il est un ange, que la cendre tombe sur sa tête. »

Charte. Le protecteur du pouvoir et du gouvernement, l'ordre du pouvoir et du gouvernement, *Bayandour Sultan*, gouverneur du *Qaradagh*, porta dans le temps présent, à notre connaissance, que la somme de six toman trois mille quatre-vingt et seize dinars et demi, qui fait partie des im-

pôts et redevances du district *** de la sudite province, a été accordée à *Ilías Khalifeh*, oncle du protecteur du pouvoir susmentionné, et après sa mort à *Chams Eddin Khalifeh*, en retour de leurs services et de leur attachement cordial, à condition de fournir pour les campagnes à venir un contingent de sept individus. Or, comme après la mort de *Chams Eddin Khalifeh*, il n'est resté aucun héritier, et comme il était le cousin du protecteur du pouvoir susnommé, nous accordâmes le *siourghal* en question au père du protecteur du pouvoir susmentionné, aux mêmes conditions qu'il était accordé à *Chams Eddin Khalifeh*. Mais comme encore du vi-

vant du père du protecteur susmentionné, un certain *Ilías Khalifeh* nous fit un faux rapport, qu'il était le père de *Chams Eddin Khalifeh*, le sedit *siourghal* a été ôté, sur la foi de cette assertion, au père du sedit protecteur du pouvoir et a été affermi à *Ilías Khalifeh*, et après sa mort, fut accordé à son fils *Bourhan Eddin Khalifeh*. Maintenant que le susnommé est mort sans héritiers, le sedit protecteur du pouvoir nous supplia d'accorder le *siourghal* en question à son propre fils, le protecteur de la noblesse, de l'élévation et de la grandeur, *Sératjan Mouhammed Kassim Bek*.

(La Suite à un prochain N^o.)

BULLETIN DES SÉANCES DE LA CLASSE.

SÉANCE DU 5 (17) DÉCEMBRE 1856.

En 1853 l'Académie avait mis au concours un double sujet de prix: les Origines géorgiennes et les relations des Géorgiens avec l'Europe depuis le milieu du XIII^e siècle jusqu'à la fin du XVI^e. Un seul manuscrit a été présenté. La Classe, considérant qu'il n'y a pas suffisamment répondu aux questions posées dans le programme, décide de laisser le concours ouvert jusqu'en 1858, dans les mêmes conditions.

MM. Köppen, Bressel et Vessélowsky présentent au rapport très favorable sur l'important ouvrage de M. Schnitzler *«l'Empire des Tatars»*. Les signataires relèvent que ce livre consciencieux n'est que le premier des cinq volumes que nous promet M. Schnitzler, qui vingt-cinq années durant n'a jamais cessé de consacrer son temps à l'étude approfondie de la Russie et s'est placé à la tête des écrivains français traitant de la Russie. L'Académie croirait donc manquer à un devoir, si elle omettait de recommander son membre correspondant M. Schnitzler à la protection toute particulière de S. E. M. le Président.

La Classe entend la lecture d'un rapport sur l'ouvrage de M. Pótraczewsky: *«Zus s'lawische Eigenthum seit 500n, oder nicht Zend-Avesta ober Zendaschta, d. h. das lebenbringende Buch des Zoroaster»*. Berlin, 1857, 4^o. Ce travail ne répond nullement aux justes exigences de la science; l'auteur n'y a tenu aucun compte de la langue sacrée, chef du Zend; au lieu de puiser à cette source comme il s'est contenté pour ses rapprochements de quelques dialectes slaves modernes, et de l'Arabe et du Turc, idiomes étrangers à la filiation indo-germanique. Un tel genre de travail ne saurait qu'obscurcir la science. La Classe approuve les idées exposées dans ce rapport.

M. Vessélowsky présente un rapport sur le mémoire de M. Afonassian, ayant pour titre: *«Хроникамъ вѣстивъ и хроникамъ вѣстивъ»* (Chroniques de l'empire). M. Vessélowsky observe que l'auteur a choisi pour sujet de son travail, digne d'éloges sous le rapport littéraire, la ville de Kherson, laquelle a une origine assez récente. Elle n'est plus le centre de la marine militaire depuis la translation du *«miramir»* à Nikolaïev, ni celui de l'activité commerciale depuis qu'Odessa a été déclarée port-franc; Kherson n'est plus que le chef-lieu, siège de l'administration gouvernementale, et n'offre d'autre importance que comme entrepôt du bois qui provient du Bakhé supérieur, et comme place où le lavage des laines a pris un grand développement.

M. le Ministre de l'instruction publique ayant demandé le jugement de l'Académie sur une édition de l'Hilde en 4 vol. que M. Grossheirlich, Dr. en Droit a entreprise d'après des principes tout nouveaux. M. Stéphan présente un rapport détaillé, par lequel il démontre que M. Grossheirlich, qui admet 5 à 7 dialectes dans les poèmes homériques, part d'un point de vue faux, et que son travail,

au lieu de flatter l'étude du grand poète grec, n'offrirait que de nouvelles difficultés.

La Classe, addition faite d'une proposition signée par MM. Bressel, Dorn, Böhtlingk et Schiefner, qui recommandent d'attacher à l'Académie son membre correspondant, M. Wiedemann à Reval, bien avantageusement connu par ses savantes recherches linguistiques, décide de procéder dans la séance prochaine au ballottement de M. Wiedemann en qualité de membre extraordinaire de l'Académie.

M. Vessélowsky rappelle à la Classe, qu'en suite d'une présentation de l'année 1854 (Bull. de la Classe T. XII, p. 156) elle avait prêté son appui à l'entreprise de recueillir des renseignements sur les époques de la prise par les glaces et sur les débâcles des fleuves et rivières en Russie, matériaux qui devaient profiter à la géographie physique, à la navigation fluviale et au commerce intérieur. M. Vessélowsky a consacré dans son travail sur le climat de la Russie, qui s'imprime en langue russe un chapitre assez étendu offrant de l'intérêt par lui-même et indépendamment de l'ouvrage dont il fait partie. M. Vessélowsky voudrait le faire paraître dès à présent en langue française dans les *Mémoires*, sans attendre la publication de l'ouvrage entier en langue russe. La Classe l'y autorise.

M. Dorn, en présentant le glossaire kourde de M. Lerch (dialectes kourmandji et zazai) prêt à être mis sous presse, communique que lui et MM. Böhtlingk, Kunik et Schiefner se sont concertés avec M. Lerch quant au choix de l'alphabet le plus propre pour la publication des spécimens linguistiques kourdes. On s'est décidé en faveur de l'alphabet phonétique kourde. On n'est décidé en faveur de l'alphabet phonétique kourde, proposé par M. Lepsius, auquel ont concouru les linguistes de Berlin et de Londres.

M. Stéphan présente de la part du M. Paul Becker à Odessa le travail: *«Die Herakleotische Hultalin in archaischer Beziehung behandelt»* (Mit 2 Karten). Leipzig, 1856. Le Secrétaire perpétuel adressera à M. Becker les remerciements de l'Académie.

M. Kasanov à Monchinsk communique à l'Académie, qu'il a soumis le 28 juin de l'année présente à Sa Majesté l'Impératrice un manuscrit ayant pour titre: *«Описание Кавказа»* (ex. 6-м. *описаниемъ* pour qu'il soit imprimé au profit des blessés et des orphelins de militaires tués dans la dernière guerre. M. Kasanov, qui a entrepris son travail dans un but philanthropique, prie l'Académie de vouloir bien faire imprimer son manuscrit, qu'il ne saurait publier à ses propres frais. Ce travail a été remis à MM. Köppen et Vessélowsky.

SÉANCE DU 19 (31) DÉCEMBRE 1856.

M. Schiefner présente pour le Bulletin un article, portant le titre: *«Das dreizehnmönatliche Jahr und die Monatsnennungen in Sibirien»*. M. Dorn soumet au nom de M. Lerch une rédaction de gram-

maire kourde, du dialecte Kourmandji, et annonce à la Classe celle du dialecte Zaza, pour une des prochaines séances.

M. Stéphanl recommande à l'insertion au Bulletin un travail de M. Ch. Keil, intitulé : «Zur griechischen Anthologie».

M. Wiedemann adresse à la Classe un rapport relativement à la grammaire et au dictionnaire de la langue persenne des M. Rogor, maître des forêts.

M. Wiedemann demande à l'Académie des Instructions sur la manière dont il doit procéder dans la rédaction d'une grammaire et d'un dictionnaire livre, basés sur les matériaux recueillis par feu M. Sjögren dans son voyage chez les Livens. La Classe, audition faite de cet exposé, invite M. Schiefner à aviser aux moyens de donner suite à la rédaction des dits matériaux de M. Sjögren.

M. Kunik ayant exposé à la Classe le 23 mai 1856 que le travail de M. Engelmann : «Объясненіе оработоръ греко-русскаго языка, въ ороботвореніи новолитеріи еро авторитетъ. Ошари. Введеніи въ нынѣшнюю науку русскаго языка» était destiné à entrer aux «Ученые Записки», propose que cet article, offrait un intérêt spécial pour les historiens russes, soit imprimé à part, vu que l'Académie ne possède pas actuellement d'organe périodique en langue russe. M. Kunik promet en outre pour le Bulletin un résumé du travail de M. Engelmann.

Le même académicien signala bientôt après la fondation des Ученые Записки le travail de M. Hamel sur Tradescant, comme devant être extrait et traduit, en conséquence de quoi la traduction en fut entamée en 1852. Cependant les voyages de M. Hamel en Angleterre et aux États-Unis interrompirent l'impression de cette traduction; M. Hamel étant de retour, M. Kunik propose de reprendre la publication de cette traduction de Tradescant et de l'imprimer aussi séparément. Approuvé.

M. le Maître-Supérieur Pabst à Réval, connu par ses travaux relativement à l'histoire de la Livonie, prie de lui prêter pour trois mois : «Breisauer Versuche für Naturgeschichte, Versuch 18 und Supplement» un ouvrage dont il a besoin pour un article sur les traditions à l'égard des loups-garoux. Accordé.

Le 15 novembre 1856 le Ministre de l'Instruction publique (15 novembre 1856) faisant part que notre Ambassadeur près de la Cour de Saxe, M. de Schroeder, a dirigé son attention sur M. Tischendorf, Professeur à l'Université de Leipzig, avantageusement connu dans le monde savant, et qui lui a soumis deux propositions. En premier lieu, M. Tischendorf est disposé à céder au prix de 3150 Thlr. ses manuscrits datant du 5^{me} et du 9^{me} siècle (cités dans un catalogue détaillé) qu'il a recueillis dans son voyage d'Orient, dans les couvents grecs, qui, comme il a eu occasion de s'en convaincre, renferment un grand nombre de précieux trésors. M. Tischendorf propose ensuite de l'expédier aux frais de la couronne en Orient, afin d'acquiescer les manuscrits les plus dignes d'attention pour la Russie. M. le Ministre de l'Instruction publique, ayant engagé l'Académie à lui soumettre son opinion au sujet de cette affaire, MM. Brosset, rapporteur, Dorn et Stéphanl, auxquels le catalogue de M. Tischendorf avait été préalablement communiqué, présentent un rapport du contenu suivant: 1) En ce qui touche les ouvrages mentionnés, MM. Dorn et Brosset, tout en désirant vivement l'acquisition des manuscrits arabes, syriaques, géorgiens et autres orientaux, regardent comme absolument indispensable qu'il leur soit donné l'opportunité de les examiner, afin de se faire une juste idée tant de leur contenu que de leur mérite paléographique. Pour les ouvrages grecs, déjà publiés et connus, M. Stéphanl est plus explicite dans son approbation et ne trouve rien à redire aux prix demandés; il atteste qu'une pareille acquisition serait fort désirable. M. Stéphanl s'exprime également avec les plus grands éloges sur la casuistique et le mérite de M. Tischendorf. Il

désire donc et ses deux collègues partagent son avis, que le savant saxon puisse être mis à même d'acquiescer le voyage de recherches et d'acquisitions, dont il est rendu compte dans le mémoire de S. E. M. de Schroeder, mais tous les trois sont d'accord sur ce point, qu'avant de rien entreprendre, un plan détaillé devrait être présenté, renfermant l'exposition des pays à visiter, des mesures à prendre et de la somme présumée nécessaire pour l'exécution. La Classe approuvant les conclusions de ce rapport, décide d'en présenter une copie à S. E. M. le Président, en exprimant l'espoir que le Gouvernement voudra bien appuyer cette entreprise de ses moyens.

M. le comte Bloudov transmet à l'Académie une note que lui a soumise le précepteur ou chef karaité Abraham Fircovitch, relativement à sa collection de manuscrits (au nombre de 400) et d'inscriptions qu'il a recueillies et copiées dans son voyage d'Orient. La Société historique d'Odesse possède temporairement non partie de ces manuscrits et le reste se trouve à Eupatoria chez le propriétaire même. M. Fircovitch propose d'établir un comité chargé de faire venir les manuscrits susdits et de les décrire. La Classe se voit obligée de répondre que l'on ne saurait se prononcer sur la valeur des manuscrits susdits et sur l'opportunité du comité à organiser, avant d'avoir inspecté ces manuscrits, dont quelques échantillons présentés par M. Fircovitch fut cependant déjà entrevoir l'importance.

M. Jaba, consul de Russie à Erzeroum, communique par une lettre datée du 1^{er} novembre 1856, qu'il a envoyé à la mission Impériale de Constantinople un pli, contenant un travail de 118 pages in folio sur la langue kourde, dont M. Dorn s'était chargé, et que le Département asiatique transmettra à l'Académie. M. Jaba est occupé en ce moment à faire la traduction en langue kourde des conversations persanes-turques de Malouf, professeur d'Arabe au collège de Smyrne; une fois ce travail terminé, il s'empresse de l'adresser à l'Académie, et entreprend ensuite un travail de grammaire kourde, à l'aide des grammaires turque et persane. M. Jaba s'occupe aussi activement de la recherche de quelques livres kourdes; s'il les reçoit, il les traduira en langue française. M. Dorn adressera à M. Jaba les instructions dont il se trouverait avoir besoin.

La Classe, conformément à une décision prise dans la Séance du 5 décembre, procède au ballottage de M. Wiedemann au grade d'Académicien extraordinaire. Au dépouillement du scrutin, M. Wiedemann est élu à l'unanimité. Cette nomination sera soumise à l'approbation du plénum.

CHRONIQUE DU PERSONNEL.

L'Académie dans sa séance solennelle du 29 décembre a proclamé les correspondants suivants dans la Classe historico-philologique: MM. Sablotky, Selezovsky, Volgi et Zachariae de Lingenthal, dans la Section historico-politique: MM. Leontiev, Meineke et Wieseler, dans la Section de philologie classique et d'archéologie: MM. Bartholomaei et Garcin de Tassy, dans la Section des langues orientales.

Rectification.

Page 307, l. 26, lire: un aperçu des ouvrages relatifs à l'histoire du droit byzantin — au lieu de: un aperçu de l'histoire etc.

Émis le 11 mars 1857.

DES SCIENCES HISTORIQUES, PHILOLOGIQUES ET POLITIQUES

DE

L'ACADÉMIE IMPÉRIALE DES SCIENCES

DE SAINT-PÉTERSBOURG.

Ce Recueil paraît irrégulièrement par feuilles détachées dont vingt-quatre forment un volume. Les abonnés recevront avec le dernier numéro l'enveloppe, le frontispice, la table des matières et le registre alphabétique du volume. Les comptes-rendus annuels de l'Académie entreront dans le corps même du Bulletin; les rapports sur la distribution annuelle des prix Démidoff y sont annexés en guise de supplément. Le prix de souscription, par volume, est de trois roubles argent tant pour la capitale que pour les gouvernements, et de trois thaler de Prusse pour l'étranger.

On s'abonne à St.-Petersbourg chez Eggers et Cie., libraires, commissionnaires de l'Académie, Nevsky-Prospect, No. 1 — 10. Les abonnés des gouvernements sont priés de s'adresser au Comité administratif (Комитетъ Управленія), Place de la Bourse, avec indication précise de leurs adresses. L'expédition des numéros se fera sans le moindre retard et sans frais de port. Les abonnés de l'étranger s'adresseront, comme par le passé, à M. Léopold Voss, libraire à Leipzig.

SOMMAIRE. NOTES. 10. Lettre de M. KHANYKOV à M. DORN, précédée d'un rapport de cet Académicien. (Fin.) 11. Lettres sur la numismatique géorgienne. BARTHOLOMAËL.

NOTES.

10. LETTRE DE M. KHANYKOV à M. DORN. (Lu le 23 janvier 1857.)

(Fin.)

Par la bonté sans bornes du Chah, la valeur du *siourghal* qui était en possession du défunt Mahmoud Sultan, père du protecteur du ponnir asumentonné, et qui lui étant ôté a été donnée en *siourghal* à *Iliaz Khalifeh* et à *Bourhan eddine Khalifeh*, mort sans héritiers, a été accordée et manifestement donnée en *siourghal* au asumentonné protecteur de la noblesse, aux mêmes conditions qu'à Mahmoud Sultan, à *Iliaz Khalifeh* et à *Bourhan eddine Khalifeh*, c'est à dire, qu'il n'y ait à se conformer à l'ordre établi pour les anciens possesseurs de ce *siourghal* et envoyer dans les armées du Chah pour les campagnes à venir, au premier appel, les miliciens al-loués au dit *siourghal*. Par suite de cela les chefs des villages et les villageois du dit district, doivent considérer le asumentonné protecteur de l'élevation et de la grandeur comme propriétaire du *siourghal* en question, et doivent lui payer annuellement tous les impôts, les redevances et les droits de la couronne, dont ils sont passibles, tout comme ils le faisaient du temps des anciens possesseurs de ce *siourghal*, sans défalcation, ni suppression aucune. Les gouverneurs et les employés dans le dit district ne doivent pas s'immiscer,

contrairement à l'ordre et au droit, dans *** (probablement la question) du dit *siourghal*, ils doivent retenir leurs plumes, mesurer leurs pas et se souvenir que pour les impôts tant ordinaires qu'extraordinaires les portes du dit *siourghal* sont fermées et sous aucun titre, comme sous aucun prétexte, ils n'ont le droit de molester les travailleurs de l'ar-rondissement du dit *siourghal*, ni d'exiger annuellement le renouvellement de cet ordre. Et comme la présente décoration du décoré a cours en tout temps et tout lieu, et qu'elle est ornée et décorée du chiffre royal, on doit la respecter et s'y conformer. Emis dans le mois zilbidjé de l'an 1113 de l'Hedjire du prophète mille fois béni, dans la capitale Iaphahan, qu'elle soit éloignée des malheurs.

Ce document établit d'une manière très précise la signification du mot سورغال et le caractère de cette possession territoriale qui existe jusqu'à présent en Perse sous le nom de سورل, par suite de cela il me semble que la traduction d'après Johnson (Dict. p. 729) par « fief, à fiefal tenure Charity lands » n'est pas exacte, non seulement à cause de ce que le fief restait toujours dans la même famille, et se transmettait par héritage, mais encore à cause de ce que le seigneur, d'après le droit féodal, est seigneur dans tout le ressort, sur tête et cou, vent et prairies, il pouvait se livrer chez lui à toutes sortes de caprices, tels que p. ex. faire battre l'eau pendant la nuit pour faire taire les grenouilles etc., ce qui est bien loin des libertés que peut se permettre en Perse le détenteur d'un *siourghal*, qui risque-

rait d'être abandonné sur-le-champ par les habitants du canton, dont le revenu lui est accordé comme équivalent d'appointements en espèces, au moindre signe d'oppression; car, si l'on veut à toute force comparer ces habitants à une classe régie par le droit féodal, on ne pourrait les assimiler qu'aux habitants des ci-devant fiefs du soleil. Ainsi il serait plus juste de traduire cette expression par « terre à rente », sans y mêler aucune idée de féodalité, qui n'a jamais existée en Orient.

VI. Une photographie de l'inscription cunéiforme d'Ouchnou, connue sous le nom d'inscription de *Kellac hinc-à-d.* poteau bleu. Ce monument a été décrit en premier lieu par le colonel Rawlinson dans le Xe vol. du Journal of the R. G. Society, mais le premier voyageur européen qui l'ait visité, est le malheureux Schultz. Ritter en donne aussi la description d'après Rawlinson, dans le IXe vol. de son *Erdkunde* p. 1023. Le colonel a visité ce monument à une époque de l'année assez avancée, où le rude climat du col élevé de 12000 pieds a., où se trouve cette pierre, ne lui a pas permis de l'examiner assez longtemps: c'est seulement à cause de cela, que je prends la liberté de compléter la description de mon illustre devancier par quelques mots, que j'ai notés le 11 (23; juin 1852 dans mon journal de voyage, presque au pied du monument en question. « Ce jour j'ai quitté d'Ouchnou à 11^h 15', accompagné de tous les membres présents des familles de Samed et Ghafour khans Zarza, qui prétendent que cette riche vallée a été donnée à leurs ancêtres par le khalif O'mar. D'Ouchnou nous nous dirigeâmes par une bonne route, bordée de deux côtés par des champs cultivés, sur le village Singhan, incorrectement nommé par MM. Monteith et Rawlinson, Serghan. Le temps était très beau, et les Kourdes qui nous accompagnaient, grands et petits, nobles et serviteurs, ne pouvaient résister au plaisir de montrer leur agilité à cheval, et se livraient pendant tout le temps que nous étions dans la plaine, au jeu du *djiride* et au simulacre de combat à la lance. Nous passâmes Singhan à 12^h 30', et nous nous dirigeâmes vers le profond ravin qui sert de lit à l'impétueux *Goderchat*, qui nous séparait du village de Kheï. A 12^h 50' nous passâmes ce torrent à gué, conduits par deux Kourdes de Ravendouz qui venaient seulement de le traverser, ce qui était fort heureux, car pendant la crue des eaux les gués du *Gader* changent très souvent de place. D'ici, à proprement parler, commence la montée. Nous atteignîmes Kheï en 20 minutes; jadis c'était une petite forteresse comme le *Kaï'ai Sefide*, *Bimzourt* et tant d'autres de cette belliqueuse vallée, mais maintenant ses fortifications tombaient en ruines. De Kheï nous avions devant nous une vue très étendue sur la vallée d'Ouchnou, qui se déroulait à nos pieds dans toute son attrayante fraîcheur. Le bourg d'Ouchnou, Singhan, Maman-Kalasi fortin de Ghafour-Khan, Kaï'ai Sefide fortin de Latyf-Khan, la modeste église nestorienne, construite sur le tombeau d'un certain Cheikh Ibrahim, d'après la tradition, 376 ans avant Mouhammad, et une quantité d'autres villages entourés de jardins et de champs

cultivés, se voyaient comme sur une carte en relief. Kheï se trouve à l'endroit où une large gorge, engendrée près du col, débouche dans la vallée, et c'est le long de cette gorge que se dirige la grande route de Ravendouz, qui passe près du monument *Kellachine*. Au fond de cette gorge serpentait un ruisseau, formé par la fonte des neiges du col et des cimes qui l'entourent, et formait une série de cascades écumantes. Presque sous la neige que nous avions devant nous, l'on apercevait une raie noire, formée par les tentes des Kourdes de Ravendouz, où nous nous propositions de passer la nuit, mais qui nous refusèrent l'hospitalité à la grande rage de tous les Zarza qui jurèrent de venger cet affront. C'est eu suivant tantôt le bord droit, tantôt le bord gauche de ce ruisseau, que nous arrivâmes au col à 3^h 50' après une rude montée de 2^h 40' et après avoir traversé un vaste champ de neige. Le monument se trouve quelques pas au-dessous du point culminant du col, il consiste en une dalle de granit de la forme suivante. La base qui se rétrécit, s'enfonce dans un



piédestal taillé de la même pierre. Les deux côtés de la dalle portent une longue inscription cunéiforme, qui, malgré la dureté de la pierre, grâce à l'inclemence du climat, a été considérablement détériorée. La hauteur de la dalle est, de 70,1 pouces anglais, sa largeur est de 30,6 p. a., et son épaisseur est de 4,2 p. a. Le piédestal s'est déjà profondément affaissé, mais sa surface supérieure est visible et présente un carré de 18,9 p. a. L'inscription de la face occidentale de la dalle, celle qui regarde la route, est beaucoup mieux conservée que celle de la face opposée, mais tout de même dans plusieurs endroits elle est très peu distincte. Les caractères de la face occidentale sont à moitié effacés, ceci explique pourquoi les empreintes faites sur papier par moi, puis par le colonel Williams (maintenant Sir W. F. Williams Baronet of Kara C. B.) qui a visité ce monument quelques semaines après moi, ont si mal réussi. En 1855 j'ai fait mouler ce monument en plâtre, et la photographie que j'ai l'honneur de Vous transmettre, a été prise par feu M. Robert Cormick, sur des plaques coulées dans ce moule. Le No. 2 est la continuation du No. 1, et tous les deux appartiennent à la face orientale; le No. 3 reproduit ce qui reste de l'inscription de la face orientale du monument. Avec une forte loupe on parvient à voir assez distinctement les groupes des caractères cunéiformes, et pent être pourra-t-on ainsi reproduire en grand et déchiffrer quelque chose de cette inscription, qui avec celle de *Kellisaan*, découverte un peu au-dessous de *Kellachine* par M. Lo bédell, celles de Van et celle de *Tach tepok*, sur les bords du Djaghaton, forment la limite septentrionale de l'écriture cunéiforme.

VII. Un album représentant l'entrée du Chah actuel à Isphahan (mai ou avril 1851) accompagné de son ci-devant ler ministre feu Mirza Taghi Khan. Je me permets d'offrir cet échantillon d'aquarelle persane au Musée, à cause de l'exac-

tude avec laquelle le peintre a reproduit les costumes et l'ordre dans lequel ces entrées se font. Le cortège est ouvert, par l'artillerie sur chameau, les *zenbourekitchis* زنبورکچی :

نقاره خانه *nagareh khaneh* la musique royale, puis un officier de l'artillerie régulière et quelques artilleurs précédant et suivant un canon béni *نوب مبارک* qui porte par anticipation prophétique l'inscription suivante :

ابن نوب بود که در هرات ده شب و روز از در کردن
و اینفناد ناینکه هرات را گرفت عل طوران السلطان بن
السلطان ناصر الدین قاجار

c.-à-d. « C'était ce canon qui pendant dix jours et dix nuits était constamment en action devant *Herat* jusqu'à ce qu'il eût réduit cette ville. Fait à *Téhéran*. Sultan fils de Sultan *Nasir eddin Qadjar*. » Le canon est suivi par la calèche du Chah *کلیسکه مبارک* avec deux bougies allumées en plein jour et au milieu de globes en cristal nommés *mardengui* مردنگی.

Cet équipage est suivi par le tambour royal et deux compagnies de *Sarbazes*, avec leurs drapeaux surmontés de la main d'*Aty*. Les chevaux de main *برک* sont précédés de l'exécuteur des hautes œuvres *میر غضب* monté sur un mulet chargé du *felekeh* کله et de bâtons, le bourreau porte sous son bras gauche un large cimeterre. Enfin vien-

nent les *ferrachs* فرّاش armés de bâtons, les *nasagichis* coiffés de turbans en châles de *Kachemir* نسّچی, les *toufengdars* توفنگدار, les coureurs *شاطر*, quelques grands de l'état et le Chah lui-même. Le roi est suivi de très-près par l'émir *Mirza Taghi Khan*, par une escorte des dignitaires de la cour, dont le dernier est le ci-devant précepteur du Chah, *seur Hadji monllah Mahmoud Tebrizi*. Chaque tableau de ce panorama est encadré dans les vers suivants, espèce de patoille poétique :

پادشاه درلنت پاینده باد * آفتاب حشمت ناینده باد *
هم بکام دیوانت باد شد * دشنت را سر زتن برکنده باد *
نکر ایزد که شاهرا کردید * بخت فروخته عاقبت محمود *
یعنی از برج سلطنت ماضی * کشت طالع بطالع مسعود *
جانش رزان شاه و سپاه * چون مه عید میشود خوشود *
شاه بقای عمر تو باذآ هزار سال * اقبال در رکاب تو باذآ
هزار سال * شالی هزار ماه و می صد هزار روز * روزی
هزار ساعت و ساعت هزار سال

c.-à-d. « O Roi, puisse ta prospérité être éternelle, que le soleil de ta grandeur soit toujours rayonnant, que tes amis aient toujours le palais sucré, que tes ennemis soient décapités. Gloire à Dieu parce qu'il accorda au Chah une fortune propice, une fin louée, c'est à dire qu'il créa une lune dans la constellation de la souveraineté, dont l'accension est une accension heureuse, et qu'à cause de sa perfection les âmes du Chah et du soldat sont gaies comme le mois des fêtes. O Roi, que le reste de tes jours soit mille ans, que la prospérité accompagne ton érier pendant 1000 ans, que chaque année soit de mille mois, chaque mois de 1000 jours, chaque jour de 1000 heures, et chaque heure de 1000 ans. »

On voit que le poète anonyme étant à court d'invention, ne s'est pas fatit accipule d'emprunter la fin de son allocation rimée à *Unsurî*.

VIII. Un recueil de poésies kourdes, que M. Lerch saura beaucoup mieux décrire que je ne puis le faire.

11. LETTRES SUR LA NUMISMATIQUE GÉORGIENNE :

PAR M. LE COLONEL BARTHOLOMÆI. (Lu le 6 février 1857.)

Tiflis, 12 janvier 1857.

Monsieur,

Pour tâcher de justifier la nomination que vous me faites espérer, je commence par vous communiquer quelques nouvelles concernant la numismatique géorgienne. Il y a un peu plus de deux ans, un paysan, en labourant la terre à Digbom, village situé à sept ou huit verstes au N. de Tiflis et appartenant à la famille du prince Bagration-Moukhranski, a déterré un pot de terre avec 474 monnaies en cuivre. J'avais déjà appris le fait avant mon départ pour S. Petersbourg; à-présent j'ai pu, grâce à l'obligeance du prince, examiner toutes ces monnaies, et voici ce que j'y ai trouvé :

1) 67 monnaies du roi Giorgi III, père de la reine Thamar; parmi ces monnaies il n'y en avait qu'une seule avec le type du roi assis, tenant un oiseau sur le poing, et la légende arabe où il est nommé Giorgi, fils de Dimitri. Les autres 66 pièces sont toutes de module varié et avec des ornements pentagones. D'un côté on voit la lettre *Q* G dans un cercle; au milieu, et entre les fleurons du pentagone ou de la rose, qui entoure le cercle, sont disposés les noms et titres suivants : *کبروکی ملک الملرک حکام السبع*. Si je ne me trompe, personne jusqu'à-présent n'avait encore fait mention de cette légende, surcette variété de monnaies de Giorgi III. Au revers est un astre pentagone, au centre et dans les enroulements sont disposés les mots : *الفتنی لأمر الله امیر المؤمنين* ; le supplément au nom du khalippe Moktafi, *Liamr*, n'avait pas encore été aperçu, et à-présent il ne reste plus l'ombre du

doute sur le nom du khalipe ¹⁾. Ici je m'arrêterai pour faire une petite digression sur les monnaies de Giorgi III.

Ce roi a régné une trentaine d'années, sa fille Thamar presqu'autant, et le petit trésor de Digbom ayant été enfoui, comme on le verra plus bas, bientôt après la mort de cette reine, doit-on supposer avec quelque probabilité que parmi les monnaies courantes, en 1212 et 1215, il y avait plus de pièces des premiers commencements de Giorgi que de la fin de son règne? Je crois que c'est au moins peu probable. Or il en résulterait que les monnaies de Giorgi avec le buste du roi et sans nom de khalipe seraient les plus anciennes de ce règne, et que jusqu'à la fin du règne de Giorgi, c. à d. jusqu'en 1181, on aurait frappé des monnaies au nom d'un khalipe mort depuis longtemps, sans songer à y mettre, depuis la mort de Moktafi, les noms de ses successeurs, Al-Mostandj-Billah, Al-Mostadbi Billah, et enfin El-Naser-Lidin-Allah, tons contemporains de Giorgi III. Il devient évident pour moi que le nom du khalipe n'était plus qu'une simple forme d'usage ou un hommage aux croyances des musulmans, comme vous l'avez démontré dans votre Revue de numismatique géorgienne, p. 59, 60; mais continuons notre sujet.

Monnaies de Thamar.

2) Dans la trouvaille de Digbom il y a 204 monnaies de cette reine, dont 39 de grand module, 79 de module moyen, et 86 de très petit. Les deux dernières variétés ne présentent pas de date, car le peu d'étendue de leur flan n'a pas permis à la légende circulaire géorgienne d'y trouver place. Sur les 39 pièces de grand module, quelques-unes présentent des dates, mais ces dates ne sont que de deux années, et nommément de l'an 407—1187 et 430—1210: la dernière est la plus fréquente. Je vous en envoie un très bel exemplaire, que je me suis procuré au bazar de Tiflis bientôt après mon arrivée ici. J'ai été surpris de ne pas trouver parmi les monnaies de Digbom la pièce si commune portant la date 420—1200 et les monogrammes de Thamar et de David. Cette monnaie, à en juger par ce qu'on en trouve à présent, devait être très répandue alors, et cependant il n'y en avait pas un seul exemplaire, de même qu'il n'y avait qu'une seule pièce de la variété (𐌖𐌖) d'un côté et (𐌖) de l'autre; mais cette monnaie est assez rare, et elle pouvait être peu commune même lorsqu'elle avait cours.

Ne pourrait-on pas admettre la supposition, que la monnaie avec la date 420—1200, dont j'ai fait mention plus haut, étant d'un autre module et d'une autre forme que les pièces irrégulières de Thamar, des années 407—1187, et 430—1210, cette monnaie avait peut-être cours à un taux plus élevé que sa valeur intrinsèque, et que des *thésauriseurs* tels que celui qui a enfoui le petit capital trouvé à Digbom préféraient prendre alors les monnaies de forme irrégulière, que l'on recevait sans doute la balance à la main, comme une marchandise. Je

fournirai même à l'appui de cette conjecture un argument pris sur les monnaies elles-mêmes. Il me semble que les contre-marches avec la lettre ⚡, d'autres avec les lettres ⚡, enchevêtrées en monogramme, contre-marches que j'ai trouvées sur beaucoup de monnaies portant la date 430—1200, et qui ont été enfouies bientôt après leur émission, ces contre-marches, dis-je, placées sur les monnaies irrégulières de l'époque, destinées à en régulariser le cours, et comme une protestation du gouvernement contre l'usage invétéré de peser la monnaie, doivent être l'abréviation du mot ⚡ *dangi*; car il ne peut pas être question de David sur des monnaies frappées en 1210 et enfouies vers 1215.

Monnaies de Giorgi IV Lacha.

3) Parmi les monnaies de Digbom il y a 170 pièces de ce roi, dont 23 de grand module, 53 de module moyen, et 94 de petit. Ce n'est que sur les grandes pièces que l'on retrouve, par fragments, les légendes circulaires, tant géorgienne que persane! Vous voyez qu'il y a du nouveau concernant ces monnaies, et je dois cette découverte au grand nombre de pièces que j'ai été à même d'examiner à la fois. La légende géorgienne ne nous apprend rien de nouveau, et elle est la même que celle de la reine Thamar portant la date 430—1200, sur tous tons les exemplaires sur lesquels la date est visible: j'en conclus que ces monnaies de Giorgi ont été toutes frappées, comme vous l'avez déjà deviné, du vivant et sous le règne même de Thamar, en 1210. Sa mère l'avait associé, vers la fin de son règne, à l'autorité souveraine: ceci est clair par les médailles²⁾. Mais que dirait le prince Barataïef, s'il pouvait voir la confirmation de votre leçon de la légende géorgienne circulaire par une traduction exacte en persan? Sur les monnaies mêmes de Giorgi-Lacha, j'ai eu le bonheur de déchiffrer ce qui suit:

بنام خداي باک این سیم جایزه امر بنارنج چهارده و سی سال

«Au nom de Dieu saint, a été ordonné de circuler cet argent, en l'année 420.»³⁾

Je vous envoie des empreintes du type, en vous priant de soumettre à M. Dorn mon explication, qui, j'ose l'espérer, recevra son approbation. Il y a un fait assez étrange, le mot *سیم* argent, sur une monnaie en cuivre; mais n'est-ce pas une traduction de ⚡, qui peut aussi être pris dans le sens d'argent?⁴⁾

Dorénavant, à l'aide de la légende persane, on aura encore un nouveau moyen de déchiffrer la date des monnaies de Giorgi, lorsque dans la légende géorgienne cette date ne sera

2) L'Hist. de Gê. p. 481, dit positivement que Thamar s'était associé son fils. Br.

3) Les facilités jointes à l'explication la rendent vraisemblable. Br.

4) ⚡ signifie proprement «argent métal»; si on le trouve sur des monnaies géorgiennes en cuivre, comme celles-ci, c'est évidemment ou parce que le coin était destiné à des monnaies d'argent, ou parce que ce mot s'employait, comme encore aujourd'hui ⚡, pour signifier toute espèce de monnaie. Br.

1) Les empreintes jointes au texte, ici et plus haut, en justifient pleinement la lecture. Br.

régnant 1447—1469. Les deux monnaies que le prince Barataïef attribue à David-le-Réparateur n'ont conservé dans leur légende aucun nom royal, ainsi que vous l'avez constaté dans votre Revue de la numismatique géorgienne; mais sur un exemplaire appartenant à M. de Reichel, tout pareil aux monnaies en question, vous avez trouvé l'abréviation ordinaire de Giorgi, *ᲓᲠ*, p. 48—53. Je crois qu'il faut considérer toutes les pièces dont il s'agit, comme des Giorgi, puisque sur les quatre exemplaires connus trois ne présentent aucun nom royal, mais un seul, en tout pareil aux autres, offre le nom de Giorgi. Comme ces pièces d'argent sont d'un style barbare, comme le type n'en a aucun relief, et que les caractères en sont mal tracés, il est impossible de leur assigner une époque ancienne, c.-à-d. antérieure à la reine Thamar. Il faut donc chercher parmi les Giorgi postérieurs, dont on n'a point de monnaies; et se pourrait-on les attribuer à Giorgi-le-Brillant, au XIV^e siècle¹⁰⁾? Le type de la Vierge, grossièrement représenté, a bien plus d'analogie avec les monnaies du XIV^e siècle. Reste encore la monnaie d'argent avec la double effigie en pied et les initiales *ᲓᲠ*. Je ferai observer, que le type byzantin de cette monnaie a été évidemment copié sur les monnaies des empereurs de Constantinople, du XIV^e siècle. Cela se voit à tous les détails du type barbare et grossier; mais il ressemble surtout à la monnaie d'Andronic Paléologue, le Vieux, avec Andronic-le-Jeune, 1325—1328, Pl. XXXII, fig. 6 de l'ouvrage de Sautley sur la numismatique byzantine. Il faudrait donc chercher parmi les rois de Géorgie postérieurs à Giorgi-le-Brillant, auquel de ces princes la monnaie en question peut convenir. Est-ce à un Michel, marié à une D..., ou un David et Marie? En tout cas, ce n'est pas moi qui prendrai sur moi de décider la question.

Enfin si mes conjectures relatives à l'époque qu'on doit assigner aux monnaies d'argent que le prince Barataïef avait placées en tête des Bagratides du moyen-âge, si mes conjectures pouvaient être admises, on aurait le tableau suivant pour les métaux employés au monnayage en Géorgie, aux XI^e, XII^e, XIII^e, XIV^e et XV^e siècles.

Type sassanide, argent.

Lacune de plusieurs siècles.

Dimitri I,	} cuivre.
Giorgi III,	
Thamar,	
Giorgi IV,	

Rousoudan,	} argent et cuivre.
David IV,	
David V,	
Dimitri II,	

Giorgi-le-Brillant,	} argent.
David ou Michel,	
Giorgi VIII	

Mais je dois finir ma lettre....

J. de Bartholomaei,
correspondant de l'Académie.

NR. Quoique je ne partage point toutes les opinions émises par M. Bartholomaei dans les précédentes lettres, et surtout dans celles-ci, pourtant je ne puis m'empêcher d'y reconnaître beaucoup de sagacité et une initiative originale, attestant une grande connaissance du sujet, une généralité de coup-d'oeil, rare chez les numismates spécialistes. D'ailleurs, j'y entrevois le germe de futures découvertes, qui peut-être changeront la face des choses en ce qui concerne la numismatique géorgienne, soit pour l'attribution des monnaies, soit pour combler une partie de la lacune entre les XIV^e et XVIII^e siècles. Je regrette de ne pas joindre ici les facsimilés ou empreintes des monnaies sassanides persanes et de celles des Khosroïdes géorgiens qui s'en rapprochent par le style; mais les amateurs en trouveront de bons desins dans le grand ouvrage du prince Barataïef, dans ceux de Longérier et surtout de Mordtmann, dont les recherches ont donné à la numismatique sassanide un degré de précision et d'exactitude incontestable, que l'on ne pouvait prévoir il y a dix ans. Br.

Tiflis, 25 février 1857.

§ 1.

Notice concernant les monnaies géorgiennes au type sassanide.

Il y a dix ans que j'ai cherché, en comparant les types de ces monnaies aux types des monnaies sassanides, à leur assigner une époque plus vraisemblable qu'elle n'avait été déterminée par le prince Barataïef. — Mais alors j'ai aussi eu pouvoir même expliquer le sens des monogrammes géorgiens de ces monnaies; ces explications, surtout celle du monogramme *Djo*, par *Djarekhet*, m'ont attiré des reproches bien mérités, je l'avoue, et il y a longtemps que je regarde moi-même mon explication comme inadmissible. Il me semble aussi que dans le monogramme *Djo* il est difficile de reconnaître l'abréviation du nom *Djouancher*; car nous trouvons pour d'autres noms géorgiens connus, p. ex. Thamar, Davith, Rousoudan, des abréviations autrement formées. On a Th. r., D. th., R. s. n.; mais non pas Tha., Da., Rou. etc.; on devrait donc s'attendre à trouver sur une monnaie, si elle était de *Djouancher*, la contraction *Dj. r.*¹¹⁾. En examinant aussi la

¹⁰⁾ Giorgi VII aurait-il pris le titre de «roi des Apkhaz et des Kartles, des Raniens et des... et César?» voilà où est la difficulté. Br.

¹¹⁾ Comme le nom de *Djouancher* est très peu commun, les copistes n'ont pas senti le besoin de l'abréger, et s'ils le faisaient, ce serait tout au plus en supprimant les voyelles ou et e. Br.

question à un autre point de vue, si effectivement sous Djouancher, en 718 — 786 de J.-C., on avait jugé nécessaire en Géorgie de frapper de la monnaie au type sassanide, on n'aurait pas manqué, en gravant les coins, de copier les types de la monnaie courante à cette époque; mais cette monnaie consistait alors en dirhems des chefs arabes de la Perse, qui avaient adopté le type de Khosroës II Parviz, Voyez Makrizi, et les exemplaires de ces monnaies au Musée de l'Académie. Il y avait aussi à cette époque des monnaies au même type de Khosroës II, avec les noms en pehlevi de Abdourrahman Moavia 682 — 680 de J.-C., Sélim bin Ziad 680 — 685, Abdoullah bin Zobeir 683 — 692, Oumeï bin Abdoullah 696, Mohollab bin Ebousofra 685 — 701, Abdoulmelik bin Merwan 703, Hidjadj bin Ioussouf 697 — 714 de J.-C. et d'autres encore, qu'il serait trop long d'examiner. Il est à observer que si on avait effectivement frappé en Géorgie des dirhems au type sassanide sous le règne de Djouancher cela ne pouvait être qu'antérieurement à l'an 85 de l'ère (704 de J.-C.); car déjà de cette année il existe un dirhem tout-à-fait arabe khoufque, sans type sassanide, frappé à Tiflis même et du vivant de Djouancher. Voyez l'ouvrage du prince Barataïef paap. I, crp. 66, monnaie déterminée par feu M. Fraehn¹². Après l'émission de cette monnaie arabe, on ne serait pas revenu à un type ancien, tel que le type sassanide. Mais comme toutes les monnaies que je viens d'énumérer ne présentent aucune ressemblance quant au type avec la pièce géorgienne No. 2 (au monogramme Dj. o.), qui en outre porte la légende *Hormouz afzond*, légende appartenant exclusivement à Hormizdas IV, père de Khosrou-Parviz, comme le certifiera M. Darn, si vous vous adressez à ce savant connaisseur en numismatique sassanide, — il me semble impossible d'admettre que sous Djouancher c.-à-d. 128 ans après la mort d'Hormizdas IV, les numismates géorgiens aient pris de vieilles monnaies déjà hors de cours pour en copier le type et la légende sur de nouveaux coins géorgiens.¹³)

12) Ce dirhem omniéme existe en effet dans la collection du prince Barataïef, mais je crois qu'il ne faut pas tirer de là une si rigoureuse conséquence. Car 1) l'année 85 H. — 704 ne tombe point sous le règne de Djouancher, et 2) une induction conjecturale ne pourrait prévaloir contre un fait contraire, si ce fait était démontré. Or il n'est pas encore prouvé que les monnaies géorgiennes à lettres *DJO* se sont pas du long règne de Djouancher. Br.

13) Des empreintes jointes à cette lettre offrent deux séries de cinq monnaies chacune, dont No. 1, avec lettres *ᲛᲗ ᲑᲛ*; No. 2, avec lettres *ᲛᲗ ᲑᲛ*; No. 3, sans lettres géorgiennes, mais avec la face et le nom d'Hormizdas IV (?), plus la croix sur un pyrée au revers; No. 4, avec lettres *ᲛᲗ ᲑᲛ* STPHS, Stéphanos, et le nom d'Ormisdas IV, plus la croix sur un pyrée, au revers. Ces quatre «copiées sur des monnaies de la 7e et de la 12e année d'Ormisdas IV, ou 586 et 591 de J.-C.», notées A, B, C, une pièce de la 1re année de Vahraman VI; No. 5, avec le nom seul *ᲛᲗ ᲑᲛ* STPHS, Stéphanos, copiée sur des dirhems de la 1re et de la 24e année de Khosro II Parviz, 591, 592 de J.-C. »

Il reste aussi à décider, auquel des deux Stéphanos appartient les dirhems géorgiens No. 3 et 5.

Stéphanos II a régné en Géorgie de 639 à 667. Si à son époque on avait jugé nécessaire de frapper des monnaies au type sassanide, on n'aurait pas manqué d'imiter le type de celles qui devaient être le plus répandues, de celles qui étaient la monnaie courante de ce temps. Nous savons, et par le témoignage de Makrizi, et par les monnaies qui sont parvenues jusqu'à nous, que les premiers conquérants arabes en Perse ont imité exactement le type de Khosrou II Parviz; or en Géorgie, à l'époque de Stéphanos II, c'est aussi la monnaie du même roi sassanide qui, après un règne de 38 ans, a laissé une telle masse de monnaie courante, qu'elle est encore commune de nos jours, qui aurait été toujours le prototype de la monnaie de Stéphanos II; mais le No. 4, avec la légende *Hormouz afzond* (en pehlevi), et le type plus ressemblant à celui des dirhems d'Hormizdas IV qu'aux monnaies de Khosrou-Parviz, me fait pencher en faveur de l'attribution des monnaies géorgiennes de Stéphanos à Stéphanos I; car de son temps, et surtout au commencement de son règne, 600 de J.-C., les dirhems d'Hormizdas IV devaient être plus répandus que ceux de Khosrou II Parviz, et la pièce No. 4 a été copiée des premières¹⁴. Cette pièce est unique tandis que la monnaie No. 5 est beaucoup moins rare et évidemment copie des dirhems de Khosrou-Parviz, bien que la légende pehlevie ait été remplacée par le nom de Stéphanos en géorgien, ce qui peut aussi expliquer la possibilité d'un anachronisme, tel que le montre la légende pehlevie de la monnaie de Stéphanos No. 4. Cette légende pehlevie n'était d'aucune importance aux yeux des Géorgiens, car elle a pu même être entièrement abolie peu d'années après.

Le règne éphémère de Behram-Tchoubin, Vahraman VI, n'a laissé aucune trace dans la numismatique géorgienne, ce qui s'explique facilement par le peu de monnaies qu'il a eues le temps de faire frapper, ces monnaies sont d'une extrême rareté, et elles n'ont pas été assez répandues en Géorgie pour qu'on les ait copiées, ainsi qu'on a fait des dirhems d'Hormizdas IV et de Khosrou-Parviz.

et notées D, E. Ces indications serviront de moyen de renvoi, dans le cours de la présente Notice. Br.

14) Cette conclusion est contraire à toutes les idées reçues, d'un consentement presque unanime, par les personnes qui se sont occupées du sujet en question; car chacun a trouvé jusqu'ici des probabilités pour que des monnaies khosroïdes de Géorgie aient été frappées par le prince khosroïde Stéphanos II, et non par le Bagratide Stéphanos I. Toutefois l'opinion de M. Bartholomae est tellement motivée qu'on ne peut lui refuser la faculté de se produire. Br.

(La suite à un prochain N°.)

Émis le 6 mai 1857.

DES SCIENCES HISTORIQUES, PHILOLOGIQUES ET POLITIQUES

DE

L'ACADÉMIE IMPÉRIALE DES SCIENCES

DE SAINT-PÉTERSBOURG.

Ce Recueil paraît irrégulièrement par feuilles détachées dont vingt-quatre forment un volume. Les abonnés recevront avec le dernier numéro l'enveloppe, le frontispice, la table des matières et le registre alphabétique du volume. Les comptes-rendus annuels de l'Académie entreront dans le corps même du Bulletin; les rapports sur la distribution annuelle des prix Démidoff y sont annexés en guise de supplément. Le prix de souscription, par volume, est de trois roubles argent tant pour la capitale que pour les gouvernements, et de trois thaler de Prusse pour l'étranger.

On s'abonne à St.-Petersbourg chez Eggers et Cie., libraires, commissionnaires de l'Académie, Nowsky-Prospect, No. 1 — 10. Les abonnés des gouvernements sont priés de s'adresser au Comité administratif (Комитетъ Управленія), Place de la Bourse, avec indication précise de leurs adresses. L'expédition des numéros se fera sans le moindre retard et sans frais de port. Les abonnés de l'étranger s'adresseront, comme par le passé, à M. Léopold Voss, libraire à Leipzig.

SOMMAIRE. MÉMOIRES. 2. *Quelques remarques critiques relatives à l'essai de M. Buschmann sur la langue Kinai.* RADLOFF. NOTES. 11. *Lettres sur la numismatique géorgienne.* (Fin.) BARTHOLOMAËL. BULLETIN DES SÉANCES. CHRONIQUE DU PERSONNEL.

MÉMOIRES.

2. EINIGE KRITISCHE BEMERKUNGEN ÜBER HRN. BUSCHMANN'S BEHANDLUNG DER KINAI-SPRACHE; VON LEOPOLD RADLOFF. (Présenté le 24 avril 1857.)

Die umfassenden Forschungen, welche Hr. Buschmann, bei Gelegenheit seiner grösseren Arbeit: *Spuren der aztekischen Sprache im nördlichen Mexico und höheren amerikanischen Norden*, auch den Sprachen der nördlichsten Sippe der Rothhäute in einer besonderen Abhandlung: *der Athapaskische Sprachstamm*, hat angedeihen lassen, sind in so fern von der grössten Wichtigkeit, als durch sie die Verwandtschaft und der sprachliche Zusammenhang der das russische Amerika bewohnenden verschiedenen Kinai- (Tynnai-) Stämme mit dem der Athapaska's, welche Galatin (*Archaeol. amer. II.*) trennt, auf eine überzeugende Weise nachgewiesen wird.

Es geht aus diesen Untersuchungen hervor, dass, wie der ganze nördlichste Küstensaum Amerika's, von Labrador und der Hudsonbai im Osten bis an die Tschugatschenbai im Westen, von einem und demselben Volkstamme, den Eskimo, bewohnt wird, so auch wesentlich wieder ein Volkstamm, quer durch den Continent, vom Churchill-Fluss oder Misissipi, der in die Hudsonbai mündet, bis in die Nähe des Eliasberges an der Westküste als südlicher Nachbar der Eskimo erscheint. In einzelnen Ausläufern noch südlicher bis an das

Oregon-Gebiet verbreitet, treten Athapaska-Stämme auch als Küstenbewohner auf.

Ist die Verwandtschaft der Athapaska und Kinai durch Hrn. Buschmann jetzt nicht nur entdeckt, sondern auch evident dargehen, so sehe ich mich veranlasst, da ich mich seit längerer Zeit mit Untersuchung der verschiedenen Idiome des russischen Amerika beschäftige, und auch die im Archiv der Akademie der Wissenschaften von mir aufgefundenen reichhaltigen Wörterverzeichnisse Resanow's habe benutzen können, einige Ergebnisse meiner Forschungen zunächst nur über das Kinai oder Tynnai im engeren Sinne, mitzutheilen. Finde ich dabei zu öfterem Widerspruch Gelegenheit, so muss ich dennoch bemerken, dass es mir nicht einfällt, das unbestrittene Verdienst Hrn. Buschmann's schmälern zu wollen, sondern dass es mir nur darum zu thun ist, ein näheres Eingehen auf die Sache zu veranlassen.

§ 732 — 756 der *Spuren der aztekischen Sprache* sind ausschliesslich dem Kinai gewidmet. Nach einigen allgemeinen Bemerkungen über das Lantliche dieses Idioms, so weit es sich durch Vergleichung der einzelnen Quellen unter einander ergibt, theilt Hr. B. einige kritische Bemerkungen über frühere Zusammenstellungen, namentlich über die von Kruzenstern und die in der *Archaeol. americana* veröffentlichten mit, lässt dann eine ganz kurze Vergleichung der Schreibung der Kinai-Wörter, wie sie die einzelnen Gewährsmänner bezeichnen, nebst Angabe der von ihm selbst in seiner Transcription angewandten Zeichen folgen, und giebt endlich einiges Grammatische, was er aus der Analyse der Kinai-Vo-

cabularien abstrahirt. Die grössere Hälfte der Arbeit (§ 743 bis 756) umfasst eine Zusammenstellung der Wörterverzeichnisse Dawydow's, Resanow's, des 'Kinaizen' (Krusenstern's Column III). Wrangell's und Lisiansky's.

Resanow's grosses Wörterverzeichnis ist nach Krusenstern: *Wörterausgaben* Alth. IV. und Mithridates III. 3. p. 229 — 235 wiedergegeben. Beide liefern nur einen dürftigen Auszug dieses 1133 Kinaif-Wörter enthaltenden Vocabulars, oft in falscher Uebersetzung, und durch Druckfehler und Verlesen entstellter Transcription; Dawydow und Wrangell hat Hr. B. in dem russischen Originale benutzt, doch haben sich auch hier einige Fehler, namentlich in der Uebersetzung einiger Wörter, eingeschlichen. Lisiansky endlich hat Hr. B. leider nur in der englischen Ausgabe (London 1811, 4^o) vor sich gehabt. während die russische jedenfalls den Vorzug verdient hätte. Erstens ist diese weit reichhaltiger, denn statt der 253 Wörter der englischen Ausgabe, bietet sie deren 317; zweitens ist die Ausgabe der Bedeutung, namentlich der Verbalformen, eine genauere. (Das Englische giebt meist den Infinitiv, wo im Russischen sich der Imperativ und auch andere Formen finden, wie Hr. B. § 750 selbst richtig erräth, obson gerade der Zusatz »da er ihnen kein -to beizetzt« schwerlich zu dem Schlusse hätte führen können, da, wie wir später sehen werden, dies -to keinesweges Verbal-Endung ist.) Drittens aber ist auch die Schreibung in der russischen Ausgabe eine bei weitem sicherere, bestimmtere und schärfer bezeichnende. Endlich gesellen sich noch zu der schwankenden Schreibung mehrere offenbare Druckfehler, die meist der englischen Ausgabe zur Last zu legen sind, wie der Vergleich mit den übrigen Quellen sie leicht als solche erkennen lässt. Als Beweis für die beiden letzteren Behauptungen lasse ich hier einige Beispiele folgen, zumal da der Vergleich dieser beiden Ausgaben unter einander zur Feststellung der lautlichen Verhältnisse manches Interesse darbieten kann ¹⁾.

Engl.	Russ.	Deut.
ee = i:	stehenkeetä = <i>сухарикъ</i> , Mütze.	
ee = u:	baelckneek = <i>каменникъ</i> , Stein, <i>chatalahi</i> = <i>камъ</i> , Funke, <i>heetaneezan</i> = <i>хрустанный</i> , verständig.	
ee = ii:	haneelcheet = <i>хмелъ</i> , steh auf! <i>keetsool</i> = <i>хмель</i> , Licht.	
ee = um:	teekhat = <i>мороженое</i> , achiasse tod!	
ee = ee:	ne-d = <i>не-д</i> , Mond, <i>hee</i> = <i>хвост</i> , Winter.	
ea = i:	kleankheen = <i>кактусъ</i> , Nadel.	
ea = u:	steahoo = <i>суды</i> , Haar.	
a = a:	skanna = <i>указка-на</i> , Nägel an Fingern und Zehen.	
a = e:	igaa = <i>мозгъ</i> , rühr' nicht an, <i>shoreekahan</i> = <i>ушпиканье</i> , Kind.	

1) Für russisches u gebrauche ich überall -u, für ä -ä, für 'x -k, für diakritisches m -7, für diakritisches i -r (ä = a, i = i); den perpendicularen Strich | gebrauche ich, wo ich von den Quellen abweichend trenne.

Engl.	Russ.	Deut.
aa = aa:	baach = <i>бача</i> , Möve, <i>toonah-ké</i> = <i>мынамадъ</i> , wie viel?	
a = i:	tact-hin = <i>мать</i> , morn. Otter.	
i = i:	kisaly = <i>кисель</i> , haue!	
i = u:	kbiis = <i>кисель</i> , Blase.	
ai = a-i:	chaitak = <i>чайникъ</i> , Memme, Feigling.	
ay = ai:	tay-een = <i>таеженъ</i> , Eisen.	
ey = ei:	teheylé = <i>теплъ</i> , ad, Berg.	
ey = ii:	keychee, <i>кисель</i> , alt.	
ei = i:	keisen <i>коза</i> = <i>кисель</i> , junges (kleines) Mädchen.	
oo = y:		
oo = yy:	'akookha = <i>укушка</i> , Wunde.	
ye = i:	hashnoosheet-ye = <i>хмелъ</i> , gieb mir zu trinken.	
ya = a:	alyaka = <i>алка</i> , Handfläche.	
ia = a:	asilia = <i>асилья</i> , Stiefel, <i>kooketia</i> = <i>кукушка</i> , grabe!	
h = i:	khas = <i>хвост</i> , Husten, <i>tact-hin</i> = <i>мать</i> , morn. Otter.	
h = x:	inkhit = <i>инхитъ</i> , fange! <i>inkat</i> = <i>инхитъ</i> , sammle!	
hh = u:	hhoon = <i>хвост</i> , er, sie (F.).	
hh = xx:	hee = <i>хвост</i> , Winter, <i>atshikh</i> = <i>атшхитъ</i> , See-lüwe.	
A = xx:	noolteha steel-oo = <i>хмелъ</i> , (beide) Ohren.	
gg = i:	shanggy = <i>шангы</i> , Kopf, <i>iggeekmah</i> = <i>иггемъ</i> , groh.	
kh = x:	teehalkhé = <i>тепелъ</i> , hart.	
kh = xi:	keyheylak = <i>кейель</i> , gefällter Baum.	
k = xx:	toonahykehtel = <i>хмелъ</i> , stilles Wetter, Windstille.	
g = ac:	kaholgena = <i>каголгена</i> , Hermelin, <i>tokoge knookalley</i> = <i>токогенъ</i> , feuerspeiender Berg.	
j = ac:	ajjah = <i>ажжъ</i> , Schneee.	

ti. s. w. ti. s. w.

Demnächst muss ich noch einige Druckfehler hervorheben, die aus der englischen Ausgabe in die Arbeit des Hrn. B. übergegangen sind; die Belege weiter unten.

1) hanka = *хвост*, 2) opigali = *опигали*, Brett; 3) noolteha steel-oo = *хмелъ*, (beide) Ohren; 4) hashnoosheet-ye = *хмелъ*, gieb mir zu trinken; 5) ezak = *эзакъ*, Lippen; 6) teehel kais = *тепелъ*, niedrig; 7) haneeltooh = *хмелъ*, gebi; 8) teehalkhé = *тепелъ*, gerade; 9) chouchoun halka = *чучунъ*, Hagel; 10) toonahykehtel = *хмелъ*, Windstille; 11) heehakle = *хмелъ*, Mörder; 12) koneeh = *коней*, Dich; 13) teet-ika = *тепелъ*, Lunge; 14) cheehiluhe = *хмелъ*, Mörder; 15) toohak = *тоухъ*, Thüre; 16) teetakoo = *хмелъ*, warum? u. s. w.

Unter Anderem ergibt sich aus diesem Vergleich, dass Lisiansky, der russischen Geltung zuwider, das anlautende e nicht für je, sondern reines e setzt, so z. B. *eeen* = *ее* (Dawydow *eeen*). *eeenak* = *эхакъ* (und ?) *ezak* = *эзакъ*.

Ferner hat Lisiansky in seiner russ. Ausgabe neben dem doppelten x /x u k/, welches letztere er in seiner englischen

Ausgabe mit dem Glucken eines Huhnes vergleicht, in der russischen aber dahin definiert, dass es „in der Kehle mit einer Art Schnalzen“ (на ропотъ съ шкоропырнъ премеахиваеиъ) ausgesprochen werde, noch für folgende Consonanten: m, s, w, y, c, n, a und sogar für den Vocal i zwei verschiedene Zeichen, wenn nicht die beiden letzteren vielleicht durch Nachlässigkeit des Setzers hineingekommen, da sie nur in Verbindung mit diakritisch gedruckten Consonanten so erscheinen. L. unterscheidet nämlich die erwähnten Buchstaben durch cursiven Druck.

Wie aus vielen der oben angeführten Beispiele erhellt, ist auch der Gebrauch des s, s und des Trennungsstriches - im In- und Auslaute ein sehr häufiger, der jedenfalls die Aussprache der Consonanten, welche diese Zeichen begleiten, mannichfach modificirt. In der englischen Ausgabe wird dafür keine Bezeichnung gegeben.

Ich gehe jetzt zu der Betrachtung des von Hrn. Buschmann in seiner Uebersicht §§ 732 — 713 Gehörten über, wobei ich zugleich das Wenige, was sich als sicher herauszustellen scheint, hervorhebe.

§ 734 p. 225 tschimo W. aus Verwechslung von ao mit ao (ao), worauf L., den Hr. B. in der englischen Transcription takel-oo daneben anführt, hinweist; ähnlich dürfte es vielleicht auch mit dem fast unmittelbar davor stehenden chkyng (xaxum) W. stehen, wofür D. axum, R. iaxum, Sogokim, Inlikik, axaxum haben.

P. 226 ist tsch aus der Reihe der vorkommenden Consonanten-Verbindungen zu streichen, da das Beispiel bei Krusenstern verlesen ist und R. deutlich dafür: mau-i yu hat. Es ist dies ein Compositum und besteht aus: mau-i R., mai D., mau W., mau-i L., Feuer; und yu, wu, welches sich in den Compositis: kinyu (kreuol), Licht L., kowu wu, es taget D., wu yumaia D., rothe Johannisbeeren, wiederfindet.

Die als Beweis dafür angeführten Beispiele, dass es der Sprache nicht an langen Wörtern fehle, dürften leicht das Gegenheil darthun, da sie sich alle selbst mit Hilfe des vorhandenen Materials, in ihre Bestandtheile auflösen lassen; so wenn man 1) tschschetnik, gesund, mit dem Umpqua-Worte (B. p. 180 No. 195 tschsch (gesund) yuamoc memius R. u. kocacne riny, xewu ropoucoao?) D. (ist du gesund? zusammenhält; 2) tschy:tal tschi R., schwarz, L. mactau, K. talas, D. mactaus vergleicht, welches mit R. mactaus-i, Kohle, ein und dasselbe Wort ist und somit wieder auf das oben erwähnte mau-i, Feuer, zurückzuführen ist. In tschschytal tschi R. ist der erste Bestandtheil, wie wir weiter unten sehen werden. Comparativ-Bezeichnung und das ganze hiesse folglich: schwärzer. 3) kotschischetnik kühn D. koyu wuimins enthält die bei D. um 7 Wörter weiter stehende Negation kowu, nein, nicht, die auch in Hrn. B's letztem Beispiele kazi katejyimi (kazi nameimien D.), ich weisa nicht, wiederkehrt.

5) uascha klynnaschi, rede (B. yama klynnaschi) sind wieder zwei Wörter, yama, ein Comparativ von ya, schnell, rasch und der Imperativ klynnaschi, sprich, rede! der sich durch vielfache Beispiele belegen lässt. 6) naktu-niltus D. und niktus naktus R., rieche, dürfte wohl das Substantiv u nakt L., u nikt yma R., Nasenlöcher, welches in c nakt a, Nasen-ringe L., und nei/niakia, Nasenschnel R., wiederkehrt, als ersten Bestandtheil enthalten.

§ 729 p. 229. Die „Versehen“ bei Krusenstern in der „Wörterammlung etc.“ sind leider nur zu zahlreich, wie Pfizmaier es schon für das Aino in seiner kritischen Durchsicht nachgewiesen. So hat es seine volle Richtigkeit mit dem von Hrn. Buschmann über die von ihm hieselbst Fischreusen Bemerkten, und ebenso verdankt der Hammer seine Entstehung einer Verwechslung Krusenstern's von monops, Beil. mit monopsa, Papageientaucher (Alca Torda); das letztere Wort findet sich in der russischen Ausgabe L. unter mehreren Bedeutungen, so namentlich auch noch für: Vogel, Ente.

P. 230 wird D. kramoch, nyziamaus fälschlich von Hrn. B. durch erzälle (pachkamooh) corrigirt, denn es heisst russisch nur eben: sprich, rede, und ist offenbar ein und dasselbe Wort mit L. ama-mi nyziamaus, rede die Wahrheit.

§ 741 p. 231 wird der Gebrauch des Pron. der ersten Person Sing. besprochen. Es findet sich dieses in fast allen Athapaska-Sprachen gleich- oder wenigstens ähnlich lautend wieder, und Hr. Buschmann führt es in seiner verschiedenen Schreibung an einer Menge von Substantiven, denselben präfigirt, also als Possessivum an. Dass es aber auch als Personale vorkommt, würde sich wohl auch aus D. und L. haben nachweisen lassen. D. z. B. giebt 306 kyuo u kullakine, ich sehe nicht; 308 kyuo kyuo kyuo u elvins, ich höre nicht; 310, kan caca, ich spreche, 379, nyuic/maimins, ich will schlafen; 223, uimaco, ich will; 225, xuyy yu moca, ich will nicht; 392, nusi e mame, ich bedauere dich, du thust mir leid; ferner 106, kasi nameimins/ma, ich weisa nicht, cf. R. xmas a melsu, ich weisa, kenne, und R. xmasu/m, kennst du? L. xms a uiminsy, kennst du mich? Grösser und sicher ist die Zahl der in R. befindlichen Beispiele. Ich wähle folgende, so namentlich der Vergleich mit anderen Personalformen diesen Gebrauch des Pronomens der ersten Person über allen Zweifel erhebt. kowu mamsu/ma, ich mache Nichts (ade mi mamsu, was machst du?), wiu/ma, ich sehe (nimu/ma, ich? und D. ni/ma/ma/ma/ma, siehst du?), R. kowom ma u ni, ich bitte kowom omeini, bitte!), R. ni u wiu, ich will (uicem/ma, willst du? und L. u anu mamsu, was brauchst, willst du?), c/ma/ma, ich höre nicht, bin taub (mau/ma, taub, u/ma, ich binde (was R. freilich als Inf. giebt), u/ma/ma, bindet, u/ma/ma, umarme (mich), (u/ma/ma, halte, u/ma/ma, lass (mich), los (ma/ma/ma, rühre! nicht an, setze bin!). u o/ma/ma, gieh mir (ma/ma/ma Inf.). Hierher gehören auch D. c/ma/ma, c/ma/ma/ma (ma/ma/ma Inf.). c/ma/ma/ma, bring! (mir). Ob sich ein Gleiches von R. u mox mamsu/ma Inf. (?) und u kilmamsu (Imperat) unterrichte (mich) und L. sa/ma mamsu/ma-i gieb mir zu trinken und

2) W. = Wrangell, L. = Lisiansky, D. = Dewyrow, R. = Rossow, K. = Kinsale.

uŋuŋas xinda, gieb mir zu essen (*kiŋas, iss!*) behaupten lasse, möge dahingestellt bleiben, wiewohl es für das letztere namentlich sehr wahrscheinlich ist. Jedenfalls ist aber das Pronomen der ersten Person in: *ciŋma*, zu mir (gib mir?), präfigiert und wahrscheinlich auch in folgenden, im Russischen durch Adverbien und Präpositionen ausgedrückten Wortformen, die ich aus R. anführe: *uŋuŋoxe*, vorn, *uŋuŋamŋa maŋe-o*, (mir) gegenüber, *uŋuŋoxe-numa*, neben (mir), *uŋuŋas* a, hinter (mir); cf. *ciŋizs* D. *uŋuŋaxa* R., (mein) Rücken; ferner *uŋuŋaxa meŋumax*, rechtzeitig (gelegen), *uŋuŋaxa*, passend, von Kleidern, *uŋuŋoxa-omma*, nicht absichtlich.

Hier möge des Zusammenhanges wegen auch noch folgen, was sich für die übrigen Personalformen darbietet. Hr. P. führt in seiner Zusammenstellung § 744 unter No. 35 und 36 das Pronomen der 1sten und 2ten Person Sing., § 745 No. 452 das der 3ten Pl. Sing., § 752 No. 328 das oben erwähnte *ciŋma*, zu mir, No. 453 das Demonstrativ jener, und No. 454 das Interrogativ was? an.

No. 36 finden sich für den Singl. des Pronomen der 2ten Person D. *nans*, R. *nins*, Wr. *nomn* und K. (Kruzenstern Col. III), ee.

Bemerkenswerth ist letztere von allen übrigen abweichende Form ee. Ob sie nicht in D. *ai casu*, Kopf, enthalten ist? Ein 2tes Beispiel, in welchem auch Hr. B. ein präfigiertes: *i* für eine 2te Pers. Sing. des persönl. Fürwortes anzunehmen geneigt scheint, ist das sub No. 30 aus Kruzenstern (nach R.; angeführt *uŋuŋaxa* R. übersetzt dies durch den Plural: Kinder, während der Singul. dem von L. und D. in der Bedeutung Knabe gegebenen L. *uŋuŋaxis-na*, D. *uŋuŋaxem* entspricht und *uŋuŋaxi-ka* (d. h. kleiner Knabe) lautet. Es dürfte ferner vielleicht auch in dem in Imperativformen so überaus häufigen Präfixe *ia* enthalten sein, obson dasselbe auch anderen Formen, die im Russischen sich als Infinitive wiedergegeben finden, als solche aber grade sehr zweifelhafter Natur sind, durchaus nicht fremd ist. Ohne also die Richtigkeit dieser Vermuthung behaupten zu wollen, führe ich nur einige wenige Beispiele aus D. an, deren Zahl sich aus L. und namentlich R. sehr vervielfachen liesse: so z. B. die schon oben aus D. angezogenen: *so ŋakoms* (*soŋakoms*?), *satukizze* *ŋakims* und *satukiz* *ŋakims*, bring' (mir); *nyŋam* *ŋakims*, führe weg (*otomaz*); *ŋakim* *ŋakims*, gieb zurück; *boŋakiz* *ny ŋakoms* (L. *nyŋam*, bringe), zünde an; *nyŋam* *ŋakoms*, lege hin; *ŋakom* *ŋakoms*, verkaufe!; *ŋakom* *ŋakoms*, giesse; *nyŋam* *ŋakoms*, schiesse!; *ny ŋakoms, iss!* u. s. w.

Die andere Form dagegen: *nans* D., *ns-ous* L., *nins* R., *nomn* W. ist, obwohl ich sie an keinem Nomen als possessiver Pronomen nachweisen kann, wofür möglichen Falles aber ee. ai, *i* zu gelten hätte, in Verbalformen leicht kenntlich, und erscheint sowohl unverstümmelt oder auch als blosses n. Erstere findet sich bei D. in: *nins* *ŋakoms*, siehst du?; *omakom* *nins* *sem*, was verlangt, willst du? (L. *nyŋam* *nyŋam*); *nyŋam* *ŋakoms* (L. *nyŋam* *ŋakoms*), lege hin!; *nyŋam* *ŋakoms*, ich liebe dich; *nyŋam* *ŋakoms* *nyŋam* *ŋakoms*, schicke ihn (mir) her; so auch L. *nyŋam* *nyŋam*, du verlangst zu viel. Für die abgekürzte Form n

bieten L. und R. eine Menge von Beispielen dar, so L. *ni ŋakoms* (*neelchah*), schlage!; *ni ŋakoms* (*neelchah*), schlummere; R. *ni ŋakoms* (D. *nyŋam*), binde; *ni ŋakoms*, säge! (*ka-mem* aus Inf. (?)). Zu vergleichen sind mehrere von den Beispielen, die für die 1ste Person angeführt worden. Ob die interrogativen Adverbien wie, wo, wohin u. a. auch dasselbe pronominale n enthalten, möchte mehr als zweifelhaft erscheinen.

Als Pronomen der 3ten Person giebt L. *nyŋam* (*ahoon*), R. *nyŋam* Masc. er), *nyŋam* Fem. (sie) als Singular und L. *nyŋam*, R. *nyŋam* sie als Plural; ferner R. das Pron. possessivum der 3ten Person im Sing. *nyŋam*, sein, ihr, Plur. *nyŋam* *nyŋam*, ihr. Hr. Buschmann stellt die Vermuthung auf, ob nicht *xy* oder *ku* oder u (?) ebenfalls als präfigiertes Pronomen der 3ten Person erscheine, und zwar nach D. *cu ŋam*, *ku ŋam*, *ku ŋam*, Fleisch: R. *nyŋam*, L. *nyŋam* (*hoatathin*), Blut(?). Folgende Formen scheinen diese Annahme zu bestätigen: *ka nyŋam* R., *nyŋam* *nyŋam* (*shinika* L.), *ciŋuŋa* D., Eingeweide, Gedärme; *ku ŋam* R., *nyŋam* D., Fett (Thran), (vergleiche: *nyŋam* *nyŋam*, Schaf-Fett, *nyŋam* *nyŋam*, Kenntniserf., *nyŋam* *nyŋam*, See-löwenfett, *nyŋam*, *Phoca jubata* D.); *ku ŋam*, Seelöwen (?); Bart u. myni (mein) Bart: R. *ka-ou*, Haar, von Thieren; *ciŋuŋa* L., *ciŋuŋa* D., *cuŋa* R., (mein) Haar, vielleicht auch noch *ku ŋam*, Horn, Geweih, und *kuŋa* L., *kuŋa* R., Blase (vergleiche R. *nyŋam* *nyŋam*, rund). Die grössere lautliche Aehnlichkeit lässt aber dies Präfix vielleicht eher mit dem demonstrativen Pronomen *nyŋam* L., jener, zusammenstellen, welches übrigens ein und dieselbe Wurzel mit dem oben angeführten Pron. der 3ten Person enthält.

Der Uebersichtlichkeit wegen stelle ich hier sämmtliche Pronominalformen, welche die verschiedenen Vocabularien darbieten, tabellarisch zusammen.

I. Personal-Pronomina.

Singular 1. *ni*.

1. *ns-ous*, *nyŋam* L., *nans* D., *nomn* Wr., *nins* R.
2. *nyŋam* (*hoon*) L., *nyŋam* Masc. *nyŋam* Fem. R.

Plural

1. *ny ŋam* L., *nyŋam* R.
2. *nyŋam* R.
3. *nyŋam* Fem. sie, L. *nyŋam* Fem.; *nyŋam* Masc. beist viele.

2) II. Possessiva Präfixe.

Singular 1. *ni*, *u*, *e*.

2. *ni*?, *i*?
3. *ny*? *ny*, *k*?

1) Sing.

1. *nyŋam* *nyŋam* (*shih* *ni* L., das ist mein, *nyŋam* R.
2. *ny ŋam* (*non* *ni*), das ist dein L., *nyŋam* R.
3. *nyŋam* (sein) R.

Plural

1. *nyŋam* *ni* R.
2. *nyŋam* *nyŋam* R.
3. *nyŋam* *nyŋam*.

Die possessive Endung *nyŋam*, welche L. für die erste und zweite Person Sing. hat, und die auch bei R. in der 1sten Plur. *nyŋam* *ni* wiederkehrt, dürfte ferner vielleicht auch in D. *nyŋam* *nyŋam*, gieb (das Eigene (?)) zurück, enthalten

Als Comparative giebt R. ausserdem noch, freilich ohne das erwähnte charakteristische Affix, folgende Formen: *malas maso masas-ox* höher (*malasmasus R., masasmasos freilich*); *malas (L. hoch); karqum, weiter (masasmasa, weit R.); masi-ox, besser (xoxma, gut R., welches wir oben schon in masasmasa xoxma, breiter, geschehen), ummalas, der kleinere, heisst wohl mein jüngerer Bruder (malas D.); masas-oxas, schneller, Positiv (?) *yuma: masasas-ixi-las, langsamer, stiller, Posit. masasmas R., qummasixmas, langsamste L., still.**

Wie oben über die Nomina so lässt sich über die Verbalformen wenig Befriedigendes sagen. Hat das über die Pronominal-Affixe Beigebrauchte seine Richtigkeit, so lässt sich daraus nur ihre ungemine Auflösbarkeit und die Schwierigkeit, ihren Stamm zu erkennen, abnehmen. Ausserdem macht noch die Menge von Infinitiven, unter denen uns Kinai-Verba geboten werden, und die das wohl in den wenigsten Fällen gerade wirklich sind, doppelt schwer zu bestimmten Resultaten zu gelangen. Sehr oft fallen z. B. bei R. die als Infinitiv gegebenen Formen mit dem Imperativ vollständig zusammen, noch öfter weichen die einzelnen russisch zusammengehörigen Verbalformen so stark von einander ab, dass sie notwendig ganz verschiedene Grundformen angehören. Ich beschränke mich also hier darauf, einige mit Sicherheit vom Verbum zu trennende prä- und suffigirte Silben als solche nachzuweisen.

1) *koxy* ist eine Negation, wie schon ganz zu Anfange erwähnt. Ich setze noch einige Formen aus D. her: *koxy weimik-; kühn; koxy nuxakmas (koxi nuxakmas R.), kahlköpfig; koxi kameimmas, ich weiss nicht; kuxuxi xmas, ich will nicht, koxixi xmas, ich verstehe (dich?) nicht.*

2) *sa, se, sw, xa* ist eine Prohibitiv-Partikel, erscheint gewöhnlich Imperativen präfigirt, bald mit, bald ohne das gleich zu erwähnende Suffix *xy*. R. hat es in folgenden Ausdrücken: *sa ammalxy, schmiere nicht; sa kameimmasxy, poltere, lürne nicht; xeloxomammasxy bitte nicht; sa mas au xy, fahre nicht; sa ox-kox xy, weine nicht; sa 'n masaxxy, achlafe nicht; sa ox-doxxy xy, achlage nicht; sa ammalxy, quäle nicht; sa xi n' ammal xy, warte nicht (auf mich); sa masxy, schwimme nicht, fahre nicht zu Boote; sa sa ammal xy, lürne (achreife) nicht; a-sa x'masxy, lache nicht; se maseixxy, rudere nicht; se masasxy, speie nicht; masxi x'kokommas, (pödyga), zusammengeknisset aus *masas D* und *masa, mas D, u'jmasa L, masxa R, Pelzhemde, Parka*
D. *kuximati ximta*, Rennlied-Fett.
R. *masxi-xuma*, Walfisch-Fleisch.
R. *koximoxi ximta*, Eier-Schale.
R. *ixim masxa*, Flintenstein, Kiesel.
R. *masimla-amalxumy*, Ziegelstein, *masixxa*, Lehm. Thon.
R. *masoximxy* von *sa*, Tabakdose von *masixa*, Tabak, und *xyms-ox*, Kasten.
R. *soo, Laua, soo xixa*, Nisse.
R. *xoxaxa*, Gras, Kraut, *xoxan xixa*, Blume.
R. *masu-f*, Feuer, *masax masu-f*, Koble, schwarz, *masu fyma*, hell (feuerroth)?*

Das den Imperativformen angehängte *xy* tritt bisweilen in derselben Bedeutung auch ohne vorübergehendes *sa* auf, z. B. *kmy dixim xo, schweige! kmasim-xo, aufhöre, Infinit. (?) richtiger wohl: höre auf! xumim, lürnen, aber auch: höre auf! Imperat. R.; kummas masimxy, schliesse nicht (kummasmas, einen Pfeil abschliessen Infinit., masimmas Imperat.; masoxa seivimxy, lüge nicht; xaxim sa, betrügen R.); xoxims, nicht wahr L. Ob ferner auch *ammasimxy*, umsonst, unbezahlt *oxpox (am o' ammas, bezahlen)* und *xaxaxxy*, ich brauche das nicht L., mit *mas*, 'rühr' nicht an! L. verglichen, dasselbe *xy* aufweist, wage ich nicht zu behaupten.*

Als ein zweites Suffix ist von Verbal- und Adverbialstämmen *-my, -mo* zu trennen, dessen interrogative Bedeutung folgende Beispiele darthun mögen.

R. *kmy masimxy* du, hörst du? *kmy mas nims* Inf., *kmy/mo immas*, Imperat.

R. *xemmasimyo*, weisst, kennst du? R.; *ximmasimmasmy*, kennst du mich? L.

R. *masasim mo*, verstehst du? *masimmas*, ich verstehe.

R. *masim mo*, willst du? *masimmo*, ich will.

R. *se am mo*, fürchtest du? R. *sa wein xixxy*, fürchte nicht!

D. *nim masimxy*, siehst du? *ni sa mas*, ich sehe.

kovatsej my, xeni xoxommas, ist wohl richtiger ebenso wie das Vorhergehende als Frage, der russischen Uebersetzung zuwider, durch bist du gesund? zu übersetzen. Ohne dieses Suffix hat R. nur folgende Frage: *nan, kin kaxax masx*, hast du dich gewaschen?

An interrogativen Adverbien haben wir es ebenfalls schon oben gesehen (*ammy, xammy, idaxmy, oolammy sa ny?*). Es fällt übrigens in Fragen als Verbal-Suffix weg, sobald selbe durch die eben erwähnten interrogativen Adverbia eingeleitet sind, wofür ich auf die dort angezogenen Beispiele verweise.

Da es vermessen scheinen könnte, bei dem glänzlichen Mangel an Sprachproben in zusammenhängenden Sätzen, etwas über die Wortbildung und Ableitung im Kinai sagen zu wollen, so beschränke ich mich darauf, zunächst einige Composita und Derivata anzuführen:

D. *kux mas u, kric/mas a* L. Hemd von sälmischem Leder, (pödyga), zusammengeknisset aus *kuxes D* und *masa, mas D, u'jmasa L, masxa R, Pelzhemde, Parka*

D. *kuximati ximta*, Rennlied-Fett.

R. *masxi-xuma*, Walfisch-Fleisch.

R. *koximoxi ximta*, Eier-Schale.

R. *ixim masxa*, Flintenstein, Kiesel.

R. *masimla-amalxumy*, Ziegelstein, *masixxa*, Lehm. Thon.

R. *masoximxy* von *sa*, Tabakdose von *masixa*, Tabak, und *xyms-ox*, Kasten.

R. *soo, Laua, soo xixa*, Nisse.

R. *xoxaxa*, Gras, Kraut, *xoxan xixa*, Blume.

R. *masu-f*, Feuer, *masax masu-f*, Koble, schwarz, *masu fyma*, hell (feuerroth)?

Folgende Beispiele mögen in Ermangelung vollständigeren Materials zur Veranschaulichung der Worthildung und Ableitung dienen:

- R. *чодутам*, Spalte, Riss. *чодутам*, spalten, plätzen.
 R. *тацце*, Ruder. *таццэ* Infinit., *таццэце* Imperat., rudern.
 R. *кылле*, Gesang. *кылле*, ich singe R., *кыллеце* Imperat. L.
 R. *осчаде*, Anfang, осчаде, anfangen.
 R. *кылавінна*, Schmelde, *кылавін* aus, Schmied, *кылавін* Infinit., *кылавінна* Imperat., schmelzen.
 R. *катыліна*, Küche, *катыліна* aus, Koch, *кылаць*, kochen, *кытулаць*, kochendes Wasser.
 R. *ніталаматун* Imperat., *ніталаматун* Inf., schneiden, *ніталаматун* aus, Schneider.
 R. *затун* aus, Zimmermann. Arbeiter, *затун*, arbeite!
 R. *накметытоме*, Leuchte, Docht, *накметытоме*, leuchten.
 R. *кылавыг*, Schlüssel, *кылавыг* Infinit., *кылавыг* Imperat., öffnen, *кылавыг*, schliesse zu! D.; zu vgl. mit *ніталаматун*, Pfropfen beim Laden einer Flinte.
 R. *мокіне*, Tropfen, *мокіне* Infinit., *мокіне* Imperat., schreiben, *мокіне*, Schreiben, Zettel.
 R. *кылавін* *кылавін* aus, Ziel, *кылавін* aus, *кылавін* Infinit., *кылавін* Imperat., zielen.
 R. *ніталаматун*, Pfropfen, *ніталаматун* aus, eine Flinte laden.
 R. *ніталаматун*, Nadelöhr.
 R. *кылавін* aus, Laterne.
 R. *кыла*, Meer, *кыла*, Salz; *кыла* *кыла* aus, Ebbe, *кыла* *кыла*, Flut, *кыла* R., *кыла* aus, salzig.
 R. *кыла*, Brüste (weibliche (?)), *кыла* *кыла*, Brustwarze.
 R. *кыла*, Milch.
 R. *кыла* *кыла* Infinit., *кыла* *кыла* Imperat., eine Angel werfen.

Aus den letzten Beispielen ergibt sich, dass der Accusativ dem Adjectiv und dem transitiven Verbum vorangeht.

Hier noch einige Substantive in Verbindung mit Adjectivis.
 R. *кылавін*, wasseriges Wasser; R. *кылавін* *кылавін*, Essig (*кылавін* aus, Pfeffer); R. und das schon früher erwähnte *кыла* *кыла* *кыла*, weisses Brod (*кыла* *кыла*, Sarana. *кыла*, Mehl); *кыла* *кыла* *кыла*, weisses Zeug (?), Hemd R., *кыла* *кыла* *кыла*, rothe Beere R.

Wir ersahen aus diesen Beispielen, dass sowohl der Genitiv, wie auch das attributive Adjectiv dem durch selbe bestimmten Substantive vorangehen.

Ich gebe jetzt zu einer näheren Betrachtung des 2ten Theiles von Hrn. Buschmann's Abhandlung, soweit sie das *Kinai* betrifft, über. Es bilden denselben die ihm nach überein-

stimmender deutscher Bedeutung zusammengetragenen fünf *Kinai*-Vocabulare (Dawydow's, Rezanow's, des *Kinai*zen bei Krusenstern, Wrangell's und Lisiansky's), aus denen er das jeder einzelnen Quelle Eigenthümliche in einer Auswahl in einzelnen §§ besonders folgen lässt. Das Ganze wird übrigens eben nur als blosses Material, ohne eigentliche genauere Prüfung und Sichtung, ohne die sich leicht ergebenden Schlüsse zu ziehen, wiedergegeben. Und doch hätten diese einerseits zu sichereren und schärferen Vergleichen mit den *Atchapa*-Sprachen, dann aber auch zur Erkenntniss und zur Berichtigung einzelner fehlerhafter Angaben und Missverständnisse führen können. Diese Schlussfolgerungen zu ziehen, was nicht in Hrn. B.'s Absicht lag, werde ich bei der nun folgenden Durchsicht seiner Zusammenstellungen bemerkt sein.

§ 743. p. 233.

- No. 2. *Eien*, Das von allen fünf Quellen dafür in verschiedener Schreibweise gegebene Wort scheint *Metal* überhaupt zu bezeichnen. R. hat nämlich für *Silber* *man* *ayun-a* (*man* *ayuna* heisst bei R. kupfern); D. für *Blei* und *Zinn* *man* *ayun*; dasselbe *man* scheint ferner noch in *man* *ayun* *ayun*, kleine Kette, *Uhr*, enthalten zu sein.
 • 7. *Kommen*. D. *ya* heisst schnell, wovon der Comparativ *ysuna* D. *ysuna* R.
 • 9. *Mond*. D. *elana* *any* ist ein Compositum, dessen erster Theil (B. No. 11) Nacht bedeutet, während der 2te dem sub No 13 angeführten: Sonne. D. *sun*, R. *no*, K. *no*, Wr. *no* gleichbedeutend ist. Dieselbe Bezeichnung für Mond = Nachtsonne ist namentlich vielen *Algonkin*-Sprachen, und ausserhalb Amerika's auch den *Ainos* (*Kurilen*) geläufig. L. *sun* *y* (*channo*) heisst Tag-Sonne, (?) doch hat R. auch *sun* *y* für Mond.
 • 14. *Tag*. K. *talkon* heisst hell D., *Morgen* R.; vergl. No. 159 u. 319.
 • 17. L. hat in seiner russischen Ausgabe für *Zahn*, Sing., das zu D., R., K. u. W. passende *canemai*; der Plur. *uprak* *xa* (*shrek*-ha) dagegen, dessen Stamm von dem des Sing. ganz verschieden ist, erinnert an L. *upizkanas* (*shrek*-haben). Kind (B. No. 30).

§ 744. p. 234.

- 28. D. *gesund*. D. *naiskai* (*adopoo*) ist, wie der Vergleich mit L. *maismam*, *sei* gegnüst, ergibt, nicht als Adj., sondern als Grus aufzufassen, wofür das russische *adopoo* im gemeinen Leben auch gebraucht wird. *Gesund* heisst bei D. *umamuyos*.
 • 31. *Kleid*, *Rock*. L. *kie* *man* *a* (*kyetah* *a*, *Kamleja*, entspricht D. *kyetosa*, *Parka* von sämlichem Leder; *kyet*, *podnya*; ist also von L. wohl falsch angegeben; denn für *Kamleja* hat D. *maras* *e*, und R. *maras* *kyet*.

- No. 32. *Mund* scheint mit, B. 168, *Kehle* ein und dasselbe Wort zu sein. So findet sich *Kehle* bei R. im Ugachmüt mit dem Worte *Kale* verwandt, ist also auch hier wohl ein Missverständnis des Dolmetschers.
- 33. *Schoraz*, R., K. und L. ist schon oben (s. Adj.) besprochen; es heisst Kohle (kohlenfarben) und bei D. vielleicht ein Druckfehler (*ma-manu et, ma-manu*).
- 35. *Weiss* hat R. allerdings in der Form *malach* und *malachaly*, Leinwand (?), *malachalykanajax*, Weiss-Brod, aber auch die mit D., K. u. L. übereinstimmenden Formen in *malachylo*, Eiweiss (?), *malachos*, Kreide (?).

§ 745.

- 37^a. *Adler*. Das von L. für Adler angegebene *ious* (*youkh*) beruht offenbar auf einer Verwechslung und ist der Kinai-Name des Cormoran, *Phalacrocorax cristata* (*yum*), L. *ious*, R. *ias*. Das von D., B. und W. für Adler gegebene Wort ist mit dem mehrerer Athapaska-Sprachen fast gleichlautend.
- 37^b. *Bür* giebt L. russ. Ausg. *sis* *ma*, engl. Ausg. *hankia*. Der Vergleich mit D., R. u. W. entscheidet für den Vocal *i*, der im Russischen leicht zu Verwechslung mit *u* Veranlassung giebt: doch haben alle Quellen neben dem *i* auch den Nasal *n*.
- 39. *Boot*, *Kahn* enthält drei ganz verschiedene Wörter: 1) D. *baamy*, R. *nam*, Baidare, Lederboot; 2) D. *kalachon*, R. *kalachok*, ein den Eskimo-Dialecten entlehntes Wort, in denen es ebenfalls eine sogenannte einlukige Baidare bezeichnet; und 3) W. *ka'my*, nebst dem Demiutiv davon, welches in L. *kyé kya* (*kischkooa*) kennlich. Es scheint mit dem von B. § 819 No. 70 angeführten verwandt zu sein. Ob endlich D. *baaka*, Kahn von Birkenrinde, nicht auch ein Demiutiv von *baamy*, *nam* sein dürfte?
- 41. *Essen*. Alle Wörter, die sich in den verschiedenen Quellen für diesen Begriff finden, lassen sich auf zwei Wurzeln zurückführen (*-kama* und *-yay* (*yam*, *yam*)). Es sind folgende: a) *-kama*: D. *nyakama*, R. *nyakama*, *ias*! W. *nyakama*, R. *nyakama* *nyakama*, bewirthen Infinitiv; b) L. *kyay* (*kyeoth*) Imperat., R. *kyay* Infinitiv, *kyay* *kyay*, gieb zu essen, bewirthe! L. *nyay* *yay* *inda* (*hashool hinda*), gieb mir zu essen, R. *nyay* *yay* *nyay* *nyay*, zu Abend essen, Infinitiv (?), *nyay* *nyay*, zu Mittag essen Infinitiv (?). R. Das von Hrn. B. als ein R. sches Wort für essen beigebrachte *nyakama* ist bei Krusenstern durch Nachlässigkeit zu dieser Bedeutung gekommen. Bei R. heisst es russisch *nyay*, und steht gewissermassen als Antwort auf die unmittelbar vorhergehende Frage: *nyakama* *nyay*? *nyay* *nyay*? giebt es? hast du?
- 42. *Fluss*. D. *kyachnu* muss *kyachnu* gelesen werden, wie es bei D. wirklich gedruckt dasteht und was der

Vergleich mit W. und L. als das einzig Richtige erkennen lässt. Das diesem entsprechende Wort bei R. ist *nyay* *nyay* (kleiner Fluss), *Bach* *nyay* *nyay* ist ein aus Krusenstern berüber genommener Druckfehler; R. hat deutlich *nyay* *nyay*, Fluss.

- No. 43. Frau. D. *nyay*, R. *nyay* heisst Gattin, Ehefrau (*nyay*), W. *nyay*, R. *nyay*, *nyay*, *nyay*, und Mädchen, gehört somit unter B. 92. Mit ersterem stimmt noch L. *nyay* -o (*nyay*), Schwiegermutter, überein. Ueberhaupt ist zu bemerken, dass in den Benennungen der verschiedenen Verwandtschaftsgrade, selbst die nächsten nicht angenommen, vielfache Verwirrung und Verwechselung stattdessen scheint (vgl. Bruder, Schwester, Tante, Schwiegertochter u. a.). L.'s Wort für Weib und Mädchen *nyay* *nyay* (*nyay*) erinnert an Sagoakin: Inkilik, *nyay*, Jungelut, *nyay*, Gattin. Damit scheint verwandt zu sein: R. *nyay*, verheirathet, und *nyay* *nyay*, ledig, vielleicht auch *nyay*, Tante L.
- 45. *Fuchs* ist nach D. und R. den Eskimo-Dialecten (russischen Amerika entlehnt, in denen es fast ohne Ausnahme gleich- oder ähnlichlautend sich findet.
- 50^a. *Meer*. D. *nyay* *nyay* enthält offenbar das R. und L. gemeinsame, bei B. ausserdem noch in mehreren Compositis vorkommende R. *nyay*, L. *nyay* (*nyay*), während der erste Theil dieses Wortes an das Thlinkit (koltschische) *nyay*, *nyay* Wenjaminow, *nyay* L., Meer, welches nach R. Ugachmüt, *nyay* lautet, erinnert, und dem Chepewyan: *nyay*, *nyay*, See (vgl. Wasser) (Buschm § 816 No. 55 p. 284), verwandt scheint. *nyay* endlich dürfte vielleicht auch mit dem Chepewyan *nyay* (B. § 816, 55 und § 822, 82) zusammengehalten werden.
- 50^b. *See- oder Sumpffotter*. D. *nyay*, R. *nyay* (*Sagoakin* in Jungelut, *nyay*) passt zu einander; aber das als ein Wort L.'s für Sumpffotter (*nyay*) angegebene Wort: *nyay*, *nyay*, findet sich bei demselben nur in der Bedeutung von roth, in der es auch mit den übrigen Quellen übereinstimmt (s. B. § 746 p. 236 No. 99).
- 51. *Pfeil*, D. *nyay*, W. *nyay*, L. *nyay* (*nyay*) giebt R. *nyay* in der Bedeutung Flinte, Gewehr, *nyay* *nyay* heisst bei R. Otter oder Biber-Pfeil. Andere Arten von Pfeilen oder Harpunen, z. B. zum Erlegen der *nyay* L., *Phoca vitulina* Linn., oder der Seelöwen (*Phoca jubata*, *nyay* R.), nennt L. *nyay* *nyay* *nyay* (Schaft), R. *nyay*; die Spitze ebendesselben L. *nyay*.
- 53. *See*. R. *nyay* ist bei Krusenstern verlesen, es heisst *nyay*. Der Vocal scheint jedenfalls ein kurzer zu sein. Dasselbe Wort findet sich auch den Namen mehrerer Seen, welche die Karten angeben, angehängt, so: *nyay*-*nyay*, *nyay*-*nyay*, *nyay*-*nyay*.

- No. 56. *Trinken*. D. *sumyus* Imperat., hat auch R. *monyus*; *sumyus maxmans* (nicht *pykte nakat*); giebt er als Infm. und es enthält derselbe offenbar das Wort Wasser (B. No. 16), womit D. 22: *nimai xamam*, ich will (Wasser) trinken, und *xi sumyimai* 'saos, betrunken R., zu vergleichen. Wr. *sa xam* heisst bloss: Wasser. ist also als ein Accusativ oder Genitiv anzufassen.
- 57. *Wald*. Die aus D., R. und W. angeführten Wörter scheinen eigentlich Baum, Balken das bedeutet das russische *лес* auch; übersetzt werden zu müssen. Das D., R. u. W. entsprechende Wort führt auch L. unter der Bedeutung Tanne (Fichte, *ель*) zu *na-dam* (*ipaalla*) (vgl. L. *ubalaxa* (*ubalakoya*), Baum, auf (B. § 735 No. 370), die Tanne heisst bei D. *qam-la*, was R. *xemla*, Baum, entspricht. Aus den bei Hrn. B. angeführten Formen ergibt sich, dass die Labialis sich von unserem harten *p* wesentlich unterscheiden muss, da dieser Laut nur sehr selten in allen fünf Quellen übereinstimmend wiedergegeben wird. Gewöhnlich schwanken sie zwischen *p*, *b*, *v*, *u* u. *m*. Hier nur einige Belege: R. *nam*, D. *basmy*, Baidarr, L. *u nadam*, Tanne, *ubalaxa* (*wachsen*) der Baum, D. *qamla*, R. *qamla*, Wald; R. *nam*, D. *oosa*, getrocknete Fische, (*юкка*), R. *napkei*, D. *mo-kam*, Trug, Schale, zu vergleichen mit R. *makam-miui*, Mörser; R. *napkeje*, D. *makle e*, Kamleje; L. *stama*, R. *ayumta*, Löffel; D. *niama* (*nima*) und *ymami*, L. *niama* (*teethie*), R. *niakne*, *niama*, *biakni*, W. *niama*, *niakni*, Wasser; R. *kobas*, R. *kymiso*, Blase; (L. *maxeiam*, R. *maxe yab*, *maxe-o-la* (Sagoskin Inlulik, *mamam*), u. a.).
- § 746 p. 235.
- 61^a f. *Flussüber*. D. *mymsa* scheint ein Druckfehler, mit R. *maxmai* und L. *mok-es* (*tok-es*) verglichen, es wird dies um so wahrscheinlicher, da sich derselbe Buchstabe (*n*) bei D. noch einmal, freilich mit *v* verwechselt findet in: Ruder v. infra No. 100.
- 62. *Eis*. Das zu D.'s u. W.'s Worte stimmende R.'sche ist in *kanala mos*, gefroren, enthalten, und passt, wie B. § 820 No. 74 beweist, zu dem Athapaska.
- 68. *Schlafen*. Mit D. *maxamam* Inf. (?) ist D. *nyxiemam-nu*, ich will schlafen, und L. *nyxiemam*, schlummere! (Imperat.), zu vergleichen, wozu W. *ka-yula* vielleicht als 3te Person gehört (?). D.'s 2ten Worte *maxamam* Imper. entspricht R. *maxamka*, *maxamka* Infm., *maxamka* Imper., *maxamka* Perf. und *maxamka* Infm., *maxamka* Infm., *maxamka* Infm.!
- 71. *Tabak*. R. *maxamka* heisst tschugatschisch: *maxamka* und scheint unter den Eskimo-Stämmen des russischen Amerika für Schnupf-Tabak gebräuchlich zu sein. So führt Chromtschenko (Nord, Archiv Bd. II, p. 301) *npocue maxam* an, was aus dem rus-

sischen *«порошок»* entstammen sein könnte und also *«pulverisierter Tabak»* heisse. Dasselbe Wort wiederholt sich in R. *maxamka* *nyma-s*, Tabakdose *nyma-s*, Kasten R.), D. *maxamka* entspricht L. *xma-gna* (*ktoona*), und W. *kyun* Inlilichinat, (v. von Baer und v. Helmercken Beitr. Bd. I, p. 119

- No. 73. *Warm* hat D. *anaser* in *maxamam* noch einmal in *maxamka* *nyama*, warmes Wasser. Das erste Wort, welches Hr. B. aus D. auführt, *karama*, beruht auf einer Verwechslung von *anasa* mit *maxam*; und heisst dunkel, L. *niakraksa* (*keetaki*).

§ 747. p. 236.

- 76. *Arm* Adj., D. *yus*, dürfte vielleicht eine Interjection sein, also nicht *«ein Armer»* (*бедняк*) heissen.
- 79. Zu D. *oosa*, *Älterer* (?), Bruder, gehört auch L. *kaxad* (*kallá*), was bei B. aus Versuchen unter No. 441 als (L.) tapfer statt *astakom* (*astakom*) auftritt; es gleicht übrigens zu sehr D. *kalla*, jüngerer Bruder, R. *umkaxa*, um nicht den Verdacht gegen die von D. angegebene Bedeutung zu erregen, zumal da es sich auch in anderen verwandten Sprachen in eben dieser Bedeutung (B. No. 88), jung (?), wiederfindet (Sagoskin Inlulik, *em kamla*, Bruder, *xrija*, junger Mann); (*chepewyan qula koui*).
- 82. *Ente*, L. Plur. *maxa alama* (*tina alai*), heisst *riela*, wie schon oben nachgewiesen.
- 83. *Gaben*, D.'s Formen: *ama*, *anda*, *izanda*, Imperat. finden sich auch bei R. in *nda*, gieb zurück, und L. *so u yas anda*, gieb mir zu essen (zu vergleichen wäre auch Sagoskin Inlulik, *ama*, Jügelrut, *ama*).
- 84^b. *Gott* ist D. *maxamam* mit R. und L. übereinstimmend zu lesen.
- 89. R. *acuyims* heisst schmerzhaft (*болыно*); für krank hat R. das mit L. gleichlautende *winars*, was auch in D.'s *winars* ich kann nicht, liegt.
- 91. *Lügen*. D. *xiwima*, du lügst, scheint mit D. *xiwima*, nicht wahr, und *awanda xiwimay*, lüge, betrüge nicht! wie auch mit L. *xiwims* (*betenari*) und R. *xiwims* Imperat., *xiwims*, betriegen (Infm.), verglichen, ein Druckfehler zu sein und ebenfalls *xiwim* gelesen werden zu müssen.
- 100. *Ruder* D. ist *xiwims* statt *konimms* zu lesen, was offenbar ein Druckfehler ist: vgl. L. *xiwimque* (*khanetut*) und R. *konimque*, Steueruder.
- 104. *Schiessen*. Mit *maxamam* D. stimmt R. *maxamam*, *schiesse* nicht! und *maxamam* Imperat., *maxamam* Infm. (?), einen Pfeil abschiessen, überein (vgl. L. *ak maxamys* *yas teetuk*) Imperat., R. *u maxamam* Infm., *werfen*). B. unterscheidet davon *maxamam* Infm. und *maxamam* Imperat., eine Flinte abfeuern, L. *maxamam* *teetuk* Imperat., heisst nach dem Russischen: *застрелял*, erlege, schiesse tod!

No. 103^a und 103^b. *Schwester* und *ältere Schwester*. L. ymalla [oalla], D. ymalla entspricht R. ymalla, Schwägerin, und dürfte vielleicht verwandt sein mit R. oalla, Tante, L. moka lala [mokelan], Weib, Mädchen, wenn dafür nicht etwa *mooskalan* zu lesen. Derselbe Stamm scheint in R. okkalema, verheirathet (vom Manne), zu sterken. Vgl. No. 43.

- 103. Sich setzen D. nigoma Imperat. = R. nivyma Inf. (?), R. namalidivyma Imperat. ist oben besprochen.
- 108. *Trocken*, L. nydymys [nooletooh], ist nach dem Russischen ein Imperativ und entspricht R. nydymys Inf., trocken. Das Adj. lautet bei R. ähnlich dem von Hrn. B. aus D. angeführten amokalema, amokale.
- 109. *Wind*. D. hat das R'sche kaniyila, kaniyila, Sturm, in der Bedeutung Wetter: kaniyil und malokims kaniyil 'kaltes (?) Wetter, Wind'. Ferner findet sich bei R. noch mala ch-i-iz, widriger Wind, moiriyila, windig, stürmisch [malokims, schwacher Wind, Windstille]. Derselbe Stamm -yila, -yila scheint auch in den Athapaska-Sprachen damit verwandt zu sein (s. B. § 372 p. 190 No. 870). An D.'s totalyma, Wind, dürfte vielleicht R. nokra-iz, daz, nakilomoka, günstiger Wind, stilles Wetter, erinnern.

§ 748. p. 237.

- 128^b. *Beil*. Axt. R. kalyamai wird namentlich durch amerikanische Axt (also wohl steinerner) übersetzt, während daneben das aus dem Russischen corruptirte monam in der Bedeutung: russisches Beil angegeben wird. Es scheint dieses Wort auf das Verbum L. ka iyalis [kitaly], D. malyam, hauen (R. kalyam, sterchen?), zurückgeführt werden zu müssen. Hammer heisst bei R. yam kaly nam, wonach B. § 821 No. 90 zu berichtigen. L. kalyam monorok, Aka Torda, ist oben schon als ein Uebersetzungsfehler Krusenstern's erwähnt.
- 132^a. *Sprechen, reden*. Mit den bei D. u. R. übereinstimmenden Formen D. kiyasa, sprich (kasyasa, ich spreche), R. kiyamai Inf. u. yamta kiyamai Imper. (eigentlich sprich gleich, schneller) lassen sich noch folgende zusammenstellen: L. kiyam, rede (pavovarnok), R. va:kiyamok, sprich nicht!, wozu? meinas, was sagst du? malyamok kiyam, rede die Wahrheit, R. kama, Sprache?; ferner L. mykyma [gyeknash], grob (mit Worten) (B. § 734 p. 214 No. 418); amayum enumus [Atahootash], Prahler. Das aus Krusenstern (K.) angeführte amukinak findet sich bei L. als: am-ay mykymak, sprich die Wahrheit! und R. moka yamok, sprich! ferner in: mokyamiki Infinit., moka-yamoke Imperat., klagen, sich beklagen.
- 132^b. *Weggehen*. D. yammi, brist nicht: sie sind weg, sondern ist ein Imperativ, also: schicke, rufe zu übersetzen. Das lehrt R. yammui, rufe! Imper. yammi,

Infinit. yami u ai [ich?] rief, und yammui, befehl! yammui, befehlen. Die in L. amayum [amueltooh], geh weg! und amayumys [amueltooh] geh! zu Grunde liegende Wurzel myus ist vielfach vertreten. D. ya malyay, laufe schnell (?), L. yumi myus, lebe wohl! und in R.: kammyus, gebe einher! (yubi); kammyus, hole ein! fort! yumi myus, geh! kalya mriammyus Infinit., weggehen; malyamys, Schritt; amomyus, laufen; ymryammyus, durch; yamenmyus, (an mir?) vorbei.

§ 749 p. 138.

- No. 133. *Alte Frau* heisst bei R. konikma-a, nicht kaschitch-a.
- 133. *Arbeiter*. D. meu-a, heisst wohl Mensch überhaupt (s. B. § 747 No. 94). Bei R. heisst xema-ny, arbeite! (Imperat.), xai myui Infinit. (?), xamoyam, Zimmermann. Dem Imperativ entspricht auch L. mymy [heetoo], arbeite!
- 139. *Bettdecke* hat auch L. mypa, D. und R. ähnlich; dasselbe Wort scheint auch in R. yema [amoyi ka-ya] [gansa], chinesisches Seidenzeug, enthalten zu sein.
- 140. *Bett*, D. cymila (mein?), und R. malyam giebt L. in der Form: malyam. Damit hängt wohl zusammen L. mykymam, D. kuy amama, leg' hin! vielleicht auch R. malyame, Bettlaken, und malyam, Gewebe, Baumwollenzeug (dab).
- 142. *Binden*. D. mykama Imperat., R. malyam Infinit. (?) (ich binde?) [mykamui Imperat.]. Mit ersterem verwandt sind R. kalyam Infinit., malyam Imperat., zusammenbinden. Lautlich trifft es mit dem Ugalahmut, R. malyam Infinit., kalyam Imperat. R., binden, und kalyam Infinit., malyam Imperat., zusammenbinden, sehr nahe zusammen.
- 143. *Bitter* heisst bei R. chomokam.
- 144. *Blau*, R. giebt malyamte, hellblau (polybui), und malyamui, dunkelblau, welches letztere mit schwarz übereinstimmt.
- 145. *Blaubeere*. R. kaka; scheint Beere überhaupt zu bedeuten, wofür es auch L. kaka-ka [kaka] und R. kaka-a haben. Dasselbe bietet auch D. noch in: kaka, Preisbeere (brusnyia), R. kymka und D. mykai kaka, Empetrum nigrum? wozu.
- 149. *Davnen, Flaumfedern*, R. kaxka iva, ist ein Compositum, enthält D. kya, Federn, womit vielleicht auch kaxkmo, Flügel R., zusammenhängt.
- 150. *Ei*, R. kymkymak, wied: röhlt sich in B. kymkymak, Ei-Dotter, und kymkai akai yam, a, Eierschale.
- 153. *Fliege* heisst bei R. nicht fly (Krusenstern), sondern mma, ist also mit D. molyam [molyam] ein Wort; kymkai (übersetzt D. durch moska, Stachfliege).

(Schluss folgt.)

NOTES.

11. LETTRES SUR LA NUMISMATIQUE GÉORGIENNE; PAR M. LE COLONEL BARTHOLOMÆI. (Lu le 6 février 1857.)

(Fin)

Enfin je dois dire que si l'explication des monogrammes géorgiens présente encore une énigme, dont la solution ne pourra être incontestable que lorsqu'on aura découvert de nouvelles variantes de ces monogrammes; d'un autre côté, le classement chronologique des monnaies géorgiennes au type sassanide me semble assez certain, en tenant compte de la conformité des types avec ceux des monnaies sassanides, monnaies qui depuis quelques années, grâce aux savants travaux de MM. Olshausen, Dorn et Mordtmann, ont acquis un tel degré de certitude quant à leur attribution, qu'il n'y a plus l'ombre de doute sur les souverains auxquels elles appartiennent. Je reste dans la conviction que les monnaies géorgiennes au type sassanide doivent toutes avoir été frappées entre les années 580 — 619 de J.-C. et dans l'ordre suivant:

Les Nos. 1 et 2. Contemporaines d'Hormisdas IV, 580 — 591 de J.-C.

Le No. 3 après la mort de ce roi, sous Khosroës II Parviz, 591 — 595.

Le No. 4 idem, mais sous Stéphane I, 600 de J.-C.

Le No. 5 idem, 600 — 619 de J.-C.

§ 2.

Tableau de la rareté comparative des différentes variétés de monnaies géorgiennes du moyen-âge.

a) Types sassanides.

1. Légende pehlevie, avec le nom du roi Hormisdas, monogramme géorgien R . R 8 mod. R. 9.
2. Même légende pehlevie, monogramme géorgien PO . R 8. R. 10.
3. Même légende pehlevie, sans monogramme géorgien, mais une croix sur le pyrée. R 8. R. 10.
4. Même légende pehlevie, 4 lettres géorgiennes du nom de Stéphane, réparties sur la marge de la monnaie. R 8. R. 10.
5. Sans légende pehlevie; buste de Stéphane, avec son nom en caractères géorgiens. R 8. R. 9.

b) Monnaies du XIII^e siècle, bilingues, arabes et géorgiennes.

Dimitri I.

6. Légende arabe الملك الملوک; au milieu, O , pour Dimitri. R. Légende arabe: R. 8.
7. Même légende et monogramme. R. Légende arabe, avec محمد. R. 4. R. 9.

c) Giorgi III, fils de Dimitri.

8. Le roi assis, de face, les jambes croisées, à la manière orientale, et tenant un oiseau au poing. R. légende arabe koufique avec le nom de Giorgi, fils de Dimitri, et tous ses titres. R. 7. (mon. ronde). R. 6.
9. Rosace pentagone, ayant au centre un Q , et autour la légende koufique avec le nom et les titres du roi Giorgi. R. Rosace pentagone; autour, la légende arabe koufique: الفتنى لأمر الله أمير المؤمنين. NB. Ces légendes ne sont jamais complètes. R. 8 (forme irrégulière). R. 7.
10. Rosace pareille, mais sans légende autour; au milieu la lettre géorgienne Q . R. Rosace pareille, mais la légende arabe très incomplète. R. 4. (forme irrég.). R. 3.
11. Encadrement en parallélogramme très orné, et sur plusieurs lignes: au centre, un Q , R. Rosace pentagone, avec الفتنى لأمر الله أمير المؤمنين; légende incomplète. R. 7. (forme irrég.). R. 8.

d) Thamar, fille de Giorgi.

12. Chiffre de la reine, en caractères vulgaires entortillés; autour, légende khoutzouri contenant la date Q 8 (1184). R. 7. (forme irrég.). R. 10.
13. Même chiffre et même légende circulaire, mais avec la date Q 8 (1187). R. Légende arabe, avec les noms et titres de la reine, et sur la marge une formule arabe. R. 8. (forme irrég.). R. 8.
14. Chiffre de Thamar, Q , et chiffre de David, son époux, Q ; date Q 4 (1200). R. Légende arabe, avec le nom de Thamar. R. 7. (mon. ronde). R. 5.
15. Pareille aux Nos. 12 et 13, mais avec la date Q 11 (1210). R. 8. (forme irrég.). R. 8.
16. Pareille à la précédente, mais la légende circulaire moins complète encore et sans date. R. 8. (forme irrég.). R. 2.
17. Même type, mais dont le milieu seulement a pu trouver place sur le flan, très petit. R. 2 ou 3, ou 4. R. 1.
18. Chiffre khoutzouri de la reine Thamar, Q ; autour, une légende khoutzouri, encore non déterminée. R. Chiffre khoutzouri d'un Giorgi Q , entouré d'une légende khoutzouri, encore à déchiffrer. R. 7. (mon. ronde). R. 6.

NB. C'est la seule variété connue de la monnaie de Thamar qui ne soit pas bilingue.

e) Giorgi IV, fils de Thamar, XIII^e siècle.

19. Nom abrégé du roi et de sa mère; autour, une légende khoutzouri, avec la date Q 11 (1210). R. Légende arabe, avec les mêmes noms, mais accompagnés de titres. Sur la marge, légende persane, avec la même date Q 10 (1210). R. très grand module et de forme irrégulière, l'empreinte est frappée 3 ou 4 fois sur le flan.

NB. Ces pièces monstrueuses sont très rares (?). R. 10.

20. Pareille à la précédente, mais moins grande et avec deux empreintes seulement. R. grand module, oblongue. R. 8

21. Même type, mais avec une seule empreinte; légendes incomplètes, mais la date Q^{h} visible. Æ 8. (f. irrég.) R. 8.
 22. Même type, mais la date n'est pas visible. Æ 8. (forme irrégulière.) R. 4.
 23. Même type, mais les légendes circulaires manquent entièrement. Æ 4. (forme irrég.) R. 2.
 24. Même type, mais très incomplet, à cause du manque de place sur le flan. Æ 2 ou 3 (irrég.) R. 1.
 25. Légende khoutzouri occupant tout le champ de la monnaie, en quatre lignes. R. Légende arabe, disposée de même et sans date. Æ 8. (mon. ronde.) R. 7.

NB. Pour tout ce règne il n'y a qu'une seule date (1210); ne serait-ce pas celle de l'avènement?

26. Légende khoutzouri, courte et irrégulière, sur deux lignes dans un cercle. R 4 de très bas titre. R. ?

f) Rousoudan, fils de Thamar.

27. La lettre R h , entourée d'une légende khoutzouri, courte et assez mal tracée. R. Légende khoutzouri, dispersée sur tout le champ de la monnaie. R 4, de très bas titre. R. ?

NB. Ces deux variétés de monnaies en alliage me semblent être les premiers essais de monnaie en argent tentés en Géorgie, sous les Bagratides.

28. Chiffre khoutzouri de la reine; autour, la date Q^{h} (1227). R. Légende arabe sur quatre lignes, occupant le champ. Æ 8. (mon. ronde.) R. 2.
 29. Pareille à la précédente, mais la date illisible. Æ 8. (mon. ronde.) R. 1.

NB. Sous le règne de Rousoudan et sous les règnes suivants on n'a plus frappé de monnaie de forme irrégulière.

30. Effigie du Sauveur; sur la marge, légende circulaire khoutzouri, avec la date Q^{h} (1230). R. Monogramme de Rousoudan en lettres khoutzouri; autour, sur la marge, légende arabe avec le nom de la reine. R 6. (golie monnaie.) R. 3.

NB. Pour tout ce règne il n'y a que deux dates.

g) David IV, fils de Rousoudan.

31. Chiffre de David, D^{h} , au milieu d'une légende persane, disposée sur plusieurs lignes. R. Légende arabe, avec la date 642 H. (1244). Æ 5. R. 6.
 32. Même chiffre de David, au milieu d'une légende persane. R. Légende arabe, avec la date 645 H. (1247). Æ 5. R. 6.
 33. Même chiffre et mêmes légendes, mais avec la date 650 H. (1252). Æ 5. R. 6.

h) David V, fils de Giorgi IV.

34. Le roi à cheval, dans le champ: le monogramme D^{h} et la date Q^{h} (1247). R. Légende persane, en quatre lignes, occupant le champ. R 4. R. 8.
 35. Même type, mais sans date géorgienne. R. Légende arabe, avec la date 650 H. (1252). Æ 5. R. 8.

36. Type et légende semblables, mais avec la date 652 H. (1254). Æ 5. R. 8.
 37. Pareille aux précédentes, mais avec la date 654 H. (1256). Æ 5. R. 8.

i) Dimitri II, le Dérouté.

38. Chiffre géorgien du roi, D^{h} , entouré d'une légende géorgienne khoutzouri, dans des ornements. R. Figure ressemblant à une arbalète, entourée de quelques lettres géorgiennes. Æ 7. R. 7.
 39. Légende arabe, avec la date 679 H. (1280). R. Légende mongole, sur plusieurs lignes, dans le champ. R 5. R. 6.
 40. Pareille à la précédente, mais avec la date 680 H. (1281). R 5. R. 6.
 41. Pareille aux précédentes, mais avec la date 681 H. (1282). R 5. R. 6.
 42. Pareille aux précédentes, mais avec la date 683 H. (1284). R 5. R. 6.
 43. Pareille aux précédentes, mais avec la date 685 H. (1286). R 5. R. 6.
 44. Autre semblable, date 690 H. (1291). R 5. . . . R. 6.

j) David IV, fils de Dimitri II.

45. Légende arabe, à la fin de laquelle est placé le monogramme géorgien D^{h} et un D^{h} avec une croix dans la paume. R. Légende arabe, sans date. R 4. . . . R. 9.
 46. Pareille à la précédente, mais avec la date 696 H. (1297). R 5. R. 10.

NB. Ce dernier exemplaire est celui que je viens d'envoyer pour l'Ermitage.

k) Giorgi VII le Brillant. (XIV^e siècle.)

47. Buste de la S. Vierge, entouré d'une légende khoutzouri. R. Légende khoutzouri, occupant le champ et la marge circulaire ¹⁵⁾. R 6. R. 9.
 NB. Il existe plusieurs variétés de cette rare monnaie.

l) Giorgi VII ou Giorgi VIII.

48. Tête de roi, de profil. R. Sanglier courrant. R 4. R 10.
 49. Tête de roi, vue de face. R Q^{h} . D^{h} R 3. R 10.
 50. Pareille à la précédente, mais R 2. ¹⁶⁾ R. 10.

m) Rois incertains, du XIV^e siècle.

51. Deux personnages debout et les lettres D^{h} P. — D^{h} P. R 6. R. 10.

n) Giorgi VIII, XVe siècle.

52. Roi debout; à côté, D^{h} P. R. Saint debout; à côté Q^{h} . R 6. R. 10.

¹⁵⁾ Jusqu'ici nous avions cru tous que cette monnaie, portant la légende « Giorgi, roi des Aphkhas et des Karthles, et César », appartenait à Giorgi I; les savants apprécieront les considérations techniques sur lesquelles s'appuie M. Bartholomaei. Br.

¹⁶⁾ J'ai toujours regardé comme de Giorgi incertains ces monnaies, où rien ne se voit de caractéristique. Le prince Barataief, au contraire, et M. V. Langlois les attribuent à Giorgi I et II. Br.

M. Pfaffenhoffen dit dans son ouvrage, à-propos des pièces de Trébizonde qui ont évidemment servi de prototype au No. 52, v. p. 102 de l'ouvrage: «Jean IV. de 1446 à 1457. Les monnaies de ce prince, d'un style très barbare, sont des preuves parlantes de la décadence de l'empire. Ont-elles été toutes frappées à Trébizonde? J'en doute. Plusieurs me paraissent même avoir été frappées hors de l'empire, par des graveurs inhabiles, ignorant la langue et cherchant seulement à imiter les pièces qu'ils avaient sous les yeux. Peut-être Jean, qui avait été associé à l'empire avant sa révolte contre son père et avant son exil, fit-il frapper monnaie, en son nom, en *Ithrie* où il s'était réfugié, peut-être en fit-il frapper en Crimée etc.»¹⁷

Plus haut M. Pfaffenhoffen, dans ses extraits de la Chronique de Michaël Panaretos, p. 62, s'annonce ainsi sur le même empereur Jean IV, dit Kalo-loannès, de Trébizonde. 1446—1457. «Pour éviter la colère paternelle, Kalo-loannès prit la fuite et se réfugia à la cour du roi de Tiflis, qui, dans l'espoir de temps meilleurs, lui donna sa fille en mariage.»

Ne serait-il pas naturel d'admettre qu'à une époque voisine de celle dont il s'agit un roi de Georgie, Giorgi VIII, ait frappé monnaie en imitant le type de celle de Trébizonde, du même Kalo-loannès Jean IV Comnène?

§. 3.

Note explicative pour le Tableau de la variété etc.

N'ayant pas décrit en détail les pièces qui sont indiquées dans le Tableau, je joins l'indication de celles des pièces qui ne se trouvent pas dans l'ouvrage du prince Barataïef, ou dont je puis encore signaler d'autres exemplaires.

- No. 1. Plusieurs exemplaires dans le cabinet du prince B. et un exemplaire dans ma suite.
- No. 2. Un exemplaire unique dans ma suite, le même qui appartenait au prince Gagarin.
- No. 4. Un exemplaire unique dans le cabinet du prince B.
- No. 5. Plusieurs exemplaires dans le cabinet du prince B. et un exemplaire dans ma suite.
- No. 6. Cabinet du prince B. et autres.
- No. 7. Envoyée par moi pour l'Ermitage¹⁸. Variété inédite.

¹⁷ Il y a grand dissentiment entre les numismates sur l'époque où ont été frappées ces monnaies; je remarque seulement que le saint Eugène qui y est représenté, et qui cause tout le doute, est parfaitement semblable à celui qui se voit sur des monnaies byzantines du XII^e siècle, attribuées par M. de Saincy à Manuel Comnène, de Constantinople: c'est ce motif qui m'empêche de me rendre aux conclusions rigoureuses que l'on veut tirer des caractères extérieurs des monnaies. Les anachronismes sont fréquents, pour des choses communes ou non communes, sur les dirhems des Khalifes et des Samanides: c'est ce que savent les numismates. Pourquoi ne trouverait-on pas de pareilles erreurs sur les monnaies géorgiennes? Br.

¹⁸ La collection de l'Ermitage s'est en effet enrichie, par un envoi récent de à l'auteur de ces lettres, de 30 monnaies géorgiennes, servant de preuves justificatives à plusieurs de ses opinions. Br.

- No. 8. Plusieurs exemplaires dans le cabinet du prince B. ainsi que dans d'autres collections.
- No. 9. Parmi mes derniers envois pour l'Ermitage. Variété inédite.
- No. 10. Dans tous les collections.
- No. 11. Parmi mes derniers envois pour l'Ermitage. Variété encore inédite.
- No. 12. Exemplaire unique du cabinet du prince B. NB. Le Θ ne serait-il pas peut-être un γ ou un η mal vu ou mal conservé? dans ce cas la pièce serait beaucoup moins rare.
- No. 13. Cabinet du prince B. et autres collections.
- No. 15. Dans presque toutes les collections.
- No. 15. Au Musée de l'Académie et dans d'autres cabinets.
- No. 16. Dans toutes les collections.
- No. 17. Commune partout.
- No. 18. Cabinet du prince B. et aussi dans d'autres collections plusieurs exemplaires.
- No. 19. Un exemplaire dans le cabinet du prince B. et le second appartenant à M^{me} la Princesse Bagration Moukhransky.
- No. 20. Cabinet du prince B. et aussi dans d'autres collections.
- No. 21. Cabinet du prince B., également dans d'autres collections et parmi mon envoi pour l'Ermitage.
- No. 22. Dans toutes les collections.

NB. Si la médaille du cabinet du Due de Blacas présente la date $\eta\zeta$ c.-à-d. $\eta\zeta$ (1211) comme vous l'avez signalé p. 69 de votre Revue, cette médaille est unique, et il est extraordinaire que parmi les centaines de monnaies de Giorgi IV, que j'ai eu l'occasion d'examiner, cette date ne se soit point rencontrée.

- No. 23. Dans tous les cabinets plusieurs exemplaires.
- No. 24. Commune partout.
- No. 25. Cabinet du prince B. 3 ex. et, parmi celles que je viens d'offrir pour l'Ermitage, 2 ex.
- No. 26. Au Musée de l'Académie un grand nombre d'exemplaires, mais dans aucun autre cabinet il n'y en a pas un seul.
- No. 27. Une masse au Musée de l'Académie, mais excepté cela nulle part.
- No. 28. Très répandue dans les cabinets.
- No. 29. Commune partout.
- No. 30. Dans tous les cabinets plusieurs exemplaires.
- No. 31. } Dans plusieurs cabinets.
- No. 32. }
- No. 33. }
- No. 31. Cabinet du prince B. et aussi dans d'autres collections.
- No. 35. }
- No. 36. } Dans plusieurs collections.
- No. 37. }
- No. 38. Cabinet du prince B. plusieurs ex. et aussi dans la collection de M. de Saint-Thomas à Tiflis.

- No. 39. }
 No. 40. }
 No. 41. } Dans plusieurs collections.
 No. 42. }
 No. 43. }
 No. 44. }
 No. 45. Cabinet du prince B. un ex. et un autre au cabinet de l'université de Göttingen.
 No. 46. Envoyée par moi pour l'Ermitage.
 No. 47. Cabinet du prince B. 2 ex., cabinet de feu M. Reichel 1 ex., dans d'autres collections il en existe encore 2 ex.
 No. 48. }
 No. 49. } Uniques, cabinet du prince B.
 No. 50. }
 No. 51. Cabinet du prince B. 2 ex.
 No. 52. Même cabinet, 1 ex. unique.

Pour l'estimation du degré de la rareté relative des monnaies géorgiennes j'ai suivi le système de M. de Saulcy: voyez son bel ouvrage sur la numismatique byzantine. Seulement, en adoptant les dix degrés de rareté, je n'ai pas employé le signe C (commune); car parmi les monnaies géorgiennes il n'existe pas de variétés aussi communes que le sont quelques monnaies du Bas-Empire, p. ex. les pièces attribuées à Jean Zimisces et d'autres. Lorsque j'ai employé le signe R. 10, il désigne des monnaies uniques ou celles dont on ne connaît pas plus de deux exemplaires.

On a lieu d'espérer, que lorsque toute la série des monnaies connues de la Géorgie aura été publiée, avec l'indication du degré de la rareté relative des variétés, nous verrons paraître des pièces encore inédites qui, se trouvant dans différents cabinets, n'ont pas fixé l'attention de leurs possesseurs autant qu'elles peuvent le mériter par leur rareté ou leur nouveauté.

Il est très étrange que pour les règnes de Thamar, Giorgi IV et Rousoudan, laps de plus de 50 ans, pendant lesquels on mettait la date sur la monnaie, et dont on possède des centaines d'exemplaires, on ne connaisse encore que seulement 7 dates différentes, dont même 2, celles de 988 (Thamar) et 988 (Giorgi IV) ne sont pas très certaines. ¹⁾

19) Depuis la publication de ma Revue de Numismatique géorgienne, *Compte Rendu des prix Demidoff pour 1846 et tirage à part*, il s'a été imprimée, hormis les précédentes lettres, que deux travaux sur le même sujet: Numismatique de la Géorgie au moyen âge, dans les derniers Nos. de la Revue archéologique pour 1851, par M. V. Lougols, réimprimée 10-4^e. Paris 1852, avec cinq belles planches, contenant 51 monnaies. Un Appendice, relatif à une trouvaille récente; Revue archéol. 1856, p. 717 — 722, avec une belle planche et 12 monnaies. J'avais rédigé une reconnaissance de ces articles, dont le dernier offre, à ce qu'il me semble, de fortes inexactitudes, relatives au roi Bagrat III; mais quand les lettres de M. Bartholomew me sont parvenues, je me suis résolu à laisser les questions se mûrir, avant d'ajouter mes conjectures à celles qui commencent à se faire jour dans le champ de la science. Br.

BULLETIN DES SÉANCES DE LA CLASSE.

SÉANCE DU 23 JANVIER (4) FÉVRIER 1857.

M. Brosset présente de la part de M. Palcanens, élève du *l'Institut pédagogique*, une partie notable de sa traduction en langue russe, de l'Histoire des Aghovans par Mosé Caghacatsoratsi.

M. Dorn présente un écrit de M. Jaba, consul à Erzeroum, sur les Kourdes, accompagné d'un rapport circonstancié de M. Lerch au sujet de cette communication.

Le même Académicien expose à la Classe, que M. Lerch, ayant pleinement justifié la confiance dont l'Académie l'avait honoré, a présenté dans le courant de 1856, comme résultats de son voyage à Rostaw, les travaux manuscrits suivants, traitant des deux dialectes principaux de la langue kourde, savoir:

- 1) un chrestomathie
- 2) un glossaire, et
- 3) un exposé de la grammaire. Kourde.

M. Lerch se propose de publier en même temps des éditions en russe et en allemand de ces travaux, importants pour l'intelligence de la langue kourde que l'on ne connaît jusqu'à aujourd'hui qu'imparfaitement. Comme une telle entreprise réclame un travail suivi de plusieurs mois, M. Dorn prie la Classe de vouloir bien prolonger la subvention accordée à M. Lerch. Approuvé.

M. Köppen, en présentant à la Classe les listes des lieux habités dans le gouvernement de Toula, dont le nombre s'élève probablement

à 4000 ou 4500, propose de publier, à titre d'essai, ces listes indiquant aussi la population. La Classe y donne son assentiment.

La Classe décide de nommer une commission mixte formée de représentants de la Ire et de la 3^e classe, pour arrêter les mesures à prendre pour l'impression d'un catalogue de la Bibliothèque de l'Académie et de listes des nouvelles acquisitions à annexer aux Bulletins. MM. Brosset, Stephani, Kanik et Schiefner sont nommés membres de la commission de la part de la 3^e classe.

M. Dorn remet au nom de M. de Khanykov plusieurs objets que celui-ci a eu l'obligeance d'offrir au Musée asiatique. Le donateur ayant accompagné cet envoi libéral d'une description détaillée, qui sera insérée au Bulletin, M. Dorn se contente d'y faire quelques observations additionnelles. Ces nouveaux dons de M. Khanykov consistent en:

I. 418 monnaies, notamment

- a) 293 en cuivre, pour la plupart Arsacides, qui par conséquent passeront au Musée numismatique.
- b) 2 Sassanides, 1 en cuivre et l'autre en argent, de Sapor I.
- c) 95 en cuivre, Atabaks, Houlagides et persans modernes, comme aussi quelques unes qui demandent à être déterminées.
- d) 21 en argent, Houlagides, Delchaidides et persans modernes.
- e) 7 en or. A celles-ci se rattache la monnaie d'or envoyée à la fin de l'année passée par le Ministère des Affaires étrangères, c'est un demi-touman, au timbre de la ville de Méral.

II 17 fragments de korans kufiques et en partie de la prière du matin.

III. Une sphère céleste arabe, datant de l'année 1357 = 1647. M. Dorn a eu occasion de décrire en 1811 un globe exécuté en l'année 1031 de l'Hégire par Mohammed Moukîm ben Moulla les ben Chaikh Alahdad (ou Alahdad). Il paraît que celui-ci ou quelqu'un de ses parents a aussi exécuté la sphère offerte par M. Kban'kov, quoique les deux instruments aient été fabriqués à 26 années d'intervalle. Cette offrande est d'autant plus précieuse que c'est la première sphère orientale parvenue en Russie, tandis que les autres pays de l'Europe en possédaient déjà de pareilles. M. Dorn ne juge pas nécessaire de donner un dessin de ce globe, vu qu'il ne diffère que par la grandeur et par son dessin de celui, dont il existe une illustration dans les *Transactions of the Roy. Asiatic Society of Great Britain and Ireland*, Vol. II.

IV. Un cadran solaire persan. Le Musée asiatique n'en possédait pas jusqu'à présent.

V. Un décret du Chah Hussein (1113 = 1701).

VI. Une imitation photographiée de l'inscription cunéiforme d'Onchoas.

VII. Une représentation enluminée de l'entrée du Chah actuel de la Perse à Ispahan en 1851.

VIII. Une petite collection de poésies kourdes, au sujet desquelles

M. Lerch a l'intention de faire un rapport détaillé.

Le Secrétaire perpétuel exprimera au nom de l'Académie à M. de Kban'kov sa reconnaissance pour l'intérêt tout particulier qu'il prend aux études orientales et à l'enrichissement du Musée asiatique de l'Académie.

Le Département du Ministère de l'Instruction publique envoie deux articles, transmis par le Département médical du Ministère de l'Intérieur, l'un relativement à l'incubation de la varicelle, l'autre contenant une formule de serment, traduite du russe en langue syrienne par M. Popov, maître de l'école de traducteurs de Yaroslavl. Le Département ayant prié de vérifier l'exactitude de la traduction, l'Académie invitera M. Wiedemann à bien vouloir se charger de ce travail.

SEANCE DU 6 (18) FÉVRIER 1857.

M. Brosset présente de la part de M. le Colonel Bartholomaei plusieurs lettres sur la numismatique géorgienne, dont il recommande l'insertion au Bulletin.

M. Schiefner fait la communication suivante. La Classe avait décidé l'année passée de confier la publication de la grammaire des dialectes tatars du district de Minoïnsk, ouvrage posthume de M. Castrén, au Professeur Kellgren à Helsingfors. La mort prématurée de ce savant distingué obligea M. Schiefner à consacrer ses soins à cette partie de la succession littéraire de M. Castrén, travail qu'il a pu réaliser avec d'autant plus de facilité que les dialectes ci-dessus mentionnés ont beaucoup d'affinité avec le Mongol, objet spécial de ses études. M. Schiefner annonce que cet ouvrage va être imprimé sous le titre: *Castrén's Versuch einer Nominalischen und Kasusatischen Sprachlehre nebst Wörterverzeichnissen aus den tatarischen Mundarten des Minoïnskischen Kreises*. M. Schiefner présente au même temps le commencement de la traduction allemande des «Lectures ethnographiques sur les peuples altaïques par Castrén». L'impression en peut commencer sans délai et se continuer au fur et à mesure que les bonnes feuilles de l'édition originale en langue suédoise parviendront à l'Académie.

M. Dorn communique une lettre de M. Chwolsohn, annonçant qu'il est occupé actuellement de la rédaction d'un ouvrage sur l'agriculture des Nabothéens. Les Codex de Leyde étant incomplets, il

prie la Classe de vouloir lui faire obtenir de la part de la Bibliothèque impériale de Paris les manuscrits arabes qui s'y trouvent, à savoir le No. 913, ancien fonds, formant à peu près la moitié de l'ouvrage à publier, et s'il se peut les manuscrits No. 914 et 915 anciens fonds et 179 fonds Asselin. M. Dorn, ayant appuyé la demande de M. Chwolsohn, attend que le nouveau travail en question se rattache à l'ouvrage de M. Chwolsohn «les Sabiens, imprimé sous les auspices de l'Académie», la Classe décide de s'adresser à la Mission de France, près la Cour de Russie, à l'effet d'obtenir en premier lieu communication du manuscrit No. 913 ci-dessus mentionné.

SEANCE DU 20 FÉVRIER (4 MARS) 1857.

M. Kunik présente un article, ayant pour titre: *Тексты XIV Века в Исламских языках* 1 Mappa 6917 *Maproccapo в Центрально-тоя орк Ч. М.* (= 1 Mappa 1409 *muallacano roda*) et *написаны а се съ верахъ*. La question sur la XIV^{ème} grande division (Cyclos magnus) n'a été traitée par aucun historien proprement dit, bien qu'elle soit d'une grande importance pour la Chronologie byzantino-slave: M. Kunik vient de la résoudre au moyen de la méthode comparative et propose de faire traduire l'article précité en langue française afin de le publier au Bulletin. Accordé.

M. Vassiliev, Professeur à l'Université de St.-Petersbourg, qui pour faciliter l'étude de la langue chinoise, a inventé un nouveau système graphique des caractères chinois, soumet ce travail, auquel il a consacré six années de recherches, au jugement de l'Académie. Il se compose de deux parties: 1) Exposé analytique et 2) Dictionnaire chinois-russe, rédigé d'après le nouveau système de M. Vassiliev. M. Brosset se charge de présenter un rapport sur ce travail.

M. Michel Navrotsky, faisant fonctions d'Adjoint à l'Université de St.-Petersbourg, prie l'Académie qu'il lui soit fait communication à domicile des manuscrits arabes, côtés No. 12, 15, 16 dans le Catalogue du Musée asiatique. M. Dorn ayant répondu à la demande de M. Navrotsky, la Classe y donne son consentement.

La Régence du gouvernement du Tobolsk renvoie la carte générale de la Sibirie Occidentale, en recommandant qu'on se soit d'arranger les frontières des arrondissements limitrophes de Berezov et de Tara. Cette carte sera remise à M. Köppen.

CHRONIQUE DU PERSONNEL.

Décorations. L'ordre de St.-Wladimir 3^{ème} classe a été conféré à M. Kunik.

M. Stephani a été nommé Chevalier de l'ordre de St.-Stanislas 2^{ème} classe.

M. l'Académicien Lion a été décoré des insignes de l'ordre Persan: «du Dorn et du Soleil», 1^{re} classe.

Présents. Sa Majesté l'Empereur a daigné faire don à M. Köppen d'une tabatière ornée de son chiffre.

Rectifications.

P. 248, à la fin du titre sinéti, lisez: 430.

P. 249, ligne 17, lisez: le sultan victorieux Soliman.

Émis le 5 juin 1857.

DES SCIENCES HISTORIQUES, PHILOLOGIQUES ET POLITIQUES

DE

L'ACADÉMIE IMPÉRIALE DES SCIENCES

DE SAINT-PÉTERSBOURG.

Ce Recueil paraît irrégulièrement par feuilles détachées dont vingt-quatre forment un volume. Les abonnés recevront avec le dernier numéro l'enveloppe, le frontispice, la table des matières et le registre alphabétique du volume. Les comptes-rendus annuels de l'Académie entreront dans le corps même du Bulletin; les rapports sur la distribution annuelle des prix Bémidoff y sont annexés en guise de supplément. Le prix de souscription, par volume, est de trois roubles argent tant pour la capitale que pour les gouvernements, et de trois thaler de Prusse pour l'étranger.

On s'abonne à St.-Petersbourg chez Eggers et Cie., libraires, commissionnaires de l'Académie, Nevsky-Prospect, No. 1 — 10. Les abonnés des gouvernements sont priés de s'adresser au Comité administratif (Комитетъ Управленія), Place de la Bourse, avec indication précise de leurs adresses. L'expédition des numéros se fera sans le moindre retard et sans frais de port. Les abonnés de l'étranger s'adresseront, comme par le passé, à M. Léopold Voss, libraire à Leipzig.

SOMMAIRE. MÉMOIRES. 2. Quelques remarques critiques relatifs à l'essai de M. Buschmann sur la langue Kinaï. (Fin.)

RADLOFF. NOTES. 12. Sur quelques talismans en coquille. DOAK. CORRESPONDANCE. 2. Sur les noms de mois des Esthons.

Extrait d'une lettre de M. ARNUTSWALD. BULLETIN DES SÉANCES. CHRONIQUE DU PERSONNEL.

MÉMOIRES.

2. EINIGE KRITISCHE BEMERKUNGEN ÜBER HERN. BUSCHMANN'S BEHANDLUNG DER KINAI-SPRACHE; VON LEOPOLD RADLOFF. (Présenté le 24 avril 1857.)

(Schluss.)

- No. 159. *Hell*, D. талъмон, ist R. талъмон om, Morgen, K. (Krusenstern *talkon*) Tag, womit R. талъмон, L. талъмонда (*neetkoonda*), morgen, adv. zusammenzustellen. Es scheint dies -ta ein Affix zu sein, vermittelt dessen Adverbia gebildet werden, wenn anders der Vergleich mit R. талъмон-o, Jahr (*talmon L.*, Sommer); талъмон, gestern (*талъмон*, Nacht), ein richtiger ist. R. *tasch-pitchel* ist schon als ein Versehen Krusenstern's bemerkt; es heisst *manus чаша*.
- 160. *Hemde*, B. лонманъ, ist aus dem russischen *рубаша* entstanden und lautet ebenso bei den Kadjakern und Tschugatschen.
- 161. *Hinterer*, D. сакъ = L. us ka-t.
- 162. *Hirsch* (?). D. *numpius*, ist das Reuthier, ebenso auch L. *nompius* (*patichik*) (B. § 812 p. 274 No. 16). Diesem entsprechen die von B. § 376 p. 193 No. 913

zusammengestellten Athapaska-Namen, wie auch das Thlinkit (kolosische) *schusta* Holmberg, якуръ Wenjaminow, *сомуаръ* W, und *сомуаръ* D. R. *nyei* giebt D. zwei mal in der Bedeutung Schaf, *mons* (*Ovis nivicola*, Capra americana Richardson, Antilope lanigera Smith), und *nyui-ninmu*, Schaf Fett. Auch bei R. kommt dasselbe Wort in der Bedeutung Ziege noch ein mal vor.

- No. 163. *Hören*. Die Wurzel -*nins* in dieser Bedeutung lässt sich durch mehrere Beispiele belegen; so R. *kmy-mas nins* Infm., *kmy me lanius* Imper., *kmy талъ-nins my*, hörst du? *kmy талъ-nins-ча-о*, gehorche! *ушакъмы талъ-nins*, Stimme. Zu R. с'ушакъомъ, ich höre nicht (nicht *tschigack kol*), gehört R. *ome шалъ*, taub.
- 169. *Kochen*, D. лавъ, R. килъла ist auch in R. *nimmylavъ*, kochendes Wasser, enthalten.
- 170. *Können*, D. *winaxъ*, ich kann nicht, findet sich so allerdings bei D. übersetzt, entspricht aber wohl dem bei R. d. gleichlautenden *krank, stirb!* L.; vgl. die Bemerkung zu No. 89.
- 178. *Messer*, D. *kicani*, R. *kioaxъ*, scheint mit R. *kiwaxъ*, Anker, in welcher letzteren Bedeutung es mit dem Kadjakischen und Tschugatschischen *киахъ*, Anker, zusammenfällt, ein und dasselbe Wort zu sein und dürfte vielleicht seinen Ursprung dem Namen der

Russen: *кувшин* *kuštin* R., *kuštin* (kadj. und tschug. *kuš* *kuš*), aleut. *kuš* *kuš* — D. verdanken, so dass es das spezifisch Russische hiesse.

- No. 180. *Schale, Tasse*, D. *kuži*, ist mit dem Deminutiv *kužinok*, Schale von Birkenrinde, und R. *kuš* *kuš*, Tonne, zusammenzustellen. R. hat für Schale nicht *kakale*, sondern *kušale*, *kušale*, welchem auch D. *kušale*, Gefäß (B. § 732 No. 321) entspricht, und was sich auch in R. *kušale*, Mürser, wiederfindet.

- 190. *Schneiden* heisst bei R. *kušale* *kušale* Inf., *kušale* *kušale* Imperat.; zu D.'s Imperativ *kušale* passt R. *kušale* *kušale* Inf., *kušale* *kušale* Imperat., auf-trennen.

- 191. *Sehen*, D. *kušale*, ist, wie schon oben nachgewiesen, eine Frage, siehst du? R.'s *kušale* *kušale* Inf. (?) wird durch folgende Formen gestützt: *kušale* *kušale* R., *kušale* *kušale* D. Imperat., sieh! *kušale*, D. *kušale*, ich sehe, R. *kušale* *kušale*, unsichtbar, *kušale*, Fernrohr.

- 194. *Steinhase*? (*kušale*), D. *kušale*, R. *kušale*, hat auch L. *kušale* und D. zum zweiten mal in *kušale* *kušale*, Parka von Sperrphiles-Fell. Ob *kušale* nicht auch für *kušale* steht?

- 195. *Stockfisch* heisst auch bei R. (mit D. übereinstimmend *kušale*) nicht *atche*.

- 197. *Thon* schreibt R. *kušale*; davon *kušale* *kušale*, Ziegel.

- 200. *Töden*, D. *kušale*, heisst getödtet, erlegt; R. *kušale* ist ein aus Krusenstern stammender Fehler. Bei R. steht es ein mal richtig in der Bedeutung angeln (Inf.), ein zweites mal vom Dolmetscher missverstanden für geh weg! (*kušale* für *kušale*): es ist aus *kušale*, Angel, welches das Kinai mit dem kadjakischen *kušale*, Angel, *kušale*, angeln, gemein hat, und dem Imperativ *kušale*, mache, thue, zusammengesetzt, der ebenso in Verbindung *kušale* *kušale*, Sacknetz, bei R. für fischen gebraucht wird. Dies Verbum hat R. ausserdem noch in folgenden Bedeutungen: *kušale*, *kušale* Imper., mache, *kušale* *kušale*, was machst du? *kušale* *kušale*, ich thue nichts, *kušale*, Arbeit, *kušale*, dringende Arbeit (*kušale*), *kušale*, reinige!

- 204. Mit D. *kušale* *kušale*, ich weiss nicht, ist zu vergleichen L. *kušale* *kušale* (*kušale* *kušale* too), kennst du mich? *kušale* *kušale* (*kušale* *kušale*), klug, verständig; R. *kušale* *kušale*, ich kenne, weiss; *kušale* *kušale*, weisst du?

- 206. *Wollen*. Die aus R. angeführten Formen können noch durch *kušale* *kušale*, willst du? vervollständigt werden.

- 209. *Zornig* heisst bei R. *kušale* *kušale*; das Verbum zür-

nen: *kušale* *kušale*. Beide Formen enthalten wohl die Negation *kušale* — nicht.

§ 750. p. 240.

Dieb heisst L. *kušale* *kušale*, englisch *kušale*, und letzteres scheint mit D. *kušale*, Dieb, und *kušale* *kušale*, stielh nicht, wie auch mit L. *kušale* (*kušale*), stielh, verglichen, den Vorzug zu verdienen.

- No. 218. *Graben*, D. *kušale* Imperat., hat auch R. ganz gleichlautend *kušale*, zu L. *kušale* (*kušale* Imperat.) passt R. *kušale* Inf.

- 220. *Heissen* enthält bei D. und L. das von R. gegebene *kušale*, Name.

§ 751. p. 241.

- 234. *Baum*, W. *kušale*, geben D. *kušale* und R. *kušale* in der Bedeutung Holz, Brennholz. Vgl. das unter No. 57 Bemerkte.

- 239. *Jahr*, W. *kušale*, heisst Winter — L. *kušale* (*kušale*), R. *kušale* und *kušale* im vorigen Jahre. L. *kušale* *kušale* dagegen, R. *kušale* *kušale* scheint von *kušale* R., *kušale* (*kušale*) Sommer L. abgeleitet werden zu müssen und ist schon früher besprochen (v. ad No. 159.)

- 241. *Nase*, W. *kušale* — R. *kušale*.

- 242 u. 246 (248) Nord und Süd (West) enthalten offenbar das Wort *kušale*, Sonne, als letzten Bestandtheil, und D. West ist mit W. Süd ein und dasselbe Wort.

§ 752.

Beinkleider (*kušale*), D. *kušale*, ist ein und dasselbe Wort mit L. *kušale* (*kušale*), R. *kušale*, Stiefel, und R. *kušale*, Schuhe. Auch im Ugalachmut lautet es *kušale* R., im Thlinkit (Koloschischen) (*kušale*) Holmberg, *kušale* *kušale* (zu vergleichen B. § 828 No. 117 u. § 829 No. 118).

- 252. *Birkenrinde* D. ist das schon unter No. 214 gegebene: Birke.

- 256. *Brandwein* (?), D. *kušale* *kušale*, bedeutet: heisses Wasser (*kušale* *kušale*); vgl. B. No. 73. Für Brandwein, *kušale*, hat R. *kušale* *kušale*.

- 277. *Hüstlich*, D. *kušale*, hat auch L. *kušale* (*kušale*) Holmberg, R. *kušale*. Comparativ *kušale* *kušale*, schlechter.

- 280. *Bergharz* (?), D. *kušale* *kušale*, ist in Schwefel zu ändern.

- 292. v. No. 153.

- 301. *Rock* (*kušale*) muss Wohnung, Badstube heissen. (Eine Beschreibung findet sich D. T. II p. 20 u. W. (Baer u. Helmersen Beitr. Bd. I p. 111.) *kušale* *kušale* ist das Deminutiv von D. *kušale*, L. *kušale* *kušale*; Badstube.

No. 308. vgl. das unter No. 162 Gesagte.

- 319^a. *Tagen, es wird Tag*, D. *koros upaa*, kann mit R. *ap koros*, Sonnen-Aufgang, verglichen werden. S. die Bemerk. zu No. 14 u. 159.
- 320. *Thee*, D. *soda, wali*, erinnert zu sehr an das ganz gleichlautende *soda, doli, sodoli* D. (vgl. zu No. 83), um nicht wenigstens die Vermuthung einer Verwechselung dieser beiden russischen Wörter von Seiten des Dolmetschers zu erwecken.
- 325. vgl. zu No. 109.
- 326. vgl. zu No. 162.
- 329. *Nirmand* wäre richtiger durch Nichts, nein, zu übersetzen. D. hat dafür *nuceno*, R. *nome* (коколя).
- 334. *Furcht* (?) heisst bei R. *uowinik*, mo und ist eine Frage: fürchtet du? Es entspricht dem von Hrn. B. (§ 750 No. 216) angeführten feige; und zu demselben Stamme gehören L. *uowinuk*, falschlich, als Frage (was fürchtet du?) wiedergegeben; dieses muss heissen: fürchte nicht = R. *uajedwinik* und D. *ue dwedwinik*.
- 336. *Wahr* (?), *nowisi* v, hat R. zwei mal: 1) in der Bedeutung: dasselbe und 2) wahr.

§ 754 p. 213.

Um Wiederholungen zu vermeiden, bemerke ich hier, dass nach L.'s russischer Ausgabe folgende No. Hrn. B.'s als Imperative sich übersetzt finden: 353, 358, 362, 371, 375, 378^a, 405, 414, 420, 423, 425, 431, 434, 436, 437, 445, 446, 449.

No. 362. *Brennen* heisst nach L.'s russischer Ausg. *zünde an* *тыжклать* (D. *боянѣтъ тыжклать*).

- 363. *Brett*, L. *opityaně*, muss *myndam* gelesen werden. Dasselbe Wort hat R. für Brett: *myndam* und hülzen *myndam*.
- 368. *Ertränken* heisst nach L.'s russ. Ausg., allerdings befremdend, *ymoun*, wäre also vielleicht nach dem englischen zu corrigiren in *ymoun*.
- 373. *Finsternis* v. ad No. 73.
- 378^b. Siehe das unter No. 132^b Bemerkte.
- 379. *Gerade* schreibt L. russ. Ausgabe *uowala kwi*, R. hat dafür *uowolam kwi* und *uowolam kwi* *uowala*, steh gerade. In beiden Formen haben wir wahrscheinlich einen Comparativ vor uns, gerader, und steh gerader.
- 382. *Hagel* L. russ. Ausg. *uowyn-kasomk* = R. *kandii*; es hagelt, *kandii amais* (es fällt Hagel).
- 389. *Austen, Husten* ist nach L.'s russ. Ausg. ein Substantiv; R. *moasakus*.
- 391. *Kinn*, L. (*shoomes*), *uymyni*, übersetzt L. russ. Ausg. durch Bart; damit stimmt auch R. *uymyni*, (mein)

Bart, und Schnurrbart; *uymyni*, Seelöwen? (*ciyus*) Bart (sein oder dessen) Bart.

- No. 394. *Klug, heet-aneezan* (*zassam amsam*) L.
- 403. *Licht* ist nach L. *kiyus* (*keetso*), ein Substantiv und mit R. *manus iymus*, hell, D. *koros upaa*, es taget, wie ferner auch mit *upaa mymala*, rothe Johannisbeeren, zu vergleichen.
- 405. *Los, keelak toonah*, ergiebt sich nach L. *kiamym-nazs* als ein Imperativ in der allerdings befremdenden Bedeutung: verliere (*nomemai*).
- 409. *Mütze, steekee tad*, (*uowaimyd* L. (meine) Mütze, *uowas* aus R. und *zassam* L., *zassam-azs* R., Hut, ist wohl auf die auch in mehreren Athapaska-Sprachen dafür gebräuchliche Wurzel *-uowas-muazs* zurückzuführen (Buschmann § 372 p. 190 No. 858). Auch das Kolosische hat für Mütze *thazs* Holmberg, *uay* Wenjamina w, *asaku*, Wosnessensky, *wary* D., *caazos* L., *caazs* R.
- 418. *Roth, tygekash, myskanus* L., grob (in Worten), ist schon unter No. 132^a auf seine Wurzel zurückgeführt worden.
- 425. *Schreien* (?), *nehah*, muss nach L. russ. Ausg. in *weine!* (*uowan*) geändert werden und lautet bei R. *mykors* Imper., *mykors* Inf. und *uajedakorsy*, weine nicht.
- 441. *Tapfer* (*brave*) hat Hr. B. mit dem in L. (engl. Ausg.) unmittelbar darauf folgenden Worte (*brother, kallä*, vgl. zu No. 79) verwechselt; es muss aber *astakan*, *awukans*, gelesen werden.
- 447. *Weit, treit-han*, *uowamans* L., heisst genauer breit (*uowokili*) R. *moismam*, Comparat. *moismam* *zassam*.

Berichtigung. Das im Bulletin No. 17 p. 259 im Anfange dieses Artikels hinsichtlich Hrn. B.'s Schluss über die Imperativ-Bedeutung von Lisiansky's Verbalformen Bemerkte muss ich bitten, statt eingeklammert, für ganz gestrichen anzusehen, da der Irrthum auf meiner Seite ist und ich das dem Englischen Geltende auf das Kiui bezog. R.

И О Т Е С.

12. UEBER EINIGE MUSCHEL-TALISMANE. VON B. DORN. (Lu le 22 mai 1857.)

- 1) Hr. Akademicr v. Baer hat von seiner letzten Reise einen Muschel-Talisman aus Astrachan mitgebracht, welcher sonst dem gleich, welcher sich im Asiatischen Museum befindet (verg. das *Asiat. Museum* etc. S. 136, No. 20), aber eine vollständigere arabische Inschrift enthält. Dieselbe ist wie auf den meisten derartigen Ge-

genständen nur mit Mühe zu lesen, und in der zweiten Reihe zum Theil mit einem, wie es scheint, ausgebrochenen Stücke der Muschel verloren gegangen. Ich habe sie indessen aus dem handschriftlichen Nachlasse Frähn's, welcher vor vielen Jahren eine ähnliche Muschel mit deutlicherer Inschrift in den Händen hatte, ergänzen können. Sie lautet wie folgt: **ذكر اللهم انك تعلم**

سرى وعلايتى فاقبل معذرتى || (وتعلم حاجتى من سؤلى) فاعطنى ما فى نفسى فاغفر ذنوبى فانه لا يغفر الذنوب الا || انت با ارحم الراحمين

Gebet? O mein Gott! Du kennst mein Geheimniß und mein Offenbares: drum nimm meine Entschuldigung an. || [Du kennst meine Noth in dem was ich bitte,] drum gib mir was mir am Herzen liegt, || drum verzeihe meine Sünden, denn nicht [verzeiht die Sünden ausser] Dir, o Erbarmdenster der Erbarmenden!]

Ich nehme diese Gelegenheit wahr, um noch zwei andere dergleichen Muscheln zu erwähnen, die so eben aus dem Zoologischen Museum der Akademie in das Asiatische übergegangen sind.

2) Die eine kleinere enthält bloß die zwei ersten Zeilen der obigen Inschrift in deutlicheren Zügen: **الهمم (انك) تعلم سرى وعلايتى فاقبل معذرتى**
o mein Gott! Du kennst etc.

3) Die Inschrift der grösseren Muschel dagegen ist wiederum nur schwer zu lesen. Sie ist aus Coran II, 256 entnommen, und man sollte nach dem **بسم الله الرحمن الرحيم** die Worte **الذى لا اله الا هو الى اليوم** erwarten, wie Frähn (*opusc. muc.*) sie auf ähnlichen Gegenständen gefunden hat. Aber das läßt sich doch nicht herauslesen und ich stimme dem Lehrer der arabischen Sprache an der hiesigen Universität, Ahmed ibn Hussein el-Mekky bei, welcher die Worte **باب السلوه بشرىون** liest, die sich dann ohne Zweifel auf Cor. LXXXV, 5 beziehen: **ان الابرار بشرىون من كاس كان مزاجها كافورا**. Die Inschrift wird also vollständig so lauten: **بسم الله الرحمن الرحيم باب السلوه بشرىون || لا تاخذ سنة ولا نوم له ما فى السلوات || (sic iter.) وما فى الارض من ذا الذى || اعوذ بالله من الشيطان الرجيم**. Man sieht der Coranvers hört in der Mitte bei **ذا** auf und es folgt ein: ich nehme meine Zuflucht zu Gott vor dem mit Steinen vertriebenen Satan.

Die Inschrift in der kleinen Runde in der Mitte ist so verwischt, dass sich nur einzelne Buchstaben erkennen lassen.

Die innere Oberfläche der drei Muscheln ist endlich mit den gewöhnlichen mythischen Ziffern bedeckt, welche die erklären **العلم الروحانى**, versenkt haben.

CORRESPONDANCE.

2. UEBER DIE MONATSNAMEN DER EHSTEN. AUSZUG AUS EINEM BRIEF DES DR. KREUTZWALD AN A. SCHIEFFNER. (Lu le 22 mai 1857.)

Werro, den 23. April 1857.

Es ist allemal interessant, wenn man durch zufällige Veranlassung seine Aufmerksamkeit auf einen Gegenstand gelenkt sieht, den man bis dahin gar nicht beachtete, jetzt aber anfangt darüber nachzudenken. So ging es mir beim Lesen Ihres interessanten Aufsatzes: „Das dreizehnmönatliche Jahr und die Monatsnamen der Sibirischen Völker“, worin sie auf Ihren Streifzüge auch heiläufig das Ehnatische Gebiet, meine Heimath, berühren, und wie ich bemerke unsern alten Hupel zum Führer und Wegweiser sich erwählt haben. Da ich auf diesem Felde manchen Fusssteg gewandert bin, den klügere Leute noch nicht betreten haben, so erlauben Sie mir hier einiges Bezügliche Ihnen mitzutheilen. Ohne Hupel's grossen Verdiensten irgend wie zu nahe treten zu wollen, die er als Geschichtsforscher um unsere Provinzen sich erworben hat, namentlich in einer Zeit, wo in dieser Hinsicht wenig oder nichts geschah, so wird es doch jeder Sachkundige mir einräumen müssen, dass das Ehnatische Gebiet Hupel's schwächste Seite war. Weil bei uns bis dato noch immer kein besseres Ehnatisches Lexikon ans Licht befördert worden ist, so bleibt dem gelehrten Forscher bei seinen Untersuchungen nichts anderes übrig, als aus dem magern Wörterbuche Hupel's sich Rath zu erholen. Auch sie scheinen Ihre angeführten Ehnatischen Monatsnamen aus jener seichten Quelle geschöpft zu haben. Dass der October bei den Ehnsten jemals den Namen *reke-kuu* (nicht *rühki ku*) geführt haben soll, ist ausser Hupel nirgends bekannt geworden, die Leute wissen wenigstens nichts von einer solchen Benennung, während manche andere eigenhümliche Monatsnamen sich bis auf den heutigen Tag beim Volke erhalten haben. Der andere von Hupel angeführte Name *ange kuu* für den März wird noch bei und da, wiewohl selten im Volkemunde gehört. Aber einige genuine Ehnatische Monatsnamen kommen thatsächlich vor, so namentlich der des Decembers *jöulu-kuu*, eine Benennung, die offenbar aus der vorchristlichen Zeit herrührt. Das heidnische Zeitalter scheint mit dem December wie die

Amur-Tungusen das Jahr begonnen zu haben, nachdem das *Joulfest* um die Zeit des kürzesten Tages begangen ward, dem etwa vier Wochen früher vielleicht noch ein besonderes Todtenfest vorangegangen war. Dieses schliesse ich daraus, dass unser gegenwärtiger Jahresbeginn-Monat Januar bei den Ebsten *wue jöulu kuu*, der neue *Jouf*-Monat heisst; der Neujahrstag *wue jöulu päite*. Die jetzige offenbar durch den Kalender den Leuten aufgeblüdete Benennung des Januar *Näiri kuu* ist unzweifelhaft aus einer Verdrehung des deutschen Neujahrs entstanden und hat kein Ebstnisches Element zur Grundlage. Die beiden folgenden Monate Februar und März, welche gegenwärtig der erstere *Kuüinä* oder *Wastla kuu* (Lichtmess- oder Faschings-Monat), der andere *paatu kuu*, Fasten-Monat heissen, scheinen ihre Namen aus der katholischen Zeit, d. h. wo diese Kirche hier im Lande die herrschende Macht hatte, geerbt zu haben. Ausser diesen Namen hat das Volk noch zwei andere für den Februar, nämlich *täinu kuu*, Schneestühn-Monat, und *hundi-kuu*, Wolfs-Monat, weil die Brunstzeit der Wölfe in diesen Monat fällt. Der März wird *kehua* oder *nälja kuu*, Armuth- oder Hunger-Monat genannt, weil um diese Zeit in Jahren der Missernte der Mangel den Menschen und Hausthiere sich am empfindlichsten macht. Die kümmerlichen Vorräthe des verlassenen Jahres sind verzehrt, alles liegt noch unter der Schneedecke vergraben, man kann weder das Vieh hinausstreuen, noch Gräser und Wurzel als Ersatzmittel der menschlichen Nahrung suchen. Des Aprils Name *nahla-kuu*, Birkensaft-Monat, so wie der Mai *lehu-kuu*, Laub-Monat, wo die Bäume belaubt werden, scheinen mir rein Ebstnisch zu sein. Für den Juni hört man bisweilen den Ausdruck *suwe kuu*, Sommer-Monat, in Liedern auch *öine kuu*, Blüthen-Monat, gebrauchen, aber der Kalender-Name *Jouu kuu*, Johannis-Monat, scheint allmählich die Oberhand zu gewinnen. In Strandwienland hörte ich einmal den Juni *prime kuu*, Milch-Monat, nennen, und erfuhr bei genauer Nachforschung, dass der Name daher stamme, weil die Erleblätter Milchsaft ausspritzen. *Lepad* oder *piimas*, d. h. die Erle milchen, ist ein sehr üblicher Ausdruck bei den Ebsten. Der Juli heisst *heina kuu*, Heu-Monat, und der August *leikuse kuu*, Kornschütt-Monat, der September *sügus kuu*, Herbst-Monat, im Kalender *Mihkli kuu*, Michaelis-Monat. Der October und November haben neben ihren Kalender-Namen noch im Volksmunde eigenthümliche Benennungen erhalten, welche speciell mit den Volksitten in Verbindung stehen. Es heisst nämlich der October *Kuulu-kuu*, Horch- oder Kundschafts-Monat, weil Leute auf Freiersritten unter der Hand Erkundigungen einziehen lassen, ob ihr Antrag willkommen sei, bisweilen aber wohl auch selbst an dunkeln Abenden sich auf die Lauer begeben, um zu sehen, wie der zukünftigen Gohstirn die Arbeit aus der Hand geht. Der November hat die Namen *talve kuu*, Winter-Monat, *külma kuu*, Kälte-Monat, und *kojja kuu*, Freier-Monat, weil um diese Zeit die häufigsten ehelichen Verbindungen geschlossen werden; aber mit diesem Trio sind wir noch nicht zu Ende, er soll auch hier und da *tahma-kuu*, Russ-Monat,

und *koolja kuu*, Todten-Monat, genannt werden; der letztgenannte Name ist wahrscheinlich ein ungetaufter Ebst aus rührt von dem heidnischen Todtenfeste her. Nach wenigen Jahren werden diese Namen alle verschollen sein, denn die von Jahr zu Jahr steigende Verhütung des Kalenders wird bald genug die Namen *Januari kuu*, *Februari kuu*, *Marti kuu* etc. zu den allein gültigen machen und alle übrigen in Vergessenheit bringen. Interessant wäre es, ein paar der ältesten Ebstnischen Kalender durchzusehen, die ich hier leider nicht aufreiben kann, ob darin etwa noch andere Monatsnamen angeführt werden, welche zu jener Zeit den Ebsten mögen bekannt gewesen sein. Ich zweifle aber daran, denn die damaligen Kalendermacher werden sich wenig um genuine Ebstnische Namen bekümmert haben, sondern wie die heutigen mit ihrer Weisheit alles in fremde Formen gegossen haben. Von einem grossen Theil der lesenden Ebsten wird jetzt nach dem Deutschen der Juli auch *koera kuu*, Hunds-Monat, heissen. In der heidnischen Vorzeit dürfte das Ebstnische Jahr wohl auch 13 Monate gezählt haben. Mir ist aus meinen Knabenjahren erinnerlich, wie es auf den Gütern einen fast fortwährenden Streitpunkt darüber gab, dass die Leute, welche aus der Hofakademie monatliche Unterstützungen erhielten, regelmässig nach vier Wochen wiederkehrten, vom Aufseher oder Disponenten aber mit der Erklärung zurückgewiesen wurden, dass noch ein paar Tage am Kalender-Datum fehlten. Da sagten die Leute: Ihr wollet mit Eurem Kalender klüger sein, als der liebe Gott, der den Mond erschaffen hat; Gott wird doch die Zeit besser kennen, als Ihr, die Ihr, wenn auch höher gestellt, doch immer Menschen seid. — Die Einteilung des Jahres in vier Jahreszeiten konnten auch die heidnischen Ebsten, wie die bezüglichten Feste nachweisen. Dass das mit dem kürzesten Tage oder richtiger gesagt um die Zeit desselben beginnende neue Jahr mit einem Sterbefeste begonnen wurde, worauf nach drei Monaten ein Frühlingsfest, dann zur Zeit des längsten Tages, der schönsten Zeit unseres Nordens, ein allgemeines Freuden- und endlich im Herbst noch ein Dankfest für die Jahresgaben gefeiert wurde, hat gewiss eine tiefe Bedeutung, daher denn auch die Verkünder des Christenthums sehr weise handelten, wenn sie des Heilandes Geburt an die Stelle des alten *Joulfestes* und seine Auferstehung um die Zeit des Frühlingsfestes verlegten. Ein poltender Eiferer, wie sie in unsern Tagen vorkommen, hätte eine solche Mässigung gewiss nicht gezeigt, sondern in seinem Feueifer alles verbrüht und niedergebrannt, das nur Geruch von Heidenthum hatte. — Aber ich komme von meinem Gegenstande ab. Es lohnte wohl der Mühe, bei den Anwohnern des Strandes und den Oesel'schen Insulanern, die sich mit dem Fisch- und Seehundfange beschäftigen, darüber Nachforschungen anzustellen, ob unter den Leuten besondere Monatsnamen existiren, die auf genannte Beschäftigungen oder sonstige Veränderungen des Meeres und der Seefahrt Bezug haben. Vor einigen Tagen fragte ich einen hiesigen Ebstan nach Monatsnamen und bekam zur Antwort: die stehen ja alle im Kalender. Sobald ich

Gelegenheit habe, will ich die Pleksausche Quelle unterauchen; da diese Leute weder Kalender noch anderweitige Büchergelehrsamkeit besitzen, so wäre es möglich, dass ein-

zelne Monatsnamen auftauchen könnten, die wie ihre Lieder mehr Alterthümliches haben, als die Ebstländischen. Erfahre ich etwas, so sollen Sie darüber später Auskunft erhalten.

BULLETIN DES SÉANCES DE LA CLASSE.

SÉANCE DU 6 (18) MARS 1857.

M. Dorn communique que M. de Khanykov vient d'ajouter encore un nouveau don à la grande série de ceux qu'il a déjà offerts au Musée Asiatique. Ce présent consiste en une traduction, en langue aserbaidjano-turque, d'une biographie du célèbre Scheikh-Séphy, écrite primitivement en langue persane. La Classe exprime sa vive reconnaissance de la sollicitude continuelle du donateur pour les intérêts de la science.

M. Kunik soumet à la Classe le catalogue imprimé des livres, publiés en langue russe par l'Académie et se trouvant encore en vente chez ses commissaires (Каталогъ Русскихъ книгъ, издаваемыхъ Императорскою Академіею Наукъ 1857, 72 pag. in 8vo). M. Kunik, sous la direction duquel ce catalogue a été confectionné et imprimé, rend pleine justice à l'assiduité toute particulière que M. Weichardt, Conservateur du Magasin des livres, y a consacrée et qu'il a surtout mise à rechercher les noms des auteurs des ouvrages anonymes. — M. Kunik propose en outre d'engager les Directeurs des deux sections de la Bibliothèque à signaler ceux des ouvrages indiqués dans le présent Catalogue, qui y manquent tout-à-fait ou bien n'existent qu'en un seul exemplaire. Se référant à sa proposition du 16 avril 1852, il expose qu'il serait urgent de fonder une bibliothèque académique spéciale, renfermant toutes les éditions de l'Académie à dater de son inauguration en 1726, et d'en publier un catalogue aussi complet que possible. Quant au travail de rédaction qu'exigerait un pareil catalogue, M. Kunik déclare devoir s'en dédire, mais il soumettra à la Classe ses vues à ce sujet, après s'être concerté avec MM. Schleffner et Korkounov. La Classe adopte ces propositions de M. Kunik et l'invite à lui présenter un plan de rédaction du Catalogue à faire des publications de l'Académie.

Le Ministère des Affaires Étrangères fait part que le Dr. Behrmaner, Sous-Bibliothécaire de la Bibliothèque du Palais à Vienne, s'est adressé à la Légation d'Autriche près de la Cour de Russie, à l'effet d'obtenir pour 3 mois cinq manuscrits arabes qui se trouvent au Musée Asiatique de l'Académie. La Classe autorise M. Dorn à délivrer successivement les dits manuscrits, qui seront remis à l'Ambassade d'Autriche pour parvenir à leur destination.

Lu un office de S. Exc. M. le Ministre de l'Instruction publique, annonçant que le Comte Kouchiev-Beshorodko lui a informé que le prix de 5000 R. argent, fixé pour la meilleure biographie du prince Beshorodko, a été déposée à la Banque en octobre 1856. La Classe nomme une Commission, composée de MM. Onstrialov, Kunik et Korkounov, et la charge de rédiger le programme du concours à ouvrir.

La veuve de M. le Professeur Morgenstern à Dorpat fait hommage à l'Académie d'une médaille avec le portrait de son mari. Décidé de remercier Madame de Morgenstern de son attention.

M. Köppen communique, qu'ayant consulté M. le Général Major Millontine, Correspondant de l'Académie et Chef de l'Etat-Major des troupes réparties au Caucase, par rapport à la meilleure carte qui pût servir de base à la détermination de l'aire des districts Transcaucasiens et des Khausta, comme aussi des districts du gouvernement de Stavropol, M. Millontine a eu l'obligeance de choisir, de concert avec M. le Général-Major Chodzko et M. Moritz, une carte dressée à Tiflis, et qu'il a aussitôt expédiée à M. Schweitzer à Moscou, en vue d'accélérer les opérations projectives. Résolu d'exprimer à M. Millontine la reconnaissance de l'Académie.

Le même Académicien prie de faire parvenir à MM. les Gouverneurs civils de Kharkov et de Kowno quelques feuilles de la Carte de Schubert, en les priant de vouloir bien y faire indiquer la frontière de quelques districts. Le Secrétaire perpétuel ne tardera pas à faire les démarches requises.

M. Vessélowsky rappelle à la Classe la teneur de l'art. 7 du Règlement de l'Académie (d'après lequel elle est tenue de porter à la connaissance du gouvernement ceux des résultats des recherches scientifiques qui pourraient être susceptibles d'une application utile dans l'administration) expose que dans la législation actuellement en vigueur s'est consacrée jusqu'à ce jour une division de la Russie en trois zones, adoptée en 1817 et qui pour la délimitation entre ces zones suit les cercles parallèles. Il est remarquable que cette division, fondée sur l'hypothèse que la durée et l'intensité du froid de l'hiver dépendent uniquement de la latitude géographique, coïncide, pour la date de son apparition, avec le célèbre mémoire de M. de Humboldt sur les lignes isothermes, qui a le plus contribué à établir d'une manière positive les lois de la distribution de la chaleur à la surface de notre globe.

Or donc les recherches auxquelles M. Vessélowsky s'est livré pour déterminer d'après les observations nombreuses les températures moyennes en Russie, de même que la durée de l'hiver mesurée d'après le nombre de jours que les fleuves sont couverts de glaces, l'ont mis en état de donner sur la carte de la Russie d'Europe le tracé de deux systèmes de lignes: savoir *lignes isothermes*, qui pour la plus grande partie du pays dont il s'agit ne représentent que l'intensité à la quelle atteint le froid au milieu de l'hiver, et les *lignes isopneues*, qui représentent la durée de l'état de congélation des cours d'eau, peuvent être regardée comme donnant assez exactement la durée de l'hiver. Les cartes que M. Vessélowsky met sous les yeux de la Classe, montrant que les lignes tant isothermes qu'isopneues sont inclinées plus ou moins vers les cercles parallèles et se dirigent du Nord-Ouest au Sud-Est. Il s'ensuit que si l'on veut établir une division du territoire en zones d'après le caractère de l'hiver dans les diverses parties de la Russie, c'est dans cette direction du NO. au SE. qu'il faudrait tracer les lignes de démarcation.

Comme la division qui existe actuellement dans la législation russe, sert à la détermination de la quantité du combustible, que les communes sont tenues de fournir à titre de redevances, aux troupes et à diverses administrations, il est à présumer que l'erreur du principe qui a présidé à cette division du territoire doit donner lieu à divers inconvénients sous le rapport de la répartition équitable des redevances. M. Vassilovsky trouve plus conforme à l'état des connaissances actuelles sur la répartition de la chaleur dans notre continent, d'adopter une autre division du territoire en zones, en suivant les lignes isothermes et les lignes isogones, et ayant produit une carte, sur laquelle il projette une nouvelle division en ce sens, il prie l'Académie de porter sa proposition à la connaissance du Gouvernement. La Classe donne sa pleine adhésion aux idées émises par M. Vassilovsky, et charge le Secrétaire perpétuel de soumettre cette affaire à S. Exc. M. le Président.

M. Knik soumet à la Classe un registre des manuscrits appartenant à la succession littéraire de M. Sjögren, et communique qu'il se propose de faire imprimer une partie de ce catalogue qui prouvera combien les collections de M. Sjögren sont riches et variées. La Classe nomme une Commission, composée de MM. Köppen, Schiefner et Knik, chargée du soin de l'impression des œuvres postumes de M. Sjögren.

S. Exc. M. le Ministre de l'Instruction publique transmet de la part du Dr. Murai un programme relatif à une continuation qu'il se propose de donner à son ouvrage: «Essai de Chronographie byzantine» auquel l'Académie a décerné un prix Démidoff en 1854.

SEANCE DU 24 AVRIL (6 MAI) 1857.

M. Schiefner recommande à l'insertion au Bulletin un article de M. le Conservateur Radloff, sous le titre: *Einige kritische Bemerkungen über Hrn. Buschmann's Behandlung der Kinet. Sprache.*

M. Brosset présente la fin de la traduction de l'Histoire des Agbavans par Mosé Caghacatsavatsi, de l'Arménie en russe, par M. Patcuents.

M. Köppen présente un rapport sur le manuscrit de M. Kassanov, intitulé: *Onucanie Kapuza Kalkara.* Il en sera fait communication à l'auteur.

L'Institut Historique de France envoie le dernier volume de ses publications: «l'Investigateur 1855 — 1856» et exprime le désir de se mettre en relations constantes avec l'Académie quant à l'échange mutuel des écrits. La Classe décide de faire parvenir au dit corps avant le Bulletin historico-philologique, à commencer du 1^{er} volume, en priant en même temps l'Institut de lui faire parvenir aussi les volumes antérieurs de son journal.

M. le Dr Behnauer fait hommage de son ouvrage: *Quellen für Serbische Geschichte. Aus Türkischen Urkunden im Originaltext redigiert und in's Deutsche übertragen. In das Serbische übersetzt von Berlić. Iste Heft, Wien 1855.* Décidé de remercier le donateur.

Son Altesse Radhsant Radja Bahadour à Calcutta remercie l'Académie de sa réception au nombre des Membres honoraires.

M. Jordan, Secrétaire adjoint à Ragnit près Tilsit, prie l'Académie de vouloir bien l'informer si l'on n'a pas l'intention de publier un lexique lithuanien-russe ou lithuanien-allemand, qui prendrait en considération le dialecte samogitien et profiterait aux amis de la langue lithuanienne, parlée dans la Prusse orientale. Décidé de renvoyer cette question à la 11^{te} Classe de l'Académie.

SEANCE DU 8 (20) MAI 1857.

M. Onstritsky fait part à la Classe qu'il s'est occupé dans le courant de l'année présente de l'Histoire du Tsarévitch Alexei Petrovitch, basée sur l'étude des documents qui se trouvent aux Archives de l'Empire à St. Pétersbourg et à Moscou, de même que de ceux, qui ont été copiés en 1845 dans les Archives de Vienne. Il espère pouvoir achever ce travail dans le courant de cette année.

M. Dorn présente de la part de M. de Khanykov des détails historiques sur les Chirwachs, extraits des œuvres du poète persan Khaqani, qui seront publiés dans le Bulletin. M. de Khanykov a de plus offert au Musée Asiatique une traduction en yriquo ancien et moderne de l'Ancien Testament, imprimée à Urmia en 1852 par les soins des missionnaires.

M. Brosset, en rappelant à la Classe que, sur son rapport présenté le 27 janvier 1854, l'Académie avait pris des dispositions convenables pour la publication des pièces officielles, relatives aux relations de la Russie avec la Géorgie depuis 1586 jusqu'au roi Waktiang VI inclusivement, mais que la mise en œuvre de ce projet avait été retardée jusqu'à présent — prie la Conférence 1^o de s'adresser de nouveau à M. le Directeur de Département des Affaires Étrangères pour obtenir son assentiment à ce que M. Tchoubinov soit envoyé à Moscou avec autorisation de faire dans les Archives centrales les copies nécessaires. 2^o De prier S. E. M. le Directeur des Archives centrales de communiquer à l'Académie, pour le temps convenable, les 12 pièces de correspondance grecque des Tsars et des Rois de Géorgie, qui s'y trouvent et qui doivent entrer dans la publication projetée; 3^o de se mettre de nouveau en rapport avec la Commission archéographique, pour la prier de poursuivre la copie des documents russes dont elle s'est chargée, et 4^o de prier Son Éminence Mgr le Métropolitain de Moscou, de vouloir bien admettre M. Tchoubinov dans la Bibliothèque Synodale pour y copier deux documents géorgiens. La Classe charge le Secrétaire perpétuel ad interim de faire les démarches nécessaires.

M. Köppen prie la Classe de s'adresser à S. E. M. le Gouverneur-Général d'Orenbourg et de Samara, pour obtenir un exemplaire de la carte de la Steppe des Kirghis et des possessions de Khirs, Bokhara et Kokhsud, publiée par l'État-Major du Corps détaché d'Orenbourg en 1850.

L'Évêque de Nijal-Novogorod et d'Arzamas envoie les registres des paroisses, appartenant à son diocèse.

Reçu de la part du Secrétariat d'État du Grand-Duché de Finlande des tableaux statistiques sur la population des gouvernements et districts d'Abo, de Nyland, de Tawasthus, de Kuopio, de Wasa, de St. Michel et de Wibourg. Ces tableaux seront mis à la disposition de M. Köppen.

Le Secrétaire perpétuel ad interim donne lecture d'une lettre de M. le Professeur Vassiliev sur la nécessité d'avoir plus au complet à l'imprimerie de l'Académie les caractères chinois. La Classe, recon-

nécessitant le besoin d'avoir à la Typographie une certaine quantité de caractères chinois, suffisante pour des citations à faire dans les ouvrages imprimés en langues européennes, charge M. Böttlingk d'étudier les moyens les plus convenables pour arriver à ce but.

SÉANCE DU 22 MAI (3 JUIN) 1857.

M. Brossel présente une note intitulée: *Pièces détachées, concernant l'histoire de Géorgie à la fin du XVIII^e siècle, destinées à former une addition à l'Histoire moderne de ce pays, qui est en voie d'impression.*

M. Dorn présente un article sous le titre: *Ueber einige Muschel-Tafelmannen* qui sera inséré au Bulletin de la Classe.

M. Schiefner présente pour le Bulletin une note, ayant pour titre: *Ueber die Monatsnamen der Ethen. Auszug aus einem Briefe Dr. Krentzschald's an A. Schiefner.*

La Chancellerie de S. E. M. le Ministre de l'Instruction publique transmet à l'Académie un article de M. Maximovitch, Professeur au Lycée du Prince Besborodko. Ce travail, ayant pour titre: «Объяснение писаннаго языка или таблица 33-хъ алфавитныхъ переносныхъ» «Вѣданаго Невѣданаго, нечитанаго при зачитанъи переносныхъ» «Вѣданаго», est confié à l'examen de MM. Kunik et Pérévostchikov.

Le Consistoire ecclésiastique de Kostroma et l'Exarque de Géorgie envoient des listes des lieux habités dans les diocèses respectifs. Elles seront remises à M. Koppen.

SÉANCE DU 5 (17) JUIN 1857.

M. Ostrieltov annonce qu'il se propose de publier une nouvelle édition de son ouvrage: *Classica Coponenorum a Samuil Coponenso*, en 5 vol.

M. Dorn recommande à l'insertion au Bulletin une lettre que lui a adressée M. de Barthelomaei (en date Lenkoran le 13 mai courant) relativement aux monnaies des Sassanides.

Le même Académicien recommande un mémoire que lui a envoyé M. Jaba, Consul à Erzeroum, traitant de la littérature des tribus Kourdes. Un rapport de M. Lerch sur ce travail paraîtra en Bulletin, et le mémoire de M. Jaba sera publié par l'Académie sous forme d'un volume séparé.

MM. Köppen, Kunik et Schiefner, chargés d'aviser aux moyens de publier les ouvrages et les matériaux de la succession littéraire de feu M. Sjögren, annoncent qu'ils sont de l'avis de les classer en deux divisions séparées. Une de ces catégories comprendrait les recherches de ce savant, offrant plus d'importance scientifique et se prêtant de préférence à la réimpression, tandis que la seconde section embrasserait pour la plupart que des travaux préparatoires ou matériels. Les mémoires d'une étendue plus considérable formeraient un volume d'à peu près 40 feuilles. La grammaire osète et l'essai sur le vocalisme de la langue osète n'y seraient pas insérés; on ne donnerait non plus qu'un extrait du rapport sur l'ouvrage de Finn-Magessen *Rumano et Rumerne*. Quant au mémoire sur les Yadvigues, ce travail n'étant pas en relation intime avec les recherches sur le Nord finnois et scandinave, auquel ce volume est consacré, paraîtra à part dans les Mé-

moires de l'Académie. La même raison porte les signataires du rapport à insérer dans la seconde partie les relations du voyage de M. Sjögren au Caucase et les matériaux relatifs à la langue Tcherkess. D'autres traités, déjà publiés et se trouvant en liaison avec les recherches finnois de M. Sjögren, ont déjà paru au Bulletin et dans les Mélanges russes, la réimpression en serait donc superflue. Ce sont notamment:

- 1) Zur Ethnographie Livlands.
- 2) Neue Uebersetzung der Bacmeister'schen Sprachproben.
- 3) Bemerkungen zu diesem Aufsatz.
- 4) Ueber die Bedeutung des christlichen Namens für den Regenbogen.

MM. Köppen, Kunik et Schiefner signalent ce outre 6 pièces de critiques de feu M. Sjögren, qui devraient trouver place dans la collection de ses œuvres.

Pour ce qui est des travaux linguistiques de M. Sjögren sur les Livons, il faut attendre le rapport de M. Wiedemann à ce sujet, avant de se décider sur le mode de leur publication.

La Classe, adoptant les conclusions du rapport, décide de publier les ouvrages de M. Sjögren d'après le plan indiqué par MM. Köppen, Kunik et Schiefner.

M. Dorn prie la Classe de faire tenir à M. Séwérzov l'ouvrage de feu M. Frähn: *Историческое изъясненіе* etc. (Indications bibliographiques etc.) à l'effet d'engager ce voyageur à rechercher les manuscrits orientaux qui s'y trouvent signalés, comme aussi à tâcher de se procurer des manuscrits Kirghiz et un exemplaire complet du poème Kirghis: *Кыя-Кыяву*.

Le Directeur des Archives Centrales à Moscou envoie 12 chartes relatives à l'histoire de Géorgie, dont l'Académie avait prié communication. Ces documents seront remis à M. Brossel.

La Société Impériale Géographique envoie un travail de M. Köppen: *Упадокъ историческаго сѣтизма въ имперіи Россіи* etc. Il sera procédé à l'impression de ce travail, sous forme d'un volume séparé.

Le Prince Soukhan Barstov, à Qwerel, district de Thélav, gouvernement de Tiflis, envoie des copies certifiées de deux actes géorgiens, pouvant servir de matériaux historiques; il offre en même temps de communiquer à l'Académie des lettres adressées au roi Éreclé II. — Les deux actes en question seront déposés au Musée Asiatique, ainsi que la «Liste de la dot de la reine Mariane» provenant de la même source, et le Secrétaire perpétuel ad interim transmettra au Prince Barstov les remerciements de l'Académie.

CHRONIQUE DU PERSONNEL.

M. l'Académicien Vessélovsky a été élu Membre effectif de la Société Impériale des Naturalistes de Moscou (le 20 décembre 1856).

Le Comité d'Acclimatation des Végétaux, institué près de la Société Agronomique de Moscou, a élu M. Vessélovsky au nombre de ses membres (le 25 avril 1857).

Émis le 31 août 1857.

Ci-joint un supplément.

DES SCIENCES HISTORIQUES, PHILOLOGIQUES ET POLITIQUES

DE

L'ACADÉMIE IMPÉRIALE DES SCIENCES

DE SAINT-PÉTERSBOURG.

Ce Recueil paraît irrégulièrement par feuilles détachées dont vingt-quatre forment un volume. Les abonnés recevront avec le dernier numéro l'enveloppe, le frontispice, la table des matières et le registre alphabétique du volume. Les comptes-rendus annuels de l'Académie entreront dans le corps même du Bulletin; les rapports sur la distribution annuelle des prix Démostoffy sont annexés au guise de supplément. Le prix de souscription, par volume, est de trois roubles argent tant pour la capitale que pour les gouvernements, et de trois thaler de Prusse pour l'étranger.

On s'abonne à St.-Petersbourg chez Eggers et Cie, libraires, commissionnaires de l'Académie, Novakj-Prospect, No. 4 — 10. Les abonnés des gouvernements sont priés de s'adresser au Comité administratif (Комитетъ Управленія), Place de la Bourse, avec indication précise de leurs adresses. L'expédition des numéros se fera sans le moindre retard et sans frais de port. Les abonnés de l'étranger s'adresseront, comme par le passé, à M. L'épold Voss, libraire à Leipzig.

SOMMAIRE. MÉMOIRES. 3. Sur l'ancien cours de l'Araxes en Arménie. BAER. RAPPORTS. 4. Rapport sur un travail de M. Jaba concernant la littérature et les tribus Kourdes. LERCH.

MÉMOIRES.

3. DER ALTE LAUF DES ARMENISCHEN ARAXES.

VON K. v. BAER. (Lu le 19 juin 1857.)

(Mit zwei Karten.)

Strabo hielt den Araxes gesondert vom Kur in das Kaspische Meer sich ergiessen. Ein Irrthum von seiner Seite ist kaum möglich. Nachweisung eines verlassenen Flussbettes. Spätere Nachrichten lehren uns, dass der Araxes einige Zeit hindurch eine grosse Bifurcation bildete, dass aber der linke Arm, der in den Kur sich ergoss, auf Kosten des rechten sich erweiterte und dadurch den ganzen Strom in den Kur leitete. Folgen, die dieser veränderte Wasserlauf auf die umgebende Steppe hatte.

§. 1. Die Aufgabe der nachfolgenden Erörterung ist: Wie der Widerspruch alter und neuer Nachrichten über den untern Lauf des Araxes zu lösen sei?

Strabo und zum Theil einige andere Schriftsteller des Alterthums gehen von der Mündung des Araxes und von der Gegend, welche sein unterer Lauf durchströmt, Schilderungen, die von den jetzigen Zuständen gar sehr abweichen. Auch für die historische Forschung wird es nicht ohne Interesse sein, wenn nachgewiesen werden kann, dass hier eine grosse Veränderung im Flusslaufe eingetreten ist, weil dadurch die Zuverlässigkeit Strabo's für eine Gegend, die

von den Römischen Waffen schon erreicht war, erhärtet würde. Haben doch grade an dieser Stelle kritische Forscher eine irrigte Angabe vermuthet und andere dagegen sich bemüht, eine unzweideutige Behauptung anders zu verstehen. Für die naturhistorische Erkenntnis des Transkaukasischen Ländergebietes ist es aber von sehr viel grösserem Gewichte zu wissen, ob Strabo's Schilderungen der Wahrheit gemäss waren oder nicht, weil man in ersterem Falle nach den Gründen der eingetretenen Veränderungen suchen muss. In der That hat man, von der Ueberzeugung ausgehend, dass zu Strabo's Zeit der Araxes gesondert vom Kur, obgleich in der Nähe desselben sich ergossen habe, diese Abweichung von der jetzigen Einmündung in den Kur, mehr als 100 Werst bevor der letztere das Kaspische Meer erreicht, damit zu erklären versucht, dass man annahm, dieses Wasserbecken habe damals sehr viel höher gestanden als in unsern Tagen und in Folge des höhern Standes über die jetzige Vereinigungs-Stelle beider Flüsse hinausgereicht. Wäre diese Erklärung die richtige, so müssten sich auch an den andern Küsten desselben Meeres die Spuren eines so hohen Standes in historischer Zeit nachweisen lassen. Andere haben kühn die weite Fläche von dem Vereinigungspunkte beider Flüsse bis zum Ufer des Meeres durch Alluvionen der Flüsse entstehen lassen. Allein ein grosser Theil dieser Fläche ist sehr salzhaltig und da Alluvionen aus Flüssen keine oder nur diejenige geringe Salzhaltigkeit zu haben pflegen, welche dem kräftigen Gedeihen von Bäumen

und Gräsern nicht hinderlich ist, so muss man wieder nach dem Grunde des hinzugekommenen Salzreichtums suchen, was für diese Gegenden um so gefährlicher ist, da ein fortgehendes Hervordringen salzigen Wassers aus der Tiefe für einzelne Localitäten evident zu sein scheint. Es ist sonderbar genug, dass die Naturforscher die Widersprüche alter und neuer Zeit in Bezug auf die Ausmündung des *Araxes* und des *Kur* gern als Basis von Hypothesen benutzt haben, während die Historiker häufig einen Irrthum oder ein Missverständniss in Strabo's Angaben annehmen. Kommt das daher, dass die Historiker, unter welche ich die Graecologen mit einbegriffe, mehr gewohnt sind, ihre Kritik gegen den Text zu richten, während die Naturforscher treuherzig die historische Angabe als richtig annehmen und ihren Scharfsinn anstrengen, sie mit der Erfahrung in Harmonie zu bringen? Für den vorliegenden Fall scheint es mir ganz unzlässlich, einen Irrthum anzunehmen. Um diese Ueberzeugung auch bei dem Leser zu erwecken, habe ich in dem nächsten Abschnitte zuvörderst die Frage erörtert, ob es wahrscheinlich oder auch nur denkbar ist, dass Strabo in Bezug auf den untern Lauf des Armenischen *Araxes*, denn von diesem allein ist hier die Rede, im Irrthum sein konnte? Eine solche Vorfasse scheint nothwendig, um nicht an einen einfachen Irrthum, wie etwa Strabo's Lehre vom Zusammenhange des Kaspischen Meeres mit dem Eismere die Zeit zu verschwenden. Dann soll in einem folgenden Abschnitte genauer erörtert werden, was Strabo über den angeregten Gegenstand sagt. Haben wir dabei die Ueberzeugung gewonnen, dass es unzlässlich ist, zu verkennen, Strabo behaupte eine gesonderte Ausmündung des *Araxes*, so wird die Nachweisung eines jetzt trocken liegenden Flussbettes im folgenden Abschnitte willkommen sein, und in dem nächsten die Sammlung historischer Zeugnisse, dass der *Araxes* einige Jahrhunderte hindurch gegabelt bestand und mit einem Arme in den *Kur* sich ergoss, später aber alles Wasser diesem zuführte. Zum Schlusse werden wir Strabo's Schilderung *Albaniens* mit dem jetzigen Zustande vergleichen.

§. 2. Konnten zuverlässige Nachrichten über den untern Lauf des *Araxes* und des *Kur* dem Geographen Strabo fehlen?

Strabo war, wie er selbst berichtet (L. XII, C. 3, § 15 und 39), gebürtig aus der Stadt *Amasea*, die nahe an der Südküste des Schwarzen Meeres, in dem ehemaligen Königreiche *Pontus* lag. Seine Geburt fällt, wie die Historiker nachgewiesen haben, um das Jahr 60 v. Christo und sein Tod etwa auf das Jahr 20 n. Chr., wenigstens vor das Jahr 25 unserer Zeitrechnung. Seine Jugend verlebte er also in einer Gegend, die nicht weit von *Armenien* und *Albanien* entfernt war, und in einer Zeit, in der das *Pontische* Reich schon eine Römische Provinz geworden war, die Feldzüge des Lucullus und Pompejus aber noch in frischesten Andenken stehen mussten. Er war Zeitgenosse der Kriege des Antonius in diesen Gegenden und des Feld-

zuges, den der Kaiser Augustus durch Tiberius führen liess, so wie des Zuges von Germanicus unter dem Kaiser Tiber.

Mehr noch als durch den Ort und die Zeit der Geburt war Strabo durch seine Abstammung für die geographische Kenntniss des Kaukasischen Isthmus begünstigt. Seine Vorfahren von mütterlicher Seite hatten während der Selbstständigkeit des Pontischen Reiches, wie er nicht ohne sichtlich Wohlgefallen erzählt, bedeutende Stellungen gehabt, die sie wohl in den Stand setzten, zuverlässige Nachrichten über die benachbarten Gegenden einzuziehen. Dorylaeus, Aeltervater von Strabo's Mutter, wird als ein geschickter Heerführer und einer von Mithridates Euergetes Freunden characterisirt (Str. Lib. X, Cap. 4, § 10). Es war häufig beschäftigt, fremde Söldlinge zu miethen und besorgte dieses Geschäft persönlich an den Orten der Werbung. So war er in *Kreta* anwesend, als der genannte König ermordet wurde, was ihn veranlasste, in dieser Insel sich anzusiedeln, wo er in einer Local-Fehde den Feldhern abgeben und das grösste Ansehen sich erworben hatte. Dem Ermordeten folgte sein erst eilfjähriger Sohn, Mithridates Eupator, den man den Grossen genannt hat, obgleich seine Entwürfe, die Römische Macht zu brechen, scheiterten, und der Römische Staat erst viel später an der Wucht der eigenen Masse brechen sollte. Mit dem umwindigen Mithridates Eupator war ein anderer Dorylaeus, ein Neffe des früher genannten, erzogen worden. Diesen Dorylaeus gewann der König so lieb, dass er ihn als Mann zu den höchsten Ehrenstellen erhob, und ihm zu Liebe auch die Kinder des unterdessen verstorbenen ältern Dorylaeus aus *Kreta* in sein Reich berief. Unter diesen Kindern war der Grossvater von Strabo's Mutter. So lange nun das Glück des jüngern Dorylaeus bestand, bestand auch das Glück der Familie, sagt Strabo mit Wehmuth. Aber Dorylaeus hatte das Vertrauen und die Liebe seines Königs nicht verdient. Er deutete sich dem Römischen Interesse zu und wurde überwiesen, das Königreich für die Römer aufgewiegelt zu haben. Durch seinen Sturz wurde auch die übrige Familie zurückgedrängt. Dennoch gelangte später, kurz vor der Auflösung des Reiches, Maophernes, der Oheim von Strabo's Mutter, zur Auszeichnung. Aber auch er verliess die Sache des Königs, als er sah, dass dessen Unternehmungen gegen Lucullus unglücklich abließen. So erzählt Strabo ausdrücklich (L. XII, C. 3, § 33), unterlässt aber nicht hinzuzufügen, dass Maophernes auch Gründe zur Rache gehabt habe, weil ein Verwandter kürzlich hingerichtet war. Der Erfolg lehrte, dass Mithridates besser gethan hätte, auch den Maophernes hinzurichten, oder wenigstens zu entfernen. Er trat nämlich mit Lucullus in Unterhandlungen und nach erhaltenen Zusicherungen überlierte er ihm 15 Festungen. Dieser letztere Umstand ist für unsere Aufgabe von Wichtigkeit, weil er beweist, dass Maophernes wirklich ein Mann von bedeutendem Einflusse war. Es ist fast nicht möglich die Bemerkung zu unterdrücken, wie Strabo, dem die Wissenschaft

durch seine speciellen und mit kritischem Geiste gesammelten geographischen Nachrichten so sehr verpflichtet ist, als ächter Griechen damaliger Zeit nicht unterlassen kann, sein Bedauern auszusprechen, dass die gehobten Vortheile seiner Familie und also auch ihm nicht zu Theil geworden sind. Wir fügen dieses Bedauern wörtlich nach Groskurd's Uebersetzung hier noch bei. „Zwar geschahen ihm (dem Moaphernes) dafür grosse Versprechungen; als aber der den Krieg fortsetzende Pompejus hinkam, betrachtete er Alle, welche dem Lucullus Dienste geleistet hatten, als seine Feinde, wegen der zwischen ihm und diesem bestehenden Feindschaft; und als er nach beendigtem Kriege nach Rom zurück kam, wirkte er aus, dass der Rath (Senat) die von Lucullus einigen Pontikern versprochenen Ehrenstellen nicht hesitigte; denn es sei unrecht, dass, da der Andere (Pompejus) den Krieg glücklich durchgekämpft habe, die Kampfpreise und die Vertheilung der Belohnungen von Ersterem abhängen sollten.“

So hatten also die Vorfahren Strabo's von mütterlicher Seite eine vorragende Stellung im Pontischen Reiche gehabt, zugleich aber mit den vorrückenden Römern verrätherische Verbindungen unterhalten. Schon aus diesem Grunde ist es wahrscheinlich, dass sie sich um geographische Kenntnisse bewarben, mit denen sie die besten Dienste den Römern leisten konnten, die um diese Zeit grade auf dem höchsten Standpunkte kriegerischer Ausbildung standen. Die entscheidenden Schlöge, die sie in diesen Gegenden im letzten Jahrhundert vor Chr. ausführten, waren nur möglich eines Theils durch rasche und festgeordnete Heeresführung, andern Theils aber durch die zeitig erworbene klare Einsicht in die Terrain-Verhältnisse. Von dieser letztern geben grade die Pontischen Kriege die glänzendsten Beweise. Das Königreich Armenien, dessen Herrscher sich einen König der Könige nannte, fiel fast in einer einzigen Schlacht, weil Lucullus die Ortsverhältnisse so gut zu benutzen wusste, dass die Reiterei der Armenier sich gar nicht entwickeln konnte ¹⁾. Noch bezeichnender ist es, dass Mithridates ein festestiges Lager verlassen musste, weil es an Wasser gebrach, dass aber Pompejus, der gleich nach ihm dieselbe Stelle einnahm, Wasser genug daselbst zu finden wusste ²⁾. Mir scheint unzweifelhaft, dass Pompejus gute Kenner des Landes in seinem Lager haben musste, obgleich Plutarch das Auffinden des Wassers durch Brunnen dem eigenen Scharfblick des Feldherrn zuschreibt. Es hat fast das Ansehen, als hätten die eindringenden Feldherrn eine vollständige Kenntniss des Landes gehabt, als die einheimischen Könige; allein das Verrätherien in den damaligen Kriegen in Asien wenigstens so allgemein waren, als jetzt, zeigt jede Seite einer speciellern Darstellung derselben. Nun hat zwar Albanien, oder die Fläche, welche der Kur durchfließt, mit Einfluss der östlichen Ausläufer des Kaukasus, so dem Pontischen Reiche gehört, und noch weniger zum Römischen; allein es ist bekannt,

dass Mithridates für seine Entwürfe, die Römer von Asien abzuhalten, Werbungen weit umher von Kreta bis an das Kaspische Meer und sogar hinaus in die nördliche Steppe ausdehnen liess. Es war unmöglich, dass er sich um Albanien gar nicht gekümmert haben sollte. Auch geschah es ohne Zweifel unter seinem Einflusse, dass die Albaner zu zwei verschiedenen Malen gegen Pompejus, der sie nicht beunruhigte, auszogen. Ueberdies soll Mithridates, nach einigen Nachrichten, seine Flucht durch einen östlichen Theil des Gebirges bewirkt haben, was ohne Einverständnis mit den Albanern gar nicht möglich war, da Mithridates viel zu wenig Begleitung hatte, um sich den Durchgang zu erzwingen. Ueberhaupt aber geht aus der Geschichte dieses Krieges hervor, dass Mithridates alle Völker der Transkaukasischen Länder gegen die Römer aufgewiegelt hatte und dass diejenigen Völker, die seinen Druck noch nicht unmittelbar empfunden hatten, die grössten Eiferer waren. Um alle diese Bestrebungen musste Moaphernes, Strabo's Gross-Oheim, mehr oder weniger wissen. Dass er schriftliche Nachrichten hinterlassen habe, ist allerdings nicht zu behaupten, da Strabo nichts davon sagt; allein es ist bemerkenswerth, dass die militärischen Gesichtspunkte in Strabo's Beschreibung dieser Gegenden oft gar sehr hervortreten. Seine Schilderung Iberiens ist so wie sie ein Generalstabs-Officier neuerer Zeit entwerfen würde. Zunächst um die Aus- und Eingänge und dann um die Flüsse gruppiert sich die ganze Darstellung.

Allerdings konnte Strabo noch andere Quellen benutzen, als die muthmasslichen Nachrichten von seinen Verwandten, und der Theil der Ebene, durch welche der Araxes verlief, wurde nicht mehr zu Albanien, sondern zu Armenien gerechnet. Es geht aus Strabo's Schilderung unzweifelhaft hervor, dass ausser den Provinzen, die wir jetzt das Russische und das Türkische Armenien zu nennen pflegen, das Bergland Karabag mit dem Theil der Steppe, den der Araxes durchströmt, bis an das Kaspische Meer damals zu Armenien gerechnet wurde. Armenien war aber lange bevor Strabo achriel theils mit den Griechischen Regenten in Syrien, theils mit den Römern in Berührung gewesen. Nachdem Alex. der Grosse durch ein abgeordnetes Corps Armenien unterworfen hatte, fiel es dem Syrischen Reiche zu. Aber als die Macht von Antiochus dem Grossen durch die Römer gebrochen war, machten zwei Armenische Häuptlinge sich unabhängig und gründeten Herrschersitze in Klein- und Gross-Armenien. Die Kämpfe mit den Seleuciden konnten nicht ausbleiben. Als Antiochus der Grosse ein mächtiges Heer gegen sie ausrüstete, schlossen die Armenier ein Bündniss mit den Römern (165 v. Chr.). Antiochus Epiphanes nahm aber einen der Armenischen Herrscher gefangen. Die Beziehungen zu den Griechischen Staaten nahmen zu, als ein Zweig der Arsaciden-Dynastie sich das Armenischen Thrones bemächtigte. Der erste Herrscher, Vagharachag, soll von seinem Bruder die Weisung erhalten haben, mit der Schärfe des Schwerdtes sein Reich zu vergrössern. Dieser Weisung folgten er und seine Nachfolger treulich, indem sie die Staaten Kleinasien

1) Plutarch, vita Luculli, Cap. 28.

2) Plutarch, vita Pompeji, Cap. 32.

wiederholt angriffen, neben andern Kriegszügen nach Norden und Südosten. Dann scheinen lange Kämpfe mit den Parthern gefolgt zu sein, die damit endeten, dass die Parther den gefangenen oder als Geißel gehaltenen Königssohn Tigranes als König von Armenien anerkannten. Mit ihm griff Armenien mächtig in die Geschichte der gebildeten Welt ein, denn er eroberte Kappadocien, Bithynien, Cilicien, nahm den Seleuciden den Rest ihrer Provinzen und drang (nach Appian) sogar bis Aegypten vor, eroberte Klein-Armenien und einen Theil von Mesopotamien. Er war es, der sich -König der Könige nannte und stets einige gefangene Fürsten in seiner nächsten Umgebung gehalten haben soll. Mit ihm hatte Mithridates der Grosse sich zu seinen weit ausschenden Plänen verbunden und ihm seine Tochter zur Gemahlin gegeben. Diese beiden Eroberer waren es, welche den Kriegszug des Lucullus nach dem Pontus und nach Armenien veranlaßten. Ihm folgte zur Fortsetzung des Krieges Pompejus, der nicht nur lange genug in Armenien verweilte, um von den Verhältnissen des Landes eine sichere Kenntnis zu erlangen, sondern auch, nach der Verjagung des Mithridates auf Anstiften desselben, von den verbündeten Ibern und Albanern angegriffen wurde und bei nochmaliger Rüstung der letztern einen Feldzug in ihr Land bis zum Kaspischen Meere beschloss. Er kehrte aber nach Besiegung des Albanischen Heeres, drei Tagesmärsche vom Meere entfernt, um, angeblich wegen der vielen giftigen Schwämme³⁾. Bei diesem Zuge muß er bis in die Gegend von *Dihavat* vorgedrungen sein, wo jetzt der *Araxes* sich in den *Kur* ergießt, denn *Dihavat* ist auf dem Fahrwege am *Kur*, der die kleinern Krümmungen alle vermeidet, 123 Werst von der Mündung entfernt, von dem nächsten Punkt der Küste auf dem gradesten Wege doch gegen 75 Werst oder drei Tagesmärsche. Diese Einmündung hätte ihm also nicht unbekannt bleiben können, wenn sie bestand, mag er nun auf der nördlichen oder auf der südlichen Seite dieses Flusses⁴⁾ gegen das Meer vorgerückt sein. — Aber es war auch gar nicht nöthig, dass das Römische Heer das Ende des *Araxes* selbst auffand. Den Armeniern konnte doch unmöglich unbekannt bleiben, wo der Hauptstrom ihres Landes endete, zumal bei der grossen Rührigkeit dieses Volkes, und da es seine Herrschaft bis zum Kaspischen Meere ausgedehnt hatte. Da zu kommt, dass der Verkehr der Römer mit den Armeniern immer zunahm und sie dieses Volk als natürliche Bundesgenossen betrachteten. Crassus zog sich nach dem unglücklichen Feldzuge gegen die Parther nach Armenien zurück, als ihn sein Schicksal ereilte (53 v. Chr.). M. Antonius wird sogar von den Könige von Armenien Arturdes nach diesem Lande eingeladen und zu einem Feldzuge gegen *Atropatene* bewogen, wobei Antonius fast ein Jahr in Armenien verweilt (37 v. Chr.). Da aber der Feldzug nach *Atropatene* mit

Vernichtung des entsendeten Heeres endet, vermuthet Antonius verrätherische Absicht und führt den listig gefangenen Arturdes in Ketten nach Aegypten. Die Armenier setzen den Sohn des gefangenen Königs auf den Thron. Die Römer vertreiben auch diesen. Antonius ernennet nun seinen eigenen mit der Cleopatra erzeugten Sohn in seinem Testamente zum König von Armenien. So schalteten die Römer schon über Armenien. Antonius stand schon wieder am *Araxes*, als er die von Octavian gegen ihn erhobene Anklage vernahm. Als der letztere die Alleinherrschaft erlangt hatte, gab er in Tigranes II. den Armeniern wirklich einen König. Auch später hat er über das Schicksal Armeniens verfügt und eben so sein Nachfolger Tiber. Wie sollten die Römer in diesem vielseitigen Verkehr nicht das wahre Ende des *Araxes* erfahren haben? und wie sollte diese Kunde dem eifrigen und kritischen Sammler geographischer Nachrichten entgangen sein, ihm, der selbst Armenien besucht hatte, wie er bei Vorlegung des Materials, das er benutzen konnte, berichtet⁵⁾?

Dass Strabo ein kritischer Forscher war, kein Compilator *qui nihil legitur quod non excerptet*, wird Jedermann einräumen, der nur einige Abschnitte über solche Gegenden, welche den Römern völlig bekannt waren, gelesen hat und besonders wenn man sie mit andern, auch spätern Schriftstellern vergleicht. Da ist z. B. sein Zeitgenosse Pomponius Mela, der den mächtigen *Araxes* mitten in Armenien so stürzen lässt, dass er durch die Luft geht, etwa wie kleine eingefasste Quellen, oder der ehrliche Dio Cassius, der die Kriege gegen Mithridates so beschreibt, dass man durchaus nicht erkennen kann, wo die Heere sich bewegten, weil der Autor selbst keine deutliche Vorstellung von den geographischen Verhältnissen hat, der aber doch Anstoss nimmt an Strabo's Behauptung, der *Kur* habe 12 Mündungen, die alle nicht beschiffbar sind, ein Muster aller Bollthorne, diesem Flusse 12 Mündungen gibt, die alle schiffbar sind, — wie sie kein Fluss hat. — Wo der Griechisch-Römische Verkehr aufhört, da gehen auch Strabo's deutliche Vorstellungen zu Ende und es zeigen sich Lücken, die jetzt sehr auffallend scheinen, aber doch sehr belehrend sind, weil sie die Grenzen des Verkehrs der gebildeten zeigen. So fehlt bei ihm die *Wolga* entweder ganz, oder sie tritt als enger Meeresarm auf. So scheint sich überhaupt der Norden gegen den Süden wunderbar zusammen. In solchen nicht besuchten Gegenden entgeht auch Strabo, trotz der vielfach bezogenen *Skeptis*, nicht immer der Gefahr, das Wunderbare, wie es nun einmal im Munde des Volkes üppig wuchert, aufzunehmen. In *Hykrien* schon stürzen ihm die Bergströme so im freien Bogen ins Meer, dass Heerscharen unter diesen Bogen fortziehen können, aber vorsichtig bemerkt Strabo, dass *Eudoxus* dieses und ähnliche Wunder behauptet. Er selbst ist ein entschiedener Gegner des Wunderbaren. Man lese, was er über die Amazonen schreibt Lib. XI, Cap. 5. § 1 — 5. Entrüftet, dass er nirgends glaubwürdige Nachrichten finden kann, ruft

3) Plutarch, *vita Pompeji*, Cap. 36.

4) Wahrscheinlich zog Pompejus auf der Nordseite des Flusses durch die wasserlose „Schwarze Steppe“, *καπνὰ πρὸς*, denn er nahm 10,000 Schlauche mit Wasser mit.

5) Strabo, *Lib. II*, Cap. 3.

es aus: „Alle andern Sagen enthalten Fabelhaftes und Geschichtliches. Von den Amazonen hingegen wird, sowohl jetzt, als vormal, stets dasselbe erzählt, lauter Wundervolles und Unglaubliches. Das Alte und Lügenhafte und Wundervolle heisst Fabel; die Geschichte aber will das Wahre, sei es alt oder neu, und hat das Wundervolle gar nicht oder selten“⁶⁾.

Ganz anders sind Strabo's Berichte über *Iberien*, *Albanien* und *Armenien*, weil seine Quellen reichlich flossen und er diese mit einander vergleichen konnte. Sollte er auch von seinen Verwandten keine schriftlichen Nachrichten ererbt haben, so benutzte er doch, wie er an vielen Stellen anführt, die Schriften zweier Begleiter des Pompejus, des Theophrastos von *Mytileni* (von dem er ausdrücklich bemerkt, dass er mit in Albanien war) und des Hypsistrates, ferner des Posidonius, der ein Günstling des Pompejus war und dessen Historiograph wurde, und des Metrodorus, der bei Mithridates eine hohe Stelle bis zu dessen Flucht einnahm⁷⁾. — Nach dem langen Verkehr mit Armenien, nach dem eigenen Brauch des Landes, bei den vielen Hilfsmitteln, die Strabo zu Gebote standen, scheint es mir nicht nur unwahrscheinlich, sondern völlig unglaublich, um nicht zu sagen unmöglich, dass er nicht sollte die wahre Ausmündung des Araxes, wie sie damals bestand, erfahren haben. Aus Unsachsamkeit hat er die Nachrichten gewiss nicht verwechselt. Man lese, was er Lib. XIII, Cap. 1, § 34 über die Geschichte der Bücher des Aristoteles erzählt, und man wird gestehen, dass er für seine Zeit eher ein Germanischer Pedant als ein leichtsinniger Scribler genannt werden konnte.

§. 3. Was sagt aber Strabo vom untern Laufe des Araxes und des Kur?

Die wichtigste Stelle ist offenbar die in der Beschreibung *Albanien's* (Lib. XI, Cap. 6, § 2) befindliche. Ich gebe sie vollständig und zwar nach Groskurd's Uebersetzung, mit Anführung des Urtextes zur beliebigen Vergleichung der kritischen Punkte⁸⁾.

„Der *Albania* durchströmende *Kyros* und die übrigen diesen (den *Kur*) füllenden Flüsse erhöhen zwar die Trefflichkeit

des Landes, entfremden ihm aber das Meer. Denn der in Menge bineinfallende Schlamm verstopft die Durchfahrt, so dass die vorliegenden Inselchen sich sogar verfestigten, und veränderliche und schwer vermeidliche Tiefen bilden; die Veränderlichkeit aber vergrössere noch die Gegenstände der Sturmfluthen. Auch sagt man, dass der Ausfluss sich in zwölf Mündungen zertheile, (von denen) einige blind, die übrigen durchaus flach und keine Anfahrt gestattend (sind). Denn da das Ufer auf mehr denn 60 Stadien sowohl vom Meere als den Fluss-Mündungen überschwemmt werde, so sei dieser ganze Theil desselben unzugänglich; der Schlamm aber erstrecke sich wohl auf 500 Stadien und mache die Küste dünnvoll (?)! Ihm nahe ergiesst sich auch der aus *Armenia* wild herabströmende *Araxes*; aber so viel Schlamm dieser fortreibt, sein Strombett fahrbar erhaltend, so viel schlaucht der *Kyros* wieder an.“

So sehr auch diese Uebersetzung sich bestreht, auf Kosten des Deutschen Sprach-Gebrauches und selbst der Verständlichkeit, den Urtext möglichst getreu von Wort zu Wort wieder zu geben, so scheint sie doch, an einer Stelle wenigstens, den wahren Sinn nicht zu treffen. Zuvörderst ist an den *Kur*-Mündungen jetzt keine Spur von Dünen; allein diese Bemerkung darf nicht als Beweis von dem falschen Gebrauche des Wortes „Dünen“ gelten, denn es soll ja erst erwiesen werden, dass Strabo's Schilderung von der Beschaffenheit des Meeres vor den *Kur*-Mündungen ausnehmend naturgetreu ist. Allein es leuchtet ein, dass Strabo gar nicht von Dünen hat sprechen wollen. Nachdem er vorher gesagt hat, dass alle Arme des *Kur* entweder ganz geschlossen oder sehr flach sind, und dass die ganze Küste unzugänglich ist, da sie auf 60 Stadien theils vom Meere, theils vom Flusse überschwemmt wird, fügt er hinzu, dass der vom Flusse mitgeführte Schlamm (auch dieses Wort ist nicht gut gewählt, es ist überhaupt „Sediment“ gemeint) sich auf 500 Stadien erstreckt, und nun setzt unser Uebersetzer hinzu, dass der Schlamm die Küste „dünnvoll“ mache. Das ist ganz widersinnig. Dünen bestehen aus Sand und nicht aus Schlamm oder thonigem Sediment, der hier eigentlich gemeint ist. Dünen liegen auf dem Ufer und nicht im Wasser, Dünen hemmen also die Schifffahrt nicht, sondern allenfalls die Jagd. Offenbar aber wollte Strabo näher erläutern, warum man an dieser Küste nicht landen kann. Dünen können auf einem ganz flachen Ufer, das zuweilen vom Meere überschwemmt wird, wenn das Wasser durch Seewinde aufgestaut wird, nicht bestehen. Die Meeressfluthen würden sie unterwaschen, zum Einsatzen bringen und in eine flache Sandschicht verwandeln. Aber Dünen können nicht einmal entstehen, wo das Wasser nicht in der Nähe des Uferlandes einige Tiefe hat. Nur an solchen Stellen werfen sich die Wellen bei Stürmen mit ansehnlicher Mächtigkeit auf das Ufer und lassen einen Theil des in ihnen enthaltenen Sandes und anderer Beimischung liegen. Dadurch entsteht zuvörderst ein Uferwall. Besteht nun dieser vorberstehend aus Sand ohne Bindemittel, so wird er vom Winde weiter hinein ins Land geweht, indem der Wind den Sand

6) Strabo, Lib. XI, Cap. 7, § 6.

7) Strabo, Lib. XIII, Cap. 1, § 35; Lib. XI, Cap. 5, § 1; Cap. 1, § 3, 6 und so sehr vielen andern Stellen.

8) ὁ δὲ Κύρος ὁ διαρρέων διὰ τῆς Ἀλβανίας καὶ οἱ ἄλλοι ποταμοὶ οἱ πληρούμενοι ἐκείνων ταῖς μὲν τῆς τῆς θαλάσσης προσκαλύπτουσιν, τὴν δὲ θάλατταν ἐκκρίπτουσιν. ἡ γὰρ γοῖς προσπίπτουσα πολλὴ κηροῖ τοῦ ποταμοῦ, ὥστε καὶ τὰς ἐκτεταμένους νηίδας ἐκκρίπτουσα καὶ τὴν γοῖν ποτὶν ἀνωμαλία καὶ δυσορίαντα, τὴν δ' ἀνωμαλίαν ἐκτείνουσιν οἱ ἐκ τῶν πλημυρίων ἀνακταί, καὶ ὅτι καὶ εἰς στοιχία δύνανται φασί μαρτυροῦν τὰς ἐρηδίας, τὰ μὲν τυφλά, τὰ δὲ παντελὴς ἡ ἐκτείνουσα καὶ μὴτε σφοδρὰ θορυβήσονται· ἐπὶ πλείους γοῖν ἡ ἐξέχουσα σταθίως ἀνωμαλίαν τῆς γοῖντος οὐδὲν τῆς θαλάσσης καὶ τοῖς ποταμοῖς, ἀπὸ τῆς μέρους αὐτῆς ἀπορροισίας, τὴν δὲ γοῖν καὶ μὲν πεντακοσίων παρῆκτα σταθίων, διωκτὴ ποταμὸν τὸν αἰγυλίαν. πλησίον δὲ καὶ ὁ Ἀρξὺς ἐκτείνεται, τραχὺς δὲ τῆς Ἀρμενίας ἐκκρίνεται· τὴν δὲ ἐκείνων ποταμῶν γοῖν, ποταμὸν ποτὶν τὸν βέτρων, ταύτην δὲ Κύρος ἀνακρίπτει.

?) ἐκτείνουσα ὄντα? oder ἐκτείνουσα?

faßt, die Höhe des Walles hinaufreißt und auf der andern Seite wieder fallen läßt. So entsteht erst die wahre Düne. Dass aber das Meer, wenn es allmählig gegen das Ufer anfließt, keinen Uferwall und noch weniger Dünen zu bilden im Stande ist, selbst wenn der Boden sandig ist, das könnte der nördöstliche Theil des Kaspischen Ufers erweisen, wenn es eines solchen Beweises überhaupt bedürfte. Wo aber der Sand im Boden des Meeres fehlt, da fehlt selbst das Material zur Dünen-Bildung. Davon wird wohl Strabo, wenn auch nicht ein klares Bewusstsein, doch sicher ein Gefühl gehabt haben.

Die gelehrten Graecologen wollen meistens die ursprüngliche Bedeutung des Griechischen Wortes $\delta\acute{\iota}\varsigma$ oder $\delta\iota\upsilon$ mit *Cumulus* wiedergeben, was ich dahingestellt sein lasse, obgleich es mir scheint, dass in den dafür angeführten Stellen $\delta\acute{\iota}\varsigma$ auch sehr wohl mit *Stratum* übersetzt werden könnte; wenn sie aber $\delta\iota\upsilon\varsigma$ im Deutschen gleich mit „Dünen“ glauben übersetzen zu können, so übersehen sie, dass das Wort Dünen einen sehr bestimmten Begriff bezeichnet. Und zwar das Product eines bestimmten physischen Vorganges. Schon Hesychius erklärt, wie Schneider in seinem Griechisch-Deutschen Wörterbuche anführt, $\delta\acute{\iota}\varsigma$ durch $\tau\acute{\epsilon}$ $\kappa\alpha\tau\alpha$ $\beta\acute{\alpha}\delta\epsilon\varsigma$ $\tau\acute{\eta}\varsigma$ $\delta\alpha\lambda\acute{\alpha}\sigma\sigma\eta\varsigma$ „den Grund des Meeres“, wie Schneider übersetzt, oder richtiger wohl „den Absatz des Meeres“. Auch Conrad Gesner übersetzt es an einer Stelle mit *limus* und Camus mit *la bourbe*. Schneider er fügt hinzu: „Und so scheint Strabo das $\delta\iota\upsilon\delta\eta\varsigma$ zu gebrauchen.“ Das klingt doch deutlich und verständlich. Dennoch sagt die neue Ausgabe von Stephanus: *Thesaurus graecae linguae*, Vol. IV, p. 286, auf Schneider ausdrücklich sich beziehend: „Hinc $\delta\iota\upsilon\delta\eta\varsigma$ $\alpha\lambda\gamma\alpha\lambda\acute{o}\varsigma$ ab Strabone dicitur *litus* *egesta* *maris* *arena* *cumulatum*, Schneider. Sollte man nicht glauben, dass ein *Fatum* in die Vorstellungen der Philologen vom Meeres-Ufer immer Sand einstreut? Wird doch aus dem schlammigen Absatz des *Kur* am Ufer aufgehäufte Sand? Mir scheint aus den verschiedenen Stellen, die im *Thesaurus* gesammelt sind, hervorzugehen, dass $\delta\iota\upsilon\delta\eta\varsigma$ im Allgemeinen „Meeres-Absatz- und -Bänke“, nicht bloss Sandbänke, sondern Absätze aller Art bedeutet. Das wären also oft auch Hügel oder Haufen, *culmi*, aber nicht auf dem Ufer, sondern im Wasser am Ufer, die erst durch Wellenschlag und Wind, wenn sie sandig sind, auf das Ufer kommen können. — Schneider meint, $\delta\acute{\iota}\varsigma$ $\delta\iota\upsilon$, der Haufen, könne wohl verschieden sein von $\delta\acute{\iota}\varsigma$ $\delta\iota\upsilon$, ein windstilles Ufer. Das findet Passow mit den für beide Wörter gegebenen Ableitungen ganz unstatthaft; $\delta\acute{\iota}\varsigma$ und $\delta\iota\upsilon$ seien nur zwei verschiedene Formen und kämen beide von $\delta\iota\upsilon\gamma\mu\alpha$. Dann wird aber wohl der Grundbegriff nicht *culmus* sein, sondern „Absatz, Bodensatz, Sediment“, gleich dem Russischen Worte *Ossadka*, das jeden Absatz aus einer Flüssigkeit bedeutet. Von diesem Grundbegriffe ausgehend kann ein Volk, das Sinn und Verständnis für die Vorgänge in der freien Natur hat, auch den unmittelbarsten Rand des Meeres so nennen. Man muss aber dann nicht Ufer übersetzen, sondern „Strand“; es ist nämlich der nackte und bewegliche Theil des Ufers gemeint.

den das Meer bei jeder Bewegung wegschüttelt und in der Bucht wieder absetzt. Der Strand ist sicher eine *Ossadka* oder ein Sediment. Selbst Sandhügel auf dem Lande sind, wenn sie nicht durch Menschenhand aufgeworfen wurden, eine Art Absatz, aber freilich nicht aus dem Wasser, sondern aus der bewegten Luft oder dem Winde. — Inlassen ist es vielleicht zu weit gegangen, wenn man annahm, dass der Sprachgebrauch diese Analogie in der Bildung von Sandhügeln auf dem Lande und von Bänken im Wasser anerkennen sollte, aber ich glaube nicht zu weit in philologische Speculation mich zu verlieren, wenn ich, von der Ueberzeugung ausgehend, dass Hesychius seine Muttersprache verstand, annehme, dass $\delta\iota\upsilon\delta\eta\varsigma$ mit Absatz oder Sediment zu übersetzen ist. Absätze im Meere bilden mit der Zeit Untiefen oder Bänke.

Ersetzen wir nun in der oben aus Strabo mitgetheilten Stelle das Wort „Dünen“ durch „Untiefen“ oder „Bänke“ und lassen wir also das Meer vor den Mündungen des *Kur* und an den benachbarten Ufern voll Untiefen sein, so ist die Beschreibung, welche der Griechische Geograph vor fast 2000 Jahren gab, noch vollkommen dem jetzigen Zustande entsprechend, obgleich die jetzige Haupt-Mündung des *Kur*, die sogenannte nördöstliche ($\kappa\alpha\tau\alpha\pi\omicron\upsilon\sigma\tau\omicron\upsilon\alpha\alpha\varsigma$), zu seiner Zeit höchst wahrscheinlich noch gar nicht bestand. Es ist allgemeine Regel, dass die Mündungs-Arme der Steppenflüsse ungemein wechselnd sind, und der *Kur* macht hiervon keine Ausnahme. Viele ehemalige Betten sind kenntlich. Noch zu Gmelin's Zeiten gab es südlich von der genannten Haupt-Mündung mehrere Arme, deren Betten auch noch jetzt sehr deutlich sind, von denen aber nur sehr wenige und zwar nur selten Wasser führen, wenn nämlich der Stand desselben im Hauptflusse ungewöhnlich hoch ist. Es bleibt aber keinem Zweifel unterworfen, dass noch weiter südlich früher ähnliche Arme waren, denn nicht nur hat die lange Halbinsel (A unserer Karte I), welche den *Kisil-Agatsch*-Busen vom grossen Becken des Meeres scheidet, ganz die Form, welche vertheilte Flussmündungen, besonders in Meeren ohne Fluth und Ebbe an seichten Stellen bilden¹⁾, sondern die grosse Karte des Generalstabes zu *Tiflis*, von der wir in der beiliegenden Tafel I eine verkleinerte Copie geben, deutet viele solcher ehemaligen Arme als noch kenntlich an. Ich habe nur die Verbindungen mit dem jetzigen Hauptarme, welche auf jener Karte ausgelassen sind (wahrscheinlich weil man sie nicht mehr deutlich erkannte, ergänzt, um die ganze Darstellung verständlicher zu machen. Ausser dem grossen nördöstlichen Hauptarme, der den Namen des *Kur* (oder Russisch *Kura*) beibehält, bestehen in unsern Tagen noch einige Arme, die sich nach SW. wenden. Sie gehen von einem

1) Special-Karten von den Mündungen des *Mississippi* zeigen dieselbe Form; ähnliche Karten der *Wolga* fast dieselbe. Diese Flüsse schieben Landzungen ins Meer hinein. Der Nil nicht, ohne Zweifel, weil das Meer umher nicht so seicht ist, wie der Uferwall nachweis, der hier den Rand des Delias bildet.

Hauptarme ab, den man die *Akuacha* nennt, und münden in den Bufen von *Kisil-Agatsch*. Wie man aus der Karte erkennt, ergossen sich auch die meisten der eben erwähnten ehemaligen in die Halbinsel gebenden Arme in denselben weiten Bufen. Diese Bucht nun ist fast in ihrer ganzen Ausdehnung bis zur Insel *Sara* (die selbst nichts anders ist als eine aus dem Wasser hervorragende Sand- und Muschelbank) und der Spitze der erwähnten Halbinsel (*A*) megen ein seicht, und für grössere, tief gebende Schiffe gar nicht fahrbar. Kleine flachgebaute Fahrzeuge gehen bis zu der Insel *Lopatín*. An das Ufer selbst können aber auch die flachsten Bote nicht gelangen ohne künstliche Gräben oder ins Wasser hinaus gebaute Brücken. Das ist also die Gegend, von der *Strabo* sagt, dass der *Kur* das Meer dem Lande entfremde, indem er es mit Sedimenten anfüllt. Auch auf der andern Seite der Halbinsel, bis über die jetzige Hauptmündung (die nordöstliche) hinaus, ist das Ufer ungemün flach und die Küste niedrig und mit Rohr bewachsen.

Das Wasser des *Kur* ist völlig undurchsichtig und durch seine rüthlich gelbe Farbe weit hinaus in das Meer kenntlich. Es reist nämlich der Fluss, welcher in seinem obern Theile eine heftige Strömung hat, seine Ufer stark ein. Durch die nördlichen, vom Gebirge kommenden Zuflüsse wird die Strömung und erdige Beimischung noch vermehrt. Die grösseren Rollsteine bleiben höher oben liegen, die aus dem *Alaan* kommenden bald unter der Einmündung desselben, wo sie selbst den grösseren Bufen hinderlich werden. Kleinere Flusskiesel werden weiter geführt; bei *Mingischauer*, wo der *Kur* in die entschiedne Steppe tritt, ist der Boden noch ganz von ihnen bedeckt. Noch weiter ist der Sand vorherrschend, z. B. bei *Pirany*. Bei Hochwasser mag jedes Mal von diesem Sande etwas weiter geführt werden, denn selbst nach kurzem Regen von wenigen Tagen schwillt der Fluss vom aufgenommenen Gebirgswasser stark an und schwemmt die zuletzt gebildeten Schichten seines Bettes weg. Ob dann von dem feinsten Sande noch etwas bis ins Meer kommt, kann ich nicht mit Bestimmtheit sagen, aber wenigstens in gewöhnlichen Zeiten ist es nur der feinste, im Wasser schwebende Thon, der dasselbe führt, und dem Meere weithin dieselbe Farbe giebt. *Strabo* lässt diese Beimischung 500 Stadien, etwa 12 geogr. Meilen, weit sich erstrecken. Diese Angabe würde für unsere Zeit wohl zu gross sein, allein ich zweifle gar nicht, dass zu der Zeit, als alle Arme des *Kur* in den *Kisil-Agatsch*-Bufen gingen, die Führung des Wassers noch weiter über den Bufen hinaus reichte. Im Fahrwasser reist die Strömung den im Wasser schwebenden Thon fort, zu beiden Seiten aber sinkt er, obgleich langsam, doch allmählig nieder. Zu beiden Seiten der Hauptströmung bilden sich aber noch vereinzelt schwächere Strömungen, weshalb die Sinkstoffe nicht eine zusammenhängende, sondern eine getheilte Bank bilden, gleichsam Hügel unter dem Wasser. Gerade mit dem Ausdrucke „Hügel“ bezeichnen auch die Fischer diese Massen, weil sie neben einer Höhe, in der ein Boot stecken bleibt, zuweilen wieder ein tieferes Wasser fin-

den. Diese Hügel werden sehr gefürchtet, weil der Thon fast mehr im Wasser schwebt als auf dem Boden ruht, und es einem Menschen, der das Wasser durchwaten will, oft nicht möglich wird, sich aus diesem sogenannten Schlamm herauszuarbeiten. Die hiesigen Russen nennen ihn mit einem eigenen, wenn ich nicht irre Tatarischen Worte, *Batak*. Weht nun ein starker Wind aus der See, so werden diese nur halb ruhenden Hügel ganz durcheinandergewühlt, und man muss von Neuem das Fahrwasser aufsuchen.

Ich werde vielleicht den hiesigen Küstenstrich am anschaulichsten machen, wenn ich erzähle, unter welchen Umständen ich selbst in die grössere oder nordöstliche *Kur*-Mündung einfuhr. Zuvörderst musste die Station der Schiffe aufgesucht werden, welche vor der *Kur*-Mündung liegen. Diese ankern keinesweges im Flusse, sondern auf völlig offener Rhede, die man auch kaum eine Rhede nennen kann, obgleich kein einziges Schiff tieft geht, sondern alle flachbodig gebaut sind. Wir verlangten ein Boot und wollten noch an diesem Abend in den *Kur* geführt sein. Man rieth davon ab, da es am Abend sehr schwierig sei den Fluss zu erreichen, und wir jedenfalls erst spät in der Nacht an der ersten Fischerei ankommen könnten. Da das Ufer sichtbar war, nur in 4 bis 5 Werst Entfernung, und die Sonne (vor 6 Uhr Abends) noch etwa drei Stunden am Himmel sein musste, denn wir befanden uns gerade in den längsten Tagen des Juni, so hielt ich diese Weigerung für unnützlich Weitschweifigkeit und bestand sehr entschieden auf meiner Forderung. Man gab uns Führer, welche nur vor wenigen Tagen im Flusse gewesen waren. Aber sie untersuchten dennoch ununterbrochen vorn und zu beiden Seiten, ob wir nicht in die *Batak*-Massen geriethen. Das Boot wurde mehr durch Stangen fortgestossen als gerudert. Auszusteigen und das Boot zu ziehen, was an den flachen Ufern des Kaspischen Meeres sonst so gewöhnlich ist, wenn man festen Boden hat, wollte man nicht wagen, und in der That sahen das Boot zuweilen mehr durch einen Schlamm als durch Wasser geschoben zu werden. Es war schon dunkel als wir die Mündung selbst erreichten und erst nach Mitternacht kamen wir an die Fischerei *Banok*, die nur wenige Werst oberhalb der Mündung liegt. Zuletzt hatte uns freilich nicht mehr der Bodensatz, sondern die starke Strömung des Flusses aufgehalten, da das Hochwasser denselben erst wenig abgenommen hatte. Also trotz einer noch ziemlich starken Strömung hatte man vor der Mündung grosse Vorsicht anwenden zu müssen geglaubt. Vielleicht war diese etwas übertrieben, denn ich habe gesehen, dass geübte Matrosen der Marine dreister und rascher einfuhren. Vielleicht auch hatten unsere Leute weniger Erfahrung im Aufsuchen des Fahrwassers, aber mehr Erfahrungen in den Beschwerden, wenn man in den *Batak* geräth. Es laufen allerdings auch Schiffe, welche bis 5 Fuss sitzen, in den *Kur* ein, entweder mit Hilfe eines guten Windes oder des Dampfes, die Hindernisse des Schlammes überwindend, wenn das Schiff im Fahrwasser bleibt. Jedenfalls aber ist die Mündung des *Kur* eine sehr verrufene und Baken zur Bezeichnung des Fahrwassers wer-

den hier wegen grosser Veränderlichkeit desselben gar nicht ausgeworfen.

Da nun ehemals, statt des jetzt einfachen und ansehnlichen nordöstlichen Armes eine Menge kleinerer waren, welche sämmtlich in die Bucht *Kisil-Agatch* einmündeten, so würde ich schon nach Ansicht unsrer Karte vermuthen, dass keiner davon von einem Schiffe passiert werden konnte, wie es noch jetzt mit den Mündungen des südwestlichen Armes, der *Akucha*, der Fall ist. Die Unfahrbarkeit aber behauptet Strabo ausdrücklich. Dass Inseln mit dem Festlande sich verbinden, geschieht noch jetzt, muss aber im höhern Maassstabe geschehen sein, als die lange Halbinsel sich bildete, die ohne Zweifel ursprünglich aus der Vereinigung solcher Inseln entstanden ist und später durch Anschwemmung aus dem Meere sich verlängert haben mag. Ja sie wird sogar in dem Kolodkin'schen Atlas als aus einzelnen Inseln bestehend gezeichnet. Es ist überhaupt der jetzige Küstenrand wohl nicht der damalige, aber der Zuwachs ist, ausser dem Umkreise der Bucht *Kisil-Agatch*, wohl nicht bedeutend. Nördlich von dem Haupt-Arme des *Kur* findet man einen alten, nicht eben hohen, aber deutlichen Uferauslass aus Sand und Muscheltrümmern. Den nördlichen Arm des *Kur* erreicht er bei der Wägte *Banok*, 5 Werst etwa von dem jetzigen Ufer. Ich zweifle nicht, dass dieser Saum lange Zeit das Ufer bildete, und zwar bevor der Fluss hier Schlamm und Thon absetzte. Wie weit derselbe nach Süden von dem genannten Arme des *Kur* sich verfolgen liess, und wie er verläuft, weiss ich nicht anzugeben. Allein schon der nördliche Abschnitt des alten Ufers, den unsere Karte zum Theil nach unserer eigenen Ansicht, zum Theil aber nach der Karte des Generalstabes zeigt, weist nach, dass hier allerdings neues Land sich gebildet hat, aber keinesweges in dem Maassstabe, dass auch nur entfernt an ein Blossen des gesamten Landes zwischen der jetzigen Mündung des *Kur* und der jetzigen Einmündung des *Arazes* in diesen Fluss (bei *Dahurat*) während der letzten zwei Jahrtausende durch Sinken des Wasserspiegels vom Kaspischen Meere zu denken wäre. Nach Abich's Messungen ¹⁰⁾ steht das Niveau des Wassers am Vereinigungspunkte des *Arazes* und des *Kur* (bei *Dahurat*) 18 Fuss Par. über dem Wasserspiegel des Kaspischen Meeres. Die Zeit dieser Messung ist nicht angegeben. Deshalb kann man wohl annehmen, dass der gewöhnliche Stand des Wassers der Messung zu Grunde liegt. Die Uferänderung müssen bedeutend höher liegen. Jener kennbare Uferwall des alten Meeres wird aber nur etwa einen Klafter über dem jetzigen Meeresspiegel sich befinden.

Je mehr Strabo's Schilderung von den Mündungen des *Kur* und dem Meere vor ihnen mit den jetzigen Zuständen und besonders mit den Spuren, die noch im Boden sich finden, stimmt, um so auffallender ist es, dass er in dem vollständig mitgetheilten Paragraphen den *Arazes* zwar nahe am *Kur*, aber getrennt von ihm unmittelbar in das Meer sich er-

giessen lässt. Man hat daher versucht, dieser Angabe eine andere Deutung zu geben. So sagt Mannert im 1ten Theile seiner Geographie der Griechen und Römer, 2te Aufl. S. 403 in der Anmerkung, »der Lateinische Übersetzer habe die Stelle falsch verstanden«, und im Texte derselben Seite giebt er Strabo's Bemerkung so: »Der *Kyros* würde dieses Schlammes und seines trägen Laufes in der Ebene wegen kaum die See erreichen, wenn nicht der raschere Gang des *Arazes* die Hindernisse aus dem Wege räumte. Er giebt also zu verstehen, ohne es bestimmt auszusprechen, dass auch Strabo den *Arazes* in den *Kur* sich ergiessen liess und nur behaupte, dass jener den Schlamm, den dieser in seinem Bette schon fallen lassen würde, wegführt. Mir scheinen solche Versuche zur Vermittelung ganz vergeblich. Es kommen mehrere Parallel-Stellen in Strabo's Werke vor, die nur zu bestimmt nachweisen, was er sagen wollte. In der Beschreibung *Armeniens* (L. XI, C. 11, § 3) wird der obere Lauf des *Arazes*, so weit er durch *Armenien* fliesst, umständlicher nach den Veränderungen in der Richtung beschrieben und darauf heisst es: dann ergiess er sich durch die *Araxenische* Ebene gegen das Kaspische Meer (*ἔκτατα δὲ τοῦ Ἀραξηνοῦ ποταμοῦ πρὸς τὸ Κασπίον ἐκδίδουσι πλάγος*). Hier hätte doch offenbar gesagt werden müssen, dass er in den *Kur* sich ergiess, wenn Strabo diese Ueberzeugung gehabt hätte. — In der allgemeinen Schilderung *Asiens*, vor der Beschreibung der einzelnen Landschaften, wird das Kaspische Meeres erwähnt bis zu der Gränze zwischen *Albanien* und *Armenien*, wo die Ströme *Kyros* (*Kur*) und *Arazes* sich ergiessen (L. XI, C. 1, § 5). Hier vom Meere ausgehend hätte doch nur eine Mündung genannt werden müssen!

Man kann also wohl nicht zweifeln, dass Strabo den *Arazes* gesondert in das Kaspische Meer fliessen lässt. Doch konnte zu seiner Zeit das Ende dieses ansehnlichsten Flusses *Armeniens* nicht füglich unbekannt sein. Auch war die Stelle, wo jetzt der *Arazes* in den *Kur* sich ergiess, schon zwei Menschenalter vor Strabo's Buch von Römischen Soldaten erreicht oder fast erreicht, und das Wasser vor den *Kur*-Mündungen kennt Strabo so genau, als ob er es befehren hätte. Muss man daraus nicht schliessen, dass er auch in Bezug auf die Mündung des *Arazes* einen groben Fehler nicht begreifen konnte, und dass in der That damals der *Arazes* gesondert in das Meer sich ergoss? Diese Ueberzeugung geht so natürlich aus Strabo's Angaben hervor, dass alle künstlichen Versuche, seinen Worten einen andern Sinn unterzuschreiben, nur dadurch veranlaßt sind, dass man keine andern Spuren von einem veränderten Laufe kannte, als die Widersprüche der Neuzeit. Mit Recht bemerkt zwar *Kephalides*, der so fleissig und gründlich alle Nachrichten des Alterthums und einige des Mittelalters über das Kaspische Meer und seine Zuflüsse zusammengetragen und beurtheilt: *Si vero proprium eritum aliquando habuisset Araxes, ejus certe vestigia quaedam mansissent, uti in Oxo et Podkuma ridere est* ¹¹⁾. Allein warum glaubte

10) Poggendorff's Annalen, 3te Reihe, Bd. 80, S. 534.

11) *Kephalides*: *De Historia Maris Caspii* (1814) p. 357.

er denn, dass keine Spur vom alten Laufe sich jetzt noch finden lasse? Diese Gegend war nur zu wenig besucht. Sicher haben aber schon Viele das alte Bette bemerkt, das ich beschreiben werde, aber bei der Ansicht der Eingebornen, dass hier ein künstlicher Kanal gewesen, sich beruhigt. Man erkennt aus der Form jenes Saizes und aus dem folgenden dass Kephales an der Richtigkeit der Behauptungen Strabo's zweifelte, obgleich er zu vorsichtig ist, es fest zu behaupten. Er setzt nämlich hinzu: da einmal der *Araxes* sich nach Norden wendete, wie alle alten Schriftsteller bezeugen, so konnte es nicht anders sein, als dass er in den *Kur* fiel. Das wäre ganz folgerecht geschlossen, wenn der *Araxes* nicht die nordöstliche Richtung, welche er unterhalb *Ordubad*, die Gebirgslandschaft *Karabag* umfliessend, annimmt, in der Ebene in eine mehr östliche verwandelt, wie er auch jetzt noch thut. Der *Don* und die *Volga* kommen einander sehr nahe und münden doch sehr weit von einander.

§ 4. Nachweisung eines alten Flussbettes, welches ehemals dem *Araxes* angehört zu haben scheint.

Ich glaube die Lösung dieses Räthfels gefunden zu haben und bin um so mehr von ihrer Richtigkeit überzeugt, als der Anfang derselben mir ganz ungeachtet entgegentrat, der Verfolg des Fundes allerdings mit Bewusstsein betrieben wurde, sich aber sehr natürlich an die ungeachtete Wahrnehmung anschliesst.

Ich hatte wohl eine Erinnerung an Strabo's Darstellung von der Mündung des *Araxes* und an die kühnen Folgerungen und Vermuthungen, welche hin und wieder daran geknüpft waren, allein ich war keinesweges mit dieser Frage beschäftigt, als mir auf dem Wege von *Lenkoran* nach *Saljan*, und zwar zwischen den Poststationen *Prischibinskaja* und *Daheiran-berga*, noch specieller angehen, nördlich vom Wachtposten *Tscherpalskoi*, ein sehr ansehnliches trockenes Flussbette auffiel, das in einem grossen Bogen durch die trockne, mit Artemisien bewachsene Steppe zog. Die ganze Gegend ist jetzt dürr und unbewohnt. Der Postknecht, den ich befragte, gab mir mit möglichster Gleichgültigkeit die in hiesiger Gegend stereotyp gewordene Antwort: Das ist ein alter Kanal. Ich war es schon gewohnt, dass jede Rinne im Boden, gross oder klein, die nicht immer fließendes Wasser hat, *Kanana* oder Kanal von den Russen genannt wird, selbst Flussbetten, die noch zu *Peters I.* Zeiten Haupt-Mündungen von ansehnlichen Flüssen waren und beschrift wurden, werden jetzt, wenn sie gewöhnlich oder immer trocken bleiben, von den Russen Kanäle genannt. So z. B. der *Agrachan*, ein nach Norden gerichteter Arm des Flusses *Sulak*, von dem der *Agrachansche* Meerbusen seinen Namen hat, und in den noch *Soimonow* im Jahre 1722 einfuhr¹⁾. So auch einige jetzt trocken liegende Arme des *Terek*. Ich hatte kurz vor der Ankunft an diesen sogenannten Kanal eine Fahrt von der gros-

sen Fischerei *Bashli-Prmysl*, (an dem Haupt-Arm des *Kur*.) nach Süden ohne Weg durch die Steppe gemacht und vier alte Flussbetten auf der Entfernung von einigen Werst getroffen, welche mein Führer sämmtlich Kanäle nannte, obgleich sie keine Spur von künstlicher Arbeit verriethen, wenigstens einer von ihnen nach der Angabe desselben Führers zur Zeit des Hochwassers zuweilen vom *Kur* aus sich füllt. Erst später habe ich auf *Gmelin's* Karte gesehen, dass damals noch mehrere dieser Gräben wasserführende Arme des *Kur* waren. In dem jetzt vor mir liegenden ehemaligen Wasserwege konnte ich durchaus nichts anders, als ein trocken gewordenes Flussbette erkennen und zwar den Rest eines Flusses, der mit trügem Laufe fortzieht und der, mit vielen *Detritus* verunreinigt, einen Theil seines Bettes ausgefüllt hat, bevor er aufhörte zu fliessen. Nicht der mindeste Rest eines bei künstlicher Grabenschneldung aufgeworfenen Erdwall'es war hier zu erkennen, vielmehr fuhr man aus der allgemeinen Ebene der Steppe zuerst eine sehr allmähliche, dann eine stärkere Senkung hinab und auf der andern Seite wieder hinauf. Es ist daher auch nicht möglich, die ursprüngliche Breite dieses Wasserweges zu bestimmen, doch konnte sie unter 12 Faden nicht betragen haben. Eben so wenig liess sich die ursprüngliche Tiefe bestimmen, da eine ansehnliche Ausfüllung vorausgegangen war. Doch mochte sie immer noch 2 Klafter betragen. In keinem der trocken gewordenen nördlichen Arme des *Terek* oder der trockenen Arme des *Ural* ist sie so bedeutend.

Da ich an Ort und Stelle gar keine weitere Auskunft erhalten konnte, erkundigte ich mich in dem Dorfe *Prischibinskaja* und auf der Station *Daheiran-berga*. An beiden Orten kannte man die Localität sehr gut. Man versicherte mich, der Kanal, den ich gesehen, laufe ganz für sich ins Meer aus, ohne mit einem der Arme des *Kur* zusammen zu gehen, auf der andern Seite communicire er aber mit einem See, weshalb auch die Vertiefung, durch die der Postweg gehe, *Ozero* oder See genannt werde. Der gemeine See kann nur der *Intschaschee* sein, den unsere Karte auch angibt, und der das *Intschaschee* Flässchen aufnimmt. Es wurde hinzugefügt, dass jetzt zwar kein Wasser im Kanale sich finde, dass es aber noch vor 12 Jahren (ich war im Jahre 1853 dort) sich gezeigt habe und zwar zuerst fließend, dann aber stehend in Form eines Teiches. Auf meine Frage, wo denn das Wasser hergekommen sein möge, erhielt ich die auffallende und ganz unerwartete Antwort: aus dem *Araxes*. Auf die Angabe der 12 Jahre darf man gar kein Gewicht legen. Es ist fast unglaublich, mit welcher Gleichgültigkeit man über eine Zeit, welche mehr als 3 oder 4 Jahre umfasst, in diesen Gegenden spricht; 12 oder 20 Jahre würden nur etwa anzeigen, dass die meisten der noch lebenden Erwachsenen sich des Ereignisses erinnern; aber die Russischen Bewohner von *Prischibinskaja*, die mir diesen Bericht gaben, waren kaum seit 12 Jahren in dieser Gegend, wie alle hiesigen Anasieder Russischer Nation. Ich glaube also, dass die Behauptung, hier zeige sich zuweilen Wasser, nur eine von den Tataren aufgenommene Tradition

12) Müller: Sammlung R. G. Bd. VII, S. 230.

ist. Gewiss scheint mir, dass die Meinung, das Wasser sei aus dem *Arares* gekommen, gar nicht von den Russischen Ansiedlern herrühren kann, deren Verkehr nach Westen nicht weit genug geht, um von dem *Arares* mehr als den Namen zu kennen. Eben so gewiss scheint es, dass diese Meinung für die jetzige Zeit nicht die richtige sein kann. Wenn auch der *Arares* auf irgend eine Weise, etwa durch ein altes Bett, Wasser gegen diese Gegend absendete, so müsste dieses doch durch das Bett des *Bulgary-Techi*, der von SW. kommt und nach NO. gerichtet, den Weg vom *Arares* hierher durchschneidet, aufgefangen und abgeleitet werden. Allein dass man den *Arares* nannte, scheint mir doch sehr merkwürdig. Sollte nicht irgend eine alte Sage, welche die Russen von den Eingebornen aufgenommen haben, dieser Meinung zu Grunde liegen? musste ich mich fragen. Weiter liess sich aber hier nichts herausbringen, zumal ich nicht einmal eine Tatarische Ansiedlung in der Nähe zu finden wusste. So hatte ich wenig Hoffnung der Lösung diesen Räthseln näher zu kommen.

Es war daher ganz vergessen oder in den Hintergrund der Erinnerungen getreten, als ich nach einem halben Jahre in *Tiflis* viel von den grossen und schönen Kanälen hörte, mit denen im frühesten Alterthume die *Mongianische* Steppe durchschnitten und bewässert gewesen sei, und als ich umständliche Pläne las, diese Kanäle oder einen Theil derselben wieder gangbar für das Wasser zu machen. *Mongianische* Steppe nennt man überhaupt die Fläche, welche zwischen dem *Talyck-Gebirge*, den nördlichsten Ausläufern des *Elbrus*, und den südlichen Vorbergen des grossen *Kaukasus* liegt und bis an das Kaspische Meer sich hinzieht, ins besondere aber den Theil dieser Fläche, der zwischen dem jetzigen untern *Arares* und dem *Kur-Delta* sich befindet. Im Munde des Volkes werden die Mongolen angeklagt, diese Kanäle unbrauchbar gemacht zu haben. Die Anklage einer absichtlichen Zerstörung scheint mir ganz in die Kategorie derjenigen zu gehören, welche nur ein blinder Nationalhaas erzeugen kann. Menschen mögen die Mongolen nach ihrer Gewohnheit in Massen umgebracht, Bauwerke zerstört und bewegliches Gut geraubt haben, aber grosse Gräben in einem Lande, das man bestirren sollte, zu verschütten, wäre zu mühevoll und zu sinnlos, selbst für Mongolen und Türken gewesen, die wohl einen grossen Theil von *Timur's* Zug ausmachten. Vor Kanälen haben auch diese Völker Achtung. Es ist vielmehr bekannt, dass *Timur* selbst einen grossen Graben im westlichsten Theil dieser Steppe anlegen liess, um bei der Nachwelt Ruhm zu erwerben, wie sein Biograph und Lobpreiser *Scherreffeddin* ausführlich erzählt¹³. Die mildere Ansicht, welche mehr im Munde der Beamten sich erhält, dass diese Kanäle zur Zeit der Mongolen-Invasion vernachlässigt und daher ungangbar geworden sind, würde auch nur dann als begründet zu betrachten sein, wenn in Folge dieser Invasion die Menschenzahl in der Steppe so abnahm,

dass die Kräfte zur Reinigung der Kanäle nicht mehr genügten; denn blieb eine gleiche oder fast gleiche Menge Menschen in der Steppe ansässig, so konnte diese sich nur durch künstliche Bewässerung erhalten, und musste alle Kräfte zur Unterhaltung derselben aufbieten. Vielleicht ist aber das Trockenwerden der Kanäle erst später durch den Nationalhaas und bittere Erinnerungen mit den Invasionen fremder Völker in Verbindung gebracht worden, wie so häufig geschieht. Ist doch kürzlich unter den Augen der Russischen Regierung die Schrift eines Tataren aus *Schuscha* gedruckt, in welcher er das Versiegen einiger Kanäle seit der Russischen Occupation behauptet¹⁴. Wäre dieses Manuscript länger ungedruckt geblieben, so hätte ein späterer Benutzer leicht und ganz *bona fide* die Meinung «seit der Russischen Regierung» in die Worte «durch die R. R.» umgewandelt. — In Ostpreussen geht beim Volke die Sage, die Russen hätten im siebenjährigen Kriege den Wald zerstört, der ehemals die beiden unter dem Namen *Nehrungen* bekannten Landungen bedeckte. Vergeblich fragt man: Zu welchem Zwecke die Russen sich diese grosse Arbeit auferlegt haben sollten, da das Heer gar nicht hierher, sondern auf die grossen Städte gerichtet war? vergeblich weist man auf die hohen Dünen hin, welche jetzt schon den letzten Rest der Waldung erreicht haben und über deren Vorrücken lange Abhandlungen geschrieben sind. So lange man Einen überzeugt, geht die Sage auf 10 andere neu über. — Während die Russischen Truppen im siebenjährigen Kriege im Königreiche Preussen lagen, muss sich die gemeine Küchenschabe (*Blatta germanica*) sehr gemein haben. In Preussen behauptet man noch, die Russen hätten sie dahin gebracht, die Russen dagegen sind so überzeugt, sie aus Preussen mitgebracht zu haben, dass sie diese lästigen Thierchen noch jetzt *Prussaki*, d. h. Preussen nennen, ein Compliment, das die Schlesier dadurch erwidert haben sollen, dass sie seit 1812 dieselben Thiere «*Russen*» nennen.

Ich habe sehr bedauert, dass ich weder über die Anlage dieser Kanäle in der Steppe eine bestimmte und zuverlässige Nachricht habe auffinden können, noch eine Beschreibung des jetzigen Zustandes. Nach der gewöhnlichen Ansicht sind sie in sehr frühem Alterthume angelegt, und es scheint fast, dass genügende Nachrichten über ihre Anlage nicht vorhanden sind. weil sie sonst doch wohl aufgefunden wären, da jetzt viele Personen in *Tiflis* mit historischen Forschungen sich beschäftigen. Alt sind diese Kanal-Anlagen sicher. Nach einer kürzlich durch Herrn *Berger* in *Tiflis* in's Russische übersetzten Beschreibung des *Korabay* von einem neulich verstorbenen Tatarischen Schriftsteller soll der westlichste der grossen Kanäle, *Giaw-Archi* genannt, vor 1500 Jahren von einem *Kohad-Schah* angelegt sein. Derselbe soll es auch sein, den *Timur* (zum Theil. 10 Lieues weit, sagt *Petit de la Croix*)

13) *Histoire de Timur par Scherreffeddin*, trad. par *Petit de la Croix*. Vol. III, p. 401.

14) *Капанаъъ*, соч. *Ахмедъ Ахмедовича Капанаъъ* (переводъ Р. Борже), стр. 6. Der Verf. dieses Schriftchens sagt, dass die Kanäle bis *Ibrahim Chan* bestanden. So hiess der letzte Herrscher vor der Russischen Occupation.

erneuern liess¹⁵⁾. Aber würde er dann *Gieur-Archi* heissen? Timur war ein Gläubiger. Wenn mit diesem Kobad-Schah der Sassanide Kobad gemeint ist, mit dem Kaiser Justinus Krieg zu führen hatte, so fiel die Anlage dieser Kanäle in das Ende des 5ten Jahrh. n. Ch. Leider findet sich in der kleinen Schrift, deren wir erwähnt haben, und in welcher eine Reihe von Kanälen genannt wird, kein Fingerzeig, woher der Verfasser den Namen Kobad hat, ob er sich etwa im Munde des Volkes erhalten habe. Da aber der Verfasser sagt, dass der Kanal vor 1500 (muhammedanischen) Jahren von einem Kobad-Schah angelegt sei, so scheint er diesen ältern Kobad zu meinen, der für den Gründer der Stadt *Bailekan* gilt, weshalb er ihm wahrscheinlich auch den Kanal zuschreibt, der bis zu dieser Stadt ging. In einer vortheilhaften Beschreibung des *Araux* von Umanez, einem ehemaligen Officier des Generalstabes zu *Tiflis*, welche im Kase. Казаньра за 1851 publicirt ist, findet sich in einer Anmerkung von Hrn. Chanykow aus dem orientalischen Schriftsteller Chondemir eine Ausgabe über den Kanalbau von Timur. Darnach wäre dieser Bau keine Reinigung eines alten, sondern ein neuer gewesen, der aber nur 2 Farsangen oder circa 2 Meilen weit ausgeführt sei. Nach ihm hätte Timur in Bewunderung der Kanal-Arbeiten früherer Herrscher auch ein Andenken zu seinem Ruhme hinterlassen wollen. Für unsern Zweck finden wir hierin nur die Bestätigung vom Alter der Kanäle und von der Achtung der Mongolen für sie. Ich habe die Ueberzeugung, dass diese Kanäle schon zu Strabo's Zeit, wenn auch nicht alle, doch zum grossen Theile da waren, obgleich Strabo es nicht ausdrücklich sagt. Es geht nur aus seinen Angaben über die starke Gartencultur und andere Production in dieser Steppe hervor, dass ausser den Flüssen noch viele andere Wasserläufe bestanden, wie er auch durch den Ausdruck: ποταμοὶ δὲ καὶ τοὶ ἄλλοι ὕδασι.¹⁶⁾ er wird bewässert von Flüssen und andern Wassern, andeutet. Indessen werden wir erst im letzten Abschnitte in besserem Zusammenhange überzeugend davon sprechen können, wo von seiner glänzenden Schilderung der Fruchtbarkeit *Albaniens* und der Ebene *Arauxe* die Rede sein wird.

Diese Andeutungen bei Strabo machten mich schon geneigt, das Bestehen dieser Wasserleitungen zu seiner Zeit anzunehmen, als Hr. Lerch hieselbst die Gefälligkeit hatte, mich auf eine Persische Sage aufmerksam zu machen, welche die Anlage dem mythischen *Gustasp*, *Gustasp* oder *Gustasf* zuschreibt. Hr. Lerch zeigte mir eine Note, die DeFrémery seinen *Fragments de géographes et d'historiens Arabes et Persans*, p. 131 einverleibt hat und die Hamdullah Kaswini entnommen ist. Sie lautet nach DeFrémery's Uebersetzung: *Sur le bord de la Mer Caspienne se trouve le pays de Gustasf. Gustasf, fils de Lohrasf y construisit des canaux, dérivés des fleuves Cour et Araze réunis* setzt der Herausgeber ganz

glücklich hinzu). *Il bûtit aussi sur les canaux de nombreux villages. Le pays produit du froment, du coton de bonne qualité, du riz et des fruits également bons.* Dieselbe Stelle findet sich aus demselben Autor auch in Dorn's Beiträgen zur Geschichte der Kaukasischen Länder und Völker aus morgenländischen Quellen¹⁷⁾, doch etwas anders. Hier ist von einer grossen Stadt die Rede. Es wird hinzugefügt, die Bewohner hätten weisse Gesichter und sprächen Pehlewi, dem Ghilanischen sich nähernd. Die Gefälle betragen zu Hamdullah's Zeit 117,500 Goldstücke. Das scheint ja grossen Reichtum in dieser Gegend nachzuweisen. Die Richtigkeit der Angabe, dass dieser Bezirk am Ufer des Meeres lag, bezweifle ich, weil man in dem Delta des *Kur* nur unbedeutende künstliche Kanäle zur Benutzung des Hochwassers anlegen kann, ihrer aber auch wenig bedarf. Dennoch lässt die genaue Angabe der Abgaben, besonders da sie auch aus älterer Zeit angeführt werden, wohl annehmen, dass dieser Persische Schriftsteller ein wirkliches Land und nicht ein eingebildetes im Sinne hatte. Da er es von *Mughan* unterscheidet, welches früher abgehandelt wird, sollte man da nicht vermuthen, dass er den westlichen Theil der Steppe meinte, wo eben noch die grossen Kanäle kenntlich sind, und wo lange Zeit hindurch eine reiche Production war. Mag nun der mythische *Gustasp* mit dem aus den Schulen uns geläufigen *Darius Hystaspes* identisch sein, wie man jetzt wieder anzunehmen geneigt scheint, obgleich Heeren und andere sich entschieden dagegen erklärt haben, oder nicht, immer ist es merkwürdig, dass die Perser das Land nach ihrem Nationalhelden benennen, wenn auch diese Benennung erst bei den spätern Persern aufgekomen sein mag und dass Kaswini die *Pehlewi*-Sprache hervorhebt. Sollte diese Sage nicht andeuten, dass nach der Ueberzeugung des Volkes auch diese Gegend dem alt-Persischen Reiche angehörte¹⁸⁾ und spricht nicht die Fortdauer der *Pehlewi*-Sprache dafür? Die Armenischen Geschichtschreiber wissen viel von Medischen Kolonien, die nach dem Sturze der Medischen Herrschaft an den *Araux* versetzt seien¹⁹⁾, und der Name *Aram*, den die Perser dem Bezirke zwischen dem *Araux* und *Kur* geben, erinnert nicht nur an *Iran*, sondern spielt schon in den Zendschriften eine Rolle als *Aeriano* (Saint-Martin Mém. I. p. 270). Wenn fällt hier nicht die Erzählung Herodot's (Lib. III Cap. 117) von einer Ebene ein, welche von allen Seiten von Gebirgen umgeben war und in welche man aus dem Flusse *Asas* durch fünf Oeffnungen das Wasser leiten oder es absperrn konnte. Die Könige von Persien liessen die Schleusen nur gegen be-

17) Mém. de l'Acad. Imp. des sciences de St.-Petersb., VI série. Sc. politiques etc. Vol. VII p. 549.

18) Herodotus scheint keinen andern Nachweis zu geben, dass das Reich der Achämeniden sich bis hierher erstreckte, als dass er den Kaukasus als Gränze des Reichs angibt. Aber die Armenische Geschichte, wie Saint-Martin sie gibt, behauptet eine Abhängigkeit, obgleich man nicht erfährt, wie sie entstanden ist. Saint-Martin, Mémoires Vol. I. p. 285.

19) Saint-Martin setzt sie freilich höher hinauf an diesen Fluss.

15) L. c. p. 5 et 6.

16) Strabo L. XI, C. 4, § 3.

deutende Zahlung öffnen u. s. w. Man hat nach dieser Ebene gesucht, wie nach dem Garten von Eden, und hat sie nicht finden können, vertrittet sich daher auf irgend eine unbekannte Gegend am *Oxus*. Bis sie dort aufgefunden wird könnte man wohl die Kur-Araxes-Ebene dafür nehmen. Ohne Zweifel kann sie wenigstens mehr Ansprüche auf diese Ehre machen, als die Gegend von *Chiva*, die wirklich dafür angesprochen ist, obgleich sie gar keine Berge hat. Die Kur-Araxes-Ebene ist aber mit Ausnahme der Meeressküste überall von Bergen umgeben. Dass die *Chorasmiar* an diese Ebene gränzen sollen, scheint sie allerdings nach Osten vom Kaaspien Meere zu versetzen, aber die *Thamaneer*, die auch Anwohner waren, bringen sie wieder an die Westküste. Jedenfalls aber hat Herodot die Erzählung von dieser Ebene so gründlich missverstanden, dass man eine vollständig passende Localität nie finden wird. Es wird ihr gehen wie seinem unentwirrbaren *Araxes*, während der wirkliche *Araxes* vielleicht im *Akes* versteckt liegt. Ich meine nicht, dass damit das Räthsel völlig gelöst sei, aber ich glaube in der That, dass ein Gebirgsfluss, der wie der *Akes* durch sieben Oeffnungen in eine Ebene Wasser abfließen lässt, ohne ganz herabzustürzen, einen Gordischen Knoten bildet, den man zerhauen muss, weil man ihn nie wird lösen können.

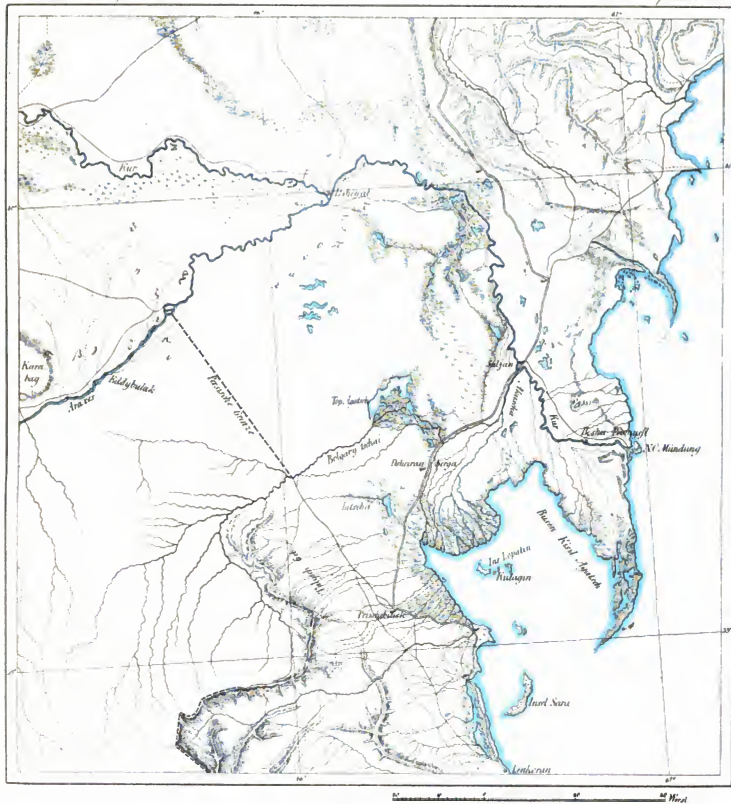
Eine genauere Beschreibung des jetzigen Zustandes der Kanäle, besonders aber der vom *Araxes* ausgehenden Enden, würde vielleicht Auskunft über die Gründe geben, warum dieser Fluss nicht mehr die Kanäle speist. Alle gingen nämlich vom *Araxes* aus, ein Umstand, der für unsere Frage ins Gewicht fällt.

Ungeachtet ich eine genauere Beschreibung dieser alten Kanäle nicht aufreiben konnte, müssen sie doch durch den Generalstab, wenn auch nur in summarischen Recognoscierungen, zu Pferde etwa, mit dem Compass in der Hand, aufgenommen sein, denn man findet die bedeutendern derselben auf den speciellern Karten des Generalstabes verzeichnet. Eine vollständige Genauigkeit wird man nicht erwarten dürfen, aber sicherlich sind sie nicht nach blossem Hörensagen in die Karten eingetragen. Auch wird es nicht zufällig sein, dass einige bis an den *Araxes* ausgeführt sind, andere nicht; offenbar hat man von diesen die Anfänge nicht mehr kenntlich gefunden. Auch sind sie nicht auf gleiche Weise gezeichnet, was wohl der vorgefundenen Beschaffenheit entspricht. Wir haben versucht, diese Verschiedenheiten auf unserer kleinen Karte, die genau nach derjenigen des Generalstabes gezeichnet ist, welche die 10werstige heisst, weil sie die Distanz von 10 Werst auf einen Zoll bringt, wiederzugeben. Bei uns kommen 20 Werst auf den Zoll. Diese Kanäle zerfallen in drei Gruppen.

Die eine Gruppe findet sich auf der linken Seite des *Araxes*, also zwischen ihm und dem *Kur*. Man sieht dem starren Verlauf und der gleichmässigen gabeligen Verteilung so gleich an, dass hier wirklich Kanäle gezeichnet sind. Nur an ein paar Stellen (η und ζ der Karte) scheint es, dass man die Kanäle frei in die Steppe hat auslaufen lassen, oder

dass das Wasser sich selbst die letzten Wege durchgerissen hat. Als den mächtigsten dieser Kanäle beschreibt man den westlichsten (α der Karte), *Giaur-Archi* genannt. Sein Anfang scheint nicht aufgefunden, wenigstens fehlt er auf der Karte. Man sieht aber, dass er sich um die letzten Ausläufer der *Karabag'schen* Gebirgsmassen windet, und erhält leicht den Zweck des Bogens, den man ihn machen liess. Man hat offenbar die Arbeit nicht gescheut, ihn so weit oben vom *Araxes* abgehen zu lassen, als thunlich schien, um, seinem Wasser mehr Fall gebend, es weiter leiten zu können und auch wohl um Gegenden am Fusse des Gebirges bewässern zu können.

Ein ganz anderes Bild giebt eine andere Gruppe, welche den eben betrachteten gegenüber auf der andern Seite des *Araxes* liegt. Diese Gruppe besteht eigentlich nur aus einem Kanale (ϵ) mit einem Nebenaste (χ). Der letztere ist so gerade, wie man es von Kanälen zu erwarten hat, allein der Hauptkanal, den mir Augenzeugen als einen sehr mächtigen beschrieben haben, macht Windungen, von denen sich gar kein Zweck absehen lässt. Der *Araxes* ist, wo dieser Kanal aus ihm abgeht, schon in der Ebene. Was könnte man für einen Zweck gehabt haben, den Weg, den man das Wasser gehen lassen wollte, unnötig so zu verlängern? Angenommen, man wollte mehrere schon bestehende Ansiedelungen mit Wasser versorgen, an hätte man viele Arbeit und Zeit erspart, wenn man aus einem grossen geraden Kanale viele kleine Abzweigungen gemacht hätte. Ich habe allerdings in den Transkasischen Landschaften viele sehr gewundene Kanäle gesehen, allein immer waren es nur schmale Gräben und immer in ganz unebenem Terrain, wo man oft die Sagacität und das richtige Augenmaass der Tataren bewundern muss, mit dem sie es möglichst weit hinleiten können. Man führt zuweilen durch ein *Defilé* und sieht über seinem Haupte einen Kanal sich hinwinden, der nach der Seite weit hinabgeleitet wird. Was man aber für einen Zweck haben kann, um in der ebenen Steppe mit einem mächtigen Kanale hin und her zu wackeln, bin ich nicht im Stande einzusehen. So arbeitet nur das Wasser sich selbst seinen Weg aus, da es mit Zeit und Mühe nicht zu sparen hat. Ich kann daher nicht umhin, in diesem sogenannten Kanal, *Charadshi* oder *Chornadshi*, der aus dem Persischen Gebiete in das Russische übertritt, ein altes Flussbette zu erkennen, das man nach hiesiger Sitte, so bald es nicht mehr Wasser führt, einen Kanal genannt hat. Irrt ich mich in dieser Vermuthung, so hat nur die Zeichnung auf der Karte des Generalstabes daran Schuld. Ich habe diesen alten Wasserlauf nicht selbst gesehen. Ist es eine Flussbette, das hier gezeichnet ist, so kann es nur ein Flussbette des *Araxes* sein. Die Zeichnung endet im Flussbette des *Bolgory-Tchai*. Das letzte Ende der Zeichnung dieses Flussbettes ist genau nach dem trocknen Flussbette gerichtet, das ich auf dem Wege nach *Soljan* traf. Dazwischen liegt noch der *Intscha-Ser*, der dieselbe Richtung hat und von diesem See geht ein Sumpf auf das ge-



zeichnete Ende des Flussbettes zu. Es bleibt nur noch ein Zwischenraum von etwa 9 Werst, in welchem die Karte keine Vertiefung in derselben Richtung angibt. Man kann kaum zweifeln, dass sie da ist oder wenigstens da war, und nur unkenntlich wurde durch das Ausbleiben des *Araxes*-Wassers und Verschlammung aus dem *Bolgary*. Da hätten wir denn den ganzen alten Lauf des *Araxes*, wie ihn Strabo beschreibt, gesondert von den Mündungen des *Kur*, aber doch nahe von ihnen in das Meer sich ergießend.

Eine dritte Gruppe alter Kanäle sehen wir aus dem weitem Verlaufe des jetzigen *Araxes* von der rechten Seite abgehend (A. μ , v. c, π , ρ der Karte). Sie sind fast parallel unter einander und nicht ganz so gerade, als Kanäle zu sein pflegen, jedoch weniger geschlängelt gezeichnet als Flüsse, die ihren freien Lauf haben. Es mag also auch unentschieden bleiben, ob man sie als Kunstproducte zu betrachten hat oder nicht. Mehrere von ihnen laufen in Sümpfe oder in seeförmige Wasserbecken aus, woselbst ich mehr geneigt bin, sie für natürliche Wasserläufe zu halten. Ich halte sie für später entstanden, wie denn auch den ganzen Lauf des *Araxes* von der *Fort Edynuk*, wo das alte Flussbett von ihm sich abzweigt.

§. 5. Der Uebergang des *Araxes* aus diesem Flussbett in ein neues scheint durch eine Reihe historischer Nachrichten erwiesen.

Es hat eine Zeit gegeben, in welcher der *Araxes* zwei Ausmündungen hatte, eine in den *Kur* und eine andere unmittelbar in das Meer. Cl. Ptolemaeus sagt es nicht nur sehr bestimmt (*Araxes impetu ad orientem rectus et ad septentrionem flexus pariter ad Hyrcanum Mare exit, partim admiscitur Cirrho fluvio*)²⁰⁾, sondern er gibt die geographische Länge und Breite für beide Ausmündungen an, für die in den *Kur* $44^{\circ}30'$ Breite bei $78^{\circ}30'$ Länge, und für die ins Meer $43^{\circ}50'$ Breite bei $79^{\circ}45'$ Länge. Beide Angaben sind zwar nicht ganz richtig, aber sie stimmen sehr gut unter einander, denn der Breiten-Unterschied ist zu 40 Minuten, der Längen-Unterschied zu $1^{\circ}15'$ angegeben, und zwar hat die Mündung ins Meer die geringere Breite, aber die grössere Länge. Nach der Karte des Generalstabes ist der Breiten-Unterschied zwischen der Einmündung des *Araxes* in den *Kur* und dem Punkte, wo der Postweg das alte von mir beschriebene Flussbett durchschneidet, auch nur $42'$; dieser Punkt liegt jetzt auf dem halben Wege zwischen dem *Intsch*-See und dem Meere. Man darf wohl annehmen, dass wenigstens dieser Saum von 5 Werst Breite zwischen dem Fahrwege und dem Meere im Verlaufe von zwei Jahrtausenden sich neu gebildet hat. Ich finde viel wahrscheinlicher, dass die Anschwemmung grösser ist und dass der *Intsch*-See früher eine Einbucht des Meeres war. Dann wäre der Breiten-Unterschied gerade 40 Minuten. Aber selbst wenn man annehmen wollte, dass gar kein neues

Land sich hier gebildet hat, würde doch der Breiten-Unterschied nicht ganz 44 Minuten betragen. Eine solche Uebereinstimmung wäre wunderbar zu nennen, wenn nicht das Flussbett, durch das ich gefahren bin, und zwar ganz nahe an der Ausmündung desselben, das alte Bett des *Araxes* wäre. Dass für beide Punkte die Breiten und die Längen zu gross angegeben sind, ist von gar keinem Gewicht, denn je weiter nach Asien hinein, um so mehr werden die einzelnen Ortschaften zu weit nach Osten und meist auch zu weit nach Norden verschoben. Mir scheint nicht zweifelhaft, dass Ptolemaeus Karten vor sich hatte, die mit diesen Fehlern behaftet waren, und dass er wenigstens in den entlegenern Gegenden seine Ortsbestimmungen nur von diesen Karten nahm. Wer hätte ihm aus so entfernten, von den Römern gar nicht, und höchstens von Griechischen und Armenischen Kaufleuten betretenen Gegenden astronomische Ortsbestimmungen bringen können? Und welche Mittel gab es, Längen genau zu bestimmen?

Da aber zu Ptolemaeus Zeit unbestimmt eine doppelte Ausmündung des *Araxes* bestand, so ist es unvermeidlich, sich zu fragen, ob nicht auch zu Strabo's Zeit und viel früher schon, dasselbe Verhältniss bestanden habe? Um nachzuweisen, wie durchaus unwahrscheinlich es ist, dass ein näheres Ende des *Araxes* dem Strabo völlig unbekannt geblieben konnte, habe ich den Aufgabe des zweiten Abschnittes so ausführlich behandelt. Es bleibt mir jetzt nichts übrig, als die Gründe für das frühere Fehlen dieses Armes ganz summarisch mit den Nachweisen einer Bifurcation des *Araxes* in späteren zu verbinden. Meine Gründe für die spätere Bildung des jetzigen untern Laues des *Araxes* sind folgende:

1) Zunächst berufe ich mich auf die sehr bestimmte Kenntniss, welche Strabo von der Bildung des Landes bis zum Kaspischen Meere und sogar von der Gegend der Mündungen des *Kur* und des *Araxes* hatte;

2) ferner darauf, dass man in Armenien vor allen Dingen doch von dieser nähern Ausmündung hätte Kenntniss haben müssen, wenn sie bestanden hätte, und dass, wie oben ausführlich besprochen ist, die Römischen Heere sehr oft und lange in Armenien standen.

3) Sie hätte beim Zuge des Pompejus nach Albanien schwerlich unbekannt bleiben können und doch spricht keiner der Schriftsteller, welche dieses Zuges erwähnen, bestimmt davon.

4) Plutarch drückt sich zweifelhaft über die Ausmündung des *Araxes* aus, oder vielmehr, er erwähnt der widersprechenden Angaben, die in dieser Beziehung zu seiner Zeit bestanden.

5) Gerade die Zeitfolge der verschiedenen Angaben über die Mündung des *Araxes* scheint nachzuweisen, dass die Veränderung im obern Laufe dieses Flusses im Anfange der christlichen Zeitrechnung eintrat — Strabo, der ungefähr 60 Jahre v. Chr. geboren war, mag also die mittleren Bücher seines Werkes um die Zeit von Christi Geburt oder etwas früher geschrieben haben. Er muss nur von der Ausmündung

²⁰⁾ Ptol., Lib. V, Cap. 13.

ins Meer gewusst haben, dem er erwähnt der andern nicht, obgleich, wie wir oben gezeigt haben, in mehreren Stellen seines Buches die Veranlassung dazu sehr nahe lag. Pomponius Mela, der über ein Menschenalter später schrieb, hat ganz dieselbe Meinung. Plinius, um zwei Menschenalter später als Strabo, scheint der erste, welcher von einem Ausfluss des *Arazes* in den *Kur* uns berichtet. Der etwas ge- schraubte Ausdruck: *Arazes a Cyro defertur in Mare Caspium, ut phraus existimaretur*¹¹⁾ ist kaum anders zu verstehen, könnte aber wohl ein späterer Zusatz sein. Plutarch, dessen Blüthezeit 3 bis 4 Menschenalter nach Strabo fällt, schwankt noch zwischen beiden gangbaren Angaben. In der Lebensbeschreibung des Pompejus heisst es im C. 33, *Tigranes* der Jüngere sei dem Pompejus am Flusse *Cyrnus* (d. h. *Cyrus*) gekommen, und dann weiter nach Reiske: *Is (Arazes) oritur ex iisdem, quibus Euphrates, locis, sed defectus ad orientem in mare Caspium effunditur*. Das klingt sehr bestimmt für die Ansicht Strabo's. Aber schon im folgenden Capitel 34, wo der erste Kampf mit den Albanern erzählt wird, berichtet er, dass diese Barbaren, zu nicht weniger als 10,000 Mann, während der Saturnalien über den Fluss *Cyrnus* (d. h. *Cyrus*) setzten, und fügt dann hinzu: *Oritur illa (Cyrus) ex montibus Ibericis, austaque delatante ex Armenia Arazes duodecim ostia in mare Caspium sese effundit. Alii committit cum Arazes negant, sed scorum prope cum crotri in idem pelagus*¹²⁾. Es bestanden also offenbar schon zwei Angaben, welche sich zu widersprechen schienen, weshalb Plutarch nicht wagt, sie beide zu vereinigen. Dass Arrian, um 4 Menschenalter später als Strabo, und auch Appian, der die Geschichte der Kriege gegen Mithridates geschrieben hat, nur der Einmündung in den *Kur* erwähnen, scheint nur zu erweisen, dass diese Einmündung immer mehr bekannt und weniger bezweifelt wurde. Das war eine notwendige Folge des vermehrten Verkehrs mit diesen Gegenden. Trajan hatte *Armenien* zu einer Römischen Provinz gemacht und sogar einen König von *Albanien* ernannt. Dass aber diese neue Kenntniss von der Mündung des *Arazes* nicht eine Berichtigung der früheren, die als Irrthum zu betrachten wäre, zu nehmen ist, dafür scheint des 3 Menschenalter nach Strabo lebenden Ptolemaeus genaue geographische Ortsbestimmung beider Mündungen zu sprechen¹³⁾.

21) Lib. VI. Cap. X.

22) Plutarch. ed. Reiske Vol. III. p. 775 et 778.

23) Ich theile Appian's Nachricht nach Schweighäuser's Uebersetzung vollständig mit, nicht um ihrer selbst willen, sondern um an diesem Beispiele zu zeigen, wie viel höher Strabo in geographischer Kenntniss und Erkenntniss über seinen Zeitgenossen und Nachfolger stand. „Sed Orontes et Artoces, Albanorum ille rex, hic Iberorum, cum LXX hominum millibus, insidias ei (i. e. Pompejo) struxerunt apud Cyrum fluvium, qui XII ostiis navigabilibus in Mare Caspium effunditur, multis exceptis fluminibus, et in his Arazes, maximo omnium.“ (Lib. de bello Mithridat. c. 163.) Zwölf schiffbare Mündungen hat wohl kein Fluss der Erde und ganz gewiss keiner, der in ein Meer ohne Ebbe und Fluth sich ergiesst. Von einem solchen

6) Dass nicht etwa während der ganzen Zeit, seit welcher hier Cultur bestand, der *Arazes* die Bifurcation hatte, welche Ptolemaeus uns nachweist, scheint mir der Kanal $\times$ evident zu machen. Er verläuft ganz gerade und ist also wohl als künstlicher Graben und nicht als Flussarm zu betrachten. Er geht vom alten Bette ab, in welcher Beziehung ich mich natürlich auf die Karte des Generalstabes verlassen muss, konnte also nur angelegt werden. als dieses noch Wasser führte. Allein er verläuft so in der Mitte der noch engen Gabelung und so nahe an beiden Flussbetten, dass, wenn beide Wasser gehabt hätten, als er angelegt wurde, man jeden Ort, den er bewässern konnte, leichter aus einem der beiden Flussbetten mit Wasser versehen haben würde.

7) Nehmen wir dagegen an, dass der jetzige untere Lauf des *Arazes* von *Eddybulak* an noch nicht als Fluss bestand, und setzen wir statt dessen nur einen Kanal, wie auf unserer Karte der alten Zeit, (No. II), so wird man ein zusammenhängendes System von Kanälen erblicken, welche, sicherförmig vom *Arazes* ausgehend, nach der *Kur*-Niederung sich ausbreiten. Ein solches Werk kann wohl einem Herakles oder einem Gutsasp zugeschrieben werden, wenn man es sich als gleichzeitig ausgeführt denkt. Waren die Könige des alten Persiens oder Mediens die Urheber, so werden sie es auch so gemacht haben, wie wir es von Timur wissen; sie werden die Arbeiten unter viele Häuptlinge vertheilt haben — und es scheint sehr nahe liegend, dass sie davon Abgaben erhoben — besonders in diesen wasserbedürftigen Gegenden. Erklärt doch noch das Gesetzbuch *Wachtang's* das Wasser für ein Regale — weil ohne Wasser der Herrscher seine Einnahmen verliert. Es ist keinesweges meine Meinung, dass der ganze Lauf, den der jetzige untere *Arazes* nimmt, künstlich ausgegraben ist. Die grossen Windungen in der letzten Hälfte dieses Abschnitts sind sicherlich nicht von Menschenhand. Aber ein Blick auf die Karte (No. I) lehrt, dass die Strecke von der Durchfahrt *Eddybulak* bis zur Spitze des Persischen Gebietes und weiter hinaus ziemlich gerade verläuft und wohl ein weiter ausgedehnter Kanal sein könnte, aus welchem das Wasser dann, bei starkem Zufluss aus dem *Arazes*, seinen weiteren Weg sich selbst eingenissen hätte. Ein solcher Vorgang ist in den Steppenländern nicht ganz selten. Den weitem Durchfluss, der sich in Folge einer Überschwemmung bildet, nennen die Russen eine *proran*, oder, wenn ein bleibender Flussarm eine Folge davon ist, auch wohl *prorwa*. So wurde im vorigen Jahrhundert auf der linken Seite des untern *Terek* ein ein-

konnte also Appian auch sonst nicht gehört haben. Hat ein Fluss 12 Mündungen, so hat er ein Delta gebildet und dann sind sicher die Mündungen nicht alle tief. Viel wahrscheinlicher und den Verhältnissen entsprechender ist Strabo's entgegengesetzte Angabe, dass alle Mündungen nicht fahrbar waren. Die *Wolga* führt ohne Vergleich mehr Wasser als der *Kur*, aber keine ihrer Mündungen hat ein Fahrwasser von 5 Fuss Tiefe. Schiffe, welche aufsteigen wollen, müssen ein Aufstauen des Meeres abwarten, um über die Barre der Ablagerungen zu kommen.

facher Bewässerungsgraben aus einem Terekorne, *Boroda*, gezogen, allein in wenigen Jahren riss das Wasser diesen Graben so weit aus, dass er zu einem neuen Stamme der *Boroda* wurde, jetzt auch *Boroda* heisst, und das Dorf *Borodinskaja*, das von dem ehemaligen Flusse seinen Namen hat, ganz bei Seite lässt. Der weitere Verlauf dieser *Boroda* heisst noch jetzt die *Provra*. Der stärkere von denjenigen Armen des *Tereks*, die gerade nach Osten in das Meer gehen, welchen man *Nury-Terek* oder neuen *Terek* nennt, soll seine Entstehung ebenfalls einem Kanale verdanken, doch sind mir hierüber die Einzelheiten nicht so vollständig bekannt. Von der grossen Veränderlichkeit im Laufe der Stepplüsse werde ich überhaupt noch künftig zu sprechen Gelegenheit haben. Ich kehre daher zu unsern Flüssen zurück. Es ist keinem Zweifel unterworfen, sondern durch hypometrische Messungen erwiesen, dass in gleicher Entfernung aufwärts vom Vereinigungspunkte des *Kur* und *Arazes* das Bette des ersten Flusses bedeutend tiefer liegt, als das des letztern. Daher hat der *Arazes* in seinem mittleren Laufe einen viel stärkeren Fall als der *Kur* und aus demselben Grunde laufen alle Kanäle aus dem *Arazes* auf den *Kur* zu, keiner umgekehrt. Bei dieser Neigung der Steppe nach Norden konnte es leicht kommen, dass ein Graben von dem eindringenden Wasser so ausgerissen wurde, dass er zuletzt den ganzen Fluss verschlang.

8) Aber, wird man ohne Zweifel einwenden, wenn diese Steppe eine Senkung nach Norden hat, wie wäre es erklärlich, dass der *Arazes* nicht gleich Anfangs bei der Ausbildung seines Bettes den Weg in den *Kur* gefunden hätte? Ich glaube auch hierauf eine Antwort geben zu können, muss aber zu diesem Zwecke eine kleine Abschweifung mir erlauben. Es kommt öfters vor, dass ausgedehnte Flächen die grössern Flussbetten an ihren Rändern haben. So ist die Pontisch-Kaspische Steppe südlich vom *Terek* begrenzt, welcher weit hin an den Fuss der kaukasischen Vorberge angedrängt verläuft, und auf der andern Seite fast eben so vom *Kuban*. Auf der Nordseite sehen wir am Fusse der unbedeutenden *Ergeni*-Hügel den *Manyach*, der jetzt zwar nur wenig Wasser führt, allein in irgend einer Vorzeit in seiner westlichen Hälfte wenigstens ein mächtiges Wasserbette gewesen zu sein scheint. Auf der Ostseite ist dasselbe Verhältnis zwar nur schwach repräsentirt, allein es scheint doch theils in dem jetzt versandten Bette der *Kuma*, theils in den parallelen Reihen der langen *Bugry* einen Ausdruck gefunden zu haben, da hier ein Zusammendrängen von Wasserströmungen den Boden ausgefurcht hat ²⁴). Selbst die kleine dreieckige Steppe zwischen der untern Wolga und den *Ergeni*-Hügeln zeigt etwas Aehnliches, da eine Furche an dem Ost-Abhange dieser Hügel hin nach *Sarepta* sich hinzieht. Diese Furche enthält jetzt zwar keinen fortlaufenden Fluss, sondern nur eine Reihe Seen, die im Frühlinge nach der Schneeschmelze mit einander in Verbindung kommen. Nur die beiden nördlichsten Seen haben ei-

nen bleibenden Abfluss, den man die *Sarpa* nennt und der bei *Sarepta* in die Wolga fällt. Es scheint aber, dass ehemals die *Sarpa* länger war und dass die Aufstauung, die man ihr in *Sarepta* gegeben hat, den Abfluss gehemmt und damit einen Theil des Flusses zerstört hat, was wir wohl bei einer andern Gelegenheit näher erörtern möchten. Allein, auch wenn der Fluss nie länger gewesen wäre, ist doch die lang gezogene Vertiefung — der Graben möchte man sagen — ganz augenscheinlich wohl 150 Werst südlich von *Sarepta*. Noch weiter nach Süden war ich nicht im Stande, einen deutlich abgegrenzten Graben zu erkennen, dennoch muss der Boden dicht am Fusse der *Ergeni*-Hügel mehr vertieft sein als die benachbarte Steppe, denn die meisten der von den Hügeln durch sanfte Einschnitte herabfliessenden Bäche und Flüsschen bilden dicht am Fusse kleine Seen, deren Längsdurchmesser nicht mehr von Nord nach Süd geht, sondern von Ost nach West. Diese Flüsschen bringen also doch so viel Wasser herab, als erfordert wird, den fortgehenden Verlust durch die Evaporation der Seen zu ersetzen. Offenbar würden sie weiter in die Steppe sich ergiessen, wenn nicht dicht am Fusse die tiefste Stelle wäre und der Boden nicht nach Osten hin sich erhöhe. — Unter ähnlichen Verhältnissen stehen die Flussbetten des *Kur* und das alte Bette des *Arazes*. Eine weite Ebene dehnt sich zwischen den südlichen Vorbergen des grossen Kaukasus auf der einen Seite, den Bergen von Armenien, Karabag (Provinz Schuscha) und den letzten Vorbergen des *Ta'yach*-Gebirges (welches der nördliche Ausläufer des *Elbrus*-Gebirges ist) auf der andern Seite aus. Die West-Grenze dieser Ebene bilden Höhen- und Gebirgszüge, welche die vulkanischen Berge um den Goktschai-See mit dem kaukasischen verbinden. Diese Ebene, die wenigstens in ihrem östlichen Theile ehemals *Arazene* hies, hat zwei grosse Flüsse, den *Kur* und den *Arazes*. Der *Kur*, aus einer ziemlich engen Öffnung des verbindenden Gebirges (eins von den Thoren *Iherima* nach Strabo) tretend, fliesset nicht etwa mitten durch die Ebene, sondern hält sich den kaukasischen Vorbergen so nahe, dass man diese bei der Fahrt am *Kur* mehr oder weniger nahe vor sich hat. Nur der unterste Theil wendet sich mehr nach Süden ab. Der *Arazes* tritt aus einem Thale, das lang gezogen zwischen der Berggruppe des *Karabag* und der gegenüber liegenden Persischen des *Karadag* verläuft, hervor, nähert sich dann dem *Kur*, wendet sich aber mit dem alten Bette um die letzten Vorberge des *Ta'yach*-Gebirges. Sein Bette zeigte also auch ein Bestreben, den Rand der Fläche zu verfolgen. Ich bin geneigt zu glauben, dass diese Anordnung, die sich unter mancherlei Modificationen auch sonst findet, Folge einer physischen Nothwendigkeit ist, und auch den Grund in der ersten Entblösung der Ebene von dem bedeckenden Wasser. Denken wir uns den Moment der Entblösung, so werden wir zugeben, dass das Wasser nicht allein nach der Neigung der Ebene abfloss, sondern auch nach beiden Seiten strömen muss. Sicher wird, wenn ich eine feste Tafel etwas geneigt aus dem Wasser hebe, dieses nicht bloss nach der Neigung der Tafelfläche abfloss, sondern

24) Kaspische Studien. No. II.

auch zur Seite, weil doch das aus dem Niveau gebrachte Wasser nach allen Seiten drückt und weil das von oben kommende Wasser mit beschleunigter Geschwindigkeit ankommt und deshalb an dem auf dem tieferen Theile der Tafel befindlichen Wasser einigen Widerstand findet. Wir heben z. B. die

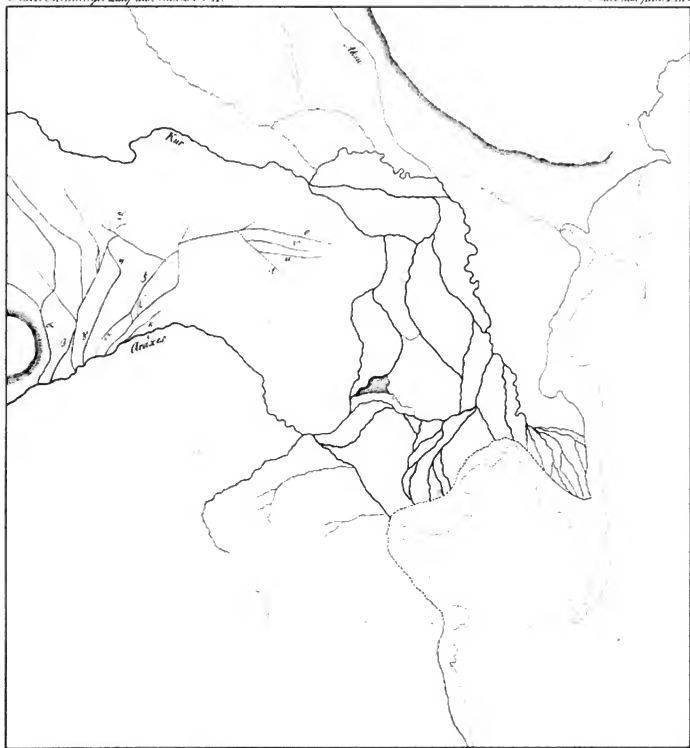


Tafel a, b, c, d aus dem Wasser; die Seite a, b soll zuerst hervortreten. Das Wasser, welches abfließen muss, findet nach unten einen Widerstand, so lange der grösste Theil der Tafel noch im Wasser ist, es wird also am stärksten nach Seite ac und bd abfließen. In der That wird man sich

überzeugen, dass, je langsamer man eine Tafel aus dem Wasser hebt, um so mehr davon nach den Seiten abfließt, je rascher aber, um so weniger, bei gleicher Neigung derselben. Ueberhaupt wird man aber eine Fläche, die nicht eine bedeutende Vertiefung in der Mitte hat, nicht vom Wasser entblößen können, ohne dass ein Theil desselben nach der Seite abfließt. Finden sich aber zur Seite Erhöhungen, die dem Strömen des Wassers Hindernisse in den Weg legen, so wird dessen mechanische Wirkung nach den Seiten dennoch sehr stark sein. Denken wir uns die Araxenische Ebene vom Wasser entblößt, etwa durch Hebung des westlichen Gebirges, so wird das Wasser mit einer Wucht, für die wir keinen Maassstab haben, zwar der Neigung der Ebene folgen, zugleich aber nach den Seiten drängen. Finden sich hier Widerstände in den schon bestehenden oder eben entstandenen seitlichen Hüben, so wird gegen diese hin das Wasser drängen, und auf die beweglichen Theile des Bodens mit mehr Kraft wirken, wie auf den mittleren Theil der Ebene, vorausgesetzt, dass diese eine ansehnliche Breite hat. Es wird also dort tiefere Furchen in die nachgiebigen Theile des Bodens einreissen. Es wird, so lange es noch mehr stürzt als fließt, auch viel von dem beweglichen Detritus hierher führen, und zuletzt in diesem Detritus eine Rinne sich ausgraben, deren Ränder das nachfließende Wasser noch etwas erhöht. Es ist ferner keinem Zweifel unterworfen, dass auch jetzt noch Flüsse, bei denen der Unterschied ihrer periodischen Hochwasser und des gewöhnlichen Niveaus bedeutend ist, ihre Ufer im untersten Theile ihres Laufes erhöhen, so weit diese vom Hochwasser erreicht werden können. Das Hochwasser hat am meisten Bodensatz, die schwersten Theile desselben bleiben in der Nähe des Flussbettes liegen und schliessen dieses allmählig mit einem erhöhten Dämme ein. Das Nil-Delta, sagen aufmerksam Beobachter, gleicht zur Zeit der Ueberschwemmung einem von Dämmen durchzogenen See. Ich habe diese Darstellung erst beim Besuche des Wolga-Delta's vollständig verstehen gelernt. Alle untern Inseln zwischen den verschiedenen Armen der Wolga haben nämlich erhöhte, meist trockene Ränder, sind aber in der Mitte vertieft und sumpfig. Sie werden beim Hochwasser durch irgend einen Einriss mit Wasser überdeckt, während die Ränder, mit Ausnahme ganz ungewöhnlicher Wasserstände, unbedeckt bleiben. Es sind also nicht fortlaufende Dämme im Wolga-Delta, sondern eine grosse Anzahl polygonaler Dämme, welche die Ränder der zwischen den Armen

liegenden Inseln bilden, oder mit andern Worten, die Inseln sind umdämmte Pflüzen. Am Kur geht diese Erhöhung der Ufer weit über das Delta hinaus den Fluss aufwärts, und hat zur Folge, dass das ungetheilte Flussbett noch ein Paar hundert Werst oberhalb Dikewat gewöhnlich trocken ist und nur zur Zeit des hohen Wassers feucht, selten auch wohl mit Wasser bedeckt wird, dass aber neben diesem wenig erhöhten Walle Sümpfe sich weit hinziehen. An der Wolga sieht man oberhalb ihres Delta's auch nicht selten an der Wiesen-seite, die jährlich überschwemmt wird, einen erhöhten Rand dicht am Ufer; oft fehlt dieser allerdings. Dieser Unterschied scheint von der Beschaffenheit des zunächst obren Theiles des Flusses abzuhängen. Führt dieser nämlich zur Zeit des Hochwassers vielen Sand mit sich, so bleibt derselbe unterhalb liegen, so wie er aus der starken Strömung des Flusses gekommen ist. — Etwas Aehnliches, nur in viel grösserm Maassstabe, scheint bei der ersten Anlage der Flussbetten in der Steppe statt gefunden zu haben. Das Wasser, mit vielem Bodensatz gemischt, setzte, wo es sich einen Abzugsgraben auswühlte, zuletzt noch einen Wall von Schuttmasse an den Ufern dieses Grabens ab. So nur kann ich es mir erklären, dass nicht ganz selten, wenn nur durch irgend einen Grund der Uferwall eines Flusses überwunden ist, das Wasser eine ganz andere Richtung in der Steppe annimmt. Auf den Orus oder Amu Darja, dessen unterer Lauf ehemals nach SW. gerichtet gewesen zu sein scheint und jetzt nach NW. gerichtet ist, will ich mich gar nicht berufen, da die Geschichte dieses Flusses noch keinesweges sicher gestellt ist. Allein dass der Syr erst kürzlich einen nach SW. gehenden Arm verloren hat, ist nicht zweifelhaft. Er scheint dafür einen andern mehr als westlichen gewonnen zu haben. Die augenscheinlichsten Beispiele gibt der Terek. Ich habe schon angezeigt, dass im vorigen Jahrhundert ein Abzugsgraben, mit dem man künstlich den Uferwall durchschnitt. Veranlassung wurde, dass ein bedeutender nach Norden fließender Arm sich neu bildete, ganz so wie wir den neuen unteren Theil des Araxes uns gebildet vorstellen. Was im vorigen Jahrhundert geschah, ist aber am Terek im Laufe der Zeit schon oft vorgekommen. Man sieht zwischen dem Terek und Tschernoi-Rynok eine Menge jetzt trockner Flussbetten. Ob diese Durchrisse durch künstliche Arbeiten veranlasst sind, weiss niemand, denn der Kanalbau ist auch in diesen Gegenden sehr alt. Die Geschichte aber, oder wenigstens genaue Aufzeichnungen, ausnehmend jung. Peter der Grosse beschloss die Anlage der Stadt Kisilär, aber über ein so graues Alterthum konnte ich dort keine Nachricht mehr auffinden. Wenn man von alten Zeiten in Kisilär spricht, so meint man die ersten Jahrzehnte des laufenden Jahrhunderts.

Eine solche Uferhöhe, aus der ersten Bildung der Zeit stammend, kann also wohl das Wasser des Araxes Jahrtausende hindurch von dem Kur und der zwischenliegenden Fläche abgehalten haben, obgleich dieser tiefer liegt, bis eine vorwichtige Hand diesen Uferwall an einer empfindlichen Stelle durchschnitt.



Wer es anstößig und wenig wahrscheinlich findet, dass gerade in der ersten Zeit unserer nähern Kenntniss dieses Flusses die Veränderung hier vorgegangen sein sollte, den bitten wir nur zu bedenken, dass es die Festsetzung der Römer in West-Asien war, was die nähern Kenntniss des *Araxes* veranlasste, dass derselbe Grund aber auch die Gewerthigkeit in diesen Gegenden heben und mithin das Bedürfniss nach neuen Gräben und Vertiefung der alten werken musste.

Es ist aber auch sehr möglich, dass der Durchriss von der langsam arbeitenden Natur allein, ohne Vorarbeit des Menschen, bewirkt ist und dass er in ursächlichem Zusammenhange mit dem Trockenwerden der mehr westlichen Kanäle steht. Am obern, hochliegenden Theile des *Araxes*, den ich leider aus eigener Anschauung nicht kenne, soll es deutlich sein, dass er früher eine Reihe Seen bildete, bis die engen Abflüsse durch die Strömung allmählig erweitert wurden. Das *bois de Montpéroux* hat mehrere dieser jetzt trocken liegenden Seeflächen als deutlich erkennbar nachgewiesen. Ja es scheint sogar nach einer Aeusserung Strabo's, dass zur Zeit des Eindringens der Römer in *Armenien* noch die Erinnerung eines solchen Durchbruchs bestanden habe, denn er schreibt (L. XI, C. 14, § 13): »Der *Armenische Araxes* habe sich ehemals, wie man sagt, weit ausgebreitet und die unterliegenden Gefilde, da er keinen Ausweg fand, versumpft. Nun soll freilich Jason, von dem die Armenier wohl schwerlich etwas wussten, die Heldenthat angestiftet haben, die Felsensperre zu öffnen. Wenn auch Jason daran sehr unschuldig gewesen sein wird, so scheint doch der Fluss mehrmals Sperren erweitert zu haben. Eine Folge davon musste sein, dass sein Wasser, da die Fülle mehr ausgeglichen wurden, zu einer mehr gleichmässigen Strömung, die im obern Abschnitte immer noch sehr stark ist, gelangte; eine fernere Folge, dass der Fluss eine Menge Felsentrümmer forttrass und den obern Theil seines Laufes, so weit die starke Strömung reichte, mehr vertiefte, im untern Theile aber durch Absatz der feinnern Theile des Detritus sein Bett mehr erhöhte, hier also zu Durchbrüchen geneigt machte. Das tiefere Auswühlen des Flussbettes könnte allein hinreichend haben, den westlichen Kanälen das Wasser zu entziehen, weiter unten aber die Uferwälle einzureissen. Eine Untersuchung der Ausgangspunkte dieser Kanäle würde vielleicht jetzt noch ein Urtheil gewähren, ob der angegebene Grund der einzige und überhaupt ein richtiger ist.

Aber es ist wohl schon zu viel von den Gründen, die möglicher Weise die Veränderung im Laufe der *Araxes* erzeugt haben, gesprochen. Ich will hier nur noch summarisch meine Ueberzeugung aussprechen, dass die Abänderung im Laufe und in der Mündung des *Araxes* mir nicht zu bezweifeln scheint, dass ich aber keinesweges überhaupt will, ein Abzugsgraben müsse diese Veränderung erzeugt haben. Bei dem letzten Theile dieser Auseinandersetzung kam es mir nur darauf an, die Gründe, welche man für die Unwahrscheinlichkeit einer solchen Veränderung vielleicht anführen könnte, im Voraus zu entkräften. Ich habe dabei keinesweges die Bedin-

gungen für Veränderung im Laufe der Gewässer zu erschöpfen versuchen wollen. Auf eine dieser Bedingungen, welche in der ursprünglichen Bildung der Wasserläufe das *Araxes*-Wasser mehr gegen die *Talysh*-Berge drängte, werde ich später im Verlaufe dieser Studien zurückkommen, wo ich vom Einflusse der Rotation der Erde auf den Lauf des Wassers ausführlich zu sprechen gedenke. Anderer Bedingungen, die gewirkt haben könnten, wie Hebungen und Senkungen des Landes, habe ich gar nicht erwähnen mögen, weil es überhaupt nicht darauf ankam, die Möglichkeiten zu erschöpfen. Würden Merkmale aufgefunden, dass die Gegend, welche der *Araxes* durchströmt, jetzt höher gehoben ist, als sie ehemals lag, so wäre nicht nöthig, nach andern Gründen seines veränderten Laufes sich umzusehen.

9) Es bleibt noch übrig, zu untersuchen, wie lange wohl die Bifurcation des *Araxes* bestanden haben mag und wann der rechte Arm desselben, das alte Bett, aufgehört hat Wasser aufzunehmen. Obgleich die vollständige Lösung dieser Frage wohl nur solchen Personen gelingen kann, denen alle orientalischen Quellen in den Ursprachen zugänglich sind, so wird es doch nicht überflüssig scheinen, wenn ich mittheile, was ich selbst darüber habe auffinden können. Das kann vielleicht sogar als nothwendig erscheinen, wenn man in dem Vorhergehenden die Bifurcation als nicht hinlänglich erwiesen ansieht. — Zuvörderst glaube ich, die Byzantinischen Schriftsteller müssten wohl mancherlei Belehrung über Veränderungen in dem Laufe des *Araxes* und in der Fruchtbarkeit der Ebene gewähren. Aber ich habe in den Auszügen, welche Stritter aus den Byzantinern in vier Quartbänden gesammelt hat, nur magere Bröckchen gefunden. Von einem der Römischen Feldzüge gegen die Perser im 6ten Jahrhundert heisst es nach Theophylactus: *Romani procedunt contra hostes. Utrique exercitus in campos Albaniae tendunt, quos profundum Araxis fluminis brachium dirimit manentesque super ripas verba commutat*²⁵⁾. Hier wird der jetzige untere Lauf des *Araxes* gemeint sein; er heisst aber sehr bestimmt ein Arm und zwar ein tiefer, obgleich er nur so geringe Breite hatte, dass man von beiden Seiten Worte mit einander wechselte. Ich gestehe, dass dieser Umstand mir einiges Gewicht in die Waagschale für die Annahme, dass ein künstlicher Graben die Bifurcation veranlasst habe, zu werfen scheint. Ein durch die Natarkräfte allein gebildeter neuer Arm eines Steppenflusses kommt nicht leicht zu ansehnlicher Tiefe bei mässiger Breite. Allerdings gibt es Steppenflüssen genug, die hohe und steile Ufer haben, aber das sind solche, die von benachbarten Höhen kommend, einen starken Fall haben. Diese aber reissen sich keine neuen Betten ein, weil das Wasser stark genug fällt, um alle Sedimente weiter zu schwemmen. Wo aber die Fläche wenig oder gar keine Neigung hat, und das Wasser mehr schlecht als fließt, da lässt es, bei abnehmendem Zuflusse von oben, allen nicht wirklich flüssigen Inhalt fallen, bis einmal, bei rascher Zunahme, das Wasser nicht schnell genug diese 2542

25) Stritter, *Mem. populorum*, Vol. IV, p. 543.

wegschaffen kann, über die Ränder des Flusses sich ergießt und ein neues Bett sich auswählt, das aber schwerlich tief wird, wenn es nicht etwa bald eine stärkere Neigung trifft. — Ueber die Fruchtbarkeit dieser Ebene fand ich gar keine unmittelbaren Anzeigen. Die Römischen Heere hielten sich hier zuweilen auf, doch mehr während des Winters. Das geschah auch zur Zeit der Mongolen-Invasionen und bis in ganz neue Zeiten, besonders wenn Reiterei den grössten Theil der Heermacht bildet. — Bei so dürftiger Ausbeute fühlte ich mich nicht angefordert, aus den Quellen selbst nach solchen Einzelheiten zu suchen.

Glücklicher war ich mit Moses von Chorene, oder vielmehr mit der Geographie, die unter seinem Namen bekannt ist. Sie lässt nicht in Zweifel, dass zur Zeit ihrer Abfassung die Bifurcation des Araxes noch bestand. Es heisst zuvörderst in Saint-Martin's Uebersetzung: *La troisième Mer est celle d'Iberie, qu'on appelle aussi Mer Caspienne, qui s'étend en longueur depuis l'embouchure de l'Araxes et du Cyrus à l'entrée du fleuve* — man erschreke nicht! *Polyginites* ²⁶⁾. Trotz des argen Verstandes auf der Ostseite des Kaspischen Meeres, darf man wohl annehmen, dass der Armenische Verfasser die Westseite kannte, und er scheint dort die Ausmündung zweier Flüsse als Ausgangspunkt zu bezeichnen. Wenn hier aber noch Zweifel bleiben können, so werden diese bei der Beschreibung der einzelnen Provinzen vollständig gehoben. *L'Armenie ou le pays des Aghorans contient des plaines fertiles, beaucoup de fleuves, et elle produit de très-grands roseaux: ce pays contient encore des villes et des forteresses: ses provinces sont...* (es folgt eine ganze Reihe schrecklicher Namen und diese schliesst) *jusqu'au confluent de l'Araxes et du Cyrus*. Dann, übergehend zu Gross-Arménien, wird gesagt: *La grande Arménie est à l'orient de la Cappadoce...*, *en allant par Aderbadagan vers la Médie, elle s'étend jusqu'à l'embouchure de l'Araxes dans la Mer Caspienne* ²⁷⁾. Das scheint entscheidend für zwei Mündungen. — Aber für welche Zeit gibt diese Armenische Geographie Zeugnis ab? Saint-Martin kommt durch eben so gelehrte als unausgeübte Studien zu dem Resultate, dass dieselbe im Allgemeinen eine Uebersetzung oder ein Auszug von einem verlorenen, aber auch von Suidas angeführten Buche des Pappus von Alexandrien ist, der im 4ten Jahrhunderte lebte, und der besonders auf Ptolemäus gebaut zu haben scheint. Sie ist für die meisten Länder sehr kurz, aber ausführlicher, besonders in Nennung ganz kleiner Districte, für Armenien, Iberien und Albanien, woraus Saint-Martin schliesst, dass diese Abschnitte von einem Armenier eingeschoben sind. Ob aber dieser Armenier Moses von Chorene war, der im 5ten Jahrhunderte lebte, das ist mehr als zweifelhaft. Es finden sich nämlich in diesem Buche Angaben, welche man vor dem Anfange des 10ten Jahrhunderts nicht machen konnte, und es fehlen andere aus späterer Zeit. Es wird z. B. gesagt, in der Krim seien Christen, rund umher aber nicht. Die Bekehrung

der Russen war also noch nicht erfolgt oder wenigstens nicht bekannt — und doch kommt vor, wie die Russen die Donau nennen sollen. Zu bedauern ist, dass die Namen der Armenischen und Albanischen Districte keinen deutlichen Fingerzeig über die Abfassung dieses Abschnittes geboten zu haben scheinen. Aus den Nebentheilen aber schliesst Saint-Martin, dass die Abfassung oder die letzte Redaction in die Mitte des 10ten Jahrhunderts zu setzen ist. Die Gründe sind überzeugend, es wäre aber doch möglich, dass die Abschnitte über Armenien und die Nachbarländer in früherer Zeit abgefasst sind, und in der Geographie des Auslandes von Zeit zu Zeit ein Abschreiber einen Zusatz anbrachte. Nimmt man noch hinzu, dass auch ein Arabischer Schriftsteller aus der ersten Hälfte des 10ten Jahrhunderts, der bekannte Istachry, aus dem Jakut, Ibn Haukal und andere Orientalen so viel geschöpft haben, ebenfalls dem Araxes zwei Mündungen gibt, so werden beide Autoritäten, die Armenische und die Arabische, vereint wohl zu der Ueberzeugung berechnen, dass der Araxes damals sowohl in der Kur als unmittelbar in das Meer sich ergoss. Istachry sagt nach Dorn's Uebersetzung ²⁸⁾: *Der Aras ist ein gutes Wasser... Er entspringt aus dem Gebiete von Oberarmenien und ergiesst sich in dem Gebiete von Mukan (Moyan) in den Kur und in das Meer*. Hr. Dorn setzt freilich hinzu: *(mit demselben)*, als ob Istachry habe sagen wollen, dass der Araxes oder sein Aras sein Wasser durch den Kur ins Meer schaffe. Das aber versteht sich von selbst, wenn ein Fluss in einen grössern einmündet, und deshalb pflegt man es nicht zu sagen. — Dass dieses nicht seine Meinung war, scheint der viel spätere Hamdullah Kaswiny († 1349) zu erweisen. Dieser sagt, ebenfalls nach Hrn. Dorn ²⁹⁾: *Der Fluss Aras fliesst von Westen nach Norden, entspringt... geht durch die Gebiete von Armenien, Aserbaidschan (zu welcher Provinz damals also der Karabag gerechnet wurde) und Arran, vereinigt sich mit dem Kur und Karasu und ergiesst sich in den Grenzen von Guschlaf in das Meer der Chasaren (das Kaspische)*. Der Karasu (Schwarz-Wasser), mit dem der Araxes sich ausserdem noch vereinigen soll, wird wohl einer der Arme des Kur sein, vielleicht derjenige, mit dem er durch den Wasserlauf; unserer Karte in Verbindung stand. Wahrscheinlich war Hamdullah der Meinung, dass der Araxes ausser seiner Verbindung mit dem Kur und Karasu noch ins Meer gehe. Ob diese Meinung aber für seine Zeit noch die richtige war, bezweifle ich. Es ist fast unglaublich, wie sehr die Orientalischen Schriftsteller ihre Vorgänger copiren. Sie trauen der alten Autorität mehr als den neuen Nachrichten und zuweilen mehr als den eigenen Augen.

Diese Bemerkung habe ich nicht unterdrücken mögen, weil ich aus so späten Zeiten noch keine andern Angaben über den doppelten Lauf habe finden können. Die orientalischen Geschichtschreiber haben zwar nicht die Gewohnheit, den Kriegs-

26) Saint-Martin, *Mémoires historiques et géographiques sur l'Arménie*, II. 331.

27) I. c. p. 359.

28) *Mémoires de l'Acad.* I. c. p. 523. Die Uebersetzungen von Osseley p. 162 und Mordmann haben das Einschreiben nicht und drücken daher wohl Istachry's Meinung reiner aus.

29) *Mémoires de l'Acad.* I. c. p. 531.

achanplatz auch nur so kurz zu beschreiben, wie es die Griechen und Römer zuweilen thun. Da aber in der Beschreibung der Mongolenzüge, sowohl der ersten als der spätern Invasion, nie ein Uebergang des Araxes vorkommt, der auf den alten Lauf sich zu beziehen scheint, so liess sich für seine Existenz kein Beweis finden. Sehr oft zog man an neuen Laufe fort, wie auch die Römer. Ueberhaupt aber scheint man den östlichen Theil der Steppe, im Sommer wenigstens, vermieden zu haben. Entscheidend scheint mir aber, dass Aбулфедъ, der seine berühmte Geographie im Jahr 1321 beendete, sehr bestimmt sagt: der Araxes ergiesse sich in den Kur und beide Flüsse bilden von da an nur Einen, der in das Meer geht, ja, als habe er vorausgesehen, dass die früheren Angaben späterer Schriftsteller irre führen könnten, setzt er hinzu: Nach Ihn Hanka! entspringt der Araxes . . . , fliesst gegen das Land Mogan und den Fluss Kur, worauf er sich in das Kaspische Meer ergiesst³⁰⁾. Ruhrigius spricht auch nur von der Vereinigung des Araxes mit dem Kur. Er ging am Vereinigungspunkte über eine Schiffsbrücke, deren in den Mongolenzeiten auch oft Erwähnung geschieht. Ruhr. bei Bergeron, Cap. 50. Am Schlusse des 13ten Jahrhunderts war also wohl keine Gabelung mehr.

Ich habe versucht, in der heiligen Karte No. II ein Bild von der frühern Wasservertheilung in der besprochenen Steppe zu geben, und will Rechenschaft über die Principe, nach denen diese Karte entworfen ist, ablegen.

Die früher oft erwähnte Karte des Generalstabes habe ich zuvörderst für meine erste Karte (I) fast kopirt mit passend scheinender Verkleinerung. Die Veränderungen, die ich mir dabei erlaubt habe, sind folgende. Die Küste ist an den Mündungen des Kur, besonders aber an dem Arme, der den Namen *Akusch* führt, etwas weiter vorgeschoben als auf der Karte des Generalstabes, und zwar nach einer neuesten Recognoscirung vom J. 1856, die ich dem regen wissenschaftlichen Interesse des General Chodsko verdanke. Es fand sich, dass seit der frühern Vermessung im J. 1829 das Ufer an einzelnen Punkten bis vier Werst weiter vorgeschoben ist. Ich habe ferner nicht umbinkönnen, einige alte Flussbetten südlich von dem jetzigen nordöstlichen Arme des Kur, die auf der Karte des Generalstabes fehlen, hinzuzufügen. Ich habe sie selbst gesehen, aber freilich nicht verfolgen können. Der 1te Band von Gmelin's Reise gibt aber auf der Taf. XII eine ungefähre Zeichnung von ihnen. Sie waren damals alle mit Namen belegt, die jetzt vergessen scheinen. Es sind die Flussarme, welche das ganze Jahr hindurch Wasser haben, blau gezeichnet; die übrigen, welche nur zur Zeit des Hochwassers oder gar nicht mehr Wasser führen, sind nur durch schwarze Striche angedeutet; die alten Kanäle, wie im Originale, durch punktirte Linien.

30) *Géographie d'Aboulfeda par Reinaud* Tome II p. 76. « *Conte au delà du pays de Mogan et de la rivière du Cour* sagt der Übersetzer, was ich nur so verstehen kann, wie ich es oben gegeben habe. Sagi der Arabische Text: «über den Kur hinaus», so bleibt mir der Sinn unverständlich.

Ich habe dieselbe Karte auch dem Versuche, den ehemaligen Verlauf des untern Kur und Araxes darzustellen, zu Grunde gelegt. Der tiefe geschlängelte Graben, der von *Edybulak* zuerst nach NO. und dann nach SO. sich wendet, ist nach den oben auseinandergesetzten Gründen als das alte Flussbette des Araxes angenommen, eben so wie das alte Flussbette, durch welches ich gefahren bin. Beide Abschnitte mussten nothwendig verbunden werden, wofür das Sumpfland am *Intsch*-See die Richtung gab. Der *Bolgry*-Tschai und das *Intsch*-Flüsschen wurden dadurch zu Zuflüssen des untern Araxes. Es ist aber durchaus unwahrscheinlich, dass der Araxes in einem ganz ungetheilten Laufe bis an das Meer gelangt sein sollte. Auch behauptet das Straho nicht. Ein gewundener See (*Top-agatsch* der Karte I), der umgeben von einem Sumpfe zwischen dem ehemaligen Bette des Araxes und den jetzigen Armen des Kur liegt, scheint Zeugnisse abzulegen, dass hier Arme des Araxes und des Kur zusammenkamen, zumal der Sumpf bis an die *Akusch* sich zieht und jetzt noch sichtliche Flussbetten aufnimmt. Eben so unzweifelhaft scheint es mir, dass die langgezogenen Sümpfe, die unterhalb des jetzigen Vereinigungspunktes beider Flüsse durch die Ebene ziehen, die zur Zeit des Hochwassers mehr oder weniger überschwemmt werden, aus ehemaligen Armen des Kur entstanden sind. Ich habe also diese Sümpfe als Wegweiser für die frühere Verzweigung des Kur betrachtet. Ich glaube sogar mit einiger Zuversicht behaupten zu können, dass das jetzige Bette von *Dukewat*, dem Vereinigungspunkte, bis *Saljan*, dem Theilungspunkte, keinesweges das ursprüngliche ist. Man sieht auch auf der Karte vom jetzigen Zustande an, dass die heiden Wasserläufe σ und τ viel natürlichere Fortsetzungen des mittlern Kur sind, als das jetzige Flussbette nach *Saljan*. Dieses letztere wird sich erst ausgebildet haben, nachdem von der rechten Seite durch den Araxes ein stark strömender Zufluss hinzukam, der das Wasser anhaltend nach links drängte. Es hat sich hier eine ganz unnatürliche Spitze gebildet, indem das Wasser des Kur, so eben nach SW. gerichtet, einen starken Stoss nach NO. erfährt. In Gebirgsgegenden können so scharfe Umbiegungen von einer vorragenden Felsapitze entstehen, aber hier ist flache Steppe und nachgiebiger Boden. Wie die langen Sümpfe innerhalb des *Delia* für verpumpten Flussbetten zu halten sind, so ohne Zweifel auch die langen Sümpfe im Norden vom Kur. Die Entstehung derselben kann man noch jetzt auf das Bestimmteste verfolgen, indem kleine Bergströme, die aus den Schluchten des Kaukasus hervorbrennen, grosse Massen von Gerölle herabgeführt haben, die sie gelegentlich weiter schieben, dadurch ihr Bette aber gleich nach dem Anstritte sehr vertheilen. Da der Postweg über sie weggeht und keine Brücke hält, so muss man zu grossem Verdrusse manches Flüsschen in 5, ja in 7 Steinbetten durchfahren. Diese rasche natürliche Vertheilung haben die Anassagen benutzt, um jeden Arm wieder in kleine Irrigations-Kanäle abzuleiten. Da sich aber jedes Tatarendorf nicht weiter um das Wasser kümmert, das von ihm abfliesst, so bilden sich lang gezogene

Sümpfe, die bis an den Kur laufen. Diese geringen Niederungen deuten wohl an, dass ursprünglich diese Bergflüsse den Kur erreichten. Sie heissen von Osten nach Westen aufgezählt: *Aksu*, *Gerdymantschai*, *Goktschai*, *Turjentschai*, *Adshigantschai*. Statt dieser Sümpfe sind also auch einfache Flussletten gezeichnet. — Dass der *Aksu* noch zur Zeit der Mongolen-Züge ein Zufluss des Kur war, schien mir aus einigen Angaben über die Bewegung dieser Heeres-Massen wahrscheinlich. Jedenfalls war der *Aksu* ein ansehnlicher Fluss, der öfter genannt wird. Man folgte ihm, um in die Provinz, die jetzt den Namen *Schirvan* führt, einzurücken. Ja ich kann mich nicht der Vermuthung enthalten, dass die Römische Benennung dieser ganzen Gegend, *Albania*, von diesem Flusse her stammt, obgleich St. Martin mit Entschiedenheit erklärt, *Albania* sei nur eine Umgestaltung, und zwar eine sehr nahe liegende, von der Armenischen Benennung *Aghowan*. *Aksu* heisst 'weisses Wasser' und man muss gestehen, dass die Benennung sehr passend ist, denn das von Beimischungen stark gefärbte Wasser, das im reissenden *Aksu* aus den Bergen hervorstrzt, ist auffallend weisser als das stark gelbgefärbte Wasser des *Gerdymantschai*, *Goktschai* u. s. w. Aus diesem Grunde ist es sehr möglich und wahrscheinlich, dass auch die frühesten Völker dieser Gegend ihn den weissen Fluss oder weisses Wasser nannten, was die Römer mit *Fluvius Albus* oder *Aqua Alba* übersetzten und so zu ihrem *Alban* kamen. Er ist bei weitem stärker als die andern nach Süden gebenden Abflüsse aus diesem Theile des Kaukasus und sein stärkerer Arm kann bei dem Dorfe *Aksu* ohne Brücke nicht passiert werden. Später wird auch dieser Arm in eine Menge kleiner Kanäle vertheilt. Nach Dio Cassius und Plutarch fand Pompejus die Albaner am Flusse *Abas*. Da dieser Name sonst nicht vorkommt, so vermuthet Mannert, dass der *Alaan*³¹⁾ damit gemeint sei. Dacier hat eine andere Conjectur aufgestellt, die mir mehr zusagt. Er hält *Abas* für eine Verstümmelung von *Albanus*. Der Fluss *Albanus* kommt sowohl bei Plinius als bei Ptolemäus vor, und zwar ist er nach dem letztern ganz in der Gegend des jetzigen *Aksu* zu suchen. Allerdings soll dieser *Albanus* nördlich vom Kur sich in das Meer ergiessen. Allein es ist sehr möglich, ja wahrscheinlich, dass der *Aksu* ausser einer Einmündung in den Kur eine zweite in das Meer hatte, denn die Sümpfe, in welche er sich jetzt verliert, verlängern sich zum Theil zwar bis an den Kur, zum Theil aber ziehen sie sich mehr nach Osten unter den Fuss der südöstlichsten Vorberge des Kaukasus hin. Ein Fluss, jetzt schwach gewordenes, jedoch sehr kenntliches Flussbette sieht man auch auf dem Wege von *Saljan* nach *Schemacha*, und das Meer hat nördlich von der Mündung des Kur einen sehr schmalen und langen Busen, der nach der Zeichnung auf der Karte ganz wie ein altes Flussbette aussieht, über dessen sonstige Verhältnisse ich aber keine Nachrichten erhalten konnte. In dieser Gegend können sehr leicht Niveau-Veränderungen auch neuer Zeit vorgekommen sein, die dem Wasser

den Weg versperren, denn es finden sich noch ziemlich viele und starke Eruptionen von salzigem Wasser und Schlamm auf der Strecke von den *Aksu*-Sümpfen nach Osten zum Meere hin.

Die grossen alten Kanäle sind auf unserer Karte No. II stärker angegeben als auf No. I, weil sie als wasserführend angenommen werden. Dass der *Bolgary tchai* und einige kleine von dem nördlichsten Ende der *Talych*-Berge kommenden Flässchen zu der Zeit, als der *Arazes* am Fusse desselben verlief, Zuflüsse desselben sein mussten, springt in die Augen.

So haben wir ein Bild erhalten, welches die Wasservertheilung dieser Gegend in einer entfernten Vergangenheit versinnlicht. Es macht anschaulich, wie der *Arazes* mit seinem Hauptbette gerade ins Meer ging, aber doch durch einige Neben-Arme mit Verzweigungen des Kur Verbindungen einging, die nothwendig sumpfig werden mussten, da die Strömungen aus dem *Arazes* denen aus dem Kur fast entgegengingen. Ich habe diese Verbindungen nicht willkürlich mehr wollen, sondern nur so viele gezeichnet, als auf der Special-Karte als noch sichtbare Wasserläufe oder als langgezogene Sümpfe angedeutet werden. Ohne Zweifel war die Zahl derselben noch grösser, und ich zweifle gar nicht, dass man noch mehr alte Betten erkennen würde, wenn man für diesen Zweck die Gegend untersuchen wollte. Ob man aber 60 Arme nachweisen könnte, um Herodot's Versicherung wahrzufinden, dass der *Arazes* in 60 Arme sich theilt, welche alle bis auf einen, der rein und hell in das Kaspiische Meer sich ergiess, in Sümpfe und Moräste geben sollen, — lasse ich ganz dahingestellt sein. (Her. I, C. 202.) Sicher leidet Herodot's Vorstellung vom *Arazes* an unauf löslicher Verwirrung. Kephialides sucht nachzuweisen, dass Herodot Nachrichten von vier verschiedenen Flüssen in Eine Vorstellung zusammenfasste. Auch damit lassen sich nicht alle Schwierigkeiten lösen, denn alle Flüsse, auf welche Kephialides Herodot's Nachrichten vom *Arazes* vertheilen will, der *Oxus*, *Jaxartes*, die *Volga* und der Armenische *Arazes* haben keine wilden Fruchtbäume in ihrem Delta, und doch sollen die Bewohner der Inseln, von denen einige so gross wie *Lebos* sind, von Wurzeln und Baumfrüchten leben. An künstliche Anpflanzungen ist aber bei so rohen Völkern, wie Herodot sie beschreibt, wohl nicht zu denken. So ausführlich und vielleicht zu breit ich Strabo's Angaben über den ehemaligen Lauf des *Arazes* erzählt habe, so wenig fühle ich mich berufen, nach 1000 Veräussern in die Nachrichten, die Herodot über seinen *Arazes* gibt, ein sicheres Verständnis zu bringen, den 1001sten zu machen, der bei der unsichern Basis kein sicheres Ergebnis geben könnte. Es bleibt nur noch übrig, die Schilderung, die Strabo von Albanien giebt, mit den jetzigen Zuständen zu vergleichen.

§. 6. Strabo's Schilderung *Albaniens* mit den jetzigen Zuständen verglichen.

Strabo strömt über von Lobe *Albaniens*. Nachdem er in der oben vollständig mitgetheilten Stelle erzählt hat, wie das Meer durch die Sedimente aus dem Kur unfahrbar wird, führt

31) Mannert Geograph. der Griechen und Römer. IV, S. 414.

er fort. «Vielleicht bedarf aber eine solche Art Menschen gar nicht des Meeres. Denn auch das Land benutzen sie nicht nach seinem Werthe, da es jede Frucht, auch die zarteste, hervorbringt, und jedes Gewächs; denn auch die immergrünen erzeugt es. Es empfängt aber nicht die geringste Pflege, denn die Früchte wachsen alle ungesät und ungepflügt, wie die dort gewesenen Krieger melden, welche von einem cyklopischen Leben erzählen. An vielen Stellen trage das ein mal besäete Feld zwei mal Frucht, auch wohl drei mal, die erste sogar fünfzigfältig; und dieses alles ohne Brachruhe, auch ohne Bearbeitung mit eisernem, sondern blos mit hölzerner Pfluge. Ferner wird die ganze Ebene, noch mehr als die Babylonische und Aegyptische, durch Flüsse und andere Gewässer getränkt, so dass sie stets ein grasiges Ansehn behält und daher auch treffliche Weide giebt. Dazu kommt noch die bessere Luft im diesem Lande. Die Weinstöcke bleiben immerfort unbehackt, und werden nach je fünf Jahren beschnitten. Die jungen Stöcke tragen schon im zweiten Jahre Frucht; ausgewachsen aber geben sie so viel, dass man einen grossen Theil an den Ranken lässt. Auch die Thiere haben bei ihnen kräftigen Wuchs, sowohl die zahmen als die wilden. — Auch die Menschen sind durch Schönheit und Grösse ausgezeichnet, dabei redlich und betrogenlos. Sie bedienen sich gewöhnlich nicht einmal des Geldes, und kennen keine grössere Zahl als 100. Sie treiben nur Tauschhandel und kümmern sich wenig um Bedürfnisse. Auch sind sie unbekant mit genau bestimmten Maassen und Gewichten. Sogar Krieg, Staatsverfassung und Feldbau behandeln sie sorglos. Doch streiten sie sowohl zu Fuss als zu Ross, sowohl leicht bewaffnet als gepanzert, wie die Armenier. Sie stellten eine grössere Heeresmacht ins Feld als die Iberen. Gegen Pompejus kämpften sie mit 60.000 Mann Fussvolk und 22.000 Reitern. Die Wanderrhuten leisten den Albanern wie auch den Iberen aus gleichen Gründen (zuweilen) Hülfe gegen Auswärtige, oft aber überfallen sie beide Völker und verbinden sie sogar am Feldbau. Die Albaner sind Lanzenwerfer und Bogenschützen, bewaffnet mit Harnischen und Schilden, auch mit wildledernen Helmen, gleich den Iberen. Der Eingang aus Iberien nach Albanien führt durch die wasserlose und wüste Landschaft *Kambysene* zum Flusse *Alazonius*. Sowohl die Albaner als ihre Hunde sind zum Bewundern geschickte Jäger, nicht sowohl durch Kunst als durch Naturtrieb. — Auch ihre Könige zeichnen sich aus. Jetzt herrscht Einer über Alle; ehemals aber hatte nach jeder Sprache jeder Stamm einen eigenen König. Sprachen aber gibt es bei ihnen 26, weil sie nicht leicht mit einander sich mischen. Das Land erzeugt auch einige giftige Reptilien, auch Skorpionen und Phalangien. Einige der letztern lassen die Menschen lachend, andere weinend sterben. — Die Albaner begraben die Todten mit ihrer ganzen Habe; daher leben sie in Armuth, weil sie nichts vom Vater erben³³⁾. Was über den Cultus ge-

sagt wird, übergehen wir, da es auf die Beschaffenheit des Landes kein Licht wirft, und fügen nur noch aus einer frühern Stelle hinzu, dass die Albaner sich mehr auf Viehzucht legen als die Iberen, jedoch nicht wild, aber auch nicht sehr kriegerisch sind³⁴⁾.

Wenn man diese schwunghafte Schilderung mit den jetzigen Verhältnissen vergleichen will, muss man sehr bedauern, dass die Gränzen *Albaniens* nicht bestimmter von Strabo angegeben werden, offenbar weil er selbst keine vollständige Vorstellung von ihnen hatte. Indessen bleibt man nicht zweifelhaft, dass ein Theil der Ebene noch zu Armenien gerechnet wurde³⁵⁾, denn die Ebene *Araxene* lag im Armenischen Gebiete. Eben so wenig scheint zweifelhaft, dass ein Theil der östlichen Gebirgslandschaften noch zu *Albanien* gerechnet wurden. Wenn Strabo gleich im Anfange sagt, dass Albanien nach Norden durch die Kaukasischen Berge geschützt werde, so scheint er damit nur den Hauptkamm zu meinen. Nach Ptolemäus rechnete man, wenigstens zu seiner Zeit, die Gränzen *Albaniens* an der Küste bis an den Fluss *Soane*, in welchem ich den *Sulak* zu erkennen glaube. Also gehörten die Provinzen *Baku*, *Kuba* und *Derbent* mit Einschluss des Landes der *Kumyken* noch zu Albanien, wahrscheinlich nicht das innere schroff gebirgige *Dagestan*, wohl aber ganz *Schirvan*, und sicher die Ebene, die der Kur durchzieht. Von so ganz verschiedenen Gegenden ein allgemein gültiges Bild zu geben ist völlig unmöglich. Auch hat Strabo offenbar Nachrichten aus den gebirgigen Gegenden mit denen aus der Ebene zusammengestellt, ohne sie gehörig zu unterscheiden. Es wäre gegen alle Analogie, die 26 verschiedenen Sprachen und Separation der einzelnen Menschenstämme in der Ebene zu suchen. Diese Nachrichten beziehen sich ohne Zweifel vorherrschend auf die Gebirgsbewohner, wo nicht selten in einem einzelnen Thale die Eigenthümlichkeit eines Volkstammes sich sehr lange erhält. Die Schilderung vom Ueberflusse des Weines kommt wohl aus *Rachetien* stammen, das auch jetzt einen köstlichen Wein in grossem Ueberflusse producirt. Dass *Rachetien* auch zu Albanien gehörte, betrachten die Kenner der Geschichte Transkaukasiens als ausgemacht. Dagegen zweifle ich nicht, dass Strabo bei der allgemeinen Schilderung der grossen Fruchtbare, welche Ernten ohne Aussaat oder nach äusserst geringer Bearbeitung liefert, vorzüglich von der Fläche gilt. Dahin führt schon die unmittelbare Vergleichung mit der Aegyptischen und Babylonischen Ebene, aber auch in der Beschreibung Armeniens die Schilderung der Districte *Araxene*, *Sakazene* und *Gogarene*, welche Theile der von *Kur* und *Araxes* bewässerten Ebene sind. Dieses ganze Land, heisst es dort, hat Ueberfluss an Feldfrüchten, an Frucht- und immergrünen Bäumen und trägt auch Oliven. Auch in der Beschreibung *Hyrrkaniens* bezieht sich Strabo auf den Reichtum der Vegetation in *Sakazene* und *Araxene*³⁶⁾.

33) Dasselbt § 1.

34) Dasselbt. Aus späterer Zeit Moses v. Chorene siehe oben.

35) Strabo, *Lit.* XI, Cap. 14, § 4; Cap. 7, § 2.

32) Strabo, *Lit.* XI, Cap. 4, § 3 — 8.

Es ist also wohl kein Zweifel, dass zu Strabo's Zeit diese Ebene für ausnehmend fruchtbar und sehr gesund galt, denn ausdrücklich sagt der alte Geograph, dass sie den Vorzug der gesunden Luft vor Aegypten und Babylonien voraus habe. Jetzt aber ist der Ruf ein ganz entgegengesetzter. Dem Fremden, der sich erkundigt, sagt man, dass nur die unmittelbaren Flussufer bewohnt sind, wie auch die speciellern Karten nachweisen, der grösste Theil der Ebene aber eine Wüste ist, meist aus Salzboden bestehend, aber im östlichen Theile auch von weiten Sümpfen durchzogen, in denen die und das offenes mehr oder wenig salzhaltiges Wasser im Röhricht sich findet. Nur mehr nach Westen, am Fusse der *Karabag* und der Höhen, welche Armenien mit Georgien verbinden, ist der Boden besser, mit gutem, zum Theil üppigem Graswuchs versehen. An den kleinen Flüssen, welche von den Bergen herabfliessen, sind viele Dorfschaften, theils unmittelbar an den Flüssen, theils an Stellen, die durch kleine Irrigationskanäle aus den Flüssen befruchtet werden. Der Theil der Fläche, welchen ehemals der untere *Araxes* durchzog, und den Strabo unter dem Namen *Araxene* wiederholt preist, ist jetzt unter dem Namen der *Moganischen* oder *Muganischen* Steppe eine höchst verfallene Wüste, sparsam von räuberischen Nomaden, aber reichlich von giftigen Schlangen bewohnt. Dabei ist der östliche Theil dieses ganzen Flachlandes als äusserst ungesund im Sommer, wegen der verderblichen Fieber, bekannt. Im Winter sammeln sich die Nomaden an den Flussufern und an den Sümpfen, um das Rohr und den hohen Graswuchs für ihr Vieh zu heutzen, im Sommer aber wandern sie so viel möglich den Bergen zu.

Was ist hier vorgegangen, um diese traurige Veränderung zu erzeugen?

Bevor wir hoffen dürfen, auf diese Frage eine richtige Antwort zu erhalten, wird es gut sein, beide Schilderungen etwas näher mit der Fackel der Kritik zu beleuchten. Zuvörderst zweifle ich nicht, dass die Schilderung Strabo's zu rasig ausgefallen ist, nicht durch seine, sondern durch Schuld der Römischen Soldaten, welche auf vorgeschobenen Posten mehr mit den Eingebornen in Verkehr kommen mochten. Die Eingebornen Albanien hatten damals noch mit keinem industriellen Volke anhaltenden Verkehr gehabt. Ihre Landesprodukte hatten also nur Werth für den eigenen Bedarf. Was über diesen hinaus ging hatte keinen merkantilischen Preis und wurde daher willig umsonst hingelassen, da ohnehin das allgemeine Tauschmittel, Geld, noch gar nicht im Gebrauche war. Kommen ungebildete Leute aus Gegenden, wo die Industrie und der Handel lange ausgebildet waren, in solche ohne Handel, so haben sie immer das Gefühl, als ob sie im Paradiese wären, denn sie erhalten Wein, Früchte, Korn, Fleisch und Milch ohne Zahlung. Sie finden nur, dass die Bewohner dürftig sind, weil sie ihren Reichtum nicht zu benutzen wissen. Ganz eben so rasig wie die Römischen Soldaten Albanien schilderten, erschienen den Kosaken Sibirien, als sie in dieses Land vordrangen, obgleich sie keine Kornfelder oder Baumfrüchte fanden. Allein sie erhielten

die Schätze, nach denen sie suchten, das Pelzwerk, umsonst, oder fast umsonst, an notwendiger Nahrung fehlte es auch nicht. — Von der andern Seite ist aber auch die neuere Schilderung, wie man sie gewöhnlich erhält, zu ungünstig, weil das Land an den grossen Wegen, entfernt von den Flüssen, überall ein dürres und salzhaltiges ist. Wo aber fliessendes Wasser sich findet, da ist auch jetzt noch der östliche Theil dieser Steppe ungemein fruchtbar. Ich bin einen Theil des Kur von *Mingitshaur* herabgefahren, nachdem ich durch die wüste Ebene am Südrande des Kaukasus hingereist war. Zu beiden Seiten des Kur ist, nur wenige Werst breit, ein Strifen Landes, der durch die Wirkung des Flusses angelaut ist, weil er jährlich Ueberschwemmungen ausgesetzt ist, wie die Nil-Ufer. Hier ist üppiger Gras- und Baumwuchs, hier lohnen Gärten und Felder die geringe Arbeit überreich. Der Maulbeerbaum wächst ohne Pflege und die Seidenzucht ist daher mehr eine Erholung für die Weiber als eine Arbeit. Das Vieh ist kräftig und gross. In dem Lande zwischen dem Kur und dem Kaukasus sind noch eben so fruchtbare kleine Oasen zerstreut, in welche die Bewässerungs-Kanäle aus den oben genannten Kaukasischen Flüssen gezogen sind. Zu Strabo's Zeit musste die Bevölkerung und der Ueberfluss an Landesprodukten sehr viel grösser sein, da eine Menge grosser Kanäle aus dem *Araxes* Wasser in die Mitte der Steppe führten, die jetzt trocken und nur an sehr vereinzelter Stellen bewohnt ist. Der *Giaur Archi* allein soll 150 Werst Länge und eine Menge Nebenkanäle gelehrt haben. Es ist möglich, wie wir oben bemerkten, dass die eingetretene Veränderung im untern Laufe des *Araxes* den Kanälen aus demselben das Wasser entzog, indem das Wasser bei eingetretener stärkerem Fall das Bett im mittleren *Araxes* vertieften mochte. Noch weniger ist aber zu bezweifeln, dass diese Veränderung dahin wirken musste, die verschiedenen Arme des Kur viel rascher unwegsam zu machen, als ohne den Zufluss aus dem *Araxes* geschehen wäre. Man könnte auf den ersten Anblick glauben, dass die stärkere Strömung, die der Kur von *Dukeat* an erhielt, ihn noch mehr gereinigt haben müsste, das wäre auch wohl geschehen, wenn der *Araxes* ganz reines Wasser gebracht hätte. Allein alle Flüsse, welche durch Steppe und Gebirge gehen und periodisch anschwellen, haben zur Zeit der Hochwasser eine sehr starke Beimischung von Erdtheilen. Der *Araxes*, der in seinem obern und mittlern Laufe sehr reissend ist, muss auch bei seiner Ankunft in *Dukeat* eine heftigere Strömung haben als der Kur. Obgleich nun unterhalb *Dukeat* das gemeinschaftliche Wasser durch den Zufluss aus dem *Araxes* eine stärkere Strömung erhält, als ihm der Kur allein gegeben hätte, so ist sie doch notwendig schwächer als der *Araxes* sie hatte. Folglich bleibt von den Sedimenten, die dieser mit sich führt, viel liegen. Dazu kommt noch, dass der gemeinschaftliche Fluss ausserordentliche starke Windungen macht, welche durch das Stranden von Baumstämmen, die der *Araxes* herabführt, veranlasst scheinen, und aus demselben Grunde immer noch zunehmen. Der neue Zufluss aus dem *Araxes* verschlammte den untern

Lauf des Kur noch mehr, und manche Arme verwandelten sich in Sümpfe, da sie nach der Mündung hin unwegsam geworden waren.

Ungesunder ist diese Steppe seit Strabo's Zeit ohne Zweifel geworden, weil die Ausdunstung von brakischen Sümpfen immer sehr schädlich sind, viele ehemalige Arme des Kur aber, so wie die Abzüge der kleinen Flüsse aus dem Kaukasus versumpft sind, und aus dem umgebenden Boden Salz auslaugen oder zugeführt erhalten, ohne ihm einen Abzug in das Meer zu verschaffen. Die Regierung hat schon seit einer Reihe von Jahren eine Nivellirung der Sumpfgegenden angeordnet, in welche der Aka und andere südkaukasische Flüsschen sich verlieren, um ein systematisch durchgeführtes Irrigations-System einzuführen. Wird man einst auch das alte Kanalsystem wieder wasserführend machen, so kann nicht nur eine sehr grosse Anzahl Menschen in dieser Ebene reichlich Nahrung finden, sondern es muss auch die Luft sich sehr verbessern.

Dass auch zu Strabo's Zeit der Boden, wo er vom fließenden Wasser nicht erreicht wurde, dürr und salzhaltig war, lässt sich aus den vielen Skorpionen und Phalangien, so wie aus den grossen und giftigen Schlangen schliessen, denn diese sind nicht nur auch jetzt noch da, sondern gedeihen weit mehr in der dürren Salzsteppe als an den grasigen Flussufern.

Dass der westliche Theil dieser Steppe, so lange er bewässert wurde, auch mit Oelbäumen besetzt war, das lehnen auch die älteren Armenischen Schriftsteller, die also Strabo's Angaben bestätigen. Jetzt hört man weit und breit umher nichts von Oliven, die erst viel weiter südlich wieder gedeihen. Das Lob von der grossen Fruchtbarkeit dieser Gegenden geht durch das ganze Mittelalter hindurch. Auch soll der erneute Giar-Archi, nach Angaben der nächsten Anwohner, erst vor 300 Jahren zu Grunde gegangen sein. Allein die Zeitangaben der Orientalen haben sehr wenig Werth.

RAPPORTS.

4. BERICHT ÜBER: «NOTICE SUR LA LITTÉRATURE ET LES TRIBUS KOURDES, TIREE DES DOCUMENTS KOURDES REUEILLIS ET TRADUITS PAR A. JABA, CONSIL DE RUSSIE A ERZEROU: VON P. LERCH. (Lu le 5 juin 1857).»

Die von Hrn. Shaba eingesandte Abhandlung¹⁾ über kurdische Literatur und Stämme umfasst 52 Seiten fol. Sie besteht aus Mittheilungen im Kurmāndi-Dialekt²⁾ über 8 kurdische Dichter und über Kurden-Stämme um und in Baya-

zid, in dem Quellgebiet des Euphrat, um die südlichen und östlichen Ufer des Wan-Sees, in Hekkari, um Dezira, Mus und Bitlis, mit Angabe der Anzahl ihrer Familien in runden Zahlen. Den Schluss bildet ein Verzeichniss von kurdischen Personennamen. Diese Mittheilungen hat der geehrte Consul mit einer Transcription in lateinische Lettern nach französischem Lautwerthe, so wie mit einigen einleitenden Bemerkungen über die kurdischen Stämme versehen. Am Ende (S. 51. 52) sind zwei Noten über die Duzik-Stämme und über die Yeziden angefügt.

Was die literarischen Nachrichten (S. 4 — 12) anbelangt, so bestehen dieselben in biographischen Notizen über Dichter, welche in der Kurmāndi-Sprache (به زمانی کورمانجی be zimani kurmāndi) geschrieben haben, und in der Aufzählung der von ihnen hinterlassenen Werke. Es wäre wünschenswerth von Hrn. Zaba Näheres über die Quellen zu erfahren, aus denen er seine Nachrichten sowohl über die kurdische Literatur als über die Stämme geschöpft hat. Die hier angeführten Dichter gehören den 5., 6., 8., 9., 11. und 12. Jahrhunderten d. Fl. an und waren aus Hekkari, Buh-tan, Miks Gegend im Süden des Wan-Sees) und Bayazid gebürtig. Da alle diese Dichter im Kurmāndi-Dialekt gedichtet haben sollen, so würde dadurch die von mir in meinem Reisebericht ausgesprochene Vermuthung (s. Bulletin T. XIII. u. Mém. as. T. II. S. 642 — 648) über die Verbreitung des genannten Dialects eine neue Stütze erhalten.

Ich will hier Einiges über Scheich Achmed, mit dem Beinamen Mela'i Dizri, mittheilen. Er soll um das Jahr 540 der Flucht, zur Zeit des Emir Umad-eddin von Dezira, gelebt haben. Im Tarikh-el Akrad habe ich den Namen dieses Fürsten nicht gefunden. Es ist möglich, dass die in jener Chronik angeführten Fürsten von Dezira später gelebt haben, denn es fehlen bei ihnen die chronologischen Angaben. Scheich Achmed hat mehrere Gazelen auf die Schwester des Emir Umad-eddin, die er in platonischer Liebe verehrt haben soll, gedichtet. Ausserdem soll er ein Divantsche (دیوانچه), in elegantem Stil, das bei den Kurden sehr geschätzt ist, verfasst haben. Er starb im J. 556 zu Dezira, wo sein Grab ein Wallfahrtsort wurde — Dass die von Hrn. Shaba mitgetheilten Nachrichten über die Kurmāndi-Literatur nicht anders als höchst willkommen sein können, braucht kaum besonders von mir betont zu werden³⁾. — Der arabische Historiker Ibn-el-Athir erwähnt in seiner Chronik, unter dem Jahr 528 = 1133, eines kurdischen Gelehrten, von dem er historische Data entlehnt habe. Die Zeugnisse Ibn-el-Athirs,

1) Ueber eine frühere Sendung des Hrn. Consuls in Erzerum wird der Leser in der ersten Abtheilung meiner Forschungen über die Kurden Mittheilungen finden. (Sieh auch Исакоянса и Курды, ку. II, S. 3 u. 35.)

2) Die kurdischen Wörter sind nach dem linguistischen Alphabet (Standard Alphabet; s. meine Forschungen. Abth. I, p. XXII. oder Исакоянса, ку. II, S. 23) transcribirt. — Der Name des geehrten Einsenders wird polnisch Zaba, russ. Жаба geschrieben.

3) Vgl. auch A. Chodsko im Journal asiatique, Ve Série, T. IX. p. 298 u. 355. In meinem unter der Presse befindlichen Werke werde ich Gelegenheit haben, auf die hier veröffentlichten dankenswerthen Studien über das Kurdische des Herausgebers der «Popular Poetry of Persia» wiederholt zurückzukommen. Nachricht vom 8. Aug.

zusammengestellt mit andern Nachrichten, die in meinen *Исследованиях* Nr. I. S. 32 angeführt sind, berechtigt zur Vermuthung, dass es auch historische Werke in kurdischer Sprache gegeben habe.

Sonstige Nachrichten über kurdisches Schriftthum haben wir durch den Missionär Hörnle und den verstorbenen Professor Dittel erhalten. Die aus dem Kurdenlande vom Missionär Hörnle mitgebrachten kurdischen Texte sind grösstentheils Uebersetzungen aus dem Persischen, dazu aus der neuesten Zeit und in einer Sprache (Dialect Gurān) abgefasst, die unter den in Persien lebenden Kurden gebräuchlich ist und von dem, wie es scheint, einzig auf türkischem Gebiet gesprochenen Kurmāndi sehr abweichen soll⁴⁾. Auch in Dittel's Nachlass finde ich 10 kurdische Dichter genannt, welche in der Gegend von Kirmanschah und in Luristau gelebt haben sollen; sie gehören aber auch der neueren Zeit an und reichen nicht über das Zeitalter Nadirschah's hinaus.

Was die französische Uebersetzung anbetrifft, mit welcher Hr. Shaba die von ihm gesammelten Nachrichten begleitet, so ist diese gewiss gelungen zu nennen. Seine Transcriptionsweise lässt aber Einiges zu wünschen übrig, nämlich in Bezug auf Länge und Kürze der Vokale. Es kommen wohl Kürzezeichen über den Vokalen vor, wie z. B. über e und i; doch ist es wahrscheinlich, dass diese e und i unbestimmtes e und i vertreten, welche bei Lepsius durch die Zeichen *ē* und *ī* ausgedrückt werden. Am Ende der Wörter ist e bei Hr. Shaba stets mit einem Acut versehen, analog der französischen Aussprache.

Das auch vorkommende Längenzeichen, wenn es vor einem Kürzezeichen steht, dient ihm wahrscheinlich zur Bezeichnung der Trennung der Vokale in der Aussprache, z. B. *eou* = e'u. In andern, sehr häufigen Fällen könnte das Längenzeichen vor einem Kürzezeichen auch anzeigen, dass zwei auf einander folgende Vokale diphthongisch auszusprechen seien, z. B. *qaouli* = qauli (قاولی), *meouzun* = meuzun (موزون), *begaÿr* = beyair (بغیر), *peida* = peida (پیدا). Das Längenzeichen wird von Hr. Shaba noch anders verwandt, so über einem y nebst folgendem Vokal: in diesem Falle soll es anzeigen, dass das y wie das deutsche j auszusprechen sei; z. B. *bouyē* = buye, *yekidā* = yekida.

Manches Wort wird auf zweierlei Weise transcribirt. Auch das mouillirte k bezeichnet Hr. Shaba verschieden, je nachdem es im Anlaut und Inlaut, oder im Auslaut der Wörter steht. Im Anlaut und Inlaut steht *kī*, im Auslaut ist dem k ein russisches ь angefügt.

Die von Hr. Shaba gegebenen Noten über die Duzik (in meinem Berichte Tuzik) und Yeziden enthalten einige

Beiträge zur Kenntniss über die Verbreitung des Heidenthums unter den Kurden. Die Duzik bewohnen nach Hr. Shaba die Derzem-Berge zwischen Erzincan, Xarput und Arabkir, welche Angabe mit der auf Kiepert's Karte stimmt. Sie sollen sich in mehrere Tribus (طایفه) spalten, unter welchen die bekanntesten: die Belabanli (vgl. Brant im Journ. of the Geogr. Soc. vol. VI. S. 204) بلابانی, Qureiši قوریشی, und Gulabi گولابی (in meinem Bericht Gulabi).

Bis jetzt ist es der Pforte noch nicht gelungen, die Tuzik, welche 30 — 40,000 kampffähiger Männer zählen sollen, zu unterwerfen. Von den andern Kurden sollen sie Kizilbaş genannt worden und eine besondere Secte bilden. Auch sagt man ihnen nach, dass sie in Betreff des weiblichen Geschlechts Communisten seien und Ali für ihren Gott ausgeben. Wir hätten es hier also mit einer ähnlichen Sekte, wie die in meinem Reiseberichte erwähnten Lichtauslächer, zu thun, welche auch Kizilbaş genannt werden und ganz in der Nähe der Tuzik leben. — In der Note über die Yeziden erfahren wir, dass bei ihnen den Verstorbenen ein Stück Brod, einige Geldstücke und ein Stock in den Sarg mitgegeben werden. Mit dieser Mitgift soll es folgende Bewandniss haben. Auch nach der Vorstellung der Yeziden wird der Eingang zum Paradies von zwei Engeln Munkir منکر und Nekir نکیر bewacht. Vor diesen hat die Seele des Verstorbenen sich einem Verhör zu unterwerfen, ehe sie in's Paradies eingelassen wird. Wird sie von den beiden Engeln für unwürdig befunden, so sollen ihr das Brod und das Geld als Mittel zur Bestechung dienen. Wenn diese aber keinen Erfolg hat, so bleibt als letztes Mittel zum Eingang in's Paradies der Stock, mit welchem auf die beiden Engel losgeschlagen wird. — Ich erinnere mich nicht, Aehnliches bei Layard oder bei andern Berichterstattern über die Yeziden gelesen zu haben.

Es dürfte wohl wünschenswerth sein, dass die von Hr. Shaba eingesandte Abhandlung gedruckt werde. Ich nehme mir die Freiheit, der geehrten Classe gegenüber die Erklärung zu machen, dass ich die Leitung des Drucks gern übernehmen würde, wenn es mir gestattet würde, Hr. Shaba eine Transcription des kurdischen Textes im linguistischen Alphabet von Lepsius vorzuschlagen und mich mit ihm über dieselbe zu verständigen. Ich bin dann auch bereit, das von ihm gelieferte Stämmeverzeichnis mit einigen Anmerkungen zu versehen, welche die neuen Data in demselben hervorheben und überhaupt das ganze Verhältniss dieser statistischen Nachrichten zu den bisher gedruckten anschaulich machen dürfen.

St. Petersburg, den 3. Juni 1857.

Émis le 21 septembre 1857.

4) S. Zeitschrift für die Kunde des Morgenlandes Bd. III S. 15 u. 8g.

DES SCIENCES HISTORIQUES, PHILOLOGIQUES ET POLITIQUES

DE

L'ACADÉMIE IMPÉRIALE DES SCIENCES

DE SAINT-PÉTERSBOURG.

Ce Recueil paraît irrégulièrement par feuilles détachées dont vingt-quatre forment un volume. Les abonnés recevront avec le dernier numéro l'enveloppe, le frontispice, la table des matières et le registre alphabétique du volume. Les comptes-rendus annuels de l'Académie entreront dans le corps même du Bulletin; les rapports sur la distribution annuelle des prix Démidoff y sont annexés en guise de supplément. Le prix de souscription, par volume, est de trois roubles argent tant pour la capitale que pour les gouvernements, et de trois thaler de Prusse pour l'étranger.

On s'abonne à St.-Petersbourg chez Eggers et Cie., libraires, commissionnaires de l'Académie, Nevsky-Prospect, No. 1 — 10. Les abonnés des gouvernements sont priés de s'adresser au Comité administratif (Komitet upravleniia), Place de la Bourse, avec indication précise de leurs adresses. L'expédition des numéros se fera sans le moindre retard et sans frais de port. Les abonnés de l'étranger s'adresseront, comme par le passé, à M. Léopold Voss, libraire à Leipzig.

SOMMAIRE. CORRESPONDANCE. 3. *Lettre de M. KHANYKOV à M. DORN.* 4. *Extrait d'une lettre de M. BARTHOLOMAÏ à M. DORN.* 5. *Extraits des lettres de M. BARTHOLOMAÏ à M. DORN.* RAPPORTS. 5. *Rapport sur quelques monnaies offertes au Musée Asiatique par M. Bartholomasi.* DORN. ANNONCE BIBLIOGRAPHIQUE. RECTIFICATIONS.

CORRESPONDANCE.

3. LETTRE DE M. KHANYKOV À M. DORN. (Lu le 8 mai 1857.)

Fébriz, 8 (20) avril 1857.

Monsieur,

Conformément à Votre désir, je me fais un agréable devoir de Vous communiquer les détails historiques sur les *Chirvanchaks* que j'ai recueillis dans les oeuvres de *Khaqani*.

Les poètes panégyristes, الشعار الزامون assez communs dans toutes les littératures orientales, abondent surtout dans la littérature persane. Les petites cours qui se sont formées dans le *Khorassan*, dans l'*Arran* et dans le *Chirvan*, pendant le VI^e siècle de l'hégire, comptaient par dizaines de ces loueurs à gages qui exploitaient la vanité des *Seldjoukides*, des *Atabeks de l'Aderbeïdjan* et des *Chirvanchaks*. Protecteurs capricieux et critiques indulgents, ces princes peu lettrés n'y regardaient pas de trop près; pour la plupart du temps, le poète avait la liberté de dire tout ce qui lui passait par la tête. pourvu qu'à la fin du *qassideh* ou du *tétrajamb*, il fit mention de son Mécène, et ces petites concessions, faites à la vanité des protecteurs, suffisaient pour entretenir leurs largesses, et pour autoriser le poète à placer bardiment à la tête de son ode: *Ode à la louange d'un tel*. Cette liberté, tout en ouvrant un vaste champ à l'imagination des poètes, ne

manquait pas d'être nuisible aux détails historiques qu'on serait tenté de chercher dans cette masse de panégyriques rimés que nous ont laissés: *Nizami, Khaqani, Anvéri, Wateat* etc.; car il était beaucoup plus facile d'ajuster un madrigal quelconque à une pièce toute faite, que de mettre en vers les hauts faits des princes loués. C'est pour cela que, le plus souvent, dans les longues pièces de vers adressées à un souverain d'autant plus intéressant qu'il a laissé moins de traces dans les annales de l'Orient, on ne trouve que son nom dans le titre de la pièce, et une mention plus ou moins directe de sa personne, dans un ou deux vers de la fin. *Khaqani*, peut-être plus que les autres, brille par cette sobriété de faits et de dates, ce qui est d'autant plus à regretter que, mort très âgé, il a visité une grande partie du *Khalifat oriental*, et il s'est trouvé en rapports intimes avec beaucoup de personnages marquants du XI^e siècle, époque, sur laquelle, souvent, les détails les plus essentiels nous font défaut dans les annales du temps. Tout de même, ayant dernièrement étudié ses oeuvres complètes, pour une notice sur sa vie et ses écrits que je me propose de publier bientôt, j'ai eu l'occasion de remarquer quelques faits concernant *Khaqani* lui-même et concernant le règne d'*Akhistan*, fils de *Manoutchehr*, qui me paraissent être nouveaux, et qui à ce titre ne sont pas dénués d'un certain intérêt. Pour ne pas interrompre l'exposé des détails peu nombreux et mal ordonnés qu'on recueille par-ci par-là dans les vers de *Khaqani*, je ne citerai ces derniers que dans les notes. N'ayant

pas sous la main Votre histoire des *Chirvanchahs*, je risque de mentionner quelques faits connus, mais dans ce cas même, il n'est pas mal de les voir corroborés par le témoignage d'un contemporain.

Avant d'aborder l'histoire des deux *Chirvanchahs*, contemporains et protecteurs de *Khagani*, je crois devoir établir quelques faits relatifs à sa propre vie, qui nous seront utiles dans la suite. Une adoration sans bornes pour sa propre personne, qui perce chez le poète du *Chirvan*, à chaque trait de plume, fait que nous trouvons dans ses écrits, des indications précieuses sur les événements principaux de sa vie, mais peu de dates. Seulement, dans la louange d'*Is-pahan*, il dit avec la modestie qui le caractérise quand il parle de lui-même que : « L'an 500 ne produisit pas un sans-pareil comme moi »⁽¹⁾. Nous trouvons dans cette même *qasidéh* qu'en 551 il a été à Mossoul⁽²⁾, en allant à la Mecque, et dans une ode intitulée : *Qasidéh composée à l'occasion de l'opposition du Chah Akhistan à mon voyage dans le Hedjaz*, nous lisons :

- Si cette année le Chah m'empêche d'aller à la Kaabah,
- le regret (que j'en éprouverai) me mettra le feu au cœur ;
- Mais si le bonheur me conduit encore une fois à la porte de la Kaabah, et que je puisse avoir l'occasion de remplir pour la seconde fois l'hram du Hadj et l'hram de l'umrah,
- Je m'acquitterai à la porte de la Kaabah de mes devoirs de trente ans⁽³⁾.

Si nous ne savions pas, par une allusion qu'il fait dans une autre pièce de vers, qu'auparavant il avait déjà visité la Mecque, à ce qu'il paraît en compagnie de son oncle, le passage cité mettrait ce premier pèlerinage hors de doute, mais il indique en sus qu'il s'est écoulé trente ans entre ces deux voyages, or comme le second pèlerinage eut lieu en 551, le premier a dû avoir lieu en 520 ou 521 de l'hégire. D'après *Dolet-Chah*, *Khagani* est mort à *Tibriz* en 582, et il y fut enterré dans le *Sourkhah*, un des quartiers de cette ville, ainsi nommé jusqu'à présent ; mais comme *Khagani* décrit la mort d'*Akhistan*, qui vivait encore en 583, et comme il ne s'est pas expatrié immédiatement après la mort de son ancien protecteur, je crois que l'an 590, assigné comme date de sa mort par *Hadji Zein-el-Abdin du Chirvan*, dans une courte notice sur le poète son compatriote, insérée dans le *Riazous-nahet*, est plus probable. L'auteur des *Nafahat*, d'après la même autorité, recule sa mort à l'an 595.⁽⁴⁾

Né avec le VI^e siècle de l'hégire, protégé par le chef des poètes de la cour de *Manoutchehr*. *Aboul-Oula de Guendjeh*, *Khagani* ne faisait que commencer sa carrière poétique sous le règne du chef de la dynastie des *Chirvanchahs* : voilà pourquoi dans ses nombreux panégyriques et élégies, adressées au chef de *Derbend*, aux *Chirvanchahs*, aux *Ispehbeds*, au *Kharzem-Chah*, aux *Atabeks*, aux *Sultans Seldjoukides*, aux *Khalifes*, aux savants et aux poètes ses contemporains, nous trouvons à peine deux pièces, assez longues il est vrai, en

l'honneur de *Manoutchehr* ; encore dans ces deux *qasidés*, je n'ai pu trouver que deux indications historiques, l'une, que ce prince avait apaisé un soulèvement des *Ofitchaks*, tribu turque qui occupait la partie septentrionale du *Talych*, ou peut-être de leurs compatriotes, établis en Géorgie par le roi *David II* le Réparateur, et l'autre qu'il a régné trente ans. Par rapport à ce dernier fait, il dit dans l'élégie sur la mort de ce prince :

- O Chah ! pourquoi abandonnas-tu le trône et le diadème ?
- Pourquoi abandonnas-tu trente ans de règne et la souveraineté du monde ?⁽⁵⁾

Pour le règne d'*Akhistan*, ou d'*Akhisan* [*Akhistan* ? D.], comme ce nom se trouve le plus souvent écrit dans les œuvres de *Khagani*, nous trouvons chez lui un peu plus de détails : voilà ce que j'ai pu en extraire.

Akhistan, dont le *lagab* était *Abou-Isahq Ibrahim*, et dont les titres étaient : *Djélal-Eddin*, *Nasr-Eddin* et *Fakhr-Eddin*, naquit la même année que *Khagani*, l'an 500 de l'H. (1106 A. D.)⁽⁶⁾. Monté sur le trône après les 30 ans de règne de son père, il fixa sa capitale à *Bakou*, qu'il s'appliqua à embellir⁽⁷⁾, tandis que *Chimakh*, la capitale du *Chirvan* proprement dit, était en possession des *Atabeks* de l'*Aderbeïdjan*, et *Kyzyl-Arslan*, fils d'*Idgiz*, s'étant mis en rapports hostiles avec les *Seldjoukides*, et craignant de rester à *Nakhitchévan*, où il leur était plus facile de l'atteindre, s'était retiré à *Chimakh*⁽⁸⁾. *Akhistan* avait pour épouse une princesse de sang royal, nommée *Saffetouddine*, petite fille de *Feridoun* et fille de *Feribourz*⁽⁹⁾, dont il a eu deux enfants, morts en bas âge, un fils, *Asdeddine Feribourz*, et une fille, *Aldjik*⁽¹⁰⁾ ; *Khagani* leur adresse une courte élégie collective. Sous le règne d'*Akhistan*, les Russes firent une incursion dans les principautés de la côte occidentale et méridionale de la mer Caspienne, et réussirent même à s'établir pour quelque temps à *Chimakh* ; mais leur flotte, composée de 72 vaisseaux, étant dispersée près de l'île de *Sari* ou de *Narguen*, ils furent victorieusement expulsés par le *Chirvanchah*. Le poète ne dit rien sur le nombre des Russes qui ont pris part à cette expédition ; mais si l'on prend en considération qu'ils ont envahi le terrain qui sépare la côte de la Caspienne de *Lembéran*, on peut croire qu'ils étaient assez nombreux⁽¹¹⁾. Il mena une guerre heureuse avec les montagnards du *Caucase*⁽¹²⁾, et même il prit part directement, ou indirectement, par l'envoi de troupes, ce qui n'est pas clairement indiqué, aux guerres des *Seldjoukides* dans l'*Iraq* et à leurs guerres avec les croisés⁽¹³⁾. Enfin il périt d'une mort violente, et c'est son oncle maternel, ou son frère aîné (?), qui resta après lui le chef de la famille.⁽¹⁴⁾

Le manque absolu de dates ne permet pas de classer ces événements d'après l'ordre chronologique, et vu le peu de données en général que nous possédons sur la dynastie des *Chirvanchahs*, sauvée de l'oubli par Vos savantes recherches, on ne peut pas y suppléer même au moyen des synchronismes : donc il ne reste qu'à tâcher de renfermer ces évé-

nements dans une période de temps plus ou moins déterminée.

Il est très probable qu'en 500 de l'H., *Manoutchehr* régnait déjà; car non seulement *Khagani* nomme *Akhistan*, chah fils de roi ⁽¹¹⁾, mais, comme nous l'avons dit, il a fait son premier pèlerinage en compagnie de son oncle, *Mirza Kaf*, mort âgé de 40 ans, quand le poète en avait 25 ⁽¹²⁾. Cet oncle, né en 485 et mort en 524, a eu une grande influence sur la jeunesse du poète, et il l'a gardé près de lui jusqu'à sa mort, de manière que la liaison intime de *Khagani*, avec *Aboul Oula* qui lui donna sa fille en mariage et lui procura le titre de *Khagani* ⁽¹³⁾, du *Khagan Manoutchehr*, et non d'*Akhistan*, ne put avoir lieu qu'en 525 de l'H. on après, quoique il n'y ait pas de doute que le poète de *Guendjeh* avait fait sa connaissance bien avant; car autrement il serait impossible d'expliquer les bruits scandaleux répandus sur leurs rapports, bruits dont *Aboul Oula* parle lui-même dans son épigramme sur *Khagani*. En rapprochant de ces faits l'indication sur la durée du règne de *Manoutchehr*, nous sommes obligés de placer le commencement de son règne dans les 5 dernières années du Vme siècle de l'hégire et sa fin entre 525 et 530 de l'H.

Or, Monsieur, Vous voudrez bien Vous rappeler que le 19 (31) mai de l'année 1853, j'ai eu l'honneur d'envoyer au Musée asiatique, par l'entremise de feu M. Fuas, une pierre que j'avais trouvée à *Bouzouan*, village de la presqu'île de *Bakou*; elle portait une inscription en deux lignes, dont le commencement manque. Voici la copie de cette légende:

.....عالم ملك الإسلام شروانشاه افستان بن منوچهر

.....دربارباربع سنة ثلاث وثمانين وخمسين هجرية

c.-à-d. monde, roi de l'Islam, *Chirvanchah Akhistan*, fils de *Manoutchehr* dans l'année 583 de l'hégire. • Ainsi *Akhistan* est mort après cette année, mais avant *Khagani*, qui a écrit une élogie sur sa mort: donc la fin du règne de ce prince doit être placée entre 583 et 590 de l'H. L'histoire lapidaire des *Chirvanchahs*, tracée sur les rares monuments de cette dynastie, nous fournit un fait qui vient tout soit peu à l'appui de ce que *Khagani* nous rapporte sur l'héritier d'*Akhistan*. Dans le village *Merdekân*, de la presqu'île susmentionnée, il y a une tour où l'on voit scellée une énorme dalle d'une pierre spongieuse, qui porte l'inscription suivante, estampée en 1852 par M. Riess, et dont je Vous transmets ici-près sub N° 18, la copie exactement réduite. J'ai pu y déchiffrer les mots suivants:

.....هذه بناء القلعة في أيام الملك العظمى... لم للعالم...

.....المؤيد المظفر للنصور... فخر الدنيا والدين... اد بن

منوچهر والمساكين ناصر كرثاسب صاحب سبا... سفهسلار

اجل العالم المؤيد الموقر..... للردلة والدين.... اسبق

بن كاك... الى ادام الله تاييدك تاريخ سنة ستاية الرداد ماه

c.-à-d. «Ceci est la fondation de la forteresse, dans le temps du grand roi..... l'aide, le victorieux, le conquérant gloire du monde et de la religion (*Ferroukhzad* fils de *Manoutchehr* Nasir Guerchassib, possesseur des troupes sipehsalar, le grand, le avant, l'aide, le solide pour l'état et la religion *Ishak* fils de *Kaka* que Dieu éternise à jamais son aide! Dans le mois merdad de l'an 600.»

Je me suis permis de compléter le *اد* restant du nom du roi par: *فرخزاد* en me guidant par la légende de monnaie décrite chez *Frühn*, *Opusc. post. P. pr. p. 304*, qui porte d'un côté: *للك للمعكم كرثاسب بن فرخ زاد بن منوچهر* et de l'autre: *التاساردين الله امير المؤمنين*, et comme ce *Khalif*

a régné depuis 575 jusqu'à 622 de l'H., il a été contemporain des *Chirvanchahs Akhistan*, *Ferroukhzad* et *Guerchassib*. Ainsi, d'après cette inscription, en 600 de l'H., le trône des *Chirvanchahs* était occupé par un frère d'*Akhistan*; mais il est difficile de supposer que ce soit le frère aîné, dont parle *Khagani*, car il aurait dû avoir au moins 101 ans en 600 de l'H. Dans tous les cas, *Khagani* et l'inscription s'accordent sur un point, c'est qu'*Akhistan* n'a pas eu pour héritier un fils. Maintenant, pour accorder l'indication de l'inscription et le témoignage de *Khagani*, il faut admettre l'un des deux, ou

que *Khagani* aura qualifié de *نبا* un frère puîné d'*Akhistan*, à cause de ce que le mot *برادر* n'allait pas à la mesure du vera, ou bien qu'entre *Akhistan* et *Ferroukhzad*, il y avait encore un règne, très-court, celui de ce frère aîné ou de cet oncle maternel d'*Akhistan*, mentionné par *Khagani*.

L'expédition des Russes dans le *Chirvan*, dont parle notre auteur, tombe entre les années 530 et 590 de l'H., ou entre 1135 et 1193 A. D. et correspond, dans l'histoire de Russie, aux règnes des 15 Grand-Ducs. Le nombre même de ces souverains rend témoignage du désordre qui régnait alors en Russie, de manière qu'il n'est pas étonnant qu'un événement qui a fait tant de bruit dans les états des *Chirvanchahs* n'ait pas laissé de traces dans nos annales, du moins *Karamzin* ne dit pas un mot de cette expédition lointaine. Ce silence des annalistes, si en effet ils se taisent à ce sujet, fait que je n'ai pas de moyens de vérifier ici, me ferait supposer que les Russes n'ont pris part à cette incursion que comme alliés des *Khazars*, et que ce n'était pas une entreprise gouvernementale, mais plutôt une tentative hardie de ces transfuges de la Russie qui habitaient entre le *Don* et le *Volga*, et que nos annales mentionnent pour la première fois en 1147, sous le nom de *Brodniuk*, ou vagabonds.

Malgré l'exiguité de ces résultats, je fais tout mon possible pour me procurer le diwan de *Filki*, qui existe, mais qui est très-rare, et j'espère y trouver quelques détails sur les *Chirwanchaks*, oubliés ou omis par *Khaqani*.

Notes.

(1) Voilà le texte de ce vers, le 6me *misra* de la fin de l'ode à la louange d'*Isfahan*.

بَانَد هِجَرَت جُومَن نَزَاد بَکَانَه

La même date est mentionnée dans la *qassideh* adressée au *Qaisar* de *Roum*, 31me et 32me vers à partir du commencement:

جُومَن نَاوَرْد بَانَد سَال هِجَرَت • دُرُوغِي نِیَسَت هَا بُرْهَانِ مَن هَا

c.-à-d. «L'an 500 de l'Égypte ne produisit pas mon égal • Je ne ments pas, la preuve en est là.» Pour le soulèvement des *Qifchaks*, voilà ce que nous lisons dans la *qassideh* à la louange de *Manoutchehr*:

زِبِسْکِه رِیغَت اَزِیْن پِیْش خُون فَتْحِیَافَانِ

بِهِنْدُو کُهری چُون بَرَنْد چِین بَرَاقِ

عَجَب دَارِکِه اَز رُوح نَامِیَه زَبِن هِیَسِ

بَعَاي سِزَه زَکِل بَرْدَم سَرَفْچَاقِ

c.-à-d. «A cause de ce qu'avant cela il versa le sang des *Qifchaks* par son sabre indien damassé, lançant des éclairs comme une étoffe de soie de Chine.—Tu ne dois pas t'étonner si après cela, par sa force créatrice, la terre produit, au lieu d'herbes, des têtes de *Qifchaks*.»

(2) Ibid. 77 et 78 vers, à partir du com.:

دِرْسَن تَن آ بَحْرَت مَوْصَل • رَانَدَم تَن آ ثَنَائِ صَفَاعَانِ

c.-à-d. «Dans l'année *Tha*, noun, alif (351), sur le seuil de Moussoul • J'ai proféré 351 louanges d'*Isfahan*.

(3) Ces vers, qui sont les 48me, 47me, 46me, 45 et 44me avant la fin de la *qassideh* nommée, sont ainsi:

اَمْسَال اَکَر زَکِبِه مَرَا بَاَز دَاشْت شَاه

زَبِن حَسْرَت آتَشِ بَسُویدا بَر آوَرَم

کَرِیغَت بَاَز بَرْدَر کُوبِه رَا سَدَمَ

کَا مَرَام مَحْجِ عِیْرَه مَثْنَا بَر آوَرَم

سِی سَالَه فِرْض بَرْدَر کُوبِه کَفْضَا

(4) Voilà le passage de *Hadjî Zain-el-Abedin*, où j'ai pu saisir ces dates:

وَفَاتِ آتَمِکِیْمِ الْبَنی فِی شُورِ سَنَه بَانَد وَنُودِ اَتَقِ اَفْتَادِه
وَصَاحِبِ نَعْمَاتِ بَانَد وَنُودِ وَبَعِی قَرَارِ دَاوَدِ مَدْفَنِش مَذَرَه
سَرَاغِیَبِ نَبِرِیَزَاتِ

(5) Ces vers sont les deux premiers *misra* de la 5me section de l'épique sur la mort de *Manoutchehr*:

شَاهَا سَرِیْبِرِ وَتَاغِ نَهَانِ چُون کُزَاغِیْنِ

سِی سَالَه مُلْکِ وَمُلْکِ جِهَانِ چُون کُزَاغِیْنِ

(6) Les deux derniers vers du *terdjibend* en l'honneur d'*Akhistan*, dont la rime est *ای* et le *redif* *روینو*, nous lisons:

بَانَد هِجَرَت اَز جِهَانِ هِیچ خَلْفِ چُو نَزَادِ

اَز خَلْعَايِ سِلْطَنَتِ نَا خَلْعَايِ رَا سَیْنِ

c.-à-d. «L'an 500 de l'H. il n'est point né dans le monde un enfant comme lui • Depuis les héritiers de la souveraineté, jusqu'aux *Khalifes* véritables.»

(7) Dans la *qassideh* en l'honneur d'*Akhistan*, dont la rime est *ران* *را*, qui est écrite dans la mesure dite «modulation sextuple, *هَزَجِ مَسْکُونِ*, et dont le commencement a été traduit par M. de Hammer dans le *Gesch. der schönen Redekünste Persiens*, p. 127, nous lisons (1er *maté*, vers 8 et 7 avant la fin):

بَاکُو بَدْعَايِ خِیْرِش اَمْرُوز • مَانَدِ بَسْطَامِ وَخَاوَرَانِ

c.-à-d. «*Bakou*, par l'effet de ces bonnes prières. Ressemble maintenant à *Basam* et à *Khawéran*.

(8) Dans la *qassideh* rédigée en l'honneur de l'*Atabek Kyzyl-Arslan*, dans la mesure dite *moutaqaribi salim* c.-à-d. de *la fâouloun* *سَالَمِ*, et dont la rime est *ان* et le *redif* *نَایَرِ*, nous lisons dans le 30me *ferd*, à partir du commencement du 2e *maté*:

زَکَلِ شَکَرِ عَفْوِ اِذْلَاقِ خُوشِ • شَئَاغِی نَظِیْرِ سَیْهَانِ نَایَدِ

c.-à-d. «Par la douceur de sa bienfaisance (ou bien, clémence), et par la bonté de son caractère • *Chemakha* deviendra semblable à *Isfahan*.

(9) Dans la *qassideh* intitulée: «A la louange de la grande reine *Saffetoudin*, Banou du *Chah Akhistan*, où on la prie d'obtenir un permis de voyage pour le poète, dont la rime est *ای* et le *redif* *لَمِ* *دِیَلِ*, nous lisons dans les *ferds* 19, 20 et 21:

مپوه شاخ فربرز ملك * هم بياغ ملك آبا دېنه ام
كوهر كان فریدون نښېد * بر فرزان تاج دارا دېنه ام
عصه التېن صفوة الاسلامرا * افتخار دين وديا دېنه ام
c.-à-d. «Fruit de la branche du Roi *Feribourz*. Je t'ai vu dans le jardin de la souveraineté de tes pères. Perle de la mine de *Feridoun* le martyr. Je t'ai vue au haut du diadème de *Darius*. Pudeur de la religion, pureté de l'Islam. Je t'ai vue, gloire de la religion et du monde.» Il est très probable que ce *Feridoun*, que *Khagani* nomme martyr, est le même qui, d'après les annales géorgiennes, fut tué au mois de novembre de l'année 1120 A. D., 513 de l'H. (voyez Brossat Hist. de la Géorgie 1re Part. p. 364). J'observerai à l'occasion de ceci qu'il me semble impossible d'admettre, que le *Chiracanchah Aghsartan* qui épousa la fille du Roi David II, *Thamor*, avant 1116 A. D. i. e. 510 de l'H., soit le prince *Akhistan* (ibid. note 2 p. 360), car en 1116 même, ce prince avait tout au plus 11 ans.

(10) Cette élégie porte le titre: اين مرثيه را بر بديبه كنه:

در حال بیماری که بکته اش باز آوردند در وفات امیر عضد
الدین فربرز وخانون المپک که فرزندان پادشاه وقت
بودن c.-à-d. «Cette élégie impromptu, fut composée par le poète ramené malade à *Guendjet*, sur la mort de l'émir *Azod-Eddine Feribourz* et de la *Khatoun Aldjik*, tous les deux enfants du Chah du temps. La rime de cette élégie est }
et le *réfais* en est *خویش*. Dans le *hame tirdjibend*, 13me *ferd*, nous lisons:

ای ازدها! اگر نه جو حاکم خون خورې
از طدل پادشاه جم آسا چه خویشې

c.-à-d. «Oh dragon, si tu n'étais pas buveur de sang comme *Zohak*. Que voulais-tu de ces petits enfants d'un roi semblable à *Djémchid*?» Dans toute cette pièce *Khagani* ne nomme nulle part *Akhistan*; mais comme il n'accordait qu'à lui le titre de «*Chah de l'époque*», je n'ai pas hésité d'admettre que *Feribourz* et *Aldjik*, étaient ses enfants.

(11) La victoire remportée par *Akhistan* sur les *Russes* paraît être son plus beau titre de gloire, aussi *Khagani* ne manque pas de parler assez souvent de ce haut fait. Ainsi dans le 2e *matla* de la *qasidèh* citée dans la note (7), il dit dans les vers 37, 38 etc., à partir du commencement:

فتح تو بېنك لشكر روس * تاريخ شد آسان فرانرا
رايات توروس را علی روس * صرصر شده ساق ضيران را

پیکان شهاب رنگ چون آب * آتش زده دیو لشکرانرا
در زهره روس زانک زهراب * کاندانه بقلع بران را
بك سهم توخروار بشکافت * هتاد دو کشتی ابتراانرا
میزانه بندکان جو مقراض * آوداج بریده منکرانرا
بس دوخته گزگرت جو سوزن * در زهره حکر متبرانرا
اقبال توکاپ خضر خورداست * دل داده نهنك منجرانرا
وزبس که زرم برلب بحر * خون رفت بریده حاجرانرا
هم برلب بحر بحر کردار * خون حوضکه آمد اشقرانرا
ناترگشت ازدهای موسی * بنود مجوش متبرانرا
در روم زاردهای نیرت * زهرست نواله قیصرانرا

c.-à-d. «La victoire que tu remportas sur les guerriers *Russes*, devint une ère pour les élevés comme le ciel (c.-à-d. pour les rois). Tes étendards, d'après (le dire) des témoins (1) produisaient sur les *Russes* l'effet de l'aiguillon sur les tiges de la plante *Zerimran*. Les pointes (de tes flèches) couleur de flamme (envahissantes), comme l'eau, versaient le feu parai les armées des *dihs*. Tu trempas (les flèches) dans le fiel des *Russes*, en leur décochant le javelot muni de plumet (tes flèches, trempé dans l'eau empoisonnée. Une de tes flèches, semblable au prophète *Khizr*, rompit les soixante douze vaisseaux (2) de ces stupides infidèles. Les flèches bifurquées de tes serviteurs, coupaient comme des ciseaux les veines jugulaires des renieurs de la religion. Tes javalots courts couvaient, à l'instar des aiguilles, leurs vésicules à leurs pommens. Ta fortune, abreuvée à la source de *Khizr*, donna du cœur aux (porteurs) des poignards semblables aux crocodiles. Par suite des blessures portées sur les bords de la mer, le sang jaillissait des gorges coupées, et il se forma, sur les bords mêmes de la mer, une mare de sang de ces blondins roux, (mare) semblable à une mer, quand ton corquois montra ses dragons de *Môïse*, à ceux qui, après

(1) Le *serd* sur *علي روس* est expliqué dans le commentaire

par: علی رئیس الشهداء.

(2) Allusion au verset 70 du Ch. XVIII du *Qoran*. *Methnawî* fait aussi allusion à cela dans les vers connus:

آن بسراکش خضر برید خلق * سیر آنرا در زیار عام خلق
دردون بحر کشتی را شکست * صدر سنی شکست خضر هست

tout examen, sont des adorateurs du feu³⁾. A Roum même les dragons de tes flèches, empoisonnèrent les aliments du *Quisour*..

Dans une *gasideh*, composée à la louange d'*Akhistan*, à l'occasion d'une fête, sur la rime *ان*, et dont le *réfif* est *انگېخته* nous lisons :

مُود هَت شهر یاری نوح دعوت خسروی
صرصر از خُزْراَن و طوفان از اَلان انگېخته
هېبَت او مالک آیین وزبانی خامیت
دوزخ از دربند و ویل از شایران انگېخته
کشته شروان خپروان لابل شَرَقْوان از قباس
صورت بغداد و مصر از خپروان انگېخته
هم خلیفۀ مصر و بغداد است و هم فیض کفش
دجله از سعد آن نیل از کردمان انگېخته
لشکرش دیدی شپخون برده بر دیوان روس
از کین غَرش شېر سیستان انگېخته
جوشش کوش که ناله چون کوزن از پوست کرک
هیض خرکوش از تن شیر ژبان انگېخته
شېروې کرده کلنک آنا هه شاین دلان
چون قَطا سیرغرا از آشیان انگېخته
راندۀ نادامان شب چون شب زمه بر چپ چرم
جادو آنا بکفواره از کتان انگېخته
صیحه چون صبح ششپیر آخته بر کافران
نا بششیر از هه (هوا) کرد هوا انگېخته
زهره چون بهارم چو بین باره چو بین بزیر
آهین تن باره چون باد خزان انگېخته

3) Allusion à la coutume des anciens Russes, de brûler leurs morts. Voyez l'article *روس* chez Yagout et Frähn: *Im-Forslan*.

هر یکی اسخندباری در دِز رویین درع

از سر دربا غبار هتغوان انگېخته

بر کشیده تیغ اسد چون آفتاب اندر اسد

در تموز از آه خُصان مهرکان انگېخته

بر دل کافر چو انکورالیه وزغوشان

می زحصرم کون سر تیغ بیان انگېخته

بر سر دریا زنبیلن تیغ کاب رویناس

ناجزیره رویناس ولنیران انگېخته

در جزیره راندۀ بکدریا زغون روسبان

موج از آن دریای خون کوه کلان انگېخته

کشتی از بس زار کشته کِشت زاری کشته لعل

سر دروده وز تن آواز اَلَمَان انگېخته

کُشته بگ نیم وکربران خسته نپی رفته باز

مرکشان نپها زجان ناتوان انگېخته

نابدیک مغز خود خود را مَزورَها بزند

از سرنک ترز رنک رایکان انگېخته

رأبت شاه افغان که انا فتنا فالِ اوست

در جهان آوازه شادی رسان انگېخته

از سر کفار روس انگېخته کردی چنانکه

از سَرای روم شاه الب ارسلان انگېخته

بکدوروز ابن سکدلان انگېخته در شېروان

شورش کَلَرَنُک در مازندران انگېخته

سهنشاه انگېخته امروز در در بند وروس

شورش کان سک دلان از شېروان انگېخته

c.-à-d. «Souverain au zèle de Houd et à l'éloquence de Noh, tu visitas comme une tempête les Khazars, et comme un dé-

luge les *Allans*. Tu es craint comme *Malik* (trésorier de l'enfer), et (pour les ennemis: tu as un caractère de *Zabani* (officier de l'enfer); tu fis de *Derband* un enfer, et tu fis pousser des lamentations à *Chalran* ⁴). (Grace à toi) le *Chirouan* (i. e. possesseur du lion), si l'on y pense, est devenu *Kheiracan* (i. e. possesseur de la bonté), non, peut-être même, est il devenu *Cherfeacan* (i. e. possesseur de la noblesse); tu fis le *Khizucan* (i. e. le *Chirouan*) semblable à *Baghdad* et au *Caire*. En même temps il est le *Khalif* du *Caire* et de *Baghdad*, et par la largesse de sa main, l'*Euphrate* passe par *Sadoun* et le *Nil* par *Gerdaman* ⁵). Tu as vu ses soldats faisant une attaque nocturne contre les *diets Russes*, (quand) de l'embuscade de sa colère il lança le lion de *Sistan* (i. e. *Roustem*). Le roulement de ces tambours, dont le son ressemblait au cri poussés par la gazelle à la vue d'une peau de loup, donna des règles de lièvre aux lions enragés (i. e. aux Russes) ⁶). Tous ces coeurs d'éperviers marchèrent la nuit comme des grues, et comme des *Quia*, expulserent les *Simourges* de leurs nids. Ils les poursuivirent jusqu'à la fin de la nuit, comme la nuit (poursuit) la nouvelle lune dans le collet du ciel (i. e. au haut du ciel), et (toi) à l'instar des sorciers (tu) préparas un lam-

4) *Chalran*, jadis une forteresse colière, maintenant au tas de ruines, dans le district du *Qoubbeh*.

5) *Saddoun*, maintenant nommé *Siadan*, bourg du district de *Qoubbeh*, non loin des ruines de *Chalran*. *Gerdaman*, canton traversé par le *Girdamantchai*, dans le gouvernement de *Chémakha*.

6) Beaucoup de personnes m'ont assuré ici qu'un tambourin tendu de peau de mouton n'émet pas de son, étant frappé en présence d'un tambourin tendu de peau de loup; de même les orientaux sont persuadés, ce qui est aussi plus probable, que la gazelle ne peut voir une peau de loup, sans pousser des cris de frayeur. Quant aux règles du lièvre, voilà ce qu'en dit l'imam *Dameri* auteur du *Hatoul* *heicant-i-Kebra*:

والأرنب تنام مفتوحة العين قرباً جائها القاص فوجها
القاص كذلك فينبطها مستبظة ويقال إنها إذا رأت البحر
ماتت ولذلك لا يوجد بالساحل وهذا لا يمتنع عندي وتزعم
العرب في كاذبيتها أن الجن تنوب منها موضع فيها والذي
يجهض من الحيوان أربعة المرأة والتبع والقاص والأرنب
ويقال إن الكلبة تحبض

c.-à-d. «Le lièvre dort les yeux ouverts, très souvent le chasseur s'approche de lui et, le voyant ainsi, le croit éveillé. On dit que le lièvre meurt dès qu'il a vu la mer, et que c'est à cause de cela qu'on ne le trouve pas au bord de la mer; mais ceci, d'après moi, n'est pas exact. Les Arabes, entre autres mensonges, admettent que les *Djins* fuient le lièvre, à cause de ce qu'il a des règles. Quatre sortes d'animaux ont des règles: la femme, la hyène, la chaux-souris et le lièvre. On dit aussi que le chien a des règles.»

beau de toile de lin (pour leur jeter le sort) ⁷). Le matin, tu dégalnas ton glaive⁸), et tu (le tournas) contre les infidèles, jusqu'à ce que le glaive les couvrit tous de la poussière de l'ignominie. (La planète) *Mercur* ayant sous lui comme *Bahram Tchoubin* une peau tendue sur du bois (i. e. un tambourin), ton cheval s'élança comme le vent d'autonne ⁹). Chacun (de tes soldats) dans sa forteresse de cotte de mailles de bronze était comme un *Isfendiar* ¹⁰), ils firent sur la mer des dévastations semblables à ceux du *Heft-Khan* ¹¹). Le lion dégalna son glaive, comme le soleil dans la constellation du Lion, mais les coups poussés par les ennemis, changèrent le coeur de l'été en premier mois de l'autonne. Le coeur des infidèles fut grêlé de petites-vérolas grosses comme des grains de raisin, et le sabre du *Yimen*, de couleur de raisin vert, fit de leur sang du vin. Le sabre de couleur bleue étendit sur la mer une couche de garance (mot p. mot mine de gar.) jusqu'à l'île *Rouinas* et jusqu'à *Lembiran* ¹²). Sur l'île il fit du sang des Russes une mer, et la vague de cette mer ressemblait à une haute montagne; elle dispersa les vaisseaux, et l'on dirait qu'on y avait semé des rubis; on moissona les têtes, et les corps criaient amen. La moitié fut tuée, l'autre moitié défaite, s'enfuit, et la mort chassa la chaleur de leurs âmes impuissantes. Afin qu'ils pussent se préparer dans leurs crânes une tiane, l'eau de leurs larmes leur fournit *gratuit* le jus d'épine-vinette ¹³). Les étendards du *Chah* qui portent les mots *Inna fatahnd* (Qor. Soor. XLVIII vers. 1), répandirent dans le monde une nouvelle, créatrice de la joie. Il jeta tout autant de poussière sur la tête des Russes infidèles, qu'*Alb-Arslan* en jeta sur la tête des habitants de *Roum*. Un ou deux jours, ces coeurs de chiens (i. e. sauvages, furieux, féroces) réussirent à commettre dans le *Chirouan* des désordres semblables à ceux d'*Arjeng* dans le *Mazandran*; (mais) la ter-

7) D'après le commentaire: les lambeaux de toile de lin servent dans les sorcelleries pour jeter un sort à quelqu'un, on les découpeait au croissant.

8) C'est-à-dire, qu'en lever du soleil, on dirait que l'aurore dégalne son glaive, métaphore qui dans les pays chauds ne manque pas de justesse.

9) Ce vers, qui paraît si embrouillé dans la forme de l'original, veut simplement dire que *Mercur*, protecteur des musiciens, se fit tambour dans l'armée d'*Akhistan*, dont le cheval etc.

10) *Isfendiar*, fils de *Guechtassib*, lutté par *Roustem*, prit de force les sept endroits forts du *Mazandran* dits: *Heft-Khan*.

11) Mot pour mot: ils soulevèrent sur la mer la bannière du *Heft-Khan*.

12) L'île *Rouinas* est ou l'île *Narguen*, ou l'île de *Sari*, mais comme la dernière serait est apte à la culture de la garance, je crois qu'il s'agit ici de *Sari*, d'autant plus que c'est la seule île de cette côte où il y ait des sources d'eau douce, et qui pourrait servir de station à la flotte russe. *Lembiran* est un grand village sur la route directe de *Chémakha* à *Choucha*, à une 1500 de verstes du *Kour*.

13) Ingrédient de la tisane, ou d'une potion calmante, dont *Bahani* fait souvent mention.

reur répandue maintenant par le chah à *Derbend* et en *Russe*, y produisit une commotion pareille à celle que ces coeurs de chiens firent ressentir au *Chirvan*.

Il revient encore une fois sur ce haut-fait d'*Akhistan* dans une ode, dite *éidighé*, dont la rime est *]* et le *rédisf* *آمخته*, nous y lisons :

روس و خزران بکې بزند که در بحر خزر

فیض از ان کف جواهر سسر آمخته اند

c.-à-d. « Les Russes et les Khazars fuient, car la mer des Khazars éprouva les bienfaits de sa main pleine de perles. » Pour conclure ces citations, j'observerai que ces deux vers, qui me paraissent être bien moins embrouillés que beaucoup d'autres du même poète, n'ont pas fait le même effet sur un commentateur de *Khagani*, dont le commentaire se trouve copié sur les marges du manuscrit qui m'a servi pour ce travail; voici ce qu'il dit par rapport à ces vers :

فیض ریختن آبی حشر لشکر و از کف جواهر مشرکف

دست مدوم مراد است باعتبار تیغ کوهر دار که در مصای

در کف دست او میباید یعنی روس و خزران در کرختند

از آنچه که در دریای روس و خزران کف دست مدوم

تیغ کوهر دار چندان خون دشمنان بر ریخت که آب در دریا

سرخ شد و خلق هر دو ولایت از ترس کرختند

c.-à-d. « *Feiz* répandue l'eau, *Hecher*, soldats, troupes, et par l'expression *Kefi dast dīnchir* *hacher*, on fait allusion à la main de l'objet de la louange, par considération du glaive *Geshdar* damassé, qui était dans sa main pendant le combat, c'est-à-dire: Les Russes et les Khazars sont en fuite, car le bras du loué a versé tant de sang des ennemis dans la mer des Russes et des Khazars, que l'eau en est devenu rouge, et les habitants de ces deux états ont pris la fuite. » Moi je crois que le verbe qui termine le 2e *misrad* devrait être mis au singulier et rapporté à la mer, comme je l'ai traduit, et que *Khagani*, pour conserver son *rédisf*, l'a mis au pluriel et avait embrouillé par cela le sens; des licences pareilles se rencontrent chez lui très souvent.

(12) Outre les vers déjà cités, où l'on parle d'*Allans*, dans la *qassideh* mentionnée dans la note (7), nous lisons :

باکو ریاض باغ خواهر * خزران وری وزره کرانرا

c.-à-d. « *Bakou*, à cause de son existence, exige le tribut des Khazars, de *Rei* et des *Zirihguérans* (i. e. des *Qoubetchis*). Plus loin, dans la même *qassideh*, nous lisons :

شیرش از اسبان مرد یافت * تیغ در بند و شایران را

c.-à-d. « Son sabre a été secouru par le ciel, pour la réduction de *Derbend* et de *Chabran*. » Je ne puis m'empêcher de remarquer ici que ces deux vers ont été traduits par M. de Hammer loc. cit. p. 128 par: Sein Degen ertbeilt Hilfe dem Himmel, Um Festungen zu erobern damit. Non-seulement il fait dire à *Khagani* dans le premier vers une chose impie, mais l'intérêt des indications géographiques du poète disparaît sous le substantif insignifiant de « *Festungen*. »

(13) Dans une longue *qassideh* à la louange d'*Akhistan*, dont la rime est *]* et le *rédisf* *دانشته*, nous lisons :

از تیغ آران نام را زهر زده ایام را

تیغ عراق و شام را وقتی سبدا دلته

c.-à-d. « Par sa conquête de l'*Arran*, il fit de son nom un ornement du temps, et un jour il se fit un nom par ses victoires dans l'*Iraq* et en *Syrie*. »

(14) Dans l'éloge sur la mort d'*Akhistan*, dans l'endroit où ce *terdjibend* passe de la rime *ای* et du *rédisf* *او آمد* à la rime *شعبه*, par deux *misrad*, dont la rime est *ان*, *Khagani* dit :

امام شرع و سلطان طریقت ناصر الدین آن

که از رایت او آمد نکون شد چتر پهبان

ابو اسحق ابراهیم کاندز چپ انعامش

بیکذره نمی ارزد سپهر و هفت امراش

اگر دمال شکلی سنک زد بر کعبه جاش

هم اکنون زایت کردون بگردد :ش ایامش

دریغ کعبه خرم که اکنون جای مانم شد

که از فرچین صدری فراق افتاد فرجامش

نبایش از زبان حال هر صبح این همی گوید

کس گمان آب مائکم کرد کم باد از جهان نامش

c.-à-d. « Imam de la loi, sultan du *tarikat*, *Nasir-Eddin* celui qui renversa les papaliques des impies des qu'apparurent ses étendards. *Abou-Ishaq Ibrahim* dans la bourse des cadeaux du quel ni le ciel ni ses sept corps ne valent un atome de poussière. Quoique l'homme à la forme de

Didjal ait lancé une pierre à la *Kaabah* de sa grandeur, (il n'en profitera pas) car, par l'influence du ciel, actuellement, son état va empirer (m. p. m. le coin de son temps changera). Hélas! la *Kaabah* de la joie devint maintenant un endroit de condoléance, parce que toute la gloire de ce grand, ne l'a pas empêché de partir à la fin de ses jours. Son frère aîné (?) par sa contenance (semble) dire chaque matin: que le nom de l'homme qui abaissa notre honneur ⁽¹⁴⁾, disparaisse de ce monde.

⁽¹³⁾ Dans le troisième *maild* d'une *gassideh* à la louange d'*Akhistan*, dont la rime est *ar* et le *réfif* *Amde*, *Khaqani* dit:

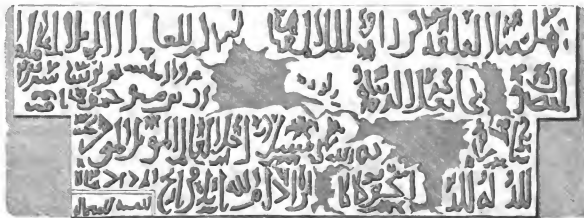
نر بالک با چهر ملک بور منوچهر ملک
باطمان مهر ملک طاعون شزلور آمده

c.-à-d. «Fils du Roi *Manoutchehr*, la figure d'un roi est comme la *thériaque* (i. e. antidote): peste soit donc de celui qui se moque de la bienveillance du roi.»

⁽¹⁴⁾ Dans le *Touhfe* oul *Iraqin*, dans une pièce de vers intitulée: *A la louange de son oncle*, le *Gine* et le *7me ferd* avant la fin sont ainsi:

جون های دلم بکنم در کوفت * سالم در بیست و پنج در کوفت
زین کلبه بکلبه بفا رفت * زان عالم بود باز جا رفت

⁽¹⁵⁾



⁽¹⁴⁾ Ici *اب* est employé comme une abréviation du mot *ابرو*.

c.-à-d. «Quand mon cœur perça du pied le trésor, mon Âge enfonce la porte de 25 ans. De cette habitation il passa au gîte éternel; il était de l'autre monde, et il y retourna.» Dans le 4^{me} *ferd*, de la fin, il dit:

آجاش نکاح بست حورا * چل سال عزب نشسته اینجا
c.-à-d. «Là il épousa une *hourî*, étant resté ici quarante ans célibataire.»

⁽¹⁷⁾ Dans l'épigramme d'*Aboul Oula* sur *Khaqani* nous lisons.

تو ای افضل الدین اگر راست پرسی
بجان عزیزت که از تو نشاد
دروگر پسر بود نامت بشروان
بغافانیت بر لقب من نهادم

c.-à-d. «Ob *Afza* *Eddin*! si tu me demandes la vérité. Par ton âme élevée je ne suis pas content de toi. Dans le *Chirvan* tu étais connu comme fils de ménéssier. Moi, je t'ai donné le surnom de *Khaqani* etc.» Quant au fait que c'est de *Manoutchehr* et non de son fils *Akhistan* qu'il reçut le titre de *Khaqani*, il est prouvé non-seulement par le témoignage unanime de toutes les histoires de la littérature persane, ce qui serait de peu de valeur, vu l'habitude des historiens orientaux de se copier l'un l'autre, mais surtout parce qu'*Akhistan* portait le titre de *Chah*, et non celui de *Khaqan*.

lettre : si c'était le cas, il ne serait pas difficile de le distinguer du nombre 30 **س**, mais malheureusement on trouve presque toujours, la place ayant marqué jusqu'à bordure de la monnaie **س** pour 20 et **س** pour 30; la différence de ces deux mots se réduit uniquement au premier signe. Si, comme je crois en être sûr, on n'a pas frappé de monnaies avec les cannelures au revers avant l'année 32 ou 33, et, depuis ces années, au contraire si toutes les monnaies ont ce signe distinctif, jusqu'à la 41me et dernière année de règne, il sera facile de reconnaître, au premier coup-d'oeil, les dates 23, 24, 25, 26, 27, 28 et 29, des dates 33, 31, 35, 36, 37, 38 et 39. Les cannelures du revers serviraient d'indice pour aider à reconnaître les dates douteuses.

M. Mordtmann, n'ayant pas fait cette observation, n'a paru attacher aucune importance à ce détail du type, et s'est souvent dispensé de l'indiquer dans la description de ses pièces, aussi se trouve-t-il, que dans son ouvrage il n'a publié que deux pièces entre les années 19 et 30, nommément les Nos. 190 et 193 (les Nos. 191 et 192 étant sans dates); or pour un laps de 10 ans c'est bien peu, lorsqu'on trouve dans le même ouvrage, pour les 10 années suivantes du même régime, plus de 20 monnaies; je suis convaincu, que parmi les monnaies classées par M. Mordtmann aux années 33 — 39 il y en a plusieurs qui sont des années 23 — 29, et c'est justement de ces années qu'il ne publie pas une seule pièce dans son ouvrage, où il a décrit de si riches collections sassanides.

En signalant des inexactitudes du bel ouvrage de M. Mordtmann, je dois aussi faire mes aveux sur les erreurs où je suis tombé moi-même en voulant, il y a plus de 10 ans, déterminer les plus anciennes dates du règne de Kovad dans une des séances de la Société d'Archéologie et de Numismatique de St.-Petersbourg, dont le protocole a été publié.

Je croyais m'être posé dans la suite une monnaie de Kovad, avec la date 11: mais depuis, j'ai acquis la conviction que cette pièce est de la 13^{me} année. Pour ceux qui ont défilé des dates pehlevies sur les monnaies sassanides, une pareille méprise ne paraîtra pas étonnante, car il existe une très grande ressemblance entre les caractères  11, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 18, 19, 20, 21, 22, 23, 24, 25, 26, 27, 28, 29, 30, 31, 32, 33, 34, 35, 36, 37, 38, 39, 40, 41, 42, 43, 44, 45, 46, 47, 48, 49, 50, 51, 52, 53, 54, 55, 56, 57, 58, 59, 60, 61, 62, 63, 64, 65, 66, 67, 68, 69, 70, 71, 72, 73, 74, 75, 76, 77, 78, 79, 80, 81, 82, 83, 84, 85, 86, 87, 88, 89, 90, 91, 92, 93, 94, 95, 96, 97, 98, 99, 100, 101, 102, 103, 104, 105, 106, 107, 108, 109, 110, 111, 112, 113, 114, 115, 116, 117, 118, 119, 120, 121, 122, 123, 124, 125, 126, 127, 128, 129, 130, 131, 132, 133, 134, 135, 136, 137, 138, 139, 140, 141, 142, 143, 144, 145, 146, 147, 148, 149, 150, 151, 152, 153, 154, 155, 156, 157, 158, 159, 160, 161, 162, 163, 164, 165, 166, 167, 168, 169, 170, 171, 172, 173, 174, 175, 176, 177, 178, 179, 180, 181, 182, 183, 184, 185, 186, 187, 188, 189, 190, 191, 192, 193, 194, 195, 196, 197, 198, 199, 200, 201, 202, 203, 204, 205, 206, 207, 208, 209, 210, 211, 212, 213, 214, 215, 216, 217, 218, 219, 220, 221, 222, 223, 224, 225, 226, 227, 228, 229, 230, 231, 232, 233, 234, 235, 236, 237, 238, 239, 240, 241, 242, 243, 244, 245, 246, 247, 248, 249, 250, 251, 252, 253, 254, 255, 256, 257, 258, 259, 260, 261, 262, 263, 264, 265, 266, 267, 268, 269, 270, 271, 272, 273, 274, 275, 276, 277, 278, 279, 280, 281, 282, 283, 284, 285, 286, 287, 288, 289, 290, 291, 292, 293, 294, 295, 296, 297, 298, 299, 300, 301, 302, 303, 304, 305, 306, 307, 308, 309, 310, 311, 312, 313, 314, 315, 316, 317, 318, 319, 320, 321, 322, 323, 324, 325, 326, 327, 328, 329, 330, 331, 332, 333, 334, 335, 336, 337, 338, 339, 340, 341, 342, 343, 344, 345, 346, 347, 348, 349, 350, 351, 352, 353, 354, 355, 356, 357, 358, 359, 360, 361, 362, 363, 364, 365, 366, 367, 368, 369, 370, 371, 372, 373, 374, 375, 376, 377, 378, 379, 380, 381, 382, 383, 384, 385, 386, 387, 388, 389, 390, 391, 392, 393, 394, 395, 396, 397, 398, 399, 400, 401, 402, 403, 404, 405, 406, 407, 408, 409, 410, 411, 412, 413, 414, 415, 416, 417, 418, 419, 420, 421, 422, 423, 424, 425, 426, 427, 428, 429, 430, 431, 432, 433, 434, 435, 436, 437, 438, 439, 440, 441, 442, 443, 444, 445, 446, 447, 448, 449, 450, 451, 452, 453, 454, 455, 456, 457, 458, 459, 460, 461, 462, 463, 464, 465, 466, 467, 468, 469, 470, 471, 472, 473, 474, 475, 476, 477, 478, 479, 480, 481, 482, 483, 484, 485, 486, 487, 488, 489, 490, 491, 492, 493, 494, 495, 496, 497, 498, 499, 500, 501, 502, 503, 504, 505, 506, 507, 508, 509, 510, 511, 512, 513, 514, 515, 516, 517, 518, 519, 520, 521, 522, 523, 524, 525, 526, 527, 528, 529, 530, 531, 532, 533, 534, 535, 536, 537, 538, 539, 540, 541, 542, 543, 544, 545, 546, 547, 548, 549, 550, 551, 552, 553, 554, 555, 556, 557, 558, 559, 560, 561, 562, 563, 564, 565, 566, 567, 568, 569, 570, 571, 572, 573, 574, 575, 576, 577, 578, 579, 580, 581, 582, 583, 584, 585, 586, 587, 588, 589, 590, 591, 592, 593, 594, 595, 596, 597, 598, 599, 600, 601, 602, 603, 604, 605, 606, 607, 608, 609, 610, 611, 612, 613, 614, 615, 616, 617, 618, 619, 620, 621, 622, 623, 624, 625, 626, 627, 628, 629, 630, 631, 632, 633, 634, 635, 636, 637, 638, 639, 640, 641, 642, 643, 644, 645, 646, 647, 648, 649, 650, 651, 652, 653, 654, 655, 656, 657, 658, 659, 660, 661, 662, 663, 664, 665, 666, 667, 668, 669, 670, 671, 672, 673, 674, 675, 676, 677, 678, 679, 680, 681, 682, 683, 684, 685, 686, 687, 688, 689, 690, 691, 692, 693, 694, 695, 696, 697, 698, 699, 700, 701, 702, 703, 704, 705, 706, 707, 708, 709, 710, 711, 712, 713, 714, 715, 716, 717, 718, 719, 720, 721, 722, 723, 724, 725, 726, 727, 728, 729, 730, 731, 732, 733, 734, 735, 736, 737, 738, 739, 740, 741, 742, 743, 744, 745, 746, 747, 748, 749, 750, 751, 752, 753, 754, 755, 756, 757, 758, 759, 760, 761, 762, 763, 764, 765, 766, 767, 768, 769, 770, 771, 772, 773, 774, 775, 776, 777, 778, 779, 780, 781, 782, 783, 784, 785, 786, 787, 788, 789, 790, 791, 792, 793, 794, 795, 796, 797, 798, 799, 800, 801, 802, 803, 804, 805, 806, 807, 808, 809, 810, 811, 812, 813, 814, 815, 816, 817, 818, 819, 820

Les plus anciennes dates du règne de Kovad sont de l'année 13: j'en possède deux exemplaires. Quant aux prétendues dates de la 11^{me} et de la 12^{me} année, je n'en ai trouvée nulle part. Ici je dois faire observer encore, que la monnaie publiée par M. Mordtmann No. 186, et qu'il attribue à l'année 13, est probablement de la 33^{me} année, car le revers est indiqué «wie auf No. 185; il y a donc évi-

demment une bordure cannelée — eine doppelte Perlencin-
fassung — qu'on ne trouve pas même encore sur les monnaies
de l'an 23; M. Mordtmann a donc pris cette fois سدر
pour سدر.

De l'examen attentif et scrupuleux des monnaies de Kovad et de Zamasp, il résulte pour moi la conviction que le calcul chronologique de ces règnes doit être établi de la manière suivante. Premier avènement de Kovad, 191 de J. C., règne de 9 ans — 500 de J. C.; usurpation de Zamasp, 500 de J. C., interrègne de 3 ans — 503 de J. C.; deuxième avènement de Kovad, 503 de J. C., règne de 28 ans — 531 de J. C. Mon calcul étant basé seulement sur les données numismatiques, de nouvelles découvertes de dates *extrêmes* pour ces règnes pourraient le modifier, mais il serait inconvénient d'accepter, comme témoignages dignes de quelque attention, des médailles aussi mal conservées que l'exemplaire No. 181 Pl. VIII fig. 22 de l'ouvrage de M. Mordtmann: car cette monnaie, qui est selon moi de Zamasp, est trouvée justement à l'endroit de la date. M. Mordtmann voit le nombre 6, et cela peut être tout aussi bien les nombres 1, 2 ou 3; à volonté: une autre circonstance assez grave doit inspirer encore de la méfiance pour cette prétendue date, c'est qu'on n'a pas encore trouvé de pareilles monnaies avec les années 4 ou 5, tandis que celles qui sont marquées des années 1, 2, 3 sont assez fréquentes; or pour franchir deux années et établir un nouveau fait chronologique si important, il faut attendre quelque pièce plus digne de foi que l'exemplaire trouvé produit par M. Mordtmann.

Je passe à l'examen des monnaies de Khosrou Ier, Nou-
schirvan.

Le nombre des monnaies de ce souverain dans ma suite sassanide ne s'élève pas au delà de 106 pièces, auxquelles j'ai dû restreindre mes observations; il sera curieux de savoir, si d'après les grandes collections que vous explorez à présent, mes remarques seront confirmées, ou bien si vos recherches produiront des résultats qui devront en modifier quelques-unes du moins.

Le nom du roi Khosrou-Nouschirvan est inscrit de quatre manières différentes sur mes monnaies, mais ce qui est très remarquable, c'est que les différentes orthographes du nom ne tiennent nullement aux localités de l'émission de la monnaie — mais seulement aux différentes époques du règne. Les variétés sont :

¹⁰ **اُرسودی** en persan **اُرسودی**, ceci est la forme la plus ancienne, elle a été constamment employée pendant les trois premières années du règne, puis pendant la quatrième et la cinquième année, son dernier terme; mais elle n'est plus exclusivement employée, car on voit aussi paraître la forme suivante.

2^o خورودي سرحد. Cette forme ne commence que dans les années 1 et 5, et ce qui est étrange, c'est que le nom est inscrit de bas en haut, usage qui avait été abandonné depuis une 30^e d'années, et qui n'a plus été repris

ni sous ce règne ni sous les règnes suivants. La forme **𐭠𐭣𐭥𐭥𐭥𐭥** paraît assez souvent sur les monnaies de l'an 6, et à de rares intervalles encore quelquefois avec les dates 12, 13, 21, 32, 43; mais alors toujours le nom est inscrit dans la direction ordinaire, de haut en bas.

³⁰ **𐭠𐭣𐭥𐭥𐭥𐭥**. Cette forme paraît avoir été très peu usitée, car je ne l'ai trouvée que sur mes 3 monnaies de l'an 7.

⁴⁰ **𐭠𐭣𐭥𐭥𐭥𐭥** forme ordinaire, qui commence à l'année 6 et se maintient presque exclusivement jusqu'à la fin du règne; elle ne varie pas non plus sous le règne de Khosrou II, Parviz. Nous observerons ici que M. Mordtmann, qui a si laborieusement analysé l'orthographe du nom de Khosrou, a omis de faire mention des variétés d'orthographe du nom sur les monnaies, en indiquant partout cette seule forme, lorsqu'elle n'était même pas encore en usage, p. ex. aux années 2, 3, 4 et 5, cette dernière dans le Supplément p. 181.

Les monnaies de Khosrou I présentent encore une particularité et la voici: à la même époque où le nom royal s'écrivait de tant de manières différentes, justement pendant les années 1, 2, 3, 4 et 5 de son règne, le type du revers avait un caractère tout-à-fait extraordinaire, c'était comme une réminiscence grossière de l'ancien type du revers de Sapor I: les gardiens du pyrée tiennent chacun une lance sur laquelle ils sont appuyés, l'autre main est placée sur le pommeau de leur épée, qui reste dans son fourreau pendue à la ceinture. Dans ma suite une seule monnaie de l'an 5, et qui doit avoir été frappée à la fin de ladite année, ne présente plus ce type, mais elle produit, pour la première fois, le pyrée garde par deux personnages portant des habits serrés à la taille, et qui descendent jusqu'aux genoux, chacun tient son épée nue, la pointe posée à terre à ses pieds, et les mains appuyées sur la garde: ce type n'a plus varié depuis la 6^{me} année de ce règne et s'est maintenu sans changements pendant plus d'un siècle, longtemps même après la chute de la dynastie sassanide. Ce type, assez supportablement gravé sous Khosrou I, n'a pas de ressemblance avec le type du revers des monnaies de Kovad, où les gardiens du pyrée ont l'air d'être placés sur des échasses et n'ont pas figure humaine. Nonobstant cela M. Mordtmann a prétendu, que le revers de toutes les monnaies de Khosrou I est le même que celui des monnaies de Kovad. Je vous signale alors encore que les monnaies du règne de Khosrou I montrent une certaine décadence graduelle: ainsi les dirhems avec les dates de 20 à 30 sont un peu mieux gravés que ceux des années 30 — 40; enfin les dernières monnaies, avec les dates 40 — 48, sont encore plus rudes et plus grossièrement traitées par les graveurs. Les dates sont plus distinctement tracées que sur les monnaies de Kovad, et on ne pourrait plus confondre les nombres 21, 22, 23, 24, 25, 26, 27, 28, 29 avec 31, 32, 33, 34, 35, 36, 37, 38 et 39; car le nombre 20, lors même qu'il est pré-

cedé d'une unité, est cependant inscrit jusqu'à la dernière lettre **𐭠𐭣𐭥𐭥𐭥𐭥**, tandis que le nombre 30 a presque toujours cette forme **𐭠𐭣𐭥𐭥𐭥𐭥** ou même la forme plus contractée **𐭠𐭣𐭥𐭥𐭥𐭥**. Concernant les dates en général on peut faire l'observation suivante. — Sous le règne de Kovad les abréviations, pour les mots persans indiquant les nombres au-dessus de 13, étaient plus en usage que sous le règne de Khosrou I, et sous Khosrou II on ne trouve presque plus d'abréviations, l'orthographe est moins variée et se maintient la même sous les Khalifes et sous les Ispahbads du Taberistan.

Le tableau avec les légendes en caractères pehlevi copiées d'après les monnaies mêmes, que M. Mordtmann a placées dans son ouvrage, est excellent, mais j'ajouterais encore une 20^{me} de variétés de ces légendes pour les nombres 1 — 48, qui concernent les monnaies proprement sassanides, variétés que j'ai trouvées dans ma suite seulement. Sur des monnaies de Kovad j'ai la date **𐭠𐭣𐭥𐭥𐭥𐭥**. M. Mordtmann, en publiant parmi les monnaies du même roi des pièces de l'année 34, dont le nombre unitaire 4 est abrégé de la même manière, le transcrit en caractères hébreux **𐤀𐤁𐤁𐤁𐤁** tachbel, v. No. 204 et 205 — je crois qu'un mot persan peut être transcrit en persan mieux qu'en hébreu, et que la lettre finale ne doit point subir de changement phonétique, parce que la voyelle qui devrait la précéder a été omise; ce changement de l'r en l est d'autant moins naturel que cela aboutit à un contre-sens, à un nombre tout à fait déplacé — 40 et 10. Le 5 pehlevi doit donc, à mon avis, rester un r pour le mot **𐭠𐭣𐭥𐭥𐭥𐭥**, et la même lettre doit se prononcer l, lorsque le mot est employé pour 40 **𐭠𐭣𐭥𐭥𐭥𐭥**. Mais je me borne à vous soumettre ces conjectures, sur lesquelles vous êtes bien plus à même que moi de prononcer en connaissance de cause.

Sous Kovad, je trouve la date **𐭠𐭣𐭥𐭥𐭥𐭥** que je ne puis lire que **𐭠𐭣𐭥𐭥𐭥𐭥** 16, car la 1^{re} lettre est **𐭠𐭣𐭥𐭥𐭥𐭥**, c'est une autre forme pour **𐭠𐭣𐭥𐭥𐭥𐭥**. M. Mordtmann donne au nombre 11 **𐭠𐭣𐭥𐭥𐭥𐭥** une forme qui ressemble beaucoup à la précédente, mais je trouve le nombre 11 sur beaucoup de monnaies de ma suite de Khosrou I et II, et d'Hormizdas IV, toujours ainsi: **𐭠𐭣𐭥𐭥𐭥𐭥**, même souvent **𐭠𐭣𐭥𐭥𐭥𐭥**, le **𐭠𐭣𐭥𐭥𐭥𐭥** tout-à-fait détaché de l'alif; ceci au reste se voit bien sur des monnaies de Khosrou II.

Kovad — **𐭠𐭣𐭥𐭥𐭥𐭥** 18 **𐭠𐭣𐭥𐭥𐭥𐭥**, contraction de **𐭠𐭣𐭥𐭥𐭥𐭥**.

𐭠𐭣𐭥𐭥𐭥𐭥 22, pour **𐭠𐭣𐭥𐭥𐭥𐭥**.

𐭠𐭣𐭥𐭥𐭥𐭥 pour **𐭠𐭣𐭥𐭥𐭥𐭥** — 29.

𐭠𐭣𐭥𐭥𐭥𐭥 pour 31.

𐭠𐭣𐭥𐭥𐭥𐭥 pour 41.

— Le nombre 3, lorsqu'il précède un nombre décimal, est quelquefois facile à confondre avec le nombre 1, mais les deux premiers traits ont une courbe parallèle, et c'est ce qu'il faut bien observer pour ne pas se tromper, ainsi on trouve **𐭠𐭣𐭥𐭥𐭥𐭥** 13, **𐭠𐭣𐭥𐭥𐭥𐭥** 33.

Les nombres sur les monnaies de Khosrou I présentent les particularités suivantes:

𐭠𐭣𐭥𐭥𐭥𐭥 pour **𐭠𐭣𐭥𐭥𐭥𐭥**, exemple unique.

۵ est aussi une variété que je ne trouve pas chez M., mais qui se rencontre ۵۵۵۵, quelquefois employée pour ۵۵۵۵ 6 Le 5 rappelle la forme ۵۵۵۵۵ pour ۵۵۵۵۵ 11. ۵۵۵۵ 14. ۵۵۵۵ 16, comme sous Kovad, Schedjeh pour scheschdeh a peut-être été employé comme un mot moins dur.

۵۵۵۵ ۲۱. ۵۵۵۵ ۲۳. ۵۵۵۵ ۳۳. 33. Sous Hormisdas IV je produirai la date huit ۵۵۵۵; cette forme ne se trouve pas dans le tableau de l'ouvrage de M. Mordtmann; quant au nombre 10, je l'ai sur plusieurs exemplaires ۵۵۵۵; ici la 2^e lettre est un ۵ et non pas un ۵; le cas se rencontre trop souvent pour qu'on puisse l'attribuer à une faute de graveur, mais je ne puis que vous indiquer le fait, sans prendre sur moi d'expliquer l'emploi de la forme ara pour la forme sémitique ordinaire aschra.

Sous Khosrou II, j'ai la date deux d'une forme paléographique assez curieuse, ۵۵۵۵. Mais j'ai omis de vous repartir encore de la pièce la plus intéressante que je possède de ce règne, c'est celle avec la date 1. Cette monnaie ne laisse aucun doute, sur la date qui est très claire ۵۵۵۵; en outre le type, bien qu'un premier coup-d'œil on reconnaisse aussitôt le dirhem bien connu de Khosrou-Parviz, dirhem si reconnaissable et si monotone dans nos collections — ici le type diffère un peu des 37 années suivantes, en ce qu'il n'y a pas encore d'ailes à la tiare du roi, et que derrière la tête, il n'y a que le mot ۵۵۵۵, sans le monogramme que M. Mordtmann a expliqué par ۵۵۵۵ — Ce monogramme ne commence donc à figurer constamment sur la monnaie sassanide, que depuis la 2^e année du règne de Khosrou II, car sous l'usurpateur Babram-Tchoubin on ne le voit pas encore. M. Mordtmann a cru trouver le monogramme en question déjà sur la monnaie d'Hormisdas IV de l'année 13. Le fait serait bien curieux à constater et surtout la date — mais j'ai déjà signalé tant de méprises de dates, que sans une empreinte ou un dessin fidèle de la monnaie décrite p. 110 No. 450, il est permis d'avoir des doutes, tant sur la date 13, qui est probablement un ۵۵۵۵

11, que sur le monogramme, qui est peut-être un fragment du mot ۵۵۵۵, car ce mot n'est pas indiqué dans la description de la monnaie, et on le trouve cependant toujours annexé au monogramme en question. Il serait désirable pour l'éclaircissement du fait chronologique, que la monnaie de M. S. Alischan fut encore examinée avec attention.

Pour en revenir aux monnaies de Khosrou II, je vous indiquerai seulement encore une pièce de l'an 33, où on lit distinctement ۵۵۵۵ ۳۳; le ۳۳ ne peut avoir été intercalé par hasard, et c'est le seul exemple que je connaisse de cette forme de date en pehlvi.

In artistischer Beziehung — au point de vue des modifications du type de la monnaie Sassanide en général, je suis de l'avis de M. Mordtmann, que depuis Ardeschir I

l'art a décliné constamment, mais je ne puis admettre que la barbarie ait atteint à son apogée sous Firouz, dont on a encore des monnaies relativement passables. — Selon moi l'apogée de la barbarie du type de la monnaie doit être rapporté au règne d'Hormisdas IV, et il faut convenir que ses monnaies sont affreuses: aussi rien ne pouvant rester stationnaire, et comme on ne pouvait plus reculer sous ce rapport, nécessairement ses successeurs ont dû avancer. — Les rares monnaies d'argent de Varahran IV sont presque aussi barbares que celles d'Hormisdas, mais ma pièce unique en or de ce roi est beaucoup mieux traitée; enfin sous Khosrou II et déjà dans la première année de son règne, une réforme a eu lieu évidemment, tant pour le caractère général du type que pour la régularité des légendes; le type s'est aplati, le dessin en est sec et minutieux dans les détails, mais l'ensemble de l'aspect des monnaies de Khosrou II présente quelque chose de régulier, grâce peut-être aux doubles et triples bordures faites au compas, qui entourent le type de la face et du revers — tous ces détails se sont maintenus exactement, sous les Arabes en Perse, et sous les Ispehbeds dans la Tabéristan. Même les beaux dirhems koufiques des Omyyades ont emprunté aux monnaies de Khosrou II les bordures circulaires doubles et triples, parfaitement régulières.

5. EXTRAITS DES LETTRES DE M. BARTHOLOMAË À M. DORN; DATÉES DE LENKORAN, 30 JUIN ET 6 JUILLET ET DE TIFLIS, 11 AOÛT 1857, DE MÊME D'UNE LETTRE DE M. KHANYKOV, DATÉE DE TÉBRIZ, 5 (17) JUIN 1857. (Lu le 7 août 1857.)

Lenkoran, 30 juin 1857.

A mon avis l'objection de M. Khanykov¹⁾ est très sérieuse et mérite d'être bien pesée; car ce qu'il dit au sujet des signes monétaires, comme aussi toutes ses observations en

¹⁾ Cette objection, contenue dans une lettre adressée à moi et datée de Tébriç, 3 (17) juin 1857, est la suivante:

« Est-on bien en droit de voir dans la partie non déchiffrée de la légende des monnaies Sassanides une abréviation des noms de villes ou la monnaie a été frappée? M. de Sacy en parvint le premier à lire sur ces monnaies les noms de rois (non abrégés); M. Oshansen a eu le bonheur de découvrir les années du règne (aussi non abrégés); donc il était tout naturel de chercher quelque part le nom de l'endroit où la monnaie a été frappée; mais en toute rigueur il faudrait chercher ce nom aussi non abrégé, car il est fort étrange qu'une coutume si extraordinaire se soit établie, c.-à-d. que l'on écrive en toutes lettres des dates et des noms aussi connus des contemporains que les dates des années où ils vivaient eux-mêmes et les noms des rois qui les gouvernaient, et que l'on se soit plu à leur imposer un casse-tête en exprimant en abréviations les noms des villes beaucoup moins connus que le reste. Mais qu'est-ce que cela peut être? La grande variété de ces signes ne permet pas d'y voir l'indi-

général, est dicté par une grande prudence jointe à beaucoup de sagacité. Je vous avoue que ma foi en lui est très grande, et je balance fort entre deux conclusions. Sont-ce des abréviations de noms de villes ou des signes monétaires gravés sur les coins, confiés à des employés de la monnaie, qui devenaient responsables du poids et du titre de la monnaie? Observez, je vous prie, quand ces signes ont commencé à paraître sans interruption — après le règne de Sapor II; c'est justement sous ce long règne que la monnaie sassanide a été le plus négligée et pour l'unité de mo-

duction du poids du métal pur, car le poids des médailles sassanides est peu — variable en général. Cette même variété nous empêche d'y voir les noms des mois persans, qui sont au nombre de 12; l'absence de toute périodicité dans la suite de ces signes, pour les différentes années consécutives des différents règnes, empêche d'accepter l'idée si naturelle de M. S. de Sacy, d'y chercher l'indication d'une ère spéciale. Enfin dans les 30 signes divers que j'ai devant moi, et qui se rencontrent sur les monnaies depuis Firouz et Kobad jusqu'à Iserdjid, dans la collection de M. Bartholomaei, nous voyons que la combinaison de deux caractères prédomine, un seul ne se trouve jamais, et ces caractères ne dépassent pas quatre: donc si cela était un système de numération quelconque, il devrait dépasser les milliers, jamais s'abaisser au-dessous de dix et contenir peu de centaines, ce qui constituerait un système de numération tellement extraordinaire, que certainement la mention en serait conservée quelque part. Mais si ce ne sont pas des noms de villes, si ce ne sont pas des nombres, ce ne peuvent être que les abréviations des noms des monnayeurs ou des signes monétaires; reste à prouver que du temps des Sassanides on avait l'habitude de se servir de pareils signes. Pour le moment je ne puis vous citer qu'un seul fait à l'appui d'une pareille coutume, quoique je n'attache pas moi-même un grand poids à cette preuve, et je sais, que pour établir cette supposition sur une base plus solide, il faudrait chercher des preuves numismatiques ou littéraires. Par le Voyage de Sir Ker Porter vous connaissez sans doute qu'à Kengawer, ville distante de 3 jours de marche de Kirmanchah, il y a une grande construction du temps des Sassanides; cette construction n'a jamais été achevée, et les matériaux qui devaient servir à des travaux ultérieurs, tels que d'énormes blocs de pierres, sont encore à la place où ils avaient été déposés par les fournisseurs. J'ai visité cet édifice le 1 (13) août 1832, et je n'ai rien à ajouter à la description fournie par mes prédécesseurs, si non que différents groupes de pierres portent différentes marques, telles que 

mais sur un groupe on voit clairement ; ces signes sont grossièrement taillés sur les pierres et ne peuvent être évidemment que les marques par lesquelles les différents fournisseurs distinguèrent leurs fournitures respectives. Il est très probable, que m'étant peu occupé du sujet, je laisse passer quelque considération majeure qui a pu porter les numismates à chercher dans ces signes des noms de villes, mais je dois vous avouer que les raisonnements de M. Mordtmann à ce sujet me paraissent très peu convaincants, et surtout laissent un trop vaste champ à l'arbitraire; car si un signe comme  peut être expliqué par Kermas, Kermanchah, Kerend, etc., il est tout aussi significatif pour moi que s'il ne disait rien du tout. Je vous prie de ne pas me refuser quelques éclaircissements sur ce sujet etc.

Je n'ai pas manqué de satisfaire au désir de M. Khanykov; mais la question étant d'une nature sérieuse et de grande importance pour la numismatique sassanide, je préfère énoncer mon opinion sur les doutes émis par MM. Khanykov et Bartholomaei dans une discussion particulière. (D.)

dale et pour la pureté du métal. Ne serait-il pas naturel d'admettre, que justement alors on se soit aperçu du déclin de la drachme, et que pour lui rendre son crédit ébranlé, on ait eu recours à une mesure qui rendait responsables les monnayeurs? Ainsi on aurait p. ex. pour Sapor III, Varahran IV etc. l'abréviation du nom du monnayeur au-dessous du nom du roi tel monnayeur de Sapor, de Varahran, etc.

Plus tard lorsque depuis Zamasp on mit les dates, la vérification devint encore plus facile. Remarque aussi que depuis cette époque le titre de la monnaie ne s'altéra presque plus, et que pour chaque règne, quelque long qu'il soit, on remarque une grande uniformité de module, de métal et de type, depuis le commencement jusqu'à la fin.

Mais remontez à quelques siècles plus haut, et voyez les Arsacides, il y avait eu aussi des signes, noms de villes? ou monétaires? très variés; cela dura jusqu'au règne de Phrahatès IV; alors il n'y en avait plus que peu de variétés, puis sous les rois postérieurs à notre ère il n'y eut qu'un seul signe pendant 20 ans; c'est justement l'époque de la dégradation toujours croissante du titre de la monnaie arsacide; or, je conclus, que personne ne devenant responsable de l'émission des pièces, l'abus s'introduisit et augmenta de plus en plus. Aussi l'exemple du discrédit de la drachme arsacide aura profité aux Sassanides, qui ont fini par où leurs devanciers avaient commencé.

N'est il pas étonnant aussi, que l'orthographe du nom de Khosron Ier ait varié d'après les années (au commencement de son règne), et seulement d'après les années si la monnaie était émise dans toutes les extrémités de l'empire à la fois? mais que l'orthographe n'ait pas varié conformément aux localités où la prononciation pouvait du moins motiver ces variétés d'orthographe?

Si au contraire il n'y avait qu'un ou deux grands ateliers monétaires, où plusieurs employés surveillaient la qualité et la quantité du métal, puis repandaient du numéraire en y mettant leurs monogrammes, cela s'expliquerait plus facilement.

Je ne suis pas à même dans ce moment, n'ayant aucun livre de numismatique arabe, de vérifier dans combien d'endroits différents on frappait des dirhems koufiques omiyades en Persie en une même année. Cela pourrait aussi être pris en considération; puisqu'on se demande, en trouvant 15 ou 20 indications monétaires différentes sur les dirhems de la même année des derniers Sassanides, s'il est possible qu'ils eussent eu des ateliers monétaires en tant d'endroits différents, pour frapper de l'argent, et des employés assez probes partout, pour surveiller cette émission. Enfin c'est encore une question qui demande à être bien approfondie.

En attendant on peut, je crois, se borner à employer le terme général de *signes monétaires* au lieu d'indications lo-

2. Peut-être les Arsacides c'étaient probablement des noms de villes, p. ex. Tigranocerta etc.

celles, comme je le disais encore dans les dernières lettres que je vous ai adressées.

Les signes monétaires ne peuvent être que des noms abrégés soit de provinces, soit de villes, soit d'individus; or, dans les deux premiers cas, il faudrait nécessairement admettre que toutes les variétés d'indications monétaires désignent autant d'ateliers monétaires différents. Dans le troisième cas, c.-à-d. si ce sont des noms d'employés ou d'ouvriers monétaires, il n'est pas nécessaire d'admettre que toutes les pièces aient été frappées dans un seul hôtel de monnaie, mais peut-être dans plusieurs, sans que le nom des villes soit indiqué, puisque le nom du monnayeur, déjà connu du gouvernement, suffisait pour le contrôle.

En admettant qu'une ville ait eu son hôtel de monnaie pour frapper des dirhems d'argent, il est tout naturel que du moins pendant la durée d'un règne ou deux, si non d'avantage, elle ait conservé ce droit; et ainsi il faudrait s'attendre à trouver les mêmes signes monétaires consécutifs, pendant des 100, des 50 années au moins. Mais en admettant que nous n'ayons pas toutes les variétés de dirhems, on peut ne pas regarder à de petites lacunes de 2 ou 3 ans, pourvu que la filiation du signe monétaire se retrouve dans le courant de ces longues périodes de temps.

Si au contraire ce sont les abréviations de noms d'employés ou d'artisans monétaires (quant aux graveurs de coin il ne faut pas y songer, ils ne répondent pas du métal), ces hommes ont pu exercer leurs fonctions beaucoup moins de temps, et cela devait varier de 5 à 30 ans. Quelquefois cependant la fonction peut avoir passé au fils avec le même cabret (muhur), mais alors cela irait pour le maximum à 50 ans consécutifs, et encore ce serait bien rare.

Donc si vous passez en revue toute la masse de monnaies que vous avez à votre disposition, y compris environ 300 avec indications monétaires de ma suite, si vous faites aussi un choix parmi les 610 pièces de cette catégorie que donne M. Mordtmann — un choix de celles qui peuvent servir comme indications chronologiques, il en faudra malheureusement retrancher :

- 1° Sur Jezdedjird Ier, son Djamasap, son Azermidncht, qui sont des fantaisies de l'auteur.
- 2° Tous ses Kobad (39 pièces), car toutes les dates y sont confondues.
- 3° Pour les autres règnes il faut encore retrancher toutes les dates où il y a les nombres un, trois et six, c.-à-d. 11, 13, 16, 21, 23, 26, 31, 33, 36, etc., puisque M. Mordtmann ne distingue pas ces nombres et les prend très souvent les uns pour les autres.
- 4° Parmi les indications monétaires qui sont produites dans l'ouvrage en question, il faut aussi soigneusement éviter celles où il y a un *a*, un *sch*, un *s*, un *t* ou un *d*, car ces lettres sont très souvent confondues par l'auteur. 3)

Ainsi je suppose que parmi les 610 Nos. de M. Mordtmann vous pourrez en choisir environ la moitié qui soit digne de toute confiance. Vous aurez ainsi, avec les pièces des cabinets de Russie, je suppose au moins un millier de pièces avec dates et indications monétaires, tout cela pour les 130 ans jusqu'à la fin de Khosrou II, donc près de 8 pièces par année, l'une portant l'autre. La vérification pourra se faire sur une échelle assez considérable, pour aboutir à une conclusion presque certaine, si ces signes sont des indications géographiques, ou bien simplement des signes de monnayeurs, c.-à-d. des noms d'individus. — Il n'est pas impossible du reste, qu'à la distance d'un siècle même, un ou deux de ces noms se soient retrouvés par hasard, mais en tout cas l'apparition non interrompue n'en pouvait pas être aussi stable et aussi permanente, que pour des noms soit de villes soit de provinces.

Depuis ma dernière lettre, j'ai plus attentivement regardé les empreintes que M. Mordtmann a données dans son ouvrage; je ne saurais assez admirer un procédé qui donne le moyen de vérifier l'exactitude des explications. Cette fois c'est la légende de la pièce Pl. VII, fig. 16, qui m'a fait prendre la loupe.

La légende de l'avers est très incertaine, et il n'y a que des vestiges de lettres, dont cependant une ressemble à un *d* (3), mais la courbe inférieure se prolonge beaucoup trop au-dessous de la ligne pour qu'on puisse supposer qu'il fût suivi d'un *k* (3), avec lequel on l'aurait réuni, comme c'était l'usage à cette époque dans le nom d'Jezdedjird. En tout cas il faudrait un spécimen plus net pour attribuer une monnaie à un roi dont la royauté même est si contestable.

Pour débrouiller ce que M. Mordtmann a cru lire sur le revers, il faut retourner le livre, le haut en bas et alors on trouve ce qui suit, entre la figure debout et le pyrée (333) et je vous défie, Monsieur, d'y trouver le nom Jezdekerti, même avec la meilleure volonté du monde. Le premier groupe seulement peut être pris pour Jez, puis vient une lettre qui serait un *t* ou un *r*, mais cela le serait seulement sous les derniers Sassanides, au VII^e siècle de J.-C.; quant à l'époque dont il s'agit, ce signe ne peut être considéré que comme une lettre incertaine; le groupe suivant ressemble tant au premier groupe, qu'on pourrait le prendre aussi pour Jez. Mais si M. Mordtmann y trouve *k*, *r*, c'est que probablement il y retrouve le même groupe de lettres que j'avais déjà reconnu il y a une dizaine d'années sur ma monnaie d'Jezdedjird III; ainsi l'auteur ignore encore que les caractères pehlevins ont subi des modifications entre le IV^e et le VII^e siècle. Enfin je croia, comme je l'ai déjà dit, que la pièce n'est qu'une imitation barbare d'une monnaie de la dernière époque de Sapour II, faite en mauvais métal dans la Transoxiane, mais j'ajouterai que le mot pris

etc.; 333 est aussi Nahj, Nakhlicheran. Selon M. Mordtmann le

333 est aussi tantôt un *t*, tantôt un *d* etc. etc.

3) 333 est selon lui Nicheap, 3333 est tantôt Baba tantôt Bosa

par M. Mordtmann pour le nom Jezdekerti, peut avoir été copié, par des graveurs ignorant le pehlevi, d'une pièce beaucoup plus moderne, nommément de Zamasp, peut-être, et de la 3e année de son règne, car ce mot ressemble extrêmement au **𐭥𐭥𐭥𐭥** de Zamasp, s'il était possible d'admettre, que dans des contrées éloignées comme celles dont il s'agit, on ait eu sous les yeux, en même temps, deux pièces sassanides qui sont séparées par plus d'un siècle de distance. — J'avance cette hypothèse très hardie, mais je ne prétends nullement vouloir la soutenir.

L'exemple donné par M. Mordtmann m'a rendu tellement téméraire, que je prendrai la hardiesse de vous soumettre encore la détermination suivante.

Une drachme de Sassan.

A. **𐭠𐭣** (groupe de lettres pehlevies, dont la dernière seulement est un élif, les deux précédentes sont incertaines). Buste royal, diadème et barbe tournés à gauche, la tête est couverte d'une tiare assez basse, entourée d'une double bordure extérieure de perles; elle a des fasons et une pointe qui descendent sur la nuque. Le cou du roi est orné d'un collier de perles fermé par une agrafe. Le tout est entouré d'une bordure de grosses perles formant le grénetis.

R. **𐭠𐭥𐭥𐭥𐭥 𐭠𐭥𐭥𐭥𐭥 𐭠𐭥𐭥𐭥𐭥** (?) **𐭠𐭥𐭥𐭥𐭥** et trois petites lettres (**𐭠𐭥𐭥𐭥**?). Figure d'un roi, avec la même tiare ronde, assis sur un siège et tourné à droite, tenant un arc à la main; dans le champ une imitation incomplète du monogramme **𐭠𐭥**, du même titre et du même module que les drachmes des derniers Arsacides. Cette monnaie ne peut être que d'un de ces petits rois ou satrapes subordonnés aux Arsacides, et nommément dans l'Iran, puisque les caractères pehlevies le prouvent évidemment. — Mais la drachme même peut-elle avoir été frappée du consentement et avec la permission du roi des rois? Il est permis d'en douter, puisque le type du revers est affecté seulement et exclusivement à la dynastie arsacide. Aurait-on aussi permis à un roi vassal de prendre le titre de grand roi? ceci est aussi douteux: du reste le revers n'est qu'imité de celui des Arsacides, puisque le personnage assis a une tiare ronde, et que ce n'est pas la tiare pointue d'Arsace le roi.

Tout cela ne ferait-il pas supposer, qu'un satrape de l'Iran se serait insurgé, du temps des derniers Arsacides, se serait proclamé grand-roi de l'Iran, et aurait fait frapper monnaie à son effigie? — mais qu'on l'aurait rappelé à l'ordre après avoir réprimé la révolte, et que tout cela aurait été tellement éphémère, que l'histoire n'en a rien mentionné?

Nous avons été étonnés vous et moi, Monsieur, de trouver en 1847 le nom et le portrait de Babek, au revers d'une monnaie d'Ardéchir, mais ce portrait est, sans aucun doute, posthume, puisque la monnaie est du fils de Babek. On n'a point de monnaies de Babek lui-même, qui était un assez petit personnage et n'a pas même laissé son nom à la dynastie.

Je vous prie de comparer le dessin de l'effigie de ma

drachme, avec le portrait de Babek, et vous serez frappé de la ressemblance non pas des portraits, mais des tiaras: vous retrouverez sur les deux la même bordure extérieure en double rangée de perles, le même fason; vous trouverez aussi le même collier qui n'est pas en spirale (comme aux derniers Arsacides); les grosses lettres pehlevies isolées se retrouvent également sur les deux monnaies, et même le grénetis de perles distancées, qui entoure le type, a une similitude frappante.

Si on admettait la supposition, un peu hardie, j'en conviens, que Sassan ait été un satrape de l'Iran, qu'il ait le premier secoué le joug, et que lorsque plus tard Ardéchir a réussi à renverser la dynastie arsacide, on ait imposé à la nouvelle dynastie le nom de Sassanides, en mémoire du premier moteur de l'émancipation du joug parthe — on pourrait dans ce cas se rendre compte, et de la similitude des accessoires du portrait de Babek et des autres analogies de la plus ancienne monnaie du règne d'Ardéchir avec ma drachme problématique.

Quant à la légende de ma pièce, le titre de grand-roi est indubitable, mais au nom **𐭠𐭥𐭥𐭥𐭥** que je suppose par conjecture, il manque le **𐭠** du milieu; cette lettre, se trouvant à l'angle du carré, n'a pas trouvé place sur le flan, on ne voit qu'un seul trait horizontal, qui pourrait être, soit la barre inférieure, soit le trait dorsal de la lettre en question, selon la direction qu'on supposerait à cette lettre incertaine *).

Dans tous les cas je crois qu'une drachme à légende grecque, lisible en partie et insolite, avec des lettres pehlevies sur l'avvers, est un fait tellement neuf dans la numismatique, et tellement curieux, que ma pièce mériterait d'être gravée peut-être, mais je vous prie dans tous les cas, de vouloir bien publier ce que j'ai avancé relativement à cette drachme bilingue et incertaine. Je crois pourtant devoir passer de l'incertain au certain, et en quittant l'époque où se perd l'origine des Sassanides, je puis vous communiquer, que pendant ce dernier temps, je me suis encore procuré trois monnaies de la même source maritime, dont je vous avais déjà parlé dans les précédentes lettres.

1° Kovad: sur l'avvers une seule étoile derrière le buste, pas d'étoile devant; **𐭠𐭥𐭥𐭥𐭥** et le signe monétaire **𐭠𐭥**.

2° Idem, mais le buste entre deux étoiles et le revers avec la double bordure **𐭠𐭥𐭥𐭥𐭥** et le signe monétaire **𐭠𐭥**.

3° Khosrou le roi, très barbare; la légende, devant l'effigie, remonte de bas en haut **𐭠𐭥𐭥𐭥𐭥**, le revers ordinaire porte la date **𐭠𐭥𐭥𐭥** et le signe monétaire **𐭠𐭥**.

Ces deux monnaies n'ont rien de remarquable, mais les deux premières viennent confirmer ce que je vous avais

*) Les trois petites lettres incertaines peuvent être lues **𐭠𐭥𐭥𐭥**, et si ce n'était trop hardi, on pourrait voir le nom **𐭠𐭥𐭥𐭥𐭥𐭥**? peut-être le père de Sassan, représenté assis.

nommément si le double grénetisé du revers, qui arait chez moi seulement depuis la 2^{de} de ces dates, ne se trouve pas aussi sur des pièces de la 3^{de} année, ou s'il manque à des monnaies de la 3^{se} année. 4^o Enfin sur les monnaies de Khosrou I^{er}, de la 5^e année de son règne, je possède les deux variétés de types du revers, et voici comment : quatre exemplaires ont sur le revers l'ancien type avec les lances ; ils portent les signes monétaires  و ۳۳۰ و ۳۳۱, et deux pièces avec la même date ont comme signes monétaires les monogrammes  و ۳۳۰ et présentent le nouveau type du revers, les gardiens appuyés sur leurs épées. Toutes les monnaies antérieures à l'an 5 ont l'ancien revers, et toutes celles qui suivent cette date ont le nouveau, c.-à-d. avec les gardiens du feu appuyés sur leurs épées, les deux mains réunies sur le pommou. Il est aussi à remarquer que mes deux pièces de la 5^e année au nouveau revers se distinguent par une netteté de gravure, pour l'effigie comme pour le revers, bien supérieure aux précédentes et même aux suivantes du même règne.

Il serait très important de vérifier si dans les grandes suites de monnaies sassanides du Musée de l'Académie de l'Institut oriental et de l'Université de Kazan⁴⁾, la même particularité se montra dans les monnaies des 4e, 5e et 6e années du règne de Khosroù Ier, si c'est effectivement sous la 5e année de ce règne que le changement du type du revers a eu lieu, et quels sont les signes monétaires de la même année qui ont pris l'initiative du changement de type; car il est évident que les monnaies de provinces éloignées ont dû se conformer dans les détails de types à celles qui ont été frappées dans la résidence royale, et puisque un des personnages à côté du pyrée est le roi lui-même, on ne pouvait pas le représenter, tantôt avec une lance, tantôt avec une épée à la main, par un simple caprice du graveur. L'ordre de cette reforme du type a dû, je suppose, nécessairement émaner du roi lui-même, et voilà pourquoi je considère cette vérification du type de la 5e année du règne de Khosroù Ier comme la plus importante pour nous démontrer ce que signifient les monogrammes monétaires.

L'augmentation assez considérable de ma suite sassanide que je dois à la mer Caspienne, m'a d'autant plus réjoui qu'elle porte sur presque toute la première moitié du laps de temps compris entre l'avènement de Zamsap et la mort de Khosrou II, car je considère les monnaies de ces premiers 65 ans comme infiniment plus rares que celles des dernières 65 années. L'expérience de vingt ans de pratique, en formant ma suite sassanide, m'a démontré qu'il est plus facile de se procurer 100 pièces des 12 dernières années de Khosrou-Nouchirvan, avec les inévitables Hormisdas IV et Khosrou-Parviz, qu'une vingtaine de monnaies des 65 années qui suivirent l'avènement de Zamsap. Vous trouverez donc dans mon catalogue 168 pièces se rapportant à cette époque, tandis que dans l'ouvrage de M. Morghmann,

qui réunit les extraits des Catalogues des Musées Impériaux de Vienne, Royal de Berlin, ainsi que de quatorze cabinets appartenant à des particuliers, il n'y a malheureusement en tout qu'une centaine de monnaies de cette époque, qui est si importante pour la vérification des signes monétaires. M. Mordtmann, en son côté, prodit du reste au jour en-voyé 500 pièces des derniers 65 ans de l'émission des monnaies avec les dates consécutives, c.-à-d. depuis la seconde moitié du règne de Khorou-Nouchirvan jusqu'à la mort de Khorou-Parviz. Toute cette masse de pièces est une monotonie et d'une uniformité d'aspect telle, que l'on doit se demander involontairement, s'il est possible que des monnaies si identiques eussent été frappées dans tant d'ateliers différents. On répondra peut-être en produisant l'exemple des dirhems omiyades et abbassides des premiers siècles de l'Hégire, qui ne diffèrent entre eux que par les noms de villes; mais ces monnaies sont sans types, les graveurs orientaux sont excellents copistes, et les formules coniques une fois adoptées, elles étaient religieusement reproduites partout.

Il ne pouvait pas en être de même des monnaies sassanides, qui ont des types, et lorsque à chaque avènement il y avait un nouveau portrait, une couronne d'une forme nouvelle à représenter, il est impossible que, dans de pareilles circonstances, le plus ou le moins d'habileté des graveurs de province ne se soit trait en l'exécution des nouveaux coins; mais comme je l'ai déjà dit, rien dans les détails du type ne semble être en rapport avec les différentes variétés de signes monétaires, et ces signes me semblent être des noms de monnayeurs responsables de la qualité intrinsèque des pièces.

J. de Bartholomaei.

P. S. Si les changements de type ont eu lieu pendant une année quelconque, de sorte qu'on trouve en une année le type ancien et le nouveau, il sera naturel de s'attendre à trouver avec le nouveau type des signes correspondant à des villes importantes ou à la résidence même, et en général même, s'il y a une précision telle que les changements se soient faits d'une année à l'autre, sans que l'ancien type reparaissât encore deux ou trois ans après — on pourra positivement conclure, que les monnaies étaient frappées dans un ou deux grands ateliers monétaires seulement; car si le monnayage avait été réparti dans beaucoup de villes ou de provinces, il serait impossible d'admettre qu'on ait mis partout un empressément égal à faire des modifications dans le type, et les villes comme les provinces les plus éloignées de la résidence auraient été de deux ou de trois ans en retard, sans s'apercevoir d'une étoile de plus ou d'une bordure de moins sur la monnaie des autres provinces plus voisines de la métropole.

Dans ma suite, du reste, je ne vois pas de ces retards qui puissent faire songer à reconnaître dans les signes monétaires des indications géographiques, et je les considère comme des noms abrégés de monnaieurs.

5) Actuellement de St.-Petersbourg (D.). — 6) Voy. le Postscriptum.

Tiflis, 11 août 1857.

RAPPORTS.

— Les noms de villes évidemment ne me paraissent pas être des noms de villes, pas même *بدرجو*, qui m'en avait suggéré la première idée. Toute réflexion faite, je vous prie aussi d'exclure ce que je vous avais dit sur la probabilité de la longueur de la durée des signes comme noms d'artisans, car en Asie les maîtrises, *hamkar* *همکار*, passent de père en fils avec les surnoms, de générations en générations, très souvent pendant plus d'un siècle; mais il est très peu probable que le nombre d'ateliers monétaires ait pu être aussi considérable, et qu'étant dispersé sur tout le grand territoire de la Perse d'alors, il y ait pourtant eu une telle régularité, une telle spontanéité dans les plus petits changements du type, et que pas une des villes éloignées ne soit restée en retard pour ces changements minimes, p. ex. une étoile de plus ou de moins, une bordure ajoutée etc., comme le montrent les monnaies de Kovad. Je crois donc fermement qu'il y avait en tout un ou deux grands ateliers, et que les signes appartiennent aux maîtres, *oustad*, de chaque enclave sur laquelle on frappait monnaie.

— J'ai encore réfléchi au mot *پروا* et voici ce que je conclus. — Puisque ce mot paraît pour la première fois à la 16^{me} année du règne de Kovad, c.-à-d. trois ans seulement après son second avènement, lorsque le trône lui avait été arraché par violence et occupé par Zamaasp son frère — je crois que ce vœu de multiplicité concerne directement les années de règne, et cela est d'autant plus naturel que ces années avaient alors commencé à être indiquées sur la monnaie seulement depuis 6 ans: c'était donc bien nouveau, et cela a suggéré l'idée, en marquant les dates du règne, de formuler aussi le vœu que ce règne se prolonge et que ces dates se multiplient à l'infini — plus tard, du temps des musulmans, la même formule paraît en arabe, *خلع الله ملكه*: ainsi il ne peut pas être question de la multiplication de l'argent *سم افزود* comme on l'a prétendu à tort. Mais le même vœu de longévité et de bonheur ou de grandeur pour le monarque, ainsi que vous l'avez suggéré votre interprétation du *سم* de M. Mordtmann, est d'accord avec cette idée, et comme le monogramme commence à la 2^{me} année de Khorou-Parviz c.-à-d. aussitôt après l'expulsion de l'usurpateur Behram-Tchouhine, il est aussi bien plus naturel de prêter un sens politique que commercial ou financier à ce monogramme. On faisait des vœux pour la longévité et pour la prospérité du monarque légitime après l'expulsion de l'usurpateur *).

6) Je regarde cette question comme décidée. *پروا* *اف*, comme je l'ai dit ailleurs, doit être lu *افزود* *گدمن*, et rendu par *splendor, felicitas majestas augatur*. (D.)

5. BERICHT ÜBER DIE VON HERN. GARDEOBERST V. BARTHOLOMÄI DEM ASIATISCHEN MUSEUM VERKEHRTEN MÜNZEN. VON B. DORN. (Lu le 18 septembre 1857.)

Unser correspondirendes Mitglied, Hr. Gardeoberst v. Bartholomäi, hat mir für das Asiatische Museum zehn Silbermünzen übersandt, die mit um so größerem Dank entgegengenommen werden müssen, als sie sämtlich dem genannten Museum entweder in ihrer ursprünglichen oder jetzigen Gestalt noch abgingen. Dazu kommt, dass die meisten und namentlich No. 2—10, zu den grössten Seltenheiten gehören. Ich lasse hier die von dem verehrten Geher und mir verfasste Beschreibung der Münzen folgen.

A. Timuriden.

Schachroch.

- | | | |
|-------|---------------|-----------|
| 1) I. | ضرب | لا — |
| | ... (السلطان) | الله محمد |
| | كانان | رسول الله |
| | — رع بهادر | |

M. & Chalifen.

Die Wörter *الله* *عزله* sind durch eine Contremarque verloren gegangen, welche deutlich *علي ميرزا* giebt. Dieser

Aly Mirza kann kein anderer sein, als der Sohn und Nachfolger des Kara-Kojunlu Deschbanschanah, welcher in den J. 871 — 873 = 1466 — 1468, etwa anderthalb Jahre, regierte, und in diese Zeit muss also die Ueberprägung fallen.

Ulugh Beg († 893 = 1449).

- | | |
|------------|-----------------------|
| 2) RRR. I. | السلطان الاعظم |
| | الع بك لوكركان |
| | خلع الله ملكه وسلطانه |

H. Symh. sunn.

M. & Chalifen (nur *عشان* ist deutlich).

Eine Münze von *Ulugh Beg* besass das Museum noch nicht; selbst in Fraehn's *Collectaneis* ist keine dergleichen erwähnt, und Hr. v. Bartholomäi versichert, dass es die einzige derartige Münze sei, die er in dem Kaukasus seit acht Jahren aufgefunden. Mit Ausnahme des Wortes *لو* nach dem Namen des Präherrn ist die Münze gut erhalten.

Maber.

- 3) RR. I. In einem Viereck:

سلطان
بانه oder باب?
ببادر

M. 12 Imame, von denen nur noch موسى und مهدى erkennbar sind. Die Contremarque enthält:

محمد
عزليه
AAO (?)

Dieser Mahmud war Baber's Sohn, und sein Vorkommen auf der Münze scheint unbestreitbar zu beweisen, dass die Münze von Baber's *Baisonor* herrührt.

II. Symb. sunn. M. 4 Chalifen.

Vergl. *Nova Supplm.* p. 332 u. 403.

Abu Said.

- 4) RR.

کورکان
ابو سعید
— سلطان —

Diese Inschrift hat die frühere gänzlich verschwinden lassen; auf der Rückseite liest man das Sunnitische Symbol und in einem kleinen Viereck كائنات. Es scheint eine Münze Schahroch's oder Dschehanseh's gewesen zu sein. S. *Bull. hist.-phil.* IV, No. 10 p. 154; *Soret, Lettres XII* p. 28.

B. Kara - Kojunlu.

Pir Modak und Schah Jusuf Nujan.

- 5) RR. I. Von der ganzen Inschrift ist nur noch — ب — ب (بو) (طابق) (بو) (دابق) (بوسف) zu erkennen.

II. Contremarque:
عزليه
جهانشاه
ضرب تبریز
A9A

Also geprägt in Tebris a. 968 = 1463.

Dschehansehah.

- 6) RR. I. السلطان. Die Ueberprägung giebt deutlich: جهان (شاه).

کورکان
ابو سعید
(?) تبریز mit Sicherheit lesen.

- 7) RR. I.

ضرب
السلطان العادل
ابو المنذر جهانشاه
خلد الله ملكه وسلطانه

II. Im Viereck: كائنات.

M. Symb. sunn.

Hr. v. Bartholomäi bemerkt, dass von solchen Münzen, aber ohne den Beinamen ابو المنذر und mit dem Prägor لايجان eine bedeutende Menge im Umlauf ist. (خلد الله)

- 8) Auf I. ist blos der Name جهانشاه ganz deutlich und unzweifelhaft. Ob in den übrigen Buchstaben بوقوف oder sonst etwas liegt, wage ich bei der durch eine Ueberprägung entstandenen Unordnung nicht zu entscheiden. — Ob da السلطان, السلان bedeutet?

II. Symb. sunn. In einem kleinen Viereck: ضرب تبریز

M. 4 Chalifen.

- 9) RR. I. Von der ursprünglichen Inschrift besteht blos noch Die Contremarque giebt deutlich عزليه على ميرزا.

v. No. 1.

II. — الله. In einer herzförmigen Contremarque

جهانشاه
M. ابو بكر, das Uebrige vermischt.
A9A?

- 10) RR. I. Ausser der Contremarque عزليه سلطان على auch auf II. Alles verwischt. Auch diese Münze ist also von Dschehanseh's Sohne, Hasan Ali Sultan, überprägt; vergl. No. 1.

St. Petersburg, den 13. September 1857.

ANNONCE BIBLIOGRAPHIQUE.

Mélanges russes tirés du Bulletin historique-philologique de l'Académie Impériale des sciences de St.-Pétersbourg. Tome III. 3me livraison pag. 237 — 345.

Contenu: pag.

C. VESSELOVSKY, Des vents de pluie en Russie	247
GALINSKY GOMBOZOW, Sechsig Burjatische Rathsel	246
A. SCHNEIDER, Einige Bemerkungen zu den Liedern der Woten	294
LAOPOLD SCHARRER, Lettre à M. le Secrétaire perpétuel	297
A. SCHNEIDER, Das dreizehnmönatliche Jahr und die Monatsnamen der sibirischen Völker	307
P. v. KÖPPEN, Vorläufiger Bericht über die Areal-Berechnung Sibirien's	343
Prix: 40 Cop. arg. — 1½ Ngr.	

Rectifications pour No. 30, 31, 32.

Col. 313, note, lisez τὴν... τὰν: au lieu de ἐπὶ τὰν	
» 317, ligne 45 » weil » » » weiter	
» 323, » 18 » dieses Rathsel » » dieses Rathsel	
» 330, » 23 » die » » » den	
» 341, » 17 » Rubraquis » » » Rubrugus	

Émis le 14 octobre 1857.

COMPTE RENDU GÉNÉRAL
SUR LE
VINGT CINQUIÈME CONCOURS
DES
PRIX DÉMIDOFF
PAR
C. VESSÉLOFSKY,
MÉMBRE DE L'ACADÉMIE.

(Lu le 26 mai 1856.)

Vingt-cinq ans déjà se sont accomplis depuis qu'une institution, due à la générosité d'un protecteur zélé des lettres, a ouvert de nouvelles sources d'encouragement à ceux qui travaillent avec amour aux progrès des sciences. Cette institution a exercé une bienfaisante influence, nul ne saurait en douter, par l'impulsion qu'elle a donnée aux travaux utiles, et par l'essor qu'elle a fait prendre à la littérature nationale, en venant en aide à ceux qui consacrent tous leurs efforts à la gloire si modeste qu'on retire de l'étude.

Depuis la fondation des universités et d'un grand nombre d'autres établissements consacrés à un enseignement supérieur, la civilisation avait fait en Russie de rapides progrès : le goût de l'étude s'était répandu, mais la science n'avait pas encore poussé d'assez profondes racines pour qu'il se trouvât des intelligences d'élite qui voulussent se vouer à des travaux indispensables au perfectionnement des sciences, et l'on ne s'était, en général, occupé que des branches qui pouvaient satisfaire plus spécialement les exigences les plus urgentes de la vie.

De temps à autre, il est vrai, au nombre des productions de notre activité intellectuelle, étaient apparues quelques productions remarquables, de belles et doctes compositions; mais la plupart de ces œuvres n'étaient que des livres faits au point de vue de l'enseignement, des guides, des manuels;

encore étaient-ils généralement assez peu suffisants. Plusieurs branches des sciences étaient peu cultivées; d'autres ne l'étaient pas du tout. Avant tout se faisaient sentir, d'une part, le manque d'ouvrages propres à l'enseignement, et de l'autre, l'insuffisance des recherches, de ces recherches qui ouvrent à la science de nouveaux horizons. Pour qu'on se décidât à entreprendre de pareils travaux il fallait à la fois quelque encouragement moral et des secours matériels.

Il faut reconnaître que depuis la fondation des prix Démidoff l'étude de la science à pris en Russie un plus vif essor. Il s'est trouvé des hommes qui l'ont explorée dans ses directions diverses; on a vu apparaître plus fréquemment, comme résultats de travaux solides, de bons manuels, et des monographies fondamentales. En outre, comme dans l'acte de fondation de ces prix, les branches de la science que le fondateur désirait encourager étaient plus particulièrement désignées, il pouvait se faire que les uns fussent poussés à entreprendre, dans l'intérêt commun, tel ou tel travail auquel ils n'auraient peut-être pas songé sans cela, et que les autres, l'encouragement une fois admis, fussent excités à redoubler d'efforts pour poursuivre les recherches auxquelles ils se livraient. Enfin un nouveau ressort était mis en jeu; c'était une noble émulation. Et il était impossible que tout cela ne tournât point au profit de la science. L'institution Démidoff est donc venue, comme une rosée

bienfaisante, rafraîchir en Russie le sol longtemps stérile de la littérature savante, et elle a produit une riche moisson.

Mais si elle a donné un nouvel élan, une nouvelle direction bienfaisante à l'activité de la pensée en Russie, elle peut aussi, jusqu'à un certain point, servir à constater son progrès. Par la force même de l'acte de fondation des prix, presque toutes les productions importantes de notre littérature savante, à l'exception de quelques ouvrages qui ont été écarté du concours, ont été soumises au jugement de l'Académie. Et, en parcourant en entier la suite de ses comptes-rendus pendant la durée des vingt-cinq années qui viennent de s'écouler, on trouve qu'ils comprennent à peu près toute la fleur des ouvrages que l'intelligence a enfantés en Russie. On y voit apparaître, dès l'origine de la fondation, des œuvres remarquables, où respire l'amour de la science, et des noms qui jouissent depuis ce temps de la considération publique. La plus large place y est tout naturellement réservée aux productions nationales, parce qu'elles se rapprochent le plus du but que s'était proposé le fondateur des prix. Tels sont les ouvrages qui traitent de l'histoire nationale, y compris ses nombreuses ramifications, de la théorie de la langue russe, de la linguistique nationale, des voyages en différentes contrées de la Russie, de la flore et de la faune russes. Sur la même ligne que ces ouvrages, on en remarque encore qui se rapportent à d'autres branches de la science, et qui feraient honneur à toute autre littérature.

Faisons ressortir encore un avantage bien réel, quoique moins immédiat, qui résulte de l'institution des prix Demidoff. La nécessité de publier chaque année le compte-rendu des jugements de l'Académie, a fait naître un grand nombre de critiques judicieuses et savantes. En parcourant les annales de l'institution, nous en avons rencontré plusieurs qui, dans leur genre, pourraient passer pour des modèles. Ainsi l'institution Demidoff, en donnant en Russie une vigoureuse impulsion aux travaux scientifiques, y a développé en même temps l'esprit de savante critique.

Nous rendrons donc un juste tribut de reconnaissance à la mémoire du grand seigneur qui, animé d'un noble patriotisme, eut la généreuse idée de prendre sous sa tutelle l'arbre de la science nouvellement implanté en Russie, arbre qui avait si besoin d'un appui fort. De son côté, l'Académie se rappelle, avec un véritable sentiment de plaisir, qu'elle a en une part d'action dans cette œuvre si généralement utile.

Et maintenant, en rendant compte des décisions de l'Académie, relativement aux prix de la présente année, j'ai l'honneur de porter à votre connaissance, Messieurs, qu'à l'époque fixée pour la clôture du concours, le 1^{er} novembre 1855, vingt neuf ouvrages avaient été envoyés à l'Académie. Si l'on en excepte ceux qui ont été retirés par les auteurs eux-mêmes, et ceux que, pour différentes raisons on a renvoyés

à l'année suivante, on verra que vingt-cinq seulement ont pris part au concours de l'année.

Parmi ces derniers se trouvent

8	ouvrages d'Histoire, de Chronologie et d'Archéologie.
3	• de Statistique,
2	• de Jurisprudence,
1	• de Géographie,
2	• de Mathématiques et de Physique,
1	• de Sciences Naturelles,
2	• d'Economie rurale,
1	• de Médecine,
1	• de Linguistique et de Philologie.

25

Tous ces ouvrages sont écrits en russe : 22 sont imprimés, et trois, manuscrits. Seize d'entre eux ont été examinés dans le sein même de l'Académie ; les neuf autres l'ont été, sur la demande de l'Académie, par des savants choisis en dehors de ses membres.

Pour cette fois, il n'a pas été décerné de grands prix. Neuf ouvrages ont obtenu des seconds prix. Dans le présent compte-rendu, ainsi que l'usage l'a consacré jusqu'à ce jour, nous allons, d'après l'analyse détaillée qui en a été donnée, en faire connaître succinctement le contenu et le mérite.

Les ouvrages couronnés appartiennent à différentes branches des sciences ; mais, chose toute naturelle, la plupart sont consacrés à l'étude de la Russie, considérée sous les divers aspects qui appartiennent au domaine des différentes sciences. Aussi l'Académie peut-elle s'estimer heureuse de ce que les moyens d'encouragement qui ont été mis à sa disposition lui donnent la possibilité de couronner cette fois, et de préférence à d'autres, des ouvrages qui tendent à mieux faire connaître, tant dans ses destinées actuelles que dans les faits acquis à l'histoire, cette patrie qui nous est si chère à tous.

Parmi les ouvrages qui ont été couronnés, trois ont plus ou moins rapport à l'histoire nationale.

I.

De l'origine des lettres Slaves. Ouvrage de M. O. Bodiansky.

Au nombre des personnages les plus distingués qui se vouent à la carrière des sciences en Russie, il faut citer M. le professeur Bodiansky, membre correspondant de notre Académie. Il est connu de tous ceux qui suivent les progrès de la littérature, par l'étendue de ses connaissances, par son amour pour l'étude et son dévouement au bien public. Il suffit de rappeler les mémoires de la Société historique de Moscou publiés sous sa direction. Cette vaste bibliothèque, indispensable à tous ceux qui veulent connaître

la Russie et le monde slave, porte l'empreinte de sa pensée et de son ardeur au travail. Les publications de ce genre sont rares, même parmi les littératures les plus avancées, et nous devons d'autant plus apprécier celle-ci, que nous sommes plus riches en espérances et en projets qu'en réalisation. — Le nouvel ouvrage de M. Bodiansky est une nouvelle preuve de son érudition et de son activité.

L'académicien Sreznevsky, chargé d'examiner cet ouvrage, après en avoir fait ressortir d'une manière détaillée le mérite scientifique, s'exprime ainsi : « Vers la seconde moitié du IX^e siècle, comme on le sait, Constantin le Philosophe, natif de Soloni, en Macédoine, prit le nom de Cyrille en entrant dans les ordres, et conçut l'idée d'aller prêcher la religion Chrétienne aux Slaves, et cela dans leur langue nationale. Il se chargea en conséquence de traduire et d'écrire en slavyen les livres d'église indispensables, introduisit dans cette langue, pour plus de facilité, l'alphabet grec, en y ajoutant quelques signes particuliers, et, autant qu'on en peut juger par les documents qui nous restent de cette époque, il réussit complètement dans l'exécution de son projet. Ce n'était pas la première fois que l'écriture se montrait chez les Slaves; et les écrits de Cyrille ne furent pas les seuls dont ces peuples se servirent avant comme après le IX^e siècle, mais l'idée de Constantin le-Philosophe n'en resta pas moins pour cela, par l'application qu'il en sut faire, un des faits les plus importants dans l'histoire primitive de la civilisation des Slaves. Voilà pourquoi M. Bodiansky est entré dans toutes les considérations possibles au sujet de la question qu'il a traitée : *« De la date de l'origine des lettres slavyennes »*. Il existe une indiration fort remarquable, vu son ancienneté, qui tend à prouver que Constantin-le-Philosophe composa son alphabet slavyen vers l'an 855. Cette indication avait inspiré aux savants la pensée qu'il était possible de célébrer, la même année, et l'universaire millénaire de l'alphabet slavyen, et celui de la fondation de l'université de Moscou, qui compte un siècle d'existence. Cette coïncidence eût donné un intérêt tout particulier à cette question déjà si intéressante par elle-même. Il appartenait à M. Bodiansky, plus qu'à tout autre, d'y répondre à Moscou, et pour Moscou, lui qui est professeur de philologie slavyenne à l'université de cette ville : ainsi ne laissa-t-il pas échapper l'occasion que le hasard lui offrait, d'entreprendre un travail généralement utile. Les recherches de M. Bodiansky l'amènèrent à une déduction autre que celle qu'on attendait, et ne lui permirent pas d'assigner à l'invention de Constantin-le-Philosophe l'année de 855 de sorte qu'il fallut renoncer à la possibilité de célébrer à Moscou, l'année dernière, le double jubilé. Mais assurément les regrets cessent quand on examine le travail consciencieux et étendu de notre savant professeur, et qu'on en reconnaît la portée au milieu des œuvres si diverses de notre littérature contemporaine. En examinant l'ouvrage de M. Bodiansky, on peut aisément se convaincre que l'auteur a eu un autre but que de satisfaire

à un désir passager; qu'il n'a épargné ni son temps ni sa peine, et que ce n'a pas été peut-être sans un sentiment de regret qu'il s'est vu forcé de renoncer à l'idée de célébrer en même temps un double anniversaire si cher à nos cœurs; enfin qu'il a tâché de se tranquilliser par la pensée qu'il pourrait parvenir à convaincre les autres, comme il l'était lui-même, de ce que ses recherches consciencieuses lui avaient démontré jusqu'à l'évidence.

Ainsi, une circonstance que le hasard a fait naître, a enrichi la littérature russe, au point de vue de la critique historique, d'un ouvrage qui n'est point de hasard, et qui, dans son genre, présente un mérite peu commun.

Pour ce qui est de la question que M. Bodiansky s'est proposée, le rapporteur, après avoir expliqué comment l'auteur a été amené par ses recherches à conclure que l'invention de Cyrille remonte, non pas à l'année 855, mais à 862, ajoute : les deductions de M. Bodiansky ont elles résolu la question relative à l'histoire des lettres slavyennes c'est ce que nous pouvons pour le moment laisser indécis; mais ce qu'il y a de certain, c'est que ses recherches ont dû être considérables et solides.

Ces recherches, comme l'indique dans son rapport M. Sreznevsky, présentaient de grandes difficultés; il fallait non seulement comparer les renseignements puisés à des sources multiples, sur la vie et les travaux de Constantin le-Philosophe et de son frère Methodius, mais encore tenir compte d'une foule de données étrangères à la question, en peser la véracité, commenter les récits relatifs à beaucoup d'événements qui semblaient ne pas avoir trait à cette affaire; et tout cela était d'autant plus nécessaire, que dans la circonstance actuelle il importait de préciser la date de tel ou tel fait de la vie de Constantin-le-Philosophe ou de son frère. Par conséquent M. Bodiansky a dû consacrer la plus forte moitié de son livre à l'examen, à l'analyse critique de tous les renseignements qui se rapportaient à la question, soit directement soit indirectement. Avec des vues pareilles l'auteur ne pouvait s'empêcher de donner à son travail les proportions qu'il lui a fait prendre. Aussi en est-il résulté une œuvre qui, non seulement offre un intérêt particulier au point de vue de la date de l'invention des lettres slavyennes, mais qui entre encore dans une foule d'autres détails relativement aux antiquités slaves. Voilà pourquoi le livre de M. Bodiansky, même en dehors de ce qui concerne la solution du problème proposé, peut être mis au rang des ouvrages indispensables à tous ceux qui s'occupent des destinées anciennes de la civilisation slave. C'est le fruit d'un travail érudit et consciencieux qui dénote une parfaite connaissance de tout ce qui se rattache à cette époque, et qui tend à enrichir la science par la découverte et l'analyse raisonnée de documents inconnus jusqu'à ce jour.

II.

Un autre travail qui a été couronné d'un prix, et qui a rapport à l'histoire de Russie, est l'ouvrage historico-critique de M. Oundolaky. Il a pour titre :

De la chronique de Georges Hamartole, considérée dans ses rapports avec les annales de Nestor. (Manuscrit.)

L'académicien Kunik, chargé d'examiner cet ouvrage, démontre de la manière suivante, dans l'analyse qu'il en a faite, l'importance de la tâche que l'auteur s'est imposée :

« L'origine et le développement de l'historiographie chez les différents peuples de l'Europe, sont un nombre des questions les plus intéressantes que puisse aborder la science de l'histoire : cependant, nulle part, jusqu'à présent ces questions n'ont été traitées d'une manière satisfaisante pour ainsi dire. La cause en est qu'on a envisagé trop tard la critique historique comme une science spéciale, et qu'on a peu élaboré d'ouvrages élémentaires destinés à former une base solide à cette branche de la science, peu de monographies précises ayant rapport aux sources historiques les plus importantes. Dans notre littérature historique, les nombreux travaux servant à jeter quelque lumière sur les annales russes, furent, comme on le sait, entrepris sous l'influence du scepticisme, et le premier ouvrage composé sous cette influence, l'ouvrage remarquable de M. Pogodine sur Nestor, obtint avec justice un prix entier, en 1810. Depuis cette époque, les recherches critiques sur les sources historiques se sont multipliées, quoique l'histoire complète des Annales de la Russie jusqu'à Pierre-le-Grand doive se faire attendre encore longtemps peut-être. L'analyse et l'appréciation des sources historiques considérées séparément, sont encore aujourd'hui d'une absolue nécessité, car sans cela, l'histoire de Russie n'atteindra jamais au vrai caractère de la science.

Au nombre des travaux spécialement critiques, indispensables à la chronique russe, la question relative à l'influence qu'exerce sur les chroniqueurs russes les historiens byzantins, occupe naturellement la première place. La Russie reçut de Byzance, en même temps que le Christianisme, les premiers éléments de la littérature. Il pourrait se faire, et tout porte à le croire, que les premiers essais de la chronique russe eussent paru à Kiev, déjà au IX^e siècle, lors du premier baptême des Russes, comme de simples notes sur les événements du pays; mais la forme littéraire sous laquelle nous est parvenue la première chronique russe se ressent, on n'en saurait douter, de l'influence d'un modèle byzantin. Mais quelle a été précisément cette influence? Déjà avant 1803, époque de la fondation de la section historico-philologique de l'Académie, des savants étrangers avaient remarqué que dans les annales de Nestor il existe quelque analogie avec la chronique byzantine inédite de Georges Hamartole. Cette opinion prit également de la consistance en Russie dès l'année 1806, émise qu'elle fut par

feu l'académicien Krug. Mais alors on crut que Georges Hamartole, et nommément les passages empruntés à sa chronique par les annales russes avaient été traduits par Nestor lui-même. Cependant on ne tarda pas à reconnaître qu'on s'était trompé, et grâce aux recherches de M. Stroëff, on découvrit que Nestor avait eu sous les yeux la traduction clérico-slavonne (ou bulgare) de Georges Hamartole; et plus tard il fut constaté que Nestor s'était servi non seulement de la traduction d'Hamartole, mais encore de celle de son continuateur, dont le nom est inconnu.

Pourtant on comprit qu'avant de livrer à la publicité la chronique d'Hamartole, il serait utile, indispensable même, de résoudre certaines questions, historiques et littéraires tout à la fois, touchant la personnalité de Georges Hamartole, et les points de ressemblance qui existent entre sa chronographie et même la traduction qui en fut faite en langue slavonne, et d'autres chroniques de cette époque. Dans ces dernières années, on s'est en quelque sorte convaincu de ce fait, que le Chronographe Georges, dont il est question ici, est connu dans l'histoire des lettres sous différentes dénominations, telles que Γεώργιος μεναχός, qu'on a traduit en slavon : Georges-le-moine, Γεώργιος ἀμαρτολός (peccator) ou Georges-le-pêcheur. Non seulement les Byzantins ont confondu ces deux noms, mais encore les savants slaves regardaient presque comme chose à jamais décidée, que la traduction de Georges le moine ou le pêcheur était parvenue jusqu'à nous sous deux rédactions, la rédaction bulgare et la rédaction serbe. Cependant, après un mûr examen, cette supposition ne peut supporter la critique, et, si elle a prévalu jusqu'à présent, c'est qu'il ne s'était trouvé personne encore qui eût pris la peine de démontrer, en s'appuyant sur des preuves positives, de quelle manière elle s'était glissée dans le monde savant, et combien il était important pour l'histoire slavonne tout aussi bien que pour celle de Byzance, d'éclaircir ces points obscurs et dont on ne se rend pas compte. Cette tâche a été entreprise par un ex-élève de l'Académie religieuse de Moscou, M. Oundolaky, qui, par des travaux particuliers, dans le cours des douze dernières années, s'est acquis la réputation de zèle prosélyte de la littérature slavonne, dans laquelle il passe pour être profondément érudit. Dans les recherches qu'il fit pour se procurer des manuscrits en vue de satisfaire son amour pour la science, il s'attacha particulièrement aux chronographes slaves, traduits du grec ou extraits, par fragments, des sources grecques, genre de travail littéraire et historique que pendant longtemps on ne sut pas apprécier.

Dans le 1^{er} tome de ses recherches sur les Chronographes slaves, M. Oundolaky entreprit d'étudier la chronique de Georges Hamartole dans ses rapports avec les annales de Nestor, ce qui souleva certaines questions littéraires et historiques. M. Kunik fait ressortir, de la manière suivante,

les points les plus importants qui sont mis en saillie dans le cours de ces recherches toutes spéciales :

Jusqu'à présent on a considéré comme certaine l'existence en langue grecque et en traduction slavonne de deux rédactions ou familles de la chronique de Georges Hamartole. Cependant en examinant avec attention les traductions slavonnes, on arrive aisément à se convaincre que les deux rédactions ont été traduites en deux idiomes différents, savoir : le bulgare clérico-slavon, et le serbe clérico-slavon. Malgré les dissémbances auxquelles ce fait donne lieu, on persista à attribuer les deux rédactions au même auteur, Georges Hamartole. Mais c'est justement la différence qui existe entre les deux rédactions, dites slavonnes, de la chronique de Georges Hamartole, qui engagea M. Oundolsky à examiner plus attentivement les éléments de ces deux rédactions, et à décider, d'une manière plus positive, s'il a existé effectivement deux rédactions d'une seule et même chronique, ou si, contrairement à l'opinion reçue, il y a eu deux auteurs différents, mais qui ont porté le même nom. Dans ce but, M. Oundolsky se mit à compiler, avec l'énergie qui le distingue : a) les opinions de divers savants touchant Hamartole et sa chronique; b) les descriptions des copies grecques d'Hamartole; c) les extraits d'Hamartole rapportés par quelques savants dans leurs ouvrages et leurs publications; et enfin, d) les passages du texte grec d'Hamartole, non publiés jusqu'à présent par les savants de Moscou et de St.-Petersbourg, lesquels avaient été à même de se procurer des fragments plus ou moins importants du texte d'Hamartole.

Après avoir soigneusement comparé tous ces matériaux, M. Oundolsky fut convaincu que sous le nom de Georges, il a existé non pas un, mais deux chroniqueurs grecs bien distincts, dont les chroniques subsistent aussi séparément sans continuateurs. Les traductions slavonnes (bulgare et serbe) ne contiennent pas la même chronique; la première seule, c'est-à-dire la bulgare, contient la chronique d'Hamartole; la traduction serbe renferme la chronique de Georges dit le Moine. Cette chronique diffère en plusieurs points de la copie synodale grecque de Moscou, surtout dans sa seconde moitié; des règnes entiers y sont racontés quelquefois avec plus de détails qu'en grec; quelquefois aussi c'est tout le contraire. Ainsi donc au lieu de deux rédactions du texte original grec de la chronique d'Hamartole, il existe réellement deux chroniqueurs grecs, continués jusqu'en 918, mais qui se trouvent dans l'original aussi séparément.

Passant à l'appréciation du travail de M. Oundolsky, l'académicien Kunik dit entre autre que cet ouvrage n'est pas un recueil de notions bibliographiques, mais un travail critique. Il est vrai que les recherches dont il est l'objet, avaient pour but d'éclaircir certaines questions de l'histoire littéraire; mais c'était précisément par là qu'il falloit commencer; et l'auteur a rempli de la manière la plus satisfaisante la tâche qu'il s'était imposée. La personnalité de Georges Hamartole et son ouvrage intitulé Chronique de

Georges-le Pêcheur, laquelle a servi de modèle à Nestor, sont aujourd'hui hors de cause, et il n'est plus possible de confondre la chronique de cet écrivain avec les textes semblables grecs et slavons, car l'analogie qui existe entre eux ne va pas jusqu'à l'identité. La conclusion de l'auteur n'est pas aussi décisive quant à ce qui concerne la Chronique de Georges-le Moine et les points de ressemblance qu'il offre avec la Chronique de Georges Hamartole. Mais vu le caractère même de cette question, on n'en peut espérer la solution définitive qu'après la publication des textes grecs et slavons qui y ont rapport. En attendant, nous avons acquis, par les recherches de l'auteur, la certitude d'avoir dans les Chroniques des deux Georges, deux rédactions différentes de la Chronographie depuis la création du monde, allant, l'une jusqu'à l'année 839, et l'autre jusqu'à l'année 867. Malgré certaines analogies, elles diffèrent pourtant dans l'ensemble. Toutes les deux commençant aux années indiquées plus haut, furent continuées jusqu'en 918, par deux écrivains différents. Celle qui est écrite en grec est encore inédite. Ce fait ouvre un vaste champ à la critique qui s'occupe des sources byzantines, et cette question doit répandre, on n'en saurait douter, un nouveau jour sur les autres chronographies byzantines et slavonnes, qui offrent plus ou moins de rapport avec la Chronique de Georges Hamartole, principalement au sujet de la question importante ayant trait à Siméon Logothète.

Il résulte de ce qui vient d'être dit, d'après l'opinion de l'académicien Kunik, que l'ouvrage de M. Oundolsky est le fruit d'un travail consciencieux, exécuté avec soin et basé sur une critique savante. Il est d'autant plus agréable de rencontrer un travail semblable que c'est pour la première fois que les chroniques byzantines, avec les traductions et les compilations qui s'y rattachent, subissent une analyse savante. Depuis longtemps, l'Académie s'est prononcée sur l'importance et la nécessité de ce genre d'études critiques, qu'elle a plus d'une fois publiquement encouragé. Ce sera donc agir conformément aux vues de l'institution-Démidoff que de couronner un ouvrage qui ouvre avec succès une voie nouvelle à la littérature savante.

L'Académie partageant entièrement l'opinion de l'académicien Kunik, et désirant encourager l'auteur à poursuivre la tâche qu'il s'est imposée, a décerné à M. Oundolsky un demi prix, et lui a accordé en outre 400 R. d'arg. pour la publication de son manuscrit.

III.

Nous citerons en troisième lieu un ouvrage qui, sans appartenir spécialement à l'histoire, est basé sur des recherches historiques. Il est dû à M. Laskier, et porte ce titre :

Héraldique russe. 2 volumes.

Dans la littérature historique de l'Europe occidentale, on considère comme un fait acquis que le blason prit naissance et grandit sur le sol du moyen âge, alors que le courage individuel et l'enthousiasme enflammant le cœur des chevaliers et les excitant aux exploits héroïques, cherchaient à se faire connaître à l'aide d'emblèmes et de symboles.

Les Croisades, qui initièrent la chevalerie aux formules symboliques de l'Orient, et plus tard les tournois et la création des ordres de chevalerie favorisèrent l'essor de la science du blason. Dans le principe, les armoiries ne furent peut-être que des signes extérieurs imaginés pour rallier plus facilement les compagnons d'armes d'un chevalier-croisé, à cette époque où les troupes étaient formées des éléments les plus divers.

Dans la suite, quelque glorieux exploit accompli par un chevalier servait à rehausser l'éclat de son blason, et l'amour de la gloire, essence de la chevalerie, fit qu'on attacha un grand prix aux armoiries et qu'on les conserva avec soin.

Au XVI^e siècle, Menestrier qui était profondément versé dans la science héraldique, a prouvé, d'une manière positive, dans ses écrits, qu'il fallait expliquer l'origine et la signification des armoiries, non par les sceaux que l'antiquité nous a légués, ni par les signes représentés sur les casques et les boudiers des Grecs et des Romains, mais par les hauts-faits des chevaliers du moyen-âge et par les usages observés dans les tournois. L'histoire d'un haut-fait trouvait toujours, sans être toutefois également claire pour tous, un interprète fidèle dans le blason, dont les attributs, le heaume, la tente, la couronne, le boudier etc., étaient les insignes de l'armure complète d'un chevalier. L'idée féconde émise par Menestrier fut si bien développée par les blasonneurs du XVII^e et du XVIII^e siècle, que depuis, tout travail relatif au blason demeure sans intérêt, s'il n'est basé sur la notice historique des hauts-faits qui ont valu à un individu et à ses descendants quelque marque distinctive dans leurs armoiries.

Quelques-unes des pièces principales qui entrent dans la composition des armoiries de l'occident ont passé dans le blason russe; la forme extérieure de l'écusson, les ornements, les attributs sont restés les mêmes. Cependant quelques modifications ont dû s'y introduire, attendu que l'origine et la formation de la noblesse russe ont été, sous tous les rapports, différentes de la noblesse de l'occident et de la noblesse de la chevalerie.

Dans tous les ouvrages qui ont paru jusqu'à présent en Russie, et qui traitent du blason, rien ne fait même soupçonner la possibilité de l'existence d'une héraldique russe. Du reste, ces ouvrages dont le nombre est très borné, et qui sont fort incomplets, ne se distinguent nullement par l'originalité du travail. C'est à M. Laquier que revient l'honneur d'avoir, le premier, essayé d'exposer ce sujet d'une manière systématique.

L'auteur a divisé son travail en deux parties. Dans la première, après avoir jeté un coup d'œil sur l'histoire des blasons de l'Europe occidentale, il expose la base générale de l'héraldique russe, ainsi que l'histoire des armes de l'Empire et de celles des villes. La seconde partie est exclusivement consacrée à l'histoire particulière des armoiries des familles nobles.

On voit, d'après le rapport de l'académicien Oustrialoff, chargé d'analyser cet ouvrage, que non-seulement M. Laquier a apporté le plus grand soin dans l'exécution de son travail, mais encore qu'il a su le rendre fort intéressant. Ses recherches sur l'origine des armoiries sont particulièrement curieuses et instructives; il les a puisées, d'une part, dans l'étude des sceaux, principalement de ceux des familles princières, et de l'autre, dans l'étude des monnaies des Grands-Ducs et des princes apanagés. C'est ainsi qu'il prouve que l'histoire des armes de la principauté de Kiëff ne peut être expliquée sans une étude approfondie des sceaux des Grands Ducs de Kiëff, qui portaient, depuis le XI^e siècle, l'effigie de l'Archevêque St-Michel ou celle d'un cavalier moscovite, — sans suivre les différentes modifications qu'a subies sur les sceaux et les monnaies cette même figure, ainsi que le portrait du Grand-Duc et Tzar frappé et domptant ses ennemis représentés sous les traits d'un dragon. L'histoire des sceaux développée d'une manière plus détaillée par l'auteur, peut servir d'introduction à l'histoire des armoiries et devient également indispensable à l'héraldique de l'Empire et à celle de la noblesse, en général.

Plus loin, les recherches concernant les armes de l'Etat sont fort intéressantes, car les changements qu'eut à subir à différentes époques l'aigle, symbole de l'Empire russe, et les additions successives qui se firent dans ses attributs, résument en quelque sorte toute l'histoire de la Russie. L'histoire des armes des villes offre aussi beaucoup d'intérêt; elle sert, d'une part, à expliquer les emblèmes des armes des gouvernements, telles qu'elles existent aujourd'hui, et de l'autre, à donner la signification du blason des familles princières qui descendent de Rurik. Les armes des villes ont reçu leur sanction définitive sous le règne de Pierre-le-Grand, lorsque ce prince, après avoir réparti entre les provinces les cantonnements de ses troupes régulières récemment organisées, fit donner à chaque régiment un nom particulier, et représenter, sur le drapeau, les armes de la province dans laquelle il devait résider.

Dans le second volume, c'est-à-dire dans l'héraldique particulière, l'auteur prouve, dès le commencement, que le corps de la noblesse russe ne le cède à celui de l'Europe occidentale ni sous le rapport de l'ancienneté, ni sous celui du caractère. Les Varègues-Russes venus chez les Slaves avaient la même origine que les Normands, auxquels les plus anciennes familles de l'Europe occidentale font remonter la leur, avec cette différence toutefois qu'ils n'ont pas entièrement absorbé les familles primitives dont les descendants

existent encore aujourd'hui. L'organisation de la cour des Grands-Ducs amena un changement : les gentilshommes qui la composaient, furent divisés en classes qui reçurent différentes dénominations, suivant les fonctions qu'ils remplissaient à la cour, ou bien au service, soit militaire, soit civil. Les princes apanagés de la branche cadette eurent aussi leur cour, comme le Grand Duc de Moscou, mais une cour avec moins de faste ; et plus tard, lorsque les apanagés furent réunis à l'état, et que les princes apanagés devinrent des princes vassaux, le service différa aussi naturellement pour Moscou et pour la ville. Après la conquête de Kazan, d'Astrakhan, de la Sibirie etc., les rois, les princes et les nobles de ces pays se rallièrent à la noblesse moscovite. Les émigrés nobles des différentes contrées de l'Europe et de l'Asie en firent autant, et comme chacune de ces sources avait ses droits et ses privilèges, on s'explique aisément les discussions qui durent naître par la suite à propos de la préférence. L'abolition de cette préférence fut le premier fondement de la noblesse russe comme état civil : pour remplacer les classes particulières qui existaient primitivement, on établit, pour y constater les généalogies, un livre officiel dans lequel on ne pouvait se faire inscrire qu'après avoir présenté des preuves irrécusables de son origine, preuves au nombre desquelles se trouvaient les blasons.

Un nouveau pas fut fait sous Pierre-le-Grand pour consolider l'hérédité russe. Il fut ordonné, en 1722, par un décret concernant les rangs, que chaque gentilhomme devrait avoir ses armes et pour vérifier les anciens blasons de même que pour en accorder de nouveaux, il fut établi un tribunal héraldique. C'est l'histoire de ce même tribunal qui termine l'introduction de l'hérédité de la noblesse.

Dans le second volume, l'auteur donne en outre, les règles à suivre pour la composition des armoiries ; il explique la signification des bannières urbaines, dont les différentes combinaisons composent les emblèmes radicaux des plus anciens blasons russes, ceux notamment des familles princières de la maison de Rurik. Enfin ce livre contient la nomenclature détaillée des armoiries de la noblesse ; et 25 tableaux, sur lesquels sont représentés des sceaux et des blasons, sont joints à l'explication du texte.

IV.

À côté de l'histoire, qui traite des affaires des temps les plus reculés, apparaît la statistique, qui s'occupe de préférence de la situation actuelle de l'état. Dans ce dernier concours, elle fut représentée par M. P. J. Nebolsine et M. J. A. Solovïeff, couronnés tous les deux.

Jamais peut-être on n'a ressenti plus vivement que dans ces derniers temps, l'importance de cette vérité que le commerce est l'une des principales sources du bien-être d'un

état, puisque le commerce prend de plus en plus un essor universel.

Tous les gouvernements de quelque importance rivalisent entre eux dans cette carrière, cherchant à rendre aussi aisées que possible leurs relations réciproques, formant de nouvelles alliances avec les contrées les plus éloignées, et se frayant quelquefois, au prix d'immenses sacrifices, des voies jusqu'alors inconnues, pour étendre et faire prospérer leur commerce. Stimulée par la tendance que suivent en Europe les idées économiques, la Russie ne peut rester étrangère à cet élan général, et tout ce qui a rapport à l'extension de ses relations commerciales mérite une attention particulière.

À ce titre, le voyage que M. P. J. Nebolsine, entreprit, en 1850, avec le concours de la société géographique et d'un ardent patriote russe, doit être mentionné. M. Nebolsine explora la ligne d'Orenbourg dans le but d'étudier sur les lieux mêmes les relations commerciales de la Russie avec les pays contigus à ses frontières de ce côté. Cette excursion eut pour résultat la relation qui fut publiée dans le X volume des Mémoires de la société géographique, et présentée par l'auteur au concours actuel sous ce titre :

Aperçu sur le commerce de la Russie avec l'Asie Centrale, par P. J. Nebolsine.

L'analyse de cet ouvrage fut confiée à deux personnes par l'Académie : à M. V. V. Grigoriéff, membre correspondant de l'Académie des sciences, et M. N. S. Stebounine, membre de la société géographique.

Le premier, qui a habité pendant quatre ans les contrées que M. Nebolsine a explorées, et qui connaît parfaitement ces localités, a fait une analyse judicieuse et détaillée, dans laquelle il démontre l'insuffisance des notions que nous avons jusqu'à présent sur l'Asie centrale, en général, et sur son commerce, en particulier. Il n'y a pas un quart de siècle encore qu'un économiste russe ne trouvait à consulter, sur cette question, que de médiocres traités de statistique relatifs à la Russie, ou des cartes fantastiques de l'Asie Centrale, ou enfin le *Voyage de dix années et les aventures en Boukharie et à Khiva, du sous-officier russe Effermoff* etc. Même dans l'Europe occidentale, on avait si peu de chose sur la situation de l'Asie Centrale, que le célèbre géographe Maltebrun, en parlant de Touran avait dû se borner exclusivement aux notions d'Ibn-Khaoukal, qui remontent au X. siècle et de Marco-Paulo, qui datent du XIII. Depuis quelques années cependant les ténèbres qui enveloppaient l'Asie Centrale commencent à se dissiper. Les littératures étrangères, surtout celle de l'Angleterre, se sont enrichies de plusieurs ouvrages fort remarquables : tels sont ceux d'Elphinstone, de Fraser, de Conolly, de Burnes, de Wood, de Moorcroft, d'Abbot, de Hugel, de Hue et de Humboldt ; et la littérature russe, du *Messager Sibérien*, des ouvrages de Nasaroff, de Mouravïeff, de Timkovsky, du P. Hyacinthe, de Levchine, de Dahl, de Gens, de Khanykoff, de Basiner, de Danilevsky, de

Lehmaun etc. De cette manière, surtout pendant les quinze dernières années, nous avons acquis des notions assez précises sur la situation économique et sur la géographie des contrées de l'Asie Centrale, qui sont les plus rapprochées de nos frontières. Tout cela a beaucoup contribué, sans aucun doute, à étendre le cercle de nos connaissances relativement au commerce de l'Asie Centrale; mais les détails concernant l'état présent de ce commerce, les conditions les plus essentielles qui s'y rattachent, et les bases de ces conditions, sans lesquelles il est impossible non seulement de faire un pas en avant, mais encore d'asseoir un jugement solide sur cette question, restaient, à la réserve de quelques explications données en passant par MM. Meyendorff, Burnes, Gens, Khanykoff, Danilevsky, Melnikoff, P. J. Nebolsine, presque aussi ignorées du public qu'elles l'étaient vers l'année 1820. Les marchands d'Orenbourg, de Troïtzk et de Pétropavlovsk, les commis des marchands de Rostoff et des autres villes de la Grande-Russie, intéressés à ce commerce, étaient seuls au courant de cette affaire. Afin de tirer parti de ce capital, il fallait le concentrer petit-à-petit dans le lieu même où s'opéraient les transactions commerciales, à cause du grand nombre des individus peu communicatifs ou défiant par caractère et par calcul, qui y participaient. Vérifier les récits des uns en questionnant les autres, et coordonner d'une manière convenable les matériaux bruts obtenus à grand'peine et à force d'adresse et de dépenses par ce moyen, telle était la tâche que s'était imposée M. Nebolsine. Dans ce but, il parcourut, en 1850, toute la ligne d'Orenbourg, séjourna quelques mois à Orenbourg et à Troïtzk, fit une excursion dans les steppes des Kbirghises, interrogea plus de 200 personnes, Russes, Tatares, Kbirghises, habitants de Khiva, de Bukhara, de Khokan, d'Afghanistan, et enfin visita Astrakhan. Ce voyage eut pour résultat, entre autres, la publication de l'ouvrage intitulé: Aperçu sur le Commerce de la Russie avec l'Asie Centrale.

Après avoir démontré toute la difficulté du problème que M. Nebolsine s'était proposé de résoudre, le rapporteur fait voir de quelle manière et jusqu'à quel point ce problème a été résolu.

M. Nebolsine n'a pas envisagé, dans son ouvrage, le commerce de la Russie avec toute l'Asie Centrale, mais seulement avec trois des états de cette contrée: la Boukharie, Khiva et le Khokan. Quant au commerce avec la Chine, non seulement celui de Khiaatcha, mais encore celui qui se fait par Tchougoutchak et Kouldja, ainsi que le commerce établi avec la Perse, reste en dehors du cadre de ses recherches. Par une introduction toute spéciale, il place le lecteur au point de vue où il doit être pour examiner ces contrées, et, après avoir donné une idée des moyens des commerçants de ces pays et de leurs relations avec nos agents; après avoir exposé les raisons qui établissent la situation actuelle

de ce commerce, et ses espérances pour l'avenir, l'auteur, dans la première et dans la seconde partie de son livre, analyse les circonstances qui déterminent les conditions de la marche des caravanes de Boukhara, de Tachkent et de Khiva, pour l'aller et le retour, sur la ligne d'Orenbourg. Ces deux parties tout entières, d'après le rapport de M. Grigorieff, sont parfaitement travaillées, et donnent au lecteur une foule de notions nouvelles recueillies par l'auteur lui-même, sur des sujets dont les personnes qui n'ont jamais visité les steppes, ne peuvent même pas soupçonner l'existence, et qui sont cependant du plus haut intérêt dans l'affaire dont il est question. C'est, d'après l'opinion du rapporteur, l'une des meilleures parties du travail de M. Nebolsine.

Après avoir complété les données de l'auteur au moyen de quelques détails tout récents, qui ont été publiés après l'impression du livre de M. Nebolsine et qui, par conséquent, ne pouvaient pas être connus de ce dernier, le rapporteur passe à l'analyse des autres parties, dans lesquelles sont tracés les itinéraires des caravanes, et se trouve indiquée la manière dont on procède pour libérer les marchandises en douane, ainsi que les moyens à employer et les voies à suivre pour les faire parvenir de la Ligne à la foire de Nijni-Novogorod. Les relations qui existent entre les états de l'Asie centrale, et les communications qui s'établissent entre eux au moyen des caravanes, y sont également exposées. M. Grigorieff affirme que les deux dernières parties de l'ouvrage sont de la plus haute importance: c'est la huitième et la neuvième, dans lesquelles sont exposés les articles qui composent le commerce d'exportation et d'importation de la Russie avec l'Asie centrale. Chacun de ces articles y est envisagé en détail: l'espèce et la qualité de la marchandise importée ou exportée; ce qu'elle se vend en Asie et en Russie; où et comment elle est confectionnée; les contrées où elle s'achète, celles où elle se débite; ce qui fait que telle ou telle marchandise est plus répandue dans le commerce; les circonstances qui en déterminent le prix; enfin la quantité des marchandises exportées et importées annuellement pendant dix années (de 1810 à 1830), et la somme à laquelle est évalué ce genre d'opérations.

Quand bien même, observe le rapporteur, l'ouvrage de M. Nebolsine ne contiendrait que ces deux parties, ce serait encore un travail inappréciable, pour lequel tous ceux qui s'occupent de statistique ou qui ont, d'une manière ou d'une autre, des relations commerciales avec l'Asie, devraient lui avoir la plus vive reconnaissance. Aucune branche de notre industrie commerciale n'a été l'objet d'une étude aussi approfondie, aussi précise, aussi détaillée surtout; et M. Nebolsine, dans celle qu'il s'est proposé de développer, sans parler des autres mérites de son travail, n'a pas eu de prédécesseur. Pour les autres parties, les remarques inédites de feu M. Gens, lui ont été d'un grand secours: mais

là encore, il se distingue par l'originalité avec laquelle il produit et commente le résultat de ses recherches.

Cependant le rapporteur reproche à M. Nebolsine d'avoir négligé de tirer une conclusion générale des données recueillies par lui, après avoir étudié son sujet d'une manière aussi fondamentale et l'avoir développé avec autant de détails et de précision. Dans la seconde partie de son introduction, il a présenté, à la vérité, quelques traits généraux; mais cela n'est pas suffisant, et pour se compléter, il emprunte à un auteur inconnu, comme s'il se défiait de lui-même, un aperçu sur le commerce avec la Bukharie, aperçu fort remarquable d'ailleurs, mais quelque peu vieilli.

Comme résumé de son rapport, M. Grigorieff donne l'énumération des résultats les plus importants du travail de M. Nebolsine. On y lit entre autres choses, que ce n'est pas la Russie qui fait le commerce avec l'Asie Centrale, mais bien l'Asie Centrale avec la Russie, puisque l'achat et la vente des marchandises se font presque exclusivement par les commerçants de l'Asie; que cela ne provient ni du manque de capitaux ni du caractère peu entreprenant de nos marchands, mais des obstacles qui entravent le commerce des Russes et des Chrétiens, en général, par suite de la mauvaise organisation de la société en Asie, surtout des états de l'Asie Centrale; que le commerce de la Russie avec Khiva et le Khokan est, relativement, plus avantageux que celui qu'elle fait avec la Boukharie; qu'on expédie dans l'Asie Centrale des produits de peu de valeur, non parce qu'on ne le veut ou qu'on ne le peut pas autrement, mais parce que les exigences ne s'étendent pas au-delà, à cause de la pauvreté du pays et de l'absence de toute sécurité sociale. La Boukharie, Khiva et le Khokan exportent principalement de la Russie des marchandises que pour le même prix ils ne pourraient se procurer nulle part au monde, des métaux, des cuirs etc., et envoient en échange à la Russie des produits qu'elle peut recevoir et qu'elle reçoit en effet des autres pays, ou dont elle pourrait se passer, tandis que la Russie est le seul débouché avantageux qu'ils aient pour écouler leurs marchandises. Ces raisons font que dans l'Asie centrale, du côté de la Perse et de l'Inde, la concurrence de l'Angleterre n'est nullement préjudiciable à la Russie. Quant aux gouvernements de l'Asie Centrale, nous avons les moyens d'entrer avec eux dans des relations infiniment plus avantageuses que celles qui ont existé jusqu'à présent, et le commerce avec l'Asie Centrale peut prendre plus d'extension encore, même dans l'état actuel des circonstances.

M. Stchoukine, qui a également analysé cet ouvrage, rend pleine justice au travail de l'auteur, et au talent avec lequel il a su mettre à profit les sources auxquelles il a puisé. Jusqu'à présent, ajoute-il, aucun ouvrage n'a donné une description aussi détaillée ni aussi complète du commerce de la Ligne d'Orenbourg, que celui de M. Nebolsine.

V.

Un autre ouvrage, ayant rapport à la statistique de la Russie, et couronné d'un prix, est la *Statistique du gouvernement de Smolensk*, par J. A. Solovieff.

Cet ouvrage, présenté en manuscrit au concours, il y a deux ans, fut jugé digne d'un demi-prix; mais alors certaines circonstances ne permirent pas de le couronner, et l'on déclara à l'auteur qu'il pourrait, après l'impression, présenter une seconde fois son livre au concours, ce qui arriva en effet.

La statistique agricole, en Russie, ainsi que les autres branches de la statistique, n'a produit encore que fort peu d'ouvrages d'un mérite incontestable. On doit en attribuer la cause, d'une part, à l'insuffisance des données fondamentales, et de l'autre, au manque de notions précises et détaillées sur la situation de l'économie rurale, dans diverses localités de la Russie. Il s'en suit que mettre en ordre, d'une manière raisonnée, les notions recueillies sur ce qu'on nomme les forces productives de l'état, quand bien même ce travail n'embrasserait comparativement qu'une contrée de peu d'étendue, et donner une description exacte de la situation où se trouve ce pays, par rapport à l'économie rurale, c'est augmenter sensiblement la masse des matériaux à l'aide desquels il sera possible, un jour, de tracer un tableau complet de la statistique agricole de la Russie. La vaste étendue de ce pays, et la variété des parties qui le composent, donnent aux monographies de chaque gouvernement ou des différentes zones, une importance toute particulière; et l'on doit même, sous plusieurs rapports, vu l'état actuel des connaissances statistiques relatives à la Russie, préférer de semblables monographies à des travaux qui ont pour objet le pays entier; car avant de décrire le tout, il importe de bien étudier les parties.

M. Solovieff s'étant proposé une question aussi spéciale, l'a traitée avec un talent tout particulier. Il avait passé trois années dans le gouvernement de Smolensk, comme chef de la commission chargée de la péréquation de l'impôt foncier dans les domaines de l'état, et y avait dirigé toutes les opérations du cadastre. Les détails les plus minutieux concernant la situation agricole du pays lui passèrent sous les yeux, et, muni de tous les renseignements statistiques officiels, il profita de ses nombreuses excursions dans la contrée pour les vérifier et les compléter. Dans la possibilité où il se trouvait de bien étudier le pays et par lui-même et au moyen de documents écrits, peu accessibles à un auteur qui n'aurait aucune position officielle, M. Solovieff entreprit de résumer le résultat de ses observations et de ses recherches sous la forme d'une description complète et systématique de ce gouvernement, au point de vue de l'économie rurale.

Quant à ce qui concerne l'exécution du travail, les académiciens Koeppen et Vessélovsky, qui l'ont analysé, témoignent que, sous le rapport de l'exactitude, il ne laisse

rien à désirer, car il embrasse toutes les phases de la situation économique du pays dont il présente un tableau achevé et animé. Ils font surtout observer avec quel discernement l'auteur a su profiter des riches données statistiques qu'il avait sous la main, et la manière claire et concise avec laquelle il les a rédigées, évitant d'être prolix et s'attachant cependant à ne rien passer sous silence de ce qui pouvait intéresser ou jeter quelque lumière sur la situation économique du pays dont il parle. Il a mis à jour une foule de notions nouvelles qu'il a puisées dans ses propres observations et dans celles de la commission dont il faisait partie, ou qu'il a recueillies dans différents tribunaux. Au nombre de ces nouvelles notions acquises pour la science appartiennent : une revue géognostique très-exacte et tout-à-fait satisfaisante du gouvernement de Smolensk, la description du sol et des conditions du climat, les recherches sur le mouvement de la population, la vérification des données du 8e et du 9e recensement de la population avec les registres des naissances et de la mortalité, et presque toute la seconde partie de l'ouvrage, laquelle est consacrée à l'économie rurale et aux autres branches de l'industrie.

Toutes ces considérations ont décidé les rapporteurs à reconnaître le travail de M. Solovieff comme une acquisition importante pour la statistique de la Russie, et comme un modèle bon à suivre pour la composition et la rédaction d'ouvrages du même genre.

VI.

A la catégorie des ouvrages qui ont aussi pour objet l'étude de la Russie, mais sous un tout autre point de vue, notamment sous le rapport des sciences naturelles, appartient l'ouvrage remarquable que M. Sévertzof a publié sous ce titre :

Des phénomènes périodiques dans la vie des quadrupèdes, des oiseaux et des reptiles, au Gouvernement de Voronège. L'académicien Middendorff chargé d'analyser ce travail, dit que cet ouvrage, le premier-né du jeune auteur qui l'a écrit dans le but d'obtenir le diplôme de *Maitre-es-arts*, est une conception qui n'offre rien de semblable dans la littérature russe pour l'histoire naturelle. Ce qui en fait le caractère distinctif résulte des observations faites sur la nature elle-même pendant neuf années consécutives. En entreprenant l'analyse d'un livre aussi remarquable, dit M. Middendorff, nous nous attendions à *quelque chose d'extraordinaire*, et réellement notre espoir n'a point été déçu. La lecture de l'ouvrage de M. Sévertzoff a pleinement satisfait notre attente, et nous y avons trouvé bien des choses instructives pour nous-même.

Comment ne pas se réjoindre de la victoire que l'auteur a remportée sur lui-même, alors que, dans des circonstances qui entraînent ordinairement la jeunesse dans des espaces

inconnus, il s'est décidé à consacrer exclusivement sa studieuse activité à l'observation des phénomènes de la vie organique qui se manifestaient autour de lui, d'autant plus qu'il a accompli sa tâche consciencieusement, et avec une persévérance rare, et que, observateur minutieux, il a apporté dans l'examen des moindres détails une précision, une exactitude peu communes.

L'importance du travail de M. Sévertzof consiste principalement en ce qu'il a su appliquer les données toutes spéciales et entièrement neuves, recueillies par lui, à un plan bien raisonné, et cela, dans une contrée que, depuis Gmelin, aucun zoologue n'avait exploré.

Toutefois la faune de ce pays ne présentait rien de particulièrement remarquable, et ne pouvait promettre de résultat important que dans la voie qu'a suivie M. Sévertzof, voie qui n'a été frayée que tout récemment.

Il ne suffisait pas de comparer la faune du gouvernement de Voronège, comme expression du climat continental, avec la faune de l'Europe occidentale; il ne suffisait pas non plus de tirer parti de l'heureuse circonstance qui permettait à l'auteur de faire ses observations dans des localités aussi diverses que les steppes et les bois; pour se signaler par un service éminent dans le champ qu'il avait choisi pour ses explorations, il fallait abandonner la voie commune, et chercher le but principal de la Géographie zoologique, non dans une nomenclature détaillée et même comparative des espèces des animaux, mais bien dans la solution d'un problème beaucoup plus difficile, dans la constatation des liens étroits qui existent entre les caractères distinctifs de la faune en question et les particularités qui tiennent au sol et au climat. Qu'un pareil lien existe, il n'y a pas à en douter; toute la difficulté consiste à trouver, pour chaque cas particulier, jusqu'à quel point s'y révèle la loi elle-même, c'est-à-dire la *force typique* d'une certaine race ou d'une certaine individualité, ou bien seulement le *hasard*, c.-à-d. la modification de cette force par l'influence de quelques circonstances extérieures. La solution d'un problème aussi difficile ne peut avoir lieu que si l'observateur, qui s'entreprend de le résoudre, est suffisamment préparé, et s'il a su profiter habilement des nombreux phénomènes qui se sont révélés à lui. Quoique sur plusieurs points M. Middendorff ne soit pas du même avis que l'auteur, et cela n'a rien d'étonnant, vu la nouveauté du sujet et l'insuffisance des matériaux recueillis, il reconnaît cependant que le problème a été résolu avec conscience et discernement.

Il faut encore louer M. Sévertzof de ce que, non content de se renfermer dans le cercle de ses propres observations, il a cherché à s'approprier tout ce qui a été écrit sur le même sujet par d'autres auteurs, tant en Russie qu'à l'étranger, et de ce qu'il rend un juste hommage à la mémoire de notre illustre Pallas.

M. Sévertzof s'était imposé la tâche de faire les recherches les plus exactes sur les phénomènes de la vie

et les mœurs des vertébrés pulmonés de la contrée en question. Ainsi, supposant qu'il existe une relation intime entre les phénomènes de la vie et les influences extérieures, il a essayé de découvrir pour chaque cas donné la raison qui fait que les particularités des données enregistrées par lui sont dépendantes du climat. L'auteur établit d'abord la position géographique du gouvernement de Veronéje et détermine le caractère physico-géographique de la terre végétale ou tchernozème qui occupe l'espace compris entre les forêts et les steppes; puis il explique fort habilement la relation intime qui existe entre la vie des animaux et la propriété topographique du sol, dans les diverses localités de la contrée qu'il explore. Soit qu'il examine le lit du fleuve qui transverse la vallée, soit qu'il s'élève jusqu'à la région des steppes, en remontant les terres qui s'étendent sur les deux rives, il fait connaître toutes les propriétés du sol, sans jamais perdre de vue son idée principale, et apporte le plus grand soin aux détails importants qu'il donne sur les différents sous-sols qui composent le terrain. Nulle part il n'importe autant que dans la région des steppes, de savoir si le sol absorbe l'eau ou la laisse simplement filtrer, et si les débordements du printemps atteignent ou non tel ou tel endroit. Du plus ou moins d'humidité du sol dans les contrées sèches dépend la nature de la végétation, et nommément l'abondance ou le manque des forêts. Cela conduit naturellement l'auteur à ranger les animaux en deux catégories distinctes: les bêtes des bois et celles des steppes.

Dans toutes ces recherches, l'auteur, selon l'opinion du rapporteur, agit d'une manière tout-à-fait indépendante, et souvent avec un succès inespéré.

Enfin après avoir signalé quelques erreurs et exposé le côté faible de l'ouvrage, défauts qu'il n'était guère possible d'éviter dans un premier essai, surtout dans une branche aussi difficile de la science, le rapporteur résume ainsi son jugement:

«Le travail de M. Sévertzof prouve une rare puissance d'observation, excitée d'une part par une ardeur peu commune, et de l'autre, tempérée par la patience et dirigée par une instruction solide dans les différentes sciences qui se rattachent à la zoologie. L'ouvrage abonde en matériaux précieux pour la science. C'est le résultat de scrupuleuses observations faites pendant de longues années; et tous ces matériaux se rapportent à une même idée dominante, émanée de l'heureuse impulsion qui, de nos jours, a été donnée aux sciences naturelles.

«Le livre de M. Sévertzof ouvre une nouvelle série de faits pour l'histoire de la zoologie; et, lorsqu'il sera connu dans l'Europe occidentale, on peut espérer qu'il y trouvera l'accueil le plus flatteur, non seulement à cause de la nouveauté du sujet, mais aussi par la méthode suivie dans ce travail.

«Si, malgré tout cela, je propose de n'accorder à ce travail qu'un demi-prix au lieu d'un prix entier, c'est que

j'attache une importance toute particulière à un prix entier, et que je ne puis me dissimuler quelques erreurs qu'un jeune auteur ne pouvait guère éviter d'ailleurs à ses premiers débuts.

VII.

Des deux ouvrages de jurisprudence qui ont été présentés au concours, l'un a été jugé digne d'être couronné.

C'est la *Théorie des corps de délit*, de M. Giriaieff, maître-es-sciences, remplissant les fonctions de professeur ordinaire à l'Université de Dorpat.

M. Barchef, professeur à l'Université de St.-Petersbourg, a bien voulu, sur l'invitation de l'Académie, se charger d'en faire l'analyse.

La question relative aux corps de délit est du plus grand intérêt, tant pour la science contemporaine du droit criminel que pour la procédure et la législation pénales. Au point de vue de la science, les avis sont partagés au sujet de la force et de l'influence des corps de délit, lorsqu'il s'agit d'arrêts capitaux. La pratique, trouvant dans les corps de délit le moyen de découvrir l'exacte vérité durant l'instruction et le jugement du procès criminel, exige de la précision et de la fidélité dans la détermination des particularités plus ou moins significatives qui s'y rattachent, puisqu'elles doivent servir de preuves dans l'affaire. C'est pourquoi la question qui a rapport à l'acceptation ou au rejet des corps de délit, dans le système des preuves à produire pour les procès criminels, ainsi qu'à la force et aux conditions de leur action, forme pour la législation elle-même un des problèmes les plus importants.

Après avoir présenté le contenu du travail de M. Giriaieff, et fait ressortir le mérite de ses diverses parties, le rapporteur en indique la portée, en disant que les corps de délit sont envisagés dans cet écrit sous leurs différents aspects et que de plus on y trouve une revue fort instructive des différentes théories des jurisconsultes, et surtout de ceux de l'Allemagne, sur cette matière; la manière dont l'auteur envisage les corps de délit comme des preuves en matière de procédure pénale, correspond à leur signification réelle dans l'application pratique. L'ouvrage se distingue par un style concis et une logique serrée. L'auteur mérite une entière approbation pour avoir doté la littérature juridique du pays d'un ouvrage fait avec beaucoup de talent.

VIII.

Soulager les souffrances de l'humanité est, sans contredit, le plus important service que l'homme puisse rendre à son prochain, et toute découverte ou toute invention relative à cet objet, mérite à tous égards une attention particulière, et a droit à notre sincère reconnaissance.

Une découverte de ce genre a été faite par M. Cruaell, auteur de deux manuscrits qui ont pour titre :

Remèdes intérieurs contre le cancer et quelques autres maladies. et

Pyrocaustique, ou application chirurgicale du feu contre le cancer et quelques autres maladies.

Un de nos plus habiles médecins et chirurgiens, M. Nemert, professeur à l'Académie médico-chirurgicale de St-Petersbourg, a bien voulu, sur l'invitation de l'Académie, se charger d'examiner ces deux manuscrits. Le rapport détaillé qu'il en a fait, tend à prouver que les deux ouvrages du docteur Crusell ne font qu'un seul tout, car le but de l'un et de l'autre est de démontrer qu'il y a des remèdes au moyen desquels on peut guérir d'une manière plus ou moins sûre, et vaincre la ténacité du cancer et de quelques autres maladies extérieures.

On sait que dès les temps les plus reculés les affections cancéreuses ont été une vraie pierre d'achoppement pour les médecins, à cause de la résistance qu'elles opposaient aux remèdes intérieurs ou extérieurs, et que si elles cédaient momentanément à l'action de ces remèdes, elles ne tardaient pas à reparaitre opiniâtrement à la même place ou ailleurs, et finissaient par emporter le malade. Aussi, il y a longtemps qu'on cherche à découvrir le moyen de guérir radicalement le cancer. Plusieurs fois même on a cru arriver à la découverte par des remèdes soit intérieurs soit extérieurs dont on garda le secret d'abord, et qui paraissaient être efficaces, par suite de quoi ils acquiesçaient de la vogue et devenaient généralement connus. Toutefois, ces remèdes secrets, appliqués sur une grande échelle, finissaient par perdre tout crédit, car leur action était jugée alors par des personnages de la faculté, et force était de reconnaître que ces remèdes n'étaient efficaces que dans les affections bénignes, s'est-à-dire nullement cancéreuses et n'offrant qu'extérieurement les apparences du cancer, ou bien alors qu'ils ne faisaient disparaître le mal que pour quelque temps. Même on a remarqué que dans certains cas, les plaies cancéreuses, principalement dans le cancer cutané (cancer cutaneus epithelialis) empiraient, ce qui fit donner à cette espèce de cancer le nom de *nonli me tangere* — espèce qui ne se développait que lentement lorsqu'on appliquait des remèdes indifférents, innocents, tandis que les moyens dits spécifiques la faisaient grandir rapidement et conduisaient, à travers d'horribles souffrances, le malade à la mort.

Il suffit de jeter les yeux sur une pharmacologie quelconque pour voir quelle est la quantité de remèdes proposés contre le cancer. On ne peut en comparer le nombre à celui des remèdes indiqués contre l'hydrophobie et l'épilepsie, maladies qui sont malheureusement aussi incurables que le cancer.

Il ne restait donc qu'une chose à faire aux médecins : c'était d'arrêter, ne fût-ce que pour quelque temps, les pro-

grès destructeurs du cancer et par là de calmer momentanément les horribles souffrances du malade ; et ils y parvenaient en attaquant le cancer par des remèdes extérieurs. Mais le mal résistait souvent à ces remèdes, et sans parler même du cancer intérieur qui se déroba à la vue, il faut remarquer que les remèdes en question n'exercent aucune action sur le cancer extérieur, si les ravages qu'il a faits sont trop grands, s'il se trouve dans le voisinage d'un organe vital important, dont on ne pourrait éviter la lésion en éloignant le cancer, ou bien enfin si la plaie a une trop grande étendue.

Après avoir jeté un coup d'œil rapide sur le peu d'étendue de nos connaissances relativement aux affections cancéreuses, et par conséquent sur l'insuffisance des moyens à employer efficacement contre ce mal affreux, le rapporteur fait observer qu'on doit accueillir avec empressement et reconnaissance toute découverte nouvelle, même toute tentative assez heureuse pour dompter cet ennemi : c'est pourquoi les faits exposés par M. Cruaell doivent fixer l'attention de chaque homme bien intentionné, et, à plus forte raison, d'un médecin dont la vocation est de guérir ou au moins de soulager les souffrances des malades.

Ayant soumis à une minutieuse analyse les deux compositions de M. le docteur Crusell, et apprécié la valeur des moyens proposés, le rapporteur a résumé son jugement sur cet ouvrage dans lequel il reconnaît un mérite incontestable : beaucoup de précision dans l'exposé de l'histoire des maladies ; desquelles l'exactitude est certifiée par des médecins connus, et garantie par des dessins photographostéréoscopiques ; de la franchise et de l'ordre dans le récit qui expose la découverte progressive des remèdes contre le cancer, remèdes intérieurs et extérieurs, pour le perfectionnement desquels le docteur Crusell n'a épargné, pendant plusieurs années, ni temps, ni peines, ni argent. Par la découverte de ces remèdes, la thérapeutique a acquis un nouveau moyen, si non infailible, du moins efficace pour combattre le cancer et autres maladies rachiitiques. Mais c'est la découverte de la pyrocaustique qui est surtout importante. Ce moyen extérieur a réellement enrichi la chirurgie d'un nouvel agent puissant et inoffensif. Déjà il a rendu d'importants services, et l'on ne peut douter qu'il ne soit un jour un bienfait immense pour l'humanité souffrante, appelé qu'il est à écarter d'une manière facile, prompte et sûre, des douleurs que l'on considère aujourd'hui comme très difficiles ou même tout-à-fait impossibles à guérir. Les affections cancéreuses ont donc acquis par ces découvertes des palliatifs puissants, et l'humanité souffrante de nouveaux défenseurs.

Tel est le résumé du rapport du professeur Nemert sur la découverte du docteur Crusell. A l'étranger on lui rend aussi pleine justice, et tout récemment encore, l'auteur de l'excellent ouvrage : *Die Galvano-caustik, ein Beitrag zur operativen Medicin* (Breslau 1855), le professeur Mid-deldorpf, docteur à Breslau, a déclaré publiquement que

l'honneur de l'invention de la galvanocaustique revient au docteur Crussell.

Enfin notre illustre chirurgien, et membre correspondant de l'Académie M. Pirogoff, après avoir rendu visite à l'inventeur et examiné les instruments qu'il emploie dans l'application de son procédé pyrocaustique, déclare, dans une lettre en date du 10 avril de cette année, et adressée au Secrétaire perpétuel de l'Académie, que le docteur Crussell, à tous égards, mérite une récompense, pour avoir, le premier, fait l'application du galvanisme au traitement de diverses maladies, et pour avoir, avec une persévérance rare, continué de marcher, jusqu'à ce que ses efforts fussent couronnés d'un plein succès, dans la voie qu'il avait frayée le premier.

Convaincu par de semblables témoignages, l'Académie n'a rempli que son mandat en décernant un prix à M. Crussell, et en lui accordant en outre 250 R. pour la publication de son manuscrit.

IX.

Enfin le dernier des ouvrages dont il nous reste à rendre compte, appartient aussi au domaine de l'invention, mais dans une sphère toute différente, et notamment à la *géométrie pratique*.

Il s'agit du *Planimètre-locomobile* et du *Transformateur* de M. Zaroubine. (Avec la description manuscrite de ces instruments.)

MM. les académiciens Bonniakowsky, Jacoby et Tchëbycheff, qui ont examiné cette invention, en ont rendu compte dans un rapport dont voici le résumé :

Il y a deux ans, on décerna à M. Zaroubine un prix de seconde classe, pour l'invention de divers instruments propres à faciliter la composition des plans et surtout la manière de les calculer. Cette fois, M. Zaroubine a encore présenté au concours deux instruments servant à mesurer les surfaces : le *Planimètre-locomobile* et le *Transformateur*. Le premier est très important sous le rapport pratique : sa supériorité consiste en ce qu'il peut être appliqué à un champ d'opérations beaucoup plus vaste que celui des autres planimètres. Jusqu'à présent, les instruments de ce genre n'avaient pu servir qu'à mesurer des plans de peu d'étendue, dont la longueur et la largeur ne dépassaient pas certaines limites, et ces limites, circonscrites par la grandeur de l'instrument lui-même, étaient trop restreintes pour la plupart des cas pratiques. Le nouvel instrument de M. Zaroubine donne l'aire du plan, quelle qu'en soit la longueur, et n'admet de limites que pour la largeur.

La construction d'un semblable planimètre dont le champ d'action ne fût limité que dans une seule direction, présentant une grande difficulté : il fallait que l'indicateur qui fait le tour du plan, et que les aiguilles du cadran sur lequel est indiquée la dimension de la surface mesurée, fussent

unis par quelques organes communiquant le mouvement : la grandeur de ces organes s'oppose nécessairement à ce que l'indicateur s'éloigne du cadran, et par conséquent l'indicateur du planimètre ne peut se mouvoir librement dans telle ou telle direction, que dans le cas où le cadran conjointement avec tout le planimètre est susceptible de se mouvoir. Mais il est évident, d'un autre côté, que le planimètre ne doit avoir que des mouvements fixes et déterminés ; autrement il ne pourrait fournir aucun résultat positif.

Pour vaincre cette difficulté, M. Zaroubine eut l'idée ingénieuse de prendre pour base du Planimètre-locomobile le Planimètre-règle, connu déjà à l'Académie, lequel, roulant sur deux petits cylindres fixés à un même axe, se meut avec facilité, parallèlement à lui-même, et oppose une forte résistance à tout autre mouvement. Au moyen du mouvement progressif de la règle, et du mouvement de l'indicateur le long de cette même règle, la surface de la figure mesurée se détermine aisément. Le mécanisme dont se sert M. Zaroubine atteint pleinement son but : l'étendue de la surface mesurée est, de même que dans les autres planimètres, indiquée aussi sur le cadran par les aiguilles ; mais on ne peut espérer d'arriver à un résultat positif à l'aide de cet instrument qu'en prenant, lorsqu'on l'emploie, des précautions indispensables contre le mouvement irrégulier auquel il est sujet, chose qu'il est presque impossible d'éviter entièrement.

Dans tous les cas, le Planimètre-locomobile est supérieur à tous les autres instruments du même genre, vu l'étendue de son champ d'opération. Mais comme le principal mérite d'un planimètre est de fournir des indications exactes et de présenter un moyen facile et prompt d'arriver à ce résultat, ce qui exige une certaine habitude, l'Académie a chargé un de ses membres correspondants M. Brachmann, professeur à Moscou, de mettre à l'épreuve l'instrument de M. Zaroubine, afin de savoir à quel degré d'exactitude on peut atteindre par un usage continu. Dans ce but, M. Brachmann, de concert avec l'inventeur, a exécuté 14 séries d'expériences, mesurant diverses figures tant rectilignes que curvilignes. Ces expériences ont prouvé qu'avec de l'habitude, on peut arriver à obtenir très-promptement, à l'aide du Planimètre-locomobile, des résultats assez exacts.

Ce nouvel instrument est en usage depuis deux ans déjà à la Chancellerie d'Arpentage, à Moscou, qui, chaque jour, vérifie à l'aide du planimètre, plus de 100 plans n'ayant pas moins de 5000 ponce carrés chacun. Cela prouve la solidité de l'appareil et en garantit l'utilité.

L'autre instrument, le *Transformateur*, a été inventé par M. Zaroubine pour faciliter, en géométrie, certaine combinaison au moyen de laquelle toute figure polygonale se transforme en triangle. Cet instrument peut aussi remplacer le planimètre pour déterminer un plan limité par des lignes droites. Il a cette supériorité sur le Planimètre-règle, qu'il est lui-même pourvu de deux règles, dont on peut, à vo-

lonté, changer l'inclinaison réciproque selon que l'exige la réduction du polygone en triangle, opération qui accélère singulièrement la mesure de la surface.

D'après le compte-rendu des rapporteurs et le résultat des expériences de M. Brachmann, l'Académie, prenant en considération l'utilité pratique de l'ingénieuse invention de M. Zaroubine, a décerné à l'auteur un prix de seconde classe, et lui a voté en outre 150 R. d'arg. pour qu'il publie la description de sa découverte.

—

Outre les découvertes et les ouvrages ci-dessus mentionnés, l'Académie, d'après les rapports des personnes chargées d'en faire l'analyse, a encore jugé dignes de primes d'encouragement les ouvrages suivants:

Apollinaire Sidonius, épisode de l'histoire politique et littéraire de la Gaule, au V siècle (Moscou 1855) par Echevsky. 8. Rapport de M. Doellen, professeur à Kiev.

Chansons boulgares, extraites des recueils de J. N. Weneline, de N. D. Katranoff, et d'autres Boulgares (2 livraisons. Moscou 1855) par Bezzonoff. 8. Rapport de M. l'académicien Dobrovsky.

Des croiseurs et de la procédure contre les prises, au point de vue du commerce neutre (Moscou 1855) par Katchenovsky. 8. Rapport de M. le professeur Ivanovsky.

Dictionnaire Allemand-russe. 2 vol. (Riga 1856) par Pavlovsky. 8. Rapport de M. l'académicien Vostokoff.

Ces ouvrages, vu les sommes restreintes mises à la disposition de l'Académie n'ont pu obtenir de primes; mais ils ont eu chacun, une mention honorable.

En terminant le présent compte-rendu sur la XXV distribution des prix Démidoff, l'Académie se fait un devoir d'exprimer sa reconnaissance à MM. les savants qui, sans faire partie de l'Académie, ont participé à la revue des ouvrages présentés au concours; elle estime qu'il est juste de décerner de la manière suivante les médailles d'or instituées pour les rapporteurs: celle de première classe, à M. l'archiprêtre Th. Sidonsky, et à M. le Conseiller d'État actuel W. W. Grigorieff, membre correspondant de l'Académie; et celle de seconde classe, à M. le Conseiller d'État actuel N. D. Brachmann, professeur à l'Université de Moscou, et à M. le Conseiller d'État A. K. Doellen, professeur à l'Université de St.-Vladimir.



Replaced with Commercial Microform

1996

UNIVERSITY OF MICHIGAN



3 9015 03586 7673

Replaced with Commercial Microform

1996

